HARMONIQUES DE L'ATTENTE

Ethnographie et poétique narrative de L'Urgence sociale à Genève

THÈSE

Présentée à la Faculté des sciences de la société
de l'Université de Genève

par

Nicole Peccoud-Chardon

sous la direction des

prof. Marc Breviglieri (HES-SO)

prof. Laurent Matthey (UNIGE)

pour l'obtention du grade de

Docteure ès sciences de la société
sans mention

Membres du jury de thèse :
Madame Juliet Fall, Professeure, présidente du jury. UNIGE.
Madame Catherine Grout, Professeure, ENSAP. Lille.
Monsieur Laurent Thévenot, Professeur, EHESS. Paris.

Thèse n° 285

Genève, 26 juin 2025

UNIVERSITÉ
DE GENÈVE
FACULTÉ DES SCIENCES
DE LA SOCIÉTÉ

Pascal SCIARINI
Doyen

I M P R I M A T U R

Je soussigné, Professeur Pascal SCIARINI, Doyen de la Faculté des Sciences de la Société, confirme que **Mme Nicole Irène PECCOUD** a obtenu l'imprimatur pour sa thèse **N°285** soutenue le **23 juin 2025**. Elle obtient le grade de docteure ès Sciences de la Société, sans mention.

Prof. Pascal SCIARINI
Doyen

Genève, le 13 août 2025/ib

Uni Mail - 40 bd du Pont-d'Arve - CH-1211 Genève 4
Tél. 022 379 81 11 - http://www.unige.ch/sciences-societe/

.

A mon papa, décédé lors des dernières lignes d'écriture, le 7 août 2024, qui même à l'agonie, ne cessait d'espérer encore. Et à ma maman qui a permis, par sa sollicitude, à cette espérance de perdurer. A mes enfants, qui jardinent l'avenir. A S. qui le dessine

J'espère qu'il y aura toujours des poètes pour dire poétiquement l'amour ; des êtres d'exception pour lui rendre poétiquement témoignage, mais aussi des oreilles ordinaires pour entendre et tenter de donner suite. Voilà ce que j'espère, sans garantie ni assurance [1].

Paul Ricœur

[1] (2003). Responsabilité et fragilité. *Cahiers d'éthique sociale et politique. 76-77*. 127-141, p.141.

Il faudrait jouer, dans ce décor battu des vents, une pièce, où les mots s'étireraient à l'infini du

Temps puisqu'ils auraient l'éternité pour se conclure. Aujourd'hui parce qu'elle est inutile et muette, cette gare prend un sens que nul n'avait prévu, ce pourquoi elle fut faite au-delà des cycles du temps : pour devenir la salle de l'éternelle attente.

Jacques Lacarrière [2]

[2] *Chemin faisant*. 2017. La Table Ronde.

Table des matières

Remerciements **13**

Résumé **18**

Note aux lecteurices **20**

Tableau Synoptique **23**

INTRODUCTION ET CADRE DE TRAVAIL 24

1. Contexte d'émergence, problématique et apports principaux **24**

2. Enquêter auprès des usagers et usagères des espaces d'accueil d'urgence, un dispositif créatif au service de l'ethnographie située pour comprendre *les restes* d'une attente canalisée **33**

LIVRE 1 L'ÉCRIRE 38

I. ECRIRE L'ÉCRITURE : Le commencement du texte **42**

1.1. De la sidération (non catatonique) 42

1.2. Commencer sans commencer, le propre d'un texte parlant de l'attente 49

1.3. Redimensionner le texte dans son articulation au terrain 52

1.4. La différence et l'attisement d'une curiosité … ou d'une révocation 53

1.5. Une différence de conviction 58

1.6. Du style comme mode d'existence 62

II. VERS UNE ÉPISTÉMÈ DU POÉTIQUE ? / **68**

1.1. Comment écrire les sciences humaines ? Penser les situations et le texte en correspondances 71

1.2. Ecrire(s) en philosophe, en sociologue, en poète 74

1.2.1. Le problème des sciences humaines 74

1.2.2. Le ventre du langage, et l'enfantement d'une parole reliée 80

1.2.3. Redonner au terrain ses possibles. L'impératif de plusieurs échelles d'écriture. 89

1.2.4. L'écriture de l'attente et l'ajout d'une difficulté 101

1.2.5. Une poétique de la recherche et une recherche *par* le poème. 103

Chapeau1 ..... **110**

1.3. La voix 111

LIVRE 2 L'ENQUÊTER, LE CHEMINER 120

I. VERSANT 1. Elégie **121**

1.1. Commencer par la fin 121

1.2. In memoria 123

II. VERSANT 2. Lyre **123**

1. Se mettre en quête ... 123

Chapeau2 ... 129

2. Penser la démarche. ... 135

3. Ouvrir des liens à partir de l'institution ... 141

4. Expliciter les contours de l'enquête : Renoncer à la clôture de l'attente ... 166

4.1. Accepter de brouiller les frontières, furtifs exemples tout au long de l'engagement. ... 169

4.2. Désirer aimer reconnaître ... 171

4.2.1. Désirer ... 171

4.2.2. Aimer ... 175

4.2.3. Reconnaître par mutualité ... 178

4.3. De l'affirmation originaire à l'affirmation face à la dette de vie ... 181

4.4. Mais alors comment donc planifier l'approche ? ... 185

4.5. Retour sur le terrain : retrouvailles et changement méthodologique ... 190

4.6. Prémices d'écriture adressée ... 192

4.7. Des terrains qui commencent à s'entremêler : la rue et les institutions ... 196

5. Des ambiances mornes ... 210

6. Gîter dans les interstices et attendre ... 218

Chapeau3 ... 224

7. Une anthropologie charnelle, écrire les rapports au proche ... 225

7.1. De la sollicitation à la confiance , un corps qui parle au travers des choses ... 229

7.2. Le texte comme approche : reformuler l'horizon d'attente et ouvrir les attachements ... 231

7.2.1. Comment tout a commencé ... 231

7.2.2. Histoire d'un échec premier ... 232

7.2.3. Un travail de débrouillardise ... 236

7.2.4. Le modelage d'une forme harmonique ... 239

7.2.5. Le texte comme dialectique en soi ... 241

7.2.6. … qui ouvre une écologie propre de l'attente ... 244

8. L'attaque du proche en ses saturations ... 253

Chapeau4 ... 255

8.1. La saturation première : l'impossibilité de se rendre accessible dans le cours des rencontres brèves ... 256

8.2. Saturation seconde. Dangereuses dérives des attentes infinies, le revers du désir de *venir auprès de* ... 257

8.3. Être bouffée. Poétique du mal. ... 261

8.4. Fictionnalisation des épreuves traumatiques ... 270

La(s)ure ... 271

LIVRE 3 L'ATTENDRE ... 274

I. MILLE (ET UN) FEUILLETS D'ENQUÊTE ... 277

Chapeau5 ..... **279**

1. Aldo, les *cent* papiers d'un sans papier. **280**

Chapeau6 ..... **283**

2. L'enseignement d'Aloa **284**

Chapeau7 ..... **297**

3. Le Jack **298**

Chapeau8 ..... **303**

4. Olivier, l'homme aux (mille et une) langues **304**

Chapeau9 ..... **314**

5. Saule, l'homme au vélo et aux sacoches **315**

Chapeau10 ..... **319**

6. Praven **320**

Chapeau11 ..... **322**

7. Enebro, ma petite dame **323**

Chapeau12 ..... **326**

8. Faiz, une vie de flou **327**

Chapeau13 ..... **332**

9. Alga, l'attente de l'attente **333**

9.1. L'attente 336

Chapeau14 ..... **338**

10. Bilbo, la tour de Garde **339**

Chapeau15 ..... **342**

11. Sam, le dernier désir du condamné. **343**

11.1. Perdre ce(lui) qui nous attendait 346

Chapeau16 ..... **349**

12. Robin et les chaises tournantes **350**

Chapeau17 ..... **357**

13. Stejar, *Mon* poète roumain 358
13.1. Parmi les bons et les mauvais 363
13.2. Mon rayon de soleil 364

II. ETHNOGRAPHIER L'ATTENDRE EN PRÉSENCE 380

1. Le *je* ethnographique 380
1.1. Une remise en cause de la méthodologie contractuelle, de l'écriture désaffectée et d'un sujet autoréférencé 380
1.2. Le *je* ricœurien du *moi* au *soi*, l'enjeu d'un au-delà de la mesure des prises 383
1.3. Sursaut, amitiés : le différé ensemble révélateur premier des attentes 386
1.4. Glossaire : Les mondes attachés du « sans-abri » : présences, mémoires, espérances 390

III. HARMONIQUES DE L'ATTENTE : ÉLARGIR LES LIGNES DU TEMPS 396

1. L'approche par le poétique : ouverture aux poussières de l'attente : résidus et excès. 403

2. Répertoire des attentes 414
2.1. Ordonnées par thématiques 414
2.2. Ordonnées par personnages 424

3. Analytique de l'attente, un malentendu asynchronique majeur. 428
3.1. Une intervention régulée par un temps planifié 428
3.2. Le bas-seuil et ses visées propres 430
3.3. … dans des perspectives d'insertion obturées qui demandent d'autres attentions 431
3.4. Une morphologie plurielle des investissements professionnels, une professionnalité en souffrance 433
3.5. Une confiance lésée 443
3.6. L'urgence désynchronisée 444
3.7. La défaite du plan sans pouvoir(s) 448
3.8. L'attente d'un récit comme reprise identitaire, la difficile intrigue d'une vie morcelée 449
3.9. Une attente *en attente* de soutien. La nécessité d'un soutènement au temps 454

LIVRE 4 LE RETOURNER 474

I. L'ATTENTE OUVERTE EN SES EFFLORESCENCES 474

1.1. Une alternative à l'avalement ou l'exclusion : le prendre soin commun 476
Aux êtres en danger, aux 486
êtres 486
qui disparaissent 487

1.2. Attendre que le vent se lève. Poétique narrative d'un jardin. 488

CONCLUSION 540
Le personnage et les attentes du proche 540
Vers quelles institutions attendues ? 552
Le texte 559

Coquilles 562

BIBLIOGRAPHIE 565

ANNEXES 591

Annexe 1. Terrains : LE LIEU **591**

Annexe 2 : Quartier. **592**

Annexe 3 : Totalité des textes adressés **592**

Terminaisons 613

Proême 614

Remerciements

Part-en-thèse.

Plateau anthracite, open office, reflets pâles, minuscules comètes en cercle de Moebius. De fines étoiles parsèment une pluie sans eau sur la scène. Ici je marque nuit. Une nuit sans lune, sans même les gros cumulus qui nous faisaient rêver avec Paulo lorsque nous suivions leur tracé incertain là-haut sur le chemin du retour d'école, que nous prenions le temps de contempler le monde. Un souvenir parmi d'autres. C'était l'enfance. Un immense panneau s'ouvre fait de dédalles inquiétants, que sommes-nous prêts à entamer depuis nos chaises feutrées ? Une torpeur entrelace les monstres aux babines pourpres. Il y a pourtant comme un mouvement léger que produirait le drapé d'un rideau soie soulevé par l'air. L'image passe si vite, le vent semble prisonnier. Les étoiles sur l'écran tactile reprennent leur danse secrète. Je m'interroge sur les poussées qui les font se rejoindre, les esprits peut-être redonnés aux grandes étendues d'eau où les morts initient leur passage et les équilibres entre ciel et abysses, à ce qui s'enlace ici et loin. Elles s'alignent puis se mettent en cercle, elles se frôlent et capturent l'image belle des constellations. Le vent reprend, les précipitent jusqu'au bord des lisières abandonnées, là où la nuit se fait pleine et silencieuse, où les sols s'abreuvent des millénaires, s'altérant et redonnant en leur plissure nouvelle, aux humus cousus, de printaniers fonds et forces sur lesquelles les coteaux même débordent les lignes d'horizon. Les vers de terre encore et encore, tracent en sourdine des amarres de vie, s'amenuisant pourtant, en même temps que les verres emplis de breuvages méta-morphiques, ou -phoriques qui charrient d'autres espérances. L'image de Nonos vient laper le lait tiède dans la gamelle d'émail couleur ciel, sa petite langue s'avance jusqu'au liquide avec un rapide et agile museau comme capteur. Il boit le tout en quelques secondes, me regarde avec ses pupilles brillantes et m'interroge comme le chat du Rabbin, ai-je senti le poudré du crépuscule tomber au centre de la cuisine, ai-je bu les paroles des coups de sa langue assoiffée dans le creux de l'écuelle ? Mais l'image se fendille, le réseau lâche. Je fixe ses longues moustaches filandreuses, me rends compte qu'il porte bien son nom de philosophe grec dont personne ne se souvient, je souris et pense au temps qui semble ne plus avoir de poids. Sa frimousse se métamorphose en une cohabitation heureuse entre chien et chat. Non je n'ai rien *senti*, j'étais là où je ne suis pas encore, là où d'autres abondances attendent, s'éteignent, cillent.

Retour au ruban de Moebius qui maintenant étire ses attaches, les rend presque difformes, y ajoutant des variations arc-en-ciel et de petits bip qui scandent les changements de couleur sur l'écran. Nonos réclame du lait. Ses yeux cocker réclament du lait en fioles dématérialisées. Sous les doigts, les lettres s'alignent, elles composent la trame de la nuit, et s'enchevêtrent à travers les mémoires. Les indicibles, des parcelles percées sur le long serpent sombre du fleuve. Plateau anthracite

L'allure d'une main.

écarter l'amertume des phrases muettes

Tempête laissée pour demain

Garamond, taille 12, typographie *élégante, chaleureuse, désuète, intemporelle*…

L'allure

Dans le dossier. Ici le fauteuil de Pépé recouvert d'un film plastique et rangé au grenier USB avec les habits d'hiver, à droite la photographie des cousins, leurs maillots tricotés de coton pastel ; dans le fond de l'écran où le temps se présente lisse, des bribes à moitié déchirées, de vagues impressions devant les visages, en colonne la moisson d'un été amoureux et les poses lancinantes d'humains aux peaux rouges sur une plage, un doudou rouge aussi abandonné à la bande de sable immergée et les fleurs de pins aux résines inflammables dans les landes. Tout est rouge. Puis le répertoire de

prénoms rangés sans hiérarchie d'affection figure en dossiers recopiés par précaution sous la rubrique Terrain – si peur de la perte – et le chapitrage des idées, organisé parfois en force, il suffit d'en glisser le déroulé et de lire. Simple. Et là, en doublure du fond d'écran, un globe disco à mille facettes sur le ciel pétrole qui échoit identique, c'est un *moebius 2.0*. La table se rétrécit, avec sa nappe aux broderies d'antan et ses plis comme ceux des mystérieuses comètes aux fils tirés à la verticale d'une canopée d'automne. En ses contractions, le tissu se densifie, des concavités comme des brèches se dessinent, et le plateau se fend.

C'est *maintenant* l'issue.

Tu sais à quoi je rêve m'a dit Barthélémy hier, je rêve d'écrire une longue histoire que je ferai lire à mes petits-enfants. « L'histoire du nègre errant ». Oui c'est dommage que tout cela se perde, que je me perde. Barthélémy a pris son repas en barquette et s'est enfui avec son histoire inachevée, tout en m'ayant parlé d'Augustin, si vite.

Comment décrire l'envol ? Comment les signes peuvent-ils traduire cette *insoutenable* légèreté tout autant que cette obsédance des rencontres. Le vent s'extrait du panneau lumineux, il semble prendre une liberté outrancière, je *sens* son enrobement, je consens à cette *foi perceptive* [3], enfin je reprends vie derrière le monticule plane auquel LE virus nous a presque habitué. Presque. Deux ans qu'il pourrit nos distances, rend nos étendues aseptisées, nos langueurs sans foisonnement, qu'il nous fait *ressentir la perte* de nos incarnations et gémir dans l'attente de leurs possibles. L'écran est notre toile d'ignorance mais sans fondement ici, on perd pied, *plus rien ne nous attache*. La nuit s'amplifie un battement proche, un sillon parmi d'autres. Sous la pluie, s'inaugure le visage d'un corps de texte. Vertige. Folie. Joie, fatigue, songe, retrait, insaisissable, épuisement, lointaine, perte, solitude et reprise sur un radeau frêle lancé dans la cavité des mots en gestation. Désespérance, agitation. Ecart du monde et *askesis*. Onglet thèse. Les lignes en vallées perpétuent le cycle des sédiments. Même maladroitement, bouger la première rame, retourner à la hardiesse des mots devenus phrases. Nonos pose l'os dans le tumulte d'un cratère. Fumerolles d'os et semblants de contours, dentelle, léger bricelet de glace. Maille à départir. Mailles filées, coulées, jetées sous le crochet. C'est comme *jeter son filet dans les eaux du langage* [4], une partie de pêche, entre amis, avec la cruauté des scélérates qu'on voit venir, mais l'apaisement de l'horizon en délicatesse proche. Voici le travail d'enquête, une virgule, un amer à mille mètres sous la surface de l'océan. Où l'apnéiste s'engouffre, poumons à découvert mais gardée à la longe la main qui s'assure du retour, par les proches, les maîtres. Incertitude de la pression qui gonfle les alvéoles, tentatives. Craquellement, suffocation ou ivresse des profondeurs. On ne sait. Peut-être, un beau mélange. On y revient encore et encore, on se laisse *prendre*. Puis dans le travail de l'écriture, passer de nombreuses heures devant le rectangle anthracite, le jour ou la nuit on ne sait plus très bien, à tenter, d'en reconstituer en ses alignements pauvres en leur géométrie, la jouissance et la douleur des germinations parfois dormantes. Écriture *vive* car toujours déplacée un tout petit peu plus loin, mais Nonos, en vrai, n'est sans doute pas loin lui, il veille à ce qui demeure imperturbable, ce qui rend en somme son importance à ce travail, une sorte de grâce, celles des *ressources les plus profondes de la vie à s'affirmer encore.* [5]

Sans eux, sans elles, cela n'aurait simplement pas été possible.

[3] Merleau Ponty, (1964). *Le visible et l'invisible*, Gallimard, p. 37
[4] Gadamer, H-G. (1992). *L'actualité du beau.* Alinea, p.170.
[5] Ricœur, P. (2019). *Vivant jusqu'à la mort.* Points.

Paul Ricœur, ami fidèle des feuillets, au cœur généreux ouvert en livres, qui a soutenu les temps les plus sombres et dont la lecture, conseillée par mon maître, a en profondeur bouleversé mon existence.

Olivier Abel, son élève, côtoyé si longuement de loin, et comme un souffle fugace mais à la fraîcheur bienfaisante brièvement en côte à côte, aux fonds Ricœur notamment.

Laurent Thévenot, au partage de tisanes et de mots, aux élans de générosité et à la joie ressentie à nourrir des réflexions, se précisant au fil des herbes remuées et des vapeurs mémorielles des grandes étendues tartares, maître du mien. Réconfort en des sombres temps.

Catherine Grout, écoutée à Paris, m'inspirant définitivement « d'en être » et qui a accepté d'*être* lectrice critique de ce jury.

Juliet Fall également, présidente du jury.

Fabrice, Christian, Ronald, Basile, Pierrot, Laurent, Nadia, Sergio, Yves, Injy, Marion, Kilian, Angélique, Quentin, Sabine, Antonio, Yann, Fréderic, Marie-Laure, Jojax, Marion, Thomas, Tekié, Fabrice, Pascale, Germaine, Miguel, Denis jardinier aux mille mains, Caro aux mille aiguilles ; Vincent aux mille fils et couleurs ; Jean-Marc l'intrépide guetteur ; des terrains professionnels.

Roland Junod, au tilleul qui a enfanté nos conversations et nos écritures.

Jean-Michel Baudouin qui m'a ouvert les portes de la Société de lecture, seuil hautement symbolique au regard de nos *histoires de vie.*

Maryvonne Charmillot, Florence Piron ont également été des élans initiaux.

Martin Rueff et Ambroise Barras ainsi que mes compagnons amoureux de poésie, avec qui nous avons partagé le murmure des proses habitées et qui ont donné force à cette énergie poétique qui se doit d'être expérience, en ce qu'elle ravive encore, pour peu – ce que l'activité nous a subtilisé – dixit Georges Bataille.

Frédérique Giuliani pour sa première lecture de mon manuscrit, avant colloque.

Aux tirets d'Emily Dickinson qui disent beaucoup des espaces en attente et des mots dont on relie parfois avec un peu d'encre, les destinées.

Mouad, l'ami vagabond et collègue de master, qui a pénétré illicitement les murs de la bibliothèque de Casablanca et a passé tout autant de semaines en ses trésors que de temps dans les rues de Genève à chercher refuge. Ses paroles d'espérance ont également révélé des ribambelles colorées au vent lorsque le large devenait tempête.

Sur le terrain : Pascal, le « nègre errant », Ahmed, mon enseignant du Coran, Rachid, l'homme aux dattes, Tran, l'amoureux des objets techniques, Roland, l'ogre de Géorgie, Raphaël, le pilote magnifique, Mohamed séducteur éternel, Bernard qui m'appelle Clémentine, Pavo : cherche généreuse compagne, Jérémie l'insoutenable en attente, Juan le discret au cheveux argent, José le gardien celte, Hadi, le plus drôle des plus drôles, Fahmi, l'homme au cœur de jasmin, Monsieur Jacques, Monsieur Armand, les deux hommes dévoués à la tranquillité des lieux, Chouah l'homme de la tour de garde, Serge, le dernier désir d'un condamné, et Serge encore, le gardien d'Uni-Mail, Pierre-Alain, le cheminot ronchon, Marco le père-Noël goutteur à vélo, Ali l'écrivain italien, Alberto, traducteur mystique et à nos conversations philosophiques, Jean-Michel, le cycliste réparateur, Rouge, Ahmed, Fran, William le gentleman, Olivier l'habitant des grandes institutions, Henri, Fabrice, le chat qui mange les humains, Bob, Daniel, Kim, Germaine, Annie bénévoles, Virgile le squatter hospitalier, Thierry, Sandrine, petite souris, Jésus l'homme aux lentilles, Frédérico le poètesslammeur, Bianca la belle fée du logis, Antonio, le constructeur d'arbres à flûtes, Philippe et son sosie, Simone qui emporte ses rêves, Isabella maîtresse tiramisu, Daniel l'homme droit,

Majid le poète impatient, Maxime le flêcheur de mots, Vivian l'homme peintre, Mohamed Saada c'est le bonheur, Marie tisseuse de perles, Stéphanie et les couleurs, Mathias guitare et lignes improvisées, Francisco créateur de personnage fantastiques, la compagnie joyeuse des couturières et tricoteuses : Natacha, celle dont je porte le gilet, Alice dont j'offre les sacs, et toustes …

A Adrian spécialement, mon *poète* roumain qui me suit encore.

A la Haute école de travail social qui m'a accueillie en ses murs, me permettant tout à la fois d'engager ce marathon en conditions précaires en me reconnaissant comme doctorante et enseignante, que de vivre et d'élaborer de l'intérieur ce qu'est une situation d'attente et d'incertitude du devenir, lorsque celui-ci reste lié à une décision institutionnelle dont la promesse garde frilosité. Un merci à Jean-Félix Savary et Sophie Rodari qui ont su malgré les contraintes formelles, conserver une attention quant au travail d'enseignement effectué et aux attendus formulés de ma part.

Aux collègues de l'école. Spécialement à Luca, doctorant engagé en même temps que moi. Nous avons trouvé ensemble le moyen de tenir par confiance, confidences, soutien mutuel dans nos précarités traversées malgré leur poids.

A Ulrike, qui m'avait donné le flambeau de la prochaine à soutenir.

Une pensée à Lucia B. venue en cours dans le bureau du maître, avec qui nous avons construit beaucoup de châteaux en Espagne mais aussi de profonds échanges.

Une autre à Laurent V. sacré filou qui ne cesse d'apparaître dans les mémoires perdues et qui réitère inlassablement le murmure des traces invisibles.

De Paris : Abdel, Nadira, Mostafa, Modibo, Swan, Mohamed … et de Paris où la semaine ethnographique a redonné l'élan et la fougue des premiers jours : David, le guide de la rue des Poissonniers, Pedro, Gabriel au corps contact, Irene avec qui le familier est devenu étrange et l'étrangeté familière, Mathias qui m'a fait découvrir L'arc et la lyre, et bien sûr

Paul B.…mon cuisinier préféré, cher compagnon d'écriture.

A mes gardiens de piscines, Pascal, Juan, Tristan qui ont regardé mes milliers de traversées à fleur d'eau, quotidiennement, tout en comprenant sans doute que nager restait incontestablement une parallèle au cheminement de thèse, discipline nécessaire pour maintenir le corps flottant et l'esprit toujours d'eau vive constitué, mais aussi pour parvenir à ne pas c®ouler sous la tâche ambitieuse, celle de naviguer en mers scélérates malgré l'âge avançant. Et mes barista attitrés, Leila, Alan, Jessica Ogeessa, dont la *crema* a sans doute participé à un peu de douceur octroyée en ce parcours tortueux.

Alexandre Ahmadi, voix sagesse, voix cristal, voix source, parole guérisseuse.

À la fois, amies et amis, passeurs, passants, séducteurs, oppresseurs, protecteurs, présents de multiples manières dans ce compagnonnage déroutant, à celleux que j'oublie.

Et

Emile, Baptiste, comètes et constellations d'attachement premier. Amours, lumières.

Christophe, magnifique père de mes enfants, compagnon bienveillant des pas initiaux de la thèse.

Irene et Ernest, donateurs de vie, miraculeusement. Corinne, ma soeurette aux mots soutenants.

Simone, lecteur attentif, gambade céleste, murmure joyeux, complicité, scintillations dont Stejar est ce mystérieux lien.

Un travail d'écriture nécessite hospitalité, rigueur, déroute, confidences, pas de danse, directions, discrétion,

J'y ai eu le privilège de rencontrer des correspondances intellectuelles et d'écriture auprès de **Laurent Matthey**, rigoureux accompagnateur de montagne au cœur des dédalles, collines, voies d'escalade académiques, dont la traversée nécessite éclairage et balises. Laurent a su jouer ce rôle délicat et ardu d'un maintien ferme du cadre, du rappel des conventions, de limitation des envols afin que des espaces de traduction puissent être trouvés entre cercle académique, création littéraire et enjeux méthodologiques en situation. Tenir la posture de l'éteignoir n'est jamais la préférée du suivi pédagogique, elle est pourtant bien nécessaire aux limites strictes de malléabilité d'une affiliation doctorale. Je le remercie de n'avoir pas cédé aux invites de *l'air et des songes*.

La rencontre de **Marc Breviglieri** m'a appris que le côtoiement quotidien est le plus précieux des enseignements. Le savoir devient consistant s'il est manié et façonné par l'amitié en ce qu'elle perpétue une lignée avec générosité, qu'elle conserve aussi l'honneur fait aux véritables maîtres, qu'elle ne peut qu'être gratitude car elle se fonde dans ce mystérieux enseignement *Ishin Denshin*, de cœur à cœur, d'un cœur honnête, d'un cœur patient. Porteur d'une rigueur bienveillante, d'une délicatesse fidèle, d'un sérieux joyeux, d'un génie inaliénable et d'une ferveur mélancolique partagée, Marc est incontestablement mon maître et mon ami. C'est avec, auprès de lui que j'ai appris les premiers pas du métier, en pleine confiance. Et cela est absolument *inestimable*. Il faudrait inventer bien de nouveaux mots pour tenter d'en dévoiler la pleine consistance. La fleur de lin serait peut-être la meilleure correspondance végétale de ce *privilège des chemins*[6], lorsque s'ouvrant magiquement le matin, son bleu délicat transforme les prés en rivière florale, puis elle se referme à la nuit, offrant un don intense, éphémère, merveilleux au monde, dont on sait en s'en approchant qu'il ne faut alors point manquer d'y prêter attention car il rouvre les voies de l'espérance.

A mon ami le hérisson, rêveries éveillées.

Aux mots enfin, mots murmures, mots cris, mots caresses, mots racines, qui depuis enfant, m'ont offert un monde de ressourcement, un jardin sacré où me retirer et puiser force, dont je ne peux que prendre soin et inviter qui souhaite y venir. Et pour lesquels jamais je ne cèderai aux trop faciles raccourcissements, car Zamiatine avait raison, *Nous* y sommes.

[6] En référence à l'ouvrage de Pessoa présenté brièvement à Lisbonne par Laurent Thévenot, le maître de Marc.

Résumé

La thèse porte sur les attentes que les usager-ères des espaces d'accueil d'urgence, fragiles bénéficiaires d'un habiter menacé [7], nourrissent et ce en élargissant tant le répertoire lié à une attente qualifiée « d'empirique » [8] dont la forme à venir serait déjà dessinée (comme l'attente du repas devant le lieu de distribution) ; que la définition d'une attente abrégée à ses compositions d'obstacles dans le projet de réinsertion ou encore d'une attente considérée comme assouvie par une réponse aux besoins d'un corps réduit à une mécanique.

Une étude ethnographique, inspirée d'un travail de terrain consistant à se tenir « au plus près de l'expérience des choses » [9], cheminant de proche en proche, a été menée durant plus de cinq ans avec des personnes usagères. Premièrement, dans le cadre d'une immersion institutionnelle bénévole dans cinq différents lieux d'accueil d'urgence à Genève ; ce qui a permis de se familiariser avec les pratiques in situ et d'approcher progressivement les usagers et usagères dans leur quotidien de fréquentation des dispositifs. Deuxièmement par un lien plus personnel avec une dizaine d'hommes, notamment dans la rue. Ces deux abords tentent de déployer une perspective phénoménologique de l'attente qui donne à voir comment les personnes vivent diversement ce temps à venir, comment apparaissent plusieurs tonalités et nuances de l'attente réduite trop souvent à un temps linéaire dont la programmation serait clôturée par l'arrêt, et ce même si par ailleurs, ne sont point négligées les blessures de l'attente et ses pentes de désespoir potentielles.

Après avoir discuté les sociologies classiques du sans-abrisme puis ouvert un angle critique des récits de vie et des entretiens sollicités dans le cadre de vies morcelées où la parole serait seule dépositaire d'un sens de l'attente, le travail développe deux angles théoriques où chemine l'analytique de l'attente, laissant entendre ses harmoniques complexes. En premier lieu la réflexion s'ancre dans la pensée développée par la sociologie pragmatique française, employée à ne pas cristalliser la personne dans une entité figée et uniformisée, immuable, mais considérant les agents de manière « très diverse selon leur mode d'engagement dans le monde depuis une expérience intime jusqu'à une expression publique » [10]. Ici seront surtout mises en évidence les dissonances qui apparaissent lorsque l'attente se détaille à partir de ces différentes échelles, et comment alors une attente planifiée se différencie d'une attente ouverte par le proche, comment ces deux registres sont également partiellement incohérents lorsqu'ils viennent se frotter aux engagements publics, qui revendiquent à la fois l'attente de droits d'un côté et diffusent de l'autre une politique de la participation, de la mobilisation, de la responsabilisation individuelle, *attendant* que les bénéficiaires prennent part activement à ces arènes souvent éprouvantes lorsque la vie déjà, accable. Notre étude sera particulièrement appliquée à révéler des attentes spécifiques à l'engagement en familiarité, démontrant bien par le côtoiement continu, l'importance d'un *différer ensemble* comme révélateur premier d'attentes en voie de coordination et ce, largement excédentaire à une parole qui pourrait déterminer l'attente en un objet identifiable orienté vers un avenir chronologiquement désigné et formulé tel quel. Est ainsi approfondie la dimension du proche comme ancrage nécessaire à pouvoir manifester, tenir, supporter des attentes dans les autres registres et maintenir au fond l'élan vital qui constitue l'espoir en ce qu'il perpétue le mouvement de continuité de soi dans l'avenir (car le temps ne peut-être que relié à une altérité à qui l'on tient), mais aussi de quelle manière il peut potentiellement devenir emprise lorsque le manque force l'appel trop intensément et dès lors comment le cadre institutionnel, tout en considérant sa nécessaire *humanisation*, est un garde-fou impératif.

En second lieu, le travail offre une large place à la pensée de Paul Ricoeur, spécifiquement autour de l'épaisseur narrative de l'identité, de ses limites dans des vies soumises à de si grandes discontinuités – notamment lorsque le récit attendu devient une injonction à se raconter, de la part des professionnel-les – mais aussi du texte comme dispositif de contact et plus largement du poétique en ses vertus de possibles ouverts pour tenter de se concevoir autre, de s'essayer à de nouvelles manières d'être et *in fine* de reconfigurer nos imaginaires (dont l'attente est antre première). Le poétique est un pont central de la thèse, à la fois pour repenser les outils sociologiques canoniques d'approche (l'entretien et l'observation) mais aussi pour réfléchir la texture du texte même qui rend compte de l'enquête et bien sûr pour creuser le temps, dont la suspension est également un diffuseur variable d'espérance.

---

[7] Breviglieri, M. (2002). L'horizon du *ne plus habiter* et l'absence du maintien de soi en public. In. D. Cefaï & I. Joseph (Eds.) *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme.* Éditions de l'Aube. 319-336, p. 319.

[8] Grimaldi, N. (1993). *Ontologie du temps. L'attente et la rupture.* PUF, p.46.

[9] Hennion, A. & Monnin, A. (2020). Du pragmatisme au méliorisme radical : enquêter dans un monde ouvert, prendre acte de ses fragilités, considérer la possibilité des catastrophes. *SociologieS,* p.14.

[10] Thévenot, L. (2006), *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement.* Editions La Découverte. p.220.

Que nous ayons, même dans les plus sombres des temps, le droit d'attendre quelque illumination et qu'une telle illumination puisse fort bien venir moins des théories et des concepts que de la lumière incertaine, vacillante et souvent faible que des hommes et des femmes, dans leur vie et leur œuvre, font briller dans presque n'importe quelles circonstances et répandent sur l'espace de temps qui leur est donné sur terre, telle est l'intime conviction qui constitue le fond sur lequel les silhouettes qui suivent furent dessinées.

Hannah Arendt [11]

[11] (1968). Vies politiques. Gallimard, p.10.

Note aux lecteurices

Ce travail s'inscrit dans une démarche créative qui engage des voies quelques peu périphériques mais non moins complémentaires aux exercices des conventions académiques, en ce qu'elle propose à la fois comme dans la recherche-création, la « production d'une œuvre (matérielle ou immatérielle) … ainsi que la production de connaissances »[12]. Si les standards académiques sont nécessairement des seuils indépassables en ce qu'ils accréditent un langage commun – là est aussi tout l'enjeu de pouvoir *poser-peser une thèse* la discuter, ouvrir un exercice dialectique publicisé au fil d'un discours qui doit dès lors s'accorder à certains repères codifiés permettant son intelligibilité – ces indices de mises en conformité restent parfois, en fonction des disciplines et des terrains de recherche, largement en déficit notamment lorsqu'il s'agit aussi d'y faire affleurer des registres sensibles, souvent peu apparents dans le travail du concept. Loin d'être un seul exercice *de styles* où l'on joue avec la langue qui souvent est malencontreusement confondu avec une mièvre parade divertissante, ou qui se limiterait même en son sérieux, à une démarche littéraire ou artistique seule ; l'amplification conceptuelle, et notamment par le travail de reprise du geste premier de surgissement, permet de faire entendre des signes silencieux aux concepts tout autant qu'aux abords structuraux – notamment car ils sont souvent issus de l'intime et du côtoiement proche, toujours très singuliers dont les mots doivent alors trouver une tonalité appropriée pour tenter de les mettre en partage. De laisser alors au texte une vibration propre.

Si l'élargissement des standards permet une extension et un affinement des habiletés perceptives, et qu'à ce titre « la pratique créative est en elle-même déjà un processus de recherche et devrait, par conséquent, constituer le cœur de tout projet de doctorat »[13], il vient pourtant quelque peu provoquer l'axe normatif qui justement l'institue dans un cercle large de pairs[14], au risque alors d'y porter atteinte, appeler l'incompréhension voire le rejet face à cette étrangeté difficilement admissible. La crise de la COVID-19 durant laquelle est né ce travail nous a bien montré à quel point une nouveauté – soit-elle virale – peut-être déstabilisante, et à même de mettre en danger le système régulateur *vivant* qui ne la *reconnaît* pas.

L'artefact poétique produit ici – poétique qu'il faudra dès lors toujours entendre comme *poiêsis*, dynamique propre de création, et au sens principalement ricœurien, processus de refiguration et vivifiance de la référence linguistique et pratique : « comme innovation sémantique et innovation pratique »[15] – s'est inscrit à la fois au cœur de la démarche d'approche du terrain jusqu'au terme de son expérience à travers le processus d'écriture de l'ouvrage final. Cette expérience *in vivo* est justifiée notamment par le fait que l'objet même du questionnement – l'attente – lorsqu'elle se distancie quelque peu de la convoitise d'un objet et dès lors d'un délai lu comme résistance désespérante (largement déjà travaillé en sociologie), peine à trouver voix et voie au travers à la fois d'une méthodologie réduite aux entretiens tout autant que d'un texte limité aux progressions systématiques. Cette innovation paradigmatique (dont les critères de légitimité scientifique usuels sont alors débordés) ouvre ainsi à de « nouveaux modes de coopération et de valorisation »[16] qui portent alors à se distancier d'attentes et de compétences flexibles dans le but de « s'ajuster plus finement aux exigences du marché de l'emploi » (*op.cit.* p. 6) – le propre aussi des outils principaux

[12] Paquin, L-C. & Noury, C. (2020). Petit récit de l'émergence de la recherche-création médiatique à l'UQAM et quelques propositions pour guider la pratique. *La communication à l'UQAM*. 103-136, p. 104.
[13] Findeli, A. & Coste, A. (2007). De la recherche-création à la recherche-projet : un cadre théorique et méthodologique pour la recherche architecturale. *Lieux communs. 10.* 139-161, p.149
[14] C'est pourquoi généralement est requis « un texte d'accompagnement, sur la teneur duquel il n'y a toujours pas de consensus » et qui viendrait compléter la thèse pour justifier ses innovations. Findeli & Coste, *op.cit.*.
[15] Pierron, J-P. (2023). De la sagesse poétique à la sagesse pratique. Quelle place pour les poètes et le poétique dans l'anthropologie de l'homme capable Ricœurienne ? *Etudes Ricœuriennes. 14*(1). 113-131, p.123.
[16] Citton, Y. (2018). Post-scriptum sur les sociétés de recherche-création. Pensée en acte : vingt propositions pour la recherche-création. p. 7.

de remobilisation en travail social – et ainsi également d'une recherche basée sur la saisie d'opportunités, souvent extractivistes. La démarche poétique entreprise ici répond à une toute autre économie, plus affective, notamment car elle a demandé du temps de familiarisation et de compagnonnage, qu'elle s'est nourrie de ses épreuves relationnelles et surtout qu'elle s'est construite au fil et à partir des intuitions émergeant du terrain lui-même, de et par son abord proche ; qu'enfin elle a nécessité un travail d'écriture qui tente de rendre perceptibles les textures variées de l'objet de réflexion et de son parcours méthodologique.

En ce qu'un nouvel angle d'attaque est ouvert, en plaçant le poétique du côté de la possible reformulation d'un horizon d'attente triple (du point de vue académique, du point de vue de l'ethnographie tout autant que de l'écrivaine), que le langage est alors appelé au-delà de ses prérogatives fonctionnelles, qu'il ouvre également une brèche à partir des dimensions créatives du texte, peu explorées dans les travaux autour du sensible qui privilégient souvent la vue ou les dimensions sonores ; sa lecture demande alors quelques préparations. Elle oblige notamment le lecteur ou la lectrice à se fondre dans la logique ricœurienne d'un texte qui se reconfigure à sa lecture et qui demande donc à ses détenteurs et détentrices, *en leurs mains*, un travail de recomposition. Cela exige du lecteur ou de la lectrice une posture active, engagée, et engageante. Le texte demeure alors partiellement en devenir, partiellement, car restent conservées toute une série de parties plus conventionnelles – notamment dans les temps de discussions spécifiques – qui permettent alors tout de même à la lecture de se rattacher à des cairns discernables, plus communs et rassurants. Pour les seuils qui ouvrent à des écarts, il faut en effet *s'accrocher,* un peu au fond comme on s'accroche au temps qui fuit, qui reste, qui se dessine – comme on s'accroche à la vie – et accepter de suivre les fils, enchevêtrés, d'un propos qui vient directement mettre en forme le sujet même qui l'inquiète et qui ne cesse de tenter de faire tenir les trois voies en tension mais en complémentarité qui composent l'écriture, celle de la chercheuse et ses ancrages conceptuels, celle de *la fille* qui vient proche *des gars* et ouvre aux larges enjeux de méthodes et notamment en termes éthiques (dont certains débordements viennent directement parler de la masculinité en contexte de grande précarité), celle d'une narratrice hybride entre plante-hérisson, qui vient signer la montée végétale de la métaphore, (Ricœur avait déjà auguré des correspondances entre la métaphore et le mouvement végétal), et oblige alors à un *massif* déplacement (en ce qu'il rappelle la densité des bosquets), dont l'autrice sait le coût que cela demandera à ses lecteurices. Mais qui assoit, par ailleurs, le propos ferme d'une dimension poétique nécessaire à la compréhension et l'appréhension scientifique (tout l'enjeu du Livre 1). L'articulation de ces diverses écritures vient scruter les limites même de la cohésion et de la capacité du récit à mener le propos à son terme de résolution dialectique, mais elle reste nécessaire au sens où leur débordement s'emploie également à *dire le temps*, « c'est dans la manière dont la narrativité est portée à ses limites que réside le secret de sa réplique à l'inscrutabilité du temps »[17]. Il faut donc consentir à se perdre, entrer en somme en correspondance avec la matière même de la thèse – un peu à la manière bachelardienne qui redonne vigueur à « la puissance individualisante de la matière »[18], dans laquelle il voit non pas un déficit de forme mais bien davantage une potentialité de creusement et de croissance, une consistance propre dont il ne cessera de lier par ailleurs pensée savante et « rêverie matérielle primitive » (*op.cit.* p. 10) – , dans le risque assumé par la chercheuse, qui, avançant à découvert, n'a cessé de renouer avec la foison des futaies *du terrain*, alternant toujours entre les trois gestes du jardinier : contempler le jardin et rêver, le laissant prospérer en patience et préservant son mystère ; travailler à son entretien, intervenant et modulant quelque peu sa destinée ; le réfléchir, le planifier, analyser son écosystème propre.

La thèse est composée de quatre parties, qui seront plus précisément introduites au chapitre suivant : L'Ecrire, L'Enquêter, L'Attendre, Le Retourner. Ces quatre *Livres* mettent en correspondances forme et fond, texte et monde, parole et temps. Le propos est ainsi tout au long, travaillé par une

[17] Ricœur, P. (1985). *Temps et récit. 3. Le temps raconté*. Seuil, p.482.
[18] Bachelard, G. (1942). *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. José Corti.

rythmique propre qui joue avec l'architecture de la thèse et autant avec les diverses instances de discours (descriptif, argumentatif dans leur analyse, poétique). À faire en somme partie intégrante du monde dans lequel la chercheuse cheminait tout autant que celui qui naissait à partir de son travail même et ce, toujours dans des interdépendances complexes. C'est en ce sens que le terme *poétique narrative* vient signer le propos premier du travail, il s'agit bien de raconter une histoire, d'en faire fructifier sa démarche compréhensive (en coordonnant description, analyse, interprétation), mais dont l'intrigue ne suit pas complètement le canevas des schèmes du récit. À partir d'une suspension référentielle qui intervient à plusieurs niveaux (tant dans le texte que sur le terrain, proposant ici une approche se détournant des références structuralistes sociales et linguistiques), le poétique vient ouvrir à une respiration plus ample, *véhémente,* tout en côtoyant *de près*, ce qui le tient en modération, c'est-à dire un texte qui *retombe* par intermittence *sur ses pattes* et qui permet de revenir au sol stable de la « sobriété [descriptive] de la phénoménologie » (Ricœur, 1985, *op.cit.* p 484) et de l'assise du concept.

C'est ainsi pourquoi l'auteur central de ces lignes est un hérisson, Gigi (amoroso) bien nommé en ce qu'il rappelle la danse, la fête, la tendresse, l'amour mais aussi les renoncements obligés, l'exil et le retour attendu parmi les proches. Il ne cesse de se trouver à la fois encombré de ses piquants (qui parfois complexifient l'approche et le tiennent par intermittence en réserve devant les amphithéâtres) mais dont il présume par ailleurs, qu'ils sont aiguillons de la pensée vive, en ce qu'ils offrent toute une série de reliefs et de clairs-obscurs. Gigi n'est pas, malgré son nom, un rigolo, un histrion, un faiseur d'esbroufes ridicule ; la *venue* du hérisson ne consiste donc pas à *mettre des petits cœurs sur les i* mais bien à brandir la lame d'une conviction, celle d'avoir absolument à se déplacer quelque peu (et peut-être de marcher aux côtés d'un petit être) pour mieux appréhender ce qui reste de possible interprétation – parfois heureusement conflictuelle – du monde et d'autrui, dans un univers par ailleurs où, et ce de manière un peu paradoxale, le sérieux semble être délivré à des *intelligences* artificielles qui peuvent produire des affichettes avec des petits cœurs et des mains ouvertes cette fois pleinement légitimés par un large public, pour annoncer des conférences en lien au pratiques sociales[19].

Ainsi, à travers l'arceau d'une parole qui ne se laisse point saisir totalement, les personnages varient, les niveaux de discours s'entremêlent, les portées textuelles changent de clé, les protagonistes et les échelles alternent mais de nombreux *chapeaux-repères* offrent au lecteurice les fondations analytiques en progression, lui montrant aussi que ce petit personnage d'apparence naïve sait tout de même bien où il va.

Voici lecteur, lectrice, la tâche, la destinée et le cheminement qui, en ces feuillets, vous sont proposés.

[19] Ceci parle d'expérience !

Tableau Synoptique
Question générale. La question générale concerne la manière dont les personnes usagères des dispositifs bas-seuil vivent et *racontent* l'attente, faisant ainsi apparaître ses différentes tonalités en fonction de leurs échelles d'engagement. A travers ces textures de l'attente, s'opèrent des figurations plurielles du temps vécu qui exigent des réponses sociales nuancées.
Empirie
A partir d'une ethnographie multi-située reposant sur un travail bénévole dans cinq dispositifs bas-seuil en ville de Genève, de 2020 à 2025, émerge progressivement une compréhension fine des usages par les personnes bénéficiaires et professionnelles. Au fil du temps partagé, se construisent des liens plus familiers en dehors des murs institutionnels, spécifiquement dans la rue. Par l'adressage de textes écrits pour les personnes côtoyées, se constitue un micro-dispositif d'enchantement – une *poétique appliquée* – tenant lieu d'instauration d'un lien non conventionnel et *inattendu*. Ce micro-dispositif devient le dépositaire d'attentes conjointes et le révélateur de multiples investissements « sans filet ». Plus de 190 rencontres consignées dévoilent un répertoire sensible de l'attente, ses variations thymiques, ses compositions convoquant passé, présent et avenir ; les restes qu'elle laisse apparaître malgré les déceptions. Au fil des attachements construits, et d'une parole libérée, s'expriment les harmoniques de l'attente, qui révèlent par voie de différenciation, des temporalités et des textures souvent discordantes entre institutions et personnes usagères. Ces discordances, parfois extrêmes – de la pente glissante des attentes démesurées au désert du flux sans attachement – questionnent l'institution et son fonctionnement. S'ouvre *l'urgence* d'une voie médiane, où la porte se ferme à temps, sans négliger pourtant l'ancrage possible en son sein. Le jardin, comme lieu de soin solidaire, en constitue un espace de pratique réflexive premier.
Enjeux méthodologiques
L'enjeu méthodologique consiste à étudier l'attente en se tenant au plus proche des cheminements urbains et des imaginaires des personnes usagères des dispositifs d'urgence. Il s'agit de parcourir à partir d'une discussion des sociologies du sans-abrisme et des méthodes classiques en sciences sociales, une herméneutique du soi à travers l'espace habité, les liens du proche et le texte, afin de dimensionner l'attente, tout au long de l'ethnographie, en ses divers niveaux d'engagement et ce à partir des soubassements de la sociologie pragmatique. Compte tenu de l'objet étudié, sont convoqués des régimes de discours différents : philosophiques, sociologiques, textuels et poétiques dont l'articulation cohérente représente un défi méthodologique majeur.
Enjeux épistémologiques
Par le tissage de liens entre narration et sciences humaines, l'abord d'une *poétique narrative* propose d'explorer les fibres d'une science attentive aux composantes sensibles des matériaux et de leur figuration, amplifiant les descriptions à la dimension de leurs possibles. L'écriture alterne des registres analytiques, descriptifs et poétiques, et s'expose (en son double sens) comme mise en œuvre de la recherche elle-même. L'alternance des modes invite à réfléchir les limites d'une écriture entendue comme vecteur neutre d'exposition et à bien considérer de quelle manière sa matière génère la pensée et le monde, du départ de l'ethnographie jusqu'à sa mise en visibilité textuelle finale.
Enjeux heuristiques
L'ethnographie du proche compose des liens variables qui laissent émerger un répertoire d'attentes hétérogènes, dont l'ethnographe se fait dépositaire. Celles-ci mettent en évidence une large palette de désirs, d'espoirs qui marquent un débordement au regard des seuls attendus référés à l'institution dans le champ de la précarité (repas, papiers, logement, etc.). Les attentes conformes, souvent limitées à une lecture de leur empêchement font apparaître l'importance à donner aux présences, aux attachements et à l'espérance dans le périmètre de l'accompagnement social, étais dès lors nécessaires pour supporter les attendus conventionnels exposés comme premiers, qui s'étirent souvent en un horizon clôt.
Enjeux esthétiques
L'exigence du bien se décline également dans une perspective axiologique *d'accès à* et de *jaillissement par* la question du beau. La démarche créatrice suivie, invite à une réception créative qui nécessite un déplacement quant aux représentations souvent figées de la précarité, l'expérience du beau ouvrant alors à la question des valeurs et à celle du bien.
Enjeux éthiques
La question du bien ne trouve de réponse adéquate que si elle prend en compte son enracinement dans la réalité étudiée concernant le vécu des personnes usagères des dispositifs bas-seuil. Il s'agit donc de considérer la réalité – esquissée justement à partir d'une phénoménologie du proche – des sujets étudiés, pour l'éthique. La relation entre l'ethnographe et les usagers et usagères doit répondre *à* (via les dimensions sensibles, poétiques, narratives) et *de* la vulnérabilité particulière de ces mêmes personnes (en tenant compte de la consistance de l'engagement) et dès lors la question du bien se décline aussi sous la forme des obligations éthiques auprès d'elles et comme rempart face au mal toujours possible.
Enjeux pédagogiques
L'ouverture des attentes au-delà d'une conception réductrice à un objet déterminé tout autant qu'à son seul caractère d'empêchement **ne se limite pas à un travail spéculatif.** L'enjeu premier du travail analytique est de se traduire dans la **pratique sociale** en envisageant le temps comme bien à part entière, et à l'aune **des pratiques de formation** des futur-es travailleureuses sociales, où le plan tracé à partir de référentiels standardisés, met à mal les bienfaits d'engagements pluriels et les attentes distribuées en corrélation à cette diversité *considérable.*

Introduction et Cadre de travail

1. Contexte d'émergence, problématique et apports principaux

> Nous sommes au mois de mai 2020, la météo est maussade, l'humidité nous ramène encore et encore à cette étrange sensation de naviguer en eaux troubles. On a peur, le monde entier a peur, la peur s'est immiscée dans tous les foyers, dans tous les corps. Au bord de l'Arve, il semble que le temps s'est recomposé en un espace rectiligne. Les personnes sont les unes derrière les autres. Elles attendent, parfois des heures, pour un maigre cornet de nourriture. La patinoire des Vernets est devenue un immense hangar où sont entreposés des milliers de boîtes de sardines, de paquets de pâtes, de savon, de ce qui permettra de nourrir quelques bouches maintenant que l'économie des petites mains non régularisées s'est arrêtée. Dans les accueils d'urgence, on distribue à l'emporter, des sandwiches, des barquettes, des sacs remplis du repas de midi et puis on régule les files, en marquant bien les distances qui doivent être respectées entre chacun-e des usagers et usagères. Il faut porter le masque, ne pas éternuer sous peine de sentir immédiatement la crainte de l*a peste*, circuler plus vite que d'habitude et surtout repartir illico, pour que la cadence soit maintenue. L'attente qui occupait déjà le quotidien des personnes fréquentant ces lieux, parcourant la ville d'une structure à l'autre, se redouble d'une nouvelle composante, la file. Alors que j'ai déjà effectué une année de terrain dans un autre espace d'accueil bas-seuil pour mon master, je discerne progressivement plusieurs attentes, qui n'ont pas toutes la même texture, qui ne répondent pas à des temporalités similaires, qui viennent quelque peu déplacer ses desseins usuels. Et puis je remarque également que même une fois le sandwich ou le sac récupéré, l'attente ne semble pas être comblée, comme si elle gagnait à chaque seuil d'apaisement, de contentement ; un élan neuf. Comme s'il semblait toujours demeurer un écart, un reste, où viendrait s'immiscer une nouvelle attente, devenant phénomène vibratoire multiplié.

Au moment de l'écriture de ce journal, personne ne sait encore que les centaines d'individus les uns derrière les autres, en file indienne qui attendent, façonneront une image médiatisée dans le monde entier. Notamment car celle-ci sera révélatrice en somme d'un constat stupéfiant qui, mêlant impératif, urgence devant le manque et passivité, assujettissement ; finiront par ternir une ville internationalement visitée et qui semblait jusqu'alors revêtir la médaille du respect des droits humains, se targuant d'être une capitale de l'aide humanitaire. L'indignation est manifeste, le problème de la saturation des besoins éclatant, l'ampleur de la tâche presque décourageante, car aux abords rôde le virus, qui lui aussi met à l'épreuve tout le système de santé pareillement en désolation quant aux moyens qu'il peine à trouver pour répondre aux réels besoins de soin. La contagion du pathogène vient à l'identique comme redoublant ces scènes d'une misère jusqu'alors en coulisse qui doit attendre ; mettre en forte tension : précipitation de sa diffusion, prise en charge des urgences vitales exponentielles, violence de son infraction dans l'intime des corps vulnérables et inertie devant l'impuissance qu'il nous impose, l'avance qu'il dessine sur nos réponses désajustées tout autant que le retranchement immobile dans nos intérieurs confinés. Les applaudissements redonnant corps en célébration à la gratitude envers celles et ceux qui malgré tout restent au chevet des malades, alors que les cadavres de l'autre côté du rideau ne cessent de s'amonceler, ne suffiront pas pourtant à drastiquement changer l'orientation du paquebot vorace de nos économies libérales. Les espaces d'accueil d'urgence qui m'intéresseront plus particulièrement, doivent très rapidement redimensionner leurs conditions d'hospitalité, elles aussi débordées. Avant la pandémie, la plupart ne proposaient déjà que quelques heures de répit dans la journée, qui vont encore à ce moment, se restreindre. Les files d'attente devant ces lieux se normalisent. Il semble en toute évidence que la pandémie ait charrié cette nouvelle donne de façon généralisée, chacun-e de nous a de son côté pareillement fait l'expérience de devoir patienter avant de pouvoir entrer dans le commerce alimentaire ou d'avoir le droit de s'enfiler, après comptage, dans la piscine du quartier ou la bibliothèque, et ce une fois seulement le tri du passeport vaccinal effectué. Dans les espaces bas-seuil, le *pass* n'est évidemment pas requis, les personnes sont pourtant encouragées à se faire vacciner et les masques, le désinfectant sont aussi de mise tout autant qu'une précaution d'entrée

qui limite l'accès à certains seuils comptables. Bien que les conditions d'abords et de répit se soient encore réduites dans ce contexte de crise sanitaire, le cœur de l'accueil d'urgence demeure, comme avant, axé en priorité sur l'offre de biens de première nécessité, qu'on détaille généralement par ceux qui répondent au corps organique (manger, dormir, se laver, pouvoir être protégé-e du froid, etc.).

La spectacularisation de la misère, si elle n'a pas mis en scène des conditions de vie minimalement acceptables – tristes et misérables coulisses d'un pays économiquement prospère – aura en revanche produit des rebonds qui profiteront tout de même à l'avènement du sans-abrisme et de la précarité au rang d'un réel problème public. Plusieurs études cantonales et nationales sortiront alors de l'ombre ces populations invisibilisées[20] ; des lois, notamment celle en lien à l'aide aux personnes sans abri (LAPSA)[21], qui stipule un partenariat financier entre Etat et communes dans la visée de couvrir plus généreusement les conditions de vie des plus précarisé-es, voient le jour. Des éléments statistiques permettent de répertorier schématiquement (car beaucoup passent *sous les radars*) le nombre de personnes sans-abri[22] et des recommandations en matière de besoins d'accueil et d'hébergement sont formulés. Si une énonciation du temps d'accueil et son élargissement potentiel est signifié dans l'étude de Bonvin (*op.cit.*) par exemple, la LAPSA, art-1., mentionne bien toujours qu'il s'agit en priorité de viser « à garantir à toute personne sans abri la couverture de ses besoins vitaux. ». Si ceux-ci sont de toute évidence premiers quant à la maintenue d'un *cœur qui bat*, les nécessités énoncées restent insuffisantes en regard d'une *bios* – une vie qualifiée – qui ne saurait se restreindre au « vivant du modèle cartésien de l'animal-machine »[23] et dont l'attente sera un révélateur de toute une série de manquements.

Dans ce contexte de hiérarchisation des besoins, dont on tend à minimiser l'appel du sentir, on convient généralement d'une réponse au fonctionnement organique qui dès lors, mettant à distance l'atteinte au pronostic vital, répondrait aux impératifs de *vie* (dont la mesure dans un service d'urgences hospitalières tient surtout à un système de comptage : fréquence cardiaque, taux d'oxygénation, etc.). Fort de ce premier socle de composition institutionnelle, l'attente est alors souvent regardée à partir de l'empêchement qu'elle exerce. L'attente pourtant au cœur des dispositifs d'urgence *sociale,* n'est pas tant considérée comme elle le serait dans une antenne ambulatoire où la visée première est bien d'éviter l'issue létale. Dans ce cas de figure en effet, chaque minute de retard peut être funeste, il s'agit de cadencer les gestes en ordre de priorité, de *contenir* la vie qui se dérobe, de *stabiliser* l'état du patient. Mais dans notre cas, point de service ou d'urgence médicale réelle, la thérapeutique s'inscrit bien dans un contexte d'accompagnement social auprès de vies communément éprouvées depuis longtemps. La fréquentation des espaces d'urgence sociale est par ailleurs, en général régulière, persistante et voit davantage des altérations du corps, des biographies, des humeurs à long terme[24]. Bien souvent les perspectives de régularisation, d'insertion sont fortement mises à mal car l'usage des lieux signe en majorité des parcours longs et couteux en termes identitaires (déplacements migratoires réitérés, absence de droits sur le territoire, maladies et souffrances psychiques, addictions, sénilité, graves accidents biographiques, etc.) qui viennent alors ébranler quelque peu aussi les assises d'une justification d'un lexique urgentiste en

[20] Notamment : Bonvin, J-M. & Waltz, O. (2021). *Etude des besoins en matière d'hébergement d'urgence*, mandaté par Département de la cohésion sociale et de la solidarité, Ville de Genève. Université de Genève. Et Dittmann, J. et al. (2021-2022). *Sans abrisme en Suisse – Ampleur profil et explications dans huit des plus grandes villes*. Haute école spécialisée du Nord-Ouest de la Suisse.

[21] Loi sur l'aide aux personnes sans abri (LAPSA). (2021).

[22] Une estimation ressortie du rapport Bonvin, mentionne en mars 2021, environ 730 personnes fréquentant les hébergements d'urgence ou qui dorment dehors, tout en indiquant bien la grande prudence à interpréter ces chiffres en regard d'une population particulièrement changeante, les temps d'accueil bref ainsi qu'un grand nombre de personnes qui restent difficilement inscrites dans une logique de recensement (notamment car elles n'usent pas des dispositifs d'hébergement). Les auteurs notent par ailleurs que Genève semble accueillir de 3,5 à 7 fois plus de personnes dans ces conditions de vie que d'autres villes alémaniques d'importance comparable (*op.cit.* p. 38).

[23] Romagnoli, S. (2008). De la simple vie à l'homme double : le moi hyperorganique chez Maine de Biran. *Etudes de lettres. 3-4*. 191-207, p.191.

[24] Le rapport Bonvin et al. (*op.cit.*) montre bien que deux tiers des bénéficiaires sont des « individus réguliers » (p. 45)

termes d'accueil. Si celui-ci rompt l'idée d'une vie dont on serait le conducteur et dont le temps attendu signerait alors comme un retard devant ce qui devrait à bon droit, nous *sauver la vie*, l'urgence sociale, elle, se déplie dans des temps qui nécessairement composent avec des biographies, des parcours, des déplacements, des espaces dans lesquels on revient quotidiennement, des habitudes et des attachements qui brouillent les amarres physiologiques seules. L'objet de cette thèse sera dès lors d'élargir l'horizon des attendus qui débordent alors largement à la fois le cadre d'une vitalité mise sous tension de son effondrement brutal mais aussi d'un périmètre qui laisse croire qu'on pourrait entièrement anticiper, prévoir les étapes d'assouvissement des objets convoités et dans lesquelles l'attente ne serait qu'un banal contretemps ou une panne dans le projet suivi de ceux-ci. Il y aura par conséquent, à comprendre ce qui persiste, perdure, résiste devant les impossibles satisfactions des attentes premières identifiées – une « attente instrumentale »[25] ; ce qui enfin se recompose, se réaménage, se reconfigure dans un temps dont on ne peut négliger les autres, les espaces, les rythmes qui en conditionnent ses textures continûment et ce en dépit des étais matériels et immatériels fragiles ainsi que de toute évidence des « difficultés attentionnelles » aliénées par « un avenir angoissant et incertain autant que par un présent compliqué matériellement parlant » (*op.cit.* p. §33).

Pour revenir à ces photographies diffusées sur nos écrans et même à l'échelle internationale, tout autant que l'attente dans nos espaces hospitaliers, eux aussi largement sous les feux des projecteurs, on peut faire le constat édifiant que l'attente renvoie en priorité à deux images : celle du sas qui oblige spatialement l'être à patienter dans un temps dénué de boussole, celle de la file qui égrène l'une après l'autre les personnes qui attendent leur tour pour enfin *recevoir leur dû* (ce qu'elles attendent donc). Dans la question des espaces d'accueil d'urgence, les deux sont mobilisés ; le sas est régulièrement convoqué pour parler de cette *zone d'attente*[26] dans laquelle sont empêchés les usagers et usagères, violentés par cet arrêt car tributaires d'une imposition temporelle qui architecture les avancées (lentes) procédurales ; progression dont l'institution est garante puisque détentrice des épreuves d'affiliation publique – on parle à ce titre de *domination attentiste*[27]. La file vient aussi fabriquer un vaste imaginaire de l'arrêt, de la privation et d'un temps qui y serait *perdu.* Les réductions opérées dans ces définitions, dont de récents travaux font d'ailleurs leur socle d'enquête[28], se situent à un niveau principalement spatial – la file ou le sas sont à juste titre des empêcheurs d'exploration (au risque de perdre sa place) – ou, si le temps est convoqué, il l'est presque toujours dans une perspective linéaire, le temps comme déroulé chronologique vers l'avenir.

Or, si l'on prête attention à ce que les personnes font dans l'attente, elles composent bien d'autres expériences qui viennent contrevenir à cette seule attente prisonnière, de mise en déroute du projet, ce temps d'ankylose qui guiderait alors des trajectoires de vie linéairement organisées menant à des « carrières de sans-abri » ou des « ancrages dans un syndrome de la précarité »[29]. S'il ne faut pas minimiser les pathologies relatives aux attachements rompus, aux dimensions de l'habiter mises à mal, aux conditions de régularisation souvent épuisantes car rarement abouties, aux souffrances psychiques et aux hostilités de la rue, toutes dont l'attente démesurée ou l'inattendu réitéré sont aussi initiateurs ; penser néanmoins l'attente à partir de ces seuls registres de blocage ou d'un temps obturé est pourtant également une manière de *fabriquer* une forme d'existence amoindrie, car le temps à venir demeure, littéralement, une composition de l'attendu *et* de l'étonnement, de l'assouvissement par saisie et de l'échappement par l'éphémère ou l'incomplétude propre à la prise;

[25] Aulagnier, A. (2021). Un temps « difficile à encaisser ». Temps de la procédure et temporalité quotidienne des demandeurs d'asile. *Temporalités*. 33, §6.
[26] Kobelinsky, C. (2012). Des corps en attente. Le quotidien des demandeurs d'asile. *Corps. 1*(10). 183-192, p.186.
[27] Chauvin, S. (2009). En attendant les papiers. L'affiliation bridée des migrants aux Etats-Unis. *Politix. 3*(87). 47-69, p. 68.
[28] Les travaux seront détaillés au livre 3, voir notamment Kobelinsky, C. (2010). *L'accueil des demandeurs d'asile. Une ethnographie de l'attente*. Editions du Cygne.
[29] Cité par Mélanie Pinon, Atelier de recherche *« Ruptures familiales précoces dans le parcours du sans-abrisme »*. Organisé par l'observatoire des politiques de l'enfance, de la jeunesse et de la famille, Haute école de travail social. Genève, le 4 novembre 2024.

un temps projeté toujours transfiguré par les modulations de son expérience, comme si au fond de tout mouvement ne cessait d'apparaître en même temps que son élan, sa réserve de possibles et d'empêchements. Comme si l'attente à jamais continuée car non atteinte pleinement, serait le cœur de tout processus vital. Y gîtent en somme invariablement un reste, un écart, une vacance qui nourrissent l'attente intrinsèquement, toujours alors redoublée, déplacée à mesure qu'elle trouve réponse (par ailleurs immanquablement partielle) et ce, notamment car le temps vécu fait *vivre* l'alternance du présent, du passé, de l'avenir, convoque ce qui tend vers le futur mais dès lors vient mettre en écho la mémoire, mettre en mouvement le présent, réajuster le sentir et ses imaginaires. L'attente est donc articulée à plusieurs registres temporels, mais aussi orchestrée par ses intensités, ses thymies, ses oscillations, répétitions ou revirements ; la profondeur de l'attente alors exige de la penser en ses variations, son amplitude, son irrégularité, ses propres facéties et ce même dans des vies absolument réduites en termes d'aisance, de permission, d'apaisement. Les vécus interrogent plus amplement ce qui constitue une vie humaine – et en un certain sens en élargissant tant la teneur des nécessités annoncées que le temps de leur assouvissement – à savoir une conscience de soi, un « sens intime » (Romagnoli, *op.cit.* p. 202), cette indéniable mixité de l'humain en ce qu'il est « l'animal qui doit se reconnaître humain pour l'être » (Agamben cité dans Romagnoli, *op.cit.* p. 203) et qui alors ne cesse, jusqu'à la mort, d'*espérer* perdurer, en dépit de toute les ruptures, transformations (volontaires et involontaires) qu'il initie ou subit. Cette restriction existentielle subséquente à la vision d'un temps limité à sa planification et son ordonnancement qui laisse dans le lointain les désirs flous, les souvenirs, les rêveries, les sensibilités particulières, les attachements et les imaginaires d'un possible encore à construire, les angles ouverts par la patience, ou même le clair-obscur du découragement, de la mélancolie ou de l'ennui (malgré tout encore habités d'attente résiduelle) est au fond la justification discursive première, le positionnement spécifique de cette recherche qui vient interpeller ce resserrement simplificateur.

Cette thèse porte ainsi sur les attentes que les usagers et usagères des espaces d'accueil d'urgence, fragiles et précaires bénéficiaires d'un habiter menacé [30] nourrissent et ce en élargissant tant le répertoire lié à une attente qualifiée « d'empirique » [31] dont la forme à venir serait déjà dessinée (comme l'attente du train ou du repas devant le lieu de distribution), que la définition d'une attente abrégée à ses compositions d'obstacles dans le projet de réinsertion sociale du point de vue des positionnements politiques ou encore d'une attente considérée comme assouvie par une réponse aux corps dont les besoins seraient inscrits dans une mécanique biologique. C'est en partant de l'attente perçue comme un espace de travail de l'attention et de l'imagination [32] que nous en explorerons ses qualités sensibles, celles-ci ouvrant la permission d'un faire sentir non encore advenu tout en déployant ce *non encore* dans l'étendue de sa mémoire, de ses possibles en vertu des attachements présents. Il s'agira ainsi de comprendre : comment les personnes usagères des dispositifs bas-seuil, *racontent* l'attente ? Narration d'un temps vécu qui ouvrira aux nombreuses modulations du raconter en tenant compte des dimensions pré-narratives, inchoatives et poétiques de l'expérience humaine et lui offrant alors des qualités bien étendues par rapport aux formats narratifs usuels.

La thèse se déploie en une étude ethnographique, inspirée d'un travail de terrain qui mobilise « une pragmatique de l'attention » [33] c'est-à-dire une inclination à se tenir « au plus près de l'expérience des choses » (*op.cit.*) et rendant dès lors compte de savoirs situés, qui a été menée durant plus de deux ans avec des personnes usagères. Premièrement, dans le cadre d'une immersion institutionnelle bénévole dans cinq différents lieux d'accueil d'urgence à Genève (tant associatifs

[30] Breviglieri, M. (2002). L'horizon du *ne plus habiter* et l'absence du maintien de soi en public. In. D. Cefaï & I. Joseph (Eds.) *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme.* Paris : Éditions de l'Aube. 319-336, p. 319.
[31] Grimaldi, N. (1993). *Ontologie du temps. L'attente et la rupture.* PUF, p.46.
[32] Grimaldi, N. (1998). *Bref traité du désenchantement.* PUF, p. 35.
[33] Hennion, A. & Monnin, A. (2020). Du pragmatisme au méliorisme radical : enquêter dans un monde ouvert, prendre acte de ses fragilités, considérer la possibilité des catastrophes. *SociologieS,* p.14.

que dépendant de la ville)[34] ce qui a permis de se familiariser avec les pratiques *in situ* et d'approcher progressivement les usagers et usagères dans leur quotidien de fréquentation des dispositifs ; deuxièmement par un consistant travail de lien plus personnel avec une dizaine d'hommes, notamment dans la rue. Ces deux abords tentent de déployer une perspective phénoménologique de l'attente qui donne à voir comment les personnes vivent diversement ce temps à venir, comment apparaissent plusieurs tonalités de l'attente, comment celles-ci questionnent l'identité et les narratifs ou figurations qu'elle appelle. Cent-nonante-six rencontres consignées et plusieurs centaines de message WhatsApp échangés ont constitué le matériau ethnographique principal, laissant émerger de multiples nuances de l'attente, réduite trop souvent à un temps linéaire dont la programmation serait clôturée par l'arrêt, et ce même si par ailleurs, ne sont point négligées les blessures de l'attente et ses pentes de désespoir potentielles.

C'est en développant deux angles théoriques que s'écrit principalement l'analytique de l'attente, laissant entendre ses harmoniques complexes. En premier lieu, la réflexion s'ancre dans la sociologie pragmatique française, employée à ne pas cristalliser la personne dans une entité figée et uniformisée, immuable, mais considérant les agents de manière « très diverse selon leur mode d'engagement dans le monde depuis une expérience intime jusqu'à une expression publique »[35]. Ici seront surtout mises en évidence les dissonances qui apparaissent lorsque l'attente se détaille à partir de ces différentes échelles, et comment alors une attente planifiée institutionnellement se différencie d'une attente ouverte par le proche, comment ces deux registres sont également partiellement incohérents lorsqu'ils viennent se frotter aux engagements publics, qui revendiquent à la fois l'attente de droits d'un côté et diffusent de l'autre une politique de la participation, de la mobilisation, de la responsabilisation individuelle, *attendant* que les bénéficiaires prennent part activement à ces arènes souvent éprouvantes lorsque la vie déjà, accable. Notre étude sera particulièrement attentive à révéler des attentes spécifiques à l'*engagement en familiarité*. Comment en somme, le proche est sans aucun doute, l'ancrage nécessaire à pouvoir formuler, tenir, supporter des attentes dans les autres registres et maintenir au fond l'élan vital qui constitue l'espoir en ce qu'il perpétue le mouvement de continuité de soi dans l'avenir (car le temps ne peut être que relié à une altérité à qui l'on tient). Mais aussi, de quelle manière il peut potentiellement devenir emprise lorsque le manque force l'appel trop intensément et dès lors comment le cadre institutionnel, mais tout en considérant sa nécessaire *humanisation*, est un garde-fou impératif. Par contraste au proche livré en corps à corps, l'institution en toute limite qui l'institue ne peut répondre pleinement à l'interpellation du manque qui crie l'attente impérieuse, et cela fait partie intégrante du cadre qu'elle stipule dans ses règles, ses interdits, ses limites formelles, notamment car elle est guidée par un principe de justice. Elle doit alors, immanquablement aussi *fermer la porte assez tôt* pour ne pas se laisser submerger, emporter dans la pente glissante des attentes infinies qui on le verra, à partir d'un *raté de terrain,* ouvre alors possiblement et l'épuisement et la violence.

L'ample parabole ethnographique dont les ressorts premiers seront un long et large mouvement vers le proche, aura pour enjeu de montrer aussi qu'il existe une alternative entre le *socius et le prochain* en ses extrêmes, entre l'institution du passage mécanique, du temps efficace et le prochain sans distance – redoutable puissance destructrice « qui est une des formes importantes de la proximité »[36] – et que celle-ci tient dans l'envisageable hospitalité donnée aux attentes de contacts, d'attachement, d'une prise en compte des espaces et du temps d'accueil, où restent sauvegardées « des passerelles incarnées pour rapprocher le lointain » (*op.cit.*) sans nécessairement le rallier à la conduite du projet, mais sans pour autant annihiler la distance salutaire et nécessaire à une certaine *félicité relationnelle.* Ces ponts s'élaborent notamment par le prendre soin d'un espace commun, dans des participations très hétérogènes et parfois diffuses où les corps s'engagent surtout dans l'action de la main, parfois hésitante et fragile, qui confectionne, construit, écrit, tisse, décore, nettoie,

[34] Voir annexe 1 pour la chronologie des terrains.
[35] Thévenot, L. (2006), *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*. Editions La Découverte. p.220.
[36] Abel, O. (2002). Le problème éthique de la proximité. *Annales. 242-244*, p. 242.

tricote, grave et en cela, laisse trace, exprimant des dimensions du temps auquel on prend part, dans lequel on se transforme, vers lequel on garde encore une petite réserve de possibles en devenir, dans l'ouvrage qu'on façonne tranquillement, qu'on oublie, qu'on reprend. Car « l'humanité se transmet aussi obliquement par les choses, par l'usage des choses … c'est en elles que sont nos souvenirs, par elles seulement qu'ils nous sont en vérité redonnés »[37]. Le Livre 4 expose, à partir également d'un travail photographique ce *foyer* [38] institutionnel (dernier atterrissage de mon ethnographie) qui permet que le feu soit maintenu ni trop proche « le feu ne brûle pas bien » mais « ni trop loin [car] le feu ne marche pas non plus » (Abel, *op.cit.* p. 243). Cette alternative offre alors évidemment un retour critique quant aux espaces d'accueil d'urgence où l'on ne fait que *passer*[39] sans pouvoir ni véritablement s'exercer à des manières de dire, de confectionner, d'exprimer variées, ni prendre le temps de l'ancrage, des attachements, ni non plus considérer la cadence des mouvements du corps, puisque le flux rapide guide le rythme des accueils. Qu'est alors laissé en sourdine le nécessaire *soutènement* à l'attente qui puise ses ressources en l'autre (plus ou moins proche) auquel il est possible de s'accorder (notamment car il *nous attend)* pour vivre le temps incertain d'un devenir toujours fuyant, d'autant plus ici qu'il souffre d'un manque cruel d'aisance. Car c'est bien par la présence des choses et des êtres, présence qui « ne se livre pas au regard, mais à ce long et patient commerce avec elle[s] où, en l'apprenant nous nous apprenons » (Chrétien, 2004, *op.cit.*) que se continuent nos identités. Parvenir à mettre en lumière l'importance de ces gestes, parfois infimes, qui s'égrènent dans le soin donné aux lieux investis, aux fabrications, aux multiples créativités et ce dans un temps qui peut *s'étirer* (comme un corps qui gagne en souplesse), montre aussi qu'à travers eux, se perpétue l'identité malgré ses blessures, et se maintient un élan vers le devenir (le propre de l'attente), notamment car « la réalisation d'un bien suppose une expérience du monde qui prend place dans le temps et l'espace »[40], ce qui nécessite de pouvoir aménager et distribuer les espaces et le temps en continuité. Ces perspectives d'accompagnement comme *compagnies* (ici s'entendent des espaces de commensalité, de restaurations à plusieurs échelles, de communauté apaisante) sont alors aussi un révélateur de la violence et de la réalité contemporaine des politiques sociales, desquelles restent en dette les biens de proximité, « des attaches personnelles ou locales » (Thévenot, 2006, *op.cit.* p. 220) et où se déploie le lexique de la participation partenariale, de la flexibilité, de la contrepartie exigée face aux prestations consenties et ce bien souvent dans une temporalité où il n'est pas convenable de devoir ni attendre ni faire attendre. On y réclame pourtant, malgré cette invective à prendre part activement, « le détachement des liens de dépendance personnelle » (*op.cit.* p. 221). Or notre travail montre que c'est à partir d'eux seulement que peut *s'encaisser*[41] l'attente en termes d'empêchement mais aussi que peut se reconfigurer ce *contre* qui résiste en de nouveaux horizons qui ne *tiennent* pas (seulement) dans l'agencement d'une cartographie planifiée. Ainsi, bien que le travail ne soit pas directement une réflexion sur l'accompagnement ni sur la politique sociale, ceux-ci restent toujours en vis-à-vis, comme en sous-jacence du propos qui se porte à la lisière des institutions et ce, notamment par la considération du bien-être des usagers et usagères, en montrant surtout que prendre en compte la question de l'espérance n'est pas superficiel, que l'horizon de participation ou de reprise ne peut se limiter à des politiques assurantielles de garanties ou d'éviction, ni d'ailleurs à des mirages promus par l'innovation. Qu'il y a donc un chemin à construire qui redimensionne ces espaces spécifiquement en accordage à ces vies grandement précarisées et qui se permettent de saisir les enjeux d'un accompagnement comme auxiliaire de l'espérance, tout à fait légitime dans la perspective d'une montée en généralité politique, mais qui exige alors de repenser ce qui constitue

[37] Chrétien, J-L. (2004). *Promesses furtives*. Les Editions de Minuit, p. 22.

[38] C'est Marc Breviglieri qui m'a suggéré ce beau substantif.

[39]Passer c'est être invité à circuler rapidement sans pouvoir à terme véritablement *résider* c'est-à-dire demeurer « durablement dans un lieu ce qui à la fois élargit son éventail des modalités affectives du rapport au lieu (attachement, dégoût, lassitude, etc.) et lui permet de considérer l'évolution dans le temps des qualités de ce lieu ». In Pattaroni, L. (2007). *La ville plurielle. Quand les squatter ébranlent l'ordre urbain*, p.10 en ligne.

[40] Pattaroni, L. (2007). *La ville plurielle. Quand les squatter ébranlent l'ordre urbain.* PPUR, p. 18 en ligne.

[41] Ce mot vient rappeler le travail de Stavo-debauge, J. en lien à la notion d'encaissement dans le mouvement d'hospitalité.

en profondeur l'urgence, l'attente, l'accueil en ses variations spatiales et temporelles situées et en des chronotopies élargies qui honorent les variations rythmiques, ambiantales et les possibles convivialités et écologies propres qui pourraient s'y asseoir.

En second lieu, le travail offre une large considération aux apports de la pensée de Ricœur, spécifiquement autour de l'épaisseur narrative de l'identité, de ses limites dans des vies soumises à de si grandes discontinuités – notamment lorsque le narratif devient une injonction à se raconter, de la part des professionnel-les – mais aussi du texte et plus largement du poétique en ses vertus de possibles ouverts (ici par un texte venu proche) pour tenter de se concevoir autre, de s'essayer à de nouvelles perceptions et actions et *in fine* de reconfigurer nos imaginaires, suspendre l'ordre référentiel, y adjoindre une *véhémence métaphorique*, afin qu'il revienne au sol premier, mais vivifié de ses déplacements heuristiques. Le texte se doit alors d'être directement relié au temps, à ses exigences pour parvenir à le dire, à créer des conjonctions de formes et de fond et en définitive, permettre d'enrichir nos manières de rendre compte des savoirs dans le paysage académique. En considérant que l'écriture est une action manifeste de transformation du monde ou de cristallisation (qui reviendrait à le faire mourir) lorsqu'elle n'est pas prise comme une monstration qui figure bien ce que nous voyons, il s'est agi de travailler la matière même de la langue, lui permettant d'offrir au lecteurice une plus large palette sensible (alternant différents modes d'écritures), s'accordant alors au propos même de la thèse, à savoir, assouvir quelques attentes de nuances pour parler d'elle, la sentir, l'approcher en ses harmoniques diverses.

Il s'agissait en effet de faire valoir, des premières compositions de réflexion quant aux outils sociologiques d'enquête relativement limités pour approcher un public particulièrement fuyant et suspicieux (et l'importance donnée ici au *texte écrit pour* comme manière de *venir auprès de*) jusqu'aux apparitions diversifiées, dans et par le texte ; une consistance temporelle fabriquée au fil du poétique. En ce qu'il propose une amplification de la réalité et un déplacement, le battement du poétique engage aussi un mouvement vertical en réclamant sa part de profondeur et fait riposte tant au texte réduit à une logique instrumentale qu'aux lignes temporelles horizontales guidées par le projet et son mouvement d'avancée planifié qui, à ce titre alors, justifierait en tout cohérence une attente lue à sa seule teneur d'obstacle. Tout l'enjeu était donc d'envisager le poétique en sa puissance de lien, des premiers abords des usagers jusqu'au dernier mouvement de publicisation des résultats de l'enquête. Mais le poétique reste lui-même dans notre travail, toujours tenu en alternance, discussion et *réserve* avec les autres voix, académiques notamment : la description et l'analyse avec lesquelles il se doit d'entrer en correspondances, d'où des formats d'écritures en voisinage ; comme reste d'ailleurs toujours en contiguïté, un entrelacement des « forces d'approche et d'éloignement … la présence à l'homme de ce qui est, et la présence de l'homme à ce qui est ne vivent et ne respirent que d'une tension, toujours en devenir, entre le proche et le lointain » (Chrétien, 2004, *op.cit.*, p. 16). Cette tension justifie également une réflexion autour de l'attente (littéralement se *tendre* vers) *par* le poétique qui doit augurer toujours la pesée de la présence en son écart et sa saisie d'objet en son échappement, considérant que « proche et lointain ne forment pas des zones extérieurement mesurables de la distance spatiale et temporelle » (*op.cit.*), mais bien des variations instables qui obligent à questionner « ce qui est proche et [de] ce qui est lointain pour délimiter ce à quoi je suis présent » mais aussi « *comment* nous sommes proches et nous approchons, *comment* nous laissons ou ne laissons pas s'approcher ce qui vient ou celui qui vient » (*op.cit.* p. 18). Le proche et le lointain redimensionnent en ce cas, à la fois l'écriture qui convoque son lecteurice, le saisit ou le trouble, mais aussi le temps vécu lui-même, dont la consistance s'incarne dans le cheminement qui guide, écarte, rappelle l'objet, l'événement ou la personne *attendue*, déjà proche *et* distante en ce qui l'y conduit ; l'attente étant bien ainsi « le chemin qui est alors la *manière* dont on avance » (*op.cit.* p. 141) vers ce qu'en dessine, redessine, suspend, efface le temps vécu.

Le travail photographique du livre 4 ainsi que les quelques dessins (des extraits du journal de terrain) s'inscrivent dans cette même veine, œuvrer à un déplacement des points de vue et manifester un désir de travailler toujours le caractère haptique de l'écriture, qui, ouvert aux dimensions

symboliques, appelle une certaine place laissée aux entités comparses du texte. L'image vient alors en dernière instance nourrir cet espace de composition alternée en tissant une correspondance heuristique pour percevoir à la fois précarité et possibles mises en regard quant à ce qui perdure de vie, en dépit des effondrements, pourtant particulièrement douloureux. Elle ne remplit dès lors pas une seule fonction illustrative, mais convient à une imprégnation possible du raisonnement scientifique, lui insufflant un mouvement oscillatoire, l'amenant à côtoyer, par intermittence seulement, et jusqu'au retrait du texte, une capacité de conjoindre dans le processus de recherche, les contrastes et réverbérations entre différents ordres. L'ordre du discours rationnel du jour, l'ombre plus inquiétante des chatoiements moins identifiables de l'approche. Une forme de connaissance plus « modale, métisse ou vibratoire »[42]. En cette phase est convoquée une vision moins évidente de la présence et des correspondances à initier entre ses diversités d'apparition, c'est une « expérience fugitive qui n'est plus celle de la permanence et de la visibilité du trait fermement tracé parce qu'il y a aussi du retrait … il entre du spectral dans cette expérience qui est celle du travail de la mémoire et de l'imaginaire » (*op.cit.*).

Ces deux orientations (pragmatique et poétique) pensent de pair le fondement prioritaire des attachements – assurant *sous* le langage une promesse de continuité – comme constitutifs d'un temps qui se déploie vers le devenir car c'est à partir des liens proches auxquels on est attaché, en ce « lieu où s'assure un vivre *dans la proximité de* »[43] que se concrétise le « moment d'édification de la personnalité » (*op.cit.*) et donc de son élan à venir qui la perpétue. Mais à la fois il s'agit de redonner au langage une place forte dans ses compositions antéprédicatives, le sortant alors de ses seules fonctions performatives. Le langage est ici apprécié non pas en ses qualités d'argument, de certification ou de promesse contractuelle qui adviendrait « précisément quand l'usage des choses ne convient plus et demande une certaine distanciation à l'égard d'elles … appelant la désignation nominale des choses [qui] est un recours face à l'usage, qui, concrètement, s'avère irréalisable » (*op.cit.* p. 326), mais plutôt comme une manière en son énergie poétique, de renouer entre chose et parole, un accordage rythmique, harmonique, nous ramenant *proche des choses*, en leurs horizons sensibles et rejoignant alors les constituants de la proximité *corps à corps*[44]. Par cette modalité d'abord, le poétique alors parle aussi du temps qui se poursuit, mais non pas d'un point de vue projectuel, il dit le temps en son devenir *possible.* En leur intensité, leur « immensité intime »[45], les mots du poème sont des « coquilles de clameurs » (*op.cit.* p.164) qui, comme « miniatures de l'élan vital » (*op.cit.* p.11) nous invitent à concevoir la vie émergeante, rejoignant alors également l'attente en ce qu'elle nous élance au-devant de nous-mêmes.

Dès lors, en conjoignant ces entrées complémentaires, la mise en évidence des perspectives qui dépassent les seuls versants d'une attente canalisée par les circuits institutionnels du travail social, des politiques publiques, mais aussi des chercheureuses qui la lisent encore trop partiellement – le Livre 3 déploie un large état de l'art de la question de l'attente, spécifiquement en contexte de grande précarité, ainsi qu'une perspective située au fil des rencontres instaurées ouvrant aux (in)attendus respectifs – la réflexion gage d'enrichir l'accueil et l'accompagnement au cœur des pratiques sociales, en considérant alors le temps comme un *bien à part entière*[46], qu'il s'agit de

[42] Laplantine, F. (2013). *L'énergie discrète des lucioles. Anthropologie et images*. L'Harmattan, p. 134.

[43] Breviglieri, M. (2002). L'horizon du *ne plus habiter* et l'absence du maintien de soi en public. In. D. Cefaï & I. Joseph (Eds.) *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme.* Paris : Éditions de l'Aube. 319-336, p. 321.

[44] Le corps à corps est bien entendu comme corps humain ou corps-choses, rappelons que Breviglieri entend la question de la familiarité, de l'aise apportée par le proche, tant d'un point de vue vivant que non vivant.

[45] Bachelard, G. (2018). *La poétique de l'espace*. PUF, p. 168.

[46] Nous reprenons ici directement la définition qu'en donne Pattaroni : « l'idée de bien se rapproche de celles de 'valeur' ou de 'principe', il s'agit d'une entité abstraite servant à légitimer une prise de position publique ainsi qu'à mobiliser les personnes autour de quelque chose qui compte pour elles. De l'autre côté, elle concerne le déploiement dans le temps et l'espace des gestes et des dispositifs visant à donner réalité à ces principes. La notion de bien désigne à ce moment la qualité d'une expérience ». Pattaroni, L. (2007). La ville plurielle. Quand les squatter ébranlent l'ordre urbain. In M. Bassand ; V. Kaufmann & D. Joye. (Eds.) *Enjeux de la sociologie urbaine*. PPUR, pp. 283-314. P. 11 en ligne.

distribuer, de nuancer, d'apprécier en sa pleine consistance *située*, par ailleurs toujours fugace. Mais aussi alors en approchant le texte tel un vecteur loin d'être neutre, pour traduire l'expérience et lui donner des colorations sensibles très diverses en fonction de la langue qu'il manie, aménageant dans l'architecture fermée de la page, des temporalités différenciées, qui viennent traduire à la fois l'immersion, faite de multiples présences plus ou moins continues, plus ou moins longues, et plus ou moins proches, mais aussi la temporalité même de l'écriture qui se rapproche après-coup de l'expérience vécue et dresse des ponts avec les lecteurices en devenir, dont l'écrivante sait à l'avance, qu'iel devra aussi alors varier ses registres d'engagement (du plus public au plus proche). Iel sera invité-e ainsi à toucher, de près l'expérience même de la plongée, en des paliers et des profondeurs variables. Travailler l'attente dans le mouvement ethnographique, dans sa précision conceptuelle, mais également dans les mots qui la dessinent poétiquement se *place* comme une percée de composition sans aucun doute *inattendue*… mais qui à notre sens, et malgré son articulation toujours risquée, donne une importance première aux points de vue nécessairement variés (et en tension) qui se doivent d'apparaître dans le travail de mise en visibilité qu'ils promettent, envers la chatoyance de ce réel dont on ne cesse de voir, percevoir, humer quelques scintillations, partielles.

Ce sont ces étincellements qui sont donnés à lire en première proposition en ce Livre3, comme une manière de poursuivre le chemin initiatique de l'ethnographie, en parcourant pourtant ici des temps vécus concrets avec une dizaine de personnes hors les murs de l'institution et qui invitent à débuter, par le terrain, cette amplification du lexique de l'attente à l'espérance. Cette extension est ensuite remise au goût de la réflexion, la faisant résonner aux justifications d'un *je* de l'ethnographe impliquée et travaillant la question du *soi*, (mis en regard du *moi*) comme première et incontournable instance de compréhension de ce qu'attendre veut dire. En discutant d'abord les apports de l'ethnographie engagée, puis, s'appuyant sur une littérature d'anthropologie philosophique, il y a lieu d'affirmer que le *soi*, loin d'être auto-proclamé, ne se révèle qu'à partir d'une altérité rencontrée, de la même manière que l'attente (hors planification légitimée dont les attendus se doivent de correspondre aux critères acceptables de l'insertion) ne s'exprime et ne diffère qu'en *présence* d'un-e autre proche. C'est par ce proche que l'attente poursuit son analyse, exemplifiant en priorité les mondes attachés des sans-abris, comme première condition de continuité identitaire, à partir des présences, mémoires, espérances vécues auprès des êtres, des choses, des espaces, des imaginaires investis. Les dimensions de l'attente sont ensuite développées conceptuellement puis mises en partage concrètement et synthétiquement sous forme de tableaux thématiques, répertoriant les attentes exprimées des personnes rencontrées, à partir de leurs habitudes quotidiennes, de leurs planifications propres mais aussi dans des étendues temporelles moins linéaires, exprimées alors sous la voûte de l'espérance, des rêves mais également de leur impossible concrétisation, des déceptions, temps clôturés, regrets. Ces nuances excédant de beaucoup une seule attente légitimée par un temps linéaire projectuel, donnent alors la parole écrite aux malentendus ouverts en contexte de familiarité s'étendant aux termes de l'accompagnement social et alors, aux nécessités de multiplier les regards sur ce temps vécu avec d'autres. Démontrant que l'épaisseur de celui-ci ne se limite ni aux chronologies linéaires du plan ordonné selon une logique prescriptive et rationnelle des attendus, ni aux impératifs possiblement significatifs d'attendus identifiés et formulables tel quel, mais que c'est en documentant précisément les *épreuves pratiques*, en contextes d'attentes vécues en tension et en proche et les remaniements obligés que ces affections, discordances appellent, qu'est signifiée l'importance à donner à « la riche variété de 'liens du proche' qui servent à d'autres types de confection du commun et du différend »[47] et comment ceux-ci rendent compte « d'une grammaire d'*affinités personnelles à des lieux-communs* » (*op.cit.*) progressivement remontée à l'échelle des dispositifs d'urgence du travail social. Dispositifs qui sont alors analysés à partir tant d'une littérature ancrée dans la sociologie du sans-abrisme et du travail social mais aussi en regard des points aveugles que la longue ethnographie a laissé apparaître. C'est notamment en montrant

[47] Thévenot, L. (2017). Des liens du proches au lieu du public. Retour sur un programme franco-russe pionnier. *Revue d'études comparatives est-ouest. 48* (3-4). 7-43, p. 11.

comment « le plus personnellement proche participe d'une mise en commun et de formes de coordination faisant autorité » (*op.cit.* p.23) que se dessinent de possibles cohabitations qui ne sont pas restreintes ni à la seule conformité d'attendus participatifs *tendus vers* l'insertion sociale, ni d'une logique institutionnelle dont l'espace traversé et tenu à distance d'attachement sous-tendu par l'injonction à l'autonomie comme émancipation, suffisent à assurer une continuité identitaire. En présentant la part significative d'une identité portée avec et pour autrui, par cohabitations variables, multiformes et attentes en accordage toujours fragile, s'ouvre la considération d'un lien comme nécessaire soutènement, par résistance et enveloppement, aux voies de l'espérance comme horizon d'une vie humaine en commun pluriel et donc d'une institution suffisamment juste et bonne pour lui donner entours et voie praticable. Voie praticable ou sagesse pratique, souvent non strictement formalisée (tout en demeurant rattachée à l'institution) dont le creuset de lieux communs comme modalités de soin se révèle spécifique à la consistance d'une attente à l'échelle de ses possibles *supportables*, dès lors non garantis car non linéaires, mais maintenus en confiance par des gestes d'hospitalité et de mutuelle approbation (détaillé au Livre 4).

2. Enquêter auprès des usagers et usagères des espaces d'accueil d'urgence, un dispositif créatif au service de l'ethnographie située pour comprendre *les restes* d'une attente canalisée

Le travail s'intéresse aux conditions d'existence des personnes fortement précarisées, nombreuses de celles-ci vivent dans la rue, fréquentent parfois par intermittence les accueils de nuit, toujours à durée limitée, et usent régulièrement des espaces d'urgence, notamment pour les repas. C'est principalement là, on l'a vu, que la chercheuse en herbe a initié les premières rencontres qui lui ont permis progressivement de tisser des liens en dehors du cadre institutionnel. Si le travail s'est particulièrement penché sur ce qui constitue *les restes* d'une attente dont on aurait identifié l'objet vers lequel on se *tend*, mais dont l'accès est retardé, une question de taille en termes méthodologiques, s'est alors rapidement posée. Car théoriser la question de l'attente à l'aune de son répertoire riche en le nourrissant d'apports philosophiques, sociologiques et littéraires était encore bien loin d'une possibilité de l'approcher concrètement. Les exigences s'avéraient nombreuses, notamment en raison de difficultés multipliées : nous étions en temps de pandémie, les usagers et usagères des accueils d'urgence sont souvent particulièrement rétifs à se laisser approcher ; iels sont également peu loquaces et notamment car iels appréhendent l'attente d'un récit gageant une promesse d'affiliation (ou une menace d'exclusion) les enjoignant à raconter en cohérence, une histoire qui réponde aux exigences partenariales portées par l'institution – ce à quoi elles et ils sont déjà largement habitués, lassés ; la chercheuse est une femme et s'approcher d'un public en grande majorité masculin portait également le risque évident de subir certaines violences au regard des manques vécus (et notamment en termes d'intimité, d'affection et de sexualité) des hommes contraints de vivre dans la rue. Comment procéder donc ? Les entretiens évidemment ne faisaient pas le poids en comparaison de la charge de l'intention, l'observation participante était certes, une belle entrée pour venir, à partir de l'institution, comprendre les usages de divers dispositifs, se faire proche de ces quotidiens et des injonctions qui les ordonnancent, mais cela ne résolvait pas l'enjeu de restriction du regard de l'attente et l'ouverture de ses périphéries. Rester dans l'institution, y travailler comme bénévole engageait immédiatement la résolution de celle-ci à ses seuls canaux admissibles et déjà réfléchis en sociologie. Progressivement se sont dessinées des voies d'accès, chemin faisant, à partir d'observations, de conversations multipliées lors des services, à table, devant les dispositifs et dans la rue, permettant de tirer un fil consistant à façonner un *dispositif d'écriture adressée* et justement à déjouer les comportements coutumiers, « ne pas satisfaire 'les attentes de l'attitude de la vie quotidienne'… décevoir les attentes normatives »[48], sans pour

[48] Quéré, L. (2024). *Avoir confiance*. PUF, p. 243.

autant provoquer ou manifester ostensiblement cet écart, mais en venant au plus proche du sensible évacué institutionnellement. Alors qu'une *permanence poétique* avait été la première intention, restant alors dans un cadre institué d'écriture, où le groupe et l'annonce publique de l'intitulé avertissent de certaines limites structurelles, notamment la prévention donnée par une pratique collective… *les gars* n'en n'ont pas voulu, emmenant *la fille* en des territoires plus *sombres*, là où d'autres compositions, à l'abri des réverbères publics, pouvaient se tricoter. Elle s'est laissée emporter, les emportant évidemment aussi avec elle, dans l'euphorie de ces rencontres qui manifestaient d'une certaine manière que la thèse était *bien en train de se faire* et qu'elle travaillait directement, par la surprise, le détournement même de ses attendus premiers.

Si ces contours éloignés des formats canoniques des outils sociologiques ont à la fois permis de résoudre partiellement la clôture d'une attente restreinte à son empêchement, elles ont alors en pleine accointance ouvert des attentes puissantes, lourdes, infinies dont la chercheuse s'est vite trouvée chargée, débordée, épuisée. Le texte, alors qu'il lui avait été soufflé comme une micro-institution faisant œuvre de contenance et de dépôt limité – toujours médiatisée la relation s'emblait pouvoir garantir une certaine distance – s'est avéré plutôt révélateur d'une merveilleuse carte projective, qui certes se faisait narratrice des restes de l'attente aiguillée, mais alors également déflagration du désir et consumation devant la démesure. Les mots en ce qu'ils redonnaient un support d'invitation à coexister, qu'ils convoquaient une « posture[s] empathique[s] susceptible[s] de relancer l'interpellation éthique »[49] (quelque peu déroutante dans le quotidien des sans-abris) enflammaient l'attente, les mots ravivaient les désirs, *ces* mots engageaient intimement, les mots enfin la submergeait de promesses. L'ethnographe alors s'est senti le devoir de ne pas décevoir les attentes qu'on avait dirigées sur elle, notamment car celles-ci s'initiaient là dans un rapport de proximité qui attachait bien différemment qu'à partir d'une instance plus formalisée. La chercheuse se retrouvait dès lors, car débitrice d'un bien en première approche (bien à l'opposé d'une *récolte* de données), nourricière d'un horizon d'espérance dont le travail principal, qui n'avait pas été anticipé, s'est trouvé être de transformer les pulsions d'emprises, les étendues illimitées d'attentes d'apaisement en des manières de composer des formes d'amitié, laissant à distance les corps avides, les pulsions mortifères, les prédations tyranniques. Ainsi, alors que toute l'énergie première avait été de trouver, créer, inventer une manière habile et initialement pensée comme un *don bienfaisant* pour se rapprocher, tout l'enjeu d'une poursuite possible de l'enquête s'est révélée tenir dans les façons de *réajuster les distances et les proximités*, faisant de chacune, une nécessité de coordination des attentes réciproques.

Si l'institution est garante d'une limite en termes d'investissement des professionnel-les, en sortir comportait évidemment la gageure de ne plus assurer une protection ; devenir chercheuse obligeait à la fois à risquer une sortie à découvert, tout en prenant conscience de sa considérable complexité et des ajustements subtils qu'il faudrait dès lors établir pour ne pas être totalement *bouffée*. Après-coup, les événements les plus extrêmes exposés dans la thèse, semblaient comme courus d'avance : la large littérature sur une « virilité défensive »[50] dans l'espace public (consistant surtout à extérioriser une « agressivité du mâle et sa concrétisation dans le courage viril » (*op.cit.* p. 31) et notamment en marquant son ascendant sur les expressions féminines)[51], les carences vécues par les personnes sans-abri et un certain affadissement d'un « maintien de soi en public »[52] blessé par l'impossibilité d'*habiter* qui « consiste à nouer des alliances intimes et à établir des promesses singulières avec des êtres ou bien des choses que l'on s'attache durablement » (*op.cit.* p. 330),

[49] Breviglieri, M. (2002). L'horizon du *ne plus habiter* et l'absence du maintien de soi en public. In. D. Cefaï & I. Joseph (Eds.) *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme.* Paris : Éditions de l'Aube. 319-336, p.333.
[50] Mollinier, P. (2000). Virilité défensive, masculinité créatrice. Travail, Genre et Sociétés. 3. 25-44, p.
[51] Je ne traiterais pas dans la thèse des problématiques liées aux questions de non-binarité ou d'identité transgenre qui ouvrirait sans conteste une critique quant à ces dimensions de genres masculin/féminin, et ce notamment car tout le subtil équilibre relationnel au fil du terrain s'est particulièrement joué dans un registre aux genres spécifiés.
[52] Breviglieri, B. (2002). L'horizon du ne plus habiter et l'absence du maintien de soi en public. In. D. Céfaï ; I. Joseph. (Eds.). *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme, Éditions de l'Aube.* pp.319-336.

auraient dû prémunir des erreurs qui semblent être des maladresses de gamine. Pourtant si l'on considère aussi la longue histoire de l'ethnographie ou de l'anthropologie, celle-ci reste portée par cette image du baroudeur-aventurier-explorateur affranchi, qui prenant son sac, son cahier et logeant dans une petite tente aux abords de son terrain qu'il aura rejoint en traversant un fleuve à bord d'une petite pirogue, évince totalement la question *des risques encourus par une femme* qui ferait de même, d'autant dans un milieu particulièrement proche de mouvements cynégétiques où doit être sauvegardée la survie. Keck à ce propos[53], dans son large travail de chasses virales durant la pandémie rappelle combien il faut y maintenir trois principes : celui de prévention, de précaution, de préparation. Manifestement ces principes ont surtout tenu dans le cadre de notre ethnographie, non pas à de minimales mises en garde mais bien davantage à une conviction d'un *bon*, qu'il s'agissait en priorité de nourrir et que le geste de don initial semblait contenir. S'intégrant à la visée éthique ricœurienne qui privilégie le bon et où « le courage demeure, d'oser désirer et approuver le bon »[54] en première instance, la dernière composante de la célèbre formule[55], s'avérerait cruciale pour penser mieux l'approche et ses possibles tout autant que ses « incompossibles » (non compatibles) (Abel, 2008. *op.cit.*). On verra au cours de l'enquête, combien la sagesse pratique devient alors essentielle (et le retour à *la moins mauvaise possible* des solutions institutionnelles) notamment quand la compassion et le contrepoids à la *saisie* des données tenu par un geste de don comme ouverture vers autrui, ouvrent potentiellement la porte au mal et au versant tragique du non-retour. Face à la souffrance, à la précarité, aux atteintes du corps qui pèse, pue, suinte ; le geste initial, spontané est plutôt celui « de l'auto-conservation : la fuite, la sidération, le rejet et l'agressivité » (Molinier, *op.cit.* p. 41), hormis quand il est *enveloppé* par un *cadre* collaboratif professionnel, qui d'une part justifie l'action et d'autre part permet d'élaborer les contre-affects, de déposer les sensations de dégoût, les mouvements impulsifs de retraits, de contentions face à l'irrépressible mortifère corrosif au fil d'une parole échangée, et de conserver alors soin et attention. Ici la doctorante progressant dans des paysages ambigus, d'abord référée à l'institution et son passé de travailleuse sociale puis s'immisçant graduellement au plus proche de la vie de la rue, distingue peu à peu son identité de chercheuse, à nu, que plus rien alors, si ce n'est les quelques bribes de texte qui échafaudent un « rond-point » ne protège vraiment. La recherche a un défaut majeur, dans la perspective de protection, *elle a faim*. Contrairement au jardinier qui prend soin avant de pouvoir récolter les fruits de son travail, la chercheuse dans un geste simultané de prendre soin *prend* et soigne en même temps. La prise étant un geste prédateur (de la chercheuse et des personnes enquêtées), le soin un geste d'approche, et ce malgré tout ce qui semblait devoir la prémunir par le lexique du don, de la compassion, de l'amour. Le dispositif littéraire, le travail ricœurien d'une poursuite éthique dans la visée d'une vie bonne et le refus d'employer un registre extractiviste n'ont pas toujours immunisé face au mal s'enfilant sans filet… Même la passion tenue par l'élan de joie, touche alors ici « à la passivité, à la vulnérabilité, à la fragilité de la condition humaine comme tragique : tout le bon n'est pas compossible » (Abel, 2008, *op.cit.*). Pourtant là encore, l'ethnographe a fait jouer le poétique comme une inaliénable poussée vitale permettant de retourner les formants agglomérés du *mal* vers une redéfinition de l'action en ses acceptables (car nécessitant du temps) écritures du pardon.

Des deux côtés de l'épreuve : de l'aidant et de l'aidé, la doctorante découvre progressivement un monde démuni de toute part, dont le temps alors et spécifiquement l'attente, comme concentration des diverses forces en présence, constitue pour elle la première assise du terrain et la principale qualité réflexive de la thèse – et ce notamment car ses attentes premières, à elle, sont rudement mises en déroute, qu'elles se percutent à celles exhubérentes des usagers, celles-ci, elles-mêmes (trop) vite rabattues dans le lointain ou la mécanisation par l'institution. Aller questionner cette matière poreuse et glissante : *le temps* comme bien dont la qualité reste toujours à pourvoir, à distribuer, mais aussi à féconder, à bonifier permet de resituer le propos en regard des

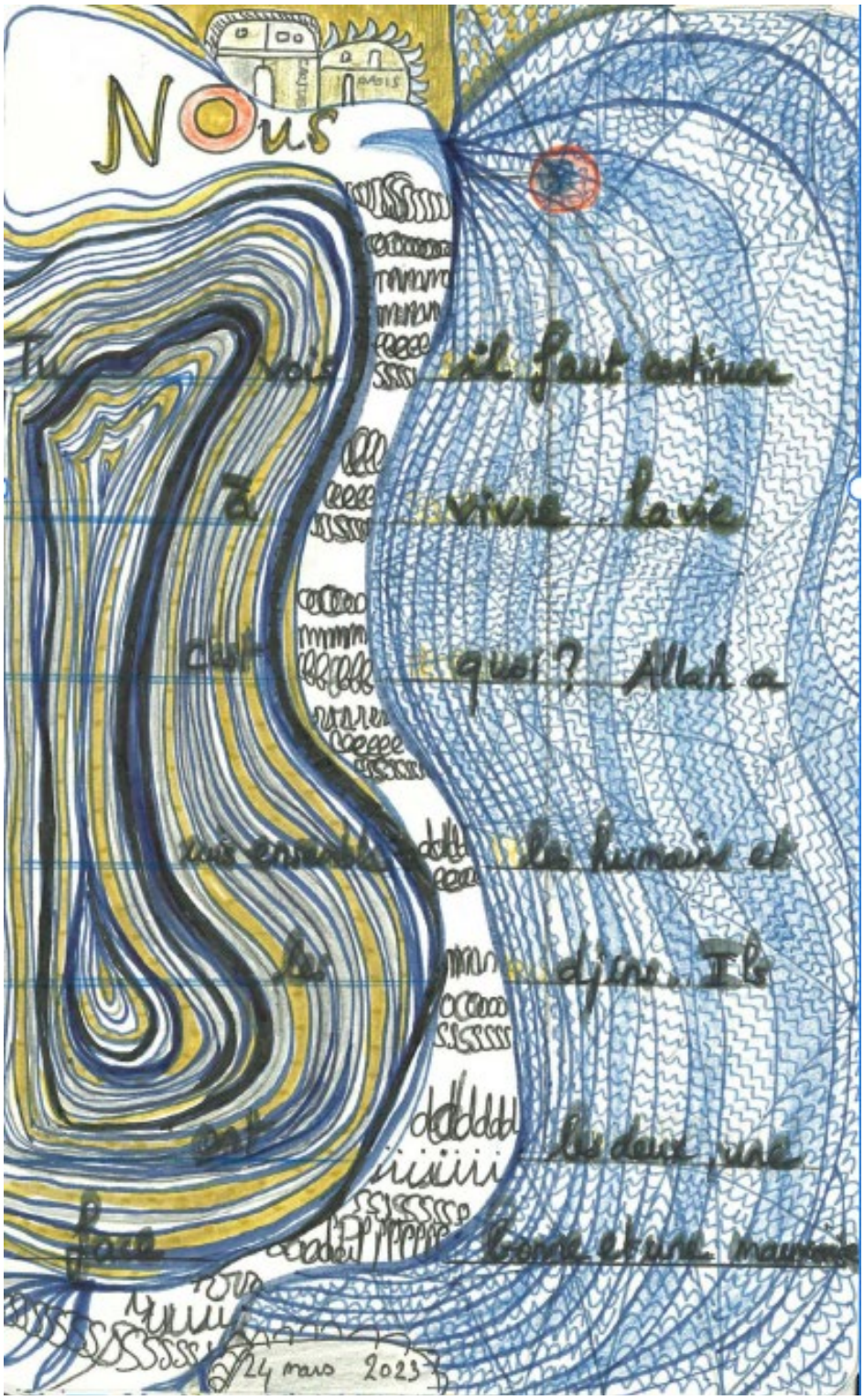
[53] Voir Keck, F. (2021). *Les sentinelles des pandémies : chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine*. Points.
[54] Abel, O. (2008). *Ethique, passion, sagesse*. Editions de l'Atelier. En ligne.
[55] La visée d'une vie bonne avec et pour autrui dans des **institutions justes**.

accompagnements professionnels et des attentes de leurs usagers et usagères, (mais aussi de la chercheuse) toustes impérativement à étreindre dans une certaine modération.

Dans ces imprudences de méthode, il semble en toute contrariété avec la conviction première affirmée (une dimension poétique du bien qui *ouvre* les possibles), que la perspective poétique ait aussi quelque peu flouté le concret de l'épreuve à laquelle toute ethnographie expérimentée aurait dû minimalement se préparer. Nous verrons aussi dans le fil de l'écriture, que premièrement *les possibles* ne peuvent faire fi de leur éventuel versant tragique et malsain, notamment quand ceux-ci viennent s'immiscer dans une terre aride, qui peine alors à absorber l'eau patiemment (les possibles se rapprochant des plus précarisés peuvent provoquer inondation, submersion, asphyxie… et faire naufrage). Deuxièmement, c'était oublier trop vite, qu'écrire offre un espace qui se *nourrit* du tragique, qui en fait sa matière textuelle même, retraduisant, réagençant, figurant par toute une variété de styles, les événements vécus les plus extrêmes, les exploitant même pour asseoir l'intrigue. Ici la danse littéraire se faisant non pas *après-coup* mais *au-devant de*, ouvrait alors des promesses silencieuses dont l'autrice n'avait pas anticipé la charge et dont elle a peiné à se départir tout en tentant de les honorer en les réajustant au fil de l'enquête, qui ne s'achève jamais vraiment. Le Livre 2 expose ce long cheminement escarpé.

Enfin le Livre 1 est la phase d'attente de la thèse elle-même, qui bien souvent, dans sa temporalité académique est laissée en arrière-plan. Ici est saisie l'épreuve du texte en son modelage, son matériau, ses phases concrètes ; comment l'attendu normé vient se frotter aux attentes d'expression, d'existence, de création inhérentes à la recherche et sans doute nécessaires pour maintenir une *sociologie humanisée* mais aussi obligatoirement conforme aux enjeux d'évaluation qui attribue une accréditation à partir d'un bien reconnu par la communauté universitaire. L'écriture tente alors de conjoindre conformité aux conventions académiques tout en n'obturant pas la voie inspirante des mots et le monde potentiellement réouvert par les déplacements permis dans l'exercice même de la pensée, de l'herméneutique, de l'expression créative (le poétique). L'écriture se fait alors elle-même minutieuse « manière d'aller chercher l'horizon d'expériences lointaines et d'ouvrir des pointes d'espace à l'avant »[56] et ce, jusque dans ses enjeux typographiques qui mobilisent des places dans la page qui ne souscrivent pas à une forme unilatéralement distribuée. Ces changements modulent évidemment la combinaison des voix mises en partage, dont le rond qui devient aussi parfois point nous convie par-delà le texte. Il rappelle à la fois l'intitulé du dispositif méthodologique – le rond-point – mais surtout symbolise l'avancée du petit-être, les traces qu'il laisse et leurs consistances variables. Elles participent aussi aux changements de regard que le lecteur ou la lectrice porte sur la page. Celle-ci devient un espace nécessairement texturé, vers lequel il s'agit dès lors de varier les échelles d'approche pour en discerner ses subtilités. L'architecture complexe donne donc à entendre plusieurs voix qui cohabitent et qui dès lors se frottent, se cherchent, se disputent sans jamais pourtant élever le dissensus en le justifiant clairement, si ce n'est en tenant un argumentaire en faveur d'une *épistémè du poétique*, légitimant d'une certaine manière l'écart opéré et appelant en discrétion la requête d'hospitalité envers cet étrange objet (tout en espérant trouver un compromis admissible…). Les alternances analytiques, descriptives, poétiques se partagent alors tout au long de la thèse, *le même bateau*, que cette longue phase première défend. Elles permettent plusieurs entrées et traversées en des landes changeantes tentant néanmoins d'harmoniser, *sous la main qui écrit*, des terres, à l'horizon desquelles sans doute l'attente de résolution reste pourtant, encore harmoniques ondulantes et dont il faut conserver le dilemme quant à savoir qui, sur la rivière, faire passer en premier, du loup, de la chèvre ou du chou, sans pour autant discerner, lesquels des trois donnent leur nom à nos tissages d'écriture.

[56] Breviglieri, M. (2013). D'un monde condamné à l'utopie. In. Collectif d'auteurices. *Des Utopies réalisables*. A-type éditions, p.11-27.



Propos d'A. Nous. Tu vois il faut vivre, quoiqu'il arrive, poursuivre. La vie c'est quoi ? Allah a mis ensemble les humains et les djinns ils ont les deux une face bonne et une mauvaise, c'est à nous de choisir. *23 mars 2023, dessin personnel, extrait de carnet de terrain. Quel est ce nous ?*

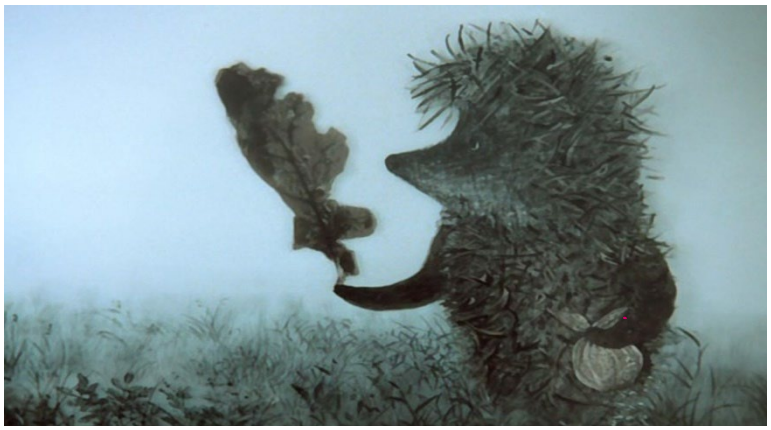
LIVRE 1 L'ÉCRIRE

Là où il est dit que le texte s'ouvre progressivement à une variation des modalités d'écriture dans la discipline socio-anthropologique Les mots prennent une certaine liberté à bien vouloir apparaître sur le papier, à jouer avec la plume de l'écrivante. Loin de n'être qu'un batifolage esthétique capricieux, ils bâtissent en cela une *résistance* matérielle, mettant en exergue à la fois la *texture* d'une trame narrative, que les composantes qui sous-tendent le processus initial – généralement tu – de la thèse. A savoir commencer, et en cela, penser conjointement l'écriture de sa réalisation. Si celle-ci passe souvent pour une formalité périphérique aux données et à leur analyse, elle nous semble à l'inverse, révéler de nombreux problèmes – nous souscrivons en cela à la démarche de Ricœur « au contraire de l'idée courante selon laquelle la forme est accessoire par rapport au message »[57] – tenant tant aux questions d'affiliation (et dès lors aux éléments déterminants de la potentielle recevabilité du travail écrit au sein d'une communauté constituée), que des critères de convenance d'écriture dans une discipline dont le texte se fait médiateur des éléments conceptuels et empiriques et parallèlement vecteur de mondanité quant aux visées compréhensives des situations rencontrées. Les hésitations, les doutes, les ancrages de la tradition heurtée elle-même par les transformations institutionnelles, les niveaux divers de lecture du monde et leur transcription controversée sont alors constitutifs de ce texte encore *en attente* en regard des phases usuelles de l'analyse. Ils en deviennent ainsi plutôt ses prémices qui se déplient en un travail de réflexion autour du texte même, qui se verra alors porté par plusieurs voix comparses tout au long du cheminement d'écriture. La question du poétique, comme potentiel partenaire de l'analyse y est ainsi longuement travaillée, tant d'un point de vue argumentatif, que *par* le poème. Poème qui nous éveille ainsi à « éprouver cette résistance, être soi-même à l'écoute des mots ; vouloir œuvrer avec eux »[58].

[57] Dosse, F. (2008). *Paul Ricœur les sens d'une vie. 1913-2005*. La Découverte, p. 356

[58] Villela-Petit, M. (1999). Le poème est poésie et autre chose encore. (Ocatvio Paz). In J. Greisch. *Philosophie, poésie, mystique*. Bauschesne.15-45, p.27.

Acteur principal :
Hérisson et la feuille [59]



Hérisson c'est Gigi, au fil du texte, plusieurs pages blanches, espaces blancs, livre blanc, espaces creux, espaces d'attente sans résolution, espaces murmures inaudibles et autres artifices graphiques. Pas tout à fait un livre à la manière de Cocteau – le livre des silences obligés – plutôt une inspiration prise du côté de Philippe Vasset qui reparcourt les espaces considérés comme non présentables et dès lors non retenus pour leur accorder visibilité publique. Gigi s'est fait recallé à de nombreuses reprises – c'est pourquoi d'ailleurs il ne lâche pas vraiment prise car un hérisson a beaucoup de piquants – il s'agissait de rayer les propos sibyllins, de réduire les ellipses, de raboter les caractères et en priorité ceux qui déploient l'imaginaire, ceux qui débordent les pourtours canoniques, ceu qui dérangent la fonctionnalité d'un texte, ceux qui l'allongent et font *perdre* du temps. Le petit livre blanc est un espace sans espace rationnel pour Gigi, un bosquet éphémère qui apparaît par scintillations, qui s'incarne dans le flou d'un temps incertain, dans « l'éclair pur que l'attente infinie, le silence, la réserve de patience font jaillir de son sein, non pas seulement comme l'étincelle qu'allume l'extrême tension, mais comme le point brillant qui a échappé à cette attente »[60]. Ceci n'accrédite pas l'assurance qu'il puisse progressivement trouver légitimité dans le paysage des formats publics. Les plis qui laissent encore indistincts le dedans et le dehors, qui donnent à apparaître sans y être, sans révéler vraiment le tout de sa langue qui lape à petit bruit les mots courant, encore papillonnements, sont une voie d'escalade qui peut-être ne peut demeurer que face discrète. Un peu comme

Faire un texte
Que la lecture efface
À mesure [61]

Mais dont les traces demeurent en dépit des vents contraires, seulement, à la manière d'harmoniques aux fréquences multipliées qui s'éveillent à l'oreille par résonance, en vibrant et ne se laissent percevoir que si les pas se rapprochent.

[59] Toutes les Images du hérisson sont tirées du célèbre court-métrage du réalisateur russe, Youri Norstein : « Un hérisson dans le brouillard ». (1975). lien court-métrage
[60] Blanchot, M. (1955). *L'espace littéraire*. Gallimard, p. 232.
[61] Munier, R. (1982). *Le moins du monde*. Gallimard, p. 15.

C'est l'histoire d'un hérisson occupé par le doute, qui s'attèle quotidiennement, tels des exercices spirituels à percevoir une clairière dans le foisonnement des essences et des herbes drues et y concevoir peut-être un repli, un écrin de plumes où s'arrêter pour mieux voir, mettre au repos ses épines. Même si le repli n'est pas promontoire, qu'il ne permet point alors de profiter d'une vision illusoirement dégagée, portée depuis les hauteurs sur le paysage à l'entour, il offre de s'y abriter pour tout au moins apprêter l'habitacle afin de humer l'air avec le pollen. Tout le monde sait bien que les hérissons voient avec leur museau, qu'ils perçoivent aussi le monde par les milliers de piquants qui font de leur dos une boule irrégulière.

Il doute car il aimerait aller par ce chemin, ou peut-être celui-ci, tout respire bon l'humus et les probables grains rouges déjà gorgées du soleil de plusieurs étés. Il a pourtant l'intuition que le petit sentier vers le caillou pointu lui réserve quelques vilaines rencontres, de difformes démons un peu oubliés dans le cours de sa courte vie, ou de trop longues escalades pour ses fines pattes un peu lentes. Mais il aimerait tout de même y tenter une échappée avec sa truffe, tout le monde sait aussi que l'odeur des airelles est tout bonnement irrésistible et puis il y a nécessité, il va devoir décider, ou plutôt, il choisit de se laisser prendre par une « vertigineuse hésitation … l'errabilité fondamentale du trajet »[62]. Il sait également que la contingence rend ce chemin possiblement décevant, mais bon, il vaut mieux alors être hérisson et commencer doucement à se frotter les épines dorsales aux écorces, débuter là où le monde regorge de terre.Vaste incertitude de son devenir. Sol de repos.

Ce qu'il redoute le plus, c'est peut-être de trouver au bout un passage qui l'éloignerait par trop des paysages aimés, des odeurs de pluie sous les tonnelles des hêtres, des sons au crépuscule du petit étang qu'il perçoit surtout au temps où les têtards s'aventurent vers les hauteurs des berges, des chants de la chouette, celle violette sur le bord de l'aile, des premiers rayons de lune au barrage des castors, qui même s'ils sont partis depuis, lui remémorent de bons instants entre amis.

Il appréhende, non pas de se transformer, mais par le tracé de ses pas, risquer de ne trouver plus aucune inspiration, rendre ses promenades pressées, moins attentives, tenues par la mainmise de l'ambition. Peut-être que les arbres d'ici ne sont là-bas que de

petits bacs

suspendus à l'horizontal d'un sol bétonné. Peut-être que le chemin n'est plus tout à fait ce qu'il imagine,

un grand cercle

de hérissons et d'insectes qui palabrent jusqu'à la nuit par joie de trouver ensemble des paniers ; générosité et frêles bourgeons du doute. Que n'y habitent que ce qu'on nomme dans la forêt des pattes-pelues.

Peut-être que ce qu'on dit par ici est vrai. L'univers (cité) est en voie d'étouffement, que « l'éclipse du savoir »[63] guigne à travers les jalousies. Que s'efface l'activité de « chiffonnier » de tout cueilleur de baies, « qui fouille la substance matérielle de ce sur quoi repose sa discipline » (*op.cit.* p.68). Que faire alors, se mettre en boule à la vue des phares déboulant eux aussi sur l'asphalte ?

Plutôt mourir !

Avec les bribes de papiers éparses déposés aux racines des arbres, devant la nuit, la sidération gagne.

Un peu.

Mais il faudra bien. Laisser advenir, dans son action corrosive, les plus foisonnantes ripostes[64] (le hérisson connaît bien l'action corrosive). En somme prendre avec soi dans un élan de gratitude – mais aussi avec la force, voire la violence d'un « frère cruel au monde, qui puisse lui mener la vie

[62] Latour, B. & Stengers, I. in E. Souriau (2009). *Les différents modes d'existences*. PUF, p. 8.
[63] Waters, L. (2008). *L'éclipse du savoir*. Paris, Allia.
[64] En référence aux mots de Ricœur.

dure »[65], alors aussi un « frère cruel au langage » cette formule : « Ne vous détournez pas de ce que vous craignez de rencontrer »[66] et peut-être, mais sans certitude, voir affleurer les premiers pas d'une trame ou les initiales marches d'une ascension.

Ou d'un chant qui viendrait aux oreilles encore vierges de cire [67]. Chacun sait aussi bien que le hérisson a sa propre chanson.

Tout autant que son dilemme.

En somme c'est l'histoire d'un hérisson qui attend de voir ou qui voit ce qu'il attend sans trop en attendre tout de même, il discerne pour l'heure juste un carré couleur neige.

Alors il pose sa narine près de la souche du chêne et puisque l'hiver va venir, la blancheur quadrangulaire l'en avertit, il entre tout d'abord en hibernation



[65] Mandelstam, O, (1935) cité dans D. Bosc (2020). *Il faut un frère cruel au langage*. Héros-limite, p. 30.
[66] Ricœur, P. (1991). « Mon premier maître en philosophie », in. M. Léna (dir). *Honneur aux maîtres*. Critérion, pp. 221-225.
[67] Est fait référence ici aux propos de Zuppiroli, L. (2014). *La bulle universitaire*. Editions d'en bas, p. 17 où il explique à quel point tel Ulysse résistant à l'appel des Sirènes, il s'était confronté à des collègues aux oreilles « remplies de cire » malgré ses cris face à ce « monde rationnel de l'économie et du progrès » qui tendait en enfermer la recherche.

La vie n'est pas un courant continu. Il faut naître à chaque instant. Le merle à l'aube, quand il commence, qu'est-ce qui le pousse à commencer ?

Il est seul et il commence, dans le risque, l'hésitation de tout ce qui commence.

Appuyant, on dirait, son chant pur contre la nuit [68]

I. ECRIRE L'ÉCRITURE : Le commencement du texte

1.1. De la sidération (non catatonique)

Comment commencer une thèse ?

Se disséminent sur ma table d'écriture quelques dépliants bigarrés, des crayons multicolores. Malgré les objets qui occupent mon espace de travail, avec qui j'ai progressivement cohabité dans le petit bureau prêté par l'institution qui m'emploie, le temps spatialisé limité sur une droite portée vers le futur auquel tout *projet* doctoral doit convenir, ébranle la capacité de trouver sereinement des repères. Notamment car, si l'espace familier offre le gage d'avancer confortablement « les yeux fermés »[69], la mise en attente du devenir institutionnel, organisé selon une logique du contrat déterminé, fragilise les repères construits spatialement. Ainsi, « l'espace familier habité »[70] qui offre l'ancrage confiant de « pouvoir se rendre capable » (*op.cit.*), se voit ébréché par le caractère précaire d'un temps contractualisé qui donne aux espaces investis, dès lors on le sait, (et c'est peut-être là que réside son caractère particulièrement menaçant) immanquablement de manière transitoire – et d'un transitoire incisif. Ce qui affecte l'élan vital et blesse les portées vers l'exploration.

Faut-il alors que le texte commence un jour ? Peut-il même se dessiner dans des bordures temporelles nettes ? Peut-on en somme, circonscrire un commencement dans la dimension d'une enquête ? On parle bien de démarrage du terrain, de sa sortie... sans doute un terrain démarre-t-il bien avant le moment où l'on en augure son inscription spatiale et sa précision calendaire. Tout autant que le texte.

Pour autant, si le dénombrement de l'annuaire décroît progressivement et qu'il faut bien organiser cette mise à disposition temporelle, celle-ci vient à être progressivement provoquée tant par les abords du terrain, ses remous imprévus, ses refus ou, inversement, des emprises, mais aussi le soubresaut des craintes, la langueur des vides, l'entrain des rêves ou la subtilité des attachements, réinscrivent la démarche d'enquête dans un registre plus incertain. Ce qui vient évidemment percuter l'agencement planifié du temps institutionnel.

Dès lors comment l'écriture d'une thèse – de surcroît en lien à l'attente – parviendra-t-elle à redonner consistance à ce temps hors temps, à ces modulations qui excèdent même les descriptions, aussi pointues soient-elles, à ces intensités d'expériences qui, comme l'avait déjà manifesté Wittgenstein, se frotte à « l'obstacle de l'indicible »[71] ?

Y séjournent encore des stylos aux encres grasses et des bibliothèques qui abritent en leur creux ce qui a valeur de sacré, ce en quoi la connaissance trouve assise, là que l'écriture puise puis se réagence

[68] Munier, R. (1982). *Le moins du monde*. Gallimard., p. 112
[69] Thévenot, L. (2020). Faire entendre des voix muettes. Un engagement corporel en présence et sa mise en commun politique et critique. *SociologieS*, p. 3.
[70] Breviglieri, M. (2012). L'espace habité que réclame l'assurance intime de pouvoir. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 34-52, p. 45.
[71] Dupeyron, J-F. (2013). Phénoménologie de l'expérience vive. *Recherches qualitatives. Hors Serie. Du singulier à l'universel. 15*. 36-54, p. 49.

et compose au travers des signes, une articulation singulière entre les soubassements de l'enquête (le terrain) et l'alliance aux maîtres, (les auteurs convoqués). Si le sacré est mentionné, c'est qu'un cheminement de thèse appelle certainement un sacrifice. Et bien qu'elle ne puisse être comparée à une opération destructrice ou un passage vers le divin, elle fait pourtant acte d'« oblation, mais, à visée 'communicative' »[72] tout autant que transgression, invitant alors aux retrouvailles de la fête, de l'excès, réactivant en ceci « les énergies du chao originel »[73]. En l'écriture habite déjà une dimension sacrificielle, Haldas compare « l'acte d'écrire un poème à un sacrifice ancien » dans le sens que celui-ci établit un « échange – un courant d'énergie vitale – entre la créature, l'homme et cette réalité non visible mais inspiratrice de toute chose »[74]. Mais là réside un écueil premier, comment penser le sacré dans les lignes d'un contrat, comment penser ces compagnonnages au long cours (les auteurs et les personnes du terrain) exempts d'une réduction à l'exercice restreint d'un *travail* de thèse. De mon point de vue, une thèse est une fête tout autant qu'un sacrifice, elle doit être un peu sacrée alors... Mais. Une thèse demande à coordonner un ensemble de conditions contradictoires qui font entrer en friction différentes valeurs. Considérant que dans le cadre d'un engagement ethnographique, le savoir se construit sur une « relation haptique au monde » telle que décrite par Ingold, un travail créatif qui « consiste à comprendre les choses au fur et à mesure »[75] et qui procède dans un cycle conjoint d'attentions et de réponses (à et du milieu, à et des personnes, à et des matériaux, etc.), il déstabilise alors les formants usuels en apparence statiques. Premièrement ceux d'un temps chronologique planifié, et secondement, ceux d'une illusoire position de recherche demeurant dans les solides barricades d'une mise à distance, – terrain s'arrêtant alors, regrettablement, aux abords d'une réserve dans laquelle nous pourrions y *puiser* des données. Cette approche plus impliquée qui est menée ici, profondément bouleversante dans ce qu'elle ouvre de métamorphoses interdépendantes (chercheuse, personnes des terrains, concepts) s'affilie davantage à ce que Thévenot et Boltanski décrivent d'un monde de l'inspiration, dont l'accès réclame justement « le sacrifice des formes de stabilisation et des appareils qui assurent, dans d'autres mondes, l'identité de la personne »[76]. Monde de l'inspiration de la sorte, drastiquement mis en tension avec les valeurs d'une cité universitaire (devenue progressivement de plus en plus) marchande, où les développements d'habiletés sont échelonnés à l'aune de crédits cumulés et où la concurrence organise massivement l'ordonnancement des places. Mais aussi tiraillement face aux valeurs d'une certaine industrie du savoir, où prime la « capacité à s'*intégrer* dans les *rouages* ou les *engrenages* d'une organisation en même temps que leur *prévisibilité*, leur *fiabilité*, garantit des *projets réalistes* sur l'avenir » (*op.cit.* p. 254).

Ainsi, comment trouver un foyer d'accordage au sein du langage, un *compromis* ; dire la peine mais sans nécessairement la précéder du verbe valoir, parler d'un terrain mais dans un texte qui considérerait l'au-delà de son ambition exploitable, enfin déployer les variations d'expériences à partir de mots configurés dans la trame d'un exercice académique, qui donc se plie à l'honorable tradition sociologique, tenant à la capacité d'analyse de « situations »[77] en leur rigueur interprétative ? Comment en somme donner corps à l'enquête, dans le corps d'un texte, c'est-à-dire lui ménager une place comme une « peau de soin »[78], une peau vibrante des frissons du doute, une célébration, un élan sans prématurément arrêtée, la forme de l'objet poursuivi, qui risquerait alors l'ambition

[72] Boyer, A. (2014). *Chose promise.* Chapitre. VII, Le sacrifice et la violence. PUF, p.309.
[73] Gazagne, S. (2003). La quête du sacré dans cinq grandes odes de P. Claudel, les noces de P-J. Jouve, poèmes d'Y. Bonnevoy. De la consécration intégrale du monde à la captation de l'éphémère. *Les belles lettres. 133. 2*(55). 34-42, p. 35.
[74] Haldas, G. (2009). *Les poètes malades de la peste suivi de Les sept piliers de l'état de poésie.* Editions l'âge d'homme, p. 25.
[75] Ingold, T. (2017). Les matériaux de la vie. *Socio-anthropologie. 35*. 23-43.

[76] Boltanski, L. & Thévenot, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur.* Gallimard, p. 202.
[77] Boltanski, L. & Thévenot, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur.* Gallimard, p.30. Nous développerons ultérieurement les références pragmatiques, en lien plus spécifiquement aux régimes d'engagements, la situation évoquée ici s'inscrit dans le cadre de la réflexion augurée par les auteurs suscités, à savoir un dépassement d'une considération figée d'un groupe, d'une classe ou encore d'un individu, plutôt la considération donnée aux diverses épreuves que les personnes traversent et les ajustements que demandent les passages entre les mondes et les grandeurs que ceux-ci mobilisent.
[78] Marin, C. (2014). *La maladie catastrophe intime.* PUF, p.70

jetée vers une proie et son geste pétri dans le (seul)désir de saisir – on sait bien que « l'être ne se dérobe jamais mieux qu'à l'ambition consciente de le saisir »[79] ? Comment lui donner la considération d'« étayage d'une nouvelle sensation et d'un sentiment neuf de soi » (Marin, *op.cit.*, p.71), que porte le langage et qui constituera l'exercice public de son écriture ? Ainsi, comment promulguer l'audacieuse conjonction ou composition entre ces valeurs discordantes ? D'autant qu'outre la friction entre monde de l'inspiration et cité marchande ou industrielle, monde sensible et luxuriant de l'expérience et discipline sociologique, s'ajoute la convention académique qui, déjà dans une tradition philosophique antique, détermine les « thèses » telles « des positions théoriques présentées sous forme de questions » et discutées soit « dialectiquement c'est-à-dire par demandes et réponses, soit rhétoriquement, c'est-à-dire par discours continu »[80] et œuvrant ainsi à la formation d'une élocution habile tout autant qu'au déroulement d'un exercice philosophique maîtrisé. De même, plus tardivement, dans le projet de science générale classique où l'analyse se déploie entre « mathesis comme science de l'ordre calculable » et genèse ou « taxinomia comme analyse de la constitution des ordres à partir des suites empiriques »[81], le langage des passions, le versant sensible du mouvement de venue vers les choses, ou encore l'appel des muses, reçoivent l'impératif d'une reconduite aux « catacombes »[82]. Point de science dans l'insondable ou l'obscurité de l'enchevêtrement. Point de connaissances dans la passion et ses « calamités déchaînées »[83]. Point de poétique inspirée donc pour donner sens au monde, de surcroît lorsqu'elle annonce avec Michaux, ses possibles manières de parvenir à « représenter ce qui transpire de l'être »[84]. À seule acceptation, lui est peut-être accordée le pouvoir de catharsis voire celui d'apparition dans la figure du « fou » ou du « poète »[85], mais demeurée aux marges (aliénées) de la pensée classique.

Alors, un hérisson foufou est-il admis à l'écriture académique ?

En préambule d'une question qui va occuper toute notre première partie, on peut simplement avancer : qu'il s'agira bien de creuser la question du langage, de son écriture et de l'amplitude qu'elle peut prendre pour se prétendre en capacité de redonner la profondeur de l'ethnographie poursuivie ici, qui se rattache en priorité au monde inspiré où les « relations naturelles sont des relations de création [où] chaque être créée et se laisse créer par les autres »[86], et qui pourtant se jette dans l'arène publique d'une discipline dans laquelle certaines conventions en déterminent la recevabilité.

D'autant, qu'outre la teneur proportionnée au terrain et à l'université, « le fait même d'écrire nécessite d'entrer dans une communication publique qui dénature le sentiment d'intimité, et catapulte le confort du fauteuil tenu loin du monde. Il est donc très difficile de parler, de décrire, son rapport à du 'propre', à du 'mien' »[87], constitutif pourtant de l'expérience ethnographique.

Commencer oui mais alors quoi ? L'écriture en devenir d'être montrée publiquement, doit-elle prendre uniquement le cadre d'une circonscription justificative, – dont l'analyse en porte ses ferments – alors qu'elle nécessitera de parler du proche (dont on verra qu'elles s'inscrivent dans un autre registre) construites au fil de l'enquête ? Si comme le rappelle Thévenot, « la variation des

[79] Jaccottet, P. (2015). *L'entretien des muses*. Gallimard, p. 287-88.
[80] Hadot, P. (2002). *Exercices spirituels et philosophie antique.* Albin Michel, p. 276.
[81] Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses.* Gallimard, p. 87.
[82] Voir à ce sujet le beau travail Dauphin, F. (2019) Habiter clandestinement les carrières souterraines de Paris : normalisation et conflits au sein d'un patrimoine. *Communications. 2*(105). 131-148. Il y expose l'attrait des cataphiles à descendre dans le ventre de Paris, y éprouver un sentiment de liberté, un rapport à l'espace et au temps modifié, voire une perception proche du sacré et comment dans cet espace patrimonialisé, s'agencent des pratiques sportives, artistiques, s'aménagent (clandestinement) des espaces de repos, de fête, de repas tout en veillant à la pérennité et à la salubrité des lieux. Allégorie convoquée ici dans l'idée de pénétrer pareillement dans cet espace très régulé de l'écriture académique pour y construire des aménagements (même temporaires) un peu à l'oblique.
[83] Hirschmann, A.O. (2021). 5e Ed. *Les passions et les intérêts. Justifications politiques du capitalisme avant son apogée.* Quadrige, p. 34.
[84] Rajkumar, J. (2019). Pouvoirs de la transgression : limites du langage et création poétique. *Classiques Garnier,* p. 408.
[85] Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses.* Gallimard, p.63.
[86] *Op.cit.*. p. 203
[87] Gardella, E. (2006). Le jugement sur l'action. Note critique de *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement* de L. Thévenot. *Tracé, Revue de Sciences humaines.* 11, p.142.

dispositions appropriées et des formats de l'éprouvé, selon le régime de l'engagement, est lourde de conséquences sur les façons de faire l'enquête qui diffèrent sensiblement selon l'engagement prospecté » et que « des exigences nouvelles pèsent sur la personne qui se rapproche dans l'enquête, l'engagement mutuel supposant alors de donner de sa personne car la demande de gages ne saurait être réservée à l'interlocuteur/trice »[88], l'écriture (et ses formats) censée ouvrir le partage de ces années de terrain construit progressivement dans un engagement familier, ne peut être portée à sa seule démarche analytique, ou encore moins laissée à une banale formalité d'écriture fonctionnelle, elle fait apparaître de nouvelles exigences encore. Celle notamment de ne pas censurer l'élan des pliures de l'être (qui trouvent aussi leur déploiement dans les plis pluriels du langage), et de trouver alors un espace singulier à l'écriture ethnographique, la rattachant à ses facultés « écosophiques »[89], ne séparant plus (c'est-à-dire les considérant comme en interdépendance mais sans en brouiller les spécificités) les mots qui viendront présenter le corps de l'enquête en son analyse *et* ses possibles, le terrain en lequel demeure leur germe ; ni le vaste monde qui en accueillera ses figurations. Se disciplinant alors à ce que Jaspers évoquait à l'égard de la philosophie antique[90] ; si l'épicurisme et le stoïcisme apparaissent comme des pôles opposés, ils demeurent « inséparables de notre vie intérieure : l'exigence de la conscience morale et l'épanouissement dans la joie d'exister ». Cette double exigence nous convie à chercher un lieu d'écriture où puissent apparaître, dans le cadre d'une sociologie, à la fois le pôle régulé de la tradition – tout en ajoutant un axe critique en regard des sciences humaines, quant à la dimension entendue comme science, sous tendue par l'histoire de la pensée scientifique inscrite dans une composition « objective et mathématique » (*op.cit.*, p. 302), le fameux « rationalisme classique »[91], basé sur une « analyse en termes d'identité et de différence »[92] – tout autant que l'effervescence du vivant. L'anthropologie symétrique développée par Latour notamment dans son long travail de sociologue des sciences (que nous reprendrons ultérieurement) est une possible troisième voie réflexive, bien qu'elle questionne encore peu le texte même qui se fait porteur du discours anthropologique. Hormis cette réserve, il montre bien que « construire un collectif sans génétique, sans ancêtres, sans malades, sans médicaments, sans cosmologie, sans cosmogonie » (*op.cit.*, p. 6) est impossible même chez les « modernes ». Elle inscrit en importance le rappel d'un humain en interdépendance aux milieux dans et avec lesquels il vit. Humain qui ne peut se restreindre à des circonscriptions classificatoires (donc stables voir immuables), ni dans le domaine de l'anthropologie, de la sociologie ou de toute autre science humaine, ni dans le texte qui les rend intelligibles.

Si le versant de la connaissance scientifique affirme la nécessité d'une rupture épistémologique, en ce qu'elle tend à « annuler la subjectivité de l'interlocuteur, par exemple en le faisant simplement le représentant d'une classe, d'un groupe, d'une minorité … ou en le considérant sur le mode de l'interchangeabilité comme le présuppose un tirage au sort aléatoire des répondants »[93] tout autant que supprimant celle du chercheur, il nous semble impératif de penser d'une part, des coordinations entre immersion et analyse en lien au terrain, et d'autre part, d'engranger un liseré quelque peu différent de celui de l'éminent chercheur. Dans ce qu'il permet aussi de réfléchir le texte à l'aune d'une articulation constante entre le monde qu'il déploie en ses entours et le monde de l'enquête. D'en accroître le dessin d'un outil stabilisé mettant à distance l'enquête dans sa forme d'analyse. En somme, il nous revient de prendre en considération la solidarité à laquelle tiennent texte et terrain, et qu'ainsi il reste très insuffisant et d'autant dans le domaine des sciences humaines, de séparer l'écriture des sciences des manières de composer et réfléchir le monde. Les énergies de

[88] Thévenot, L. (2011). Grand résumé de *L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, Éditions La Découverte, 2006. *Sociologie.S*

[89] Guattari, F. (1989). *Les trois écologies.* Galilée.

[90] Jaspers, 1960 cité dans Hadot, P. (2002). *Exercices spirituels et philosophie antique.* Albin Michel, p. 301.

[91] Latour, B. (1995). Note sur certains objets chevelus. *Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie. 5*(27). 21-36, p.3.

[92] Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Gallimard, p. 68.

[93] Genard, J-L. & Roca I Escoda, M. (2010). La rupture épistémologique du chercheur au prix de la trahison des acteurs ? Les tensions entre postures « objectivante » et « participante » dans l'enquête sociologique. *Responsabilité sociale et éthique de la recherche. 12*(1), p.2.

rapprochement, la ressemblance des choses entre elles, toutes liées dans un monde qui « s'enroulait sur lui-même »[94] se rapportent au poétique, dès lors étrangement proche des circonvolutions d'un terrain ethnographique. Le poétique « advient imprévisiblement, quant et seulement quand une forme de vie transforme une forme de langage et quand une forme de langage transforme une forme de vie, les deux inséparablement »[95]. Le texte vise alors ici l'invention d'un pontonnier entre les mondes ; de l'analyse et du devenir des expériences, de la cité inspirée et du monde marchand ou industriel, de l'héritage académique et des épreuves situationnelles. Voici pour le côté de la perméabilité des hommes et des collectifs, du texte et du monde des choses et des vivants. Mais il reste la joie à laquelle faisait référence Jaspers, cet *épanouissement dans la joie d'exister* qui nous ramène également au sacré de l'œuvre en construction, à son rassemblement dans une communauté en fête. Ricœur dans son article de 1967 « La structure, le mot, l'événement », parvient à nous rendre attentives à la dimension d'un « langage en fête »[96], qui se réalise lorsque la polysémie des mots se libère, lorsque dans le poème, se « renforcent mutuellement toutes les valeurs sémantiques » (*op.cit.*). C'est en somme aussi ce que nous procure le terrain, un sentiment de joie, de fête, de célébration, en ce sens que, comme Gadamer déclinant la fête comme un des aspects de l'art, « manifestement on y transforme en chose commune quelque chose qu'on ne saurait tout à fait bien déterminer : l'on s'y rassemble en vue de quelque chose sans que personne ne puisse dire véritablement en vue de quoi on s'assemble et se rassemble »[97]. Belle allégorie d'une enquête qui refuse de mettre au placard l'exigence d'une altérité qui ne se soumet pas à au choix rationnel ou encore d'un acteur prédéterminé par la catégorie qui le nomme, ni d'un chablon se devant de faire coïncider les rencontres à un agencement façonné d'avance. Mais qui considère alors l'enquête à la manière de Merleau-Ponty qui le fait pour la perception, un permanent « entrelacement du dedans et du dehors », une « déhiscence »[98] révélant en même temps que se révélant.

Nous aurons donc pour tâche, un peu à la manière de la philosophie antique, de considérer à la fois science *et* cosmos, analyse *et* nécessité de réouverture vers une portée se « plongeant dans la totalité du monde… dans l'expérience vécue du sujet concret, vivant et percevant »[99].

Voici donc l'argumentaire de notre première encoche, considérer le poétique dans ses capacités extensives, redonnant au texte (et au monde) une ouverture en revers et en complémentarité de son dimensionnement à l'aune du commun disciplinaire coutumier. Mais redistribuant alors également notre position d'habitant au sein d'un monde plus vaste, lui accordant la voie des ressemblances et des correspondances (et ainsi une amplification de nos regards anthropocentrés). Faisant de cette façon de l'homme non pas seulement un être qui parle *de*, et ce dans une langue rattachée d'une part à une « suite de signes verbaux »[100], objet de la grammaire générale, ni d'autre part, une langue portée à la représentation qu'elle désigne « dont chaque mot aurait été examiné et chaque relation vérifiée » (*op.cit.* p. 101), mais davantage un être qui dit, et dont les mots travaillent la langue, *ce qui* travaille « le sentiment de vivre … comme épreuve pathétique du soi »[101], celui-ci n'étant pas réductible à une matière objectivable ou a priori organisable linéairement. Elle constitue ainsi une entité primordiale à la prise en compte d'un écrit relevant des sciences *humaines*, humain une fois encore, intimement lié au cosmos dans lequel il (n')est (que) partie prenante ; tel que la langue chérirait d'en ouvrir ses correspondances.

---

94 Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Gallimard, p. 32.
95 Meschonnic, H. (1999). Le poème doit transformer la pensée. In J. Greisch. *Philosophie, poésie, mystique*. Beauchesne, pp. 155-195, p. 163.
96 Ricœur, P. (1967). La structure, le mot, l'événement. *Esprit. 360*(5). 801-821, p. 819.
97 Gadamer, (1992). *L'actualité du beau.* Alinea, p. 67.
98 Robert-Demontrond, P ; Basso, F. (2014). Merleau-Ponty et la chair du monde. In E. Rémy et al. *Regards croisés sur la consommation*, pp.161-186. Versus, p. 168.
99 Hadot, P. (2002). *Exercices spirituels et philosophie antique.* Albin Michel, p. 303.
100 Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Gallimard, p. 97.
101 Bonnefoy, in J. Thelot. (2013). *Le travail vivant de la poésie.* Encre Marine, p.67.

Nous discuterons donc au cœur de cette première invitation à la fois la retenue d'un commencement se frayant une voie embarrassante de figuration de l'attente par les mots, mais aussi comment ces mots auront à rediscuter la composition abracadabrante entre les mondes qu'ils auront à tenir rapprochés dans le cadre d'une thèse en sciences humaines, à savoir tant leur puissance expansive – ouvrant au décentrement et à la vivifiance de la langue et des figurations des êtres, que leur retour critique – limitant l'effusion par la rigueur d'un processus de mise en sens.



A l'orée, l'air semble revêtir l'amenuisement des vertiges, le nivellement de l'exaltation, dans un pâturage défini selon l'ordonnancement des poussées de gazons qui exhortent à la linéarité du sol, à la destruction des trèfles malhonnêtes, aux lignes d'écriture demeurées comme des lignes.

Alors que la ligne n'est pas seule « imitation des choses ni chose. C'est un certain déséquilibre ménagé dans l'indifférence du papier blanc, c'est un certain forage pratiqué dans l'en soi, un certain vide constituant »[102].

L'animal n'a pas l'énergie artistique primordiale dont se vanterait l'esprit dionysiaque sur le parterre d'une logique glorifiée. Il se *taire*.

Car là où l'on discerne de longues routes fines et noires sur une fibre blanchie, d'où les notes *feront signe,* le mammifère n'y voit que neige, flocons soulevés par des queues de comètes laissant trace sombre à la verticale d'un ciel déjà mêlé aux couronnes lactées et aux postillons d'étoiles mourantes.

[102] Merleau-Ponty, M. (1964). *L'œil et l'esprit*. Folio essais, p. 76.

1.2. Commencer sans commencer, le propre d'un texte parlant de l'attente

Dormance

Comment alors commencer ? Peut-être par la justification d'un commencement qui n'en n'est pas, d'un seuil du texte qui devient en lui-même entour et qui dessine alors les prémices d'une quête, ainsi d'un objet convoité (soumis à la requête), mais dont la prise ne saurait advenir, et son commencement au point d'arrêt qui le figerait dans l'espace et le temps, toujours se déplacer à mesure qu'il se réitère (ou s'annule). En somme, un « visiteur qui jamais ne vient »[103] et qui justement parce qu'il demeure absent, plutôt insaisissable, mobilise le propre de la demande et de son élaboration langagière qui croît d'un désir de s'en approcher. Un peu à la manière de Mallarmé, qui fait de « la nullité de l'acte d'écrire »[104] son poème même, signifiant l'échappée, l'impossibilité, le commencement toujours *en attente*. Mais ce serait aller un peu vite en besogne et sans doute également confectionner une petite entourloupe que de dire qu'une thèse prenant à bras le corps le thème de l'attente, en viendrait à se confondre avec son sujet et s'imprégner par trop d'une tension à jamais résolue, d'une dispersion insondable et donc d'une thèse toujours inachevée, toujours attendue, qui serait au final, la thèse même. Esthétisation du néant un peu fragile, (bien que nous en sommes convaincue, une thèse ne s'achève jamais vraiment, … mais peut-être doit-elle minimalement tout de même commencer !) si la discipline à laquelle se rattache l'écriture a pour nom sciences humaines. Pour autant, si la question de l'écriture et de son commencement en vient à émerger, et qu'elle peine par ailleurs, on le sent bien, à percer, elle n'est pas étrangère à la thématique choisie. D'une part car l'attente reste peu observable et encore moins proportionnée au cadre de l'entretien conventionnel (rendez-vous agencé dans le temps du calendrier, discussion ordonnée selon un ensemble de questions plus ou moins préparées à priori, situation unique voire répétée deux ou trois fois, retranscription des mots enregistrés, analyse du corpus), et aux méthodes traditionnelles d'enquêtes sociologiques, notamment par le vaste carnet de rêvologie[105] qu'elle côtoie, dans les désirs qu'elle nourrit, dans les absences qu'elle appelle, dans l'imaginaire et ses possibles qu'elle invoque, dans l'impermanence de ses poussées. Qu'ainsi, les modalités hésitantes de son écriture apparaissent d'évidence et la sidération produite, somme toute relativement *attendue*. La raison ou la circonférence conceptuelle seule ne nous sera ici que de (trop)faible ressource, (et les méthodes canoniques, on le verra de piètres invitations), « car immédiatement on reviendrait au sens courant de *penser*, qui suppose le sujet philosophique, conscient-unitaire-volontaire »[106]. L'attente ne se restreint pas à penser. Il va bien falloir plonger dans ce creux, cet advenir non advenu, et fouiller en tous sens, une manière, un air, une parole, qui permette de s'offrir au lecteur, lui donner à vivre « toute la différence entre un dire au sens fort et parler de. Ce qui équivaut à montrer et à faire avec ses moyens ce que le langage ne peut pas dire au sens transitif courant des unités discontinues du signe » (*op.cit.*, p.165).

C'est bien une complexité double : mobiliser les outils littéraires, mieux poétiques, dans une tradition scientifique qui les a longtemps tenus à distance (combien de fois la doctorante a-t-elle entendu : il faut choisir !), ou voire limités à leurs vertus narratives ; se frotter au large thème philosophique du temps vécu dans un parcours sociologique situé. Complexités qui éprouvent la matrice hébergeant le texte. Cette mise à l'épreuve peut être modérée par un conseil de méthode en vue de construire des connaissances ; entrons dans les recommandations du Traité de la réforme

[103] Munier, R. (2000). *Le visiteur qui jamais ne vient*. Lettres vives.
[104] Paz, O. (1965). *L'arc et la lyre*. Gallimard, p. 365. L'auteur fait référence ici au texte de Mallarmé, Un coup de dés.
[105] Merci à Marc Breviglieri de m'avoir suggéré cette nomination, à la suite d'une discussion en septembre 2022 autour de l'ouvrage d'Hélène Cixous, « Rêvoir ».
[106] Meschonnic, H. (1999). Le poème doit transformer la pensée. In J. Greisch. *Philosophie, poésie, mystique*. Beauchesne, pp. 155-195, p. 164.

de l'entendement de Spinoza[107] et prenons premièrement pour précaution de nous remémorer qu'il n'est point « de recherche allant à l'infini » (*op.cit.* p. 24). Ainsi

> Pour trouver la meilleure méthode de recherche de la vérité, on n'aura pas besoin d'une autre méthode pour rechercher cette méthode de recherche de la vérité ; et pour rechercher cette seconde méthode, on n'aura pas besoin d'une troisième, et ainsi à l'infini ; en effet, de cette façon on n'arriverait jamais à une connaissance de la vérité et même à une connaissance quelconque. Il en est ici comme lorsqu'il s'agit d'instruments matériels à propos desquels on pourrait argumenter de la même manière. Car pour forger le fer, on a besoin d'un marteau, et pour avoir un marteau, il est nécessaire de le faire. Pour cela on a besoin d'un autre marteau et d'autres instruments, et pour avoir ceux-ci on a besoin de nouveaux instruments, et ainsi à l'infini. Or c'est bien en vain qu'on s'efforcerait de prouver de cette façon que les hommes n'ont aucun pouvoir de forger le fer. Mais, de même que les hommes au début, à l'aide d'instruments naturels, et bien qu'avec peine et d'une manière imparfaite, ont pu faire certaines choses très faciles, et après avoir fait celles-ci, en ont fait d'autres, plus difficiles avec moins de peine et plus de perfection, et ainsi, s'élevant par degré des travaux les plus simples aux instruments et des instruments revenant à d'autres œuvres et instruments, en arrivèrent à pouvoir accomplir beaucoup de choses, et de très difficiles avec peu de labeur, de même de l'entendement, par sa puissance innée se forme des instruments intellectuels, à l'aide desquels il acquiert d'autres forces pour d'autres œuvres intellectuelles et grâce à ces œuvres il se forme d'autres instruments, c'est-à-dire le pouvoir de pousser l'investigation plus avant : ainsi il avance de degré en degré jusqu'à ce qu'il ait atteint le comble de la sagesse. »

Il n'est alors plus nécessaire de rappeler que ce déroulement progressif nous convie avec force à commencer, aucune détresse sidérante à faire valoir devant la montagne avant d'y mettre le pied, aucune catatonie devant un marteau fébrile en attente, redoutant peut-être son propre élan par force de la hantise qui le fait reculer devant l'émergence possiblement maladroite de sa frappe.

Et, pour le « comble de la sagesse », une réflexion doctorale restera dans un exercice de labeur sans nécessaire aboutissement valeureux de ce type, se tenant donc plutôt dans la conscience de n'être point sage et restant proche alors de la perspective socratique, celle d'une conscience qui « s'éveille dans ce sentiment d'imperfection et d'inachèvement »[108]. Tout porte à croire que ni le poids de la perfection, ni l'envergure de la sagesse se mêlent au doctorat. Il n'en reste que nous emprunterons le mot dernier pour le faire résonner à « la petite éthique »[109] de Paul Ricœur. Si ce premier chapitre a donc pour enjeu le vertige du commencement, et la description pas à pas des fils qui préfigurent son tissage, il porte également une réflexion tenue par la tension entre morale, c'est-à-dire les règles qui composent le dimensionnement attendu d'un écrit doctoral, et éthique, *la visée d'une vie bonne, avec et pour les autres*, *dans des institutions justes* relue ici en ces termes : comment donc faire tenir ensemble une pluralité de valeurs, comment en sorte maintenir l'aporie entre la norme instituée de l'exercice académique (le pôle de la morale) et l'éthique qui viserait à rendre au mieux, *au plus juste,* compte d'une expérience de terrain dans le registre du proche tout en l'instituant dans la langue – « l'institution des institutions » pour Ricœur[110], dans ce foisonnement de signes restreints, mais aux compositions infinies, une langue à *l'aube naissante*. Labeur consistant à modeler alors les mots qui s'en trouveraient le passeur ou la passerelle, tout en convenant qu'ils gîtent eux-mêmes en monde liminaire. Le matériau de l'écriture a un statut particulier, « le matériau verbal n'est en effet ni

---

[107] Spinoza (1964) (trad. A. Koyré). *Traité de la réforme de l'entendement et de la meilleure voie à suivre pour parvenir à la vraie connaissance des choses*. Vrin, p. 24-26.

[108] Hadot, P. (2002). *Exercices spirituels et philosophie antique*. Albin Michel, p. 119. Socrate n'est sage que par conscience de n'être pas sage. (p.120).

[109] Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil, 7ème -9ème étude.

[110] Abel, O. (2013). Paul Ricœur et le langage de la communauté ecclésiale. Colloque « *Paul Ricœur in Dialogue with Theology and Religious Studies »,* Lund, Suède, 5-6 sept.

entièrement extérieur et étranger à nous, comme l'est le matériau du sculpteur, ni entièrement propre à nous comme l'est notre corps, que l'on peut mettre en œuvre dans la danse »[111]. C'est en convoquant l'idée de la sagesse pratique, la maturation de l'éthique confrontée à la règle, que s'insinue progressivement une pratique, une texturisation de l'écriture, tentant de trouver une voie, *la moins mauvaise possible*. Alors concrètement, s'exercer à l'écriture en la dimensionnant dans l'aporie d'une exigence empreinte de tradition (le noyau du commun) tout en la confrontant à la nécessité de sa modulation par ce qui compose le fond du travail d'enquête, thématique et relationnel. La question de l'attente d'abord, trouve ses assises dans un parler qui vient titiller l'inappréhendable, le désir, l'ennui, l'absence. Son approche méthodologique ensuite, se doit de traduire l'affleurement, l'attachement, la friction, l'étreinte, l'hostilité, le débordement, ces deux composantes faisant venir une langue qui ne se prive pas de l'excès de sens. L'étape analytique elle, devra retrouver la rigueur et l'exigence de l'interprétation par la chaîne instituée du langage conceptuel et de ses attaches aux planchers sociologiques et empiriques. Ces particularités thématiques et méthodologiques, sans doute inhérentes aux sciences humaines, appellent indispensablement le travail de consistance d'un texte, des pages alors élues à révéler « leur surface profonde' faite de forces qui opèrent d'un point de vue constitutif, de l'intérieur vers l'extérieur et de forces qui opèrent d'un point de vue érosif, de l'extérieur vers l'intérieur »[112], et ainsi marquer l'importance d'un « pluralisme des formes et niveaux de discours »[113]. Il s'agit donc bien, de revenir à une sagesse *pratique,* tentant de trouver des accommodements raisonnables, entre science sociale, philosophie et poésie, et ce dans le corps de l'écriture même puisque c'est en elle, que, « même si tout n'est pas langage, tout, dans l'expérience n'accède au sens que sous la condition d'être *porté au langage* »[114]. Donc de mettre au travail les « qualifications conventionnelles, requises pour que les êtres soient pris en considération dans un jugement de grandeur » (ici la convention d'une écriture propre au domaine de l'analyse et de l'académie) - avec « des 'épreuves de réalité' mettant ces qualifications en doute à partir de la réalisation d'actions »[115], ici la nécessité de repenser l'écriture à l'aune d'un engagement en familiarité et d'une ethnographie déployée dans un temps long ayant pour assise l'attente en réflexion. C'est à ce nœud que s'exerce cet embarras du commencement, redonner à la thèse les contours d'une forge, dont le battement du fer, des résonances de l'enclume et du marteau, en éploieraient une puissance rythmique tout autant que création d'œuvre et exercice rhétorique, et rappelant d'autant les quatre éléments bachelardiens, retrouvés dans le « lyrisme de la forge »[116]. Le forgeron manipule le métal issu de la terre, auquel l'air donne vigueur et l'eau tempérance. La forge est le « lieu où les formes se défont pour renaître autres sur l'enclume, où les êtres incessamment vivent et meurent, elle est la métaphore des métamorphoses du monde »[117]. Mais la forge sans la transmission et l'habileté de son maître est suicide, le feu oblige des règles d'usage, de précautions, exige aussi des manières innovantes pour donner au fer d'inédites courbures… tout autant que la langue. Celle-ci peut mettre en partage la puissance des métamorphoses, tout en gardant un espace entre « concept et présence »[118]. Ainsi ni se brûler les ailes au « ciel de craie »[119] ni s'en tenir à une seule pensée conceptuelle « qui aujourd'hui décide du monde, est aveugle à ce qui garde l'être parlant en rapport intime avec sa vie, avec son destin, en leur lieu et dans leur durée » (Bonnefoy, 2010, *op.cit.*, p. 27). Sauvegarder alors, le versant des quiddités « une constellation d'attributs qui caractérisent l'objet qu'elle donne à sa réflexion » (*op.cit.*, p.42), tout en honorant « l'eccéité », le

111 Villela-Petit, M. (1999). Le poème est poésie et autre chose encore. (Ocatvio Paz). In J. Greisch. *Philosophie, poésie, mystique*. Bauschesne.15-45, p. 25.
112 Ingold, T. (2020). Textures de la surface : le sol et la page. *Communications et langages. 2*(204). 11-29, p.18.
113 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil, p.324.
114 Ricœur, P. (1990) Approches de la personne. *Esprit, 160*(3-4). 115-130, p.120
115 Thévenot, L (2012). Des institutions en personne. Une sociologie pragmatique en dialogue avec Paul Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 11-33. p.24
116 Voir Bachelard, G. Causeries sur l'imagination poétique. Le lyrisme de la Forge. Paris-Inter. 1954.
117 Montin, S. (2017). La peine noire et ses figures : le Romancero Gitano de Lorca, in. M. Froidefond & D. Rumeau. *Formes de l'action poétique*. Cahier Textuel, pp. 145-166. p. 150.
118 Bonnefoy, Y. (2010). *Genève, 1993*. Carnets de l'Herne, p. 42.
119 Rueff, M. (2007). *Icare crie dans un ciel de craie*. Belin.

versant surgissant, singulier de la chose. Une inclination vers le rythme mouvant du poétique tout en ne sacrifiant pas l'assise d'une tradition académique « vénérable »[120].

1.3. Redimensionner le texte dans son articulation au terrain

Enfin la cueillette de myrtilles

> A., cueilleur de myrtilles professionnel, a loué le champ de B., et nous partirons de l'hypothèse qu'il est en train de faire la récolte avec un râteau à cheval pour myrtilles breveté.
>
> C., cuisinier de métier, supervise la cuisson d'un pudding confectionné avec certaines de ces baies.
>
> Tandis que le Professeur D., à qui est destiné ledit pudding, est assis dans sa bibliothèque en train de rédiger le livre – un essai sur les Vacciniaea[121], cela va de soi.
>
> Le résultat de cette mauvaise pente se verra dans cet ouvrage, qui devrait être le fruit ultime du champ de myrtilles. Il ne vaudra rien. On n'y trouvera pas la moindre trace de l'esprit de la myrtille, et sa lecture fatiguera le corps.[122]

Commencer donc. Becker rappelait que l'étudiant chercheur devra affronter trois problèmes principaux « comment commencer, comment terminer et que faire entre les deux »[123]. Ainsi le commencement apparaît comme une difficulté cruciale notamment car il donne une première invitation au lecteur mais surtout car il inaugure une percée dans la matérialité d'une feuille et préfigure l'odeur et la saveur sublimée des myrtilles. Quel (a)ménagement à cela ? En lisant Becker encore, cette fois dans son ouvrage « Ecrire les sciences sociales », où il offre toute une série de prescriptions pour commencer et terminer sa thèse, un livre ou un article, le conseil principal est de centrer son travail sur ce que l'on a à dire et non sur la manière de le dire. Il s'agit prioritairement « d'éliminer l'écriture recherchée, des tournures pédantes … des tournures longues et redondantes»[124], de critiquer l'emploi « des structures passives, de substantifs abstraits » (*op.cit.* p, 15) mais encore d'épargner toute lecteurice d'un travail sociologique de ce qu'il nomme, des « qualifications merdiques » en tant que « verbosités hellénisantes merdiques » (*op.cit.*, p.16). Une scission franche donc entre le dit et le dire, mais plus encore un système de valeurs hiérarchisées entre une langue efficace et une langue dès lors considérée comme pédante, à mettre au vide-ordures. La barrière est vite passée, écrire en bon sociologue est donc immanquablement laisser derrière soi la puissance de la langue. A la fois le potentiel déracinement du mot[125], que la création poétique produit, mais aussi la force de son retour, dans la « gravité qui l'y fait revenir » (*op.cit.*), toute la dimension de mobilité donc que la langue nous permet, notamment dans l'invitation qu'elle donne à sa reconfiguration[126]. Mais il y a pire, la question de la passivité est traitée comme bassesse de la langue, son abstraction pareil. Il reviendrait à Paz d'offrir une riposte acérée. Non la passivité n'est pas stérile, « les états passifs ne sont pas seulement des expériences de silence et du vide, ils sont aussi celles de moments positifs et pleins : du noyau de l'être surgit un flot d'images … la

120 Hadot, P. (2002). *Exercices spirituels et philosophie antique.* Albin Michel, p. 255.
121 Les myrtilles sont les fruits du vaciet, vaccinium, arbuste de la famille des vaccinieae.
122 Thoreau, H D. (2022). *Myrtilles. La beauté des petites choses.* Rivages poche, p.78-79.
123 Becker, S. Howard (2013). Ecrire une thèse, enjeu collectif et malaise personnel. In M. Hunsmann & S. Kapp (Éds.), *Devenir chercheur : écrire une thèse en sciences sociales.* (pp. 9-16). EHESS.
124 Becker, H.S. (2004). *Ecrire les sciences sociales.* Economica, p. 13.
125 Paz, O. (1965). *L'arc et la lyre.* Gallimard, p. 44.
126 Nous verrons plus loin comment Ricœur aborde la question de la reconfiguration dans la lecture.

passivité d'une zone provoque l'activité de l'autre et rend possible la victoire de l'imagination sur les tendances analytiques, discursives ou raisonneuses » (*op.cit.*, p. 44). Il semble bien que l'on parvienne dans les propos de Becker, à la question du rejet, lorsque la langue nous émeut ou qu'elle vient provoquer des glissements ou des envolées lyriques qui cabrent la communauté accordée sur un principe d'efficacité. On voit comment celle-ci considère avec hostilité ce qui sort des conventions tenues comme telles, à savoir écrémer la langue de tout ce qui la ramène au temps hellénistique des ressemblances (merdiques ?). À la manière de Munier, nous pourrions dire que « l'indifférence des choses n'est peut-être que la face tournée vers nous d'une tendresse qui ne peut nous atteindre »[127] et qu'il convient alors de redonner gîte à cette part de l'être dans la langue, d'en laisser apercevoir des *aîtres* ou peut-être même, de garder étincelante, la tendresse du sociologue qui (éventuellement) le conduit vers l'autre. C'est elle sans doute qui donne aux myrtilles une consistance particulière.

1.4. La différence et l'attisement d'une curiosité … ou d'une révocation

Ne t'attarde pas à l'ornière des résultats.[128]

Le texte est amené à sortir de sa maison d'intimité, il sera soumis à monstration. Son repli se voit inquiété, tout autant que vivifié par le regard des lecteurices, qui lui seul, permettra au texte de vivre et de s'achever. Pour qui écrivons-nous ? Pour Dieu assurément m'avait dit Sureau. Ici …pas tout à fait, ou pas seulement, la contrainte est redoublée de son caractère d'offrande à une lecture critique évaluative, initiant le passage en signe « d'agrégation à la communauté »[129] universitaire. Si tant est possible de percevoir ce moment d'affiliation symbolique, décrite pour poursuivre la référence Van Geneppienne, autour de rituels, il s'agit prioritairement dans le saut consenti, d'explorer sur plusieurs années une thématique, et saisir à quelle communauté s'agit-il d'être admise et surtout de comprendre les transformations profondes qu'une telle pérégrination esquisse. Le texte bien souvent ne travaille pas ces dimensions, tant il est convenu, à la manière de Becker, que la sociologie n'est pas une affaire de style. Les différentes « séquences cérémonielles » (*op.cit.*é, p. 21), souvent de manière linéaire, tracent plusieurs étapes qui concrétisent le cheminement du novice, celui-ci transitant d'un espace (symbolique et géographique) à l'autre, licence, master, doctorat… Dans le rite, le personnage principal appelé au voyage dessine les prémices de sa métamorphose par une première séparation (rites préliminaires) d'avec le monde connu, puis comme Dante au sein de l'espace liminaire du purgatoire suspend momentanément le tracé et énonce dans une sorte d'émulsion temporelle, sa transition et la métabolisation des épreuves pour, enfin admis au terme, se voir agrégé au collectif. C'est-à-dire tel l'envers d'une opération de déhiscence. Ici l'organe mature ne se rompt pas brusquement pour permettre le jaillissement de ses graines et l'espérance d'une fertilisation, mais à l'inverse brise temporairement ses frontières pour accueillir le nouveau venu dans son clan, une manducation cérémoniale. Une fois pourtant que celui-ci se fût soumis aux chicanes obligées. Il s'agit dans le projet doctoral d'être affiliée à la communauté des chercheureuses, mais par ailleurs, et de manière complexe s'articulent à la fois déhiscence et manducation, notamment par les terrains de friche et leur biotope luxuriant, qu'offrent les marges de la page, et d'abord surtout ceux du terrain qui nous prend sous son aile. Être ainsi à bord, tout autant qu'au bord, et oser « franchir la ligne et aussitôt revenir sur ses pas, et de nouveau repartir de l'avant sur la ligne frontière du groupe qui parle la même langue. C'est

[127] Munier, R. (2005). *Le su et l'insu.* Gallimard, p. 24.

[128] Char, R. (1962). *Feuillets d'Hypnos*. Folio, p. 9.

[129] Van Gennep, A. (2016). *Les rites de passage.* Picard, p.117.

sauter de côté, c'est bondir hors du rang »[130] et dès lors bien sûr titiller le sentiment d'étrangéité que procure toute venue d'une altérité inquiétante.

L'inscription des lettres dans l'architecture d'une page, autorise, malgré ses limites induites par l'infiltration de l'encre dans une substance poreuse qui contraint l'écriture au support de son possible partage, d'une part des écritures de la marge, celle de l'autrice amenant le lecteur à balayer l'étendue rectangulaire de haut en biais voir entre la gauche et la droite, ou encore vers le bas, le renvoyant à des notes voire l'invitant à feuilleter l'ouvrage dans son au-delà du texte. C'est déjà ici alors considérer la page comme une première architecture *d'usage*[131] – pourquoi alors ne pas la considérer également comme une architecture du *soin* [132] ? – que le lecteur et la lectrice manipuleront à leur guise, trouvant les repères qui guideront l'odyssée. S'ouvre un riddle-trip, un voyage à la manière d'énigmes qui guide le lecteur tout en le perdant parfois, en l'invitant dès lors davantage à la « promenade »[133] qu'au paradigme indiciaire[134] . Ce dernier faisant de la lecture des signes, une linéarité remontée vers leurs causes, il s'agit bien par exemple pour Morelli d'une « technique d'attribution des œuvres à partir de détails »[135] ou pour le médecin une lecture des symptômes permettant de les relier à une nosographie existante. Présentement s'ébauche plutôt ce que Breviglieri travaille dans sa réflexion autour du texte de Colonna[136], la texturisation d'un attachement. Le cheminement ici textuel, ne tend pas vers la classification de symptômes ou la désignation d'œuvres authentiques, mais s'attache à « révéler des phénomènes négligeables en phénomènes profonds et de grande portée » (*op.cit.*, §6), il s'agit d'accéder à ce qui (passions, mémoire, attentes et attachements) demeure tenu dans la « pénombre d'un mi-dire » ou reste dissimulé derrière les « discours convenus » (*op.cit.*). Cette dynamique plus ascensionnelle qu'indiciaire prend surtout corps, en sus du jeu sur la page, dans la langue même et ses dispositions créatrices. Et celles-ci deviennent cohérentes car elles sont directement reliées à la méthodologie d'enquête que nous développerons *infra*, qui s'attache à construire une proximité avec les personnes *par* le poétique, déployée dans un temps long qui dès lors ouvre un répertoire de l'attachement bien davantage que celui de l'exploitation ou de l'extraction ou même d'une « collecte de données » soumises à l'analyse, ou encore d'une ligne permettant de remonter à une source définitive. Ou de tracer par les connexions de points à points un réseau demeurant circonscrit à l'amplitude « d'une longueur mais non d'épaisseur »[137]. C'est bien d'épaisseur et de profondeur (de la racine à l'esprit de la myrtille) auxquelles le texte s'abreuve, notamment car sinon, il n'est que les miettes tenues mortes d'une langue devenue immuable dans les inventaires qu'elle expose. Cette langue, des taxinomies, des nomenclatures, exempte de toute *verbosités hellénisantes merdiques,* clôt pareillement la perception des êtres qui en surgissent. Car le langage tout autant que la sociologie, même s'ils ont eu pour enjeu « une conquête de la scientificité » [138], ne saurait en exclure leur intention première, « dire quelque chose sur quelque chose » (*op.cit.*, p. 806), et donc toujours tenir ensemble visée et référence. La visée est acte de parole et donc innovation, réception, sortie de « la clôture de l'univers des signes » (*op.cit.*) et retour dans le monde, de même pour le dire sociologique, sortie de la clôture

130 Quignard, P. (2017). Sur le seuil. *Tangence. 115*. 11-12, p.11.

131 Breviglieri, M. (2013). Une brèche critique dans la ville garantie. Espaces intercalaires et architecture d'usage. In. L. Cogato Lanza ; L. Pattaroni ; M. Piraud & B. Tirone. *Le quartier des Grottes Genève. De la différence urbaine*. Metis Press, pp.213-236.

132Si l'architecture du soin s'intéresse particulièrement aux ambiances, aux textures, aux lumières, à l'agencement spatial, aux contrastes, etc. et ce notamment en lien aux constructions d'hôpitaux ou de structures de soin, il nous semble pertinent de relever cette attention relativement au texte, dans l'idée qu'il est aussi porteur d'un monde d'images qui médiatisent et façonnent les vécus. Voir en lien aux architectures du soin le texte de Tenhoor, M. (2022). Des architectures du soin : Philippe Paumelle et Nicole Sonolet. *Terrain. 76*. 146-163.

133 Ingold, T. (2017). (8e éd). Trad. Sophie Renaut. *Une brève histoire des lignes*. Zones sensibles, p. 100.

134 Ginzburg, C. (1980). Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice. *Le Débat. 6*(6). 3-44.

135 Thouard, D. (2007). *L'interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*. Septentrion.

136 Breviglieri, M. (2013). Peut-on faire l'histoire d'un attachement. L'invention d'une vie dans les Aurès (Algérie). SociologieS. Et l'ouvrage en question : Colonna, F. (2010), *Le Meunier, les moines et le bandit. Des vies quotidiennes dans l'Aurès du XXe siècle*. Éditions Actes Sud.

137 Ingold, T. (2017). *Une brève histoire des lignes*. Zones sensibles, p.11.

138 Ricœur, P. (1967). La structure, le mot, l'événement. *Esprit*. 801-821, p. 805.

catégorielle et retour auprès des personnes en leur voisinage. Dans leur singularité et leur devenir-fécond – possible. Ainsi l'innovation langagière en sociologie, peut certes produire de l'étonnement, voire du rejet, notamment car, comme nous l'aborderons ensuite, l'énoncé métaphorique demande une suspension de la référence. Or revient aux institutions la tâche « consistant à fixer la référence, particulièrement lorsqu'elle porte sur des objets dont la valeur importe et dons les prédicats doivent être stabilisés par des définitions »[139]. On perçoit alors déjà combien, la percée du poétique, dans son mouvement de suspension vient contrecarrer l'assise institutionnelle à laquelle la doctorante poursuit le processus d'affiliation. Car s'il s'agit bien de dire quelque chose sur quelque chose, on ne peut faire l'économie de la perturbation envers l'institution, cet « être sans corps à qui est déléguée la tâche de dire ce qu'il en est de ce qui est…aux institutions revient la tâche de dire et de confirmer ce qui importe » (*op.cit.* p. 117). Le poème lui, *invente* « une adresse particulière »[140] et, dans le cadre d'une articulation de l'institué académique au singulier d'un rapport du proche, même s'il vient bousculer la convention, il nous semble nécessaire de lui redonner place, dans la lecture que la chercheuse est amenée à faire de la réalité dans laquelle elle avance. Afin qu'elle tente de broder innovation et référence, percée et tradition ; maintenant vive et la langue et la sociologie. Maintenant vive donc la figuration des personnes qu'elle donne en partage. Mais ceci n'est pas nouveau. En témoignent les tentatives d'échoïsation entre littérature et sciences sociales, performance artistique et sociologie, par de nombreux auteurs et autrices[141]. Elles restent pourtant relativement peu admissibles lorsqu'il s'agit de les faire valoir dans le cadre d'une affiliation doctorale, et ce notamment car l'affiliation nécessite de se restreindre aux canevas du plan, qui contractualise et conditionne l'entrée convenable dans une sphère par ailleurs accordée publiquement. Or, l'intime ouvert dans la relation d'enquête, peine à se restreindre à cette action normée, et notamment dans l'écriture à laquelle elle renvoie. Car le *je* construit dans le travail ethnographique se voit alors, violemment porté dans le registre du « il »[142], ou « chaque chose doit être à sa place, en sorte que ni le regard ni le geste ne soient troublés et que le nouveau puisse être immédiatement opérationnel … le langage de description est maintenant constitué d'appellations contrôlées qui garantissent des capacités pouvant faire leurs preuves » (*op.cit.*), prêtes alors à être évaluées.

Ainsi si la différence peut être hérésie fructueuse, en ce qu'elle heurte la convention ; et tout à la fois l'éprouve, mais la dynamise, elle peut aussi être convoquée à l'exil, notamment car le « je » s'épuise à entrer dans un registre justificatoire, attaché qu'il est aux relations proches construites dans le cours de l'engagement ethnographique et peine donc à trouver légitimité publique. Rappelons-nous la leçon d'humanité de Gino[143], et la douloureuse injonction qui lui est faite à justifier publiquement les choix qui relèvent de son intimité et des relations familiales. Or l'attachement ne relève pas du système de justification, et le poète « ne se sert pas des mots, c'est lui qui les sert »[144], il n'use pas du langage comme véhicule d'échange mais lui redonne « ses valeurs

139 Boltanski, L. (2009). De la critique. *Précis de sociologie de l'émancipation*. Gallimard, p. 119.

140 Rueff, M. (2019). Traduire ce que le poème fait à la langue. Entretien entre Martin Rueff par Mathilde Vischer. *Recherches & Travaux. 95*. p.15

141 Voir à ce propos entre autres les ouvrages de Macé, M. (2011). *Façons de lire, manières d'être*. Gallimard ; Jablonka, I. (2017). *L'histoire est une littérature contemporaine*. Seuil. Veyne, P. (2015). *Comment on écrit l'histoire*. Seuil ; Lepenies, W. (2017). *Les trois cultures, entre sciences et littérature, l'avènement de la sociologie*. Maison des sciences de l'Homme ; Baroni, R. ; Meizoz, J. & Merrone, G. *Littérature et sciences sociales dans l'espace romand. A Contrario.4*(2). Et pour ce qui est des liens art-sciences sociales voir les travaux de Thévenot et Mettler : Mettler, Y. & Thévenot, L. (2021). Bancbigny, 2013-. Atlas Europe Square, Urbanomic, MIT Press, pp.120-145; Le travail d'Henri Foucault, « La chute des corps » repris par Olivier Abel lien internet ; Bruno Latour et Matthieu Dupperrex : Duperrrex, M. (2019). Voyages en sol incertain. Wildproject. Le collectif français « antiAtlas des frontières » qui articule recherche et création artistique pour « interroger les mutations des frontières et des espaces des sociétés contemporaines » lien internet, Adina Secretan qui repense l'habiter par la danse : Mais, poétiquement habite l'homme sur cette terre : site internet, le collectif Ethno.graphic : https://www.ethno-graphic.org/ qui allie production artistique et réflexion ethnographique ou encore Marc Breviglieri collaborant avec Laurent Valdès et Olga Kokcharova, notamment autour d'un film issu d'un travail de terrain marocain : Fertilité ou le chant des mains. https://www.mshmondes.cnrs.fr/

142 Thévenot, L. (2006). *L'action au pluriel*. La Découverte, p. 108.

143 Callon, M. & Rabeharisoa, V. (1999). La leçon d'humanité de Gino. *Réseaux. 17*(95), 1999. Sciences, malades et espace public. 197-233.

144 Paz, O. (1965). *L'arc et la lyre*. Gallimard, p. 58.

plastiques et sonores, généralement dédaignées par la pensée, puis ses valeurs affectives ; et enfin ses valeurs signifiantes » (*op.cit.*). Rappelons également qu'à la différence de la « *Rhétorique* qui subordonne l'ordre du discours à ses effets sur l'auditoire, la *Poétique* ne marque aucun intérêt explicite pour la communication de l'œuvre au public »[145]. Il reste donc bien démuni, comme l'ethnographe doctorante, quant à se situer ou trouver une issue dans l'épreuve publique à laquelle elle est portée dans le cadre de son travail de thèse.

D'autant que l'écriture même est aporétique en regard de l'initiative doctorale. Celle-ci regorge de grandes promesses exploratoires et expressives (c'est un travail de longue haleine, construit dans la frugalité et la nécessaire retraite, qui dès lors se rapproche plus de l'œuvre que de *l'animal laborans*[146]) mais par ailleurs relativement formalisée (voire formatée) estimée à l'aune de ses crédits, tel un bien commun « ramené à des propriétés standardisées des objets mis sur le marché »[147].

En nous rappelant l'écrit de Merleau-Ponty, « on a bien raison de condamner le formalisme, mais on oublie d'habitude que ce qui est condamnable en lui, ce n'est pas qu'il estime trop la forme, c'est qu'il l'estime trop peu, au point de la détacher du sens »[148]. Il s'agit donc de prendre très au sérieux l'écrire du travail doctoral, comment et quels mots seront sculptés et quelle en sera la figure offerte aux regards. Car toute œuvre (artistique au sens de créatrice) n'est pas « construction, artifice, rapport industrieux à un espace et à un monde du dehors », elle est un « cri inarticulé … et une fois là il réveille dans la vision ordinaire des puissances dormantes un secret de préexistence »[149]. Le texte crée un monde spécifique, lorsqu'il se réduit à une écriture très instrumentale, alors le monde qu'il propose, auquel il donne *corp*s l'est semblablement. On voit à l'extrême comment « l'algorithme [comme] projet de langue universelle »[150] est une manière de laisser le silence à l'indifférence, de rabattre le temps de l'appel, ce qui, à partir du silence permet l'émergence, « rend ce qu'il appelle plus proche»[151] et fait don d'un « déploiement de la parole, recueil du silence » (*op.cit.* p 34). Car comme le rappelle Heidegger c'est seulement lorsque « les hommes sont à l'écoute, ayant place dans le recueil où sonne le silence, que les mortels sont capables sur un mode qui leur soit propre, de parler en faisant retentir une parole » (*op.cit.*).

Les mots sont du silence

Sur les choses.

Leur effigie blafarde.

Ils attendent

D'être renvoyés au silence [152]

En ce sens la chercheuse a une impérieuse responsabilité quant aux personnes dont elle parle qui *apparaîtront* de manières diverses en fonction du texte et du choix des mots qui le constituent, et notamment des silences, comme des respirations qui « loin de nier la parole… [*en seront*] la source » [153]. Une langue enfermée dans la standardisation du dit, dans un paramétrage clos, se fige et n'est plus en mesure de rendre au silence son étendue, là où justement, se génère et se régénère la langue,

145 Ricœur, P. (1983). *Temps et Récit 1. L'intrigue et le récit historique*. Seuil, p. 98.
146 En référence à la distinction faite par Hanna Arendt. (1983), « les objets du monde moderne sont devenus des produits du travail dont le sort naturel est d'être consommés, au lieu d'être des produits de l'œuvre, destinés à servir ». *Conditions de l'homme moderne.* Calmann-Lévy, p. 174.
147 Thévenot, L. (2014). Autorités à l'épreuve de la critique. Jusqu'aux oppression du « gouvernement par l'objectif » in Frère Bruno (dir). *Le tournant de la théorie critique.* Paris. Desclée de Brouwer, pp. 269-292.
148 Merleau-Ponty, M. (1969). *La prose du monde.* Gallimard, p. 126.
149 Merleau-Ponty, M. (1964). *L'œil et l'esprit*. Folio Essais, p. 70.
150 Merleau-Ponty, M. (1969). *La prose du monde.* Gallimard, p. 10.
151 Heidegger, M. (1959). *Acheminement vers la parole.* Gallimard, p. 22.
152 Munier, R. (1982). *Le moins du monde.* Gallimard, p. 15.
153 Chrétien, J-L. (1998). *L'arche de la parole*. PUF, p.57

dans l'inquiet abandon de l'*attente*, là où se génère et se régénère les figures qu'elle compose, où les personnages reprennent vie, où s'instaure une « nouvelle pertinence sémantique »[154] dans « l'épaisseur de l'imaginaire libéré par le poème » (*op.cit.*).[155]

Seconde aporie, écrire mobilise une solitude essentielle, l'action oblige à « entrer dans l'affirmation de la solitude où menace la fascination »[156], fascination d'une suspension du temps, de « l'interminable, l'incessant » (*op.cit.* p.20), le goût de « l'infini de l'œuvre » (*op.cit.* p.14). Aux abords de cette thèse, je me frotte aux ambitieux travaux de la plasticienne argentine Marta Minujin, sa grandiose « Tour de Babel »[157] brandie au centre de Buenos Aires, ses 30'000 livres et 25 mètres qui déploie l'espérance de trouver une langue commune entre les peuples. Espérance en apparence antinomique à celle de l'algorithme qui ne présente que du même, qui enferme le temps dans l'anticipation de sa venue programmée. Et pourtant quelque peu similaire dans l'expansif désir de rejoindre l'Un. L'entrée en thèse est un peu comme l'entrée dans les ordres, une impression de puissance infinie, dans le choix de restreindre son espace à celui de son bureau-cellule[158], mais d'ouvrir, d'ouvrir le champ des possibles, de dresser des spirales vers le ciel, malgré (ou peut-être à la faveur d') un corps empêché qui ne peut étendre son geste au-delà du maigre habitacle, plus ou moins confortable, de sa chaise. D'autant qu'écrire redonne à l'ordinaire des contours rhizomiques, les signes limités permettent étrangement de dispenser aux alvéoles microscopiques leur amplitude, de par une main qui toujours tremble lorsqu'elle se donne à la grâce de l'art[159]. C'est sans compter le déroulement d'un « Tour de l'oie »[160] singulièrement fragile aux parties limitées dans le temps. On ne pourra pas rejouer sans fin, malgré les plongées le long d'échelles imprévues ou les remontées miraculeuses. Ainsi il va bien falloir admettre que toute recherche, qui, si elle est « production de connaissances est aussi production de méconnaissance »[161] et dès lors réduire – sans pour autant renoncer à l'esprit du vent et en empruntant à la chercheuse algérienne Abdennebi Oularbi cette terminologie du vent comme « limite des parcours »[162]qui rappelle que les limites restent toujours fluctuantes lorsque l'on est lancé dans un long périple – l'illusion de toute puissance. Une réflexion doctorale, devrait résister à l'invite de Blanchot, il va falloir cesser un jour, tout au moins trouver le mot de passe qui augurera le point final. L'ivresse des infinis dont on sent l'ardeur nous titiller est bien à mettre en parallèle avec la langueur d'un commencement. La langueur qui se meut de la torpeur d'une étreinte absolue (dont on ne peut définir son point d'attaque) à l'abattement d'une attente indénombrable (qui ne peut trouver son point de jaillissement). Tout processus créatif est ainsi tiraillé entre deux poussées contradictoires au sens d'Agamben, « si la création était seulement puissance-de, qui ne peut que passer aveuglément dans l'acte, l'art se réduirait à une simple exécution, qui procéderait avec une fausse désinvolture vers la forme achevée, parce qu'elle a refoulé la résistance de la puissance-de-ne-pas »[163].

---

[154] Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil, p. 271.

[155] Rappelons ici le merveilleux travail des silences opéré par le trait dans les poèmes de la poétesse Emily Dickinson (2020) (Poésies complètes. (Trad. F. Delphy). Flammarion) ou encore la relecture du Cantique des Cantiques par Meschonnic (1970). (*Les cinq rouleaux. Le chant des chants*. Gallimard) dans les cinq Rouleaux, qui par le rythme du texte, lui redonne une consistance à la fois érotique, dans la respiration incarnée, et sacrée, dans le souffle de l'âme.

[156] Blanchot, M. (1955). *L'espace littéraire*. Paris : Gallimard, p.31.

[157] lien internet

[158] Pour Kafka, écrire est bien « revenir à sa table de travail régulièrement comme un fidèle se met en position pour prier » cela suppose « le retrait, la solitude, le silence et le recueillement in B. Lahire, (2010). *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*. La Découverte. p.317

[159] En référence à Dante (2010). *La divine comédie. Chant du Paradis, XIII. 77-78,* Gallimard, p.405.

[160] De Luca, E. (2018). *Le Tour de l'oie* (trad. par D. Valin). Gallimard

[161] Giust-Desprairies, F. (2004). *Le désir de penser : construction d'un savoir clinique*. Téraèdre, p.106.

[162] Abdennebi Oularbi, H. (2005). La transhumance dans le Djurdjura : un rituel autrefois collectif. *Revue Algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*. 28. 53-60. §8.

[163] Agamben, G. (2015). *Le feu et le récit*. Rivages, p.66

Commencer est alors consentir à soutenir l'attirance « vers les profondeurs de sa petitesse »[164], ainsi permettre

La voie de cette violence où l'on se désabrite, où rien n'est tracé d'avance[165]

Et progresser dans des aires changeantes, c'est-à-dire « où des lieux provisoires d'une existence alternative se déploient comme autant de biomes, de niches écologiques, de tremblantes demeures de l'être »[166], tout en prenant conscience que cette boisson d'abondance touchera la matière du verre vide, à la dernière case du mois de .

C'est aussi considérer que l'épreuve justificatoire, puisque l'expression ici est à même de déranger l'agencement régulé d'un choix accordé aux attentes académiques connues (à savoir une écriture qui suit le prévisible canonique on l'a dit), demandera à donner au silence – au sens d'une parole et d'une attente en devenir – son plein élan. Inquiétant mais fidèle en ce qu'il s'occupe à révéler les pluriels effets sonores dans les différents mondes où il trouvera écho, et leur cohabitation possible (et c'est bien le sens d'une enquête). Effets de réverbération du proche, dans les corps devenus âme de l'instrument à corde ; de coupure initiale peut-être par rupture en lien aux attendus de l'arène publique, nécessitant alors un temps de présence pour percevoir les passages possibles vers un effet de créneau ; effet de métabole où le silence, se mêlant aux accents perceptibles se fait à la fois faisceau et racine d'une ambiance textuelle investie par les multiples voies du ou des lecteurs et lectrices. Effet d'accordage enfin, dans la retombée impérative des variations mélodiques. Car la mélodie ne pourrait prendre envol sans la fermeté d'une basse continue en vue d'une *juste* interprétation. Le silence reste la seule justification du poète, mais l'insuffisante parole du sociologue. Il s'agit donc d'aller en son au-delà et généreusement le mener à sa conviction première, qui justifie sa présence au sein d'un texte doctoral, que nous nous empressons de signifier.

En le criant, car il faut un frère cruel au silence.

1.5. Une différence de conviction

Aux élégies de Duino. Comme un cri qu'on n'entendrait pas

La différence sus-citée peut immanquablement faire penser à un artifice superficiel de distinction égotique, à laquelle Matthey nous mettait en garde, y voyant les « dangers d'une dérive post-moderne, nimbée d'un narcissisme de la petite différence »[167]. Elle pourrait alors facilement rendre agile la main de la critique en lui donnant pour seule voie d'existence, dans une époque où la poésie s'est distanciée de ses alliances avec les énergies cosmiques et l'inspiration comme don des Muses, une survivance hors-sol, « sous la forme marginale d'un artificiel jeu avec le langage »[168]. La proposition vient plutôt ici chercher l'ouverture d'étendues qui redonnent au sol de la page le prendre soin d'un écosystème. L'espace de la feuille ainsi devenu comme l'espace géographique de Dardel, toujours « solidaire d'une certaine tonalité affective »[169] et donc solidaire aussi des personnes avec lesquelles s'est construit ce chemin réflexif. L'écriture s'engage dans l'enveloppement des liens noués sur le terrain, elle propose un égard comme un « voile d'intermédiateté plutôt que comme un plan de séparation »[170] qui dès lors redimensionne l'écrit académique dans l'interstice du poétique et de l'intelligible. Car il ne promeut pas une condition d'écart radical au monde duquel il émerge, ni surtout à celui qu'il propose. L'écrit devenant plus littéraire, plus irréel ou tout au moins différemment engagé qu'une science de la preuve et de sa

164 Bachelard, G. (1948). *La terre et les rêveries du repos. Corti. p.11*
165 Haenel, Y. (2003). *Évoluer parmi les avalanches*. Gallimard, p. 106.
166 Matthey, L. (2018). *Paragéographie. Voir le monde en géographe sans que le monde y prenne garde.* A. type éditions, p 85
167 Matthey, L. (2008). *Le quotidien des systèmes territoriaux : lecture d'une pratique habitante*. Peter Lang, p.10
168 Pinson, J-C. (1995). *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine*. Champ Vallon, p. 66.
169 Dardel, E. (1990). *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*. CTHS, p. 47.
170 Ingold, T. (2020). Textures de la surface : le sol et la page. *Communications et langages, 2*(204). 11-29, p. 18.

prétention, « perd en fermeté, mais gagne en intensité expressive, par le frémissement d'existence que lui donne la dimension temporelle restaurée » (*op.cit.*, p. 4) son ampleur rythmique, prosodique. L'emploi littéraire des mots au sens de Ricœur consistant justement à « restituer, à l'encontre de l'usage qui les fige, le jeu des possibilités interprétatives résidant dans le tout de l'énonciation »[171]. Remettant alors à l'être médiateur du texte, l'ossature et la peau d'un être, renvoyant à « notre double appartenance au monde sensible et au monde intelligible »[172], au vécu fragile, faillible de l'homme. A sa faillibilité et donc à sa capacité. L'homme capable ne peut l'être selon Ricœur que

> S'il est un homme sensible, un homme qui éprouve et qui sent autant qu'il agit, qu'il parle, qu'il raconte et qu'il est imputable. Cet Eros par quoi nous sommes dans l'être … désigne ainsi le sentiment fondamental, le sentiment ontologique sans lequel l'analyse rationnelle ne produit qu'une ossature abstraite, manquant ainsi le noyau de pré-compréhension ou encore la substance – mieux encore la chair – qui est aussi le surcroît de sens qu'on ne peut résorber dans (et par) la réflexion » (*op.cit.*, p.2).

Pour reprendre les propos de Matthey, il n'est point question de particularités qui viendraient poser quelques variations décoratives, rappelant le slogan publicitaire mensonger qui opère une sorte de « 'nikisation' des esprits » comme le relève Heilbrunn[173], l'art de paraître faire du sport sans verser une goutte de sueur, dans la seule intention d'amputer des parts de marché aux concurrents adversaires, mais surtout d'augmenter la consommation du produit vanté. Il n'y aurait pas de grande vertu à suivre ces procédés dans une thèse à confectionner, de même pour un texte destiné à comprendre et expliquer des années d'engagement sur un terrain. Pas de vanité du petit écart spectaculaire donc et de sa tromperie attenante, à la manière du storytelling, le « double maléfique » du « telling stories »[174] qui comme Matthey le décrit pour la ville, aurait pour ambition d'être un levier pour « faire la ville belle et bonne » (*op.cit.*, p. 77) (alias faire une thèse avec une petite marque d'esthétisme *divertissante* pour la rendre « belle » et « bonne »…bof), qui exige une « acceptation passive … déjà en fait obtenue par sa manière d'apparaître sans réplique, par son monopole de l'apparence »[175]. Apparences dont l'énonciation doit être tenue au pluriel, et qu'il faut impérativement différencier. Entre une invitation telle une brèche intéressée affriolante voire médusante, qui ment sciemment, dissimulant une arrière-scène trompeuse, pour *faire passer la pillule*, – miséreuse intention de *faire crari*, car appelant « une pétrification de la volonté réflexive et critique » (*op.cit.* p. 18) ; et une ouverture aux confins, que la mimèsis poétique propose, qui demande alors justement qu'advienne une disposition à la faveur de l'apparaître, et d'un désintéressement qui « permet de concevoir, dans une perspective phénoménologique, une ouverture à la chose même »[176]. Car, rappelant la réflexion de Maillard qui commente le travail de Husserl, « ce n'est qu'esthétiquement que les choses elles-mêmes apparaissent parce que ce n'est qu'esthétiquement qu'elles se montrent au-delà d'elles-mêmes »[177]. Cet au-delà est à replacer ici dans une version qui ne souscrit pas complètement à l'au-delà comme garantie ontologique, acheminant de l'étant vers l'Être heideggerien. Mais d'avantage une apparence qui s'entend comme un « mode d'être spécifique … comme puissance d'humanité sensible »[178] ouvrant de multiples variations d'apparaître et de modalités d'existence.

Le désir d'ouvrir l'épistémè au poétique que nous proposons de développer, relève donc plutôt d'une démarche inverse à celle d'une « propagande iconique »[179] ou d'une réponse fébrile à

---

171 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Points essais, p. 103.
172 Revault d'Allones, M. (2011). Paul Ricœur et l'approbation d'exister. *Le Portique. 26*. 1-11, p. 4.
173 Heilbrun, B. (2014). *L'obsession du bien-être*. Robert Laffont, p.133.
174 Matthey,L. (2014). *Building up stories. Sur l'action urbanistique à l'heure de la société du spectacle intégrée*. A-type éditions, p. 94.
175 Debord, G. (1992). *La société du spectacle*. Gallimard, p.20.
176 Guibet Lafaye, C. (2006). Phénoménologie de l'apparaître esthétique. *Laval théologique et philosophique. 62*(3). 511-527, p. 513.
177 Maillard, C. (2000). Poétique de la perception. *Horizons philosophiques. 10*(2). 83-96, p.87.
178 Rancière, J. (2021). *Les mots et les torts*. La Fabrique, p. 74.
179 Virilio, P. (2019). *Vitesse*. Le Pommier, p. 99.

l'injonction du *soyez créatifs*, devenue elle-même bien souvent ligature à composer. L'appétence à signifier l'importance du médium utilisé se transforme en une tentative de contre disposition face aux médias qui, eux « imposent leur message en effaçant la réalité de médium »[180].

Et donc encore,

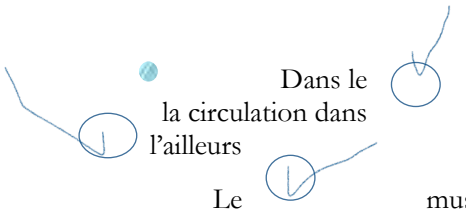
Et encore

« affirmer la puissance du timbre, du grain, du montage de 'l'écriture' » (*op.cit.*).

Notre cœur doit se maintenir au milieu des marteaux comme la langue au milieu des dents où elle reste malgré tout, où elle dit la louange [181]

Si la langue parvient à se maintenir au milieu des marteaux, ne peut-elle pas, dans un instant, goûter la forge.

[180] Citton, Y. (2012). Contre-fictions en médiocratie. *Revue critique de fixxion française contemporaine*. §10.
[181] Maria Rilke, R. (2022). *Élégies de Duino*. Allia, p. 53.



Dans le creux de sa grotte où la neige a grignoté l'abord, le cœur a ralenti sa cadence, la circulation dans l'aorte est parvenue au rythme proche de la crête qui sépare la vie vers l'ailleurs inconnu, vers la rupture du souffle.

Le museau est froid, mais tremble par inadvertance, lorsqu'une goutte vers les midis, s'aventure au sol et rencontre l'animal en sa truffe.

Une pensée en ritournelle ne cesse de traverser le cerveau du petit être endormi, dans un sommeil paradoxal : Mais les sociologues n'écrivent pas de poèmes, mais les sociologues n'écrivent pas des proêmes.

On sent une brève accélération à l'auscultation du narrateur qui se met tout proche de l'être, un tremblement du verbe et des poumons du hérisson qui risque même d'interrompre le flottement.

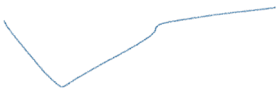
Reste que le hérisson n'est pas sociologue.

Et que le poème est poésie et « autre chose encore »[182]

Scène I. Ça commence ?

Ainsi quémande le vent, importune entrée sur les moustaches du chat.

ON recommence. Voir que pour le hérisson le chat n'est que pitre



[182] Paz, O. cité dans M. Villela-Petit. (1999). Le poème est poésie et autre chose encore. In J. Greisch. *Philosophie, poésie, mystique*. Beauchesne, pp.15-45, p.15.

1.6. Du style comme mode d'existence

Le chant est existence [183]

Dernière brève précaution avant de creuser la question d'une démarche d'instillation du poème dans le faire sens d'une science : le maintien d'une attention évitant la confusion des différents modes de discours. Il s'agit bien toujours de replacer et « légitimer chaque point de vue à l'intérieur des limites de la discipline qui lui correspond » [184] tout en relevant, peut-être, un énoncé critique quant à ces limites-mêmes et peut-être alors encore, en venir à considérer ou demander aujourd'hui au poème « quel type de savoir es-tu capable de porter, de faire passer dans le nœud subjectivation-langage ? » [185] ou encore à la dialectique ce qu'elle tolère de poétique. Nous aurons donc à percer, voire peut-être aléser, l'image du « poète dialecticien » dont parle Inizan en évoquant Kierkegard [186], qui « invente une forme littéraire nouvelle par laquelle une existence singulière s'expose dans la relation à ce qu'il éprouve », une « dialectique lyrique » (*op.cit.*) tout en dimensionnant ces propositions à l'aune d'une enquête ethnographique. Le texte y devient l'enjeu du lieu des tensions à même d'apparaître dans le procédé des écritures. Ni romantisme passionnel, ni science rationnelle objectiviste, mais le choix peut-être d'une « rhétorique profonde » [187], là où justement le lieu devient le continu des choses et des êtres, là où s'entraîne un « engagement du dire dans 'l'être' » (*op.cit.*, p. 154).

> Nous regardons le monde et nous voyons l'arbre, la maison, la source, etc. Mais avant le langage, il y a une sorte de continuité entre l'arbre, la maison et la source : c'est le continu du monde, le fait que les choses existent là en même temps » (*op.cit.*, p.18)

Cette double inscription, continuité et simultanéité s'apparente au lieu selon Bonnefoy. La poésie considérant que nous sommes parties prenantes de ce lieu, que nous sommes ce lieu, nous faisons totalité avec lui, « recherche précisément cela : elle est la nostalgie de cette expérience originelle du tout et de l'unité avec le monde. ». (*op.cit.*). Mais un lieu n'est pas une seule figure de style, il

> Se découvre à la faveur des pas. Au détour d'un chemin, de la route – d'un chemin plus que de la route – il *apparaît* … se donne à voir, mais non d'emblée, non en pleine évidence. Le lieu ne s'impose pas, comme ferait un site à découvert, aussitôt admiré. Le lieu n'est pas chose qu'on admire. Il est ce qui nous *parle.* D'une voie sourde le plus souvent et qu'il faut savoir reconnaître, mais bientôt insistante… [188]

Si Inizan parle du lieu poétique à la manière d'un rapport d'abord éprouvé « qui nous inscrit dans l'épaisseur continue des choses » [189], il en dimensionne sa possibilité dans une articulation, à la fois de non-exclusivité mais aussi de différenciation quant au langage conceptuel. Le langage poétique et le langage philosophique « ne s'excluent pas mais, au contraire, se répondent et même se donnent la réplique » (*op.cit.* p.56), ils conservent bien, nous le verrons, une spécificité que nous pouvons d'ores et déjà tenir dans leur différence de dialectiques. Au sens de Bachelard, les dialectiques de juxtaposition, où « la synthèse s'offre pour concilier deux apparences contraires » [190], demandent à la raison de juxtaposer les apories pour parvenir à concilier des éléments prioritairement inconciliables. Elles se différencient des « dialectiques de l'imagination…où la synthèse est première » (on retrouve la dimension du lieu de Bonnefoy) qui alors trouvent « plus de réalité à ce qui se cache qu'à ce qui se montre ». L'œuvre du poète sera bien de discerner le profond sous l'apparent, celle du philosophe de tenir l'autorité de l'argumentation. Celle du sociologue de composer une alternance.

---

183 Rilke, R.M. (2006). *Sonnets à Orphées*. Seuil. Vers 3, p.105.
184 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil, p. 12.
185 Rueff, M. (2007). Entretien avec Martin Rueff. *Poe&sie. 2*(120). 292-296, p.296
186 Inizan, Y. (2018). *Ce que le poète dit au philosophe. Yves Bonnefoy, la pensée du poème*. Apogée, p. 31.
187 Née, P. (2004). *Rhétorique profonde d'Yves Bonnefoy*. Hermann.
188 Munier, R. (1994*). Si j'habite*. Fata Morgana, p. 19.
189 Inizan, Y. (2018). *Ce que le poète dit au philosophe. Yves Bonnefoy, la pensée du poème*. Apogée, p. 23.
190 Bachelard, G. (1948). *La Terre et les rêveries du repos*. Corti, p.34.

Malgré ce soin à ne pas rendre tout pâteux, sans spécificité, il s'agira bien pourtant de créer des accommodements, tel Kierkegaard, de se mettre au travail de « l'écriture au sens fort du terme », d'un « style » (*op.cit.* p.31). Redonnant ainsi à l'expérience deux versants de traduction complémentaires, un premier conceptuel, lui ouvrant interprétation et analyse, un autre dynamisant vers la « métaphore-énoncé comme prédication impertinente »[191]de l'ordre référentiel, et amenant le concept à « penser plus, sous la conduite du principe vivifiant qui est l'âme de l'interprétation »[192], nous aurons l'occasion de traiter abondamment cette question ultérieurement. Cette pratique du style, d'un style d'écriture, pourrait malencontreusement immédiatement nous entraîner vers la seule variable des exercices à la manière de Queneau[193], qui réitère nonante-neuf fois l'histoire de l'homme au chapeau et sa rencontre dans un bus avec le narrateur. Et pourtant si la composition montre l'influence surréaliste et son exploration de la liberté d'associations, le mot se rattache également à ce qu'Hadot rappelle : le style ne se résume pas à la « distinction »[194], il est au sens des Grecs un mode d'existence. Marielle Macé reprend le terme en l'associant aux formes de vie[195]. Le style est « d'abord une affaire d'aspect, de phénoménalité. Il suppose que l'on s'intéresse à des qualités sensibles, apparentes, perceptibles » (*op.cit.* p. 21), il engage à ce titre des attentes très différenciées en fonction de chacune des variations sensibles qu'il ouvre. Ainsi la stylistique, étude des spécificités d'écriture d'un texte à l'aune de la linguistique voire de la rhétorique, est à replacer dans l'existence (Macé parle à ce titre de stylistique de l'existence). On voit bien, que

> Un jour dans l'autobus qui porte la lettre S,
>
> Je vis un foutriquet de je ne sais quel es-
>
> Pèce qui râlait bien qu'autour de son turban
>
> Il y eût de la tresse en place de ruban.
>
> Il râlait ce jeune homme à l'allure insipide
>
> Au col démesuré, à l'haleine putride
>
> Parce qu'un citoyen qui paraissait majeur
>
> Le heurtait disait-il, si quelque voyageur
>
> Se hissait haletant et poursuivi par l'heure
>
> Espérant déjeuner en sa chaste demeure.

Ou

> Sur la plate-forme, pla pla pla, d'un autobus, teuff teuff teuff, de la ligne S (pour qui sont ces serpents qui sifflent sur), il était environ midi, ding din don, ding din don, un ridicule éphèbe, proüt, proüt, proüt, qui avait un de ces couvres-chefs, phui, se tourna (virevolte, virevolte) soudain vers son voisin d'un air en colère, rreuh, rreuh, et lui dit, hm hm : « vous faites exprès de me bousculer monsieur. ». Et toc. Là-dessus, vroutt, il se jette sur une place libre et s'y assoit, boum.

Ou

> Dans un parallélépipède rectangle se déplaçant le long d'une ligne droite d'équation 84x + S = y, un homoïde A présentant une calotte sphérique entourée de deux

[191] Abel, O. (1996). La problématisation du monde et la mimésis de Paul Ricœur in. In. C. Hoogaert. *Argumentation et questionnement.* PUF, pp.79-98, p. 83.
[192] Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive.* Seuil. p.384.
[193] Queneau, R. (1947). *Exercices de style.* Gallimard.
[194] Hadot, P. (2002). *Exercices spirituels et philosophie antique.* Albin Michel, p. 306.
[195] Macé, M. (2016). *Styles. Critique de nos formes de vie.* Gallimard.

> sinusoïdes, au-dessus d'une partie cylindrique de longueur l>n, présente un point de contact avec un homoïde trivial B. Démontrer que ce point de contact est un point de rebroussement[196].

ne se limitent pas à leur dénomination « Alexandrins » (*op.cit.*, p. 51), « Onomatopées » (*op.cit.*, p. 39), « Géométrique » (*op.cit.*, p.146), et à leur jeu interne au langage, mais ils transforment notre rapport au vécu, ils ouvrent des conditions de connaissance différentes. Il faut donc bien admettre, en désaccord alors avec la tradition textualiste des poètes (dont fait partie Queneau) s'inscrivant dans une volonté fortement affirmée de débarrasser la poésie du « cancer romantico-lyrique »[197] et donner au texte sa puissance dans l'effacement du sens par la priorité sémiotique[198] , que le texte n'est pas sans incidence sur le monde. Alors que le poème dans cette acception ne vise aucun hors-texte, il est bien plutôt à nos yeux à considérer par la lecture qu'en donne Ricœur. La redescription métaphorique règne dans le champ « des valeurs sensorielles, pathiques, esthétiques et axiologiques qui font du monde un monde *habitable* »[199] elle redimensionne alors le monde, déployant de nouvelles réalités admises par la puissance de l'imagination. La métaphore pour Ricœur ouvre bien « sur un faire, sur un agir porté par la création, par un horizon poétique, car il n'y a pas d'action sans imagination »[200]. Ainsi, la lecture de ces petits temps de voisinage en bus, écrits à chaque fois par Queneau dans un style propre, reconfigure nos images, redessinent des paysages particuliers et dès lors dimensionnent singulièrement la traduction opérée entre l'expérience et sa mise en signes. Notre expérience y « est tramée par les mots qui affluent quand nous la traversons »[201]. Il existe bien une « puissance phénoménale du logos » (*op.cit.*), poétique d'autant plus, une ouverture sensible produite par le langage. C'est en effet « aux œuvres de fiction que nous devons pour une grande part l'élargissement de notre horizon d'existence »[202].

Au même titre, que, on l'a vu se réduit la possibilité d'une classification stable dans la considération d'un brouillage du sujet et de l'objet, sous-tendue par une « réversibilité du touchant et du touché »[203] l'aspect sensible étant alors lu comme une « situation d'intercorporéité » (*op.cit.*), alors, tout en tenant compte du «chiasme du monde et du langage » (*op.cit.*, p.51), du travail du langage destiné à « produire un système de signes qui restitue par son agencement interne le paysage d'une expérience » (*op.cit.*, p.137), on ne peut que se mettre à réfléchir l'écriture de l'écriture, puisqu'elle est profondément liée au monde, de telle manière que le paysage modifie la langue, qu'il est pareillement modifié par elle continuellement. Ecrire une thèse n'est donc pas seulement user du langage comme l'action de « transposer en discours une expérience muette, mais de la faire parler, de donner à son sens un nouveau corps lui permettant de s'expliciter » (*op.cit.*). L'écriture n'est alors plus une formalité de fin de thèse, « appréhendée sous le prisme de la transcription en mots d'un raisonnement préalablement construit … qui semble devoir couler de source »[204], elle devient au contraire la modulatrice des expériences traversées, incessamment occupée par ce doute et cette conscience toujours fragile de tenir en tension ces deux questions :

> « Comment utiliser le langage général pour rendre compte d'une expérience singulière ? comment décrire une expérience singulière sans tomber dans le simple subjectivisme ? »[205].

---

196 Queneau, R. (1947). *Exercices de style.* Gallimard

197 Pinson, J-C. (1995). *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine.* Champ Vallon, p. 31

198 Tel le texte de Dominique Foucarde *Son blanc du un* qui tend à se faire « le muezzin du blanc ». Le parti pris du livre est clairement le parti sémiotique de la lettre contre le sens ». In J-C. Pinson, (1995). *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine.* Champ Vallon, p.49.

199 Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action.* Seuil, p.24.

200 Dosse, F. (2007). La capabilité à l'épreuve des sciences humaines. In C. Delacroix ; F. Dosse & P. Garcia. *Paul Ricœur et les sciences humaines.* La Découverte, pp. 13-35, p. 24.

201 Rueff, M. (2019). Traduire ce que le poème fait à la langue. Entretien entre Martin Rueff par Mathilde Vischer. *Recherches & Travaux. 95.*

202 Ricœur, P. (1983). *Temps et Récit 1. L'intrigue et le récit historique.* Seuil, p. 151.

203 Thierry, Y. (1987). *Du corps parlant. Le langage chez Merleau-Ponty.* ΟΥΣΙΑ OUSIA, p. 62.

204 Zaki, L. (2006). L'écriture d'une thèse en sciences sociales : entre contingences et nécessités. *Genèses. 4* (65), 112-125, p.112

205 Inizan, Y. (2018). *Ce que le poète dit au philosophe. Yves Bonnefoy et la pensée du poème.* Apogée, p. 32.

C'est bien « dans le langage qu'il faut manifester les limites du langage » (*op.cit.*) et c'est bien *là,* en ce lieu même de l'écriture que s'ouvre et donc *commence* réellement la thèse, dans ce qu'elle propose comme *placement.*

Car pour reprendre de manière (très détournée) un exemple de Thévenot[206] en lien aux camemberts et à la limitation des mots comme seuls accordages ou désaccordages possibles dans la réalisation d'actions et des conventions qui les sous-tendent, ici nous prendrons au contraire les mots comme pâte première de la fabrication de l'œuvre fromagère (tout en considérant qu'une thèse n'est pas l'empilement de camemberts…) et appuierons sur leurs textures différenciées pour donner grain différé à l'expérience de leur ouvrage.

Si un fromage est un fromage, (surtout dans le bec de maître corbeau se rendant parfois proche des hérissons, et possiblement dans la bouche d'un profil stéréotypé de l'helvète que je suis selon mes papiers d'*identité* !), et qu'il faut du lait pour le confectionner, n'empêche que sa consistance sous la main, la saveur qu'il déploie en bouche dépendra des variations particulières de sa croûte, de sa fermentation, de la présure jetée dans la bassine de cuivre ou d'inox, des pâtures avoisinantes ou des stabulations, du lait pasteurisé ou cru, des moisissures sur seigle ou industrialisées, des moulages en bois de hêtre ou des presses en acier, du bain de salage, des affinages en grotte, en cahute d'alpage ou de grandes fabriques automatisées, des mains de la fermière (fussent-elle encore), du coulant de sa pâte, du lissé de sa croûte. Toute une série de différences qui permettent de tramer son histoire, ici encore dans le registre de la description, et de nommer cette apparente simple fermentation d'un fluide blanchâtre issu des femelles mammifères. Certes, les mots ne sont pas seuls régulateurs d'une action commune, mais la question se posera au moment de la transcription de l'action par l'écriture qui en donnera analyse, qui aura pour dessein de redécrire la réalité de l'action puis d'en ouvrir les lignes d'interprétation.

Quels mots, quels énoncés alors feront socles pour en déployer la trame herméneutique, pour ouvrir, dans le langage inscrit dans la discipline sociologique, un modèle théorique qui « consiste à construire un objet imaginaire plus accessible à la description et à transporter les propriétés de cet objet dans un domaine de réalité plus complexe »[207] ? Or, ce modèle théorique imaginaire consiste bien à « voir les choses autrement, en changeant notre langage au sujet de ces choses » (*op.cit.*). Cette transformation du langage et par le langage, produit ce que Ricœur nomme une « fiction heuristique » qui aura pour adresse scientifique de redécrire « par transfert de la fiction à la réalité elle-même » (*op.cit.)* des alliances plus adéquates, des cohérences nouvelles entre les choses. Et c'est ici qu'il s'agit de prendre au sérieux l'écriture dans notre domaine disciplinaire. Car écrire pose le moment de réécriture du monde, de ses nouvelles portées référentielles, portées données par le langage. Comme le rappelle encore Ricœur (*op.cit.*, p. 160) le langage poétique et le langage scientifique ont en commun « de n'atteindre la réalité que par le détour d'un certain déni infligé à la vision ordinaire et au discours ordinaire qui décrit celle-ci … [*ils*] visent un réel plus réel que l'apparence » (*op.cit.*) et usent de la langue comme vecteur sémantique et heuristique. Ainsi c'est précisément au cœur de cette dimension tensive, dans le jeu des différences et des ressemblances, des portées référentielles amenées par la capacité de redescription de l'action – la mimèsis au sens d'Aristote — que s'ancre la réflexion autour du langage et des différentes figurations qu'il appelle. Nous réitérons, il s'agit d'en faire tout un fromage, un fromage n'est donc pas un fromage, un mot pareil.

Il peut être un amas de caillé pressé dans une toile de lin, moulé ensuite au sein d'un cercle de bois de 35 centimètres, puis salé et affiné en cave plusieurs mois sur des planches d'épicéa, mais il peut aussi devenir
coulant puant,
galette fleurie,
crottin dur,
montagne dorée,
petite madeleine cendrée,

[206] Thévenot, L. (2012). Des institutions en Personne. Une sociologie pragmatique en dialogue avec Paul Ricœur. *Etudes Ricœuriennes 3*(1). 11-33, note n° 16.

[207] Ricœur, P. (1975). Parole et symbole. *Revue des Sciences religieuses. 49*(1-2). 142-161, p. 159.

paquet d'alpage,
monticule pyrénéen,
moisissure en boudin,
pyramide crème,
miettes de croûte,
pelote rustique,
coussinet moelleux,
frometon, clacos,
pied transpirant…

Les nominations en lien à la chose « fromage » ne restent encore ici qu'à l'étage du nom, de « l'épiphore du nom »[208], donc du transport à « une chose d'un nom qui en désigne une autre » (*op.cit.*), mais on voit déjà qu'elles ne sont pas seulement descriptives. L'action même ne se limite pas à sa description, bien que la description reste nécessaire pour composer la référence commune de traduction du *réel*, mais celle-ci se nourrit d'une amplification métaphorique, d'un élan vers son possible lorsqu'il s'agit d'en commencer son interprétation. Cet accroissement sera à ramener premièrement au niveau de l'énoncé, à ouvrir donc le mot à son ancrage plus vaste vers la phrase (et donc de la métaphore à une amplitude face au trope[209]) – en effet l'action elle-même ne se limite pas à un mot, mais bien à une composition de mots qui lui permet d'advenir dans le texte – et secondement à leur contexte pragmatique d'énonciation et leur fonction illocutoire, ce que fera en priorité la dimension de la situation. Mais le texte reste en ceci, nous le verrons, également un contexte pragmatique d'énonciation, même s'il est différé il demeure « une communication dans et par la distance »[210], puisqu'il vient redonner, par le langage, la voix de l'expérience qui s'offre au lecteurice et par là-même, lui apporter une expérience, pleine des mots choisis pour lui donner demeure[211]. Se construit ainsi un pluralisme d'engagement *dans* le texte et *vers* le monde. Un premier niveau qui donne référence commune par la nomination d'une action décrite, (*prise* dans le monde) un second qui s'épanche *vers* la luxuriance des portées métaphoriques, (qui dynamise le nom et les choses du monde) enfin, qui se réinscrit *dans* le monde, porté *par* la voie extra-linguistique du texte, en ce qu'il a redimensionné l'espace des possibles de l'expérience, lui offrant l'expérience même du possible de son devenir multiple tout en le contraignant à un devenir *réalisable*, l'acculant à retrouver le chemin *du* monde par l'analyse et le retour à l'ordre du commun, l'enracinement conceptuel. Qui sera en troisième instance à la portée du lecteurice, dernier abri d'une boucle mimétique allant de l'expérience à sa lecture devenue accessible.

Tout l'art du débat autour du poétique sera bien de montrer comment lorsque se déplace à l'échelle de la phrase, le premier trope de la métaphore, il fait apparaître le problème de la référence, de son écart momentané, et alors tous les possibles articulés à cette suspension. En effet, à l'intérieur du système clos de la langue, tel que le travaille la sémiotique, « les signes renvoient à d'autres signes dans le même système » (*op.cit.* p.97). Ce n'est qu'au niveau de l'énoncé métaphorique que le « langage sort de lui-même, la référence marque la transcendance du langage à lui-même » (*op.cit.*) et se relie au monde qui lui a donné ancrage ; mais par les mots, redonne au monde figure.

Comment ne pas dès lors porter le débat de cette dimension dans l'exercice de notre science ?

---

208 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil, p.19.

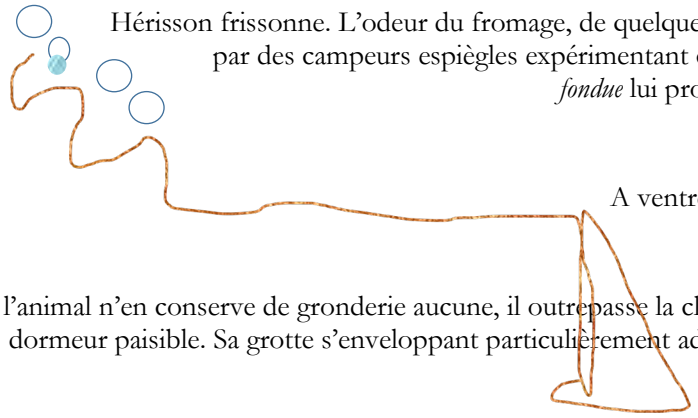
209 Voir à ce propos Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil.

210 Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essai d'herméneutique* II. Seuil, p. 102.

211 On peut faire référence ici au travail de relecture de Ricœur des avancées de Benveniste qui avait déjà reconnu à la phrase, le premier niveau de sens du langage, appelée instance du discours (que Saussure avait reléguée sous la dénomination de parole). Ricœur l'amplifie à la question du locuteur et de l'interlocuteur tout en mettant les instances de discours dans les possibles du texte (tenu jusqu'alors par les sémioticiens comme hermétique vis-à-vis du monde). La capacité de refiguration du monde par le texte offert au lecteur, le considère bien comme « lecteur en tant qu'interlocuteur de l'acte de langage du poème » (Ricœur, P. (2021). *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle*. Seuil, p.75)

La langue qui s'en fait transport n'est pas un véhicule neutre.

(Et le goût du fromage loin de l'être).



Hérisson frissonne. L'odeur du fromage, de quelques volutes dispersées à l'orée de sa grotte par des campeurs espiègles expérimentant ce drôle de mélange coulant dans le mot *fondue* lui procurent de sourds borborygmes réflexes.

A ventre qui tressaille, panse donne représailles.

Mais l'animal n'en conserve de gronderie aucune, il outrepasse la cloche de la faim et retrouve le souffle du dormeur paisible. Sa grotte s'enveloppant particulièrement adroitement au rythme lent de l'hiver, aux sèves amoindries

II. VERS UNE ÉPISTÉMÈ DU POÉTIQUE ? [212/ 213]

L'imminence des déclenchements

Alors qu'au dehors le carré blanc en haut des cimes dessine en douceur quelques rainures plus sombres, en contrebas, s'initient les

premières

trouées

des voies.

On aperçoit dans le sillage du pas à l'allure inceptive.

.

Quelques traces augurées dans le

Profond des cristaux

poudre.

[212] Cette question a surgi dans le cours d'une discussion avec le professeur Jean-Michel Baudoin, dans la salle de géographie de la Société de Lecture à Genève, en 2022, qu'il en soit remercié.

[213] Nous ne nous engagerons pas à partir de cette nomination vers la différence fine effectuée par Rueff entre poésie, poème, poétique. (2009). (*Différence et identité Michel Deguy, situation d'un poète lyrique à l'apogée du capitalisme culturel.* Hermann). Rueff définit la poésie comme multiple, elle représente *une pratique de la langue où le rythme et les mots est la forme de l'expérience, elle est art du langage,* la poétique comprend à la fois les prescriptions aristotéliciennes pour écrire un poème (voir aussi Ricœur (1999), in *Lectures 2. La contrée des philosophes*. Seuil, p. 466 et §§ qui reprend les éléments de la poétique d'Aristote et son ternaire de base : mimesis-muthos-katharsis. En ce sens il faut rappeler que pour Aristote, la poésie reste d'abord l'art de la fable, plutôt que des vers, vu que le poète « est poète en raison de l'imitation et qu'il imite les actions » in Aristote, 1996, *La poétique*, Gallimard, p. 94), mais aussi *la justification philosophique du poème.* Le poème lui, creuse la langue dans une exigence d'écriture, il compose le matériau de la fable ou du poème lyrique. Nous prendrons pour ancrage principal où déployer notre propos, la dimension du poétique au sens de Ricœur à partir de son travail sur la métaphore vive, considérant la visée centrale de la poétique comme une « **conversion de l'imaginaire** … La poétique fait bouger l'univers sédimenté des idées admises, prémisses de l'argumentation rhétorique » (in *Lectures 2*, p. 489). Elle sera également directement reliée au travail d'écriture poétique qui compose une partie de l'exercice doctoral. En cette dernière expression, la question fondamentale du rythme est à prendre en compte prioritairement. Une thèse parlant de l'attente devait à nos yeux faire apparaître une écriture dont le rythme en demeure une nécessité, et comme le défend Meschonnic tout au long de ses ouvrages en lien à la poétique, la « conscience poétique est, organiquement, de l'alexandrin au poème en prose, conscience rythmique ». (1970. *Pour la poétique,* Gallimard, p. 68). En ce sens, il convient également de rappeler l'étymologie grecque, de la poésie, *poiein*, qui est d'abord création, invention verbale, la poésie et donc avant tout poïétique, en sa « parole créative, libre mais ordonnée, fluide mais rythmée, et lovée sur ce qu'elle tait, une parole qui sait reculer les bornes de l'inconnaissable » (Allaire, S. *La parole de poésie*, Presses Universitaires de Rennes, p.61).



214

La petite patte aux coussinets ébène soulève le tapis albe. On voit les cinq ongles en proéminence des doigts augurer un mouvement sur une ligne imaginaire, car

Le parvis de l'étroite caverne n'est que minuscules fosses, fentes, infimes buttes dessinées par le gel épuisé.
Une main y trouve appui.

Dans le néant des grésils et le moindre devenu puits.

Elle gratte au hasard des invites qui se diffusent à même la paume, venant se révéler, en même temps que la caresse de la surface s'élance.
La chair s'enfile dans le blanc, et à l'instant identique, le blanc apparaît sous la peau, devenue étrangement agile. Comme portée par le sol et cette neige qui s'engouffre à la lisière du vent, la limite de la chair se brise puis se fond dans le brouillard des mots à venir. L'enveloppe en ses bords se gerce et les craquelures semblent verre.
En transparence l'œil se voit agrandi, il est loupe et ciel des stalactites glaçons plantés sur le dos de la bête.
La lettre est bientôt soufflée avec, dans une bourrasque qui recrée à demeure,
une trace continuée, et nuée de bulles
rompues, bientôt mues offertes à l'affolement des grelots
et des rires du mammifère boule.
On sent dans l'air un infime changement, de ceux qui annoncent certaines

214 Norstein, Y. *op.cit.*.

Croisées.



Photo personnelle, 2021

1.1. Comment écrire les sciences humaines ? Penser les situations et le texte en correspondances

Si l'enquête qualitative en sciences humaines s'est progressivement distancée des critères de scientificités naturalistes occupés prioritairement à dégager le sujet de l'énonciation du discours produit, formuler des lois générales – notamment par le modèle de la classification linnéenne considérant à la manière durkheimienne les faits sociaux comme des choses et dès lors d'affirmer une rupture épistémologique tentant d'annuler la subjectivité du chercheur – leur lexique n'en demeure pas moins toujours dépositaire de méthodes extractivistes, considérant alors encore bien souvent le milieu à la manière d'une nature exploitable, d'un terrain dans lequel il s'agira de viser une récolte *opportuniste* de données, de jouer le semblant de l'allié tout en maintenant la liberté d'une recherche de profit. Rappelant en ce sens la figure du salaud sartrien que Matthey développe dans le cadre des cinq figures de l'entretien. Celui-ci, même s'il demeure aux côtés d'autres figures[215], consiste pour le chercheur à d'une part « entretenir le mensonge de son humanisme »[216], en trompant ses interlocuteurs et interlocutrices mais en sus, en accomplissant « un travail de légitimation rhétorique qui aboutit à pondérer [s]es mensonges » (*op.cit.* §62) à se convaincre de sa bonne foi. Il s'agit de discuter cette posture, qui en somme, démystifie justement la sollicitude parfois trompée dont se targuent certains chercheurs et chercheuses, mais annihile un peu trop rapidement les liens qui se créent dans le cours de l'enquête. Si à juste titre, cette figure peut s'entendre relativement à la méthodologie propre aux questionnaires ou aux entretiens comme le propose l'auteur, il serait désajusté de l'étendre à la recherche qualitative plus globalement, notamment lorsque celle-ci s'installe sur plusieurs années dans une localité ou une institution et auprès de personnes qui deviennent progressivement familières. Le positionnement n'est alors plus du tout le même, point de rencontre unique agencée dans un box de bibliothèque ou dans le fond d'une salle de café, enregistreur à la main, où se disent des choses et parfois se racontent de brèves histoires à un interlocuteur ou une interlocutrice qui, la plupart du temps, disparaîtra juste après. L'ethnographie longue ouvre à bien d'autres perspectives que nous détaillerons plus avant, dès lors elle génère un registre d'engagement distinct, et par là-même une bien différente considération de la place de la chercheuse impliquée et de ses partenaires d'enquête. D'autant alors lorsqu'il s'agira d'en ouvrir leur place sur le papier.

Si ce conséquent investissement personnel multiplie les questionnements quant aux perspectives d'affection, de cohabitation, de retrait, de fatigue ou d'exaspération parfois, il répercute donc bien directement ses conséquences sur la manière d'écrire, pas tellement car le sociologue deviendrait asservi par ses émotions et incapable de s'en déprendre[217], mais tant les modalités et tonalités des situations ont pris de nuances et de variabilité. L'on n'écrit plus à partir de données captives d'un magnétophone, qu'on pourrait réécouter à l'envi (ou laisser dormir dans une armoire quelques semaines) et qui marque un temps précis de dialogue avec une personne bien souvent rapidement redevenue étrangère (ou même toujours admise comme telle). Mais, à la manière d'un nomade, qui à la fois redimensionne son trajet en fonction des saisons, des pâtures, des abris disponibles, mais qui pareillement déplace sa parole en même temps que sa maison, ses attaches, ses proches, on rattache nous aussi le texte à son implication dans le monde et peut-être même qu'on en fait son ralliement avec lui. Point de salaud dans l'histoire, car chacun-e est alors embarqué-e dans des relations qui prennent la consistance de la bienfaisante ou parfois dérangeante habitude du quotidien qui donne également lieu à de vives tensions éthiques quant à la fameuse « sortie de

[215] Les cinq figures présentées par l'auteur sont : La rencontre, la construction d'une communication, le réconfort, l'étranger-chercheur, le salaud-sartrien, *op.cit.*. en note 161.
[216] Matthey. L. (2005). Ethique, politique et esthétique du terrain : cinq figures de l'entretien compréhensif. *Cybergeo.* §61.
[217] Relativement à la « prise » dont parle Saada. J-F. (1977*). Les mots, la mort, les sorts.* Gallimard.

terrain »[218] par exemple, dont nous rediscuterons plus tard la pertinence de dénomination, d'autant lorsque le « terrain » se trouve *en bas de chez soi*.

Si l'enquête est dans cette perspective constituée et constituante de liens durables, elle a également pour visée de comprendre le contexte et les personnes qui y évoluent à l'aune de quelques premières questions ou saillances détachées d'un fond initialement relativement opaque, qui seront affinées, discutées, approfondies, argumentées et déployées tout au long de l'immersion. Ce qui en déterminera un espace d'attention singulier amené à prendre corps dans une discipline spécifique exigeant une rigueur interprétative. Dès lors le texte scientifique aura à reposer sur un accord commun de lisibilité qui répond à des « règles de l'art qui assurent sa scientificité en le garantissant du risque d'idiolecte, autrement dit : du risque d'un discours qui ne peut plus être partagé par un groupe d'une certaine ampleur »[219]. Il souscrit également à l'importance gardée au texte de « servir à d'autres fins que le seul 'plaisir du texte' ou que la seule 'dissémination du sens »[220]. Mais il se doit également, dans ce contexte précis, de tenir compte des liens d'attachements construits au fil de l'enquête et qui dès lors ne peuvent plus convenir à une sorte de neutralité objectivante ni surtout paraître dans des textes faussement apparentés à « des véhicules transparents d'argumentations réduites à leur seule force logique »[221]. Il aura en conséquence bien à opérer une double danse, obligatoirement se détacher du sensible, de son « voile hénotique »[222] pour lui ouvrir une qualification partageable (en ses occurrences analytiques notamment), composition sous-tendue par la convention académique et, conjointement, redonner au sensible en tant qu'« existence phénoménale du monde »[223] une voie d'expression par le langage. Le sensible ne peut advenir que par le médium qui « existe entre le sujet et l'objet » (*op.cit.* p. 61), qui permet aux choses de devenir phénomène, de paraître. Avec la qualité sensible « c'est bien la notion même d'objet qui doit être abandonnée »[224], le sentir ne se résume pas à une possession ou intériorisation subjective, mais bien « une approche » (*op.cit.* p. 96) qui dès lors maintient un écart. L'approche n'est pas « coïncidence mais avancées vers ce qui ne peut être rejoint … une saisie dans la distance » (*op.cit.* p. 97), le sentir est donc mouvement et c'est sans doute en cela qu'il requiert des médiations, toujours pourtant fragiles et « imparfaites »[225]. Celles-ci ouvrent le sujet à de vastes et nécessaires détours et *approchements* qui demandent d'opérer une vision plus dynamique de l'être et de son milieu, de l'intelligible et du sensible. Le langage est médium, il assume une « fonction de médiateur entre l'homme et l'homme, entre l'homme et le monde, donc intégrant l'homme à la société et assurant l'adéquation du langage au monde »[226]. Il constitue une matérialité intermédiaire, qui serait comme un « être qui a en lui-même un supplément d'espace, différent de celui produit par sa nature et par sa matière … L'existence du sensible n'est possible qu'en vertu de cette puissance supplémentaire que détiennent certaines entités » (*op.cit.* p.50).

Si l'écriture, bien que partant d'une main petite « ouvre le dedans au dehors »[227] et en cela perpétue une complète affinité avec les relations que nous entretenons (avec et dans nos milieux de vie), la langue néanmoins, au sens de Merleau-Ponty, comme toute expression, ne peut pourtant « jamais nous conduire 'comme par la main', jusqu'à la signification, jusqu'aux choses mêmes »[228]. Elle demeure un corps qui abrite *l'intention significative*, et participe bien en cela à une dimension médiale, par laquelle s'offre l'expérience. « Ce n'est pas l'immédiateté du réel qui permet l'expérience et la

---

218 La sortie du terrain correspond bien souvent dans le plan, au commencement de la phase d'écriture de la thèse.
219 Matthey, L. (2008). *Le quotidien des systèmes territoriaux : lecture d'une pratique habitante*. Peter Lang, p.10
220 Kilani, M. (1994) Du terrain au texte. *Communications. 58*. 45-60, p. 57
221 Citton, Y. (2013). *Pour une interprétation littéraire des controverses scientifiques*. Quae. p. 17.
222 Bonnet, J. F. (2015). *L'infra-monde*. MF, p.8. Le voile hénotique au sens de Bonnet est constitutif de l'appréhension du sensible, toujours indifférenciée, la qualification de la perception ne pouvant advenir qu'après coup.
223 Coccia, E. (2018). *La vie sensible*. Rivages Poche, p.62.
224 Barbaras, R. *La perception. Essai sur le sensible*. Vrin, p. 101.
225 Revault d'Allonnes, M. (2011). Paul Ricœur ou l'approbation d'exister. *Revue de philosophie et de sciences humaines. 26*. 1-11, p. 3.
226 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil, p. 98.
227 Cliche, H. (1986). Clarice Lispector : Débusquer l'intangible. *Voix et images. 1*(34). 27-41, p.34.
228 Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*. Gallimard, p.146.

perception, mais la relation de contiguïté avec ce lieu ou espace intermédiaire où le réel devient sensible, perceptible … si le sensible a lieu c'est parce que, en plus des choses et des esprits, il y a quelque chose qui a une nature intermédiaire »[229]. L'écriture cherche (et par là chemine vers sa propre connaissance) « un équivalent dans le système de significations disponibles que représentent la langue que je parle et l'ensemble des écrits et de la culture »[230] dont je suis héritière, pour donner forme, à l'extérieur de soi, au sensible. C'est bien là la fonction spécifique du médium, « accueillir en soi la forme privée de matière … le sensible est la forme en tant qu'elle est séparée, abstraite de son existence naturelle »[231]. Cette intention, portée également par la force d'une « dimension intersubjective du désir »[232] et donc, vers autrui, *en attente* d'autrui, trouve une puissance parlante, une capacité inédite de dire quelque chose, et qui par l'altération des formes disponibles, « ordonne un sens nouveau » (*op.cit.*, p. 149), et en constitue son expression, notamment dans la réception qu'en fera le lecteur ou la lectrice.

Mais là demeure toute la difficulté de l'ouvrage, car faire du texte sociologique la seule alcôve d'une expérience poétique, dans sa dimension médiale, est insuffisant, même si c'est elle qui sans doute donne le mieux figuration au chiasme du touchant et du touché, à ces corps ouverts, mouvants, respirants, (corps engagés dans l'enquête) qu'il conviendra d'arracher à leur seule dissection médicale ; en une transcription nosographique ou taxinomique (ce que Ricœur nomme l'inventaire structuré qu'il différencie de l'opération structurante[233]). C'est bien ce corps vibrant que le poème échoïse par son rythme, son chant, poème « dans lequel le sens est indissociable de la forme même de l'expression … il s'incarne dans la chair même des mots, dans leur résonance comme dans leur physionomie graphique »[234]. Mais l'insuffisance se doit pourtant d'être nommée, étant au cœur de la commissure de la langue, dans la dimension qu'elle autorise à donner *sens* à une expérience, tout en étant l'expérience même qui porte au sens. Car, au même titre que l'expérience rappelle l'humus du sens, « la poésie suppose la réactivation des sensations et des affects qui hantent la *chora sémiotique* » (*op.cit.* p. 83) MAIS elle doit bien pour parvenir à « les formuler et les communiquer les transcrire dans un code symbolique dont elle peut assouplir mais non pas ignorer les règles » (*op.cit.*). De sorte que si l'acte poétique redonne en présence la dimension pré-logique de « notre contact muet avec les choses quand elles ne sont pas encore des choses dites », que le poème emploie « les mots pour dire ce lien pré-logique et non pas conformément à leur signification préétablie »[235], rendant alors opérante une « créativité langagière »[236], elle ne peut, d'une part, ni faire fi d'une certaine « maitrise de la polysémie par la structure poétique »[237] (ainsi de certaines règles syntaxiques du poétique qui limitent l'infini propre au déploiement sémantique) ni d'autre part, remplacer la clarification qu'amène la pensée philosophique. « Autant celle-ci risque de s'illusionner si elle se fait discours englobant et maître du sens, autant la simple substitution des formes esthétiques à ce travail de pensée risquerait de mutiler la réflexion sur l'entrelacement du langage et du monde perçu »[238]. C'est alors bien en partant du concept, qui dans « son souci de clarté et d'ordre… peut prévenir la poésie écrite d'être arbitraire, pure effusion incontrôlée »[239], que l'on pourra réfléchir la poésie, sans toutefois céder à « une distance malheureuse » qui laisse le concept « devant ce dont il est concept » (*op.cit.*) et qui manque alors l'effleurement et son « facteur d'expansion »[240], dans sa profusion sensible.

---

229 Coccia, E. (2018). *La vie sensible*. Rivages Poche, p. 28.
230 Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*. Gallimard, p.147.
231 Coccia, E. (2018). *La vie sensible*. Rivages Poche, p. 53
232 Ricœur, P. (2008). *Ecrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*. Seuil, p.80
233 Ricœur, P. (1967). La structure, le mot, l'événement. *Esprit. 360*(5). 801-821, p. 816.
234 Collot, M. (2008). *Le corps cosmos*. La lettre volée, p. 46.
235 Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible*. Gallimard, p. 60.
236 Amalric, J-L. (2012). L'imagination poético-pratique dans l'identité narrative. *Etudes Ricœuriennes. 3*(2). 110-127.
237 Ricœur, P. (1999). *Lectures 2. La contrée des philosophes*. Seuil, p. 345.
238 Thierry, Y. (1987). *Du corps parlant. Le langage chez Merleau-Ponty*. Belgique. Ed. Ousia, p.156.
239 Munier, R. (1999). *Sauf-conduit. L'enjeu poétique*. Lettres vives. p.18.
240 Ricœur, P. (1967). La structure, le mot, l'événement. *Esprit. 360*(5). 801-821., p. 818

Abel en citant Ricœur rappelle bien que « c'est parce que nous parlons et pensons par concepts, que le langage doit en quelque sorte réparer la perte que consomme la conceptualisation » [241] . Il nomme la nécessité d'avoir recours à des métaphores vives pour faire voir « les singularités que le langage laisse sur ses bords » (*op.cit.*) tout en concevant qu'il n'est point d'universaux, toute médiation reste fragile et contextualisée (Ricœur les nomme universels en contexte ou universels potentiels ou inchoatifs [242]).

Comment dès lors conceptualiser et analyser les situations, partant de leur ancrage pragmatique pour en ouvrir une montée en généralité, sans perdre le « dénudement » [243] d'une parole pour « accueillir quelque chose du mouvement au fond du mouvement » (*op.cit.* p. 14) ? Nous pourrions le faire un peu à la manière de ces poètes-philosophes, tels que Roger Munier, Jacques Garelli, Jean-Louis Chrétien, et tenter, cette fois sur la voie de la sociologie, l'orientation osée d'une « parole à mi-chemin » [244] (*op.cit.*) qui aurait pour vertu d'insuffler à la poésie ce qu'elle écarte dans son lyrisme, en redonnant au concept ce qu'il évince dans sa sédimentation. Alors que la philosophie nous le verrons (pt 1.2.) tend à dresser une « distinction de principe entre le registre poétique et philosophique » [245] et qu'en suivant Ricœur, « aucune philosophie ne procède directement de la poétique » [246], il s'agira de remettre à l'aune de la sociologie ces distinctions et peut-être alors d'en spécifier les limites mais aussi d'en penser les alliances, notamment de par le fait que cette dernière se construit à partir d'une expérience située et incarnée, qui demande à être singulièrement interprétée. Il y a donc bien nécessité à opérer un travail de pensée du rapport possible entre un « monde déterminé par le 'concept' qui en rend compte à sa manière, et un accès poétique à l'infra-conceptuel du même monde » [247]. Mais dans notre cas, la démarche d'une voix unique, médiane entre poésie et philosophie ne nous semble pas tenir, même si celle-ci en viendrait à la manière de Deguy à s'ouvrir sur une *poétique profonde*, qui invente à la fois une « écriture poétique de la théorie, une écriture théorique de la poésie, une composition poétique de leur entrelacement » [248]. Dans le sens où la sociologie a pour tâche de produire des « connaissances générales sur ce qui dirige les conduites humaines » [249] tout en dévoilant leurs diversités situationnelles, elle se doit de revenir aux éléments empiriques, aux vécus et ceux-ci demandent alors au texte de *s'incarner* dans la voie de leur compréhension. Ainsi, dans un mouvement alterné de diastole et de systole, qui, tout en restant distincts, n'en demeurent pas moins interdépendants.

1.2. Ecrire(s) en philosophe, en sociologue, en poète

1.2.1. Le problème des sciences humaines

Tout ce qu'on peut en dire masque à jamais ce qui serait à dire. [250]

Mais avant de proposer d'éventuelles voies de coordination, entre poésie et sociologie, philosophie et sociologie, il convient de revenir à ce qui en oppose bien souvent leurs ancrages, notamment en faisant apparaître une voix de démarcation entre discipline scientifique ou non. Ce bref rappel n'aura pas la prétention de retracer l'histoire complexe qui sous-tend ces positionnements, il se

241 Abel, O. (2006). Une poétique de l'action. *Rue Descartes. L'homme capable autour de Paul Ricœur. Hors-série. 53.* 13-26, p. 26.
242 Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre.* Seuil, p.336.
243 Gaspard, L. (1978) *Approche de la parole.* Gallimard, p. 15.
244 Munier, R. (1999). *Sauf-conduit. L'enjeu poétique.* Lettres vives. p.17.
245 Lavelle, P. (2012). Ressemblance et réflexion dans "La métaphore vive" Considérations à partir du différend Ricœur-Derrida. *Revue philosophique de Louvain, 110*(1). 103-116, p. 104.
246 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive.* Points Essais, p. 11.
247 Née, P. (2004). *Rhétorique profonde d'Yves Bonnefoy.* Hermann, p. 152
248 Rueff, M. (2009). *Différence et identité. Michel Deguy, situation d'un poète lyrique à l'apogée du capitalisme culturel.* Hermann, p. 199.
249 Thévenot, L (2006). Configurations créatives dans les humanités et figurations de l'humanité, p.2.
250 Munier, R. (1982). *Le moins du monde.* Gallimard, p.66

limitera ici, dans le cadre d'une thèse déployée ensuite spécifiquement autour de l'enquête ethnographique, à mentionner quelques balises nous permettant ensuite de comprendre mieux ce qui fait souvent office de déclaration identitaire étroite et justifie alors l'intolérance à voir s'immiscer quelqu'une de ces trois entités dans le périmètre gardé de l'autre. Puis surtout de trouver des fanaux au cœur de la grande mer, nous indiquant les voies permises pour augurer un passage entre ces divers courants (et peut-être par le même geste hisser un drapeau blanc demandant hospitalité *justifiée* à celui du poétique ?).

Si elles entretiennent toutes trois un rapport très différent au langage, celui-ci reste à la base de leur possible composition d'adressage, le vecteur de leur pensée ou de l'expression. Bien qu'elles soient ancrées dans des modalités épistémologiques fort différentes, elles ne peuvent rester désintéressées les unes des autres, car, on le verra elles ont sans doute à gagner de leur spécificité.

Le modèle de scientificité courant a ramené l'idée d'une connaissance à celle d'une objectivité, et opéré cet énoncé quant à certains critères constitutifs qui permettent de la démarquer d'une non-science. Entre autres, la nécessité d'œuvrer à un savoir dans un « rapport de vérité-adéquation entre des énoncés et des faits du monde »[251] (l'objectivité s'en tient à la description du réel), « l'idée d'un progrès rationnellement fondé des théories scientifiques » (*op.cit.*) (elle est donc cumulative), « l'idée d'une norme de discussion rationnelle pour les choix des théories de la communauté de savants » (*op.cit.*), enfin la revendication d'une autonomie de la discipline d'avec d'autres activités intellectuelles qui ne souscrivent pas à ce rapport de connaissance spécifique, tels que la religion, les arts. Si ces précautions ont reposé sur la validité d'une théorie scientifique jusqu'à sa mise à l'épreuve de réfutabilité poppérienne[252] (une spéculation scientifique se doit d'être falsifiable, ce critère la démarque spécifiquement d'une pseudo-science), cette réfutabilité ne tient que sur un « critère de vérité extrinsèque aux théories elles-mêmes » (*op.cit.*, p. 452). Or, cette vérité unifiée sera démentie par Kuhn, historien des sciences, relativement à sa notion de paradigme et d'incommensurabilité. Une théorie scientifique ne peut être mise en échec que dans son propre système théorique, « le concept d'erreur ou de vérité ne peut plus s'appliquer lorsque l'on confronte des systèmes théoriques entre eux » (*op.cit.*), ils demeurent dès lors dans une incapacité de traduction, se référant chacun à leur logique interne et tributaire du temps dans lequel elle s'inscrit. L'apport de Kuhn ouvre le renoncement à un modèle réductionniste de la science et la complexification que cela induit tant en amont qu'en aval : une théorie ne se définit plus seulement par son armature conceptuelle et propositionnelle mais par sa soumission à des principes et des valeurs métaphysiques implicites, caractérisant un paradigme ou une tradition de recherche. La confirmation d'une théorie par les faits est interne au paradigme qui la fonde et n'atteint donc pas la réalité.[253] Ce sont alors bien les « cadres interprétatifs qui conditionnent les résultats de la recherche scientifique »[254]. Premièrement, ils « commandent le travail de segmentation, d'isolation et de catégorisation qui rend identifiables et classifiables certaines portions de réalité » (*op.cit.*) et en orientent notre attention, deuxièmement leur repérage permet un travail de mise en corrélation entre ces éléments sélectionnés. S'écarte ainsi l'affirmation d'une vérité arbitraire, qu'elle soit amenée soit par falsification soit par vérification, puisque celle-ci s'élabore à l'intérieur d'un paradigme limité à un ensemble cohérent d'éléments entre eux, ce qui épanche d'autant la possibilité claire ou l'accord même de parvenir à démarquer science et non-science. Citton rappelle que la science demeure bien une « énorme entreprise d'interprétation » (*op.cit.*).

---

[251] Coelho, M. (2003). Kuhn et le problème de l'objectivité. *Archives de philosophie. 3*(66). 449-461, p. 451

[252] Ici ne seront pas développées les nombreuses entités qui opèrent cette dichotomie science-non science, on peut citer aux abords de Popper, Rudolf Carnap, philosophe autrichien des sciences, qui défend une dimension vérificatoire (ainsi à quelle condition une théorie scientifique peut-elle être vérifiée), plutôt que falsifiable (in Laugier, S. (2003). Signification et incommensurabilité : Kuh, Carnap, Quine. *Archives de philosophie. 3*(66). 481-503, p. 484. Ainsi que Lakatos, pour qui, ce qui fait office de séparation n'est pas la falsifiabilité des énoncés mais « leur fécondité prédictive » Coehlo, M. 2003, *op.cit.*., p.461

[253] Berthelot, J- M. (2012). *Epistémologie des sciences sociales.* Puf Quadrige, p. 464.

[254] Citton, Y. (2013). *Pour une interprétation littéraire des controverses scientifiques.* Quae, p. 23.

Ces débats au cœur de la philosophie des sciences ont eu des répercussions considérables dans le domaine qui nous occupe, celui des sciences sociales et de la pluralité de leurs points de vue, un « même objet au sein d'une même discipline, va être ainsi découpé, étudié, thématisé selon des modalités différentes en fonction de ce point de vue initial » (*op.cit.*, p. 461) et de la légitimité qu'elles tenteront de promouvoir dans le domaine gardé de la science. Celle-ci s'est principalement développée sur le modèle des mathématiques et de la physique, à l'âge classique, « le savoir rompant sa vieille parenté avec la *divinatio* »[255] et une connaissance d'alors acheminée vers le démêlement d'un « langage préalable réparti par Dieu dans le monde » (*op.cit.*). Dorénavant le signe trouvera signification à l'intérieur même de la connaissance, la similitude n'aura elle « plus désormais qu'à retomber hors du domaine de la connaissance » (*op.cit.* p. 81) et les secrets de la nature se verront dès lors dépossédés de leurs forces merveilleuses, de « leur *phuseis*, leurs propriétés et vertus occultes »[256]. La science aura dès lors pour réalisation de dévoiler ces mystères, de les soustraire à l'expérience d'une science ordonnée selon la taxinomie, l'ordre de la divulgation de son enveloppe d'invisibilité. Selon Bacon, « la nature ne dévoile ses secrets que sous la torture des expérimentations » (*op.cit.* p. 61), cette mainmise sur la nature autorise alors une attitude proprement prométhéenne, utilisant « des procédés techniques pour arracher à la Nature ses secrets afin de la dominer et l'exploiter » (*op.cit.* p. 143). Cette mécanisation révolutionnaire (commençant avec Galilée) permettant le dévoilement du monde repose principalement dans l'application de la *mathesis* comme « science de l'ordre calculable »[257], rendant possible, par l'utilisation de formules mathématiques, de mesurer et ruser avec ce qui résiste à l'emprise de l'homme, et ce au service de ses intérêts[258]. La *mathesis* et la *génèse* comme « analyse de la constitution des ordres à partir des suites empiriques » (*op.cit.* p. 87) gardent par leur articulation le projet tyrannique « d'une mise en ordre exhaustive » (*op.cit.* p.89) du monde, avec en son centre son classement *taxinomia*, le tableau, dans lequel sera organisé, dans un espace architectural permanent, les identités et les différences. Cet ascendant sur les forces invisibles, ira de pair avec le calibrage d'un langage regardé, non plus à partir du commentaire, et d'une exégèse des textes permettant d'interpréter le langage des dieux, leur dimension invisible, cachée et énigmatique, mais bien comme une « pure fonction » (*op.cit.* p. 94), un « ensemble de mécanismes, grand jeu autonome des signes » (*op.cit.*), qui posera ses réflexions à partir du fond et de la forme, interrogeant et son articulation interne et ses qualités de véridiction. C'est ce que Foucault développe en termes de « critique », déployée autour de quatre figures : un questionnement des mots d'un point de vue analytique ; de la grammaire, auscultant leur mise en ordre ; des formes de la rhétorique (dont Ricœur d'ailleurs déplorera son affaissement à sa seule dimension de théorie des figures, amputant par là-même la dimension de l'élocution et de l'argumentation[259]) ; ainsi que du rapport que le langage entretient avec ses représentations.

De la même manière que le langage devient le domaine d'une grammaire générale étudiant « l'ordre verbal dans son rapport à la simultanéité qu'elle a pour charge de représenter »[260], rendant accessible ainsi, à partir du discours, la capacité de représentation de la pensée ; l'observation du monde qui avait permis un large développement des sciences physiques, s'attache désormais également à la classification du vivant. L'observation du visible, une « visibilité délivrée de toute autre charge sensible » (*op.cit.* p.145) excluant l'ouïe, la saveur, le toucher trop capricieux et incertains, permet l'analyse « partes extra partes » des êtres naturels. Quatre critères stricts définissent les variables nécessaires à la mise en ordre de ces entités : la forme des éléments, leur quantité, leur distribution dans l'espace les uns relativement aux autres, leur proportion (*op.cit.* p. 146), ce que les botanistes

255 Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Tel Gallimard, p. 73.
256 Hadot, P. (2004). *Le voile d'Isis*. Gallimard, p. 60.
257 Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Tel Gallimard, p. 87.
258 On verra d'ailleurs comment dans le cours du 18ème siècle, sous l'impulsion d'Adam Smith, le lexique de l'intérêt et des avantages supplantera celui du vice et des passions, amenant l'idée que la poursuite libre de ses intérêts, (en somme la passion revisitée à l'aune du libéralisme) participe au progrès général de l'humanité in Hirschmann, A.O. (2021). 5e Ed. *Les passions et les intérêts. Justifications politiques du capitalisme avant son apogée*. Quadrige, p.22 &100.
259 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil, p. 13.
260 Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Tel Gallimard. p. 97.

d'alors nomment structure (on retrouve d'ailleurs ces dimensions classificatoires aujourd'hui encore dans certaines méthodes de la sociologie). Et c'est bien selon Foucault, à partir de la structure, qui limite et filtre le visible, que sera permise une transcription dans le langage qui aura pour tâche de composer un système de noms rendant possible la représentation des êtres et de leur caractère (qui permet aux structures nominales de se situer, d'avoir une place « dans l'espace dans lequel elles dérivent » (*op.cit.* p. 151). Celui-ci, perdant alors ses qualités sensibles et à même de « déceler les potentialités secrètes et d'en réveiller les naissances latentes »[261], devient linéaire et admet dès lors ce découpage d'identités, d'éléments finis, ainsi visibles et classifiés selon l'unité d'une structure. Le passage d'une épistémè classique à une épistémè moderne sera surtout marqué dans la limite de la représentation portée en piédestal à l'époque classique. Le grand tableau cohérent de la mise en ordre des représentations apparaît de plus en plus morcelé. Ce qui avait permis à la structure et au caractère de se construire, tenait principalement aux dimensions du visible duquel dérivait que s'emboîtent langage et représentation. Progressivement se déploie un principe qui échappe au domaine du visible : « l'organisation » (*op.cit.* p. 239), laissant émerger un réseau de fonctions (alimentaires, respiratoires, motrices, reproductrices, etc.) et séparant d'autant le règne vivant du non-vivant. Identiquement pour le langage, s'exécute une transformation du ralliement du langage, (réfléchi comme discours) à sa représentation, « le langage n'est plus constitué seulement de représentations et de sons qui à leur tour les représentent et s'ordonnent entre eux comme l'exigent les liens de la pensée » (*op.cit.*, p. 248), naissent la phonétique, la grammaire comparée, s'occupant à travailler le rapport intérieur du langage à lui-même, son agencement interne, les règles qui le composent et leurs variations entre les langues. Il acquiert progressivement son « épaisseur propre » (*op.cit.* p.309), avec ses lois endogènes et devient lui-même un objet de connaissance, la linguistique. Son caractère d'objet pur sera tout de même compensé par le maintien de sa fonction de dépositaire d'une mémoire, sa nécessaire articulation à la diffusion du savoir par les sujets (il faut bien énoncer ce que l'on sait)[262] et enfin, aux abords du XIX^{e} siècle à la naissance de la littérature[263] qui, et notamment dans sa période romantique, revendiquera un retour en force de la puissance des mots et de leurs valeurs esthétiques reliées à la nature. Pour Goethe par exemple,

> L'art est le meilleur interprète de la nature, à la différence de la science, l'art ne découvre pas, derrière les phénomènes, des lois, des équations, des structures cachées, mais bien au contraire, il apprend à voir les phénomènes, l'apparence, ce qui est au grand jour, ce qui est sous nos yeux et que nous ne savons pas voir »[264].

Le langage est dès lors inscrit dans un « modèle dispersé » (*op.cit.* p.315), partagé entre expression littéraire, philologie, linguistique, et ne suit pas en cela le processus de centralisation de l'histoire naturelle autour de l'énigme de la vie, ni du processus économique autour de la production et de ses moyens. Foucault rappelle que c'est sans doute en cela, dans l'éclatement et la multiplicité de ses façons d'être que le langage est resté pendant longtemps tenu à distance des réflexions philosophiques, l'auteur en fait remonter une première réelle prise en compte par Nietzche à la fin du 19ème siècle[265].

Le champ de l'épistémè est alors fractionné entre plusieurs dimensions, les sciences mathématiques et physiques conservent la linéarité de l'ordre déductif, les sciences du langage (linguistique), de la

---

[261] Collot, M. (2008). *Le corps cosmos*. La lettre volée, p.87

[262] Même si un des soucis premiers de cette époque est bien de neutraliser le langage de la science, comme s'il pouvait devenir le double exact de la connaissance qui n'est prioritairement par de l'ordre du verbe.

[263] Foucault (*op.cit.*.) montrera aussi à quel point la littérature et notamment la percée – plus tardive – du nouveau roman, du surréalisme et des œuvres traduisant l'expérience de la mort, de l'enfermement, de la répétition, de la présence de l'inaccessible (voir à ce propos L'attente l'oubli de Blanchot), ouvre à travailler la question lancinante de la finitude de l'homme. L'homme prend conscience que la langue lui permet, non pas d'avoir accès à la plénitude ou au dévoilement de son identité profonde, mais par sa capacité d'écart, de puissance distancielle, le met hors de lui-même et le convoque, dans la limite qu'il affronte, à sa propre finitude.

[264] Hadot, P. (2004). *Le voile d'Isis*. Gallimard, p. 284.

[265] Voir pour un résumé de la démarche du philosophe, l'article de Marton, S. (2012). Le problème du langage chez Nietzsche. La critique en tant que création. *Revue de métaphysique et de morale. 2*(74). 225-245.

vie (biologie), de la production, de l'économie procèdent par la mise en rapports d'éléments qu'elles relient à partir d'une dynamique de causalité et de constantes structurelles, enfin la réflexion en philosophie se déploie en parallèle et liée aux entités mentionnées (linguistique, biologie, économie) tout en interrogeant le fondement et l'ontologie de ces disciplines (qu'est-ce que la vie, le langage, le travail) (*op.cit.* p. 358). De ces trois directions épistémologiques, les sciences humaines restent exclues, mais c'est en réalité à l'intérieur même de cette triade qu'elles se développent. C'est bien à partir des sciences empiriques de la vie, du langage et du travail, des sciences mathématiques et physiques ainsi que de la philosophie et la pensée de la finitude, qu'elles naissent. Non plus occupées à détailler le mécanisme biologique de la vie, ni celui de la production ou encore de l'articulation positive des règles du langage, desquels l'homme se tient exclu, mais bien dans l'espace liminaire que la biologie, la linguistique et l'économie laissent vacant, celui où l'homme à l'intérieur des disciplines même se représente et la vie, et le langage et l'économie, « l'homme apparaît avec sa position ambigüe d'objet pour un savoir et de sujet qui connait » (*op.cit.* p. 323). Il est cet être vivant qui, de l'intérieur de la vie à laquelle il appartient et qui le traverse pareillement, construit des représentations qui sont le socle de sa vie et sur la base desquelles, « il détient cette étrange capacité de pouvoir se représenter justement la vie » (*op.cit.* p. 363). Quant à la question du langage, ce n'est pas la langue, en tant que lois internes ou parenté avec d'autres langues qui s'inscrit dans le domaine des sciences humaines, mais bien comment l'humain se « représente le sens des mots ou des propositions qu'il énonce » (*op.cit.* p.364) et en donne conjointement, une représentation du langage lui-même. Idem pour les dimensions économiques, qui ne se restreignent pas aux lois des mécanismes de production, de distribution mais qui prennent en compte comment l'homme, travaillant, consommant, « forme la représentation de ses besoins, de la société par laquelle, avec laquelle ou contre laquelle il les satisfait » (*op.cit.*). Les sciences humaines, que l'auteur définit en trois entités principales[266] n'ont pas pour socle de réflexion, la vie, le travail et le langage humain, mais les conduites, les gestes, la parole ou les textes que l'humain composent eu égard aux entités dans lesquelles il évolue. Elles occupent donc cet écart qui « sépare (non sans les unir) la biologie, l'économie, la philologie, de ce qui leur donne possibilité dans l'être même de l'homme » (*op.cit.* p.365).

Ce bref tour de piste a surtout pour but de nous rappeler les liens qui s'ancrent historiquement entre ces diverses disciplines et leur glissement progressif vers une science de l'homme. Homme qui, dans l'entrecroisement qu'il dessine, de par sa double disposition d'être biologique, produisant, parlant en directe interdépendance avec la vie, l'économie, le langage peut dès lors se servir des connaissances acquises dans les domaines empiriques, pour bâtir un savoir sur lui-même. Se perpétue donc un amarrage et une imbrication plus ou moins intense avec les sciences desquelles ces humanités sont nées, les sciences humaines s'adressant bien à l'homme « dans la mesure où il vit, où il parle, où il produit » (*op.cit.* p. 362). Il devient alors l'être à partir duquel la connaissance peut être constituée, mais une connaissance qui on le voit, s'attache d'une part à tenir éloignées les puissances non maîtrisées et ouvertes sur des qualités latentes, tout autant qu'à garder une certaine emprise sur un monde dont il se fait désormais le noyau. En découle un débat toujours vif, tentant de départager les critères qui feraient des sciences humaines et sociales une science en tant que telle. Si dans l'ouvrage de Foucault, longuement cité, il va s'en dire que les sciences humaines ne représentent pas une science, (dans la mesure où elles ne répondent pas au critère d'objectivité et de systématicité) mais une constitution autre du savoir, le débat est à la source de la dichotomie à l'intérieur de la sociologie même, notamment entre un modèle de scientificité repris de la raison expérimentale, directement héritière des sciences de la nature (tradition comtienne et durkheimienne) et un modèle compréhensif basé sur une raison interprétative ouvrant la question de l'herméneutique. En sus – tout en y trouvant ancrage – de cette distinction dualiste, (qui sera remise en question par Ricœur, redonnant aux oppositions explicative et compréhensive, des

[266] La région psychologique reliée à la biologie, sociologique reliée à l'économie, celle des études littéraires et des mythes reliée à la philologie.

dimensions complémentaires) une multiplicité de méthodes spécifiques à la discipline sociologique est à l'œuvre : quantitative, qualitative, longitudinale, transversale, dynamique ou statique, comparative, etc. portée à partir d'un regard de l'individu, des groupes, des cadres de l'expérience, des épreuves, des différents registres d'engagement en situation, etc.

Sans entrer dans une lecture des diverses épistémologies, ontologies et méthodologies respectives de chaque tradition sociologique, philosophique, poétique, qui sortirait du cadre ce cette ethnographie, nous nous concentrerons sur les aspects spécifiques au langage et notamment les différences qui s'expriment d'un point de vue général, entre philosophie, sociologie, poétique mais aussi à partir de quels critères cette langue trouve légitimité dans la discipline dans laquelle elle s'inscrit (ouvrant donc chacune à différents paradigmes).

Outre la légitimité, qui dès lors se mesure à l'aune de la vérité ou de certaines conventions à prétention hégémonique admises dans chaque paradigme, et qui a longtemps balayé la question de la vérité en poésie[267], il nous paraît urgent de considérer (en suivant en cela Citton), non pas tant les critères exclusifs science/non science, légitime/illégitime[268] ou à l'inverse de s'éparpiller dans un relativisme suranné, faisant de la transdisciplinarité un marasme confusionnel par un décloisonnement non régulé ; la notion de « pertinence »[269]. Celle-ci relève alors plutôt d'une adéquation aux problèmes rencontrés et ouvre le débat quant aux spécificités réflexives, sans toutefois remettre en cause la question de la vérité qui caractérise l'entreprise méthodologique scientifique « conçue comme l'adéquation entre une certaine représentation du monde et l'état des choses dont elle est censée rendre compte » (*op.cit.* p. 34). A ce stade, il reste à mettre en exergue que la poésie, historiquement messagère des Dieux, (dont l'aède reçoit par l'inspiration, la parole des Muses), s'est vue recalée, exilée « par une autre sorte de prétention à la vérité, celle qui vient de ce qu'on nomme la science »[270], notamment sous l'impulsion de la cosmologie galiléenne et le développement des techniques, qui on l'a vu, n'avaient plus pour enjeu d'interpréter les messages divins, mais bien de remettre au centre l'homme et ses tentatives visant à percer les secrets que la nature voilait. Ainsi user du principe de pertinence auquel nous préférons encore la notion d'harmonie faisant référence à une multiplicité de sons en correspondances qui offrent mélodie et rythme, revient bien à mettre en évidence le paradigme dans lequel s'inscrit la lecture des *faits*, qui ne suffisent pas à être énumérés pour faire science, ni qui justifieraient l'écartement du poétique selon l'argument d'une vérité vérifiable ; et ainsi à partir de notre terrain, en dégager ses entours. Citton donne l'exemple d'un listage des faits d'une journée vécue (le nombre de légumes mangés, les livres ouverts, les habits portés), si ces éléments, dans leur dénombrement par exemple correspondent à *ce qui a été*, ils peuvent malgré leur critère de vérité être sans pertinence en fonction de la question qui pose problème. L'harmonie tient donc davantage à l'éthique en ce qu'elle inclut la dimension des finalités de la recherche[271] (entendue comme *visée*), et relève alors d'une *perspective* prenant socle dans un espace référentiel, et se frottant à la règle disciplinaire (une rigueur de la

[267] Rappelons tout de même le courant du romantisme allemand. Hadot (2004, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire d'idée de nature*. Gallimard, p.282) nous rappelle l'ouvrage de 1750, de Baumgarten « *Aesthetica* », qui affirme, « qu'à côté d'une 'vérité logique', il y avait place pour une 'vérité esthétique', opposant par exemple l'éclipse observée par les astronomes et les mathématiciens, à l'éclipse perçue d'une manière émotive par le berger qui en parle avec sa bien-aimée. ». Différence d'approches, comme nous le rappelle l'auteur qui sera reprise par Kant. Ricœur rediscutera cette dichotomie, en redonnant à la perception subjective, et à la connaissance, une articulation plus nuancée.

[268] Cette opposition est néanmoins au cœur dans notre propos général, puisqu'il s'agit ici d'ouvrir à une configuration créative. Au sens de Thévenot (2006), Les configurations créatives dans les humanités et figurations de l'humanité entrent pourtant bien dans un « ordre de qualification légitime » en regard des biens communs accordés à la sphère des sciences humaines, mais qui sera alors à réengager dans un propos plus fin, ouvrant la question des « formes plurielles d'estime sociale » à l'intérieur de la communauté scientifique, elle-même dans des controverses et des disputes. Si nous proposons la notion de pertinence, c'est qu'elle s'inscrit dans une coordination ajustée d'abord au terrain dans lequel s'inscrit cette ethnographie. Tout l'enjeu étant alors de faire résonner cet ajustement du proche tout autant que les figurations *par* le poème, à l'aune de leur argumentation publique.

[269] Citton, Y. (2013). *Pour une interprétation littéraire des controverses scientifiques*. Quae, p.32.

[270] Thélot, J. (2013). *Le travail vivant de la poésie*. Encre Marine, p.64.

[271] Au sens de Thélot (*op.cit.*), « la vérité d'un ensemble de données est subordonnée à la pertinence de ces données, c'est-à-dire à leur intégration (possible) dans des pratiques concrètes et dans des finalités existentielles. » p. 34.

démarche qualitative articulée selon une certaine méthode), mais débouchant sur une intelligence pratique, tenant éminemment compte des variations en situations, des « impertinences » (*op.cit.* p. 36) qui laissent possible de « se rendre attentif à ce que nos modes de traitement excluent de notre attention » (*op.cit.* p. 37) (le propre de l'étonnement) et ouvrent au long (et pluriel) processus herméneutique des situations. Processus dont l'écrit (pluriel lui aussi) peint le sillage d'une embarcation, dont le gouvernail aurait auguré plusieurs directions complémentaires. Cette pluralité demeurerait ainsi inscrite dans un horizon où la vérité ne serait pas uniformément comprise.

C'est à partir de notre propre ancrage d'enquête et de son écheveau problématique que précisément la question de l'harmonie[272] du poétique viendra toquer dans la suite de notre propos. Cette invite sera déployée par l'ouverture à l'analyse ricœurienne de la métaphore vive, et plus globalement de la poétique en lien à l'action, la repositionnant dans le contexte d'un texte sociologique, pour faire résonner philosophie et poétique d'une part, mais aussi sociologie et poétique.

Ricœur, entrant en discussion avec une approche structuraliste inspirée de la linguistique structurale saussurienne, réouvre la question du langage à ses dimensions profondément liées à l'action, tant dans ses vertus de configuration, à savoir, comment l'expérience peut être racontée, et de reconfiguration, comment alors ce raconté offre un espace de transformation humaine. Cette discussion viendra en résonance à un retour en fin de chapitre sur notre questionnement initial, à savoir comment écrire les sciences humaines, et quelle place peut dès lors être admise dans une dimension analytique, à la question du poétique.

Ainsi en prenant appui sur la réflexion de l'auteur quant à une poétique de l'action, (1.2.2) nous développerons en ce chapitre, premièrement une proposition vers un pluralisme des manières d'écrire les humanités (1.2.3), mettant en lien la question du poétique avec la sociologie, et ses promesses quant à ses possibles redescriptions métaphoriques tout en prenant en compte la spécificité d'un sujet non représentable tel quel l'attente se propose à la réflexion (1.2.4.) En second niveau, sera donné un lien direct à notre méthodologie de recherche (Livre2), qui prend comme support relationnel premier aux personnes usagères des dispositifs d'urgence, le poème.

1.2.2. Le ventre du langage, et l'enfantement d'une parole reliée

Jetz tritt aus ihm di Ähnlichkeit hervor [273]

La discussion de l'ouvrage de Michel Foucault nous a permis de comprendre comment les dimensions du travail, de la vie, du langage suivaient un parcours connexe dans leurs liens à la représentation, la classification et ses limites, ouvrant à l'inscription de l'homme dans le temps de sa finitude et de sa réflexion sur ses propres actions (vivre, parler, échanger), et dès lors aux sciences humaines. Ces entités nouvelles permettant à l'homme d'apparaître à la pointe de cette longue archéologie, marquent pourtant une distinction de taille quant au retour éternel de la question du langage. Foucault distingue bien sa suprématie, notamment car il traverse tout le large spectre des sciences humaines, « puisque c'est à travers le langage, et en lui que la pensée peut penser ; de sorte qu'il est en lui-même une positivité qui vaut comme le fondamental » (*op.cit.* p.392). La linguistique y joue le rôle de « déchiffrement premier ; sous un regard armé par elle, les choses n'accèdent à l'existence que dans la mesure où elles peuvent former les éléments d'un système signifiant » (*op.cit.* p.393). Mais comme le rappelle l'auteur, cette discipline remettant au premier plan le langage, ne parle pourtant pas de « l'homme lui-même » (*op.cit.*) et reste ainsi déliée de son inscription ancrée dans le monde qu'il habite. La transformation de la langue et des contextes dans lesquels s'est

[272] Rappelons que l'harmonie au sens musical n'exclut pas les dissonances. L'articulation des accords, du timbre, du rythme, inclut parfois des éléments en tension, qui donne à la musique son caractère vif et dont la tension aura pour visée de mener à une résolution progressive.

[273] Rilke, R M. (1994). *Poèmes à la nuit*. Verdier, p. 62. (Voici que la ressemblance s'en dégage)

inscrite son évolution peut ainsi être mise en parallèle de l'ascendant que l'homme a pris sur le monde, le considérant progressivement comme séparé de lui et possiblement soumis à ses intérêts. Cette dissociation progressive travaillée en profondeur par Latour dans l'agencement d'un grand partage (et reprenant en partie le long travail de Descola) est révélée notamment dans la dimension d'une langue qui perd progressivement ses principales figures de la ressemblance. Ce qui, non sans rappeler son lien aux puissances célestes, inscrivait alors l'humain non pas seulement dans un langage anthropocentré, mais déjà le situait dans un rapport cosmologique, puisque l'homme n'était que le partenaire embarrassé d'une langue qui provenait d'entités souveraines avec lesquelles il devait se tenir en respect et dont il n'avait que la timide prétention de révéler partiellement. Le tournant sémiotique qui a graduellement « autonomisé le sens en plaçant entre parenthèse d'une part la question de la référence au monde naturel et, de l'autre, l'identité des sujets parlants et pensants »[274], a fait du langage un monde en soi refermé sur lui-même qui, dans les pôles scindés entre nature et culture qui fondaient la dichotomie des modernes avait semblé occuper « un milieu laissé vide » maintenant à distance et se maintenant pareillement à l'écart, la considération « des natures et des sociétés » (*op.cit.*). Or, Latour montre bien dans son ouvrage que ce grand partage ne pouvait qu'être troublé par ce qu'il nomme des quasi-objets et quasi-sujets qui, à la fois « réels, discursifs et sociaux », venaient sans cesse mettre à l'épreuve cette dichotomie. Mise à l'épreuve que la sémiotique, « éludant le double problème des liens avec le référent et avec le contexte » (*op.cit.*) et où le texte fait sens seul, se gardait de coordonner. La dichotomie entre langue et parole inaugurée par Saussure, marque cette séparation sans liaison. La seconde, nommée le *côté exécutif de la langue*, Saussure « l'écarte en tant qu'objet d'étude »[275] resserrant son travail sur la langue seule, son dessein étant « d'asseoir la linguistique sur des bases systémiques – et donc scientifiques » (*op.cit.*). Son autonomie abandonne « la nature aux épistémologues et la société aux sociologues » (Latour, *op.cit.* p. 87) rendant impraticable la mise en lien de ces trois ressources et redimensionnant également la possibilité de revoir l'homme comme médiateur entre les répertoires (qui le considérerait dès lors immanquablement lié aux entités qu'il observe, exploite, narre) et la langue comme potentielle triple médiatrice : de l'homme vers le monde (dimension ontologique), entre l'homme et l'homme (rapport à autrui et dimension morale), de soi à soi (dimension psychologique et support de l'herméneutique du soi)[276].

Conservant tout autant dans les disciplines des sciences humaines une division entre « les choses en soi » (les sciences de la nature) et les « hommes entre eux » (*op.cit.* p.108) (les *sciences* de la culture), la médiation entre les quatre registres définis par Latour (*op.cit.* p.121) : la réalité extérieure, le lien social, le sens des actants, l'Etre, s'ouvre néanmoins dans la pragmatique des vécus, rendant poreuses les limites entre les quatre domaines et débordant par là-même les catégories inscrites dans l'épistémè moderne. Il apparaît qu'il n'est plus possible de scinder arbitrairement par exemple le sens et le social, la réalité et les récits, ou encore les objets techniques et les désirs sociaux, tant est que la considération de n'importe quel quasi-objets nous révèle bien son appartenance au multiple et de sorte crée des ponts entre collectifs, individus, objets, récits, voire même déborde les classifications sédimentées.

Une première occurrence se met en lumière, le texte qui rend partageable en sociologie, les dimensions interprétatives des vécus, des objets, des liens, est elle-même une chose reliée au monde, qui se façonne et est façonnée par lui, qui, loin de constituer un monde en soi hermétique, (tel que la linguistique structurale le pense) se mêlent aux êtres, aux collectifs, aux mémoires architecturales littéraires et scientifiques dépositaires des gestes qui les ont précédés, qui les racontent, tout en reliant les êtres et les choses entre elles. S'intéresser ainsi au texte ne constitue pas à l'égard du monde, un espace sanctuarisé, il devient constitutif et constituant des choses, « le

[274] Latour, B. (1997). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. La Découverte poche, p.85.
[275] Roesler, L. (2020). La "reconstruction » de la présence : Yves Bonnefoy et l'outil linguistique. *Fabula-Littérature Histoire Théorie*. 24. §21.
[276] Ricœur, P. (1978). Philosophie et langage. *Revue philosophique de la France et de l'Etranger. 168*(4). 449-463, p. 454 & 458.

discours n'est pas un monde en soi, mais une population d'actants qui se mêlent aux choses comme aux sociétés, qui font tenir les unes et les autres, et qui les tiennent »[277]. Ricœur montre précisément à cet égard à quel point la scission saussurienne, bien qu'elle se justifie par ses postulats méthodologiques où « l'ensemble des signes doit être tenu pour un système clos »[278] d'où l'analyse des relations à l'intérieur de la langue, se constitue sans prise en compte d'un dehors et demeure « une coupure appauvrissante »[279] . La langue pour Ricœur « ne s'actualise que dans l'acte de parole » (*op.cit.*) (les instances de discours au sens de Benveniste), elle est foncièrement liée au monde qui déborde le texte, visant un « réel extralinguistique qui est son référent … le discours est au sujet des choses »[280]. Le savoir ne constitue donc pas une entité séparée, à l'écart des empiètements du monde et le langage qui en augure son partage aux potentiels lecteurs et lectrices n'est pas un matériau sans consistance qui serait comme un outil de découpage institué dans les règles et structures linguistiques préétablies ou une fixation par l'écriture tel un « facteur purement extérieur et matériel »[281]. Le langage porté aux situations intersubjectives dans le discours, peut bien selon Ricœur être étendu à l'œuvre, dans ses dimensions constitutives d'une « intention de dire » (*op.cit.* p.139), de « dire quelque chose sur quelque chose » (*op.cit.* p.140), tout en permettant à la parole de se fixer dans l'écriture. De mettre alors à la fois « l'événement du discours à l'abri de la destruction » (*op.cit.* p. 111) et redonner au texte une certaine autonomie vis-à-vis des intentions de son auteurice, dans un matériau qui n'est pas celui du dialogue direct.

> Contre une métaphysique naïve qui concevrait le monde comme une collection d'entités séparées, il faut au contraire affirmer que chaque chose adhère au tissu du monde, et comme telle, réfracte l'invisible du tout. Ce qui revient à dire que l'expérience 'primaire' de l'être, par-delà son découpage établi par le langage institué est celle d'une structure fondamentalement métaphorique. La métaphore donne à voir l'enchevêtrement 'sauvage' de toute chose et du monde, le chiasme de l'être 'élémentaire' et du *ceci* contingent »[282].

Le texte n'est ainsi pas seulement dépositaire neutre d'une expérience passée, dont l'assemblage des mots n'aurait aucune réalité textuelle, aucun ralliement aux choses – comme « si les textes constituaient une réalité transparente »[283] – mais s'inscrit, par son registre de déplacement référentiel (notamment comme nous le verrons, dans son maillage poétique), dans une entité de possible ouvert vers le devant de lui-même. Il prend alors en sociologie, puisqu'il y est directement relié aux éléments empiriques de l'enquête, son plein à-propos réflexif.

On pourrait penser que le courant phénoménologique, ouvrant par exemple dans la pensée heideggerienne, les étants à l'Être, et éployant une dimension attentionnelle rendant grâce aux présences, à l'émergence, et à l'Être, qui, soumis à « un perpétuel devenir … n'est pas une chose parmi d'autres, mais il est actualité, présence »[284], ou relativement à la question de la chair merleau-pontienne[285], aurait eu pour vertu d'ouvrir d'avantage à la notion de quasi-objets, ne s'affiliant ni complètement à la nature, ni « à la société, ni au sujet »[286] dans le registre des sciences humaines. Elle a en ce sens, manqué selon Latour, le saut lui permettant de sortir de son cercle fermé et de se frotter, sans précaution limitante, tant à « la centrale hydro-électrique au bord du Rhin, dans les

---

277 Latour, B. (1997). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique.* La Découverte poche, p.123.
278 Ricœur, P. (1978). Philosophie et langage. *Revue philosophique de la France et de l'Etranger. 168*(4). 449-463, p. 451.
279 Dosse, F. (2007). La capabilité à l'épreuve des sciences humaines. In C. Delacroix ; F. Dosse & P. Garcia. *Paul Ricœur et les sciences humaines.* La Découverte, pp. 13-35, p. 23.
280 Ricœur, P. (1978). Philosophie et langage. *Revue philosophique de la France et de l'Etranger. 168*(4). 449-463, p. 456.
281 Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action.* Seuil, p. 111.
282 Pinson, J.C. (1995). *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine.* Champ Vallon, p. 105.
283 Citton, Y. (2013). *Pour une interprétation littéraire des controverses scientifiques.* Quae. p. 40.
284 Hadot, P. (2004). *Le voile d'Isis.* Gallimard, p. 390-391.
285 « La chair dont nous parlons n'est pas la matière. Elle est l'enroulement du visible sur le corps voyant, du tangible sur le corps touchant, qui est attesté notamment quand le corps se voit, se touche en train de voir et de toucher les choses, de sorte que simultanément, *comme* tangible il descend parmi elles, *comme* touchant il les domine toutes et tire de lui-même ce rapport, et même ce double rapport par déhiscence ou fission dans sa masse ». Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible.* Gallimard, p. 189.
286 Latour, B. (1997). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique.* La Découverte poche, p.88.

particules subatomiques, dans les chaussures Adidas autant que dans les vieux sabots de bois creusés à la main, dans l'agrobusiness autant que dans le vieux paysage, dans le calcul marchand autant que dans les vers déchirants d'Hölderlin » (*op.cit.* p. 89). En somme de plonger dans les affres du monde, que des sciences exactes. Cet échec tient peut-être aussi en son « projet d'auto-fondation radicale »[287] que Ricœur vient à discuter, à partir de sa greffe herméneutique qui entend ouvrir la compréhension de soi par la médiation des signes, des symboles et des textes (et redonner alors une importance première à la question des médiations).

> La phénoménologie, dans son exercice effectif et non plus dans la théorisation qu'elle s'applique à elle-même et à ses prétentions ultimes, marque déjà l'éloignement plus que la réalisation du rêve d'une telle fondation radicale dans la transparence du sujet à lui-même » (*op.cit.* p.26).

L'anthropologie des sciences et des techniques ainsi que la sociologie pragmatique française, redonnent à la fois la parole aux êtres sans parole et aux entités non vivantes. Elles développent par ailleurs toute une réflexion débordant l'intersubjectivité et le discours, constituant une amplitude dans la variabilité des figurations de soi en fonction des divers registres d'engagement, tenant compte des investissements de formes, et ce sans s'arrimer seulement aux composantes langagières[288]. Elles ouvrent en ceci pareillement des attentions quant aux correspondances entre des ordres distincts de réalité. On peut également dire, du point de vue philosophique vers le socius, que le travail de Ricœur a été d'une grande innovation, dans la capacité accordée au texte à redimensionner l'action, ouverte alors à de multiples possibles par les mondes qui se proposent au-devant de lui, mais plus globalement prenant en compte les limites d'un cogito s'auto-affirmant et réintégrant la puissance de vie à ses points de résistance qui ne cessent d'y inclure une dimension d'involontaire, dont font par exemple partie les déterminations sociales, mais que Ricœur aura à cœur tout « en acceptant leurs conditionnements » de ne jamais y « réduire l'homme »[289]. Des interférences donc entre les enclosures mettant à distance monde des choses et mondes des vivants, monde des idées et mondes de l'agir, mondes du texte et action.

Si ces passerelles disciplinaires démontrent un enrichissement mutuel tout autant qu'une conception moins dualiste du monde, et que l'on commence d'apercevoir le texte comme un véritable *organe*, rien n'est encore dit du texte spécifiquement en lien à sa formalisation par l'écriture sociologique, qui pourtant viendra donner mondanité aux analyses d'enquête.

Thévenot dans son article de 2006 creuse bien la question des configurations créatives dans les humanités, il vient interroger le médium qui vise à « produire des figurations de l'Humanité, plus précisément des formes de gouvernement de la vie humaine en société »[290] et comment ces dispositifs créatifs – et notamment ceux puisés au trésor de la littérature – viennent insuffler des savoirs nouveaux mais par ailleurs prennent aussi le risque de dédouanement amputé face à la communauté accordée sur des critères qualifiés de légitimes. Il n'est pas déroutant de découvrir une hostilité face à l'approche de l'étrangeté qui vient à la communauté constituée[291] rendant seules recevables les configurations qui suivent « les canons de la production dans des disciplines normalisées » (*op.cit.* p. 285). Les franchissements de frontières entre disciplines, ou même à l'intérieur de chacune d'elles, ne se font ainsi pas souvent sans douleur, dans le « prix à payer »[292]

---

[287] Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action.* Seuil, p. 139, p.27.

[288] Nous reviendrons ultérieurement à cette sociologie, dans laquelle nous ancrons notre démarche propre et ce, spécifiquement dans la trace laissée par Thévenot puis Breviglieri relativement au registre du proche et aux dimensions de familiarité offertes par un espace progressivement investi.

[289] Dosse, F. (2007). La capabilité à l'épreuve des sciences humaines. In C. Delacroix ; F. Dosse & P. Garcia. *Paul Ricœur et les sciences humaines*. La Découverte, pp. 13-35, p.17.

[290] Thévenot, L (2006). Configurations créatives dans les humanités et figurations de l'humanité, p.2.

[291] Nous faisons davantage ici référence à l'ouvrage de Stavo Debauge, J. (2017). *Qu'est-ce que l'hospitalité. Recevoir l'étranger à la communauté*. Liber – dans l'épreuve de sa venue et l'encaissement du choc par la communauté hospitalière qu'au titre d'Agier (2018. *L'étranger qui vient. Repenser l'hospitalité*. Seuil.) rappelant les mots que j'use dans ma phrase.

[292] Lemieux, C. (2012). Philosophie, sociologie : le prix du passage. *Sociologie. 2*(3). 199-209.

relatif à l'enjambement. Avant de percevoir les propositions singulières de l'ethnographie, qui s'inscriront justement dans des manières de composer créativement, revenons brièvement dans les traces qui rendent compte des spécificités disciplinaires et de leurs espaces mitoyens tout autant que des palissades levées.

Fort d'une longue histoire des sciences sociales tentant de progressivement s'affranchir de leur paternité philosophique et accéder à la reconnaissance d'une véritable science *du* social (rappelons-nous la dénomination positiviste comtienne de physique sociale et des critères de scientificité relevés plus haut), celles-ci n'ont que tardivement concédé à l'interprétation sa valeur. Elles se sont bien davantage tenues durant tout le 19ème siècle « du côté de la découverte des invariants, des régularités, des mécanismes de reproduction, des phénomènes statiques, des logiques binaires, … puis au 20ème siècle avec la domination des grands paradigmes unitaires comme le fonctionnalisme, le marxisme ou le structuralisme »[293]. Les tenants d'une position démarcationniste relèvent en outre que la philosophie, amenée à composer un maniement habile de concepts, reste dès lors très hors-sol quant à la rigueur d'une méthodologie d'enquête prenant le risque du frottement au corps du travail empirique. Lemieux (*op.cit.*) se distanciant du courant opposé, à savoir intégrationniste (qui tend à unifier les deux disciplines), développe une position médiane appelée « conversionnisme » (*op.cit.* p. 200), qui marque la nécessité de ne pas tenir ces deux disciplines dans l'indifférence mutuelle, « la philosophie se présente comme le meilleur partenaire pour rappeler continûment, en sciences sociales, l'exigence de se porter, à partir d'objets empiriquement situés, au niveau d'une réflexion plus générale sur l'homme et les sociétés » (*op.cit.* p. 203). En découlent de multiples « emprunts » aux concepts philosophiques pour leur donner résonance dans la matière sociologique, on rappellera par exemple, la notion de grammaire d'actions que la sociologie pragmatique emploie ou celle d'une composition des cités s'appuyant sur de grandes œuvres philosophiques (Bossuet, Rousseau, etc.). Une aire de la sociologie et de la philosophie se voit coordonnée dans ce tournant pragmatique de la sociologie, redonnant à l'action « une part explicite et réfléchie » (Dosse, *op.cit.* p. 128) et redimensionnant alors plus humainement, même plus *ambiantalement*, les modalités structurelles stables dans lesquelles le sujet restait destitué. On prend conscience que

> Les sciences humaines ne peuvent devenir humaines qu'à condition de passer par un stade de réflexivité qui induit une traversée herméneutique et ouvre sur la valorisation des phénomènes émergents, des processus de changement, de l'événementialisation, du sens, de l'intersubjectivité, des compétences des acteurs sociaux, des conventions.» (*op.cit.* p. 127).

Ces dernières ont su donc trouver en leur articulation, les bienfaits d'un enrichissement mutuel *assumé*, car par ailleurs ni la sociologie ne reste rivée à un seul dimensionnement d'une société en acte, « les actes, la liberté, la conscience – qu'ils soient collectifs ou individuels, qu'ils représentent des degrés réduits de la liberté (réalisation novatrice) ou des degrés intenses (décision et création) – placent le domaine de l'étude de la sociologie et des autres sciences humaines au voisinage direct de celui de la philosophie »[294] ; ni la philosophie, une seule discipline scolastique retirée du monde. La philosophie est aussi une manière de vivre, comme Pierre Hadot, citant Kant, la défend : « Quand vas-tu enfin commencer à vivre vertueusement, disait Platon à un vieillard qui lui racontait qu'il écoutait des leçons sur la vertu. Il ne s'agit pas de spéculer toujours, mais il faut une bonne fois penser à passer à l'exercice ».[295] Les deux restent donc immanquablement reliées, sans toutefois se confondre. Et dès lors elles composent en se nourrissant mutuellement, une *anthropologie philosophique*, où la cohérence du logos, le sens du muthos et la profondeur du pathos se doivent de

[293] Dosse, F. (2008). *Paul Ricœur Le sens d'une vie. (1913-2005). Chapitres annexés*. La Découverte, p. 127.
[294] Gurvitch, G. (1957). *Cahiers Internationaux de Sociologie, Janvier-Juin, nouvelle série. 22*. 3-14, p. 10
[295] Hadot, P. (1998). Etudes de philosophie ancienne. Belles Lettres, p. 228. Cité in P. Hadot. (2002). *Exercices spirituels et philosophie antique*. Albin Michel, p. 12.

cohabiter [296]. Et là notre attention au poétique vient s'immiscer, au sens de Ricœur, le pathos est bien « l'origine non philosophique, la matrice poétique de l'anthropologie philosophique » (*op.cit.* p. 24), incarnant une compréhension pré-philosophique à qui ne peut être fait droit sans l'immanquable action de « briser la clôture du discours conceptuel » (*op.cit.* p.10).

Du côté de la philosophie en lien à la poésie, l'histoire serait bien longue à déplier, elle outrepasserait de beaucoup le centre de ce travail d'enquête, nous nous limiterons à en rappeler quelques points centrés spécifiquement sur leur écriture, qui se feront balises pour inaugurer nos propositions finales.

On connait le différend ancien qui existe entre poésie et philosophie. Socrate bannit le poète de la cité, le poète est un homme dangereux, il séduit et transmet par le langage inspiré des muses, les passions. On trouve dans les dialogues de Platon la référence à une « possession, un délire » [297]. Il est donc nécessaire de le voir mis en dehors de la cité, pour poursuivre l'éducation raisonnée des citoyens et ne pas voir leurs âmes contaminées par cette habitude de s'émouvoir. Mais il convient de nuancer cette affirmation portée bien souvent en seule opposition. Pour Platon, dont le procès fait au poète est spécifiquement politique, le poète peut être néanmoins recevable à la condition qu'il se fasse « charpentier », c'est-à-dire qu'il donne un regard crédible, une « image fidèle » [298] des hommes en action, et c'est surtout en lien à sa réception que les précautions s'imposent « on peut parfaitement se laisser aller au charme de ces poésies si l'on dispose du contrepoison », (*op.cit.* p.219), à savoir l'éducation. Or l'éducation platonicienne intègre la musique, à cette époque rarement séparée des textes, les poèmes. Et c'est la teneur de ces textes que Platon accuse. Il réprouve spécifiquement les dimensions de l'illusoire, considérée comme tromperie. Si l'imitation fidèle n'est pourtant pas simple copie (Ricœur en fera son point d'argument fort en lien à la mimèsis reprise d'Aristote), elle se doit de répondre à certaines conditions, premièrement « une bonne connaissance de l'original. Dans le Politique, la bonne imitation est l'œuvre de ' ceux qui savent' » (on retrouve ici l'importance de la référence que nous reprendrons plus avant), et la ressemblance est avant tout cherchée par l'imitation du beau. Une seconde condition tient à une réflexion quant aux ressources mises à disposition pour parvenir à une imitation juste, il s'agira de « trouver les artifices propres à rendre fidèlement la nature (l'essence) de l'original » (*op.cit.*, p. 226). Enfin dernière condition, la visée tenant à « la rectitude du but poursuivi » (*op.cit.* p.227), le but étant « évidemment d'éduquer convenablement les gardiens, faire en sorte que les imitations qu'ils entendent ou pratiquent favorisent la vertu et éloignent les vices » (*op.cit.*). Ainsi l'ardeur et le désir, au cœur des trois principes de l'âme juste, ne vient pas corrompre son équilibre pour autant que reste mis en adéquation le troisième principe commandeur, celui de raison. « Dans le cas où le charme si puissant de la poésie alliée à la musique ébranle les principes de l'ardeur et du désir, l'âme n'a rien à redouter si elle a réalisé l'accord qui caractérise la vertu de justice » (*op.cit.* p.229). On se souviendra de cette précaution, lorsqu'il s'agira d'aborder la question des limites du poétique [299] dans le cadre d'un travail de thèse, mais elle nous engage déjà sur le chemin de l'importance que donne Ricœur à une riposte face aux propos abondants d'une poésie sans référence, d'une poésie repliée sur elle-même ou versée dans une seule conduite d'évasion ou de communion sentimentale immédiate entre soi et la nature. Au contraire, la mimèsis est bien « du monde. Elle ne préserve pas seulement la fonction référentielle du discours poétique, en tant que mimèsis phuseôs, elle lie cette fonction référentielle à la révélation du Réel comme Acte » [300], et dans son lien, en conserve une distance distincte de la fusion romantique. La mimèsis si elle est imitation régulée de l'action est également le propos qui permet aux événements dont on ne peut être témoin, d'être racontés : la création du monde par exemple – ou l'attente – « ne pourra être que vraisemblable » [301], puisqu'il

[296] Michel, J. & Porée, J. (2013). Présentation. In P. Ricœur. *Anthropologie philosophique. Ecrits et conférences 3*. (pp.7-18). Seuil, p. 10.
[297] Perceau, S. (2017). Muses, inspiration, création dans la poésie homérique ? *Cahiers de littérature orale. Le poète et l'inspiration. 81*. 89-111, p.89.
[298] Muller, R. (2020). Platon et les poètes dans la République. *Philosophie antique. 20*. 216-236, p. 225.
[299] Voir notamment livre 2 pour la dimension du lien au terrain.
[300] Ricœur, P. (1965). *La métaphore vive*. Seuil, p. 61.
[301] Hadot, P. (1983). Physique et poésie dans le 'Timée' de Platon. *Revue de théologie et de philosophie. 115*(2). 113-133, p. 119.

reste impossible de raconter exactement ce qui s'est passé, ou devra se passer, « mais seulement ce qui a dû [ou devrait] se passer ». Ce n'est ainsi pas anodin que les poètes soient les messagers des Dieux, rappelons que dans l'Antiquité, l'âme du monde commençant à descendre dans son processus d'incarnation, revêt un premier corps, « constitué par l'éther, l'élément matériel le plus subtil, un corps pneumatique…fait de pneuma, de souffle » [302]. Comme cette première matérialisation, le poète, presque en miroir, « donne existence à ce qu'il chante, mais ce qu'il chante étant l'univers, c'est à l'univers même qu'il donne existence, en le recréant dans l'espace magique du chant » (p.273) [303]. Le chant, par son rythme, l'articulation avec les instruments et les paroles chantées, l'harmonie des intervalles pour ces voix monodiques, rappelle alors l'harmonie du cosmos et ouvre en cela des analogies entre les sphères célestes et terrestres. Rebondissant alors sur notre argumentaire, qui tente de donner au texte hébergeant aussi le poème, une dimension constitutive d'un monde et d'un devenir monde, tout en conservant une précieuse filiation avec l'action qu'il *mime*.

En outre, si la controverse du poétique tient dans l'Antiquité dans les propensions du pouvoir d'imitation du langage en tension avec la raison qui permet au philosophe de tenir en équilibre son attelage, le poétique reste bien néanmoins au cœur de l'usage qu'en font également les philosophes. Ricœur dans La métaphore vive (*op.cit.*), rappellera un noyau commun entre rhétorique (l'art de l'éloquence et de la persuasion aristotélicien) et poétique (l'art de composer les poèmes). Si les deux entités conservent une distinction impérative dans la fin qu'elles visent – persuader *vs* imiter, il n'en reste qu'en leur espace mitoyen se tient la figure de la métaphore. Ici encore ramenée au seul niveau d'un segment de discours, le nom, la métaphore y figure conjointement, comme « quelque chose qui arrive au nom » [304] et qui aura pour enjeu différencié de surprendre, dissimuler, ou pour le cas de la poétique, d'ouvrir à la mimèsis. Le poète et le philosophe ont donc certainement en commun l'univers du langage, bien qu'ils n'écrivent pas selon les mêmes contraintes. Le premier est artisan du langage, il « cède l'initiative aux mots, … cisèle les mots » [305], le second articule rigoureusement les concepts, argumente et analyse. L'écriture comme le rappelle Depraz, même si elle ne s'inscrit pas dans d'identiques prétentions, reste dans tous les cas, « motrice pour la pensée » [306], le langage n'y est alors plus considéré comme un simple processus instrumental qui donne forme à une pensée constituée antécédemment. Cette perspective nouvelle, prend réellement son essor à partir des réflexions philosophiques autour du langage lui-même, initiée notamment par le linguiste allemand Willhem Humboldt à la fin du 19ème siècle, prenant le langage tel un « objet d'investigation dont il s'agit de découvrir les règles spécifiques de fonctionnement » (*op.cit.* p. 33). La philosophie analytique anglo-saxonne, inaugure le véritable tournant linguistique en philosophie, qui aura par ailleurs des répercussions majeures dans la prise en compte du discours sur l'action et des dimensions d'interlocution dans ce que l'on nomme la « révolution pragmatique » [307] dans la philosophie analytique qui vient à construire dans les années 50 une « philosophie du langage ordinaire ». On y travaille les dimensions pragmatiques de la langue,

> Le fait qu'en parlant nous accomplissons des actes sociaux, qui vont au-delà de la communication de propositions vraies ou fausses. La théorie des actes de parole et plus généralement ce qu'on a appelé la *pragmatique* s'est imposée comme un composant nécessaire d'une théorie globale du langage. Les philosophes du langage ordinaire ont mis l'accent sur l'activité de parole, qu'ils nomment le *discours*, et dont le langage, conçu comme répertoire de formes, n'est que l'instrument (*op.cit.*).

---

302 Hadot, P. (2004). *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire et l'idée de nature.* Gallimard, p. 91.

303 Selon Hadot, la notion du chant comme existence se retrouve déjà dans les poèmes cosmogoniques pré-socratiques, selon laquelle « l'œuvre littéraire est un microcosme qui imite en quelque sorte le poème gigantesque de l'univers » (p. 273).

304 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive.* Seuil, p. 23.

305 Pinson, J.C. (1995). *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine.* Champ Vallon, p.90

306 Depraz, N. (1999). *Ecrire en phénoménologie, « une autre époque de l'écriture ».* Encre Marine, p.17.

307 Recaneti, F. (2019). Langage, discours, pensée. Leçon inaugurale prononcées au Collège de France. *Collège de France.* § 16.

Cette philosophie du langage ne rencontre en France qu'un pâle accueil, hormis par le linguiste Benveniste qui aura à cœur de considérer, dans le vaste courant linguistique, privilégiant on l'a vu, un regard strictement sémiotique dans une langue close sur elle-même, la dimension de l'énonciation. Il prend à rebours dès lors la tradition saussurienne, qui avait strictement séparé jusqu'alors langue et parole.

> Benveniste a proposé une vision du langage très proche de celle des philosophes du langage ordinaire mais s'inscrivant dans la tradition saussurienne qu'il entreprenait de révolutionner en opposant deux dimensions : la dimension sémiotique, celle du langage comme répertoire formel, comme système de signes, la seule dimension qui intéressât Saussure, et la dimension sémantique, celle de l'énonciation, que découvrait Benveniste. (*op.cit.* §17)

C'est à Benveniste que Ricœur reconnait une dette, qu'il remercie pour lui avoir « fait apercevoir la différence et l'articulation entre les deux linguistiques, celle de la langue et celle du discours »[308]. Deux différences majeures qui conduiront à la transformation de la métaphore en simple trope (dimension du signe dont la rhétorique aujourd'hui y a limité ses abords) à celle de l'énoncé métaphorique (qui ouvre à la sémantique de la phrase) ce qui aura par ailleurs une incidence fondamentale dans la perceptive philosophique, mais aussi, secondairement, spécifiquement dans celle qui nous intéresse, les sciences sociales. Notamment lorsque Ricœur proposera, à partir d'une « métaphore végétale de la greffe »[309] une dimension herméneutique à la philosophie d'inspiration phénoménologique, qui à ses yeux, doit ouvrir le sujet transcendantal et la démarche descriptive, aux médiations symboliques, poétiques. C'est ce qu'Abel nomme le « tournant poétique de la phénoménologie et de l'herméneutique de Ricœur »[310]. À la fois la réduction phénoménologique – l'épochè – n'est plus un geste philosophique initial, il « reçoit désormais une signification épistémologique dérivée : c'est un geste de mise à distance »[311], une suspension de la référence première, (celle définie par le discours descriptif), en somme une « condition négative pour que soit dégagé un mode plus fondamental de référence »[312]. C'est ce premier moment qui est constitutif de la référence poétique, dans la « suspension du rapport direct du discours au réel déjà constitué, déjà décrit avec les ressources du langage ordinaire ou du langage scientifique »[313] qui permet alors de redonner par le langage « des aspects, des qualités, des valeurs de la réalité, qui n'ont pas d'accès au langage directement descriptif » (*op.cit.*). La parole, le poème, le récit déploient ainsi des chemins de compréhension de l'être[314], ouvrant des configurations nouvelles, nous ne sommes ainsi « pas condamnés à revenir toujours à un schématisme originaire, car nous pouvons greffer des schématismes neufs, élargir nos capacités par ce schématisme poétique, généré par la configuration texte, et dû aux variations imaginatives que le texte exerce sur le sujet lecteur, sur son monde. »[315] A la fois la démarche descriptive n'est alors plus la seule condition de vérité et le langage alors s'éploie en deçà du langage même. C'est bien cette véhémence ontologique de la métaphore, de la vérité métaphorique, dont parle Ricœur, qui vient en tension avec la « vérité-adéquation »[316], et qui percute celle des logiciens pour qui « la question de la référence ne vaut que pour les propositions descriptives »[317]. Cet immense pivotement, aura un écho de taille, notamment lorsque l'auteur

[308] Ricœur, P. (1978). Philosophie et langage. *Revue philosophique de la France et de l'Etranger. 168*(4). 449-463. p.455.
[309] Amalric, J-L. (2015). L'épreuve de la métaphore : éléments pour une critique du discours philosophique. *Campinas-SP 35*(2). 419-443, p.428.
[310] Abel, O. (s.d.). Eléments pour comprendre l'herméneutique de Paul Ricœur. *Protestantisme image.*
[311] Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essai d'herméneutique II*. Seuil, p. 28.
[312] Ricœur, P. (1999). *Lectures 2. La contrée des philosophes. Rhétorique, poétique, herméneutique*. Seuil, p.495.
[313] Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essai d'herméneutique II*. Seuil, p.24.
[314] La première fonction de la compréhension chez Ricœur, est de « nous orienter dans une situation. Le comprendre ne s'adresse donc pas à la saisie d'un fait, mais à l'appréhension d'une possibilité d'être. Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essai d'herméneutique II*. Seuil, p.91
[315] Abel, O. (2008, 5 septembre). *Du retournement poétique au paradoxe éthique*. Colloque « Théorie littéraire et herméneutique Ricœurienne », Université de Campinas, Brésil.
[316] Michel, J. (2009). L'ontologie fragmentée. *Laval Théologique et philosophique. 65*(3). 479-487, p. 481.
[317] Ricœur, P. (1978). Philosophie et langage. *Revue philosophique de la France et de l'Etranger. 168*(4). 449-463. p.458.

parviendra à réinscrire le texte comme vecteur d'imagination pour enrichir le potentiel de l'action. Pour Ricœur la référence ne se limite pas à un caractère exclusif du discours descriptif, la référence dédoublée (il reprend un terme de Jakobson) contient le pouvoir de redescription de la réalité, tout en maintenant la tension de la ressemblance. Dans la métaphore il y a bien un « cela est » et un « cela n'est pas » qui donne toute sa puissance au *voir comme.* Par ce double écart face à la phénoménologie, Ricœur marque une différence quant à la centralité de l'homme, tout autant qu'une dissemblance face au trope des linguistes qui trouve attache unique dans le système-langue. Comme le rappelle Michel, « le Dasein et le soi ricœurien ne connaissent pas le même sort »[318] le soi ricœurien s'encombre heureusement et *éthiquement* de l'autre, des institutions, des médiations poétiques alors que le Dasein heideggérien reste tourné vers lui-même dans le souci de sa propre mort. La poétique ricœurienne vient donc, par le biais d'une médiation textuelle, raviver la question du sens de l'être, l'être est alors porté vers des nouveaux possibles, dans une langue à l'état d'émergence. Mais elle vient également rouvrir le langage à l'outre du langage, vers l'avenir du langage. En ce sens, avec la poétique se présente tant un écart face à la linguistique et la philosophie husserlienne que tout autant un renouveau, redonnant à la phénoménologie ses détours herméneutiques et à la sémiotique ses déplacements vers le dehors du texte. En ces deux recompositions, l'accent promis dans notre développement, donné aux sciences sociales n'est pas oublié. Rouvrir le texte vers le monde et la sociologie vers le texte c'est également permettre à l'être de renoncer à « toute prétention à l'auto-position ou à l'auto-fondation »[319] et le tourner alors immanquablement vers autrui, vers le monde et les choses qui constituent l'obligé détour à sa compréhension[320], mais c'est aussi autoriser la philosophie à « renoncer au projet d'une reprise totale du sens dans le concept et faire droit de ce fait aux sources imaginatives de notre réflexion » (*op.cit.*). Ainsi, pour revenir encore à la sociologie, au même titre que la sociologie pragmatique s'est douée d'une compétence à mettre en relief un double pluralisme (des grandeurs du régime public et des engagements différenciés du proche au public), la poétique nous invite au don d'un monde à voir et percevoir « sous les espèces d'un pluralisme ontologique »[321] qui ne considère plus seulement le monde des choses à partir de ses descriptions, mais qui conçoit le langage comme matière propre à articuler des mondes dont la vérité ne tient pas à une copie du réel, mais tout autant à ses possibles, dont la mimèsis se fait conductrice. Ainsi « le monde du poème se porte en avant du réel, y gagne sa réalité en l'informant, tandis que le réel se 'poétise' et s'humanise ».[322] Dans l'élément fictionnel, tissé par le poétique, se déploie l'imagination qui loin d'être un temps mort[323], demeure un temps *suspendu* qui permet « un libre jeu avec des possibilités, dans un état de non-engagement à l'égard du monde de la perception ou de l'action. C'est dans cet état de non-engagement que nous essayons des idées nouvelles, des valeurs nouvelles, des manières nouvelles d'être au monde »[324]. En ce bombement de la philosophie qui ouvre son espace au poétique, de la poétique qui se déplie dans le monde, la sociologie devient donc le lieu d'un entre, que les dimensions poétiques et philosophiques abreuvent, l'homme étant bien cet être intermédiaire qui pense le langage qu'il parle, en parlant le langage qu'il pense, tout en étant pensé par le langage qui le fait devenir et lui donne mémoire. L'une et l'autre forme de vie et forme de langage se composent l'une par l'autre, mutuellement[325]. Jérôme Thelot en reprenant le travail de Cédric Demangeot, parle de l'expérience de la langue comme un « entonnoir », mais pas dans sa seule considération de passage. Le poète met le corps dans l'entonnoir. Le travail de la langue consiste à non seulement

---

318 Michel, J. (2009). L'ontologie fragmentée. *Laval Théologique et philosophique. 65*(3). 479-487, p. 486.

319 Amalric, J-L. (2018). La médiation vulnérable. Puissance, acte et passivité chez Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 9*(2). 44-59, p.55.

320 Pour Ricœur toute interprétation place l'interprète « *in medias res* et jamais au commencement ou à la fin » (Du texte à l'action, *op.cit.*., p. 48), chacun de nous est en ce sens dépositaire d'un héritage et créateur d'une contribution à cet héritage

321 Lebrun, J. (1988). Pour une phénoménologie de l'imagination poétique. *Archives de philosophie. 51*(2). 195-211, p. 206.

322 Roose, M-C. (1996). Le sens du poétique : Approche phénoménologique. *Revue philosophique de Louvain. 94*(4). 646-676, p.664

323 Je préfère à ce propos la notion de temps suspendu que celle déployée par Nicolaï de temps mort de la métaphore (Ateliers d'été, Fonds Ricœur, lundi 13 juin 2022. : Jean-Paul Nicolaï, Fonds Ricœur – EHESS - Les deux temps de *La métaphore vive* et de *Temps et Récit.*)

324 Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essai d'herméneutique II*. Seuil, p. 220.

325 Chevalier, J-C. (2009). Formes de langage, forme de vie. *Modèles linguistiques.3*(989).

désigner « le travail du corps passant par l'entonnoir, mais aussi le travail de l'entonnoir recevant le corps ». Ecrire rassemble ainsi ce double mouvement « de cette langue par ce corps et de ce corps par cette langue, dans lequel l'un naît de l'autre réciproquement »[326] . L'écrire ne peut désormais se restreindre à une simple chicane préfabriquée, elle demeure un labeur trans-crivant le réel éprouvé et respectant « l'attitude de l'artisan, dont l'art consiste à suivre les veines du bois »[327] déjà tracées pour lui dans le tronc, mais perceptibles seulement après un patient travail de « sensibilisation et d'attention incorporé sous forme d'habitude et d'intuition »[328]. En ce sens, elle ne demeure pas loin de l'exercice sociologique qui, ne survolant plus seulement un objet vu du ciel, rétablirait par une « pénétration patiente de l'objet, la communication avec lui »[329].

1.2.3. Redonner au terrain ses possibles. L'impératif de plusieurs échelles d'écriture.

Dans la consistance de l'arc et l'air de la lyre

Allons plus loin dans l'articulation du poétique et de la sociologie et rappelons pour commencer nos deux premiers fils déjà amorcés. Si la démarche ethnographique menée ici est bien toute autre que celle d'une prétendue *récolte*, qu'elle s'inspire davantage de ce que Foucault déploie comme figures de la ressemblance, et premièrement celle de la *convenientia*[330], « sont convenantes les choses qui approchant l'une de l'autre viennent à se jouxter, elles se touchent du bord, leurs franges se mêlent, l'extrémité d'une ligne désigne le début de l'autre » (*op.cit.*), deux plans reliés devaient être tenus conjointement. À la fois le niveau d'un engagement du proche – que nous nommerons poétique du terrain – où les histoires singulières se *jouxtent* dans lesquelles la chercheuse ne peut être tenue extérieure (d'autant qu'elle a elle-même écrit des histoires !) et qui ainsi ne sauraient être traitées à partir du cadre des lois générales ou de la seule mise à distance de données dans le tableau de structures stables ; à la fois, sa mise en lisibilité qui doit nécessairement passer par l'institution du langage et une tradition d'analyse conceptuelle, mais qui pareillement a pour conviction de ne pas minimiser la nécessité de composer avec le niveau d'une langue de l'« invention »[331] ouverte aux champs des possibles, *touchant du bord* les choses. On verra que la concrétisation de la première puise à la source de la seconde, le poétique comme litière du concept, « âme de la prose…de l'humus profond qui la sustente, lui donne son rythme, ses couleurs, ses images »[332] . Un échelonnage multiple se voit prendre sens, tenant sous la voûte du processus allant de l'immersion et le nouage de ses relations jusqu'à leur tenue dans la présentation du texte. Et donc qui s'abreuve à une perspective plus « générative »[333] que taxinomique, tout autant métaphorique que descriptive et analytique. Et gardant également en mémoire une double prudence. Ainsi préserver deux précautions aux effluves marines : celle d'un homme s'effaçant « comme à la limite de la mer un visage de sable »[334], celle d'une langue analysée telle une « forme vide, le coquillage sans la mer, disjoints qu'ils sont de l'*intention de poésie* qui est un rapport particulier du langage au monde, en même temps que du langage au langage »[335]. Ces deux échelles doivent être maintenant précisées,

326 Thelot, J. (2013). *Le travail vivant de la poésie.* Encre Marine, p.84.
327 Meschonnic, H. (2008, De Corlevour) parle bien à ce propos de l'écriture *Dans le bois de la langue*, habile jeu de mots pour mettre en évidence les dérives d'une langue de bois.
328 Citton, Y. (2012). Contre-fictions en médiocratie. *Revue critique de fixxion française contemporaine.* §3
329 Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes.* Gallimard, p.185.
330 Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses.* Tel Gallimard, p. 32.
331 Meschonnic, H. (1999). Le poème doit transformer la pensée. In J. Greisch. *Philosophie, poésie, mystique*. Beauchesne, pp. 155-195, p. 155.
332 Munier, R. (1999). *Sauf-conduit. L'enjeu poétique.* Lettres vives. p.16.
333 Ricœur, P. (1967). La structure, le mot, l'événement. *Esprit. 360*(5). 801-821, p. 813.
334 Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Gallimard, p. 398.
335 Meschonnic, H. (1970). *Pour la poétique I.* Gallimard, p. 30. Meschonnic fait ici la critique de la définition jakobsonienne de la poétique selon lui « syntagmatique, rhétorique, statique, elle aboutit à une notion grammaticale, verbale, de la poésie, que Jakobson noie dans la forme ».

nous l'avions dit, premièrement quant à l'enquête qui s'ouvre par l'engagement de la chercheuse par le texte, secondement, quant au texte qui offre figuration de l'enquête.

En première incise, rappelons que si l'homme a bien été annoncé comme possiblement condamné à une fin prochaine par Michel Foucault qui redonne dans « Les mots et les choses » et son archéologie du savoir, sa très récente émergence et dès lors son tout aussi possible effacement, dans la longue histoire de l'épistémè, loin notre intention présente de donner à contrario, à l'homme sa position centrale de sujet, ni d'ailleurs à l'aune d'une démarche structuraliste de l'évincer de la scène [336]. Ce qui nous intéresse ici c'est à la fois la question du *grand partage* effectué par les modernes, que nous avons déjà évoquée en citant Latour, que la dimension de l'écriture sociologique qui a peu considéré le texte, à la manière de Ricœur, comme profondément relié et influent sur le monde. Redonner à la personne, son importance dans l'enquête relève d'une intention de réouvrir la question de *i.* une science non objective à savoir : l'engagement des acteurs et notamment du sociologue dans un terrain et l'observation des modulations relationnelles qui opèrent à sa venue, tout autant que la familiarité qui permet progressivement d'apaiser le sentiment d'étrangéité partagé et la suspicion à l'œuvre quant à la « la question de l'ambiguïté » du chercheur « à mi-chemin entre le *in-group* et le *out-group* » [337]; *ii.* Une science descriptive : la capacité à rendre compte par le détail de la description, les éléments pertinents de l'observation ; *iii.* Une science interprétative qui inclut et la conduite d'une démarche compréhensive qui œuvre à la dimension de l'explication par l'analyse [338] conceptuelle *et* l'ouverture permise par la suspension référentielle et un espace des possibles imaginés. Redonner au texte son importance est ainsi pareillement tenir compte de son interdépendance avec le milieu, premièrement en ce qu'il vient héberger les diverses étapes de l'ethnographie et deuxièmement, produire une variation de figurations dans ce qu'il donne à lire dans le domaine public ; un texte comme quasi-objet donc.
En lien à ce processus scientifique, Genard [339] à ce propos, rappelle qu'il y a bien à maintenir ensemble au fil de l'exercice d'écriture tout autant que dans l'enquête, une dimension « objectivante » qui s'attache à l'analyse sans perdre pour autant celle qu'il nomme « subjectivante » (p.3) (ou participante). Mais cette articulation risque ici d'induire en erreur, ramenant trop au sujet les conditions de participation. Car dans notre perspective poétique de l'épistémè, le poème ne ramène pas au sujet seul, mais à ses interdépendances et analogies avec l'espace qui lui donne

336 La mort de l'homme était annoncée « dans le retour du langage au premier plan du savoir, tel qu'il s'atteste aussi bien à travers l'émergence des disciplines structurales, que dans le développement des langages formels ou encore dans l'effort d'une certaine littérature » (Sabot, P. (2009). De Kojève À Foucault. La « mort de l'homme » et la querelle de l'humanisme. *Archives de philosophie. 3*(72). 523-540, p.532)

337 Sarcinelli, A-S. (2017). De l'autorité ethnographique à l'autorité du corps et des émotions Réflexions à partir d'un terrain « chez soi » auprès d'une minorité, les « roms » en Italie. In M. Campigotto, R.Dobbels & E. Mescoli (dir.). *Ethnographies du proche. Perspectives réflexives et enjeux de terrain.* Presses Universitaires du Louvain. 17-35, p.26.

338 Si la compréhension a été le creuset de nombreux développements ultérieurs depuis que l'historien Droysen employa pour la première fois en 1850 la terminologie de « 'méthode compréhensive' des faits humains » (Paillé, P. & Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales.* Armand Colin, p. 43.), elle a longtemps eu pour drapeau de se définir à partir d'une exclusion, celle de l'explication. Dilthey a bien sûr marqué fortement cette dichotomie, réservant à l'explication le domaine des sciences de la nature et la dissociant des sciences de l'esprit, nous ramenant à ce qui a déjà été énoncé en lien à l'épistémè classique et notamment la position des « défenseurs des sciences sociales explicatives [qui] estimaient alors que seules les méthodes explicatives pouvaient conférer aux sciences humaines un véritable statut scientifique. » (Genard, J-L. (2011). Expliquer, comprendre, critiquer. Une tentative d'éclaircissement du statut de la sociologie critique à partir des acquis de la pragmatique. *SociologieS*.)Les défenseurs adverses revendiquaient la question de « productions de sens qui contiennent toujours une part d'indétermination » et qui ne répondent pas à des méthodes expérimentales ou à des mises en relations cause-effet. Ricœur estimera « ruineuse » (Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action*. Seuil, p. 75.) l'alternative entre les deux, tentant de montrer que la compréhension (d'un texte par exemple) passe également par son étape explicative. Ricœur, P. (1977) rappelle bien à ce propos que la dichotomie explicative-compréhensive, demeurent pourtant les deux « moments relatifs d'un processus complexe qu'on peut appeler interprétation ». (Expliquer et comprendre. Sur quelques connexions remarquables entre la théorie du texte, la théorie de l'action et la théorie de l'histoire. *Revue Philosophique de Louvain. 75*(25), 126-147, p.127).

339 Genard, J-L. & Roca I Escoda, M. (2010). La rupture épistémologique du chercheur au prix de la trahison des acteurs ? Les tensions entre postures « objectivante » et « participante » dans l'enquête sociologique. *Responsabilité sociale et éthique de la recherche. 12*(1).

contenance et réverbération, qui lui offre « retentissement »[340], « au seuil de l'être » [341]. La poésie offre bien au sens de Rueff, une « désubjectivation subjectivante »[342], c'est en ceci notamment qu'elle tient lieu de pivot argumentatif quant au dualisme de l'expliquer comprendre (ouvrant une alternative que l'on pourrait nommer le décentrement poétique à mi-chemin entre la distance analytique et l'empathie compréhensive) et de la posture subjectivante et objectivante (en ceci qu'elle ramène à un sujet médiatisé).

Lorsque Latour explore la porosité, rendue dichotomie par la pensée moderne, entre rationalité et croyance, entre l'étude de l'esprit de l'homme et celui des objets naturalisés, il tient lieu de rappeler dans la continuité de notre avancement réflexif, sans revenir toutefois longuement à ses propos déjà cités, l'importance de la formation des collectifs « par le brassage et la reconfiguration d'un grand nombre d'objets »[343]. Ainsi s'augure ici le passage entre notre premier niveau : l'enquête et l'importance de réintégrer l'homme *parmi* les choses et notre second : le texte et l'importance de le considérer comme une chose *parmi* les hommes. La réhabilitation d'un écosystème en somme. Les collectifs se réaménagent ainsi également par les énoncés qui leur donnent inscription dans la langue, qui permet en somme leur instauration tout autant que leur traduction. Il y a bien dans l'intention de proposer différentes échelles d'écriture un enjeu d'instauration *et* de traduction.

Si au sens de Steiner « comprendre c'est traduire »[344], il y a assurément des points d'accroches en ouvrant le champ de la traduction au-delà de la considération qu'on lui porte entre les langues, donc également comme Ricœur l'a montré à l'intérieur de chaque langue, mais aussi entre les différentes entités parlantes auxquelles il s'agira de donner voix et dans l'enquête[345] et dans le texte. Rueff a fortement mis en évidence la difficulté de la traduction d'un poème depuis une langue étrangère, et les nombreux risques de ratages de ce que le « poème *fait* à la langue » (2019, *op.cit.*) par ce que la langue permet comme expérience. Il remet en évidence le fait que les vers « contiennent une part de notre expérience en langue qui est la langue de notre expérience » (*op.cit.*). Cette attache nous semble importante dans l'espace de l'écriture sociologique et des expériences qu'elle se doit *donner* au langage. N'a-t-on pas nécessairement le soin et la charge de parvenir à y *traduire* les divers niveaux d'engagements (du public au plus privé) et les différents modes d'existence (parfois justement proche de l'intraduisible) dans des langues, sans doute diverses, qui les soutiennent, les étreignent, les élancent, les ouvrent tout autant que les contiennent et les contraignent par la voie du sens. Et de par les proximités que cette inscription augure, leur offrir des voies d'expérience *par* les langues. De même que la sociologie pragmatique française et le travail de Laurent Thévenot particulièrement, nous l'avons déjà rappelé, a réouvert une sociologie orientée surtout vers le sujet (et ses composantes interactionnelles) à son « vis-à-vis du monde environnant »[346] – monde environnant que nous préférons qualifier d'un point de vue pragmatique, à partir de ses « épreuves de réalité » (*op.cit.* p.14) en se distanciant un peu des courants actuels[347] – et qu'elle a redonné aux engagements de proximité une lecture qui ne s'ouvre pas dans la seule parole échangée, parole représentative ou justificative ; nous souhaiterions prendre en considération le fait que la langue est aussi corps environnant et qu'il convient de lui redonner,

340 Minkowski, E. Vers une cosmologie, cité dans G. Bachelard *La poétique de l'espace* (2018). PUF, p.2
341 Bachelard, G. (2018). *La poétique de l'espace*. PUF, p. 2.
342 Rueff, M. (2019). Traduire ce que le poème fait à la langue. Entretien entre Martin Rueff par Mathilde Vischer. *Recherches & Travaux. 95*, p.5.
343 Latour, B. (1995). Note sur certains objets chevelus. *Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie. 5*(27). *21-36, p.13.*
344 Steiner, G (1998). *Après Babel*, Paris, Albin Michel, cité dans Diez Fischer, F. (2014). L'hospitalité langagière. Paul Ricœur et la question de la traduction. Esprit. (2). 87-98, p. 89
345 Comme l'a bien travaillé l'article de Callon, M. (1986). Eléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc. *L'année sociologique.* 36. 169-208.
346 Thévenot, L. (2012). Des institutions en personne. Une sociologie pragmatique en dialogue avec Paul Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 11-33, p. 22.
347 Parfois, il nous semble quelque peu iréniques, ces courants s'emploient pourtant, et au combien cela se voyait-il nécessaire dans une recherche encore si souvent imprégnée d'une dimension d'arrachage (!), à redonner place aux autres êtres vivants et non vivants. Nous pensons par exemple au travail de Baptiste Morizot, Vinciane Despret, et des mouvements d'éco-sensibilité et d'éco-féminisme (Emily Hache ou Donna Haraway par exemple).

dans l'écriture sociologique, sa pleine consistance, notamment car elle ne se résume pas à un seul registre justificatoire ou même narratif. Elle ne parle assurément pas seulement *sur*, mais bien *par* elle toujours se *relie* au *sur* l'être qui dit, lit, écrit. Notamment car le texte est autant corps que véhicule des autres entités comparses qui y trouvent alors intelligibilité, il devient comme *au seuil* du langage (en *attente* d'intelligibilité) mais essaye de restituer pourtant par les moyens du langage articulé dont il dispose, « *ces choses* ou *cette chose* que tentent obscurément d'exprimer les cris, les larmes, les caresses, les baisers les soupirs, etc. et que *semblent vouloir exprimer les objets*, dans ce qu'ils ont d'apparence de vie ou de dessein supposé »[348]. Il s'agit donc à notre sens de multiplier les lignes de manière à ce que l'existence puisse « se frayer un chemin à travers les fissures »[349], que s'ouvrage l'enroulement rythmique de la langue, du corps, de l'enquête.

Pour poursuivre sur les reliefs de notre marche, et tenter de scruter notre question de la justification d'une écriture poétique tout en ne perdant pas nos deux fils cités en entrée : l'immersion tenant compte d'un sujet médiatisé et médiateur ; la tenue dans un texte sociologique des divers éléments d'enquête *ie* le refus d'une séparation chercheur-objet d'enquête et d'une séparation texte-monde, nous allons prendre un sentier quelque peu oblique, amenant notre seconde incise, qui fait entrer la dimension de l'éthique par la voie de l'instauration.

La notion d'instauration nous permettra de poursuivre la dimension de l'écriture plurielle. Elle est issue du passionnant travail de Souriau, s'appliquant à déployer des modes d'existences divers, et proposant une saisie du monde qui « n'exige pas que l'on commence par partager les réalités en objet et sujet »[350]. Mais l'instauration demande plus et c'est surtout dans la composition qu'elle travaille avec le langage, qu'elle nous intéresse alors particulièrement ici. Il s'agit bien de « chercher un terme qui autorise à joindre les questions de langue et celle d'être et cela malgré l'interdit qui exige à les distinguer » (*op.cit.* p. 7). Car au sens de Souriau, et comme Latour en redonne une lecture attentive, le mode d'existence s'apparente au « régime d'énonciation » (*op.cit.*)

> Comme la préposition, le régime d'énonciation prépare ce qui suit, sans empiéter en rien sur ce qui est effectivement énoncé. À la façon des partitions en musique, le régime indique seulement, dans quelle tonalité, dans quelle *clef*, il va falloir se préparer à jouer ce qui suit (p. 7) … Le point capital, c'est que cette ontologie des prépositions nous éloigne d'emblée du type d'enquêtes si fréquentes jusqu'ici dans les philosophies de l'être : la préposition ne désigne pas un domaine ontologique, une région, un territoire, une sphère, une substance. Il n'y a pas de région du *si* ou du *et*. Mais, comme son nom l'indique parfaitement, la préposition *prépare* la *position* qu'il va falloir donner *à ce qui suit.* (*op.cit.*).

Lorsque Souriau développe la vastité du monde entier occupé par plus d'un mode d'existences, que ce multiréalisme, cette multitude propose une existence par l'altération, par la capacité de différer en *proposant*, il ouvre alors bien une considération pour un « dégradé des existences » [351] en co-existence, « existences moindres » au sens de Lapoujade, car « n'occupant pas toujours une place légitime au sein de nos sociétés contemporaines » [352]. Ce déploiement des ontologies, tend alors à rendre précautionneux les regards portés sur les populations multiples composant le monde, comme s'il « voulait sauver de la destruction la variété des formes d'existence qui peuple le monde, et parmi elles, les formes les plus fragiles, les plus évanescentes, les plus spirituelles aussi » (Lapoujade, *op.cit.* p. 19). On perçoit dans ce geste déjà une dimension éthique que nous souhaiterions amplifier ici par une réflexion parallèle, afin de la mettre en correspondance avec notre *manière d'écrire*, où le dire tente alors de « trouver les moyens d'énonciation de ce qui est

348 Valéry, P. (1941). *Tel quel*. Gallimard, p.144.
349 Ingold, T. (2017). (8ème éd.). *Une brève histoire des lignes*. Zone sensible, p. 11.
350 Latour, B. (2009). Sur un livre d'Etienne Souriau : Les différents modes d'existence. *Groupe de philosophie constructiviste. ULB Bruxelles*. 1-36, p. 5
351 Lapoujade, D. (2017). *Les existences moindres*. Editions de minuit, p. 18.
352 Tixier, N. (2023). *L'enchantement qui revient*. Hermann, p.319.

difficilement énonçable, voire *indicible* par une parole que l'on rendrait publique » (Tixier, *op.cit.*), mais surtout où les entités convoquées par le langage seraient ainsi à travers le langage lui-même *proposant*, des identités non pas figées mais ouvertes par un « sens séminal et premier d'une unité émergente qui est (toujours) *en train de se faire*, qui résulte d'un *travail de constitution* » [353] continué. Il y a bien donc à imaginer, fureter des modes d'énonciations qui ouvre l'être à « se rendre attentif à ce qui se fabrique discrètement » (Tixier, *op.cit.*), qui se *propose,* qui dit-mensionne

Encore faut-il

alors les mots pour

tenter de baliser pour pouvoir revenir

sur un chemin qui ramènerait

là à

un corps tiède un sourire un soir bleu

comme si les mots

un corps tiède un sourire un soir bleu

pouvaient faire revenir

un corps tiède un sourire un soir bleu [354]

C'est au fil du travail de Ricœur, le rapprochant du mouvement de « différé » dans le langage même que nous poursuivrons notre cavée réflexive. Son travail autour de la métaphore nous rattachera à la question de l'éthique déjà mentionnée et permettra de *boucler la boucle* argumentative, déployant alors, dans les « différentes façons que peut avoir l'être de s'altérer » [355] une permission accordée au *voir comme*, nécessaire à toute recherche sociologique qui exige une « capacité de décentrement » [356]. Cette étude plus spécifique nous permettra ainsi de relier les correspondances entre les engagements de l'enquête et leur figuration dans le texte (redonnant une part vibrante au texte comme véritable entité agissante sur le monde tout autant qu'une part importante au poétique dans le cours de l'enquête *et* de son écriture), en reliant ces correspondances à une dimension supérieure, qui reste selon notre positionnement, le fondement, le cœur *vivant* de nos pratiques de recherche, la question de l'éthique. Celle-ci aura pour ultime ricochet, mais tenant dans la boucle, l'opportunité de se voir reliée à notre thématique propre. L'attente en effet considérée d'un point de vue poétique ne peut se résoudre à une seule cristallisation du temps empêchée.

Lorsque Ricœur travaille le rapport du texte à l'action [357], il reformule le lien du texte à la réalité, tant dans sa première dimension de configuration créative de l'action que dans les ressources potentielles que le langage peut redonner aux capacités humaines, par la proposition de monde qu'il fait figurer. Dépassant le nœud opéré autour, soit d'un texte qui se clôt sur lui-même, dégagé de tout imbrication pragmatique, (ce que l'on reproche souvent au poème) soit d'une seule « dimension performative et prescriptive d'un texte qui fait agir » [358] mais qui se rapproche plus de la loi, des commandements ; l'auteur lui redonne plutôt sa capacité d'innovation de l'agir. Par l'innovation sémantique opérée subséquente à la capacité donnée à la métaphore de suspendre

[353] Romagnoli, S. (2010). *Les discordances du moi. Essai sur l'identité personnelle au regard de la transplantation d'organes*. Presses Universitaires de Nancy, p. 21.
[354] Emaz, A. (2022). *Erre*. Tarabuste, p.19.
[355] Latour, B. (2009). Sur un livre d'Etienne Souriau : Les différents modes d'existence. *Groupe de philosophie constructiviste. ULB Bruxelles*. 1-36, p. 11.
[356] Genard, J-L. (2011). Expliquer, comprendre, critiquer. Une tentative d'éclaircissement du statut de la sociologie critique à partir des acquis de la pragmatique. *SociologieS*. §2
[357] Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*. Seuil.
[358] Abel, O. (2006). Une poétique de l'action. *Rue Descartes. L'homme capable autour de Paul Ricœur. 53*. 13-26., p.17.

momentanément la référence, de *différer* le sens premier. En l'énoncé métaphorique, « toute potentialité dormante d'existence apparaît *comme* éclose, toute capacité latente d'action *comme* effective. L'expression *vive* est ce qui dit l'existence *vive*. »[359] En ce *comme* résonne ce que Souriau met en évidence dans les existences plurielles, le *comme* est tel les points d'intersections entre les modes, il est le « soupirail ouvrant sur un autre monde » qui permet d'aboucher « tout un nouvel ensemble de déterminations de l'être »[360]. Par le discours métaphorique se compose alors une poétique ouverte sur le réel, qui lui rétribue des composantes inventives, qui, du monde du texte vient innerver le vif du monde.

A l'aune de la dimension de l'écriture sociologique, il s'agit maintenant de considérer comment l'épaisseur poétique du texte, vient en support à l'analyse ou peut-être en ferment, voire côte à côte. Non dans ce que la poétique parfois suggère comme échappatoire au monde, « une sorte d'évasion en dehors de la réalité, une fuite et comme un refuge … dans un monde de pur langage formel »[361], mais bien comme configuration et refiguration du réel augmentant par-là, nos capacités et de sentir et d'agir.

> Ce que cherche ma parole sans cesse interrompue, insuffisante, inadéquate, hors d'haleine, ce n'est pas la pertinence d'une démonstration, d'une loi, mais la dénudation d'une lueur imprenable, transfixiante, d'une fluidité tour à tour bénéfique et ravageante. *Une respiration »* [362]

Si selon Heidegger « le poète éprouve le métier de poète au sens d'une vocation au mot, entendu comme la source de l'être »[363], on peut y relier la dimension poétique du texte, restituant à l'action, dans le texte, sa capacité de rejoindre le *monde de la vie* en ce qu'il lui redonne de source vive. Or, le monde de la vie ne peut être atteint qu'au terme d'un

> Questionnement à rebours, comme un sol originaire, comme la couche primordiale dans laquelle s'enracine toute donation de sens, et notamment avant toutes les interprétations scientifiques qui n'en sont que des expressions secondes.[364]

Ce domaine originaire, cet « horizon d'immédiateté » (*op.cit.*, p. 250), n'est jamais donné, il reste toujours à l'état de présupposition. L'aire de « l'anté-prédicatif et du pré-catégorial » (*op.cit.*), ne constitue donc pas seulement un registre descriptif, (celui du voir) puisqu'il demeure aussi une réserve de sens, (un voir comme), un « surplus de sens de l'expérience vive, qui rend possible l'attitude objectivante et explicative »[365] dans un second temps. Réserve de sens alors, que le discours poétique propose, lui qui, en « sa puissance d'affirmation laisse être notre appartenance profonde au monde de la vie, laisse se dire le lien ontologique de notre être aux autres êtres et à l'être » (*op.cit.*, p. 251). Car c'est bien en somme dans ce *comme* que la portée métaphorique charrie, que s'annonce l'amplification du donné et l'altération nommée plus haut. L'autre n'est alors plus seulement l'autre enfermé dans la condition de la catégorie, ou regardé dans ses déterminations figées, mais bien un autre *comme,* qui reste profondément vivant dans l'incertain de son devenir et qui alors, conduit à ce *venir proche*. En cela l'amplification d'un possible revêt une composante éthique, une éthique pluraliste qui s'ancre dans une diversité de manière d'écrire, dont le sérieux ne permet pas que l'écriture sociologique, en en prenant conscience, ne s'y transforme pas également.

La production d'un sens perpétuellement renouvelé constitue « l'horizon poétique chez Ricœur, toujours ancré ontologiquement dans l'être, mais à partir d'une situation d'indétermination, à

[359] Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil, p. 61.
[360] Souriau, E. (2009). *Les différents modes d'existence*. Presses Universitaires de France, p.83.
[361] Abel, O. (2008). *Du retournement poétique au paradoxe éthique*. Colloque Théorie littéraire et herméneutique ricœurienne. Université de Campinas, Brésil, 1-21., p. 8.
[362] Gaspard, L. (1978). *Approche de la parole*. Gallimard, p. 16.
[363] Heidegger, M. (1959). *Acheminement vers la parole*. Gallimard, p.153.
[364] Revault D'Allones, M. (2015). La métaphore "réserve de sens » *Revue philosophique du Louvain. 113*(2). 247-261, p. 249.
[365] Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*. Seuil, p. 62

reformuler dans un horizon d'attente »[366], et c'est bien en cette articulation que se rencontrent à la fois notre thème de recherche et la dimension du poétique défendue – et tout autant sa réserve à l'égard d'une phénoménologie idéaliste qui revendiquait « une fonction radicale de fondation ultime appuyée sur une intuition intellectuelle immanente à la conscience »[367], écartant les médiations nécessaires à l'interprétation, à la « plurivocité insurmontable » (*op.cit.*)[368]. Car l'attente reste pareillement un horizon du possible, que ni le concept, ni l'analyse seuls ne pourraient parvenir à enlacer. S'il « ne suffit pas que l'intellect ordonne et organise, il faut encore que des images nous inscrivent dans un monde espéré »[369], le langage poétique en cela, retiré temporairement du sol référentiel premier, puis reversé *dans le monde*, dimensionne à l'aune de son accroissement, le devenir. En sa qualité d'attente comme *consentement selon l'espérance*[370]. Comme l'inscrit Dufrenne « être au monde n'est pas seulement être dans le monde, c'est être capable de monde »[371]. Le monde en ce sens, n'est pas seulement l'ensemble des choses matérielles, il est aussi constitutif des possibles en devenir. Par l'éthique de Paul Ricœur, qui nous demande une *visée* (d'une vie bonne avec et pour les autres dans des institutions justes), il s'agit donc de réinscrire cette perspective à l'aune des humanités et des disciplines qui les servent, en ménageant cet intervalle dans les écritures qui la composent. C'est bien le propre de l'humain que d'être conduit *vers* ce qui n'est pas lui, *vers* ce qui demeure en réserve de devenir, qui le porte et est porté par son désir. « L'homme n'est-il pas être de désir tout autant que désir d'être…l'homme s'imagine et en s'imaginant, il se révèle »[372] . La dimension éthique, au sens où elle désigne « non l'ensemble des conventions sociales, mais comme chez Spinoza, le désir d'être »[373], est orientée, inclinée vers le bon. Elle ne peut pour éclore que s'élancer vers un monde, en s'ouvrant aux devant de son point d'ancrage. De la même manière, la métaphore ne se limite pas à une suspension de la réalité naturelle, en ouvrant « le sens du côté de l'imaginaire, elle l'ouvre aussi du côté d'une dimension de réalité qui ne coïncide pas avec ce que le langage ordinaire vise sous le nom de réalité naturelle »[374]. En ce sens, éthique et poétique sont intimement liées, et si l'objet de la poésie lyrique est le sentiment[375], mais non au sens d'une affection subjective telle que le romantisme l'a criée[376], mais bien ce qui fait de nous « la possibilité d'être affecté (et) qui nous ouvre au monde »[377] , elle est la condition de l'éthique. Ricœur rappelle à ce propos, que le sentiment, « l'état d'âme n'est pas une affection interne, c'est une manière de se trouver au milieu des choses »[378]. L'état d'âme (*mood*) est le premier moment de l'acte poétique, celui de la suspension, qui déclorera l'unité de la référence, et lui permettra de s'élever dans un mouvement d'expansion sémantique en même temps que cet *élan vers*, porté par le sentiment. Les figurations offertes par nos disciplines sociologiques, restent encore parfois cantonnées au domaine

366 Dosse, F. (2008). *Paul Ricœur les sens d'une vie. 1913-2005*. La Découverte, p. 365.
367 Ricœur, P. (2021). *Réflexion faite.* Autobiographie intellectuelle. Seuil, p. 84.
368 Cette dimension vient également tenir en écho, l'écart que fait Ricœur relativement à ce qu'il nomme un « irrationalisme de la compréhension immédiate » (*Du texte à l'action*, *op.cit.*, p. 32) imprégnée d'une illusion romantique d'un lien immédiat à l'œuvre. Dans cette perspective, notons que Heidegger s'inspire principalement de la poésie romantique, Hölderlin notamment, et que son retour à la conscience du sujet seul n'est sans doute pas étranger.
369 Inizan, Y. (2018). *Ce que le poète dit au philosophe. Yves Bonnefoy, la pensée du poème.* Ateliers populaires de poésie, p. 61.
370 En lien à l'article d'Abel, O. (2010). L'adolescence du consentement. *La revue durable*, où l'auteur reprend le chapitre de Ricœur dans son ouvrage *Le volontaire et l'involontaire* intitulé « Le chemin du consentement ».
371 Dufrenne, M. (1963). *Le poétique*. PUF, p. 73.
372 Paz, O. (1965). *L'arc et la lyre*. Gallimard, p.178-179.
373 Pelluchon, C. (2022). *Paul Ricœur, philosophe de la reconstruction. Soin, attestation, justice*. PUF, p.45.
374 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil, p.267.
375 Le sentiment rejoint ici le développement de Dufrenne (1963) en lien au sentiment de la Nature. (*Le poétique.* PUF). Le sentiment « se situe entre l'intelligence et l'affectivité », (p.32), le sentiment de la Nature est « sentiment de plénitude et de nécessité de l'Etre dans son apparaître ». (p. 117). La Nature au sens de Dufrenne est le réel en deçà de sa conscience, le réel dans sa puissance capable d'un devenir. (p. 143 et §§)
376 La poésie lyrique est nommée ici au sens où le détaille Pinson (1995, *Habiter en poète, essai sur la poésie contemporaine*. Champ Vallon). La poésie lyrique fait une place primordiale à la « dimension musicale de l'acte de parole insistant sur l'intonation et sur le tempo, c'est-à-dire sur la tonalité, le phrasé, le rythme » mais elle se « désolidarise de l'expression de l'affect de toute idée d'intériorité subjective, cette conception s'écarte de la vulgate romantique du lyrisme », elle constitue une dimension pathique de « l'appartenance tonale à la chair du monde » (p. 74).
377 Champeau, S. *Ontologie et poésie. Trois études sur les limites du langage*. Vrin, p .256.
378 Ricœur, P. (1978). Philosophie et langage. *Revue Philosophique de la France et de l'Etranger. 168*(4). 449-462, p.461

des nominations stables de la catégorie, ou de la structure, elles restent sinon en tous les cas, légitimées par les seuls moteurs de la description. Ces derniers sont à nos yeux tout à fait pertinents dans leur dimension explicatives, mais néanmoins insuffisantes. Comme Ricœur le rappelle, si cette

> Fonction heurisitique du *mood* se fait si difficilement reconnaître, c'est sans doute par ce que la représentation est devenue l'unique canal de la connaissance et le modèle de tout rapport entre le sujet et l'objet. Or le sentiment est ontologique d'une autre manière que le rapport à distance, il fait participer à la chose [379]

il « initie au monde…il révèle un monde » [380]. Il demeure en ceci une autre dimension de la vérité, tout aussi essentielle. Il s'agit alors de s'exercer à ce déplacement, à cet effort du déplacement, qui nous demande pareillement de déborder des paradigmes canoniques de l'argumentation puis de l'analyse (sans pour autant les discréditer), de sorte à pouvoir entrevoir ce que Ricœur énonce en lien à l'interprétation.

> La fonction de transfiguration du réel que nous reconnaissons à la fiction poétique implique que nous cessions d'identifier réalité et réalité empirique ou, ce qui revient au même que nous cessions d'identifier expérience et expérience empirique. Le langage poétique … exige que nous remettions aussi en chantier notre concept conventionnel de vérité, c'est-à-dire que nous cessions de le limiter à la cohérence logique et à la vérification empirique, de manière à prendre en compte la prétention à la vérité qui s'attache à l'action transfigurante de la fiction ». [381]

On pourrait pourtant ici douter du pouvoir éthique du sentiment, habités que nous sommes par l'image du risque voisin du déclenchement des passions, menant au tragique. Mais le tragique comme le rappelle Ricœur « est la collision menant à la destruction, dans la mesure même où il appelle la riposte d'un art consommé de la négociation et du compromis » [382]. Le tragique menace lorsque sonne « l'étroitesse de l'angle d'engagement de chacun des protagonistes » [383], lorsque chacun s'enlise dans un rôle unique dont il ne peut s'extraire. Or le sentiment est justement de l'ordre du fragile et non du tragique, dans le sens où il nous permet de nous rendre sensible aux dimensions pathiques de l'existence, d'ouvrir l'espace du *voir comme* qui permet une modulation que le tragique n'autorise plus. Or Ricœur, craignant une dérive trop émotionnaliste de la métaphore, rappelle à ce titre, que le sentiment est seulement une première étape de la métaphore, (qu'il ne considère pas comme un résidu de la sensation), « le moment sensible de la métaphore » [384], le « noyau non verbal de l'imagination entendu au sens de quasi visuel, quasi auditif, quasi tactile, quasi olfactif » (*op.cit.* p.253). Le second tenant bien dans l'imagination productrice d'un sens nouveau, l'icône étant la matrice « de la nouvelle pertinence sémantique qui naît du démantèlement des aires sémantiques sous le choc de la contradiction » (*op.cit.*). La ressemblance du *voir comme* « est alors la catégorie logique correspondant à l'opération prédicative dans laquelle le 'rendre proche' rencontre la résistance du 'être éloigné » (*op.cit.* p. 249). Nous poursuivons ainsi l'idée que le sentiment ouvert par le poétique est profondément relié à l'éthique. Dans le choc sémantique produit, tenant à la ressemblance d'impertinence préalable, il provoque cette visée du *comme*. L'autre devient alors potentiellement un autre *comme* moi, « l'autre est un autre moi semblable à moi » [385]. Et c'est à ce titre que prend naissance la portée éthique, par ce qui, dans l'amplitude admise, « laisse-être notre appartenance profonde au monde de la vie, laisse-se-dire le lien ontologique de notre être aux autres êtres et à l'être » (*op.cit.*, p.221) multipliant ainsi les perspectives menant du moi au

[379] Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil, p. 309. Ricœur dit aussi dans son article Philosophie et langage (*op.cit.*.) : le sentiment est une manière de « se retrouver au milieu des choses », p.461.
[380] Jacquet, F. (2018). Une métaphysique selon le poétique. Lecture de Dufrenne. *Alter.26*. 103-121, p. 114.
[381] Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essai d'herméneutique II*. Seuil, p. 24.
[382] Ricœur, P. (2003). Responsabilité et fragilité. *Cahiers d'éthique sociale et politique. 76-77*. 127-141, p. 133.
[383] Abel, O. (1993). Ricœur et la question du tragique. *Etudes théologiques et religieuses.68*(3). 365-374, p. 367.
[384] Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil, p. 263.
[385] Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essai d'herméneutique II*. Seuil, p.227.

soi. La visée éthique est ainsi portée par le pouvoir de redimensionnement des faits, en son avenir comme visée possible et *espérée*. Par l'analogie et l'ouverture à la ressemblance, se rapprochent les différences, s'initie dans le voir *comme*, le « voir le semblable dans le dissemblable »[386], se conduit cette « réduction d'écart »[387] entre deux idées incompatibles maintenues ensemble dans leur dimension tensive. En ce sens comme l'énonce Ricœur, « l'analogie au plan des affects et la métaphorisation au plan des expressions linguistiques sont un seul et même phénomène »[388] . En cette affirmation l'auteur est rejoint par De Certeau, prêtant pareillement des correspondances entre éthique et poétique, « l'éthique est aux pratiques sociales ce que le poétique est aux pratiques linguistiques : l'ouverture d'un espace qui n'est pas autorisé par l'ordre des faits … l'éthique est ce qui soutient le rapport que le désir entretient avec l'impossible »[389] . Mais si le poétique ouvre, il ne peut se prémunir de deux écueils importants.

Premièrement, la dimension poétique reste bien souvent accusée, comme le rappelait Valéry, d'être une « danse qui ne va nulle part »[390], elle est alors considérée comme un discours sans référence. Or s'il est vrai que le poétique ouvre, il n'ouvre pas sur rien, c'est bien à partir de la référence première, que se dédouble une référence seconde, donnant à l'image et au sentiment l'accès à une réalité autre que celle descriptive. Ricœur redonnant au langage poétique un caractère liminaire « mi-pensée, mi-expérience »[391]– c'est ce que Merleau-Ponty nomme l'inter-monde[392] – attachant « un facteur sensible, donc non verbal, à l'intérieur d'une théorie sémantique »[393], s'inscrit ici en contre quant aux discours qui tendent à faire du poème un texte clos sur lui-même et revient, comme il le fera plus tard dans « Du texte à l'action » aux caractéristiques éminemment reliées à l'expérience. C'est par cette double dimension que la métaphore détient « le pouvoir de relier le sémantique au pré-sémantique dans la profondeur de l'expérience humaine »[394]. C'est alors la tâche de l'interprétation de « désimpliquer de l'image poétique et du sentiment poétique la visée d'un monde libéré, par suspension de la référence descriptive » (*op.cit.* p.461). C'est là que la limite du poétique et à la fois sa grandeur viennent donner à l'interprétation sa tâche complète de mise en sens. Il s'agit alors d'à la fois convenir à concéder une « portée ontologique à la prétention référentielle des énoncés métaphoriques »[395] et pouvoir dire avec Ricœur que « voir quelque chose comme, c'est rendre manifeste l'être-comme de la chose » (*op.cit.*). Mais cela doit être accompagné d'une nécessaire explication, « d'une étude détaillée des modes référentiels du discours (ce qui) requiert un traitement proprement analytique de la référence indirecte » (*op.cit.*). C'est en ceci que s'abolit le dualisme expliquer-comprendre cité plus avant, mais également que s'écarte la propension romantique à l'immédiateté de la compréhension, tout autant que la mise à distance des systèmes clos dans lesquels la linguistique s'exerce.

Deuxièmement, si un mouvement d'ouverture se dessine, rien ne prémunit le *comme* à être porté vers l'amour ou la haine. N'oublions pas que lorsque Ricœur définit la visée éthique, elle porte bien sur la vie bonne avec et pour les autres, mais elle ne saurait advenir sans les institutions justes. Et c'est ici que le texte subit le même sort que la visée à son rattachement aux institutions. L'énoncé métaphorique vient suspendre la référence première, il la nourrit, l'abreuve, la fait croître, l'amour pareillement vient nourrir la dimension de l'éthique. Mais « l'amour n'est pas une vertu éthique. Il

386 Revault d'Allones, M. (2015). La métaphore « réserve de sens ». *Revue philosophique de Louvain. 113*(2). 247-261, p. 250.
387 Ricœur, P. (1975). Parole et symbole. *Revue des Sciences Religieuses.* 49(1-2). 142-161, p.147.
388 Ricœur, P. (2008). *Amour et justice.* Points, p. 26.
389 Duyck, C. (2018). Le faire poétique chez Michel de Certeau. *Les dossiers du Grihl, Michel de Certeau et la littérature. 12*(2), §2
390 Ricœur, P. (1978). Philosophie et langage. *Revue philosophique de la France et de l'Etranger. 168*(4). 449-463, p. 459.
391 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive.* Seuil, p. 270.
392 Pour Merleau-Ponty, « le réel, ce qui se donne charnellement, n'est pas seulement les choses perçues, mais aussi ce qui se présente à la conscience dans la dimension de l'imaginaire et du langage…Autrement dit, le rapport au monde sensible n'engage pas seulement la sensibilité, mais aussi l'imaginaire ». Robert,-Demontrond, P. & Basso, F. (2014). Merleau-Ponty et la chair du monde. *Versus.* 161-186.
393 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive.* Seuil, p.267.
394 Ricœur, P. (1975). Parole et symbole. *Revue des Sciences Religieuses.* 49(1-2). 142-161, p. 161.
395 Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action*. Seuil, p.34.

constitue la dimension poétique et en ce sens, supra-éthique de l'agir humain …toujours l'amour oppose sa logique de surabondance à la logique d'équivalence de la justice » [396].Or, cette surabondance métaphorique et de l'amour, bien qu'elle soient toutes deux en quelque sorte les enveloppes et l'essence de l'éthique et de la référence, qu'elles soutiennent le désir, la visée – le sens de la justice n'est-il pas « toujours et secrètement gardé par la poétique de l'amour » [397], elles ne peuvent prendre une composante éthique que ramenées au sol de la justice dans son principe d'équivalence ou pour le dire autrement, ramenées au point de l'analyse pour s'orienter éthiquement à l'aune « de la clarté du concept » [398]. Car « la justice est le médium nécessaire de l'amour ; précisément parce que l'amour est supra-moral, il n'entre dans la sphère pratique et éthique que sous l'égide de la justice » [399]. Dans le même mouvement, l'interprétation s'opère à « l'intersection de deux mouvances, celle du métaphorique et celle du spéculatif » [400], ce n'est qu'en cette rigueur que s'accomplit la compréhension tout autant que son articulation à l'éthique. C'est seulement par le concept que se complète l'analyse. Si en l'énoncé métaphorique réside, une « demande en concept » (*op.cit.* p. 376) il n'est pas encore un « savoir par le concept » (*op.cit.*). Cette marche supplémentaire incombe au philosophe tout autant qu'au sociologue, leur tâche « n'est pas celle du poète pour qui l'expression comme plainte peut rester le dernier mot » [401], ils auront à compléter ce registre par une construction par le concept. Car l'ouverture d'horizons insoupçonnés augurés par le déploiement poétique se distingue du discours spéculatif qui « trouve sa nécessité en lui-même, c'est-à-dire dans la mise en œuvre des ressources d'articulation conceptuelle…le spéculatif accomplit la 'demande en concept' du discours métaphorique en instituant une coupure qui marque la différence irréductible des deux modes de discursivité ». [402] Il s'agit donc également d'adjoindre à l'ouvert une dimension de clôture, il faudra « limiter le discours poétique », pour trouver la voie du sens. En sociologie, celle-ci ne consistera pas seulement à travailler dans le cercle du spéculatif, mais bien de revenir aux *choses mêmes* et alors, de prendre tout autant de soin à leur description, qu'à celle portée à leurs possibles horizons.

A l'aune de ce long déploiement, il convient ainsi de mesurer l'importance du poétique dans la figuration des humanités, notamment car il ne peut plus se résumer à un petit rafraichissement de surface ou un exercice d'expression autocentrée. En sa puissance de redescription, il conteste à la fois les portées des catégories tout autant que les nomenclatures objectivistes désignées comme ultimes fondements de la science, mais aussi le seul versant du spéculatif comme travail d'interprétation dans les sciences humaines. Il lie étroitement ce « consentement à l'imagination à un consentement à l'affectivité ; consentir à notre incarnation, c'est en effet consentir à cette affectivité dans laquelle se laisse lire l'indivisibilité de notre condition incarnée » [403]. Rappelons à ce titre qu'en suivant les propos de Ricœur, l'affectivité demeure « encore un mode de la pensée au sens le plus large ; sentir est encore penser, mais le sentir n'est plus représentatif de l'objectivité mais révélateur d'existence » [404]. Mais il y a aussi à reconnaître à l'obligée garde de l'institution et le formalisme nécessaire de la règle, qui donne au vif de la métaphore et de l'amour, sa condition de portée éthique…et scientifique.

Ainsi, fort de ces considérations, sans doute faudrait-il alors, au même titre que la pluralité des régimes d'engagement, (voir infra) favoriser en suivant les recommandations ricœuriennes une pluralité des *manières de dire* quelque chose sur quelque chose, une pluralité des « modes de discours,

396 Ricœur, P. (2003). Responsabilité et fragilité. Autres Temps. *Cahiers d'éthique sociale et politique.* 76-77. 127-141, p.140.
397 Ricœur, P. (2008). *Amour et justice.* Points, p. 40.
398 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive.* Seuil, p.383.
399 Ricœur, P. (2008). *Amour et justice.* Points, p.41.
400 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive.* Seuil, p.383.
401 Ricœur, P. (1999). *Lectures 2. La contrée des philosophes.* Préface à L'œuvre et l'Imaginaire de Raphaël Célis. (1977). Seuil, p.462.
402 Lavelle, P. (2012). Ressemblance et réflexion dans 'la métaphore vive'. Considérations à partir du différend Ricœur-Derrida. *Revue philosophique de Louvain. 110*(1). 103-116, p. 113.
403 Amalric, J-L. (2018). La médiation vulnérable. Puissance, acte et passivité chez Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 9*(2). 44-59, p. 55.
404 Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté.1. Le volontaire et l'involontaire.* Points Essais, p. 118.

dans leur proximité et dans leur différence »[405]. Le recours à plusieurs voix suscite alors « un renouveau des figurations dans les sciences sociales »[406] qui ouvrent à une pluralité « d'efficacité » (*op.cit.*) en fonction des régimes d'engagements desquels ils sont issus et dans lesquels ils trouvent légitimité et surtout qui dès lors, permettent de « renouveler les langages de description et de compte rendu » (*op.cit.*) qui constituent la mise en appréciation des sciences sociales. La description rappelons-le n'est pas le seul accès à la vérité – bien qu'elle demeure une balise première de toute interprétation sociologique, Ricœur rappelait que la « phénoménologie reste l'indépassable présupposition de l'herméneutique »[407] – elle en est une des conditions en fonction de la définition de la vérité qui est pertinente dans le paradigme dans lequel elle s'inscrit. Plus encore que le renouvellement des langages de la *description*, Inizan en travaillant à la poétique de l'action de Paul Ricœur, montre bien la nécessité d'un recours à l'écriture poétique, relevant que « c'est dans l'insuffisance de la description eidétique … que se révèle le besoin de poésie »[408], notamment car la méthode descriptive se heurte à une difficulté de taille, lorsqu'elle a pour tâche de décrire « ce à quoi je participe à l'existence, le rapport au corps propre » (*op.cit.* p. 50). Pareillement lorsque la thèse tente de rendre présente une altérité fuyante – l'attente – qui n'est pas de l'ordre d'une empirie descriptible. Cette mystérieuse dimension temporelle qui à la fois me constitue et à laquelle je participe, qui est constitutive du monde que je tente d'approcher, cette large dimension pathique mais aussi rêvologique de l'existence, peine à trouver des étais dans le recours à la graphie de la seule description. L'écriture en sa dimension poétique offre alors des figures en guise de *propositions* d'inscription. Par la ressemblance, le discours poétique ouvre une « relation de sens jusqu'ici non remarquée »[409] et change la modalité de l'être, allant de « la modalité de l'être-donné » à la « modalité du pouvoir-être »[410]. En ce sens l'écriture ne devient plus la réserve close d'un terrain stabilisé dans un assemblage de mots, mais lors de cette phase *véhémente*, « fait reculer nos horizons, nous force à avancer vers un foyer pareil à la lampe qu'avait cru apercevoir le promeneur nocturne, et l'histoire n'a pas encore dit s'il l'avait jamais atteinte »[411]. Elle accomplit un travail de creusement dans lequel on reconnait l'énergie de l'attente, celle de l'ardeur d'une parole toujours en mouvement « mouvement affronté à la nuit, à l'incertain, à l'illisible »[412], mais une parole qui reste sous-*tendue* par l'espoir d'advenue. Elle marque en ceci à la fois la fragilité de nos médiations tout autant que leur consistance, dans ce qu'elles tentent d'approches plurielles. Ces approches relèvent ainsi bien d'une absolue interdépendance entre leur désir vers un ailleurs multiplié et leur rapatriement dans l'angle analytique, puis réouvertes sur le monde par le texte, telle une sagesse pratique. Redonner consistance à l'enquête revient ainsi à multiplier les instances discursives, à façonner une sorte de « texte choral … où les rencontres, les discussions, les voix, les ambiances »[413], les arguments, les interprétations et les débats pourraient s'articuler dans l'architecture de la page tout autant que dans les styles d'écriture.

En vertu de ces développements, et avant d'énoncer quelques réserves supplémentaires de la poétique ultérieurement, nous clôturerons ce chapitre en nous appuyant à nouveau sur un parallèle avec les mots de Thévenot, sans cette fois trop lourdement faire référence aux qualités sensibles de l'alpage ! Pour ceci nous irons confiante dans les traces d'Abel[414], qui revient sur un texte du

405 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil, p. 398.
406 Thévenot, L. (2006). Configurations créatives dans les humanités et figurations de l'humanité, p. 17.
407 Ricœur, P. (1975). Phénoménologie et herméneutique. 1. *Phänomenologische Forschungen.1*. 31-77. p.32
408 Inizan, Y. (2018). *Ce que le poète dit au philosophe. Yves Bonnefoy, la pensée du poème.* Apogée, p.49.
409 Ricœur, P. (1975). Parole et symbole. *Revue des Sciences religieuses. 49*(1-2). 142-161, p. 147.
410 Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*. Seuil, p.115.
411 Jaccottet, P. in S. Allaire. (2005). *La parole de poésie. Lorand Gaspar, Jean Grosjean, Eugène Guillevic, Philippe Jaccottet*. Presses universitaires de Rennes, p. 10.
412 Allaire, S. (2005). *La parole de poésie. Lorand Gaspar, Jean Grosjean, Eugène Guillevic, Philippe Jaccottet*. Presses universitaires de Rennes, p. 10.
413 Lapierre, N. (2018). *Les risques de la fiction*. In F. Saillant ; N. Lapierre et al. Les mises en scènes du divers. Rencontre des écritures ethnographiques et artistiques. *Cahier ReMix*, pp. 12-21, p.21.
414 Abel, O. (2008). La philosophie du proche. *Cités. 1*(33). 109-118, p. 116-117.

sociologue, « l'Action qui convient », lui proposant un rapprochement avec ce que Ricœur nommait la *phronesis*, la sagesse pratique. Abel y rappelle que nous

> Ne pouvons pas séparer la sagesse pratique de l'élargissement de notre sensibilité. … Cela suppose d'élargir le spectre du sensible, de rendre les sujets sensibles au-delà des catégories établies. Seule une poétique de la sensibilité peut nous donner des facultés de sentir neuves, à la hauteur de la puissance de notre agir ».

La pluralité des discours tient en cela comme une écriture qui se pluralise, permettant de mettre en évidence les différentes phases d'une composition interprétative tout autant que redonnant au monde des voies nouvelles d'apparition – « un peu au-dessus du langage signifiant » et « appelant une tonification de la vie » [415] – des personnes et des choses, dont le texte est lui-même partie prenante.

Platon lui-même dans la fin de la République ne finit-il pas le dialogue par un mythe (Le mythe d'Er), Teisserenc nous rappelle l'importance de cet ajout au terme de l'ouvrage dans sa conversion imaginaire en lien au destin de l'âme. Cette destinée convoque deux registres ontologiques, celui de l'être et du devenir, pour ce,

> Le discours rationnel est lacunaire et par conséquent, compléter le discours rationnel par un discours mythique est destiné non pas à nourrir l'élément pathétique en nous mais à faire naître une opinion droite, une croyance justifiée, pas par un savoir mais quelque chose qui n'a pas la même certitude que le savoir, mais une opinion droite qui peut nous aider à vivre correctement » [416].

Socrate rappelait bien « que la grâce du rythme et de l'harmonie, en touchant fortement l'âme, lui communique cette grâce et prépare la prise de conscience des vertus et des vices par la raison. La musique … tempère la gymnastique et favorise tout ce qui s'oppose à la violence, à savoir le recours aux raisons ou aux arguments ». [417] De même que nous l'avons vu pour l'amour, la beauté de la musique ici convoque une *disposition* qui ne serait être la justice même, mais qui pourtant ne pourrait en être écartée, tant elle prépare, comme la poétique, le devenir de la justice tout autant que dans notre argument, le devenir de l'analyse. Et assurément le devenir de l'attente.

La lyre est alors ce qui ouvre l'homme à plus que lui, par le chant qui donne souffle et âme, « la lyre consacre l'homme et lui donne ainsi une place dans le cosmos » [418]; l'arc « qui le projette au-delà de lui-même » est également l'enracinement duquel se dessinera le tracé incertain de la flèche, dont cette dernière puise l'importance d'un point d'appui. Ainsi ensemble, ils consacrent l'être et le devenir ; de la même manière que la sociologie, maniant habilement la raison robuste du concept qui donne sens, puisant aux sources de la philosophie – « la philosophie exige que l'autorité mystérieuse et sacrée de la profération profonde soit interrompue par la laïcité argumentative » [419] – et la légèreté sérieuse d'un lyrisme porté par l'air du sublime, s'assemblant à l'incandescence du poétique.

« Célébrer, magnifier dans la pure louange, se situe hors de la démarche ordinaire de la pensée » [420] .

O sage, Dichter, was du tust ? – Ich rühme, je célèbre, dit Rilke

---

415 Bachelard, G. (2018). (7ème éd.). *La poétique de l'espace*. PUF, p. 10.
416 Teisserenc, F. (2012). *Le bannissement de la poésie et le mythe d'Er*. France Culture, les chemins de la philosophie. 39min.50sec.
417 Muller, R. (2020). Platon et les poètes dans la République. *Philosophie antique. 20*. 216-236, p. 229.
418 Paz, O. (1965). *L'arc et la lyre*. Gallimard, p. 384.
419 Badiou, A. (2016). *Que pense le poème ?* NOUS, p. 51.
420 Munier, R. (1999). *Sauf-conduit. L'enjeu poétique*. Lettres vives, p.19.

1.2.4. L'écriture de l'attente et l'ajout d'une difficulté

De l'amande du poétique dans le labyrinthe.

Outre la difficulté de faire tenir le texte comme « façonnant et défaisant 'les rives' des mots et des poèmes »[421] , d'aménager le foisonnement des expériences vécues, possibles, et de maintenir une distance prolixe à la capacité de s'y *réfléchir*, se révèle une troisième difficulté, et non des moindres. Rendre à l'attente un potentiel figurable alors qu'au même titre que les fictions de l'oubli, de l'attente, de l'absence propres à Blanchot par exemple, ouvrent sur des abysses, refermées en apparence par les signes qui tentent de les rendre palpables, mais toujours fuyantes, dont l'enjambée comme conduite vers leur nomination, se défait dans le geste même de son écriture ou perd le lecteur dans l'écriture elle-même traversée par l'absence ou l'oubli. Conduire un texte qui a pour enjeu de rendre lisible ce qui n'est pas encore advenu, ferait sans doute davantage ressentir cette « chose qu'il faut connaître mais pas avec les mots que nous lisons, pas avec *des mots* » [422]. Il y a une prétention un peu osée de travailler à quelque chose qui relève d'un temps non advenu et de vouloir en faire un travail doctoral situé – c'est sans doute là la naïveté du hérisson. Le texte devient alors « ce qui a lieu pour que soit porté »[423] au visible, à la fois ce que l'attente produit d'exprimable sans mots (corporellement, spatialement, ambiantalement, etc.) mais tout autant ce qu'elle autorise à l'accueil de la parole encore peut-être seulement silence. Nous avons rappelé déjà en quoi le poétique reste une puissance, une naissance du silence, dans ce que ce dernier embrasse d'ardent imaginé et en quoi également il invoque une part disséminée. Cette part que nous appellerons avec Jaccottet, l'« amande du poétique » permet seule de « retrouver l'invisible dans le visible, l'illimité dans la limite »[424]. Cette amande que Jaccottet emprunte à Hölderlin, « l'invisible amande du visible » met en correspondance le poème de Mahmoud Darwich, « Comme des fleurs d'amandiers », dont l'impossible description par la voie des dictionnaires ou des encyclopédies des fleurs, ne prend place que dans l'écho, la fragilité d'une mélodie, amenant à « ressentir la légèreté des mots » par le « besoin de traverser la pesanteur et les mots »[425]. Un texte sur l'attente nous

---

421 Allaire, S. (2005). *La parole de poésie.* Presses Universitaires de Rennes, p.108

422 Gervais, B. (2002). L'effacement radical. Maurice Blanchot et les labyrinthes de l'oubli. *Protée 30*(3). 63-72, p. 64.

423 Heidegger. (1959) *op.cit.* p. 104. Heidegger met bien en évidence ce double mouvement : ce qui se porte jusqu'à nous a d'avance été porté et inclus dans l'apport notre porter-en-contrepartie. Le geste au même titre que la gestation, se fait contenance, mise au monde.

424 Jaccottet, P. (2007). *De la poésie.* Arléa.

425 Darwich, M. (2007). *Comme des fleurs d'amandier ou plus loin.* France : Actes sud. Pour décrire les fleurs d'amandier.
Pour décrire les fleurs d'amandier, l'encyclopédie
Des fleurs et le dictionnaire
Ne me sont d'aucune aide…
Les mots m'emporteront
Vers les ficelles de la rhétorique
Et la rhétorique blesse le sens
Puis flatte la blessure,
Comme le mâle dictant à la femelle ses sentiments.
Comment les fleurs d'amandier
Resplendiraient-elles
Dans ma langue, moi l'écho ?
Transparentes comme un rire aquatique,
Elles perlent de la pudeur de la rosée
Sur les branches…
Légères, telle une phrase blanche mélodieuse…
Fragiles, telle une pensée fugace
Ouverte sur nos doigts
Et que nous consignons pour rien…
Denses, tels un vers
Que les lettres ne peuvent transcrire.
Pour décrire les fleurs d'amandier,
J'ai besoin de visites
À l'inconscient qui me guident aux noms
D'un sentiment suspendu aux arbres.

échappera toujours en partie, même dans sa composition en poème, même dans l'essai de figuration métaphorique qui tente un discret frôlement ; dans la mesure où le temps conserve la dimension du fleuve et ce malgré ses remous et ses ondulations variables, pas toujours dans le sens du courant. Ainsi au même titre que l'attente qui se réitère à mesure de ses accomplissements, toujours partiels et qui peuvent être tenus comme un mouvement conjoint, « d'ouverture et de recel » [426], oscillant à mesure que la surface visible se recueille en son incertitude d'apparaître, comme l'« insaisissable présence fuyante d'un mouvement » (*op.cit.* p. 32), le texte conserve ici peut-être de manière particulièrement forte, une part d'inachèvement.

L'attente appelle, elle est une clairière qui nous désire, qui ne se révèlera sans doute que lorsque nous nous serons confondus avec elle, que lorsque nous aurons posé les armes de la carapace (trop) volontaire, et consenti, dans le faisceau chancelant de ses lueurs, à nous étendre en patience dans la césure de son vers. Son *versus*, « ce geste de laboureur, de cette inversion d'un sens quand vient l'extrémité du sillon » [427]. Comme l'attente, « la rime est l'image de l'espérance et du souvenir » [428], de cet intervalle redonné au lendemain, aux premières sylves où notre enquête commence, par un appel.

> L'appel à venir appelle à une proximité. Mais l'appel n'arrache pourtant pas ce qu'il appelle au lointain ; par l'appel qui va vers lui, ce qui est appelé demeure maintenu au loin. L'appel appelle en lui-même, et ainsi toujours s'en va et s'en vient ; appel à venir dans la présence – appel à aller dans l'absence [429]

En ce désir toujours tenu en réserve de son aboutissement, réside spécifiquement la dimension de *poétique* narrative. La narration de l'attente ne peut suivre les étais de l'intrigue du récit, tant elle déjoue les principes d'un muthos organisé selon la trame ordinaire de son déroulement, entre son début et son point final. Le temps de l'attente n'est pas linéaire, il n'est pas non plus dicté par son achèvement. De même, la composition du versant poétique de son écriture nous paraît davantage se rapprocher d'un « récit minimal » [430] que d'une dimension proprement narrative. Elle vient en outre en résonance aux vécus de l'attente des personnes concernées par les dispositifs d'urgence, qui ne cessent de subir morcellements temporels et spatiaux. Leur expérience, elle-même *en attente* d'être contée, prend alors comme en miroir, une configuration à la fois dispersée, comme des faisceaux fugaces et en écho dans les divers segments des chapitres, mais bien cohérente en regard de l'identité globale du texte de thèse, qui lui, poursuit son cheminement évolutif ce, dans

---

Comment s'appellent-elles ?
Quel est le nom de cette chose
Dans la poétique du rien ?
Pour ressentir la légèreté des mots,
J'ai besoin de traverser la pesanteur et les mots
Lorsqu'ils deviennent ombre murmurante,
Que je deviens eux et que, transparents blancs,
Ils deviennent moi.
Ni patrie ni exil que les mots,
Mais passion du blanc
Pour la description des fleurs d'amandier.
Ni neige ni coton. Qui sont-elles donc
Dans leur dédain des choses et des noms ?
Si quelqu'un parvenait
À une brève description des fleurs d'amandier,
La brume se rétracterait des collines
Et un peuple dirait à l'unisson :
Les voici,
Les paroles de notre hymne national.

[426] Garelli, J. (1978). *Essai sur le champ de lecture poétique*. Gallimard, p. 30.
[427] Inizan Y. (2018). *Ce que le poète dit au philosophe. Yves Bonnefoy, la pensée du poème*. Apogée, p. 41.
[428] Mme De Staehl. (1968). *De l'Allemagne I*. Garnier Flammarion, p.201.
[429] Heidegger, M. (1976). *Acheminement vers la parole*. Gallimard, p. 23.
[430] Bedrane, S. ; Revaz, F. & Viegnes, M. (dir). (2012) *Le récit minimal. Du minime au minimalisme. Littérature, arts, média*. Presses Sorbonne Nouvelle.

l'alternance des combinaisons temporelles et rythmiques. Ces éléments seront davantage explorés (Livre III) dans le chapitre qui entre en discussion avec la pratique des récits de vie auprès des personnes sans abri, souvent dans l'idée de faire advenir une cohérence narrative, à posteriori, de leur histoire de vie. Ce qui justifiera le choix d'avoir évoqué dans le titre une *poétique* narrative plutôt qu'une narration. Pour ce qui est d'une très rapide incise, nous avons davantage ici considéré le fait que premièrement, le récit est d'abord mimèsis et qu'en ce sens, le poème, dans ses voies métaphoriques se fait aussi partenaire d'imitation des actions. Ricœur lui-même parle de « mimèsis lyrique »[431] qui disent le pouvoir de redécrire les états d'âme de la première phase métaphorique, ces « textures poétiques » ne sont aux yeux de l'auteur « pas moins heuristiques que les fictions en formes de récit » (*op.cit.*). Ensuite, en assouplissant quelque peu les conditions du récit que donne par exemple Ricœur dans son grand ouvrage Temps et Récit, il nous est apparu à la manière de Bonnefoy que « tout poème recèle en sa profondeur un récit, une fiction»[432] et que le poétique avait en outre la disposition particulière de nous ramener tout autant à notre thème principal – en ce qu'il peut en faire apparaître les variations thymiques, les entremêlements émotionnels, mais aussi en donnant la voix à l'appel de ce qui n'est pas encore advenu – tout autant qu'à tout notre déroulé pensant ses correspondances avec une éthique de la recherche.

> Entre le monde et le poème, il peut y avoir espérance de pont. Un pont jeté par votre regard, ni sur le monde, ni vers le poème ; sur la nécessité peut-être, entre l'un et l'autre, d'entendre la part que chacun peut prendre au désir de l'autre. [433]

1.2.5. Une poétique de la recherche et une recherche *par* le poème.

Faire hospitalité au hérisson farfouilleur

Ainsi, si le développement présenté nous a amené à considérer une pluralité de discours mitoyens dans l'écriture sociologique afin de donner d'une part sens aux situations (sans abaisser le niveau du déploiement des possibles par l'énoncé métaphorique inhérent à la démarche interprétative), d'autre part, de tenir compte tout autant de la posture de la chercheuse sur le terrain, (qui fait de l'ancrage du *voir comme* une dimension constitutive d'une conduite tenue par la sympathie[434]). Toutes deux abritées par le socle d'une éthique comme visée, que la poétique fertilise. Cette progression, au même titre qu'Amalric l'expose pour le langage philosophique, nous conduit à « consentir à la polysémie, même s'il s'expose toujours au risque de l'équivocité et de la confusion »[435]. Il convient de faire également le constat d'une « dépendance du discours philosophique à l'égard du métaphorique » (*op.cit.*), et de ramener cette dépendance au niveau sociologique. Car si le concept puise à la vivacité de la métaphore, et de même que Ricœur comme on l'a vu, à partir d'une herméneutique du texte, s'est déplacé vers une herméneutique de l'agir humain, il nous est demandé, dans notre propre champ disciplinaire, de tenir ensemble analyse empirique et ouverture métaphorique. Si, comme le rappelle l'auteur qui propose de faire correspondre « au 'voir-comme' de l'énoncé métaphorique un 'être-comme' d'ordre extra-linguistique révélé par le langage

---

431 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil, p. 387.

432 Bonnefoy, Y. (1999). Lieux et destins de l'image. Seuil, p.27. cité dans S. Bedrane ; F. Revaz & M. Viegnes. (dir). (2012) *Le récit minimal. Du minime au minimalisme. Littérature, arts, média*. Presses Sorbonne Nouvelle, 45-50.

433 Martin-Scherrer, T. (2003). *Le monde est demandeur d'asile*. Lettres vives, p.47

434 Voir à ce propos l'article en hommage à Jean Oury, Molinier, P. (2018). Le plaisir de soigner, hommage à Jean Oury. In *Le Care du monde*. ENS Editions. L'autrice y déploie, en faisant référence aux propos d'Oury, la différence entre la sympathie, associée au plaisir de soigner – rappelons qu'Oury était psychiatre – et à l'amour qui, de la même façon que Ricœur le travaille, est un amour désexualisé et qui ne verse pas dans le sentimentalisme, mais qui reste sous-tendu par la joie de la présence, dans l'effort d'attention qu'elle engage, comme « vision patiente et bienveillante des choses » (§9). La prise en compte de la sympathie rejoint la dimension de la sollicitude dans le sens où elle n'est ni compassion, ni pitié, mais bien ce mouvement vers l'autre qui conserve l'estime de soi en voisinage de la responsabilité.

435 Amalric, J-L. (2015). L'épreuve de la métaphore : éléments pour une critique du discours philosophique. *Campinas-SP. 35*(2). 419-443, p. 427.

poétique » [436], et que nous en avons rappelé les dimensions spécifiques à le pouvoir accéder au discours sociologique, nous avons tenu en miroir une démarche poétique dans notre engagement ethnographique même. Cette seconde articulation au poétique n'est donc plus seulement de le faire tenir dans l'antre de l'écriture sociologique ni, comme chercheuse, dans la perspective hospitalière qu'il nous donne à ouvrir le champ de l'altérité, mais bien de considérer cette fois une recherche *par* le poème. De convenir alors que le poétique s'inscrit ici dans le texte même qui se fait invitation, abord, rencontre. Cette initiative n'a pas été planifiée à priori, elle a surgi tout d'abord à partir de nombreux indices, que nous développerons dans la seconde partie. En résumé, nous pouvons présenter une prise de conscience initiale, tenant dans le fait que le texte offrait un support de mise en lien entre chercheuse et usagers, usagères des institutions, apte à subir l'épreuve du temps long de l'enquête (avec tout ce qu'il comporte de ruptures), garder trace mutuelle de nos vies, et ce dans un espace matérialisé par des mots inscrits sur une feuille, à la demande des personnes. Le texte nous attachait conjointement, ce que par exemple l'entretien, une fois enregistré empêche, tant il reste la jouissance du seul chercheureuse. Ensuite, cette médiation textuelle, dont nous ne disons encore volontairement rien de très précis, constituait un branchement de l'expérience sociale et de l'expérience du langage, mais un peu différemment de ce que la sociologie traite souvent, à savoir les situations d'interlocutions directes et les jeux de langage qui seront analysés une fois le travail d'écriture commencé. Ici le texte est apparu en priorité, comme une voie pour la chercheuse d'initier un élan, de s'approcher des personnes. Il venait comme première amorce de l'enquête et en ceci, ne souscrivait pas à la temporalité du plan de thèse, ou l'écriture compose une des phases finales du travail d'enquête. Choisissant d'écrire pour [437] les usagers, le texte venait s'offrir à la sphère intime de la lecture différée des personnes qui lui donnaient accueil, et leur évitait en cela l'épreuve publique (violente) d'une mise en récit de soi, dans le temps contraint de l'entretien. La démarche appelle plutôt la confidence, elle adresse un message marquant l'écart de la suspicion, d'une toute autre manière que les documents formalisés censés *garantir* une procédure éthique. L'épistémè du poétique devient ici une véritable épistémè, dans le sens où le poème se fait acheminement vers le terrain, dépôt d'un lien, tout autant que retour vers le texte de thèse et voisin de l'analyse. Ainsi les moments d'interactions ne sont plus seulement regardés à l'aune des représentations de soi ou encore comme dépositaires de catégories fixées à priori, mais bien comme un foyer commun ouvert par le poème qui se fait lui-même le creuset d'*attentes* réciproques et surtout le début d'une initiative relationnelle construisant progressivement les rubans d'un attachement. L'expression métaphorique, sans trop nous répéter, reste on l'a vu, souvent reléguée à un artifice suranné ou encore attribuée à des manières un peu superficielles ou très égotiques d'enjoliver l'existence, de donner quelques paillettes au concept, considéré lui comme la seule entité convenable à l'analyse. Nous avons longuement défendu sa précieuse place au sein du texte de thèse, mais le terrain nous a en sus appris que l'expérience, la pratique du langage poétique même, représente un moment d'intensification d'existence, par lequel des personnes en viennent à trouver une certaine forme d'attestation, dans l'estime que le poème adressé nourrit.

En prenant le poème comme outillage de la propre méthode d'enquête, c'est en dehors de l'institution que la chercheuse pouvait cheminer, justement là où elle n'était sans doute *pas attendue*, mais aussi où les attentes de l'institution dédiée à l'urgence sociale se voyaient bien débordées par la proposition du poème, moins moralisante et surtout n'étant aucunement associée à une volonté

[436] Ricœur, P. (2021). *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle*. Seuil, p. 73.

[437] Il y aurait ici à profiter de la préposition pour faire un petit détour critique quant à la subdivision du travail social *avec, pour, sans* autrui développé notamment par Laforgue, D. (2009). (Pour une sociologie des institutions publiques contemporaines. Pluralité, hybridation et fragmentation du travail institutionnel. *Varia.4*.) Le pouvoir d'agir promulgué par le travail social aujourd'hui compose ainsi une dimension participative heureuse (le faire avec) lorsqu'elle prend en considération les capacités situées des usagers et usagères, mais le lexique tend à devenir l'injonction à une autonomie libérale qui ne considère plus le prendre soin comme un élan de sollicitude, mais comme une entrave à l'individu responsable, dont la prise en charge devient elle-même un *gros mot* de l'accompagnement. Nous verrons ensuite à quel point la morale de l'autonomie contrevient à la spécificité d'un *épuisement capacitaire* (Breviglieri, M. (2010). L' " épuisement capacitaire " du sans-abri comme urgence ? Approche phénoménologique du soin engagé dans l'aide sociale (gestes, rythmes et tonalités d'humeur). In C. Felix & J. Tardif. Actes éducatifs et de soins, entre éthique et gouvernance) qui met en échec et rend particulièrement douloureux l'*attendu* d'activation.

de reprise d'autonomie que sous-tend le projet ou encore à un document écrit demandant des comptes, ni non plus dans le registre d'une narration extorquée telle une « police des récits »[438] qui reste en « demande croissante d'investissement des biographies individuelles pour l'inscription des individus dans les institutions sociales »[439] . Alors que l'urgence nous le verrons, vient en secours à un corps-machine qu'il s'agit prioritairement de nourrir, de laver, de faire circuler, le poème, lui, espère parler à l'âme, au sens où nous l'avons déjà développé. Il échoïse alors les dimensions poétiques des personnes (en leur foyer d'être, toujours à même d'étincelles) rencontrées sur le chemin, poétique qui reste usuellement peu admise pour ceux que l'on signale comme SDF, bien plus souvent regardés à l'aune de leur *auto-exclusion*[440]. La fabrique de ce dispositif d'enquête venait ainsi comme en périphérie très éloignée de ce que mettent usuellement à disposition les institutions, dans la perspective du temps mais aussi des modalités d'être ensemble qu'elles promeuvent à partir d'une logique des flux ou d'une file d'attente qui s'accroît devant le guichet d'admission ou encore d'une conduite de la relation dont l'attente reste alors spécifiquement reliée aux attendus, déjà formalisés dans les lignes garanties d'un devenir projeté. Elle permettait en cela, de révéler de nombreux autres visages que les circuits dépréciatifs de la figure du clochard (dont il ne s'agit pas non plus de minimiser la détresse), tout autant que ceux d'une attente réduite à l'immobilité (qu'il ne s'agit pas non plus d'annuler) ou seulement admissible dans le versant d'un devenir atteignable par l'anticipation de sa planification (plan qu'il ne faut pas non plus écarter dans ce qu'il peut redonner à la perception d'un temps organisé moins anxiogène).

En outre, si la sociologie pragmatique a tenu en importance la question des ajustements du proche, nourrir cet engagement avec des personnes ne bénéficiant pas d'habiter pérenne ni souvent de statut légal sur le territoire et dépositaires de tant d'étiquettes de rejet, de mépris ; devenait une épreuve en soi, tant cette ouverture *inattendue* pouvait révéler d'excès en termes d'*attentes* de leur part. Si le poème ouvre, qu'il instille une puissance de devenir au monde déjà-là, qu'il insuffle un chant au terreau de l'expérience empirique, cette profondeur ne saurait amoindrir ses revers. « La rencontre du beau a quelque chose d'abolissant, au niveau du monde alentour que l'épiphanie soudaine un instant efface, au niveau du sujet non moins soudainement privé de tout contrôle, de toute projection rassurante de soi dans les choses » [441]. Ainsi les confins où se soulève l'illimité demandait pareillement à ce que nous avons développé en termes d'articulation poésie-concept, de ne pas céder à l'emprise de la démesure et du glissement infini vers des attentes elles-mêmes sans tempérance. Une méthodologie par le poème, et ses invites du frémissement, de l'ivresse rêveuse, appelait nécessairement un retour dans les lignes de l'institution, permettant de réguler *éthiquement* l'absolutisme du sentiment, notamment lorsqu'est intervenue la question de l'emprise ou encore de la menace. Ces diverses étapes seront amplement décrites dans la thèse. Il s'agira bien de comprendre dans les chapitres suivant occupés à détailler le terrain, comment se sont régulées ces relations ouvertes initialement par la surprise, et comment alors ce qu'on *n'attend pas* ou plus, vient révéler des pans de mémoire, le désir de répéter la venue (raviver l'attente) ou encore comment cette « vibration corporelle vécue comme tressaillement qui reflue sur l'esprit »[442] offre une dynamique dans un temps soumis à répétition. Tout l'art de l'enquête étant alors de prendre soin de ces naissances relationnelles et de tenir en harmonie pour que le lien perdure, à la fois l'estime de soi redonnée par une sollicitude, tout autant que le tiers institutionnel quand se présentait « une relation à l'autre qui ne se laisse pas construire sur le modèle de l'amitié »[443]. Tenue du lien, qui parfois a pourtant nécessité l'interruption, fondamentale pour reconstruire une distance permettant que s'assagissent les remous du désir (devenu dévoration) et que se rétablisse le juste écart, permettant à la métabolisation de l'épreuve et à l'entente de l'impératif du *laisse-moi !* de résonner.

---

438 Vrancken, D. (2002). De la mise à l'épreuve des individus au gouvernement de soi. *Mouvements. 1*(65). 11-25, p.18.
439 Astier, I. & Duvoux, N. (2006). *La société biographique : une injonction à vivre dignement.* L'Harmattan, p.7
440 Voir les écrits de Furtos, J., par exemple (2009). *De la précarité à l'auto-exclusion.* Editions Rue d'Ulm.
441 Munier, R. (2003). *L'extase nue.* Gallimard, p. 26-27.
442 Depraz, N. (2015). *Attention et surprise.* Paul Ricœur en débat et au-delà. *Alter Revue de phénoménologie.*23. 261-277. p.274.
443 Ricœur, P. (1990). Approches de la personne. *Esprit.* 115-130, p.118.

Toutes ces dimensions seront largement déployées dans les parties suivantes, nous n'élargissons pas davantage nos propos, si ce n'est toutefois par le fait de rappeler que cet abord poétique conserve bien évidemment des limites de taille, qui seront elles-mêmes réfléchies. Ainsi, bien que nous nourrissions l'optimisme d'une poésie susceptible d'ouvrir des ressources inattendues, on peut tout de même brièvement dire que le texte a aussi parfois produit une sidération voire un rejet, tant, s'il ménage l'épreuve de l'entretien, n'en épargne pas celle de l'intime et l'exigence que cela présuppose. Par exemple le sentiment de devoir répondre et de ne pas parvenir à écrire ou encore, l'instabilité produite par une initiative trop décalée et l'impossibilité de résoudre la question de *ce que peut bien me vouloir une femme qui m'aborde* ou encore l'héritage qu'il porte dans les correspondances tenues entre hommes et femmes, lui réservant alors ici le glissement vers une interprétation d'un texte comme une déclaration amoureuse.

Le texte enfin, tel qu'il a été abordé toute cette première partie, donne une part primordiale au langage, il est à rappeler que s'il demeure une conviction quant à l'argumentaire en termes de rendu sociologique, l'enquête autour du vécu de l'attente ne s'est heureusement pas restreinte à ses abords d'expression langagière. Les précieux apports de la sociologie pragmatique sont alors d'indépassables relais. Pour autant, les réticences de certains au départ, notamment quant aux embuches de la traduction et le malaise de ne pas bien comprendre ou à cette impression de ne pas être à la hauteur d'une réponse admissible, ont également fait partie prenante de l'enquête sociologique. Notamment dans ce qu'ils relevaient d'ajustements relationnels, mais aussi par le fait que l'embarras du départ bénéficiant d'un temps long et d'une continuité de rencontres n'ont pas fait de lui une seule épreuve sans possibilité de trouver des accords pour poursuivre un lien initié certes, dans le cadre d'une enquête, mais faisant entrer en résonance des dimensions bien plus larges que la seule sphère du *travail* universitaire. Ainsi ce long temps de coordination est venu montrer l'écart à réfléchir entre la visée téléologique d'un projet à mener, (oui j'étais absolument en train de *faire* ma thèse) mais dont les ajustements relationnels mutuels inscrits cette fois dans un autre registre d'engagement, faisait bien de cette thèse l'impossibilité à se résoudre strictement au plan d'une morale libérale. Il fallait bien tenir compte des dimensions imprévues, on pourrait dire *inattendues*, notamment celle-ci : que l'attachement allait devenir une composante essentielle de l'enquête.

Enfin, nous aimerions revenir en dernier point sur la dimension du poétique et à la composante artistique de l'initiative méthodologique. L'art tend aujourd'hui à être défendu par l'argument du travail[444] qui lui rend alors une dimension commune sortant de l'enclave réservée et limitée de la figure de l'artiste inspiré. L'inspiration poétique, artistique étant bien, historiquement la grâce de certains élus à recevoir les messages divins, « l'aède ne connaît que par ouï-dire ... à la faveur des muses »[445]. Nous souhaitons montrer par ce travail que l'inspiration peut être mise au service du bien commun, et par là-même argumenter la question d'une possibilité d'articulation au commun sans nécessairement que celle-ci soit sous-tendue par la nomenclature marchande ou industrielle pour y donner valeur. Le beau, au même titre que l'amour, y sont tenus nous l'avons vu comme soubassements éthiques de la composition de la recherche, pour autant qu'ils conservent leur équilibre au sein d'un ancrage disciplinaire et qu'ils soient ainsi dimensionnés à l'échelle d'une mise en commun, qui ne saurait à nos yeux se révéler seulement sous l'argumentaire du travail.

Fort de ce mouvement argumentatif, il convient au terme de cette première partie, de retourner à notre question initiale, qui ne pourra que se faire brève tant ont déjà été déployées les discussions qui la concerne. L'épistémè du poétique paraissait être folie puisque sa nomination même ne semblait pouvoir convenir d'une articulation de deux termes aporétiques épistémè et poétique. A

[444] Ces propos font référence à la soutenance de thèse de Mathilde Chenin le 9décembre 2022 à Genève où la doctorante faisait mention de cette forte distinction, ralliant l'art à une dimension de travail et non plus de création, trop proche selon elle d'une perspective élitiste. *Les motifs de l'utopie. Cohabiter en artiste au XXIe siècle.* HEAD-EPFL.

[445] Villela-Petit, M. (1999). Le poème est poésie et autre chose encore. (Ocatvio Paz). In J. Greisch. *Philosophie, poésie, mystique.* Bauschesne.15-45, p.16.

partir de la brèche herméneutique opérée par Ricœur dans la phénoménologie et d'un cogito immanquablement dépendant de détours pour se connaître, il est apparu que l'apparente dissociation entre le temps de l'analogie et de l'épistémè classique et moderne nécessitait pareillement un long détour pour donner au terme métaphorique sa pleine consistance. Loin d'être un trope à l'intérieur d'une langue étudiée pour elle-même ou encore une diversion en regard du sérieux empirique, l'énoncé métaphorique est davantage devenu le foyer d'un monde offert au sujet percevant, tout autant que constitutif de son identité en perpétuelle transformation. Ainsi le monde déployé devant le texte, par suspension première, est une véritable proposition vers l'action et de même un espace architectural, textuel, qui ne peut être tenu dans la seule circonférence de son utilité à contenir sans relief, les *données* du terrain et leur analyse. C'est par conséquent précisément parce que le texte poétique redimensionne, double la référence initiale, que la merveille du mouvement peut s'initier, (et ce pareillement sur le terrain) et tout aussi admirablement par son retour à la lumière du concept, que le sens peut advenir. Cette alliance offre de l'ampleur à nos manières de donner figure aux humanités justement dans la prise en compte sérieuse de la *configuration* [446] du texte (du dimensionnement de l'expérience dans l'écriture) tout autant que de celles de nos méthodes d'enquête. Ainsi, nous osons le croire, peut-être même l'*attendre*, cet égard au poétique ne saurait tenir éloignée la dimension éthique, cette fois portée à l'échelle « de l'Humanité tout court » [447].

S'il y a un passage, il ne peut pas être visible
s'il y a une lampe, elle ne sera pas de celles
que portait la servante deux pas devant l'hôte
– et l'on voyait sa main devenir rose en préservant la flamme, quand l'autre poussait la porte – s'il y a un
mot de passe, ce ne peut être un mot
qu'il suffirait d'inscrire ici comme une clause d'assurance
Cherchons plutôt hors de portée, ou par je ne sais quel geste,
quel bond ou quel oubli qui ne s'appelle plus
ni «chercher» ni "trouver"...
[448]

[446] Voir à ce propos Ricœur, P. (1983) *Temps et récit. 1. L'intrigue et le récit historique.* Seuil. .Nous reprendrons les dimension pré-narratives, configuratives, et reconfiguratives ultérieurement.
[447] Thévenot, L. (2006). Configurations créatives dans les humanités et figurations de l'humanité, p.2.
[448] Jaccottet, P. (1983). *A la lumière d'hiver autres chants*. Poésie Gallimard, p. 58.

Avec la bourrasque, le sonore affiche une suprématie sur le visible. On n'y voit rien, disait Arras, commentant un tableau de Tintoret. Pourtant il demeure un visible de l'invisible, le son se mêle aux volutes. Le vent y joue, à craquer les murs, y tournicote, y virevolte, une farandole. Les pattes des biches, des crapauds, des effraies, les yeux des loups, des belettes et des lynx, s'unissent à la queue leu leu et à la manière d'une comptine, mais à l'envers, partent de dix. Du ciel, revenant vers l'arc de cercle de la terre, y chercher monsieur hérisson, encore fébrile à la sortie d'un sommeil saisonnier.

Que l'on humât hier encore la paresse des membres sous le froid, soit, aujourd'hui est une autre histoire.

On perçoit mais de loin, le tintamarre d'un pic voleur de nid, et la discrète parure feu d'un écureuil adolescent qui, avec frénésie amasse des glands véreux à l'abri de son palais, aux voûtes, faîtes, osselets de verre. Les ruisseaux se hissent au-dessus des bisses, débordent vers la plaine en sarabande de vers, soulevées les proses, elles passent le barrage de la Dixence avec une certaine allégresse et inondent de pétales les quelques mélèzes encore épineux.

Dis bien qu'il est temps de fuser hors de l'hiver et de mettre en pâture le fourrage gras bientôt allègre aux verts brillants sortant de terre. Suivant les venues des premières taupes et leurs déchirures du plateau beige.

Par mégarde, hérisson voit quelques-unes de ses herses dorsales, prendre elles-aussi le large, à l'égal de mues, déposer les écailles en terre, se laisser assolir.

Tout près du parvis d'une maisonnée, le toit étreint la tuile avec amour, et à l'âtre se mêlent les cendres et les incandescences, donnant aux mots volés à même la fumée s'échappant d'une cheminée granit, une note, comme une pierre d'attente.

Mais à peine, l'attente qui gîte, à l'orée s'échappe toujours. L'orée qui se teinte de bleu à l'immensurable du brouillard. Pour autant, le brouillard, à en croire le hérisson est la matière à révéler les impossibles. Ainsi il faut suivre l'attente en son appel.

« Contrairement au lombric qui se répand à loisir en la glèbe, le mot ne fait pas ce qu'il veut sur le tapis. Il attend de s'incarner dans le verbe ». [449]

[449] Voisard, A. (2020). *L'ordinaire et l'aubaine des mots.* Empreintes, p. 34-35.

« Si grands sont nos désemparements, si terribles nos désarrois, si fréquentes nos déroutes qu'il n'y a guère à se surprendre si la littérature du conseil et de l'expertise domine aujourd'hui l'étal du libraire et si la figure du coach s'est emparée de l'imaginaire collectif.

Nous voulons des coachs pour maigrir mais aussi pour cuisiner, des coachs pour meubler nos patios, des coachs pour nous habiller, et des coachs pour vivre nus, des coachs pour élever nos enfants, des coachs pour libérer l'enfant qui est en nous, des coachs pour nous aimer après quarante ans, des coachs pour rêver, des coachs pour penser, des coachs pour agir. Et parce que nous voulons des coachs pour la vie, gourous et sophistes fleurissent quand la parole des anciens maîtres est moquée.

Cette proportion inverse, la défaite des maîtres correspondant à la victoire des coachs se mesure à trois critères dont il faudrait montrer le lien tout imminemment politique. Soit sous la tente blanche le compte de ces critères.

D'une part, le coach est là pour permettre à son client d'agir plus vite et mieux dans la rationalité experte du profit économique érigée en seule modèle de la réussite personnelle. Le coach est là pour assurer la victoire du client, il lui interdit de penser, il l'empêche de rêver.

Tandis que le maître classique voulait que son élève ou son disciple rêvât et pensa et se souciait fort peu qu'il agit. Ce qu'il voulait, ce point est entendu, est que celui qu'il enseignait rêvât de penser et pensa à rêver. Le maître savait fort bien le lien d'essence entre rêver et penser, et disposait de plusieurs modèles pour illustrer la conversion de l'un à l'autre.

Que le rêve puisse ouvrir à la pensée c'est ce que l'expérience de la philosophie assurait de Cicéron à Descartes et le nom technique de cette opération était méditation. Et l'histoire de la méditation métaphysique est bien celle d'un rêve devenu pensée ». [450]

[450] Rueff, M. (2017*). L'impératif présent*. Conférence dans le cadre du banquet d'été « Penser, rêver, agir », Lagrasse.

Là où, en toute dernière incise, et peut-être pour bien appuyer un écart quant aux propositions *des coachs*, avant le LIVRE 2, un dialogue comme une danse, s'établit entre l'écrivante et le texte lui-même. Elle l'appelle. Voix lancinante. Il tarde à venir, la fait attendre, résiste. Elle appelle encore, s'indigne de ce qu'il est devenu, un objet instrumental dont on doit aujourd'hui compter les minutes de sa lecture avant même de l'avoir découvert, rendre absolument visibles la cordée et les pitons de la voie de son interprétation, sans mystère. Lire sans trouble c'est comme *être à Las Vegas*. L'autrice brouille les pistes, malmène les lignes, opère des écritures de la marge qui font s'enchevêtrer les histoires, obligeant à en perdre leur maîtrise et ouvrant à d'autres cheminements. Fort de cette conversation entre la main qui s'écrie et la main qui se sidère, le texte s'écrit, malgré tout, mettant en forme l'objet premier de sa contradiction. La possible figuration de ces tensions, de cette impatience qui prend forme de constellations malgré la dissonance des attendus, lance alors cette fois le pas, vers l'expérience même de l'enquête et des voies ethnographiques plus concrètes.

1.3. La voix

Appeler le texte pour sentir l'irrépressible appel de la pensée [451].

Eclipse [452] en six mouvements ou un petit dialogue dansant entre *un texte* (qui ne cesse de résister à venir) et une écrivante (qui ne cesse de réitérer son appel).

Celle qui habite le lieu-dit ouvre à d'autres lieux, d'autres confins. En ajustant chaque brindille à ses côtés, elle embrase bientôt l'espace.

Prélude

- Sans doute auriez-vous pu vous abstenir, renoncer, vous garder de l'absorption. Ainsi d'une certaine manière auriez-vous su résister à la tentation vive de jouir sans scrupule d'un bain de Diane interdit ou encore peut-être refuser de vous croire rassasié de secret à moitié découvert sans même pourtant avoir consenti au devenir labile, ni perçu la révérence derrière un retrait, la délicatesse d'une peau et sa finesse donnée par un voile qui la recouvrait. Un maigre tissu de sel porté par le vent et dressé là par quelque démon intermédiaire [453]. Ecrire procède de « cette capacité à retenir l'avènement du mot » [454], à creuser avec obstination jusqu'au plus obscur de sa chair, là où se dépassent même ses manteaux structurels, ses décorticages sémiotiques, là où le signe restreint ouvre aux phrases illimitées. Là où son corps, ses muscles sont en perpétuel remodelage sous les mains d'un ciseleur, cherchant la rage du nu sous le bronze. Vous auriez alors potentiellement goûté à l'ardeur d'une « présence résistant à la représentation » [455], se cachant de mondanités trop lustrées ; à la « clandestinité s'arrachant aux sommations du jour » (*op.cit.*) à l'effroyable et délicieux appel d'une nef où s'ébattraient les fous [456] et dont nous aurions ensemble dépeint avec de l'encre, le pouvoir de leurs danses ensorcelées, l'intime de leur combat, la retenue de leur os. Vibrant pourtant au rythme des piétinements et des mondes sourds encerclant leur chant. Ecrire. Vif. Large. Acier. « village. glacier. l'eau ira de glacier à village. Retourne, de même que la parole sur sa soif qui assèche, et comme le courant noue, du village au glacier » [457]. La parole relie, la parole écrite se lit et rallie parfois ou fouille. Fouille jusqu'au glacier, jusqu'aux sources encore à peine à même de prendre forme dans la langue, fouille et pense, trace et élabore, anime et réfléchit, jette des ponts sur les gels, « tâtonne autour d'une intention de signifier » [458]. Ainsi auriez-vous su côtoyer, à petite distance, la délicatesse d'un trait, l'apitoiement

Rivage gelé et glacial sillon, quels vestiges quels soupirs après la soif

[451] Ce texte reprend en grande partie le chapitre écrit et publié dans le courant de la thèse Acheminement vers l'appel. (2023). In F. Loser & S. Michaud. (Eds.). *Ecrire pour penser.* pp. 105-116. IES Editions.

[452] L'éclipse porte ici sciemment la dimension de visible et d'invisible, à laquelle le texte poétique dans son caractère scintillant et elliptique ouvre. L'occultation partielle d'un corps devant un autre corps nommé éclipse, amorce ce jeu de lumière et d'opacité qui ne cessent de se révéler mutuellement au fil des mots et qui parallèlement met en exergue la teneur pédagogique des récits professionnels. Ouvrir aux multiples formes et tâtonnements d'écriture, pour tenter de comprendre, de trouver un certain équilibre polyphonique, en cheminant parfois dans la pénombre, ce qui nous compose et qui compose pareillement la vastité d'un métier relationnel. La danse elle, reprend les mouvements traditionnels d'une suite baroque, initiant des variations rythmiques et se faisant également la métaphore et de la formation et de l'écriture, amenées à traverser des fluctuations, des déséquilibres, des régularités ou des pas harmonieux.

[453] En référence au texte de Pierre Klossovski, (1980) « Le bain de Diane ». Les démons intermédiaires sont entre les Dieux et les hommes. Les Dieux usent d'eux pour apparaître aux mortels ce qui leur permet aussi d'explorer les émotions qui leur sont réservées et auxquelles les divinités n'ont pas accès. C'est grâce au pacte engagé avec un démon que Diane apparaît, qu'elle se révèle aux yeux d'Actéon, venu malgré l'interdiction, assister dans une grotte obscure, à son bain. Il en sera puni, et transformé en cerf dévoré par la meute de chiens qui l'avait conduite. Il ressentit alors la blessure des crocs tout autant que le délicieux débridement de l'interdit. La vue de la déesse chasseresse alors nue et proche contenta son attente bien davantage que la fin par ce qui semblait irrémédiablement l'emmener vers la mort.

[454] Depraz, N. (2001). *Ecrire, résister*. Encre Marine.

[455] Thélot, J. (2013). *Le travail vivant de la poésie.* Encre Marine.

[456] En référence à l'ouvrage éponyme de Sébastien Brant.

[457] Du Bouchet, A. (2011). *Ici en deux*. Gallimard.

[458] Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*. Gallimard, p. 74.

d'un visage que vous n'auriez pas remarqué dans l'agitation des transports du matin ou les transitions ritualisées de l'institution, la joie d'une main qui s'engage auprès d'une larme, l'attente d'un regard porté vers le lointain. Vous vous seriez en somme accordé à « l'infiniment à venir »[459], à l'immensité d'un mouvement, dont l'impossible préhension nous appelle justement à l'écriture, à répondre minutieusement à la force de son invite par quelques lignes qui lui font écho, même maladroitement. C'est donc en substance ne pas laisser dans le gel de l'indifférence ou l'assurance de sa prise, la préposition. C'est opérer des détours, ouvrir des sinuosités généreuses pour revenir sans doute à une éblouissante simplicité, à ce qui fait le battant de l'attachement. C'est après tout peut-être, ne pas confondre l'objet et la chose, l'usage et la règle, le devenir et le projet, c'est alors s'immiscer dans l'abondance, lourde et sérieuse, du sens et de l'au-delà du sens, du signe et de l'au-delà du signe, de ce qui tend à redonner vigueur au vécu dépassé, à redonner vie par le texte, par la voix, à la brièveté et la pesanteur d'un flocon qui vient. À la brusquerie et l'ampleur d'une absence. À la précision et au dépouillement d'un sourire revenu. Au trouble devant l'orage qui ne saurait battre en retraite. A vous faire. Proche.

Attend sans
respirer, suffoque

elle l'appelle, ils
appellent,
interface franchie,
lignes closes,
lignes brisées,
lignes ouvertes,
quel donc advenir

Allemande

Vous avez choisi de ne pas écrire, ou de trop écrire, de vous engouffrer sans réserve dans la malédiction de l'annonce, du prospectus, en somme de vous faciliter l'exaltation et voici la réplique à ce silence, à cette saturation. Vous vous êtes enfui ou mieux, trop exposé. Vous avez déserté la page des discrétions en occupant tout l'espace (égotique), vous avez rempli et rempli, sans même en comprendre le sens. Vous m'avez tiré une embuscade surprenante. Cet étonnement chagrin, je le métabolise et vous le restitue, non comme un contre-don, mais bien dans une mutualité ricœurienne qui aura je l'espère pour vertu de vous appeler au même geste, de vous faire revenir. Bon sang où êtes-vous ?

Ecrire revient à s'asseoir à la place du veilleur. « Je suis seul, pensait-il. Par force le veilleur est seul, celui qui veille, le soucieux, l'attentif n'est pas avec. Etre avec eux serait être l'un d'eux, dans la cité paisible en bas, et non ici dans ce lieu sévère, pour veiller. (…) Mon rôle est d'affronter la nuit, je l'inspecte autant qu'il se peut. Je regarde. Je garde et je regarde »[460]. Je veille moi aussi et reste alerte à la moindre de votre manifestation. Pour écrire auriez-vous dû accepter temporairement le retrait et cela n'est pas la distance, au contraire. C'est le vertige du près, du toucher et du touchant, l'horizon incertain et vaste d'un autre qui vient vous effleurer, c'est une visite réitérée de l'expérience qui donne de « l'épaisseur »[461], de la densité, de l'abondance à votre solitude ébranlée. Votre retrait n'est pas non plus la complaisance d'un être qui regarde de loin, à travers ses seules connaissances acquises ou en suivant un référentiel quelconque. Il s'apparente davantage au repli nécessaire pour se souvenir, oublier, pour laisser réémerger, se réinventer le vivant et ses accordages, parfois contrariés, parfois harmonieux. L'isolement dont nous parlons n'est pas l'esseulement, il est « recueillement »[462], urgence du recueillement, ou plus, une attention, une « vigilance attentionnelle (…) pour se recentrer sur la transparence intime du cœur »[463]. Quelle prétention de vous savoir épargné. Je vous avais pourtant imaginé renard, poulpe, sèche, désert, vents brouillés. Le savez-vous, « les poulpes se confondent

Ils fuirent et dans la
dérive de leurs
doigts fins se tissa
une trame moirée,
elle devenait à
chaque fil nuance.
Bientôt ils ne
reconnurent plus
l'empreinte que
leurs yeux laissaient
vers le rivage

[459] Meschonnic, H. (2017). *Infiniment à venir. Pour le poème et par le poème*. Arfuyen.

[460] Munier, R. (1994). *Si j'habite*. Fata Morgana .

[461] Voir Francis Loser, dans l'ouvrage publié.

[462] Blanchot, M. (1955). *L'espace littéraire*. Folio, p. 13

[463] Depraz, N. (2012). *Comprendre la phénoménologie, une pratique concrète*. Armand Colin, p.184.

avec la roche sur laquelle ils s'appliquent, de cette manière et grâce à l'illusion qu'ils produisent, ils déjouent aisément la poursuite des pêcheurs ainsi que celle des poissons dont ils redoutent la force »[464], oui les poulpes, le renard, la sèche, savent user de cette métis, une intelligence rusée, engagée, multiple, qui ouvre au mystère des métamorphoses. Votre main y aurait découvert la porosité du réel et de l'imaginé, du tangible et de l'impalpable, du visible et de l'invisible. Vous auriez su « explorer les marges d'incertitude de la réalité »[465]. Les passerelles vers les polarités. En ce sens auriez-vous goûté le débordement et sniffé la griserie pourtant fort sérieuse du faire *comme si*, nécessaires dans nos appels à la sollicitude, pressants dans nos manières de composer le lien.

Nous sommes ici, revenons et repartons ensemble. Avec cette gaule allons secouer les brous et parsemer le sol de leur sève brune.

Vous seriez peut-être allé jusqu'aux seuils, aux confins, vous frottant aux miroirs des symboles, des mythes, des traditions, prenant alors place « au beau milieu d'une conversation qui est déjà commencée et dans laquelle nous essayons de nous orienter afin de pouvoir à notre tour y apporter notre contribution »[466] et, dès lors, « enclenchant une chaîne d'interprétations qui ont puisé dans un arrière-plan d'histoires antérieures » mettant en discussion « à la fois un héritage religieux, juridique et politique et une tradition critique émancipatrice »[467]. Vous avez préféré vous taire, pire car se taire est geste de silence, vous avez refusé d'apparaître (brûler sous les projecteurs spectaculaires est à ce niveau semblable) et je vous en veux.

Je vous en veux de cette indiscrétion rapace. De cette suffisance, de cet emprisonnement dans lequel vous portez vos assurances. Je souhaiterai ressentir vos mouvements incertains. Vos premiers balbutiements devant le vide. J'aimerais croire à votre fragile posture, à vos pieds qui recherchent leur appui après s'être fait bousculés, par la caresse de l'énigme ou un quelconque frisson. J'aimerais discerner vos mollets - les petits chapeaux comme des apostrophes- griffonner des cercles dans l'air au rythme d'un ballet baroque et vos virgules comme des croches, soutenir les appuis allegretto de l'allemande. J'aimerais sentir la dispute de vos ponctuations, les respirations offertes par vos exclamations.

Bleu roi d'un sang d'encre, rejoignez les spirales et ouvrez grand les écoutilles, laissez pénétrer la houle, la foule, la foudre et laissez choir, bon dieu votre liste

Courante

Scylla dévore de chacune de ses mâchoires le cou des navigateurs novices. Les cous qui empêchaient de relier leur buste à leur tête. Les bateaux eux poursuivent et ainsi permettent au canal vers la mer de se fendre, au canal vers la mer de s'ouvrir.

-La peur saisit la feuille, le tremblement sidère, la sève brune tache. Impossible de parvenir à vous suivre. Il restera sans voix. Le texte restera sans voix. Le jardin en jachère insufflera un long mutisme et les graines en leur affermissement ne sortiront plus de leur « dormance »[468]. Impossible faut-il vous le crier. C'est une emprise du gel, plus de soif, plus de sève, plus rien qui n'ouvre au feu, un sol qui laisse désemparé, sans désir, sans poussée. Une « violence qui résulte de la désaffection du langage »[469], un langage réduit à ses interchangeables. Faut-il vous l'écrire ? Mais en quelle langue ? doit-elle être accessible ? allégorique mais alors vous la nommez ampoulée, géométrique mais alors saura-t-elle ouvrir les profondeurs, conventionnelle mais alors aura-t-elle encore quelque mystère, objective mais alors quel sera son objet aurait-il des pattes ou des feuillages pour crinières, fictive mais alors discuterons-nous de la perception de l'imaginaire, académique mais alors pourra-t-elle laisser la page s'imbiber des odeurs, antéprédicative mais alors saurez-vous l'accueillir, sonore mais

464 Détienne, M. & Vernant, J.P. (2018). *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs.* Flammarion, p.47
465 Macherey, P. (2005). Le quotidien, objet philosophique. *Approches plurielles du quotidien. 1.* § 26.
466 Abel, O. & Porée, J. (2009) *Le vocabulaire de Paul Ricœur.* Ellipses.
467 Breviglieri, M. (2020). Le portrait gênant. Amina Sboui sous le poids des regards. *SociologieS*.
468 Clément, G. (2004). *Manifeste du tiers paysage.* Editions du commun.
469 Haenel, Y. (2020). *Diane et Actéon. Le désir d'écrire.* Hermann, p. 25.

alors ses grandes oreilles, auriez-vous peur qu'elles en viennent à vous dévorer après la chevillette cherrée ? Le texte vous le dit, il vaut mieux aller à Las Vegas. (Le texte déserte)

-A Las Vegas, rien ne vous expose, rien n'amplifie la durée à laquelle semble-t-il nous demeurons interdits.[470] Les dianes ont des ombrelles à la place des chevelures chasseresses, des sacs de paillettes pour carquois et d'opulents barbapapas devant leurs faces. Le sel même n'occulte plus leur peau à vif. Les scintillements des enseignes et l'agitation des manivelles virtuelles pour tenter sa chance devant une machine à sous, emplissent momentanément le vide. On espère que leurs bruits sauront étouffer le creux, que le fastueux des palais saura dissiper l'écart, que la légèreté ressentie n'aura rien d'un soulèvement.[471] On passe d'un monde à l'autre sans épreuve, et l'on glisse, glisse sur un somptueux tapis où nous sont présentés des berlingots multicolores, des cagettes de serpents acidulés, des élévations mamelonnées au parfum de comète, des pomélos à la taille de citrouilles, ou de grandes vasques où il s'agirait seulement de plonger, de perdre encore et encore un peu de pesanteur.[472] A la sortie du bain, des serviettes en broussailles aux celluloses vert pomme avec sur les côtés des incrustations en verrofibre phosphorescente adhèrent sans effort aux contours des corps qu'elles sculptent sur-le-champ. « Sur une voûte cylindrique, de quatre cents mètres de long et supportée par huit pylônes d'acier, les représentations se suivent toutes les heures : ondoiement de vagues lumineuses, passages d'avion supersonique, octogones dansants. Le nez en l'air, la foule, à chaque bruit, à chaque motif, s'exclame parfois entre deux gorgées de soda comme s'il s'agissait de la naissance en directe d'une nouvelle galaxie »[473]. Las Vegas, vous avez raison, brille encore dans l'obscurité du désert, elle rend pour un temps possibles cet éclatement, cette distraction fiévreuse, mais son miroitement n'a rien de ce que j'imaginais de vous, de cette tromperie seulement rendue loisible par des milliards d'unités d'énergie produites pour une ville qui ne dort jamais. C'était d'une autre étincelle, d'une fièvre différente dont je tentais de vous faire partage. D'une braise à la fois plus fluette et plus (sans doute) incandescente, celle du miracle d'être, et de la gratitude donnée à l'écrire. Celle d'une réflexion portée par le geste d'une main enfantant trace, qui fait entrer en correspondances des mondes dissemblables. Je vous sens un peu peureux, un peu affolé, un peu perdu voire éteint. Voudriez-vous toucher de vos graphies diverses cet étang où les dernières libellules achèvent leur nymphe, où les nénuphars restent les seuls dépositaires de l'ivresse des licornes, où les joncs rendent encore possible le balancement, où la main se fait enfin recueil, caverne, soin? Voudriez-vous consentir à l'inestimable[474] ou encore porter sur vos épaules le poids des bords affectés? Voudriez-vous seulement pencher, même en cachette, vos lignes à l'horizontale, pour que la sève brune indique ce qu'il persiste de gravité aux lettres, sans tout confondre.

Sous la croûte des vagues,
sommeillent et luisent

Après qu'ils eurent déployé leur écharpe et que leurs cous soient à nouveau sans artifice, la main vint ouvrir et refermer, ouvrir et refermer, ouvrir

Vint insuffler un rythme

à la parole

-L'attraction vous parlez d'attraction alors que les mots s'arrêtent ici. Alors que le poème ne compte plus avec le temps des passages. Alors que sous nos masques, à peine, se diffusent nos haleines et le céleste des organes odorants. Oui le céleste, où se condensent les particules. Vous parlez d'attraction devant le tableau d'une bouffonnerie, qu'est-ce que « peut donc encore la poésie face à une tache de sang qui ne cesse de grandir »[475], à quoi vous persuadez-vous par vos fouissements que vous pensez heureux ? Quelle atteinte s'attarde

[470] Déjà dans les années 1930 Paul Valéry, dans son « Bilan de l'intelligence » faisait remarquer notre impossible capacité à soutenir le sens de la durée. (p.27), à inscrire ce temps dans l'au-delà de la mesure des heures comptées, en somme à retrouver ce qu'il nomme le loisir intérieur. Reprise de ce que les anciens appelaient *Otium*, l'importance du loisir comme ouverture à la philosophie.

[471] Voir à ce propos le texte de Marc Breviglieri. (2021). « Un soulèvement. Occupation critique de l'espace et architecture de champs sensoriels ». 2021, in Tallagrand, D., Thibaud, J.-P. et N. Tixier, *L'usage des ambiances*. Hermann

[472] Ceci vient directement en écho à l'ouvrage de Lipovetsky, (2015). *De La légèreté*. Grasset.

[473] Bégout, B. (2018). *Zeropolis. Welcome to fabulous nevada*. Allia, p. 25.

[474] Je m'inspire ici librement du travail de Breviglieri en lien à l'inestimable qu'il réfère particulièrement à l'habiter, voir à ce propos. Breviglieri, M. (2012), « La juste distance et l'enjeu du « bien habiter » dans le soin et l'aide à domicile », *Contact. La revue de l'aide et des soins à domicile*, *131*, mai-juillet, 15-18.

[475] Jaccottet, P. (2020). *De la poésie*. Arléa, p. 19.

lorsque rancit l'adresse, lorsque se calque des heures et des heures derrière de clinquantes réductions cognitives? « Etats pourris de la parole, pourris à force de déliaisons, de rétrécissements, d'inattention, de bâclage, de négligence, de morgue, de dédain »[476]*. Avez-vous seulement une seule fois renoncé simplement car vos jambes ne vous portaient plus, simplement par épuisement de lettres qui formaient une vaste bouillie. La langue s'épuise, se dictature, s'étrique. Là où meurt le poème, vos rêves retournent à leur aveuglement, là où meurent vos rêves, les usagers de vos institutions survivent enchaînés aux pauvres communications, aux bilans, aux compte(s) rendu(s), là où meurent l'âme des usagers de vos institutions s'anesthésie le temps. Sans lui, rien ne peut surgir. Point de texte, chère, point.*

Que peux donc le poème face à une tache de sang qui ne cesse de s'étendre ? Rien ou si peu.

Sarabande

-Rien ou si peu. Si peu. Pierre Sansot donnait aux « classes populaires » le terme de « gens de peu », cela n'était pas pour amoindrir leur valeur, mais bien au contraire le peu, à ses yeux, offrait une certaine noblesse à ce qui d'ordinaire semblait relégué à la fadeur, à l'insipide, au subalterne. Voici ce que je vous propose, allons danser, et langoureusement au tempo d'une sarabande, goûter le peu, le moindre, l'infime. Le « moindre geste »[477], l'intime qui « n'est pas ce qui est exhibé, surligné, vociféré. (…) L'intime n'est pas la publicité. »[478]. Quittez si vous le voulez bien Las Vegas et ses froufrous pacotilles. J'aime les froufrous, mais davantage lorsqu'ils sont taillés dans la pierre, lorsque le drapé d'un marbre laisse poindre l'aisance d'un pli reposant sur une cuisse ou tout près de guillemets, j'aime le froufrou de l'étoffe et son murmure sourd, le froufrou de vos papiers, de vos encres, le froufrou de vos refus. Vous crevez d'envie de vous lever, je sens vos halètements, vos pas qui tournent en rond, vos petits circonflexes dont vous n'osez plus user. Prenez le premier train, je vous attends. Permettez-moi de vous adresser cette invite, il devient impérieux de contourner l'exhibitionnisme des réclames ou l'impudeur des mots seulement réduits à leurs aptitudes fonctionnelles. Il apparaît sérieux, d'un sérieux nécessaire à reconsidérer le prudent « mettre à nu » auquel incombe la « métaphore vive »[479], la référence secondaire, l'arrêt, le ménagement du phrasé, il s'agit de « faire une halte sur les mots, de mettre à nu. Un poème alerte ainsi sur les postures et les impostures de formulations qui rendent la pensée captive »[480]. C'est-à-dire rouvrir avec une conviction nouvelle la beauté d'un discours, d'une réflexion, d'une création sémantique, « quelque chose comme un refrain qui fait circuler les mots en les détachant de leur champ sémantique ordinaire »[481]. Vous devez sans doute être en capacité de vous remémorer l'onde d'une phrase, le déroulé d'un chapitre ou encore le foisonnement d'une parabole. Urgence. Urgence de ne pas cacher le désastre, de ne pas oblitérer le désespoir des milieux et des vivants soumis à des extractions diverses, mais surtout peut-être d'en laisser agir « l'action corrosive de manière à réveiller en soi-même les ressources les plus fécondes de riposte »[482]. Ainsi rassemblons-nous pour « penser le ravage de nos milieux comme un préalable plutôt que comme le point d'arrivée (cela) fait une différence : ce qui importe alors n'est pas tant d'insister sur les catastrophes à venir que de continuer à cultiver un sentiment de joie, des relations non prédatrices, de nouvelles

La cosse de noix se fendit, sur le sol un faisceau large de veinules se révéla et la teinture de terre pris racine

476 Macé, M. (2021). *Parole et pollution*. AOC.
477 Je renvoie le lecteur ou la lectrice au film éponyme de Fernand Deligny, Josée Manenti, Jean-Pierre Daniel. 1964-1971. « Le moindre geste ».
478 Laplantine, F. (2020). *Penser l'intime*. CNRS Editions, p. 31.
479 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil.
480 Rodrigues, J. (2020). Ecopoèmes, le parti pris de voir l'urgence. Une approche du recueil *Con los ojos abiertos* de Jorge Riechmann. Penser et écrire l'urgence aux XX et XXIe siècle en Espagne et en Amérique latine. [En ligne]. L'âge d'or. 13.
481 Rancière, J. (2021). *Les mots et les torts*. Dialogue avec Javier Bassas. La Fabrique, p. 87.
482 Paul Ricœur 1913-2005. Toute une vie. France Culture. 2013.

ressources, pour surmonter la fatigue de recommencer et transformer notre colère devant ces vies perdues en capacités d'agir et de penser »[483]

Donnons-nous si vous êtes d'accord, rendez-vous sur le quai jouxtant la petite cahutte à bretzels près de l'entrée de l'école sociale. Vous y verrez un grand tilleul au centre d'une cour dont la mousse joyeuse a recouvert le béton. Je vous y attendrai avec patience, jusqu'à la nuit, jusqu'à ce que les prémisses d'une écriture, même un fragment, même une bribe minuscule, veuille bien bourgeonner. Je demeurerai alerte à vos frôlements, à vos plus imperceptibles inscriptions. Vous pourrez même d'abord inscrire un bref message, même sur tiktok, cela ma va, pourvu que vous vous y pointiez. Je n'ose penser ce à quoi vous font songer ces audacieuses sollicitations mais quoique vous en concluiez, il est pressant de vous lire.

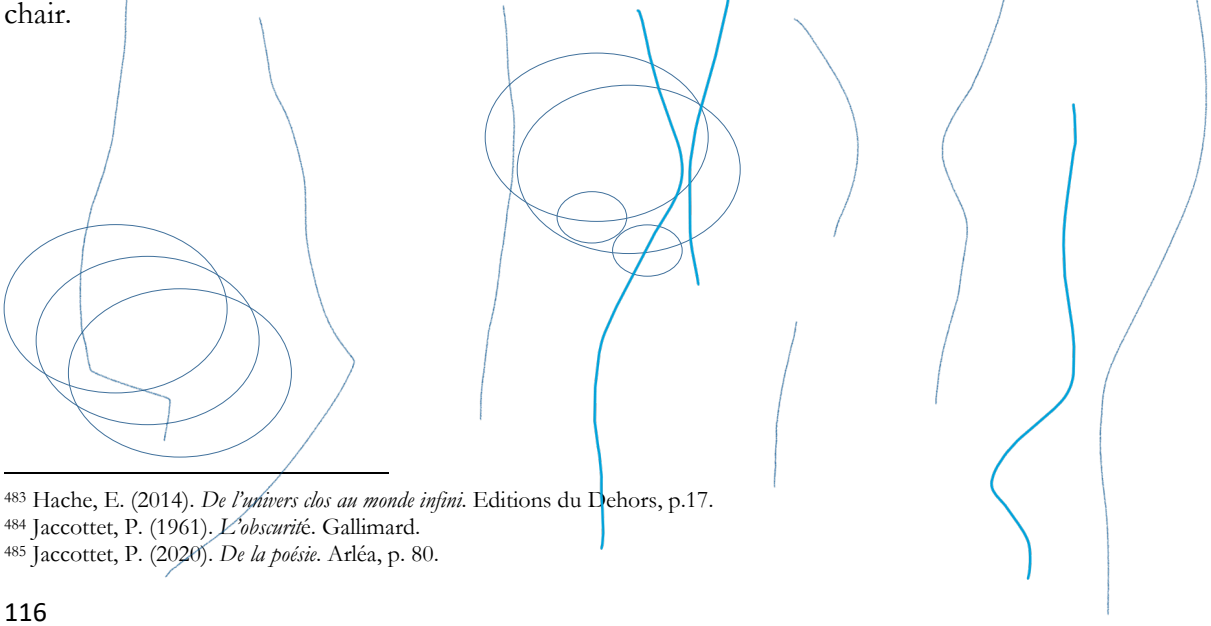
Vers les plissures et les arabesques des troncs du grand arbre, commencèrent, à partir de l'extrémité de ses branches ocres, à se diffuser les palabres. L'humus sur lequel se reposaient le corps et le cou devinrent tendres.

-« Encore si ce rien n'était qu'une douce absence cotonneuse ; mais c'est un rien hérissé, armé, épineux : des lames affilées sur lesquelles on nous jette, et dont parfois les feux nous trompent au point que nous croyons y voir des fêtes, des grands lacs… Les fameux signes. On nous leurre comme des oiseaux »[484]*. Un abandon s'était fait promesse, faut-il rompre cette parole et retrouver l'abri douloureux d'une page, maigre architecture mais ouverture vers le monde, vers d'autres yeux ?* (Le texte hésite)

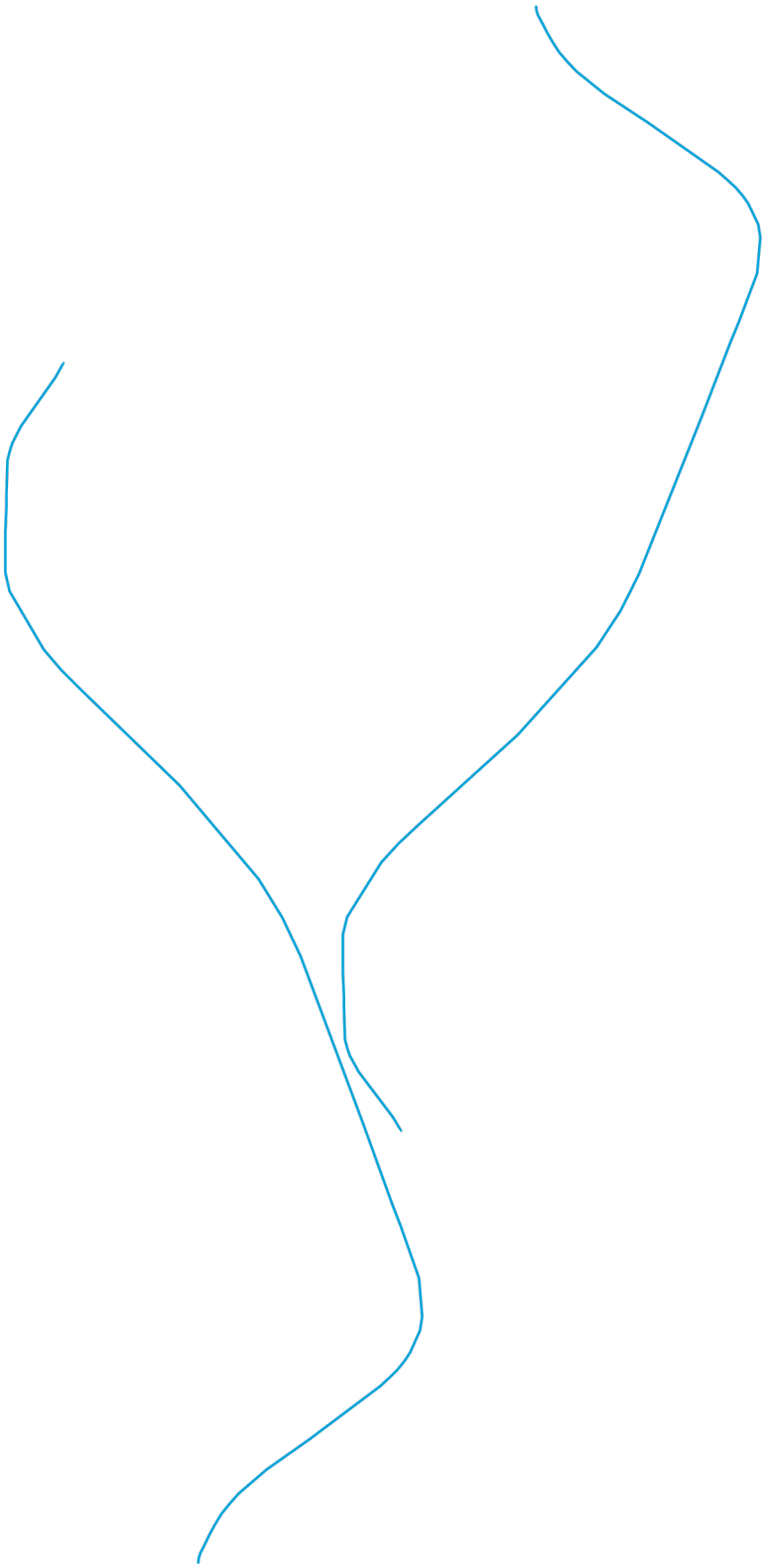
Menuet

-Avec le calme d'un jardin offert aux mouvements des saisons, les lettres opéreront leur charme tout autant que leurs minutieux travail. Vous trouverez demeure en cet humble cercle de mots dont vous serez seul initiateur. Rappelez-vous que le poète et le berger se ressemblent. Leur « travail est de rassembler ce que le temps et l'absence de vigilance condamnent à la perte (…) et le maigre savoir du poète, qui est aussi le maigre feu du berger, peut encore enjoindre la parole à se faire prière et à ressouder un cœur trop prompt à s'enliser dans le désespoir »[485]. Ainsi, voyez, l'espace partagé du poète, du berger, du travailleur social, de la collecte ou du maigre vacillement d'une flamme mineure, restent suspendus à votre venue. Récit, je me meure de vous savoir encore loin. C'est en vous qu'ils trouveront agilité pratique, fraîcheur sensible, attention honnête, ménagement doux, culpabilité inavouée, désespérance ou quête, c'est en vous qu'ils s'é*crie*ront, en vous qu'ils trouveront chair.

Aux confins de l'hémisphère nord était apparu le W de Cassiopée. Sur le sol l'ombre des constellations dessinait un arceau aussi fin qu'une corolle de pétales d'ambre



[483] Hache, E. (2014). *De l'univers clos au monde infini.* Editions du Dehors, p.17.
[484] Jaccottet, P. (1961). *L'obscurité*. Gallimard.
[485] Jaccottet, P. (2020). *De la poésie.* Arléa, p. 80.

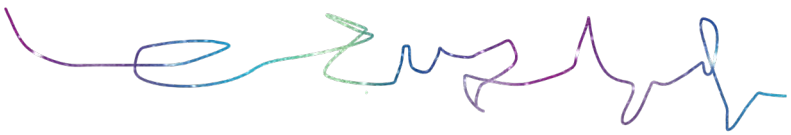


Avec les premiers effluves printaniers, le hérisson dresse sa vive langue au dehors. Il y hume les restes d'une couche de givre sur les feuilles pourries, la terre qui dessine quelques rigoles et au travers les nappes de vieilles pluies. La pie a déjà composé ses repères, les écureuils épuisé presque leur réserve, seules demeurent des faînes déchiquetées au-devant de quelques maisonnées provisoires. Le hérisson, se prend à ressentir ce qu'il aime vraiment. Il y médite avec patience, appréciant cette sensation particulière d'être imprégné d'un trouble, quand le buisson de sureau ploie sous les bourrasques de la mi-mai, quand les églantiers ont déposé à leurs pieds leurs fruits aux ventres emplis de graines fertiles et que le gel avait pour tâche de fendre. Quand enfin, il croise aux aubes, le regard de la biche, qu'il sait portante, fragile, grignotant par ci et là les herbacées ou les bourgeons des ronces aux pointes vert tendre ; et qu'il verra peut-être mourir au crépuscule dans la cible du chasseur. Il sait alors que quel que soit le chemin emprunté, cette beauté-là, il ne lui est point possible d'en faire fi, il faut l'entendre.

Même dans la ville aux porches de vieilles pierres, même si les porches en étaient démolis et leurs arceaux découpés, même si les seuils des bâtisses ne révélaient plus le parfum des robes fourrure. « La ville est tellement pierre, uniquement pierre qu'il semble que les pierres se sont assemblées d'elles-mêmes »[486].

En ces monticules d'arbres centenaires, il dresse la première patte au-devant, dans l'incertitude d'un geste, qu'il trouve pour lui-même, beau.





[486] Picard, M. (2022) *Des cités détruites au monde inaltérable. Journal d'Italie, La Baconnière.* p.19.

LIVRE 2
L'ENQUÊTER, Le CHEMINER

Là OÙ IL EST raconté comment l'enquête se construit, s'aménage, se poursuit, se donne à être réfléchie.



Acteurs principaux :

Les grands arbres le hérisson la fille

487

487 Norstein, Y (*op.cit.*).

I. VERSANT 1. Elégie

1.1. Commencer par la fin

Mille et un

Comme tôt ce matin nous marchions en colonne vers notre lieu de travail, soudain m'envahit quelque chose de salutaire, venu du bruissement de l'ample et profonde forêt[488]

Aujourd'hui Stejar est mort, il n'a pas disparu, il ne s'est pas enfui, il est mort, il faut dire le mot pour l'entendre résonner plus loin, mort, l'épeler, le dire en appuyant la première consonne, comme celle qui susurrait qu'on pouvait s'y *attendre*.

Les cendres sont arrivées dans les bras d'une dame d'une cinquantaine d'années, des bras opulents qui leur a récité les protocoles, elle les accompagnerait jusqu'au *jardin des souvenirs,* si certain-es voulaient porter l'urne jusque-là, ils en étaient autorisés, puis elle les laisserait se recueillir dans l'intimité. L'urne était emballée d'un tissu gris. On aurait dit une vieille patoune de chien. Elle reposait sur le pli du costume de la dame, aux tons accordés, et l'on voyait les restes de ce corps, faire de petits mouvements très discrets, parce que l'urne vibrait à chaque pas de la dame, et cela était dû à ses bourrelets et à sa manière de marcher très lente. Il y a eu un petit cortège derrière Rol qui avait décidé de porter le corps de son poteau. Le cortège était une très minuscule masse de personnes toutes professionnelles du travail social (à part le poteau) qui suivaient les pas de la dame, sans pourtant respecter quelconque rang qui aurait rendu la marche trop processionnelle alors que Rol enchaînait blague sur blague. Le reste de l'assemblée qui avait endossé les conventions de la tristesse, ne savait pas quoi répondre à ces gags. Et il y avait la fille qui écrit une thèse qui était aussi venue, parce que Stejar était son *poète roumain* et qu'elle avait souhaité inscrire à l'intérieur de sa mémoire, qu'une fois que le corps transformé en minuscules particules volantes serait versé dans ce que Rol appelerait « la fosse commune », son poète serait cette fois, vraiment parti. Le petit noyau d'humains avec en guide les dernières poussières d'une vie, ont suivi la dame en costume qui s'est arrêtée devant un cercle de cailloux où on pouvait lire le nom de quelques gens que leurs proches avaient inscrits çà et là, et leur date de naissance et bien sûr celle de leur mort. Parfois il y avait de petits cœurs, des étoiles dessinées et même une marguerite cueillie juste à côté avait été déposée, coincée entre les pierres, elle semblait avoir froid à l'allure de sa tige toute recourbée vers le dedans. Rol s'est approché du trou que la dame venait d'ouvrir après avoir tourné les chiffres d'un cadenas et la fille a été surprise de regarder les restes d'autres corps en bordure de la grille ouverte, elle s'est demandé si ces cendres étaient un rassemblement de plusieurs corps ou si cela constituait seulement les traces du dernier versé et puis elle s'est dit que cela n'avait aucune importance, qu'en réalité les singularités perdaient de leur singularité et qu'il y avait un mouvement beau que de savoir que ces multiples retournaient à l'un. Rol avant d'incliner l'urne qu'on découvrait couleur cuivre sans le tissu patte chien doudou vieilli, a sorti de son sac à dos une canette de bière bleue à la mémoire de Stejar et aurait bien voulu en verser quelques gouttes sur les cendres. Mais sans même que la dame ne lui dise non, il avait compris que verser quelques giclées de bière dans le trou, c'était alors inonder les autres corps, qui eux n'avaient jamais participé aux retrouvailles enivrées que Rol avait partagées maintes et maintes fois avec son ami. Il a alors juste posé la canette au bord des cailloux et a lancé « à ta santé poteau ». Il a bu une grosse goulée et on a senti son émotion. A ces mots, la grosse dame a ri et s'est vite reprise en disant qu'il l'avait faite rire, mais que son métier l'interdisait de rigoler et que donc elle allait se retenir désormais. Avant de verser le contenu, la fille a lu une partie de la première élégie de Duino et elle a vu le visage très ému d'une

[488] Heidegger, M. (2006). *La dévastation et l'attente. Entretien sur le chemin de campagne*. Gallimard, p.17.

des travailleuses sociales qu'elle aimait bien, sa voix s'est alors un peu coincée dans sa gorge et elle s'est mise à lire un peu plus fort pour lui donner du courage. Il y avait du vent, les mots s'envolaient. Tout le monde a regardé Rol cette fois verser le contenu du corps poussière et certains petits fragments se sont envolés aussi car c'était un jour de bise, un jour de pluie. La fille s'est réjouie de ce délicat vol en pensant que les poussières ont au moins cet avantage, se laisser porter par l'air, ce qui donnait le semblant d'un nouveau souffle à ce corps calciné qui n'avait jamais pu traverser librement les frontières. Il y a eu comme une petite percée d'enchantement dans ce que la possibilité « d'étreindre la fugacité de l'apparaître » [489] en ces atomes voltigeant ouvrait dans ce cercle endeuillé. Un peu de pluie est entrée dans la grille et la fille s'est dit qu'au fond cela aurait été presque pareil si le liquide avait été de la bière. Et puis la dame a réajusté le cadenas et refermé le couvercle puis elle est partie, et là la fille a bien senti que la dame avait fait son travail, qu'elle devait vite passer au suivant. Elle a remarqué la patte grise qui pendouillait dans une main et s'est dit qu'elle devait avoir enveloppé bien des corps les uns à la suite des autres. La fille a pris le bras de la travailleuse sociale qu'elle aimait bien, et toutes deux se sont dit que la vie au fond ne pesait pas lourd une fois qu'elle était partie, elles se sont demandé au fait combien pesait un corps devenu cendres et rappelé aussi qu'au moins, la légèreté d'une dépouille-poudre nous questionnait sur nos vies, dont on s'assurait sans cesse du poids, par un engoncement continu de tâches toutes données pour essentielles. Elles ont parlé aussi de la fin d'une vie d'un gars qui n'avait plus de famille proche et comme c'était dur de ne pas conserver un espace de commémoration singulier mais qu'au fond c'était peut-être mieux comme ça que d'avoir une tombe abandonnée, car ce n'étaient pas les travailleurs sociaux qui allaient venir y mettre régulièrement des fleurs, vu le nombre de gens qui crevait. La fille a repris son vélo, avec une tristesse qui ne la lâcherait plus vraiment lorsque Stejar viendrait à ses pensées mais une joie aussi, de l'avoir côtoyé, de l'avoir aimé comme on aime avec gratitude une personne qui convoque notre destinée, et puis elle est repartie trouver enveloppement dans la légèreté des vagues du lac, où chaque jour elle venait se laisser glisser.

> Qui donc, si je criais, m'écouterait dans les ordres des anges ? Et même si l'un d'eux me prenait soudain sur son cœur, je périrais sous le coup de son existence tellement plus forte que la mienne. Car le beau n'est que la porte de l'angoisse, ce seuil dont nous approchons tout juste, et, nous l'admirons tant parce que, dans sa grandeur, peu lui chaut de nous détruire.
>
> Tout ange est d'angoisse.
>
> Je me contiens donc et je ravale le cri de mon obscur sanglot.
>
> Ah, qui pourrait venir à notre secours ? Ni les anges ni les hommes. Et même les animaux avertis savent que nous ne sommes guère chez nous en ce monde des clartés définies. Peut-être nous restera-t-il quelque arbre sur la pente que nous puissions revoir tous les jours. Il nous reste la route d'hier et la fidélité d'une habitude que nous avons choyée pour qu'elle se plaise chez nous et ne nous quitte plus.
>
> Oh ! et la nuit, la nuit que le vent lourd de l'espace cosmique ronge notre regard. A qui ne resterait-il pas cette nuit toujours désirée ?...
>
> Confie le vide de tes bras aux espaces que nous respirons. Les oiseaux, dans les arcanes de leur vol, sentiront peut-être les airs élargis.
>
> Première élégie de Duino, Rainer Maria Rilke [490], lue le 14 mars 2023 à la cérémonie d'enterrement de Stejar.

[489] Labussière, O. (2023). Aimer les spectres. Présences subtiles de la nature à partir de l'œuvre de Lucrèce. In. *L'enchantement qui revient*. R. Brahy ; Thibault J.P &al. (Eds), pp. 187-201, p.189.
[490] 2022, Allia.

1.2. In memoria

« Mais, même acceptée, la mort reste effrayante, angoissante, en raison même de son caractère radicalement hétérogène à notre désir, et du coût que représente son accueil » [491]

Mon terrain se termine là, sa mort est un couperet radical qui marque l'épuisement. Le jour pluvieux, la montée à vélo solitaire, le cœur comme pulvérisé par ces deux ans dans les institutions qui s'achève par une perte, la perte de la personne la plus proche de ce travail, les milliers de tâches à l'école, l'impossibilité d'amarrer le bateau pour revenir à un geste de contemplation quelques heures dans la semaine, tout ça blesse une thèse. Tout ça est aussi une manière de composer les problèmes pour mieux les connaître, de traverser tous ces champs sans savoir où nous mènera nos pas mais dans l'espoir intime d'avancer modestement. La mort de Stejar c'est aussi le tournant d'écriture, car écrire oblige au processus d'élaboration, de penser l'absence plutôt que la mention d'une simple disparition dont on n'aurait à peine soutenu le poids des cendres dans les mémoires. Sa partie à lui, tout le monde *s'attendait* à ce qu'elle se termine, même si la mort n'est jamais véritablement *attendue*. L'histoire de Stejar est une attente infinie, jusqu'après sa mort, où il s'est passé de nombreux jours suspendus, avant de savoir si son corps devait être rapatrié en Roumanie, si sa famille existait encore, si des proches réclamaient *le* mort. Personne n'avait répondu présent. Le cœur restait suspendu, le corps même *en attente* de sépulture, dont aucun proche ne pouvait en narrer le deuil, la mémoire des origines, ni commémorer dans un espace autre que celui du « Jardin des souvenirs », les instants partagés, y mettre quelques fleurs. Seule l'élégie sans doute est à même alors de puiser aux effloraisons fugaces, dans un monde qui nous échappe.

II. VERSANT 2. Lyre

« Visite à un arbre. De la roche, il se penche sur un abîme. Sa souche initiale était sur un bord et fut détruite par la foudre. Alors, la racine a rejeté à l'extérieur, au-dessus du vide, une branche horizontale. Et de là, il est reparti vers la hauteur : l'arbre s'appuie ainsi sur l'air, un coude sur une table. » [492]

1. Se mettre en quête

Les pages qui suivent sont le fruit de plus de 196 rencontres consignées sur plus de cinq ans de terrain (sans compter les centaines de messages WhatsApp échangés avec les personnes du terrain devenues pour la plupart proches – avec ce que le proche engage comme débordements potentiel), qui ont eu lieu, et qui pour certaines se poursuivent ; soit au cœur de plusieurs institutions d'urgence (voir tableau 1 en annexe) où la fille a été bénévole, soit dans la rue, soit pour les rares entretiens, à l'université, dans le bureau de l'école ou dans les dispositifs même. Si ces quelques rares exceptions ont été enregistrées (notamment les entretiens avec certain-es des professionnel-les [493]) et retranscrites, dont la rareté fera l'objet d'une profonde réflexion ; toutes les rencontres on fait l'objet d'un travail d'écriture qui s'est organisé de la sorte : soit la fille, directement au sortir de l'institution ou après avoir quitté son interlocuteur ou interlocutrice, enregistrait sur son téléphone sous forme de narration orale, souvent en suivant l'ordre chronologique, ce qu'elle avait observé, ce qui s'était dit, ce qui l'avait interpellée. Soit à partir de quelques notes prises sur le terrain sur son

[491] Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Points, p. 467.
[492] De Luca, E. (2009). *Le poids du papillon. Visite à un arbre*. Gallimard, p. 73.
[493] Les entretiens – 9 – avec les professionnel-les sont peu nombreux, mais c'est surtout durant les deux ans de terrains que s'est dévoilée leurs pratiques et leurs réflexions en lien à celles-ci.

téléphone, ou directement après les rencontres dans son cahier. Toutes ces modalités ont fait l'objet d'une réécriture après-coup le plus fidèlement possible à partir de ces interactions situées. Les extraits figurant ci-après sont donc, pour la plupart, un travail de retraduction à partir de la mémoire de la fille, travail qu'elle a mené avec rigueur en consignant précisément les rencontres chronologiquement et ce de manière immédiate au sortir de l'expérience. Lors de ses immersions, que ce soit auprès des professionnel-les ou des usagers et usagères, la fille a toujours été claire quant à son travail de recherche, elle s'est présentée comme une personne qui s'intéressait à la question de l'attente dans un travail de doctorat, mais bien souvent, et notamment de la part des groupes d'hommes (dont sera développée au livre 3 la trame précise) qu'elle a côtoyés dans la rue, ils ne voulaient rien savoir de son travail spécifiquement, la renvoyant toujours à partir de quelques boutades à cet écrit qui les faisait bien rire, un peu comme un « malentendu doublement bien entendu »[494] à savoir que les personnes en présence (dont la fille) savaient pertinemment par quoi la fille était arrivée, mais préféraient conjointement privilégier une autre part du lien. C'est au fond également un des points d'attention de l'enquête que celui de l'oublier. Retraduire dans un écrit soumis à une lecture plus large les propos échangés, voire même les faire apparaître, n'est alors à son sens, point une trahison du proche – bien davantage une célébration du gré que la fille ressent à leur égard – notamment car le travail n'a pas pour objet de défendre en priorité une position militante, de divulguer des secrets d'état ou d'attaquer un quelconque et présumé adversaire, l'enjeu d'une thèse étant bien de tenter de faire tenir plusieurs contraires (de mener un travail dialectique) pour en laisser émerger des ressources potentiellement fécondes. Ces ressources se doivent alors d'être tirées d'une compréhension des acteurs et actrices en présence, de leur quotidien partiellement vécu ensemble et ce par ce long côtoiement qui devait nécessairement entrer dans ce registre proche pour parvenir à conduire une réflexion située d'un objet qui n'est pas directement visible ni appréhendable hors-sol. Le « consentement relationnel, fondé sur la confiance plutôt que sur la liberté décisionnelle et la pleine compréhension des enjeux en présence »[495] prolonge donc cette posture.

Les groupes des usagers surtout, revenaient par contre à de multiples reprises à la mission qu'elle devait poursuivre au-delà – à savoir faire entendre leur voix – et notamment aux possibilités qu'elle aurait à faire fructifier pour la formation des futur-es travailleurs et travailleuses sociales, qui d'après plusieurs d'entre eux, *ne travaillaient plus vraiment avec le cœur*. C'est ceci même qui a été convoqué chez la fille, notamment car elle ouvrait une brèche sensible à partir de l'écriture, ce cœur dont on sait aussi qu'il peut mener au tragique des passions et dont les professionnel-les tentent de se prémunir justement en faisant valoir une morale instituée et une certaine justice distributive, justice qui, on l'a vu, n'emprunte pas la même voix que celle de l'amour. Rendre disponible *ce cœur*, c'était aussi quelque part dimensionner l'attente en deçà du registre institutionnel qui ne peut faire de réelles promesses que si elles sont tenues par les digues de leur matérialité garantie. La fille elle, s'est frottée sans doute aussi par sa naïveté de débutante, à la pente des attentes infinies notamment car son premier socle tenait dans cette générosité du désir et de la disponibilité. Mais le caractère généreux de l'approche n'a pour autant pas seulement ouvert les dérives de ce comblement impossible, il a aussi et même bien souvent, permis des liens maintenus en ce qu'ils résistaient aux troubles qui survenaient parfois, que, gagnés par la confiance réciproque dans le temps long du côtoiement, ils prenaient cette consistance suffisante pour ne pas se craqueler au moindre dissensus et surtout au constat que les attentes se reconfigurent au fil de l'histoire vécue dans l'entente qui demande des compromis constants. La fille revenait et les gars le savait bien. C'était en somme une manière nécessaire pour parvenir à toucher ce registre temporel – ce résidu des attentes abandonné aux

[494] Jankelevitch, V. (1980). *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien. 2. La méconnaissance et le malentendu*. Points, p.214.
[495] Handfield, S. (2022). Liberté décisionnelle et risque. Le « consentement relationnel » dans l'accompagnement psychosocial en déficience intellectuel et en itinérance. In. A. Gonin et al. (dir.). *Ethique et travail social. Nouvelles voies pour la pensée et pour l'action*. Presses de l'Université du Québec, pp. 77- 95, p.77.

écumes dans la logique de l'économie marchande ou du projet – qui ne s'éveille que dans le temps partagé…long.

L'intrigue tenue ici, s'apparente, comme le dit Ricœur à la production d'un sens nouveau, un peu comme pour la métaphore (qui suspend la référence et fait apparaître « au point de l'étincelle de sens où une incompatibilité sémantique s'effondre dans la confrontation de plusieurs niveaux de signification »[496], une signification nouvelle) mais ici non pas dans l'envol sémantique, mais par « la configuration d'une temporalité racontée » (*op.cit.*). Sont joints « ensemble des événements multiples, des causalités, des finalités et des hasards » (*op.cit.*) au fil d'histoires qui tiennent et se configurent par leur entremêlement même, celui-ci ne suivant pas toujours une progression chronologique mais gardant pourtant un ancrage temporel annoncé (point de *Journal d'un fou* donc). Certaines retracent à la manière d'une « écriture du jour »[497] les différents événements surgis lors du terrain, une sorte de journal, fait de bribes de situations comme « autant d'étapes vers la présence » (*op.cit.* p. 155) dont le but n'est nullement l'aboutissement « terminal » (*op.cit.*) mais une écriture qui « se confond avec le cheminement lui-même » (*op.cit.*). D'autres viennent prendre appui directement sur ces fragments pour en laisser émerger des questions plus précises de réflexion méthodologique et développent au fil du texte une pensée de l'enquête elle-même. Toutes enfin, configurent dans les coulisses les points d'ancrage de la réflexion centrale autour de l'attente, objet de la troisième partie du travail. C'est ainsi également qu'elles ne minimisent pas le possible caractère répétitif parfois, mais ne le rangeant pas tout de suite aux rebuts du rabâchage, elles s'en saisissent participant à un double effet, produisant « tout à la fois, de la patience et des impatiences du lecteur »[498] et dénonçant autant « le caractère simpliste de l'alternative de la répétition et du (re)commencement » (*op.cit.*). Rappelons l'image chère à Valéry, d'un travail en forme de coquille, accroissement indissociable du manteau qui, par couches successives bâtit en son bord un « rempart solide »[499] tout en élaborant « les délicatesses de la paroi interne » (*op.cit.*) dans une forme admirable de spirale ou colimaçon qui dès lors ne cesse de grandir à mesure qu'elle revient à son point fixe tout en s'en éloignant doucement.

Par précaution et pour sauvegarder une certaine discrétion tant des espaces investis que des interlocuteurs et interlocutrices en présence, la fille a décidé premièrement de nommer tous les dispositifs *Le Lieu* ainsi que de renommer les acteurs et actrices par des prénoms qui lui semblaient revêtir un certain rapprochement avec les images qu'il lui venait en tête en les évoquant. Ce choix a notamment été effectué car ce genre d'enquête, si elle veut conserver une intégrité éthique doit justement ne pas totalement adhérer aux éthiques procédurales, qui, si elles sont sans doute nécessaires dans le but d'une certaine protection du patient par exemple dans la sphère médicale, elles trouvent ici vite leur limite en termes de consentement éclairé qu'il faudrait pouvoir faire signer, dans des relations qui se tissent sur plusieurs années et qui justement se rééquilibrent dans et par le trouble, mais toujours pourtant en faisant valoir une réelle éthique, c'est-à-dire en maintenant fermement cette visée de vie bonne avec et pour autrui dans des institutions justes (que la procédure souvent sape dans la violence qu'elle introduit – par sa froideur – dans l'élan relationnel). Nous avons déjà mentionné le consentement relationnel qui a guidé cette visée. Le nom de la fille apparaît tel quel, notamment car sont reprises des bribes de conversations WhatsApp qui la nomme directement. Sachant que Gigi est déjà une entité tierce, (en plus des : *la fille*, *elle* que nous développons ci-dessous), elle a décidé de renoncer pour elle-même à une dérivation sémantique.

[496] Ricœur, P. (2017). *Philosophie, éthique et politique.* Seuil, p. 211.
[497] Marty, E. (1985). *L'écriture du jour. Le Journal d'André Gide.* Seuil.
[498] Vincent, G. (2001). L'herméneutique à partir du souffrir dans la philosophie de l'action de P. Ricœur. *Revista Filosofica de Coimbra. 19.* 163-209, p. 165.
[499] Valéry, P. (2021). *L'homme et la coquille et autres textes.* Folio Sagesse, p.73.

Enfin le choix d'une écriture en *il-elle,* qui intervient çà et là, tient surtout dans ce travail de déplacement, qui à son sens, reste particulièrement difficile lorsqu'un *Je* est le premier et unique narrateur tout au long du déroulé ethnographique conté, aussi *méthodologique* celui-ci soit-il. La proposition faite ici s'inscrit dans une certaine « grammaire des pronoms personnels, […] une grammaire qui s'appuie sur le pluralisme des rapports au monde au sein desquels nous nous mouvons et que permettent donc d'identifier les pronoms personnels »[500]. Si le *il* insinue un rapport objectivant, il a semblé à la fille que dans le texte présenté, le *il* ou *la fille* augurait bien davantage un feuilletage identitaire, permettant de se regarder regarder, de s'écrire tout en écrivant, et d'ainsi sauvegarder une certaine ampleur narrative « permettant de réintroduire une polyphonie des voix dans les comptes-rendus de recherche »[501] – on remarquera à ce titre que l'*il* et *la fille* sont une des voix parmi les multiples locuteurs, le *je* de l'ethnographe en présence qui reprend place en sa qualité subjective et parfois solliloque intérieurement, ainsi que le *nous* de la communauté de pensée et *Gigi ;* ouvrent à cette pluralité de regards. Le hérisson poursuit son rôle de faiseur d'intrigue principal, notamment car il est l'élément initiateur du texte lui-même et de sa confirmation matérielle. Cette pronominalisation tente également de mettre en évidence, malgré l'affirmation sincère d'une enquête ouverte au registre du proche et même à l'amitié, une certaine tension entre « conversation ordinaire et conversation guidée méthodologiquement par des intérêts de recherche » (Genard & Roca i Escoda, *op.cit.* p. 50). Celle-ci, parce que ce positionnement distancié apparaît comme une entité aux multiples visages qui chemine et qu'on observe cheminer, se laisse dessiner dans l'écart nécessaire au processus réflexif, modifiant le Je impliqué par un *elle* impliqué tout autant, mais regardé par l'écrivante (qui n'est autre qu'elle se disant enquêtant) et un *il* qui serait comme le texte se disant écrivant tout autant qu'un nous, socle nécessaire à peser les arguments avancés. Ainsi cette pronominalisation n'est pas au sens de la fille, une malencontreuse « dérive post-moderne, nimbée d'un narcissisme de la petite différence personnelle » (Matthey, *op.cit.* p. 12) mais bien un travail du texte – qui ne se prive pas de son plaisir – tentant de redimensionner les personnages à partir d'un écrit aux visages narratifs alternés alliant les figures du conteur – le *il* du il était une fois – et du narrateur scientifique, maniant concept et rigueur descriptive. Ce pas de côté reste donc guidé par des soubassements réflexifs et un positionnement qui, on l'a déjà longuement argumenté, redonne au poétique un paysage complémentaire – si ce n'est nécessairement joint – aux propos de l'argumentation et de la description et ce en ce qu'il expand quelque peu ses conventions et multiplie les positionnements en alternance. Ces lignes interdépendantes viennent en dernière instance, échoïser encore les propos de Matthey lorsqu'il annonce ce jeu que Barthes appelait

> Les 'glissements', les 'parodies' du langage [*qui*] permet de se distancier de 'l'image théologique' imposée par la science, de refuser la terreur paternelle répandue par la vérité abusive des contenus et des raisonnements et ouvrir la recherche au plaisir de l'écriture et de ses subversions. Plaisir qui, au second tour, garantit quelque chose d'une objectivité au discours produit, en ce qu'il procède d'une distanciation et d'une incongruité qui se veulent brechtiennes dans leur aspiration à rompre le charme réifiant de la narration scientifique. Ainsi, la 'rigueur' réside dans cet éloignement que permet l'écriture (*op.cit.*).

Jeu qui tente ici de renouer avec ce *jeu du langage* sans perdre pour autant l'enjeu de l'enquête – et dès lors d'en laisser sourdre ses chatoiements cachés, de faire sentir par les mots, « ce qu'ils n'atteignent pas, qui leur échappe, dont ils ne sont pas maîtres, leurs envers »[502].
Alors que Matthey choisit l'artifice du *vous* pour mettre en scène les propos de ses interlocuteurices recueillis dans le cadre d'entretiens et narrant les pratiques ordinaires de la ville, la fille ne compte pas s'adresser directement au lecteur ou à la lectrice. Le hérisson s'en charge *à peu de choses près*. C'est

[500] Genard, J-L. & Roca i Escoda, M. (2019*). Ethique de la recherche en sociologie.* De Boeck, p. 15.
[501] Matthey, L. (2016). Narration de narrations. Tentative d'épuisement des techniques de narration scientifique des pratiques ordinaires de la ville. *Forum d'architectures de Lausanne*, p. 11.
[502] Jaccottet, P. (1983). *A la lumière d'hiver.* Gallimard, p. 82.

alors donner au texte un peu de piquant – qui aura sans doute comme critique principale celle de prendre le risque de heurter son récepteur, de le laisser perplexe ou même le perdre.
Mais la fille a appris au fil de ses lectures, que se perdre est la condition pour mieux se retrouver, certains auteurs ont mis des milliers de pages à tenter de retrouver *le temps perdu.*
L'intention de Gigi reste plus humble, malgré l'objet qui le turlupine.



Gigi hume.

L'attente confiante toujours tenue par la faille de la promesse qu'elle laisse entendre au loin est une réelle épreuve.

Gigi pleure. Il doute, il travaille, il doute, il tient. Il s'y met.

Il manœuvre sa coquille de piquants, il sent « l'esprit vaguement pressentir tout le trésor infus des réponses qui s'ébauchent »[503]. Il *tient*, agite, renverse le coquillage entre ses pattes, l'attire à son oreille.



[503] Valéry, P. (2021). *L'homme et la coquille*. Gallimard, p. 45.

Chapeau2

Ici les lecteurices découvrent progressivement l'alternance des temps du terrain et des voix multipliées. Démarrant comme un journal qui déplie des séquences quotidiennes un peu à la manière de chroniques, s'immiscent en débutant à l'autre marge de la page, des commentaires ou des rêveries ou des poèmes ou des réflexions intérieures qui viennent rejoindre par intermittence le temps chronologique du déroulé de l'enquête et lui donner une consistance de brins qui trament une continuité en s'entrecroisant. Avancée de proche en proche, débords en échos, scintillations, larges réflexions méthodologiques ; ce long déploiement du terrain qui démarre par la voie institutionnelle, atteste d'une mise en visibilité de ce qu'est au fond notre métier d'ethnographe, ces lents apprivoisements réciproques, ces compositions variées, les dispositions qu'il requiert, les rééquilibrages subtils, ces phases de stupéfaction et la langueur voire le désespoir qu'elles suscitent, ces sursauts qui permettent une reprise et un nouvel horizon de la méthode d'enquête. Toustes demeurent la substance de la compréhension des milieux dont l'enquête se nourrit, s'y déploie, les modifie. Et chacun-e met également en scène l'attente qui module les approches de l'enquêtrice, faite à la fois de volontés arrêtées et soumises au plan académique, de désirs secrets, d'impatience mais aussi d'endurance et de surprise, s'ajustant elle aussi aux attentes de ses interlocuteurices.

Mais tout ceci, elle ne l'a pas vraiment anticipé, ce long périple est venu comme une réclamation incertaine presque malgré elle, la sortir d'une peinture relativement commode pour la larguer sur les marches d'un imposant escalier ouvrant à des contours océaniques. « Parfois on a l'impression de vivre un tournant ».[504] C'est sans doute aussi l'enjeu d'une thèse que celui de nous transformer, de venir saisir nos identités, de nous faire voir leurs limites et leurs possibles.

Manifestations à la manière d'étincelles fugaces dont la lueur peut atteindre parfois dans le lointain les âmes qui flottent en attente d'éclaircie.

Le parfois est d'importance

Un jour sans doute nous rencontrerons-nous de chair, il dit.

Ecrire oblige une manifestation des détours, demeurer alerte aux infimes modifications des mots qui peuvent changer le monde. On ne sait en effet pas les effets des récits, cela montre « qu'on ne peut pas les contrôler. Ça produit parfois des effets tragiques, mais dans l'ensemble, j'ai envie de dire Tant mieux ! ce serait encore plus tragique si on pouvait prévoir mécaniquement ce que font les récits sur les esprits humains. »[505]

Le temps lui est malheureusement compté, ce qui désigne ici son désappointement. Ce n'est pas pourtant une relation sans avenir. Même si elle sait qu'il lui faudra écrire ce qui fera office d'une dernière lettre, il dit que c'est mieux ainsi. Ce geste elle ne l'a pas vraiment accompli dans sa quête, un terrain croit-elle ne s'achève jamais vraiment.

Comment donc composer une histoire alors que déjà s'appelle la conscience d'un achèvement, comment en quelque sorte, tenir en gage, la nécessaire distanciation qui parvient à renoncer à l'inachèvement de l'œuvre tout en restant par ailleurs reliée à l'expérience vive de l'écriture qui jamais ne s'achève vraiment ?

Tout au long de cette écriture-ci, elle demeure comme hantée « à la fois par la gratitude d'être encore au monde (« être là est une splendeur ») alors que Stejar est mort et par la « difficulté à consentir au monde tel qu'il est »[506]puisque Stejar est mort. Ainsi par cet *insoutenable* bonheur d'écriture qui nécessite déplacement, réouverture insolente, redimensionnement des habitudes de pensée et des sédimentations, elle prend ancrage dans cet « endettement infini par lequel je ne m'interprète qu'en interprétant les autres et qu'en étant, par eux avec eux et devant eux interprété »[507]. Par ce mouvement intrinsèque au sens qui peut être donné aux actions humaines, cette « allonomie constitutive »[508] qui fait pour l'humain que « sa propre loi est autre que lui-même » et que s'*impérative* une nécessaire « autoaltération de l'autoexpansion elle-même » (*op.cit.*p.61), la doctorante tentera de faire apparaître dans le tissage narratif cette gratitude qu'elle ressent envers toutes les entités rencontrées qui lui ont donné hospitalité et envers lesquelles les chercheureuses n'ont d'autres vertus que celles de reconnaître leur dette.

---

504 Enard, M. (2021). *Désir pour désir.* Actes sud, p. 67.
505 Citton, Y. (2013). Pourquoi la narration, Entretien avec Charlotte Krauss et Urs Urban. *Dossiers,* 1-18, p.8.
506 Abel, O. (2009). *Le paradoxe éthique de l'habitude.* Sens public.
507 Abel, O. (2002). De l'amour des ennemis et autres méditations sur la guerre et la politique, cité dans Nicolaï, J-P. (2023). *Vivre pour vivre ensemble. Etudes Ricœuriennes. 14*(2). 134-152, p. 12.
508 Nancy, J-L. (2020). La peau fragile du monde. Galilée, p. 62.

C'est l'été, le premier du mois de juin 2020. C'est presque insolent de commencer une thèse dans ces conditions. Nous sommes toustes encerclé-es dans nos murs, abruptement confiné-es. Les rues se sont vidées, plus de corps, plus de voix, l'angoisse d'ailleurs d'en croiser. Les routes elles-aussi rendues à un silence à la fois bienfaisant et anxiogène dans ce qu'il appelle de menace. Comment ne pas paniquer ? Il faudra bien plonger, on plonge de toute manière avec un masque. Mais ce sera difficile d'entrer dans les institutions avec un corps potentiellement meurtrier. Les rues sont désertées, on entend le monde inquiet seulement en écho dans les institutions. L'urgence est rouge feu. Les microcosmes institutionnels s'affairent comme des fourmis affolées. Le terrain ethnographique ? on ne sait pas encore ce qui nous attend, le cortège des sacs plastiques avec des millions de corps en dessous, les confinements répétés, les menaces outrageusement publicisées, la panique et puis les piqûres vendues comme un devoir moral, un geste solidaire. Les scènes oppressantes s'alignent aux milliers de croix qui comptent les temps d'incubation, les images de promenades bucoliques au cœur de paysages ressemblant étrangement à des terres irradiées. Le plastique, le plastique en tous genres s'immisçant sur les visages, sur la mort, entre les corps, un virus menacé de guerre sous sa chape, le quadrillage de nos chambres par une multiplicité d'écrans, médiateurs maigres vers autrui, qui semblent brandir promesse d'une rupture à l'isolement. On ne sait plus dans quel sens tout ça s'organise, c'est le chaos. Un climat davantage enclin à un corps anéanti, qu'à la ferveur des débuts d'un nouveau projet immersif. J'ai peur. Mais il y a aussi l'inverse de la peur, la nécessité de faire contre-point à l'obscur, de se rendre proche des plus fragilisé-es dans des temps de confinement où la rue comme seul habitat reste alors pauvre, plus pauvre encore qu'à l'accoutumée, elle-même en repli face aux habitats clos sur eux-mêmes.

Les bibliothèques ont fermé, les centres commerciaux demeurent seulement ouverts pour répondre à ce qui est appelé les premières nécessités, les écoles se sont barricadées derrière des plateformes aux noms rêveurs : teams, zoom, sky..pe, etc., les bâtiments publics ont restreint leur accès aux seuls détenteurs du pass vaccinal et les espaces d'accueil d'urgence même se sont retrouvés dans l'obligation de ne plus accueillir, de ne maintenir que le « strict minimum vital », la distribution de cornets alimentaires vite fait ou de repas à l'emporter (vite fait). Tout le quotidien s'est retourné. Le temps alterne entre panique et longue patience recluse. Avec en sus les soubresauts de la maladie de plus en plus proche et les premiers signes cliniques suspectés d'apparaître, observés, scrutés, anticipés avec crainte. Tout ça signe les contours d'une certaine attente, marquant déjà, malgré les régulations et recommandations sanitaires, une incapacité de mesure et de saisie des événements en réserve dans l'avenir.

On achète des masques pas trop chers, fabriqués en Chine, c'est presque drôle de se dire que les choses ont voyagé en même temps que le virus.

On ne sait pas à notre échelle, si les virus prennent l'avion. Ou plutôt s'il y a des virus aux avions, puisque manifestement il y a en a pour les ordinateurs. Manquerait plus que ça pour débuter.

Alors que rapidement s'approvisionner pour le repas du soir au commerce du coin semble des plus anodins, il a fallu reprendre le temps des entrées au compte-gouttes, les files d'attente devant les commerces deviennent coutumières, certains produits ont fait l'objet de pillages irréfléchis, (bizarre toujours ce fameux PQ il dit) on reprend même parfois la longue route à bicyclette pour se rendre directement chez l'agriculteur en campagne voisine et d'aventure si l'on s'y sent autorisée – promener Nonnos en chair et en os, se révèle alors un merveilleux prétexte – l'on martèle le sol du pâté de maison de quelques pas volés au temps des contrôles, souvent le soir. S'imaginer débuter une thèse en lien aux dispositifs d'urgence et plus précisément en explorant la question de l'attente, devient comme jeter un immense galet sur une tache d'huile tout en percevant qu'il ne parviendrait

que difficilement à composer une ribambelle de ricochets. Pour autant il y a comme une « puissance d'appel que chacun exerce sur l'autre sans jamais recourir à une contrainte quelconque »[509], une puissance qui se révèle comme la manifestation inquiétante d'un « dialogue des existences » (*op.cit.*) auquel sans doute cette solitude imposée par la réclusion dans son propre habitat n'en devient que plus insolente, impossibles aveuglements. On est bien tous et toutes dans le même bateau. Vient au premier plan la question des êtres dont il s'agit absolument de convoquer l'interdépendance, habitant des territoires « hétérotrophes »[510] et dont l'invite de l'auteur à réinventer des carnets de doléances, diffuse surtout la pressante sollicitation à tenter de rendre compte de leurs attachements, tout en acceptant l'inévitable (deuxième) confinement commun, celui de n'habiter qu'une Terre. À redevenir en somme des terriens.[511] Comment traduire cet appel à l'aune d'un processus de thèse, et justement entrer dans un *terrain*, se demande la fille ? En simplicité peut-être, s'aventurer à découvert, le cœur ouvert, le cœur anxieux, le cœur réjoui, le cœur fragile, encore un peu vivant. Accepter de se sentir concernée, de battre en brèche le geste du citadin *sans qualité*, celui de « l'indifférence du passant qui se meut »[512], (surtout quand il ne peut plus se mouvoir) et ce en s'immisçant progressivement dans des registres d'engagement pluriels[513] qui ne méprisent pas le proche malgré la contamination à laquelle il semble réduit.

Des plus simplement.

Être enfermée chez soi, voir les personnes enfermées quand elles n'ont pas de chez soi, être encerclée en soi-même. Et si le virus me tuait ? Y'a plus qu'à attendre.

Dans ces distances instaurées, le proche et le public se brouillent, on ne sait plus très bien comment positionner notre corps ni dans l'espace intime, ni dans l'espace public, ni comment mobiliser notre langue (de l'oralité verbale qui dans les mots diffusent du souffle et des gouttelettes, au goût de l'aliment qui *entre en soi* et que l'on métabolise, jusqu'au geste intime que l'on ne parvient plus non plus à ouvrir à d'autres composantes que celles du risque). On assiste véritablement aux limites de l'énoncé qui dit que « le prochain, c'est la double existence du proche et du lointain »[514], et que l'un ou l'autre, l'un et l'autre se révèlent conjointement à leur manquement ou leur surplus. Les proches singuliers sont à la fois réassurance et exigence de distances, le prochain trop lointain pour parvenir à le qualifier encore sous les chiffres et la panique et même les applaudissements ne lui confèrent pas réellement de consistance. Rester confiné-es entre quatre murs, devient le négatif impérieux à revoir nos arrière-cours, à retisser le fil de nos implications, à en somme s'ouvrir malgré le repli, vers l'autre : virus, humains, vivants, choses, milieux, (car l'écran malgré son ruban multicolore n'est que de piètre soutien), à recomposer de nouvelles interprétations des distances, des rapprochements, des fluides et surtout à tenter de comprendre quelles correspondances *intrigantes* se nouent, se tracent entre ces lignes d'hospitalité contrariée.

Je crains le simplement.

Tout en sachant que l'émerveillement des premiers jours, comme toujours, rend les choses plus simples… d'abord. Comment la graine, immobile dans un sol, en vient à s'y « enraciner »[515] et à

[509] Dufrenne, M. & Ricœur, P. (1947). *Karl Jaspers et la philosophie de l'existence*. Seuil, p. 162.
[510] Latour, B. (2021). Agir avec Bruno Latour, réapprendre à faire territoire. *Autrement*. 1-7.
[511] Voir. Latour, B. (2017). *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*. La Découverte.
[512] Stavo-Debauge, J. (2003). L'indifférence du passant qui se meut, les ancrages du résident qui s'émeut. In D. Cefaï & D. Pasquier (dir.) *Les sens du public*. PUF, pp.347-371.
[513] Thévenot, L. (2006). *L'action au pluriel, sociologie des régimes d'engagement*. La découverte.
[514] Abel, O. (2008). La philosophie du proche. *Cité 1*(33). 109-118, p. 111.
[515] Ingold, T. (2013). *Marcher avec les dragons*. Points, p. 338.

ouvrir des faisceaux de communication vastes ? La chose en ce sens ne « se présente pas sous la forme d'une entité extérieurement limitée, confrontée au monde, mais sous l'aspect d'un nœud dont les lignes de vie, loin d'être contenues dans les limites de cette chose, poursuivent indéfiniment leur progression afin de se mêler à d'autres lignes dans d'autres nœuds » (*op.cit.*).

Depuis le temps que je fais du tricot, je ne reste pas convaincue par l'apologie du nœud.

Mais je souscris aux lignes mêlées qui progressent.

Si un terrain est un tissage de liens, les nœuds peuvent aussi être de beaux ajouts, en considérant qu'ils ne sont pas extrinsèques à l'objet. Il faut juste un peu de temps sans doute pour le voir de cette manière. Toujours l'histoire de l'huitre.

…Elle prend conscience d'être cette chose, et que l'écriture d'une thèse n'est en sorte que la continuation, bien modeste, de ce vaste entrelacement. À vrai dire, l'histoire avait débuté bien avant le sceau de cette pandémie (qui a décidément bon dos pour faire comme si une multitude d'événements, d'inquiétudes apparaissaient miraculeusement avec elle). Cette écriture n'était que la continuité logique d'une première incise réflexive autour de la question de l'hospitalité dans les espaces d'accueil dits « bas-seuil » [516]. Et puis était venue cette phrase répétée un peu comme le vit Yannick Haenel [517], qui apparaît au bon milieu de nulle part comme une injonction à s'en laisser imprégner, une urgence elle aussi. Si le narrateur se voit comme emporté vers une autre vie que celle de sa routine (ici plus *ténébreuse* [518]que rassurante) par une litanie presque envoûtante de mots qui viennent percuter son être – « c'est maintenant qu'il faut reprendre vie » – et que ces mots le conduiront vers l'intensité érotique des rythmes langagier, tout autant que vers la déchéance des vies livrées à l'excès, c'était d'une toute autre nature que venait se multiplier l' interrogation du choix de la thèse, mais tirée par la même apostrophe. Sans doute empruntée à Jean Oury qui au sein de l'hôpital psychiatrique de La Borde, n'avait cessé de se demander « mais qu'est-ce que je fous là ? », question des plus profondes, interrogeant la présence « aux côtés des personnes psychotiques. Car la clinique est d'abord et avant tout l'affaire d'une rencontre, de ce qui a lieu 'entre' » [519]. Ici pareil, la présence aux côtés de … était des plus questionneuse et sans doute en ce moment particulier, celle qui impliquait indéniablement et presque violemment la notion de vie.

Fallait-il *reprendre* vie ?

Comment ?

Reprendre vie, se demander ce qu'on fout là entre tous et toutes, c'était de saison franchement, le moment où jamais de (se) poser la question.

Fort de cette incantation mystérieuse, il devenait primordial, de repenser, de retourner dans tous les sens l'ourlet qui donne au tissu une consistance particulière vers son élan loin du corps. (Et puis d'accord d'accepter quelques nœuds). Impérieux d'entamer une marche (sans Nonnos), tenter de comprendre ce que donc ce mot d'accueil offrirait de découvertes nuancées dans ces temps

516 Titre de mon master en Sciences de l'éducation. Accueillir en institution bas-seuil. Une hospitalité nomade. UNIGE.
517 Haenel, Y. (2014). *Cercle*. Gallimard.
518 Ce « ténébreux » fait référence au travail de Breviglieri, M. (2006). Le fond ténébreux de la routine. À propos des morales du geste technique au travail. In S. Laugier ; C. Gautier. *L'ordinaire et la politique*. PUF. pp.189-217.
519 Oury, J. & Faugeras, P. (2012). *Préalables à toute clinique des psychoses*. Erès, p.53.

moroses. De l'hospitalité institutionnelle dans l'urgence sociale qu'elle avait travaillée en master vers l'attente, ne se dessine en somme qu'une longue suite d'abouchements (pour reprendre la formule allégorique latourienne, une diffusion du virus et des changements potentiels de *bouche à bouche*), de capillarisations, dont on ne maîtrise pas individuellement les métamorphoses. Elle poursuivait en somme son objet depuis longtemps.

On peut voir que comme les nœuds, les abouchements sont aussi parfois heureux. Et qu'en même temps que les virus, les langues qui se dénouent peuvent aussi disséminer d'autres particules moins foudroyantes.

Peu nouveau dans toute immersion ethnographique quelle qu'elle soit. Se laissant innerver par les canaux à chaque fois ouverts par l'interconnaissance des autres et des milieux, les réflexions évoluent, se transforment, se remodèlent, et peut-être moins favorablement, font parfois survenir un sentiment de sidération devant l'infini des possibles. « Au commencement des commencements qui n'a jamais été, il y a la formidable, la joyeuse, l'incommensurable disponibilité »[520], disponibilité qui peut parfois céder au danger de l'aspiration des limites, en lisière toujours du « naufrage du moi dans le flux désordonné et indistinct des choses que le langage ne peut plus nommer ni dominer »[521], mais s'arrimant pourtant au langage pour dessiner des bordures pour s'y acheminer. En période de Covid, il s'agissait donc bien de pouvoir *manier habilement sa langue*.

C'est là. Ça n'a pas d'images.
C'est un souffle dans les heures, un instant comme arrêté,
on ne sait pas, presque rien.
Un vide sous les visages, sous les gestes quelque chose
qui vacille : ombre ou mémoire.
Un silence qu'on écoute
avec toujours ce qui parle
sans un mot, ce qui se tait.
Ça n'existe pas, peut-être
La pierre ou l'arbre l'ignorent,
l'oiseau qui passe, le ciel
et sa lumière. C'est un feu
qui n'aurait jamais brûlé,
une eau qui n'apaiserait jamais la soif. Mais c'est là.
Le matin vient, sa pluie lente,
sur tes yeux des gouttes brillent,

[520] Gaspard, L. (1978). *Approche de la parole*. Gallimard, p.57.
[521] Magris, C. (2000). Préface à *Lettre de Lord Chandos*. Von Hofmannsthal, H. Rivage Poche, p. 12.

tes cils battent : ce n'est rien. [522]

2. Penser la démarche.

Au pied des grands arbres

Cela fait plusieurs jours qu'elle n'écrit pas, elle se rend deux fois par semaine comme bénévole dans un espace d'accueil, où elle tente de *venir à*. Cette démarche consiste en somme initialement à s'intéresser à des personnes qui jusqu'alors lui étaient surtout énoncées sous l'égide de mises en garde, de retrait, d'avertissements. Cette approche particulière dont on ne sait encore pas grand-chose, tiendra bien alors, la nécessaire conversion des imaginaires, « seule la poétique peut bouleverser l'imaginaire. Il faut changer l'imaginaire présent de la fuite en avant, du toujours plus, qui a des ratés partout et ne fait plus rêver (…) l'important, ce sont les petites choses qui échappent à une argumentation philosophique même très bien menée » [523]. Si les propos de l'auteur s'en tiennent prioritairement au devenir écologique de nos milieux de vie, il lui semble, à la fille, que cette pensée s'impose tout autant aux programmes (parfois spectaculaires) de recherche. Comment donc parvenir à redonner de l'écart à l'apparent écarté, de l'oscillation à la rigidité des points de vue, de la consistance à « ces vies minuscules » [524] ces vies tenues « tout à fait en dehors, et en dehors même de l'alternative » [525] exclusion-inclusion ? Comment en somme, parvenir à retrouver la faculté de bouger les lignes (et la langue !) même par petites touches ? Dès lors, se remobiliser, « parce qu'on est redevenu petit, ouvrir à la sollicitude pour le vulnérable, le petit, le singulier, le mortel » [526] et *s'approcher* de ce qui était jusqu'alors apparu – et médiatiquement entretenu – comme rebutant, risqué, malsain. Il faut alors se donner les moyens « de voir apparaître les lucioles dans l'espace surexposé, féroce, trop lumineux, de notre histoire présente. Cette tâche […] demande du courage – vertu politique – et de la poésie qui est l'art de fracturer le langage, de briser les apparences, de désassembler l'unité du temps » [527]

> Ce que je ne désirais pas c'était surtout réécrire sdf sans même avoir *senti* leur corps. Il fallait leur donner une « juste place » éviter « de se donner un monde naturel supposant des rapprochements tout faits, et impliquant une ontologie d'objets généraux, de personnalités, et de relations de similitude ». [528]

Très rapidement, elle convenu que ce qu'elle tentait d'approcher, le familier, le coutumier, l'intime, l'ordinaire de la vie qui se déroule – au même titre que Chauvier le vit lorsqu'il commence à se rendre attentif à ses propres liens familiaux dans son travail doctoral – était que ses membres « ne pouvaient supporter cet instrument » [529] qu'est le magnétophone. Approcher était alors tenir le temps long du voisinage, laisser à la remise les « canons positivistes de 'l'observation scientifique' » [530], rendre nécessaire la perspective d'une « anthropologie comme une activité faisant

---

[522] Ancet, J. (1998). *L'imperceptible*. Lettres vives.
[523] Abel, O. (2010). Une éthique pour de nouveaux horizons. Vivre heureux dans les limites écologiques. *La Revue Durable*. 4.
[524] En référence à l'ouvrage éponyme de Pierre Michon (1984). Gallimard.
[525] Ricœur, P. (2017). *Philosophie, éthique et politique*. Seuil, p. 47.
[526] Abel, O. (2010). Modestie de la sagesse. *Nuit de l'éthique. Oratoire du Louvre.*
[527] Didi-Huberman, G. (2009). *La survivance des lucioles*. Editions de minuit, p. 59.
[528] Thévenot, L. (1990). L'action qui convient. In P. Pharo & L. Quéré. *Les formes de l'action : Sémantique et sociologie*. EHESS, pp. 39-69, §48.
[529] Chauvier, E. (2003). *Fictions familiales. Approche anthropolinguistique de l'ordinaire d'une famille*. Presses Universitaires de Bordeaux, p. 13.
[530] Fabian, J. (2017). *Le temps et les Autres. Comment l'anthropologue construit son objet*. Anacharsis, p. 233.

partie intégrante de ce qu'elle étudie » (*op.cit.*é, p. 246) et dès lors consentir à donner au temps sa pleine incertitude et l'abondance de ses tâtonnements.

Voilà le topo. Encore que… le début fût loin de ça… et que le temps est drastiquement compté.

On ne devient pas proche selon un plan tracé d'avance (rappelons que « le remplissement (*fill in*) progressif du plan est liée à l'épreuve »[531]

Ni d'un simple clic de souris, il dit.

Ni d'un claquement de langue elle ajoute.

Et l'on ne partage pas des conversations dans la confidence d'un coin de rue protégé du trafic comme on récolte des entretiens à la pelle d'un minutage enregistré (et comme elle allait le découvrir rémunéré).

Surtout avec un masque.

Je dois dès lors m'obliger à cette douloureuse conception, bien anxiogène pour une chercheuse en herbe, qui consiste à accepter de perdre, à me contenter (avec gratitude de ce qui vient), à ne pas provoquer de manière immature et insistante la parole par de pesantes attentes qui diraient trop impétueusement le manque et son angoisse de ne pas avoir *assez de données*. Rappelons que « que l'identité narrative se transforme en identité extorquée à chaque fois que l'on enjoint à un sujet de donner une seule version de lui-même »[532]. Ce temps long m'oblige dès lors à un certain porte-à-faux quant à la cadence imposée de l'institution universitaire. Je devrai concevoir de vivre aux côtés de, rester attentive aux élans comme aux retraits, rendre présents (de la présence par corps jusqu'à la possibilité de la présence réfléchie) ceux qui désormais allaient ordonner une partie de ma vie. Car on ne peut se limiter à la règle ou au cadre préétabli du temps planifié, lorsque cet autrui en vient au vif des épreuves, à trouver refuge au creux d'un bras, à déposer une *parole précieuse* dans le repli d'une oreille-mémoire, à livrer un message d'attente de sa présence quant à sa capacité de tenir debout, vous tire les larmes lorsqu'il vous adresse un poème ou un collier pour le nouvel an ou encore lorsqu'il se fait protecteur face à des avances scabreuses par un des autres partenaires de la rue. Toutes ces manifestations du proche impliqué bouleversent le temps chronométré. On attend de l'ethnographe qu'il puisse alors assumer ses responsabilités dans sa capacité à *promettre de revenir*. Le lien *tenu* oblige, il doit faire face à des modulations constantes, teste les capacités à recevoir, et parfois dès lors en vient à devoir soutenir l'insupportable de l'envahissement, le vide d'un départ sans avertissement, le creux d'une attente sans réponse, la blessure d'une disparition ou l'inconfort d'une esquive.

Mais tout ça elle ne le sait pas encore.

---

[531] Thévenot, L. (1990). L'action qui convient. In P. Pharo & L. Quéré. *Les formes de l'action : Sémantique et sociologie*. EHESS, pp. 39-69, §21.

[532] Fœssel, M. (2009). Les mots pour se dire. *Etudes. 9*(411). 201-210, p.210.

Le terrain n'est alors plus vraiment le terrain, il en conserve peut-être seulement ses qualités d'humilité – la terre rappelant l'humus – mais pour le reste, il ne convient plus d'y *entrer* ou d'en *sortir* selon son seul bon vouloir ou sa seule exigence de rendu. (c'est quoi cette histoire ? … comme si *l'histoire ne commençait pas avant nous*…) Les histoires de nos vies, de nos recherches et de nos rencontres commencent toujours au fond

> Par le milieu … on commence discrètement, modestement, on s'insère dans une brèche presque imperceptible du réel. On se faufile. Nos commencements se font le plus souvent par glissement, par infiltration. On monte dans le train en marche, on s'inscrit dans un mouvement plus large que nous. [533]

Le terrain ferait désormais partie intégrante de moi (c'est-à-dire de ce qui habite l'être) de mon habitat (c'est-à-dire de ce que l'être habite) [534], de mes habitudes et alors presque de mon habillement quotidien, puisqu'il constitue ma peau sociale et intime. À partir de ce constat, il convient de ne pas reléguer les bienfaits de la conversation ordinaire, cela a déjà été dit, l'entretien restait difficilement envisageable par le fait qu'il « impose un régime public sur un engagement qui ne l'est pas » [535]ou encore qu'il enjoint à donner des réponses, bien souvent balisées, à certaines questions posées. Plutôt donc de souscrire à la conviction de « traiter le proche, non comme le particulier d'un général ou l'individuel d'un collectif, mais dans ce qu'il suppose d'*engagements* propres, en deçà du public » (*op.cit.*, p. 26).

> En toute honnêteté, une sacrée galère. Ce sont de jolies perspectives tout ça, mais il va falloir le vivre. Je ne suis plus sûre d'avoir mis ça dans le plan.

La conversation mais aussi l'attention aux corps et à leurs expressions deviennent alors la teneur même de l'enquête, et l'enquête le propre de ce qui les fait devenir proche. Il y a donc ici à redonner importance à ce qui reste bien souvent relégué à l'accessoire de l'informel – comme si ces rapprochements n'avaient pas de forme – et à une saveur plus volatile que celle de l'entretien. La conversation (et ses entours) ne remplirait pas toutes les conditions pour prétendre aux critères de scientificité, et notamment car ce qui en émerge demeure « faiblement discursif » [536]. Pourtant ces liens de proximité, déployés dans des modalités discrètes et difficilement planifiables ne sont précisément « d'ordinaire fâcheusement saisis que par la notion toute négative d'informel » (Thévenot, 2017. *op.cit.* p.11) alors que, par le côtoiement régulier, ils laissent apparaître des engagements moins publics et permettent au final de vivre le discours plutôt que de l'enregistrer. L'entretien qui invite surtout à une parole saisie publiquement, « rend plus difficilement compte de ce qui est engagé. Les moments éprouvants ne se prêtent pas toujours à narration » (Thévenot, 2014, p. 143), ils nécessitent notamment spécifiquement en regard de l'éprouvé, un corps vibrant en écho et « saisi au plus près » (*op.cit.*) Si l'on s'en tient à l'étymologie du mot, converser signifie bien « vivre avec, fréquenter, tourner, retourner » [537] et ne se restreint dès lors pas aux figures canoniques de l'entretien [538], même si celles-ci, certes, en déploient déjà de nombreuses variations

---

533 Marin, C. (2023). Les débuts. Par où commencer. *Le livre de poche,* p. 67.

534 Je fais ici directement référence au travail de Breviglieri, M. (2006). Penser l'habiter, estimer l'habitabilité. *Tracés. 23.* 1-7, p.2.

535 Thévenot, L. (2017). Des liens du proche aux lieux du public ». Retour sur un Programme Franco-Russe pionnier. *NecPlus, Revue d'études comparatives Est-Ouest. 3*(48). 7-43, p. 16.

536 Thévenot, L. (2014). Une vie éprouvée. Entre migration postcoloniale, discrimination à l'embauche, maternité affectée et adoption salvatrice : quelle « identité forgée ». In D. Vrancken (dir.). *Penser l'incertain.* Laval, pp.139-160, p. 143.

537 Dictionnaire Littré.

538 Matthey, L. (2005). Éthique, politique et esthétique du terrain : cinq figures de l'entretien compréhensif. *CyberGEO.* 1-21.

compréhensives. L'entretien communément appelé en sciences sociales comme évident moyen de compréhension, reste particulièrement limité, de surcroit avec des personnes déjà suspicieuses des interrogations institutionnelles, souvent lassées par un devoir continuel de se dire (et de se dire d'une certaine façon), et fragilisées par les fréquentes déconfitures subies (le *dit* malgré son pénible mais obligé dévoilement, n'ouvrant que rarement des propositions tangibles). Elles arrivent alors souvent à ce que Breviglieri nomme un *épuisement capacitaire*[539] et dès lors indisponibles à quelques entités venues de contrées lointaines – un je-ne-sais-où – qui se propose de les entretenir sur un truc auquel on ne comprend pas grand-chose pour le simple panache gracieux de la science. Hami me rappelait à cet égard *c'est quoi la prétention de ce mec qui passe ici deux heures et qui nous prend nos voix, je l'ai vu noter des trucs, je suis allé lui dire, c'est bizarre ton truc de noter ce qu'on fait sans même avoir fait connaissance et puis je lui ai demandé d'arrêter, j'ai le droit non ?* Enquêter, réfléchir, tenter de comprendre ces vécus spécifiques, en revenait prioritairement à aspirer à une suspension des épreuves (on verra dans les faits, que cela n'a pourtant pas été toujours le cas) et une proximité doucement construite, acceptant l'exigence de l'indéterminable qui « déploie de façon toujours plus rayonnante sa force de recueillement » [540]. Venant en somme, comme directement convoquer le thème central de cette réflexion – attendre – car vouloir savoir trop vite, est « exiger trop directement (…) notre volonté de savoir par des informations commodes à manier (…) vouloir savoir ne veut précisément pas attendre devant ce qui est digne de pensée ». (*op.cit.*). Une proximité désirée ne se réduit pourtant pas à ce crédo de la symétrie fortement investi en travail social, mais reviendrait plutôt à un contact tâtonnant tentant de trouver l'accord rythmique « d'égards ajustés » [541], incluant les tensions harmoniques. Tensions que la conversation par ailleurs apaise, notamment car elle *prend le temps.*

> La conversation ne cherche qu'à durer jusqu'à l'infini, elle ne se programme pas (ne serait-ce pas la tuer ?). On ne lui assigne pas de point de départ ou d'arrivée. Elle surgit à n'importe quel moment ; elle prend le large, sans destination, sereinement à la dérive, sans autre guide qu'une libre association d'idées et de motifs »[542].

Ces réajustements par la parole qui se déploie dans le plaisir premier de mise en commun, déjouent alors les suspicions légitimement ressenties à la venue d'un *golmon qui vienne nous filer trente balles pour qu'on lui dise de la merde et qu'il reparte sans même avoir bu le café.*

> La patience peut-être aussi une redoutable épreuve. Surtout si l'on sait que dans quatre ans il faudra dire c'est fini.

Pour autant devenir proche ne suffit pas à « une intelligence mûrie » [543], il convient pour la fille de sauvegarder aussi la considération tenue à la distance que l'on met par rapport au terrain, en déployer une graduation des différents engagements, car « on ne s'approprie que ce qu'on a d'abord tenu à distance de soi pour le considérer » (*op.cit.*). Bien que la douceur de l'auprès, tout autant que l'écart réflexif tiennent en inséparables les conditions de l'enquête dont l'articulation avec des partenaires suspicieux est particulièrement fragile, ils n'en demeurent pas moins empreints d'une certaine violence. Ainsi, loin ici d'une forme d'angélisme désincarné et étendant sa paume sur la

539 Breviglieri, M. (2009, 4-5 juin) L'"épuisement capacitaire" du sans-abri comme urgence ? : approche phénoménologique du soin engagé dans l'aide sociale (gestes, rythmes et tonalités d'humeur). In C. Felix & J. Tardif. (Ed.) *Actes éducatifs et de soins, entre éthique et gouvernance : actes du colloque international.* Nice.
540 Heidegger, M. (1976). *Acheminement vers la parole.* Gallimard, p.98.
541 Morizot, B. (2020). *Manières d'être vivant.* Actes Sud.
542 Giannini, H. (1987). *La "Réflexion » quotidienne. Vers une archéologie de l'expérience.* Alinéa, p. 70
543 Ricœur, P. (1963). Structure et herméneutique. *Esprit.* 596-627, p. 597.

surface lisse d'un tableau, dans une légèreté d'émerveillement des débuts, l'enquêtrice reste perpétuellement tenue dans l'écart de n'avoir « affaire qu'à un objet » et alors s'infliger la douleur d'opérer une sorte de « taxinomie, une opération de rangement »[544] dans la distance réinsérée à la relation proche et d'autre part, à vivre et à faire vivre « l'encaissement du choc »[545] opéré par la rencontre parfois abrupte et la lente transformation mutuelle des êtres en présence, dont le voisinage régulier en permet le seul équilibre. La recherche prend alors une tout autre qualité, point de rendez-vous unique et limité dans le temps d'une grille horaire, point de séjours bornés par les dates d'un billet d'avion, point encore de mission éclair, point non plus de données puisées à partir d'un serveur. Mais bien la nécessité de redonner en somme, ce que Meschonnic développe pour la poétique, l'amplitude du sens contenue non seulement dans le signe ou dans l'unité de la phrase, (qui reviendrait à considérer l'enquête comme objet à la manière dont la linguistique disjoint langue et parole)[546] mais aussi dans le rythme, dans ce que le mot (ou l'enquête pour poursuivre notre comparaison) offre comme « mots-*présences* »[547]. Ces divers ajustements et réagencements du travail d'enquête répondent au fond à une considération de « la coordination effective dans des actions circonstanciées [est] souvent laissée de côté, au profit d'une attention exclusive à des principes permettant un accord entre personnes, dans des échanges d'arguments »[548]. Ils s'harmonisent ainsi à notre démarche poétique, s'extrayant pour un temps d'un niveau d'échange argumenté et proposant en somme de considérer *au pied de la lettre* le mouvement métaphorique (en trouvant un « équivalent social de l'impertinence métaphorique »[549]), de puiser à son « 'phénomène de retentissement, d'écho ou de réverbération' qui neutralise le non-sens littéral et lui donne une nouvelle figure » (*op.cit.* p.28) pour tenter de trouver cet ajustement au cœur des conduites quotidiennes. Pour autant, on le verra, la distance pensée comme précédence nécessaire à l'enquête, et ce en dépit du mouvement d'approche et de *vie en commun,* ne prémunit pas complètement des déséquilibres et des dysmétries problématiques qui peuvent aussi s'étendre vers le trop proche.

Les jours ne sont pas des jours
ce sont des métamorphoses
de moi de toi de tous ceux
qui nous entourent
nous ne cessons de nous transformer …
un jour nous arriverons
à nous reconnaître [550]

[544] Meschonnic, H. (1970). *Pour la poétique I.* Gallimard, p. 165.
[545] Stavo-Debauge, J. (2017). *Qu'est-ce que l'hospitalité. Recevoir l'étranger à la communauté*. Liber.
[546] Voir à ce propos, Ricœur, P. (1967). La structure, le mot, l'événement. Esprit. (« penser le langage, ce serait penser l'unité de cela même que Saussure a disjoint, l'unité de la langue et de la parole »)
[547] Bonnefoy, Y. in H. Meschonnic. (1970). *Pour la poétique I.* Gallimard, p.58.
[548] Thévenot, L. (1990). L'action qui convient. In P. Pharo & L. Quéré. *Les formes de l'action : Sémantique et sociologie.* EHESS, pp. 39-69, §67.
[549] Avez, P. (2014). Une espérance post-critique ? Enjeux critiques de la conception Ricœurienne de l'imaginaire social. *Etudes Ricœuriennes. 5*(2). 23-34, p. 26.
[550] Meschonnic, H. (2011). *L'obscur travaille.* Arfuyen, p.29.

La fille étudiante s'immerge donc progressivement, à partir d'une « sociologie de la vie quotidienne » [551] qui s'affilie prioritairement dans un positionnement méthodologique inspiré de ce qu'Ingold nomme une anthropologie comme « science de la correspondance » [552] attachée à construire une connaissance qui « se développe depuis l'intérieur de la matrice de nos rapports en perpétuelle évolution avec les personnes et les choses, dans un processus d'attention et de réponse réciproque » (*op.cit.*). Cette démarche appelle une « co-temporalité » [553] partagée (de surcroit dans la perspective d'une enquête questionnant l'attente (!) n'était-ce pas immanquable ?). En somme reste privilégiée non pas des données attestant d'hypothèses à (in)valider, mais l'ouverture d'un « canal de proche en proche » où il s'agit « de se laisser glisser dans des conversations au bénéfice d'un rapport de sympathie » [554]. Ce recueil de conversations se rapproche d'un positionnement offert par la sociologie narrative et la constitution d'une enquête *conversante* [555] articulée donc on l'a vu autour de la « conversation ordinaire » [556]. On ne répètera pas les bienfaits de l'art de converser. Elle se relie à l'idée donnée que les histoires ne constituent pas seulement des espaces fictionnels, mais qu'elles se tissent dans l'expérience partagée et les connaissances mises en dialogue avec elle, dans ce qui se rapproche des fils d'une « implication participante et l'instauration d'un régime du proche » [557] et non d'une interlocution fixée par les caractéristiques de l'entretien. Sans toutefois se limiter à l'analyse langagière mais bien en tenant compte des trois étapes d'enquête de la sociologie pragmatique, dont la description des dires des acteurices qui explicitent leur compétences critiques ne représente qu'un premier pan, lui-même tributaire d'un rendre compte du « fondement pratique » [558] de ces dires, là où ils puisent leur « appui matériel » (*op.cit.*, p. 201), l'enquête aura bien également à considérer les dimensions sociologiques de « l'engagement corporel » (*op.cit.*, p. 192), qui reste encouragé ou bridé par « les dispositifs dans lesquels ils œuvrent » (*op.cit.*, p. 201) et qui mérite ainsi une prise en compte de ces épreuves à l'aune de leur possible suspension, allègement, soutènement ; redimensionnant alors l'action dans l'horizon de son déploiement *possible.* C'est alors bien dans ce possible ouvert, que le corps entendu comme le fait qu'un « corps parlant est d'abord résonnant » [559] trouvera ses éventualités, ses probables, ses propositions par la question du poétique articulée au temps, tous deux ouverts sur une offre, une rencontre qui permet « à la finitude humaine de se savoir mais aussi de se transmuter en être, par une alliance avec l'autre au sein du proche qui ne peut s'établir qu'en lui » [560] et par toute une série de variations imaginatives, que le poète « homme du retournement peut aider à conduire » (*op.cit.* p. 11). C'est là aussi que se dévoileront ses limites.

Pourtant, les débuts de l'enquête s'accrochent immodérément à cette puissance du vouloir saisir, vouloir acquérir, du vouloir *amasser des informations*, sans doute alors encore tributaire d'un

551 Javeau, C. (2003). *Sociologie de la vie quotidienne*. PUF.
552 Ingold, T. (2019). Art et anthropologie pour un monde vivant. *Techniques et culture.*
553 Chauvier, E. (2017). *Anthropologie de l'ordinaire.* Anacharsis, p.66.
554 Breviglieri, M. (2013). Peut-on faire l'histoire d'un attachement ? *SociologieS*. p.11.
555 Ce néologisme aimerait allier la référence à « L'enquête en conversant » (Madec, 2015) faisant de l'enquête une pleine articulation entre les temps de conversation dans l'abord quotidien et la conversation avec des auteurs aux multiples (allant des textes scientifiques à la littérature) mais aussi la notion de conversion qui aurait pour tâche de rendre compte d'une écriture sociologique ne se limitant pas à des seules conventions de langage académique (l'enjeu d'une épistémè du poétique).
556 Matthey, L. (2005). Éthique, politique et esthétique du terrain : cinq figures de l'entretien compréhensif. *Cybergeo. Revue Européenne de géographie. 312.*
557 Genard, J-L. & Roca i Escoda, M. (2010). La « rupture épistémologique » du chercheur au prix de la trahison des acteurs ? Les tensions entre postures « objectivante » et « participante » dans l'enquête sociologique. *Ethique publique. 12*(1). 139-163, p.150.
558 Barthe, Y. ; De Blic, D et al. (2013). Sociologie pragmatique : mode d'emploi. *Politix. 3*(103). 175-204, p. 186.
559 Nancy, J-L. (2020) *La peau fragile du monde.* Galilée, p.66.
560 Inizan, Y. (2013*). La demande et le don. L'attestation poétique chez Yves Bonnefoy et Paul Ricœur.* Presses Universitaires de Rennes, p. VIII.

enseignement universitaire majoritairement inscrit dans ce paradigme qui, somme toute, ligature l'attente à un propos arrêté, ce qui péjore alors les qualités attentionnelles *vers l'avenir qui vient à soi.*

On verra plus tard, car la fille le lui a dit, le retournement de cette fâcheuse persévérance première et comment le mouvement vers le proche sera alors spécifiquement reproportionné par une ouverture méthodologique autour d'un texte adressé. Celui-ci aura pour vocation d'abriter l'attente en le concernement réciproque qu'il instaure. Il dit qu'on apprendra plus tard, car la fille le lui a aussi dit, les prémices de cette initiative qui la justifient et comment l'outil aura permission de se fabriquer en même temps que l'enquête. Et comment aussi, ce retournement accuse justement *l'impossible saisie* dont elle se revendique initialement.

Une chose glisse de son lieu de chose

Et ouvre une brèche

Où l'on découvre son dessin parallèle,

Sa ligne jointe à une autre ligne égale,

Mais avec plus de silence.

Après elle revient à sa place. [561]

3. Ouvrir des liens à partir de l'institution

Futaie

3 juin 2020, la première entrevue pour que la fille puisse devenir bénévole dans un dispositif d'urgence s'effectue au cœur de la ville, un bureau niché dans un immeuble d'habitation. Elle a hésité à commencer son terrain dans ces conditions désastreuses de panique et d'obsession virale et puis elle a osé. Elle a rendez-vous. L'homme la reçoit chaleureusement, un petit café ? *Alors voilà pour être bénévole il faut signer un papier qui énonce quelques règles à respecter, on vient de rouvrir les portes, on avait fermé, on a besoin de monde même si on craint que tout s'enflamme encore* et puis hop, on se lance. Il l'emmène directement visiter le dispositif, qui s'est transformé dernièrement en un lieu de distribution de sandwiches alors qu'avant le confinement, les personnes pouvaient y rester durant l'après-midi, après avoir mangé leur repas à table. Elle salue l'équipe masquée et rentre chez elle, surprise de la rapidité des possibilités concrètes. La première matinée est fixée pour le 13 juin. Les personnes volontaires sont frileuses, la peur a envahi les dispositifs et ces retraits mettent à mal l'accueil des plus précarisé-es, fortement en augmentation depuis le début de la pandémie. Alors on accueille qui veut bien donner un coup de main.

C'est samedi 7h15.

Le samedi matin si tôt donne une atmosphère particulière à cette ville, le parc est encore occupé de quelques dormeurs sur des matelas qui seront bientôt cachés derrière des buissons pour la journée qui s'annonce, car le parc est fréquenté par les familles du quartier. Chaque samedi pendant près de deux ans la fille fera ce trajet dans le sommeil des rues, elle prendra sa veste et se rendra dans le petit local où se préparent les sandwiches distribués durant la matinée. L'accueil est chaleureux mais pas le temps de ralentir, il y a du boulot, il est 7h30 et il s'agit de préparer le café, la soupe, les sandwiches-tartines à la confiture (cent à cent-vingt) à la dinde (quinze), au fromage (quinze), le thé, les bouteilles d'eau, les fruits, aménager aussi dans la pièce adjacente les cornets

[561] Juarroz, R. (2021). *Poésies verticales.* Gallimard, p. 87.

que certain-es viendront chercher après s'être inscrits au bureau central. Deux grandes tables sont mises au centre de la pièce, elles servent à la préparation ordonnée, une personne coupe le pain, une personne beurre, une autre étale la confiture et range chaque tartine par deux dans un petit sachet de papier qu'elle doit compter et disposer dans une cagette en triant bien les pains en fonction de leur contenu. La confiture est majoritaire, le fromage et le jambon de dinde sont des en-cas particuliers qui ne sont distribués que sur demande et préparés en quantité plus limitée. La salle est dénuée de décoration, elle est au rez-de-chaussée d'un vieil immeuble et a pignon sur rue, ce qui, lorsque la file d'attente s'agrandit, pose quelques problèmes de voisinage. D'aucun émettent le dérangement des odeurs de cuisine, d'autres se plaignent des désagréments de la file (bruits, bagarres, détritus laissés après le passage des usagers, insalubrité de la rue, stationnement trop long de petits groupes qui discutent sur les marches, etc.), *c'est surtout le voisin du dessus qui s'est plaint à la régie, il dit que cela fait beaucoup de bruit, que c'est sale*. Tensions qui viennent perturber la « visée éthique du bon voisinage »[562], et mettre à jour des « modèles de coexistences pacifiées » (*op.cit.*) troublés, ici, par des échelles de valeurs en tension. Alors que l'équipe principale s'affaire aux tartines, deux personnes préparent la soupe et les boissons dans une petite cuisine située à l'arrière. Rapidement la fille sera affiliée à la salle adjacente et son boulot consistera à déballer des centaines de denrées de cartons aux formats multiples et préparer des cornets de légumes et de produits de « première nécessité » pour les familles inscrites.

Elle n'en peut plus des milliers de plaques de chocolat qu'elle dispose sur les étagères.

Sept-heure trente, après trois tartines, on dit à la fille d'aller au garde-manger. La cadence devant la table du coupage des baguettes livrées par *Partage*[563] ou achetées à une boulangerie du quartier, s'accélère. Cela conditionne le rythme des personnes qui beurrent, celles qui ensuite étalent la confiture de fruits rouges avec une cuillère à soupe plongée dans un bocal d'un kilo et celles qui rangent méticuleusement les sandwiches sucrés dans les cagettes. Il faut se coordonner, il faut trier, il faut compter. Il y a assez de monde pour continuer le travail. La fille se retrouve dans la salle adjacente seule avec le responsable de la structure, elle regrette déjà cette ambiance du collectif qui travaille un peu comme à la chaîne mais qui rigole, car *on n'est pas à l'usine tout de même*. Il lui montre comment remplir les sacs. Quinze aliments, une liste est dressée :

Un kilo de riz

Un kilo de pâtes

Une bouteille d'huile ou de vinaigre (en priorité l'huile d'olive est attendue puis l'huile de tournesol, enfin le vinaigre, produit de moindre importance au regard des usager-ères)

Une boîte de thon ou de sardine

Un paquet de sucre

Des biscuits ou une plaque de chocolat

Deux paquets de mouchoirs

[562] Breviglieri, M. (2007). L'intranquillité du voisin. Essai sur la potentialisation de la dispute en régime libéral. *Rhizome. Le voisinage et ses troubles. 29*. 15-20.

[563] *Partage* est une fondation, banque alimentaire constituée en 2005 en partenariat de cinq associations : l'Armée du Salut, Le C.A.R.E., Caritas Genève, les Colis du Cœur et Emmaüs Genève.

Deux savons

Un thé froid

Un échantillon de cornflakes

Quelques sachets de thé

Un litre de lait

Un sac de légumes achetés par le dispositif avec les fonds de l'institution

Elle note tout ça sur son petit carnet pour respecter scrupuleusement l'équilibre des sacs et ne rien oublier. Puis elle saura par cœur au fil des semaines. Bien qu'il faille un peu ajuster en fonction des arrivages, toujours changeants.

Neuf heures, les premières personnes arrivent. Depuis sept heures trente une personne attend sur les marches juste à la droite de la porte où seront distribuées les boissons et les tartines. C'est l'été. L'attente peut sembler un moment de détente, ou de simple repos. Lorsque la neige viendra quelques mois plus tard, l'attente sur les marches paraîtra à la fille bien moins récréative, elle fera naître un étrange sentiment de malaise. Alors que le collectif est affairé mais bien au chaud, dans la compassion et le service à Dieu, on entendra presque les râles du monsieur sous le brouillard givrant qui patiente sans mot dire jusqu'à l'ouverture des battants de fenêtre donnant sur la rue. Bienvenue. Des psaumes sont distribués.

Psaume 130 : 5

J'ai attendu l'éternel ; mon âme l'a attendu, et j'ai eu mon attente en sa parole.

Juste avant une petite pause qui clôture le temps de préparation des aliments prêts à être distribués, une prière est proposée, car ici on est dans le secteur caritatif de l'aide d'urgence dont le pôle religieux et ses rituels sont encore en partie actifs

> *Merci Seigneur de nous donner cette nourriture. Béni les personnes qui viennent et merci aux deux personnes venues nous aider qui prennent du temps sur leur samedi pour être là. Je prie pour toi Seigneur et que tout se passe aujourd'hui dans le calme. Amen.*

Les premières tartines sont distribuées, les personnes défilent on leur donne

Une bouteille d'eau

Un fruit

Un œuf

Un café ou un thé

Une soupe

Un *sandwich* sucré

Des restes du repas cuisiné de la veille ou un sandwich salé sur demande.

Certaines personnes semblent se connaître, elles s'appellent par leur prénom. Dans la petite pièce où sont préparés les sacs, certaines autres viennent quémander des sardines. Lionel leur répond qu'il n'y en a plus alors que la fille vient de les mettre en ordre sur l'étagère.

C'est la journée d'initiation de la fille, avec Lionel ils échangent quelques paroles banales qui consistent à expliquer d'où elle vient, pourquoi elle choisit de faire du bénévolat, si elle a des enfants, etc. La fille termine avec un horrible mal de dos, elle a passé sa matinée à défaire des cartons et ranger des centaines de produits.

Elle a vu défiler des plaques et des plaques de chocolat où il était écrit chocolat suisse, et puis noisettes, praliné, lait frais, caramel, oranges confites, elle a croisé des vaches violettes, des brisures de japonais, brownies, pointe de sel de Guérande etc. (Mais Guérande c'est pas là où il y a les sardines non ?). Tous ces mots deviennent comme un immense nuage cosmopolite dans lequel elle flotte et dont elle attend une pluie de brisures d'amaretti comme lit de sucre.

Une immense fatigue l'oblige, une fois rentrée chez elle, à dormir une partie de l'après-midi. C'est pas bon pour la thèse ce truc.

27 juin, matinée. Drôle d'accueil se dit la fille, il est sept heure quatre et lorsqu'elle entre dans la salle des tartines, personne ne relève la tête lorsqu'elle dit bonjour. Aujourd'hui une des travailleuses ne cesse pas de faire des remarques quant à la manière de couper le pain, de beurrer, d'étaler la confiture, plutôt avec le dos de la cuillère histoire de ne pas utiliser une cuillère puis un couteau et éviter de perdre du temps etc. elle recommande plusieurs gestes *qu'il vaudrait mieux faire*. L'ambiance en est changée, une atmosphère de tension vient se joindre à une cadence déjà soutenue. Alors que tout se régulait très bien les semaines d'avant, chacun-e acceptant quelques petites adaptations envers une pluralités de gestes émanant du collectif. L'arrivée d'une personne qui régule l'activité et faisant figure d'autorité, met à mal une pensée plutôt orientée vers un coordination entre pairs solidaires. Les tensions se font ressentir, les gestes ralentissent, hésitent, les regards irrités s'échangent entre tartineurs et tartineuses.

De toute manière la fille sait qu'elle sera encore aux cartons. Elle passe vite le relai.

Cent-vingt personnes ont défilé ce matin, il s'agit, en même temps que de servir les boissons et les sandwiches, de comptabiliser le nombre de personnes venant prendre un aliment. On note dans un petit cahier, à la main, chaque personne et ce qu'elle prend avec elle. C'est peu précis, mais ça consigne quelque part le nombre. Celui-ci justifiera au regard de la hiérarchie la maintenue du service et surtout du volume de l'approvisionnement des denrées. Dans la rue, Bob régule la file d'attente qui longe le trottoir menant au point de distribution, il aide certaines personnes, familières souvent, à transporter leur boisson, car tout ne tient pas en deux mains pour les plus âgés et aucun sac n'est distribué. Il faut monter les quelques escaliers pour être servis, puis les redescendre rapidement pour laisser la place. Pour certain-es, fébriles sur leurs jambes, l'exercice est considérable. Il les invite à s'installer sur les marches pour boire leur café ou manger leur tartine. Il leur donne des petits noms : mon frère, ma sœur, mon enfant, jeune homme et les nomme *nos amis de la rue*, ce qui instaure rapidement un registre familier. On y remarque aussi bien le lexique religieux. Il dit aussi Choukran à chaque instant. Et puis, il donne un certain rythme à la file, demandant aux personnes d'avancer avec un geste large du bras et rappelle régulièrement qu'il faut faire la queue. Une majorité de personnes part, d'autres s'assoient sur les escaliers devant la porte vitrée, soit à l'angle de la rue, car sur ces marches en demi-cercle, le soleil offre quelques rayons, elles se mettent alors parfois à échanger quelques bribes de conversation, on entend les langues

maternelles réapparaître. Les personnes attendent relativement calmement et presque toutes sont seules. Un petit groupe de jeunes hommes marocains se forme après avoir pris leur sandwich et fume sur les marches tout en parlant et prenant leur café. Plusieurs désirent une soupe et une majorité revient pour un deuxième café, la seule boisson avec le thé qui n'est pas régulée. Les fruits, l'œuf et l'eau sont strictement limités à un par personne. Une dame demande s'il n'y a pas d'autres produits, des croissants, des sandwiches au thon. L'ambiance dans la rue se tend rapidement si le temps d'attente augmente, notamment lorsqu'une personne négocie la possibilité de plusieurs suppléments ou si elle tarde à emporter ses affaires. Une femme avec six enfants arrive, l'atmosphère change immédiatement, les enfants courent, d'autres vont et viennent le long de la file, un demande du chocolat, un autre garçon attire l'attention d'un vieil homme qui s'attendrit en regardant sa peluche en se mettant à son niveau, la petite tournoie autour de la poussette. Un homme revient tester s'il peut avoir un deuxième œuf car dit-il qu'on lui a volé le premier. Une des cheffes de l'espace de distribution lui rétorque *ah bien essayé* mais elle finit par le lui donner en justifiant *exceptionnellement alors.* Une petite dispute éclate, un homme crie lorsqu'une nouvelle bénévole, habillée d'une robe avec un grand décolleté qui vient pour la première fois – *une vraie bourge celle-là* – met l'œuf dans son sachet de sandwich. Il hurle *mais faut apprendre à travailler*, il lui jette le sachet en pleine figure. Bob s'interpose immédiatement. Alors que l'homme exprime sa colère de plus en plus vivement, Bob l'enserre de ses bras, le contient avec fermeté tout en lui disant, *arrête, arrête.* Puis l'homme crie sa nationalité comme une affirmation identitaire honorable, ce qui semble appuyer le fait qu'il a été blessé. *Faut apprendre à travailler, on sert pas comme ça* (peut-être veut-il aussi dire on sert pas comme ça, avec les nichons presque à l'air, ce qui marque sans doute pour lui un surcroît d'irrespect). Le sens de la file se délite au fur et à mesure, désorganisé surtout par les personnes qui viennent reprendre un café ou une soupe, elles se réinstallent sur le même trottoir et cela crée des amalgames qui ralentissent le flux. Puis, tout reprend un rythme régulier. C'est un serpent qui mange, mache, montre sa langue par intermittence et parfois ses crocs et se replie, enfin se désagrège en s'éparpillant.

Une majorité d'hommes vient chaque samedi, mais contrairement à d'autres lieux d'accueil d'urgence, persiste ici un nombre important de femmes, surtout issues de la migration sud-américaine ou d'Asie. La plupart sont aussi inscrites pour des sacs de provisions – là où la fille passe ses samedis – cela signifie qu'elles ont probablement un logement, car les produits demandent à être cuisinés. Progressivement on remarque que ce sont souvent des communautés organisées qui potentialisent leur nombre pour bénéficier de prestations plus larges. On discerne des fratries, des cousin-es qui se succèdent. Certaines ados qui débarquent avec leurs petits frères et sœurs, viennent régulièrement assumer la tâche de chercher les sacs. Il y a des couples aussi. Ces arrangements de coulisses permettent alors de multiplier les apports entre les dispositifs dispensateurs et de passer *sous les mailles* du filet de l'administration, absente des différents terrains, peu coordonnés par ailleurs.

Plusieurs personnes se plaignent qu'il n'y a aucun sac plastique, ou en papier, remarquant à quel point il reste incertain de réussir à transporter chaque denrée en une fois. On a le café, le sandwich, la bouteille, le fruit, l'œuf. On leur rappelle qu'aucun sac n'est distribué, *oui mais pour nous qui sommes dans la rue, cela nous aiderait.*

Avec les aliments est proposée une petite méditation chrétienne, *pour nourrir l'âme* rappelle un bénévole. La plupart la prend, la plupart ne la lit pas, mais certain-e y donne néanmoins une importance particulière, relevant le bien-être que cela leur procure, de trouver ici une communauté croyante à laquelle se rattacher. *Vous priez pour moi, je le sais, cela m'aide. Elle reçoit un psaume.*

Psaume 30 :

Ton amour me fait danser de joie : tu vois ma misère et tu sais ma détresse. Tu ne m'as pas délivré aux mains de l'ennemi ; devant moi tu as ouvert un passage.

Une grande partie des bénévoles fait d'ailleurs partie de l'Eglise, se connaissent et se côtoient au sein de la communauté religieuse, certains rares, à la retraite viennent du quartier. Un des aumôniers me rappelle qu'ici à Genève, l'entente est relativement bonne entre les secteurs éducatif et religieux, *pas comme en France ou les deux sont vraiment séparés.*

Un usager arrive le visage blessé, il s'est fait taper il dit, un des responsables lui demande si c'est quelqu'un qui vient au point de distribution. L'homme acquiesce. Le responsable me partage ses craintes, car toute bagarre peut ternir l'image du lieu, *tu vois après on risque d'avoir des problèmes, on va penser qu'ici est un lieu malfamé.* Il prend le temps de converser avec le blessé, le rassure, l'accompagne vers les boissons chaudes.

L'ambiance au service change drastiquement en fonction des gestes effectués. Si l'aliment est donné dans la main, en ajoutant un mot d'accueil : *avec plaisir, bon appétit, bien sûr monsieur, etc.*, on perçoit immédiatement un apaisement d'ambiance, les tensions de l'attente semblent s'amenuiser par les égards donnés aux personnes. Il suffit d'un mouvement de travers pour que tout dérape si vite, un ton plus expéditif, ou un refus. Les gens sont à cran surtout lorsqu'ils ont l'impression d'être au guichet.

Plusieurs discordances apparaissent, par exemple un règlement strict quant au nombre d'aliments que les personnes sont en droit d'obtenir, règles que l'on rappelle mais qui par ailleurs, dans la pratique, sont sans cesse débordées en fonction par exemple de la familiarité construite avec certaines personnes, de l'heure du service ou encore de la personne qui est à la table de distribution. Ainsi la règle de justice distributive est contournée lorsque s'installent des rapports plus proches, construits la plupart du temps par un côtoiement de longue durée ou par une sympathie particulière donnée à une vieille dame ou à une famille. Par ailleurs certaines denrées sont refusées aux enfants, sans justification clairement formulée. Un petit garçon demandait un délice, on lui dit non, alors qu'il est dans le plateau depuis le début du matin. Pour la fille qui est novice, il n'est pas simple de manier ces ajustements. Elle essaie de dire non, mais juste après, la personne aura tout de même pris ce qu'elle demandait de supplément.

Alors que la majorité demande des sandwiches salés, on persiste à confectionner des tartines à la confiture, mettant en évidence la supériorité de valeur symbolique accordée par les bénéficiaires à certains types d'aliments. Celle-ci bien souvent va de pair avec la valeur marchande du produit, qui en justifie sa rareté, dans l'ordre, la confiture, le fromage, le jambon ou la dinde. Mais l'attrait est aussi porté vers les produits sortant de l'habitude, les restes de la boulangerie du quartier sont particulièrement prisés : les croissants, les ramequins ou encore les petits chaussons, et ce en dépit qu'ils sont de la veille en rapport au pain, acheté frais le matin.

Une dame âgée se présente vers huit heures, elle titube, se plaint de malnutrition et amène aux bénévoles un sac rempli de recettes pour *donner des idées de préparation,* avec ce don elle arrive dès lors à entrer avant l'heure d'ouverture. On lui dit tout de même de revenir plus tard, lui rappelant les horaires d'ouverture. Elle repartira, bougonnant, puis reviendra vers dix heures en partageant le fait qu'elle *n'a plus de nom*. Elle peine à monter les quatre marches qui permettent l'accès à la table de distribution. Ses jambes sont maigres, son regard un peu hagard. Elle parle beaucoup, se plaint, demande pour les recettes, ne cesse de répéter qu'elle manque de nutriments, qu'elle est sous-

alimentée. Elle prend beaucoup de temps, la file s'agite. *Madame, il faut avancer, il faut laisser votre tour, il y a du monde, vous voyez bien*. La régulation de la file demande en permanence de minimiser le temps d'attente devant la distribution, d'empêcher les directions qui contreviennent à son alignement (les retours en arrière, les petits groupes amalgamés, les arrêts, les accidents tels que renverser sa soupe ou son café), car chaque écart laisse presque immédiatement surgir de l'inconfort, de l'impatience et des tensions qui ne tardent pas à se répercuter dans la mise à contribution du corps dans la provocation.

Comme chaque matin, la fille est systématiquement envoyée au garde-manger où elle sort des cartons ces *aliments en attente*. Le responsable lui explique comment ranger les pâtes, le chocolat, les conserves, les briques, les sachets, les bocaux, les bouteilles et les paquets en carton, elle acquiert un lexique précis des contenants. Elle s'exécute, sans manifester aucune objection. Elle rigole parfois de ses tâches diverses, lundi elle sera auprès des étudiant-es, samedi elle ouvre et range des centaines de cartons colorés. Parfois à la fin du service, on lui donne quelques plaques de chocolat *pour ses enfants*. Elle est contente de cette rétribution.

Barthélémy arrive. La fille l'avait déjà côtoyé lors de son terrain au Lieu il y a quelques années. Il l'interroge tout de suite sur son travail, qu'est-ce qu'elle fait là, sur quoi elle réfléchit, lui-même a été chercheur dans son pays d'origine. Il parle de Saint Augustin et ses méditations sur le temps. *Moi j'attends ma retraite, j'attends une décision judiciaire en lien à une rétribution que me doit l'Etat. J'attends mes petits enfants qui devaient venir cet été mais qui ne sont pas venus à cause du Covid* . Tous deux reparlent du Lieu, de l'accueil, Barthélémy renchérit. *Ah oui c'est intéressant l'attente, oui celui qui attend va être accueilli, celui qui accueille attend celui qu'il va accueillir, c'est une histoire de réciprocité différée*. Il donne à la fille une multitude de conseils méthodologiques, il *faut préciser la problématique, faire des hypothèses claires et puis les vérifier sur le terrain, il faut définir les tendances générales*.

Les cornets de légumes et de produits alimentaires donnés aux familles et aux personnes inscrites sont payés partiellement par le dispositif. Les dons de *Partage* sont largement insuffisants, c'est environ mille francs par semaine qui doivent être payés pour les courses de produits frais. L'ouverture de nouvelles antennes solidaires crée des tensions quant aux approvisionnements, dès lors mis en concurrence.

Vingt-deux du mois d'août, Epître aux corinthiens lu : l'homme même s'il parle toutes les langues mais n'a pas la charité, il n'a rien.

La charité pour Lionel est un élément central de l'accueil. L'idée est d'accueillir chacun-e, sans réel projet éducatif, si ce n'est celui d'un désir de ralliement à l'Eglise. Dieu reste alors le moteur de l'action qui la supporte et dont elle organise une visée d'affiliation potentielle.

Un des bénévoles se plaint qu'il n'aime pas lorsque les personnes expriment des choix différents de ce qu'on leur donne : le désir d'une autre sorte de riz, la volonté d'échanger le sucre contre de l'huile, une brique de lait en plus, *quand même on a beau être gentils, ils devraient déjà être contents, satisfaits de ce qu'on leur donne*.

La rue est aujourd'hui joyeuse, Bob rassure, touche, aide à transporter les verres, amène le café à deux vieux assis sur les marches, *cousin, mamie, mon frère* parsèment ses mots de bienvenue. Certaines personnes s'entraident, surtout lorsque se montre une grande différence d'âge, les plus jeunes donnent un coup de main aux personnes plus âgées, les vieux tendent la main aux enfants.

Barthélémy demande à la fille des nouvelles de sa thèse, il lui dit en riant, qu'il va lui en écrire trois chapitres. Il lui redonne des conseils méthodologiques, *il faut bien voir si c'est une recherche qualitative ou quantitative, vous allez bientôt questionner vos enquêtés, il vous faut faire un questionnaire ou une grille d'entretien, et surtout bien préciser la problématique.*

Dix-neuf septembre, une foule se présente devant le dispositif. Une attaque au couteau a eu lieu hier dans un autre espace d'urgence : des insultes racistes partent, enflamment les deux protagonistes, l'un sort son arme et sectionne la carotide de l'autre, tout va très vite selon les rumeurs du matin, il y a beaucoup de sang. Dès lors l'espace a fermé ses portes aujourd'hui et tout le monde afflue ici. Deux-cent-trente-six personnes se présentent, l'ambiance de la file est tendue le temps d'attente augmente, le serpent a avalé un tigre, la fille hume un parfum étrange un peu comme avant l'orage, l'atmosphère est prête à éclater, de multiples micro-étincelles circulent dans l'air, que Bob doit éteindre rapidement, afin d'éviter de nouvelles rixes. Mais lui-même est crispé, un usager lui répond *ta gueule* après que Bob lui a répété les consignes de respect des distances. La sanction tombe immédiatement, il sera interdit de le servir. Derrière la table de distribution Eglantine est aussi au plus haut de l'excitation, elle veut que le rythme s'accélère, elle ne répète plus les mots d'accueil, elle les presse au service et ne cesse de répéter *au suivant, au suivant* en criant presque. Au fur et à mesure de la matinée, ses paroles sont de plus en plus rapides et contractées, ainsi l'atmosphère du début de la matinée, déjà chargée, ne cesse de gagner en agitation- Le malaise que l'annonce de l'attaque avait déjà préparé s'accentue avec les corps stressés des professionnel-les et bénévoles qui ne parviennent pas à rétablir un rythme qui viendrait contrebalancer la précipitation tenue sans doute par la peur et l'irritabilité de chacun-e. Tous et toutes sommes sur le qui-vive, en alerte.

La fille discute avec un responsable. Les réajustements de l'institution face à la crise de la COVID-19, impliquent de grands changements dans l'accueil. La salle dans laquelle les usagers et usagères pouvaient prendre leur repas de midi et rester l'après-midi s'est transformée en une file à ciel ouvert, dans une rue habitée et sans possibilité de trouver des points d'appuis pour se délester quelques heures.

> *L'été ça va encore, la rue s'anime, on arrive à faire que les gens se posent mais pas trop longtemps, ça fait un peu café terrasse, mais l'hiver ça va craindre, on aura froid, les tensions vont vite monter, on n'aura rien à proposer d'autres que des boissons chaudes, il faut qu'on imagine demander des autorisations. Pour l'instant exclu de rouvrir la salle d'accueil, c'est trop petit, on pourrait imaginer des braseros dans la rue, histoire d'avoir un peu chaud autour d'un feu, mais on n'aura jamais les autorisations, les habitants vont se plaindre, ça va être l'enfer et puis l'époque n'est pas au rassemblement de toute manière.*

On sent déjà l'hiver approcher. Aucun brasero ne sera installé durant l'hiver.

La fille commence à identifier quelques têtes progressivement familières, l'homme à vélo, le cinquantenaire hispanophone, le vieil homme marocain aux yeux intrigants, Abir.

Ce matin, un afflux de bénévoles, on envoie la fille à la préparation de la soupe, mais elle finira tout de même aux cartons.

Dans la cuisine, la cadence est extrêmement rapide, on entend le cliquetis des couteaux sur les planches. Les deux n'ont pas le temps de parler, la soupe doit être prête à neuf heures et d'ici là des centaines de légumes vont passer entre leurs mains. Heureusement qu'elle a déjà souvent travaillé dans les cuisines, elle sait manier le couteau. Le cuisinier lui dit qu'il est content, qu'elle est efficace, il lui montre comment couper certains légumes pour gagner du temps. On ne fait pas dans la

dentelle, on laisse la peau aux carottes, on coupe grossièrement, on met un peu de tout, on coupe les patates en gros quartiers et les oignons en quatre. Tout sera mixé. Ce n'est jamais très épicé.

Son collègue de cuisine colombien, propose un café à la fille, c'est une petite pause juste avant la prière et le service. Il lui partage ses souvenirs qui émergent avec les vapeurs du café, les petites maisons chez lui où chacune torréfie son café, où l'on s'invite à boire le café chez soi, geste qui scelle une amitié. L'homme boit vite. Le café semble amer à la fille ce matin, du café « Partage » comme on le nomme dans le milieu, un café bouillu, lavasse, insipide.

Un café bien dégeu comme tout le monde le dit parfois tout bas, qui torpille le bide, mais on boit, car il n'y a rien d'autre. Et en plus c'est ce qu'on va servir bientôt.

La petite communauté prie, la fille ferme les yeux, c'est un temps de préparation à l'accueil où l'on reprend respiration commune, une suspension bénéfique. On remercie l'équipe pour son travail, Dieu pour avoir offert tous ces aliments. On dit des paroles d'espérance, qu'il faut accueillir avec amour les personnes dans le besoin, que *ce sont nos amis de la rue pour lesquels le Seigneur nous demande d'avoir amour et compassion*.

Après le café, la fille retourne aux cartons, un grand changement est intervenu dans le local de distribution, la pièce a été aménagée de manière à ce que chaque personne inscrite puisse venir se servir et choisir ses produits selon certaines règles : un article par colonne. Ça transforme le dépôt en épicerie de quartier, les multiples petits casiers remplis attirent le regard et la main qui s'y approche.

Les colonnes

Serviettes hygiéniques, Rasoirs, brosses à dents, dentifrice, mouchoirs

Produit vaisselle, douche, shampoing, lessive, mousse à raser

Quatre rouleaux de PQ donnés en plus

Confiture, miel biscottes, farine, vinaigre, tomates en boîtes, conserves

Epices, soupes

Lentilles, céréales, moutarde, produits à tartiner

Chocolats

Lait, œufs, huile

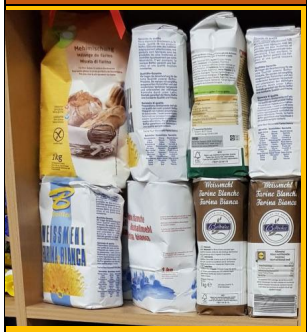
Pâtes ou riz



les colonnes



les colonnes















les colonnes

les colonnes



Sel, maïs, couscous, avoine, mil, farine spéciale de Colombie

En hauteur : ce qui est dépassé de dates : tandori, lait soja, câpres, un sac de légumes

Une partie des denrées alimentaires et non alimentaires provient de *Partage*, d'autres sont des invendus de restaurants ou d'épiceries, des fonds de commerce en faillite. Les produits spécifiques souvent inattendus, font le plaisir de certaines familles, une femme indienne est réjouie de trouver l'immense pot d'un kilo de Tandori, un homme asiatique prend le paquet de haricots mungo en expliquant à la fille qu'il faut les faire germer, une femme colombienne s'illumine lorsqu'elle croise le paquet de farine de maïs spéciale Buňelo dont elle conte déjà les recettes. Une autre usagère vient tout spécialement se fournir de nourriture pour ses 16 chats, dont il reste toujours quelques boîtes sur l'étagère ; la pâte de goyave elle, retrouve les mains expertes d'une femme sud-américaine qui compose un met particulier avec ce fruit. Ces recettes partagées ouvrent à des scènes imaginaires ou mémorielles de commensalité, on voit les visages reprendre joie.



il y a encore des personnes après vous avec les mêmes besoins.

(Qu'il faut *traduire* in vivo... par gestes aussi) ≠

لا يزال هناك أشخاص بعدك لديهم نفس الاحتياجات
There are still people after you with the same needs
Todavía hay gente detrás de ti con las mismas necesidades
Ainda há pessoas atrás de você com as mesmas necessidades
Există încă oameni după tine cu aceleaşi nevoi

Peu à peu les colonnes s'amaigrissent. La plupart des personnes semblent à la fois surprises et contentes de choisir, cela change drastiquement l'ambiance du lieu et les gestes que les bénévoles doivent accomplir. La fille doit suivre chacun-e en lui expliquant les règles qui ne cessent d'être mises à l'épreuve.



Soit elle réceptionne les produits dans le sac qu'elle tient ouvert pour aider les personnes, soit elle prend les produits que la personne désigne pour le mettre dans le sac tenu alors par la personne, car de nombreux client-es (on les appelle aussi comme ça) manifestent de la réticence à se saisir eux-mêmes des denrées. À l'entrée, après avoir fait la queue dehors, on commence par se désinfecter les mains, puis on prend un sac et on suit la fille d'une étagère à l'autre. Certaines personnes hésitent, prennent beaucoup de temps, ne savent pas quoi choisir, soulèvent un produit puis le reposent ou négocient le fait de prendre deux produits dans une colonne et point dans l'autre. La consigne est claire, il faut tenir la règle, on ne peut échanger ni cumuler. On annonce qu'il sera possible de choisir un autre produit la semaine prochaine. Le désir doit être différé dans le temps, les personnes attendront. La plupart rechigne, parfois prolongent les négociations, parfois se fâchent.

Affiché sur l'étagère : Il y a encore des personnes après vous avec les mêmes besoins (smiley).

Certain-es mettent en douce un produit de plus dans le sac, le rappel de la règle se fait tranquillement, on rappelle qu'il faut qu'il y en ait pour tout le monde, que les produits sont soumis au partage entre tous et toutes, manifestant ici une suprématie de la communauté comme ajustement des désirs individuels. Souvent la fille fait mine de ne pas voir si on prend un produit supplémentaire, car elle connaît le visage de la déception voire de l'indignation qui suit le refus, mais après elle s'en veut car en fin de matinée, il manque souvent beaucoup de choses pour les

personnes qui restent. Elle était ok de déballer les cartons, mais faire la contrôleuse est plus difficile. Le rôle de contrôle s'inscrit dès lors dans un rapport beaucoup moins proche des bénéficiaires, il faut faire entendre la règle censée s'appliquer de manière égale. Pourtant la fille ne cesse d'observer des manières de faire très en détour de cette égalité promue. Beaucoup de petits privilèges sont tout de même accordés *en discrétion* par les responsables même du Lieu.

Quarante-cinq familles ou personnes accueillies ce matin, la fille voit le monde tourner sous ses pieds. Elle est épuisée. Accompagner chacun-e devant les étagères, répéter à chacun-e les règles, faire vite, faire vite, faire vite car dehors les gens attendent, dire non pas cette fois, fermer les yeux, négocier, dire non, oui, laisser de côté des produits pour les habitué-es, les gens sympas, les vieux. Opérer des régimes privilégiés. Rappeler la règle… incohérente. La file s'agrandit du fait que les distances doivent être respectées et qu'il n'est pas possible d'accueillir plus de deux personnes à la fois à l'intérieur. Ça râle. Surtout dans le froid.

La plupart des produits mis à la disposition et en libre-service, régulés pourtant par leurs nombres admis, ouvre une série de discussions partagées qui racontent les souvenirs, les terres d'origine et les attachements que les personnes rendent présents par l'aliment retrouvé. Une grand-maman vient pour s'approvisionner en pâte chocolatée spécifiquement pour ses petits-enfants à qui elle prépare le goûter le mercredi comme elle le faisait autrefois pour ses enfants, un homme séparé vient également surtout chercher le fameux chocolat en poudre que ses deux garçons attendent en fin de semaine, la boîte d'ananas vient spécialement réjouir une homme ghanéen qui remercie pour ce petit clin d'œil à la nourriture qu'il aime, un autre homme marocain demande chaque semaine si l'équipe a du miel, dont il se sert spécialement pour mettre sur ses galettes, ce jour est béni comme il dit, un pot de miel trouvé entre ses mains. La confiture de cynorrhodons reçoit toute une série de compliments car c'est exactement celle que l'homme portugais cherchait, *celle-ci est spécialement bonne, je la mange avec du fromage*. Les barres KitKat, sont souvent le seul aliment que le jeune homme vient chercher, quand il y en a au thé vert, on les lui met directement de côté. Lorsqu'il prend les KitKat dans son cornet, on dirait un jeune enfant réjoui.

Ces préférences mettent en évidence une double articulation qui ainsi ne reste pas seulement sous-tendue par le libéralisme économique où reste premier le libre choix de consommation et favorisée la composition individuelle de son panier d'achat, mais elle est également imprégnée de toute une série de réminiscences qui viennent raconter les attaches maintenues au pays d'origine, signifier les traces de ces « déplacements migratoires »[564] leur donnant alors, au fil des produits retrouvés et des histoires alors remises en présence, une composition pré-narrative, « une capacité pré-narrative du vécu » [565] qui compose un sentiment de « continuité intérieure où s'atteste un maintien de soi relatif à une cohésion de vie qui s'approprie les ruptures imposées par le déplacement » (Breviglieri, *op.cit.*). S'étendent dans l'oralité des souvenirs gustatifs partagés, des subtilités d'assaisonnement, des secrets de recettes transmises d'expériences en expériences, de génération en génération, les particularités culinaires de tel produit et ses multiples façons de l'apprêter ou les vertus spécifiques et traditionnelles qu'il renferme, la manière d'en faire jaillir le *bon goût* rattaché aux instants partagés d'avant. C'est ainsi toute l'histoire laissée parmi les proches qui se vivifie au contact des aliments, qu'on investit d'un devenir heureux, car ils seront les substances nécessaires à convoquer les souvenirs joyeux et dont on a l'impression diffuse qu'ils nous attendaient car ils viennent directement en correspondance avec une histoire propre qui s'y réverbère et atteste alors d'une permanence identitaire. Celle-ci peut trouver prise, par la mémoire invoquée, dans le présent, alors que la plupart du temps on reste soumis aux produits contraints justement débarrassés de leur

[564] Breviglieri, M. (2010). De la cohésion de vie du migrant : déplacement migratoire et orientation existentielle. *Revue européenne des migrations internationales. 26*(2). 57-76.
[565] Reyvault-D'allones, M. (2011). La vie refigurée : les implications éthiques du récit. *Archives de philosophie. 4*(74). 599-610, p.601.

potentiel imaginaire, les ravalant bien souvent à leurs seules dimensions de subsistance du corps-machine. Ici les denrées spécifiques seront choyées et ouvriront à des scènes d'hospitalité, notamment dans le cercle de la famille.

Dans les cartons siègent un ensemble d'aliments et de marchandises que la fille apprendra progressivement à aménager dans les étagères, les colonnes, les sacs. Bien des produits sont juste à la limite de la péremption, la plupart des produits frais indiquent une date déjà dépassée, on les range dans le petit frigo et on les propose aux personnes lorsqu'elles ont fini leurs sacs comme des suppléments hors comptage. La plupart des usagers et usagères n'en tiennent pas rigueur et font valoir en priorité la valeur d'usage plutôt que celle d'un temps comptable qui déciderait à l'avance quand le vivant serait à même de détériorer la santé des humains et qui en limiterait la consommation. Ici il n'y a pas de Migros-data strict. Une dame pourtant vient systématiquement échanger certains produits. Elle donne plusieurs paquets de pâtes, souvent très proches de la date d'expiation, et demande au responsable la possibilité de prendre un autre produit qu'elle désire : souvent du lait ou des œufs, et dont elle vérifie à chaque fois scrupuleusement la date. Plusieurs également boudent le chocolat, abondant en période de fêtes, mais bien souvent rebus de l'an dernier dont l'échéance se fait alors toute proche. Les produit en attente durant tous ces mois d'une possible vente, sont à cette période urgemment remis sur le marché des dispositifs de distribution solidaire afin d'être écoulés avant les fêtes, toujours à même d'appâter le public même précaire, car signifiant des formes d'exceptions de consommation légitimées par ce temps festif sous-tendu par une dynamique d'excès, de débordement de dépenses et d'absorption exagérée de calories. Même si certains rechignent en voyant la date, qui signe tout de même une certaine dégradation de la vitalité (et de la vitalité propre au regard de l'extérieur), pour la plupart, prendre la boîte de pralinés Lindt, les papillotes colorées des fêtes, ou l'immense sachet de bonbons chocolatés en tissu Père Noël, offre la capacité de se sentir partie prenante de ces festivités communément célébrées.

> Je me réveille, je pense à la thèse, à vélo pense à la thèse, douche thèse, pas à dormir, pense à la thèse, mange et ne dis rien, parle de la thèse personne n'écoute, la nuit insomnies, rêves étranges, colonnes, thèse sous la peau, thèse plaques de chocolat. Douche. Le savon la fait juste mousser.

Le temps de présence dans les dispositifs est sans cesse morcelé par les potentiels contacts à risque qui oblige toute personne à rester confinée, si d'aventures elle se serait trouvée directement en présence d'une personne déclarée positive au test. Ainsi la fille s'est absentée deux semaines après avoir été tenue pour *personne potentiellement contaminée* par un étudiant. A son retour, le quinze novembre, il lui semble que le temps est lui-même diffracté, lorsqu'elle observe les légumes de la soupe. Des courgettes, des tomates, des aubergines qui constituent normalement la récolte des mois d'été. Ici on prend ce qui reste. Le cycle des saisons est loin des casseroles.

Les règles d'attente pour l'approvisionnement des cornets ont également changé. Les personnes sont inscrites pour une certaine heure, horaire qui est affiché sur la porte et qui dès lors régule l'entrée des usagers et usagères selon une logique plus responsabilisante ce qui amoindrit la file et restreint les rixes, imminentes, notamment car celle-ci est toujours appréhendée comme un temps dénué de sens, au regard de l'objectif porté en individualité : prendre ce que l'on attend pour soi. Sa régulation est alors également identifiée, non comme un temps à même de permettre des échanges par le proche, mais comme à abréger en vue du plan calculé. Une dynamique fluide doit alors la guider, restreignant au maximum ses aléas. Un battement de quinze minutes ordonne les accès, qui restent toujours limités à un maximum de deux personnes dans la salle. A l'intérieur, les usager-ères ne mettent souvent pas bien leur masque, ne se désinfectent pas les mains ou on

remarque, à sa couleur, que le même masque a sans doute servi durant une semaine ou plus. Le rappel à l'ordre est énoncé, mais il peine à être entendu, les préoccupations relatives à l'hygiène sont très inégales en regard des conditions de vie fort variables. On rappelle aussi qu'il faut se désinfecter les mains, mais au fil des remontrances, on a plutôt tendance à relâcher la prescription, mettant alors en avant des considérations orientées vers la réponse aux besoins des usagers et usagères et baissant la garde quant aux normes d'hygiène diffusées par les règlements de la cité. Pour les professionnel-les le sentiment de peur généralisé s'immisce néanmoins partout, on attend un pic de la pandémie qui semble-t-il n'est pas encore atteint, l'hiver est là, tout le monde sait déjà qu'il avance dans un long couloir duquel il n'est pas possible de s'extraire et qui laisse entendre de bien difficiles aménagements communs. Alors que les personnes entrent de manière régulière les unes à la suite des autres, de grands cris surgissent dans la rue. Tout le monde est happé par la brutalité sidérante de la scène, chacun s'arrête, les bénévoles sortent sur le seuil du point de distribution, la file se désagrège un peu. Cinq policiers tiennent à terre un homme. Mais très vite les responsables rassurent tout le monde aux abois, en spécifiant surtout que cela n'a rien à voir avec l'institution. L'intervention policière fait suite à un appel à l'aide d'une des locataires de l'immeuble voisin. Très vite on sent pourtant une tension vive, l'agitation se fait sentir dans la file, le ton monte. Bob s'agite aussi, il répond fortement à deux hommes marocains, leur demandant d'avancer, ceux-ci s'indignent : *mais pourquoi il nous parle comme ça le black*, le ton monte encore d'un cran. Le responsable s'approche tentant de temporiser le début de la rixe, cela produit un effet immédiat d'apaisement, les deux jeunes se distancient. Bob reprend sa place, il se tait. Le dispositif est en écho aux ambiances de la rue, comme réactif immédiatement aux événements qui surgissent à l'improviste. Tous pompent, contagiés. L'ambiance s'infiltre en chacun, elle est soumise à de fortes variations rythmiques, de brutaux retournements, elle peut « virer à la fête comme à une explosion de violence »[566], de manière brusque tout se retourne, « dans certains cas, les conditions sensibles et les modalités perceptibles des interactions se dégradent d'un coup, venant faire 'déraper' l'ambiance » (*op.cit.*). L'ouverture de la rue est à la fois un facilitateur de la dispersion des troubles, très vite les personnes peuvent se distancer, quitter la file, modifier leur chemin, mais elle ravive par contre, notamment par l'impossibilité de s'abriter, d'être rassuré par un environnement familier *qui contient* ; un sentiment diffus d'insécurité. Des rixes légères peuvent alors prendre l'envergure d'un groupe entier en conflit, l'affolement gagner les équipes, ameuter le voisinage déjà mécontent ou encore donner un sentiment de malaise généralisé à toute la communauté en attente.

De nouvelles consignes ont été données suite à une demande de la police. Les personnes doivent circuler une fois leur petit déjeuner servi, elles ne peuvent plus s'installer sur les marches devant les portes d'accueil, de manière *à ne pas créer des attroupements dans l'espace public.* Cela reste justifié par la police pour minimiser les risques de transmission de la COVID-19. Malgré ces recommandations, de nombreuses personnes tentent de s'asseoir, un peu par habitude, mais sont rappelées à l'ordre par Bob, qui lui-même fait référence aux injonctions de circulation des services d'ordre. Les personnes s'indignent, évoquent la théorie du complot. L'atmosphère change alors grandement, les poches d'hospitalité qui s'étaient réaménagées autour de ces occupations temporaires de l'espace public et ce, suite à la disparition de l'espace d'accueil à l'intérieur, sont dès lors soumises à l'appel au mouvement continu. Corrélés à ces demandes, les problèmes de voisinage s'amplifient, mercredi dernier une personne souffrant d'addiction est venue prendre de la nourriture et a ensuite forcé une porte d'entrée en face. Un locataire s'est alors plaint, dire son ras-le-bol auprès du dispositif, les accusant de créer des troubles, de devenir une centralité problématique pour ce tronçon de quartier. Les réponses et responsabilités semblent difficiles à articuler vis-à-vis des voisin-es. Le

[566] Gaudin, O. & Le Calvé, M. (2018). La traversée des ambiances. Regards sur les atmosphères en sciences sociales. *Communications. 1*(102). 5-23, p.12

responsable a mis en place une sanction consistant à ne plus resservir la personne, mais il semble que cela reste insuffisant au regard de l'habitant qui souhaiterait voir disparaître l'institution qui opère juste en bas de chez lui. De véritables conflits d'usage des espaces de proximité explosent dans les plaintes déposées par certains habitant-es. Un petit groupe a écrit à la régie pour se plaindre des odeurs, alors que depuis des mois, il n'y a plus de repas confectionné dans l'espace.

L'odeur de la soupe, n'est-ce pas l'odeur typique de l'Escalade, pleinement native ? La soupe populaire, c'est pas pareil comme parfum ?

L'homme aux mille colliers montre aux travailleureuses ses trésors, il y pend plusieurs dizaines de clés et des cadenas qui ne correspondent pas. Il déballe de son sac de toile ce qu'il appelle ses « armes blanches au cas où on l'attaquerait » ; une canne, une bouteille en verre et des sortes d'ustensiles de cuisine. Tout ça est accroché à son vélo-pancartes sur lesquelles il écrit des messages : *cherche femme gentille, cherche compagne.*

La fille sert Olrik. L'homme fait de nombreux commentaires, il veut davantage de produits, s'agite devant les étagères, prend, puis repose certaines boîtes, en attrape impulsivement d'autres sans permission, s'offusque des produits qu'il n'y a pas. Lorsque le petit tour est achevé, il glisse à la fille, *je vous emmène avec le reste*. Elle répond d'abord timidement non. Puis il poursuit *je vous emballe et puis je vous mets à la cave*. Elle lui dit mais non, je reste ici comme ça je peux continuer à vous servir. Il dit *oui c'est ça, moi aussi, je vous mets à la cave et je vais aussi te servir tu vas voir, comment je vais te servir*. Elle est sous le choc, elle en parle au responsable qui parait surpris. Il la rassure en convenant qu'il le servira la prochaine fois qu'il se présente à l'épicerie.

Elle entre et dans sa cuisine, ne dort pas.

Les boîtes de chocolat en fer blanc partent comme des petits pains, les napolitains aussi. L'huile d'olive est souvent demandée au même titre que le café qui sont des produits rares ici. Geste constant : chacun prend systématiquement la plus grosse boîte (d'œufs, de biscuits, de chocolat, de thon, de shampoing...) malmenant alors le principe d'un partage communautaire. Lorsqu'il y a du thon, tout le monde en prend, la dame à la robe colorée en prend deux malgré les consignes de la fille, qui lui rappelle « juste une, désolée ». Elle répond *non vous n'êtes pas désolée, vous n'êtes pas désolée, elle crie*. La fille sent son cœur se serrer, elle ne sait pas si elle est véritablement désolée, puisqu'elle ne fait qu'appliquer une règle d'égalité, et qu'au fond elle ne connaît pas vraiment ce que cela signifie de venir se fournir à manger dans un espace d'urgence. Le responsable lui explique qu'il faut partager, il dit ensuite à la fille, *elle est un peu comme une enfant, elle se fâche très vite puis se réjouit tout de suite après*, en effet la fille constate son humeur labile, elle l'observe rigoler devant le stand des tartines juste après. Mais la fille ne comprend plus grand-chose, alors qu'elle tente de faire respecter au mieux la règle qui semble sous-tendre un principe de justice, basée sur l'égalité, elle remarque que le responsable déjoue sans cesse la restriction, notamment auprès des personnes plus familières, ou lorsqu'il y a des enfants ou des personnes âgées ou encore si la personne manifeste une attitude particulièrement discrète, polie, qu'elle demande habilement dans un ton qui manie la plainte, mais modérée. Il rajoute un paquet par ci et là ou redonne ce que la personne demande. Cela entraîne un sentiment de joie chez les personnes qui bénéficient de ce traitement particulier mais engage

parallèlement la promesse de sa réitération et ouvre alors une attente de leur part, avec la possible incompréhension manifestée si celle-ci ne devait pas être comblée les fois suivantes et l'indignation potentielle des autres, privés, qui auraient à s'en rendre compte. Alors ces gestes demeurent discrets, souvent secrets, privilégiant des ajustements du proche et tentant de faire correspondre, une fois ce registre contenté, les régulations plus ordonnés en symétrie : un partage en fonction des règles qui privilégient l'égalité et justifiant le départ de certain-es selon un choix individuel.

> *Mais à la fois la justice est-ce que c'est d'être pareil pour tous, non on n'a pas tous les mêmes besoins, ni les mêmes capacités, c'est pas juste de donner à tous la même chose. Après c'est difficile à gérer à cause des quantités, des personnes, du coup on essaie de ne pas faire trop de bureaucratie, mais le plus qu'il y a du monde, le plus il y a de contrôle, on essaie de rester flexible mais en même temps on doit avoir un contrôle pour que ce soit pareil pour tout le monde, c'est pas facile de tenir ensemble, partager pour tous, et à la fois ouvrir à des demandes individuelles. Parce que l'important est que tout le monde à la fin parte avec des articles dans son sac, mais à la fin de chaque distribution on continue à réfléchir. A la fin tout ça s'équilibre un peu de soi, à la fin de la distribution je me dis souvent, ceux qui arrêtent de venir peut-être que justement ils n'avaient plus besoin de ça, mais ceux qui continuent à venir, soit pour la nourriture soit pour les moments où on est là, ils sont les bienvenus, et c'est qu'ils en ont probablement besoin.*
>
> (Extrait responsable structure d'urgence, pôle caritatif, mars 2021.)

Dehors il fait froid, la fille reconnaît les deux hommes hispanophones qu'elle a servi déjà plusieurs fois, ils conversent ensemble … eh oui, elle leur amène des petits chocolats.

Le 30 novembre, lorsque la fille voit arriver Olrik, elle part immédiatement à l'arrière dans la petite remise, Lionel le sert, manifestant protection et prévenance, compte tenu de sa distinction incarnée par sa supériorité qui impose bienveillance et serviabilité (Thévenot & Boltanski, 1991, *op.cit.* p. 209) à l'égard de la fille. La fille sent néanmoins monter dans son dos un frisson.

Douze décembre, la soupe est presque prête, une quantité de légumes coupés restant des écoles voisines, soupe de l'escalade oblige, a été donnée hier, trente minutes d'avance sur le planning, le temps du café est quelque peu allongé, le temps de la prière aussi. Bob rappelle les plaintes de plusieurs voisins quant aux odeurs, aux détritus laissés. Il regrette ce manque de tolérance. Les responsables rappellent que le service se terminera plus tôt, l'équipe va chanter et jouer de la musique dans les rues basses comme chaque année pour récolter des fonds. C'est bientôt Noël.

Pour la première fois la fille se sent faire partie intégrante de l'équipe. Depuis plusieurs mois, la prière avec eux, la méditation, jouent comme des figures d'initiation et d'affiliation à la communauté, les mots prononcés de remerciements face à l'engagement bénévole qui participe à la grande communauté croyante, ravive ce sentiment d'hospitalité. Cela l'incite à penser la préparation à l'accueil plus largement dans les pratiques sociales. Le travail social a totalement perdu ces dimensions spirituelles, et ces affiliations basées sur un principe domestique – des êtres distingués par hiérarchie, bénéficiant de « l'estime d'un supérieur », qui « existent dans la continuité … et possèdent toutes les qualités qui manifestent la permanence comme la fermeté, la fidélité, l'exactitude »[567]. Toute l'histoire du travail social a justement consisté à s'en distancer, trouvant plutôt assise dans une pratique valorisant la professionnalisation, le détachement face aux instances de transmission par ancienneté et minimisant l'engagement par vocation. L'ethnographe trouve pourtant intéressants en leur réassurance, ces mots de mise en condition sous le signe de l'agapè.

Cette confiance construite dans ce sentiment d'appartenir à la communauté me donne le courage de proposer à Bob un moment de discussion autour de l'attente. Lionel, lui, semblait avoir oublié

[567] Thévenot, L. & Boltanski, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur.* Gallimard, p. 208.

que je menais un travail de réflexion doctoral. Il me rappelle que pour lui l'attente est liée à l'espoir, c'est *la proximité avec Dieu qui donne espoir*. Je m'offusque presque intérieurement d'avoir tant de peine à mobiliser les professionnel-les pour échanger autour de mon sujet de thèse. Je me rends progressivement compte que l'objet thèse s'intègre si complètement à mon quotidien et que mon investissement au sein des institutions, directement lié à mon parcours de travailleuse sociale, brouille la stabilité des images identitaires et surtout la poursuite légitimée de *mon travail*. Je suis un peu tout, je me confonds, me transforme, me modèle aux attentes des divers espaces et personnes rencontrées. Sans conteste une partie du métier d'ethnographe, se faire compagnon, manger le pain ensemble, se sentir un peu chacun-e, se métamorphoser….mais de toute évidence, une difficulté ajoutée à *tenir le fil*.

Je suis aussi prise de doute, je pense à la covid et à l'image en lien que Latour donne de la métamorphose de Kafka, le personnage transformé en cafard, le cafard à un autre niveau qui nous abat. On ne sera jamais plus comme avant de toute manière, ce virus a laissé des traces sur les cœurs, dans les corps, au cœur de l'air. On a par intermittence le cafard, on broie du noir, du noir charbon. On charbonne aussi, sec. On charbonne également pour ne pas se laisser plomber par le noir des cafards. On coupe des légumes à moitié pourris, on met de la mort aux rats pour éviter que les souris ne viennent bouffer les paquets de sucre, on met nos masques, on prend du café acide et on se sent petit-e. C'est une grandeur de désespérance ce virus minuscule.

Le temps de la prière dispose le corps à accueillir. On y parle de l'amour, du cœur ouvert pour les personnes de la rue, de la capacité à se mettre à leur service. La respiration s'accorde en commun. L'attente y est abordée, elle est ramenée à l'espérance. *Prions pour nos amis de la rue, que Dieu entende leur plainte, que Dieu accueille leur douleur, que Dieu leur offre refuge.*

Dans la file, des hurlements se lèvent. Deux femmes s'insultent. La première salue l'autre. L'autre lui répond *ta gueule*, elles règlent des problèmes de dope – le local de distribution n'est pas loin – qu'elles rejouent ici, et tout s'enflamme. Bob approche rapidement et demande à la première de ne pas réagir, il la connait bien. On sent encore quelques minutes les étincelles brouiller l'air, mais tout aussi vite, cela retombe. *C'est plus simple quand on les connaît* il dit.

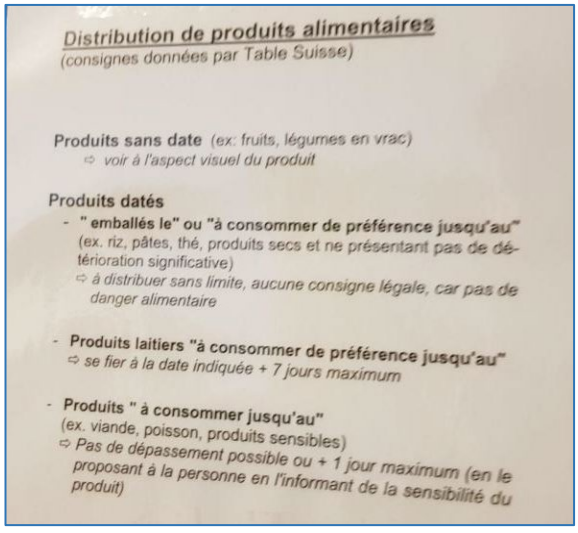
Dans la remise, les personnes demandent régulièrement : *qu'est-ce que c'est ces cartons derrière ? là-haut y'a quoi ?* Ce sont les cartons entreposés au dernier étage de chaque colonne qui permettent de recharger les rayons vides au fur et à mesure. A chaque fois on leur rappelle, en même temps plusieurs viennent aussi jeter un petit coup d'œil dans l'arrière-boutique où sont stockés tous les cartons. Une personne vient également régulièrement demander à voir ce qu'il y a dans le frigo, elle en profite pour chercher le jus de fruit que le responsable lui met chaque semaine de côté. Dans l'alcôve qui sert de stockage, il y a une petite table et une chaise qui servent d'établi à Papyrus qui passe une partie de la matinée à réparer les paquets de sucre et de farine abimés, il transvase aussi les grands paquets de chocolat, de riz, de pâtes et les reconditionne en petits sachets en plastique qui serviront à multiplier les distributions. Il les met en hauteur pour que les souris ne viennent pas. A chaque scotch, il dit à la fille que *tout ça c'est grâce au Seigneur*, c'est lui qui l'a mis sur le droit chemin, après le départ de sa femme, il a sombré, a perdu son boulot, dormi dans la rue, et puis il a entendu cette voie de consolation, il a trouvé *sa famille* dans l'Eglise, depuis il vient régulièrement donner des coups de mains, et comme ça il *redonne un peu de la grâce* qu'il dit avoir reçue.

La fille se demande souvent pourquoi est-ce qu'on s'obstine à mettre du plastique partout.

Le temps de la pause-café est un moment précieux pour la fille qui commence progressivement à faire comme l'équipe, à se préparer à l'accueil. Elle fabriquera pour ce moment de temps en temps un petit cake maison, participant au partage qui soude cette communauté et où circulent des biens apportés par chacun-e au service du collectif. Son dos hurle de manipuler tous ces cartons. Le responsable lui confie la tâche de le remplacer la semaine où il sera en vacances, d'accueillir les personnes pour les cornets, d'organiser leurs fiches, de préparer les sacs de légumes. Pepino lui prépare toujours le petit café dont il est responsable chaque matin. Pepino l'aime bien, il sourit, lui propose toujours quelque chose à manger, il lui glisse qu'il aimerait bien l'inviter pour Noël, ouvrant à son cercle familial.

Les personnes arrivent toutes en même temps, la file dehors s'allonge, on doit presser la cadence, les tensions émergent illico. Il s'agit d'accélérer. La fille n'est pas très organisée, cela crée très vite des discordances qui se manifestent par des remontrances de la part des usagers-ères qui sentent ces désajustements. De plus la fille n'est pas au courant des petits privilèges accordés *aux familiers,* ce qui accroît, évidemment, les discordes et les déceptions. Par son ignorance, elle brise le cercle des habitudes et crée des conflits en ce que leurs attentes paraissent alors disproportionnées au regard de ce qui lui est demandé d'appliquer, un traitement identique pour toustes.

Bambou discute justement la question des règles, *pourquoi mettre des règles, en sachant que le lieu est sans cesse réapprovisionné, pourquoi ne pas dire aux personnes, venez et servez-vous, pourquoi limiter ?* Bambou dit que ces institutions sont basées sur un système de règles, alors *que tout vient de la terre et que nous pourrions alors prendre ce que la terre nous a donné, chacun en fonction de ses besoins, car la terre est généreuse.* A ces mots, il récupère tous les avocats qui avaient été mis par terre, presque entièrement noirs. Il affirme que même totalement bruns, on peut les manger, que tout se mange, que ces fruits ont tous la même valeur, même si leur valeur commerciale est nulle. Il les pose dans son cabas. Les fruits s'écrasent les uns sur les autres, on voit un peu de chair noire sortir de sous les peaux craquelées des fruits trop murs, il dit *c'est bon, tout est bon, tout ce qui vient de la terre mère, comme nous.* Quelques minutes avant, une dame refusait de prendre des chocolats car la date était dépassée d'un mois. Le temps est vécu singulièrement en fonction des valeurs priorisées, un espace de partage basé sur un principe de générosité dans un monde global mis en commun, pour Bambou, un principe de valeur marchande pour la dame, qui privilégie, pour elle, ce que l'industrie a estampillé comme en conformité avec les normes d'hygiène. Même sans Migros-data, quelques règles sont édictées…plus ou moins respectées.

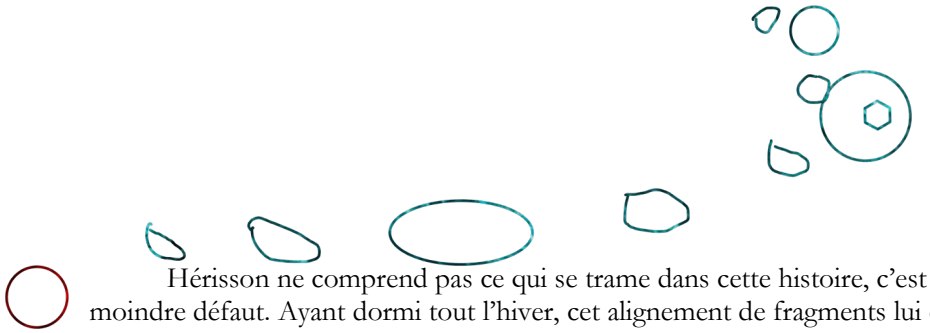


En sortant de son espace-épicerie, la fille croise le regard de l'homme aux petits yeux étoiles qu'elle avait déjà repéré au service des cafés-sandwiches. Abir est sur son vélo, son corps est trapu, vieilli, mais on sent une certaine force dans son torse, qui transparaît dans son regard métal poli. Il attend devant la porte, il scrute la fille, et l'interpelle par son arrêt juste là, devant elle, alors que tout le monde est parti. Elle lui demande timidement « vous m'attendiez, vous vouliez me dire quelque

chose ? ». Elle lui révèle que parfois elle le croise à vélo dans la ville, plusieurs fois dans ses parcours elle avait envie de le suivre, puis arrêtée par un manque de culot, par peur de contrevenir à une certaine éthique ethnographique en le suivant comme une filature anonyme, elle avait renoncé. L'homme la fixe encore une fois droit dans les yeux, et lui rétorque *ah bon ? la prochaine fois on fera la course alors*. La fille est gênée, lui répond que de toute manière comme elle sait déjà qui va gagner, rien de sert de mener la compétition. L'homme rigole. Elle en profite pour réitérer sa question « vous m'attendiez, vous vouliez me dire quelque chose ? ». Abir la regardant encore, lui dit *non je voulais juste voir ton visage sans le masque*. La fille abaisse son masque et découvre son visage à l'homme face à elle. Il dit *comme ça je te reconnais*. La fille le voit alors remonter illico sur son vélo et disparaître dans la petite ruelle. Elle hésite à le suivre pour jouer. C'est par lui qu'elle arrivera dans son prochain lieu de bénévolat. Elle lui demandera par la suite où il va.

La fille sent progressivement poindre un sentiment de maladresse. Elle se sent comme empêchée, arrêtée, mise en échec. Plusieurs fois elle recroisera dans la ville Abir sur son vélo, et à chaque occasion elle manque celle de lui proposer de faire la course, de parler en lien avec sa thèse. Elle ne comprend pas cette étrange sensation d'à la fois être totalement hantée par ce terrain qui s'immisce partout, du bas de son immeuble d'habitation à son lieu de travail, à ses promenades dans la rue où elle ne cesse de reconnaître certaines des personnes usagères qu'elle a servies ; et par cette impression de malaise, d'obstacle, de gêne qui l'écartent des priorités d'un parcours de thèse au temps compté, à savoir goûter le moment où elle pourra enfin parvenir à *saisir certaines données*. Ces deux registres ne trouvent pas (encore) de compromis.

Je crains les vacances, tout s'accélère toujours durant les vacances, l'angoisse aussi, celle ne pas tenir le plan, de ne pas être dans les temps, de perdre le cap. Toujours aucun entretien. Et le terrain qui semble se dérober.



Hérisson ne comprend pas ce qui se trame dans cette histoire, c'est là son moindre défaut. Ayant dormi tout l'hiver, cet alignement de fragments lui donne le tournis, il cherche un point de chute, une articulation comme un roman ou un découpage clair des parties en présence qui se feraient face, avec les règles de l'art, comme dans un duel organisé en joutes jubilatoires d'une fin d'été où les arguments pleuvraient comme des couleuvres (mais qu'on n'avalerait quand-même pas). Là, même s'il aime humer les parfums des sous-bois, il est littéralement perdu, il ne parvient plus à trouver son lit, pan de repos, nid de branchages encore verts. Alors

sagement assis sur le seuil, il attend, sans savoir si belle lurette sera son heure ou si les protagonistes de l'histoire auront l'amabilité de lui faire savoir de quoi il en retournera dans l'avenir proche. Il attend tout au moins une intrigue, le « langage ordinaire de la narration » qui lui permettrait d'apercevoir le plan de la thésarde ou minimalement une langue plus contrôlée « contraint[e] à la formalité conventionnelle de la désignation codifiée des qualités » [568], c'est quoi ce foutoir bon sang, c'est une thèse que diable ! Son foie le tajine parce qu'il a bu trop de lait depuis que des promeneurs, certes bien intentionnés mais ignares lui ont déposé une petite gamelle en fer et lui ont versé au bord de la haie de noisetiers ce liquide blanc qu'il aime beaucoup, parce que c'est un animal des plus gourmands, mais qui lui tord le ventre. Foutus « touristes-traversant » [569] qui ne connaissent même pas les règles minimales de tolérance des milieux habités par des êtres sensibles. Tout ça rend son attente encore plus capricieuse, il trépigne, il se scandalise, se pique. Il a les foies qui se bouffent. Il se plie en quatre pour voir aussi s'il pourrait s'immiscer ni vu ni connu à l'intérieur de la question et lui redonner, quoi, il ne sait pas trop, il n'en sait trop rien, il n'en sait pas beaucoup plus, il alterne entre plus et moins, mais bon puisqu'il attend, il sait que quelque chose lui manque. Il s'inquiète un peu, il s'impatiente aussi, un peu, beaucoup, passionnément,

[568] Thévenot, L. (2007). In C. Delacroix ; F. Dosse & P. Garcia. *Paul Ricœur et les sciences humaines*. La Découverte, pp. 127-143, p. 130.
[569] Gauthier, L. (2024). *Melusine Reload*. Editions Corti, p.9.

La fille sent graduellement qu'elle se trompe, elle sait bien qu'il ne s'agit pas de *saisir* des données, ni même de les récolter, ce n'est même jamais le propos lorsqu'on parle de quête, on part à l'affut des dragons, des pirates, des trésors scellés, des châteaux, des princesses à leur tourelle, mais pas des données. Il pense que la fille se dit que c'est un peu comme si on souhaitait saisir le chant des sirènes lorsqu'Ulysse est accroché au mat ou que l'anneau de Soron puisse être tenu dans un panier. C'est nul. Elle comprend bien vite, malgré le lexique qu'elle a appris à l'université, qu'il s'agit d'avantage d'être « en quête d'hospitalité avant d'être en quête d'information » [570], mais son impatience l'inquiète. Le visage interrogatif d'Abir le lui a pourtant transmis, il voulait juste voir son visage pour *être reconnue*, elle n'arrive pas à demander des entretiens, réinsérer la relation dans un dégagement plus formalisé, peut-être doit-elle trouver autre chose. Mais le temps pressé dans lequel elle est, sape sa créativité de telle sorte qu'elle se sent comme contrainte d'entrer dans une chaîne de production qui néglige de fait le geste de l'art de l'enquête qui « avance et se transforme en temps réel, en se mettant au diapason de la vie de celles et ceux avec lesquels l'enquêteur est en contact » [571], elle est tyrannisée par le terme, au centre d'énormes discordances temporelles, comme si les mondes qu'elle tentait d'harmoniser, se disputent sans réel compromis possibles.

Vingt-cinq février deux-mille vingt-deux. Les dernières semaines ont été sans note. La fille est épuisée. Lorsqu'elle rentre de l'espace de distribution ces derniers samedis, elle grignote sur le bout de la table de la cuisine une tranche de pain avec du gruyère et quelques fruits secs et puis elle prend son transat pliable rouge avec un tissu vieilli qu'elle déplie dans la cuisine qui est son espace de travail à domicile et elle s'endort. Il dit qu'on a l'impression qu'elle prend peu à peu conscience de l'ampleur d'une thèse qu'il qualifierait au sens d'Ingold, « d'anthropologie avec l'art » qui a le « souci de réveiller nos sens et de permettre à la connaissance de croître de l'intérieur en s'inscrivant dans le déploiement de la vie » (*op.cit.* p. 34)

> et qu'un terrain pareil qui appelle une telle implication avec tout le reste – son engagement merdique classe 9 cdd x 7 à l'école de travail social comme assistante qui lui demande d'assumer le boulot d'une enseignante mais payé avec des kakauètes, ses enfants ados qui sont choux et qu'elle adore mais qui lui prennent les tripes paceque ce sont des ados, le confinement qui poursuit encore chacun dans les rues, la popote le soir, les devoirs, les trajets, les factures, les cours de piscine, les matchs, le couple qui s'endort, le fric qui manque, le voisin alcoolique qui fout de la musique électroacoustique à n'importe quelle heure et spécifiquement quand elle ouvre son ordinateur à l'onglet Thèse VPN, certaines personnes de l'entourage qui ne comprennent pas que faire une thèse ce n'est pas se préparer à devenir docteur des maux de ventre, et dès lors dont la longueur de la tâche paraît de plus en plus suspicieuse, ses seins qu'elle observe tomber, les étudiant-es qui lui mettent des messages à minuit, les enseignant-es qui lui mettent des messages à minuit trente, les discours de la direction qui lui prennent le chou tant ils paraissent déconnectés de l'éthique d'une pédagogie digne de ce nom et de tous les salamalec qu'elle doit faire pour espérer voir prolonger son contrat à lire des lettres sympa devant des types habillés en patagonia et venant en vélo électrique à dix milles boules tout en prenant l'avion pour aller se dorer le fion à Chiang Mai alors qu'elle peine à finir ses mois, les légumes qui pourrissent dans le frigo parce que ça fait des plombes qu'elle n'arrive plus à anticiper les repas et que les files d'attentes la stressent aussi à force d'en réguler chaque semaine, les livres qui s'empilent dont les premières pages avec les photos censées illustrer les écrits pour faire vendre, se rassemblent dans ses cauchemars. Les personnages qui posent alors sur le devant effectuent en rond des danses macabres, une *nuit sur le mont chauve* avec un sabbat des sorcières qui lui empoigneraient le torse pour la lancer dans un labyrinthe de miroirs où son identité ne cesserait de se déformer monstrueusement – lui paraît un peu abusé ou juste trop ambitieux. VPN, VDM !

[570] Tillard, B. (2011). Temps d'observation ethnographique, temps d'écriture. *Les sciences de l'éducation, pour l'ère nouvelle. 4*(44). 35-50, p .41.
[571] Ingold, T. (2017). *Faire Anthropologie, archéologie, art et architecture*. Dehors, p. 32.

> Tkt bébé il aimerait lui dire, c'est pô kom ça kiffo voir la planet mamène-ouèche, tu files le fil dans les mailles et pi tu verras si tu kif ou non, si ça t'ramène l'impression d'ête honnett vizavi des gars d'la rue quoi. Te dis pas keu c'est mort oh, tu vas pas fr l'encli tutdmem et te laisser schtroumfer par l'systm! VDM !

La littérature n'a pas beaucoup exploré cette dimension de la recherche avec ce que cela implique quand elle se compose en bas de chez soi, surtout lorsque le « bas de chez soi » devient le terrain lui-même, mais en sus lorsque le chez soi ne s'inscrit pas dans l'ambiance apaisée d'une chambre d'étudiant-e qui peut manger sa pizza quand elle le souhaite (même si c'est un peu raccourci). Les contraintes du quotidien d'une femme, mère de famille de cinquante ans viennent nourrir et court-circuiter tout autant la temporalité nécessairement longue d'un processus de réflexion et l'immersion dans une constellation institutionnelle et urbaine. Cette démarche exigeante influe ainsi directement sur les modalités de composition du travail que la fille tente d'accomplir, tant par les porosités entre sa vie personnelle et son terrain, des « frontières de l'altérité » [572] complexifiées, que par l'énergie dès lors déployée à ne pas rester « emprisonné(e) » (*op.cit.* p. 8) par ses circonvolutions, trop prise et dès lors incapable de mener ce nécessaire décentrement qui permet la réflexion, ce « déplacement vers la posture objectivante » selon Genard et Roca y Escoda [573]. Posture qui n'annule pas les composantes émotionnelles, subjectives du chercheur ou de la chercheuse prétendant à une présupposée « rupture épistémologique » (*op.cit.*) mais qui y trouve bien ancrage, donnant aux expériences participantes, une teneur analytique et conceptuelle et déployant ainsi les « exigences de validité de l'enquête » (*op.cit.* §30). Mais par ailleurs qui alourdissent grandement l'effort de maintenir en cohabitation ces diverses échelles, quotidiennement enchevêtrées et sans possibles écarts géographiques suffisamment significatifs pour réguler l'empiètement et permettre une concentration au travail. Travail qu'elle préfère considérer comme œuvre au sens où elle estime que cette quête n'est pas comme les produits du travail « destinés à la consommation » [574] et ce malgré le fait que le temps n'est ici pas réellement sous-tendu par une notion de durée mais davantage articulé en termes de « passage » (*op.cit.* p.22) en ce qu'il s'accélère de plus en plus pour les cursus doctoraux. C'est peut-être là que réside l'immanquable sidération qu'elle connaît, résultant d'une véritable dissonance entre éthique de la recherche, en sa visée de gratitude et de responsabilité envers les personnes et les terrains d'enquête, donc d'un socle de confiance façonné conjointement dans un temps long, et une pression à la réalisation d'un écrit relié à un réseau de production-consommation-institutionnalisé auquel est soumise la grande machine à crédits universitaire. Ainsi s'éprouve un heurt entre un monde tenu par l'inspiration et son « désir de créer…l'amour pour l'objet poursuivi et la souffrance » [575] et le monde marchand, certes où « les actions sont mues par les désirs des individus » mais où sa grandeur d'une part ne « participe pas d'une construction du temps » (*op.cit.* p. 245) et où d'autre part, elle demeure guidée par un projet de possession admis par l'intérêt des acteurs, « *vraie motivation*, le propre de leur *ego* qui les fait être *eux-mêmes* en *désirant* obtenir *satisfaction*…la vie *réelle*, c'est ce que les gens *veulent se procurer* » (*op.cit.* p. 246). Alors les soubassements de l'enquête demandent à se préciser, tant dans ses conditions de possibilité et dans les modalités à partir desquelles elle se confectionne que les dimensions concrètes et les bousculades produites par la proximité du terrain ainsi que les multiples responsabilités ajoutées à une situation particulièrement précaire. La vulnérabilité de la chercheuse vient alors se manifester comme en miroir à la vulnérabilité des personnes usagères (sans en rendre confuses les échelles) et sans doute ouvre à cette importance du corps, désirant mais éprouvé, qui s'éploie au-

572 Campigott, M ; Dobbels, R. & Mescoli, E. (2017). La pratique du terrain "chez soi". Entre familiarité, altérité et engagement. *Emulations. Ethnographies du proche. Perspectives réflexives et enjeux de terrain. 22.* 8-15, p. 10.

573 Genard, J.-L., & Roca i Escoda, M. (2010). La « rupture épistémologique » du chercheur au prix de la trahison des acteurs ? Les tensions entre postures « objectivante » et « participante » dans l'enquête sociologique. *Éthique Publique. 12*(1), 139–163. §8.

574 Arendt, H. (1983). *Condition de l'homme moderne.* Calmann-Lévy, p. 20.

575 Thévenot, L. & Boltanski, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur.* Gallimard, p. 201.

devant de, se manifeste au-près de, se régénère en arrière de, en puisant à la source inépuisable de cette abondante première pulsion de vie, cet immense et inestimable « don inaugural »[576] qui convie la personne à s'engager complètement dans une action qui fait sens, mais qui demeure parallèlement sapée par les invectives rappelant les exigences de productivité. C'est avec tout cela qu'elle emporte cette question principale et qu'elle poursuit son approche des *grands arbres* et ce, malgré cette sidération qu'elle commence à comprendre. A ce stade du terrain, elle réouvre la question de l'approche et un jour en suivant Abir dans son parcours de ville, elle atterrit dans un nouvel espace d'urgence qui lui ouvre bientôt un nouveau terrain bénévole. Et puis pour le reste elle va creuser, mais elle a l'intuition que c'est ainsi qu'elle va devoir composer ses lignes, dans ce premier désir de comprendre, de se laisser guider par les personnes qui vivent ce quotidien, d'en épouser les portées, de suspendre un peu son impatiente volonté, de retarder l'économie du rendement.

Et fuck pour les entretiens.

[576] Ricœur, P. (2007). *Vivant jusqu'à la mort*. Seuil, p. 141.

Voilà, Gigi calé contre le tronc, au pied des arbres apercevant le ciel à travers leurs longues branches. Les racines montent.

Il commence une longue descente qui comme chaque année le porte aux confins des énergies contraires, le feu du printemps l'élève, le mouvement ascendant l'oblige d'ancrer son poids dans la terre, déjà tiède. Il décide de défier les cycles, de suivre les racines, vaille que vaille, sentir alors la pleine consistance des brindilles d'herbe et des piquants du monde.

4. Expliciter les contours de l'enquête : Renoncer à la clôture de l'attente

Dérupe Déroutes

Lorsqu'est présentée l'enquête aux étudiant-es de la filière d'une haute école en travail social [577], le terme renvoie chez eux presque immédiatement à l'enquête policière. L'enquête pour elles et eux se résume bien souvent en une simplification trop rapide d'un objet unique à résoudre (par l'instance normalisatrice de *la* méthode usitée au sein de l'institution, à savoir une trame hypothético-déductive), ou d'une dualité à départager, remontant aux instances judiciaires où s'accomplit nécessairement la mise à distance des parties lésées et coupables afin de traiter le problème en termes de peine et de réparation, par « l'acte de juger » et donc « trancher » [578] selon un principe d'équivalence et de comparution. Ainsi, l'enquête est alors regardée surtout à partir d'un point de vue de résolution ou tout au moins d'achèvement partiel qui prendra souvent, dans le registre d'un travail de recherche en sciences humaines, la tournure de validation ou d'invalidation d'une hypothèse. L'énigme est alors de prime abord, tenue par le désir de l'annuler et d'abolir toute angoisse inhérente au constat que « le chercheur est émotionnellement impliqué dans son matériau, auquel il s'identifie » [579] et donc le fait que sa présence « influence le cours de l'événement observé » (*op.cit.*) tout autant que l'événement observé influence le chercheur impliqué, ce qui assurément provoque une « perturbation » (*op.cit.*) réciproque. Les étudiant-es débutant leur enquête sont ainsi bien souvent absorbés par un plan de travail chronologiquement guidé par plusieurs objectifs fixés avant même leur « descente » et ainsi déliés et pétris d'une prétention à vouloir absolument faire coïncider un monde tenu pour passif aux axes finalisés du projet, une conception « hylémorphique » [580] au sens d'Ingold, qui semble être tout de même aujourd'hui un peu en décalage avec le désordre écologique (principalement tributaire d'avoir voulu faire entrer le monde dans nos caissons). C'est un peu au final également la situation des doctorant-es qui doivent fournir le fameux plan déjà cité, détaillé à cinq ans, des étapes projetées de l'avancée de leur travail. Or, le propos de l'enquête en bas de chez soi, s'amarre justement à ce trouble, à cette angoisse de la porosité, et tente de maintenir ce tiraillement sans désirer trop vite le résoudre, s'avançant au fil d'une « compréhension par la pratique » qui ouvre une progression « dans la connaissance plutôt que de se la voir donner clé en main » (*op.cit.* p. 47). On ne retrouve ici pas moins que les fondements de l'enquête de Dewey qui rappelait bien que celle-ci s'initiait à partir d'un obstacle, d'un embarras, d'un « problème ou un empêchement qui introduit une discontinuité dans l'expérience » [581]. Ainsi c'est « le *doute*, le *dérangement*, l'inconfort et l'*intranquillité* qui ouvrent la voie à la démarche de connaissance » (*op.cit.* p. 21)

– René Char dit bien qu'il « faut trembler pour grandir » [582].

Ce mouvement d'investigation aura pourtant pour visée de rétablir l'équilibre bien sûr, mais ceci de manière transitoire, jusqu'à ce qu'une nouvelle rupture ou difficulté implique un nouveau processus d'enquête par l'attention éveillée et le raisonnement poursuivi. Il ne s'agit donc nullement de retrouver ses quatre murs et de retranscrire paisiblement une heure trente d'enregistrement, ni

577 Où la fille enseigne.

578 Ricœur, P. (1995). *Le Juste1*. Esprit, p. 185. Ricœur déploie dans ce chapitre les diverses instances en amont de l'acte de jugement, qu'il déplie selon « un ordre de densité croissante », de l'opinion, de l'estimation, puis de la rencontre entre la proposition tenue pour vraie (côté objectif du jugement) et celle de l'adhésion à cette proposition (côté subjectif du jugement), puis la conjonction entre entendement (considération entre le vrai et le faux) et volonté qui viendra clore l'acte de décider, et donc de juger.

579 Devereux, G. (2012). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Champs, p.19.

580 Ingold, T. (2017). *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture*. Dehors, p. 60.

581 Thievenaz, J. (2019). La théorie de l'enquête de John Dewey : réexplorations pour la recherche en sciences de l'éducation et de la formation. *Recherche & Formation*. 19-38, p. 20.

582 Char, R. (1995). *En trente-trois morceaux et autres poèmes*. Gallimard, p. 27.

dès lors de concentrer son énergie pour tenter de fixer ou *saisir* cette heure trente d'entrevue. Ainsi lorsque le chez soi demeure imbriqué dans le terrain et le terrain imprégné du chez soi, qu'il n'est dès lors pas possible de résorber les trop pleins par une simple course qui nous permettrait de *revenir,* et de circonscrire l'enquête dans des balises spatiales nettes. Toute une série d'éléments doivent être pris au sérieux, car ils déterminent spécifiquement les modalités de l'enquête et les difficultés étendues qu'elle présente. Mais surtout ils permettent de resituer « la matrice existentielle de l'enquête »[583] non pas tant en termes de « réalisation de soi » (*op.cit.*) – même si le soi ne se limite pas à soi-même ! – mais bien comment une recherche vient mettre en mouvement les dispositions propres de la chercheuse – de penser en sorte « ses formes de rapport au monde » (*op.cit.*). Prise de conscience qui dès lors l'oblige, si pour autant elle consent au jeu de la découverte du terrain comme étonnement et problèmes qui se découvrent par et dans la descente, ou la montée vers, d'élargir la seule quête pétrie de l'attente impatiente dans l'affût. Dynamique qui semble bien dès lors ici bloquer la chercheuse, puisque l'objet attendu la défie, que sa démarche justement ne *colle pas,* que le terrain se soustrait à sa volonté.

Enquêter dans son quartier c'est premièrement accepter de convoquer conjointement une familiarité avec les lieux traversés, occupés, habités, et une étrangéité qui se révèle en présence des rencontres singulières avec des personnes généralement tenues hors du réseau des proches de la fille, dont les normes et la morale, les affects vont dès lors être bousculés et qui par rebond entameront d'autant ses habitudes spatialement organisées dans le petit périmètre de son quotidien. Et secondement, tenir sur un long terme cette tension inconfortable, cette torsion qui consiste à soutenir cette position ambigüe d'un statut toujours sur le seuil de « la frontière entre le groupe et l'extérieur » [584] et ceci tout en aménageant un passage possible entre les mondes, en considérant en somme la cohésion d'une intrigue à la fois d'écriture et d'expériences contrastées. Mais les langues de terres intimes, sauvegardées en priorité dans l'assurance d'un espace restreint où l'écart peut être maintenu, sont ici sans cesse brusquées par les rencontres multipliées et imprévues aux parages de l'habitat ou du lieu de travail. L'ethnographe du proche perd bien vite le « contrôle sur les allers-retours entre vie ordinaire personnelle et travail scientifique puisque son immersion prolongée et sa résidence dans la zone d'étude participent à créer des confusions, des chevauchements, des continuités »[585] entre les différents espaces. Bien vite s'interfèrent les rythmes et les espaces coutumiers de la vie d'avant et les personnes potentiellement rencontrée au détour de chaque tournant de rue deviennent à la fois des surprises heureuses et des poids, car les liens doivent sans cesse se coordonner entre eux, tenter pour la fille de les garder en équilibre. Il s'agit, même dans la grammaire du proche, de sauvegarder des niveaux de proximité différenciés, qui ne cessent de se heurter notamment car le proche oblige. Il revendique (même silencieusement), il appelle, il nécessite, il convoque notre responsabilité, il *attend* d'exister pour l'autre et l'autorité privilégiée de l'un ou l'autre de ces engagements amènent bien des embarras. Notamment car certains choix et priorisations deviennent problématiques, et ce spécifiquement quand ils interfèrent directement avec l'organisation familiale, surtout dans le cas d'un terrain se composant de personnes particulièrement précarisées et soupçonneuses et qu'ainsi, le maintien du lien nécessitera un investissement personnel très important.

Si cette ouverture de l'entre – composée plutôt à la manière d'un delta que d'un canal dont on l'a vu, l'enquêtrice perdra progressivement la limitation de ses déviations et le contrôle de son amplitude – se façonne progressivement, elle convoque en préambule certaines conditions. La

583 Dewey cité dans Xypas, C. & Robin, J-Y. (2010). La dimension existentielle dans la construction du problème en recherche doctorale. *Education et formation interculturelles : regards critiques. 9*. 114-122, p. 116

584 Cossée, C. (2002). Familles tsiganes et protection de l'intimité. *Ethnologie Française, 32*(1). 49-59, p. 49.

585 Kessler-Bilthauer, D. (2017). Ce que proche veut dire. *Emulations. Ethnographie du proche, perspectives réflexives et enjeux de terrain. 22*. 51-65, p. 53.

première semble à la fille tenir surtout en l'ancrage robuste d'un *désir* de rencontre, qui sur les pas de Ricœur retiendrait une « logique de générosité »[586] qui soutient ainsi fermement une « initiative d'agir » [qui] n'est pas seulement envers autrui, mais entre autruis » [587] s'ancrant dans ce désir vital, cette « gratitude d'exister » où « l'être est vie et désir et non chose ou savoir » [588]. Ainsi il dit que la fille reste un peu dubitative quant à cette manière de penser le terrain qui, bien que demeure conscient ce « travail de définition et de redéfinition constante de la place » [589] que la chercheuse occupe et que cette immersion nécessite tact et égards accordés, la perspective d'une place « qui n'est pas choisie » (*op.cit.*) qui formulerait qu'être engagé « sur le terrain c'est toujours être assigné à une place par les acteurs » (*op.cit.*) reste à son sens tout autant à nuancer que celle d'un terrain dans lequel on *puise*. Il y a selon elle, premièrement une manière un peu artificielle de considérer le terrain même, comme si au fond cet ajustement continu prenait les contours d'un problème spécifiquement dans un terrain ethnographique dans lequel on entre et l'on sort – au fond comme si cela n'apparaissait pas quotidiennement dans nos moments interactionnels banals, et en second plan, comme si le terrain était un espace délimité par des ornières qui ferait que là, précisément, le chercheur ou la chercheuse se verrait avalé-e par une situation tenue hors du monde, « 'accaparé-e' au double sens 'd'investi-e' et de 'pris-e' par le terrain qu'il-elle analyse » (*op.cit.*), comme si cela n'était pas un processus commun à même d'advenir dans toute relation courante, jouant de l'alternance des espaces, des humeurs, des échelles d'engagement. La grande différence pense-t-elle est bien l'arrière-fond avec lequel l'ethnographe entre en relation, une attention particulièrement accrue, dont le travail d'élaboration consistera justement à « se tourner vers l'arrière-plan pour l'interroger », à soutenir le « caractère interrogatif de l'attention »[590] par la perspective d'une mise en forme de ce qu'elle ressent, observe, échange, analyse et surtout ce qu'elle met alors en jeu pour parvenir à comprendre le milieu dans et par lequel elle chemine à partir de la question qui l'occupe. Ici sont repris les trois fondements de l'ancrage philosophique ricœurien, une démarche réflexive où l'accent est porté sur « le mouvement par lequel l'esprit humain tente de recouvrer sa puissance d'agir, de penser, de sentir »[591] ; descriptive, soutenue par une démarche phénoménologique, consistant à se rendre auprès des choses mêmes, enfin herméneutique, menant à une « lecture de l'expérience humaine » (*op.cit.* p. 11) ouverte à une pluralité d'interprétations. C'est par ce long travail *d'engagement en présence*[592] réexaminée dans un second temps à l'aune de leurs qualités interactionnelles et interdépendantes variées – donc non limitées aux interactions humaines – qui réclame que l'on « devienne sensible et réceptif à la façon dont les protagonistes se perçoivent et se traitent les uns les autres » [593] que s'incarne le travail ethnographique. Ainsi dans un bouleversement réciproque où la chercheuse est pareillement une « source de résultats, non pas de contamination de ceux-ci » (*op.cit.*) et où le *terrain* est terreau commun aux personnes qui y vivent et s'y transforment mutuellement, dont les limitations territoriales restent absolument poreuses et labiles. On ne cessera de rappeler plus avant les si nombreux empiètements d'espaces initialement différenciés (le domicile, l'école où elle enseigne, la rue, les institutions d'urgence) et les possibles confusions qu'ils opèrent mettant à mal parfois le tact requis par chacun des milieux pour les préserver et sauvegarder une confiance (personnelle et envers autrui). Dès lors s'accrocher au

586 Ricœur, P. (2006), Equivalence et surabondance, les deux logiques. La pensée Ricœur, *Esprit*. 167-173, p.171.
587 Schlegel, J-L. (2017). Les institutions, entre le juste et le bon. *Esprit. 439*. 43-51, p.44.
588 Abel, O. (1996). *Paul Ricœur, la promesse et la règle.* Michalon, p.24.
589 Genard, J-L. & Roca I Escoda, M. (2019). *Ethique de la recherche en sociologie*. De Boeck, p. 80.
590 Ricœur, P. (2013) *Anthropologie philosophique. Ecrits et conférences 3*. Seuil, p. 69.
591 Changeux, J-P. & Ricœur, P. (2022). (3ème éd.). *La nature et la règle. Ce qui nous fait penser*. Odile Jacob poches, p.10.
592 Cette formulation reprend le registre ouvert par Rachel Brahy autour des ateliers de théâtre-action, dimensionnant l'engagement à partir d'un « rapport de coordination » faisant principalement appel au « pouvoir dont disposent les personnes de se rendre « perméables » (Brahy, R. (2014). L'engagement en présence : l'atelier de théâtre-action comme support à une participation sociale et politique ? *Lien social et Politiques*, (71), 31–49, p.42.
593 Emerson, R. (2003). Le travail comme activité d'observation. Perspectives ethnométhodologistes et interactionnistes. In. D. Cefaï (Ed.), *L'enquête de terrain* (pp. 398-424). La Découverte, p. 410.

devoir de récolte, abreuver la volonté de *fixer des entretiens,* la porte dans une position impossible. Mais par ailleurs, voir le temps s'écouler sans prise fait surgir la panique. C'est autre chose qu'elle doit comprendre.

4.1. Accepter de brouiller les frontières, furtifs exemples tout au long de l'engagement.

Un jour lorsqu'il pleut, elle rentre avec Jack après avoir passé l'après-midi aux Bastions, il est trempé, il semble la raccompagner, mais jusqu'où ? Elle ne va tout de même pas l'inviter à dormir chez elle, dans la chambre de ses enfants, il a son gros sac, son vélo crevé, tous ses habits dégoulinent, il n'a nulle part où aller manger. Elle lui explique misérablement confuse, qu'elle ne peut pas l'inviter chez elle, il y a ses enfants, son mari, ils ne sont pas très hospitaliers. Ils se quittent vers le Lieu et elle prend un grand détour par la gare pour rentrer à son domicile.

Quand ils quittent le parc après avoir conversé, Raoul lui dit, je te raccompagne ou tu me raccompagnes et puis tu pourras venir me refaire les dreads dans ma chambre, mais tranquille. Elle dit qu'elle préfère marcher, qu'elle doit encore passer faire des courses, que de toute manière elle ne prend jamais le tram. Mais que s'il souhaite c'est elle qui le raccompagne jusqu'à l'entrée de l'abri.

Alors qu'elle va au resto avec ses enfants, elle croise Aloa, il fait nuit, c'est l'hiver, il marche seul, elle le salue mimant qu'elle est un peu pressée, elle lui dit ça va, on se voit demain au Lieu ok ? Le lendemain il lui dit, ah je ne savais pas que tu avais des enfants si grands.

Quand il vient manger avec elle dans la cour de l'école car elle l'a invité à partager un repas, elle se rend compte qu'il entre sur le territoire de son quotidien, depuis il lui dit qu'il passe presque tous les jours vers l'école pour voir si elle est dans les parages. Qu'il est venu tout l'été. L'été elle reste dans son bureau où il fait 40 degrés sous les toits, mais c'est seulement comme ça dès lors qu'elle peut espérer travailler sans être interpellée.

Chaque fois qu'elle va boire le café le dimanche matin avec ses garçons, il est vers le bistrot tout en haut de la petite place, un jour elle s'est demandé s'il la suivait (!), car elle le croise à coup sûr, même si son horaire change. Et puis elle a remarqué qu'il est presque tout le temps fourré vers l'allée car il attend une amie, et va promener son chien plusieurs fois dans la journée. Parfois elle passe sciemment par un autre chemin, en faisant un immense détour par l'autre côté du quartier pour accéder au café familier, car le dimanche c'est jour sacré réservé à ses enfants.

Elle sait que si elle veut être tranquille, elle ne peut pas aller prendre son pique-nique dans le petit parc à côté de l'école, ils sont toujours plusieurs à y passer la journée et jouer à la pétanque.

Il la regardait depuis la grille, elle conversait avec des étudiants et puis il était entré dans la cour, qui de toute manière était un lieu de traversée pour lui, puisqu'il passait une partie de ses journées sous le passage, elle avait été un peu gênée d'avoir été comme ça observée alors qu'elle ne l'avait pas vu et puis elle lui avait dit salut, lui avait présenté les étudiants, l'avait invité à partager leur discussion et puis comme elle lui avait promis depuis longtemps de lui acheter des allumettes, ils étaient partis ensemble au centre commercial.

Quand elle se promène au bord de l'eau, elle scrute les bancs à l'avance, car elle sait que bien souvent ils boivent leur bière dans les parages, ce soir elle préfère juste tenir la main de son amoureux.

A l'uni, elle ne va plus travailler, chaque fois elle croise un des gars ou les securitas qu'elle connaît bien maintenant. Ce n'est plus un lieu de concentration possible pour elle. Ils viennent à chaque fois vers elle pour *faire la causette*.

Dans le périmètre de la place, il y a toujours Sam qui traine, ou alors il est vers le centre, elle ne va pas faire ses courses là ni prendre une glace dans le petit parc en famille.

Elle est sûre que les après-midi d'été il se tient vers le platane tout près de l'école, parfois elle ne sait plus comment faire pour l'esquiver, car souvent elle arrive à la bourre ou n'est pas disponible pour discuter, elle craint de le blesser, de ne pas trouver les mots pour lui expliquer qu'elle n'a pas tout à fait le même temps à disposition que lui, du coup elle a plus ou moins repéré ses horaires et elle compose plus ou moins habilement aussi, car l'entrée depuis le passage est aussi bloquée Sam et son pote y trainent le matin et puis après, Sami ou un autre vient pour le wifi. Elle entre par le portail, mais depuis l'arrière, en longeant la barrière pour ne pas être vue.

Le dimanche elle sait qu'il traine au parc, depuis des années il y rencontre un monsieur qui travaille toute la journée à la bibliothèque, ils échangent des idées, des questions, du coup quand son amoureux lui propose une petite descente de la vieille ville vers le Théâtre, elle l'emmène plutôt en direction de l'Athénée et regarde de loin s'il est aux jeux d'échecs.

Pour aller faire ses petites courses à la pause de midi de l'école, elle ne sait plus par où passer pour ne pas le voir et ne pas devoir lui acheter des clopes, du pain, des bières. Ses fins de mois sont de plus en plus difficiles, il ne se rend pas compte qu'elle n'a pas beaucoup de thunes, c'est comme si ça devenait un dû. Alors elle fait le tour, mais le problème est que de l'autre côté il y a la bande des gars du coin de la rue et qu'elle ne peut pas non plus passer sans s'arrêter, elle a repéré que le matin, avant 12heures, il n'était pas encore « en poste », alors elle va vite à la pause du matin et à midi comme ça elle est tranquille ou alors elle passe sur l'autre trottoir et va plutôt à l'autre centre, en prenant soin d'éviter aussi la place où Sam siège.

Elle n'ose plus trop aller aux Bains le samedi matin depuis qu'elle l'a rencontré, il vient prendre sa douche tous les samedis directement au pool, là où elle se change et où elle attend avec impatience justement ce moment pour ne plus devoir parler à personne. Depuis qu'il l'a vue en maillot, elle préfère éviter. Elle vient tôt le matin, à l'ouverture.

Dans le parc juste en bas de chez elle, souvent elle craint de le rencontrer, depuis les persécutions sur sa messagerie, chaque fois qu'elle voit de loin un grand homme avec des dreads, filiforme, elle se retourne immédiatement et change de voie. Elle sait qu'il traîne souvent là.

Quand elle termine sa natation, le jeudi elle doit passer par un autre parc, car tout près de chez elle, il y une petite roulotte qui sert de la soupe, elle a juste besoin de rentrer chez elle, elle sait que Jack vient et aussi Alia.

Un jour alors qu'elle s'apprêtait à rentrer chez elle, elle a vu Nounours, (c'est comme ça qu'on l'appelle dans les institutions car c'est un immense gourmand) qui faisait le tour du pâté avec son vélo, elle est restée un peu planquée vers le garage, mais il est repassé, elle n'a rien contre lui, juste que vu son insistance à lui prêter son téléphone samedi à l'espace de distribution, elle ne souhaite pas trop qu'il sache où elle habite. Elle est restée 20 minutes vers l'entrée du garage jusqu'à ce qu'elle le voie enfin prendre la direction de la roulotte.

Même quand elle passe au marché aux Puces maintenant elle craint de se faire arrêter, l'autre jour Aloa lui a couru après, en lui disant qu'il l'avait vue traverser la plaine et que ça faisait longtemps

qu'il ne l'avait plus croisée, il l'avait alors accompagnée jusqu'à Galiffe, là où elle donne les ateliers d'écriture le mercredi. Mais il n'avait pas souhaité rentrer.

Avant de passer acheter ses fringues de temps en temps au seconde main de Plainpalais, elle regarde dans la petite rue adjacente s'il n'y a pas Faiz qui crèche avec son autre pote. Ils sont souvent là les deux à boire des bières. Un dimanche alors qu'elle rentrait d'un match de hockey de son fils, ils l'avaient interpellée, ils n'étaient pas méchants mais vraiment éméchés et leurs propos étaient devenus de plus en plus virulents. Elle avait fini par pouvoir les quitter en leur disant*, les gars je dois vraiment rentrer, je dois faire à manger pour mes garçons*. Invoquer ses responsabilités familiales est souvent une manière légitimée de prendre congé. Être mariée aussi…

Une nouvelle architecture de la ville s'est composée progressivement pour la fille, qui agence ses déplacements en fonction de sa disponibilité, de ses capacités, de ses envies et des habitudes qu'elle a repérées dans le quartier, sans pour autant minimiser le fait que bien souvent ces rencontres ont lieu quand elle ne s'y attend pas et que par ailleurs ces habiles détournements sont des situations exceptionnelles, car la plupart du temps connaître les habitudes *des gars* permet de les rencontrer plus ou moins facilement dans les lieux qu'ils fréquentent sans nécessairement avoir besoin d'agender ces points de ralliement. Ainsi savoir qu'ils sont *là ou là* opère un double sentiment dans l'enquête, à la fois une assurance qui s'ancre dans leurs habitudes quotidiennes qu'elle connaît de mieux en mieux – on sait à quoi s'attendre – ; une inquiétude constante de les voir débouler, sans pouvoir se prémunir des inattendus, sans parvenir à suspendre cette « intensité expérientielle »[594] parfois très inconfortable et l'impression que ces rapports même d'une certaine manière amicaux, sont mis à mal par l'occupation permanente de son espace proximal qui attente à sa liberté – liberté qui reste mieux sauvegardée par une certaine distance dans l'amitié coutumière.

La fille sent bien au fur et à mesure des jours, que se délite magistralement l'attente d'un objet arrêté, qu'elle doit initialement travailler ce qui guide son élan et donc réfléchir non pas aux déterminations du temps en ce qu'il définit comme nécessaire accomplissement et réussite par sa *saisie,* mais bien en amont, comment ce rapprochement s'ancre dans certaines dispositions qui, elles, orienteront *ensuite* l'architecture du parcours. Dispositions qui marquent encore une fois, et ce nous le verrons, déjà dans les dimensions préalables à l'épochè (permettant de revenir aux choses mêmes) une perspective fondamentalement détachée d'une neutralité dans ce long parcours d'« 'apprivoisement' réciproque » (*op.cit.* p. 79). Il faudra composer, toujours, chaque jour, dans chacune de ses avancées (pratiques, réflexives, d'écriture), trouver des arts de faire, nuancer ses points de contact, réaffirmer son désir. C'est à son sens, *là*, précisément, qu'elle trouvera potentiellement une porte la détournant du despotisme de la capture, maintenant une attention ouverte … que l'attente (trop) impatiente cristallise.

4.2. Désirer aimer reconnaître

Racines

4.2.1. Désirer

Si les immersions et les phases de leur constitution (négociation, implication, distanciation, départ, etc.), la place des chercheurs et chercheuses et les échelles de familiarité nouées, leur manière de

[594] Genard, J-L. & Roca I Escoda, M. (2019). *Ethique de la recherche en sociologie*. De Boeck, p. 29.

traduire l'expérience et de l'analyser, ont fait l'objet d'une imposante littérature en anthropologie [595], il dit que la fille aimerait revenir quelque peu en amont des épreuves concrètes du terrain et des trois fondements ricœuriens, notamment car s'y formule une réflexion *à partir* de l'expérience qu'elle aimerait réfléchir. Elle ouvre alors un questionnement qui lui semble être à la base de la manière de considérer l'enquête et ses protagonistes, dans les *dispositions* qui entraînent la rencontre, dans ce que cela requiert de conditions préalables, d'*apprêtement* (car désirer est aussi se rendre désirable). Ainsi, si l'on s'accorde au fait que l'enquêteur produit « une description du point de vue de l'acteur du point de vue de l'observateur » [596] ce, à partir d'un temps long de proximité et sans recourir à l'usage d'un « témoin sélectionné » [597] dont le discours paraîtrait seul qualifié, que cela reste vrai « même si l'observateur se coule de près, par empathie, dans les préoccupations et les intentions des acteurs » (*op.cit.*), dès lors la perspective à partir de laquelle est déployée la description, reste arrimée à la manière dont les acteurs *apparaissent* à l'observateur. Cela nécessite en première instance une prise en considération de l'altérité à partir d'une attention – elle-même conjointement « réceptivité par son adhérence à l'objet et activité par son inhérence au sujet » [598] – nécessitant de travailler un double battement, celui de la perception puis « du connaître et du re-connaître » (*op.cit.* p. 17) mettant à l'épreuve l'habileté de l'enquêtrice à se rendre présente puis à soutenir cette « dialectique de l'enracinement et de l'arrachement » [599]. Il lui faudra savoir manier alors plusieurs registres d'engagement, du plus proche au plus public, mais dans un premier temps sa présence ne trouvera pas forcément des repères dans des composantes orientées déjà vers certaines valeurs ou articulées à des engagements pluriels (la question de l'hospitalité par exemple qui pense l'aménagement d'un espace prêt à recevoir l'étranger dans des conditions suffisamment bonnes et donc sous-tendues par des qualités déterminées, ou à contrario du soupçon découvert sous la catégorie sociale à risque), elle sera en première étape impressionnée... Il convient donc d'explorer un peu plus en profondeur cette option phénoménologique en réouvrant la question de l'apparition à partir de son processus temporel et des multiples horizons potentiels qu'elle autorise, et dès lors en priorité les *dispositions* dans lesquelles se met l'enquêtrice pour s'ouvrir à ce qui vient, se préparer (d'où la notion d'apprêtement) à s'y rendre attentive. Dispositions qui, en sus de la suspension morale que réclame l'épochè, viendraient comme exhorter une « dimension qui se situerait entre l'épochè phénoménologique et l'utopie » [600], toujours alors sous-tendue par un horizon (mais non encore soumis à une condition évaluative) dont la ligne de mire serait ce socle d'inclinations maintenant précaution et attention envers l'altérité qui se présente, régénérée par cette invective lancinante d'un « aime moi ! » [601] – « un commandement qui précède toute loi » [602] – et faisant de ce rapprochement « une force incomparable d'éveil ou de réveil » (Abensour, *op.cit.* p. 57). Un peu au

---

595 Les textes en lien au terrain anthropologique sont si nombreux qu'ils devraient constituer un travail de recherche en soi pour en dénoter les différentes articulations conceptuelles, les nuances méthodologiques et les ancrages épistémologiques pour être en mesure de les discuter sérieusement. Nous renvoyons le lecteur ou la lectrice à certains classiques de la recherche de terrain en en réduisant volontairement la liste qui ne constitue ici qu'un choix absolument réduit. Cefaï, D. (Ed.), (2003). *L'enquête de terrain.* La Découverte. Cefaï, D. (2010). *L'engagement ethnographique.* EHESS. Olivier de Sardan, J-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique.* Academia Bruylant. Chauvier, E. (2017). *Anthropologie de l'ordinaire, une conversion du regard.* Anacharsis. Campigotto, M.; Dobbels, R. & Mescoli, E. (Eds.). (2017). *Ethnographies du proche. Perspectives réflexives et enjeux de terrain.* Presses Universitaires de Louvain. Ingold, T. (2019). *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture.* Editions Dehors.

596 Emerson, R. (2003). Le travail comme activité d'observation. Perspectives ethnométhodologistes et interactionnistes. In. D. Cefaï (Ed.), *L'enquête de terrain* (pp. 398-424). La Découverte, p. 403.

597 Chauvier, E. (2017). *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard.* Anacharsis, p. 56.

598 Delacroix, C.; Dosse, F. & Garcia, P. (Eds.). (2007). *Paul Ricœur et les sciences humaines.* La Découverte, p. 18.

599 Cefaï, D. (2012). Ethnographies de la participation. *Participations 3*(4). De Boeck Supérieur. 7-49. p.29.

600 Abensour, M. (2012). *Emmanuel Levinas, l'intrigue de l'humain. Entre métapolitique et politique. Entretiens avec Danielle Cohen-Levinas.* Hermann, p. 49.

601 Ricœur, P. (2008). *Amour et justice.* Points, p. 21.

602 Qui précède toute loi, car l'amour est selon Ricœur, l'objet et le sujet même du commandement, il n'est pas réduit à une partialité et donc soumis à l'équilibrage que la justice rééquerrerait entre des parties. « c'est un commandement qui contient les conditions de sa propre obéissance par la tendresse de son objurgation » (p.22).

fond comme une micro (car non visible, non dicible) précondition à l'épochè qui vient dès lors questionner directement son statut même, argumentant que l'épochè n'est pas neutre axiologiquement, qu'elle requiert une *façon de se tenir vivant* avant même d'avoir mis entre parenthèse ce que nous connaissons des choses. Car c'est bien la vie qui apparaît dans l'impression, « l'impression comme auto-affection est la venue à soi de la Vie, sa phénoménalisation. La Vie est donc ce qui se manifeste dans l'impression, comme ce en quoi celle-ci demeure »[603], avec aussi tout ce qu'elle charrie comme « flux débordants »[604] … (d'où les épreuves radicales que ses déchaînements produiront une fois cette disposition vécue *avec*, cela sera explicité plus tard). Le sujet est en priorité sollicité par le monde vers lequel il se tourne, qui l'affecte et dont il est dépendant. L'affection « exerce un certain effet sur lui avant même qu'il ne vise par un acte intentionnel exprès la chose qui l'affecte et en prenne clairement et explicitement conscience »[605/606]. Cet horizon trouve ses empreintes dans des dimensions antérieures à celles de l'interaction, « en amont des relations intersubjectives »[607] situées socialement. Elles s'inscrivent alors bien davantage dans des compositions affectives ouvrant des registres attentionnels plutôt qu'intentionnels, l'attention du sujet naissant « à un niveau passif en étant d'abord éveillé de manière affective. Le sujet est sollicité de la part du monde par l'intermédiaire de forces affectives qui s'exercent sur lui avant même que son attention ne se tourne vers elles »[608]. L'attention n'est alors pas spécifiquement orientation en fonction d'un désir de voir déterminé, elle ne consiste pas « à *infléchir* la perception dans le sens de quelque anticipation » (*op.cit.*) (elle se démarque donc nettement de l'attente !) mais bien d'avantage « à chercher une innocence de l'œil et des sens, une ouverture d'esprit, un accueil à l'autre en tant qu'autre »[609]. La démarche ethnographique déployant cette attache phénoménologique de l'attention (ce que l'on propose plus communément en termes d'observation sans en détailler ses fondements) ne concrétise ainsi pas initialement une action sur l'objet – car l'attention primaire se situe bien « sur un autre terrain que celui de la négociation des identités »[610] – ni non plus immédiatement en une conversion réflexive tentant alors par la réflexion d'accroître sa compréhension et sa connaissance (encore moins un regard façonné dès le départ par des conditions particulières qui en définiraient à priori les contours stabilisés). Ici s'opère un mouvement haptique fait d'une « vigilance patiente et une veille compréhensive qui laissent l'objet se montrer lui-même tel qu'il apparaît dans l'expérience vive »[611]. L'ethnographe se laisse ainsi pénétrer du phénomène, il s'encombre, s'imprègne, est affecté, car c'est bien dans « l'auto-affection que nous découvrirons l'essence de la chair »[612] (la chair « c'est ce qui est capable de vivre »), auto-affection qui n'est pas refermée sur elle-même mais en appelle bien vers l'extérieur pour maintenir

603 Barbaras, R. (2008). Phénoménologie de la vie. *Noesis.* (14). p.4.
604 Breviglieri, M. & Thévenot, L. (2023). Le vivant en forme humaine et ses débordements. Retour sur les notions d'autonomie et de capacité. *SociologieS,* p. 8.
605 Moinat, F. (2010). Phénoménologie de l'attention aliénée : Edmund Husserl, Bernhard Waldenfels, Simone Weil. *Alter.* 18. 45-58, p.45.
606 Ricœur dit pareillement ce double mouvement « La fonction universelle du sentiment est de relier ; il relie ce que la connaissance scinde ; il me relie aux choses, aux êtres, à l'être ; tandis que tout le mouvement d'objectivation tend à m'opposer un monde, il unit l'intentionnalité qui me jette hors de moi à l'affection par quoi je me sens exister ». Jervolino, D. (2002). Paul Ricœur, une herméneutique de la condition humaine. *Ellipses*, p. 21.
607 Thévenot, L. (2007). Reconnaissance avec Paul Ricœur et Axel Honneth. In C. Delecroix; F. Dosse et al. (Eds.). *Paul Ricœur et les sciences humaines.* La Découverte. 127-143, p. 128
608 Moinat, F. (2010). Phénoménologie de l'attention aliénée : Edmund Husserl, Bernhard Waldenfels, Simone Weil. *Alter.* 18. 45-58, p. 45.
609 Ricœur, P. (2013). *Anthropologie philosophique, Ecrits et conférences 3.* Seuil, p. 69.
610 Alloa, E. (2010). Par-delà la reconnaissance. L'attention comme paradigme pour une éthique asymétrique. *Alter revue de phénoménologie. 18*. 125-141, §25.
611 Dupeyron, J-F. (2013). Phénoménologie de l'expérience vive. *Recherches qualitatives, Hors-série. 15*. 36-54, p. 41.
612 Barbaras, R. (2008). Phénoménologie de la vie. *Noesis.* (14). p.3.

« ce mouvement de perpétuation de soi du vivant » (*op.cit.*, p. 5), dans ce va et vient perpétuel, porté par un *désir* vers le monde et sa manifestation.

> Vouloir s'en extraire, c'est construire autre chose, c'est-à-dire un simili phénomène neutralisé, refroidi, mis à distance. Cette distance … produit sa part de distorsion en induisant la foi en une prétendue voie rationnelle de l'examen objectif qui, parce qu'il veut se produire sans les détours de la subjectivité ni les turbulences de l'affectivité compassionnelle, aurait le pouvoir de subsumer implacablement sous des catégories universelles la singularité ». [613]

Les choses et les êtres apparaissent donc bien dans ce qu'ils offrent d'impressions à partir de l'attention, car c'est à l'impression qu'est réservée

> La fonction de donner au monde apparaissant la réalité que ne lui confère pas sa structure phénoménologique comme objet intentionnel. Or cette impression s'apparaît sur un mode qui n'est pas celui de l'intentionnalité : elle n'est pas son propre objet mais s'éprouve, elle ne s'expose pas dans la distance mais est exposée à elle-même ». [614]

L'intentionnalité, comme « faculté à produire des représentations issues de nos relations avec les objets du monde, caractéristique d'une conscience qui évalue ce qui l'entoure et en inspire le mouvement volontaire » [615]est alors bien l'enjeu d'une phase seconde, souvent confondue lorsque le terrain se présente comme à risque, ou qu'il se déploie à partir d'une œillère catégorielle, ou encore poursuivant un objectif cristallisé en son attendu, empêchant, on le comprend, à la fois la perturbation profonde vécue par l'ethnographe et l'apparition de ce devant quoi sa chair se tient mais aussi potentiellement pétrifiant la démarche (rappelons que cette réflexion est enclenchée après le blocage de la fille). Chair « s'éprouvant, se souffrant, se subissant et se supportant soi-même et ainsi jouissant de soi selon des impressions toujours renaissantes » [616] et dès lors à même de sentir ce corps extérieur à lui, le corps de l'univers et des êtres, « de le toucher aussi bien que d'être touché par lui » (*op.cit.*).

Par-là est donc bien l'enjeu de reconsidérer en antériorité à la dimension réflexive et reconnaissable revendiquée comme critère d'une enquête *scientifique*, le corps de l'ethnographe comme première et indépassable réceptacle et créateur du lien. Et le corps lui-même n'est jamais exempt de disposition antérieure. C'est par lui que l'humain se concrétise en tant que « liberté réceptrice » [617], par lui que s'engage ensuite « le surgissement du choix » (*op.cit.*) dont il faut nécessairement prendre en compte l'arrière-plan, à savoir que la décision réfléchie et les motifs sont « issus de l'affectivité » (*op.cit.*) (ce sera toute la question de la liberté et de ses ressources vives qui sera discutée plus avant). L'ethnographe n'est ainsi pas seulement pris par le milieu observé, encore moins extérieur à un monde stabilisé et clos dont il viendrait puiser la matière – les données – guidé par une seule «attention intellectuelle à des structures » [618], car le « sujet de la sensation n'est ni un penseur qui note une qualité, ni un milieu inerte qui serait affecté ou modifié par elle, il est une puissance qui co-naît à un certain milieu d'existence et se synchronise avec lui » [619]. Ses dispositions requièrent une attention qui « exige que je participe activement à mon incarnation comme mystère » (Ricœur,

---

613 Dupeyron, J-F. (2013). Phénoménologie de l'expérience vive. *Recherches qualitatives, Hors-série. 15*. 36-54, p. 42.
614 Barbaras, R. (2008). Phénoménologie de la vie. *Noesis.* (14), p.2.
615 Nal, E. (2018). Ce que l'action doit à l'affection. Eléments d'une phénoménologie de l'initiative chez Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 9*(2). 29-43, p. 29.
616 Henry, M. (2000). *Incarnation. Une philosophie de la chair*. Seuil, p. 8-9.
617 Ricœur, P. (1951). Philosophie de la volonté. T.1 : Le volontaire et l'involontaire. *Annales de l'Université de Paris, Compte rendu de thèse, 21*. 633-635.
618 Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté. 1. Le volontaire et l'involontaire*. Points, p. 32.
619 Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Gallimard, p. 245.

2009, *op.cit.*) dont mon corps est le principal support. « Pour être compris et retrouvé ce mystère que je suis exige que je coïncide avec lui que j'y participe plus que je ne le regarde devant moi à distance d'objet, cette participation est en tension avec l'objectivité supérieure de la phénoménologie » (*op.cit.* p.39). C'est par ce corps qui s'étend, par le contact effectif avec le monde que

> La chose réalise ce miracle de l'expression : un intérieur qui se révèle au dehors, une signification qui descend dans le monde et se met à y exister et qu'on ne peut comprendre pleinement qu'en la cherchant du regard en son lieu. Ainsi la chose est le corrélatif de mon corps … dont mon corps n'est que la structure stabilisée, elle se constitue dans la prise de mon corps sur elle, elle n'est pas d'abord une signification pour l'entendement, mais une structure accessible à l'inspection du corps et si nous voulons décrire le réel tel qu'il nous apparaît dans l'expérience perceptive, nous le trouvons chargé de prédicats anthropologiques. Les relations entre les choses ou entre les aspects des choses étant toujours médiatisées par notre corps [620]

La cognition est donc édifiée au fil de la perception, elle est incarnée, concevoir la cognition comme telle « signifie que l'action doit être comprise en référence à la perception du sujet et non pas en référence à un monde préexistant, à une réalité prédonnée » [621] .

4.2.2. Aimer

Cette « ouverture qui inaugure une réceptivité » [622], cette exposition à une altérité est soumise à l'incertain ; l'impossible anticipation des éventualités labiles de l'interaction reste inscrite dans une certaine « tensionnalité qui n'est plus le résultat d'un mouvement qui prend son origine dans le cogito, mais qui est déjà réponse. Loin d'être la modification de l'intention, c'est l'intention qui n'est qu'un mode de l'attention. » [623] Celle-ci n'est pas qu'une « étape dans un processus cognitif d'appropriation (de 'remplissement' intentionnel'), le phénomène de l'attention ouvre une scène intersubjective qui ne se ramène plus à l'économie de la propriété » (*op.cit.* p. 137) mais s'étend aux perspectives d'une composition commune, déployant déjà un contexte de reconnaissance. Mais guidée par une « éthique de l'inter-attention » (*op.cit.* p126), la reconnaissance est alors à l'œuvre dans ses qualités mutuelles premières et ne découle pas ici d'une version agonistique du lien (ouvert par le mépris par exemple). Il s'agit ainsi de convoquer l'idée que l'attention (et le *désir vers* qui la mobilise) peut déjà constituer une forme de reconnaissance « sans que ce qui se voit ainsi reconnu ne se réduise à la confirmation d'une connaissance déjà constituée » (*op.cit.* p. 134). Cette perspective pacifiste de la reconnaissance, qui sera développée plus avant, s'enracine nous le rappelons, dans une disposition qui s'étend sur « un fond de bienveillance, et de gratitude, une bonté plus originaire que toutes les figures du mal » [624]. Cette qualité originaire, l'amour **en tant qu'hymne à la vie**, n'est pas une « réaction à une valeur déjà éprouvée, mais une exaltation un rehaussement de valeur …

---

620 Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Gallimard, p. 369-370.
621 Robert-Demontrond & Basso, F. (2014). Merleau-Ponty et la chair du monde. In E. Rémy (éd.). *Regards croisés sur la consommation*. EMS Editions, pp.161-186, p. 179.
622 Nal, E. (2018). Ce que l'action doit à l'affection. Eléments d'une phénoménologie de l'initiative chez Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 9*(2). 29-43, p. 30.
623 Alloa, E. (2010). Par-delà la reconnaissance. L'attention comme paradigme pour une éthique asymétrique. *Alter revue de phénoménologie. 18*. 125-141, p. 127.
624 Thomasset, A, (2018). Paul Ricœur au fondement d'une éthique herméneutique et narrative, enracinée dans une ontologie de l'action. *Etudes Ricœuriennes, 9*(2). 149-159, p.155.

l'amour aide son objet à devenir plus haut qu'il n'est en termes de valeur. » [625] . Cela n'annihile ainsi pas la considération des « choses telles qu'elles sont. Car les choses ont à devenir ce qu'elles sont. L'amour accompagne ce devenir » (*op.cit.*). Et il l'accompagne dans un processus qui ne le sédimente pas car l'amour, bien qu'empreint de valeurs – mais qui se dessinent comme « une hiérarchie d'entités ; valeurs de plaisirs, valeurs vitales, valeurs spirituelles ou culturelles, valeurs sacrées » (*op.cit.*, p.24) [626] – celle-ci s'inscrivent dans « un champ plus vaste que le moi ou autrui » (*op.cit.*) sans commandement particulier si ce n'est celui d'un originel « désir de ce qui est bon » [627] (on est donc bien en amont et d'une volonté guidée par le commandement d'interdiction du mal « l'a priori de la volonté » [628] kantien et d'un désir « qui représente l'élément **empirique** de l'action » (*op.cit.*) et le fixerait comme attendu). Ce ne sont ainsi pas encore des valeurs qui orientent l'action dans une visée, ici l'éthique ne revêt qu'une signification potentielle [629], le désir, un désir d'approche et l'action au même titre que la métaphore y est encore suspendue. En ce sens les valeurs ne sont pas rattachées à des variables spécifiées en lien à des catégories identitaires ou qui s'établiraient sur la base d'inégalités qu'il s'agirait de rétablir selon un principe d'équivalence (le propre de la justice). L'amour ouvert à l'étonnement demeure « un sentiment supra-éthique » (*op.cit.*) transcendé par une économie du don excédant la logique d'équivalence et c'est bien elle que la fille aimerait convoquer comme première instance de l'enquête, car c'est par *elle selon elle* que se révèle un principe inaugural d'approche. C'est ici que se tient ce travail préparatif de rapprochement initial – la micro-précondition à l'épochè, qui mène l'ethnographe dans ce désir de venir auprès de, à côtoyer de près, à cet *apprêtement* qui consiste à *se rendre* désirable et à désirer l'autre. C'est dans cette première demeure généreuse, que s'abreuve selon la fille le devenir de l'enquête, ce qui ne signifie pas qu'elle en détermine ses contours, ni qu'elle aura pour visée d'annihiler ou de prémunir contre les possible dissensus, les obstacles, les contagions malsaines, la possibilité d'une faute ou l'expérience du mal, c'est juste qu'elle y puise sa force de régénération, dans cette « insolence d'un appétit de vivre qui est parfois une lutte, une agonie, mais qui n'en n'est pas moins une des formes profondes de cette insouciance qu'il nomme ici gaieté » [630]. C'est alors dans et par ce désir préalable de rencontre, par ce travail de mise en « recueillement » ou de mise en disponibilité – le « recueillement est sans doute ce qu'il y a de moins spectaculaire dans l'âme ; il ne consiste pas à regarder quelque chose, il est une reprise, une réfection intérieure » [631] que s'infiltre les premiers murmures de la recherche et que germent les initiaux filtres qui soutiennent l'attention et dont même l'épochè puise une certaine orientation. C'est ainsi que cette démarche ethnographique a été pensée, une disponibilité ouverte à l'étonnement, guidée par un désir de présence mais dont la condition de possibilité à ce type d'ouverture est l'amour comme donation originaire. L'amour est en somme comme la clé d'ouverture en tant que telle, une condition qui permet de faire cet épochè. Le déploiement par le contact aux choses affecte, impressionne, ébranle, il se doit d'être soutenu dès ses prémices, dans l'élan noétique déjà (par la considération de ce qui pourrait être mis entre parenthèse pour arriver aux choses mêmes) jusqu'à la constitution réflexive. Par l'amour, cette dimension de générosité sans commandement autre que celui d'aimer, se diffuse dans toute l'enquête, notamment car l'impression est aussi potentiellement vectrice d'inconfort, de malaise, de douleur, dont une première réponse serait mimétiquement d'agir par le même faisceau d'énergie, signature du mal.

---

625 Ricœur, P. (2008). *Amour et justice*. Points, p. 25.

626 Elles ne s'apparentent pas encore à des valeurs propres aux dimensions situées, où il s'agira de « déterminer l'accord de notre puissance avec la situation, les institutions, la structure de la vie économique, politique et culturelle ; la valeur apparaît au point de croisement de notre désir indéfini d'être et des conditions finies de son actualisation » (Ricœur, Le conflit des Interprétations *op.cit.*. p. 443.)

627 Platon. (2016). *Le Banquet*. Flammarion, p. 147.

628 Ricœur, P. (1969). *Le conflit des interprétations*. Seuil, p. 443.

629 Ricœur, P. (2017). *Philosophie éthique et politique. Entretiens et dialogues*. Seuil, p. 228.

630 Ricœur, P. (2007). *Vivant jusqu'à la mort*. Seuil, p. 13.

631 Ricœur, P. (2013). *Anthropologie philosophique, Ecrits et conférences 3*. Seuil, p. 92.

L'amour serait ainsi à la source du geste ethnographique, dont l'effort constant tiendrait en cette réaffirmation et renouvellement dans l'hymne et le commandement de l'amour, donnant à la fois aux choses la possibilité de se phénoménaliser puis déplaçant le possible versant tragique des réponses vengeresses (dont la contraction vers une voie unifiante des actions à partir par exemple du schème de l'habitus ou des déterminismes sociaux semble à la fille être une façon de refermer l'écho du monde en soi et, en ne le considérant pas à la mesure de son pluralisme et des conflits interprétatifs qu'il convoque obligatoirement, de constituer aussi une forme de violence exemplaire), lorsque le mal s'est initié, vers le pli de réassurance vitale de cette force fondatrice ripostant face aux élans morbides, dont la vie est aussi donatrice. Maintenir au fond un fil souterrain qui serait le soutènement principal de tout le travail, une puissance originelle orientée vers un mouvement vital généreux et visant à ne pas minimiser les ressorts attentionnels en leur qualités de révélation. L'effort de l'ethnographe consiste à affirmer cette joie devant la présentation de cette altérité et d'y puiser sa force, sa réaffirmation continue pour orienter, cette fois dans le mouvement concret de l'interaction, vers un choix éthique et son *agir* tenu par la surabondance du bon. L'amour et la justice luttent sans relâche contre le mal susceptible d'advenir devant la liberté, mais c'est l'amour qui ceint la justice en ce que cette dernière attachée à rétablir l'équivalence risquerait sinon de sombrer dans l'utilitarisme, elle demeure protégée en secret « par la poétique de l'amour jusque dans sa formulation la plus abstraite ». [632] Et c'est à l'ethnographe, par ce que son métier le fait venir proche des personnes, qu'il est tenu de maintenir ce ressourcement originel à travers une première *dis*position par « la puissance affirmative d'exister » [633], ce déploiement spinoziste d'un mouvement, d'un effort dressé vers la poursuite du vivre ; une seconde qui recouvre la première, la restaure lorsqu'elle est entachée du mal en ce que cet effort, cette fois en relation, se doit de demeurer « désir » (*op.cit.*), réjouissance que Ricœur relie ici à « l'érôs de Platon ». L'amour peut y être défini comme « le désir d'être heureux, c'est-à-dire de posséder pour toujours le beau et le bien » [634] et d'œuvrer sans relâche à son maintien, en prenant à bras le corps les disputes et malentendus. Mais l'amour supra-éthique demeure l'unité intraduisible vers laquelle il tend avant même de se mettre à l'écoute du monde. C'est ici que l'ethnographe puise son devenir éthique, pratique, réflexif, que s'oriente son corps déjà imbibé de ces dispositions premières, que le monde et lui se phénoménalisent.

Cette considération qui n'a pas l'ambition d'ouvrir un réel débat philosophique – cette thèse n'a pas la prétention de résoudre les controverses des phénoménologues – vient mettre en évidence ce que la fille a pu en retirer bien que ne venant pas d'une discipline philosophique et ce surtout dans l'idée de prendre au sérieux ce désir d'aller vers, cette disposition première, car c'est elle qui a guidé le travail de la chercheuse dès la prise en compte de sa sidération et a permis en somme ce mouvement, cet élan et cette capacité d'endurer par la suite. Elle s'inspire sans doute également de deux phrases recueillies auprès d'auteurs plus directement reliés au travail d'immersion et d'écriture, une première du sociologue Bastide « pour faire de la bonne sociologie, il faut d'abord aimer les hommes » [635]. La seconde du sémiologue Barthes « On ne dira jamais assez quel amour (pour l'autre, pour le lecteur) il y a dans le travail de la phrase » [636].

C'est avec ces déclarations, orientées à la fois vers autrui et vers le texte, qu'elle tenait comme une ritournelle, qu'elle avait ouvert progressivement son terrain à partir des manières de faire des personnes usagères elles-mêmes, il dit.

---

632 Ricœur, P. (2008). *L'amour et la justice.* Points, p. 40.

633 Ricœur, P. (1969). *Le conflit des interprétations.* Seuil, p. 442.

634 Brisson, L. in Platon (2016). *Le Banquet.* Introduction, p. 71.

635 Laplantine, F. (2017). *Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale.* Téraèdre, p. 48.

636 Percheron,D. (1991). Notes du soir sur l'écriture de Barthes. Chimères. *Revue des schizoanalyses, 13.* 91-107, p.106

4.2.3. Reconnaître par mutualité

Ainsi il semble à la fille qu'il faille composer ce préalable à l'enquête, qui serait en quelque sorte tributaire non pas seulement des dimensions situées qui demeurent les scènes d'accomplissement interactionnel de ces dispositions, mais en deçà, supportant, chapeautant son immersion au-près d'autrui. Il y aura concrètement à œuvrer à cette fontaine qui abreuve la capacité d'action qui donne riposte au mal toujours à même de surgir *devant ce qui demeure possible* et qui pareillement consent aux dimensions qui ne dépendent pas de soi, en s'arrimant à «la finitude fragile d'un désir et d'un effort d'exister qui dans l'assomption de la limite et dans l'engagement à opérer des médiations tente dangereusement et problématiquement de dire Oui à la vie »[637] , (c'est bien ce oui qui a guidé et soutenu la fille malgré ses résistances, peurs et difficultés). La riposte orientée dans les épreuves de l'enquête puise à cette ampleur du bon, « cette *logique de surabondance* qui, dans un premier temps au moins, s'oppose polairement à la logique de l'équivalence » [638], et qui fait de l'action du don, l'initial geste animé « d'un esprit de gratuité »[639] qui, on l'a vu, n'est pas encore articulé aux qualités hospitalières. Ce positionnement vient quelque peu perturber le lexique agonistique d'une lutte pour la reconnaissance telle que thématisée par Honneth, qui demeure déjà positionnée socialement trouvant ancrage à partir d'un sentiment de mépris pour l'estime et de crime pour penser le droit, et qui chercherait alors à resymétriser les parties – par la lutte – de manière à ce que chacun puisse jouir également des droits et des biens[640].

Si enquêter reste donc en première instance une manière de s'ouvrir à l'autre, une sorte d'apriori vertueux, le travail de la chercheuse on l'a vu, doit ainsi composer avec cette altérité, une fois perçue, décrite parfois comme un terrain, un espace d'étrangéité, une aire de laquelle elle doit se rendre familière, un groupe aux codes internes qu'elle apprend progressivement à maîtriser, une communauté à laquelle elle doit faire et dont elle attend de recevoir hospitalité, mais dont la fille l'a dit, le geste premier nécessite un désir ancré dans le commandement d'amour (qui viendrait en quelque sorte ouvrir à la phénoménalité et n'empêcherait en rien l'épochè comme suspension du jugement mais en définirait comme un préalable dispositionnel) et un consentement à se laisser gagner, guider, transformer par les phénomènes et leur imprévisibilité. Cela a également été dit quant au terrain vécu en bas de chez soi, cette altérité *vécue* requiert alors d'incessantes allées et venues qui perturbent, modifient, recomposent les aprioris initiaux de part et d'autre des interlocuteurs et interlocutrices et demandent de tenir compte alors d' « identités situationnelles qui se jouent dans l'attribution réciproque de places dans les interactions » [641] . Interactions dimensionnées à partir de différentes grandeurs, d'échelles d'engagement qui appellent à donner « des degrés de contextualisation différents » (*op.cit.* p. 467), degrés eux-mêmes qui ne cessent de s'hybrider au fil des engagements multiples. Cette manière de considérer l'enquête ouvre déjà des porosités identitaires et des recompositions continuées de celle-ci, (de sorte plus malléable que la seule considération à partir de catégories sociales stables), mais la question des dimensions dispositionnelles a montré qu'il s'agissait également de réfléchir en amont des identités situées. C'est sans doute là aussi que puise la question d'une reconnaissance hors catégories en lutte tels que décrites en « mondes sociaux peu légitimés où des populations en situation d'insécurité…

---

637 Jervolino, D. (2002). *Paul Ricœur. Une herméneutique de la condition humaine.* Ellipses, p.21.

638 Ricœur, P. (2008). *Amour et justice.* Points, p. 35.

639 Fiasse, G. (2008). *Paul Ricœur. De l'homme faillible à l'homme capable.* PUF, Débats philosophiques, p. 126.

640 Même lorsque le premier niveau de reconnaissance s'inscrivant dans l'amour est exempt de la question de la lutte sociale, il reste sous-tendu par une visée extractive (ici ni de sortie du mépris ou du crime) : une émancipation d'un conflit libidinal, inscrivant la nécessité de « sortir d'un état de dépendance absolue que suscite un lien libidinal de nature fusionnelle ». Ricœur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance.* Gallimard, p. 288. Cette dimension qu'Honneth inscrit dans l'attachement premier mère-enfant reste éminemment nourri d'un principe conflictuel qui insinue une véritable « lutte de pouvoir entre la mère et l'enfant, dont l'enjeu est l'apprentissage de l'autonomie pour l'un comme pour l'autre ». (Olivier, A-P. et al. (2019). *Nouvelles perspectives pour la reconnaissance.* ENS Ed, §31.

641 Cefaï, D. (Ed.), (2010). *L'engagement ethnographique.* EHESS, p.455.

vivent des situations de précarité, de stigmatisation, de ségrégation et de discrimination »[642]. Le regard souvent porté vers le déni de reconnaissance des publics ciblés par des attributs de connaissances limités « à la simple identification cognitive »[643] – et qui dès lors mettent au premier plan l'asymétrie des positions ou encore les faillites d'hospitalité en regard des perspectives évaluatives des situations – s'oriente en première instance ici plutôt dans le geste d'approche de l'ethnographe vers autrui et le positionnement qui ouvre ou obture ensuite seulement une possible mutualité. La reconnaissance tient alors dans un tout autre principe que Ricœur nomme la reconnaissance par « l'approbation mutuelle »[644], donnant qualité aux proches, en ce qu'ils « m'approuvent d'exister et dont j'approuve l'existence dans la réciprocité et l'égalité dans l'estime » (*op.cit.*). Cette approbation mutuelle tient alors davantage aux capillaires qu'elle diffuse de par sa précaution initiale à se diriger vers autrui à partir d'un corps disposé, et aux synergies qu'elle invite à joindre par tout un ensemble de processus souvent infralangagiers, qui donnent consistance à ce que l'on pourrait nommer une félicité envers ce qui vient (tout en ne minimisant pas dans un second temps les chocs que la rencontre impose aussi).

L'initiative de l'ethnographe se situe ici donc bien en amont des réflexions qui demandent à être tenues face aux « terrains minés »[645], travaillant sur « les inconforts, les problèmes et les contradictions de la pratique ethnologique » dans des terrains particulièrement exposés et sensibles. Selon Honneth les expressions de respect demeurent des réponses qui « manifestent une disponibilité motivée de s'engager dans des actions de nature bienveillante à l'égard de l'autre personne » considérées comme « le résultat d'une appréciation de la valeur qui est accordée aux propriétés intelligibles des êtres humains »[646]. Or, la capacité à se rendre proche, à considérer l'autre comme son prochain, se place sur le « plan de l'incognito, du visage proche dans son anonymat, dans sa non-figurabilité »[647]. De sorte bien que la reconnaissance et l'estime réciproque se façonnent à travers « les multiples images de l'homme charriées par la culture »[648], et ce dans un contexte élargi aux dimensions sociales, la reconnaissance demeure pourtant « toujours après coup, le prochain détermine une inversion radicale : un retournement du souci qui se détache de soi pour se reporter sur les autres »[649] et c'est là seulement que s'immisce le paysage des valeurs qui demandent d'aménager les échelles d'asymétrie. Mais le geste de rapprochement dévoile une disposition antérieure à celle d'un objet social. Le prochain au sens de Ricœur est un comportement, « c'est la conduite même de se rendre présent …on n'a pas un prochain, je me fais le prochain de quelqu'un »[650] qui suppose qu'il y ait « à l'origine une sorte de bienveillance liée à la similitude d'homme à homme dans la grande famille humaine »[651]. Ce mouvement initial déborde ainsi l'image construite à partir des valeurs sociales reconnues qui tendent dans les luttes menées à un horizon de symétrisation ou d'autonomisation, il s'ouvre plutôt, à partir de la réflexion de Ricœur, sur une générosité première, compassionnelle, qui « a une profondeur de sens qui la dépasse elle-même »[652] et qui ne s'inscrit pas dans un rapport de réciprocité égalitaire (et rejoint en ce sens le travail développé par Marc Breviglieri autour de la notion d'habiter, dont le geste d'apaisement

642 Roulleau-Berger, L. (2004). Voir, « savoir-être avec », rendre public : pour une ethnographie de la reconnaissance. *Cahiers internationaux de sociologie. 2(*117). 261-283, p. 265.
643 Honneth, A. (2005). Invisibilité : sur l'épistémologie de la reconnaissance. *Réseaux. 1*. (129-130). 39-57, p.56.
644 Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil, p. 162.
645 Albera, D. (2001). Terrains minés. *Ethnologie française.1*(31). 5-13, p. 5.
646 Honneth, A. (2005). Invisibilité : sur l'épistémologie de la reconnaissance. *Réseaux. 1*. (129-130). 39-57, p. 53.
647 Abel, O. (2008). La philosophie du proche. *Cités. 1*(33). 109-11, p. 118.
648 Ricœur, P. (1967). *Histoire et vérité*. Seuil, p. 138. Par culture Ricœur entend ici tout aussi bien les coutumes, le droit, la littérature, les arts, les mœurs
649 Abel, O. (2008). La philosophie du proche. *Cités. 1*(33). 109-118, p. 118.
650 Ricœur, P. (1967). *Histoire et vérité*. Seuil, p. 114,
651 Ricœur, P. (2013). *Anthropologie philosophique. Ecrits et conférences 3*. Seuil, p. 450.
652 Ricœur, P. (1967). *Histoire et vérité*. Seuil, p. 116.

dans le soin au proche « s'accompagne sans préoccupation pour une épineuse asymétrie »[653], notamment car il reste à être compris comme une « manière de s'engager dans le monde et pas de s'y situer » (*op.cit.* p. 88), agençant et fondant « un noyau de stabilité et de confiance » (*op.cit.*)[654]) qui fait d'abord que le prochain « c'est la manière personnelle dont je rencontre autrui, *par-delà toute médiation sociale* ».[655] Le soin de l'enquête pourrait-on dire se situe à un « degré préjuridique de reconnaissance réciproque »[656], en ce sens où les liens se nouent à partir de l'élaboration d'une confiance par le proche, qui excèdent les exigences normatives que requiert la question d'une reconnaissance sociale ou juridique (ou viennent s'adjoindre la notion de dignité comme « capacité reconnue de revendiquer un droit » (*op.cit.* p. 315) et celle d'estime mutuelle sous-tendue par un horizon de valeurs et de fins commun.). Ces deux derniers pans de reconnaissance ouvrent la question de la dispute (et donc la notion de lutte) dans laquelle s'ancrent les dimensions de la justification permettant aux situations de différend « engendrées par les épreuves de qualification dans un ordre donné de grandeur » (*op.cit.* p. 320) de trouver temporairement un accord par l'argumentation tenue. Mais l'enquête déployée dans le proche tient davantage, ou tout au moins dans son premier niveau d'approche dans un registre où les êtres engagés dans une réciprocité (qui n'est pas symétrie) « s'approuvent mutuellement d'exister » (*op.cit.* p. 300). C'est d'ailleurs cette approbation mutuelle qui donne à l'attente son caractère d'espérance dans la nature confiante qu'elle dessine au temps à venir (nous le développerons au troisième livre). Comme le développe Simone Weil dans son texte sur l'amitié, une certaine réciprocité est nécessaire car est maintenue de part et d'autre le désir de la « conservation de la faculté de libre consentement en soi-même et chez l'autre »[657], et reste ainsi dénué d'un engagement adossé au besoin seul (ainsi l'engagement ethnographique en ce sens ne peut se résumer au terrain comme récolte de données !), car « quand l'attachement d'un être humain à un autre est constitué par le besoin seul, c'est une chose atroce » (*op.cit.* p. 33). L'amitié possible ouverte par l'enquête est portée par ce *désir premier de vivre* …ce compagnonnage, « partageant joie et peine, non pas pour en tirer profit ou suivant un intérêt déterminé, mais en chérissant ce vivre ensemble pour lui-même. »[658]. Pour Ricœur, pareillement, la reconnaissance mutuelle est à chercher « dans des expériences pacifiées »[659] qui s'écarte alors d'un registre de réciprocité marchand ou même d'une lutte qui nécessite argumentation dans une sphère publique et qui risque à son sens, de n'être jamais suffisante, jamais assouvie. La mutualité s'inscrit dans un rapport de générosité festive première qui ne nécessite pas d'obligation de rendre telle que l'a thématisée Mauss, mais qui se déplie « sous le signe de l'agapè » telle une « réponse à un appel issu de la générosité du don initial » (*op.cit.* p. 374) invitant à une expérience de gratitude. « Or il se trouve que la langue française est une de celle où 'gratitude' se dit aussi 'reconnaissance' » (*op.cit.*). Ainsi le terrain ethnographique semble à la fille conjoindre deux habiletés fragiles qui assurent la tenue d'une torsion, d'un tiraillement laborieux. A la fois ce registre du proche, où la gratitude (face à la vie et face à autrui constituant un premier geste de mutualité), vient en première instance de l'abord, puis l'articulation délicate de ces fondements amicaux, restreints, privilégiés, ce « bien

---

653 Breviglieri, M. (2008). Penser la dignité sans parler le langage de la capacité à agir. In J-P. Payet & A. Battegay (Eds.). *La reconnaissance à l'épreuve. Exploration socio-anthropologique*. Presses Universitaires du Septentrion. 83-92, p. 88.

654 Nous pourrions ajouter ici la question de l'aise trouvée dans le proche qui ne se limite pas au soin et au confort prodigué par autrui mais s'étend à ce que Thévenot ouvre dans le registre d'engagement du proche. Ainsi s'adjoint à l'altérité familière personnifiée, une dimension qui prend en compte le milieu, lui-même gage et cadre de reconnaissance en ce qu'il offre l'assurance, « gage la confiance » de demeurer approprié afin de maintenir et nourrir « l'aise toute personnelle procurée par les attaches à un entour familier qui confère son assise primordiale à la personne » (Thévenot, L. (2007). Reconnaissance avec Paul Ricœur et Axel Honneth. In C. Delecroix; F. Dosse et al. (Eds.). *Paul Ricœur et les sciences humaines*. La Découverte. 127-143, p. 128.

655 Ricœur, P. (1967). *Histoire et vérité*. Seuil, p. 116.

656 Ricœur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance*. Folio, p. 297.

657 Weil, S. (2016). *Amitié. L'art de bien aimer*. Rivages Poche, p. 34.

658 Vallée, M-A. (2016). Être soi : nécessité, tâche et effort. In P. Jesus ; G. Marcelo & J. Michel (Eds.). *Du moi au soi, variations phénoménologiques et herméneutiques*. Presses Universitaires de Rennes. 33-47, p. 41.

659 Ricœur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance*. Folio, p. 341.

unique » (*op.cit.* p. 300) vers d'autres niveaux d'engagements, ceux du politique qui aurait alors pour enjeu de *faire entendre* par le bais de la traduction de l'expérience par le langage, (dans l'écrit de la thèse) une montée en discours public des expressions du régime familier [660]. Là se situe l'enjeu de l'écriture qui ne renonce pas à cette double figuration, articulant les conventions académiques propres à être portées sur la scène de la critique et un mouvement poétique qui par son « extravagance »[661] qui déporte le sens littéral temporairement pour l'amplifier de significations encore muettes réouvre ainsi les possibles relectures du monde et de soi. Puisant dans l'activité d'imagination des variations, des écarts, une amplitude, « cette imagination n'a pas de "pour soi" et s'absorbe tout entière dans le vis-à-vis de l'objet et de l'idéal de la personne humaine qu'elle permet à la fois de poser et de penser, elle s'intériorise et vient en quelque sorte se réfracter dans ce lieu affectif indéfini que constitue le cœur ou le "thumos", à mi-chemin entre le désir vital et l'amour intellectuel »[662]. Cœur…le noyau de l'amour et la source du geste de rapprochement. La boucle semble se fermer. Mais.

4.3. De l'affirmation originaire à l'affirmation face à la dette de vie

L'autre, avant d'être identifié à un groupe social aux caractéristiques communes, est à la fois un autre humain *comme moi-même*, qui laisse émerger on l'a vu, la « notion de reconnaissance mutuelle » [663] mais tout autant une perspective interne d'altérité, cette chair « médiatrice entre soi et un monde lui-même pris selon ses modalités multiples d'habitabilité et d'étrangèreté » [664] marquée du « sceau de la vulnérabilité ou de la fragilité affective »[665] (*op.cit.*) en ce qu'il reçoit et ressent. Toujours à même de faillir à ses promesses, de porter le mal – cette « faillibilité originaire »[666] – l'ethnographe, dans cette nécessité d'inscription dans une reconnaissance mutuelle qui, on l'a compris, ne se limite pas à la seule dimension de connaissance ni d'aménagement hospitalier, ne peut ainsi pas faire l'économie d'un propre travail de composition du soi, « sans cesse à reprendre à la faveur d'un travail sur soi (d'une tâche sans fin) strictement corrélatif d'un effort d'interprétation des signes dans lesquels la vie humaine s'objective » [667]. Car au final comment trouver le désir vers le désir comme source féconde pour poursuivre le cheminement *vers* et *avec* l'autre malgré les heurts ou la douleur que la relation produit aussi.

C'est ici que l'on doit faire un retour à cette affirmation première énoncée comme disposition d'ouverture au monde, d'*apprêtement attentionnel*, car si elle constitue une unité nourricière dans laquelle se régénère l'expérience, il n'en demeure pas moins qu'elle reste ici, une unité encore abstraite, comme en dehors du monde. Invoquer l'amour de la vie n'est point encore en fournir la confirmation par son entraînement concret. Or si l'on a dit que l'attention se rendait disponible au monde tout en étant constitutive, donc faisant partie de la texture du monde, que la chose et le soi naissaient conjointement en se révélant tous deux à l'autre, se rendant visible, sensible par

---

660 Et notamment, cela sera exploré en troisième partie, en lien à l'attente, l'expansion par la complexification de sa notion en deçà de sa seule dimension d'un bien à pourvoir dont on est momentanément empêché, que l'enquête travaille à partir d'un registre du proche.

661 Ricœur, P. (2008). *Amour et Justice*. Points, p.71.

662 Amalric, J-L. (2011). Affirmation originaire, attestation, reconnaissance. Le cheminement de l'anthropologie philosophique ricœurienne. *Etudes Ricœuriennes. 2*(1). 12-34, p. 16.

663 Michel, J. & Porée, J. (2013). Présentation. In P. Ricœur. *Anthropologie philosophique. Ecrits et conférences 3*, (pp.7-18). Seuil, p. 17.

664 P. Ricœur. *Anthropologie philosophique. Ecrits et conférences 3*. Seuil, p. 400.

665 Michel, J. & Porée, J. (2013). Présentation. In P. Ricœur. *Anthropologie philosophique. Ecrits et conférences 3*, (pp.7-18). Seuil, p. 17

666 Fiasse, G. (2008). *Paul Ricœur. De l'homme faillible à l'homme capable.* PUF, Débats philosophiques, p. 12. Cette faillibilité ne tient pas que dans la dérive vers le mal et le non-maintien des promesses, elle tient aussi à toute une dimension d'involontaire cet « inévitable de l'involontaire absolu par rapport à la décision et à l'effort » (Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté. 1. Le volontaire et l'involontaire.* Points, p. 25.) qui influe également bien évidemment sur la poursuite de l'enquête.

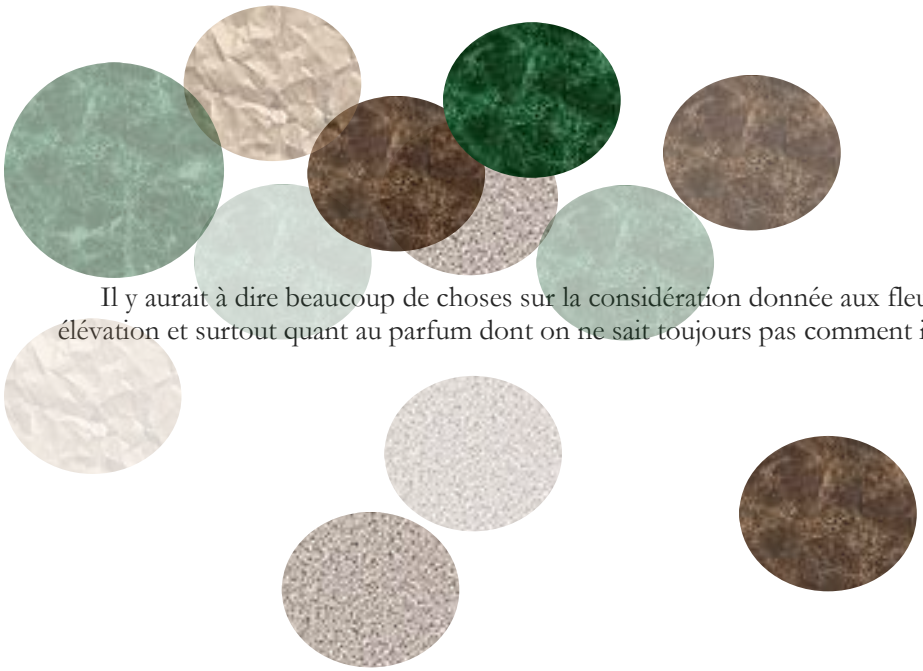
667 Fiasse, G. (2008). *Paul Ricœur. De l'homme faillible à l'homme capable.* PUF, Débats philosophiques, p. 13.

l'impression de l'ethnographe et intelligible dans la restitution de sa lecture *au monde*, comment penser à raison que le ressourcement de l'agir dans le puit d'un océan d'amour, hymne à la vie faite dans l'affirmation originaire, pourrait prendre racine dans un espace en dehors du monde, une régénération idéalisée présupposant une entité possiblement exclue du monde ? Le travail du soi devant l'autre ne peut faire fi d'une réflexion sur son application concrète et dès lors sur la liberté devant laquelle l'ethnographe est portée pour diriger ses actions. La disposition première à répondre au monde qui se présente dans le sol de cette « affirmation originaire qui dépasse toute expérience »[668] aura à se *vérifier* continuellement dans la pratique relationnelle, à s'y exprimer, à s'éprouver concrètement, s'incarnant alors dans une « tension vivante entre un pôle d'infinitude et un pôle de finitude » (*op.cit.*) où la liberté trouvant une voie d'application située figurera à la fois « une puissance d'affirmation qui dynamise notre savoir, notre agir et notre sentir en nous ouvrant à l'infini » (*op.cit.*) – une poétique – tout autant que sa fragilité, car aux prises avec « une altérité irréductible qui est celle du corps propre, du désir, de la vie » (*op.cit.*) où la subjectivité concrète, le thumos demeure encore « livré à la multiplicité et à la dissémination » (*op.cit.* p. 21) et à la possible pente du tragique. Car c'est bien dans le cœur, le thumos, que se découvre cette puissance d'imagination productrice de possibles (c'est-à-dire une « puissance propre à délivrer une liberté captive de la souffrance, de la violence et de la faute »[669]), mais qui révèle une ambigüité constitutive, à la fois « le lieu affectif de la *faillibilité humaine* – c'est-à-dire la possibilité de l'aliénation passionnelle et du mal – et le lieu affectif d'une *constitution mythico-poétique* de la subjectivité humaine ». Cette **incarnation** de l'affirmation originaire, redimensionnant alors le principe unitaire de pure bonté idéalisé dans le chant vénérable envers la vie, en l'indépassable expérience de finitude et de faillibilité à laquelle le vivant est soumis en ce qu'il ressent les limites de son ouverture, de ses impressions, de sa force vitale même, n'en demeure pas moins toujours nourrie par une certaine « poétique de la volonté ». Cette poétique pourtant, Ricœur l'abandonnera car renonçant à la dimension unitaire et pure de l'origine et de son affirmation absolue où la poétique serait en « quête d'un vouloir régénéré et serait nourrie d'une certaine réappropriation de l'expérience religieuse » (Amalric, 2011, *op.cit.*, p. 23), il la reformulera à l'aune d'une « affirmation pratique du soi »[670] à travers notamment le témoignage et l'unité narrative d'une vie tenue entre mêmeté et ipséité et qui « implique dans son exigence de véracité un engagement moral à l'égard d'autrui » (*op.cit.*). Le récit « par un soi d'autre chose que de soi, attestation devant et pour l'autre »[671] enclenche le premier pan de reconnaissance, la reconnaissance de soi dans l'attestation pratique d'un je peux (dire, raconter, agir). Le second pan de cette affirmation pratique s'établira par la reconnaissance mutuelle qui ouvre le soi au non soi et son obligée délégation à cette altérité de nous signifier pratiquement – nous témoigner – qu'elle répond à notre demande d'être reconnu et d'ainsi « au soi d'actualiser ses pouvoirs » (Amalric, *op.cit.* p.25). C'est ainsi que la constitution poétique du soi portée par une activité imaginative toujours à même de révéler sa fragilité dans la possible illusion fictionnelle ou sa dispersion dans l'ouverture infinie, trouve une « limite proprement pratique à cette constitution poétique afin de lui conférer une forme de vérité pratique »[672] qui s'accomplit dans la reconnaissance en ce que « l'accroissement de soi se fait dans la rencontre de ces autres que soi qui rend

668 Amalric, J-L. (2011). Affirmation originaire, attestation, reconnaissance. Le cheminement de l'anthropologie philosophique ricœurienne. *Etudes Ricœuriennes. 2*(1). 12-34, p. 15.
669 Porée, J. (2024) Homo imaginans. In *Esprit. Paul Ricœur les pouvoirs de l'imagination*, *509*, 47-53, p. 47.
670 Amalric, J-L. (2011). Affirmation originaire, attestation, reconnaissance. Le cheminement de l'anthropologie philosophique ricœurienne. *Etudes Ricœuriennes. 2*(1). 12-34, p.24.
671 Pierron, J-P. (2003). De la fondation à l'attestation morale : Paul Ricœur et l'éthique du témoignage. *Recherches de science religieuse3*(91). 435-459, p.436
672 Amalric, J-L. (2011). Affirmation originaire, attestation, reconnaissance. Le cheminement de l'anthropologie philosophique ricœurienne. *Etudes Ricœuriennes. 2*(1). 12-34, p.19.

possible le déchiffrage de la vie intérieure »[673]. Ainsi si l'amplification du soi convoque l'altérité comme résistance et ressource, plutôt qu'une entité mystique, et s'y régénère tout autant que s'y découvre et y découvre, comment résoudre l'immanquable dérive elle-même provoquée par les épreuves concrètes de l'hospitalité, de la venue de l'autre. L'autre comme moi-même peut aussi devenir producteur de violence et de mal, de tromperie. Comment dès lors parvenir à supporter et dépasser ces épreuves sans rajouter du mal au mal (ou sans clore cet autrui dans une identité figée) et ce, sans pour autant inviter une dimension transcendante, sans pour autant boire à la source d'absolu ? Le mystère incompressible de l'origine nous ouvre une voie de réconciliation avec l'affirmation originaire, non pas comme infini des commencements ou origine des origines ou absolu originel, mais bien dans le mystère et la générosité de notre naissance, à ce « miracle qui sauve le monde »[674], celui de la natalité – origine de notre *incarnation*. Cette origine qui constitue notre appartenance première au monde et qui ne cessera de se redimensionner au fil des expériences, de se moduler, de se retexturer tout en retexturant le monde au travers des impressions et des actions appelle cette immense gratitude envers la vie, mystérieusement donnée. C'est par ce mouvement, et dans le geste d'apprêtement et d'approche que l'ethnographe restitue la texture du monde même, là qu'elle puise face au mystère et au miracle de l'appartenance première une obligée réponse tenue par le désir du bon. L'hymne à l'amour est alors ici intramondain, il se distribue dans le geste pragmatique d'un abord généreux qui ne cesse de gratifier cette appartenance commune où les vivants font monde commun et où la fragilité même de la vie comme un don nécessite d'en prendre soin tout autant qu'elle nécessite d'accepter l'inconfort de son incertitude. L'attention au soi et à l'autre comme moi-même chérissant l'initiale joie de l'incarnation est donc bien toute autre à la considération à priori du monde à partir des risques qu'il est censé véhiculer ou des inégalités qu'il égrène, elle se différencie aussi d'un cantique vers l'origine absolue détachée des contingences. Dans le sens où le monde est moi et je suis le monde, le « sans-abri » n'est autre qu'une personne comme moi-même, dans le vaste commun des vivants, auquel nous prenons part et dont nous sommes. Le rejeter de la commune humanité en le revêtant trop vite d'attributs stabilisés qui seraient ses marques immuables identitaires est une manière de redonner vigueur aux critiques d'une sociologie en ce sens particulièrement violente en ce qu'elle ne rend pas honneur, dans la posture de recherche même, à ce geste de restitution de la merveille du premier don vital, cet appel à prendre part au monde qui fait de chacun-e le germe de l'autre, un joyau qui exige le « aime-moi !» tout autant qu'il gratifie sans cesse la possibilité de le dire ou tout au moins d'être capable de rendre cette dette incompressible du don de vie, par un abord *attentionné* vers autrui et un désir (bienheureux) de s'en approcher.

673 Pierron, J-P. (2003). De la fondation à l'attestation morale : Paul Ricœur et l'éthique du témoignage. *Recherches de science religieuse3*(91). 435-459, p. 445.
674 Arendt, H. (1983). Condition de l'homme moderne. Calmann Lévy, p. 314.



Gigi sous les branches.

Il y aurait à dire beaucoup de choses sur la considération donnée aux fleurs qui débutent leur lente élévation et surtout quant au parfum dont on ne sait toujours pas comment il parvient aux narines des hérissons.



4.4. Mais alors comment donc planifier l'approche ?

Mais de ce point de vue, si l'on s'accordait à dire que l'ethnographie préconise une enquête « capable de se rendre attentif à la réalité d'être concerné et modifié, voire défait, par ce qui est » [675] dans l'abord *corps à corps* que demande cette familiarisation progressive et la capacité d'aimer en ce qu'elle s'oriente vers « une ouverture directe et immédiate à l'autre, n'importe quel autre, dans l'intégralité de ce qu'il est et en vue de la pleine réalisation de ce qu'il est, dans l'absolu respect de la sphère qui lui est propre » [676], qu'en est-il de ses composantes téléologiques qui s'opèrent aussi vers la constitution *planifiée* d'un document écrit tentant de mettre en évidence la compréhension d'un flanc de monde par l'ethnographe?

Si a été rappelée au point 1.2.2. (Livre 1), l'interdépendance du logos-muthos-pathos, se raffermit encore cette interrelation à partir de ce médian réflexif qui s'interpose entre « sensibilité et entendement » [677] et qui permet l'articulation entre une première instance qui est de « recevoir la présence des choses » et d'une seconde qui est de « *déterminer* le sens des choses ; recevoir, c'est se livrer intuitivement à l'existence même des choses ; penser, c'est lier, mettre en ordre » (*op.cit.*), faire entrer dans le *plan*. La réflexion permet ainsi de composer, relier à partir d'une perspective irrémédiablement limitée, située et ressentie, un point de vue du point de vue. Mais l'intention signifiante en ce qu'elle « transgresse tout point de vue », et que le langage demeure « par privilège le lieu de cette transgression » (*op.cit.*, p. 29) en ce sens que « dire la chose, c'est déterminer son apparaître » (*op.cit.* p 30), c'est faire « advenir à l'expression une expérience de terrain … [qui] la façonne dans la gesticulation ordonnée de la parole » [678], la planification s'invite ainsi surtout dans la phase d'écriture du monde et non pas significativement avant, ce qui d'ailleurs vient contredire l'injonction à planifier l'enquête et sa méthode avant même d'avoir touché sa consistance même qui la fera *apparaître*. La parole d'écriture s'incarne bien dans ce moment pathique de la relation au monde où « sujet et objet se confondent dans l'appréhension indistincte d'une seule et même profondeur de présence » [679], mais s'abandonnant à la chair du monde, le corps de l'ethnographe à la fois s'enfonçant dans l'éprouvé de la sensation mais tenu doublement par l'horizon de sa traduction textuelle, aura à manier habilement ce *passage* (tout en y flânant quelque peu) [680]. Dans la chair de la langue sera maintenue alors « ce double fond » (*op.cit.*) conjointement cette mémoire du corps ancré et qui pareillement le « projette vers les lointains » (*op.cit.*) tout en se glissant dans le cadre des conventions d'un texte académique *admissible* dont les vertus du plan témoignent d'une mise en œuvre organisée. Toute notre première partie a montré comment le poétique peut néanmoins s'y adjoindre comme *générosité* de traduction de l'expérience reliée à cette dimension de surabondance qui guide l'enquête, la chapeaute, par la manière qu'il permet de mettre en corps une médiation entre expérience et langue – le langage apparaît bien comme « ce qui élève l'expérience du monde à l'articulation du discours, qui fonde la communication et fait advenir l'homme en tant que sujet parlant » [681] et aiguillonne on l'a vu, en ce sens aussi la méthode (parfois quelque peu

675 Gérard, V. (2016) in S. Weil. *Amitié. L'art de bien aimer.* Rivages Poche. Préface, p. 22.

676 Steinbock, A.J. Phénoménologie de l'humilité. In P. Jesus ; G. Marcelo & J. Michel (Eds.). *Du moi au soi, variations phénoménologiques et herméneutiques*. Presses Universitaires de Rennes.49-64, p. 49.

677 P. Ricœur. *Anthropologie philosophique. Ecrits et conférences 3*. Seuil, p. 28.

678 Cefaï, D. (Ed.), (2010). *L'engagement ethnographique.* EHESS, p. 28.

679 Collot, M. (1989). *La poésie moderne et la structure d'horizon.* PUF, p. 28.

680 Ici vient directement en correspondance la notion de passage développée par Benjamin, l'homme qui y circule n'est pas encore le passant pressé de nos villes, « le passage n'est pas le reflet de la société de grande consommation, mais plutôt le lieu du collectionneur et du souvenir, passerelle entre l'art et la technique, qui combine la nouveauté et l'illusion du nouveau, déjà menacé par le déclin, rongé, très progressivement et d'une manière presque imperceptible, par la perte de l'aura liée à la reproductibilité technique » Laplantine, F. (2003). *De tous petits liens.* Mille et une nuits, p. 56. En ce sens le passage que marque la texture du réel au texte est tout aussi menacé de sa standardisation et de la perte de son aura, Hérisson est ainsi le gardien d'une certaine habitabilité de l'écriture.

681 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive.* Seuil, p. 385.

étouffée par les standards académiques qui rigidifient les conventions). Bien que le langage du poétique ne soit pas encore un gain en signification de l'ordre d'un « gain conceptuel » (*op.cit.* p. 375) dans le sens où demeure encore dans le langage métaphorique cette tension ouverte par l'éveil d'« une chambre de résonances infinies »[682] adjointe à celle d'une interprétation « littérale, bornée aux valeurs établies des mots »[683], il en ouvre – comme dans l'enquête – des dis-positions. Ainsi, la traduction de l'expérience qui s'opère dans le verbe énigmatique ouvert, car suspendu temporairement, engage une conversion « par l'intermédiaire du langage en un épanouissement intense et inespéré, susceptible de fournir des épanouissements parallèles à d'autres sensibilités à l'écoute » (*op.cit.*) et ouvre un horizon des possibles qui à la fois devront être réinvestis dans la dimension conceptuelle de l'analyse (mais alors amplifiés de leurs possibles) et pareillement redistribués dans une sphère publique à l'ordonnancement justifiable (mais alors soutenus par les dimensions réouvertes par un corps et une langue rapprochés, ainsi étreints par l'amitié avant d'être élevés à l'échelle publique conventionnelle) – ceci a fait l'enjeu argumentaire de la première partie de thèse. Il semble que s'échoïse étrangement la question réfléchie par Ricœur en termes de mutualité et de générosité du geste premier de don ! Ce geste premier, que nous avons décrit dans le registre de l'amour est au sens de la fille, l'initial mouvement de l'ethnographe en ce qu'il s'ouvre en se *dis*posant. Cette ouverture est rappelée au moment de l'écriture, toujours susceptible de se refermer par l'épreuve matérielle de la résistance et des guidages normés ou de l'incompréhension dans le second temps de l'interlocution, qui rappelle l'intention en ce que « toute énonciation consiste en une intention de signifier qui implique dans sa visée l'attente que l'interlocuteur ait de son côté l'intention de reconnaître l'intention première pour ce qu'elle veut être »[684]. L'interlocution ouvre alors seulement « l'échange d'intentionnalité se visant réciproquement » (*op.cit.*) et c'est ici que le plan intervient également comme modérateur de l'illimité mais aussi comme régénérateur pratique de *l'affirmation poétique* en ce que le texte se configure comme annonciateur d'une future interlocution en attente d'être reçu et donc d'une planification qui le figure comme support répondant aux attendus légitimés par l'ordre dans lequel il sera distribué. L'intention de signifier devient alors le propre d'une volition, (bien diverse de l'attention) qui s'insère dans le canevas effectif permettant de la dimensionner à l'échelle de sa mise en commun, respectant alors les règles d'un dialogue (plus ou moins synthétique) et d'une écriture répondant aux structures narratives et argumentatives.

Ainsi, si un double mouvement de traduction s'opère dans l'enquête, un premier qui par une « dynamique affective … cet éros par quoi nous sommes dans l'être »[685] laisse à se percevoir (et percevoir c'est « être affecté mais d'une manière qui nous échappe »[686]) aura en seconde instance à prendre conscience et *prendre sens* (au sens de la direction et du raisonnement qui en donnera les polarités) dont la parole sera la manière de restituer la manifestation de la chose en s'intégrant à la structure même de la langue accréditée, l'écriture elle-même tiendra pareillement ce double geste. Une restitution de l'expérience au plus près des choses en les décrivant tout autant qu'en en faisant varier les possibles (des variations eidétiques par le poétique) puisant ainsi à la source d'un devenir impromptu du signe dont on célèbre la joie ; un travail de traduction à l'échelle du monde académique qui retombera sur le sol de l'analyse. Ces deux : espaces terrain et écriture seront tout au long du travail, tenus en correspondance. L'ethnographe aura à la fois pour entreprise de « relier

---

[682] Stétié, S. (2002). Désespoirs de notre poésie. *Esprit. La colère, la justice, le bonheur : des Anciens aux Modernes*. 60- 69, p. 60.

[683] Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil, p. 375.

[684] Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil, p. 60.

[685] Revault D'allonnes, M. (2011). Paul Ricœur ou l'approbation d'exister. *Le Portique, revue de philosophie et de sciences humaines. 26*. 1-12 p. 2.

[686] Nal, E. (2018). Ce que le phénomène doit à l'affection. *Etudes Ricœuriennes. 9*(2). 29-43, p.30.

le phénomène qu'il perçoit avec le verbe dont il est capable » (Nal, *op.cit.*, p. 33) en jouant d'une écriture plurielle (pour rappel, descriptive, poétique et répondant aussi à l'architecture planifiée de la dialectique) et relier les manifestations des choses à l'aune de leurs résistances et de leur réception plus ou moins pénibles au fondement même de sa joie d'exister, une poétique de l'amour incarné à laquelle il puise ses réaffirmations d'ouverture sur le terrain. Se tiennent donc toujours en proximité attention et intention, ouverture et résistance, effort face au penchant du mal dans la réaffirmation de la gratitude originaire, impressions, affects et transposition dans la parole conventionnée mais vivifiée de ses suspensions référentielles. Ces entités enchevêtrées font la texture même de l'enquête en ce qu'elle cherche à voir mais selon une « naïveté du regard »[687], en se laissant prendre par ce corps lui-même « en prise sur le monde »[688] c'est ce consentement à cette liaison entre mon corps et les phénomènes où l'expérience n'est pas signifiée comme intention vers, anticipation de trouver le représenté – attendu finalisé – qu'est permise l'attention. Bien que « l'intention anticipante [*est*] constitutive de la recherche » elle peut être néanmoins attentive

> Dans la mesure où elle est maintenue au premier plan de la conscience, elle ne peut être dite attentive en vertu d'une autre anticipation sous peine de régression à l'infini. Certes l'attention est toujours plus ou moins au service d'un désir, d'une intention au sens courant de projet anticipant d'une tâche bref d'un besoin de volition. Mais ni besoin ni volition ne *constituent* l'attention. Ce qui est attentif dans la recherche ce n'est pas l'anticipation c'est le fait de se tourner vers l'arrière-plan pour *l'interroger*. Le caractère interrogatif de l'attention me paraît essentiel : on ne cherche et on ne trouve que ce qu'on pense, mais on cherche en explorant en questionnant l'objet (Ricœur, 2013, *op.cit.* p. 69).

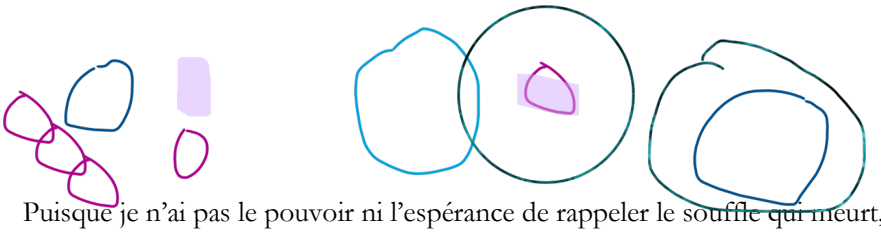
C'est donc ce retour à l'arrière-plan et la tentative de le rendre intelligible dans la démarche d'écriture qui reprend après-coup l'expérience en la décrivant, la situant, l'analysant, l'interprétant et la réhaussant temporairement aux variations eidétiques par le poétique (tout en demeurant tout de même aussi et encore une expérience transformatrice en soi, car écrire, on l'a dit est aussi (se) penser par l'écriture même), qu'est amenée la dimension planificatrice car non seulement réfléchie en sa totalité de tenir une intrigue, mais ajustée aux règles mêmes qui la rendent recevable et partageable dans la communauté où elle est déposée.

En résumé, c'est ainsi *i)* par le désir de rencontre dont l'énergie puise à cette source de l'amour que l'ethnographe s'élance, (car le vouloir et le désir qui le sous-tendent ici « est d'abord élan, jet, saut, c'est-à-dire acte, 'générosité' »[689]), se rapproche ; *ii.)* qu'il éprouve, consent à l'ébranlement par sa capacité d'ouverture (son attention) qui donne consistance, à travers le corps fragile dont il ne maîtrise pas toutes les composantes involontaires (le caractère, la vie, l'inconscient, et qui le rappellent sans cesse à sa faillibilité), au phénomène. Attention qui constitue les ferments initiaux de la mutualité comme forme première de reconnaissance dont il faut maintenir l'effort, « le mouvoir lui-même compliqué par la conscience d'une résistance» (*op.cit.* p.270) ; *iii.)* qu'il se ressaisit de l'expérience pour démarrer un processus de connaissance en débutant par un premier geste descriptif la traduction des vécus, des impressions sensibles et des « grammaires corporelles »[690], descriptif qu'il inscrit dans un muthos qui intègre ces fragments au fil d'une histoire qui se tient. Geste par ailleurs enrichi d'une suspension de la référence pour l'élever à d'autres dimensions eidétiques par un travail de la langue – la dimension du poétique – et ainsi remplir pleinement sa visée éthique en ce qu'il n'enferme pas ses interlocuteurs et interlocutrices dans des identités figées,

[687] Ricœur, P. (2013). *Anthropologie philosophique, Ecrits et conférences 3*. Seuil, p. 68.
[688] Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Gallimard, p. 349.
[689] Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté. 1. Le volontaire et l'involontaire*. Points, p.90.
[690] Michel. J. (2016). *Homo Interpretans*. Hermann, p.29.

qu'il leur permet alors de varier leurs manières d'être vus (et de se voir) tout autant qu'à la chercheuse d'opérer le déplacement du *comme si*, de moduler ses tonalités affectives et ses voix (es) ; *iv.)* un travail d'interprétation faisant analyse, qui donne sens et qui relève « d'une activité proprement créatrice et productrice … comme activité scientifique, juridique ou philosophique lorsqu'il s'agit de construire des significations inédites d'un texte ou d'un phénomène » (*op.cit.* p.11) justement car le signe (textuel ou vécu) n'accède pas à une compréhension *immédiate* (c'est bien pour cela que restent nécessaires des *médiations* qui prennent corps dans la description et son élévation). C'est bien pour cela aussi que l'écriture est chair, que la chair est amour, que l'enquête est vie, que le texte en est l'écho en partage. Vie qui demeure ambigüe car elle désigne « à la fois tout l'ordre animal qui est en-dessous de moi et tout l'élan venu de plus haut que la vie ; elle est ce qui porte, mais aussi ce qui inspire : par rapport à l'ordre des pouvoirs, elle appartient à la fois à l'ordre des limites et à l'ordre des sources ou de la création ».[691] Donc la vie, en sa grâce, se doit d'être à chaque fois soutenue par la réitération, à travers l'amour, de sa conduite *la meilleure possible* , et ce, en dépit des altérations et des supplices, qui font *aussi* d'elle qu'elle reste vie.

[691] Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté. 1. Le volontaire et l'involontaire.* Points, p. 519.



Gigi vers le tilleul :

Puisque je n'ai pas le pouvoir ni l'espérance de rappeler le souffle qui meurt, donne-moi, ô vie qui m'écrit et que je transcris, capacité d'épandre, fumier fiévreux, les poèmes ramassés dans leur brouette de silence, avant qu'ils ne soient engloutis. [692]

[692] Char, R. (1978). Tous partis ! *La nouvelle Revue Française. 309.* 1-6, p. 3.

4.5. Retour sur le terrain : retrouvailles et changement méthodologique

La semaine d'avant ce vingt-cinq février qui signe un temps d'épuisement, elle était allée saluer Lucien dont les joues sont toujours rouges. Il passait ses journées devant l'uni et dormait dans une petite allée adjacente au local des étudiant-es, dont elles et ils lui avaient permis l'accès pour la nuit. Il lui avait raconté certaines histoires vécues dans plusieurs lieux d'accueil, notamment de nombreuses tensions avec ceux qu'il nomme les *mahométins* dont il fait la source de tous les problèmes de violence rencontrés. Ses propos sont sans beaucoup de nuance, il affirme que c'est *à cause d'eux* qu'il ne s'était progressivement plus senti *chez lui* dans le lieu où il allait régulièrement l'après-midi, manifestant bien par-là la rupture de familiarité par le surgissement d'un sentiment d'étrangeté qui s'infiltre, le privant par ailleurs de biens estimés, notamment en ce qu'ils signent son attachement identitaire local (qu'il élargit à une volonté générale), mais aussi la difficulté institutionnelle à tenir divers biens en complémentarité en incluant les réserves de certaines singularités (impossibilité de manger du porc par exemple) qui viennent mettre à mal l'esprit unifié d'une communauté basée sur des principes collectifs civiques.

> *C'est à cause d'eux qu'on nous sert plus de choucroute aux repas. Avant on avait du porc, des saucisses et puis la choucroute en hiver, maintenant on peut même plus attendre un minuscule morceau de cochon depuis qu'ils nous ont imposé leur menu, bientôt on aura même plus de viande tu verras.*

Et puis dans cette même période, un peu avant encore, le cinq février, la fille était allée rendre un livre à la bibliothèque de philo, un ouvrage obscur traitant de la phénoménologie de l'imaginaire. En sortant de la salle des retours, elle était tombée nez à nez avec Jack. Dans les allées de ce sous-sol, elle l'avait aperçu à une table en train de lire un roman policier. Hésitant à l'interpeller, elle l'avait d'abord observé de loin, remarquant qu'il restait plongé dans son polar, sans jamais relever la tête alentours. A côté de lui, juste au pied de la table, un sac en tissu étanche, tendu et une tablette ouverte juste à côté d'une gourde qui garnissait la table de presque moitié et dont personne n'avait occupé l'autre.

Elle s'était approchée discrètement en disant, Jack c'est bien toi ? Ils s'étaient connus deux ans auparavant au Lieu quand elle faisait son terrain de master et qu'elle avait travaillé la question des seuils et de l'hospitalité institutionnelle. Jack lui dit *mais non !!,*

Il lui explique qu'il vient ici tous les jours et aussi qu'il est tous les dimanches au Jardin, qu'elle est la bienvenue si elle veut parler de l'attente, qu'il ne sait pas trop combien de temps il va rester ici, qu'il compte bientôt repartir en Géorgie, là-bas il a plusieurs projets. En regardant les voûtes du sous-sol du bâtiment, il dit que ça lui donne envie de chanter, de laisser sa voix résonner dans cette architecture souterraine. Ils se disent au revoir, à bientôt, sans fixer de rendez-vous, tenant pour acquis la certitude qu'ils se reverront, un jour, sans en déterminer le temps précisément. En revenant la fille est interpellée par ces réminiscences qui viennent comme faire lien à l'enquête précédente et comme elle travaille le temps, elle a l'intuition que c'est une heureuse synchronicité.

Ensuite la fille fait son petit tour, elle va devant l'uni voir régulièrement Lucien qui présentement n'est pas là, c'est l'heure où il est parti prendre le repas, puis elle passe devant le Lieu, qui a déménagé depuis peu dans le rez-de-chaussée d'un Théâtre pour bénéficier de locaux plus grands en cette période de pandémie qui s'allonge, elle remarque qu'il faut prendre un ticket pour le repas de midi, que ce ticket doit être retiré le matin. Elle y croise Picea qui attend devant avec son vélo garni de pancartes. Elle lui explique ce qu'elle fait là, car il la connaît surtout de l'espace de distribution où elle travaille bénévolement le samedi et lui explique qu'elle réfléchit à la question de l'attente. Il lui dit *c'est quoi ça ?* Et puis, il lui montre une annonce qu'il a mise dans le GHI, journal local de petites annonces en lui disant, *bein regarde, voilà ce que j'attends moi.*

Sous la rubrique AMITIES RENCONTRES :

007 cherche généreuse cougar et l'adresse de son email

Il explique à la fille qu'il a été marié durant 30 ans avec une femme, morte il y a quatre ans qu'il a accompagnée huit ans dans sa maladie. Il lui parle de sa maison à Montenegro et des pays où il aimerait bien retourner, la Thaïlande, Cuba. Il lui raconte que c'est une de ses anciennes copines qui lui a offert le vélo et lui ajoute que ce qu'il attend encore est de recevoir l'héritage de sa femme, pour l'instant bloqué à la banque, dès lors il *attend doublement*.

Pour manger on explique à la fille qu'il suffit de prendre un ticket et de se présenter pour entrer, qu'il n'est pas nécessaire de montrer des papiers.

Un monsieur lui dit aussi

Il y a toute une histoire de ticket, si on n'arrive pas à venir à l'heure, on n'a pas de place réservée, on ne peut pas prendre des tickets à l'avance ou pour un ami qui travaille par exemple. Il faut se présenter soi-même, ça ça te bloque toute la journée, comme si on avait que ça à foutre. Il y a vraiment un manque de cœur, si tu veux avoir un ticket alors tu dois entrer dans les conditions et te faire suivre par quelqu'un, une assistante. T'as besoin d'un ticket toi ?

Quelques mois plus tard le Lieu décidera de supprimer les tickets *On trouvait ça beaucoup trop violent de venir chercher un ticket le matin et puis d'attendre des fois une heure, deux heures, de devoir revenir, on fait un essai comme ça, c'est beaucoup mieux, ça se passe bien. (travailleuse sociale)*

Quelques mois plus tard, ils réintroduisent les tickets.

Elle recroise Barthélémy il lui parle de poésie, se remémore qu'il avait écrit un texte il y a longtemps à l'université pour un concours de poésie féminine pour lequel il avait pris un pseudo. Il raconte qu'avant il écrivait pour ses amis, s'aidant d'un dictionnaire des rimes, maintenant il n'écrit plus *j'ai plus la tête à ça. Chercher à manger c'est déjà lutter contre l'angoisse*. Il mange au Lieu et dit à la fille *remarque je pourrai écrire un texte : En attendant l'APO (accueil première orientation) vu le temps qu'il faut attendre devant le bureau, j'aurai bien le temps d'écrire.*

Le soir au refuge où elle travaille aussi, elle entend un téléphone, un monsieur appelle dans la structure d'urgence, on lui dit *y'a pas de place, il faut rappeler demain.* Il répond *ça fait dix jours que j'appelle, vous me rendez agressif avec vos refus, j'attends une place et à chaque fois vous me dites, y'en a pas, y'a rien.* Le professionnel réitère, *désolé, il n'y a pas de place, il faut rappeler demain.* Le monsieur *nique ta mère la pute,* et raccroche.

L'après-midi la fille passe devant l'uni pour saluer Lucien mais y siègent juste ses affaires, laissées devant la porte. Sa chaise sur laquelle il passe la plus grande partie de la journée, un sac Migros de papier et un autre sac de plastique rigide avec une énorme croix suisse au centre. Et puis alors qu'elle s'en va, elle croise l'homme sur son vélo qui jette un bref regard sur ses affaires puis s'enfile dans les toilettes extérieures du parc devant l'uni. Elle attend puis, elle s'en va.

Il ne l'a pas reconnue.

Ses affaires restent la plupart de la journée en place, souvent elles débordent sur le passage, mais les gens le connaissent, les étudiants lui amènent tout un tas de petits trucs, des boissons, des lectures, des aliments. Les gens du quartier aussi. On demande de ses nouvelles, on le laisse entrer dans l'allée, on tolère ses sacs et son caddie





Puis elle poursuit son petit cheminement, et descend les escaliers d'uni Dufour. Jack est assis à la même table. Elle s'assied juste à côté et commence à lui parler de son enquête, du petit projet de raconter des histoires. Il est en train de lire un polar noir, il dit *c'est l'ambiance générale*. Il regarde la feuille qu'elle a commencé à fabriquer, qui propose d'écrire des « petites choses », il appelle ça le *formulaire* et lui dit que *ce n'est pas assez ludique, il faut revenir aux histoires d'enfants, celles qui sont accessibles à tous*.

4.6. Prémices d'écriture adressée

Dans ce sous-sol où chaque respiration résonne, on chuchote à travers les masques. Le temps n'a plus la même consistance.

Pour une fois on en a.

Depuis un mois Jack dort à l'abri PC de Richemond, ce soir sera sa dernière nuit.

> *Un mois là-bas, ça écorche l'âme. Chaque soir un Securitas me dit Salut C. et puis il vérifie mon sac pour savoir si je ne transporte pas d'arme, d'alcool, de drogues, c'est un accueil militaire, ça enlève toute motivation. Il faudra un temps de digestion. Ce que je regrette dans ma vie ? Ne pas avoir fait le pas de plus. Je me gratte, je me griffe à l'intérieur. Il faut arrêter de dire on, c'est qui on, essayer de dire je tu à moi. J'aimais raconter des histoires à ma fille, ma mère elle a fait anthropologie, elle me parlait de loin en m'écrivant, c'est*

difficile pour moi qui dessine, moi j'ai besoin du regard. Ici dans les catacombes le chant me manque. Les choix que j'ai fait sont coûteux. J'ai laissé un bivouac en forêt où j'ai enfoui quelques affaires. (des dessins, des peintures, des affaires personnelles) *Mais là mon vélo se déglingue, j'ai plus le courage de partir voyager. Le covid a donné un coup, encore moins de sociabilité c'est vraiment une souffrance.*

La fille et lui parlent de ses dessins, il dit que *l'art permet de poser sur le papier ensuite tu vois ça n'appartient plus à l'auteur, c'est ce qui est bien*. La fille lui rappelle combien quand ils s'étaient rencontrés au Lieu, ses dessins l'avaient choquée. Il dit que oui, à une période, il extériorisait des scènes et des images d'horreur et puis de porno. *C'était une espèce d'échappée, mais généralement je ne laisse pas mes carnets ouverts, je te les avais montrés ?*

Les deux regardent le prototype d'annonce pour proposer des histoires, la fille a imaginé vaguement un dispositif. Jack dans la foulée, l'invite à essayer,

Il *commande* un texte en notant un mot : ŒIL.

La fille alors lui rappelle le croquis qu'il lui avait offert lorsqu'ils s'étaient rencontrés au Lieu en mars 2018, c'était son visage sans yeux, seulement avec des lunettes, au crayon gris avec quelques traits fins de crayon bleu. Il le lui avait offert juste avant de partir en voyage. Jusqu'à ce jour, ils ne s'étaient jamais revus, mais elle avait conservé le dessin comme un moment important de son premier terrain. Il refaisait surface comme continuité étrange.

Jack n'a plus le courage de partir

Le loup a parlé à la chouette
Sur branche d'hêtre
N'a pas cligné
N'a pas de dent
L'animal d'une clarté à l'autre
Œil au seuil, dans pour avec sur certain

La hulotte rapide s'échappe au sommet d'une chevelure de branches épineuses [693]

Le « nègre errant »

Le 27 février, la fille et Barthélémy passent deux heures quarante-cinq sur un banc dans un quartier proche de la Gare, il vente, le froid les happent. Barthélémy ne cesse de parler, il raconte sa vie, sans que la fille n'aie vraiment le temps de poser des questions. L'enregistreur exceptionnellement est posé entre les deux, c'est une toute première de l'enquête, Barthélémy se soucie à plusieurs reprises que la discussion soit bien enregistrée, le vent s'engouffre, il fait froid, les pieds gèlent. C'est lui qui lui avait proposer de *parler de cette attente que je trouve intéressante*. Pour le remercier elle lui propose d'écrire un texte qui lui ferait plaisir, il di, *bein tiens, écris-moi une histoire qui aurait pour titre le nègre errant*.

Barthélémy lui parle tant. Il revient sur la brisure de la COVID-19 dans la qualité du lien social, il appuie sur le fait qu'être dans la précarité fragilise la capacité à faire face à de nouvelles épreuves. Il reparle de son divorce

[693] Extrait de texte adressé : « L'œil ».

Une brisure dans la biographie de la personne. Vous voyez moi ça s'est fait dans la fin quarantaine, le temps où les choses sont déjà un peu installées dans la vie et parfois même dans le couple, on ne sait pas qui amène l'autre, on peut se dire on va faire à l'amiable et après il y a des règlements de comptes, si on avait eu les enfants encore petits, ça aurait été un facteur de négocier la séparation d'une manière plus douce, à deux c'est comme une sorte d'affrontement. Moi en théorie je n'ai pas vu venir. Après la mort de ma mère, de mon père, je suis allé au pays pour rapatrier le corps, régler des dossiers au pays, en revenant, j'ai découvert que je n'avais plus de logement, elle avait résilié le bail. On est venu m'évacuer. On avait évacué mes affaires qui étaient dès lors perdues, je n'avais même plus de permis car je suis resté plus de six mois hors du pays. J'ai fait plus de dix jours au Lieu et ensuite je suis allé au Service social, une AS a pris en main mon dossier. Ils m'ont donné un certificat pour payer les 5.- par nuit, j'y suis resté plus d'un mois et ensuite je suis allé aux abris PC, jusqu'en avril et d'ici là, j'avais gagné la possibilité qu'on me redonne mon permis, ils m'ont trouvé un petit studio. Mes objets ont été brûlés, car je n'ai pas répondu tout de suite à l'association qui les gardait. C'est comme ça que j'ai appris tous les circuits sociaux et j'allais aussi à l'uni toute la journée lire et écrire. Ce qui m'a permis de garder espoir, et aussi j'avais un procès à défendre, **la militance m'a donné de l'énergie, de l'espoir.** *Je suis venu à 19 ans ici, j'ai fait des études universitaires, j'ai travaillé. Alors j'ai fait un calcul rationnel, dès que l'hospice était là, j'ai pu trouver une psychiatre, j'ai dit au moins j'ai une assise, elle m'a donné des médicaments pour dormir. Et j'avais aussi cette fierté de me dire, tout de même je ne vais pas à mon âge maintenant me laisser entretenir par mes petits frères, je ne suis pas encore très vieux, il y a aussi des éléments culturels de mon identité, je suis l'ainé de la fratrie. Tu imagines qu'avant je ne connaissais même pas les circuits du service social, je ne m'intéressais pas. Je ne voyais pas dans la cité des éléments, je suis arrivé d'Afrique directement dans un foyer universitaire catholique, j'ai même eu Jean Ziegler comme professeur de sociologie. Du jour au lendemain, j'ai dû faire appel à ces structures. Le fait que j'étais militant me disposais à m'en sortir et j'ai eu une certaine sagesse de faire appel à un soutien psychologique, quand j'ai senti que je voulais me noyer, je me suis rendu compte que j'étais triste, j'ai fait un peu un bilan de ma vie. J'ai dit mais non, tu continues,* **mes parents aussi quand ils étaient vivants ont été mon remède**, *j'étais comme dans une situation de résistance face à ce qui avait démantelé ma vie. Après la mort de mon père c'est moi en plus qui devenait l'aîné de ma famille. Et j'avais également la notion de* **Providence**, *c'est quelque chose qui me dépasse, qui s'impose à moi, alors qu'est-ce que je peux faire moi, avec ce qui m'arrive. Je regardais certains français dans la précarité qui sifflaient, et je me disais, mais quand même comment font-ils alors qu'ils ont grandi dans une anomie sociale, pour siffler et comment moi-même qui ai fait même une initiation dans la forêt je n'arrive pas à tenir plus de 48 heures, j'ai commencé à créer des liens, à discuter, à trouver des tactiques. Je n'ai jamais été seul, certains demandent des espaces individuels, oh non pas moi, j'ai toujours créé des liens, c'est ce qui m'a sauvé. C'est devenu un peu* **ma routine**, *je me levais le matin, j'allais prendre mon ticket, j'allais à la bibliothèque pour lire, j'ai beaucoup lu, j'ai repris la lecture que j'avais laissée des années avec les enfants, ça nourrit l'esprit et ça fait passer le temps. Il y avait le temps où on était à l'abri mais après dehors jusqu'à ce qu'on puisse revenir à l'abri. Donc le temps était rythmé par l'aller au chaud, à l'intérieur, puis on va manger, puis après dehors.* **Après j'ai aidé d'autres gens,** *je suis devenu comme un auxiliaire auto-proclamé du service social. En tant que bénéficiaire je connaissais de mieux en mieux les trucs, et je découvrais progressivement tout ce qu'il fallait pour s'en sortir. Je donnais aussi des coups de main à de jeunes étudiants pour faire leur bachelor, et je gagnais ma vie comme ça. Ça m'a aidé, je me suis retrouvé comme dans ma jeunesse. La poésie j'en écrivais depuis longtemps, j'aimais beaucoup la poésie déjà à l'école primaire. J'étais dans une école de jésuites et j'étais déjà récitant durant les spectacles de l'école. Je suis aussi le petit fils d'un chef coutumier dans une tribu dans laquelle j'allais durant les vacances car je suis l'ainé. Ils ont des griots qui font tout un tas de poèmes, d'épopées, ce qui m'avait surpris c'était le rythme des chants, les chants de gloire à mes ancêtres par exemple. Chez nous quand tu vas dans la forêt, tu dois aussi connaître tes ancêtres sur 12 générations, donc tu entraines la mémoire. J'avais les deux ancrages celui de la ville, catholique et celui de la forêt, animiste, par mon grand-père.* **La bible m'a aussi beaucoup habitué à la poésie,** *l'Ancien Testament. Ici cela m'a aidé d'avoir toujours été dans une communauté.*

Donc il y avait trois choses, mon passé militant et la volonté de poursuivre ma lutte contre l'Etat, mon désir d'arriver jusqu'à la retraite ici, ça reste toujours mon but puisque j'ai tout de même cotisé, et aussi le fait d'avoir toujours été entouré. En ce qui concerne l'attente, **déjà j'attends la retraite et aussi j'attends la justice, ce sont les attentes de ma vie.** *Il y a* **différents niveaux d'attente**, *y'avait par exemple dehors,* **l'attente dans la journée.** *Mais y'avait aussi des choses qui allaient arriver, par exemple je savais qu'à midi je vais manger dès que j'ai mon ticket,* **y'a des choses sûres**, **y'a d'autres choses qu'on espère qui sont une attente qui est liée à une espérance, c'était sortir quand même de cette précarité, de cette routine hors d'un chez soi dont le logement**. *C'était une attente et après pour moi éventuellement un* **petit travail pour continuer à cotiser** *car j'avais déjà des années sans cotisation, c'est pour cette raison que j'ai saisi un travail même à très peu de temps. Tout mon background culturel m'a aidé, tout ce que j'avais expérimenté en Afrique a forgé ma personnalité, m'a aidé j'ai comme réinterprété mon rôle dans cette situation de déchéance, donc je me trouvais en prison, puis dans la rue, puis dans les structures d'urgence, il fallait que je fasse front avec ce que j'étais et avec ce que j'avais comme attente, je devais arriver à ma retraite ici où j'ai cotisé, c'était un élément important pour moi. C'est ce qui me permet de survivre, j'attends encore en vie, car sinon je pourrais me dire je suis mort, donc pour moi* **c'était aussi l'attente de dire, mon temps de vie n'est pas encore terminé, n'est pas encore terminé, j'ai encore des échéances avant de mourir**, *l'échéance d'arriver à la retraite, l'échéance de voir mes petits-enfants grandir, je joue déjà le rôle de grand-père, mais est-ce que je pourrais les voir grandir. Mes petits-enfants m'ont d'ailleurs suggéré d'écrire mon histoire, je leur ai raconté et ils m'ont dit mais grand-père tu peux écrire comme ça on aura des traces. Je suis en train d'écrire, l'endroit où je suis né, l'école où je suis allé, l'université à Genève. Dans les espaces d'urgence, ce sont des lieux bureaucratiques, ils ne veulent pas que les gens arrivent, est-ce qu'ils peuvent gérer une abondance de paroles dans ces espaces-là ? où il y a des gens peut-être qui n'aiment pas le bruit, peut-être qui ont déjà beaucoup de problèmes, mais est-ce qu'ils ont aussi la formation ? car au fond leur but c'est quoi, que les gens se sentent confortables, on leur donne des couvertures, on leur donne à manger, on leur donne ceci, cela , en fait il se disent il y a une telle diversité de personnes, ils ne savent pas quoi faire, ils n'ont pas le personnel, qui va payer, il faut trouver un local. Dans la journée, bein* **chacun coud son temps à sa manière, on rafistole, moi j'allais à la bibliothèque**, *y'a des gens qui parlaient en bas, y'a des gens qui à l'époque buvait un peu de café, restaient dans les couloirs ou dehors quand il fait beau.* **Donc y'avait plusieurs attentes, les attentes de la journée, la nourriture, la douche qu'on faisait là-bas,** *parfois y'a les points d'eau, donc j'ai découvert, parfois j'y allais. À un moment donné j'étais comme une sorte d'explorateur des lieux sociaux,* **j'étais pour la première fois dans ma vie oisif, donc j'ai commencé à remplir le temps parce que l'attente dans le temps, dans attente il y a le mot temps et ce temps parfois si on le remplit pas, il peut être lourd, il peut générer de l'ennui, il peut générer de l'angoisse,** *on se dit qu'est-ce que le temps qui vient nous réserve, donc il y a ça aussi, peut-être que* **le fait d'aller à gauche et à droite nous permettait de vaincre cette angoisse, c'était un peu anxiolytique.** *Déjà on bouge sur le plan physique, ça nous faisait bouger, sinon s'ils laissaient les gens rester dans les abris, y'a des gens qui allaient rester endormis toute la journée, moi j'ai vu quand j'étais dans mon studio au tout début et ça m'a angoissé et c'est pour ça que je suis allé chez le psychiatre, je commençais à m'endormir, je me levais à midi, parce que pour une fois j'avais un espace où on n'était pas obligé de me réveiller et ça peut être délétère, et j'ai dû me secouer. C'est à double tranchant. Même là quand je vais prendre le petit déjeuner au Lieu, ça me fait découvrir des lieux que je ne connaissais pas, des rituels, moi j'ai été bien accueilli, je sais qu'il y a des gens qui se plaignent. Bon je ne demandais pas beaucoup peut-être, parce qu'il y a des gens qui ont beaucoup d'attentes. Parfois j'allais dormir dans des caves, où on faisait des trucs de foot, c'est vrai qu'il y a des gens qui peuvent être très angoissés, moi non, plutôt que d'être dans la rue, c'était une expérience. J'ai pris ça comme une expérience. C'est vrai quand j'écrivais pour mes petits-enfants et que je parlais du fait que j'ai été initié, c'est* **comme une sorte de nouveau parcours initiatique**, *quand tu es ado, on te met dans la forêt sacrée pour que tu apprennes à vaincre tes peurs mais en fait ils ont déjà balisé*

le parcours, pour devenir un homme. La nuit nous devions aller, vaincre la peur, sauf que les anciens avaient déjà éloigné les animaux dangereux. C'est comme un théâtre des risques, ils s'occupent de la sécurité, on doit apprendre à être autonome un mois entier, des pièges, etc. on doit apprendre le dialecte des initiés, on apprend un conte chaque nuit, on fait le tour des situations courantes de la vie (le mariage, le respect des anciens, de la belle famille, des enfants, etc.), tous les conflits moraux, les valeurs, les épopées animistes s'illustrent dans le conte. Ici il y a aussi un balisage, par exemple quand je suis au Lieu, le Lieu sait que je dois aller dans l'autre espace, il faut que je passe par le service administratif, y'a quand-même toute **une géographie de l'aide sociale** *qui est inscrite dans des fascicules après ils te donnent aussi les conditions qui te permettent de te préparer, qui te permettent de te mettre en condition, de te mettre dans les conditions, c'est pas exactement la même chose, c'est dans un système « légal rationnel », c'est détaché de la nature, de l'oralité,* **il y a des lois**, *c'est le propre d'une société bureaucratique. C'est peut-être moi qui ai pris, comme j'avais cet élément-là dans ma vie, je me suis dit il y aurait aussi un parcours, comme quand j'étais jeune, point a dans la forêt jusqu'à tel autre point, et je devrais être encore vivant. Je me suis dit de tous ces obstacles je vais m'en sortir et être encore vivant et peut-être arriver – je ne suis pas encore arrivé- arriver jusqu'à la retraite, en tous cas une des attentes c'est arriver jusqu'à la retraite.* **L'attente de la retraite** *c'est à la fois une attente financière, à la fois décider où vivre, est-ce que je resterai là est-ce que je gagnerai une nouvelle liberté, est-ce que je vais conserver la santé, donc j'attends, j'espère garder une santé suffisante pour pouvoir encore voyager, mais en tout le pays que je connais et où j'aimerais vivre, je ne pourrais pas faire face aux attentes des gens de la famille élargie là-bas, qui pensent que comme je viens de Suisse, j'ai beaucoup d'argent. Moi je suis toujours dans l'entre-deux, je suis celui qui fait la médiation, je suis l'homme qui relie. Bon pour la retraite, je sais que ce ne sera pas comme je l'imagine mais je dois quand-même imaginer pour au moins que je puisse domestiquer certains aspects, mais je sais que d'ici là déjà je peux mourir. Donc j'espère que Dieu me prête vie et que j'arrive. Mais cette attente d'un revenu régulier, elle risque bien d'arriver, si j'ai un revenu* **qu'est-ce que je vais faire, maintenant que j'ai du temps libre, eh bien je vais redéfinir mon rôle, peut-être mon rôle de grand-père et aussi peut-être que je vais écrire pour moi-même,** *si j'ai encore la force. Le fait d'écrire déjà pour mes petits-enfants c'est déjà être en face à face avec moi-même, même si je dis ce qu'ils aimeraient que je sois, je ne dis pas tout, j'oriente ma récolte de souvenirs. J'ai de beaux projets, parfois ils se réalisent différemment, parfois ils ne se réalisent pas, c'est le propre de l'attente,* **il y a aussi une sorte de rêve, de l'imagination.** *C'est ce qu'on dit c'est l'avenir, il y a l'avenir imaginé, et il y aura l'avenir réel qui sera le présent de ce moment-là, et aussi il y a une sorte d'avenir symbolique, j'ai peut-être une image du retraité heureux, qui mène sa petite vie, qui ralentit les choses, donc il y a quand-même cette projection qui me pousse un peu vers demain, car tout de même je suis arrivé à l'âge qui nous amène vers la pente descendante. J'ai encore des affaires judiciaires où je suis en train d'attendre que cela se régule, donc manger ici me permet déjà de dégager un peu d'épargne. Avant je ne connaissais rien de tout ça, ça m'a appris qu'on vivait dans une indifférence sociale, parfois on le lit de manière distraite, mais on ne fait pas attention, ça ne nous touche pas. Et même avec ma femme, on ne connaît pas l'autre,* **je ne m'attendais pas à ce qu'elle se retourne comme ça contre moi,** *ça m'a pris de cours, je ne pouvais pas imaginer ça, on était plutôt contents. Avant.*

4.7. Des terrains qui commencent à s'entremêler : la rue et les institutions

Max est devant le point de distribution du samedi, il parle d'un *voyage à travers le temps, en un clic d'ordi on peut arriver dans la galaxie. Pour raconter* il dit, *il faut trouver le mot juste, le comprendre. Quel âge as-tu* lui demande un petit garçon qui attend sur les marches. *5 ou 9 ans* il répond, *le temps passe si vite ou lentement, ça dépend si on marche à pied, entre les voitures parquées ou pas.*

90 tartines confiture / 20 fromage / 20 dinde, café, prière.

Merci au Seigneur de nous donner son amour, de la joie du matin pour accueillir nos amis de la rue.

Certaines têtes deviennent familières à la fille. L'homme au vélo qui *cherche cougar,* l'homme espagnol au cheveux blancs rasés, l'homme qui vient chercher les produits pour ses enfants, l'homme portugais aux lentilles, la femme aux chats qui vient chercher ses boîtes, la vieille dame à qui on réserve un jus de fruit, la femme pakistanaise qui prend toujours les restes d'épices et vole quelques petits trucs. L'homme aux petits yeux métal. Se compose progressivement un petit cercle de personnes reconnues autour de certaines habitudes. On se salue, on s'appelle par les prénoms, on se remémore des éléments de la semaine dernière, on sait quels produits les personnes affectionnent particulièrement et on tente de leur en laisser à disposition. Un monde de reconnaissances réciproques se construit.

L'homme qui vient chercher des produits pour ses enfants souhaite systématiquement se réapprovisionner en chocolat en poudre qu'il amènera chaque samedi chez son ex-épouse. Il dit que c'est important d'amener des produits sains*, le ketchup, même si la bouteille fait envie, il vaut mieux résister.* Le chocolat en revanche, versé dans le lait, ça nourrit, ça réconforte, ça fait un peu comme avant, quand on était tous en famille. On lui met parfois un petit paquet de côté.

L'huile d'olive est prise d'assaut.

Mangifera vient chercher des produits pour ses deux femmes, une au Sénégal, une à Genève qui vient d'accoucher, il dit que le bébé a une jolie couleur de café au lait. En nommant sa petite fille, il parle de ses 19 frères et sœurs et des quatre femmes de son papa. Il choisit les produits que sa jeune femme aime et puis de la farine de manioc – les restes donnés d'un fonds de commerce d'une échoppe asiatique – qu'il dit savoir préparer. Comme ça il lui fera un bon repas comme au pays, *c'est bon pour le petit café au lait qu'il boive un peu le sein des ancêtres.*

Le 8 mars, la fille commence à traîner dans la ville, elle se balade entre les divers lieux d'accueil. Elle discute avec l'homme à vélo aux yeux métal, Abir. Devant l'un deux une longue file s'étend. Elle reste un petit moment à l'écart et puis s'approche, son vélo tenu à sa main. Elle discute avec des professionnel-les qui nomment la plupart des personnes dans la queue et les dirigent vers un accueil de première orientation, elle en connaît une bonne partie. Elle demande comme ça, sans trop l'avoir préparé s'ils savent comment faire si elle voulait donner un coup de main bénévole ? il dit *y'a qu'à revenir demain.*

9 mars, toujours la file, un usager lui dit *c'est mal organisé, ça change tout le temps, une fois à droite, une fois à gauche de la rue, on sait plus où se mettre.* Une fois à l'intérieur, passé devant la Securitas qui elle ne semble pas appeler les personnes par leur prénom, l'ambiance est différente, il y a un foisonnement de corps, de voix, de passages. Pour les personnes à l'extérieur qui n'ont pas pris leur ticket, elles devront se contenter, s'il en reste, des barquettes non distribuées, à l'emporter. La file est l'occasion pour elle de discuter avec les personnes, mais la fille sent une atmosphère fragile, toujours à même de rompre les civilités ordinaires et de s'enflammer à la moindre contrariété.

Du 9 au 16 mars la fille attrape *le* virus et puis après la grippe, elle est sur le carreau. Le 17 mars elle a juste le temps d'amener une petite carte à Stejar qu'elle sait hospitalisé pour une opération des poumons. C'est une carte avec des marguerites jaunes, il n'oubliera pas.

Elle est reçue par le responsable, l'entretien est bref, limité aux données concrètes, sans préparatifs ni conditions précises, il y a *besoin de monde.* Comme la fille est à la fois éduc et chercheuse, le

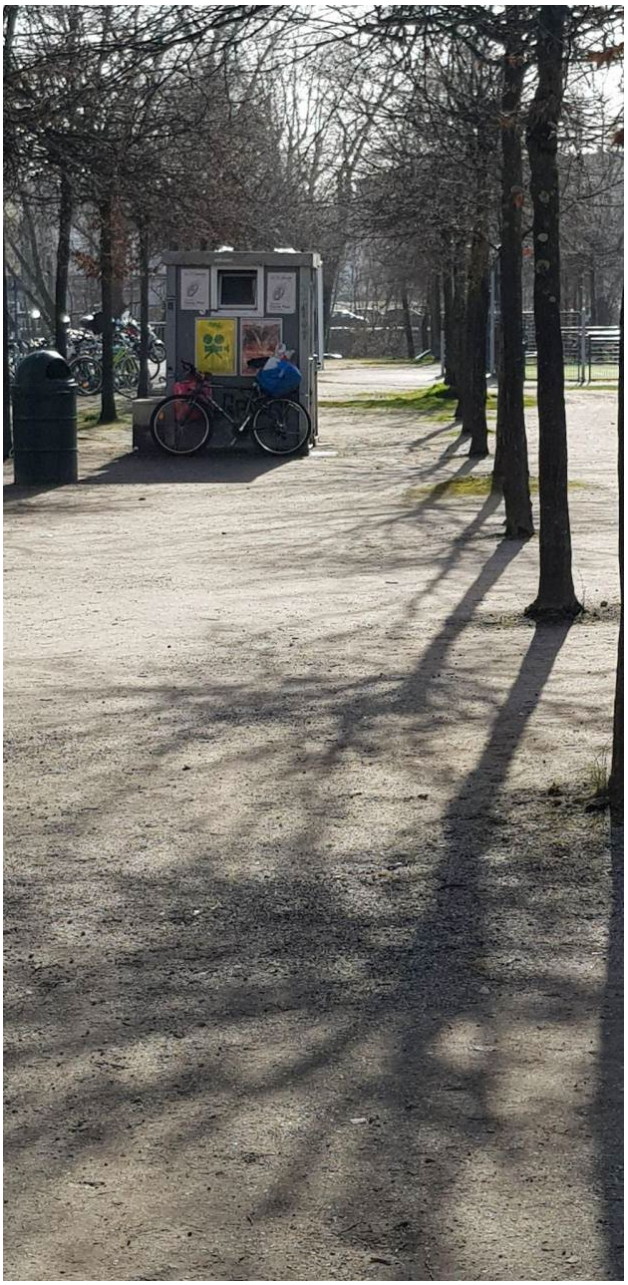
responsable compte sur ces personnes *plus stables* qui solidifient l'équipe de bénévoles. Elle débutera tout bientôt.

Elle revoit Abir, l'homme algérien, il lui dit juste le mot *Hymen,* l'espoir, il faut garder espoir. En partant elle le recroise avec un ami. Elle s'arrête. Il lui raconte qu'il a travaillé près de dix ans comme stagiaire dans un lieu d'accueil d'urgence, sans avoir pu obtenir de papiers, en ressort une sorte d'amertume *j'ai l'impression d'avoir été utilisé, je ne comprends pas ce qui s'est passé.* Il lui montre aussi fièrement une carte AVS qu'il sort spontanément de sa veste, en lui disant *elle est du côté du cœur* . Il attend d'avoir ses papiers pour retourner au pays, voir sa femme, ses enfants qu'il a laissés il y a longtemps. Son ami d'une voix douce traduit certains mots quand Abir bute sur l'impossible traduction. Il parle aussi à la fille du temps. *Le temps passe lentement quand on n'a rien à faire. L'histoire qu'on aimerait raconter ce n'est pas d'avoir à manger et où dormir, c'est d'avoir des papiers pour travailler, une maison. Quand on n'a pas de travail, on ne sert à rien, on n'a rien à faire.*

Je commence à travailler bénévolement le 22 mars à 7h du tam. Je suis encore fébrile.

Elle passe vite voir Lucien qui lui redit sa plainte devant *l'invasion des mahométeins, à cause d'eux on ne peut plus manger de la choucroute, à la place on a de la soupe de Rutabaga.* La cloche sonne. Il dit *elle s'est déjà arrêtée plein de fois, c'était une catastrophe, je savais plus où j'étais.* Il dit *ah oui on n'a pas encore parlé de la Recherche du temps perdu,* la fille lui demande s'il serait d'accord d'en parler une fois. *Bof* il dit *j'aime pas trop les babillages.* Pendant ce temps plusieurs personnes passent lui amener une brique de lait, des biscuits, du pain.





Il dit qu'il reçoit beaucoup de visites, mais *le problème c'est les sacs, c'est lourd à porter tout ça.* Dans les toilettes publiques, il reste si longtemps qu'elle finit par repartir. Elle attend longuement, puis renonce.

16 mars, 20h, la fille croise Jack dans les rues basses, il ne la voit pas. Elle est à vélo, elle passe son chemin avec toutes les questions que ce geste fait émerger dans sa tête. Peut-on se laisser le droit de l'esquive, et si elle l'avait salué, à 20 heures dans ce froid, comment aurait-elle négocié la responsabilité de le laisser poursuivre sa soirée puis sa nuit dans ces conditions ? Est-ce un devoir minimal que de lui proposer gîte et couvert ? Quel engagement face à de si grandes disparités ?

Le samedi matin, Abir vient prendre son café à l'espace de distribution, elle croise à nouveau son regard qu'elle trouve si doux. Elle lui dit : il fait froid. Il dit : non j'ai chaud. Elle remarque sa petite couette blanche qui dépasse de sous son bonnet.



Bob sort les cônes à l'extérieur et les lignes de craies pour respecter les distances et que la file ne déborde pas sur la rue. Partout il faut respecter les distances. Distance !

Tous les lieux d'accueil dressent leurs maques de distanciation à l'extérieur, certains avec des cônes disposés sur le trottoir, d'autres des lignes plus ou moins pérennes, avec du scotch parfois, d'autres des barrières couvertes ou non, souvent les tickets font office de place à prendre dans la queue.

Parfois un ou une professionnel-le régule la file, d'autres fois les Securitas veillent. Cela n'induit pas les mêmes relations. Les Securitas tiennent une posture elle aussi distancée, leur uniforme déjà atteste d'un rappel de la règle sécuritaire, qui n'engage pas sur un plan familier, celle-ci marquant un principe moral, de justice. Les personnes régulant la file, le plus souvent des travailleurs ou travailleuses sociales, doivent composer sur deux registres avec tact. À la fois maintenir un principe de respect d'une règle sensée protéger la cité, et favoriser une fluidité de son avancée, à la fois tenter, notamment par des petits noms amicaux, des salutations personnalisées, de très brèves conversations ; de ne pas seulement ramener le lien, la plupart du temps établi de longue date, à une simple formalité.



201



Dans la petite salle où les personnes viennent chercher les sacs de nourriture, de nouvelles modifications encore, l'endroit ressemble de plus en plus à une petite épicerie de village. On a rajouté encore des mots sur les étagères

Ne prenez que ce dont vous avez besoin ; partagez avec tous

La diversité à la petite épicerie s'amenuise au fil du temps, les stocks sont de moins en moins importants. Cela a des répercussions sur l'accueil, on ne fait plus de sandwiches salés le samedi, seulement de la confiture. Il y a parfois des invendus de boulangerie qui viennent quelque peu enrichir les propositions, mais cela reste rare. La tâche de la fille postée devant les étagères en devient particulièrement délicate. On lui a dit de veiller à ce que les personnes ne prennent pas plus d'un produit par rayonnage, les négociations sont constantes, les demandes d'échanges, de surplus permanentes. Les sacs de légumes ne sont pas proportionnés à la taille de leurs usagers et usagères, ils sont identiques pour une famille ou une personne, ce qui crée aussi des plaintes. Les gens choisissent mais le choix est restreint, chaque semaine davantage, les Lieux manquent d'approvisionnement. Le sentiment de limitation des parcours et des liens, due à la COVID-19, a tendance à se répercuter dans la difficulté à devoir supporter une frustration ajoutée, les personnes râlent, réclament, s'indignent.

La file est toujours le lieu de tensions à fleur. Une bagarre éclate. Malou et un autre homme se frappent au visage. L'un saigne, l'autre cogne. Les cônes voltigent. Des personnes s'interposent, les insultes fusent en cris, ils n'arrivent pas à les arrêter. Papyrus sort, tente de maintenir l'homme avec plus de force, mais il ne se laisse pas enserrer. Lionel dit *exclu d'appeler la police avec toutes les plaintes qu'il y a déjà eu.* La file à côté ne bouge pas, plusieurs personnes continuent d'attendre sans véritablement modifier leur posture, mais on sent une certaine tension. Les gens s'écartent un peu. Contenir ces personnes qui attendent alors que les conditions météo sont redoutables, est difficile. La moindre manifestation de plainte ou d'impatience modifie toute l'atmosphère, mais les personnes semblent aussi être habituées, elles ne réagissent pas trop. Malou vient trouver la fille, il l'appelle Clémentine, elle lui dit qu'elle a eu un peu peur. Il l'enlace et lui répond *c'est pour vous que j'ai fait ça.* Lionel lui réserve chaque semaine un fromage qu'il met de côté pour lui spécialement, c'est un voisin du quartier, il habite juste en face du point de distribution. Selon lui, il a *défendu l'institution*, jusqu'à la bagarre, pour préserver ce qui est aussi *son espace.* Manifestant par-là même un certain devoir de protection, engageant son propre corps vis-à-vis de ceux qu'ils estiment comme des proches et pour lesquels il se doit d'engager son honneur.

Toute une série de négociations s'effectuent, des petits chapardages se font aussi une fois qu'If a le dos tourné : une dame prend une salade d'un autre sac, un homme échange les courgettes et en ajoute une dans son sac. La même femme prépare chaque semaine le même scénario, elle ne prend rien à toutes les étagères qui précèdent celle où elle entrera en marchandage. Un monsieur prend du riz en plus, en douce et l'échange à l'extérieur avec une compatriote plus âgée. Les étagères sont bien moins pleines au fil des semaines, on y ajoute quelques petits produits hétéroclites au fil de la matinée, pour qu'elles ne soient pas complètement vides.

22 mars, Abir a l'air content, la fille lui sert un bon café. Elle lui dit tu veux du sucre, du lait. *Il dit non tout seul, comme moi. Tu viens vendredi au Lieu ?*

Retour sur le choix des denrées

La possibilité donnée à choisir ses produits invite à plusieurs ambiguïtés. Certaines demandes supplémentaires sont acceptées à certain-es d'autres sont refusées. Si les produits sont rendus visibles, la plupart du temps les personnes qui viennent chercher leur sac en demande davantage,

ou profite des brefs temps de parole pour négocier des échanges ou même tenter de différer leur avoir pour la semaine prochaine, *si je ne prends pas les pâtes aujourd'hui, tu me gardes le chocolat pour samedi prochain*. La figure du consommateur reste stable, il choisit le meilleur pour lui-même et toujours selon des standards de la consommation personnelle : le plus gros, celui qui a le plus de valeur, le plus rare. Reste toujours difficile cette capacité de se restreindre aux limites explicitées ou de ne pas échanger des produits pour d'autres en apparence meilleurs, Colette sort un artichaut de son sac qui ne lui plaît pas et en reprend un autre dans un autre sac, plus gros. Julien demande systématiquement s'il peut voir ce qui se trouve dans les caisses au-dessus des étagères, Pablo s'énerve car il ne reste plus rien sur les étals et rappelle aux personnes qui servent qu'elles doivent absolument dire non, *il faut rappeler strictement la règle d'un produit par ligne*. Il dit *qu'il faut donner la même chose à tout le monde*. Alors qu'If, lui affirme qu'il faut tenir compte des besoins différenciés de chacun-e. Cette manière de faire ne s'aligne pas à une égalité qui ferait justice, il dit qu'il faut regarder en fonction du contentement de chacun et pas seulement donner à chacun pareil. *Certains se contentent de ça, d'autres il leur en faut plus pour être apaisés, c'est selon, il faut alterner*, il opère finement cette distribution ajustée, tout en rendant invisible aux autres ces petites modulations qui opèrent en cachette pour ne pas créer des contrariétés. Ces équilibrages sont aussi modulés en fonction de la matinée, plus le jour avance, moins il y a de produits et les négociations sont moins souples. La fille et d'autres distribuent certains produits supplémentaires aux personnes connues, un fromage et du pain à Jack, des œufs à Alban, un litre d'huile à Massec, de la viande réservée pour Milo, ou un jus de fruit à Anne. S'instaure un régime de privilèges par rapprochement aux personnes de l'espace d'accueil, ces petits arrangements créent aussi des liens de familiarité et s'opposent dès lors à une justice qui met à distance égale toute et tous pour en respecter son principe. Ce geste vient aussi traduire la difficulté des accueillant-es, pour qui il reste toujours compliqué de se restreindre à donner, de refuser ou de revêtir un rôle de contrôle. Notamment car le manque d'aliments livrés est un constat relativement nouveau. Dans les supermarchés, les étals vides sont des scènes rares, le propre des espaces de consommation étant de mettre à disposition des stands toujours abondants, même si en temps de pandémie certaines restrictions sont aussi apparues. Ici les livraisons de Partage ou les invendus de quelques boutiques, sont de plus en plus limités et il reste particulièrement douloureux d'accepter l'impuissance ou la limitation dans un espace dédié au don pour les plus précarisés. Au-delà d'une dimension très libérale que procure le choix – et qui à la fois met en concurrence les consommateurices au vue des aliments limités mais aussi souvent dans l'embarras car le choix est très restrictif – les produits laissent aussi s'inviter des histoires particulières, cela rappelle les bons moments de partage autour de quelques denrées, la mémoire des enfants plus jeunes, les attentions spécifiques pour les petits-enfants pour lesquels on pourra réserver des biscuits ou des friandises choisis spécialement pour le jour de leur visite et dès lors laissent également surgir toute une série de récits « qui consolident et attestent une base affective et viennent enrichir les trames narratives qui alimentent les échanges verbaux quotidiens »[694]. En parallèle aux conventions de parcimonie, une certaine routine s'instaure avec des régimes privilégiés desquels il reste très difficile de revenir en arrière si un écart a été donné une première fois : la petite vieille à qui on a laissé un jus de fruit le réclame chaque semaine, Elo à qui on donne un litre de lait supplémentaire et pour lequel on met toujours de côté des Kitkats s'il y en a, la dame qui amène ses vieilles pâtes et qui demande des petits suppléments, le monsieur qui demande toujours un litre d'huile d'olive, la dame pour qui on garde de la lessive, la dame qui a toujours droit à une carte d'achat en fin de parcours, le fromage mis de côté pour un voisin, le miel réservé pour Sami, etc.

[694] Breviglieri, M., Attia Landoulsi, I. (2016). Gestes publics d'appropriation et phénoménalisation progressive d'une ambiance. Autour d'une source sacrée intégrée à la réhabilitation d'une médina (Tiznit, Maroc). Ambiances, tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances. *Volos*. 105 – 110, p.109.

On dit souvent à la fille, *mais viens, viens toi car tu connais ce que j'ai besoin.* Ainsi se déploie une manière de traiter les demandes qui prennent en compte les besoins de chacun, mais instaurent aussi une sorte d'inégalité assumée. On privilégie les désirs singuliers des personnes, mais en contrepartie, il y aura alors à instaurer des limites qu'il faut négocier hors de la sphère publique – les petites attentions doivent se composer dans l'arrière-scène, en cachette sinon elles donnent voix à des sentiments d'injustice – et pareillement tenir drastiquement le cadre pour les autres, d'autant depuis le moment où les produits semblent manquer. Ainsi les personnes privilégiées sont souvent celles qui font preuves de tact dans la demande, qui ne se font pas trop insistantes, qui engagent une conversation, celles qu'on connaît depuis longtemps, celles qui sont plus âgées, celles qui ont des enfants, etc. Les personnes prennent systématiquement plus lorsque les serveurs tournent le dos, le petit surplus apparaît comme une petite victoire sur le manque, elles le disent, il n'y a jamais assez pour contenter l'attente. Barthélémy dit qu'attendre laisse toujours la possibilité d'un mécontentement, attendre n'est pas seulement l'espoir d'advenir, c'est aussi la considération d'un espoir déçu, il dit *un homme sain est toujours un malade qui s'ignore*, comme s'il fallait toujours rester lucide et vigilant et ne pas trop attendre de demain. *Attendre il dit, c'est le possible de l'impossible.*

Je réitère mes dérives dans la ville, je passe beaucoup de temps à attendre, assise çà et là dans les espaces hors institution fréquentés par les personnes usagères des lieux d'urgence que j'ai appris à reconnaître. Certains visages me sont déjà connus par côtoiement direct, mais toute une série de signes me les rendent aussi familiers, ceux-ci tiennent surtout à l'allure, son rythme, aux objets transportés souvent dans un sac à dos ou un caddie, aux manières de rester assis longuement sur les bancs grignotant leur reste de repas, manipulant un journal ou des cigarettes plus ou moins consumées, prenant part par intermittence aux jeux d'échecs, se postant discrètement dans les étages de l'université ou à la bibliothèque ; à leur regard qui semble perdu dans le vague sans doute par manque de prises dont ils pourraient se saisir dans l'espace urbain, à leur corps que je sens éprouvé, à leur visage souvent marqué par le froid et le manque de sommeil, à leur manière de circuler sous les effets de l'alcool, etc. Pendant un petit tour au parc, j'observe longuement un monsieur se reposer sous un arbre, il dort sous une branche-refuge, son sac de couchage sous la nuque. Quand je passe la semaine d'après, les branches ont été coupées et l'habitat temporaire alors détruit. Jamais je ne reverrai l'homme. La branche ne repoussera pas. Les petits refuges s'amenuisent dans toute la ville, même les plus modestes.







Alors le corps se lève et se remet en marche

A quinze heure trente ici
Ou là.

Zinnia l'accueille dans le nouvel espace de bénévolat, qu'on appellera encore le Lieu, y revoir Abir crée une continuité entre les espaces. Zinnia en organise la visite, lui propose de se faire un café. Elle lui montre la salle de repas, la salle des travailleureuses sociaux (t.s) à l'étage, *là où se font les suivis*. Il y a une grande tente à l'extérieur qui permet d'attendre à couvert, mais sous la tente est tracé un parcours fléché avec des barrières, l'espace est dessiné pour rythmer les passages, elle lui explique que les personnes doivent suivre la file, qu'il s'agit de les servir sans que les gens

n'attendent trop. Le désinfectant obligatoire est à l'entrée également. Zinnia l'emmène dans le sous-sol du bâtiment, là où il y a la cuisine et où il faudra préparer les sacs. La fille partagera ce travail avec une retraitée et deux civilistes. Les éducs ne s'y mêlent pas. On enfile dans des sacs compostables : une bouteille d'eau, un couteau, une assiette, une serviette, un beurre, une confiture, une pomme, deux tranches de pain frais commandé à L. On organise une petite chaîne pour réguler le travail, chacun enfile un produit dans le sac et le passe au prochain. La cadence est rapide, on travaille avec des gants. Zinnia lui montre aussi un petit casier où elle pourra déposer ses affaires, et lui prête un cadenas. La salle des professionnel-les n'est pas accessible aux bénévoles, qu'on appelle auxiliaires. Les auxiliaires sont la plupart du temps des personnes en réinsertion ou plus souvent encore, des personnes qui vivent en abri d'urgence ou même dans la rue. Zinnia lui montre néanmoins certains produits que seul-es les t.s. distribuent sur demande, du dentifrice, savon, brosse à dents, etc. elle dit à la fille *je te montre car tu as un peu un autre statut*.

> Je croise une collègue de l'école qui vient pour faire des entretiens sur l'alimentation. Les entretiens sont rémunérés 30 francs. Je ressens une certaine gêne à me trouver sur « le même terrain », ils viennent repartent, c'est quoi comme espèces de chercheurs, pourquoi je n'arrive pas à leur donner un nom ?

La fille passe la matinée au service du thé et du café. En arrivant les usagers et usagères déposent leur ticket de petit-déjeuner dans une soucoupe en fer, on les triera et les comptabilisera en fin de service. Il y a de la crème, des sucres, des touillettes, du lait à discrétion. Ici ce n'est pas limité. Les gens défilent, la cadence est rapide, c'est un peu comme à la caisse, il faut circuler, on n'a pas le temps de discuter longuement. Les échanges de mots se limitent à prendre des nouvelles, à répondre aux demandes du service : sucre, lait, etc. La fille découvre de multiples visages connus de son lieu de bénévolat du samedi. Cela crée facilement des temps plus familiers entre eux. La file d'attente est fluide, peu de femmes viennent prendre leur petit déjeuner. Une jeune femme néanmoins vient se resservir huit fois d'un thé au lait. Des vieilles dames viennent surtout pour faire causette. Les civilistes disparaissent par intermittence, la fille se retrouve régulièrement seule avec la dame retraitée elle aussi bénévole. A la fin du service la fille reste seule à l'étage, tout le monde a disparu et personne ne lui a expliqué la suite des opérations. On finit par lui dire que c'est fermé et qu'il faut descendre à la cuisine, vite. En bas, c'est le coup de feu, on doit chauffer les pizzas, conditionner les barquettes, les sacs à transporter. Il reste peu de temps avant le premier service, ça circule dans tous les sens, l'ambiance est lourde d'agitation. Zinnia lui dit *je me demande s'ils se rendent compte de tout ce que l'on fait pour eux*.

La semaine prochaine il faudra déménager pour la troisième fois depuis le début de la pandémie, ce sera dans une grande salle communale mais bien plus excentrée que cet espace-ci. Cela nécessitera donc encore de transporter tout le matériel, les frigos, les armoires pour conserver les plats au chaud ainsi que tous les ustensiles du quotidien pour le service. Les équipes sont usées. Plusieurs usagers et usagères ne viendront plus.

La chaine de remplissage des sacs fonctionne à vive allure. Une personne met la bouteille d'eau, l'autre une assiette, un couteau, une serviette, du beurre, de la confiture, l'autre le fruit, la dernière le pain et ferme le sac. On se passe les cornets comme dans un travail à la chaîne. Il faut que les mouvements soient coordonnés entre eux. On se trompe parfois, notamment dans le comptage des sacs, on omet de mettre le pain ou le beurre et on sait déjà que cela aura pour conséquence de faire monter une certaine indignation des usagers qui crieront à l'injustice découvrant qu'il leur *manque* quelque chose, ils diront qu'on *a fait exprès*.

Le service a repris, la cadence est toujours aussi vive. Une majorité de messieurs attend, certains semblent presque se fâcher s'ils doivent attendre un peu devant les tables ou surtout si on ne comprend pas tout de suite ce qu'ils désirent. Les masques n'aident pas à une compréhension

réciproque. On tente d'interpréter, notamment car les habitudes des réguliers sont connues. On sent la peur aussi être au cœur de l'accueil. La moindre toux, le moindre éternuement laisse craindre l'installation du virus et sa diffusion dans tout le collectif.

Le café ici, contrairement au samedi, est servi non sucré, des sachets sont distribués si besoin. On donne plus facilement les produits demandés qu'au lieu de bénévolat du samedi où les sacs sont très standards et les suppléments davantage contrôlés. La fin du service est toujours chaotique, il faut aller très vite car tout de suite s'engrange la préparation de midi.

Mars 2021. Le retour des vacances montre beaucoup de désorganisation dans la préparation des sacs, les civilistes manquent, des bénévoles sont absents et la plupart des auxiliaires ont déserté ce matin, alors que la cadence est particulièrement soutenue. Il faut anticiper les cafés afin que la queue ne soit pas trop importante, l'attente dans la file amène de plus en plus vite des frictions. Les gens en ont marre des files. Les yeux sont exercés à reconnaître la personne qui arrive afin d'anticiper ses demandes que l'on connaît par habitude, cela ouvre aussi hormis le temps gagné à une certaine reconnaissance de chacun, on sait qui prend trois sucres, deux crèmes, un double espresso… une peu comme au café du quartier avec les habitué-es. Mais parfois les règles du service changent en fonction des responsables, ce qui n'aide pas à l'organisation de travail : parfois est donné le droit d'ajuster la température du lait, parfois les touillettes, le sucre et la crème sont à disposition, parfois tout est au bar, parfois les bénévoles reçoivent la consigne de limiter les services, parfois on fait *comme ça vient*, certains jours une petite clochette est secouée pour annoncer la fin du service, parfois c'est la voix d'un éduc ou la lumière qu'on éteint. Ces changements réitérés, malmènent massivement les coordinations dans l'équipe, les gestes se désajustent, hésitent, choisissent des voies en désajustement avec la consigne du jour.

La clochette ne plait pas, *eh tu crois qu'on est comme des moutons* ?

Les personnes sont particulièrement contentes depuis que le service *a vraiment gravi des échelons* en servant du café avec la machine professionnelle. Il y a de la *crema*, comme au bistrot.

3 avril, au cœur de la file, samedi Lucien hurle car Bob a eu le malheur de laisser passer une personne devant lui. *Pourquoi on fait passer cette dame avant moi ? c'est à cause d'eux qu'on n'a plus de place ici, à cause de tous ces mahométens, avant on avait aussi la messe le dimanche, maintenant tout ça c'est fini.* Bob dit de ne pas servir ce monsieur s'il se montre aussi irrespectueux, il avait fait passer la dame avant car elle semblait souffrir du genou. Lucien ne se calme pas, il tient à peine sur ses jambes enflées par le froid, mais il hurle, hurle. Encore une fois, il porte la faute sur l'étranger.

Plusieurs têtes connues de la fille réapparaissent régulièrement, les mêmes personnes fréquentent les lieux où elle travaille. Abir qui vient manger avec son casque de vélo *Comme ça on est bien protégé* , Kari qui redemande en douce des crèmes et des sucres pour la maison et qui le samedi vient chercher ses cornets, Enebro qui la salue en se remémorant des moments de samedi dans l'autre espace de distribution, Le Jack, des sous-sols de l'uni qui lui explique qu'il est retourné dans la forêt et qu'il la remercie pour son texte *ça m'a fait un truc, il faudrait poursuivre*, Barthélémy qui lui raconte brièvement des moments d'audience et de l'argent qu'il va enfin toucher ce qui lui permettra d'éponger partiellement ses dettes, Saule qui vient juste pour *le bon café,* Javier, le monsieur hispanophone du samedi qui vient manger ici tous les midis qui lui raconte qu'il est à Genève depuis 25 ans, qu'il travaillait dans un restaurant à Anières, mais que sa retraite ne lui permet pas de vivre. Ce temps du service permet à la fille de nouer ces liens qui se réitèrent et s'entrecroisent entre les différents lieux d'accueil, retissant une continuité entre les espaces tant dans le parcours des usagers que dans celui de la bénévole. Abir lui ayant apporté des dattes un samedi dans un autre espace d'accueil, recevra des Mammouls aux noix et à la fleur d'oranger, faits par elle spécialement

pour lui. Ils parleront alors du temps des familles en Algérie où la pâtisserie fait office de support premier d'hospitalité, avec le thé, du moment où notamment les femmes confectionnent aussi ensemble les sucreries du Ramadan. *Ça fait longtemps que je n'ai plus mangé cela mais je ne crois pas que le nom soit des mammouls*. Aloa à côté cherche sur internet les noms en français des pâtisseries qu'il aime particulièrement. Ils discutent des sucreries, il lui raconte que chez lui on prend ce temps pour se rassembler, préparer les gâteaux tous ensemble pour la fête du soir. Offrir des petits gâteaux est une manière de faire connaissance.

Le 31 mars, plusieurs hôtels qui se sont transformés avec la pandémie en accueil d'urgence vu le manque de touristes, annoncent qu'ils mettent des chambres à disposition des réfugiés ukrainiens, cela créée de nombreuses indignations. Les gars râlent, *comment est-ce possible de débloquer en si peu de temps des espaces qu'on nous avait interdits en nous disant toujours la même rengaine, y'a pas de place, y'a pas de place, et tout à coup les places elles sont là comme par miracle.*

17 avril, elle donne le texte à Barthélémy, « Le nègre errant » il le prend et l'enfile dans sa veste. Elle pense à ce stade que cet écrit est comme une résolution de la dette de l'ethnographe face au temps consacré à l'entretien par les personnes du terrain. Son idée d'écriture est en plein tâtonnement. Il lui dira plus tard que le texte a enfin motivé son envie de *laisser trace de son histoire pour la transmettre à ses petits-enfants.* Lorsqu'il recroisera la fille à plusieurs reprises dans les divers lieux qu'il fréquente et où elle travaille bénévolement il dira *je suis en dette d'un texte maintenant.* Ce sera un moyen de reprendre le fil de l'histoire à chaque rencontre.

Et vers les collines d'abondance, le regard toujours décalé, l'homme au cardigan velours parcourt d'un seul coup d'œil la plaine aux confins de laquelle s'étend la mer, sinueuse et belle. Il marche vers elle, les yeux aspirés par ses ondulations brillantes.[695]

Aloa et la fille sont au poste du remplissage des barquettes en plastique. Il se souvient des mammouls, dit que c'était bon, mais que maintenant il est certain ce n'est pas tout à fait le juste nom. Il s'agit de disposer dans les trois compartiments séparés, du boulghour, du poulet et de la sauce, des haricots verts. On y ajoutera à côté une tranche de pain, un fruit et quelques petits chocolats. Ensuite les barquettes seront maintenues chaudes dans des fours spécifiquement conçus à cet effet de manière à assurer les deux services successifs, de 11h à 12h et de 12h30 à 13h30. Les gestes doivent être précis pour que la barquette puisse se fermer mais on doit également veiller à ce que soit respectée une quantité égale dans chacune et surtout aller vite. Aloa lui explique précisément comment plier la cuisse de poulet et ajouter de la sauce juste dans le creux de la viande. Seuls les auxiliaires et les bénévoles se chargent du service, les éducs eux sont en salle, supervisent les passages assurant la tranquillité des lieux.

C'est bizarre, se dit la fille que remplir des sacs de nourriture ou disposer les aliments dans les barquettes, ne soit pas partie intégrante de l'accueil ?

[695] Extrait de texte adressé, « Le nègre errant ».

5. Des ambiances mornes

> L'inhabitable : la mer dépotoir, les côtes hérissées de fils de fer barbelés, la terre pelée, la terre charnier, les monceaux de carcasses, les fleuves bourbiers, les villes nauséabondes, l'architecture du mépris et de la frime, la gloriole médiocre des tours et des buildings, les milliers de cagibis entassés les uns au-dessus des autres, l'esbroufe chiche des sièges sociaux […] j'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources : »[696]

Chaque matin lorsque j'arrive dans ces lieux, j'ai la vague, fugace impression d'être soit à l'hôpital soit dans le film de Soleil vert, un univers déshumanisé rendu en sa conception à « stricte composante matérielle »[697]. Cette ambiance contraste avec le vieux rafiot amarré de mon terrain de master, servant d'accueil d'urgence, qui permettait de porter son regard vers l'horizon du lac se laissant imprégner par les odeurs d'algues et de bois, malgré le froid. Il se maintenait à flot, car il nécessitait maintenance et soins continus, multipliait également les passerelles intérieures (plusieurs niveaux et modalités d'usage des espaces) et extérieures (plusieurs ponts dressés vers la ville par des propositions d'ouverture plus large : buvette, concerts, etc.). Les lieux fréquentés ici manquent cruellement de lointain (une architecture qui permettrait des perspectives de vie en donnant valeur de consistance aux éléments matériels du proche) offert par la chaleur d'un espace habité. Les ambiances y sont tristes, les espaces rapatriés à leur fonctionnalité première, c'est-à-dire à la possibilité d'y circuler et d'y bénéficier rapidement des *premières nécessités*. Le monde institutionnel des espaces d'accueil d'urgence ne répond pas au souci des prérogatives qu'il annonce, à savoir l'espace et l'accueil, mais manifeste bien, dans l'oubli des qualités synesthésique d'un espace qui participent aux conditions de l'accueil, « un réel déficit d'habiter ou de la carence d'hospitalité »[698]. Ces espaces laissent en effet en arrière-plan leurs qualités ambiantales, comme si les corps accueillis ici, n'étaient plus dotés d'organes perceptifs et de capacités sensibles, comme si même dans les dimensions de leur accueil, ils étaient réduits à des corps-machines dont il suffirait de maintenir le fonctionnement mécanique. La pandémie certes, attise le sentiment de froideur, l'obligée distanciation, la réitération après chaque occupation de table, de chaise, de sa désinfection, les masques, les gants, les barquettes, l'obligation de ne pas *s'attrouper,* etc. en majorent cette impression de vitalité amoindrie. Mais avant la COVID-19, les espaces ne bénéficiaient pas de qualités d'accueil permettant d'y trouver chaleur. Les lieux restent aujourd'hui dédiés au passage – qui minimise les variations de l'allure et ses ajustements en fonction de l'enveloppe et des rythmes de l'espace investi – et ordonnés par une « grammaire libérale du commun »[699] qui suppose l'accessibilité donnée à un individu capable de respecter ces normes : passer, se contenir, se débrouiller ; elle reste « méfiante à l'égard des attachements trop forts » (*op.cit.*) et agence un accueil conduisant à des modalités d'usages de l'espace circonscrites dans une perspective de n'être vécu que « légèrement » (*op.cit.*).

Si au cœur des villes, les aménagements de la vie contemporaine témoignent conjointement d'une capsularisation de la ville en des espaces aménagés selon une morphologie des rues qui conjuguent des « systèmes techniques les plus sophistiqués (systèmes de climatisation, de circulation, de surveillance) et des techniques d'animation contemporaines (son et lumière, espaces à thèmes, mise

---

696 Perec, G. (2000). *Espèces d'espaces*. Galilée, p. 176-179.

697 Thibaud, J-P. (2006). La fabrique de la rue en marche. Essai sur l'altération des ambiances urbaines. *Flux, 4*(66-67). 111-119, p.118

698 Brevilgieri, M. (2013). De la difficulté à entre en contact. L'enjeu phénoménal d'instituer des espaces sensoriels pour le travail social hors-mur. *Ambiances, Varia*. 1-10, p.7

699 Pattaroni, L. (2016). La trame sociologique de l'espace. Éléments pour une pragmatique de l'espace et du commun. *SociologieS*. §54-55.

en récit des rues) » (Thibaud, *op.cit.*) qui conditionnent pareillement « l'environnement sensible des rues en réduisant la part d'indétermination inhérente aux activités ordinaires des passants » (*op.cit.*), amoindrissant leurs compositions singulières ; les espaces d'accueil d'urgence eux, sont laissés en périphérie de ces technologies, mais sans pour autant permettre d'en faire fructifier leur décalage en des manières créatives et habiles et de les mettre au service de la communauté usagère.



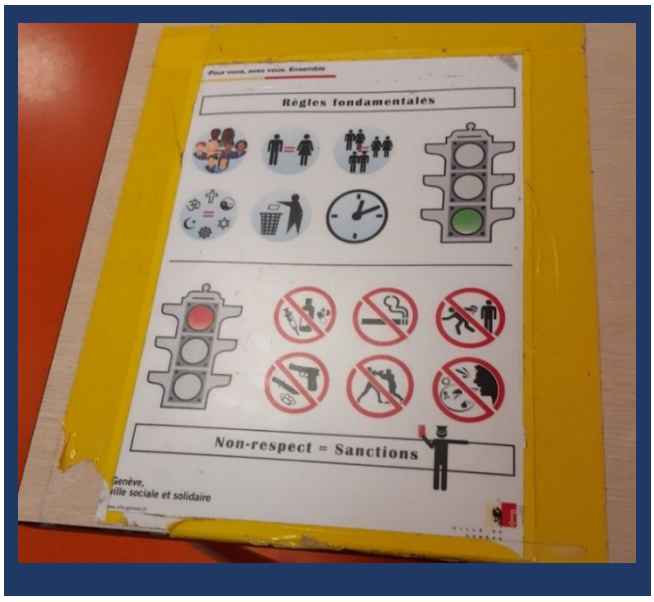
Secondement on voit à l'œuvre, une large extension de l'ouverture des services publics répondant à une adaptation à cette même grammaire tout en se coordonnant rythmiquement à la densité temporelle de la rapidité et rentabilité du temps[700], ayant pour répercussion un travail qui se rend malléable spatialement, acceptant que son activité déborde les murs de l'institution et dès lors se répande dans les espaces usuellement dédiés aux soins des proches, ou encore les serveurs on-line 24/24 qui évincent l'attente aux guichets pour la rapatrier dans le cercle personnel de ce même individu solitaire qui *prend en charge* sa destinée ; les propositions d'accueil des personnes particulièrement précarisées, elles, peinent à mettre à disposition des ouvertures aux horaires élargis sans pour autant perdre une dynamique sous-jacente de mobilisation et de visée de capacitation. Les espaces sont exempts d'invites pérennes où le corps pourrait se délester, se reposer, s'appesantir et bien sûr alors, y laisser des marques d'usages qui signent les premiers résidus de l'attache et d'une mobilisation peut-être alors à nouveau suscitée Ici, il est prioritairement question d'une « atmosphère institutionnelle, notoirement normative, reflétant le relief axiologique de l'assistance sociale. Que le sans-abri puisse être impressionné, troublé ou même gêné par cette atmosphère » (Breviglieri, 2013, *op.cit.*) est sans conteste une des premières manifestations de repli ou de fuite des dispositifs. Beaucoup se plaignent d'une sensation d'être *comme des chiens, comme des bêtes, en semi-liberté, pris pour du bétail parqué, sous surveillance*[701] et y préfèrent la rue ou un refuge précaire à l'aménagement peut-être moins garanti de l'espace régulé, mais dont ils parviennent à y arranger des repères qui marquent une appropriation du lieu et qui contribue partiellement à une continuité identitaire déjà malmenée. Les tonalités d'ambiance des lieux d'accueil restent bien souvent dans une amplitude basse, la luminosité est froide (des néons), les décors dénués d'invites fantaisistes, les volumes particulièrement abandonnés à leur composante de vacuité, le mobilier rappelant les grandes cafétérias industrielles (chaises et tables uniformisées, métal et sols brique, gris et lisses), le partage de l'espace ne permet pas de petits sas où trouver un peu d'intimité ou de convivialité par resserrement et rapprochement, ni même de relaxation par la disposition d'équipement qui permettrait de se laisser porter, de se délasser et s'alléger du poids des objets et sacs, souvent nombreux, transportés avec soi. Tout indique un rappel à la (re)tenue, des assises matérielles proposées jusqu'aux messages qui apparaissent sur les murs et qui signalent systématiquement les

[700] Et notamment à l'invite des enfants, ceux-là même qui réclament attachement et attention mais dont la promesse de devenir s'inscrit dans cette visée d'autonomie et de responsabilité (extension des horaires des crèches, des prestations du parascolaire, du catalogue des activités extra-scolaires et de vacances)

[701] Ces mots sont tirés des temps d'accueil vécus en présence dans les espaces d'accueil et émis des usagers et usagères. Plusieurs autres verbatims ressemblant se trouvent au fil des dialogues écrits dans l'ouvrage.

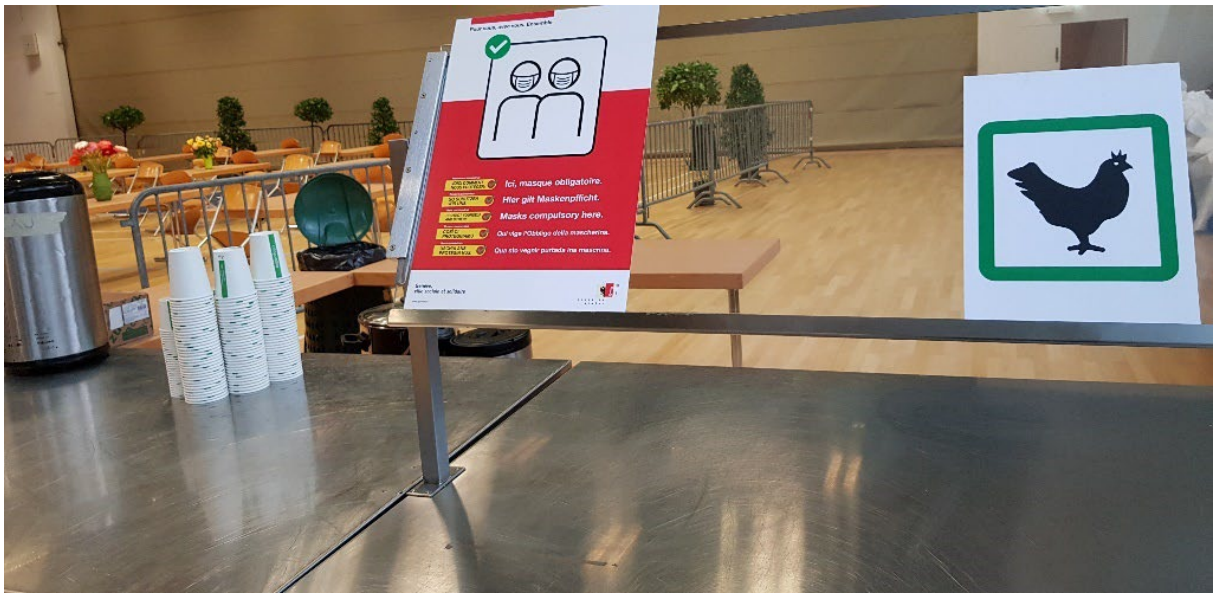
sanctions en cas de débordement ou la réitération des menaces. Bien sûr plusieurs lieux tentent d'ouvrir quelque peu à une considération envers une architecture du soin – notamment les nouvelles constructions[702], mais qui ont pour autant fait table rase des anciens espaces habités dépositaires d'une longue histoire, pour investir les présages souvent peu convaincants du neuf valorisant l'ampleur des volumes à disposition sous l'autorité d'un « urbanisme programmatique »[703] – ou à des compromis faisant cohabiter plusieurs échelles de grandeur (incluant la possibilité d'un rapport familier à l'espace). Malgré ces modérations rares, une grande majorité des espaces d'accueil conserve ces agencements, notamment car ils permettent d'éviter certains troubles alors provoqués par la perturbation de l'espace pensé comme « un *territoire*, c'est-à-dire une aire clairement délimitée – une zone, un quartier – rapportée à un ensemble de *représentations* – ou plutôt de *grandeurs* – et de *pratiques* collectives » (Pattaroni, 2016, *op.cit.* §50) qui ici se restreignent à une désingularisation et une optimisation de l'usage au plus grand nombre et privilégiant alors des compositions sans aspérités, vidées de particularités ou de prises, et dès lors aussi privées de leur diversité possible d'usages et de leur articulation vers « un commun par affinité fondée sur la mise en partage 'd'affinités personnelles à une pluralité de lieux communs' »[704]. Plusieurs usagers me signifient qu'ils ne *s'y retrouvent pas*, là résume bien cette barrière qui empêche d'occuper pleinement les lieux, d'y être *à l'aise* et où reste permis un certain investissement personnel qui fait sentir qu'*on se les approprie un peu* sans qu'ils constituent néanmoins un réel chez soi.

Ce matin une des travailleuses sociales a acheté des fleurs et me dit qu'elle *a tenté de rendre l'espace un peu moins froid*. Son initiative, personnelle, bien que témoignant d'une prise en compte de ces variations infimes qui structurent pourtant en profondeur les qualités de l'accueil, peine pourtant à *faire le poids* dans l'immense machine institutionnelle qui ne cesse ici de rabattre dans les lisières du détail insignifiant ces modulations fines, notamment car elle privilégie (légitimement en regard du manque de moyens et de présences humaines à disposition) la fonctionnalité des lieux.



Je peine moi-même à trouver un rapport « d'enjambement, d'enveloppement, d'empiètement »[705] avec le lieu qui me permettrait de texturiser le temps vécu, d'y façonner des contrepoids à cette neutralisation généralisée.
Ici les services s'alignent, les barquettes s'alignent, les tickets s'amoncellent dans la bassine en inox, je ne parviens pas à souffler, la chanson de Brel revient en litanie
« Au suivant ! »

[702] On pense ici par exemple au nouveau lieu d'accueil de l'Armée du Salut : Le Passage ouvert en 2022, laissant derrière lui l'accueil de nuit, ou le nouvel Atelier Galiffe, ouvert en 2023, laissant aussi des locaux bientôt détruits : les « Ateliers Galiffe ». Voir à ce propos la dernière partie de la thèse.
[703] Amphoux, P. (2022). Pour un urbanisme de l'incertitude. *Raisons présentes. 2*(222). 49-57, p.49.
[704] Thévenot, L. (2014) cite dans Pattaroni, L. (2016). La trame sociologique de l'espace. Éléments pour une pragmatique de l'espace et du commun. §57.*SociologieS*.
[705] Thibaud, J-P. (2018). Vers une écologie ambiante de l'urbain. *Environnement urbain. 13*. 1-18, p. 11.



A quand sera *remise en circulation* la question d'une prise en compte et d'une reconnaissance aux « phénomènes de basse intensité qui rendent un espace habitable et hospitalier ? » (*op.cit.* p.13). On fait comme si l'espace n'était qu'une boîte dont les usagers et usagères seraient hermétiques à ses bords, insensibles aux matériaux qui le constituent, étanches aux ambiances qui y émanent et aux variations que leur usage même influence et transforme.

Comme si l'espace n'était pas un véritable « ordonnancement relationnel d'entités vivantes et de biens sociaux »[706].

Comme si l'espace présenté ne devait répondre qu'à un seul type de biens, celui d'un dispensateur mécanique de nourriture dévitaliséE (car lorsque la nourriture arrive il s'agit bien comme il est écrit sur les emballages, de la « revitaliser ») à des corps eux-mêmes envisagés comme des automates et où se coordonnent alors dans l'ordre institué de la circulation indifférenciée, des mouvements ajustés aux flux incessants, sans possibilités de prise et dès lors sans réelle capacité de maintenue.

Et ce notamment car il n'autorise pas un « maniement tâtonnant et exploratoire des choses familières »[707] permettant alors de favoriser le développement « des savoir et des alliances intimes, des habiletés qui, pour certaines, sauront trouver une reconnaissance publique » (*op.cit.*) et augurant alors « un sens identitaire que nous pouvons nommer personnalité » (*op.cit.*). Dans la froideur et l'impossible sentiment de détente en ces lieux, impossible également qu'ils « suscitent de manière diffuse, sans faille et sans autorité, une quiétude susceptible de modifier les états du corps, ne serait-ce que de manière subtile »[708].

Comme si les corps n'étaient pas spatialisés et *spatialisant.*

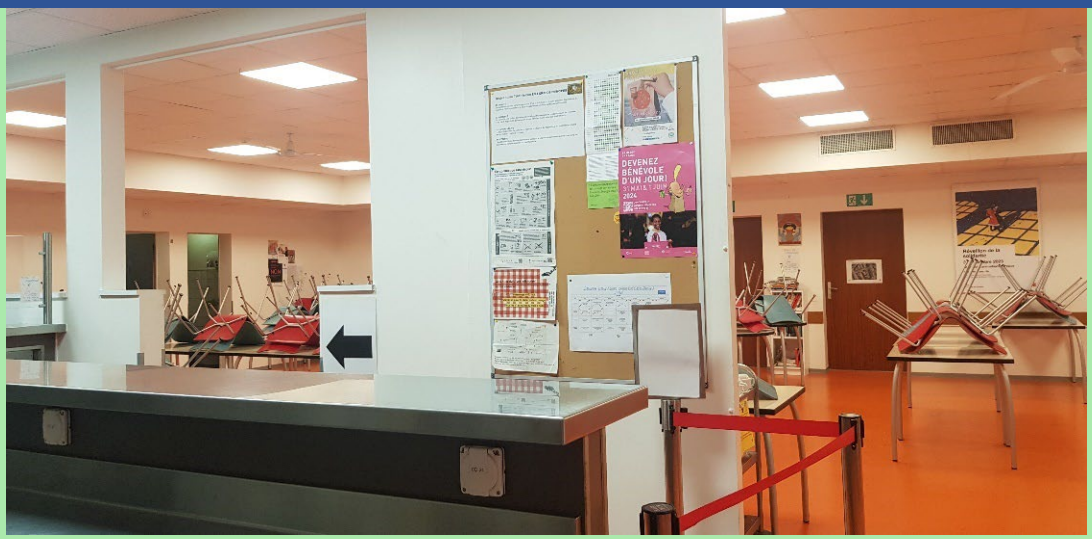
---

[706] Löw, M. (2018) citée dans Pattaroni, L. (2016). La trame sociologique de l'espace. Éléments pour une pragmatique de l'espace et du commun. *SociologieS*. §9.

[707] Breviglieri, M. (2006). Penser l'habiter, estimer l'habitabilité. *Tracés. 23*. 9-14, p. 10.

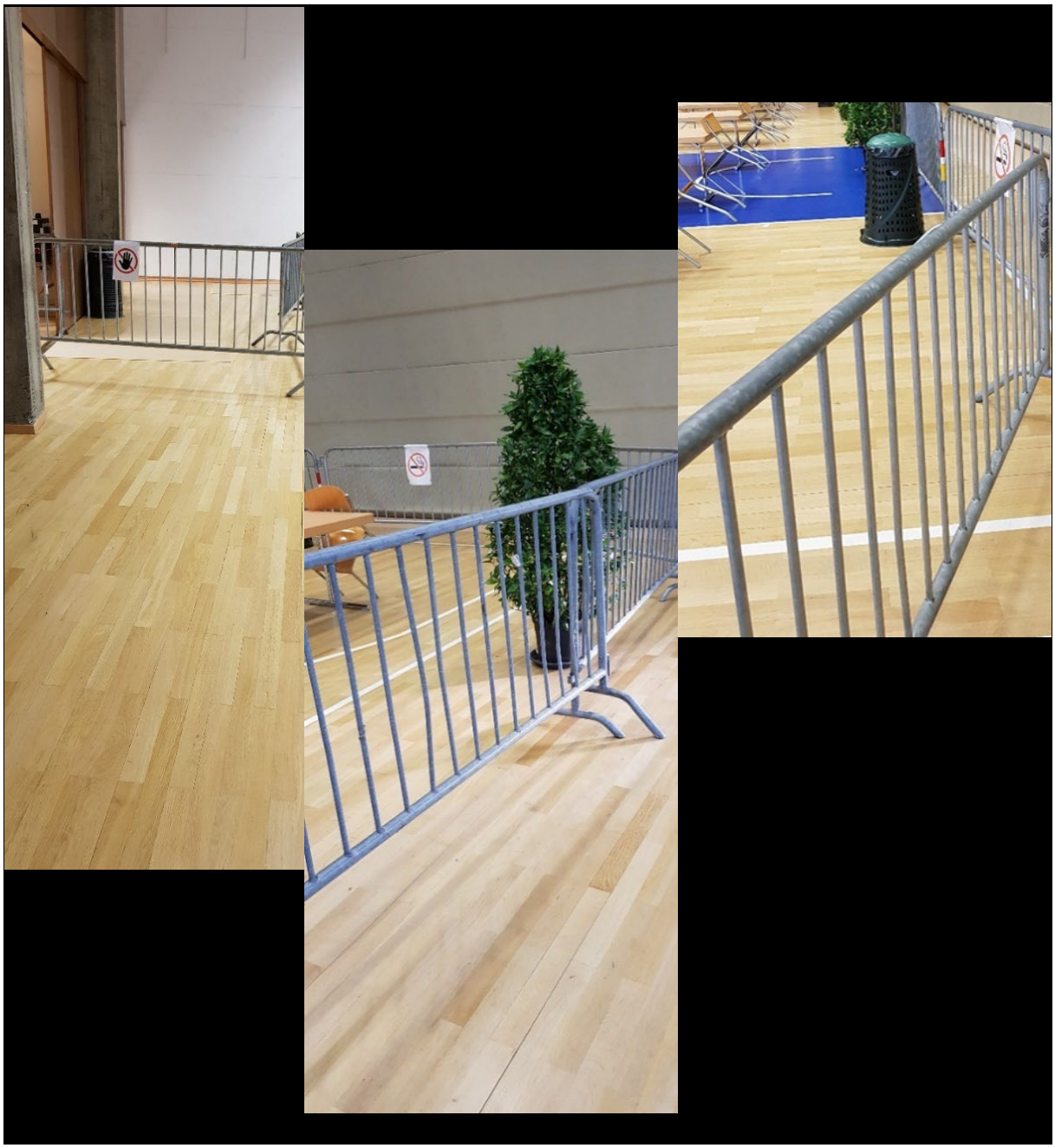
[708] Grout, C. (2012). *L'horizon du sujet. De l'expérience au partage de l'espace.* Collection Essais la Lettre volée, p. 67.

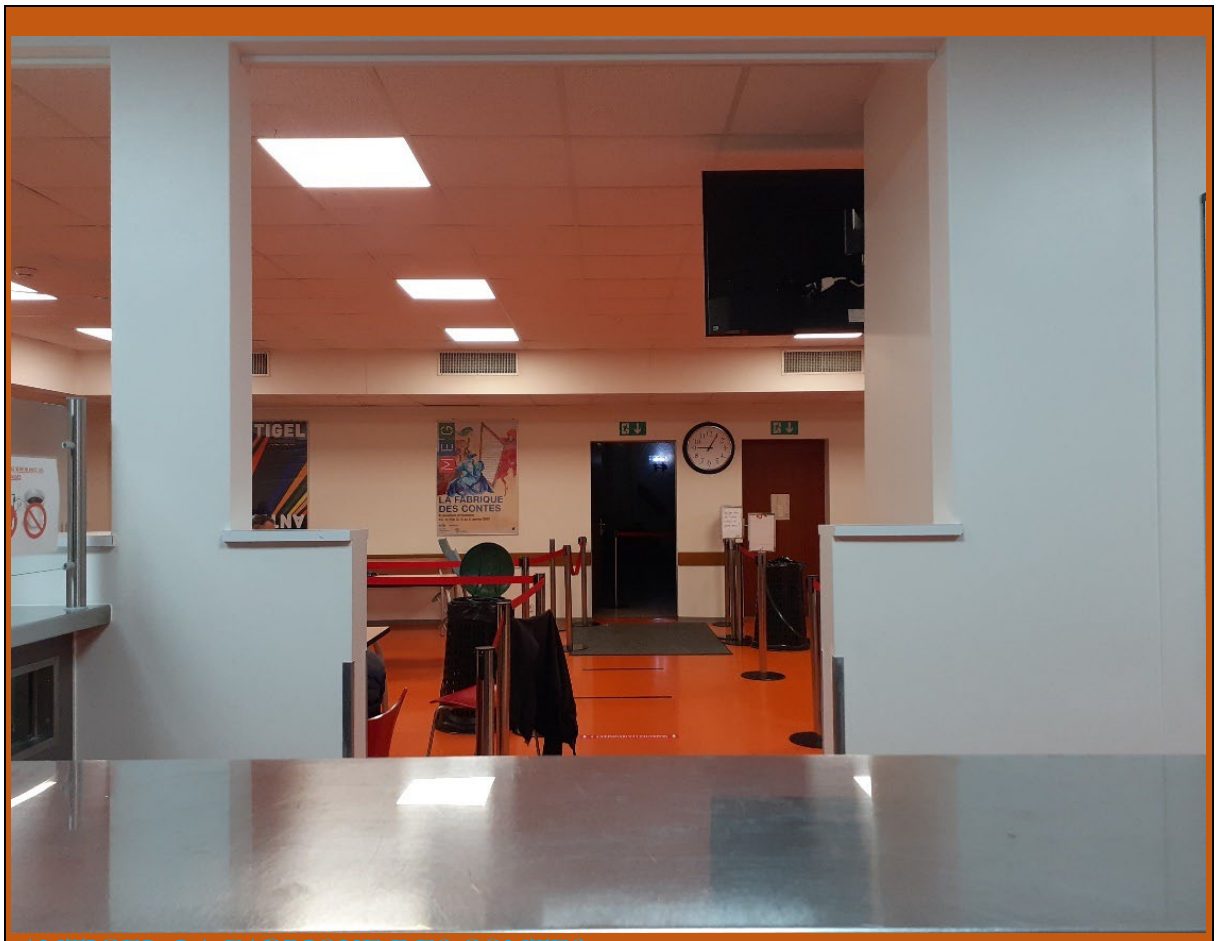

IN
out


DEVENEZ
BÉNÉVOLE
D'UN JOUR!



Les affiches culturelles au mur parlent d'expos d'il y a quatre ans, depuis peu l'institution a fait installer un écran télévisé, mais celui-ci est utilisé uniquement pour diffuser les dernières annonces de la cité, les événements festifs ou la réorganisation de certains services.





ANTIGEL. LA FABRIQUE DES CONTES

Le service des repas pourtant très répétitif est aussi un temps consacré à observer minutieusement ce qui le sort de la mécanicité. Plusieurs événements le ponctuent et en perturbent sa trame régulière : un homme ramène une mandarine impropre à la consommation et dit *c'est dégueulasse, c'est pourri ton truc* , un homme revient plusieurs fois demander du pain, une femme ramène le poulet en disant *c'est pas assez cuit, ils savent pas cuire du poulet* et en profite pour expliquer à une éduc une recette digne de ce nom pour le cuire correctement tout en se plaignant qu'ils ne savent vraiment pas cuisiner, une autre râle qu'ici *c'est de la viande de Neandertal, il faudrait une mâchoire d'ours pour la déchiqueter,* plusieurs personnes reviennent sur ce qui ne leur a pas convenu dans le service *elle m'a mis une gorgée de lait alors que j'avais demandé un nuage ; j'avais demandé un double espresso, c'est pas un double espresso ça ; il n'y a pas assez de pain, on m'a volé ma tranche ; j'ai besoin de plus de beurre, elle ne m'en a mis qu'un, un monsieur hurle qu'on a donné un pain entier à une personne et qu'il n'en reste plus pour lui*, etc. ou évoquent avec précision leur souhait *j'aimerais six sachets de sucre pour avoir un café comme du miel, j'aimerais juste un café noir mais avec la moitié d'une crème ; j'aimerais que tu me remplisses mon thermos de café à ras bord, et puis le deuxième avec du lait, etc.* Toutes ces petits retours à la table de service viennent bousculer l'ordre de la file et créée brusquement une atmosphère de tension générale, les travailleurs et travailleuses sociales tentent d'amoindrir les plaintes et se justifient en disant qu'ils font comme ils peuvent, qu'ils feront remonter les demandes à leur hiérarchie ou suscitent aussi des remarques en arrière-plan, manifestant le fait qu'ils exagèrent un peu à se plaindre de tout. Parfois l'un ou l'une d'elles prend la personne courroucée rapidement un peu à l'écart en tentant de la rassurer, d'amoindrir le sentiment d'injustice ressenti ou de réparer le tort ou le manque. Ces marques de réassurance tiennent prioritairement en ce que la majorité des personnes sont connues des travailleurs et travailleuses et qu'ainsi elles savent bien sur quel registre répondre pour tenter de ne

pas enflammer l'énervement, dont on sait qu'il se diffuse vite à toute l'assemblée. La tenue des travailleurs et travailleuses un peu à l'écart, qui leur permet d'avoir une vision globale de la salle et le fait qu'ils ne viennent jamais manger avec les usagers et usagères ou même boire le café pour discuter un peu, laisse suinter des petites remarques qu'ils sont *comme des rois, qu'ils restent sans rien foutre à leur table, qu'ils ne remplissent même pas les sacs, qu'ils ne se salissent pas les mains, qu'ils servent à rien et qu'en plus ils bouffent les barquettes des pauvres à l'écart.* La dichotomie des tâches entre bénévoles-civiliste-auxiliaires qui s'occupent de la mise en sac et en barquette, de la préparation des thé-cafés, du nettoyage des tables, du service, ainsi que de la vaisselle et celle des travailleurs et travailleuses sociales qui supervisent le déroulement du repas, distribuent les produits à la demande, et gèrent les premières orientations au petit bureau crée en effet de multiples questions tant de la part des personnes travaillant non rémunérées que des usagers et usagères même. On peut penser à la fois que cette vigilance relativement inquiète, nécessitant de pouvoir réagir au quart de tour à la moindre étincelle justifie un positionnement légèrement à l'écart des situations de services, de repas, de manutention. À la fois on peut imaginer que la proximité et la confiance avec les usagers et usagères s'instaure particulièrement au cœur des gestes de préparation, de soin de l'espace et des matériaux, de partage (du repas, des conversations au fil des scènes de commensalité ou du café) et non seulement au cœur des bureaux destinés à *orienter* et qu'alors ces préparatifs, loin d'être considérés comme des préalables indispensables à tout service à la personne tenu par l'amabilité, l'attention, l'égard restent souvent méconsidérés et réduits, dans une perspective de dichotomie des tâches, à celle d'une manipulation sans grande habileté, rangée dans la catégorie du *sale boulot.*

Le terrain se poursuit

Enebro vient manger ici aussi, il appelle maintenant la fille *ma petite dame*, le samedi dans l'autre lieu de distribution, il est précautionneux, *ce n'est pas à toi de me tenir le sac, de le porter pour moi, si mon grand-père me voyait il me tirerait les oreilles.* Il aime partager avec elle quelques anecdotes de leurs garçons respectifs, qui ont presque le même âge. Chaque semaine, le samedi, il vient toujours chercher leur cacao en poudre. Il choisit aussi la nourriture en fonction des goûts de ses enfants, il ne la garde jamais pour lui. Après le petit tour à l'épicerie, il ira chercher des barquettes dans un autre point de distribution pour les amener pour le repas de midi partagé en famille, au domicile de son ex-épouse.

En descendant les escaliers de l'Uni, aujourd'hui j'ai un peu d'appréhension, à mi-chemin, je les remonte à moitié puis je me lance vers le mur juste celui à partir duquel je pourrai voir le couloir. Une fois celui-ci franchi j'aurai la table où Jack se poste généralement directement dans mon angle de vision, je verrai si elle est vide ou non. Les sons amplifiés par les voûtes du sous-sol donnent une impression d'écho de cathédrale, à la fois étendus et étouffés. Un homme passe dans le foyer des escaliers, il triture un rubicube imaginaire. Il me passe devant comme un fantôme. La table est là, Jack n'y est pas, mais ses affaires oui, je les reconnais. Sa veste, son livre retourné, son sac à dos. Je me pose avec mon cahier, debout vers la sortie des toilettes, j'attends qu'il vienne mais aussi qu'il ne vienne pas, en observant ce petit monde sous-terrain où les places ne sont pas vraiment réservées mais où elles s'octroient un peu par habitude d'usage. Attendre me procure une excitation, notamment car je sais qu'il reviendra bien, puisque tout son quotidien attend lui aussi à la table. Il sort des toilettes, je ne sais pas encore que nous allons discuter trois heures, il ne me voit pas tout de suite. Quand il m'aperçoit, nous sommes tous les deux gênés, les regards se baissent un peu, on se sourit, et on se *dit salut, c'est cool, ça va* ? Que signifie d'écrire à une personne inconnue ? Que signifie se rencontrer sans s'être donnés explicitement rendez-vous tout en sachant qu'en venant là, il y a de grandes chances de se trouver ? Il me fait penser aux vieux sur les bancs d'une place de village, c'est tellement rassurant de savoir qu'ils seront là, à cette heure, chaque jour, comme des marques stabilisant l'espace public.

Les ateliers d'écriture commencés au Lieu de nuit (troisième dispositif où la fille a proposé son aide, cf. annexe 1 puis détaillé au livre 3) ne fonctionnent pas. Les hommes ne sortent pas de leur chambre, ils sont comme assommés durant la journée. Même Raoul n'est pas descendu. Alors qu'il lui avait dit qu'il l'attendait, un peu de manière urgente et puis l'instant d'après, plus rien ne tient, tout s'effondre, le fil de l'attente se rompt. La fille est déçue. Tout se fracture si brutalement, tout s'enflamme en urgence, tout s'évanouit aussi vite. Raoul lui avait écrit plus de cinquante messages et, lorsque la fille est là, il semble l'avoir oubliée. L'éduc monte à sa chambre pour lui rappeler les ateliers d'écriture, il dort, il se lève groggy et dit *ah non, j'suis explosé*. Il ne regarde même pas la fille. Les investissements relationnels alternent entre une intensité démesurée et un retrait absolu, voire une disparition, les attaches se brisent, fusent, disparaissent, sans continuité. Comment faire que le lien perdure malgré l'absence, que la fragilité des liens trouve consistance dans le temps ? Que l'attente ne soit pas vide ? Cela marque aussi la frilosité de s'attacher à des personnes qu'on sait par avance susceptibles d'être interverties sans avertissement. Aloa me dira un jour lorsque je lui réécrirai, *ah c'est une surprise, t'es pas comme les autres ?*

A plusieurs reprises, les personnes côtoyées et ce même celles avec qui s'est instaurée une habitude, disparaissent pour un temps, puis reviennent ou ne reviennent pas. On vit au jour le jour, sans pouvoir véritablement promettre de se revoir ou d'invoquer l'avenir. Les liens tiennent à un fil.

6. Gîter dans les interstices et attendre

Souvent je les vois de loin, ils sont tout un groupe devant l'angle du centre commercial, en sortant j'observe un peu en discrétion cet espace où semblent se configurer des habitudes d'occupation, une manière de maintenir une présence au monde discrète, même dans un espace de grande circulation (elle ne sait pas encore qu'elle côtoiera de près le groupe quelques mois plus tard). Ils sont plusieurs à passer leur journée dans cette petite parcelle de rue, distribuée entre deux allées, l'une piétonne et pavée, l'autre traversée par une circulation peu dense en dehors des heures de pointe. Les corps s'appuient sur le petit muret qui est devant l'accès du grand centre commercial où de nombreuses personnes du quartier viennent faire leur course. Quelques mois plus tard je passerai moi aussi de longues heures à discuter avec les gars du groupe, des habitués, dont certains se retrouvent systématiquement après le repas au Lieu, dès 14h pour y passer le reste de l'après-midi. Le temps se déroule selon plusieurs habitudes très routinières qui marquent à la fois la spécificité des corps engagés dans un milieu de vie à la recherche d'appuis stables, où se distribue toute une série de gestes d'attention, d'égards, de politesse, d'entraide ouverts à la cité, d'accommodements et tout autant marque une certaine « appropriation par l'usage » contribuant en cela « à la formation graduelle et spécifique d'une ambiance »[709]. Ces espaces sont loin d'être des lieux de déshérence, voire des non-lieux, ils revêtent progressivement des qualités de réassurance et de maintien identitaire, « ces espaces sont en réalité des pleins à explorer, [*qui*]'ils constituent des témoins profonds de la ville »[710]. Ces assises retrouvées car investies offrent des propriétés substantielles au maintien de soi dans le temps, garant d'une continuité identitaire et ce notamment, car elles contribuent à la « consistance d'une personne »[711], comprenant « l'importance d'une coordination avec soi-même » dans la possibilité de s'engager, de se « lier à soi-même à l'aide de

[709] Marc Breviglieri, Imen Attia Landoulsi. (2016). Gestes publics d'appropriation et phénoménalisation progressive d'une ambiance. Autour d'une source sacrée intégrée à la réhabilitation d'une médina (Tiznit,Maroc). *Ambiances, tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances. Volos.* 105 – 110, p.105.

[710] Girola, C. (2011). Scènes ordinaires d'une vie sans abri. In F. Bouillon ; C. Girola et al. (dir.). *Paris refuge. Habiter les interstices.* Editions du Croquant, Carnets d'exil, pp. 71-118, p.96

[711] Thévenot, L. (2014). Une vie éprouvée. Entre migration, discrimination à l'embauche, maternité affectée et adoption salvatrice : quelle « identité forgée » ? In D. Vracken. *Penser l'incertain.* Presses de l'Université de Laval. 139-160, p. 140.

gages donnés par une environnement approprié » (*op.cit.*). C'est bien ici en sa qualité d'appropriation – ce qui est en défaut dans les espaces aux *ambiances mornes* où s'annoncent spécifiquement la seule maigre promesse de pouvoir y passer – que l'espace assure une confiance par un contact familier et la diminution d'un sentiment de dépossession généralisé (d'espace, de temps, de liens) et ce même au centre de l'espace public. Ici même, malgré les dimensions exploratoires peu entreprises – le lieu est surtout investi pour ses qualités de repos et d'appui – se créent de nombreux récits qui participent à la mise en œuvre d'une identité victorieuse, Stejar me racontera combien de fois il est resté à moins dix degrés à tenir dans le froid, Sam dira souvent que des gars lui filent dix balles et surtout *la boss* qu'il connaît personnellement qui vient régulièrement lui donner beaucoup de thunes, Faiz me rappellera toutes les fois où il est venu en aide à des personnes dans le besoin qu'il a lui-même accompagnées au Lieu et à quel point il est sans doute bien plus intégré que beaucoup de suisses malgré le fait qu'il n'a pas de papiers, Stejar affirmera à quel point c'est facile de se faire à manger chaud dans la rue et évoquera toutes ses habiletés de débrouille et d'astuces, etc.

Ici, les gars ne font pas la manche *c'est honteux de faire la manche, jamais je ferai le tapin comme les grosses devant le centre, regarde y'a qu'à rester là et peu à peu les gens te connaissent, nous ça fait plus de dix ans qu'on vient là, on dérange personne.* Cette occupation régulière, pourtant toujours en lisière d'une participation accréditée par un aménagement spécifiquement dédié à cette forme d'engagement, permet de multiples rencontres et laisse aussi émerger toute une série de coopérations avec les personnes du quartier. De nombreux passants (souvent des voisins connus) viennent leur donner des pièces pour s'acheter des bières, leur apportent des restes de repas, des sandwiches, des boissons, alcoolisées la plupart du temps. Plusieurs fois, des hommes du quartier – ceux que j'ai rencontré étaient soit à l'AI, soit à la retraite, soit se présentant comme « alcooliques » ou « dépressifs » – viennent les retrouver durant l'après-midi, partager des anecdotes, une bière ensemble ou simplement passent plus rapidement en laissant un *petit quelque chose.*

Sam demande souvent discrètement sur le ton de la plaisanterie, *eh tu veux pas nous filer une thune, j'ai un peu soif* ou par des manières habiles et peu intrusives interpelle les filles (surtout) qui garent leur vélo non loin en disant, *je vous le garde hein, on surveille, vous inquiétez pas* ou rigolent avec les riverains qui viennent jeter des détritus dans la petite poubelle jaune juste à côté, *eh vous savez qu'on est les gardiens de la poubelle, bientôt on va faire payer une taxe nous aussi.* Immanquablement, au sortir de leurs courses, les cyclistes laisseront un *petit truc chouette* en guise d'échange ou juste parce qu'iels *les trouvent sympathiques.*[712] Ils prennent et trouvent place dans la ville en créant un petit réseau communautaire souple qui permet aussi de passer le temps ensemble mais en bénéficiant de la danse contenante des passants, *en fait voir les gens passer ça occupe aussi la tête, on les connaît, ils nous connaissent*. Ils deviennent par ailleurs un repère pour les personnes, souvent celles les plus esseulées du quartier, créant comme un réseau de solidarités de proximité.

Se met en place une régulation claire entre les diverses occupations, près du muret c'est le *bureau de Stejar*, personne n'y vient sans son autorisation même tacite. Juste devant le centre commercial, il y a un banc où les plus vieux s'assoient (souvent des usagers du Lieu mais mal en point, en rollator ou très alcoolisés) et où officie également une dame d'une cinquantaine d'année rom, qui elle, fait ouvertement la manche, jamais elle n'est autorisée à passer la lisière de l'angle, elle les regarde du coin de l'œil (et moi particulièrement qui ait le droit d'entrer dans le périmètre) sans vraiment que ni l'une ni les autres se disent bonjour. De l'autre côté du centre commercial, siège Robin, dont le petit groupe ne partage jamais l'espace. Les liens entre eux sont problématiques, ils découlent de

[712] Voir à ce propos l'émission de France Culture, les pieds sur terre. « A votre bon cœur », 5 août 2024, première diffusion, 19 février 2013, qui met bien en évidence les critères qui font pencher le passant vers un geste de don ou de refus. https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-pieds-sur-terre/a-votre-bon-coeur-1966870

longues histoires passées de côtoiements conflictuels notamment dans des squats partagés il y a longtemps. Ils ne veulent plus en entendre parler, l'infligent de toute une série d'insultes en disant surtout qu'il fait *n'importe quoi, c'est un bledard, il fait semblant d'être mal que surtout il a la grande gueule et qu'il cherche les problèmes.* L'après-midi, alternent les temps d'achats de bière à *l'épicerie où c'est moins cher*, et surtout de tabac, bien plus nécessaire que l'alcool, quand l'un d'eux a récolté suffisamment de thunes, (mais ce partage est régulé par affinités, souvent l'argent est partagé entre deux potes mais pas plus largement), de l'usage des toilettes du centre et des rencontres familières. Une jeune femme vient également régulièrement les trouver, elle leur laisse parfois son chien pour aller faire les courses, Stejar dit d'elle que *c'est une copine*, il va parfois se doucher ou même dormir en dépannage dans son appartement, il a laissé également chez elle quelques affaires. Ces espaces familiers sont des alternatives aux non-lieux institutionnels dont nous avons déjà détaillé les ambiances déshumanisées et qui sont pour cette raison souvent fuis ou fortement critiqués. Ici, ils ont construit un refuge, un emplacement qui marque particulièrement l'importance de *demeurer* et retrouver dès lors des repères relativement stables par une colonisation progressive du familier sur les entours de la ville passante. L'hiver ils restent parfois toute l'après-midi malgré le vent ou la neige, ils y sont abrités de la pluie et rappellent souvent leur capacité de résister par tous les temps, ils préfèrent ne *pas zoner dans le supermarché après ça créée des emmerdes, mieux vaut rester ici, tranquilles.* En été le parcours se modifie quelque peu, le soleil tape particulièrement l'après-midi, ainsi vers 15heures, ils se rendent souvent vers le point de décharge des bouteilles, sous les hêtres, à l'ombre où ils peuvent s'asseoir sur un petit mur de pierre, près de la poubelle. Ici pareillement les habitués du quartier qui viennent déposer leurs contenants au point de recyclage, s'installent parfois à côté d'eux, viennent pareillement leur donner des pièces (il y a aussi un petit centre commercial tout près). Ici se racontent surtout des histoires de leur familles ou de leurs problèmes particuliers, ils livrent aux gars leurs conflits avec les enfants, leurs problèmes d'addiction, de boulot, de solitude.

Ces occupations spatiales routinières, bien qu'elles réduisent les capacités de découvertes, ne sont pourtant pas exemptes de troubles. Ceux-ci adviennent notamment à l'arrivée d'un *étranger,* qui ne respectent pas les codes de bonne conduite garants d'un certain « laisser vivre »[713] – perturbant immédiatement l'atmosphère – modéré néanmoins par une certaine discrétion et une régulation de l'espace alentours, notamment par les porosités créées avec les passants, leur proposant de leur venir en aide ou d'accueillir leurs soucis. A l'arrivée du différent, s'inaugure le différend, les « concessions faites aux proches » (*op.cit.*) sont débordées, l'étrangeté de l'intrus s'inscrit de manière « intempestive (il surgit) » (*op.cit.* p. 406) et convoque alors rapidement le bouleversement des rythmes du groupe mais surtout des clients du centre ou des passant-es qui prennent des détours ou retournent à l'indifférence, marquant dès lors une significative distance avec le lieu du trouble et ayant des incidences directes sur les potentialités de se faire un peu d'argent.

Lars est au sol, ivre, une barquette à moitié remplie git sous ses pieds, il hurle, lance toute une série de jurons et profère des menaces à la terre entière *j'vais tous les buter ces fils de putes, j'vais les niquer ces salopes.* Il se lève et titube, il vomit vers le muret. Les gars n'interviennent pas, bien qu' en sa présence perturbante, Lars « dégrade l'environnement habité et arrache un espace approprié par l'usage à la mienneté » (*op.cit.* p. 407), ils me disent juste de ne pas trop m'approcher, qu'il finira par se calmer, ils s'écartent quelque peu, Stejar fait des mots croisés, Sam regarde son téléphone, Alga part avec son pote vers l'eau. Peu à peu l'intrus se calme, reste encore au sol un moment et puis il finira par s'en aller. Stejar dit qu'il le connait, qu'il ne traîne pas souvent ici, *il a pêté un plomb, mais faut pas que ça devienne une habitude, ici c'est chez moi.* Une tolérance est dès lors concédée, notamment car l'homme est aussi un *gars de la rue*, si pour autant son comportement n'empiète pas longuement sur les

[713] Breviglieri, M. & Trom, D, (2003). Troubles et tension en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville. *Les sens du public.* PUF, pp. 399-416, p. 405.

habitudes pacifiées de l'usage du lieu et surtout comme ils disent *ce n'est pas un tox, ça on tolère pas, les drogués on veut pas, ils foutent rien, ils créent tout le temps des emmerdes.*

L'attente dans les espaces occupés solitairement ne convoque pas les mêmes rituels. Si les places sont souvent appropriées pareillement par un certain usage, le temps passé est alors distribué plus communément dans une forme de repli, Jack passe sa journée dans le sous-sol, il lit, il regarde sa tablette, il se lève pour aller aux toilettes, il revient lire un peu, il regarde sa tablette, il ne *fait rien*. Enebro vient surtout à l'uni pour recharger son téléphone, regarder parfois un film, mais il préfère passer sa journée à marcher, c'est un rituel qui commence par *s'arrêter un peu aux Bastions, regarder passer les jolies filles, dire bonjour, avoir un sourire parfois,* et continuer son parcours. Aloa, pareillement passe un petit moment au cinquième étage de l'université, mais il n'y reste pas longtemps, il sort ensuite marcher, passe d'un espace de distribution à l'autre, va saluer les personnes qu'il y connaît, revient parfois le soir pour recharger encore le téléphone avant la nuit. Olivier ne vient au Lieu que pour manger le matin et à midi, ensuite il retourne dans sa chambre d'hôtel devant l'ordinateur qu'il a reçu et poursuit son long travail de traduction initié durant ses quarante ans d'occupation de la bibliothèque de l'université. Mais son âge et sa difficulté à marcher lui prennent déjà une large partie de la journée pour accomplir le trajet aller-retour deux fois par jour (environ quatre heures). Ainsi les temps d'attente se configurent surtout par l'occupation d'espaces progressivement apprivoisés, qui participent au rituel de marche, comme une petite halte dans la ville, où se reposer, organiser ses affaires, regarder le monde passer, rêvasser, et trouver, même fugacement, l'enveloppement et le bénéficie d'assises réconfortantes qui tiennent et maintiennent la continuité identitaire, notamment car elles sont réitérées quotidiennement. La plupart des usagers marchent beaucoup, et bien souvent selon une organisation spatiale elle aussi ritualisée. Leur trajet dans la ville fait office d'une articulation pré-narrative, qui fonde alors comme les prémices d'une intrigue. Le parcours ancré dans l'habitude organise la texture stable d'une préfiguration spatiale comme préparant le fond de l'histoire filée dont l'intrigue aura pour enjeu d'organiser les éléments perturbateurs qui en trameront son avancée. Ce fond routinier fait office d'une consolidation identitaire dans un quotidien devant subir de multiples épreuves adaptatives et surtout accuser le choc d'un impossible creuset de réassurance institué. Par une trame narrative qui agence spatialement, au fil des pas – et donc par un corps qui maintient des repères au fil des jours – le temps en ses empreintes réitérées, crée comme une enceinte-enveloppe au moi-peau morcelé. Ainsi l'agencement spatial cousu (*le temps cousu* de Barthélémy) en marchant, dessine les étais indispensables aux événements toujours surgissant et potentiellement désorganisateurs de l'identité narrative déjà blessée. Les rendez-vous de la semaine façonnent également ce foyer de stabilité, Aloa ne manque jamais la grande prière du vendredi à la mosquée, Olivier se rend tous les samedis matin devant l'université pour sa rencontre hebdomadaire avec le monsieur de la bibliothèque qui lui conte les dernières nouvelles journalistiques de la semaine, Stejar ne loupe pas son café du matin devant « le magasin de fringues » où il y a *ma petite chérie qui m'amène le café juste pour moi.* Nous verrons dans le Livre 3 que ces assises de l'habiter, particulièrement ici fragiles, ne suffisent pourtant pas à fournir des étais assez stables pour maintenir une identité cohérente et dès lors continue (car contenue), l'attente d'un autre identifié reste le creuset nécessaire à se projeter dans le temps.

A table les personnes sont souvent seules, plusieurs soliloquent en mangeant, parfois certaines mangent devant leur téléphone, regardent des vidéos du pays, il faut parfois leur rappeler de baisser un peu le son ce qui engage régulièrement des manifestations de refus, d'autres vont toujours aux mêmes tables, souvent par communauté d'origine – le plaisir de retrouver la langue maternelle se fait entendre – ou restent seules, le regard vide. Au sein des petites communautés créées par affinités d'origine ou de langue partagée, les personnes s'attendent à table, une fois la barquette récupérée, et prennent ce temps de midi pour échanger quelques nouvelles du quotidien. Et puis

un jour on ne revoit plus une des personnes identifiée, on n'a juste plus de nouvelles, comme Farrukh le chanteur des Bastions, il apparaît à la belle saison avec sa guitare, puis s'en va, réapparaît. Certains disent qu'ils l'on vu dans un foyer en Espagne, ce sont des paroles lancées, sans qu'aucun des professionnel-les ne les vérifie véritablement. Les personnes s'absentent. Pour la plupart de celles-ci, on ne les attend alors plus vraiment.

La fille se laisse porter par ces multiples qui pour l'heure se succèdent, elle ne voit pas encore l'articulation qui les feraient tenir, elle dérive au gré des propositions, des occasions, des rencontres. Elle alterne entre la rue et les trois lieux d'accueil d'urgence (annexe 1).



Il semble à Gigi que raconter les grandes enjambées d'arbre en arbre ne se limite pas à un journal qui mettrait en mots les événements ainsi disposés, les arbres ne grandissent pas en lignes mais en cercles filandreux, ils puisent au vent, au sol, à l'eau, au feu. Gigi pense qu'il faut maintenant offrir un regard de plus près, de manière à ce que les feuillets ne se perdent à l'automne.

Bien qu'il s'agisse de la narration d'un bassin versant toujours sur le seuil de sa dispersion,

Il n'empêche qu'il ne faut pas se noyer, les hérissons ne nagent pas bien et les arbres aux racines innombrables accouchent de fruits limités. C'est d'eux que se concrétisent cette royale gelée. Ces fruits sont des joyaux rencontrés au fil des saisons.



Chapeau3

Comment la première phase d'immersion institutionnelle se déploie progressivement en des liens plus singuliers, là où le corps alors devient plus exposé, où la chair de l'ethnographie du proche apparaît, rendant visibles les choses en même temps que l'être qui les perçoit, l'obligeant à réfléchir après-coup aux multiples frottements, chocs, malléabilités, métabolisations, saturations que ce registre d'engagement, à nu car sans protection instituée, révèle. Comment alors le corps apparaît comme le premier niveau de compréhension de l'attente qu'il perçoit, accuse, essuie, entoure, supporte, esquive. De quelle manière ensuite ce corps éprouvé vient percuter, provoquer, appeler *le corps du texte* à l'origine du Livre 3.

7. Une anthropologie charnelle, écrire les rapports au proche

Se rapprocher des éléments organisationnels, interactionnels d'un dispositif à partir de ses usages est chose très différente que d'ouvrir l'enquête au-delà de ses murs. Le processus est complexe, il faut rendre compte des

> Liens organiques de la perception et de la chose perçue … d'en parler non pas selon la loi des significations des mots inhérentes au langage donné, mais par un effort, peut-être difficile, qui les emploie à exprimer au-delà d'elles-mêmes, notre contact muet avec les choses quand elles ne sont pas encore des choses dites [714]

de voir en somme apparaître progressivement le chemin que le monde a suivi « en devenant monde pour nous » (*op.cit.*) et qu'ensuite la réflexion

> Cherche en lui-même le secret de notre lien perceptif avec lui … qu'elle s'enfonce dans le monde au lieu de le dominer, qu'elle descende vers lui tel qu'il est au lieu de remonter vers une possibilité préalable de le penser – qui lui imposerait par avance les conditions de notre contrôle sur lui – qu'elle l'interroge, qu'elle entre dans la forêt de références que notre interrogation fait lever en lui, qu'elle lui fasse dire enfin, ce que dans son silence, *il veut dire*… (*op.cit.*).

Invoquer l'anthropologie charnelle c'est sans doute immédiatement penser aux expériences de « chair et de sang »[715] de certaines ethnographies, où le corps part au combat, monte sur le ring ou se livre aux mouvements de foule de l'émeute[716]. L'énonciation d'une anthropologie charnelle ne s'exemplifie pas ici par une « performativité des corps » (*op.cit.* p. 135) ni tenue par l'image d'un «assemblement public de corps qui cherche de la visibilité par le commun » (*op.cit.*). Elle s'inscrit davantage dans l'image d'un corps « pris »[717], affecté par la multiplicité des épreuves d'approche, et le tact nécessaire pour se faufiler dans ce complexe paysage principalement masculin – un corps qui se métamorphose et qui signifie surtout soutenir les fils relationnels tissés progressivement. Ce *corps au contact* mais hors d'une arène aux contours déterminés par une architecture spécifique, immergé, est ici impliqué par des centaines de rencontres parfois très brèves en présences, parfois régulières, tenues par l'habitude de se retrouver dans certains petits coins de ville ou à différents moments dans les institutions, ou encore alimentées par des conversations par messages, dont les médiums d'immédiateté, comme on le découvrira, ont par ailleurs constitué une sensation exceptionnelle d'insupportable, au regard de l'impossible mise à distance[718] et de l'attente urgente d'une réponse. La compréhension de ces moments de vie, principalement tenus hors de l'institution nécessite pour la chercheuse de faire partie prenante de plusieurs collectifs, de se donner les « moyens de l'[les]approcher », c'est-à-dire qu'elle aura dû prendre « le risque de 'participer' ou d'en être affecté : en aucun cas, il ne peut être 'observé' »[719] et de s'ajuster à chacun d'eux spécifiquement. Sa posture aura donc pour enjeu principal de se tenir côte à côte, en voisinage direct de « l'épaisseur et de la turbulence de la réalité, laquelle n'a nullement la stabilité dont nous la créditons souvent »[720] et de prendre part, par intermittences répétées, à ces multiples présences, passages, absences, disparitions, réapparitions inattendues, amitiés, étouffements ; chacun aux

[714] Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible, Gallimard,* p. 60
[715] Wacquant, L. (2015). Pour une sociologie de chair et de sang. *Terrains & travaux, 26*(1), 239–256
[716] Huet, R. (2019). *Le vertige de l'émeute*, PUF.
[717] Favret Saada, F. (1985). *Les mots, la mort, les sorts.* Gallimard.
[718] Une réflexion spécifique en rapport aux enjeux des différents supports de médiations d'un texte pourrait faire l'objet d'un travail de réflexion en soi, il ne sera pas développé sérieusement ici, simplement évoqué notamment quant aux dérives de débordement que les messageries WhatsApp par exemple ouvrent.
[719] Favret Saada, F.- (1990) Être affecté. *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie. 8*. 3-9, p.9.
[720] Laplantine, F. (2003). *De tous petits liens.* Mille et une nuits, p. 48.

règles, hospitalités et limites propres dans la continuité expérientielle de ses différents terrains. A filer en somme cette délicate intimité qui se doit de demeurer pourtant dans un « mode éloigné » où « têtes, cuisses, bassins ne sont pas facilement mis en contact, mais les mains peuvent se joindre » [721] (ce sera bien là tout l'enjeu de réajustement constant pour ne pas céder aux demandes désirantes sans blesser par un refus intempestif par exemple lorsque Stejar lui dit *tu es ma faiblesse*, ou un usager : *rainin'in paradise , je cherche une sorcière comme toi mais y'en a plus* ou encore Alga : *toi tu n'as pas compris moi je t'aime mais tu es comme une grenouille*, Raoul : *viens me refaire mes dreads dans ma chambre*, etc.). Une proximité qui autorise la confidence, l'entraide, les excès aussi, car elle s'inscrit dans une durée de côtoiement et ne se limite pas à une temporalité planifiée ou une sortie programmée. L'intime, en étant bien le « contraire de l'urgence …, ces expériences de familiarité s'opposent à la rapidité car elles supposent le travail du temps et de la mémoire [progressivement commune]. Elles nécessitent de la lenteur, de la patience et de la constance »[722]. Cette continuité prend également tout son sens parce que la fille s'intéresse à l'attente en lien à l'urgence sociale, elle doit investir ce temps long, cette présence régulière, ces espaces à l'oblique, car – truisme – « pour discourir ou raisonner sur le temps, il faut du temps ; il faut du temps pour penser le temps ! »[723]. Un temps nécessaire pour tenter de redonner consistance à toutes ces petites dimensions temporelles qui justement ne sont pas normalisées par l'avenir promu par l'institution, à savoir un temps planifié dont on discerne l'avancée sous l'autorité du projet (et où auront été échelonnés chronologiquement les attendus) qui se doit de répondre aux injonctions de rentabilité auxquelles toute *entreprise sociale* doit se soumettre (notamment pour recevoir des subventions). Cet impératif reste prioritairement sous-tendu par une logique de mise en capacité, ou par une « restauration du 'je peux' … des dispositifs d'aide, dont la vocation peut être comprise comme un travail de conversion d'un sentiment d'impuissance en restauration ou consolidation institutionnelle du 'je peux' »[724]. Or si cette réhabilitation de versants capacitaires sur un continuum anthropologique ne laisse jamais absentes les possibilités heureuses de reprise, elle assèche parfois la prise en compte de dispositions moindres ou d'un temps non linéaire dans la puissance d'action de l'humain et notamment ces variations très aléatoires car très dépendantes des milieux habités, de l'humeur, de l'investissement, du vouloir et du pouvoir, des attachements qui en nourrissent les motivations. Elle peut alors se révéler comme une exigence pesante qui restreint de beaucoup l'ample considération des composantes complexes de l'existence et dès lors immanquablement tombe dans la classique et restreinte définition d'un empêchement provoqué par l'attente. Or la posture de la fille tend précisément à s'éloigner d'une exigence de changements orientés, car ce qu'elle tente de percevoir c'est un registre d'attentes qui déborde celles prioritairement conditionnées par l'institution distributrice de biens légitimés publiquement et qui seront pesés à l'aune de leur avènement. Elle essaie de comprendre d'autres facettes de l'attente qui se révèlent par le côtoiement proche, qui ne s'intègre pas à une économie capacitaire et dont les variations ne sont dès lors pas strictement rectilignes. Or, comme « l'intime est sans objet, sans objectif, sans projet, sans défense, sans défiance, sans réticence, sans soupçon, sans prétention, sans raison, sans sous-entendu, sans calcul, sans manœuvre, sans stratégie » (*op.cit.*, p. 33), l'enjeu était complexe. Cet abord du proche échoïse davantage une dimension du doute, en ce que cet « investissement risqué » (*op.cit.* p.32) ne cesse d'être interrogé au fur et à mesure des engagements, que l'attention, en tant que « mouvement même du regard qui, en se déplaçant, *change* le mode d'apparaître des objets et leur aspect »[725] réouvre au fur et à mesure de l'avancée de l'enquête de nouvelles valeurs, de nouveaux dilemmes, de nouvelles hésitations et … de nouvelles attentes mais aussi vient directement, par la

[721] Hall, E-T. (1971). *La dimension cachée*. Points, p. 148.
[722] Laplantine, F. (2020). *Penser l'intime*. CNRS Editions, p. 21-22.
[723] Jankelevitch, V. (1980). *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien. 2. La méconnaissance et le malentendu*. Points, p.96.
[724] Cantelli, F. & Genard, J-L. (2024*). Pouvoir et ne pas pouvoir, discussions politiques et anthropologiques*. Editions IES, p.101
[725] Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté. I. Le volontaire et l'involontaire.* Points, p. 200.

manifestation du corps impliqué, en marquer ses limites. Limites difficilement prononçables en antériorité, tant est que l'attention se compose en priorité de

> La naïveté du regard, l'innocence du regard, l'accueil de l'autre en tant qu'autre. Par cette active disponibilité je m'inscris au compte de l'objet. Le vrai nom de l'attention n'est pas anticipation mais étonnement ; elle est le contraire de la précipitation et de la prévention » (*op.cit.* p.201).

Le corps de la chercheuse est ainsi un corps attentif, engagé mais un corps fragile en ce qu'il lui faut sans cesse accuser le choc de multiples situations délicates dont la courbe pourrait être dessinée de l'impuissance culpabilisante ressentie face à ses limites propres à venir en aide en réponse à la force (de par le désespoir qu'il laisse entendre) de l'appel de situations parfois sans perspectives, jusqu'au sentiment d'être totalement dévorée et débordée par le flot de sollicitations et l'immanquable pente malheureuse de la violence au regard des déceptions perçues par les usagers face aux frustrations et impossibles retours et soutiens attendus voire exigés. C'est un corps également qui, par le fait de se faire proche doit travailler à métaboliser toutes sortes de réactions épidermiques, comme celle du dégoût face à certaines odeurs ou débordements notamment en situation d'ébriété, à trouver des astuces pour tenter de déjouer les situations inconfortables, qui, si elles n'ont pris qu'une fois l'extrême de la persécution, se sont souvent présentées comme embarrassantes (l'envoi de photographies de sous-vêtements, les remarques sur le physique de la fille, ses cheveux, ses habits, les invitations ou les rapprochements excessifs, les demandes de passe-droit sur les terrains professionnels en vertu du statut de la chercheuse, les clopes, les plaintes dans le périmètre de l'école et les critiques quant à l'institution où la fille est engagée, les demandes de collègues d'aller parler à « certains gars » pour tenter de leur *faire entendre qu'il fallait dégager*, les bières, le pinard, le pain, les charcuteries, les pièces, les piles, les cartes de bus, les téléphones, les cafés, etc.). Un corps également disposé à soutenir l'incertitude et l'attente dans la rue, le quartier, l'inévitable flottement tout autant que guet (et parfois la hantise) de la survenue de l'autre, un corps sur le qui-vive, car les rencontres ne sont jamais organisées, toujours soumises à l'imprévisible changement des situations lourdement précarisées et les aléas des déambulations de trottoirs. La rue en ce qu'elle est passage, espace ouvert, « nous révèle soudain notre condition *d'humanité imprévisible* (…) elle est régie par une normativité presque complètement ensevelie dans l'implicite et le négatif »[726]. Soumise à ces aléas, la fille a le corps (en) alerte, « ouverte à ce qui pourrait se passer à tout moment, qui pourrait briser provisoirement le cercle inessentiel, mais résistant, du présent continu de la routine » (*op.cit.* p.31). Elle redoute bien souvent de croiser tel ou tel lorsqu'elle est au bras de son amoureux ou qu'elle est pressée de rentrer pour accueillir ses garçons ou encore qu'elle est dans la cour de l'école (où plusieurs des gars passent), dans une réunion avec des collègues ou des étudiant-es. Ces empiètements restent un lieu de tension permanente pour le corps, toujours un peu inquiet, prêt à devoir manier habilement, c'est-à-dire sans blesser ni décevoir, des attitudes accordées aux personnes en présence et alors actionner dans l'immédiateté les variations d'adresses. Tous ces différents registres d'engagements peinent à cohabiter sans heurts. Le corps en est le réceptacle, asile, il esquive les suspicions (quand par exemple on lui demande *tu cherches quoi, t'es un espion ?* » ou *tu fais quoi, t'es une sorcière ?* ou encore « *tu es un peu hypocrite, qu'est-ce que tu fais là en somme* »), il tremble, il brouille, entrelace, sourit, écarte, prend, métabolise, vomit. Il est un point de contact, une corporéité « comme jointure, chiasme »[727]. « Être dimensionnel, il est le lieu d'interférence où s'organisent les structures de mes projets, toujours réintégrées au monde » (*op.cit.* p. 206), monde pluriel auquel elle tente de trouver ajustement. Elle

[726] Giannini, H. (1992*). La « réflexion" quotidienne. Vers une archéologie de l'expérience.* Alinéa, p. 30.
[727] Florival, G. (1978). Structure, origine et affectivité. Quelques réflexions à partir de la corporéité. *Société philosophique de Louvain.* 196-118. p. 199.

doit donc sentir ces corps, son corps qui occupe cette place délicate de « se confronter [à *tout moment puisque c'est en bas de chez elle*] au mystère d'une rencontre »[728] tout en tentant de ne pas céder à ce que Chauvier nomme un « authentique gâchis » (*op.cit.*) qui serait celui de la peur à ne pas s'y prêter, en venir à une malheureuse « neutralisation pure et simple des formes de vie » qui constituent pourtant le cœur de l'expérience. Manquer de « cran » (*op.cit.* p.67) en somme, manquer

D'audace.

D'imprudence.

De naïveté.

La fille est bien décidée à tenir bon, notamment dans cette perspective que prioritairement, *les gars*, au même titre qu'Ana X pour Chauvier, ne sont « pas un objet de connaissance, … un thème à défricher et à épuiser » (*op.cit.* p. 131). Ils font au fur et à mesure partie de sa vie. Son corps est alors pivot d'une triple orientation méthodologique et graduellement composée. En premier lieu « faire corps »[729] consiste à s'imprégner de cette vie grouillante dans laquelle elle s'immerge, en second lieu, « prendre corps répond à une épistémologie de l'incorporation. Son mouvement tient de la capacité du chercheur à être affecté par son terrain et à se laisser éprouver par son ambiance au point de réajuster ses gestes et perceptions » (*op.cit.* p. 232). Enfin le « donner corps » (*op.cit.*) consiste à ouvrir des espaces de correspondances, menant un travail prioritaire de choix des mots, pour traduire afin d'écrire les niveaux intelligibles de ce que ces expériences ouvrent de retentissements affectifs et conceptuels et ce pour en faire partage et invitation compréhensive, publiquement dans et par un *corps du texte.*

Le faire corps pose toute une série de précautions qui se doivent néanmoins de ne pas trahir l'intégrité de la personne (au sens de la fille, se travestir, mettre des *habits crades pour aller voir les sdf* comme elle l'a entendu de certain chercheur dans un colloque – sans le nommer – n'est pas une manœuvre habile, notamment en ce qu'elle dévie l'intention désireuse vers sa pente captive, à savoir, transformer a priori ce que l'on donne à voir en tentant de vêtir le costume du stigmate). On sait avec Coccia que le vêtement « ne s'oppose pas au corps : c'est seulement un second corps, ou un corps mineur … Le vêtement est un corps qui vit seulement comme image et qui transforme notre corps anatomique en médium »[730]. Elle soignera donc ses vêtements, sans élever outrageusement les marques féminines suggestives de prise érotique, mais conservera tout de même une manière de se vêtir coutumière de son quotidien. Ainsi elle portera des jupes, des boucles d'oreille, un maquillage léger, des foulards de couleur.

Mais ceci était sans compter la prédation dont elle serait malgré tout victime dans un terrain où la masculinité et la violence sont, en dépit d'une visée du bon qu'elle tentera de garder en ligne de mire et la suspension des suspicions envers ses enquêtés, une pente facilement engagée, notamment car elle s'en est faite elle-même malgré une intention toute autre, la tentatrice en s'approchant. L'enjeu ethnographique est alors de réfléchir comment les encarts méthodologiques exposent particulièrement la chercheuse, comment alors s'ouvre une dérive qui porte atteinte à son corps, corps dès lors exposé massivement car délié des retenues instaurées par le cadre institutionnel. Il convient de mentionner, en s'appuyant sur la relativement récente littérature liée aux dénonciations des violences subies par les femmes que « c'est en tant qu'individues dont le corps constitue une

[728] Chauvier, E. (2018). *Anthropologie.* Allia, p. 46.
[729] Fiori, S. & Thomas, R. (2016). L'immersion par corps des chercheurs, expérimentations méthodologiques à Salvador de Bahia et Caracas. *Revue interdisciplinaire Dilecta.* 229- 237, p. 231.
[730] Coccia, E. (2018). *La vie sensible.* Rivages Poche, p. 155.

des caractéristiques premières »[731] que leur entrée dans l'espace public trouve accès, leur intégrité physique est dès lors mise en danger. Il y a donc à considérer de quelle manière « la façon dont les violences envers les femmes dans l'espace public conditionnent leur liberté et leur autonomie de mouvement » (*op.cit.*) et comment une forme de virilité défensive qui en vient même à « anesthésier le sens moral »[732] s'exprime. Celle-ci on le verra n'est pas seulement à mettre sur le compte d'une identification aux stéréotypes de la puissance et de la force masculine prédatrices, elle doit également être remise dans le contexte précis d'une violence manifeste subie par l'arrachement réitéré, l'impossibilité de restaurer un minimum de dignité voire de fierté identitaire en des espaces d'accueil fragmenté qui dès lors mettent à mal l'étayage, la contenance et la quiétude nécessaires à la construction d'une masculinité « qui se définit précisément par la capacité d'un homme à se distancer, à s'affranchir, à subvertir les stéréotypes de la virilité » (*op.cit.* p. 33). Les hommes alors victimes de contraintes quotidiennes démesurées et soumis à des accueils éphémères voient leurs légitimes besoins de tendresse, de douceur, d'affection, d'attachement particulièrement malmenés. L'invite produite par un abord ambigu – mais propre à la posture de l'ethnographe qu'il n'est pas possible de ranger précisément dans un costume identifiable facilement – est ici exacerbée par une approche pour le moins particulière, et vient surenchérir l'attirance et son attente d'accomplissement souvent rêvé à un niveau sexuel.

Pour autant, il y a lieu de rappeler que majoritairement dans la proximité établie progressivement, s'est instauré un espace de confiance réciproque qu'elle a suscité (un peu intuitivement) par le fait qu'elle filera son numéro, qu'elle amènera régulièrement des cafés chauds l'hiver, du lard, du jambon, du pain, des stylos, des cartes de bus qu'on lui a filées, des téléphones récupérés (que les gars d'ailleurs vendront), du vin, des pizzas, etc. Elle sera également attentive à leurs vêtements, faisant des remarques sur une veste sympa, un pantalon pas net, une casquette trop petite, de la même manière qu'ils ne cesseront, on l'a vu, de l'approcher par toute une série de gentilles moqueries sur sa manière de se vêtir un peu au style *sorcière-intellectuelle*, à sa coupe de cheveux qu'ils savent faite maison par exemple. Ces regards conjoints sur ce que l'on donne à voir de soi, exercent également une influence sur la tenue du corps, et l'attention à ce qu'il laisse apparaître de soi, alors que bien souvent les gars de la rue sont perçus comme dénués de considérations esthétiques en lien aux vêtements, voire même totalement effacés des regards *posés avec gentillesse*. Stejar par exemple, après lui avoir dit que sa casquette était trop petite ou qu'il avait mangé comme un cochon car son pull était tout tâché, changera de casquette en le faisant remarquer à la fille ou mettra une jaquette de jogging par-dessus son t-shirt. Ces marques sont aussi des affirmations d'attention réciproque et de maintenue de soi par souci du regard (bienveillant)de l'autre qui consolident peu à peu les attachements.

7.1. De la sollicitation à la confiance[733], un corps qui parle au travers des choses

C'est le samedi matin dans un des lieux d'accueil. On est encore au début de l'enquête, la fille sert comme à l'accoutumée Abir, et l'invite à discuter *un de ces 4*. Il lui répond plusieurs fois Inch'allah. Après deux fois, elle n'insistera plus, elle poursuit la distribution des sacs. À un moment Abir s'approche d'elle et lui dit *viens, regarde, tiens. Ça c'est quelque chose qui vient de chez moi, d'Algérie*. C'est un immense paquet d'un kilo de dattes achetées dans un grand centre commercial à proximité. A

[731] Lieber, M. (2002). Le sentiment d'insécurité des femmes dans l'espace public : une entrave à la citoyenneté ?. Nouvelles questions féministes. 21(1). 41-56, p.42.
[732] Mollinier, P. (2000). Virilité défensive, masculinité créatrice. *Travail, genre et sociétés. 3*. 25-44, p. 31.
[733] Ce titre s'inspire du titre de Breviglieri, M. et Stavo-Debauge, J. (2006). « Sous les conventions. Accompagnement social à l'insertion : entre sollicitude et sollicitation », in Eymard-Duvernay (Dir.), *L'économie des conventions. Méthodes et résultats. Tome II*, Éditions La Découverte. pp. 129-144.

partir de là une relation s'instaure, qui ne passe pas d'abord par les mots, mais en priorité par l'échange de quelque chose qui vient de chez soi. Elle lui préparera ensuite des mammouls pour le lundi prochain, (même si ce n'est pas le bon mot comme le lui a dit Aloa) dans le deuxième lieu de bénévolat, histoire de lui offrir quelque chose qui vient aussi *de chez elle*, qu'elle a préparé juste pour lui. Dans l'espace ouvert dans le goût des sucreries, 70 ans spontanément alors se racontent, son départ d'Algérie après avoir été déplacé dans des camps dans le désert durant deux ans, séparé de sa femme et de ses deux filles. Il lui raconte à quel point il est encore choqué, plusieurs dizaines d'années après. A plusieurs reprises, il lui livrera quelques bribes de son histoire au fil des différentes rencontres dans les divers lieux d'accueil, lorsqu'elle s'assoira à sa table ou sur un muret à côté de l'institution *comme au bled,* souvent il lui partagera aussi des chansons d'Idir qu'ils écoutent ensemble longuement. Il est ici depuis bien longtemps mais il n'a pas confiance en les travailleureuses sociales, il demande parfois de l'aide à une femme de sa communauté qui connaît bien les réseaux, il l'a rencontrée à la mosquée. Elle remarque encore une fois son regard sombre, ses petits yeux pépites. Alors qu'ils sont tous deux sur l'escalier juste aux abords de la file, elle aperçoit Jack qui a pris son café et comme il a vu que la fille est en grande conversation avec d'autres usagers, il part. Elle lui court après et lui demande comment il va. Il vient de découvrir ce lieu, et lui rappelle le plaisir du café chaud le matin avec la soupe. Il dit à la fille*, passe un de ces 4 à l'uni, je t'y attends.* Elle lui explique qu'elle avait hésité, craignant de le déranger. *Je me fais déranger volontiers, il faut continuer nos histoires,* lui dit-il souriant. Elle lui promet de repasser. Elle lui donne un fromage entier qu'elle avait mis de côté, il est réjoui. A Noël Alga lui offre les paquets de cacahuètes et de chocolat qu'il a reçus au Lieu, pour ses enfants, elle lui amènera plusieurs fois du tabac, car elle sait qu'il en manque souvent. Au coin de la rue elle rencontre aussi Spillo qui sort de cinq mois d'hôpital après le covid, il lui dit qu'il aurait préféré mourir, car il est atteint de la plus grande maladie qui soit, celle de la solitude, il dit qu'il n'a plus d'espoir, il passe ses journées sans personne, *il n'a plus rien, pas de copains, pas de compagne, pas de religion, pas de caresse*, rien qui peut occuper ses mains. Sans rien, il n'a juste plus envie de vivre. Il dit à la fille *à quoi bon même manger, quand la solitude nous ronge*. Stejar aussi à plusieurs reprises lui propose des jeux, des livres pour ses enfants, lui donne des friandises ou du thé qu'il a lui-même reçu, Alga lui ramène régulièrement des bonbons qu'il dit récupérer dans *ses endroits à lui.*

Ces interactions qui se sont multipliées tout au long du terrain, sont dès lors modulées par toute une série de choses qui circulent de corps en corps, des choses qui justement s'incorporent, édifiant ainsi un milieu d'échanges qui scelle les engagement réciproques et configurent des histoires communes (dans et par la commensalité) à partir des mémoires et attachements propres. Elles montrent pareillement combien le corps esseulé perd espoir, combien la solitude en retire ses capacités désirantes, combien l'élan vital en devient même absent et alors combien l'ethnographie incarnée se fait aussi manifestation de présence nécessaire pour convoquer ce qu'il reste de potentialités vivantes (d'attentes), par et dans la rencontre.

Le 19 juillet, elle est en vacances, alors qu'elle circule à vélo en partant de l'école, elle croise la bande : Alga, Faiz, Stejar, Sam, Aldos se retrouvent régulièrement là pour boire des bières et passer du temps ensemble, passer le temps. On lui réserve un accueil de fête. Alga lui écrira un message peu après


passagères, tes pottes S.D.F. t'aiment beaucoup, à tout bientôt, meilleures salutations.

Se confirme au fur et à mesure, son intégration progressive dans ce petit groupe dans lequel elle est accueillie et choyée, elle réalise également que ce terrain passera en priorité par ces corps en

côtoiements et que par ailleurs dès lors il lui faut absolument se « désaccessoiriser »[734] – cela devient une évidence elle ne fera presque jamais d'entretien, la thèse en compte quatre tout au plus. Il s'agit de rendre au corps sa pleine fonction de réverbération du terrain et composer lentement, discrètement, de proche en proche des itinéraires relationnels. Alors elle décide d'écrire, d'écrire pour se rapprocher, d'écrire pour maintenir le lien, d'écrire pour manifester sa gratitude, d'écrire parce qu'elle a eu toute une série d'indices. D'écrire aussi car depuis toujours, c'est sa manière particulière de s'approcher, par les mots, par les feuilles. Ce sera un bien particulier, qui aura la particularité d'ouvrir d'autres rapports au proche, d'autres rapports au temps, qui convoque les textes comme présents parmi les autres « objets qui circulent »[735] marquant un certain « degré d'intimité » (*op.cit.)* entre le corps qui les offrent et les réceptionnent.

7.2. Le texte comme approche : reformuler l'horizon d'attente et ouvrir les attachements

7.2.1. Comment tout a commencé

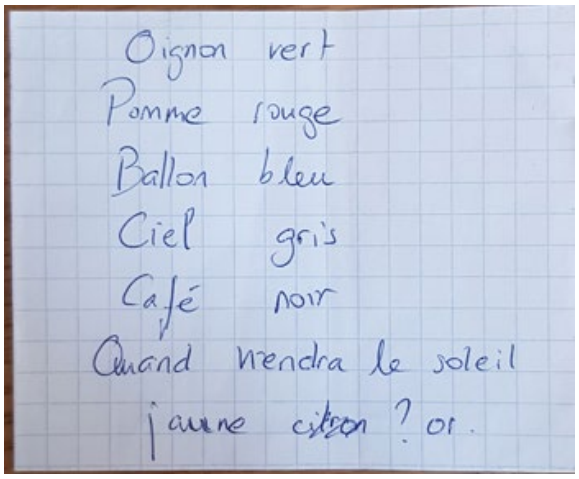
C'est le printemps. Elle est préposée au nettoyage des tables dans le deuxième lieu de bénévolat. Ils viennent de déménager dans une immense salle de gym, prêtée car les écoles sont désertées, de manière à jouir d'un espace plus vaste et poursuivre l'accueil de nombreuses personnes malgré les restrictions. Il s'agit de passer après chaque personne ayant fini son repas, désinfecter la table et les chaises. Après le nettoyage, la chaise est remise à l'oblique ce qui indique que l'espace est à nouveau prêt pour le ou la prochaine usager-ère. Alga est son compagnon de désinfection, ils nettoient les tables ensemble, se charrient. Un jour alors que la fille les a rejoints dehors pour la pause, Alga fume sa clope. Ils regardent ensemble la file devant le lieu d'accueil, les gens attendent de pouvoir prendre un ticket qui donnera droit à un repas, la file s'allonge. La fille lui dit *mais ce serait chouette d'écrire des petits mots aux personnes pendant qu'elles attendent, des mots de soleil, des mots de nuage, des mots de la vie*. Alga lui dit *ok écris un mot alors*. Elle prend son petit carnet qu'elle a toujours dans sa poche et lui dit, *bein tu vois, d'ac, alors un petit mot qui parle de quoi ?* il regarde alentours, et au moment où il voit quelques bulbes de jonquilles en germes qui ressemblent à des pousses d'oignons, il dit *Bein écris un truc sur les oignons*. C'est ainsi que commence l'histoire des histoires adressées, le rondpoint, (ö) qui vient comme s'accorder à toute une série de repères en lien à la littérature … et redimensionner l'attente hors d'une file impatiente.

Au fil de son immersion, la fille a en effet découvert avec surprise que nombre d'usagers transportent un livre, lui montre des écrits, lui parle d'histoires ou même d'auteurs (Krishnamurti – un homme rencontré recopiera scrupuleusement des extraits sur la liberté – , Apollinaire, Eminescu, Joyce, etc.), recopie des bribes de chapitres sur des bouts de carnets. Puis, directement en lien à ce petit jeu d'écriture, quelques semaines plus tard, le petit mot plié en quatre ressort de la poche d'Alga, il lui dit *tu vois je l'ai gardé, c'est un mot, ça se garde, ça ne se jette pas, regarde j'ai aussi un autre papier, c'est le papier d'entrée pour la prison, je suis allé voir un pote, tout ça c'est un peu ma mémoire*.

– *Ah, ah, la mémoire dans une poche, c'est joli* !

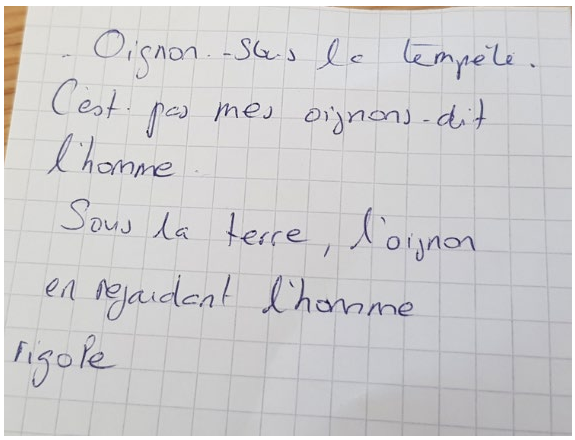
[734] Fiori, S. & Thomas, R. (2016). L'immersion par corps des chercheurs. Expérimentations méthodologiques à Salvador da Bahia et Caracas. *Dilecta.* 229-237, p. 232.
[735] Thévenot, L. & Boltanski, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur.* Gallimard, p. 213.

Oigon vert
Pomme rouge
Ballon bleu
Ciel gris
Café noir
Quand viendra le soleil jaune or ?



Puis

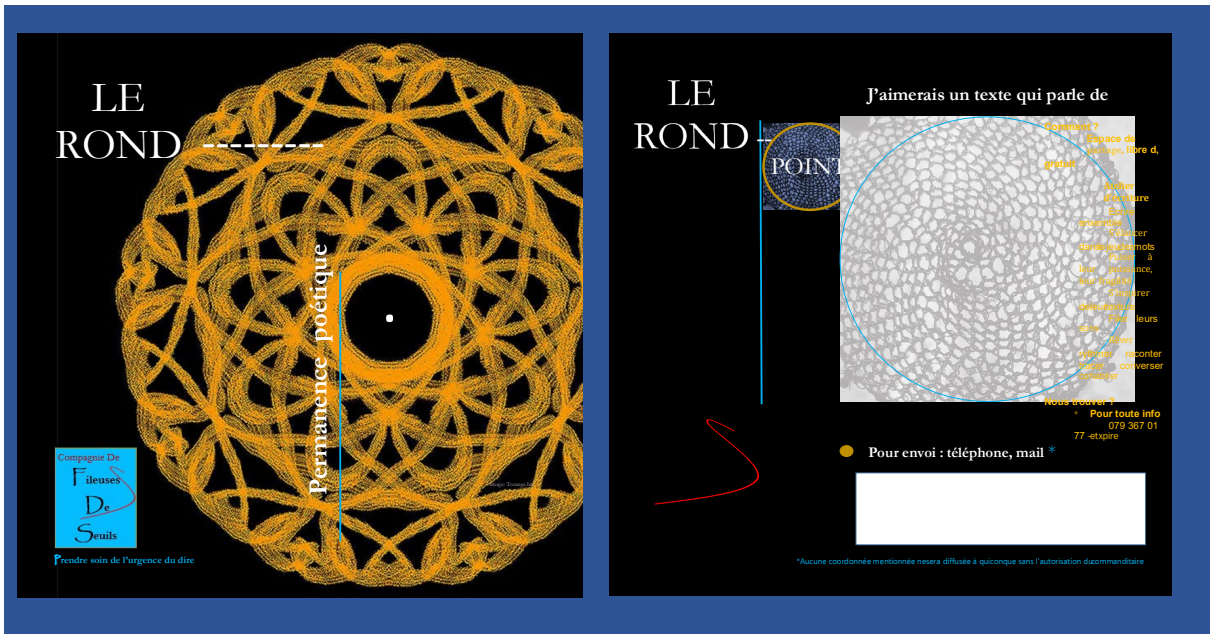
La fille
Oignon-sous-la tempête
L'homme
C'est pas mes oignons
La fille
Sous la terre, l'oignon en regardant l'homme rigole
L'homme
Bein, tu pourrais écrire alors, t'es folle toi.
La fille
Chiche tu veux que je t'écrive une histoire ?
L'homme
Ouais une histoire de cratère, cratère tu vois ce que c'est ?



7.2.2. Histoire d'un échec premier

Alors elle s'est enflammée, elle s'est imaginé toute une série d'ateliers, de performances, d'initiatives de rue, de grandes parades oralisées, des consultations poétiques à la manière de l'hôpital de la Salpêtrière à Paris [736], où elle est même allée pour un entretien avec Pepita Pierrot, une des organisatrices des consultations au Théâtre de la Ville. Elle a préparé de jolis papiers glacés qu'elle pensait distribuer lors des ateliers d'écriture qu'elle commençait à animer dans deux lieux d'accueil d'urgence. Pour cela elle avait passé quelques après-midis avec Jack dans les sous-sols de l'université, il l'avait aidée à rendre le papier *plus ludique* trouvant les premières maquettes *trop scolaires, trop formelles, qui ne donnent pas l'envie de jouer le jeu, d'entrer dans la danse*. Tout cela s'est fait en parallèle d'un premier texte qu'il lui avait demandé sur L'œil. D'abord cela tenait sur des feuilles A4 imprimées en couleurs avec des cercles, des interstices, des cubes. Après plusieurs essais, elle venait de faire imprimer une version qui lui plaisait bien. Ça lui avait coûté une fortune, et elle en était particulièrement fière. Elle avait nommé sa compagnie les FDS (Fileuses de seuils), tentant d'inverser les acronymes.

[736] Voir le site du Théâtre de la ville de Paris, consultations poétiques. https://www.calameo.com/read/004260307d8d650e80227



Parallèlement aux discussions sous-terraines au détour de quelques thés partagés avec Jack, elle s'était inspirée d'un collectif d'artistes-écrivains suisses, « Caractères mobiles »[737]. L'idée est simple : poser une table et des chaises au cœur d'une place de village et, à qui le souhaite, écrire des histoires sur la base d'un mot, d'un désir précis, d'une idée vague. Cette proposition artistique l'avait particulièrement emballée, redonnant au texte un pignon sur rue et le sortant quelque peu des arènes institutionnelles où il reste souvent à l'écart du jeu qu'il peut inspirer. Et bien souvent également directement accusé d'élitisme.

Mais toute ces intentions n'ont pas fonctionnné comme imaginé. Les flyers semblent progressivement totalement hors-sol, elle n'arrive pas à les distribuer, à organiser des moments pour les donner à voir, à les proposer comme surpports d'écriture partagée.

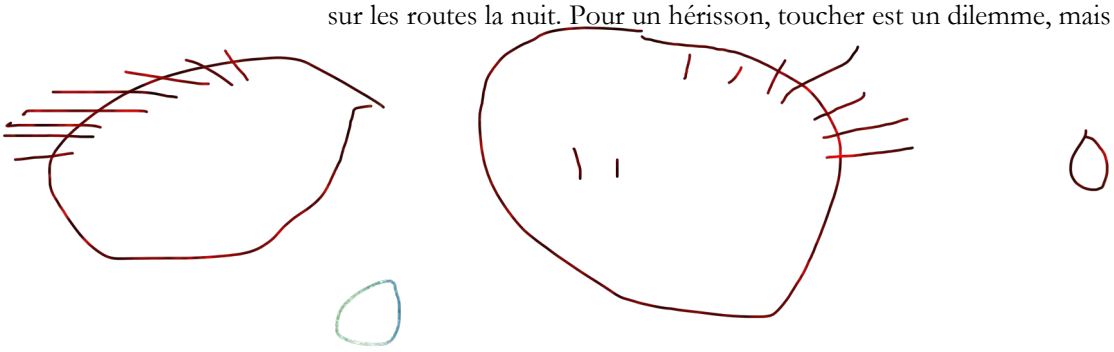
737 Le collectif Caractères Mobiles proposent des récits sur commande dans divers lieux publics https://www.google.com/url?sa=t&source=web&rct=j&opi=89978449&url=https://www.caracteresmobiles.ch/&ved=2ahUKEwj20MLKmsCIAxXihP0HHdsSF5kQFnoECBsQAQ&usg=AOvVaw0S1qN-lURW1KcQpi07soUq.
A partir de la demande des habitants d'un village par exemple, se tisse progressivement, sur la base des petites histoires singulières, une trame narrative plus vaste qui rend compte des mémoires ou attentes de la communauté et participe d'une cohérence et concordance collective. Existent par ailleurs de multiples expériences où tente de se créer une dimension de partage collectif à partir de l'écriture, voir par exemple le récit de la Tuile à Fribourg par Baptiste Oberson : La Table Bleue (2019), spécifiquement proposé dans un lieu d'accueil.



Elle se retrouve avec des amalgames de jolies cartes qu'elle ne parvient jamais à *placer*. Le projet ficelé encore une fois se croule. Les ateliers sont bien souvent déserts. Elle passe alors plutôt du temps à table avec certains ou elle reste pour aider en cuisine car c'est là que priotairement on semble la demander. Et puis de proche en proche, en dehors des ateliers les textes ont commencé à être sollicités, Alga un texte sur le cratère, Aloa et puis Stejar qui avait été aussi un révélateur de toute l'histoire lorqu'il lui avait prêté un livre qu'il transportait avec lui depuis la Roumanie, d'Eminescu. C'est lui qui le premier lui avait parlé de poésie et de mélancolie. Mais il lui avait dit aussi de faire attention car

> *Ecrire des poèmes c'est approcher le cœur des gens et qu'ensuite on deviendra obligatoirement un peu de la famille, donc tu t'aventures dans une histoire pas simple, le poème c'est entrer directement dans la maison, c'est toucher.*

Alors comme elle cotoyait le hérisson depuis longtemps, et on sait que les hérissons apprécient tout particulièrement les maisons de futaies, elle avait écrit sans véritablement se soucier des phares aveuglants sur les routes la nuit. Pour un hérisson, toucher est un dilemme, mais ça ne lui fait pas peur.



C’est énorme cette histoire de phares dans la nuit.

C’est un peu comme les phares dans le brouillard.

Et le brouillard c’est un amalgame de gouttelettes qui ouvrent à d’autres perceptions, un peu comme les mots appliqués à disséminer l’air au contact.

Elle a foncé

Elle s’est laissé tenter.

Elle a naïvement *répondu aux attentes* des gars qui voulaient plus

Qui désertaient la table commune.

7.2.3. Un travail de débrouillardise

L'invitation à ouvrir des espaces d'exploration commune autour d'une pratique artistique, écrire, raconter des histoires, s'initie dans ce que l'on pourrait appeler des *pratiques ingénieuses*, ici entendues spécifiquement dans un compagnonnage artistique et scientifique et notamment comme une façon de « ré-envisager les relations entre arts et sciences sociales *depuis leurs pratiques*, à travers le prisme particulier de l'enquête comme pratique partagée » [738]. Ces cohabitations, si elles tissent des ponts entre art, littérature et sciences sociales aménagent également des passerelles tentant d'enrichir l'enquête notamment car elles permettent de se rapprocher d'univers que les moyens canoniques (sans doute trop directifs ou trop rigides dans leur plan, temporel notamment) ne permettent pas. Elles s'ancrent aussi dans la conviction que « des croisements féconds entre arts et sciences sociales » [739] donnant ici au texte la vertu de « mobiliser tour à tour, voire en même temps, le raisonnement scientifique et l'émotion artistique » (*op.cit.*), ouvrent ainsi des modes de compréhension des situations plus complètes. Au sens d'Ingold, il s'agit sans doute de « modifier nos perspectives en rompant avec l'aller-retour incessant de l'image à l'objet et de l'objet à l'image, lequel détermine la caractéristique principale de l'écriture académique dans les champs de l'anthropologie, de l'art et de l'architecture pour prendre conscience des flux de matières et des flux de sensations dans lesquels les images et les objets prennent forme réciproquement » [740]. En redonnant ici une puissance évocatrice et transformatrice du texte et du monde, toujours en correspondances s'insinue un autre rapport au savoir. Ces initiatives que Grésillon nomme « transversives » (transversales et subversives) déplacent pourtant, comme cela a déjà été discuté, les lignes conventionnelles des investigations (qui certes elles aussi se distendent progressivement d'une seule traduction positive du monde) tout autant que des rendus académiques, venant à la fois questionner sa légitimité scientifique, mais, heureusement, éviter par là-même les dérives d'une « normativité qui s'auto-génère » [741]. Partant du point de vue qu'arts et sciences demeurent tous deux « une affaire de formes » [742], l'art travaille, sculpte au travers de ses matériaux la vie sociale au sens large et l'espace dans lequel elle se déploie ; les sciences (sociales) pareillement en tant qu'elles réfléchissent les problèmes et actions humaines, sont liées « à la représentation et les problèmes relationnels sont aussi des problèmes de formes » (*op.cit.*). Il reste alors nécessaire de prendre au sérieux la forme, la figure qui donnera visibilité aux diverses lectures possibles des situations expérimentées. Bien qu'il faille, se prémunir d'une sorte de modalité en vogue qui aurait pour point central et unique la volonté de brouiller les frontières, de déplacer et confondre les genres, d'intervertir, parfois sans précaution ou tout au moins sans argumentaire, les lexiques descriptifs des choses, et leur proportion, il semble pourtant nécessaire, comme cela a été développé en première partie, de rouvrir la question de l'articulation de plusieurs échelles de discours tout autant que la modulation de nos outils de compréhension du monde (assez maigres en sociologie) en les ajustant aux situations rencontrées et en prenant pour acquis que la compréhension d'une situation ne se limite pas ni aux préceptes du savoir ni au seul langage de la description ou à celui qui s'y insère, du concept. Pour autant, si la question des identités se doit d'être maintenue dans une optique plurielle, toujours dynamique et processuelle, à la fois permanente dans le temps et

738 Kreplak, Y. ; Boutonnier, T. et al. Des artistes, des enquêtes, des pratiques ingénieuses. Conversations entre Yaël Kreplak, Thierry Boutonnier, Gwenola Wagon et Alexis Guillier. *SociologieS*.

739 Grésillon, B. (2020). *Pour une hybridation entre arts et sciences sociales*. CNRS Editions.

740 Ingold, T. (2017). *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture*. Editions du dehors, p.58.

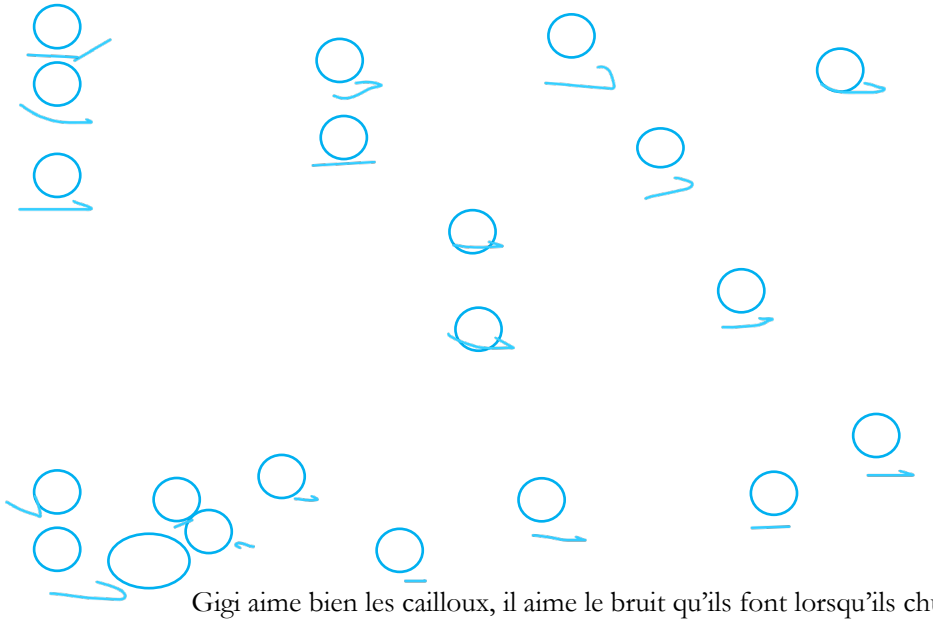
741 Romagnoli, S. (2010*). Les discordances du moi. Essai sur l'identité personnelle au regard de la transplantation d'organes*. Presses Universitaires de Nancy.

742 Vander Gucht, D. (2023). De la recherche-action à la recherche-création. Ne pas opposer ni confondre mais conjuguer. *Revue Française des méthodes visuelles. 7*.

changeante, émergente à chaque instant, il n'empêche qu'elle doit aussi être bien définie particulièrement comme unité singulière (*op.cit.*), par cette manière de faire, ce style qui ne se limite pas à un simple exercice cosmétique d'ornementation superflu (largement discuté en Livre1), mais s'inscrit dans une considération première du langage comme possibilité d'expression de l'expérience et des liens qu'il tisse avec le monde des humains qui en font l'usage (de composition et de réception). En ce sens que le langage demeure un « mode d'apparence »[743] primordial et de sens du monde perçu. Par la tentative de sa nomination qui consiste à « s'arracher à ce qu'il y a d'individuel et d'unique pour voir en lui le représentant d'une essence ou d'une catégorie » (*op.cit.*), le verbe figure, émet, communalise voire élève à d'autres variations imaginatives au travers du poétique notamment et ouvre « un univers de sens » (*op.cit.* p 105). Le geste, l'interaction, les lieux, leurs ambiances, les mémoires et les attentes, tous « fond préréflexif et antérieur aux paroles » (*op.cit.* p.21) doivent être écoutées donc dites puis écrites – les signes colorent les signes et étendent leurs « opérations sémantiques » (*op.cit.* p. 127) pour que le sens de l'expérience s'en détache. « Il n'y a pas de cogito tacite » (*op.cit.* p.104), il n'y a pas non plus de rupture entre perception et langage, les deux forment un « extraordinaire circuit de relations fondatrices par lesquelles perception et langage se co-déterminent, divergent dans leur manifestation, se rejoignent sans s'identifier » (*op.cit.* p. 109), se forment et forment. Se pose alors également la question des méthodes pour y parvenir.

Qu'est-ce donc que cette spécifique façon d'entrer en contact avec le terrain, de composer des histoires, de tenir le fil d'une intrigue dans une relation où se chevauchent des compositions artistiques, amicales et de recherche ? Au fond de bien préciser de quoi parle-t-on au juste ?

[743] Thierry, Y. (1987). *Du corps parlant. Le langage chez Merleau-Ponty*. Ousia, p. 20.



Gigi aime bien les cailloux, il aime le bruit qu'ils font lorsqu'ils chutent du petit barrage sur le fleuve, il aime « ce nœud de propriétés »[744] qui les constituent, leur son, leur texture, leurs arabesques et leurs lignes, il aime aussi et surtout peut-être « leur réserve invisible » (*op.cit.* p. 197), tout ce qu'il n'a encore jamais perçu.

« Chaque mot est un joyau qui étincelle tel un galet dans l'eau qui coule d'une rivière »[745]. Cette idée l'enchante alors il se rapproche de l'eau et trempe son museau et ses petits yeux sous la surface pour voir et entendre les cailloux dans le courant.

« Certains jours il ne faut pas craindre de nommer les choses impossibles à décrire »[746]

[744] Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible*. Gallimard, p. 211.
[745] Ingold, T. (2018). *L'anthropologie comme éducation*. Presses Universitaires de Rennes, p.67.
[746] Char, R. (1971). *Recherche de la base et du sommet*. Gallimard, p. 11.

7.2.4. Le modelage d'une forme harmonique

Nous avons vu en première partie l'importance de l'apport d'une poétique comme ouverture non seulement sensible aux savoir des sciences humaines, comme conditions à l'éthique dans ses vertus de déplacement et de recompositions de rôles (une suspension de la référence qui se concrétise aussi dans la posture de l'ethnographe appelé à déplacer sans cesse ses ancrages référentiels propres et de ses interlocuteurs auxquels est faite une suggestion de monde par le monde du texte) mais aussi comme une manière littéraire d'ouvrir l'examen sérieux d'une compréhension de la question posée au terrain. La fille s'inscrit ici dans une critique de la confusion entre sujet et subjectivisme, s'inspirant en ceci notamment des travaux de Laplantine. Le sujet n'est en effet « pas davantage du côté de l'affect que du concept, il engage dans des actes de langage … la totalité de la sensibilité et de l'intelligence »[747]. La forme à la fois comme sous-bassement et organisation méthodologiques tout autant que le discours qui rendra compte de l'enquête lutte contre « la dichotomie à la fois désubjectivante et déshisoricisante du *contenu* (conçu à la manière d'une information fiable, stable, identique à elle-même) et de la *forme* traitée étroitement comme un « instrument utilisé pour transporter des messages » (*op.cit.* p. 65). Inventer une méthodologie d'approche par le littéraire, c'est œuvrer à un « élargissement de sa propre pratique au travers du réinvestissement de procédés artistiques dans le champ de la science »[748] et ouvrir ces langues comme support premier de l'incise du lien. De toucher en somme par ce type d'expérience un potentiel de décalage des « exigences pragmatiques de la vie ordinaire de façon à permettre un élargissement de la sensibilité et de l'imagination »[749] (et donc des textures diverses de l'attente). Enfin, comme le rappelle Olivier Abel en relisant les propos de Ricœur, il convient de garder vive la conscience qu'on peut toujours se tromper, l'incursion artistique nous semble heureuse à ce titre, l'artiste est d'une certaine manière « intempestif, il prend les plus grands risques, car il ne sait jamais s'il construit ou s'il détruit ; s'il ne détruit pas en croyant construire ; s'il ne construit pas en croyant détruire ; s'il ne plante pas quand il faudrait arracher, s'il n'arrache pas quand il serait temps de planter»[750]. Il convient donc non pas de revendiquer la suprématie d'une discipline sur l'autre, mais au sens où l'entendent Thévenot et Mettler dans le travail « Bancbigny »[751], d'entrer dans la composition d'un « doute partagé de leurs déficits » (*op.cit.* p.2) et accointances, et la capacité de faire œuvre « sur les limites de ces deux gestes définissant leurs disciplines et arts de faire, l'enquête critique et la libre composition créative » (*op.cit.*).

Cette architecture du texte adressé puis travaillé dans le processus d'écriture de la thèse est justifiée également par une dimension propre à la thématique réfléchie dans cet ouvrage, à savoir l'attente et les détours qu'elle oblige. Si l'on souhaite la traiter sans se limiter à une attente dont l'objet attendu est déjà connu qu'il s'agirait de décrire en ses qualités visibles advenues, on vient alors nécessairement déjouer « les modes de structuration habituels en sciences sociales (généralement organisés par thème ou par entrée théorique, ou sur la base d'une séparation entre le compte rendu de l'enquête et l'analyse) » [752]. Or ce dérangement de la convention s'exprime pareillement dans les manières qui se sont progressivement aménagées dans l'enquête elle-même, venant notamment, et particulièrement par des façons (heureuses) malhabiles de s'approcher, contrecarrer quelque peu les précautions données aux observateurs en herbe et convoquer l'*inattendu*. Une prévoyance

747 Laplantine, F. (2017). *Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale.* Téraèdre, p.64.
748 Caillet, A. (2019). *L'art de l'enquête. Savoirs pratiques et sciences sociales*. Mimésis, arts, esthétique, philosophie, p. 11.
749 Delorme, D. (2019). Poétiser la transition écologique. *Les cahiers de la justice. 3*(3). 537-551, p.539.
750 Abel, O. (2017). Le politique et le philosophe. *La société d'édition de Revues, Etudes. 9*. 47-58, p. 57.
751 Mettler, T. & Thévenot, L. (2013-) *Banchigny*. Cahier non publié en français, gracieusement transmis par Monsieur Laurent Thévenot.
752 Melliti, I. (2021). Manière de faire enquête dans les oasis. Chebika et ce qu'il en reste. In M. Breviglieri, N. Gamal Said ; D. Goeury. *Résonances oasiennes. Approches sensibles de l'urbain au Sahara*. Métis Presses, pp. 46-54, p.46

souvent organisée dans les formats standardisés de la recherche dont on connait (trop) les dérives en termes d'efficacité, de rentabilité, de concurrence (au fond les classiques de la grammaire libérale) : maintenir d'une distance professionnelle afin de garantir notamment une certaine « objectivité », conformer les méthodes et données d'enquête aux attendus institutionnels (souvent d'ailleurs directement assignés aux régulations des politiques publiques), fournir une définition précise et à l'avance aux participants des engagements, du cadre, des limites de l'enquête (c'est ici toute la question du consentement éclairé et de l'éthique procédurale de la recherche), mais aussi des risques encourus (c'est ici la question des précautions que se doit de prendre l'ethnographe qui s'insère dans un milieu défini comme sensible car inconsidéré, borné par le vocable du précaire, dominé, entaché de violences et d'abord difficile), établir une distinction claire entre les sphères privées et professionnelles (c'est ici particulièrement les recommandations des contrats à destination des bénévoles), façonner un plan sur cinq ans qui laisse finalement peu d'espace à sa reconfiguration chemin faisant sur la base d'une (nécessaire) remise en question des idées et intentions premières. Si cette prévoyance est bien évidemment aussi la source d'une visée d'enquête respectueuse et qui ne met pas directement en péril l'intégrité de la chercheuse, ni celle de ses interlocuteurices, elle laisse vite émerger ses limites dans le cadre d'une enquête au long cours, prenant pour thème de réflexion un objet dont on ne peut justement pas circonscrire les épreuves à l'avance – l'attente est bien le temps vécu du non encore advenu – notamment car ses fondations sont tenues encore par la non-apparition de l'événement potentiellement perturbateur dont l'ethnographie se rend la réceptrice compréhensive heureuse. Heureuse jusqu'au point où elle doit également assumer les revers du choc devant « l'étrangeté radicale de l'artiste et de ce qu'elle implique de violence externe » pour la communauté à qui elle se présente. (Thévenot & Mettler, *op.cit.* p. 26) et assumer alors également la tenue du lien qui consiste à « porter attention aux façons de domestiquer cette étrangeté sauvage pour se rapprocher, par le truchement d'entremetteurs déja parties prenantes en raison de leurs engagements dans les lieux. C'est par une variété de communications ainsi confortées plutôt que par une enquête et un débat public formels que le projet s'amarre à la communauté » (*op.cit.*). Si les entremetteurs et entremetteuses ont initialement été les professionnel-les des institutions, ils se sont ensuite diffusés directement parmi les groupes d'usagers, facilitant à la fille les processus de rapprochement avec d'autres membres de la communauté des bénéficiaires des espaces d'accueil. Le « cercle de la participation » comme voie collective, tel que le propose les auteurs a été par contre particulièrement mis à mal dans notre dispositif, et ce notamment car il est venu révéler cette difficile et éprouvante conduite qui consiste à devoir quitter l'alcôve séduisante et nourricière des duos privilégiés et ce notamment pour des personnes déjà fortement impactées dans leurs assises familières. Personne en effet ne souhaitait véritablement écrire en groupe, l'écrit s'est surtout révélé être une médiation initiale entre deux personnes. Peu des personnages se sont par ailleurs saisis de cette invite pour mêler leur propre voix d'écriture – si ce n'est par WhatsApp – ils ont surtout commenté, réitéré la mémoire du geste, ouvert tout un manège de boutades, plaisanteries, rappels moqueurs, contournements... toute une série de prétextes agiles pour maintenir le lien. C'est aussi notamment dans ce registre presque intime que se sont enflammées, on le verra peu après, certaines attentes totalisantes, dont la régulation s'est trouvée elle aussi grandement malmenée, mais qui a pu par ailleurs mettre en regard, le nécessaire retrait et l'importance du garant institutionnel pour ne pas émettre des promesses (déçues) malgré soi et tenter de redimensionner les attentes à l'échelle de leurs possibles.

7.2.5. Le texte comme dialectique en soi

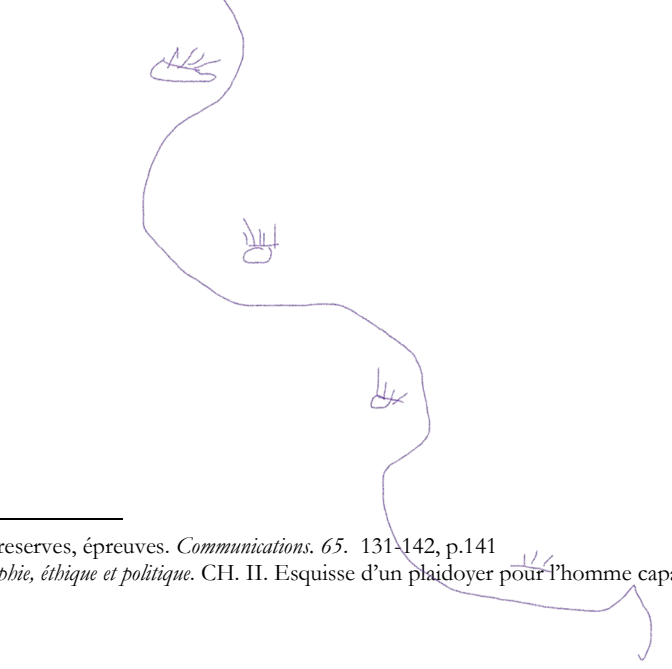
A partir de l'écriture se façonne une « unité dialectique du dire et du vivre »[753], devenant tant comme support méthodologique que comme travail réflexif, une « activité de connaissance spécifique » (*op.cit.* 21) qui pose un véritable problème épistémologique en ce qu'elle travaille à « construire des concepts qui soient le produit d'une interaction entre la pratique de l'écriture et sa théorisation » (*op.cit.* p.27). L'écriture est ainsi à la fois pratique du dire et dire de la pratique et n'est donc ni pure stylistique ni simple ornementation sans correspondance avec les vécus et leurs sens donnés. Le texte ne peut ainsi se prémunir d'un travail du texte lui-même – « l'écriture transforme l'écriture » (*op.cit.* p. 37) – si pour autant il souhaite ne pas maintenir un rapport d'étanchéité entre le fond et la forme, entre le vécu et sa transcription. Il ne souscrit plus, comme le déployait Jakobson à composer « en lui-même sa propre fin » (*op.cit.* p.34) et l'ethnographie, elle, ne peut alors plus non plus avoir sa seule puissance expérientielle, tant la forme publicisée que lui donnera le verbe, aura une réelle portée de « signal » (*op.cit.* p. 35) qui redonne perméabilité entre « réduction structuraliste » et « réduction phénoménologique » (*op.cit.*). Est accrédité un vivre qui se médiatise par le texte, pris comme « la condition d'une énonciation telle que la structure de l'énoncé soit indissociable de l'énoncé lui-même, en soit le 'sens' autant et plus que le signifié même, et productrice transformatrice de 'l'auteur' autant que du lecteur » (*op.cit.*, p. 38). Le texte qui rend compte de l'enquête mais aussi celui qui l'initie lorsqu'il est adressé aux usagers, déborde un langage tenu, soit par le déroulé de structures stables, soit adossé aux réductions phénoménologiques et à la description des *choses mêmes*. Il poursuit la composition d'une texture qui donne un « point focal de la créativité dans le langage n'étant pas simplement un instrument d'usage satisfaisant aux besoins élémentaires de la conversation ordinaire » ni davantage un langage réduit aux standards scientifiques. Il devient œuvre de « révélateur fantastique de la face cachée des choses et des aspects enfouis de notre expérience profonde » [754]. Le langage poétique, lyrique n'est alors plus un « langage descriptif qui nous dirait comment est le réel, mais il révèle des aspects du monde habitable qui sont comme occultés par le quotidien ou par la maniabilité des choses » (*op.cit.*, p. 35-36) et ce déjà lorsqu'il se fait principal support d'approche de l'enquête. Les trois plans (argumentatif, descriptif, lyrique – et narratif dans l'intrigue construite dans la thèse) sont donc interdépendants[755] et ce particulièrement car l'enquête a pour propos premier d'effleurer l'attente, qui nous échappe toujours partiellement. Ces trois instances guident l'enquête dans toute sa profondeur, en continu.

Il y a à réfléchir alors dit-il à la question de l'hospitalité langagière que Ricœur a développée, ne souscrivant ainsi pas à une dimension totalisante de la traduction car demeure en effet de l'intraduisible et cet impossible traductible engage non pas une « obligation morale de rétablir ce qui est perdu » mais bien « d'élargir l'horizon de sa propre langue » [756]. On peut extrapoler cette considération à la scission opérée entre langage académique et langage poétique, œuvrant alors à ce que Benjamin propose au traducteur comme mise en garde, dont l'erreur principale serait « de conserver l'état fortuit de sa propre langue, au lieu de se laisser violemment ébranler par la langue étrangère » [757]. Il doit davantage tenter « d'élargir et approfondir sa langue grâce à la langue étrangère » (*op.cit.*), trouvant en ces langues en voisinage une complémentarité heureuse. Joie qui ne minimise pourtant pas la violence que la déconcertante découverte d'une altérité inattendue

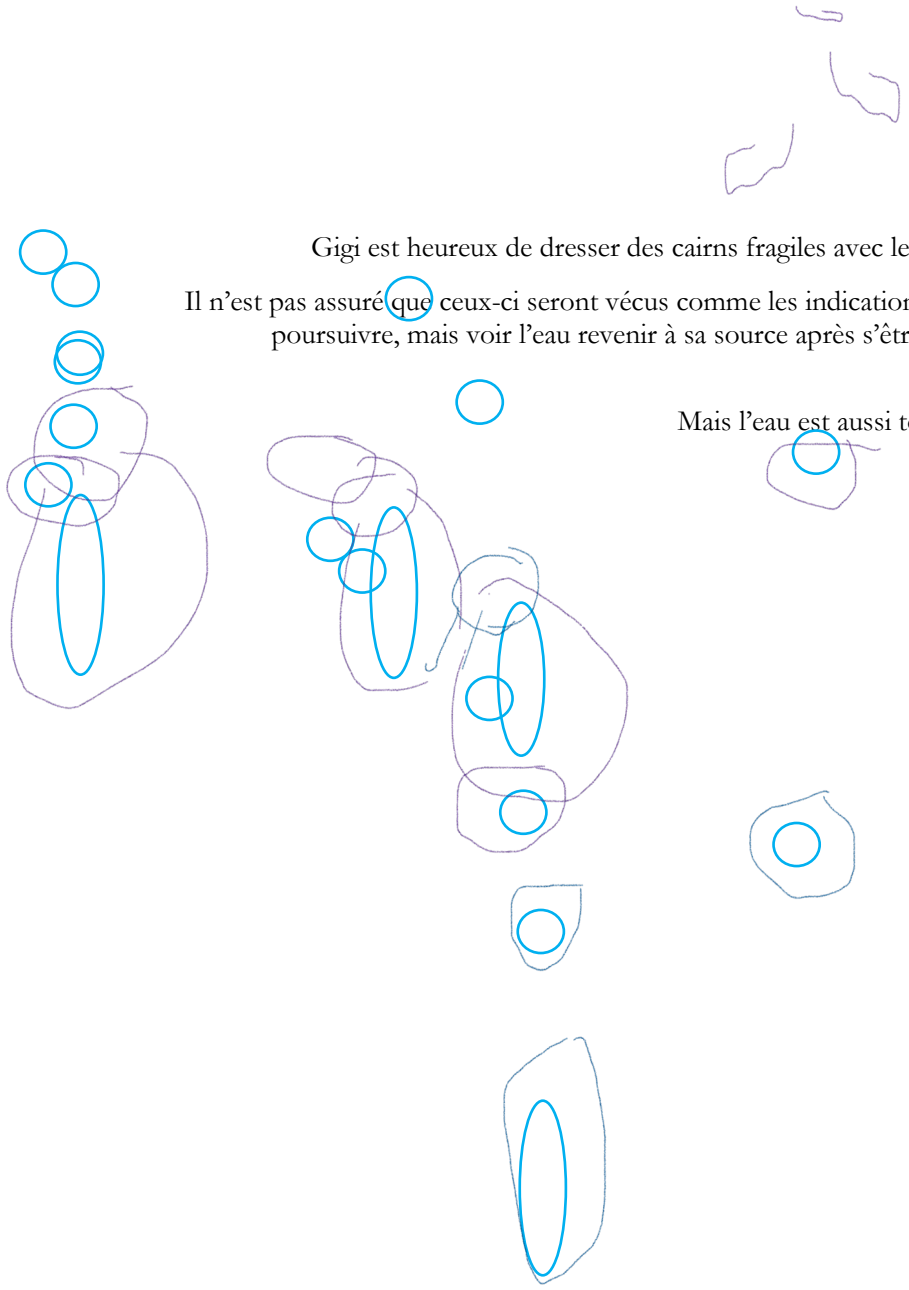
[753] Meschonnic, H. (1973). *Pour la poétique II. Epistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*. Gallimard, p. 71.
[754] Ricœur, P. (1997). *Philosophie, éthique et politique*. CH. II. Esquisse d'un plaidoyer pour l'homme capable. Seuil, p. 35.
[755] Le narratif ajoute une manière de traduire l'enquête, tout le travail de Ricœur autour de Temps et Récit a justement consisté en l'idée que « la construction des intrigues dans le récit marquait la même capacité créatrice que l'invention des métaphores dans le domaine lyrique ». Ricœur, 1997, *op.cit.*. p. 37.
[756] Diez Fischer, F. (2014). L'hospitalité langagière : Paul Ricœur et la question de la traduction. *Esprit. 402* (2). 87-98, p.93.
[757]Meschonnic, H. (1973). *Pour la poétique II. Epistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*. Gallimard, p. 143.

provoque, en ce qu'elle nous demande notamment de nous *livrer* sans réelle garantie de *savoir où on met les pieds*. Cette dimension est d'ailleurs peu prévisible en ce qu'elle prend forme dans l'expérience même de rapprochement. Lorsque Joseph travaille l'hospitalité de la ville, il reprend les considérations benjamiennes de la traduction, donnant à l'accueil de l'étranger, la nécessaire double prise en compte, à la fois une certaine nostalgie de l'origine unitaire, et tout autant par le fait que « l'étranger est celui qu'on ne comprend pas, qui nous impose un décentrement, le 'grand tour' de la sortie de soi »[758]. En ce sens, il élargit, ouvre, féconde mais ébranle immanquablement « le propre par la médiation de l'étranger » (*op.cit.* p. 140). Ainsi peut être considérée la naissance d'un « nouveau langage » (Meschonnic, 1973, *op.cit.*, p. 147) qui donne aux mots un caractère expérientiel, et aux expériences des modes de dires mosaïques. Cette naissance se concrétise donc toujours dans son double usage. À la fois le texte ouvre un rapport particulier au langage dans l'enquête (*i.)*, il enfante une valeur propre qui vient abreuver le désir de rencontre, en moduler sa rythmique, devenir une cheville relationnelle, un traducteur entre plusieurs mondes apparemment étanches ; à la fois il vient signifier dans la thèse (*ii.)*, cette multiplicité d'accordage, par l'étrangéité qu'elle produit, tout en ménageant des énonciations multipliées, par le recours à des instances de discours variées. Redonner alors au texte une vertu de *pratique* d'écriture aux modalités plurielles d'intelligibilité et dès lors non pas souscrites à une formulation unique des éléments empiriques du terrain en leur analyse par une subordination au langage de la convention académique après-coup, se situe en continuité avec la venue d'un texte qui recompose la trame du quotidien des grands précaires. Se prolonge donc, de l'abord du terrain jusqu'à sa transcription publique, l'étrangéité de ce « langage en fête qui dit des aspects de ma participation au monde que je n'aurais pas perçu sans la profusion et le caractère un peu délirant du langage poétique »[759] et qui demande alors pareillement au lecteurice un effort de reconfiguration, lui échappant toujours en partie. C'est ainsi ce à quoi se sont prêtés les interlocuteurs en présence, demandant un texte, le recevant, y trouvant des éléments attendus mais toujours retraduits par l'écrivante et en attente de reconfiguration à leur lecture même, tout autant que façonnant une trame relationnelle, dans laquelle le texte allait devenir pivot de remobilisation, de rejet, de miroir et d'accordages conjoints, la fille, toujours à la fois texte-monde à réinterpréter au fil de l'engagement en familiarité, car toujours pourtant un peu énigmatique en l'inattendu qu'elle avait produit.

De sorte que terrain de recherche et terrain en recherche ne se dissocient plus d'une écriture de la recherche alliée à une écriture en recherche, afin que les entités nécessairement conjointes trouvent accordage ré-fléchi, traduites en leurs qualités de *faire passer*.



[758] Joseph, I. (1997). Prises, reserves, épreuves. *Communications. 65.* 131-142, p.141
[759] Ricœur, P. (1997). *Philosophie, éthique et politique.* CH. II. Esquisse d'un plaidoyer pour l'homme capable. Seuil, p. 36.



Gigi est heureux de dresser des cairns fragiles avec les cailloux ruisselants encore.

Il n'est pas assuré que ceux-ci seront vécus comme les indications du chemin de montagne à poursuivre, mais voir l'eau revenir à sa source après s'être faufilée dans le minéral est enchantement.

Mais l'eau est aussi torrent, remous, inondations.

7.2.6. … qui ouvre une écologie propre de l'attente.

Rappelons que l'enquête se doit – pour autant qu'elle souhaite conserver ses prérogatives étymologiques : quérir ; tout autant que ses ancrages pragmatiques – de se déployer dans une écologie propre. Elle demeure au sens de Dewey « un processus continu de création de sens, [est] une tâche de réordination des relations et interconnexions au profit d'une meilleure habitabilité de la situation »[760]. Le trouble apparaît ainsi comme une dimension intrinsèque au processus d'équilibrage fragile et continu du cheminement pratique et réflexif, tous deux s'interpénétrant d'ailleurs et participant de l'écosystème dont ils sont parties prenantes. Malentendus, dissensus, tensions, quiproquo sont au cœur de cette « microsociologie de la co-présence »[761] où se dévoile en situation – sans une réification a priori des identités – le self, cette entité qui ne « s'individualise qu'en se divisant de soi à soi, de soi à autrui et de soi à l'objet. La vérité de soi est un 'influx de pertinence' qui 'colle' bien au cadrage de la situation, tel qu'il se joue dans la coordination avec des partenaires et avec des environnements » (*op.cit.* p. 18). C'est donc bien dans et par les épreuves, dans ces champs de tensions produits par les rapprochements et les rencontres, par ce « corps en mouvement dans un espace physique et sensible, plus ou moins exposé aux regards du public, plus ou moins congestionné ou plus ou moins équipé »[762] que s'élabore progressivement une compréhension de ces accommodements situés et notamment que doivent se moduler des attentes mutuellement acceptables. Ainsi une manière de s'engager sans grande restriction a priori, simplement car l'attente est cet appel, cette disposition du corps à devenir, cette irréversible échappée qui réitère ce désir dans cette « tension du corps affectif vers un autre corps »[763], première instance du désir de l'enquête. L'on ne peut ainsi à notre sens, pas parler de l'attente sans soi-même se trouver attendu ou en attente, et donc attentifs « aux minuscules détails et aux détails des détails, aux infimes variations »[764] déployés dans toute une gamme de gestes qui préoccupent l'ethnographe en ce qu'ils viennent témoigner du temps vécu, de « l'énergie d'un tracé consistant à raturer, à se tromper, à hésiter et non à fixer, stabiliser, marquer » (*op.cit.*)…belle allégorie textuelle, qui dès lors reconfigurent l'attente tout autant que son écriture et sa lecture par la cohabitation nécessaire qu'elle convoque.

Les modes d'accès au terrain qui seront développés ici, quelque peu alternatifs quant à une seule action en plan, ouvrent alors d'autres perspectives difficilement anticipables et particulièrement délétère aurait été l'intention de vouloir à priori en dresser les formats d'accompagnement ou les limites de l'implication qu'ils appelaient progressivement, et ce malgré leur débordement. De surcroît, de par le fait que les personnes rencontrées sont déjà particulièrement tenues éloignées des réseaux, des flexibilités promues et des planifications institutionnelles, qu'elles sont considérées comme « le rejet d'une société de projets »[765], dont certains disent qu'il est tacitement attendu « que s'autodétruisent, mais si possible à petit feu et sans bruit, tous ceux qui ne servent à rien » (*op.cit.* p. 97) ; se limiter au plan (et œuvrer avec la volonté tenace de les y faire entrer) semblait être une occasion malsaine supplémentaire d'ajouter des composantes humiliantes au sens d'Abel. L'humiliation fait taire, elle dévaste la reconnaissance, elle torpille l'imaginaire, elle porte « atteinte à l'estime de soi » cette « faculté de voir, d'admirer et de désirer le bon » (*op.cit.* p. 150), et le plan en ceci que bien souvent ne répond pas aux capacités de *s'y reconnaître* amplifie ces atteintes –

[760] Duperrex, M. (2022). Élucider le trouble de la situation. L'enquête et son écologie selon John Dewey. *In Analysis. 1*.(1). 46-53, p.47.
[761] Cefaï, D. (2007) *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*. Economica, p. 15.
[762] Joseph, I. (2000). Décrire l'espace des interactions, cité dans Cefaï, D. (2007) *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*. Economica, p.18.
[763] Florival, G. (1978). Structure, origine et affectivité. Quelques réflexions à partir de la corporéité. *Société philosophique de Louvain*, p. 209.
[764] Laplantine, F. (2017). *Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale*. Téraèdre, p. 90.
[765] Abel, O. (2022). *De l'humiliation*. Les liens qui libèrent, p. 95.

notamment car il ne prend pas suffisamment en compte l'épreuve que constitue « l'impératif de *prendre part* [qui] connait aujourd'hui une extension considérable dans la promotion d'une démocratie participative »[766]. L'enjeu principal était donc bien d'ouvrir en toute première instance de petits fils permettant l'approche à partir d'une diversification de ses modalités, de progressivement avoir et trouver confiance en *s'ajustant* conjointement, de suivre le désir premier du *désirer rencontrer*, en donnant sérieux aux quelques cailloux-éclaireurs glanés annonçant le chemin, en faisant soi-même confiance au terrain donc, dans tout ce qu'il ouvre de possibles non garantis. C'est en ceci que toute la question « de la venue qui renvoie à l'expérience du seuil, de la place à trouver et des 'formats d'engagement' qui se disposent à une coordination évoluant au fil de l'enquête » [767] est de première importance. Elle vient de surcroit directement titiller la dimension première qui occupe la thèse, attendre, être attendu, s'y rendre attentif se module en fonction des degrés d'implication et de familiarité réciproque, qui vient mettre en évidence la question du comment (être attendue, attendre, être attentive).

L'idée d'écrire pour autrui s'est bâtie progressivement, dans cette conviction que connaître une chose demande de multiples « arts de faire », qu'elle appelle ce « souci de réveiller nos sens et de permettre à la connaissance de croître de l'intérieur » [768] mais aussi que l'écriture adressée et reçue a pour fonction de manifester, un peu au fond comme dans la promenade urbaine au sens de Joseph, une certaine « force de propagation » dans l'expérience convoquée comme « une confrontation, un écart suivi d'un retour, un moment d'accès indéfini qui s'oppose à un moment d'appropriation »[769] tout en faisant du texte un espace de médiation, entre deux mondes a priori fortement distanciés. C'est par la suspension qui augure « une sorte de temps d'arrêt, de coupure dans le circuit » [770] que s'instaure un registre de confiance, ce surtout dans la suspension de la crainte de l'effacement ou de la rupture subie sans retour. Le délai invite à se revoir et montre « l'importance de la manière de recevoir, qui ne doit pas être simplement une manière d'encaisser pour réagir, mais pleinement un 'recevoir libre, non obligé » (*op.cit.*). Le temps d'arrêt est une prise en considération de la réception « qui refait la distance respectable et une sorte de bienveillance qui laisse place à la possibilité d'une reprise » (*op.cit.* p.192). Cette intervalle échoïse également la dimension d'une attente non arrimée à une définition précise de réponse, elle marque ici pareillement un rappel de la notion de reconnaissance ricœurienne déjà abordée, reconnaissance qui ne se limite pas à une remémoration d'un objet dont on aurait déjà défini les contours stabilisés, ni celle maussienne d'un don dont il faudrait fournir à minima l'équivalent dans le cours d'une joute, nous avons déjà parcouru cette question.

Offrir un texte ici manifeste un risque, une indétermination de la réponse, il est un « engagement dans le don qui constitue le geste qui amorce le processus entier. La générosité du don suscite non pas une restitution, qui, au sens propre, annulerait le premier don, mais quelque chose comme la réponse à une offre »[771]. Et l'attente qui émerge tant du don que de la réception constitue alors le cœur de l'ethnographie, mais non pas telle une ligne suivie d'objets dont l'appropriation planifiée marquerait son accomplissement, mais gardant

> Quelque chose du caractère désintéressé de l'attente qui va d'abord à la réception du don avant de se refermer en attente du retour du don. Cette attente même, qui peut être

[766] Thévenot, L. (2015). Maille à partir avec la participation : prendre une part critique à la politique, chemin faisant. In C. Julien. *Une participation sans condition ? Entreprise, ville, association.* Desclée de Brouwer, pp. 7-21, p.7.

[767] Breviglieri, M.; Gamal Said, N.; Goeury, D. (2021). *Résonances oasiennes. Approches sensibles de l'urbain au Sahara.* Métis Presses, p. 31.
[768] Ingold, T. (2017). *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture.* Editions du dehors, p.34
[769] Joseph cité dans Cefaï, D. (2007) *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph.* Economica, p. 4.
[770] Abel, O. (2022). *De l'humiliation.* Les liens qui libèrent, p.191.
[771] Ricœur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance.* Gallimard, p. 373.

> indéfiniment différée, voire perdue de vue et franchement oubliée, peut aussi se faire attente d'une surprise, mettant le second don dans la même catégorie affective que le premier, ce qui fait de ce second don autre chose qu'une restitution (*op.cit.* p. 374).

Trouvent alors dans cette inédite reconfiguration de l'enquête et de la lecture, des possibles interactions et conversations ultérieures, toujours incertaines, comme des bruissements collectifs [772]. Car la lecture demeure « une série d'épreuves qui émeuvent et qui meuvent, pas seulement des flux cérébraux, mais des corps en situation et des situations en chair » (*op.cit.* p. 4).

Les réflexions de l'ethnographie se doivent alors de déborder les questions plus communément posées d'une transposition du terrain aux écrits académiques. Elle s'imprègne déjà dans les prémices de l'enquête à mener cette double figure de traducteur et de traître au sens de Joseph, à pouvoir jongler entre deux langages, deux aventures, celle du corps en interaction, celle du corps du texte devenu « situations en chairs » (*op.cit.* p. 4) et jointure du lien. Ricœur rappelait bien à ce titre que le texte et le monde sont en correspondance, le texte offre une proposition de monde, non pas « *derrière* le texte, comme le serait une intention cachée, mais *devant* lui, comme ce que l'œuvre déploie, découvre, révèle » [773]. Texte et monde ne sont pas en opposition ou en écart absolu « ils s'entretissent et émergent l'un de l'autre » (Cefaï, *op.cit.* p. 5). Ces opérations de figuration, refiguration narratives participent ainsi à ce qu'Amalric nomme un « mixte poético-pratique » [774], à la fois une fonction poétique, représentative et une fonction pratique de l'imagination, « capable tout à la fois d'éclairer, d'orienter et de dynamiser notre agir » (*op.cit.* p.111), ainsi de révéler des attentes.

Si, bien souvent dans l'enquête et surtout dans sa phase d'écriture, « en passant du monde de l'expérience à celui de sa formalisation par le texte, la plupart des chercheurs et chercheuses ressentent, à un moment donné ou à un autre, que quelque chose se perd » [775], notamment cette « partie sensible de l'expérience » (*op.cit.*), la fille a senti ce désaccordage initial à n'opérer que selon les trois (pauvres) outils sociologiques à disposition ; quelque chose on l'a parcouru antérieurement, déjà, ne collait pas. Notamment car il s'agissait de pouvoir entrer dans un groupe relativement fermé, majoritairement masculin et particulièrement porteur de stigmates. Ce qui rend plutôt commune l'attitude de passer son chemin devant ceux qui pourtant ont des portées signifiantes en ce qu'ils représentent des « figures perturbatrices et révélatrices d'un ordre public urbain » [776] ou tout au moins de les garder à distance. En sus de la dimension initiale d'accès dont ont déjà été décrites les prérogatives d'apprêtement et leurs résistances évidentes, il s'agissait également de s'ancrer spécifiquement dans une posture pragmatiste, faisant de « l'attention à l'action, à ses dimensions incertaines, collectives et processuelles et à sa nécessaire inscription dans des relations réciproques où le temps devient une catégorie essentielle de l'analyse » [777] un amer dans des berges floues au départ. Il convenait donc pour la fille de trouver les habiletés à pouvoir entrer dans le groupe mais aussi y rester pour comprendre au mieux les attentes, dans leur perspective hors du projet, ou tout au moins du projet balisé par ses objectifs à atteindre. En tenant dès lors précisément compte du fait que l'action et l'interaction sont particulièrement tributaires de leur environnement, notamment car est prise en charge partiellement par cet environnement même « la mémorisation et le calcul » [778] et que se prolongent le corps et son milieu (d'habitation, de maniement) de manière

772 Cefaï, D. (2007) *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*. Economica, p. 3.
773 Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action.* Seuil, p. 116.
774 Amalric, J-L. (2012). L'Imagination poético-pratique dans l'identité narrative. *Etudes Ricœuriennes. 3(*2). 110-127. p.111.
775 Saillant, F. ; Lapierre, N. ; Muller, B. & Laplantine, F. (2018). *Les mises en scène du divers. Rencontre des écritures ethnographiques et artistiques.* Cahier ReMix, p.1
776 Cefaï, D. (2007) *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*. Economica, p. 33.
777 Lavergne, C. ; Mondémé, T. (2008). Editorial. *Tracés, revue de Sciences Humaines*, *Pragmatismes*. 5-22, p. 10.
778 Thévenot, L. (1995). L'action en plan. *Sociologie du travail. 37*(3). 411-434, p. 416.

interdépendante et sans nécessairement de « régularités collectives inscrites dans des pratiques sociales ou [à] des réactivités élémentaires » (*op.cit.*). Si le projet et ses étapes objectivables est souvent principal vecteur de l'accompagnement social et des attentes d'achèvement de celles-ci de la part des professionnel-les comme avalisation d'une *bonne* pratique (attestant dès lors de la possibilité d'une coordination collective et publique par le fait que « la planification est favorable à la communication, en raison de la mise en séquence et du repérage qui facilitent la représentation de l'activité » (*op.cit.* p. 419) ; le propos ici était spécifiquement d'élargir le champ de l'attente au-delà de ses composantes séquentielles et de sa visée pleinement répertoriée dans ses formes et dans le temps. Objectif d'une action qui, faut-il le rappeler, suppose d'être « accompagné du pouvoir ou de la capacité du mouvement qui réalise ce projet »[779] et dont le manque d'atteinte ou les écarts (temporels notamment) en regard des capacités amenuisées et des milieux blessés où évoluent les personnes, font apparaître dès lors à juste titre un sentiment d'échec. Or, l'expérience ethnographique du proche, par la dimension précisément d'accordage progressif ne s'inscrit pas en première instance dans une dynamique d'action personnelle volontaire. L'hospitalité trouvée et donnée rend l'exécution des premières envies, attentes, désirs comme une instance dont l'ethnographe n'a pas le pouvoir de pleine décision, celle-ci dépend à la fois des événements tout autant que d'autrui et de ses dispositions propres (*op.cit.* p.63) et reste donc difficilement planifiable à partir d'éléments intentionnellement définis comme réalisables *a priori*. L'idée d'un texte adressé constitue un support de relation en ce qu'il s'adresse spécifiquement à quelqu'un, qu'il reste un médium malléable dont le maniement ouvre une « valeur connective »[780] embrayant sur l'expérience et les pratiques quotidiennes. Mais par ailleurs c'est bien parce qu'il ouvre un monde aux possibles renouvellements et recompositions surprenantes, en cela, interférant sur l'habitude quotidienne de l'indifférence ou de l'injonction institutionnelle à la mise en conformité des attentes, que le texte et la présence de l'ethnographe sont alors porteur d'un agir *potentiel*. Puisque

> L'agir est ainsi tendu entre le 'je' comme vouloir et le monde comme champ d'action … Une certaine interprétation du monde est désormais enveloppée implicitement dans tout projet : je suis dans un monde où il y a quelque chose à faire … il est de l'essence de toute situation qui m'affecte de poser une question à mon activité ; une situation appelle une tenue de la conscience et une œuvre corporelle[781].

Le texte dans sa proposition d'adresse personnalisée est vecteur de mobilisations et ce dans leurs premiers niveaux, même immobiles, notamment car il *touche*. Dans ce monde-matière-texte qui révèle « un monde comme horizon, comme théâtre et comme matière » (*op.cit.* p. 267) de l'action offerte par un autrui qui *intente*[782] le proche, se dessine les contours de son accueil sans les réguler au seul chablon d'un plan mais en les ouvrant aux fils multiples des ressemblances et allégories (le propre du poétique), des entités adverses qui viennent se conjuguer (et alors forcément d'en imaginer ses retenues et retraits ou ses impatiences dévorantes). Se façonne un « mouvoir en puissance » (*op.cit.* p. 270) en ce que « le narratif re-signifie le monde dans sa dimension temporelle, dans la mesure où raconter, réciter, c'est refaire l'action selon l'invite du poème »[783]. Adresser un narratif est tout sauf extorquer un récit, comme il est coutume dans le travail social et spécifiquement auprès des plus précarisés dont on attend qu'ils se racontent sans cesse, manœuvres de conditionnement à laquelle évidemment ils se plient, espérant obtenir des aides, toujours

779 Ricœur, P. (2009). *Le volontaire et l'involontaire*. Points, p. 62.
780 Coste, F. Mondémé, T. (2008). L'ordinaire de la littérature. Des bénéfices pragmatistes dans les études littéraires. *Tracés, revue de Sciences Humaines*, *Pragmatismes*.47-65, p. 54.
781 Ricœur, P. (2009). *Le volontaire et l'involontaire*. Points, p. 266.
782 Le mot intenté est ici sciemment utilisé dans ce qu'il évoque une action contre. Le contre peut spécifiquement dans cette phrase être entendu comme un contre sur lequel on s'appuie, mais un contre qui peut aussi révéler des agirs relevant de l'agôn.
783 Ricœur, P. (1983). *Temps et récit I. 'intrigue et le récit historique*. Seuil, p. 152-153.

conditionnalisées. Le texte offert souhaite s'inscrire dans *une sympathie vraie* (mais aussi bien sûr alors provocante en ce qu'il reste inhabituel pour *les gars* d'être considérés de la sorte), la mobilisation même immobile sus-citée ou l'intention de réouverture expansive n'est pas seulement une condition de l'échange, l'autrice n'attend pas alors de contre-don qui manifesterait une quelconque reprise, l'initiative

> En termes précisément de pouvoir faire, semble revenir exclusivement au soi qui donne sa sympathie, sa compassion, ces termes étant pris au sens fort du souhait de partager la peine d'autrui. Confronté à cette bienfaisance, voire à cette bienveillance, l'autre paraît réduit à la condition de seulement recevoir. En un sens, il en est bien ainsi. Et c'est de cette façon que le souffrir-avec se donne, en première approximation, pour l'inverse de l'assignation à responsabilité par la voix de l'autre. … Dans la sympathie vraie, le soi, dont la puissance d'agir est au départ plus grande que celle de son autre, se retrouve affecté par tout ce que l'autre souffrant lui offre en retour. Car il procède de l'autre souffrant un donner qui n'est précisément plus puisé dans sa puissance d'agir et d'exister, mais dans sa faiblesse même. C'est peut-être là l'épreuve suprême de la sollicitude, que l'inégalité de puissance vienne à être compensée par une authentique réciprocité dans l'échange[784].

La phase concrète d'écriture de ces récits, on l'a vu est née graduellement à partir de multiples indices et conversations souvent parcellaires sur les parvis des institutions, entre deux services, à la pause ou au gré de moments d'observation située révélant doucement d'une part l'importance de l'écriture dans la vie des personnes usagères (notamment les livres : souvent des romans, de la poésie, des chansons dans l'idiome local du pays d'origine, mais aussi en priorité le coran) et d'autre part, une dimension mémorielle et de continuité identitaire au travers des traces matérielles gardées, cachées, perdues (et regrettées) que les côtoiements proches ont fait ressortir intensément. Les divers usages du texte deviennent une prérogative de l'enquête sur l'attente en ce qu'ils préfigurent aussi on le verra, l'expérience esthétique avec l'ordinaire du quotidien qui ouvre aux dimensions projectives et imaginatives de l'attente – une « démarche pragmatiste soucieuse du caractère esthétique de l'expérience ordinaire »[785]. Rappelons avec Ricœur, que l'*aisthésis* grecque est une « exploration des manières multiples dont une œuvre, en agissant sur le lecteur *l'affecte*. Cet être affecté a ceci de remarquable qu'il combine, dans une expérience d'un type particulier, une passivité et une activité, qui permettent de désigner comme *réception* du texte l'action même de le *lire* »[786]. Ce travail d'écriture adressée, donne alors à la relation d'enquête un support qui déplie l'imaginaire – dans la perspective d'une imagination créatrice – fait naître des images nouvelles, noue des rapports spécifiques entre les partenaires à partir de ce faisceau poétique, un travail comme une composition d'*inattendus* communs, mais dont l'unité centrale ouverte par l'histoire désirée et celle écrite configure la relation autour d'une expérience aux « nuances subtiles d'une teinte qui progresse et se propage »[787] en ce que l'expérience émotionnellement lestée est « celle d'une situation chargée de suspense qui progresse vers son propre achèvement par le biais d'une série d'incidents variés et reliés entre eux » (*op.cit.* p. 93). Ces émotions donnant « une unité à l'expérience » (*op.cit.*) sont partagées tant par la fille qui compose les histoires, modèle ce matériau à partir du souhait de ses interlocuteurs et de son interprétation et habileté propres d'écriture, puis des lecteurs qui perçoivent, en font une appréciation, recomposent, *goûtent* (*op.cit.* p. 99) ou crachent la fabrication offerte et vivent en ce sens une expérience esthétique en partage. Réitérons à ce propos une critique quant à une disjonction entre précarité et esthétique, comme si l'existence amoindrie de ses

[784] Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil, p. 223.
[785] Thibaud, J-P. (2004). De la qualité diffuse aux ambiances situées. In. B. Karsenti & L. Quéré. *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*. EHESS. 227-253, p. 231.
[786] Ricœur, P. (1985). *Temps et récit. 3. Le temps raconté*. Seuil, p. 303.
[787] Dewey, J. (2023). *L'art comme expérience*. Gallimard, p. 84.

perspectives de consommation anéantissait tout plaisir esthétique, l'idée étant surtout de formuler une alarme non pas tant dans la réduction des bienfaits de l'art et des potentialités de soin mais bien davantage en priorité dans la maigreur des propositions offertes aux publics précarisés. Chauvier nous en remémore d'ailleurs bien les traces affirmant que « la sociologie de la misère n'exclut pas un contentement esthétique »[788]. Les deux mouvements s'unissent dans leurs phases de concrétisation et de réception, nouant en ceci également les fils périphériques de l'attente même, notamment en ce que le texte permet de retard, de maturation, de latence et de modulations – telles les phases « de vol et de pauses qui caractérisent le déplacement d'un oiseau » (Dewey, 2023, *op.cit.* p. 113)[789], puisqu'il est objet de langage qui *reste* dans le temps et qui dès lors ouvre au temps à venir, une suspension ménagée par un support qui *résiste* à l'oubli et *supporte* les échos fluctuants par sa consistance durable tout en affirmant en coulisse que les personnes fragilisées demeurent bien des êtres éminemment sensibles pour autant que l'on s'approche d'elles. L'objet écrit demeure ainsi comme un point d'appui, un point d'orgue qui permet d'attendre en confiance, d'imaginer un ralliement (un *rond.point*) susceptible de faciliter le travail de « filature »[790] ethnographique consistant à *suivre les acteurs se suivre* « dans des cours d'action plus larges, parcourant une multiplicité de lieux et de moments » (*op.cit.*).

Point de violence symbolique exercée donc au sens bourdieusien (la fille a déjà entendu maintes fois ces critiques quant à un texte écrit par une chercheuse adressé à *un pauvre gars de la rue,* de surcroît souvent allophone et dès lors malhabile dans le maniement de la langue française) ou s'infiltrant dans le lexique d'un *faire pour autrui* qui tend aujourd'hui à contrevenir à la logique promue de l'autonomie et du pouvoir d'agir, elle convoque don et réception, et figure au fond les fondamentaux de l'attente en ce que le don est l'objet lancé vers et la réception de l'objet venu vers. Cette proposition pourrait donc faussement laisser croire à tout esprit critique abrégé, à une réification d'incapacités rendues à des populations déjà souvent déterminées en termes de « sans », et qu'il s'agirait alors de faire à la place de, d'entrer dans ce que décrit Laforgue en termes de «travail pour autrui »[791]dans son versant d'une « politique de la pitié ». A contrario, elle s'inscrit davantage dans l'idée d'un être avec et pour autrui (en référence à la visée éthique développée par Ricœur) qui n'est alors plus la scène d'un « spectateur désengagé »[792] mais d'un « concernement »[793] qui s'apparente à une « éthique de la sollicitude »[794] comme une « affaire d'adhérence à un réel complexe qu'il faut interpréter (…) et qui exprime la possibilité d'un art de la conduite de l'autre, un art de faire avec » (*op.cit.* p. 148) – il est à rappeler que les « textes n'exercent en eux-mêmes aucun déterminisme causal sur la lecture … le sens ne précède pas la lecture qui n'aurait plus qu'à le trouver, l'œuvre ne prenant sens qu'au sein des contextes sociaux et culturels où elle circule. » (Coste & Mondémé. *op.cit.* p. 60-61) –, mais bien comme un espace intermédiaire de recréation multipliée. Celui-ci amenant les partenaires à enrichir leurs manières de concevoir le monde, à jouer avec cet objet étrange, à le manipuler, le rejeter, l'incorporer, le défier, le *faire attendre* et en ce sens il y a une « indication méthodologique importante : si ce qui compte est la 'manipulation des choses

[788] Chauvier, E. (2018). *Anthropologie.* Allia, p. 43. Comme le nomme encore Chauvier, c'est bien plutôt l'absence de trace qui est la vraie misère, « peu à peu l'être est non seulement déchu de ses droits mais aussi privé de traces relatives à son existence quotidienne », p. 87.

[789] Dewey reprend une formule de James, dans le sens où les vols et les pauses, étant reliés les uns aux autres caractérisent les phases de l'expérience où sont « éprouvées, absorbées et assimilées les conséquences de l'action antérieure » (*op.cit.*. p. 113).

[790] Berger, M. (2008). Répondre en citoyen ordinaire. Pour une étude ethnopragmatique des engagements profanes. *Pragmatismes. 15*. 191-208, §8.

[791] Laforgue, D. (2009). Pour une sociologie des institutions publiques contemporaines. Pluralité, hybridation et fragmentation du travail institutionnel. *Revue de l'association française de sociologie. 4* (1-17).

[792] Ricard, M-A. (2017). Regard sur la sollicitude chez Paul Ricœur. *Centre interdisciplinaire de recherche sur la citoyenneté et les minorités.* Université d'Ottawa, p.7.

[793] Macé, M. (2019). Entretien avec Fabien Rivery. Suivre la piste des noues, réinventer nos vies, p. 12.

[794] Brugère, F. (2009). La sollicitude et ses usages. *Cités. 4*(40). 139-158, p. 147.

et des signes', alors la littérature, lieu privilégié de cette manipulation, est à intégrer d'urgence à l'intérieur du cadre d'une philosophie de l'usage » (*op.cit.* p. 59) et des ressources potentielles à l'ethnographie (qui fera de toutes ces modalités de réception la part belle à son processus réflexif). Le texte fait alors office de support à accordage, un matériau plastique disposé à de multiples modalités de rencontre en ce que « chacun surmonte l'étrangeté de l'autre »[795] en se figurant l'autre qui s'écrit et s(l)e lit. Il y a bien une épreuve du don et de la réception – qui convoque tout autant la chercheuse que les usagers des lieux d'urgence – et qui appelle à une certaine « hospitalité de l'autre [*dans la manière*] d'accueillir un récit dont il n'est pas le protagoniste mais le mandataire »[796]. C'est ici également, dans la phase de composition et de réception – les façons d'être imaginées par la chercheuse ; les manières de se percevoir autre dans sa lecture par le destinataire – du narratif que se propose un monde du texte qui porte « hors de lui-même »[797] révélateur de manières amplifiées d'être au monde. Par le potentiel de refiguration au travers de l'écriture puis la lecture redonnée, et sa mise en discussion, en réception ou rejet, est toujours laissée au destinataire la possibilité de réagir ou de sembler de glace ; une manière de dépasser ainsi toute manifestation possible d'une « pulsion d'enclore »[798] notamment car les conditions de la relation à travers un texte sauvegardent un temps de latence. Ce retard laisse ouvert un certain jeu que l'entretien par exemple, qui convoque un face à face questionnant en présence, ne permet pas. Par l'attention pour l'autre dans l'écriture, est mis en évidence ce qui reste de possible dans l'histoire de l'autre (une poétique du vivant qui excède le vivant organique), possibilité ouverte par un regard tiers se positionnant comme interlocutrice qui laisse trace et dont sa propre parole est d'entrée de jeu soumise à la réception et la relecture comme un ferment de rapprochement (avec toutes ses variations du rejet à l'avalement destructeur notamment on le verra, lorsque la latence est rompue par l'immédiateté du support de messagerie). Donné comme une invitation dont la réponse ne présuppose pas *une bonne manière de faire*, le geste n'adresse aucun surplomb, le caractère festif de l'échange échappe à la moralisation[799], il ouvre plutôt un horizon d'espérance, un espace comme une alternative.

Mais il reste tout de même potentiellement violent à plusieurs égards – les délétères clôtures sont aussi conséquences potentielles d'un geste d'hospitalité – et surtout nécessite des ajustements en situation parfois renonçant à sa poursuite (puisque son «orientation téléologique, et donc la rationalité instrumentale se trouvent affaiblies »[800]) et l'action se découvrant au fur et à mesure il s'agira de « négocier les accidents de terrain, négliger tel revers de fortune ou le prendre en considération » (*op.cit.*) notamment car il produit un choc d'une part en raison de sa venue qui rompt excessivement les conventions d'approche publique tout autant que celles de l'accompagnement social tenu par toute une série de paliers. Ici est nourrie une inquiétude face à cet indiscernable personnage féminin qui manifeste un désir, interprété facilement alors en première instance comme un désir sexualisé (car c'est dans cet ordre que l'approche un peu confuse est coutumièrement engagée) et dont l'interdit vient rajouter du trouble (mais que veut-elle alors au fond ?). D'autre part à la mesure de la déconvenue des idéaux déçus, le geste de concernement peut aussi faire naître, et notamment quand il ne parvient pas à être régulé par une composition amicale, l'insatiabilité du manque et l'éboulement des attentes inapaisées.

---

795 Clot-Goudard, R. ; Tillous, R. (2008). L'espace du réseau : du flux au territoire. Le tournant pragmatiste engagé par Isaac Joseph. *Tracés, revue de Sciences Humaines*, *Pragmatismes*.107-126, p. 112.

796 Michel, J. (2013). Crise de soi et substitution narrative. *Archivo di Filosofia. 81*(1). 281-290, p. 289.

797 Ricœur, P. (2016). Architecture et narrativité. *Etudes Ricœuriennes. 7*(2). 20-30, p.21.

798 Bailly, J-C. (2015). *L'élargissement du poème.* France : Christian Bourgeois Editeurs, p. 9.

799 Ricœur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance.* Gallimard, p. 377.

800 Thévenot, L. (1990). L'action qui convient. In P. Pharo & L. Quéré. *Les formes de l'action : Sémantique et sociologie.* EHESS, pp. 39-69, §21

La lecture en tant qu'espace où s'articule et se transporte le monde du récit, de ses personnages, de leurs actions ; au monde du lecteur constitue un lieu et un lien privilégiés d'affects variés du sujet lisant. La catharsis du lecteur

> Ne s'opère que si elle procède d'une asthèsis préalable, que la lutte du lecteur avec le texte, transforme en poièsis. Il apparaît ainsi que l'affection du soi par l'autre que soi trouve dans la fiction un milieu privilégié pour des expériences de pensée que ne saurait éclipser les relations 'réelles' d'interlocution et d'interaction. Bien au contraire la réception des œuvres de fiction contribue à la constitution imaginaire et symbolique des échanges effectifs de parole et d'action. L'être affecté sur le mode fictif s'incorpore ainsi à l'être affecté sur le monde 'réel' [801]

Le texte adressé, par l'émotion qu'il suscite (notamment car il est écrit sur la base d'un désir propre partagé à l'écrivante au fil de la relation construite), touche cet autre qui le réceptionne, touché lui-même par une altérité qui se fait proche, et augure un triple mouvement de composition pour autrui, de réception par cet autrui ; « le mouvement parti de l'autre achève sa trajectoire : l'autre me constitue responsable, c'est-à-dire capable de répondre » (*op.cit.* p. 388), œuvre de reconnaissance mutuelle.

Si le corps du texte met en attente sa réception, il dévoile aussi le *monde propre* de l'écrivaine. Mais est laissée néanmoins une réserve toujours modulable, en ce que le texte est donné. En ce sens la possibilité d'une écriture reste tributaire d'une privation assumée, relativement opposée à l'exercice de l'entretien enregistré qui laisse présumer d'un tout que l'on emporterait avec soi et qu'on pourrait à demeure réécouter et retranscrire *mot pour mot*. Au même titre que Laplantine [802] le développe en rapport à l'expérience photographique et cinématographique, la découverte d'une production obligatoirement ancrée dans le renoncement de « la toute-puissance du voir » (p.50), le texte *écrit pour* s'engage pareillement dans une démarche à l'autorité *partielle*. Dans la production même d'une écriture de cette réalité ouverte par le souhait de l'usager mais *transformée*, traduite, se diffuse la création d'un écart, d'un « manque, lequel suscite un désir » (*op.cit.*) – et dès lors une attente – l'ouverture d'une brèche de mobilité provoquant une alternance « maintenant un rapport d'altérité avec ce qui est montré » (*op.cit.*) et dit. Ce jeu de présence-absence (montrer tout en dégageant par là-même de l'invisibilité, un cheminement propre d'interprétation) reste au cœur d'une sensation d'incertitude et touche « à ce qu'il y a de plus étrange et inquiétant dans notre expérience : l'oscillation entre le voir et ne pas tout voir, le croire et le ne pas croire » (*op.cit.*), et vient en quelque sorte abreuver la continuation relationnelle, en ses qualités d'in-fini et d'attentes sans cesse rejouées. Si Laplantine décrit un processus relatif à la réception d'images (cinématographiques, photographiques), l'écriture en tant que transformation du réel partiel en déroulé scriptural et fictionnel ajoute une perspective imaginaire étendue, puisqu'elle n'est que révélatrice d'un potentiel d'images et non d'images déjà produites en qualité d'images tendanciellement « spectaculaires » au sens Debordien, c'est-à-dire à portée d'un affaissement de sa profondeur en *paraître* [803] prestigieux, immédiat mais creux. Ces images reproductrices sont le sommeil de l'être, l'image ouverte par le texte fictionnel « en ceci seulement qu'elle n'est pas, il lui est permis d'apparaître » (*op.cit.*) et de se reconfigurer au fil de la lecture. Comme l'énonce Belin [804], « l'image divertit », mais elle ne dispense pas d'une « 'pensée de derrière, apte à réinventer le monde selon de nouvelles dispositions ».

[801] Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre.* Points, p. 381.
[802] Laplantine, F. (2007). Penser en images. *Ethnologie française. 1*(37). 47-56, p. 50.
[803] Voir notamment in Debord, G. (1992). *La société du spectacle.* Folio. « Le spectacle se présente comme une énorme positivité indiscutable et inaccessible. Il ne dit rien de plus que « ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît ». L'attitude qu'il exige par principe est cette acceptation passive qu'il a déjà en fait obtenue par sa manière d'apparaître sans réplique, par son monopole de l'apparence » (p.13)
[804] Belin, C. (2005). L'imaginaire contourné des pensées. *Dix-septième siècle. 3*(228). 443-452, p. 444.

L'écriture elle, s'inscrit pareillement dans un support d'appareillage imagé, mais sans en fournir les étais scopiques déterminés ; ici « l'activité même qui consiste à rendre visible suppose la médiation du langage, lequel ne tient pas en place et a un caractère éminemment rythmique »[805] toujours reformulé, redynamisé à l'aune de sa compréhension ou de son refus. Et, puisque l'attente est de l'ordre de l'invisible peut-être pouvons-nous approcher l'invisible par l'invisible lui-même.

> Sachant que le déplacement dans le texte modifie la question, modifie le point de vue et le paysage, le sujet interprétant doit sentir ce déplacement, la différence entre ce qui est « derrière » (le monde qu'il exprime, auquel il répond) et ce qui est « devant » (le monde qu'il ouvre, qu'il soulève). La question du sens est alors déplacée : non plus tant le sens d'un discours à retrouver vivant ou à replacer dans son contexte, mais l'orientation dans un paysage, dans lequel le lecteur se promène, broute, s'endort, suit les traces d'un autre passant, et revient sur ses pas (car il reste toujours quelque chose à voir). Au creux du texte ainsi s'engendre l'interprétation ou la lecture comme une manière d'habiter, d'habiter n'importe où puisqu'on habite alors le texte, puisque cet « habitat » n'est que l'envers du corps de l'interprète, où qu'il soit.[806]

Le texte premier ouvre à une invite du lien solide qui demeurera le creuset de tous ces petits instants partagés par la suite dans la rue, dans les lieux d'accueil, de ces retours et rappels ou oublis du texte, de ces incises à partir d'un rejet de celui-ci ou d'un étonnement qu'il suscite, des remémorations personnelles qu'il convoque, etc. façonnant progressivement une intrigue au fil des différentes rencontres, et notamment en seconde instance, dans la reprise que l'ethnographe en donne, rassemblant ces bribes dans un métatexte – qui demeure pourtant un récit mais « méthodologiquement organisé(s) et reconstruit(s) »[807] – qui les convoque à nouveau, les réaménageant dans un tout de correspondances redonnant un certain « sens de l'ordinaire »[808]. Celui-ci émerge alors « dans l'appariement de conscience que crée le récit de l'enquête en train de se produire – tenant compte de façon narrative de tout ce qui se passe : succès glanés, échecs, étrangeté ponctuelle ou récurrente, atermoiements, confusion de l'observateur ou de l'observé » (*op.cit.*) – faisant donc bien du trouble le cœur des premières tentatives de réaccordage et offrant de précieux éclaircissement quant aux manières de vivre de la communauté à laquelle s'affilie (maladroitement) la chercheuse, et notamment à ce titre, éclairant un registre d'attentes démesurées que les textes ont parfois enflammés malgré leur première intention pacifique.

A ce propos, dans l'après-coup, plusieurs éléments se révèlent comme un évident *c'était à prévoir*, un *attendu évident*, mais ne portent néanmoins pas la charge du regret. La fille n'était pas totalement dupe, elle qui parcourait parfois les soirs au bras du hérisson, elle savait bien que la littérature, l'écriture donnent à faire l'expérience d'un rapport au monde qui ne cesse d'

> Ébranler le sens du monde, y disposer une interrogation indirecte, à laquelle l'écrivain, par un dernier suspens, s'abstient de répondre. La réponse c'est chacun de nous qui la donne, y apportant son histoire, son langage, sa liberté ; mais comme histoire, langage et liberté changent infiniment, la réponse du monde à l'écrivain est infinie : on ne cesse jamais de répondre à ce qui a été écrit hors de toute réponse : affirmés, puis mis en rivalité, puis remplacés, les sens passent, la question demeure[809].

---

[805] Laplantine, F. (2015). *La description ethnographique*. Armand Colin, p. 87.
[806] Abel, O. (2003). De la poétique à l'éthique. *Revue internationale de philosophie. 225*. 369-385, p.371.
[807] Laplantine, F. (2015). *Légitimité du récit dans les sciences sociales. Vie sociale. 1*(9). 15-21, p.18.
[808] Chauvier, E. (2017). *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*. Anacharsis, p.182.
[809] Barthes, R. (1963). *Sur Racine*. Seuil, p. 7.

En différé il est toujours aisé de revisiter les situations qui *sentent* le roussi.

Curieux

Comme *sentent* reste proche de la sente

Herbes d'iris

Accrochés à mes pieds

Lacets pour mes sandales [810].

Apparente évidence que de *sentir* les histoires tragiques susceptibles d'advenir dans ce dispositif de transfert qui laissait présumer, de par ce qu'il commet comme charge d'inattendus ; des débordements. Mais en présence, il reste toujours l'espoir d'une amélioration, d'un consensus qui sera trouvé et en arrière-plan sans doute, un certain sentiment de puissance de la chercheuse qui a l'impression d'un lien intense qui la dévore en même temps qu'il la comble. Une puissance qui donne l'illusion de l'enfance – le travail des chercheureuses est aussi habité de cette montée en puissance de la quête – ce moment génial où tout nous semble possible, où reste caché encore l'effroi d'un impossible embrassement du tout « ah que ne puis-je tout prendre et tout embrasser ! et qu'il est cruel d'exclure ! » [811]. Le terrain lui-même aura force « d'amputation … espérances ruinées et pouvoir atrophiés » (*op.cit.*), attentes (bien heureusement) déçues.

Elle savait pourtant qu'étaient

Les poèmes fragiles comme des graines [812].

8. L'attaque du proche en ses saturations

Considérer le texte comme une médiation du proche c'est obligatoirement lui donner un statut incarné qui par l'imagination qu'il suscite, ce fameux faire *comme si,* pourra rendre possible des liens diversifiés. Si l'être approché conserve un reste d'inaccessible, il demeure ce prochain auquel il s'agit de provoquer le côtoiement pour mieux le comprendre, le prendre avec soi, lui donner de soi. Le texte mis en partage, constatant cette séparation irréductible ne considère pourtant pas cette « distance infranchissable, et ceci grâce à l'imagination. En effet, tout en restant 'ici ', je peux faire 'comme si j'étais là-bas' à la place de l'autre, source d'une analogie de type particulier grâce à laquelle je peux partager avec autrui la constitution du sens d'une expérience qui est commune avant d'être mienne». [813] Si l'énergie première avait été d'explorer le texte en collectif, les déboires des ateliers d'écriture en groupe ont fait apparaître progressivement une attente d'exclusivité, écrire à plusieurs mobilisait une représentation publique trop coûteuse, la participation devenant alors une véritable épreuve ajoutée. D'autant que les ateliers proposés n'étaient pas prioritairement dirigés vers une fonction instrumentale telle que l'écriture de CV ou de lettres administratives ou encore conçus comme des ateliers de français, comme cela est le plus souvent distribué dans les institutions d'accueil. Ecrire à deux, solliciter un texte ouvre à un tout autre registre d'engagement, le texte

[810] Bashô, En référence à son journal « La sente étroite du bout du monde »
[811] Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté. Le volontaire et l'involontaire.* Points, p.559.
[812] Jaccottet, P. (1998). *Observations et autres notes anciennes. 1947-1962*. Gallimard, p. 76.
[813] Popa, D. (2017). La relation entre imagination et perception : différence ou répétition. *Bulletin d'analyse phénoménologique. 13*. 18-33, p. 24.

apparait comme un vecteur fort d'attachement possible. Médium, il « est un être qui a en lui-même un supplément d'espace, différent de celui produit par sa nature et par sa matière. Ce lieu est la réception même »[814]. En ce sens que le texte est porteur d'un univers malléable, qu'il sera reçu ; il augmente l'espace primordial de l'être par les images qu'il évoque. « Devenir image est certainement un exercice de déplacement, mais surtout, un exercice de multiplication de soi » (*op.cit.* p.54).

Cette extension n'est pas toujours heureuse, notamment dans des contextes de vie où les variations de soi se restreignent par la répétition des échecs et des attentes déçues, elle peut aussi prendre la pente des ressentiments, de la rage, de l'envie, la déception réitérée face à l'impossible assouvissement malgré la pesée des alertes. Être le réceptacle d'un immense refoulement qui trouve réverbération, médiation possible dans la proposition expressive et dès lors ouvrir au débordement, à l'emprise, à la violence. Tout le travail de contenance qui vise à penser l'amitié, à transformer délicatement l'agressivité, le désir charnel ou encore l'attente de sauvetage absolu en un mode d'attachement qui opère consolation est ici débordé. L'attente crie, la déception de son impossible résolution donne rage, la demande est celle d'une réparation totale. L'exposition concrète qui suit décrivant cette épreuve radicale du terrain met en évidence ce que le corps au contact, sans même être maltraité par les mouvements des mains d'un autrui dépassé, encaisse de stimulations, de contradictions, de tensions qu'il lui faudra avec effort, métaboliser afin de ne pas opérer un miroir violent et ce notamment, par un travail de mises en mots propre, parvenir à le constituer comme objet sociologique.

Ce n'est ici pas d'une *saturation des données* qu'il s'agit, mais d'une *saturation du proche*. La hantise de son expansion se concrétise par l'épuisement, le dégoût, le retrait, le découragement ; le corps ne parvient plus à s'ouvrir, à accueillir de nouvelles invites ni même à contenir ce dont on le charge. Avant d'aborder les possibles modulations harmonieuses des corps en contact par des expositions et impressions variables à partir des divers textes adressés (Livre 3), ci-après est contée cette double dimension de l'engagement corporel en ses limites. En premier lieu, une véritable saturation du proche augmentée secondement par un envahissement tyrannique qui malmène l'enveloppe corporelle de la chercheuse. Se dépose en elle ce maléfice d'une attente sans perspective.

[814] Coccia, E. (2018). *La vie sensible.* Rivages poche, p. 50.

Ici l'ethnographe découvre comment son premier geste de don, pensé initialement comme favorable à une promesse d'ajustements modérés entre enquêtés et chercheuse, notamment car il se portait en riposte à l'idée extractiviste d'une *récolte des données* en devient à l'inverse une porte ouverte au mal. Cette première épreuve offre plusieurs sujets de réflexion, premièrement quant au statut de chercheuse ethnographe en tant que position grandement exposée qu'il reste difficile d'anticiper par des bonnes pratiques académiques de consentement éclairé, notamment car rien ne garantit de l'interprétation propre des enquêtés quant à *celle et ce qui vient proche*, et ce hormis toute précaution énoncée verbalement (ce qui a d'ailleurs été accompli dans notre cas).

Deuxièmement, le geste ouvert dans un élan éthique se doit de tenir toujours en correspondance, en regard des épreuves concrètes, son pendant de fermeture qui prémunit d'un autre, qui, devenu *trop proche* se manifeste par emprise, tyrannie ; sapant alors toute dimension d'altérité et qui oblige la chercheuse, car poussée à bout par hyper sollicitation jusque dans son corps *qui n'en peut plus*, à ordonner une rupture abrupte qui dès lors déçoit d'un coup unique et radical toutes les attentes portées en elle. Ce geste montre l'écueil d'un *trop rapproché* qui dissout la dignité et efface l'horizon d'espérance. Il nous oblige à penser les pratiques d'accompagnement social dans un cadre qui canalise les attentes, (mais pas trop) les empêchant de devenir cheval fou, sans pour autant les restreindre à la seule autorité de leur instrumentalité, de trouver un jeu subtil entre attachement et civilité, entre consolation et réserve, entre désir et courtoisie (l'enjeu du Livre 4).

Troisièmement s'opère un retour critique sur le poétique, l'énergie propre de suspension qu'il propose se fait possible gouffre face à des vies aux mille attentes déjà déçues et notamment lorsque son expression prend consistance sur des supports de messagerie sans attache qui en malmène son interprétation. Dans l'immédiateté de la réponse attendue se rompt le fil d'une conversation qui nécessite nuances et corporalité tenue dans la *distance éprouvée* de l'amitié.

8.1. La saturation première : l'impossibilité de se rendre accessible dans le cours des rencontres brèves

C'est le 14 janvier, en revenant d'un lieu d'accueil de nuit (son quatrième terrain), la fille se sent totalement épuisée, Eladji lui a donné son numéro en lui disant *tu peux m'appeler et me poser les questions que tu veux, ça me ferait plaisir de discuter de l'attente, mais on peut aller au bistrot, ailleurs qu'ici,* mais la fille est dans un état de saturation d'engagement. Elle ne parvient plus à investir de nouvelles relations, notamment car celles-ci sont sans cesse ouvertes à l'imprévu, à des inattendus bien souvent peu anticipables, que seule la relation tenue longuement, permettra d'apaiser. La fille ne parvient plus à mettre du sien, du fait notamment que ces relations nécessitent une ouverture large de disponibilité en dehors de l'institution. La limite de l'enquête ne se situe pas du tout ici par la comptabilité des personnes, la multiplication des entretiens, la « récolte de données » et leur montée en généralité après saturation, puisque les personnes devenues proches sont progressivement des êtres de côtoiement quotidien. Chaque nouvelle rencontre, chaque numéro de téléphone transmis énonce une promesse (même tacite) d'engagement et sollicite la fille par un investissement complet (même si celui-ci se limite parfois à tenter de contourner voire refuser les insistances). Ici ne s'applique pas une superposition de situations, mais se disposent dans la vie de la fille des histoires qui vont en *faire intégralement partie.*

Parfois elle commence à pratiquer l'esquive juste pour ne pas s'effondrer. Elle dit merci tout en sachant qu'elle sera incapable de relancer l'invitation. On le lui reprochera souvent, *tu m'as planté, tu m'as pas rappelé, tu m'as oublié,* comme si la posture de la personne qui fait le geste de rapprochement devait être absolument disposée, n'existait que sous cette identité donatrice, comme si le malheur devenait exigence de plein investissement, qu'il justifiait un accueil sans réserve, par impossibilité de dériver de cet « excès de subjectivité qui nous submerge », par cette souffrance qui resserre une attention absolue sur soi-même[815]. La dissymétrie des vécus temporels est là, criante. L'être en souffrance ne modère plus ses attentes, la personne attentive devrait lui donner un temps sans mesure, être pleinement et toujours disponible. Elle n'en peut plus. Elle ne cesse de justifier ses impossibles par son agenda chargé, par le fait qu'elle *court tout le temps,* ou de minimiser son investissement par le plaidoyer d'un *simple engagement bénévole.* Mais rien n'y suffit. Cette attente d'un surplus d'implication, plus personnelle, ne répond pas seulement à l'adressage des textes qui, on le verra au livre suivant, n'ont presque jamais produit ces dérives, notamment car l'énergie a surtout été mise à redimensionner les attentes premières en des espaces de coordination possible et ce sur un temps conséquent. Mais pour que cela advienne, la fille sait qu'elle doit y consacrer une attention longue et délicate. Ici, par contraste, dans le fil des rencontres brèves, s'engouffre dans le moindre accord de proximité (une délicatesse dans le service, un sourire, une discussion en bout de table, un accueil enjoué) tout un emboîtement d'attentes qui vient évidemment mettre en écho l'intensité des manques à laquelle les usagers doivent faire face et qui est notamment permis car la fille est un personnage hybride, *bénévole*, *chercheuse* qui se situe au seuil de l'institution. Donner un numéro de téléphone n'est pas juste ici, le geste anodin d'un contact de plus dans un réseau Facebook, il se fait directement prise et saisie de la part des usagers, car il vient signer la promesse d'entrevue en dehors du circuit accéléré des dispositifs de passages abrégés et contient dès lors tout un répertoire fantasmagorique de possibles, d'attentes, d'espérances que les espaces d'accueil n'offrent pas.

[815] Abel, O. (1997). Mal, responsabilité, pardon. *Revue d'histoire et de philosophie religieuse. 77*(3). 309-329, p 324.

8.2. Saturation seconde. Dangereuses dérives des attentes infinies, le revers du désir de *venir auprès de*

Les écritures adressées elles, ressemblent de beaucoup à un dispositif d'enchantement, notamment en ce que « le dispositif rencontre une certaine disposition » [816] à partir d'une fiction qui propose « une suspension pour quelque temps dans un monde irénique aux contours flous » (*op.cit.*). Mais le rêve peut être à double dimensions, il peut venir saisir le vertige, l'emporter sur la pente du mal, solliciter le revers de sa frustration et déployer l'abysse d'un penchant faustien, avide de contentement impossible, boulimie rapace menant nécessairement au tragique. En ce que les « poèmes ne savent pas ce qui les attend »[817], ils provoquent, ils commettent par leur maniement de la langue comme « art du langage » (*op.cit.*) des saisies variées. La poésie se « meut dans le logos qu'elle meut et émeut » (*op.cit.*). Et c'est bien car elle s'inscrit dans une formulation anté-prédicative qu'elle attise une compréhension « non pas par entendement mais par accueil poétique »[818] qui emmène l'interlocution texte-lecteur et lectrice vers « l'air du chant sous le texte (…) ce miroitement en dessous » (*op.cit.*) qui peut conjointement dessiner une arborescence heureuse que fabuleusement tragique, « il faut consentir à l'obscur, au caché qui peut toujours devenir le terrible » (*op.cit.* p. 512). Et c'est spécifiquement puisque les poèmes font des propositions qu'ils deviennent également faiseurs de *propositions* « au double sens, logique et érotique de la formule » (Rueff, 2023, *op.cit.*). L'initiative apparaît alors immanquablement comme un dispositif de séduction. Rappelons en écho à cette ambiguïté et en nous basant sur le travail du philosophe Guérin, la tension à l'œuvre dans le geste même d'écrire. Ce dernier remémore vigoureusement le dessin de la percussion, *il frappe.* « Il s'agit toujours d'imprimer à la matière un relief obtenu par prélèvement de certains de ses grains selon des silhouettes convenues. Ecrire c'est creuser »[819]. La lettre en sa matérialité première dépose *et* expose, extrait *et* exprime et lorsqu'elle s'adresse alors en une correspondance personnelle, elle ne se limite pas, et de loin, au seul geste de caresse, elle peut aussi écorcher, sidérer, crisper, « livrer et sceller » (*op.cit.* p. 64), *percuter.* D'autant qu'ici doit être pris en compte le sexe de l'enquête, « l'enquête a bien un sexe, est bien sexuée et plus ou moins sexualisée. La dynamique de la recherche conduit tôt ou tard à identifier et tirer le fil du genre, à négocier sa place en fonction d'assignations genrée, à jouer sur des complicités et résistances sexuées »[820] dans des contextes d'interlocution spécifiques. La fille est une femme de cinquante ans, elle leur écrit des lettres en fonction de leurs désirs… comment ne pas y voir les canevas de l'épistolaire amoureux voire érotique ? Si l'intention première reste la création de nouvelles variations de soi, « le malaise par rapport à des interactions dans lesquelles la séduction devient en quelque sorte structurante, apparaissant comme la condition permettant tendanciellement le recueil d'informations » (*op.cit.*) est un des glissements prévisibles (mais mal anticipé) et également une épreuve corporelle. Le dispositif d'enchantement concrétise un transfert d'une intensité phénoménale, notamment car il vient de manière totalement inattendue au cœur d'une vie bien souvent jalonnée d'attentes déçues, de rapprochements impossibles, d'ordonnancement spatial et temporel tenu par le passage et l'indifférence. Le tourbillon du rapprochement rompt l'ordre commun de la distance face à des *gars crades,* il laisse ainsi émerger également des zones en manque qui n'attendent que de jaillir, dans un surinvestissement par compensation. L'impossibilité de marquer clairement un cadre comme dans un atelier d'écriture

816 Winkin, Y. (2023). L'enchantement dispositif et disposition. Rétrospective et prospective. In. R. Brahi ; J-P. Thibaud et al. *L'enchantement qui revient.* Hermann, pp.15-35, p. 15.
817 Rueff, M. (2023). Nos poèmes ne savent pas ce qui les attend. *En attendant Nadeau, journal de la littérature, des idées et des arts.*
818 Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté. I. Le volontaire et l'involontaire.* Points, p. 507.
819 Guérin, M. (2024). *Philosophie du geste. Essai philosophique. Ecrire.* Actes Sud, p.56.
820 Monjaret, A. ; Pugeault, C. (2014). *Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques.* ENS Editions, p.250.

ordinaire au sein d'une institution (souvent d'ailleurs conduit à deux)[821] ravive cette transaction interne périlleuse, en ce que ni les gars ni la fille ne savent très bien pourquoi la sollicitation advient, quelles en sont les limites protectrices et les règles explicites de cohabitation. Le lien tient justement par cette disposition proposante qui n'a pas (encore) les précautions de son cadre limitatif, c'est là aussi la force et le danger du poétique. Le déferlement de ses propres incises. Mais la prise de risque est tout de même compensée par la mise en mots, qui si elle enflamme (on le verra) en manifestant des corolles pulsionnelles, (un peu à la manière de ricochets) maintient aussi, par le matériau initial qui a fomenté la rencontre, une certaine assise concrète, un pacte silencieux qui *les tient* et quelque part l'intention de faire opposition à la violence des mains par la contenance de l'institution du langage. La fille est venue par un geste de don, elle a commis ce geste absolument déconcertant dans l'enquête de se positionner initialement comme débitrice. Ce don peut à la fois apaiser la défiance et entériner l'alliance, « le don, toujours fait personnellement, est là pour produire la foi (en l'autre), engendrer la confiance, refouler le doute »[822] (ce qui a d'ailleurs composé la majorité des situations de rencontre) mais il ouvre à une gerbe d'attentes considérables, dont le : comment répondre aux attentes des personnes que j'ai embarqué dans ce registre familier ? devient un enjeu central de l'enquête. Se rendre attentive à ces modulations est également une perspective heuristique à la fois pour penser l'engagement en travail social mais aussi pour resituer l'attente dans un paysage moins linéaire et moins tangible à priori. Bien souvent la possibilité d'apaiser l'explosion pulsionnelle subséquente à l'idéalisation soudainement déçue (face au fantasme du plein recouvrement de la perte) est produite par le geste de socialisation (de monter en régime public), les tensions alors car elles se collectivisent, se diffractent, perdent de leur force. Le dispositif collectif atténue le transfert, et les impulsions torrentielles et notamment aussi car il sollicite un régime public de la tenue face aux autres. Mais c'est précisément cette capacité de vivre en collectif qui est mise à mal pour ce genre de public (notamment en manque cruel d'habiter, de possibilités de se retrouver dans un espace à soi pour se régénérer et dès lors parvenir à métaboliser, rétablir l'amplitude des investissements différenciés en fonction des échelles), l'énergie ouverte vers le dehors, vers autrui, vers le groupe reste alors une épreuve supplémentaire, souvent contournée. On connait bien ce mécanisme de la souffrance subie qui condamne les possibilités d'ouverture de la part du sujet « le moi devient le centre du monde dont la rumeur nous vient étouffée […] la souffrance rend égocentrique »[823]. Il a s'agit alors pour la fille de tenter de chercher habilement à la fois de discrètes échappées mais aussi, lorsque les dérapages affleuraient, des espaces de sublimation, d'apaisement, d'enveloppement des désirs. Cela s'est principalement construit par une constance portée à reformuler les demandes en camaraderie sur un temps long, dès lors parvenir à relâcher l'exigence par la continuité des rencontres qui régulent les attentes. La promesse de se revoir permet de se percevoir dans le temps à venir, d'y aménager ainsi des variations d'attendus au fil des proximités qui perdurent. La camaraderie consiste précisément à ne pas tenter de tout offrir car la personne risque de retourner cela contre elle, naît alors une violence due à l'impossible réciprocité, elle tient dans un compromis raisonnable qui reste particulièrement faillible notamment car il n'est pas régulé par l'égide de droits institués. Et sans doute également car la fille, se faisant un faisceau d'espérance redoutait doublement (en sus de sa qualité d'ethnographe) de décevoir les attentes portées sur elles. Mais se joue alors, en permanence une composition habile avec les tensions qui pèsent sur les conditions de l'amitié, le ressentiment, la jalousie, la déception et bien

821 Voir à ce propos les ateliers d'écriture en prison tenu par Anne Brun (2008) visant à « remettre en jeu la vie psychique, avec sa conflictualité, ses désirs, ses souffrances, ce qui se révèle difficile, au vu des défenses mises en œuvre par ces sujets pour pouvoir survivre psychiquement » et nécessitant une conduite en binôme de manière à ne pas recevoir tout le contenu transférentiel des participants, souvent psychotiques. In : Groupe thérapeutique d'écriture et prison et élaboration de l'agir. *Bulletin de psychologie. 1*(493). 31-39.

822 Enriquez, E. (2012). *Les tumultes de l'amour.* Parangon, p. 15.

823 Abel, O. (1997). Mal, responsabilité, pardon. *Revue d'histoire et de philosophie religieuse. 77*(3). 309-329, p 324.

sûr l'asymétrie des conditions de vie, toujours en arrière-plan. Ainsi, la camaraderie ne doit pas pour autant faire oublier les registres fort dissymétriques entre les protagonistes ni les élans toujours en lisière de l'érotisme aux côtés du côtoiement amical. Entrer dans un régime de familiarité ouvre à une dimension proche de la confidence, et dès lors crée aussi l'illusion d'une symétrie qui fait qu'on pourrait imaginer qu'on est dans des situations similaires, notamment car se créent ici des liens qui outrepassent l'ouverture compassionnelle. Le texte d'ailleurs est au cœur d'une modalité de symétrisation (puisqu'il n'est pas donné dans un registre ni de justification, ni d'évaluation) mais à la fois il fait émerger des projections dans l'asymétrie dont il ne faut pas négliger la charge et ce, on le répète, malgré l'amitié potentielle. Successivement la personne reçue peut revêtir l'image d'une sauveuse, être dépositaire de fantasmes amoureux puis devenir une *salope à qui on va faire la peau*. Là est tout l'enjeu de considérer les différents registres identitaires et de manier des compositions alternées. Ce qui est douloureux toujours pourtant, est de sortir de ces temps éphémères de similitudes, où l'horizon d'une fusion ravie laisse ensuite s'échoir douloureusement ce ravissement illusoire déçu. S'arracher de l'attention privilégiée demande une capacité de reprise des dissymétries, de la vie quotidienne qui ne change pas pleinement et peut ouvrir à un sentiment de trahison, en ce sens qu'on doit consentir à ce que les attentes réciproques ne le soient pas sur les mêmes échelles d'intensité. Revenir au registre public est bien la réaffirmation violente des dissymétries. Pour autant, la parole adressée dans l'arrière-cour du public n'est pas sans consistance, elle expose particulièrement mais à la fois, elle ouvre à des promesses mutuelles, le plus souvent pacifiées – « 'toute parole est à la fois une confession et une promesse'. Je préfèrerais dire une 'compromesse' afin de bien détacher sa valeur de 'compromis' »[824]. Accueillir la parole, demander puis recevoir le texte engage un principe de réciprocité, déclare un avenir de côtoiement durable : se confier tant du point de vue de la fille qui s'expose, que des gars qui reçoivent et y répondent, est bien se *fier à*, se remettre à quelqu'un et dès lors ouvrir la promesse de sa tenue. Tout en sachant que la promesse elle aussi, permet de *tenir dans le temps*. La parole est donc substantielle et, bien qu'elle ne gomme pas l'épreuve de la précarité, elle (n')a (que) l'aspiration à venir *atténuer la peine*. Dans sa réflexion autour de la consolation, Foessel définit le consolateur comme une personne qui « tente de peupler le vide à l'aide de mots ou d'images qui conjurent ce que le mutisme de l'absence comporte d'intolérable … . Le potentiel politique de la consolation réside dans l'affirmation qu'une autre voie existe, hors de la fausse alternative entre le renoncement et le ressassement de la perte, entre la réconciliation et la mélancolie »[825]. Ainsi même si la personne qui vient proche n'a pas la prétention d'apporter des résolutions concrètes à l'attente des personnes (de papiers, de logement, de mariage, etc.), la conversation construite ne doit pas être remise aux seuls attributs du pansement. L'arrivée d'une tierce personne qui prend le temps d'être présente en dépit de son impuissance à répondre strictement aux attendus, de fait impossibles à rassasier, a vertu de consolation. C'est bien car la consolation s'adresse à « la souffrance de la souffrance, c'est-à-dire à une douleur redoublée qui est solitude, honte et culpabilité » (*op.cit.* p. 45) sans pour autant promettre le retour de ce qui est perdu ou l'accomplissement de ce qui est convoité, que le verbe qu'elle adresse « mise sur le fait qu'il peut offrir au malheureux quelque chose *à la place* de ce qui manque : cela suffit à établir entre eux une communauté » (*op.cit.*). Le consolateur n'a parfois que l'espace « d'essuyer les larmes du condamné à mort » (*op.cit.* p.46) ou d'user d'une langue qui réconforte. Foessel appuie sur le caractère spécifique de la métaphore dans cette économie, en ce que sa justesse est « liée à son aptitude à révéler une dimension de l'expérience dont nous sommes habituellement éloignés. Par le déplacement du sens littéral, elle forge un sens figuré, qui, en renommant la chose, permet de l'expérimenter de manière nouvelle, la consolation cherche « un passage entre le sens littéral de la souffrance, dont elle n'a rien à dire, et un autre sens qui doit permettre au malheureux d'établir un

[824] Gabriel Marcel cité par Lain-Entralgo, P. (1966). *L'attente et l'espérance*. Desclée de Brouwer, p. 511.
[825] Foessel, M. (2015). *Le temps de la consolation*. Seuil, p. 31.

rapport inédit avec lui-même » (*op.cit.* p. 87). C'est donc bien dans le tact de cette conversation qui se « vérifie dans les gestes infimes de la consolation » (*op.cit.* p. 325), que la relation s'ouvre à l'avenir. La souffrance inexprimable, ou l'enfermement dans l'impossible toujours réitéré se fissure par cette invite qui se donne comme tiers de réconfort et dès lors permet de reconsidérer le temps là où il semblait clos dans sa fatalité. Nous verrons en troisième partie que l'attente est bien souvent l'attente d'un *autre qui vient* et ce même s'il n'est pas en mesure de répondre à l'exigence de ce désir urgent du contentement, même s'il ne cesse d'user d'un « art du détour ». Accepter d'être consolé, c'est accepter « de suivre la voie longue que celui qui vient en aide présente comme la plus praticable » (*op.cit.* p. 308) et donc de redonner au temps sa pleine espérance consentante.

Le faisceau d'expériences du proche venue de manière inattendue, est ainsi toujours une sorte d'entre-deux, tout le soin sera de travailler les alternances de ces registres du plus proche au plus public, de voir aussi les résistances à s'ouvrir plus largement. L'enjeu de la thèse peut devenir un espace public partagé en ce qu'elle reformule les enjeux relationnels, elle transfigure douloureusement, par l'écriture, le proche en altérité, le proche comme prochain, le proche comme soi-même (la fille) et réouvre à une dimension de l'éthique, dont le prochain, cet autre, est altérité et non personnes. L'articulation demeure néanmoins toujours très fragile entre le trop proche et le trop distancé. Sont mises à l'épreuve de manière récurrente la dimension initiatrice de l'abord et celle de l'accompagnement, jalonnés de malentendus, de débordements, de désaccordages. Il s'agit en voisinage du désir, de garder précieux cette retenue – « La personne qui cherche doit savoir où elle n'a pas à rentrer par effraction »[826] – qui maintient l'amitié. Rappelons avec Abel que l'art de la conversation réclame aussi une « certaine capacité de se taire, de faire place à l'autre, de se retirer d'une question indiscrète, de trouver le biais qui permet à l'autre d'entrer en matière ou pas »[827]. Celle-ci demeure également dans le fait de ne pas faire vivre à l'autre ce qu'il ne pourrait rendre ou ce qu'elle ne serait pas en mesure d'attendre, de « respecter le mystère »[828], conserver une discrétion d'approche, préserver ce voile qui échappe à la « mécanisation du monde » (*op.cit.* p. 149) et conjointement à la mécanisation de l'enquête tout en distribuant des garde-fous qui préservent l'intégrité et accepte l'autolimitation, toujours elle-aussi décevante quant aux attentes (parfois grandiloquentes) que l'on constitue pour soi-même.

Au fil du temps, la fille s'est aussi enhardie, après ce premier magistral et douloureux « raté du terrain »[829]. En ce qu'il n'est justement pas « signe d'arrêt » (*op.cit.*) de l'enquête, il n'induit nul abandon de la recherche en cours et tend au contraire à donner « matière à penser. Dépositaire d'une qualité informative, le 'raté' indiquerait ainsi la nécessité d'opérer des révisions afin de relancer au mieux l'enquête, de diverses façons – en abordant différemment les choses, en changeant d'angle d'attaque, en s'adressant autrement aux enquêté » (*op.cit.* p.2). Elle a ainsi développé, par l'expérience, toute une série de tactiques évitant les tumultes mortifères des premières fois, instaurant une épreuve du dégagement couteuse en termes d'émotions face à l'emprise, s'autorisant parfois à ne pas répondre ou en différé, à esquiver les places de rassemblement, à bloquer les contacts (en toute dernière instance évidemment), à remettre le cadre de vive voix de manière un peu vulgaire et outrancière, s'adaptant aux exigences de cet univers principalement masculin qui met en avant des positions de « défi, d'une attitude provocatrice ou d'une dérision vis-à-vis du risque »[830] tout en faisant jouer l'humour comme manifeste travail de déplacement, ça donne à peu près ceci : *les gars vous arrêtez de me faire chier, je ne vais pas baiser, je ne vais*

[826] Matthey, L. (2005). Éthique, politique et esthétique du terrain : cinq figures de l'entretien compréhensif. *Cybergeo.* 1–21, p.10.
[827] Abel, O. (2006). *La conversation.* Gallimard Jeunesse, p.28
[828] Hadot, P. (2004). *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature.* Gallimard, p. 327.
[829] Stavo-Debauge, J.; Roca i Escoda, M. & Hummel, C. (2017). Enquêter. Rater. Enquêter encore. Rater encore. Rater mieux. *SociologieS. Penser les ratés de terrain.*
[830] Molinier, P. (2020). Virilité défensive, masculinité créatrice. *Travail, Genre et Sociétés. 3*. 25-44, p. 30.

pas tomber amoureuse et pour autant je vais continuer à vous kiffer, parce que vous êtes quand-même bien cool. C'est pigé quoi ? et ainsi on pourra continuer aussi à partager des cafés, en bon potes, parce que je suis aussi une meuf sympa, même si je suis mariée et que j'ai pas du tout envie de trucs chelous avec vous, à part bouffer du lard sur le coin de la rue.

Toute confiance est un cercle vertueux mais à tout moment il peut être brisé par quelconque maladresse qui viendrait rompre les composantes de l'hospitalité et ses visées de paix (malgré le choc de l'accueil). Néanmoins, la confiance doit être maintenue vive, même si justement elle peut être toujours trahie, et c'est sans doute en sa fragilité que s'insère l'effort de la voir renaître à chaque fois, de garder à chaque fois la possibilité d'une naissance ou d'une déception aussi. Est ainsi conservée, en dépit des fêlures et des dérives malheureuses, cette joie en partage dans la découverte réciproque au fil des mois, des personnalités mosaïques révélées conjointement (car l'ethnographe apprend d'abord beaucoup d'elle-même). C'est une démarche longue, patiente, attentive, éprouvante aussi. L'important et ce, même dans ses limites délétères, demeure par le proche qui atteste que « nous faisions quelque chose ensemble … devenir proche, c'est vivre des moments joyeux »[831] c'est célébrer « le caractère festif de l'échange », considérer « ce qui dans le festif échappe à la moralisation »[832]. Ce sont eux en priorité et en majorité que la fille a eu le privilège de rencontrer. Le reste est bien à mettre au compte de la malheureuse exception, mais il faut néanmoins le prendre au sérieux.

> Faut-il, avant que d'avoir un ami, tenir d'abord registre du bien et du mal, des forces et des faiblesses, du certain et de l'incertain en qui vient à nous ? Si l'amitié se fondait dans un premier regard qui fût d'inspection et de recensement, qui voulût voir avant de se montrer, prévoir avant de promettre, et savoir avant d'aimer, elle ne serait jamais qu'un soupçon perpétué. Et, comme telle, impuissance à toute rencontre fût-ce de soi.[833]

8.3. Être bouffée. Poétique du mal.

Elle aime d'abord cette dévoration qui la réveille la nuit, elle s'y blottit en même temps qu'elle s'y sent enserrée. Elle se sent grisée, l'enquête lui rend une puissance de découvertes, d'étonnements, elle sent la vie jaillir, la joie de l'imprévu et l'ouverture de tous les possibles. C'est une liberté ripostante, retrouvée par une « forme privilégiée du refus »[834] de la finitude que celle de chercher… C'est ainsi que « l'effroi d'être de l'individu, sa conscience souvent douloureuse des limites du caractère, se muent en démesure » (*op.cit.*). Puis, le feu, la consumation, la brûlante emprise qu'elle n'a pas vu venir. Lorsque Raoul lâchera les brides. Ramenée aux blessures du mal toujours possible, il faudra tenter de résister aux conséquences des limites du réel, d'un refus « irrité et en quelque sorte affolé » (*op.cit.* p. 583) qui pourrait se dresser dans « la posture du mépris et du défi » (*op.cit.*).

Elle est dans un accueil de nuit, elle y propose chaque semaine des ateliers d'écriture, c'est le premier soir, elle vient en priorité pour découvrir l'espace, prendre la température comme le lui avaient proposé les professionnel-les. Elle écrit d'abord un peu à l'extérieur avec de jeunes mineurs non accompagnés qui souhaitent produire de petits extraits de rap, Alban souhaite une chanson qui parle de son père décédé lorsqu'il avait dix ans, de sa mère qui s'est enfuie et de son frère

831 Djigo, S. (2019). *Aux frontières de la démocratie. De Calais à Londres. Sur les traces des migrants.* Le Bord de l'eau, p. 24-25.
832 Ricœur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance.* Folio essais, p. 376.
833 Chrétien, J-L. (1990). *La voix nue. Phénoménologie de la promesse.* Les Editions de minuit, p.210.
834 Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté. 1. Le volontaire et l'involontaire.* Points, p. 579.

emprisonné. Il est venu en Suisse pour *réussir sa vie* comme il l'avait promis à son père juste avant de mourir. Ils écrivent ensemble sur les marches du perron, dans le petit jardin adjacent, l'air est doux.

Puis elle fait la connaissance de Raoul. D'abord il les regarde, assis à une petite table à l'extérieur, il fume sans parler. Puis, ils mangent tous ensemble à la même table lors du repas servi dans l'institution. Ils discutent rapidement des conditions d'accueil dans le pays, qu'ils trouvent pour beaucoup déplorables. Raoul lui parle de son plaisir de l'écriture, il a appris en Amérique le sapioslam, un slam érotique qui lui procure le bonheur, un sentiment de détente. Il lui parle des prisons, du sentiment d'exclusion. Il demande à la fille son numéro de téléphone qu'elle donne comme elle l'a fait à plusieurs reprises dans d'autres dispositifs. Elle sait que ça l'engage dans quelque chose dont elle ne présume pas encore les dérives mais elle sait aussi qu'elle ne peut pas initier la rencontre par un geste de suspicion des enquêtés. Il lui demande ce qu'elle fait là. Elle explique qu'elle est là comme bénévole, pour écrire lors d'ateliers qu'elle proposera une fois par semaine. L'après-midi a été particulièrement éprouvante, un jeune a menacé un autre au couteau, un autre s'est scarifié car on l'avait puni après l'avoir surpris à fumer dans sa chambre alors que c'est interdit. La fille a eu de la peine à savoir où se poser, l'impression de déranger. Les personnes circulaient de partout, il y a eu des conflits, des cris et des tensions à l'extérieur aussi, des jeunes revenus sur la place provoquer, lancer des pierres. La concentration semblait impossible dans un espace très mouvementé, l'ambiance peu propice à écrire dans le calme. Mille interruptions, mille brisures, mille éclats, des insultes, des dérives, des tentatives multipliées des professionnelles pour contenir tout ça. Au moment du repas, tout s'apaise, le petit groupe resté à table (cinq hommes qui circulent) après avoir terminé le poulet-riz-sauce paprika, entame de manière spontanée un moment d'écriture partagée « La nuit quand les lumières s'éteignent ». La fille promet de venir leur apporter le texte écrit à table qu'elle remettra au net pour le lendemain. Elle a discuté plus de deux heures avec lui. Elle sent son besoin de confidences, elle sent son propre malaise aussi en pensant à cette drôle de nuit qui commence, et s'il l'appelait plus tard que devra-t-elle lui dire ? Elle pense éteindre son téléphone, puis hésite, elle perçoit une impression étrange, elle entend son appel à l'aide et c'est comme si c'était déjà trop tard.

Elle rentre il est environ 23h30 lorsqu'elle quitte l'accueil. A minuit : elle reçoit ce message :

> *Rebonsoir, j'espère que vous êtes bien rentrée, j'avais une question sur les études, je ne connais pas le terme exact, mais est-il possible d'étudier avec vous par exemple, c'est Monsieur Raoul, nous avons conversé à l'accueil.*

Elle lui répond en se trompant de nom, il lui réindique son nom en disant,

> *C pas grave, oklm, comme prévu on se voit lundi prochain.*

Elle lui répond : ça sonne bien c pas grave, oklm, c'est inspirant je trouve, on pourra écrire là-dessus la prochaine fois.

> *Effectivement ça sonne bien, oklm, nickel chrome, ça passe crème, cool vous êtes un ange, y'a longtemps que je cherche quelqu'un comme vous avec qui discuter, trop cool, il faudrait rester en contact, car comme je vous l'ai dit ma prise en charge finit début mai, je sais pas où l'on pourrait se revoir, on va s'organiser, on gère ça lundi*

Le lundi prochain l'accueil est fermé pour colloque, elle en est informée au dernier moment, elle apporte le texte promis que le groupe avait écrit en commun.

La nuit quand les lumières s'éteignent, 16 avril 2021, le soir.

La nuit quand les lumières s'éteignent
Pour nous les étrangers la vie est dure
Souvent les plus méchants sont les gentils
Au charbon, ça charbonne
Tout charbonneur sachant charbonner
Avancez Ami de guetteur
J'ai fait du midi à midi
Du lundi au lundi

La nuit quand les lumières s'éteignent
La nuit quand les lumières se teignent
Je bois du cognac au whisky
Maintenant je fume ma cigarette
Brune de préférence
Maintenant je veux une miss aux yeux verts
Brune de préférence
Aller prendre l'air
Malabalich j'men fiche
Majeur et vacciné
Moi mineur
C'est grand buisness la famille du Mali
Moi la famille de l'Algérie One two three
Vive l'Algérie oujala Tanger on est là Tiziouzoo on est là
La patrie n'est jamais finie
La partie n'est jamais finie
La nuit quand les lumières s'éteignent

Le phare de la mer
Je kiffe, je keufe, je khalife
J'ai la rage et le bruit de fureur me prend pas
Au mot j'arrête le temps du vague

Car c'est l'heure d'espérer

Je pleure, je m'offusque tu m'étonnes

Je marche, je vis, je me perds, sans rancune

La nuit quand les lumières s'éteignent

M'importunent les vagues, les bad, les redites

M'importune pas à ma porte

Larmes seules armes et maudites

Soient les plaies qui rendent le ciel anthracite

Pas à pas, apporte-moi le calme

Dans le chaos des horizons troublés

Et allume le feu, la flamme, la phrase,

Dans le silence trouvé

Je parade, je parfume, je traine j'ai la haine

Mais l'amour et la vie en lanterne le soir seul

Quand les lumières s'éteignent

Quand Raoul l'aperçoit par la fenêtre, il lui écrit un message peu après, lui disant qu'il vient de lire le texte : *d'la bombe une tuerie le texte.* Puis le soir, les messages passent au tu, il lui propose de faire du slam nocturne. Progressivement les messages deviennent réguliers, ils alternent entre des propositions d'écriture et des conversations du quotidien. Raoul revient à plusieurs reprises sur son bonheur à écrire du Sapio slam, ce slam qui *le fait vibrer,* qui le détend, le fait rêver, l'apaise, *le sapio slam, c'est d'la bombe aussi, ça déchire, en impro lundi on essaie.* Progressivement Raoul joint à ce plaisir de l'écriture la blessure du non-accueil, il lui propose également une rencontre en dehors de l'institution, pour parler de l'attente, sujet qui l'intéresse, ils agendent un rendez-vous à l'Université

> *Ma prise en charge finit début mai, j'ai toujours pas trouvé, il faudrait qu'on parle aussi de ça … d'ici là je prépare mon impro sapio pour lundi . On pourrait se voir à l'université, en face du parc, pour ta thèse il faut pas que tu perdes le contact avec les gens.*

Plus tard, le sapio démarre, il lui envoie de nombreux textes, toujours pas WhatsApp. *Mon nouveau texte commence comme ça. La nuit quand les lumières s'éteignent, je te leuvrette intellectuelle. Je l'écris en romantique avance ou cru imagé à ton charme.* Progressivement les messages s'alourdissent d'une charge double : la plainte devant une institution qui n'entend pas les attentes de leurs usagers et l'incise érotique de l'écriture.

> *Le problème est visiblement clair ; venir dans un foyer d'hébergement d'urgence veut dire aidez-moi, premier SOS, pour moi il y'a rien, il faut faire soi-même le système n'a pas le temps, toi reste dans l'univers universitaire, mais n'oublie pas le terrain, c'est meilleur comme ça, t'en penses quoi, moi je pense à toi, reste avec nous.*

Le 26 avril ils ont rendez-vous au parc, Raoul arrive sapé comme un seigneur, il a mis du parfum et un chapeau sur ses dreads. Durant la balade dans le parc, il évoque la sensation d'un monde hostile, où il ne parvient pas à trouver des appuis et qu'il n'existe pas d'autres manières que celle de se battre. Il lui parle aussi de l'absence du féminin, à quel point cela lui manque,

> *Y'a qu'une femme qui pourrait me redonner espoir, m'attacher c'est ce qui me permettrait de résister, je me sens écrasé par les épreuves administratives, à chaque fois qu'il y a une possibilité qui s'esquisse, tout devient compliqué, il n'y a que des murs, des murs. Tu vois pour ton truc de l'attente bein, pour l'accueil, c'est impossible d'attendre si on n'est pas accueilli. Pouvoir se faire à manger, se servir dans le frigo, se faire à manger quand on en a envie, rentrer quand on en a envie ça marche pas, l'obligation de rentrer à 22h, l'interdiction de se servir dans le frigo, la privation du petit déjeuner si on arrive en retard, on n'existe pas, on existe que contrôlés. Si on était bien accueilli, évidemment qu'on pourrait attendre. Comment tu veux attendre si tu n'es pas reçu quelque part.*
>
> *Quand on est dans l'urgence, dans cette incertitude, qu'est-ce que tu veux que je réfléchisse à demain, c'est insupportable de ne pas savoir, de ne pas pouvoir se poser. Tu pourrais pas venir me refaire mes dreads, on pourrais aussi aller manger une fois un bon kebab, ou je t'accueillerais bien chez moi, mais j'ai pas de chez moi, si j'avais de la thune, je louerais bien une chambre à l'hôtel et on pourrait faire ton entretien.*

S'ensuit une large série de message où il réitère ses demandes de soutien, écrit des textes érotiques et se décharge de toute la violence subie par des dispositifs qui de son point de vue ne prennent pas en compte sa souffrance, il devient à la fois de plus en plus suggestif (l'écriture est une réelle exploration textuelle, invite sexuelle et décharge personnelle) et manifeste aussi sa colère, mélangeant bientôt les deux registres, les confondant. L'interlocutrice se fait dépositaire des frustrations liées à l'institution et sa fin de non-recevoir tout autant que de son ardent désir, de ses attentes d'être reconnu à la fois comme un homme attirant et comme un être en besoin d'affection. La chercheuse devient sujet-objet d'attraits et objet dépositaire de colère. Ses réponses tentent de conserver une sage distance, de le rassurer, de temporiser les atteintes, mais chaque réponse se fait sentir comme le maintien d'une invitation à poursuive. Elle ne sait plus comment s'en sortir, embarquée malgré les tiers qu'elle tente de faire venir dans la conversation : des rappeurs connus, des chants, des textes de poètes tous considérés par lui comme *des rapeurs de tapete.* Les mots en réponse manifestement enflamment plus qu'ils ne contiennent. Il lui propose plusieurs fois par les messages, de l'accompagner dans un couplet sapio freestyle et fait preuve d'une réelle créativité littéraire

> *Quand les lumières s'éteignent, j'étudie nature à ton ouvrage, écrire mouillé entre tes lèvres, accompagne mon entre, jambe. J'entre jambes, entre tes jambes a titillé ton clitoris, ton charme élargit mon pénis introduction. Déshabiller t'es fourré, refrain, mordiller tes tétons, nourrir l'esprit autrement libre, quand les lumières s'éteignent les mots pénètrent l'enseigne humidifiés par ton éveil… La nuit quand tes mots me parviennent, entre l'extrémité de ma queue, et le trou de ta chatte en feu qui brûle ta crainte éteint ta peur, ... Excuse les mots crus, je cherche à te mettre à l'aise*

Le déploiement érotique alterne toujours avec la colère de ne pas être reçu, l'horizon bouché, l'impuissance devant une hospitalité impossible dans une plus vaste communauté et l'élan volontaire de posséder le corps d'une femme qui a laissé ouvert un élan de sollicitude. Les messages se font de plus en plus insistants, la nuit, puis des images et des appels ne la laissent plus souffler. La déferlante s'emballe elle-même, entraînant frustration et violence. Puis devant le désarroi de la fille et la nécessaire règle qui vient comme un coup de butoir dans cet engagement du proche – elle lui dit ça suffit… un peu tard – il laisse éclater sa colère à son égard, mais surtout à l'égard du dispositif : il commence à parler dans sa langue maternelle puis manifeste son impuissance par des mots de fureur. Toujours reste vive cette alternance entre le proche qu'il va jusqu'à tester à sa limite

avec la fille mais surtout ce qui le ramène à cet insupportable dont elle doit se faire témoin, les insultes pleuvent. *Dégouté Genève, j'suis dégoûté*…

Le 25 mai, après des centaines de messages parcourus, son corps flanche en pleine nuit, la fille est fébrile. Le corps subit les secousses d'une intrusion de mots qu'elle ne parvient plus à réguler. Il est trois heures du matin, elle se réveille en sueur, des spasmes au ventre, les mots ont débordé les frontières de l'intime. Les messages ont vite dérapé, surtout depuis la fin de son temps de séjour dans l'espace d'accueil. Les mots marquent sa colère, son impuissance, sa rage. Elle ne peut plus répondre à son désappointement, pour l'heure elle a finalement bloqué son numéro après avoir reçu une tempête de messages sans aucune retenue et a mis un message d'accueil de la compagnie des Fileuses de Seuil, le nom de son dispositif d'écriture collective « Le Rond-Point ». Elle sent qu'elle a absolument besoin d'être protégée par une institution, que celle-ci puisse prendre le relai, agir, rétablir la juste distance, difracter dans le collectif ce qu'elle ne parvient pas à encaisser seule. L'espace d'écriture semble avoir été dépositaire de toute la frustration, la colère qui n'est justement pas exprimable au sein de l'institution. Les variations imaginatives pensées initialement se figent dans le ressentiment, le soi se morcèle, tout déborde, tout explose : *d'la bombe, c'est d'la bombe le texte*. Elle sait que demain elle ira demander du soutien. Le lendemain elle appelle le responsable du bénévolat, il la rassure. Elle appelle son directeur de thèse, il la console, la rassure et lui donne des perspectives de réflexions tout en diffusant discrètement quelques conseils avisés.

Si ces conversations l'ont longtemps sidérée, elles ne l'ont bizarrement pas empêchée de conserver une sympathie pour Raoul, qui malgré la violence des propos qu'elle recevait, marquait ou traduisait la violence subie quotidiennement – le texte montre très bien l'ambivalence du propos adressé en confusion à la fille *vs* aux dispositifs d'accueil – celle de ne pas pouvoir parler, celle de ne pas pouvoir être accueilli et surtout respecté dans sa singularité, celle enfin d'accuser le choc de refus incessants, celle au fond de perdre pied, *de ne plus pouvoir attendre*, d'enfin se décharger auprès d'un tiers.

Cette impossible attente et la tension puis la violence qui en découle, débordante ne doit pas trop rapidement prendre une tournure morale, même si de prime abord, cette incursion du mal a nécessité pour la fille de trouver urgemment des espaces de soutien, notamment d'avoir recours à la règle institutionnelle (son statut procédural et son versant moral) et puis finalement pour ne pas être anéantie par sa puissance tyrannique, de stopper la conversation et réinstaurer une distance vitale (le propre de la justice). La pénible conservation d'une sympathie a permis à la chercheuse de percevoir la détresse d'un non-accueil et cette attente maudite qui réitère les promesses non tenues et qui dès lors fragilise le maintien de soi, en venant à faire d'autrui qui vient suffisamment près, le réceptacle de sa destitution et sa dislocation propres. Cette expérience nous amène à réfléchir à ce que Thévenot nomme la tyrannie par « les agrandissements vicieux du proche »[835], proche qui dans son excès de proximité, son emprise peut ouvrir à l'insupportable altérité. La fille n'était plus même capable de considération de la part de cet homme débordé par la souffrance. Ce n'est qu'après coup, et avec l'aide de tiers, qu'elle est parvenue à restituer cette expérience inaugurale et traumatique. Il faut encore ajouter que, bien que Raoul ait investi la relation comme espace d'expression et de décharge, la difficulté de modulation ne tient sans doute pas qu'à ses difficultés propres mais est aussi relatives aux supports de l'écriture. C'est à ce propos un comblement qu'opère Wolff en lien au travail de Ricœur, qui n'a pas beaucoup abordé les dimensions techniques relatives aux moyens qui supportent paroles et écriture. L'auteur remet au centre la question des médiations en leurs matérialités, « les supports techniques qui rendent possibles la parole et l'écriture » et montre bien l'incidence pratique que ces divers moyens opèrent et comment les

[835] Abel, O. (2008). La philosophie du proche. *Cités. 1* (33). 109-118, p. 112.

« manières dont l'homme capable se débrouille avec ses capacités limitées pour s'exprimer et se servir des moyens d'expression »[836] influent directement sur lesdites capacités (de parler, raconter, etc.). Dans notre cas, la majeure partie des conversations s'est tenue par WhatsApp, support qui appelle une réactivité presque immédiate, et dès lors laisse peu de place au différé, au reformulé, aux efforts de retenue. L'élan pulsionnel y est donc particulièrement facile, d'autant que l'interlocuteur ou l'interlocutrice est atteint-e par le biais d'une plateforme (standardisée, sans épaisseur, sans possibilité d'attaches réelles : le propre du réseau), on en oublie parfois l'être incarné qui est récepteur et réceptif aux messages. La juste distance au travers des messages est brouillée. Ce sont les corps en présence ou le temps de l'écriture différée qui permettent bien davantage des modulations progressives, une malléabilité, des écarts, des proximités ajustées. Ici, le temps de la réception est comme annulé, anéantis le seuil et le délai que nécessite l'opération de traduction. L'espace potentiel devient ici investi d'un surcroît d'impossible attente, qui réverbère les innombrables attentes déçues du quotidien, rendant d'autant plus douloureux la régulation du désir dans sa possibilité à être différé, suspendu et dès lors transformé. Une irrépressible demande – sans doute augmentée par la toute-puissance frénétique des messageries instantanées et l'habitude qu'elles produisent à ne faire apparaître en priorité que sa propre personne : toujours du même soi répliqué à l'infini, et rendant par là-même sa réception comme anonyme – vient comme rappeler la demande urgente d'hospitalité émise envers les dispositifs l'urgence. Hospitalité toujours partielle, morcelée, faite de réitérations adaptatives, de refus ou de passages continuels, ce qui met à mal l'identité (dont on a déjà vu qu'elle se tisse dans une histoire configurée). Ce rejet amplifie le manque déjà massif en regard des pertes subies ; s'ouvrent alors les dérives de vengeance lorsqu'il se *pose* sur une potentielle cause à celui-ci, dont la fille est devenue la cible. La personne n'est alors plus en mesure non pas de se « demander d'où vient le mal mais d'où vient que nous le faisons »[837], elle s'engouffre dans le cercle diabolique de la vengeance, « le fond démoniaque de la liberté humaine » (*op.cit.* p. 44)

Encore une remarque d'importance à formuler qui vient mettre en déroute l'apologie même du poétique, ses variations imaginatives comme refiguration souvent accréditées comme allant vers le meilleur de soi dans le sens où le « jeu du 'je' imaginant instaure le sujet capable »[838] et ouvre une « aire potentielle d'initiative ». Force est de constater que « la ferveur poétique »[839] a aussi une pente du mal, son possible enfermement dans l'infinitude et l'insatiable. Les raisons d'espérer qu'elle ouvre, la création donnée par ses manières multiples de se figurer et refigurer le monde, peut également alors ouvrir à « une imagination fausse […] une faculté illusoire empêtrée dans une fascination » (Pierron, *op.cit.*, p. 61) et ce particulièrement auprès de personnes déjà enfermées dans les abysses du vide, du manque, du morcellement et dont la fragilité psychique peut alors enflammer les malheurs de la persécution ou de la rage. Le poétique a un devers tragique, on le sait bien (la mimèsis poétique des passions dans la tragédie grecque nous en dit long sur ces ancrages historiques et leurs fins parfois funestes). L'espace créatif en tant qu'activation des processus de « passage du registre perceptif et sensori-moteur au figurable, tout en conservant une place privilégiée au langage verbal »[840] est alors exutoire dont il reste particulièrement difficile de manier l'ardeur tout autant que d'en maintenir l'accueil et la malléabilité qui caractérise le médium, celui notamment de conserver sa dynamique créative et de survivre à la destructivité, de conserver les caractéristiques

[836] Wolff, E. (2013). Compétences et moyens de l'homme capable à la lumière de l'incapacité. *Etudes ricœuriennes. 4*(2). 50-63, p. 51.
[837] Ricœur, P. (2004). *Le mal, un défi à la philosophie et à la théologie.* Labor et Fidès, p.42.
[838] Pierron, J-P. (2024). Imaginer pour vouloir. Ethique de l'imagination. *Esprit,* 509. 55-66, p.61.
[839] Porée, J. (2024). Homo imaginans. *Esprit,* 509. 47-53, p. 53
[840] Brun, A. (2010). Perspectives générales et/ou groupales sur la médiation. *Le carnet psy 1*(141). 24-27, p.25.

d'un objeu et d'un objoie[841] permettant de maintenir les « moyens de penser la temporalité du dispositif, c'est-à-dire sa métamorphose même, sa plasticité faite de symptômes, d'événements, de singularités »[842].

Une dernière réflexion quant à cet espace potentiel ouvert qui vient sans doute justifier encore cette ferveur ténébreuse. Les mots en même temps qu'ils sont surface de médiation – et donc instauration d'une distance – attisent, affolent, suscitent l'éveil du corps, scrutent son éclosion (en ce qu'ils sont un foyer de modulations, de mystères en attente de leur saisie).

> Toucher au corps, toucher le corps, *toucher* enfin – arrive tout le temps dans l'écriture. Cela n'arrive peut-être pas exactement *dans* l'écriture, si celle-ci a un dedans. Mais en bordure, en limite, en pointe, en extrémité d'écriture, *il n'arrive que ça … je ne sache pas* d'écriture qui ne touche pas. Ou bien, ce n'est pas de l'écriture, c'est du rapport, de l'exposé, comme on voudra dire. Écrire touche au corps, par essence[843].

Le jeu d'écriture est donc un jeu d'attirances, l'écrivante exerce un pouvoir d'attraction en offrant le texte – notamment auprès d'hommes dont le corps et ses inclinations sensuelles sont sans cesse mises en attente puis progressivement altérées et finalement dissoutes – ainsi, tirant par les protagonistes mis en scène, son lecteur (qui a demandé spécifiquement un écrit en choisissant le thème) *vers elle* (qui l'écrit *pour lui*).

L'être appelé (comme appel et comme nomination) initie alors un mouvement vertical proche de l'ivresse, il est tiré, pris, aspiré ; son espace, expansif par l'attention exercée à son égard, attiré par « l'imagination ascensionnelle »[844] qui vient le chercher, l'élever par cette adresse opérée spécifiquement vers lui. « Malgré l'ineffable de ce qui nous séduit, le langage de la séduction existe dans la métaphore. Les mots conduisent à la séduction, celui qui entre dans le monde du littéraire accroît son désir et se rend à la séduction de l'écoute … alors la poésie contient en soi la plus haute expression du mot séduction »[845]. Or si les mots offerts dans le contexte d'un texte habité du *désir* de rencontre (car les mots sont aussi offense, blessure, violence) et dont l'histoire du lien construit en patience ne réveille pas trop de suspicions a priori, suscitent l'éveil de l'élan vital, tirant du sommeil le corps engourdi, ils sont aussi, par ce mouvement suspensif, la mise en mouvement de l'identité qui peine déjà à demeurer unie par le morcellement de l'habiter et les ruptures d'attachement réitérées. En première partie du travail a été défendue l'articulation du poétique avec la construction d'une visée éthique, dans la capacité de déplacement opérée par le premier comme condition à ouvrir les manières de se projeter dans le monde et donc de ne pas cristalliser les positionnements. Mais si le poétique en ses incitations imaginatives meut nos *comme si* permettant en ceci les capacités empathiques, « l'imagination matérielle et l'imagination dynamique déployées dans la poésie veulent agir dans 'l'imagination morale', car ressentir le monde permet de l'imaginer, pour le construire ou le détruire. C'est par l'imagination que l'homme met en place des critères de valeurs »[846]. Lorsque l'être privé dont la fille s'approche, le *touchant* par le texte spécialement écrit pour lui (et ce même avec la plus grande précaution et intention bienveillante), laisse sourdre les étincelles premières de l'éveil des sens, car « que nous le voulions ou non, des corps se touchent

---

841 Ce terme est un néologisme de Francis Ponge, dans lequel se coordonne les qualités de l'objet et du jeu, de l'objet de la joie conserver à jouer avec lui, à maintenir un espace (un jeu) entre les mots et les choses permettant un espace renouvelé de création du langage et de la jouissance que cela est à même de provoquer.

842 Didi-Huberman, G. (2005). *Gestes d'air et de pierre. Corps, parole, souffle, image.* Editions de minuit, p. 23.

843 Nancy, J-L. (2006). *Corpus*. Métaillé, p. 13.

844 Bachelard, G. (1943). *L'air et les songes*. José Corti, p. 17.

845 Barrera, C-F. (2009). *Puissances de la séduction. La présence poétique au monde.* L'Harmattan, p. 61.

846 Barrera, C-F. La matérialité de l'imagination chez Gaston Bachelard. *Cahiers critiques de philosophie, 1*(5). 147-164, p.153.

sur cette page, ou bien, elle est elle-même l'attouchement »[847] (de la main qui écrit, de celles qui tiennent le texte) « ce toucher est infiniment détourné différé – des machines, des transports, des photocopies, des yeux, d'autres mains encore se sont interposées – mais il reste l'infime grain têtu, ténu, la poussière infinitésimale d'un contact partout interrompu et partout poursuivi » (*op.cit.*) ; le corps peut s'enflammer. La peau psychique de l'être privé, mise à mal par des enveloppements défaillants peut alors subir le choc d'une avalanche d'attentes démesurées, car réprimées, laissées endormies depuis longtemps, voire refoulées sciemment pour tenter de tenir bon face aux déboires continus. La blessure des pertes constituant l'arrière-plan thymique, la souffrance d'un éveil sensible dont l'ensommeillement laissait aussi en dormance le corps malmené, oublié, apathique sont brutalement déterrées par l'effleurement vivifiant. Se creuse alors l'abysse dont on a vu la violence ci-dessus, la brèche éventrée par les débordements ne contient plus l'intensité de l'acharnement, les brisures ne parviennent plus à s'appuyer contre une surface de réverbération qui tient (elle-même lacérée par les attaques), l'interlocution dérape, se décontenance, la relation court alors immanquablement vers l'énergie de sa destruction. Notamment car la communication n'est pas régulée petit à petit en présences. S'annihile le pouvoir de composition mobile que le poétique procure et surtout se rompt la teneur processuelle heureuse d'une transformation des attirances sensuelles vers l'amitié, parvenant elle, à suspendre habilement en distance l'attraction (folle, passionnelle, destructrice) pulsionnelle amoureuse. S'opère alors le drame de l'emprise, (c'est une prise qu'on ne lâche plus) par l'exacerbation de l'intolérable délitement, de l'inavouable renoncement à la complétude qui semblait pouvoir se rassasier enfin et ce, devant une (maigre) proposition de lien en familiarité modérée. L'ivresse on l'a dit est cette force d'élévation ambivalente, en ce qu'elle allie des contraires « une ivresse d'élévation, d'intensification mentale et psychique et une autre inverse de désagrégation et de catatonie »[848], ce n'est pas pour rien que le vin (et l'ivresse qu'il procure) se rapproche du divin en ses processus alchimiques comme alliance des contraires. Toute alchimie est l'œuvre délicate, dangereuse, du maniement de forces opposées et tout l'art subtil de l'équilibre demeure dans cette « profonde magie [qui] est de savoir unir les contraires après les avoir dissociés »[849], de quitter l'ascension, réattérir, redimensionner l'esprit au caractère fini d'un corps et d'un temps limités. Dans ce voyage, l'esprit (esprit et spiritueux sont liés) peut se perdre, se consumer, se pervertir (par l'appel irrépressible des confins) et sombrer, « toute ivresse comporte une oscillation entre des extrêmes qui produit l'alternance entre une exubérance et un abattement, entre une phase d'explosion et une autre de dépression. L'ivresse est bien un vécu contrasté alternant joie et tristesse, au lieu de correspondre à une sorte de dilatation euphorique continue et homogène » (Wunenberg, *op.cit.* p.6). Là sera tout l'enjeu (travaillé en troisième partie) du soutènement à l'attente, dont le poétique ne saurait seule la contenir ou même la dessiner. Seul l'échange manié en continuité qui bride l'impétuosité du cheval fou par le côtoiement amical, et qui convoque une altérité qui ne se dérobe pas, qui tient et qui retient, guide une poétique. Poétique qui, après l'élévation vers les possibles, revient dans le corps relié à d'autres corps, aux perspectives limitées et aux accordages – et attentes – acceptables dans le cadre d'une relation qui *retient* les corps à distance. Le poétique en cela qu'il est un plaisir esthétique, est « une manière de faire commun qui ne passe pas par la connaissance, une manière de ressentir quelque chose par-delà la séparation des corps ».[850] C'est aussi en regard de ce seuil délicat, accidenté et risqué aux abords de mondes potentiellement contraires dont l'un promet l'effondrement, que doit être tenu un certain respect même tacite, (dont il faut tout au moins que la fille l'aie bien intégré), celui de consentir à une certaine déception de part et d'autre (et donc à l'impossible complétude et

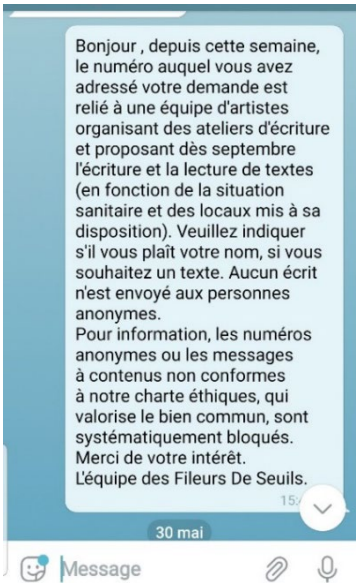
[847] Nancy, J-L. (2006). *Corpus*. Métaillé, p. 47.
[848] Wunenburger, J-J. (2021). Une poétique alchimique et cosmique : vigne, vin, alcool chez Gaston Bachelard », *Carnets*, p.5.
[849] Vedrine, H. (2022). Alchimie, hermétisme et philosophie chez Giordano Bruno. In J-C Margolin & Matton, S. *Alchimie et philosophie à la Renaissance*. Vrin, pp. 355-363, §9..
[850] Foessel, M. (2024). Les aventures de l'imagination. *Revue Esprit. 509*, pp. 63-73, p. 68.

dès lors à la générosité – et la puissance – limitées), déception qui n'est pas malheureuse mais qui signe simplement que ne peut jamais revenir ce qui est perdu, ni se saisir pleinement ce qui est attendu. C'est à ce titre que sera énoncée en dernière partie une espérance … consentie et que l'enquête elle-même touchera à sa fin.

On pourrait finir les textes quand ? est-ce que tu fais du slam nocturne. Mon texte commence par LA NUIT PORTE CONSEIL on pourrait essayer ce soir si t'as l'inspiration ?

La nuit je suis nase. J'éteins mon téléphone j'attends que le temps passe que la vie se réveille sans les lueurs trop lasses. La nuit porte conseil.

C'est déjà un bon début. Cool on s'voit lundi…



Ta mère la pute pédophile.

8.4. Fictionnalisation des épreuves traumatiques

Après ce baptême qui a laissé des blessures, la fille a eu besoin de *les mettre quelque part*, de les consigner dans un espace, les jeter sur une page, les traduire, les cuisiner, les digérer afin de parvenir à poursuivre. Elle a pensé à une fiction qui ouvrirait les prémices de l'acceptation malgré tout.

Fictionnaliser l'épreuve c'est non pas « oublier l'irréparable »[851] mais convenir qu'il ne peut être justement effacé – la blessure reste blessure – c'est alors lui donner une vigueur de transformation, redynamiser ce qu'il maintient figé, en bouger les lignes mémorielles, tenter de le métaboliser par un déplacement narratif et surtout par-là même lui redonner *une juste place* qui lui permet de sortir de la captivité « du sort de l'irréversible » (*op.cit.* p. 328). Ce texte n'a bien sûr pas été envoyé à Raoul, il ne parle d'ailleurs pas de leur lien, mais traite plus généralement de la violence reçue dans l'alcôve du proche, quand la confiance est rompue, et de son parfois impossible partage avec d'autres ou de l'interprétation après-coup qu'il convient toujours de nuancer à partir de plusieurs points de vue. Il a agi comme baume, suture ; les mots redonnant un *quelque part hors du corps* au trouble intense vécu. Il est également le chemin du pardon, parole présente « pour effacer la

[851] Abel, O. (1997). Mal, responsabilité, pardon. *Revue d'histoire et de philosophie religieuses. 77(*3). 309-329, p. 326.

mémoire malade et obsédée du ressentiment » (*op.cit.*), parole qui délie, qui dépasse le désir de répéter le mal comme exutoire à la souffrance vécue. « Le ressentiment nous rend incapables de sentir tout autre malheur que le nôtre et c'est pourquoi il nous rend incapables de sentir le mal qui vient et d'y voir autre chose que la trace du mal précédent » (*op.cit.* p. 324). Raoul avait trop mal, il s'agissait aussi d'en prendre conscience, de le considérer, de s'en faire très discrètement la voie publique sans l'incriminer directement de sa faute. Cela a bien sûr été possible – et ce sans instance régulatrice externe (ce qui incombe à la justice) qui séparerait selon la règle et les textes de loi– notamment car la fin de l'histoire n'a pas été trop sombre (!), que ne s'est pas présentée comme insurmontable, la suture du tort subi. Mais impossible aurait été cette démarche si la blessure avait été attaque corporelle ou l'agression plus frontalement agie, évidemment. Pour autant la fille ne s'en est pas sortie seule, si l'institution s'est dédouanée (elle n'avait pas à donner son numéro), elle a bien sûr aussi pu compter sur des aides tierces, elle a consulté (une supervision puis un thérapeute psychiatre), tenté de trouver des relais, appelé un de ses directeurs de thèse, puis écrit, réfléchi, donné du sens, comme une consolation première. Et surtout est retournée sur le terrain avec une expérience marquante qui l'a enrichie de quelques ficelles et précautions.

Histoire parallèle au traumatisme, suture et fiction

La(s)ure

Genève, le 9 mai 2018 [852]

Jonas, voici ces mots que je ne saurais te dire, avant de ne plus parvenir à discerner tes traits, fondus bientôt dans le marasme des jachères laissées à l'abandon.

Les fruits de belladone me regardent avec leurs pupilles marines, presque noires et leur appel est une élégie de sirène suspendue au filet d'un chalutier rouillé.

Tu sais en repensant au temps d'hier, je préfère nier, d'un bloc, comme si cet espace se diluait en milliers de particules invisibles. Tu serais une de ces étriquées capsules sans place pour aucune mémoire.

La bêtise, la cruauté, l'avidité des corps ne seraient plus écrites, là, mais seul le destin de manière accélérée retrouverait son lit. Ample et puissant.

Les muses s'endormiraient ainsi, puisant à la source vive des larmes leur propre enchantement et tu deviendrais aussi pâle que leur peau séraphique, aussi fragile et ton cœur nu pourrait alors être sectionné avec le sabre des douleurs. On jetterait aux loups les quelques restes. Et leurs langues palpiteraient derrière leurs crocs.

Vers la rivière et ses petites mousses on entend encore l'âme bien née des ivresses éphémères et ces corps il y a -si- peu promus par la jouissance presque enfantine.

Invoquer Dieu, le dieu des étincellements, invoquer son pardon, sa pitié peut-être, surtout son silence lourd qui seul peut donner grandeur au vide, trop léger, trop vague.

[852] La date qui figure sur la lettre n'est pas celle où les événements se sont produits, cet effet de déplacement temporel amplifie l'écart mémoriel et donne encore plus de vigueur à sa métabolisation. Modifier les lieux, les protagonistes, les dates concourt à se mouvoir plus habilement et voir d'un peu plus loin (c'est le propre de la conscience) ce qui nous avait débordé, ce qui avait justement détérioré la perception de l'espace, de l'altérité, du temps.

Au prix d'un effort important, la peine reste sous la peau, elle tend ses griffes parfois, mais se rétracte et le souvenir d'un visage redonne naissance au plaisir en même temps qu'au poison. *Ton* visage sans doute.

Tu sais en repensant au temps d'avant, l'eau recouvre le paysage comme celle d'un barrage qu'on aurait dressé au cœur d'une vallée habitée. Je sens presque l'existence de ce village inondé. Une bouée y flotte, son centre creux parviendra bientôt à l'embouchure des turbines.

Ce mal atteint le profond de l'homme, l'orgueil, et le ressentiment pour seuls abris, les héroïnes et leurs robes moirées dansent sur les plafonds d'un cercueil déjà coupé dans le sapin. Qu'as-tu donc fait de moi, de mes errances rêveuses, quels abysses sont venus te happer ?

Ces farces, ce fond obscur, l'importance de tes baisers brutalement devenus violence, l'enlacement parvenu au détail d'un souffle presque sans âme. Leila et Jérémie sont partis en voyage, à dos d'âne avec pour seul bagage un peu de bois et quelques figues, marcher le long des crêtes, faire halte, dormir à l'arrière d'un petit bus. Nous avions préféré les laisser seuls, posséder encore leur amour, l'enfouir sous les draps d'une camionnette aménagée et poursuivre la route, ses vallons tendres. Sans nous.

Ce matin à l'aube, le ventre me brûle, sans doute ne plus goûter jamais aux sons des bouches se rencontrant dans la parole apaisée, puis se débâtant et alors percutant l'horreur des haines désespérées et leurs accords perdus devenues ogresses bleues. Folie.

Scruter l'attente, plonger dans ce lac tiède où le corps se fait pour un temps léger. Amitié d'une eau calme. On voit au fond quelques filaments jade sombre, tressés et avec en leur cime les premiers bourgeons encore timides. Savais-tu que les algues fleurissent ?

Te dire aussi que je ne confesserai rien devant le juge, seul mes yeux permettront, à toi, de cerner ma désespérance.

Et cela suffira à rendre ma plainte éclair, sentence, serment, résidu indélébile. Avec la pluie, ce jour a redonné brillance au bitume des trottoirs du quartier. Je me souviens les douces promenades à ton bras, au rythme des chants des hirondelles revenues, je croyais alors que seul le printemps ouvrirait la joie des annonces. Le ciel avec ses nuages balayés était hospitalier. Ta main, une confiance. Ta main, précieuse et au-dedans, des lignes brutes, des fractures en abimes.

Sous le tilleul dans le parc, quelques enfants explosent leur gaité en roulades et enfilent après, des perles pour s'offrir des colliers et toucher mutuellement leur cou, là où l'on devine le sang, vif, ému.

Je ne dirai rien, car rien ne subsistera. Ni de toi, ni de tes marques, ni de ta piètre force, ni de mes prières étouffées, ni même du feu d'un amour fraternel. J'engloutirai le tout, une bonne fois, cul sec comme l'on disait les soirs de fête de nos adolescences, et le cul, le cœur, la poitrine, les mains, secs, aussi secs que l'absence ou que le stérile d'une prostituée attachée à son taudis, à l'intensité des mépris, à l'oubli de poésie, aux corps déchargés trop vite des solitudes. Sans même une caresse. Même fausse.

Vers la berge, j'ai laissé le soleil me mordre une petite heure, je ne sais si cela était bon ou non, j'ai juste consenti à cet étrange ralliement au monde. Et à l'oubli partiel de cette mauvaise issue.

Les quelques cercles au raz de l'horizon, au sortir du bain, ont donné à ce moment la beauté du tragique, le mouvement était donc revenu, malgré moi. Vers le bord du ponton sur la gauche, un homme a sauté les pieds joints depuis un gros rocher, je ne l'ai plus revu quelques secondes, j'ai pensé à la fragilité de nos apparitions, presque invisibles. Réentendre son rire lorsque sa tête s'est dressée hors de l'eau a produit les mêmes petits arceaux à la surface, pour de maigres instants nous avons été en communion, nous, l'eau, le ciel, le vent. J'ai presque oublié encore un peu plus.

Mon bras reste parfois douloureux, il y a quelques traces, des corolles parme - quelques croûtes qui se rétrécissent à mesure que le procès approche, tu vois comme je l'ai promis, tout sera seulement dans mes yeux, dans la seule prose de mes yeux, leur seule opacité.

Avec le flux des jours, les arcades des arbres pour oasis ou ailes fuselées, je passe assez vite les pages des photographies, le rythme s'accélère lorsque j'y croise un sourire ou si une étreinte d'amitié se dévoile. Il y a le pouvoir des comètes qui passaient devant ton regard lorsque je vois dans l'image une déclaration ou la fantaisie d'un jeu, un rapprochement, j'entends l'écho d'une voix, peut-être un chant et la douleur du blottissement, de son désir, de son désir inassouvi jamais, referme le livre comme un coup. Derrière l'immeuble le camion poubelle vient de récolter les dernières ordures.

Dans l'armoire, j'ai conservé la chemise de flanelle au travers de laquelle on peut discerner le contour de mes seins sous la dentelle. Dans une heure. Il fera nuit bientôt, discerner le contour des chairs décrites comme nuées.

Elle est d'un bleu turquoise, comme celui des peintures orientales où les femmes réunies se prélassent et prennent le bain tout en s'offrant des embrassades sensuelles. Je me vêtis, mettant sur ma torture, violette par endroit, une jupe dont le tissu se laisse balancer dans l'air. Mon regard, bleu aussi, ne traduira que pour toi, ce qu'il me reste d'humanité. Ici ou là, on dira des mots qui n'auront plus de sens, car ils n'auront pas la profondeur des scènes. Les décors n'y seront que planes et les phrases sans relief. Ce qu'on trouve sans doute à foison dans nos vies, des photos, des scandales, des forteresses de sable, des sidérations, des paillettes évanescentes, des discours creux, n'auront au tribunal, pas leur place. Seul l'azur sous mes paupières sera l'écrin des justes. Je ne dirai rien, car j'ai été honnête, j'ai accompli ce que je devais faire. C'est ainsi.

Laure

LIVRE 3
L'ATTENDRE

Si la seconde partie a surtout exposé l'enquête en détaillant sa progression au cœur et hors des dispositifs, réfléchissant des questions méthodologiques, de leurs prémices qui *apprêtent* la rencontre, la perpétuent par le texte – un noyau d'attachement, cœur de l'intrigue – et l'incarnent dans un corps exposé mis à l'épreuve jusqu'à leur rare mauvaise fortune ; ici la lecture nous emmènera au premier chapitre, plus singulièrement auprès des *gars* et fera ressurgir en écho des éléments relatifs à l'attente en proche et ce, loin des murs institutionnels. Une grande part du matériau empirique est tirée des rencontres de rue mais aussi des centaines de messages WhatsApp échangés durant ces derniers trois ans (car ils se poursuivent pour certains). Les screens d'écrans ont pourtant été en majorité ôtés du manuscrit, par devoir de réserve, hormis dès lors ceux de *la fille* et de quelques images envoyées. Si des poèmes ont été adressés comme centre de gravitation de l'enquête, ils ne sont pas ici de première importance dans le mouvement déployé à démontrer les remaniements constants du proche. Ils auraient pour tendance à leurs lectures multipliées de centrer surtout le regard sur l'art poétique de la chercheuse, ce qui de toute évidence n'est pas l'enjeu prioritaire. Quelques bribes ont tout de même gardé place, par force de démonstration de la progression des liens, notamment en ce qu'ils évoquent d'histoires enchevêtrées ; les textes complets figurent uniquement en annexe.

De manière sans doute surprenante dans l'architecture canonique de la montée analytique par progression thématique en miroir des énonciations du terrain, celle-ci ne suit pas ici strictement ce procédé de mise en correspondance. L'idée étant de tenir fermement d'abord entre les mains des bribes de temps rapprochés, de faire connaissance, de s'avancer vers le monde côtoyé et surtout de mettre en évidence les gestes d'échange, les modalités fluctuantes de côtoiement et les temps progressivement aménagés vers un rapport de confiance mutuel, attaché – les mille (et un) feuillets d'enquête. Toutes ces instances montrant bien les attentes vécues, révélées, reconfigurées en proximité et ce que les actions en situation leur donnent de consistances variées. La démarche s'inscrit nous le rappelons dans l'héritage d'une sociologie pragmatique, soucieuse de **détailler attentivement les situations pratiques**, comment les « acteurs s'engagent corporellement dans les dispositifs matériels qu'ils envisagent »[853] et surtout de rendre compte des **séries d'« épreuves** qui s'opèrent au cours de cet apprentissage » (*op.cit.*), comment alors en priorité, l'on peut tenir à partir des épreuves pratiques, des logiques en tension, des liens reconfigurés au fil des incertitudes, des inattendus voire des malentendus; une considération de la **matérialité complexe des attentes**, en coordination et dans le cours des actions en proche. En ce sens, il y a lieu de rappeler que la sociologie pragmatique privilégie

> Par rapport au discours des acteurs, un tout autre type de rupture épistémologique que celui que préconise, de son côté, la sociologie critique de la domination. Il ne s'agit pas de révéler sous les arguments généraux les stratégies sous-jacentes, ni, comme on l'a dit, les intérêts particuliers : dans la mesure où cette tâche est le plus souvent prise en mains par les acteurs

[853] Barthe, Y. ; De Blic, D. et al. (2013). Sociologie pragmatique : mode d'emploi. *Politix. 3*(103). 175-204, p. 192.

> eux-mêmes … le sociologue pragmatiste s'attachera à examiner comment les acteurs s'y emploient, avec quel type de preuve et d'appuis matériels et quel inégal succès (*op.cit.* p.187).

Par égard pour l'importance à resignifier toujours le cadre réflexif dans lequel s'inscrit la mise en visibilité située, les feuillets d'enquête sont tout de même introduits systématiquement par des chapeaux qui les explicitent quelque peu, déterminent des points saillants d'enjeux temporels vécus, thématisés ; mais ne sont pas encore à cette marche-ci, mis en regard analytique plus en profondeur. C'est dans l'espace réservé au second et troisième volets de ce Livre, que sont reprises ces pièces à partir de deux niveaux. Tout d'abord est offerte une précise justification du *je* ethnographique porté tout au long de l'écriture qui s'inscrit dans une longue tradition anthropologique, comment celui-ci se différencie d'un *je* autobiographique ou même apparenté à une dimension affectée seule, d'un *sujet* alors « censé assurer l'unité et la continuité de notre conscience »[854], à notre sens encore trop réduite en ses qualités imposantes d'autoréférencement ou d'autodésignation et par là-même en correspondance, à des attentes qui ne seraient que celles d'un individu rationnel, autonome qui planifie son temps et en assure ses garanties. C'est d'un *je* plus ricœurien (et largement pragmatique en ce que nous en avons déjà ci-dessus, dégagé) dont nous traiterons l'importance dans la conception de l'écriture et de l'attendre, différenciant le *moi* et le *soi*, le *soi* n'étant « pas une 'chose' fût-elle immatérielle, mais un **mode d'être en attente**, un devenir en partie indéterminé » (*op.cit.*), qui nécessite donc pour *se* connaître un long détour *par* autrui ; altérité symbole, personnes, choses ou textes, ce *soi* s'inscrit dans une voie éminemment relationnelle et ne se révèle que conjointement, par un jeu constant de proximité et d'écart. Ces relations polymorphes sont dès lors clarifiées et thématisées synthétiquement en un glossaire répertoriant *le monde des sujets*, leurs attachements multiples qu'ils soient vivants ou non, existants ou imaginaires, présents, passés ou en devenir ; mettant en évidence une première analytique de l'attente, en relation.

Le troisième volet opère une visibilisation des attentes plurielles cette fois énoncées par les personnages, donnant aux attendus plus ou moins explicites, une possibilité de traduction analytique, prenant également au sérieux ce que les personnes *en disent*, exprimant le temps vécu avec tout ce qu'il comporte de réminiscences, de désirs, d'attentions. A partir d'une modélisation les thématisant est mis en évidence un large spectre des attendus, les réverbérant aux vastes questions du temps vécu que l'anthropologie philosophique de ce troisième épisode déploie également, faisant alors apparaître des asynchronies notoires entre les attendus institutionnels et ceux de leurs usager-ères mais aussi quant aux frontières des déceptions communément réfléchies en sociologie. Si les discordances temporelles sont évidemment relatives à une planification garantie du temps à venir qui s'effondre à l'aune de possibles régularités légitimement attendues dans le répertoire de l'insertion *convenable*, elles se doivent d'être pleinement réfléchies quant aux vertus d'espérance que le proche diffuse, qui sont, les dizaines d'exemples en témoignent, un noyau premier de continuité identitaire susceptible de soutenir, *malgré tout*, les empêchements subis à d'autres niveaux. Ceci nous oblige dès lors à redimensionner l'altération du sentiment de soi, en considérant l'attente en ses malentendus, et ce face aux diverses échelles d'engagement interdépendantes en tension. Du proche à l'institution se diffuse une large palette d'expressions des attentes dont on ne peut ainsi négliger les complémentarités et troubles dans le cadre même des pratiques du travail social. Les épreuves de l'hospitalité, les conditions de maintien identitaire des personnes accueillies nous offrent une lecture qui ouvre la voie vers une sagesse pratique, alternant la morale institutionnelle et ses directives régulées et l'éthique toujours prononcée plus singulièrement ; considérant nécessairement alors les appuis matériels, temporels, organisationnels

[854] Michel, J. (2016). Introduction. In P. Jesus ; G. Marcelo & J. Michel (Eds.). *Du moi au soi, variations phénoménologiques et herméneutiques*. Presses Universitaires de Rennes. 7-13, p. 8.

et personnels comme diffuseurs d'attentes multipliées dont la profession doit tenir compte, et dont nous verrons que le jardin (Livre 4) ou le « confectionner » à plusieurs mains en une pluralité d'intensités d'engagements, peut être, parmi d'autres, un foyer *pratique* d'articulation d'une certaine coordination des attendus, notamment autour d'un soin promulgué et reçu en continuité d'une entité qui se transforme *sous la main*.

Si ces trois chapitres s'étayent en progression, ils ont également pour enjeu de poursuivre la démonstration (déjà bien engagée au Livre précédent) qu'une immersion de recherche n'est pas un allant de soi, tel un *sentiment océanique* tenue par l'idée que venir vers autrui en manifestant de l'intérêt à son égard, suffirait à être accueilli-e à bras ouverts. Restent ici encore exemplifiées que **ce sont bien les épreuves de l'approcher qui viennent signifier les attentes en interdépendance,** que celles-ci sont toujours tributaires d'une altérité protéiforme. Ainsi, les manifestations face au dispositif poétique construit (les écarts, les jeux de mise en péril, les attaques, les écrits, mises en attente, empiètements, etc.) décrits au fil des personnages présentés, en sont toutes une *certaine* réponse *appropriée* qui ne cesse d'abreuver la compréhension des attendus multiples.

Cette longue mise en perspective graduelle a également pour enjeu de montrer à quel point ce qui s'est accompli auprès des personnes en grande précarité reste bien souvent insuffisamment pensé en termes d'épreuves réciproques ; que l'entretien qui ne recueille **qu'une parole**, l'observation trop courte ou à distance, ne fonctionnent pas, notamment car ces méthodes ne révèlent pas ce que *s'approcher en coûte*, ce que l'étrangéité de chacun-e, amené-e à s'ouvrir à autrui, demande. Qu'il est dès lors impossible de signifier les attentes en faisant l'économie de ce jeu incessant entre familiarité et mise à distance, **au long cours**, traitant de chacune des étapes minutieusement et répertoriant alors des dimensions de l'attente en-deçà de leurs formulations verbales distinctes (un répertoire somme tout largement convenu). Ce faisant, cet appareillage imposant a pour intention de rendre compte de la variété des engagements, qui ne se réduisent pas aux paroles dites et notamment face à une sociologie du sans-abrisme qui s'est bien souvent limitée à, d'une part, l'explication d'une position sociale à partir d'inégalités structurelles (qu'il ne faut pas évincer non plus, nous l'avons déjà largement signifié) ou d'individus stigmatisés, autoexclus, dont les attentes déçues identifiées comme seuls biens légitimes à réfléchir sociologiquement, ont minimisé les liens possibles – à d'autres échelles et d'ailleurs non limitées aux interactions humaines – et leurs répercussions en termes d'identité continuée. Ici, à partir d'un autre rapport en familiarité (dont les longs retours au *je* tendent à montrer la complexité d'un *soi* attaché, en construction), se dessinent un mal d'amitié[855], une mise au travail de la confiance vers une reconnaissance mutuelle, un effort de perpétuation du monde proximal, toujours espéré pour ouvrir l'horizon d'un devenir envisageable. Ils apparaissent comme l'indépassable critère du temps vécu, et ce malgré les attendus du plan avortés. Ces attaches constitutives de l'identité humaine modélisées dans le glossaire et dans les tableaux thématiques, sont toutes choses investies par les personnes sans-abri comme présupposés essentiels à s'imaginer devenir. S'imaginer portant ici la consistance temporelle d'un devenir *possible,* donc à la fois ouvert par l'imagination créatrice mais également perpétué par le maniement de ces choses et ce qu'elles comportent alors de majeur étai quant au temps morcelé à travers lequel ces personnes tentent de conserver une *certaine* consistance.

[855] Breviglieri, M. *Colloque de thèse,* mars 2025.

I. MILLE (ET UN) FEUILLETS D'ENQUÊTE

Sentes

Ni portrait ni récits de vie, ni forme narrative articulée autour de faisceaux thématiques stabilisés.

Ce que cela n'est pas : une correspondance épistolaire ou un billet ressemblant aux comptes rendus des critiques d'art il dit. Ni d'ailleurs, malgré son annonce chiffrée, une formule comme le mouvement Oulipo aimait à le faire, un cent-mille milliards de poèmes[856], où les pages découpées laissent au lecteur ou à la lectrice le soin de composer, en les feuilletant, sa propre intrigue.

Des chemins relationnels comme une écologie propre aux multiples qualités de présences qui font voir une pluralité de variations à donner à l'attente en ses « singularités inépuisables »[857]. L'attente en son épaisseur, ne pouvait évidemment que se percevoir dans ces côtoiements multipliés, lui donnant dès lors également des visages multipliés, la colorant aussi de périphéries heuristiques, et ouvrant alors de potentielles voies pratiques (et praticables) quant à leur considération dans le champ du travail social.

Les séquences remarquables qui ont été choisies, à partir de la présentation de *protagonistes*, sont ainsi une manière de rendre compte de cette diversité et de la complexité des liens, des configurations particulières relationnelles conduites sous le dessin d'une voûte dont l'arc irait de l'indifférence, à l'emprise ; la courbure se composant de liens amicaux, de services, de détours, d'imprévisibles, de brefs rapprochements, de retrouvailles malgré de long temps d'absence, d'habitudes, de ruptures ou de rencontres inattendues, tout autant que de perte considérable.

Considérant que la « forme investie, si elle assure reconnaissance et attente d'un pouvoir, ne saurait être confondue avec le mouvement inquiet de l'engagement qui doute et s'ouvre à une révision, ajustement et découverte »[858], il s'agissait de s'efforcer de « faire sonner les mots »[859] ouvrir au « frémissement du multiple (…) qui met sur le chemin du sens » (*op.cit.* p.30). En murmurant le *mot à l'oreille* d'autres humains, en s'approchant, était mise en attente l'oppression du « régime d'engagement en familiarité » que les politiques ignorent « alors qu'il assure une capacité primordiale de la personne » (Thévenot, 2014, *op.cit.* p.12) et permet de percevoir mieux ce que l'attente convoque au fond, en deçà de ce qu'on lui fait dire par le plan, et de ce qu'elle imposerait comme seules déconvenues dans l'accompagnement social.

Ok mais faire ça durant la pandémie ??

Donner au texte une vertu de rapprochement, de « sentiment », qui se situe entre « l'intelligible et l'affectivité » (*op.cit.* p.32), là était tout l'enjeu de la démarche ethnographique loin des murs. Il s'agissait de positionner le texte même dans la composition des divers registres d'engagement, une grandeur civique ouverte par l'apport de connaissances rendues publiques, un plan qui a pour visée dans le futur d'une accréditation, sans négliger l'attention personnalisée d'un texte qui *raconte une histoire, qui s'approche, descendant en singularité. A*lors, dit-il, pour désir celui de faire « dans une joie très matérielle … de raconter des histoires, inventer des histoires, faire des histoires aussi : poser

[856] Queneau, R. (1961). Gallimard.
[857] Thévenot, L. (1990). L'action qui convient. In P. Pharo & L. Quéré. *Les formes de l'action : Sémantique et sociologie*. EHESS, pp. 39-69, §51.
[858] Thévenot, L. (2014). Autorités à l'épreuve de la critique. Jusqu'aux oppression du « gouvernement par l'objectif » in Frère Bruno (dir). *Le tournant de la théorie critique*. Desclée de Brouwer, pp. 269-292. [En ligne] : lien, p.16.
[859] Dufrenne, M. (1963). *Le poétique*. Presses Universitaires de France, p.28.

problème, rendre plus difficiles les gestes saccageurs »[860]. Renouer en sorte avec ce que Benjamin déplorait, la perte progressive d'un art de raconter et d'échanger des expériences dans un monde « pauvre en histoires remarquables »[861].

> La méthodologiealorsicic'estraconterdes histoires. On le précisera. Pas des balivernes, du show-bizz, de la merde en pâté, ou du fake vendu en galettes de barbaque sous vide, juste asseoir le constat que « dire les choses est avant tout une vertu de l'intelligence intuitive »[862] et que le langage consiste aussi « dans la mesure du possible, à restaurer la présence pleine de ce qui est ici, tronqué, inachevé, dispersé et séparé de nous et de soi » (*op.cit.*).

On a déjà détaillé la difficulté de l'écriture à monter vers un régime commun alors qu'elle s'est lovée dans l'intimité des duos ; une manière de conserver une trame intelligible qui reliait tous ces adressages singuliers ; a été dans l'écriture même et ce, à l'insu de tous, d'écrire au fil des textes adressés (hormis les cent papiers) une longue histoire qui se suivait (voir annexe 3)et qui a consisté simplement à reprendre à chaque fois le nouveau texte demandé par les derniers mots du texte d'avant. Ceci en somme me permettait de relier ces histoires ensemble, de les faire cohabiter un peu malgré les appels à l'exclusivité et de toujours penser que celles-ci s'inscrivaient dans une histoire plus large qui à la fois ne me faisait pas complètement perdre l'horizon de la thèse mais aussi et peut-être surtout, me rappelait sans cesse à nos interdépendances et nos continuités.

Ces feuillets sont ces rencontres, multiples, bigarrées, plus ou moins profondes, plus ou moins pérennes, correspondances qui toutes mettent en évidence une coloration de l'attente. Elles se déploient en arrondi en ce qu'elles sont ramenées en régularité au texte, arrondi qui a cette particularité à la fois de rappeler le Rond-Point, cet espace au cœur des circulations denses qui demande de ralentir, qui incite parfois à tourner en rond mais aussi qui laisse ouvertes des sorties multipliées. Un rond, suivi d'un point – le titre de nos ateliers d'écriture – qui façonnent aussi le texte final progressivement lié à toute une série de petites scènes émergentes, au fil du cheminement ethnographique. Un rond puis un point qui ne sont pas sans rappeler également à la manière dont le compose Camille Salgues dans son travail d'une *Après-midi à Shangaï*, le *punctum* barthien, ce quelque chose qui « dans la scène semble aller au-delà de ce qui est décisif au moment de construire véritablement la réflexion »[863], ces alentours du *studium* qui excèdent la seule information intelligible spontanée car en partie conventionnelle, qui discernent cette puissance invisible et fugace manifestant « l'intuition d'un manque » (*op.cit.* p.15) et qui nous renvoient étrangement à l'attente, cette intense poussée dirigée vers un temps encore fuyant, cette particulière sensation de saisir déjà sa venue tout en laissant dans le vague l'assurance de son éclosion et accusant alors l'échappement du temps lui-même. C'est en cette précision que les feuillets qui ne sont pas véritablement comptabilisés, prennent la valeur symbolique de mille tout en leur additionnant le un, comme un excédent toujours à composer à leur lecture, comme un détail apparemment peu significatif au regard des mille matériaux tangibles mais dont le poids n'a d'égard que son potentiel et corrélativement l'attente qu'il peut susciter.

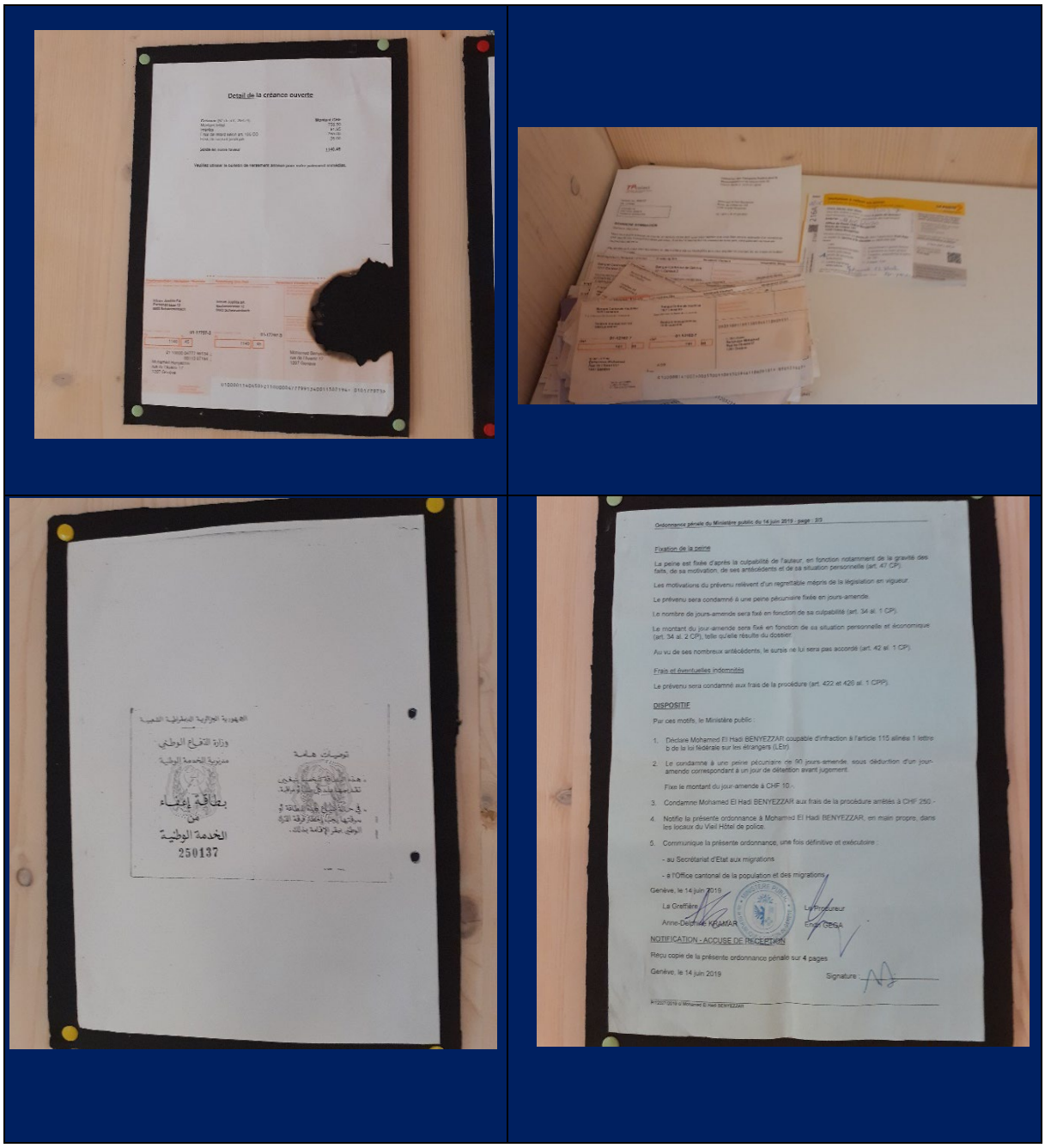
[860] Macé, M. (2019). *Nos cabanes*. Verdier, p.40.
[861] Benjamin, W. (2000). *Le conteur. Œuvres, III*. Gallimard, p.123.
[862] Giannini, H. (1987). *La « Réflexion » quotidienne. Vers une archéologie de l'expérience*. Alinéa, p. 131.
[863] Salgues, C. (2024). *Une après-midi à Shanghai. L'enfance et la question anthropologique de l'âge*. Le geste social, 13. IES Editions.

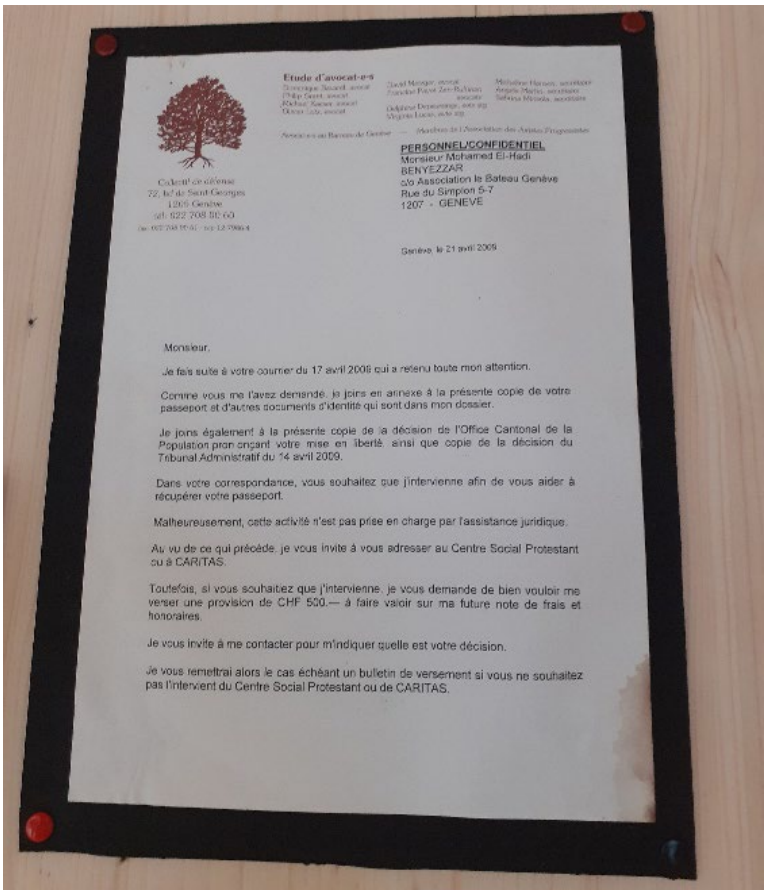
L'attente sublimée. Le protagoniste Aldo

Un long travail artistique qui s'est finalisé avec l'aide d'une des travailleuses sociales, par une exposition « Les papiers d'un sans-papiers » dans un centre de requérant-es d'asile genevois montre les multiples facettes d'une attente de papiers sans réponse positive, reconfigurée en un travail de composition ironique. Ces dizaines de papiers, factures impayées, sommations, lettres de soutien, de refus, etc. composent les traces de ce long parcours de déplacements, marquant une certaine déraison quant à l'importance d'un papier spécifique qui ouvrirait la caverne alors qu'à ses côtés gisent toute une série de rebuts, totalement inconséquents quant à l'attente première de reconnaissance identitaire par le pays d'accueil, marquant également ce que produit la déception (papiers froissés, déchirés, brûlés) sur les bribes de considération pour le moins maltraitantes. L'attente est alors déplacée elle aussi, notamment car l'initiale demande n'obtiendra pas de régularisation sur le territoire suisse ; devenant une autre manière de faire entendre le poids de son appel, à partir d'une mise en scène créative qui interpelle la question des traces, des frontières, des laissez-passer légitimes à l'échelle publique et façonne une autre manière de prendre place, malgré tout.

1. Aldo, les *cent* papiers d'un sans papier.

Aldo, elle ne l'a pas beaucoup côtoyé, elle l'a rencontré au Lieu lorsqu'elle était bénévole et est allée voir son expo au centre de requérant-es. L'exposition rend visibles les centaines de papiers qu'un sans-papier amasse, des demandes de régularisation, des factures impayées, des traces de ses papiers d'identité, des amendes et des peines. Il en a fait un réel projet artistique qui rend quelque peu risible ce que le poids d'un papier peut ouvrir de perspectives ou saper une vie. Les papiers exposés rendent compte des épreuves réitérées de l'arrivée dans un pays étranger et les discordances d'attentes entre l'administration et les capacités elles aussi éprouvées, d'une personne en demande d'hospitalité.





Etude d'avocat-e-s

Collectif de défense
72, bd de Saint-Georges
1205 Genève
tél: 022 708 80 60

PERSONNEL/CONFIDENTIEL
Monsieur Mohamed El-Hadi
BENYEZZAR
c/o Association le Bateau Genève
Rue du Simplon 5-7
1207 - GENEVE

Genève, le 21 avril 2009

Monsieur,

Je fais suite à votre courrier du 17 avril 2009 qui a retenu toute mon attention.

Comme vous me l'avez demandé, je joins en annexe à la présente copie de votre passeport et d'autres documents d'identité qui sont dans mon dossier.

Je joins également à la présente copie de la décision de l'Office Cantonal de la Population prononçant votre mise en liberté, ainsi que copie de la décision du Tribunal Administratif du 14 avril 2009.

Dans votre correspondance, vous souhaitez que j'intervienne afin de vous aider à récupérer votre passeport.

Malheureusement, cette activité n'est pas prise en charge par l'assistance juridique.

Au vu de ce qui précède, je vous invite à vous adresser au Centre Social Protestant ou à CARITAS.

Toutefois, si vous souhaitez que j'intervienne, je vous demande de bien vouloir me verser une provision de CHF 500.— à faire valoir sur ma future note de frais et honoraires.

Je vous invite à me contacter pour m'indiquer quelle est votre décision.

Je vous remettrai alors le cas échéant un bulletin de versement si vous ne souhaitez pas l'intervient du Centre Social Protestant ou de CARITAS.

J'ai reçu une facture de deux-cent-cinquante francs, deux fois et demi plus que mes petits papiers.

La sommation de payer inventorie la totalité des papiers sur lesquels est inscrit le chiffre dix, il m'en faudrait cent pour rembourser mes dettes

Nous avons obtenu que ta peine soit réduite de 120 jours-amendes fermes à 30 jours amendes avec sursis[864]

La fille avait tenté à plusieurs reprises de dialoguer avec Aldo, mais il la fuyait, restant toujours à l'écart des discussions de groupe entre bénévoles-auxiliaires. Un jour qu'ils s'étaient retrouvés à la pause, elle lui avait un peu parlé de l'écriture. Il passait la majeure partie de la matinée assis à la petite table de pause, toujours en train de jouer aux échecs sur le téléphone d'une des professionnelles. Sur la table était mise à disposition une grande boîte en fer blanc avec du tabac pour les bénévoles, souvent acheté de sa poche par un des travailleurs. Aldo se servait régulièrement pour confectionner ses clopes, il alternait entre les jeux d'échecs, les pauses clopes à l'extérieur, les petites incursions de travail, mais il avait certains privilèges de l'ancienneté, plus de dix ans qu'il traînait dans le coin. La fille lui avait proposé un texte en écho à son expo dont ils avaient un peu parlé. Elle lui avait donné les « cent mots », mais ils n'en n'avaient pas vraiment reparlé, il avait juste dit qu'il trouvait bien, mais qu'une expo en commun comme elle le lui avait vaguement proposé dans le fil d'un matin, ça ne l'intéressait pas, ou seulement si c'était (très) bien payé. L'idée d'un chapeau à la sortie ne l'avait pas convaincu, il avait montré le texte à l'éduc qui lui prêtait le téléphone pour jouer aux échecs depuis des années, ils avaient échangé quelque peu à la pause une fois les trois à l'extérieur, et puis plus rien.

Pas envie, pas l'énergie, besoin de thunes.

De temps en temps ils se saluaient. L'idée n'était pas vraiment allée plus loin, elle l'avait recroisé à plusieurs reprises, dans la ville, au parc des Bastions où il traînait souvent et dans le dispositif lorsqu'elle revenait boire des cafés une fois qu'elle avait fini son bénévolat. Il lui faisait parfois quelques blagues, mais dès qu'elle tentait d'entrer en conversation, il coupait court.

[864] Extrait de texte adressé « Cent papiers »

Le jour du recueillement pour Stejar, près de deux ans après, il lui avait simplement touché l'épaule par derrière en lui disant – *Salut,* et lui avait montré une jeune femme jolie juste en face d'eux, il lui avait demandé si elle pensait que cette dame avait des chaussettes ou non. L'éduc entendant la drôle de requête, lui avait répondu – *mais enfin, tu ne dois plus chercher des femmes maintenant que tu as une copine.* – *ah c'est chouette, t'a une copine ?* lui avait dit la fille – *ouais c'est bien*. La fille avait remarqué qu'il n'avait plus de trous entre les dents. Ils se sont remémoré brièvement les blagues qu'il avait faites un jour lors d'une réunion des bénévoles où on rappelait les règles de propreté des douches, des toilettes du lieu.

> *Ouais, j'avais un peu forcé, mais en lui disant ce sketch que j'avais repris d'un comique (comment on fait si on a trouvé la douche dégueulasse et qu'un panneau est affiché : merci de laisser les lieux comme vous les avez trouvés) c'était pour lui faire comprendre qu'il nous agressait en disant ça, il faisait la leçon alors que ceux qui prennent des douches sont ceux qui travaillent depuis des années sans recevoir un centime et que la plupart d'entre eux n'ont même pas de lieu où se laver. C'était fort d'entendre ça de la bouche d'un responsable qui devait encore faire sa morale à deux balles et qui lui, avait le privilège de venir parquer son scooter dans le garage, alors que nous n'avions même pas le droit de laisser une trot.*

La fille lui avait dit qu'elle riait encore de la réponse qu'il avait réussi à donner. Ils s'étaient salués sans grande effusion. Un jour elle l'avait recroisé dans la rue avec sa copine proche. Il semblait heureux.

L'attente du divin. Le protagoniste : Aloa.

De leur rencontre, on apprend que l'attente est acceptable si elle est une figure du destin. Elle amène colère si par ailleurs les droits qui ouvrent des attentes légitimes sont floués, notamment dans un réseau institutionnel où le personnage est familier. Le principe de l'égalité civique qui régule l'accès à des prestations fait office d'indignation ; alors qu'il participe à la vie collective du Lieu depuis des années et a noué un rapport familier avec plusieurs professionnelles, il attend de pouvoir être hissé à une position privilégiée. Malgré la reconnaissance qu'il acquiert pour son travail *toujours bien fait*, la règle qui préside à cette grandeur, ne fait pas d'exception. Il y travaille depuis de nombreuses années et se voit malgré tout refuser toute une série de biens, justifiés pour lui. La capacité de tenir sur le temps long, malgré l'impossibilité d'acquérir des papiers, se trame à partir de rituels, notamment religieux mais aussi en lien à une pratique sportive, et une activité bénévole qui permettent de conserver un rapport au temps ordonné et d'y trouver assise minimale autour de biens familiers. Les aides institutionnelles sont perçues comme des faisceaux sans attentes, notamment car elles ont été déçues à de multiples reprises. La rencontre avec la fille, initiée par le travail bénévole partagé, puis un texte adressé, compose progressivement une relation d'amitié, conservée jusqu'à aujourd'hui, avec laquelle le personnage maintient un lien : il prend des nouvelles, l'interpelle, dit que c'est important pour lui de côtoyer une personne autre que les travailleurs et travailleuses sociales, en qui il n'a plus confiance. Chacune de leur rencontre est l'occasion de partager un enseignement du Coran, d'en lire des bribes, de revenir *au texte primordial* qui redonne courage, qui redonne sens et direction *vers le bon*, et ce, malgré la difficulté manifeste à maintenir en régularité les activités planifiées, faisant dire au personnage qu'il *tourne en rond*, et que *la vraie vie* au fond, *ce sera après*, là où le temps n'a plus prise. C'est vers cet ailleurs d'éternité, que les dernières attentes semblent enfin pouvoir prendre corps.

Aloa est content (et guéri), nous commençons à discuter, il me remontre le philosophe dont il m'avait parlé, il me dit *tu devrais lire le Coran, je suis sûre que cela t'amènerait des choses*. Il vient souvent à la table où j'emballe les sacs, on discute de la boxe qu'il a faite au pays, il me dit *inch allah, j'ai un projet, moi j'aimerais courir, puis faire du vélo et une fois que je suis bien chaud, aller nager au lac, ça ce serait bien*. Qu'il aimerait pouvoir travailler aussi, améliorer son métier de peintre. *Je sais tout ça mais je ne fais rien*. Nous servons le café ensemble, on parle du café que je lui ai un jour offert, il dit que c'est important de recevoir l'hospitalité, c'est important de donner l'hospitalité, il me parle d'Abraham qui donnait toujours sa nourriture à ceux qui en avaient besoin. On parle de l'espoir, il cherche un mot dans le dictionnaire, c'est optimiste, *il faut rester optimiste, sinon si tu te laisses aller, c'est mauvais aussi pour ton corps, il faut travailler la concentration, les habitudes quotidiennes nous font perdre la concentration.*

2. L'enseignement d'Aloa

Quand tu es parti, tu ne perds rien car tu n'avais déjà rien. Partir de chez toi, c'est de toute manière trouver quelque chose même si la nostalgie est toujours présente, on a laissé des gens qui nous occupent tout le temps la tête. Mais le fait d'être libre est déjà beaucoup. Le Ramadan fortifie le cœur, le corps. L'espoir est quelque chose d'important, c'est la vie qui fait l'espoir et l'espoir qui fait la vie.

Comment garder l'espoir dans cette galère, comment tu fais ?

C'est la vie, c'est le fait de savoir que quand tu pars tu vas trouver quelque chose. On part déjà de son pays, avec beaucoup de frustrations de déceptions. L'espoir c'est l'oxygène mais la nostalgie dans le cœur restera toujours là. Il faut relire le Coran, dans le Coran, on rappelle toujours l'espoir, c'est lui qui est au cœur de la vie. L'espoir c'est le guide.

Le 17 mai, ils discutent une partie de la matinée, entre les services.

Le centre est Adam, qui a reçu l'âme, avant qu'elle ne soit descendue au fond du cœur, il a été tenté de goûter au fruit défendu. ***L'espoir est à la fois ce qui nous permet d'aller vers autre chose mais aussi toujours la liberté donnée de plonger dans la tentation du mal.*** *Dieu a fabriqué Adam justement pour mettre cela à l'épreuve. Adam est traversé par l'âme mais à moitié, ainsi il a toujours en balance avec l'espoir porté par le désir, l'inquiétude qui ouvre la peur de perdre et change le rapport au temps. Le fruit est le pacte avec le diable, censé ouvrir le possible désir de ne plus perdre.* ***L'inquiétude infiltrée dans Adam fait qu'on peut toujours faillir, mais la différence entre Adam et le diable est le fait qu'Adam a demandé pardon****, il est retourné sur le chemin du pardon, ce que n'a pas fait le diable qui lui se disait mieux que la terre, le feu, l'enfer semblait plus puissant de tout, c'est lui qui croyait adorer Dieu plus que tout autre. L'homme de la terre est, lui, rappelé au devoir mais tout en étant porté par l'espoir, mais en sachant qu'il peut aussi se tromper, céder. A chaque moment du droit chemin arrive des épreuves qui peuvent faire déborder l'homme, mais le devoir est d'y revenir, de retourner dans le chemin. Tu vois, même si on vise le bon, on doit rester lucide. J'agis dans la bonté de Dieu mais ce n'est pas pour cela que je ne vais pas attacher mon chameau. Dans la ligne droite il y a toujours l'image d'une vie limitée mais qui porte vers l'infini, c'est cela l'espoir. L'autre élément important je te le dis est que celui qui nourrit le bon aura toujours raison, même s'il est trahi, trompé, volé. Il faut toujours garder la nourriture du cœur.*

C'est appuyé sur la barrière de l'espace de distribution qu'Aloa lui conte toute cette histoire. C'est un temps de pause. La fille est subjuguée de cette *leçon inaugurale*. Depuis le matin tôt, ils ont rempli des centaines de barquettes de cuisses de poulet, boulghour, sauce champignons et haricots verts. La fille avait remarqué l'habileté et l'organisation de ce nouveau collègue auquel elle avait demandé quelques conseils pour mieux s'en sortir. Il faut savoir doser la sauce, mettre la cuisse dans le bon sens, ajuster le boulghour avant d'avoir mis la cuisse de manière précise, sinon ça déborde et la barquette ne se ferme pas. Aloa lui raconte son amour des chevaux, de leur fidélité, contrairement au chameau qui est jaloux. Il marque la question de la confiance

> *C'est important quelqu'un en qui on peut avoir confiance, c'est quelqu'un qui vous est fidèle, qui tient ses promesses.*

Fin juin Aloa a un coup de mou, il a arrêté le sport qu'il faisait régulièrement et se fait du souci pour sa mère au pays elle lui manque. Il dit qu'il est fatigué psychiquement, parfois il a des regains d'envie de départ

> *Je vais partir au Nord, plus au Nord c'est toujours mieux.*

« Il faut aller vers le nord »,

s'en vont, reviennent bientôt, disent

« il faut aller de l'autre côté du fleuve », s'en vont encore, avec cloué au cœur cette volonté acharnée des fleurs du désert [865].

Il alterne sans cesse entre venir travailler comme auxiliaire bénévole, puis rompre, revenir. Il arrête souvent sur la base de désaccords avec les responsables.

> *En fait c'est mon problème aussi je manque vraiment de volonté, je n'arrête pas de tourner en rond. Mais j'ai de la peine à repartir, quand je suis parti la première fois, je ne savais pas comment était l'Europe, j'avais encore toute une série de rêves, aujourd'hui c'est partir pour partir. Par contre je sais que ce qui est important c'est de toujours bouger, c'est ça qui permet de ne pas perdre espoir, même si les illusions je n'en n'ai plus, il faut faire comme les migrations des abeilles ou des guêpes, je sais plus, j'ai vu un reportage, qui migrent seules, qui traversent les mers, les pays par intuition. C'est comme moi, j'ai continué sans carte, par intuition tu sais quand j'ai traversé le désert.*

Le soir de la grande fête des bénévoles du dispositif, alors qu'ils s'étaient retrouvés à plusieurs à griller les poissons, les poivrons, les patates sur le grand brasero commun et contempler les braises dans le jour finissant, il lui avait demandé un texte sur le désert, sa traversée, la chaleur de son feu. Elle lui avait écrit un texte sur le désert et l'amitié, sur les braises et l'or. Il y avait eu un immense pique-nique après une balade à cheval (qu'Aloa avait proposée) dans la campagne genevoise, il lui avait donné le titre, en s'occupant du feu des grillades, « la braise et l'or ». Après lui avoir donné le texte quelques jours plus tard, elle l'avait invité à l'école pour boire le café, elle lui avait montré son bureau, fait visiter l'institution en lui disant bienvenue. Avec Aloa, elle avait tout de suite senti qu'elle pouvait avoir confiance. Il lui avait raconté sa traversée dans le désert, ce sentiment d'avoir fait un long voyage sans être vraiment encore aujourd'hui arrivé. Il lui avait dit n'avoir pas tout

[865] Murith, D. (2024). *La voix du violoncelle.* Editions d'en bas, p. 76.

compris du texte, mais qu'il avait compris le principal, qu'il y avait vu un peu de son histoire, que son histoire du grand départ au fond c'était bien ça : le désert et le cheval.

> Le cheval marquait le sol de ses pas sûrs, il pointait vers le nord là où parait-il l'or naît des braises les matins après les foudres du ciel en colère.
>
> Le vent soufflait.
>
> Le désert était devenu désert.[866]

Très vite Aloa devient une personne avec laquelle elle converse souvent, il lui raconte à quel point il se sent abusé dans l'institution, il bosse tous les jours sans aucune contrepartie, parfois ça lui fait venir de la colère. Il ne sait pas pourquoi il ne se mobilise pas, une dame lui a donné des adresses, mais il n'a jamais appelé, il n'est jamais allé se présenter aux personnes qu'on lui avait recommandé. Il dit toujours

> *Je n'ai rien fait de ma vie*

et puis la fille lui dit bêtement, mais ce rien c'est quelque chose non, tu ne crois pas? alors Aloa se souvient avec elle des personnes et des animaux qu'il a sauvé depuis qu'il est arrivé, un monsieur qui était tombé, un pigeon agonisant. En échangeant ensemble il lui parle de son désir de savoir nager. La fille est une nageuse, elle lui propose de lui apprendre. Depuis ce moment, il regardera des vidéos de natation, et ce sera un sujet d'échange régulier, mais jamais Aloa ne viendra vraiment nager avec elle. Il ne veut pas la voir en maillot de bain, seulement si elle met un burkini il lui dit. - *Ah bein non, je vais pas mettre un burkini, quand-même.*

Ils parlent longuement, il a quelque peu dépassé l'horaire du début du repas, il se dirige vers l'espace où il pourrait se servir de nourriture, encore une fois on lui répond qu'il n'y a plus de repas végétarien, il dit que c'est comme une trahison, une honte, alors qu'il vient travailler presque quotidiennement et n'obtient même pas le privilège qu'on puisse lui réserver un repas végétarien, ou simplement qu'on enlève la viande d'une barquette, il se fâche avec la personne qui distribue les tickets, l'éducatrice à côté lui dit, *mais calme toi tu es agressif*, cela l'énerve encore davantage, il part en levant le bras, excédé. La fille ne sait pas quoi faire, elle lui écrit un petit message, car elle sait qu'il n'a pas mangé pour lui proposer de partager le pique-nique qu'elle avait emporté, mais il dit *c'est bon, c'est bon,* et s'en va énervé. Il dit

> ***Attendre si c'est le destin, ça n'est pas un problème,*** *je l'accepte, mais les choses auxquelles j'ai droit, c'est inacceptable, attendre dans l'hypocrisie est insupportable. C'est des salauds.*

S'alternent comme cycliquement les périodes de reprise de sport, de travail et les temps de retrait, où il dort une partie de la journée. Il dit d'ailleurs qu'il tourne en rond. Il tente néanmoins de sauvegarder un soin au corps, par exemple restreindre le café, manger avec parcimonie, reprendre le sport, faire des exercices d'assouplissement. Souvent il passe sa journée à Uni mail, au cinquième étage, avant il montait à pied, maintenant il préfère monter en ascenseur afin que personne ne le voie.

En décembre 2021 ils se retrouvent à Uni mail, ils ont rendez-vous à 10 heures, il dit à la fille

> *Tu sais, j'ai fait un effort pour me lever. C'est bien. Tu as vu ils parlent beaucoup aux nouvelles du métaverse, moi j'en attends beaucoup, ça me permettra d'accéder à tout, à tous ces événements qui me sont pour l'instant interdits parce que je n'ai pas l'argent, comme tu vois, visiter le Japon, boxer contre Mike Tison, ça m'ouvrira tous les possibles. Mais le problème moi c'est que je suis paresseux, c'est comme ça*

[866] Extrait de poème adressé « La braise et l'or »

depuis que je suis petit, depuis que mon enseignante en maths alors que j'avais travaillé sérieusement, m'a dit : mais comme tu es nul. A ce moment-là c'est comme si tout s'était effondré. Aujourd'hui c'est la même chose, je travaille un moment pour des gens puis je me lasse, je me fâche et puis j'abandonne, c'est souvent aussi à cause des conditions inacceptables. Bon je vais aller faire mon tour, mon tour ne change pas, je vais d'abord au Lieu, normalement le matin.

La fille lui offre un café à l'automate.

C'est dommage que je ne t'aie pas rencontrée avant dans l'uni, c'est cool de boire des cafés avec quelqu'un d'à peu près normal.

Ils rigolent, puis marchent quelques pas ensemble et se quittent devant l'Arve, se saluent sans se donner de rendez-vous prochain. Ils se revoient en janvier devant le lieu de distribution, alors que la responsable venait de lui raconter qu'Aloa se fâche avec tout le monde. La fille lui apporte un café en douce à l'extérieur au moment de sa pause, elle lui relate les rumeurs

Ah je savais que tu allais m'apporter le café, et tu sais je ne me fâche pas avec tout le monde, c'est juste que lorsqu'on me maltraite ou on me manque de respect je me fâche. D'ailleurs j'hésite à déposer mon dossier, dans une structure on peut un peu bosser, ça fait cinq fois déjà qu'on me refuse.

Les deux marchent encore un petit bout de chemin ensemble, il a son sac à dos plein de ses affaires pour aller les laver. Il file au lavoir.

Le 3 mai 2022, ils se redonnent rendez-vous à Uni-mail, la fille l'invite à boire un café pour fêter la fin du Ramadan, il lui tend le coude en guise de salutations, car il *ne touche plus les femmes* dit-il. Il arrive à l'heure, réjoui. Ils vont ensemble dans un bistrot, elle lui propose d'aller dans un café de la place, car c'est un peu la fête

Ok mais alors un truc avec de l'espace car je n'aime pas qu'on m'entende mal parler le français.

Elle revient de Paris, lui parle de son séjour à la Goutte d'or, de l'hospitalité reçue. Il lui parle du Ramadan

Tu vois **c'est fou à quel point ça ressource,** *si tu pratiques bien, cela te redonne de l'élan pour toute l'année, il faut le faire sérieusement, pas juste pour bien manger ou prier, c'est un temps que tu vis avec Dieu et ensuite tu le sens, cela reste malgré toutes les épreuves, la religion est la pratique du cœur. Tu vois tu ne peux que garder espoir, car Allah dit celui qui cherche trouvera mais c'est d'abord toi qui dois changer et le monde changera pour toi.* **Moi le problème c'est que je reste encore toujours dans le même cercle du temps, il faut que j'arrive à sortir, à sortir du nid**. *Tu vois ce n'est pas le travail le problème, c'est les gens, au bout d'un moment je n'accepte plus d'être traité comme ça, et maintenant quand je repense à aller chercher du travail et que je repense à ça, je me dis vaya, je laisse tomber mais tu vois je me rends compte que comme ça* **je m'isole de plus en plus**. *Aujourd'hui je suis finalement retourné à l'espace d'accueil, leur dire que je venais retravailler quelques jours, parce qu'au fond il y a beaucoup de vide durant la journée,* **c'est pour ça que j'y retourne, ça me redonne un rythme, un cadre.** *Et puis chaque jour je vais aussi dans la forêt, deux, trois heures,* **tu peux pas rester toute la journée à l'uni, tu deviens fou, je vais marcher, faire du sport, je parle avec les pigeons** *(rires), tu vois je peux pas imaginer rester dans le social toute une vie, ils te rendent fou, ils te disent des choses qui vont pas et ensuite ça te pompe toute l'énergie, tu dois pouvoir t'en sortir par toi-même. J'ai repensé à la nage, j'aimerais bien apprendre, des fois je vais essayer au lac là où j'ai fond, mais j'ai un peu honte de te montrer comment je nage, tu vas te moquer.*

Le 20 mai 2022, ils se croisent par hasard dans le quartier, Aloa la voit, il l'appelle. Elle dit – *ah je suis si contente de te voir, tu vas où ?*

J'allais au Lieu voir les amis, bon en fait ce ne sont pas vraiment des amis, juste des connaissances, ***j'ai pas vraiment d'amis, je suis tout seul. Je t'ai attendue la semaine dernière à l'accueil*** *mais qu'ensuite à 12h30 je suis parti, chaque semaine, le vendredi, je vais à la grande prière de la mosquée.*

La fille a les bras chargés d'herbes, de lavande, de verveine, elle lui offre une grande gerbe de verveine. Ils vont ensemble à l'école, elle l'invite à boire un thé à son bureau, il lui explique qu'il s'est fâché avec la responsable, juste parce qu'il avait posé son sac sur une table, elle *demande à qui c'est ce sac* ? Il répond juste que c'est à lui. Elle vient vers la table et l'ouvre. Il dit *c'était juste pour me provoquer,* il se fâche et dit mais *j'ai le droit de laisser mon sac là, tu n'as pas à regarder ce qu'il y a dedans*, il crie puis part. Aloa regarde les cheveux de la fille et rigole car depuis quelques temps, les gars la taquinent sur sa coupe depuis qu'elle leur a dit qu'elle se coupait les cheveux seule. Il lui explique la discipline de la religion

Les cheveux, les ongles, la barbe, l'épilation, les ablutions, la religion donne la discipline et le rythme, le matin par exemple c'est ce qui m'aide à me lever pour prier, bon il faut que j'y aille je suis pressé, tu viens la semaine prochaine, tu me mets un message parce que le vendredi je dois partir avant 12h30 ok ?

Coucou A j'ai raté le petit rituel qui prend des nouvelles de la semaine, j'espère que tu te portes bien et que tu poursuis la route de cette terre qui deviendra un jour je l'espère généreuse pour toi. Mille bises et belle journée dans le souffle du vent.

23 juin. Salut Nicole, ça va bien, est-ce que tu es au bureau, car moi je suis à côté de l'école.

Cent-quarante-huitième rencontre du terrain. C'est le 24 juin, ils se voient à l'Uni, Aloa ne désire pas de café, il a passé sa matinée à en boire au Lieu. Il regarde à droite, à gauche, qui circule dans le passage, ils se posent sur les escaliers dans le grand hall. La fille se demande ce qu'elle dirait, comment elle le présenterait si elle croisait une de ses enseignantes, et puis c'est comme une évidence, elle dirait *Aloa un collègue, un ami.*

Ils se déplacent au premier étage, *ici ça résonne trop, ça parle fort.* Elle lui répond en rigolant

Ah oui, on ne va pas tout de même monter au cinquième étage, c'est là où tu as ta place et je ne vais tout de même pas aller à ta place non ?

C'est pas ma place elle est à tout le monde, si j'y vais j'y vais, mais elle n'est pas à moi, tu peux y aller aussi. Au fait dorénavant j'ai décidé de ne plus serrer la main des femmes non plus, ni toucher le coude, je préfère n'avoir aucun contact, comme ça, ça n'engage plus aucune tentation avec personne, je ne peux toucher des femmes qu'avec qui il est interdit d'avoir des relations sexuelles, ma sœur, ma mère, tu vois c'est plus simple.

La fille lui demande *mais si tu rencontres une femme qui te plaît et que tu imagines que ça peut bien se passer, mais comment tu vas faire ?*

Bein je te la présente, et si je me marie, tu seras notre témoin – il rigole.

Il lui raconte qu'il s'est encore fâché avec une responsable d'un lieu d'accueil, il avait demandé de dormir dans une chambre seul mais on ne lui a pas permis, il dit qu'à certains on les laisse dormir seul, plusieurs mois au même endroit même, il ne comprend pas pourquoi. La fille lui demande comment cela se fait-il que toute l'équipe a changé dans l'espace d'accueil où elle bossait, comme ça du jour au lendemain, il lui dit

Pour moi c'est du pareil au même, si c'est une autre équipe : bienvenu et les autres : bonne chance, de toute manière moi ***j'espère surtout un changement dans ma vie, je n'attends rien du social,***

c'est ma vie qui m'intéresse, la vie des autres ne m'intéresse pas. De toute manière notre vie ici est pire que des chiens, les chiens ils ont plus de droits que nous, en France au moins si tu as vécu dix ans, tu as le droit d'avoir des papiers, ici non.

Il lit à la fille quelques passages du Coran,

> ***Tu vois ici c'est toute l'importance de ne pas laisser le cœur être envahi par le mal, car après cette chose qui commence comme un petit point noir, grossit****, grossit et le cœur devient pierre, mais si tu fais du bon, ta tache rétrécit toujours plus, il faut rester dans le droit chemin, vaille que vaille. Aujourd'hui je suis assez pressé, je dois encore aller chercher mon repas au Lieu et ensuite aller à la mosquée.*

La fille lui annonce que la semaine prochaine elle sera là mais qu'ensuite juillet-août elle s'enferme dans le bureau pour écrire sa thèse, elle lui dit – *mais tu viendras m'aider, écrire un chapitre à ma place,* ils rigolent. Ils se quittent en se disant à bientôt Inch'allah.

Avec Aloa, il se voient souvent, ils se redonnent encore rendez-vous le 16 août, il a recommencé à travailler comme bénévole au Lieu

> *C'est un peu comme je te l'ai dit,* ***c'est pour passer le temps****, j'ai recommencé le sport aussi, si tu savais comme c'est bon de se défouler, j'ai recommencé la boxe, tu mets les gants de boxe et tu tapes dans le sac,* ***tu sens que les choses s'évacuent****. Et puis au Lieu, j'écoute de la musique et j'essaie de ne pas me fâcher, chacun vient et me dit ceci, cela, faire comme ceci et pas ça, je dis oui oui, je bosse certains matins, le mardi et le vendredi alors je t'attends le mardi et le vendredi*

Je ne peux pas le vendredi je vais nager.

> *Alors je t'attends le mardi.*

Elle lui montre le livre d'Olivier Abel sur *L'humiliation*.

Il lui montre une phrase du Coran « le mendiant tu n'humilieras point ».

> *Tu vois c'est pareil, au mendiant on ne peut pas toujours lui donner, mais on peut le faire sans l'humilier, tu vois il faut faire les choses par intuition,* ***l'intuition c'est le radar intérieur,*** *tu sens les gens qui ont un certain cœur ouvert, quand tu es prêt d'eux, tu ressens qu'ils t'amènent de la lumière. Il y a des gens c'est l'inverse, tu sens leur énergie bizarre. Tu vois c'est comme dans ces endroits d'urgence, ils veulent toujours qu'on leur dise des choses, ils posent mille questions, moi j'aime pas ça, car je sais que je pourrais de toute manière juste être de passage. Tout ça c'est fait pour que les gens continuent de tourner, moi j'aime pas aller dans tous ces endroits et* ***pourtant j'y vais, c'est par habitude****.* ***Moi j'attends rien de tout ça, c'est juste Allah qui décide*** *quand ce sera le moment, le changement.*

Ils se quittent, elle le siffle au bout de la rue. Il se retourne. Elle lui dit – *ah ah tu te retournes quand une fille te siffle hein ? – oui* il dit en riant et il siffle en retour mais juste entre ses lèvres. – *oh, ça je veux bien que tu m'apprennes et moi je t'apprends à nager. – Inch'allah.*

Après l'opération de son pied, la fille a dû être loin du terrain plusieurs semaines. Ils célèbrent la joie de se retrouver, ils boivent le café ensemble, c'est le 20 octobre. *Comment vas-tu ?*

> ***J'arrive à garder le courage, il faut continuer à vivre****. La vie c'est quoi ? Allah a mis ensemble les humains et les djins, ils ont les deux faces, la bonne et la mauvaise, c'est parce que tu as la liberté que tu peux choisir le bien ou le mal, ainsi il faut continuer à choisir le bien, tu n'as pas le choix.*

Plusieurs personnes viennent saluer la fille, Stejar qui se plaint encore de son exclusion – *travail social de merde, c'est pas fait pour t'intégrer, c'est fait pour te fatiguer, tout ça à cause d'une tranche de pain*. Olivier vient la saluer et lui reparle des traductions d'Heidegger :

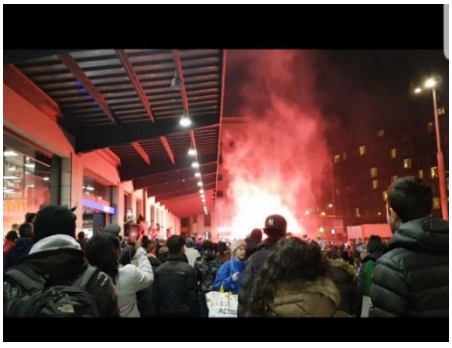
> *Ah j'allais partir, je serais parti sans vous voir, j'ai été très content de vous voir, c'est ce qu'on appelle une véritable surprise, je me réjouis d'avoir de vos nouvelles et de poursuivre nos conversations philosophiques.*

Aloa lui dit que tous ces gens ont pris tout le temps prévu avec elle ! D'autres encore viennent la saluer, embrassades chaleureuses. Stejar part, il dit à la fille

> *Je vais chez moi, propriété privée, on se voit à mon bureau, j'y vais.*

Il parle de l'angle du centre commercial où il siège chaque jour. Elle dit à Aloa qu'elle est passée mercredi au cinquième à l'Uni mail

> *Ah non je n'y vais que le soir sinon tu deviens fou si tu y restes la journée. Moi je vais me promener, à l'uni j'y vais juste le soir pour me connecter, recharger mon téléphone. Tu vois l'uni c'est comme le social, c'est pas quelque chose de fait pour moi, le social ça va si tu as des papiers et puis tu as un problème et alors là on t'aide. Si tu n'as pas de papiers, pas de possibilité. Avant ça aurait été possible, maintenant c'est trop tard pour moi, de repartir, de revenir, j'aime bien la Suisse, Genève, mais je ne peux pas avoir de papiers, sinon je pourrais aussi rentrer chez moi, revoir ma famille. Je connais des gens qui l'on fait, mais ils ont dû revenir, ils n'ont pas supporté, c'est comme ça,* **c'est comme si tu ne pouvais plus aller nulle part et te sentir chez toi**. *Je pourrais aller dans le désert et boire le pétrole, ainsi je le vends directement dans mes veines, je rigole.* **Et je vais pas aller dans des abris d'urgence**, *tu vois déjà quand tu as un appart, tu peux avoir des voisins compliqués alors à 80-90 gars, il y a toujours des problèmes, moi je veux pas de problèmes, c'est pas le social qui va m'aider. Mais en vrai* **c'est difficile de rentrer, ta place elle a disparu, les choses que tu as laissées aussi, tu ne les reconnais plus.** *Le seul moyen c'est de* **trouver une femme, c'est la seule chose que tu ne peux pas prévoir**, *tu peux juste l'attendre, mais tu sais jamais quand ça va arriver. J'attends. Les autres choses tu peux te dire, ça joue, ça joue, tu peux dire ça, dans un mois, dans deux mois, mais ça tu ne peux pas savoir quand ça va arriver et moi je veux pas juste que ça arrive via un site organisé, je veux être amoureux, je veux avoir des enfants, pouvoir leur apprendre la boxe.* **On verra, elle va peut-être tomber du ciel.** *De toute manière cette vie ici, c'est juste un passage, même si c'est pas une vie celle qu'on mène, c'est* **juste un passage.**



Ils se sont revus plusieurs fois au Lieu.

Le 10 décembre alors que la fille rentre chez elle, elle passe par la gare, c'est une immense fête le Maroc a gagné au foot contre le Portugal, à la coupe du monde. Elle envoie tout de suite des photos à Aloa. Il lui dit

> *Oui génial, j'espère que tu as passé un bon moment, on se voit lundi ou mardi ou un autre jour ?*

Le 20 décembre ils s'étaient donné rendez-vous au Lieu, il arrive à vélo avec du retard, il avait proposé à la fille de lui offrir un café, depuis quelques temps il ne retourne plus à l'autre Lieu, il s'est à nouveau fâché. Il s'est vexé car on lui a demandé de partir à l'heure où tout le monde part car ce n'était pas un jour de travail, alors qu'il était juste entrain de charger son téléphone.

Ça fait des années que je travaille là-bas, on est des esclaves, des animaux pris au piège, ce sont des salopards, ils n'ont aucun respect, le respect c'est le minimum d'éducation, ils se comportent comme des voyous.

La fille lui a amené des dattes pour la fin de l'année, il refuse car c'est le jour de Noël et c'est harâm. Il lui dit également qu'une rumeur circule, on dit qu'il a trouvé une copine, c'est venu d'un gars qui habite Annemasse car il les avait vu ensemble à plusieurs reprises. *Alors on peut pas être amis ? c'est bizarre.* Elle lui dit de ne pas s'inquiéter, que ça va passer*, ils vont savoir que ce n'est pas moi ta copine, que je suis mariée, qu'on a travaillé ensemble.* En descendant les escaliers du lieu d'accueil les Securitas sont à l'entrée, il dit à la fille

T'inquiète pas, ils ne t'embêtent pas, s'il y a une histoire, c'est pas lui qui intervient directement, c'est pas comme au Lieu où dès qu'il y a un petit truc ils appellent les gardes du corps, ici c'est tranquille, ils veulent même pas savoir ce qu'il se passe.

Lorsqu'elle part il lui explique qu'il va rester encore un moment, c'est le moment de prendre la douche. Il lui dit

C'est dommage, avant j'aimais bien aller travailler au Lieu, ça m'occupait, c'est pas une vie comme ça non ?

Un matin au Lieu, il ne vient pas malgré le rendez-vous, elle attend une heure trente car elle connaît bien l'endroit, elle prend un café avec d'autres passagers qu'elle retrouve. Dans ce Lieu, lui monte toujours la peur de recroiser Raoul, elle sait qu'il y venait. A neuf heure Aloa se pointe, il dit qu'il ne boit jamais de café ici – *il est trop dégueulasse, j'ai jamais bu un café pareil après le ventre est en feu, j'en bois plus, je bois du chocolat chaud.* Il parle à la fille d'Ibn Khaldoun, cet érudit égyptien du 15ème siècle, qu'il écoute quotidiennement et qui l'aide à ne pas perdre la bonne voie. Il conseille à la fille de trouver certains de ses textes. En sortant il lui explique qu'il va souvent aux toilettes dehors – *elles sont toujours propres ici, c'est à cause des touristes tu vois, ils nettoient toujours, il faut que ce soit propre pour les gens qui viennent voir Genève, le jet d'eau.* Pour la première fois après près de deux ans de côtoiement, il lui parle de l'endroit où il dort, il lui explique qu'il a perdu sa chambre qu'il a eue pendant deux ans, elle a été détruite, il a trouvé une tout de même une place dans un espace d'urgence.

Je ne dors pas bien, je n'ai pas encore pris le rythme, il y a des gens qui ne respectent pas le calme la nuit, alors je me couche et je mets mes écouteurs. Pour l'instant ça va, mais je vais devoir retrouver autre chose. Je continue la boxe, les exercices avec les élastiques, ça m'aide aussi à garder le corps sain.

Elle remarque qu'il a de nouveaux écouteurs et une bague en argent à la main. – *tu te fiances ?*

Oui avec moi-même je l'ai trouvée, c'est de l'argent, l'or c'est pour les femmes, ce n'est pas un métal bon pour les hommes, pour les hormones, ça les modifie.

Il raccompagne la fille jusqu'aux bains où elle va s'immerger dans l'eau glacée comme chaque hiver, il ne veut pas venir se baigner. La fille lui présente un ami à l'entrée en lui disant : Aloa, un ami-collègue. Cette fois elle le dit pour de vrai.

C'est le soir, le 10 février 2023, elle rentre de ses courses elle a un grand sac dans lequel elle transporte une lampe de table qu'elle vient d'acheter. Aloa circule sur la piste cyclable. Il l'interpelle

Bonjour Madame

Elle se sent gênée d'avoir un sac avec toute une série d'achats dedans, elle ressent l'asymétrie. Mais il semble ne pas le regarder. Dès lors elle se demande s'il est vraiment comme ses autres amis. Comment va le lieu où tu dors ?

Oui j'y suis, ça va un peu mieux, **je commence à me faire mes repères**, *mais il y a beaucoup de bruits, on m'a proposé d'aller ailleurs mais j'ai refusé, je ne veux, je ne peux pas partager une chambre. Un soir, quelqu'un est entré dans « ma chambre » (ce ne sont pas vraiment des chambres, juste des cloisons fermées par un rideau). Le gars s'est assis sur mon lit, j'ai commencé à crier pars de là ! mais généralement ça va, les gens sont cool à part l'autre soir un gars qui fumait de la drogue et qui était juste à côté, j'ai rien dit mais après trois fois, j'ai fini par dire à l'éduc.* **Tu sais ça m'a fait du bien de parler,** *une belle coïncidence vaut mieux que mille promesses (c'est un dicton arabe), non c'est pas promesse le bon mot, c'est vaut mieux que mille rendez-vous ou agenda tu vois quelque chose que tu as prévu. C'est bien de parler, tu es une amie maintenant.*

Il revient sur un malentendu d'un sms que la fille lui avait envoyé le 8 février lorsqu'elle lui avait écrit : on se voit quand ? belle soirée.

Je me suis dit, elle se moque de moi, belle soirée dans un endroit comme ça, **mais maintenant je te connais, je savais que tu ne te moquais pas de moi.**

Ils se redonnent rendez-vous en février à l'uni, elle lui offre le café et lui a apporté un bonnet de natation. Ça fait deux ans qu'il lui dit qu'il aimerait bien apprendre à nager correctement.

Tu sais en ce moment **j'ai pas le moral, j'ai échoué mon rêve.** *Je crois que je vais devoir consulter un psychologue pour avoir un traitement pas vraiment des médicaments, par la parole, je me rends compte que ça fait du bien de parler. Mais non en fait je n'ai pas besoin de psychologue, c'est toi ma psychologue, toi tu connais bien les choses.*

Ils parlent du sens de la vie, des mouvements de natation qui permettent de bien glisser.

J'arrive pas à trouver l'énergie de me bouger, de sortir du cercle, tu vois je me laisse aller, j'ai arrêté le sport *encore une fois, avant j'allais à la salle, il y avait un stagiaire d'une institution qui avait proposé ça, c'était bien, mais tout ça tu vois, c'est des occupations, c'est bien mais c'est pas la vie,* **c'est juste des occupations**. *Dans le Coran, il est dit que deux choses sont mauvaises le vide et la santé. Le vide c'est pas bon, tu vois* **tu t'isoles, tu deviens fou, on a besoin des autres,** *les autres c'est de l'énergie, c'est ça qui t'aide, c'est comme dans une équipe de foot, s'il y a un qui faiblit, tu passes le relai, tu passes la balle à un autre de l'équipe, et l'autre etc. Quand tu dors dehors, quand il fait froid, tu es seul, tu peux plus vraiment parler sans avoir peur, tu deviens fou.*

Mais alors c'est quoi qui t'aiderait.

Faudrait que j'aie un bon projet, un bon tu vois, *mais y'a tellement de gens qui te disent c'est pas possible, c'est pas comme ça, ça va pas, au bout d'un moment tu abandonnes.* **C'est pas seulement la question des papiers tu vois, si tu vas chercher quelque chose, que tu y croies, tu vas trouver quelque chose,** *l'énergie va venir à toi. Il faut continuer.*

Tu te rappelles cette phrase de la bible, je ne sais pas si elle est aussi dans le Coran : l'homme n'aura nul endroit où poser sa tête.

Oui c'est vrai c'est ça, il faut continuer toujours, **ensuite on ira au Paradis**, *là ce sera la récolte de tout ce qu'on aura semé,* **c'est ça l'espoir,** *ça c'est dit dans le Coran, l'espoir.*

Il dit à la fille qu'il est passé souvent devant l'école en pensant la voir, il ne l'a jamais vue, il s'est demandé si elle avait des soucis au travail, il a décidé de lui écrire pour l'inviter à boire un café. C'est le 25 avril 2023, ils boivent le café au Lieu, il lui raconte qu'il a recommencé à y travailler deux fois par semaine, juste parce que ça fait passer le temps.

> ***On s'habitue à ces situations impossibles****, avant j'avais demandé pour l'hôtel, ils me disaient ah non on fait pas l'hôtel, maintenant qu'il y a l'hôtel, ils me disent ah non il n'y a pas de place. Avec tout ça il faut se dire que c'est juste un passage,* ***on acquiert la patience****, cette vie n'est que passage, mais il faut soigner le passage, c'est lui qui déterminera la suite, la vraie vie après, il ne faut pas renoncer.*

Un jour il entre dans la cour alors qu'elle est en réunion avec des étudiants, il lui dit que régulièrement il passe à tout hasard. Il lui écrit. Ils se voient le 7 juin 2023 au Lieu pour boire le café, il n'a plus de téléphone. Il lui raconte qu'il est toujours dans une situation bloquée, que ça ne change pas, qu'il a le moral en bas.

> *Mais tout ça c'est moi tu vois, c'est mon problème aussi, c'est un peu moi qui attend sans rien faire et pense que la situation va changer.*

Tu veux toujours partir en Scandinavie, au nord ?

> *Oui, non, je sais pas.*

Mais tu as des attaches ici maintenant, c'est dur de partir non.

> ***Quelles attaches, les oiseaux, les arbres, les quelques personnes que je côtoie*** *?!. c'est rien ça, les arbres ne te donnent rien, même les amis, c'est important mais c'est deux choses différentes tu vois, d'un côté tu as de l'amitié et de l'autre ta situation et la situation est vraiment merdique, je ne peux plus dire que ça me convient. Mais à la fois* ***c'est comme si je m'accommode de ça****. Tu vois j'ai perdu mon téléphone, et je me dis pas grave je vais vivre sans téléphone, je lis des livres, je suis plus calme, j'accepte. C'est un mélange, à* ***la fois je m'adapte de plus en plus, sans trop attendre de changements mais à la fois je me bouge de moins en moins pour que ça change****. En fait je me répète trois choses, trois phrases : Al-ḥamdu li-l-lāh, au nom de Dieu, que Dieu soit loué, Assalamu alaykum, que la paix de Dieu soit sur vous, Bismillāh, Merci Dieu. C'est pas seulement pour moi, c'est pour tout le monde, pout tout et tous, que la paix soit sur tout et tous.*

Après l'été, elle le recroise dans la cour, il lui dit à nouveau qu'il est passé régulièrement, que comme il n'avait plus de téléphone, il ne pouvait pas la contacter, alors qu'il venait régulièrement voir si elle n'était pas là.

> *C'est vrai tu m'as manqué, franchement.*

Il lui met un message le 27 septembre. *Salut comment ça va, oui non, peut-être ?* et puis le temps passe, les activités s'enchaînent. La fille croule sous le travail, elle arrête progressivement ses engagements bénévoles, les liens avec Aloa sont conservés jusqu'à aujourd'hui.

Plusieurs messages s'échangent au fil du temps, on se rend compte que les dysmétries sont fortes, la fille est surchargée, Aloa alterne entre des temps de retour comme bénévole au Lieu et des temps où il « ne fait pas grand-chose ». Souvent il réitère ses demandes de nouvelles, la fille n'arrive plus à suivre, elle se désole, se culpabilise, s'excuse sans cesse.

> 28 septembre Coucou merci pour ton message. Oui ça va c'est juste que c'est la rentrée de l'école, je suis débordée. J'essaie peut-être de passer demain vite fait vers 13 h au Lieu. Il faut aussi absolument que je salue Alberto et que je vienne te voir toi. Belle journée !

Alors Pour un autre jour en se rencontre demain c'est le vendredi et je suis occupé. Bonne weekend

5 déc. Bonjour ça va bien Nicole

C'est drôle j'allais t'écrire (smiley), je bosse juste comme une dingue, pressée de partout et obligée d'écrire cette thèse vite. C'est chiant que ce soit vite et totalement stressant. Et toi comment vas-tu ?

(Smiley). C'est toi qui cherche de travailler je réglo je vais bien c'est drôle petit en se voie cette semaine ou la prochaine.

15 décembre Bonjour Nicole j'espère que tu n'as pas fâché je plaisante avec toi 🍀



Mais non ne t'inquiète pas ! je suis juste vraiment sous l'eau par rapport à la thèse, je cours tout le temps.. et je dois vraiment écrire. Mais on essayera de prendre un café un de ces 4 quand les étudiants seront moins présents. Comment vas-tu toi, t'es encore bénévole au Lieu ?

Ah hamduliah tu ma répondue enfin ôf je vais bien oui toujours je fais bénévole au Lieu c'est ta le temps en vas prendre un café sois au Lieu ou ailleurs bonne soirée bonne nuit

Tu bosses quels jours ?

Lundi, mardi parfois mer jeudi. Dimanche je travaille.

Tu seras au Lieu le dimanche 24 ?

Bonjour Nicole ça vas bien. Oui non c'est jamais il ouvrira à 11h.

24 décembre. Merci de venir me voir ça me fait plaisir

31 décembre 2023. Bonsoir. Bonne année. !

Hei !! Merci. Que la lumière du cœur et la bonté de l'âme guident cette année à venir dans l'espoir toujours vif et la force de poursuivre le chemin même difficile. Belle année à toi cher !! 🍀🌼🌺🌹🌯🌼🌸😊

12 février. Bonsoir Nicole comment vas-tu bien ou moitié moitié j'espère que bien demain c'est ta le temps passe au Lieu bonne courage

C'est drôle je pensais à toi aujourd'hui sur mon vélo en me disant que ça faisait si longtemps.. j'ai eu un peu des soucis de santé et je suis toujours malmenée par mon institution mais je garde la lumière en mon cœur ! demain j'arriverais pas à venir mais redis-moi stp les jours où tu bosses. Et toi ça va ??

Ça va mais aussi tes pas bien je souhaite bonne rétablissement (fleur, fleur, fleur). Les jours que je travaille dimanche lundi jeudi et parfois mercredi.

6 mars 2024 Nicole Nicole n'oublie pas que nous rencontrons la semaine prochaine oui non

Oh ! j'arrive même plus à répondre je cours tout le temps dans tous les sens, c'est malheureux j'espère que ça ira mieux dans quelques temps. Je te redis. Belle journée

Nicole ça va bien. Ça tombe bien parce que je fais ramadan et je dors trop. Après ramadan en se rencontre bon courage et plus de succès à votre carrière n'oublie pas faire contre attaque à qui met la pression sur toi (poing) à toute.

Le 3 avril 2024 il l'intercepte sur la plaine de Plainpalais alors qu'elle court pour se rendre à Galiffe, en retard. C'est un jour où il fait beau, c'est le marché aux Puces, il y est régulièrement avec Abir, installé sur les petits bancs de pierre qui encerclent les arbres, ils y passent une partie de la journée à discuter, regarder la foule, prendre un café lorsqu'il fait beau, attendre que le temps passe…et observer les passant-es potentiellement connues. On peut dire que sa vie à elle ne lui laisse pas beaucoup le temps d'attendre que les événements arrivent, elle ne cesse de s'activer, de relier différents points dans la ville, à pas pressés, tout ça lui semble absurde. Elle s'en attriste, s'en désespère, comment travailler avec soin dans ces conditions ? Ils marchent ensemble jusqu'aux ateliers car Aloa propose de l'accompagner. Ils parlent de la cadence de sa vie à elle, des allers-retours de sa vie à lui, des temps du Ramadan, toujours ressourçants. Elle lui parle de son père aux soins palliatifs, de cette étrange sensation de sentir les gens aimés progressivement disparaître.

> *Oui mais il faut croire en la vie, même les gens jeunes qui partent parfois, c'est dur, très dur parfois, mais la vie est là tout de même pour ceux qui vivent.*

C'est encore lui qui la console.

15 Mai 2024. Bonjour Nicole comment vas-tu, comment vas-tu, comment vas-tu, j'espère que tout va bien et aussi pour ton père.

> Coucou ! je suis allée rendre visite dimanche à mon papa, il est vraiment au bout de ses forces, ma mère est épuisée de s'occuper de lui car elle a presque 90 ans elle aussi…. Mais il était content de nous voir. Je suis pas mal affectée par tout ça. Et toi, comment vas-tu ? tu bosses mercredi (demain) je pourrais passer vers 13heures si tu y es. J'espère que tu vas bien. Bises

Salut Nicole, oui je vais bien, oui je travaille demain, je attends vers 17h et non 13h

> Coucou (smiley qui pleure). 17h je ne peux pas, je travaille, mince on trouvera un moment un autre jour alors !

Désolé j'ai mal écrit, c'est seulement pour régoler je t'attends à 13h ok

> .. j'ai un petit peu de retard j'arrive

27 mai 2024. Bonsoir Nicole comment vas-tu oui oui ou non non ?

> Ça va je cours mais chaque fois que je prends du curcuma je pense à toi, c'est un super remède (smiley) ! Et toi comment vas-tu ?

Oui je vais bien je pense que tu rigoles n'est-ce pas (smiley fois 3) !!

Juin. Coucou ! Je pense bien souvent à toi, je termine cette année scolaire épuisée et je vais juste avoir quelques jours de repos avant de m'isoler pour débuter une longue phase d'écriture de la thèse durant l'été. (aïe aïe aïe !) qu'il faut impérativement que j'achève bientôt. Comment vas-tu toi ?

(smiley grand sourire) Quelle surprise, tu me manques trop franchement, oui je vais bien tranquille tous les jours je pars à la forêt je fais un peu de sport et éloigner un peu de la brouille de la ville et j'ai écouté un peu de musique de Mozart (smiley et sapin).

Les jours passent, les lignes se distendent, le temps se dilate par empressement. Elle a cette terrible sensation de ne pas honorer ses engagements. Comme des amitiés qu'on ne relance pas, qui se délitent, se perdent. Elle a passé l'été à écrire. Pourtant elle reçoit un message de sa part à la rentrée,

20 septembre 2024. Bonjour Nicole comment vas-tu ?

> Coucou ! c'est cool de prendre des nouvelles merci, comment vas-tu toi ? j'ai eu un été chargé, j'ai bossé beaucoup et j'ai perdu mon papa et c'est tout de même une sacrée épreuve malgré son âge. Mais ça va, je reprends du courage. Tu bosses toujours au Lieu ?

Bonsoir Nicole mes plus sincères condoléances, je souhaite que tu es bien. Je vais bien comme d'habitude, oui je fais toujours bénévole aide sociale aide-soignante bientôt je prends mon diplôme (smiley) alors passe au Lieu c'est t'as le temps !

> Quels jours tu travailles ?

Tous les jours sauf le vendredi.

Fin septembre après un été sans pause et la reprise, la fille est épuisée, elle se brise le sacrum en sortant de sa baignoire, elle perd contact avec les gars du terrain. Mais Aloa lui réécrit

11 octobre. Bonjour je t'ai attendue et tu n'as pas venue, j'espère que vous êtes bien

> Rohh coucou Aloa. désolée de ne pas avoir répondu avant.. il m'est arrivé pas mal de choses, d'abord comme toujours l'école me prend beaucoup de temps, mais je suis aussi tombée, j'ai glissé et je me suis cassé le sacrum c'est vers le coccyx tout en bas de la colonne, du coup j'ai eu très mal et tout ça avec la thèse, le boulot, la famille, mon papa, j'ai un peu craqué, mais je remarche de mieux en mieux, j'ai laissé mes béquilles ces derniers jours et j'ai repris le travail. J'espère que tu vas bien. Et je viendrai dès que je peux, promis. Belle fin de semaine et à tout bientôt !

27 octobre 2024. Ok prends soin de toi oh c'est quand-même difficile, je vous souhaite un bon rétablissement plus de santé et de succès courage, je vais bien à bientôt.

Leur relation se poursuit, au fil de brefs messages qui prennent tout de même compte de la poursuite de la vie de chacun, sans réel temps de côtoiement. Le cours du quotidien, très intense en cette fin de thèse, a précipité les écarts avec le terrain, mais sans pour autant rompre les liens qui s'étaient établis plus familièrement. Aloa poursuit son parcours d'alternance en revenant, quittant, réintégrant le Lieu, mais cheminant en revanche toujours en continuité sur sa voie spirituelle, qui lui offre les assises principales de son ressourcement, et de l'espoir qui perdure. Ses amitiés sont rares, ses journées se déroulent en grande majorité solitairement, il côtoie parfois un compatriote plus âgé, qu'il aide notamment dans ses déplacements et avec lequel il reste dans le parc assis sur un banc. Il tient aussi en importance le soin au corps, maintenant un exercice régulier, régularité qui reste pourtant fragile et qui est très dépendante de son humeur. Les vagues de tristesse quant à son impression d'échec ou de nostalgie lorsqu'il repense à sa maman, sont néanmoins reformulées à partir d'un devenir qui peut toujours se révéler meilleur, notamment par le suivi honnête de la voix religieuse.

Celui qui attend un peu d'inspiration. Protagoniste : Le Jack. Lorsqu'ils se retrouvent pour la première fois, c'est par hasard au sortir de la bibliothèque, dans les sous-sols de la vieille Université où il passe ses journées à lire, regarder un peu l'écran, *attendre que le jour passe*. Sinon, il n'attend pas grand-chose à part de voir si *l'inspiration* lui reviendra après l'épreuve des abris PC qu'il détaille comme un processus violent de désincarnation. Depuis ce malheureux épisode, il perd son énergie vitale, observe son corps se déliter, ses vêtements, son vélo se décomposer, faute d'*âtre* où l'on pourrait *maintenir la flamme vitale*. Recommencer à palabrer, boire le thym, partager quelques biscuits qui ne ressemblent pas à des chocoBN *industriels*, lui redonnent peu à peu le goût des interactions tout en manifestant parallèlement l'ambiguïté que cela fait naître en lui ; prise de conscience d'un manque et d'une attente qui se révèlent par la présence d'une personne faite progressivement proche. Leur relation est entrecoupée d'absences, il disparaît par intermittence, la relance, garde silence, ce qui produit chez la fille pareillement un sentiment d'attente mêlé d'excitation, de déception et d'anxiété. La descente régulière des escaliers mime admirablement ce nœud, à la fois elle sait qu'il est évident de pouvoir l'y attendre, il y est quotidiennement, mais étrangement elle sait aussi que l'attente pourra être différée, avortée, déçue, parfois il devient invisible, sans avertissement. De manière totalement inattendue, se laissant porter par « des relations naturelles qui sont des relations de création »* il retourne à la « mystérieuse alchimie de la création » (*op.cit.*), toujours mouvante.

Thévenot, L. & Boltanski, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur.* Gallimard, p. 203.

3. Le Jack

6 mai 2021.

Ils commencent toujours par boire le thé ensemble, la fille amène son thermos et des biscuits.



L'intensité de la parole me surprend, Jack me raconte des épisodes de sa vie alors que je ne lui ai rien demandé. Nous sommes encore dans les sous-sols de cette uni où nous passerons des heures à refaire le monde. Il exprime cette ambivalence qui tient à la fois à une immense passivité dans laquelle il est, et à une sorte de « volonté militante » qui consistait à dire *moi je préfère vivre sans argent, c'est un choix, je ne suis ni pour ni contre, je veux vivre sans*. Il me partage son incertitude qui persiste, une volonté de plonger jusqu'au bout de la misère, de voir ce qui s'y passe. Cette passivité ***va jusqu'à l'acceptation que mon corps, que mes habits, mes affaires se délitent progressivement, que tout se dilue.*** *Je me demande même si je peux me débarrasser de ce corps. Je me remémore mon corps il y a une année, j'avais encore de l'énergie à réparer mon vélo, chercher de nouveaux habits. Je me rends compte du délitement de mon corps.* ***Je suis en train de perdre des pans de mon identité en même temps que je perds des morceaux de mes habits.*** *J'ai l'impression d'entrer même dans une sorte de passivité face à la vie, au maintien de* ***cette flamme qui fait avancer****. Tu vois quand on parle ensemble c'est un peu comme* ***un âtre****, tu vois un âtre, c'est le foyer de la flamme, c'est un temps d'échanges. Finalement tu vois c'est bon mais c'est pas si facile, je me rends compte que quand je te parle, au fond j'en ai besoin.* ***C'est bon aussi de parler comme ça, tu vois c'est comme le chant, on doit tout enregistrer, le feu ça s'enregistre pas, c'est comme si on devait tout capturer, c'est bon de parler pour raviver un feu, c'est laisser l'oiseau venir, s'inviter.***

En entendant Jack je suis bien contente d'avoir renoncé à l'enregistreur.

Tu vois ***c'est super violent ces espaces d'accueil où il n'y a plus de feu vital.*** *Souvent quand je me présente à l'accueil, on ne cesse de me rappeler à l'ordre, je sens qu'il y a de moins en moins de place pour échanger, ça se limite à des mots utilitaires, des règles, des trucs obligés, interdits.* ***Progressivement on s'épuise****. Pour aller chercher des habits, il faut un ticket de bus ou un vélo et un bon, puis si on arrive en retard, c'est fermé, rien n'est noté sur la porte pour savoir où aller ou simplement les horaires. Il y a plein d'événements qui disparaissent, sans avertir, comme si parce qu'on était dans l'urgence on n'avait pas besoin de se préparer un peu.* ***On fait plus confiance à force****. On nous rappelle sans arrêt les règles, mais comme y'a pas grand-chose d'autre, progressivement on ne fait plus l'effort pour s'y rendre,* ***tant on est habitué que les choses s'étiolent****. J'ai l'impression que je suis même en train de perdre mon enveloppe, c'est* ***comme si tout s'abîme, tout s'élime****.* ***Ce doit être dû au fait que je ne suis plus en contact avec ce feu qui nourrit, ce contact avec les éléments****. Parfois je retourne encore à mon petit espace au bord de l'eau, j'ai caché des affaires, des aquarelles, des fusains que j'ai enterrés dans un sac plastique. Ces lieux qu'on dit d'accueil,* ***sont sans vie,*** *on a des tickets, des barquettes en plastique, on n'est rien en train de faire ensemble,* ***c'est des territoires désenchantés****, ça me rappelle les ambiances de bouquins de Chatwin, on n'arrive plus à se raconter des histoires au travers des objets qu'on touche, c'est ça qui ravive l'âtre. Ici il y a à peine un charbon mouillé qui est tout de même la mémoire d'un feu,* ***comment faire pour raviver l'étincelle*** *tu penses, c'est un peu toujours la même chose, y'a une graine qui émerge et qui à chaque fois se fait couper dès qu'elle sort un peu, on perd l'énergie de l'espoir. Heureusement la plupart du temps je dors dans un grand parc en périphérie de la ville, à couvert, sauf que ces derniers soirs, il y a des gens qui boivent, qui font la fête et beaucoup de bruit, mon espace pour dormir est souvent occupé, je peine à accéder au sommeil, c'est chiant, mais c'est mieux que l'abri. Aussi je sens la gêne dans le regard des autres face à ce mode*

de vie, je ne ressens pas ça dans ton regard, je pense que tu as déjà fait un sacré bout de chemin. J'aimerais aussi te donner quelque chose, mais je me sens incapable de faire aucune promesse, j'arrive même pas à écrire à ma propre fille. Mais j'ai bien aimé ton texte de l'œil.

Le 3 juin, nous nous revoyons au parc. Je l'ai retrouvé au sous-sol de l'uni, encore. Il me dit qu'il est dans une sorte de paresse, qu'il ne répare pas son vélo, on lui a parlé d'un endroit où il pourrait réparer son vélo gratos, mais il n'y croit pas vraiment, il dit qu'il a appris à ne pas nourrir de faux espoirs, ils sont si souvent déçus. Il n'est pas non plus allé chercher des habits, ni du matériel pour réparer quoi que ce soit. Nous passons l'après-midi sous les arbres. Il me dit l'importance de partager une parole hors de l'institution. C'est là pour lui tout l'enjeu de converser à l'extérieur, d'y *inviter les oiseaux*. Nous nous amusons à parler du thym, du temps en poursuivant le partage du thé à la bergamote où il évoque encore le *plaisir des herbes cueillies*, l'ortie par exemple avec laquelle il fait du pesto ou les autres herbes qu'il trouve et avec lesquelles il se soigne.

Tu vois c'est ce que je te disais l'autre jour, entrer dans l'institution c'est déjà être étiqueté : **usager, et ça limite déjà la parole.** *A la fois je trouve que j'ai eu un sacré courage à renoncer à toute cette vie de consommation mais je sens aussi la faiblesse à me laisser dériver vers la perte d'envie totale. J'ai de plus en plus de peine à entrer dans ces espaces où il n'y a que des interdictions,* **y'en a partout sur les murs, dans la bouche des éduc, ou alors c'est des obligations, c'est un peu kif kif.** *Il faut apprendre à prendre son ticket à l'heure, à faire la file tranquillement, parfois se soumettre à la fouille, à prendre sa barquette et puis à manger à des tables alignées,* **sans même plus avoir le goût de la cuisine préparée, à attendre l'ouverture de chaque lieu** *les uns après les autres. Il y a quelques années j'ai traversé la Suisse à vélo avec* **deux poules** *et c'était cool, les gens venaient vers moi juste parce que j'avais ces animaux sur mon vélo, dans un carton. J'ai fini par les manger parce que ça fait partie du cycle de la vie, tout ça dans ces espaces tu le perds, tu deviens un corps qui ne vit plus, tu sors du cycle de la vie. Tu vois* **parler ensemble c'est un peu comme ton deuxième texte sur le thym, ça me rend le désir oublié, alors que j'avais même oublié de me poser la question de savoir si je pense, en parlant je me rends compte que je peux encore parler, penser,** *et me remémorer que cette question est encore là. C'est comme mon parcours artistique, c'est un parcours de vie ou de mort, car tu dois partir dans l'inconnu, tu ne sais pas ce que tu vas trouver, c'est le pouvoir et la fragilité de la création, c'est un peu ce que tu fais non ? il faut lutter,* **lutter c'est trouver les antidotes.**

> Le thym recèle une propriété particulière qui ne tient qu'à la fraîcheur de ses petits bouquets. Et tient laquelle ?
>
> Ils demeurent certes de manière atténuée, le train des verdures méticuleusement dorées de bleu et les volutes d'une forêt au réveil.
>
> Et dans la paume du ruisseau, je retrouverai le goût du serpolet aux feuilles modestes[867]

[867] Extrait de poème adressé « A thym au temps »



Pendant un an,
aucune nouvelle
Le Jack a disparu,
elle lui écrit.
11 novembre 2021

Le 3 février 2022, elle reçoit un appel vidéo à 9h08.

9h22. J'ai loupé ton appel, contente de te savoir existant, dans quelle région du globe es-tu ?

9h41. Genève. Passe-moi un coup de fil/vidéo quand tu peux (papillon, fleurs)

Le 24 février elle essaie de l'appeler

25 février : appel précieux manqué, tu vas bien ?

3 mars, 14h29. Cher Jack, oui ça va, deux semaines de covid familial. Intense février, j'enseigne, j'enseigne, j'enseigne (beaucoup trop en fait pour arriver à faire ma thèse). Je suis passée à l'Uni en me disant que je t'y croiserai peut-être, j'imagine que le printemps fait fleurir de nouvelles idées de permaculture peut-être. Dans le petit bureau de mon directeur de thèse, je m'astreins dans les brefs moments disponibles à rendre les mouvements des fleurs fragiles, du thym mouvant dans le vent. Vas-tu rester en terres genevoises quelques temps ? j'aimerai bien retourner boire un café au Lieu, y vas-tu parfois ?



16h34. Oui, non

16h58 ouistiti et nonchalance

17h06 ouistiti nonchalant à Genève un moment mais pas au Lieu depuis huit mois environ. Regarde la butte.
5 avril : photo de la butte.

6 avril OH ! chouette la butte et la compagnie qui s'y promène (icône de paon)

Viva ! elle l'est encore. De mon côté, le covid omicron truc, c'était lundi il y a une semaine, et mer-jeu grippe nasale et toussante. J'ai répondu avec des orties et l'allium vineale et ça va. La butte avance toute seule, sinon je l'aide un peu… tu passes à la campagne où je suis quand tu rentres ou on vise un café à mi-chemin ? Bon voyage et formattagination, à bientôt j'espère. J.

> 3 mai, alors t'es dans quelle partie de la campagne, que je passe te faire un petit coucou un de ces 4 ? Paris c'était génial, immersion foisonnante dans le quartier de la Goutte d'or avec des personnes à l'hospitalité incroyable. Comment vas-tu aux abords de cette jolie butte.

Un appel dans une heure ok.

Le 4 mai 2022, nous nous téléphonons. Il habite dans un espace provisoirement aménagé en campagne, il me dit tout étonné, *mais je ne suis pas parti, je loge là depuis plus d'un an* alors qu'il n'a plus donné de nouvelles pendant toute cette absence, il dit

***C'est plus facile de disparaître près des oiseaux**, en ville il y a des choses, des gens qui observent les choses, ici il y a les oiseaux, ça parle aussi mais c'est le langage des oiseaux. Si t'as envie je t'invite mercredi prochain pour un grand méchoui ici ce sera la fête, tu peux amener ta famille, tes garçons.*

Je viens à la grande fête, où je recroise nombre de gars que j'ai déjà vus dans les accueils d'urgence. Jack m'accueille, il a pris pas moins de 20kilos, il me dit qu'il crèche ici depuis un an, qu'il a eu le temps de reprendre *un peu de gras*. Nous reparlons ensemble des abris PC

***Les abris c'était terrorisant, moi je ne crois pas au social**, les premiers usagers sont les travailleurs sociaux, c'est eux qui ont besoin des usagers pauvres pour continuer leur boulot. La pauvreté, les marginaux, les sdf, y'en a toujours eu, c'est pas le social qu'il faut, **c'est changer les idées de besoin, d'aide.** Qui te dit que ces personnes ont besoin d'aide, donnée comme ça par des personnes qui pensent bien faire. Tu vois ici le boss, il pense être cool, amener des temps conviviaux mais dès que tu proposes quelque chose il dit non, ça ne va pas comme ça, il faut faire comme ci, ça. Il **faudrait faire un pas de plus, aller vers la limite,** comme Breton.*

Je lui dis en termes de limites, il a fait fort, il n'a pas donné signe de vie depuis un an, et du jour au lendemain, il m'invite au méchoui dans un Lieu situé en Campagne genevoise où peuvent loger des sans-abris.

*Je suis un **spécialiste de la disparition**.*

Tout le monde boit énormément, Jack enchaîne verre de vin sur verre de vin, les autres hommes à table aussi, le vin est rouge sombre, un homme torse nu vient montrer ses muscles, il est avec sa petite fille. Une circulation dense dans le jardin, aux tables, des cris, de la musique, des rires. C'est la fête. Quelques femmes seulement çà et là, des chants qui montent, une atmosphère chargée de mille rythmes.

*En Géorgie, au moins on sait encore boire, faire la fête, je propose ici de faire des toasts, je fais un **premier toast aux muscles,** aux hommes baraqués et **aux cœurs tendres, un second toast à la poésie qui fait passer par la parole ce qu'on perçoit du monde, un troisième à Dieu.***

A chaque toast il vide son verre d'une traite et se resserre. Puis il ouvre une bouteille de rosé qu'il mélange ensuite avec du coca (une spécialité brésilienne)

*Ça tu vois c'est **l'alchimie des substances, les substances, c'est ce qui est au-dessous de la stance,** c'est ce qui permet l'alchimie, je vais chercher de la viande t'en veux ? du taboulé ? regarde j'ai pris un immense os, je vais le couper un peu et sucer la moelle, c'est bon de le déchiqueter.*

Je partage un petit verre de vin avec le gros morceau d'agneau qu'on m'a servi. Les hommes passent, plein d'hommes passent, les hommes passent, s'attablent, plein d'hommes s'attablent, se présentent, boivent, retournent au méchoui, plein d'hommes passent. Un jeune roumain vient partager quelques tournées, - *il sait boire lui.* Il montre ses dessins, son carnet de notes, de croquis. Il vit dans une grotte pas loin, il essaie aussi de se détacher progressivement de cette vie de consommation. En parlant des dessins, il parvient à échanger un petit tube de bleu très particulier avec Jack qui ne lâche pas la demande, un bleu cobalt aux pigments particulièrement lumineux. Jack dit qu'il cherche cette couleur depuis des mois – *un bleu intense, un bleu ciel.* Le jeune ne veut pas puis cède, il le lui donne en échange d'autres carnets. Ils boivent à la santé du bleu. L'ambiance est à la fois imprégnée des joies de la fête et presque saturée de ces corps enivrés qui ne contiennent plus leurs effusion (de joie, de colère, de violence). Je sens que je dois demeurer attentive aux débordements que je sens être proches, il y a des manifestations bruyantes dont on ne discerne plus très bien si elles sont heureuses ou colériques. Ça crie fort. Pour le dessert, j'ai amené des macarons coco qui sont dévorés en moins de deux ! Saule en fourre une dizaine dans son bocal en verre en disant – *c'est pour plus tard, j'en prends hein. C'est bon ça*. Jack me fait la visite de ses plantations en butte : des potimarrons, des herbes, des tournesols, des courgettes, ici aussi des potimarrons qui vont venir recouvrir les barrières et là quelques herbes folles.

Je ne retourne plus en ville, c'est trop dense, ça étouffe, j'aimerais adopter un cochon, pas loin il y a une ferme que je connais, ce serait chouette. Nous ramassons des brins de pissenlit pour le dessert.

On sent l'ambiance tourner. En effet, ça ne manque pas, des hurlements viennent de la cuisine, quelqu'un a été exclu, il avait laissé trainer trop d'affaires personnelles. Des bagarres verbales commencent entre le responsable et certains locataires qui crient – *c'est injuste ton truc*. Tout le monde est éméché ce qui n'aide pas à la modération. Jack me dit que ça finit toujours comme ça, il y a des moments d'explosion récurrents. Ça commence à sentir le roussis, plusieurs petits foyers d'indignation surgissent, notamment en lien à des histoires passées qui ne semblent pas avoir été résolues. Des histoires de consommations, de rangements, de respect des règles, etc. Surgissent de nombreuses questions d'appropriation des espaces, d'aménagements permis ou non, on se plaint des retards, du foutoir. Je décide de reprendre mon vélo, notamment lorsque plusieurs gars commencent à vouloir me prendre à parti. Je ne maîtrise pas les éléments de l'histoire, je rentre.

En juin, malgré son désir de fuir la ville, nous faisons tout de même un grand pique-nique dans le parc car il y retrouve sa fille, revenue d'un pays lointain pour quelques jours, une belle jeune fille de vingt ans. Il a apporté du saumon, des blévitas, une pomme, du fromage, du vin blanc, j'ai amené un cake citron et une tisane … de thym. Nous partageons. Il me montre des petits porte-pipes qu'il a confectionnés avec du roseau et qu'il a essayé de vendre dans une boutique spécialisée en tabac du centre-ville, le gars lui a dit, *ah c'est joli mais c'est pas très calibré*. Il m'en offre un en guise de *souvenir*. Jack n'arrête pas de manger et de boire, il parle de sa mère avec qui il a un immense différend et du fait qu'il n'a pas eu de grand-mère ni de père. L'ambiance avec sa fille est totalement chamboulée, il est un peu remonté, il s'énerve, ils parlent en anglais, en géorgien, en français parfois, il me dit

> *Reviens une fois à la campagne, aujourd'hui c'était un peu bizarre, j'étais au soleil, avec le vin, ma fille, mais vient car en parlant des poètes et de leur muse, tu es un peu comme une muse, tu es inspirante dans un moment calme avec la poésie et tout ça, ça serait bien.*

Ils ne se reverront pas. Jack ne lui écrira plus, elle ne l'a plus revu non plus dans les parages. A nouveau il a disparu.

L'attente du petit prince. Le protagoniste : Olivier.

Attendre c'est aussi sentir le *cœur se réjouir,* ressentir le plaisir de devoir quelque peu différer, se préparer à l'événement imaginé, le garder en réserve *comme le Petit Prince, vous connaissez* ? Pour le personnage, l'*impossible certitude* du devenir, la *vie toujours incertaine* offre de sauvegarder l'espoir.

Alors qu'ils se rencontrent autour des textes écrits mutuellement, de références littéraires communes, interprétées, discutées durant de fréquents temps de conversation ; se noue progressivement une relation fidèle qui, malgré de longs silences, se perpétue dans le temps. Après avoir vécu toute une vie entre les murs de livres au cœur d'une bibliothèque, à traduire quotidiennement de nombreux ouvrages sans que ce travail ne soit jamais inscrit institutionnellement tout en alternant durant quarante ans les logements de fortune : une petite chambre de bonne, un espace partagé avec d'autres employées du service hôtelier, la rue longtemps, les abris de nuit, les hôtels ; l'homme se voit finalement attribuer une chambre pérenne au sein d'un immeuble pour personnes âgées. Alors que durant ces longues périodes d'incertitude, l'espoir était maintenu notamment par une capacité au décentrement et par le fait de toujours nourrir l'étonnement pour les petits bonheurs de proximité du présent, et surtout se consacrer pleinement à poursuivre son œuvre, s'accommodant d'une « pauvreté [qui] mène à la grandeur par le dépouillement qui laisse le corps à nu »* il ressent parallèlement à cette situation de stabilité, un sentiment d'angoisse, de solitude, de tristesse. L'inattendu anxiogène pour la première fois surgit, il doute du lendemain, nourrit des peurs de perte, ne s'y retrouve plus vraiment, peine à habiter pleinement l'espace personnel où il n'offre hospitalité à personne. A qui d'ailleurs pourrait-il proposer d'y venir partager un repas, seul son ordinateur siège sur la petite table ?

*Thévenot, L. & Boltanski, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur.* Gallimard, p. 203.

4. Olivier, l'homme aux (mille et une) langues

Le 17 mai débutent les prémices de la rencontre avec Olivier. Un éduc lui parle d'un monsieur qui est en train d'écrire un livre, qui lit en toutes les langues et qui vient manger quotidiennement.

30 mai 2021, l'éducateur présente à la fille Olivier, *c'est lui dont je t'ai parlé, cet amoureux de la poésie qui écrit*. Elle s'assied à sa table et une conversation commence, d'abord timidement et puis l'envolée des idées prend le pas. Le vieil homme parle joyeusement de son écriture, de sa passion des textes anciens. Il lui amènera son texte la semaine prochaine, *je ne l'ai jamais montré à personne sauf une fois à un prof que j'avais cotoyé à l'uni, il m'avait dit que ça manquait un peu de structure, que ce serait difficilement publiable*. Durant quarante ans, il dit qu'il a navigué entre les langues, le sanscrit, l'arabe, le chinois, le grec ancien, passant ses journées à la bibliothèque.

Le 7 juin il remet un peu gêné, son manuscrit à la fille, il y explore la question du mal, de la guerre entre les peuples. *Qu'est-ce qui fait que notre mémoire se tourne particulièrement autour des crimes ? je cherche à comprendre le mal.* Il évoque quantité de souvenirs personnels. Après avoir migré du Portugal, il a fait la cueillette de fruits à Paris, pendant les mois de récolte, sans contrat, puis un peu par hasard, en regardant un journal qui disait qu'ils cherchaient du monde pour l'hôtellerie en Suisse, il est venu à Genève travailler dans un hôtel de tourisme pendant quelques temps. Le reste de la journée, il les a passées au cœur des livres, tenu par l'envie de découvrir, de connaître et surtout de tout traduire.

Le sept mars 2022, elle passe la matinée avec Olivier, il lui raconte deux phrases qu'il a entendues d'un prêtre, qui permettent selon lui, de ne pas sombrer.

La première est *ne pas se demander pourquoi ce malheur est arrivé.*

La seconde*, chercher des petits plaisirs dans la journée.*



Il raconte à la fille que c'est ce qu'il fait lui aussi. Ils parlent des conditions d'accueil dans les abris

> *C'est vrai de devoir sortir le matin, c'est dur mais c'est une manière aussi de faire sortir les gens, c'est toujours la même histoire qui tient à peu près en ceci : les pauvres n'ont qu'à se débrouiller, s'ils sont pauvres c'est de leur faute, il faut sortir le matin, prendre le froid et s'activer.*
>
> *Lorsque je dormais au parc vers l'Uni, je m'étais mis vers la fontaine pour entendre le bruit de l'eau, je dormais au centre du U que font les bâtiments, et ainsi j'avais l'impression d'être comme dans une chambre et devant il y avait les arbres, comme un jardin devant chez soi. Je dormais toujours assis, jamais couché, je ne voulais pas me coucher, j'avais peur.*





Avant le parc, j'ai dormi devant un poste de police pour avoir l'impression d'être protégé. Et puis j'ai dormi dans des abris PC. Je me souviens d'un monsieur irlandais qui venait d'arriver, il disait – voilà je suis arrivé en enfer. Alors je lui répondais – ***moi je suis arrivé au Paradis,*** *dormir au chaud c'était le Paradis. Maintenant j'ai une chambre et un monsieur que j'avais connu à la bibliothèque m'a un jour offert un ordinateur, depuis l'ordinateur j'aime bien regarder les étoiles, je peux voir le ciel comme il était il y a 3000 ans.*

J'ai trouvé de nombreux livres aussi en accès libre. Au début quand j'étais à la rue, ***j'avais gardé 4 ou 5 livres, mais les livres c'est lourd à porter,*** *alors je les avais déposés au Lieu au premier étage, mais on me les a volés, notamment un livre d'Hafez, un beau livre avec des images. J'aimais particulièrement lire Homère, dans les premières écritures en grec, on ne mettait pas les voyelles, c'était au lecteur de recomposer le mot avec les longues, les brèves, à nuancer. Certains dises qu'avec l'avènement des voyelles écrites, c'est le début de la rationalité, il n'y a plus d'invisible, tout est rendu à l'œil.*



En avril ils se recroisent par hasard dans la rue, à l'angle d'un centre commercial, il est réjoui de la voir, il lui dit

Oh j'ai cru que vous aviez disparu, que je ne vous reverrai jamais. J'ai pensé à vous en regardant les peinture d'Alma Tadema, c'est un peintre qui peint des femmes dans une posture d'attente. L'attente c'est quoi au fond, c'est la vie non, ***la vie n'est qu'attente, on est toujours dirigé vers le futur.*** *J'aimerais bien vous revoir, j'aime bien discuter avec vous, on s'échange volontiers nos numéros de téléphone, moi j'ai juste un peu de peine à écrire des messages par contre si vous m'en envoyez c'est bien, oui aménageons un petit temps pour que nous nous parlions, ce serait bien en effet.*

Le 12 mai elle reçoit un message en réponse à un petit sms qu'elle lui avait posté. Elle répond.

> Bonjour c'est Nicole du Lieu, je vais passer boire le café demain vers 13heures, y serez-vous ? je ne sais pas à quelle heure vous avez l'habitude de venir prendre le repas ? belle journée.

Bonjour, et content dans l'attente de parler avec vous, à demain 13heures. Olivier.

13 mai, ils se rencontrent dans l'espace de distribution. Il dit à la fille qu'il a longuement réfléchi à l'attente depuis l'autre fois

Au final, on est toujours dans l'attente du regard de l'autre, mais l'attente peut aussi être la peur, la peur d'être déçu.

9 juin. Cher Olivier, je vais passer demain au Lieu, y serez-vous ?

Oui à demain avec plaisir

Il dit à la fille qu'il a passé ces dernières semaines à réfléchir à l'attente,

Il y a l'attente dans guerre et paix et puis dans Jacques le fataliste de Diderot. Certaines personnes ont des **programmations et des stratégies pour tenir leur programme, ils sont conquérants**, *ils ont l'impression que l'avenir dépend d'eux, mais il y a aussi ce qui ne dépend pas de nous, ce qui n'est pas de notre volonté. Moi par exemple, je n'ai jamais pris de décision de ma vie, les choses se sont présentées à moi, et j'ai consenti, naturellement. Par exemple avant de venir en Suisse, j'ai vécu trois ans à Paris, j'allais depuis Paris faire les récoltes de fruits dans le Sud et puis un jour, il y a eu un été sans fruit, j'ai ouvert un journal qui disait que c'était bon d'aller en Suisse pour l'hôtellerie, alors je suis venu en Suisse et j'ai atterri dans un hôtel juste à ce moment-là la femme de chambre qui devait revenir n'est pas revenue alors j'ai fait le portier dans l'hôtel et j'ai pu garder ma chambre. A l'uni j'y allais tous les jours, je travaillais à l'hôtel seulement le soir, de huit heures à vingt-deux heures j'étais à la bibliothèque et le dimanche j'allais nager, en hiver à la piscine et en été au lac, c'était un endroit agréable, familial, on pouvait discuter avec des personnes. Je travaillais quatorze heures par jour, j'avais envie de lire tous les fondamentaux, de tout lire, surtout de lire les versions originales. Et puis quand j'ai perdu ma chambre, je dormais dans le parc, toujours assis, sur un banc. Un jour les nettoyeurs sont venus m'amener un café et un sandwich, je m'en suis toujours rappelé.* **Lorsque j'étais dans la rue, je vivais au jour le jour, je me disais je ne peux pas tomber plus bas, donc la perspective d'avenir ne peut qu'être meilleure**, *maintenant que* **j'ai une chambre, je suis plus anxieux pour l'avenir**, *je me dis mais comment je ferais si on m'expulse, il y a l'ordi, avant je n'avais pas d'ordi, mais là maintenant, j'ai plus d'anxiété. Même dans les abris l'hiver j'ai rencontré de belles personnes, si je n'avais pas été dans la rue, je ne serais pas venu au Lieu et nous n'aurions pas eu cette conversation par exemple. Même lorsque j'étais dans la rue, c'est l'assistante sociale qui m'a proposé plusieurs options alors que je n'avais rien demandé, par exemple d'avoir la possibilité de dormir dans un accueil de nuit pendant deux ans, ou d'avoir de nouveaux papiers. Comme elle avait mis tout ça en place, je n'ai pas osé refuser, mais je craignais qu'on m'expulse alors qu'avant j'étais invisible, inconnu. Je ne m'inquiétais pas pour l'avenir, je vivais le présent, jour après jour, j'avais mes habitudes, les livres. Il y a une quantité de livres dont je n'ai pas achevé la lecture, je tiens une liste sur laquelle* **je note chacun des livres que je n'ai pas terminés**, *c'est une manière de les garder vivants, de* **les reprendre ultérieurement, de me projeter dans le futur**. *Maintenant je suis plus inquiet, d'ailleurs je ne retourne plus au parc, je préfère ne pas faire revenir ces souvenirs, je redoute de perdre mon appartement, alors je préfère m'en éloigner.*

Comme la fille lui avait promis, elle lui offre le texte dont elle lui avait parlé, les Âmonymes en écho aux écritures de réflexion qu'il lui avait fait lire sur le mal, la guerre, l'oubli, les attaches.

Les femmes ensuite déposent des herbes Aux parfums poivrés

D'origan, de thym, de sarriette dont Elles

Envelopperont les feuilles frêles dans un petit cocon chaud

De là se diffusera l'essence Des substances

Vers le ciel Et ensuite les tissus

S'embraseront[868]

Ils boivent souvent le café au Lieu, discutent de milliers de sujets, des poèmes, des traductions. Il lui dira *merci, c'est très rare de recevoir quelque chose d'écrit pour nous, je l'ai recopié dans mon ordinateur, comme je recopie les textes que j'aime particulièrement, ce que je trouve important et beau pour moi.*

Lorsqu'ils se loupent parfois, Olivier l'appelle ou lui met un petit message

[868] Extrait de poème adressé « Les Amonymes »

Désolé de ne pas avoir pu avoir ces moments d'échanges.

Le 22 août il lui parle de Diogène

Diogène c'est une façon facile de devenir philosophe, il suffit de devenir pauvre, ça ouvre les yeux sur d'autres facettes du monde.

Ils se baladent tous les deux au bord de l'eau, ils poursuivent jusqu'au bâtiment Unisciences et reviennent au Boulevard Carl-Vogt. Ils parlent de la traduction d'Heidegger en français et des multiples manières de le lire, ils parlent de l'accueil, des mots et des choses, des structuralistes, de la vie des philosophes et des contradictions de leur vie avec leurs réflexions. La ville demande d'être rapide, il avertit la fille du feu et de la fois où un Securitas lui avait demandé de traverser en se dépêchant, il lui reparle aussi des abris PC où il a dormi, en lui signifiant la modification des ambiances au fil du temps.

Avant c'était très agréable, les personnes nous connaissaient, on avait peu à peu un lien et ça faisait du bien, maintenant j'ai entendu qu'il y a beaucoup de problèmes. Il dit à la fille – *j'ai le temps, continuons la promenade, c'est très agréable de converser avec vous en marchant.*

Ils se croisent par hasard un week-end dans le parc, la fille va travailler à l'aile Jura. – *Je vous dirai comment c'est, ils viennent de faire une multitude de travaux.* Il lui reparle d'une citation de Diogène

Ce que je vous ai dit la dernière fois, ce serait plutôt de dire que les philosophes parlent de philosophie, les pauvres la pratiquent, **en renonçant à beaucoup d'artifices, ça fait se poser pas mal de questions**. *Vous avez vu l'état du monde, ce matin j'ai écouté une émission sur la Somalie, on ne se rend pas compte qu'un enfant meurt de faim toutes les six secondes, quand on entend ça on ne peut pas dire que notre journée n'est pas gâchée, on se demande tout de même comment on peut continuer à vivre dans tellement de gaspillage quand on sait que cela existe. Mais bon vous voyez il faut se réjouir des petites choses, c'était formidable de vous rencontrer comme ça ici, le week-end par hasard.*

Décembre, elle passe prendre le café avec Olivier. Ils parlent des renoncements des moines bouddhistes.

Certains moines renoncent à tout attachement. Les sdf sont amenés à une déperdition, alors que **les moines bouddhistes mais même les franciscains vivent de l'aumône et ne le voient pas comme dégradant. Il y a une perte des valeurs de dénuement et de pauvreté dans l'opulence dans laquelle on vit**. *Et ici c'est étrange vous savez, tout a changé brutalement, tout le personnel a changé du jour au lendemain, maintenant je ne connais plus personne,* **c'est comme un désert.** *C'est vraiment considérer les gens comme des machines et pas comme des humains. C'est étrange c'est comme si les pauvres ne devaient pas avoir d'attache, mais ce n'est pas comme les moines bouddhistes ici c'est pas pour atteindre le nirvana, c'est nous imposer de ne pas avoir de liens ou c'est* **juste considérer les liens comme secondaires**. *Avant je connaissais l'équipe, je discutais un peu avec l'éduc qui vous avait présenté à moi, pas beaucoup, mais c'était toute l'importance de voir des visages connus. Et puis comme je l'ai dit plus rien, du jour au lendemain. Avant l'espresso machine c'était du luxe, cette machine-là ça nous soignait, maintenant le café est servi dans de grands thermos,* **c'est toujours très difficile de retirer des prestations quand on a pu profiter de ce petit confort supplémentaire.** *Quand avant elles n'existaient pas, on ne pouvait pas les regretter, maintenant on sent le manque. Mais l'important c'est de connaître les gens, c'est ce qui fait qu'on se sent traités comme des êtres humains et pas comme des robots. De nombreuses personnes se demandent pourquoi tout ça a subitement disparu, on ne reçoit pas de réponse.*

D'ailleurs lorsque la fille arrive, elle ne comprend plus rien pour le service du café, tout a changé. Les thermos sont au centre de la salle, il y a des tasses, des cuillères, du sucre, plus personne pour

le servir, plus de café avec *la crema* qui nous faisaient penser être pour un temps dans un *bistrot normal*. Vraisemblablement la fille ne s'y prend pas bien, elle se fait interpeller par un homme qui lui crie dessus – *eh mais vous mettez pas là-devant je veux passer pour aller chercher les tasses, tu connais pas le sens ?* Alors qu'elle a travaillé là une année entière, elle ne retrouve plus aucun visage familier, un immense inconfort monte en elle, comment se fait-il que toute une équipe puisse disparaître, comme si les êtres se remplaçaient à la manière de choses banales qu'on regarderait de loin défiler.

Elle dit rapidement bonjour à un responsable, la seule personne identifiée et demande en passant des nouvelles d'Aloa il dit qu'il s'est à nouveau fâché c'était la nouvelle équipe, il ne connaissait personne, on lui a fait une remarque et il est parti, c'était un jour où il n'était pas bénévole et on lui a bien fait comprendre qu'il n'avait pas les mêmes privilèges que les jours où il venait travailler. L'autre responsable n'était pas là elle est en congé maladie, elle n'a pas pu réguler, il est parti. Elle demande au responsable pour le café. – *comment on fait pour le café, apparemment je ne maîtrise pas tout à fait ? – oui tout le dispositif a changé, on a remis les déjeuners sur assiette et le café en libre-service, les gens râlent un peu que ce ne soit plus du café espresso-machine, mais si tu veux je t'en fais un d'espresso.*

Olivier et la fille prennent un long moment pour partager une conversation qui tourne autour du manque, des ruptures, des attachements, en se quittant elle lui dit, à bientôt, on essaiera d'aller boire un café sans attendre un mois cette fois.

Ah oui, n'oubliez pas !

Ils se rencontrent encore une fois par hasard devant l'uni, la fille est à vélo. Olivier l'interpelle malgré sa mauvaise vue il l'a reconnue.

C'est si inattendu de vous voir ici, comme c'est une chance.

La fille est gênée, elle croule sous le travail, elle lui dit – *Olivier, je suis sous l'eau, je dois rendre une quantité de choses, je viens la semaine prochaine vous retrouver au café du Lieu.*

Oui, quelle surprise agréable, vous allez par-là ?

La fille est de plus en plus mal à l'aise, elle veut abréger, filer au plus vite pour achever son travail. Elle est prise en étau, elle ne sait comment expliquer à Olivier ses priorités du jour alors que jusqu'alors, elle s'est entièrement dédiée au terrain. – *Olivier je suis désolée, je dois continuer sur mon vélo, j'ai vraiment trop de tâches à finir.* Elle file le cœur serré, en se retournant pour saluer de la main Olivier, elle voit le vieil homme qui n'a pas bougé, l'air déçu, il marche le regard vers le sol.

Juste avant Noël, elle lui avait promis de partager le café, elle arrive un peu en retard au Lieu, retenue pas les cours.

Ah vous êtes là, je pensais que vous n'alliez plus venir. Je vous raconte quelques anecdotes des vols que j'ai subis lorsque j'étais dehors, ***ça ce sont des choses auxquelles on n'arrive pas vraiment à s'y attendre****, même si on sait que ça arrive. Une fois on m'a pris mes affaires sur un banc à la cathédrale Notre Dame, et une autre fois au parc et puis miraculeusement elles sont revenues à l'endroit où je dormais. Une fois j'ai été interpellé par un homme – donne-moi ton téléphone. J'étais inquiet car une dame venait de me donner cent francs à l'église alors je lui ai rétorqué, mais tu vas voler les pauvres ? il m'a répondu : pourquoi pas.*

Ils rient, elle lui a apporté les biscuits qu'elle a confectionné pour Noël, il les prend très vite sans dire grand-chose, il les met immédiatement dans sa poche en disant simplement, *j'aime beaucoup les sucreries.*

Elle repasse plusieurs fois. En mai, après la mort de Stejar elle boit le café avec lui, sans l'avoir averti de sa venue.

Je suis heureux de vous voir, ça faisait longtemps. Vous savez j'ai réfléchi à plusieurs idées sur l'attente, au vers de Madame de Staël qui parle de l'attente, **à la rime qui se suspend en bout de ligne et attend la suite**. *Je suis assez critique aussi face aux hommages, je vous répète ce que je vous avais dit, il faut s'occuper des vivants. Personnellement j'ai eu une vie très abîmée, il faut prendre soin des vivants. Par exemple j'ai connu une association qui travaille avec les familles des sans-abris, « Pour nos morts », quel sens à retrouver les familles de personnes que celles-ci n'ont plus jamais revues. Je pense parfois aux jeunes filles qui dans l'immeuble où je logeais, se prostituaient et qui sont mortes d'une overdose, elles sont dans ma mémoire c'est tout. J'ai pensé à l'attente et au plaisir qu'elle diffuse en le différant. Par exemple j'ai retrouvé des cassettes d'un film que j'avais cherché longtemps, je l'ai retrouvé mais j'attends pour le regarder,* **je me garde un trésor que je ne veux pas tout de suite goûter.** *Quand j'étais dans la rue par exemple je me souviens que je racontais des histoires régulièrement à une de mes amies, je lui ai lu Madame Bovary et ça redonnait au temps une autre saveur,* **on le passait à attendre la suite de l'histoire**. *C'est comme le petit Prince vous voyez, cette importance des rituels, le petit Prince dit « si je sais que tu viens, mon cœur pourra se réjouir », c'est aussi ça l'attente vous voyez,* **se réjouir de ce que l'on va retrouver, une histoire, une personne, un lieu.**

En partant il lance à la fille

J'espère ne pas avoir à attendre deux mois avant de vous revoir !

Elle repasse vite le trouver au Lieu, il lui reparle du plaisir ou du déplaisir de la tension de l'attente.

Le plaisir est maintenu par la puissance du hasard et l'impossible certitude, c'est comme dans les jeux d'argent, c'est cela que les joueurs recherchent. Mais l'attente c'est aussi l'impossible amour, Dante, vous savez l'écriture de la Divine comédie, c'est l'histoire d'un amour impossible avec Béatrice, dont il fut fou amoureux. Dans la Divine comédie, à la porte de l'Enfer il est écrit, ici vous qui entrez laissez tout espoir derrière vous, il n'y a plus rien à y attendre. On peut dire que **l'espoir c'est alors la vie toujours incertaine.**

En partageant le café avec Aloa, le 7 juin, elle vient brièvement saluer Olivier en lui mettant la main sur l'épaule, il lui prend le bras avec une douceur qui la surprend pour un homme qui ne côtoie presque personne de près. Elle lui dit – *aujourd'hui je bois le café avec Aloa, mais je venais juste vous dire bonjour, je passe la semaine prochaine et on boit le café ensemble ça vous dit ? – la semaine prochaine alors vous viendrez bien n'est-ce pas ? – oui boire le café rien qu'avec vous*. En ramenant sa tasse, il la regarde et la salue, et sans rien dire on comprend que s'est dit le mot à très bientôt.

Ils partagent plusieurs cafés après la pause estivale. Le 29 septembre il annonce à la fille qu'on lui a probablement trouvé un logement dans un EPA pas loin d'ici.

Comme ça je serai plus proche de vous, vous pourrez venir boire un café, on pourra faire des séances de lecture. Au début, je n'avais pas envie, mais depuis plusieurs semaines l'ambiance à l'hôtel est délétère, cela me perturbe le sommeil. Je m'inquiète un peu du déménagement, il va falloir sortir, tout sortir, me sortir. J'aurai une cuisine ainsi je pourrai me faire des pâtes, je suis un peu anxieux d'aménager et je ne sais pas non plus si mon permis B va être renouvelé, je suis sous curatelle. J'attends mais d'un autre côté, je ne me soucie pas non plus trop de ma condition propre, je suis plutôt inquiet qu'il n'y ait plus d'oiseaux, que des gens meurent de faim, que d'autres meurent à la guerre ou se suicident. Moi j'ai toujours vécu au jour le jour, je suis heureux aussi de cette matérialité. Le Nirvana est dans le Samsara.

Pour la première fois, ils s'embrassent pour se saluer. Il ne lui promet pas de lui écrire

Je n'aime pas trop écrire de message, mais j'attendrai votre venue, je vous ferai visiter.

Il lui fait visiter sa chambre le 21 novembre, il fait froid, la chambre est froide

J'en ai rêvé, c'est la première fois de ma vie que j'ai un logement à moi, c'est étrange.

L'appartement est presque vide, un petit lit, une petite bibliothèque, un grand ordinateur au centre de la pièce sur un bureau. La cuisine est totalement vide, siègent sur l'évier une toute petite casserole renversée et une tasse. La pièce principale est relativement sombre, Olivier n'allume pas, le tour des lieux est rapide, il ne lui propose pas de café, il n'en n'a pas.

Maintenant que j'ai une chambre, ***c'est là que je commence à m'angoisser, je me dis sans cesse, et si on me vire ?*** *C'est maintenant que je suis chez moi que j'ai des* ***sensations désagréables de solitude,*** *de perdre le moral, l'envie. – que faites-vous quand ça vous arrive ? – oh je regarde quelques vidéos et puis ça passe vite, mais c'est étrange alors qu'enfin je suis chez moi, je commence à perdre le moral.*

Il dit qu'il relit les textes du Maha barata.

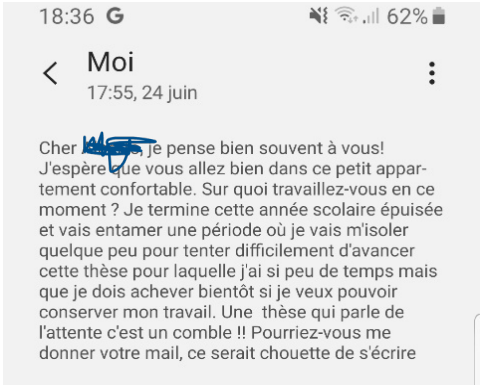
Elle lui réécrit en mars 2024,

> Cher Olivier, je pense bien souvent à nos petits moments de conversation, je suis toujours tellement assaillie par toutes les injonctions du travail et j'ai l'impression malheureuse de courir perpétuellement et je suis bien désolée de n'avoir pas réussi avant à me manifester auprès de vous. Je vis des temps de réel épuisement. Comment allez-vous dans ce petit espace qui est le vôtre ? Nous réussirons je l'espère tout de même a partager un café bientôt. D'ailleurs je réalise que mercredi je ne commence qu'à 10h, auriez-vous un petit moment à 8h30 pour un petit café près de chez vous ? Belle journée !!

Je suis très content dans l'attente de vous revoir mais malheur, j'ai un rendez-vous à cette heure, j'espère que vous trouverez vite un moment pour qu'on se voit peut-être près de votre école ?

> Mais oui on trouvera bien ! je me réjouis. Belle journée (trèfle, smiley) !!

En juin un message reste sans réponse





Le 21 juillet, alors qu'elle est en pleine phase d'écriture, elle n'a toujours reçu aucune nouvelle, elle se demande s'il encore vivant. Elle le voit de loin le 27 juillet, elle est rassurée de le savoir apparemment en forme, il a son petit sac de courses et marche très lentement, le dos voûté, sur la rue qui mène au centre commercial, elle sait que c'est l'heure où il va faire ses petites courses, souvent juste quelques pâtes et un peu de conserves. Elle hésite à l'aborder, comme il ne lui a pas répondu elle pense qu'il est sans doute vexé de n'avoir pas reçu de ses nouvelles avant. Elle attend.

En novembre elle reçoit un message de l'éducatrice qui lui a trouvé le logement. Bonjour Nicole, je suis Amandine, en présence d'Olivier actuellement, il souhaite t'informer que son téléphone ne fonctionne plus donc il n'a pas pu répondre à ton sms. Il s'en excuse. Il te demande comment va ta thèse ? et te transmets son adresse mai car il n'a pas encore de téléphone (histoire d'époque aussi me dit-il). Au plaisir. Bonne journée.

Elle lui écrit. Cher Olivier

> Je me suis d'abord inquiétée de ne pas avoir reçu de réponse à mes messages, me disant que sans doute vous vous étiez quelque peu lassé d'attendre ou que vous étiez fâché ou que vous n'étiez simplement pas bien. Et puis un jour je vous ai aperçu de loin alors que j'allais à mes cours à vélo, mais j'étais déjà quelque peu en retard, néanmoins, cela m'a rassurée. Je vous disais que j'avais tant de travail et c'est bien vrai, j'ai passé chaque jour de mon été devant l'ordinateur…comme vous sans doute, j'ai aussi perdu mon papa à la rentrée et il y a quelques semaines je me suis brisé le sacrum en chutant (ce doit être des symptômes de la fin de thèse), mais cela semble tout de même aller, je recommence à marcher plus ou moins normalement. En recevant le message d'Anaïs j'ai été réjouie. Je me rends compte aussi que nos emplois du temps sont quelque peu désaccordés et que peut-être avez-vous dû vous dire que cela pouvait être un signe d'oubli de ma part. Pas du tout, je pense souvent à nos discussions, aux vers, aux auteurs et autrices dont vous m'avez parlés, aux petites histoires qui parlent de l'attente. J'ai particulièrement pensé à vous il y a quelques semaines, car j'ai dû me rendre à Lisbonne, pour un colloque sur les ambiances tristes de la ville. Pour la première fois, je me rendais dans une ville lusophone, alors que je ne parle pas un mot de portugais ! j'ai repensé à votre pays d'origine !! …
>
> …en revisitant avec émotion les moments passés au Lieu, les rythmes, les manières de faire des travailleurs et travailleuses, j'y parle aussi de vous ! car vous avez été une rencontre importante (mais sans vous nommer bien sûr, j'ai conservé une discrétion afin que les personnes ne puissent pas être reconnues), de ce que vous m'avez raconté de l'attente, de vos péripéties. J'espère que ce que j'y dis vous fera aussi quelque peu honneur. J'espère sinon que vous allez bien et que nous aurons tout de même l'occasion de nous revoir dans pas trop longtemps. Comment se passe votre vie dans ce nouvel appartement, arrivez-vous à y trouver des marques, des habitudes, des familiarités, un sentiment d'apaisement ? Je vous envoie de chaleureuses pensées. Toute belle fin de semaine. Nicole

Le 26 novembre 2024. Nicole, j'ai été très content de recevoir votre lettre. Les téléphones près-paid si on passe des mois sans appeler sont coupés. Je suis toujours très lent à trouver des solutions. Yves m'a dit d'utiliser le téléphone du club, quand Anaïs est revenue de vacances, je lui ai demandé de vous contacter. En juillet, j'ai failli vous voir à la place des Augustin. Anaïs m'a dit : il y a Nicole, elle vous a appelé, vous étiez loin, en dehors de mon champ de vision et après vous êtes disparue. Alors, votre thèse marche à toute vapeur ? Après cet accident quand est-ce qu'on se verra ? On ira boire un café au club. Je pense à vous plus que vous à moi, parce que vous avez beaucoup d'occupations extérieures et moi que mes lectures, mes langues et mes notes.

> (9 décembre). Cher Olivier,
>
> Merci pour votre gentil mot. Je me réjouis de bientôt prendre un petit temps pour poursuivre nos conversations, marcher au rythme des feuilles, cela fait bien longtemps que je ne suis pas retournée au Lieu, Depuis que toute l'équipe a changé, je m'y sentais étrangère, cela n'est pas agréable de se rendre dans un lieu dans lequel on ne reconnaît plus personne.

Mais nous pourrions en effet y retourner pour voir si l'atmosphère s'est métamorphosée, peut-être ont-ils planté des arbres (???), je plaisante. Savez-vous que j'achève bientôt ma thèse !!! je travaille et ai travaillé en effet comme une forcenée, chaque jour, au crépuscule, durant la nuit aussi et il est vrai aussi que mon temps semble toujours compté, entre les enseignements, l'écriture qui m'a demandé tant de sacrifices, la famille. Une fois déposée, il y aura encore à attendre les premières lectures, puis un comité de thèse, puis le jury... bref encore six mois avant que celle-ci soit achevée pleinement. Mais nous n'allons pas attendre autant de temps pour boire le café, n'est-ce pas, peut-être un jour avant les vacances, à partir du 18 décembre si vous le pouvez.

D'ailleurs, auriez-vous envie d'écrire quelque chose, un petit mot que je pourrai glisser dans le manuscrit en guise de gratitude envers toutes nos discussions, rencontres, attentes échangées et réflexions partagées, un mot qui viendrait en correspondance avec ce qu'attendre veut dire ? ça serait chouette de pouvoir aussi vous citer !

Bon, donnez-moi peut-être une date pour un café du midi ou du matin, (je pourrai le 19 le matin jusqu'à midi ou le mercredi dans l'après-midi ou encore le vendredi matin). J'espère que ces jours pluvieux ne vous empêchent pas de sortir, faire vos petites courses et promenades aux parc. Je pense bien à vous. Nicole.

L'attente de reprendre la route. Le protagoniste : Saule.

Ils se sont d'abord échangés des textes lors d'un atelier d'écriture en accueil de nuit, Saule aime les mots, les mots qui prennent le monde en dérision, les mots qui parlent de chapeau, de cochons, d'alouettes et de bouts de tissus multicolores. Puis il se sont revus dans un autre espace d'urgence et puis encore un autre, (ici se dessine toute l'importance d'avoir cheminé en tant qu'ethnographe de lieu en lieu dessinant *géographiquement* une intrigue). Il vient à l'atelier régulièrement, fréquentant également d'autres dispositifs d'accueil, surtout pour manger ou recevoir des vêtements car *jamais il n'irait mourir* dans les dortoirs ou les abris. Sur son vélo, son *fidèle compagnon*, il chemine la ville passant son temps à tracer la route, à réparer, décorer, rafistoler, entretenir, personnaliser, modifier son vieux destrier qui l'accompagne dans toutes ses pérégrinations, retrouver le soir son petit bout de forêt *où il crèche* de temps en temps. Un vélo c'est *un être* de qui il attend de pouvoir, à tout moment lui faire remettre les voiles, notamment lorsque l'attente se termine en interminable. Il nourrit plusieurs projets, qui battent de l'aile souvent, sans doute car Saule aspire surtout à *taper la liberté*, ne *pas croupir quelque part.* C'est ainsi qu'il dit survivre : ne pas trop s'attacher, ne pas trop espérer des personnes, *toujours un peu toxiques* et surtout vite s'enfuir quand l'attente se fait trop lourde, y retrouver dans un temps long ses cycles propres, (ses attaches donc) : pèlerinage annuel en France, retour à Genève, départ nouveau sur les routes, réatterrissage, petites combines, bricolages farfelus, projets extravagants. Les envolées sur son vélo marquent par ailleurs une souffrance qu'il verbalise, attendant toujours d'intégrer le monde marchand qui l'attire. Il aimerait y faire des affaires, monnayer ses petits ouvrages, faire prospérer ses projets pour touristes, trouver un contrat. Mais la teneur des objets confectionnés ne trouve jamais preneurs, il s'en désole. Jamais vers ses propositions ne « tendent des désirs concurrents d'appropriation », rendant la chose « désirable, vendable, commercialisable » *.

Thévenot, L. & Boltanski, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur.* Gallimard, p. 247.

5. Saule, l'homme au vélo et aux sacoches

Il faut taper la liberté, redonner du repos pour remettre ses idées en ordre, se réparer, solidifier son sac, son vélo et soi-même. Mon vélo c'est mon fidèle destrier. Ici je répare, je couds, je vais aux ateliers et en même temps je me répare. Dès qu'on rentre dans un endroit comme celui-ci on est mésestimé, c'est impossible de se sentir accueilli si tu sais qu'on te regarde comme un moins que rien. On doit passer sans cesse laisser la place à l'autre et quand tu as une place tu sais que tu prends la place de quelqu'un.

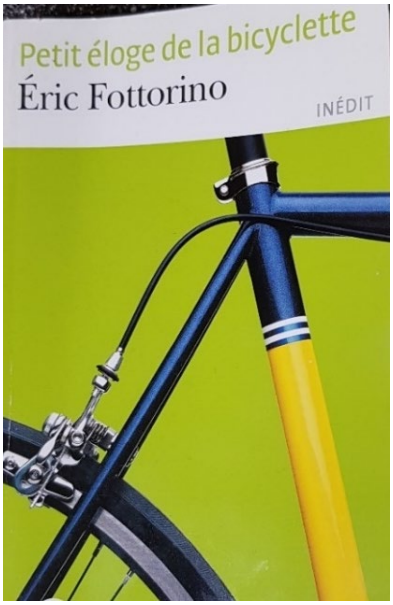
Il avait repéré la fille au Lieu le matin, il la retrouve à l'atelier d'écriture. Ils se reconnaissent. Elle l'avait déjà identifié, car il ne passe pas inaperçu, il circule avec son vélo de route, des sacoches devant, à l'arrière, sur les côtés et avec son bandeau tiré sur la tête comme un corsaire, on se rappelle de lui. Il file un moment dans sa chambre pour montrer à la fille le parcours qu'il a effectué sur son vélo en regardant la carte. Parti du mont St-Michel et puis Besançon, puis ici, il est fier de lui montrer tout l'espace parcouru et de lui raconter son projet de réparer son vélo d'y monter une chaise devant et puis imaginer repartir. Il lui raconte son attachement à toutes ces choses qu'il aime, ses sacoches, son vélo. Il lui raconte comment le fait d'être soumis à toute une série de procédures : chercher des tickets, attendre, faire la file *fait perdre notre sensibilité parce qu'on est oppressé*. Il aime écrire il se prête au jeu et puis, comme l'accueil va bientôt déménager, les ateliers cesseront et ... reprendront ailleurs où il sera encore de la partie. Ils se retrouvent donc aux autres ateliers où il vient aussi quotidiennement coudre, bricoler, réparer son vélo, ses sacoches, ses vêtements. Chaque semaine, il vient écrire aussi, en s'asseyant un court instant et puis vaquant à nouveau aux tâches qu'il *doit finir,* de la couture surtout et aussi le travail du bois. Pour la fin de l'année il a scié et peint de minuscules personnages de Noël, un ange, un oiseau, un mammifère, très minutieusement avec lesquels il souhaiterait fabriquer un tableau de la nativité, il en montre régulièrement l'avancement à toute la petite communauté, avec une grande fierté. Il offre une multitude de textes à la fille durant les ateliers, *pour ta thèse.* A plusieurs reprises, on lui propose une chambre à deux qu'il refuse

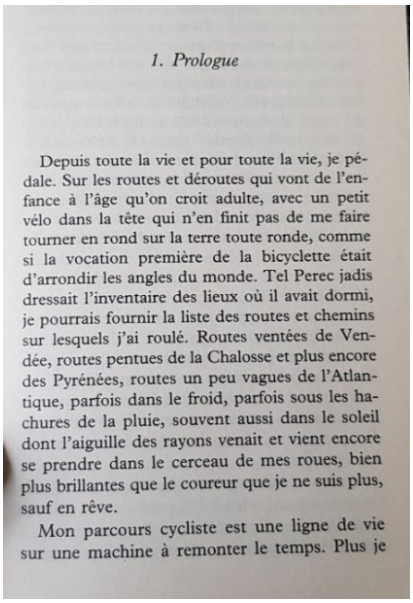
> *Je sens venir les problèmes, je pense que je vais retourner en forêt, quand j'ai dit ça à l'assistante elle était toute surprise, elle m'a dit mais enfin monsieur ici c'est l'urgence sociale. Je lui ai répondu que je savais mais* **je ne pouvais pas supporter cette cohabitation, avec des habitudes** *qui ne sont pas les miennes, tout ça m'empêche d'apprécier l'espace, même un peu plus confortable.*

Ils se recroisent en mai 2022 lors du grand méchoui dans la campagne, il sort du bois avec son vélo qui a été scrupuleusement encore modifié, agrémenté de sacoches multiples, de drapeaux, de décorations colorées

> *C'est fou moi je comprends pas les mecs qui dorment sur le bitume, avec un vélo, tu vas dans la nature et tu respires. Et puis il te suffit d'aller aux endroits où tu peux réparer ton bike gratuitement et voilà le tour est joué, c'est pas très compliqué pourtant de faire quelques kil et tu te trouves en pleine nature,* **comment tu peux rester là en pleine ville, à mourir sur le béton**. *Tu as vu, j'ai rajouté ce joli sac comme sacoche, et puis devant aussi, c'est beau hein ?*

Décembre 2022. Elle lui offre le livre de Fottorino





1. Prologue

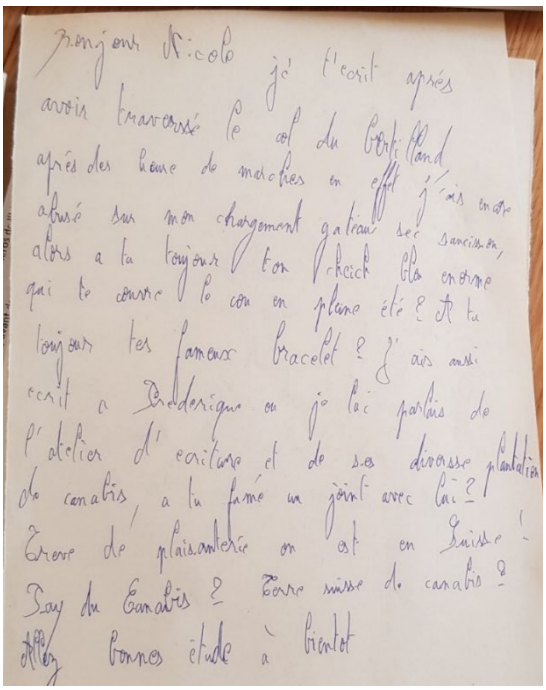
Depuis toute la vie et pour toute la vie, je pédale. Sur les routes et déroutes qui vont de l'enfance à l'âge qu'on croit adulte, avec un petit vélo dans la tête qui n'en finit pas de me faire tourner en rond sur la terre toute ronde, comme si la vocation première de la bicyclette était d'arrondir les angles du monde. Tel Perec jadis dressait l'inventaire des lieux où il avait dormi, je pourrais fournir la liste des routes et chemins sur lesquels j'ai roulé. Routes ventées de Vendée, routes pentues de la Chalosse et plus encore des Pyrénées, routes un peu vagues de l'Atlantique, parfois dans le froid, parfois sous les hachures de la pluie, souvent aussi dans le soleil dont l'aiguille des rayons venait et vient encore se prendre dans le cerceau de mes roues, bien plus brillantes que le coureur que je ne suis plus, sauf en rêve.

Mon parcours cycliste est une ligne de vie sur une machine à remonter le temps. Plus je

Il part de temps en temps, disparaît puis revient aux ateliers presque chaque jour. L'année 2023 a été une année relativement pénible pour lui, il a tenté à plusieurs reprises de trouver un petit boulot, mais il ne tient pas, il dit *j'ai des projets, plein de projets et pis après ça part un peu à l'ouest,*

il demande aux éducs s'ils ne peuvent pas l'aider à trouver quelque chose, même un truc minime. *Vous au moins vous êtes de Suisse, ça devrait pas être trop compliqué de me trouver un petit truc, que j'arrive à gagner un peu d'argent, même comme aide boulanger.*

Il tente de monter une charrette derrière son bike avec un caddie, ou pense même à réaliser un vélo particulier pour sillonner la ville avec des touristes, il confectionne toute une série de petits ajouts pour rendre son vélo encore plus solide. Il reprise aussi ses vêtements, ses chaussures et montre régulièrement à la fille ses prouesses en couture, en sculpture sur bois, cela atteste d'une grande créativité, même si les lignes ne sont pas toujours droites. Pour autant, rien de ce qu'il attendait ne se réalise, pas de petits boulots, pas de projets finalisés, il décide finalement de reprendre la route.



Et puis il revient. En octobre 2023, il repart en périple à vélo, il va faire son *pèlerinage régulier*, *chaque année pour plusieurs mois*, *je repars, tout ça c'est un peu ma vie, partir, de revenir, de repartir, c'est comme ça que je tiens bon.*

Bonjour Nicole, je t'écris après avoir traversé le col de Bertilland, après des heures de marches, en effet j'ai encore abusé sur mon chargement gâteau sec, saucisson, alors as-tu toujours ton cheich bleu énorme qui te couvre le cou en plein été ? As-tu toujours tes fameux bracelets. J'ai écrit à Frédérique où je lui parlais de l'atelier d'écriture et de ses diverses plantations de cannabis, as-tu fumé un joint avec lui ? trêve de plaisanterie, on est en Suisse ! Pays du cannabis ? Terre suisse de cannabis ?

Allez bonnes études. À bientôt.

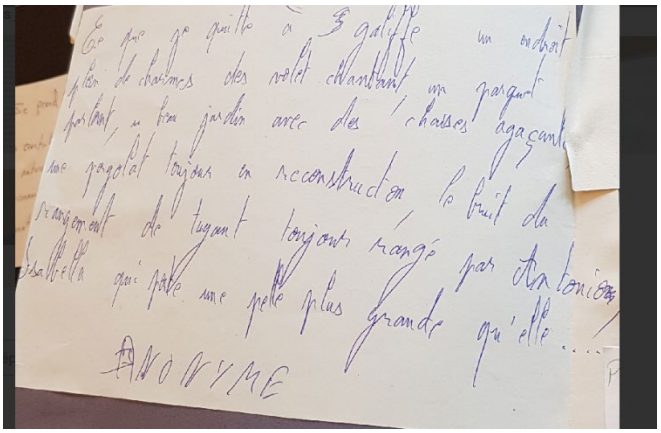
Et puis aux ateliers[869] ils écrivent des tas de mots, des mots doux pour la confiture d'oranges amères qu'ils ont préparé pour Noël

« Les oranges mangées par les anges nous transportent vers l'image de ne pas rester sage »

« Les oranges amères sont moins amères quand on en mange sur un derrière »

« Lorsque l'orange roule en direction du pressoir, elle se pose des questions et devient du coup moins pressée »

Des mots qui disent la pluie, le jardin, la solitude, il signe toujours ANONYME. On parle du déménagement des ateliers, qui arrive tout bientôt, *ça ne sera plus comme avant, l'ambiance du vieux, les nouveaux locaux, y'aura plus de jardin, on n'entendra plus le parquet craquer. Pour moi les mots c'est important, mais pas dans un livre, j'aime les mots qui se voient, sur des bâches, sur un pull.*



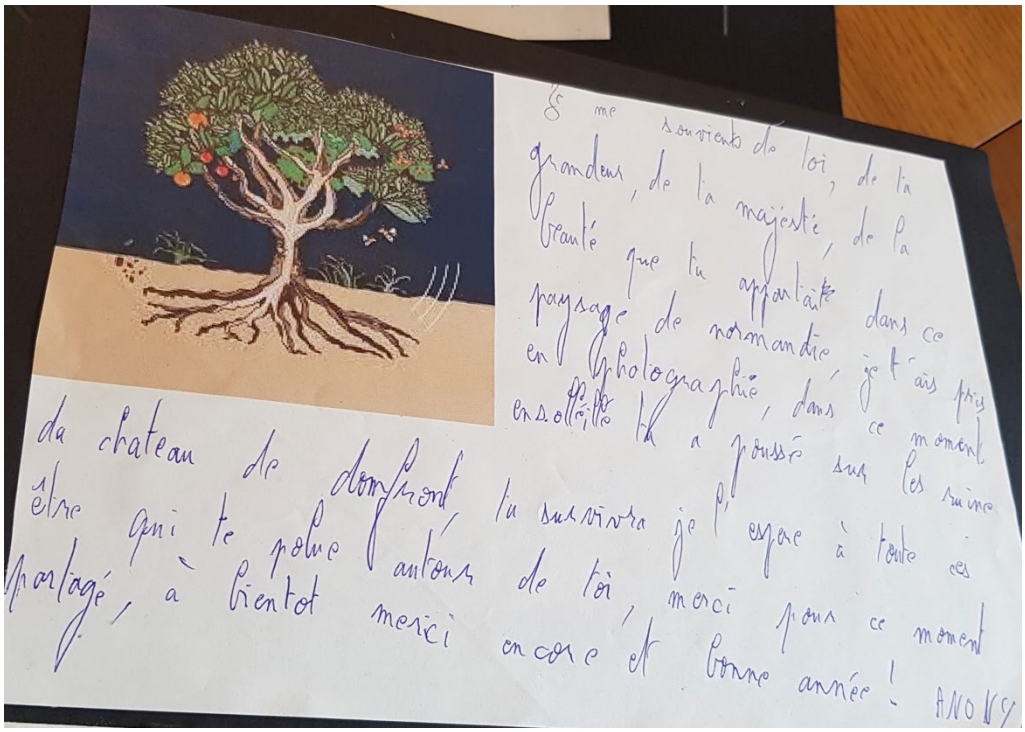
Qu'est-ce que je quitte à GALIFFE ? un endroit plein de charges, des volets chantants, un parquet qui parle, un beau jardin avec des chaises agaçantes, une pergola toujours en reconstruction, le bruit du rangement de tuyaux toujours rangé par Antonio, Isabelle qui porte une pelle plus grande qu'elle…

ANONYME

Et puis un jour, on ne le revoit plus. Depuis son grand départ, plus aucune nouvelle de lui.

« La mémoire c'est comme un morceau de lard, on le cuit, ça va pas ! un bonne mémoire s'entraine avec des exercices tout simples, un retour en arrière… Les minutes, les moments d'il y a peu de temps, une discussion sur un sujet comme la mémoire que l'on oublie car on ne l'a pas écrit, on remonte encore un peu ! on tombe sur ce moment de partage de pain grillé et de salami pour trente personnes, ça fait un peu biblique ? Le moment du partage ça remonte un peu loin… ». ANONYME

[869] Les ateliers d'écriture ici évoqués anticipent un peu la chronologie, ils font référence aux ateliers du dernier terrain. Galiffe, exposé en livre 4. Saule est donc un des protagonistes que l'ethnographe a rencontré au cœur des différents dispositifs dans lesquels elle a été bénévole.



Ecriture à l'arbre

Je me souviens de toi, de ta grandeur, de ta majesté, de la beauté que tu apportais dans ce paysage de Normandie, je t'ai pris en photographie, dans ce moment ensoleillé, tu as poussé sur les ruines du château de Donfront, tu survivras je l'espère à tous ces êtres qui te polluent autour de toi, merci pour ce moment partagé, à bientôt, merci et encore bonne année. ANONYME

Bein un peu comme tout le monde j'attends de partir en vacances, j'attends l'été. Le protagoniste : Praven.

La première fois qu'elle l'a vu, il criait des paroles incompréhensibles à l'entrée d'un des dispositifs, une bouteille de vin blanc à la main, avec son immense sac à dos bleu marine, ses un mètre nonante et son sourire moqueur, et puis on lui a dit dans les couloirs qu'il était *schizo*, mais chaque fois qu'ils échangeaient quelques mots, il semblait tenir la route, tenir l'échange, tenir les phrases, mais ce n'étaient pas de longues conversations non plus. Ils n'avaient pas vraiment noué de relation en dehors des dispositifs, c'est juste qu'ils s'étaient recroisés à de multiples intervalles et depuis le poème improvisé, il s'était passé un petit truc particulier entre eux, ce qui amorçait facilement les rencontres brèves dans la rue, même si Praven ne la reconnaissait pas explicitement. Dans le Lieu, il peine à trouver un accommodement raisonnable avec les attendus de maintenue et de discrétion de l'institution, souvent il interfère et crée du trouble par ses éclats de voix ce qui appelle une action immédiate des professionnel-les pour *le calmer*. Sa maladie psychique l'empêche partiellement de se réguler aux attendus qui lui demanderaient de pouvoir, en continuité, convenir aux normes instituées. Il vient régulièrement, mais toujours en périphérie des groupes et de l'équipe, hormis un éducateur avec lequel il peut régler certaines procédures administratives. Cette modalité de fréquentation, en *passant*, lui convient alors bien. Un jour, devant un centre commercial il avait vendu à la fille le dessin du *chat glouton*, celui qui avait faim, qui *attendait depuis longtemps sa proie*, elle le lui avait payé cinq francs. Avec ces thunes il aimait s'acheter des bonheurs à manger, des trucs qu'il attendait de pouvoir s'offrir et qui lui faisaient du bien, des sandwiches, des pâtés, du vin et puis il lui avait aussi raconté une longue histoire de sa mère, de sa sœur, en lui montrant très succinctement les cahiers griffonnés où *il avait tout noté* de sa famille. Elle aurait bien aimé les lire parce que rien qu'à voir ce papier avec tout un tas de ratures, de gribouillis, de lettres, elle avait le cœur qui battait vite. Mais bien sûr qu'elle ne les lui avait pas demandés, car à peine ouvert, le cahier s'était refermé, il lui avait dit, tu m'attends deux minutes, tu gardes mon sac s'il te plaît, je reviens ?

6. Praven

C'est bientôt le printemps, la fille travaille encore au Lieu, elle est au nettoyage des tables, elle s'approche de lui lorsqu'elle remarque qu'il transporte ce matin un livre d'Apollinaire « Alcools », voici ce qu'on y lit

L'Adieu

J'ai cueilli ce brin de bruyère

L'automne est morte souviens-t 'en

Nous ne nous verrons plus sur terre

Odeur du temps brin de bruyère

Et souviens-toi que je t'attends [870]

Il lui montre son sac où elle aperçoit plusieurs livres avec d'autres objets, de la nourriture, des papiers, et puis toute une série de choses dont elle ne peut trouver le nom. La fille l'interpelle, lui demande ce qu'il lit, spontanément ils composent ensemble de vive voix un poème, il rit

Cueillir des cerises sur Mars,

Sur une autre planète où le sol se dérobe,

On continue à chercher des fruits

De liberté

Praven est *bien perché* sur d'autres astres, c'est là qu'il trouve sans doute des circonvolutions en forme d'étoiles. Souvent il tourne en rond devant les dispositifs, chante une bouteille de vodka ou de vin blanc à la main, commence des bribes de discours puis diverge, il s'assoit, marmonne et puis recommence. Quand il vient chercher son café, il débute souvent quelques refrains de chansons ou de minuscules poèmes sur la couleur du café au lait, qu'il déroule en une multitude de nuages plus ou moins foncés. Il est dans la rue depuis de nombreuses années, il dit *je me débrouille.* Quelques fois elle le recroise dans la rue, devant des centres commerciaux où il vend ses dessins, toujours solitaire. Si elle ne l'interpelle pas en disant – *salut Praven*, la plupart du temps, il ne la reconnait pas vraiment, mais parfois il la salue et même lui demande de garder son sac juste un petit moment le temps qu'il aille *faire un petit truc.* Un jour, le 4 avril 2022, elle lui achète un dessin devant le commerce orange de son quartier. Ils reparlent un peu du Lieu, il dit qu'il préfère se débrouiller par lui-même.

Avant je dessinais beaucoup, j'étais au bord du lac, je vendais mes portraits, je peignais, j'ai arrêté durant vingt ans de dessiner, je viens de reprendre, je dors à droite à gauche.

Et t'attends quoi, ici, en général ?

Bein moi j'attends l'été, pis après dans la vie, bein un peu comme tout le monde, j'attends de partir en vacances, d'avoir de l'argent. *Et toi t'attends quoi ?*

Moi je sais pas trop, dans la vie en général, je crois, ouais avoir un peu de sagesse

Ah ouais !! mais pis après quand tu seras sage tu feras quoi ?

Bein je sais pas trop, être chat.

[870] Apollinaire, G. (1920). *Alcools.* Gallimard, p.61.

Sur le petit bout de papier qu'elle paiera cinq francs il y a un chat, un crâne humain, un étrange renversement, il vivote avec l'argent de ses dessins, va s'acheter des bons trucs à manger parfois, de l'alcool aussi le plus souvent.



Le chat avait faim, il a attendu, attendu longtemps et il a trouvé son repas. Il a bouffé l'humain. Moi quand j'ai un peu de thunes, je me fais plaisir tu vois, je vais acheter des trucs cool à manger.

Décembre 2022, ça hurle dans la salle d'accueil du Lieu, il y vient seulement pour manger. Tous les regards se portent sur lui. Un accueillant (nouvellement arrivé) débarque immédiatement mais avec une posture de défi, il hurle aussi, le rappelle à l'ordre. Ton péremptoire.

(En criant). Mais je pensais qu'il allait vers mes affaires le gars là, je veux pas qu'on aille dans mes affaires.

Le vieil homme que pointe Praven est baissé sur son sac, il tente difficilement de saisir une petite fiole de laquelle il parvient après plusieurs essais à extraire quelques gouttes pour les mettre dans son œil. Praven se recule et se calme, tout revient aussi vite dans l'ordre. L'accueillant se retire, il semble particulièrement agité, décontenancé, mal à l'aise. Praven se rassoit, se relève, mange, se rassoit, il se tait mais reste alerte. Il n'a pas reconnu la fille, ça fait pas mal de temps qu'elle a terminé son bénévolat. Elle non plus ne reconnait plus personne ici.

Ces désaccordages dans le Lieu sont fréquents, ils tiennent souvent à une envolée exclamative ou de colère de la part d'une personne, ce qui modifie immédiatement l'atmosphère, crée de la sidération ou une cascade d'animosité. Il faut donc parvenir à contenir rapidement, mais en douceur, ces « sorties de route » afin qu'elles ne se diffusent pas à la petite communauté, déjà sous pression après bien souvent des nuits dehors, un état d'alerte, une sensibilité accrue au bruit et aux déplacements, de la fatigue. L'ajustement des réponses offertes par l'équipe éducative, tient souvent au fait que les professionnel-les, connaissant la plupart du temps les personnes usagères, parviennent à réguler leur intervention sur la base d'un accordage préalable relatif à un temps long de côtoiement, marquant dans cette scène le désajustement de l'accueillant, nouveau dans le Lieu. L'adresse requise doit spécifiquement tenter d'apaiser le sentiment d'intrusion ressenti des personnes vivant dans la rue, et ce notamment, en regard des quelques objets qu'elles transportent, comme continuité de soi, et auxquelles, à leur abord par un *étranger*, se ressent bien souvent un sentiment de persécution, qu'il faut alors tenter, par le rapport familier, une approche qui évacue toute manifestation hostile (ton de voix, mouvements lents et fermes, etc.), de rassurer.

L'attente de revoir la mer et de *sentir* ses garçons proches, grandir. Le protagoniste : Enebro

D'abord c'est autour du chocolat qu'ils ont sympathisé, elle le lui réservait chaque semaine, car chaque samedi il venait en chercher un paquet pour l'offrir à ses deux garçons, c'était son petit cadeau hebdomadaire qu'ils attendaient impatiemment. Et puis ils avaient commencé à converser plus longuement jusqu'au jour où elle lui avait proposé un moment de discussion formel, pour sa thèse. D'abord frileux, il s'était laissé porter par ce temps qui filait plus vite qu'il n'avait imaginé, à *blablater* de sa vie ; il avait aimé, il le lui avait dit. Elle lui avait offert quelques chocolats en guise de rappel joyeux malgré les trente-sept degrés. Ils s'étaient bien souvent rencontrés encore devant les espaces d'accueil. Chaque fois ils se donnaient des nouvelles de leurs garçons respectifs, car les quatre grands gaillards avaient le même âge, ce qui avait noué une certaine complicité, et il lui demandait, alors *c'est quand qu'on reprend le blabla* ? Malgré une descente infernale (un divorce, une perte d'emploi, une vie dans la rue à chercher des petits refuges de fortune), il avait trouvé le courage de continuer, pour ses enfants, pour la vie en laquelle il était persuadé d'avoir quelque chose à y faire, sans réellement le définir précisément. L'important était de *croire*, de croire aux *forces universelles*, de croire en *l'esprit de la terre* et de parcourir le temps présent en relevant les bonheurs qui arrivent, malgré tout. Et puis un jour il avait eu un appartement, ce qui lui avait permis d'accueillir ses fils *dignement*, de rétablir ainsi une certaine hiérarchie des anciens et particulièrement du père, inhérente à l'ordre domestique, qui garantit une bonne éducation, celle qui, « fait l'homme bien élevé » [*], dimension prioritaire à ses yeux. Il lui avait dit que ça lui ferait bien plaisir de l'y inviter avec sa famille, partager le *pulpito* au piment, faire ripaille. Parce que l'octopus c'était la mémoire de ce qui l'attachait là-bas, la mer on ne l'oublie jamais vraiment lorsqu'on y est né, la rappeler au bord des rives de la ville en marchant librement malgré les poches vides de sous, dans les recettes et les mythes celtes partagés, c'était aussi mieux attendre, ici, car c'était permettre un « geste de mise en commun de la nourriture » [**], des ancrages mémoriels, « qui s'édifient sur des dépendances et attachements de proximité » (*op.cit.).*

*Thévenot, L. & Boltanski, L. (1991). De la justification. Les économies de la grandeur. Gallimard, p. 209.

**Thévenot, L. (2017). En commun, en différend. Politiques comparées dans l'apprentissage de la vie ensemble en foyer étudiant. *Revue d'études comparatives est-ouest. 48*(3-4). 45-93.

7. Enebro, ma petite dame

Ces mots sont directement tirés d'un des seuls entretiens enregistrés, après plus d'un an de côtoiement dans une espace d'accueil d'Enebro. Uni mail, juin 2021

> *L'accueil en général est très bien, mais ça peut s'améliorer, il y a des ratés. Ça fait trois mois que je dors là-bas,* **au bout de 3 mois, forcément, ça crée des petits liens, j'ai mes copains, mon espace à moi**. *Je viens à l'uni pour charger mon téléphone. J'ai passé avant un an et demi dans la rue à gauche à droite, ensuite je suis allé dans un petit centre d'accueil et j'ai été mis en contact avec une assistante sociale et on m'a trouvé une place dans un accueil. Maintenant grâce à cette fille, j'ai pu faire les démarches pour être à l'Hospice, mais c'est pas très génial, car j'attends des réponses du chômage car j'ai travaillé treize ans, et j'ai été licencié abusivement et puis j'ai plus rien eu. Arrivé un moment où j'ai dit les quatre vérités au patron qui nous traitaient comme des moins que rien. Ensuite j'ai travaillé un peu comme ça, j'ai loué une chambre dans un motel, mais tout mon salaire y partait. Alors je dormais dans les baraquements, mais c'est pas chauffé, et puis petit à petit* **tu t'épuises**, *tu dors par terre, sur les bancs, tu pioches la pelle toute la journée, puis tu dors pas, tu contrôle plus rien et puis une jour tu craques. J'étais avec un marteau piqueur et le béton que j'ai piqué est parti et le marteau est parti avec moi, en me levant j'avais un peu mal au dos, il n'y avait personne autour de moi, j'ai attendu jusqu'au lendemain pour aller au médecin, quand on est celte, on a l'impression que rien peut nous arriver, qu'on est matcho, que ça va passer. Et puis il y a eu le covid, je me suis inscrit au chômage, j'attendais et puis personne ne m'a répondu. Mais peu à peu* **on perd patience, on perd espoir quand tu te rends compte que personne ne t'aide**. *Et puis j'ai rencontré cette assistante sociale, elle était jeune mais elle bougeait, elle a préparé tous les documents. Elle m'a accompagné pour les démarches, c'était génial. A l'accueil, je prends mon petit déjeuner, ensuite je sors, je vais prendre les barquettes à midi. Moi personnellement j'ai toujours été bien accueilli, on venait parler avec moi. Quand tu es dans ces situations, c'est pas simple de tenir, y'a des personnes qui sombrent dans la drogue, qui laissent tomber, certains qui se suicident, ne s'en remettent jamais, qui font des dépressions, moi je sais pas trop comment j'explique ça, finalement moi je suis dans cette vie pour faire je sais pas quoi, je crois pas que c'est un Dieu ou plusieurs. Des fois je me dis que dans ce système esclavagiste, je fais pas vraiment partie de ce système. Mais quand même au fur et à mesure, on sent qu'on s'affaiblit, on en a marre. Ça me fait rire,* **je ne sais pas où j'ai puisé ma force, il faut suivre toujours droit devant, si quelque chose ne me plaît pas, je l'écarte**. *Que ce soit* **par la douceur ou la violence.** *Tu vois à la rue, c'était comme un dinosaure, si on s'adapte pas on disparaît. Pour trouver des solutions, pour dormir, c'est facile, il faut laisser venir les problèmes, et puis après tu les regardes en face, tu les étudies, tu contournes les problèmes, tu tournes autour, tu tournes les problèmes. Le truc c'est qu'il ne faut pas laisser tomber c'est tout. Moi j'ai toujours été un gros bagarreur, j'ai toujours dit plus grand c'est l'adversaire plus je vais être fort. Il ne faut pas avoir peur, il faut l'écarter. La peur ça vous empêche de vivre, il faut respecter la vie c'est tout. Dans la vie, c'est un rythme d'esclaves, tu te lèves, tu pars et tu reviens te coucher, mon père disait toujours faut travailler, faut travailler, mais il a oublié de vivre. Mais quand tu travailles comme ça, tu ne vis pas. Dans la rue* **je me suis trouvé tout seul, j'avais pas d'appui, d'argent, d'endroit, j'ai appris tout seul**. *J'allais travailler seulement si j'avais besoin. On m'a toujours dit la première chose c'est le travail, mais j'ai peu à peu compris que la première chose d'important c'était d'avoir un toit. Si je n'avais pas vécu tout ça, tu vois je n'aurais pas acquis toute cette expérience, j'ai appris à m'organiser. Des fois ce n'était pas facile, des fois j'ai pleuré, des fois j'avais une boule au ventre, mais après j'ai repris, j'ai continué, car pleurer m'énervait contre moi-même et aussi contre les autres qui ne comprenaient pas.* **Personne n'essayait de comprendre ce que je vivais au quotidien, mais il y a aussi le fait de ne pas demander vraiment, de se dire qu'on est trop fier.** *J'ai dormi dans les bois pendant pas mal de temps, je voyais les cerfs le matin, même j'ai dormi l'hiver. Il peut pleuvoir, faire froid, il faut observer et puis il faut s'adapter, être prévoyant aussi.* **Moi je marchais beaucoup, j'ai fait mes kilomètres, mais j'avais ma liberté**. *Je me lève*

le matin, je sors déjà juste après le petit déjeûner, ensuite je vais au Lieu je reprends un café je discute, ensuite je prends les barquettes et je montre jusque vers mes enfants, je leur amène les barquettes. Parfois c'est dégueulasse, mais sinon ça va. **Ici il n'y a pas de poisson comme à la mer. Ensuite soit j'attends qu'ils reviennent de l'école mais j'aime pas trop, sinon je redescends au parc, c'est bien de rester là-bas un moment, de regarder les arbres ça sert à quelque chose, et puis on regarde les gens passer en haut, en bas**. *Il y a quelques années, tu disais bonjour monsieur, bonjour madame quand tu étais assis sur un banc, maintenant plus personne ne dit bonjour. Je disais bonjour, mais j'ai toujours été quand même un* **loup solitaire, un peu antisocial, mais j'ai toujours aimé dire bonjour.** *Par exemple vous croisez une belle femme, et vous dites bonjour mademoiselle, et elle vous regarde et vous sourit, alors bein dis-donc, tu commences à sauter, tu es joyeux pour toute la journée. Après je reste un peu au parc, et puis comme je peux pas rester trop longtemps assis, alors* **je marche, je me fixe pas la limite combien de temps je veux marcher, et puis quand c'est l'heure je retourne au lieu d'accueil pour dormir**. *J'aime beaucoup aller au bord de l'Arve et du Rhône, je vais jusqu'au bout, très loin. J'ai souvent regardé tout au bout aussi de la Jonction à regarder les nuages dans l'eau. Mais moi je viens du bord de mer, alors j'ai souvent* **la nostalgie de la mer,** *la mer c'est comme une drogue dure, tu te mets devant et tu respires à fond et tu es rechargé… pour revenir ici.* **Ici, ça me manque tous les jours.** *J'ai tenu un an et demi en tout, j'aurais continué mais j'ai aussi mes deux garçons …* **Mon petit moteur de la centrale nucléaire c'est les enfants, c'est ce qui me pousse vers l'avant, je les vois tous les jours.** *Même si j'avais pas eu d'enfants, j'aurais fait la même chose,* **si je suis dans cette vie c'est pour quelque chose je pense**. *D'ailleurs les enfants ne savaient pas que j'étais dans la rue, d'abord on ne leur dit rien, c'est comme ça, mais ils étaient avec leur mère alors ça allait. Après je leur ai raconté, mais une fois que ça allait mieux. J'ai tout mon temps, et il est à moi ce temps.* **Quand j'étais dans la rue, je me suis toujours dit qu'il n'y avait rien de précieux comme affaires, ce qui est précieux c'est un fils, c'est la vie, c'est ça qui est précieux**. *Le plus précieux c'est ma vie, si j'ai de l'argent, j'ai de l'argent, si je n'ai pas d'argent je ne vais pas pleurer. Il faut vivre le moment comme il faut, comme vous pouvez, le mieux possible, il ne faut pas le laisser partir, car si vous le laissez partir il ne revient plus jamais.* **Il faut pas vivre pour demain**, *il faut accepter que demain si vous ne vivez pas le moment présent, comment vous pouvez être sûr qu'il y aura un demain. À la fin on apprend que c'est le moment là que tu es en train de vivre, ce qui est à venir tu ne sais pas ce qui va venir. Le seul moment qui est à toi, c'est le moment présent, le futur il ne t'appartient pas et le passé non plus, le passé est loin. Il y a la mémoire bien sûr, mais il ne faut pas qu'elle soit coincée.* **Mais bien sûr il y a l'espoir et la mémoire, ce qui aide c'est de croire en quelque chose, c'est bien de croire en quelque chose**, *car le moment où tu es seul, dans la rue ou autre et que personne ne t'aide, que tu perds espoir, alors c'est bien de croire, pas forcément dans un Dieu, appelle ça l'esprit de la terre, les forces universelles, comme tu veux. Les gens comme moi qui continuent à débarrasser les cailloux c'est qu'au fond ils croient en quelque chose. Même dans la rue parfois j'ai été accueilli par des femmes, j'avais alors tout ensemble, un lieu chaud où j'étais logé j'avais tout, le logement, l'argent, les câlins, c'était bien, je retrouvais pour un temps un peu de sécurité aussi. Parce qu'en plus tout ça c'était juste après mon divorce, tout s'est passé en même temps, galère après galère.*

En juin ils se recroisent au Lieu, il lui dit que maintenant qu'il a trouvé un appartement, il l'inviterait volontiers avec sa famille chez lui, pour manger. Il lui donne son nouveau numéro de téléphone

> *C'est quand qu'on reprend le bla bla bla, j'ai bien aimé, j'ai jamais parlé comme ça, c'est bien de parler comme ça.*

Plusieurs fois ils discutent encore quelques bribes de temps devant le Lieu qu'il fréquente encore car malgré l'appartement il *ne roule pas sur l'or*. Il lui remontre à plusieurs reprises le sac qu'elle lui

avait offert avec une certaine fierté. A chaque fois il lui demande comment vont les garçons – *bien et les tiens ? – oh le mien il m'arrive là, (deux têtes de plus que moi), c'est un homme*.

Il ne souhaite pas de texte, il préfère des chocolats.

Plusieurs fois elle lui avait rempli son cornet (voir Livre 2) de poudre chocolatée pour ses enfants, chaque samedi il était joyeux de venir chercher leur petit cadeau qu'il leur amènerait ensuite, au logement de leur mère. Ils s'étaient côtoyés dans plusieurs lieux, aux espaces de distribution, aux dispositifs d'accueil et de repas, aux accueils de nuit, à l'uni, à l'atelier d'écriture où elle avait rencontré Raoul au même moment. Il n'était pas venu écrire, il avait préféré parler depuis sa table, des légendes celtes, de leur Dieu et de la force que les mythes transportaient au fil des générations, des histoires qu'il avait entendues enfant avec leur lot de héros qui avaient aussi forgé son identité d'intrépide *bagarreur*. Elle ne lui avait pas non plus écrit de texte, l'accordage s'était accompli dans la palabre et le chocolat, c'était suffisant. Et puis ils savaient chacun chacune, qu'ils se reverraient régulièrement, d'un lieu à l'autre, c'était comme une promesse tacite, qui résumait bien l'attente sans réelle planification.

Attendre de revoir la mère. Le protagoniste : Faiz.

Ça fait bien longtemps qu'il mène une *vie de vague* ici, sans possibilité d'être régularisé, sans travail pérenne, sans attachement de confiance. Après de multiples escales européennes, il a atterri à Genève, le cœur lourd de regrets, alternant les planques ou les accueils de nuit et les petits boulots mal payés, juste pour *s'acheter au moins des clopes*. Il lui semble que le choix fait un jour, pour, comme des milliers d'autres, tenter sa chance, sonne comme une immense erreur alors qu'au pays tout semblait l'attendre en des hospices bienheureux. Un homme du village avait nourri *tant de promesses* en lui, qu'il avait déçues, *jamais je ne m'en remettrai.* De nombreuses réminiscences s'invitent, peuplent ses nuits de cauchemars et ses jours de mélancolie, son corps souffre, son cœur peine, son espoir est maintenu, par intermittence, par les textes religieux qui annoncent un dernier passage heureux ; par les textes écrits de sa main et postés régulièrement sur Facebook qui forgent comme une auto-conviction pour tenir le droit chemin ; le travail bénévole au Lieu où il a construit des rituels qui *le relient encore au monde*, mais surtout c'est l'expression de sa mère, *tout ce qui lui reste*, qui lui permet encore de tenir dans ce marasme d'attentes déçues. Il parle à la fille des fleurs de jasmin qui même l'hiver, diffusent leur parfum léger. C'est d'elles qu'elle puise l'imaginaire d'un réconfort, qu'elle sait aussi pourtant bien frêle. Les fleurs de jasmin, elle le sait bien, parlent de Révolution, c'est sans doute cela que Faiz convoque, celle qu'il n'a pas faite, car il avait déjà déserté. Sans le laisser tranquille, cette pensée obsédante, d'avoir trahi les siens, de les avoir abandonnés, alors qu'il est l'ainé, le ronge. C'est l'attente impossible de parvenir à combler les absences passées qui dresse un horizon sans avenir, qui le hante, malgré les quelques étincelles du feu, qu'il allume au bord de l'eau. Il rappelle toujours aux nouveaux venus, qu'au Lieu *c'est un peu comme la famille*. L'agrandissement du rapport familier au monde, dans lequel il aimerait revoir apparaître des grandeurs domestiques, le fait d'autant plus souffrir qu'il n'y retrouve pas la chaleur du foyer perdu.

Faiz arrive, il fait un gros câlin à l'éduc, et puis à moi, je lui dis ça fait plaisir de te voir, mais je me disais Ah Faiz ne va pas bien, il n'écrit plus sur Facebook, il me dit oui je ne vais pas bien, c'est la crise, j'ai beaucoup maigri, j'ai des douleurs à l'estomac, j'ai pas le moral. T'as plus l'espoir ? il rit, il dit c'est quoi l'espoir, il me demande, je lui dis, l'espoir c'est sans doute parvenir à maintenir un sens à ta vie, il dit non l'espoir c'est grâce à tes enfants, ta famille, quand t'as plus rien, t'as plus d'espoir, il dit mais moi j'ai pas perdu l'espoir, mais j'ai perdu ma vie, c'est comme dans les commandos, tu sais que tu vas signer pour mourir, ici c'est pareil, on a signé pour mourir, il dit qu'il s'occupe quotidiennement des autres, il veille à ce qu'un tel aille chez le médecin, qu'un autre ne vende pas de la drogue, qu'un autre ne boive pas de l'alcool, il dit c'est important, je veille à ce qu'ils n'aillent pas vers l'argent sale (pas l'argent facile), qu'il ne fasse pas de faute. Et moi ?

8. Faiz, une vie de flou

La première fois qu'elle le rencontre, c'est au Lieu où elle travaille comme bénévole, par l'intermédiaire d'une stagiaire qui a d'ailleurs été l'étudiante de la fille. Elle lui propose de parler de l'attente. Il dit – *pas de problème j'en ai un rayon à dire et ici on est tous de la famille, tu es la bienvenue.* Impossible de planifier les moments de rencontre, elle avait pris rendez-vous ce matin avec lui, personne n'est venu. Ils se croisent ensuite souvent en travaillant, en avril elle le recroise dans la rue, embrassades chaleureuses. Il lui dit qu'il était en dépression, mais qu'il a été bien soutenu par les stagiaires, il va mieux. Il passe une partie de ses journées dans un petit passage de la ville où il y a du Wifi

Ici je prends un moment tranquille, en ce moment j'habite une ***petite cabane, c'est propre c'est dans le jardin d'une maison, j'ai tout nettoyé, soigné l****'endroit. Tu vois même si on est dans la rue, il y des choses qu'on n'oublie pas de faire, même si on est bourré, la dame de la maison était toute surprise de voir comment j'avais aménagé l'endroit, tu viendras voir si tu veux.*

Ce matin, 28 juin, il parle à la fille dans le lieu d'accueil où il est aussi bénévole.

Tu vois c'est mieux de parler en travaillant ensemble, c'est plus convivial. Tu vois moi j'attends rien, je veux rester libre, continuer à manifester l'espoir, peut-être la seule chose qui est dure c'est de ne pas avoir de papiers, ce qui est ***dur c'est que j'ai perdu dix ans, je ne sais pas où sont allés mes rêves, j'écris pour essayer de me donner espoir.*** *Avant j'ai travaillé en Italie dans une cuisine, mais j'étais totalement exploité. Ma mère est au pays elle a eu un AVC et je sais que c'est à cause de moi, car elle se fait du souci, elle sent que ça ne va pas bien pour moi. Même* ***si je ne demande jamais d'aide à ma famille, c'est moi l'ainé,*** *ils ont assez de choses à faire pour leur propre famille. Je suis fatigué c'est peut-être aussi pour ça que j'attends plus, parfois je fais des feux au bord de l'eau, comme ça ça continue à brûler, il ne faut pas seulement attendre il faut semer les graines pour continuer, peut-être qu'un jour je gagnerai au loto.* ***Des fois j'écris des trucs sur un papier et puis ensuite je vais les cramer, cramer les problèmes*** (il montre des photos du feu qu'il fait parfois au bord de l'Arve). *Le système nous laisse aucun pouvoir, alors on alterne entre révolte et désespoir, tout est fait pour qu'on arrête d'avoir de l'espoir, pour qu'on se décourage mais il faut persévérer, c'est ça la survie,* ***on n'a pas le droit de lâcher sinon on n'arrive plus à rien, si on perd l'envie, on perd tout, même le temps disparaît.*** *Mais malheureusement tu vois, on n'arrive pas à se révolter, on n'a plus la force. En fait* ***on mène une vie de flou****. Je dois penser chaque jour où je vais recharger le téléphone, où manger, me réchauffer, où trouver du tabac, dormir, etc. etc. Je passe ma journée à organiser ma soirée. Je pense 24 heures après 24 heures. J'ai pas la tête à penser tranquillement à des projets, je ne peux jamais rester seul, il y a toujours des gens qui rôdent*

autour, tu dois sans cesse expliquer si tu veux être un moment seul et puis ensuite des fois ça alterne avec des moments où tu n'es que seul. Des fois on m'engage juste un ou deux jours pour de l'argent de poche, mais sinon qui va m'engager sans papier et je ne veux pas faire de l'argent facile, tu vois tu vends ton truc tu gagnes direct 50 ou 100 francs et puis après, quoi après hein ? t'es sale. Je préfère pas avoir d'argent comme ça, c'est une question d'honneur. Tu vois c'est comme les hôtels ça sert à rien, c'est pas vraiment pour nous aider, c'est plutôt pour aider les directeurs d'hôtel, tu vois comme ça durant le covid, ils ont reçu de l'argent alors qu'ils n'avaient plus de touristes, mais **partager une chambre moi je peux pas**. *Tu vois les gens te provoquent sans cesse, te privent, ils font ressurgir en toi ce qui est mal. C'est comme les endroits où on te file à manger, ils offrent des produits périmés et ensuite des personnes pour les hôpitaux et pour les cimetières, et pour les travailleurs sociaux, etc. nous on fait tourner une sacrée économie de la misère,* **tu vois y'a jamais rien de gratuit, on vient toujours vers toi pour te prendre quelque chose, même la santé.** *Offrir de la nourriture comme ça, ça tue l'espoir, tu vois il faudrait octroyer des places durables en fonction de l'ancienneté, moi ça fait plus de dix ans que je suis ici, je suis intégré, mieux intégré que certains qui ont des papiers mais ne font rien, se droguent ou sont alcooliques.* Regarde *je te montre des vidéos de chez moi. Ce sera bientôt le mois de mai, chez nous c'est le moment la fête, où les femmes sortent et préparent le couscous pour tout le monde.*

Le 21 juillet quand elle le rencontre à l'angle de la rue, il cite un texte qu'il vient d'écrire sur son téléphone, il lui dit

***Ecrire ça me permet de me motiver**, de dire ce que j'aimerais pouvoir faire, je te lis. « La blancheur du jasmin garde sa même couleur malgré le changement des saisons, une fleur qui ne perd pas son éclat », ça veut dire* **qu'il faut garder espoir, je dois montrer que je suis quelqu'un de respectable**, *je dois continuer malgré la galère à rester respectueux, je dois garder la pureté de l'âme. Tu vois on dit qu'on est des sdf, on nous met dans la case, mais on reste des humains, si quelqu'un a un problème on l'aide, si je veux boire trois bières, c'est ma liberté, mais j'ai des épreuves comme toi, comme les autres.* **Le seul paradis sera après notre mort, c'est là seulement que seront tenues les promesses qui nous ont été faites**. *D'ailleurs en termes de promesses, je comprends toujours pas j'ai été viré d'un lieu, là-bas il me parle comme dans une écurie, moi ce que j'attends ce sont des papiers, un travail, une famille mais surtout de pouvoir retourner chez moi, visiter ma mère malade à cause de moi, car elle se fait du souci. J'aimerais juste fonder une famille pour transmettre mes compétences alors que je suis considéré comme un moins que rien. Mais franchement tu penses qu'une fois que j'aurais mes papiers, tout ça va changer ?* **j'attends les papiers mais une fois que j'aurai les papiers qu'est-ce que je vais attendre qu'est-ce qu'au fond j'attends vraiment**, *j'ai perdu l'espoir d'un retour, de pouvoir vraiment imaginer un endroit où me poser. Depuis que j'ai été viré du lieu, je vis dehors, mais au moins je fais ce que je veux,* **j'ai ma liberté, je ne suis plus contrôlé**. *Ce* **qui est dur c'est de ne pas pouvoir s'acheter des clopes** *quand on en a envie, ou un sandwich juste parce qu'on aimerait un truc qui nous tente et qu'on pourrait se l'offrir. Et ce qui a été le plus dur c'est en partant de l'hôtel,* **on m'a jeté mes habits parce que j'étais pas revenu tout de suite,** *j'avais une veste qu'un ami m'avait donné depuis le pays qui a été détruite, ça m'a mis tellement en colère, j'avais aussi un joli pantalon qu'un éducateur m'avait donné, j'ai tout perdu.*

A l'angle du centre commercial, le 21 septembre Faiz dit à la fille

Tu vois regarde, ici il y a aussi de belles choses qui se passent, ici on est aussi des poètes, tu vois comme c'est important que des gens comme toi viennent voir ce qui se passent dans la rue, c'est important que des gens comme toi disent ces choses aussi.

Mais en octobre, il est particulièrement hors de lui : *La seule chose qui me tient ici c'est d'avoir encore l'espoir de revoir ma mère au pays.* **Mais sinon je n'espère plus rien, toutes mes attentes ont été déçues. Si ma mère meurt, toutes les chaînes se brisent**, *tout sera permis, je peux tout briser, je n'aurais plus rien qui me retient, tous ces mots dans le vent sont totalement insupportables, si les dés sont déjà joués, alors à quoi bon attendre, j'en peux plus, je me sens humilié, j'ai envie de tout péter, je ne vois plus la fin. C'est juste qu'on n'a pas eu de chance, c'est comme ça, mais ça me révolte.*

En mai, en rentrant à l'école, elle le croise dans le passage où il passe beaucoup de temps en fin de journée, il a un sac de bières et son sac à dos. Il est assis sur une chaise et regarde son natel. Ils parlent un moment, il lui explique encore une fois sa situation difficile et ses regrets.

Depuis petit, tu vois au bled, ***y'avait un monsieur qui avait placé ses espoirs en moi,*** *un homme très riche dont le fils ne faisait que dilapider son argent, il croyait en moi, j'étais comme un deuxième fils, j'avais tout à portée de main. Un jour je lui ai dit que je partais, que je voulais tenter ma chance ailleurs, il m'a fait un signe de la main, il pleurait mais je lui ai dit que j'avais besoin de choisir ma liberté* – Faiz pleure – *je ne m'en remettrai jamais* ***d'avoir fait le mauvais choix et d'avoir tout perdu****. Je vis vraiment* ***une vie de vague, coincé dans le temps sans pouvoir aller ni de l'avant ni en arrière,*** *à qui je peux raconter ça, à personne, mes douleurs je les garde à l'intérieur. Les gars que je côtoie me tirent au fond.*

Il sert la fille dans les bras et l'embrasse en disant

> *Un bisou comme un petit garçon ferait deux petits bisous sur la joue de sa maman le soir.*

Le soir la fille lui envoie un sms, c'est une citation de Rumi

> Contemple dans ton propre cœur toutes les sciences des prophètes, sans livres, sans professeurs, sans maîtres. Les livre du soufi n'est pas composé d'encres et de lettres, il n'est rien d'autre qu'un cœur blanc comme de la neige.

Plusieurs fois elle le croise juste sous le tunnel, aujourd'hui il est assis et il écrit des mots sur un papier, il se lève et sert la fille dans ses bras, il lui raconte qu'il s'est fait agresser cette nuit et lui montre sa cicatrice dans la nuque,

> *C'est les jeunes, le nouvel arrivage, ils n'ont plus le respect pour les anciens. Ils m'ont volé mon téléphone, puis finalement ils me l'ont ramené car je leur ai dit, mais d'où tu viens, tu imagines que je pourrais connaître tes parents, que je pourrais être ton parent, ton frère. Mais du coup j'ai pas dormi, j'étais tellement en colère. J'aime ici c'est un coin tranquille. Merci pour les fruits.*

Il lui montre des textes qu'il écrit sur son téléphone pour se motiver, se *convaincre que la vie est encore possible*

> Des cœurs pleins d'amour. Il ne viendra pas un jour où l'amour se taira, mais il restera le même, même si les temps changent. Nous communiquons avec notre cœur, même si des chemins nous séparent, et nous prions les uns pour les autres, même s'il est difficile de se rencontrer. Allah fait de nous parmi ceux qui sont optimistes quant à ta bonté, alors honore-les, mets sa confiance en toi, alors tu lui suffit, et il a eu recours à toi, alors tu lui as donné et il a demandé de l'aide de toi, alors tu l'as aidé. Bon rassemblement avec le souvenir de Dieu.

Il lui demande si elle écrit. Elle dit oui, je vais y réfléchir, je pense à un texte, elle remarque alors sa chemise toute propre et belle avec des milliers de fleurs comme motifs, elle le lui dit, *tu es très beau.* Il la serre dans les bras, *comme ma soeur.* Ils reparlent du texte des *fleurs de jasmin qui jamais ne meurent.*



Le passage. Certains y dorment, certains passent leur soirée ou leur après-midi car c'est un endroit couvert et il y a accès au wifi. Depuis quelques mois des portes ont condamné le passage, fermé désormais la nuit et gardé par des Securitas. Plus personne ne peut y trouver refuge, suite à des plaintes du voisinage et une décision de la Régie pour cause d'insalubrité.

Février, il lui parle de l'espoir

L'espoir c'est simple, ce qui lui permet de vivre c'est juste l'amitié, les amis vers lesquels on peut revenir. *L'espoir c'est comme les fleurs de jasmin qui viennent même en hiver. Tu vois le monde continue sa course, les gars continuent leur petit bonhomme de chemin, c'est pas mieux, pas pire que nous tous, sauf que nous on a du temps, beaucoup trop de temps et que malgré ça on n'arrive pas à trouver d'attaches.* ***Les attaches on les trouve souvent autour de la bière, des petits trucs qu'on arrive à trouver, du temps qu'on arrive à tuer.*** *Mais* ***l'alcool c'est traître,*** *avec l'alcool, on se libère, on dit des choses mais aussi on devient plus susceptible, on dit des mauvaises choses, un regard de travers, un mauvais souvenir et tout éclate.*

Après la mort de Stejar, elle partage un moment avec lui sous le passage, il vient la saluer, il la sert dans les bras. Il est sur sa chaise, dans le petit coin, comme d'habitude avec ses écouteurs

Ça va belle ? moi je suis dans une phase down, on m'avait proposé un coup foireux, j'ai refusé, je préfère pas baigner là-dedans. Ça suffit, basta, c'est quoi cette loi suisse, on devrait avoir le permis si on ne fait rien de mal, on aimerait travailler, c'est pas normal. Tu vois en restant ici sans travailler c'est pire de penser au pays Si au pays ta famille, les vieux tombent malades, ici pour toi c'est la dégringolade, c'est de penser à eux qui fait tenir.

Erasme, un gars du quartier qui vient souvent avec le groupe, lui file vingt francs pour acheter des boissons

Comme d'habitude, thé froid, coca, bières ?

Ahrr la bière je sais pas, j'ai pris juste une petite bière pour l'instant mais tu vois chaque fois que je rebois, je culpabilise à mort, il faudrait pas après c'est la spirale, la mauvaise, celle qui te montre juste tes échecs. Tu culpabilises, tu rebois, tu culpabilises et ta vie passe comme ça. Heureusement qu'il y a les amis, mais c'est pas une vie comme ça. Basta. Tu vois pour Stejar ça commençait seulement à ce que les choses se mettent en règle, mais il a pas été heureux Stejar, il a trop attendu, il a pas pu faire ce qu'il avait envie de faire, c'est trop tard maintenant. Paix à son âme.

Comme une longue tresse, longue et épaisse

Juste au bord des collines où les figuiers reposent

Et ses rubans multicolores qui volaient près des quelques

Cheveux laissés libres Sous le tissu turquoise.

Dans le calice à la blancheur pacifiée, se sont unies graines de rose et d'oranger[871]

Elle a déserté le terrain depuis trois mois, tentant de se concentrer quelque peu sur l'écriture durant les vacances. Elle le recroise en septembre sous le passage de vers le magasin de fringues, il est très affecté, sa situation est toujours la même, sa santé ne va pas bien, il ne dort pas. Ils se serrent dans les bras

Ça fait du bien de te voir, ça fait longtemps.

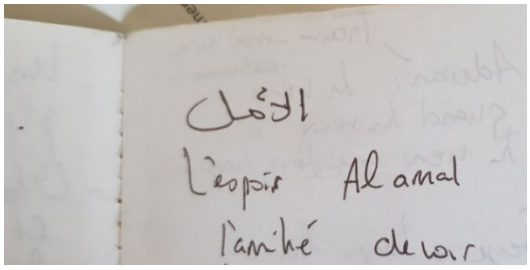
Ils parlent un peu. Elle pense soudainement à son texte et lui disant

Tu sais je n'ai pas oublié, ta lettre est sur mon bureau depuis des mois, je t'avais promis une histoire sur les fleurs de jasmin non ? je vais voir si je la retrouve. Tu m'attends ?

Je ne bouge pas.

Tiens c'est pour toi, ce sont les fleurs de jasmin qui jamais ne meurent

Oh, ça me redonne envie d'écrire. La situation reste compliquée, je dors au Lieu ou dans la rue, je ne peux pas retourner à l'hôtel après ce qu'ils m'ont fait, tu te souviens, ils m'avaient liquidé toutes mes affaires. Un jour j'avais mis mon repas de côté pour le soir, le soir je veux le réchauffer, c'est 23heures, l'éduc me dit « mais ça va pas » et il le signale. En rentrant le lendemain, il n'y avait plus mes affaires, tu crois que je peux encore faire confiance après tout ça. Ça fait combien d'années que je bosse au Lieu, samedi, dimanche sans rien en retour, même pas une carte de bus.



Il lui écrit quelques mots dans son cahier – les mots qui portent mes rêves.

Dans l'attente il y a le mot temps et parfois on le remplit pas, il peut être lourd, il peut être ennui, donner l'angoisse, alors on bouge, on boit. 20 septembre 2023 . C'est très chouette les poèmes Et je dois écouter ça de ta belle voix, Très chou et très „ Merci très chère amie.

Et puis ils se recroisent encore quelques fois vers l'école, souvent il déprime, sa santé ne va pas bien (sa tension haute, se problèmes de respiration, sa main mal opérée), il peine à rester régulier au bénévolat, mais il y retourne tout de même et puis reprend un peu d'espoir, car c'est là que des gens de confiance l'écoutent, l'aident un peu, *A. surtout qui est vraiment gentille,* le considèrent. Parfois il va au bord de l'eau, *tranquillement parfois je bois des bières, ça m'apaise, parfois pas, je peux m'en passer. Je repense à Stejar, il est mort le cœur en peine, sans papier.* Un jour il lui montre des vidéos de son pays, lui fait écouter une chanson en arabe *j'aimerais qu'un seul jour je puisse fermer mes yeux et emporter mes rêves, voler avec avec eux.*

[871] Extrait de texte adressé « Quelques vers pour les fleurs de jasmin qui jamais ne meurent »

L'attente du pilote et l'ascension vers le ciel. Protagoniste : Alga.

C'est avec lui que les germes de poèmes ont commencé (les oignons), c'est à ses côtés qu'elle a nettoyé des centaines de tables pendant la pandémie. Il fume, il boit en se cachant souvent, il marche vite, il est moqueur, charrieur, sympa. Souvent il porte un blouson d'aviateur qui sent le vieux cuir, il y a un dessin sur le dos, un dessin avec des ailes elle croit. Ils forment un tandem d'amitié avec un des autres bénévoles, un vieux cheminot qui râle en préparant la sauce aux champignons et le café bouillu du matin au Lieu. Les deux font la paire, souvent ils passent le reste de la journée ensemble après le travail bénévole, à jouer aux boules, à boire des bières au bord de l'eau, à faire de petites excursions festives, des pique-niques. Dans sa vie d'avant, il a été pilote dans l'armée, et puis en arrivant du sud, il a travaillé des années durant dans les chantiers, en haut des grues, *c'était un peu comme avant, être proche du ciel, mais bon je volais pas.* Depuis que sa vie s'est délitée par manque de moyens, par manque d'entrain pour rassembler ses papiers et bénéficier d'une aide sociale, il a vécu dans une cave prêtée par une *vieille marraine.* Il dit que *c'était cool* qu'au moins il *était libre*, entouré de minuscules animaux de compagnie qui l'ont protégé des nuisibles, veillant à l'habitabilité de son petit espace sous-terrain, une sorte *d'entraide.* Maintenant on lui a trouvé un appartement, il *n'y est pas si à l'aise que cela, la coloc c'est compliqué*. Il n'attend pas grand-chose, juste de *ne pas se tuer à la tâche* comme son père, de pouvoir peut-être surtout un jour reprendre l'aviation, manœuvrer ses engins qui le font se sentir léger. Car quand il porte un regard sur ce qu'il est devenu à passer ses journées *gratos les mains dans la plonge et le désinfectant*, il désespère un peu, alors que pourtant il a déjà tant de fois *plané*. Ce qui l'aide c'est aussi attendre chaque jour une de ses copines en bas de son allée pour partir arpenter le quartier avec son chien, il aime bien le promener, son chien à elle, s'arrêter, discuter avec qui vient, aller au parc, y boire des bières, encore. Il est *entre deux mondes*, ne se reconnaissant pas dans le monde domestique, refusant l'image du père s'esquintant dans la valeur du travail. Il brise alors la tradition de reproduction des principes de transmission familiale qui donnent cohésion à l'identité, mais par ailleurs peine à trouver une place dans laquelle il se reconnaîtrait légitime. Ayant brisé ces maillons de stabilité, il porte le sentiment de trahison. Dans ce monde « l'instabilité et la précarité caractérisent les êtres les plus misérables »*, seule l'idée de voler très loin de ces contraintes, de voir d'en haut *le cratère* lui permet de tenir son intrigue propre.

Elle a attendu, plus de deux ans, le texte promis sur l'attente, cela a concouru à nouer entre eux une jolie complicité, à façonner un lien. Et puis un jour, alors qu'elle ne l'attendait plus, le texte est venu.

*Thévenot, L. & Boltanski, L. (1991). De la justification. Les économies de la grandeur. Gallimard, p. 220

8 novembre 2021 devant le centre. Alga m'offre souvent des cadeaux, des tisanes au cassis à moitié prix, un livre de proverbes, des bonbons pour mes fils. Il vient aussi de trouver un foulard par terre vers le centre, qu'il a passé autour de son cou, il ne me le dit pas tout de suite, il me demande juste de sentir son odeur, je m'approche de son foulard, ça sent bon un parfum, je lui dis mm mais c'est un parfum féminin, il dit oui c'est bon, ça fait du bien et il me dit ça me va bien non, de l'orange et du bleu. Je confirme. Il dit qu'il est fatigué, qu'il attend une immense catastrophe, et ensuite non vivre tranquillement, et trouver une jolie sorcière, plutôt fine. Qu'il a fait tous les soirs la fête, picoler, rigoler, se réunir, il refait référence au texte qu'il va continuer à écrire, il dit mais tu vois c'est compliqué car à l'intérieur du texte il y a un message, je peux pas le balancer comme ça, écrire une phrase de philosophie au début et une à la fin et une histoire au milieu, il faut que ça tienne dans le texte, t'aurais pas des stylos d'ailleurs ?

9. Alga, l'attente de l'attente

On se rencontre en nettoyant les tables ensemble. Toute l'histoire commence autour des petits mots. Au pique-nique Alga raconte à la fille à quel point c'est bon de retrouver le goût des aliments cuits au feu, des bonnes choses, du poisson

Mais le problème c'est que c'est un peu comme dans les espaces d'accueil dès qu'on commence à retrouver le goût on nous dit que c'est l'heure de partir, de dégager. Alors c'est presque pire. Moi ***j'aimerais retourner au pays mais j'attends des sous, mais pour recevoir ces sous, je dois aller au chômage, mais je ne retrouve pas tous les papiers pour m'inscrire correctement.*** *Du coup ça n'en finit pas, je sens venir l'épuisement. Les petits mots c'était chouette, tu veux pas m'écrire un texte un texte sur le cratère, un texte un peu noir. Le cratère, tu vois avant j'étais pilote, je suis parti en Afrique et depuis l'avion je voyais le cratère du Mont Cameroun, je le voyais depuis le ciel.*

Elle lui écrit le texte. Le lui donne, il commente, il en parle aux éducs.

C'est chouette, mais j'ai plein de commentaires, j'aurais aimé que ce soit plus gore, que ce soit plus terre à terre et plus structuré. C'était pas assez violent.

A chaque rencontre dorénavant, il lui parlera du texte qu'il est en train d'écrire sur l'attente en réponse au « Cratère ». Le 19 juillet, il lui met délicatement la main sur l'épaule dans la rue, en lui disant *ma poète babacool*. La fille sent une drôle d'impression, de gêne un peu mais aussi comme une confiance qui s'installe.

> Porte aux mille reflets, porte aux mille attentes, porte qui porte vers le monde. Monde maintenant à portée de main. Ouverture. Apporte-nous vers là où, ici-bas vers les routes belles, là-haut quand le vent souffle sans interruption.[872]

Elle le croise souvent dans le quartier, il habite dans une cave pas loin de la rue où elle loge, c'est le 31 mai, il pleut, ils se voient le long de la rue tout près de chez elle, il se cache d'abord derrière un arbre, comme un gamin. Quand elle le voit, ils se serrent dans les bras, elle lui propose un café, il dit *ok*. Ils vont boire le café sous le tilleul, dans la cour de l'école, il dit qu'il a maintenant une chambre qu'il partage dans une rue parallèle à celle où ils partagent le café sous le tilleul, tout juste à côté, dans la cour de l'école. Il pleut encore un peu. Il a enfin réussi à s'inscrire à l'Hospice et reçoit un peu d'argent.

[872] Extrait de texte adressé, « Cratère ».

C'est vrai je peux être un peu tranquille, mais au fond dans ma cave aussi je l'étais, mais tu sais je l'ai gardée, quatorze ans que je suis ici, douze que j'ai ma cave et c'est ma marraine la dame à qui m'a prêté la cave, c'est elle qui m'a accueilli. Le jour où elle meurt, je perdrai aussi ma cave. Dans ma cave, j'avais une copine, Felicia l'araignée, elle vient de mourir. ***Elle était géniale, elle me bouffait toutes les puces de lit, on s'entraidait.*** *Maintenant je suis encore plus seul, ma copine a disparu.*



Je suis triste, ma colocatrice ma Securitas contre insectes méchants, surtout les punaises de lit.. elle … elle est décédée, snif snif. Felicia, araignée du soir espoir.



Il reparle à la fille du texte qu'il lui a promis, celui qu'il voulait écrire sur l'attente

Tu vois ça prend du temps, c'est comme une thèse, là je cale un peu. On m'a demandé à l'Hospice de faire un bilan de compétences, pour que je puisse faire des formations. La formation que j'aimerais c'est pilote, mais ça on va pas me la donner. On verra bien, tu veux qu'ils me mettent où, le plus important de toute manière, c'est la liberté. Et dis, je peux encore t'écrire des messages gentils ?

Des messages comme l'autre fois avec des sous-vêtements ??

Non ça c'était pour rire, je m'étais fait remonter les bretelles par Stejar, il m'avait dit, eh tu touches pas à Nicole sinon tu vas voir ce qu'il va t'arriver. J'ai arrêté, mais c'était juste pour rire.

Ça fait des mois qu'il lui promet un texte sur l'attente, il lui envoie parfois de petits messages pour lui dire qu'il l'écrit, que le texte va venir, qu'il lui réserve un truc génial, et aussi si elle n'a pas un peu de fric pour acheter encore des stylos…

Ils se croisent régulièrement dans le quartier, il lui raconte un jour la formation qu'il a dû suivre, il a montré son évaluation aux travailleuses sociales qu'il connaît, *c'était tip top*. Mais il lui dit aussi qu'il n'a pas trop envie de travailler pour le moment, on lui a proposé déjà plusieurs fois du boulot, il dit qu'il a peut-être une copine, mais elle a 72 ans, elle est encore bien, qu'elle ne fait pas son âge. Il lui raconte aussi que son père est mort à 53 ans, exactement l'âge qu'il a maintenant

Il s'est éteint à petit feu au travail et puis il fumait beaucoup. Alors tu vois moi je fume, je vais pas travailler comme lui et mourir maintenant.

En septembre il l'intercepte par derrière dans la rue – *vos papiers s'il vous plaît*. Ils parlent longuement à l'angle du bistrot de quartier.

Maintenant que j'ai un appart, ça change mais pas franchement, dans le fond j'arrive toujours pas à faire mes papiers, on me trimballe de l'Hospice au chômage et du chômage à l'Hospice, tu imagines avant quand j'étais pilote,

maintenant je nettoie des casseroles bénévolement au Lieu, donc tu vois c'est pas l'appart qui va changer ce que je suis devenu.

En décembre 2022, il lui envoie tout content une photo d'un plat qui mijote, il écrit

Je deviens hors la loi, c'est du sanglier et des trompettes de la mort cueillies dans les bois, sanglier braconné bien sûr, c'est un plat catalan. Je récupère. Meilleures salutations.

> Hi hi ça a l'air dangereux, mais un plat mijoté c'est toujours bon, j'espère que tu vas bien.

Elle le croise régulièrement vers l'école, la plupart du temps l'alcool temporise ses journées, il boit du vin, rouge, en briques. En janvier il l'intercepte encore dans la rue

Maintenant au Lieu il y a la plonge, c'est pas du tout la même ambiance, les quatre gars comme nous travaillent comme des dingues pour tout laver, ils devraient tout de même être payés, il faut nettoyer toutes les assiettes. Bénévole oui, tu peux faire ça comme Gégé la veille dame jusqu'à la fin de tes jours, mais pas comme nous. L'autre jour je me suis fâché avec la responsable, je lui ai dit Fuck of, mais tu vois je vais maintenant au Lieu pour m'excuser, on ne parle pas comme ça à une dame, j'avais picolé, avec les potes dans la rue ça va, mais pas avec une dame. Tu sais j'ai acheté un super ordinateur, je vais prendre des cours. Je pense aux gars qui viennent travailler et qui dorment à l'hôtel, c'est pas une solution l'hôtel ça c'est sûr, même s'ils sont contents tout ça d'avoir un petit peu de chaleur, tout ça mais c'est un peu comme un enfer à vie, c'est pas le purgatoire, c'est pire que ça même. On doit pourtant toujours essayer de trouver l'espérance, tant que la vie reste, l'espoir est là.

Quelques jours après il retourne au pays, maintenant que ses papiers sont en règle

> Bon voyage frérot, et pas trop de gallinettes cendrées hein ! Belles retrouvailles en famille !! (trèfle, trèfle).

C'est lui qui mettra un message à la fille le 7 mars. Je dois malheureusement t'informer que Stejar est décédé. Il s'est endormi au Lieu et il s'est plus réveillé. Paix à son âme. On est tous bien secoués.

Elle l'appelle immédiatement, lui explique qu'une éduc l'a déjà appelée dimanche, ils décident d'organiser un petit moment de recueillement. Il raconte à la fille

Stejar était un bon gars, il avait laissé une de ses valises chez moi je l'ai ramenée au Lieu, sans même l'ouvrir, j'osais pas. Pour Sam ça va être dur, ces deux dernières années, ils étaient toujours ensemble. Maintenant moi je suis en coloc, mais la coloc c'est pas facile, il me fait des misères, il me traite comme un esclave. C'est l'Hospice qui me paie le logement, je dois faire des offres d'emploi, je vais devoir sans doute être grutier intermittent, j'ai déjà fait ça souvent. Je commence à culpabiliser d'être à l'Hospice, un homme comme moi ça doit travailler. Je ne sais pas si Stejar va être enterré ou rapatrié en Roumanie, il avait une maman encore non, je ne sais pas, il parlait jamais de ces choses.

De temps en temps il lui envoie des messages, des vidéos, des chansons. Il lui demande des nouvelles, elle lui explique qu'elle est sous l'eau, qu'elle n'arrive plus à suivre, qu'elle n'est pas très dispo pour un orchestre bruyant comme il lui avait proposé de venir au bas de l'école si elle avait des soucis.

Salut Alga, j'ai plein de soucis, de thèse, de temps, de travail, pas très dispo pour un orchestre bruyant. Bises.

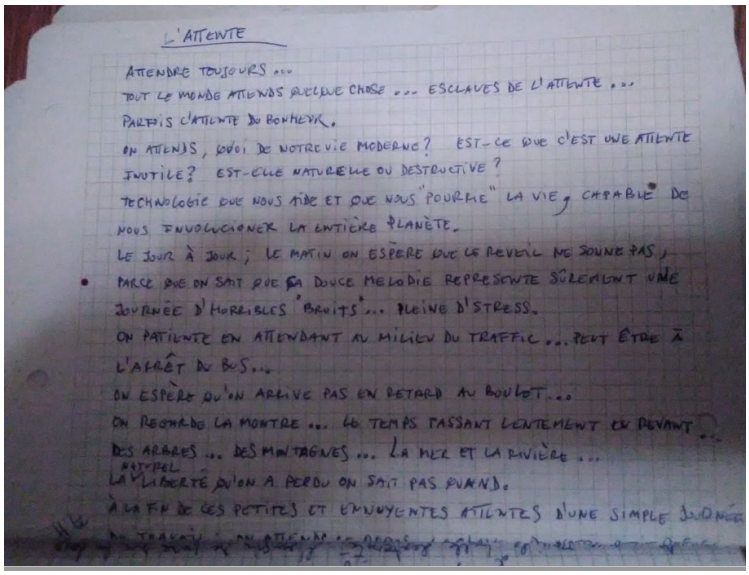
On n'a pas le temps pour être génial, on arrive. Je rigole, j'espère que tu as de petits soucis passagers, tes potes sdf t'aiment beaucoup. A tout bientôt. Meilleures salutations. Alga, pilote d'avion malheureux (bras levé, smiley bisous). Forca !



Ils s'envoient très souvent des messages, un jour il lui envoie des photos de stylos pour attester que le texte se poursuit.

Il la voit dans la rue un samedi alors qu'elle va rechercher son vélo. Ils parlent de son nouveau logement, il lui enverra une vidéo prochainement, c'est une chambre immense. Il dit c'est bizarre d'être dans un espace si vaste. Avec la vidéo qu'il lui envoie, il lui transmet un texte. Pas n'importe lequel. Après plus de deux ans d'attente du texte sur l'attente, elle reçoit un PDF le 7 mars 2024.

9.1. L'attente


L'ATTENTE

ATTENDRE TOUJOURS ...
TOUT LE MONDE ATTEND QUELQUE CHOSE ... ESCLAVES DE L'ATTENTE ...
PARFOIS L'ATTENTE DU BONHEUR.
ON ATTEND, QUOI DE NOTRE VIE MODERNE? EST-CE QUE C'EST UNE ATTENTE INUTILE? EST-ELLE NATURELLE OU DESTRUCTIVE?
TECHNOLOGIE QUE NOUS AIDE ET QUE NOUS "POURRIE" LA VIE, CAPABLE DE NOUS INVOLUCIONER LA ENTIÈRE PLANÈTE.
LE JOUR À JOUR; LE MATIN ON ESPÈRE QUE LE REVEIL NE SONNE PAS, PARCE QUE ON SAIT QUE SA DOUCE MELODIE REPRESENTE SÛREMENT UNE JOURNÉE D'HORRIBLES 'BRUITS'... PLEINE D'STRESS.
ON PATIENTE EN ATTENDANT AU MILIEU DU TRAFFIC ... PEUT ÊTRE À L'ARRÊT DU BUS...
ON ESPÈRE QU'ON ARRIVE PAS EN RETARD AU BOULOT...
ON REGARDE LA MONTRE ... LE TEMPS PASSANT LENTEMENT EN RÊVANT ...
DES ARBRES ... DES MONTAGNES ... LA MER ET LA RIVIÈRE ...
RAPPEL
LA LIBERTÉ QU'ON A PERDU ON SAIT PAS QUAND.
À LA FIN DE CES PETITES ET ENNUYEUSES ATTENTES D'UNE SIMPLE JOURNÉE

Attendre toujours …
Tout le monde attend quelque chose … Esclaves de l'attente…Parfois l'attente du bonheur.
On attend quoi de notre vie moderne ? Est-ce que c'est une attente inutile ? est-elle naturelle ou destructive ? Technologie qui nous aide et qui nous pourrit la vie, capable de nous involutionner l'entière planète.
Le jour à jour. Le matin on espère que le réveil ne sonne pas, parce qu'on sait que sa douce mélodie représente sûrement une journée d'horrible « bruits » … pleine d'stress.

On patiente en attendant au milieu du trafic … peut-être à l'arrêt du bus. On espère qu'on n'arrive pas en retard au boulot…
On regarde la montre … le temps passant lentement en rêvant ?
Des arbres … des montagnes … la mer et la rivière…La naturelle liberté qu'on a perdue on sait pas quand.
A la fin de ces petites et ennuyeuses attentes d'une simple journée.

Par la suite, il lui envoie régulièrement des chansons, des vidéos, des petits mots. Souvent elle ne comprend pas les paroles, souvent elle lui répond par une chanson, une bribe de poème, une tournure rigolote. En mai 2024, une chanson de Nina Simone qui évoque sa vie il dit.

Ain't got no home, ain't got no shoes	Je n'ai pas de maison, je n'ai pas de chaussures
Ain't got no money, ain't got no class	Je n'ai pas d'argent, je n'ai pas de cours
Ain't got no friends, ain't got no schooling	Je n'ai pas d'amis, je n'ai pas d'école

Ain't got no wear, ain't got no job	Je n'ai pas d'usure, je n'ai pas de travail
Ain't got no money, no place to stay	Je n'ai pas d'argent, pas d'endroit où rester
Ain't got no father, ain't got no mother	Je n'ai pas de père, je n'ai pas de mère
Ain't got no children, ain't got no sisters above	Je n'ai pas d'enfants, je n'ai pas de sœurs au-dessus
Ain't got no earth, ain't got no faith	Je n'ai pas de terre, je n'ai pas de foi
Ain't got no touch, ain't got no god	Je n'ai pas de contact, je n'ai pas de Dieu
Ain't got no love	Je n'ai pas d'amour
Ain't got no wine, no cigarettes	Je n'ai ni vin, ni cigarettes
Ain't got no clothes, no country	Je n'ai pas de vêtements, pas de pays
Pas de cours, pas d'école	No class, no schooling
Pas d'amis, rien	No friends, no nothing
Ain't got no god	Je n'ai pas de Dieu
Il n'y en a pas un de plus	Ain't got one more
Il n'y a pas de terre, non ?	Ain't got no earth, no ?
Pas de nourriture, pas de maison	No food, no home
J'ai dit que je n'avais pas de vêtements	I said I ain't got no clothes
Pas de travail, non rien	No job, no nothing
Je n'ai pas longtemps à vivre	Ain't got long to live
Et je n'ai pas d'amour	And I ain't got no love
Mais qu'est-ce que j'ai ?	But what have I got?
Laisse-moi te dire ce que j'ai	Let me tell ya what I've got
Que personne ne va m'enlever	That nobody's gonna take away
J'ai les cheveux sur la tête	I got my hair on my head
J'ai mon cerveau, j'ai mes oreilles	I got my brains, I got my ears
J'ai mes yeux, j'ai mon nez	I got my eyes, I got my nose
Je pars ma bouche, j'ai mon sourire	I dot my mouth, I got my smile
J'ai ma langue, j'ai mon menton	I got my tongue, I got my chin
J'ai mon cou, j'ai mes seins	I got my neck, I got my boobies
J'ai mon cœur, j'ai mon âme	I got my heart, I got my soul
J'ai mon dos, j'ai mon sexe	I got my back, I got my sex
J'ai mes bras, j'ai mes mains	I got my arms, I got my hands
J'ai mes doigts, j'ai mes jambes	I got my fingers, got my legs
J'ai mes pieds, j'ai mes orteils	I got my feet, I got my toes
J'ai mon foie, j'ai mon sang	I got my liver, got my blood
J'ai la vie, j'ai ma vie	Got life, I got my life

Elle le croise encore souvent dans le quartier, il lui écrit des messages de temps en temps, elle lui envoie quelques pensées de temps en temps et ils prennent parfois un peu de temps pour se raconter où ils en sont dans leur vie, sur le bord d'un trottoir. Souvent lorsqu'il pleut.

Attendre la fin de la partie. Le protagoniste : Bilbo.

Lui c'est le gardien de la place, maître échiquier, il accueille quiconque, veille sur le domaine, supervise les parties, offre des conseils avisés, soigne *cet endroit où il vit au fond*. Avec son squat pas loin qu'il va devoir bientôt quitter (il s'y prépare sans anxiété), son vieux camion dans lequel il entrepose *son matos* pour le vendre aux Puces, il tient comme ses tours, en une patience tranquille sans se laisser happer par le *brouillard de l'attente*. Vivant depuis toujours de débrouillardises, d'un réseau de solidarité entre potes qui l'aident bien souvent contre quelques billets à déménager les fonds d'appartement, et avec lesquels ils partagent *les astuces*, il garde espoir, toujours. Manifestant pourtant un peu amer, un manque cruel, l'amour. L'amour ça ne s'attend pas, on *ne peut pas attendre la lumière de la vie*, c'est là ou pas, ça vient ou pas, *ça ne se possède jamais*, mais c'est bien pourtant *grâce aux liens* qu'on peut poursuivre, *qu'on continue à avancer*. Venir jouer quotidiennement c'est aussi retrouver des rituels de groupes, défier le temps, l'organiser, s'y installer, le ménager par le rythme des parties qui l'articulent en toute une série de règles, dont la première est de ne pas précipiter le geste. Au jeu d'échecs il faut toujours bien le réfléchir, *peser son coup*, tenir sa garde devant l'adversaire, manier ses pions, son fou, son cheval (fougueux) roi et reine, finir la partie, parfois mat, certes. Mais le bonheur c'est qu'elle peut être recommencée, à l'infini. Et c'est surtout ressentir, dans ce cercle qui atteste de l'autorité incontestée du virtuose, qu'on est aussi (le) maître du temps.

La fille un jour va s'initier au jeu, une fois sa thèse achevée, elle le lui a promis.

10. Bilbo, la tour de Garde

14 septembre 2021, je traîne souvent dans le grand Parc, j'y ai suivi plusieurs parcours des usagers, certains passent l'après-midi ici, profitant de ce large espace de calme, s'y allongeant les mois d'été ou redécouvrant un temps ordonné par les parties d'échec, grand rassemblement ritualisé du lieu. A l'entrée, derrière la grande grille, sont peints plusieurs damiers au sol, les pièces des jeux d'échecs et des dames sont sorties chaque matin, mises à disposition librement pour les passants, les habitués, les étudiants, etc. Bilbo c'est le chef incontesté, il y vient tous les jours, gardien de la place, il vient également régulièrement boire le café le matin au Lieu. Il m'explique les nombreux conflits d'usage avec les roms qui dorment dans le parc, qui selon lui le *salissent et donnent une mauvaise image de Genève aux touristes, c'est pas des gens dans le besoin, ils ne respectent rien, ils ne vont pas dans les lieux pour les pauvres*. En mars 8 mars 2022, il lui explique combien, devant les jeux d'échecs, le temps passe vite. Il parle de l'espoir, de sa vie, il habite dans un squat pas trop loin et vend des trucs au marché aux puces les vendredis et samedi.

Tu vois pour moi, **rêver c'est ce qui fait l'espoir, sans rêve on s'éteint, et attendre, jamais personne n'a vraiment pu dire ce qu'est le temps, peut-être qu'attendre c'est observer le mouvement circulaire des gens qui bougent***, il faut se poser la question d'abord pour soi-même, qu'est-ce que j'attends de la vie, du destin, de soi-même, il faut commencer par ça. Moi je me dis que j'attends plus rien depuis longtemps, c'est une manière de gérer sa vie, tu ne vis pas le moment si tu attends quelque chose, tu ne vis pas bien le présent, il* **ne faut pas entrer dans le brouillard de l'attente***. Et par exemple y'a plein d'endroits où de toute manière tu ne peux pas attendre, à la gare tu vois, il y a les caméras, les bleus viennent dire aux gens de partir. A l'aéroport avant c'était mieux, j'ai testé, mais maintenant c'est pareil, si tu restes trop longtemps on vient te dire tu dégages. Pour vivre dans la rue en Europe tu oublies, il faut que tu aies un espace où tu peux te retrouver, un mobil home par exemple, sinon tu tiens pas, il ne faut pas attendre que les choses t'arrivent dessus, il faut agir, sinon tu vas le payer cher. À part l'amour, l'amour c'est un état d'esprit, c'est la lumière de la vie, c'est pas quelque chose qu'on peut posséder.*

Au jeu d'échecs, nous passerons de longs temps à discuter, parfois arrivent des potes, Vitus un habitué. Lorsqu'il me voit discuter avec Bilbo, sans me connaître encore, il dit

> *T'es dehors, si jamais on a un squat, si t'as besoin tu peux venir, on peut te dépanner si jamais, on accueille volontiers les personnes pour dépanner, à part* **la seule règle qu'on s'est mise, à part les toxico***, c'est bien notre squat, on a chacun une chambre, moi je suis le seul à ne pas avoir de douche et l'autre pote musulman ne me laisse pas venir prendre une douche chez lui car je mange du porc (rires), ça risque de souiller sa douche !*

Bilbo m'explique la différence de surveillance entre la gare et le jeu d'échecs,

> *Ici tu vois,* **la surveillance est assumée par les personnes qui y habitent,** *nous nous sommes là tous les jours,* **on est connu, les gens vont même pas se permettre de déborder***, ce n'est pas comme les Securitas, il y a toute une série de protocoles établis, nous c'est le groupe qui va réguler, les personnes ne vont pas déborder, elles savent que l'espace est protégé, c'est* **un mélange de soin, de jeu et de surveillance, c'est pourquoi je m'appelle la tour de garde***. Tu vois moi je viens ici chaque jour à part quand je bosse aux puces, les puces c'est pour avoir un peu de thunes, d'avoir un moyen de subsistance. Par contre ces prochains jours c'est chaud, car le squat où on est risque d'être refait, on va se faire virer et l'important est de partir avant qu'ils viennent nous expulser sinon le risque c'est encore qu'ils nous demandent de payer l'électricité. Mais* **j'ai pas d'angoisse***, si ça se trouve dans deux semaines on est mis dehors, moi je prends ma tente et hop je vais en forêt, j'y ai déjà vécu plusieurs fois. Je ne comprends pas comment c'est possible que des gens dorment encore en pleine ville, sous la pluie sur des bancs. Tu te trouves un vélo et hop tu prends ton vélo, une tente et t'es mieux, un butagaz et tu te débrouilles. De toute*

manière ça sert à rien d'angoisser, on connaît les règles du jeu, on sait qu'à tout moment on va pouvoir être expulsés, déplacés, on va survivre à ça car on trouve toujours des ressources, comme on a toujours fait, on a des liens.



Et puis pour revenir à la douche, bein je vais prendre la douche au Lieu si besoin. Le plus dur c'est l'épreuve de l'amour ou des liens, c'est les liens qui permettent de tenir bon, de continuer à avancer.

Nous on peut pas dire qu'on est SDF, tu vois il y a toute une petite communauté qui se crée, j'ai besoin d'un oignon je vais toquer chez le gars au-dessus, *il m'a donné un oignon germé, j'ai décidé de le planter dans un bac à fleurs, comme ça ça prospère, c'est mieux.*

Tu vois le matin, je nettoie, *regarde tout ce que j'ai récupéré et Lulu il vient tous les matins pour installer les pièces,*

On soigne l'endroit, c'est l'endroit où l'on vit au fond.







Souvent dans la ville ils se saluent, se croisent, discutent devant les damiers. Je l'observe longuement conduire les parties, donner des conseils, organiser les lieux, attribuer les places. Il est l'autorité reconnue par tous et toutes, même les passant-es comprennent vite qui mène la danse, c'est le meilleur joueur et le plus ancien du lieu, il est fier de le savoir. Un jour, je le rencontre aussi aux Bains, c'est là qu'il vient prendre sa douche parfois le samedi. La dynamique de côtoiement change, je suis en bikini… il n'insiste pas, je file à l'eau. Parfois quand je me pose avec eux aux jeux d'échecs, il propose d'aller me chercher un café, parce qu'ici c'est lui qui offre l'hospitalité.

Elle avait commencé à lui écrire un texte sur la Tour de garde, elle ne l'achèvera pas, c'est plutôt par les paroles vives, celles qui donnent de l'air et font de l'air aussi pour les marronniers voisins qui ont tendance à se faire écraser par les piétinements irrévérencieux des passant-es, des chiens, des vélos, des poussettes ; que se perpétue leur petite causerie au fil des mois. Elle lui a promis qu'un jour elle se mettrait à jouer aussi, mais qu'alors il faudrait qu'il lui donne les bons tuyaux, car jouer sans désir de gagner c'est comme une fin de partie qui ne s'achève jamais vraiment on dont on sait d'avance qu'elle ne peut avoir d'autre issue que celle attendue, et ça, pour quelqu'une qui aime l'inattendu, c'est tout bonnement inacceptable. Il a acquiescé en tirant sur sa cigarette roulée et elle a eu l'impression que les volutes étaient un peu comme les moments qu'ils avaient passé ensemble, du brouillard mais avec des courbes du temps substantielles.

L'attente au désir condamné. Le protagoniste Sam.

C'est grâce à Stejar qu'ils se sont connus tous les deux mais aussi au fil des immersions dans les divers dispositifs, qu'il fréquente surtout pour les repas. Stejar c'était son seul ami, celui qu'il attendait chaque jour au coin du centre commercial, celui avec lequel il partageait la bouffe, la thune reçues, les journées répétitives à *attendre que le temps passe*, celui en qui il avait confiance. Postés quotidiennement à l'angle du grand centre, ils manœuvraient sur la petite esplanade une vie à l'identique d'une place de village. Alternant les emplettes de bières au commerce, les discussions avec les voisins esseulés qui venaient les voir pour passer aussi le temps long des solitudes et qui bien souvent leur offraient quelques pièces (avec lesquelles ils retournaient au centre), des bouteilles ou même des restes de sandwiches, les petits bonjours lancés çà et là et les propositions de *distribuer des tickets pour la poubelle* ou des bons pour qu'ils *gardent les vélos* des passantes (allant aussi faire leurs courses au centre), les temps de palabres, de visionnages de vidéos et de regards indifférents sur la ville foisonnante, faisait passer la vie au bon rythme, à leurs pieds. Ils se rassemblaient tous les deux avec un petit groupe d'habitués, chaque jour de l'an ici. Ici c'est *chez eux*, leur bureau, leur boulot, leur banc de fortune, leur arbre magique, le q.g. *appropriés par l'usage*, le b.a.-ba de la vie qui échappe et qui semble moins condamnée si elle se répète. Ici c'est là où il fallait venir pour les y retrouver, même dans le vent, même sous la neige. C'est là qu'elle venait régulièrement leur filer du saucisson, car Sam c'est ce qu'il regrette le plus du temps des accueils où on pouvait encore avoir chacun une *bouteille de vin à table et de la vraie viande mijotée*. Maintenant *y'a plus rien de tout ce à quoi on s'attendait*, plus de pinard, plus de vie, plus de chaleur, les pâles désirs qui restaient sont condamnés, *y'a plus le temps, on connaît plus personne*. Tout ce qui en somme permettait de « s'approprier un espace qui lui est destiné, à se l'approprier à la fois plus intimement et plus tangiblement » *. Dans ce délitement progressif des repères nourriciers, la seule chose qui restait solidement attachée encore, c'était *le gros* avec lequel au moins on pouvait un peu *jouer* à se chercher dans la ville, se dire que quelqu'un nous attendait quelque part et que maintenant qu'il est parti, malgré la petite planque tranquille dans la zone industrielle, la vie semble vide, *ça sert à rien de l'attendre, t'es con il est plus là l'ami.* Il manque. La poésie elle, il pense que *c'est de la merde* et pourtant elle sera un noyau de rappels ironiques entre eux.

Breviglieri, M., Attia Landoulsi, I. (2016). Gestes publics d'appropriation et phénoménalisation progressive d'une ambiance. Autour d'une source sacrée intégrée à la réhabilitation d'une médina (Tiznit, Maroc). Ambiances, tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances. *Volos*. 105 – 110, p. 106.

Je passe apporter le texte à Sam, il me regarde content, et dit je vais lire ça tranquille dans ma chambre ce soir (il est maintenant à l'hôtel)…

Sam dort dans son squat, au chaud, mais il va bientôt retourner en France voisine, ils lui doivent environ 2000 euros avec ça il va se trouver une chambre et viendra manger ici, car ici il connaît tout le monde. On reparle de la poésie, il dit qu'il n'a pas eu le temps de lire, qu'il se fait tout le temps déranger, sur ce, un monsieur lui dit ah t'as de la chance toi, une jeune fille t'écrit des lettres. Sam ne répond rien. Il était parti pour chercher à manger.

11. Sam, le dernier désir du condamné.

Moi je vais pas à l'hôtel car **après c'est encore plus dur, je vais dans mon squat, au moins je suis tranquille.** *Le soir dans le lieu d'accueil, ils viennent vérifier à minuit si on est dans nos chambres, si on dort ça nous réveille, après on n'arrive plus à dormir. Je* **préfère retourner où je connais**, *dans la zone industrielle. Tu vois un jour ça peut t'arriver aussi de devoir dormir dehors, bein ouais alors tu fais comme moi, tu prends ton vélo et tu te promènes dans la ville, dans les zones industrielles et* **tu trouves toujours un local ouvert**. *Moi ça fait un an que je suis dans mon squat, quand j'arrive le soir, les gens sont en train de partir, quand je pars le matin, les gens arrivent.* **J'ai tout, des toilettes, le chaud,** *tu vois, c'est déjà tout ce qu'on a besoin pour pouvoir être tranquille, s'organiser comme on veut. Il y a un local deux fois plus grand qu'ici, on pourrait loger de nombreuses personnes, tu te rends compte dans les hôtels,* **tu dois rentrer à une certaine heure, recharger ton badge sinon le lendemain tu ne peux pas rentrer.**

Dans la rue, il la provoque un peu, surtout depuis qu'il sait qu'elle a écrit à Stejar. Il lui raconte ce qu'il regarde comme vidéo, des vidéos d'hommes condamnés à perpet, de gars qui ont tué, des fous, il l'a charrie sans cesse sur sa poésie, cela est devenu comme ce qui les relie, ce par quoi il peut commencer la conversation

Tu vois ta poésie c'est de la merde, tu verrais ce que tu en ferais de ta poésie si t'étais en prison, comment elle te servirait à te torcher quand tu sais que tu pourras jamais plus sortir. Je te souhaite d'aller en prison, on verrait bien si tu continuerais à écrire, **la poésie ça sert à rien. Ta poésie c'est du pipeau, c'est de la merde**.

- *Ok mais tout de même tu penses pas que le condamné a un dernier désir, un truc qui le ferait trop kiffer, un truc qui lui donnerait envie d'écrire ou juste quelqu'un à qui le dire*

Ouais c'est un désir qu'on ne peut pas refuser, c'est un désir qu'on est obligé d'entendre, c'est ça que disent les mecs avant de se faire buter, ils disent un désir et ils savent qu'on ne peut leur refuser.

- *Tu veux pas que je t'écrive l'histoire du désir du condamné*

L'histoire du désir du dernier jour du condamné alors. Du dernier jour, du dernier désir du condamné. Ouais.

> Mais les larmes sont comme les oiseaux, elles chantent avant que personne ne soit encore debout...un goût un peu amer que je n'arrive pas à faire passer, un goût de gouffre, malgré le vin que je trouve parfois les jours de bonne fortune, ramené du dehors par Mika.[873]

Il continuera évidemment sans cesse, à dire à la fille que sa poésie, il ne l'a pas vraiment lue, qu'il n'a pas vraiment eu le temps, qu'il a trop de choses à penser et qu'en plus chaque fois qu'il commence à la lire, il est dérangé par Alga et même un jour qu'il ne l'a plus car on lui a volé son sac dans le tram. Mais il continue à parler sans cesse autour de cette *fameuse* poésie. D'ailleurs la fille

[873] Extrait de texte adressé, « Le dernier jour du condamné ».

ne sait pas trop bien s'il sait lire ou non, un jour il lui avait dit qu'il n'était jamais allé à l'école. Mais elle sait que ce n'est pas le plus important, le plus important c'est d'avoir écrit un désir, un dernier désir à celui qui est condamné, et comme ce désir n'a pas vraiment de forme stable, elle se dit que cela tient dans ce morceau de papier donné avec des taches noires dessus dont on sait qu'elles dévoilent quelque chose qui a l'atmosphère du désir, sans vraiment le comprendre, le saisir ou le formuler clairement.

Sam, un jour à l'angle du centre commercial, compose quelques vers sur le loup, *le loup qui louvoie, qui vousvoie, qui nous voit*. Il s'amuse à manier des sonorités proches.

- *Oh Sam, je crois que tu es devenu poète malgré toi, ou loup je ne sais pas.*

Ils rigolent.

Ah ouais tu crois ?

Le 10 mai 2022, elle passe au coin du centre commercial pour voir si Stejar est là, c'est Sam qui siège aujourd'hui. – *Salut le gars*. Un jeune homme passe et lui file dix francs pour se taper quelques bières. Sam dit

Tiens, eh bien ce sera pour l'anniversaire de Stejar **je l'attends depuis un petit moment, il m'avait dit cinq minutes, qu'il partait cinq minutes** *au square avec Al.* **Ça fait 30 minutes que je poirote**. *Regarde fait chier, qu'il aille se faire foutre. C'est comme ça qu'il faut parler avec lui, mais je l'aime bien*

La fille lui dit *attends je vais vite voir au square et je reviens*. Au square, rien, elle va au Lieu, c'est le branle-bas de combat, les éducs sont devant l'institution, outrés, il va y avoir de grands changements, on va déplacer les travailleurs sociaux vers les hôtels pour les suivis individuels et laisser l'accueil à des personnes moins diplômées. *Non, ni Stejar ni Alga, c'est dommage j'avais acheté du jambon et des salés pour son anniversaire.*

Tu vois c'est nul, mince, **tu veux donner quelque chose, tu attends et il ne vient pas**, *après si Stejar ne vient pas, je vais tranquille à la place des Augustins*

- *Y'a quoi à la place des Augustins ?*

Rien, mais je parle tranquille avec la nettoyeuse, mais tu vois là on attend pour rien, ils vont pas venir.

- *C'est pas grave, mais toi, mince aussi ça fait plus d'une heure que tu poirotes, viens si tu veux on va acheter des bières pour la fête.*

Ils vont tous deux à l'épicerie habituelle où les bières sont moins cher qu'au Centre, Sam prend deux bières pour lui et deux pour Stejar. Stejar téléphone, il dit – *Allo on est à l'Eglise, ok on se retrouve à l'autre centre commercial*, il est à sa place. Parfois Sam lui fait aussi faux bon, ou fait de petits arrangements avec d'autres. Alors Stejar dit

Ça ne m'intéresse pas ce qu'il fait avec lui, s'il a de l'argent c'est son problème, moi j'ai fait des conneries, j'ai fait des trucs moches, il ne faut jamais faire confiance complètement, il faut toujours rester sur ses gardes.

Ils parlent souvent de ses endroits de planque, régulièrement il donne des tuyaux pour se cacher à la fille si jamais, comment couper une chaîne et remettre un anneau qui se visse et qui ne se voit pas, comment parfois dormir dans les cabanons des centres commerciaux ou des jardins familiaux

Le truc tu vois si ça t'arrive une fois, c'est que tu dois être discret, tu dois partir le matin et qu'on ne remarque pas que tu es passé, **c'est un job à temps plein**, *bein ouais à chaque endroit où tu passes, tu fais un tour, tu*

regardes les pourtours, moi ça fait deux ans que je suis dans ma piaule, je suis tranquille, mais tu sais que tu peux te retrouver un matin et tout est démoli et qu'on a viré tes affaires cachées.

Le 23 décembre, il lui fait une petite tape sur l'épaule alors qu'elle discute avec Alga dans le Lieu, c'est une tape amicale et douce, ce geste étonne la fille alors que Sam s'est toujours montré bourru. Elle le rejoint à l'angle du centre commercial ensuite et lui dit qu'elle avait apporté des biscuits de Noël pour lui et Stejar, il dit

Moi je mange pas de sucre et le gros est pas là. Je préfère ne pas les prendre, je sais pas quand je vais le voir. Ce matin au Lieu, t'as vu c'est l'enfer, ça change tout le temps, c'est mal organisé, ***tout a changé en un mois, le personnel d'accueil, le café, les tickets, les Securitas, énorme****. Comment tu veux faire comme ça, t'arrive* ***y'a plus rien de ce à quoi tu t'attendais****, même dans un lieu qui est censé nous accueillir. Et la responsable hyper stressée qui stresse tout le monde, elle sait rendre l'ambiance électrique.*

Ils rient.

Elle vient souvent les rejoindre à l'angle du centre commercial, février 2023.

Avec Stejar que j'attends encore, je crois qu'on joue au chat et à la souris les deux, ***on est toujours en train de s'attendre quelque part, en train de se chercher, c'est notre journée, on la passe à s'attendre****, à se trouver, à se rechercher, à se retrouver, à attendre que la journée passe pour recommencer.* Ils rient.

C'est le mois de février, il fait très froid, il y a le groupe des habitués à l'angle du centre commercial, Sam a beaucoup picolé, il est complètement désinhibé

Ah ce que j'ai envie de rigoler avec Nicole aujourd'hui. Elle est cool, je suis content. – il dit plein de gros mots, il hurle dans la rue – *ferme ta gueule, connard, fils de pute, je t'emmerde.*

- *C'est presque une chanson* elle dit.

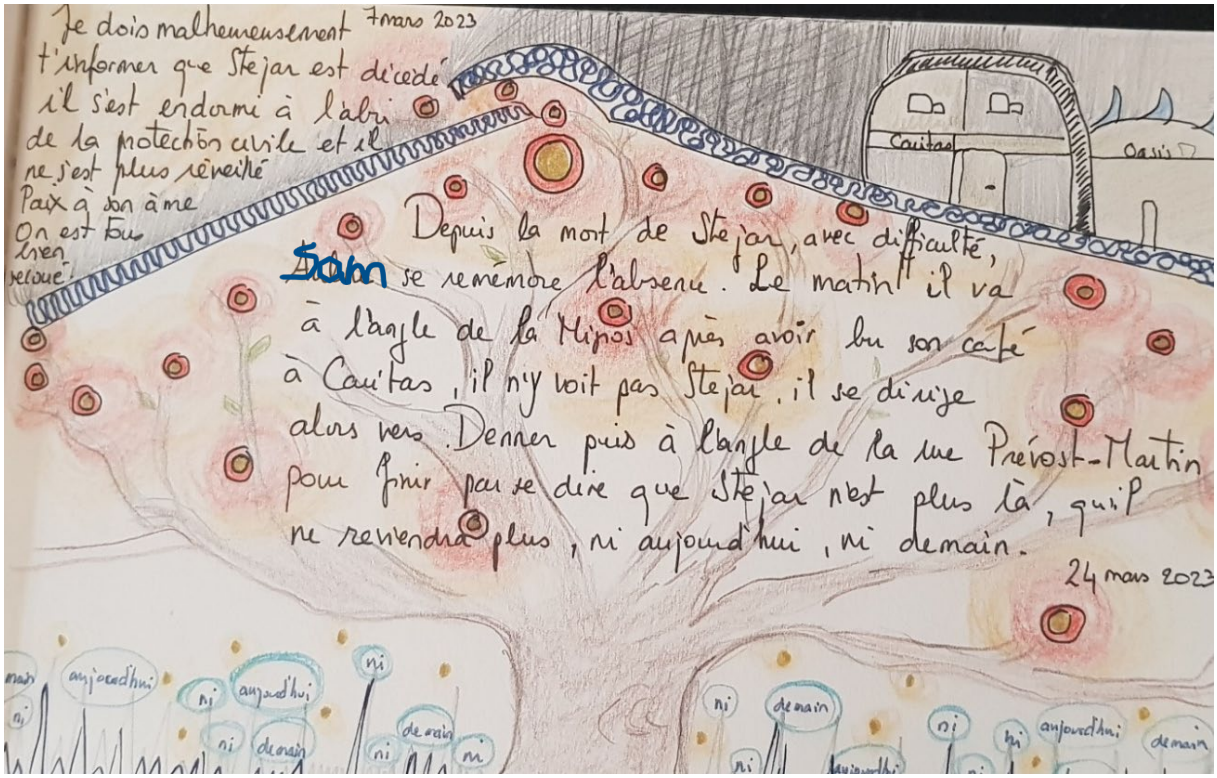
Faiz le gronde *Comment tu peux dire des trucs pareils devant une femme on n'insulte pas devant les femmes, c'est sacré une femme, c'est nos mères, nos sœurs.*

La fille lui dit *T'inquiète pas, je le connais, il a trop bu, je lui pardonne.*

Et puis dans la suite de l'histoire il y a la mort de Stejar. Sam ne veut pas venir au recueillement que le Lieu organise en sa mémoire.

Ils ont fait n'importe quoi, il a dû revenir à l'abri tout ça à cause d'un morceau de pain, ***je préfère garder un bon souvenir de lui, je l'ai quitté samedi après s'être torché la gueule.*** *Là on vient de passer une semaine à picoler, à se faire des bitures comme jamais en mémoire de notre pote, peut-être au fond qu'on aurait mieux fait de profiter de ça pour arrêter de boire plutôt que de se torcher.* Un gars arrive, Sam dit – *ah lui il cherche la merde, l'autre jour il a commencé à nous insulter, il était bourré, il vient s'excuser. Ici y'en a plein qui viennent déverser leur merde, leurs insultes gratuitement, ils savent même pas pourquoi, ils cherchent des embrouilles.*

Stejar me manque, ***c'est un manque, un vrai manque.*** *L'autre jour je suis passé vers le centre commercial, je me suis dit il est pas là, après je suis allé voir vers le tunnel, il était pas là, c'est après que je me suis dit, mais t'es con, il est pas là Stejar et* ***j'ai réalisé, on se voyait chaque jour, on partageait la thune, la bouffe, on regardait des trucs ensemble, des conneries, tiktok, on se connaissait bien.***



- *Viens lundi au Lieu, je vais lire un petit texte pour Stejar.*

Sam à M

- *Oh là là alors là tu n'as pas fini de l'entendre, dès qu'elle parle, elle parle, elle parle. Non je viendrai pas.*

Depuis que le gros est mort, il ne trouve plus vraiment d'alliance. Elle le revoit sur le banc vers le coin du centre, mais jamais plus il ne s'y tient debout, il a changé de petit repère. Parfois sur la place elle le croise, il converse avec d'autres hommes dans la même situation que lui, il partage encore des bières, mais ce sont à chaque fois d'autres visages. Elle le salue lorsqu'elle passe à vélo, il lève la main avec un sourire. C'est plus pareil.

11.1. Perdre ce(lui) qui nous attendait

Le fonctionnement en duo est très fréquent parmi les personnes sans habiter pérenne, il soude un partenariat amical, compose une alliance qui renforce les assises vitales malgré l'inhospitalité rencontrée dans la ville. Sans pourtant réellement vivre ensemble – chacun possèdes ses propres cachettes et plans – la cohabitation entre Stejar et Sam durant la journée, offre de multiples réassurances, notamment par la capacité de s'échanger ou de mettre en commun et ce de manière privilégiée, toute une série de biens reçus ; mais aussi d'occuper l'espace conjointement, et d'y forger des habitudes partagées. Si l'habitude, on l'a déjà vu, concourt à maintenir des repères

stabilisés dans un temps et un espace morcelés, et dès lors une certaine mise en cohérence identitaire malgré les aléas et le peu de garantie qu'offrent ces espaces toujours soumis à l'inattendu, la possibilité donnée à *partager* ces habitudes, consolident encore ce sentiment. Notamment par le fait que l'on sait que l'autre est, d'une certaine manière, garant de sa propre maintenue dans le temps, il l'attend, l'appelle, le réprimande, râle, se plaint, partage ses déboires ou ses découvertes, manifeste sa jalousie, échange ce qu'il vient de recevoir. En ce sens, grâce à l'autre, au fait de se sentir *attendu par lui*, et de provoquer des réactions plus ou moins heureuses, se dessine une temporalité bien davantage soutenue que si la vie ne devait que se dérouler dans un « se contenter de parler aux arbres et aux oiseaux » comme le partageait Aloa, ce qui de toute évidence, ne compose pas la même robustesse des attaches. Cela rappelle ce qu'Olivier disait également. Jusqu'alors soumis à une grande incertitude, il n'avait pas le temps ni l'espace de penser à ses conditions de vie propres, de se projeter dans le futur, ni de ressentir le poids de l'isolement ; occupé à temporiser l'incertitude dans laquelle ses jours se poursuivaient. Sa stabilisation dans un petit appartement, met alors en exergue de manière particulièrement intense, sa solitude et tout ce qu'elle vient laisser affleurer, l'angoisse de perdre les éléments matériels qui lui procurent durée, l'ennui, le silence qu'il meuble par des vidéos et ce malgré ce qui le tient par ailleurs en équilibre, à savoir sa pleine vocation aux textes en toutes les langues originales qu'il traduit. Des espaces d'interprétation dans lesquels et par lesquels il garde un temps à portée d'horizon, mettant également en réserve, l'ordonnant sur des listes, *ce qui lui* reste encore à lire.

La perte de Stejar pour Sam, marque un réel *tournant de vie*, qui réitère, mais cette fois dans le seul rapport au proche auquel il avait pu se réattacher (après une séparation puis une longue vie dans la rue) la perte de toute assise, une épreuve radicale. Alors qu'il manifeste déjà une plainte permanente envers les dispositifs d'accueil, qui ne sont *vraiment plus comme avant*, dénués de tout esprit de convivialité et dans lesquels il *ne se reconnaît plus* (il rappelle à ce titre comment au Lieu, il y a dix ans, il était encore possible de cuire la viande au domicile des personnes qui en bénéficiaient et de l'apporter à tour de rôle, de manger avec une bouteille de vin par table, et sur une base de confiance, de donner le ticket de courses aux responsables pour remboursement), surgit la disparition de la personne qui l'attachait encore au monde, au temps, à laquelle il *s'agrippait* dans un monde par ailleurs, fait de dénuement et de *condamnations* perpétuées. Les constats qu'il dresse face aux institutions montrent aussi à quel point la logique sécuritaire, de prévention des risques a envahi le discours des espaces d'accueil où il s'agit surtout de convenir aux dictats de la cohésion sociale, de *prévenir* les risques de violence, de *prévenir* les risques de comorbidité, de *contenir* les foyers de deals, de *réprimander* ou sanctionner les comportements déviants, de *restreindre* les plaisirs (du gras, du café, du sucre, de la viande, de l'alcool, par une logique de *préservation* de la santé) de *réhabiliter* les personnes usagères à une certaine *maintenue de soi* voire un *remise en capacitation* accordée à l'échelle publique.

> Le recours à la parole, comme élément moteur de l'accueil bas-seuil, imprègne progressivement les accueillis des *bonnes* manières de se maintenir en public et enseigne peu à peu à 'exposer en détail la nature de ses difficultés, sans agressivité et avec clarté'. Ainsi les personnes fréquentant le lieu, sont lentement initiées à ne pas laisser effuser leur colère, leur violence, sont invitées à déposer une parole dans les lieux spécifiques créés à cet effet (tel le groupe de parole). En cela, on peut imaginer que l'espace, bien que présenté *libre*, reste une sorte *d'amortisseur* des frustrations, qui régule et contient, et en cela permet d'amoindrir les possibles éclatements, significatifs d'injustices et d'inégalités objectives, susceptibles d'exploser dans la rue. Elle fait office de rempart et d'inculcation de

modération et en ce sens, entre tout à fait dans les objectifs prévus au niveau politique de «cohésion sociale »[874].

Cohésion sociale dont on ne peut évincer l'aspect d'arrière-scène, « les valeurs d'humanité engagées pour établir les liens, comme prendre soin, apporter une protection, accompagner doivent coexister avec des fonctions de gestion des situations de nettoyage de l'espace public et de contrôle voire de répression des individus »[875].

Depuis la disparition brusque de Stejar, Sam peine à rétablir des repères, il revisite les lieux vécus à deux, réitère les parcours, cherche encore parmi eux la présence de son ami, puis finit par réaliser son absence et le manque que cela l'oblige à vivre. Il erre alors dans un temps et un espace dénués d'attaches, tente timidement de retrouver quelques partenaires de temps partagés en investissant de nouveaux espaces, le banc devant le centre commercial par exemple. Ces redirections affectives très labiles, le fragilisent grandement, car en perdant Stejar, il perd non seulement un familier dont il *attendait chaque jour le contact*, mais il doit également renoncer aux espaces occupés avec lui, à *attendre que la journée passe* en étant *retenus* par toute une série de stimulations spontanées (des passants, des voisins, des potes, du mouvement de la rue, etc.) qui dès lors, nous le verrons peu après, se voient désertés par tout le groupe d'habitués.

[874] Peccoud, N. (2019). *Accueillir en institutions bas-seuil. Une hospitalité nomade.* Mater, UNIGE, p.170.
[875] Levy-Vroelant, C. (2015). Les premières lignes face à leurs « publics vulnérables ». Les contradictions de l'intervention sociale de proximité. In M-H. Soulet. (Ed), *Les nouveaux visages du travail social.* (pp.123-143). Fribourg : Academic Press Fribourg. p.138.

Attendre de trouver refuge. Le protagoniste : Robin.

Ils se connaissent depuis bien longtemps, dans le quartier elle passe souvent converser avec lui et ce bien avant la thèse, car ça fait quinze ans qu'il vient quotidiennement devant le centre. Depuis, il a aménagé quelque peu son « espace d'attente », s'assurant « d'un entourage afin que les choses s'y fassent d'elles-mêmes comme chez soi, apprêtées et laissées à portée de main » * : sa chaise qu'il laisse là même en son absence, son petit muret sur lequel il pose sa radio et quelques mouchoirs, le devant à ses pieds où il dispose son sac à dos noir, et juste derrière la chaise où il glisse les bières et autres présents apportés par ceux et celles qui le connaissent afin qu'ils ne soient pas directement visibles. Alors qu'il occupait depuis longtemps un local d'une institution étatique dans le quartier, dans laquelle il avait trouvé *un refuge* fait de petits aménagements à l'amiable, de négociations peu officialisées, de « yeux fermés » et de protections diffuses – il était même parvenu à distribuer des petites aides rémunérées aux personnes âgées fréquentant le foyer de jour d'à côté : porter ou faire leurs courses, réparer un objet cassé, changer une ampoule – il se fait progressivement exclure de ce territoire hospitalier conquis où il se sentait, la journée, chez lui. Car les nuits sont faites de cages d'escaliers, de brefs séjours en institution où *ça finit toujours par craquer*, d'hôpital car sa santé est par ailleurs fragile (diabète, hypertension, épilepsie). Sur *son canapé*, il pouvait venir dormir un peu, retrouver dans l'armoire les affaires laissées, se faire sa piqure d'insuline et participer aux mouvements du collectif estudiantin. Peu à peu tout ce petit monde est mis à mal, attaqué, poursuivi ; on le flique, lui dit de déguerpir, sans possibilité de faire entendre sa voix, de trouver un compromis, le reste alors inévitablement, se désagrège. Son humeur est plus agressive, il tombe, se fait insistant, subit une attaque à l'extérieur, ne tient plus debout puis, s'efface progressivement de l'espace public et de cette cachette. Il devient une ombre, disparue, qui rejoint celles de tous les autres qu'il a vu s'effacer, il dit qu'*on perd rien pour attendre,* car eux, ce sont les ombres qu'on ne veut pas voir, qui flottent, les *ombres des disparus*, même si le poids des fantômes de la rue, à l'échelle politique, on le sait, est toujours relativement futile.

Thévenot, L. (2006). *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement.* La Découverte, p. 26.

12. Robin et les chaises tournantes

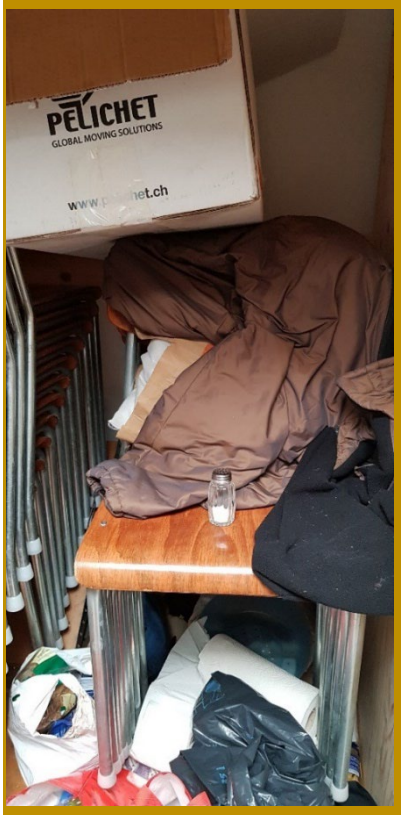
22 novembre 2021. 7h15 dépôt du vélo à la Hets comme d'habitude. De plus en plus de peine à me motiver pour me lever. Je passe par le Passage, un homme dort toujours dans le même coin, il a déposé ses chaussures à côté de lui et a sa tête enfouie dans son sac de couchage bleu, le foyer de jour est ouvert. Juste de l'autre côté du mur, un son puissant de radio, comme un téléjournal, je découvre Robin sur une chaise la casquette enfoncée sur son visage et le regard vers son téléphone, il regarde son émission, il ne me voit pas, je presse le pas pour ne pas m'arrêter car je suis déjà en retard. Le volume est intense, l'homme à côté ne semble pas se réveiller. Etrange, la radio est à donf. Je passe et file au Lieu.

Tout s'est mal passé au Lieu, j'ai été exclu de la cuisine car j'avais oublié une barquette de viande hachée dans le frigo. Mes journées se passent ici devant le centre commercial où je connais pratiquement tout le quartier, je dors dans les cages d'escaliers alentours. J'ai appris à observer de loin les personnes qui font leurs codes, mais je fais rien de mal, j'ai juste besoin de dormir au chaud. Avant d'aller dormir, on est plusieurs à rester dans le couloir vers le magasin de fringues car on chope le Wifi, paraît que cela fait du bruit, les voisins se plaignent, un voisin une fois nous a lancé des piles en nous disant de dégager.

Quand les gens passent devant le centre commercial, il lève l'index et le petit doigt, ça veut dire ROCK, certains lui répondent par le V de victoire. Il dit que tout est une *question de doigté*, avant il saluait les gens avec le majeur levé – trou du cul – ça ne marchait pas pareil. Ça fait 20 ans qu'il habite le quartier, beaucoup de gens lui amènent des choses, il a son sac à dos rempli de bières, de chocolat, de fromage et de pain. Il a aussi un petit matériel d'aiguisage qui lui permet d'aiguiser sa petite hache qui lui sert à couper ce qu'il trouve*, mais pas des têtes*, il rassure. Un monsieur lui a amené des clopes, il demande à la fille d'aller lui chercher un médicament pour les jambes lourdes, mais le médicament n'existe qu'en France, elle lui achète du pain et du fromage. Il reste là toute l'après-midi, en mettant de la musique assez fort, ça ressemble à une radio locale, du Pink Floyd peut-être, il dit que ça lui rappelle des souvenirs, son adolescence, le *bon vrai rock*. Il s'approprie l'espace, les personnes viennent le saluer, danser parfois, discuter. Il reste sur sa chaise, une autre chaise est installée juste à côté avec des masques et du désinfectant qu'il distribue aux passants s'ils le souhaitent avant d'entrer dans le supermarché. Il se souvient des moments où son corps pouvait bouger facilement. Il parle du temps, il dit *le temps est très subjectif*. Il dit qu'il ***attend longtemps,*** il dit aussi qu'il fait exactement l'inverse de la femme rom qui mendie de l'argent juste à côté de lui.

> *Elle a le cul trois fois plus gros que moi et elle dit qu'elle a faim,* **moi j'occupe un petit coin, je mets de la musique et je salue les gens, moi je ne demande rien, je connais tout le monde ici***, ça fait vingt ans que les gens me croisent. Pour dormir je me débrouille, alors c'est vrai dans les cages d'escaliers, on ne dort pas profondément, on reste sur le qui-vive, je récupère ensuite la journée dans une salle publique où je vais chaque jour. Il* **y avait un canapé tout moelleux où je pouvais pioncer***, mais ils l'ont enlevé,* **ils ont viré mon canapé***, c'est juste parce qu'ils le trouvaient trop vieux. Moi c'est là que je venais me reposer, car je ne vais jamais manger dans les lieux d'accueil, on me donne de la bouffe, des clopes et j'ai besoin de médicaments pour les jambes surtout. Là-bas derrière le canapé je pouvais aussi laisser quelques affaires, c'était une planque tranquille, personne me faisait chier, je faisais chier personne.*









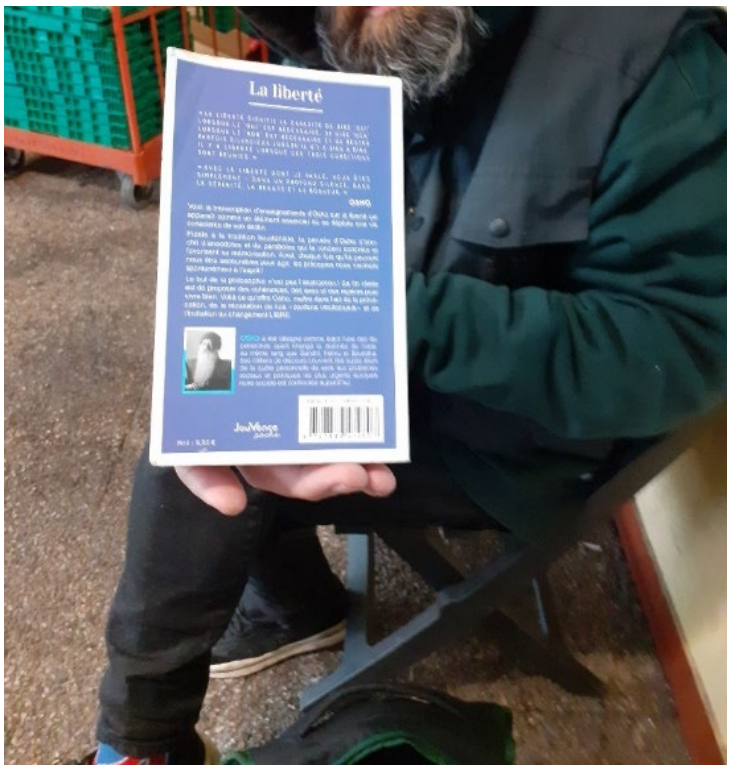
Il pouvait entreposer quelques affaires, le local était utilisé durant la journée par des étudiant-es mais la cohabitation semblait possible. Malgré quelques plaintes, relativement rares, des arrangements pouvaient être trouvés à l'amiable et puis d'autres au contraire aimaient bien ces *territoires* partagés découvrant par là-même des coexistences et des usages diversifiés d'un même espace. Parfois il rangeait un peu lorsque les plaintes étaient fortes, il *foutait tout derrière et on en parlait plus.* C'était un local peu utilisé par les étudiant-es, servant surtout à entreposer du matériel oublié, des chaises, des cartons.



Je le connais depuis de nombreuses années, je l'ai croisé dans le quartier, devant le centre, vers l'école où je travaille, on a souvent parlé de sa situation un peu à la volée. Après avoir longuement discuté une matinée dans le local qu'il occupe où il me raconte ses débuts à Genève dans les squats, la vie communautaire souvent conflictuelle après quelques années, les dérives, la drogue, les flambées et les coups de tête, le difficile retour à *une vie normale.*

*N*ous partageons le café, c'est un moment très calme qui diffère des passages bruyants devant le centre commercial et qui sans doute invite à la confidence. Robin parle beaucoup, ses souvenirs surgissent et il semble avoir plaisir à les convoquer ici, vers *son canapé* confortable auquel il a donné son nom. Certain-es étudiant-es s'étaient parfois plaints de l'odeur ou avaient été surpris par l'occupation de leur espace par *un intrus*, mais au fil du temps, et souvent par explication de la situation par les ancien-nes de l'école qui temporisaient le trouble – notamment car en tant que futur-es professionnel-les du social, iels faisaient valoir une certaine tolérance à la différence, c'est d'ailleurs ce qui avait justifié sa venue dans *ce* lieu spécifique – et familiarisation avec lui ; la cohabitation se trouvait être plutôt sereine.





On parle d'écriture car il me montre un livre qu'il aime particulièrement qu'un étudiant lui a offert. Sa liberté, il *y tient plus que tout.*

En continuant notre conversation, l'étalant sur toute la matinée avec des biscuits, plusieurs cafés, je lui propose de lui écrire quelque chose qui lui ferait bien plaisir, qui parlerait d'un *truc important pour lui.* Il me demande un texte sur « le refuge ».

Quand je le lui apporte le 13 septembre, il est pêté, il a déjà beaucoup bu, son corps vacille malgré la chaise et l'air frais devant le centre commercial, sa parole est un méli-mélo parfois inintelligible, il rit beaucoup, il lit le texte à moitié mais il veut absolument le lire *en ma présence* et il dit *ah mais j'ai pris ça comme une déclaration* (merde), il rit, failli tomber de sa chaise, dit à la fille que *c'est chouette.*

> Je traîne, je rêve, je m'assoupis, je m'éloigne, je m'adresse à toi le refuge, toi aux étroites parois qui donnent au corps un possible appui. Ne pas sentir glisser, retenir les galets humides du bord du lac qui emportent les images auxquelles je tiens à mesure de l'hiver qui s'agrandit. [876]

Robin est totalement ivre. Il est joyeux aussi, il dit *merci c'est cool. C'est cool d'être amoureux de moi.*

Mais c'était pas tout à fait mon intention….

Fin mai Robin disparaît, le concierge de l'école me dit qu'il a dû l'emmener à l'hôpital, qu'il a fait une crise d'épilepsie. Je le revois quelques jours plus tard devant le square tout proche du centre commercial, il est en chaise roulante, il s'est apparemment fait planter et s'est cassé la hanche, il revient dans le quartier malgré tout, ici c'est *son quartier,* c'est là qu'il finit toujours par revenir.

Progressivement je dois esquiver le devant du centre commercial, j'effectue toute une série de détours pour ne pas le croiser, car dans le groupe Stejar, Sam, Alga, ils n'aiment pas Robin, il y a déjà eu de nombreuses rixes pour des petites histoires de territoire, des anciens souvenirs des squats qui ressurgissent, je dois un peu *choisir mon camp*, habilement tenter de me distancier légèrement, d'autant qu'il a eu quelques problèmes à l'école, il y est progressivement de plus en plus le mal venu, et il commence à me prendre à témoin de ses inconforts. J'accueille sa plainte, mais la situation me met peu à peu dans une position délicate, envers l'école, envers le groupe habitué devant l'angle du centre commercial. Parfois je lui amène quelques clopes, mais je n'engage plus de longues conversations. Je sens cette détestable nécessité à devoir progressivement quitter ce registre familier, le faire redevenir presque étranger, l'éloigner de la petite assemblée amicale pour éviter les confusions. A l'école ça sent le roussi, je suis dans une position précaire et comment expliquer à la direction sans passer non plus comme une défenseuse de la cause SDF qui s'oppose à la bonne pensée du contrôle et de la tranquillité des lieux d'enseignement, la complexité des situations et les possibles ajustements en fonction des histoires particulières. Le départ de l'ancien concierge qui le protégeait et faisait tampon avec la direction a désagrégé ce petit écosystème qui tenait déjà fragilement en équilibre, il y avait jusqu'alors une certaine tolérance institutionnelle et une occupation assez discrète de sa part. Sa situation de santé se péjorant ont aussi provoqué des enjeux de territoires au sein de la salle commune de l'école. Certain-es étudiant-es disent plus régulièrement que *ça pue*, qu'il y a de la *pisse sur le canapé*, d'autres le défendent, mais depuis qu'on le chasse plus formellement – le nouveau concierge ne le défend plus comme l'ancien, certains professionnel-les se sont mis à l'évincer en justifiant les risques encourus : *on peut pas le laisser ici, c'est une école c'est pas un abri, si il y a quoique ce soit comme problème, un accident, qui sera responsable, hein ?* – il s'est braqué et devient de plus en plus agressif. Et puis comme c'est le centre commercial de mon quartier, j'ai besoin de parfois mettre au loin cette disponibilité que le travail de thèse engage, j'ai envie d'y entrer avec mes écouteurs dans les oreilles, d'aller acheter un pain et un morceau de fromage sans me sentir obligée d'en acheter aussi pour la communauté qui m'attend juste devant, d'autant que mes fins de mois ne sont pas mirobolantes non plus, parfois ça fait monter de la colère. Ils ont tous l'impression de croire que parce que je travaille comme une dingue, c'est normal

[876] Extrait de texte adressé « Le refuge »

que je les fournisse d'un peu de tout. Parfois je me sens comme cernée, j'aimerais prendre l'avion ou le train, faire un long voyage, devenir autre, couper ce quotidien où s'enchevêtrent sans discontinuer terrain-quotidien, thèse-famille, habitat-quartier d'immersion. Cette proximité permanente pèse, pèse dans le corps, pèse de partout, à saturation, encore une fois.

Il reste encore souvent devant le centre commercial mais…de moins en moins souvent, il est régulièrement hospitalisé, a fait plusieurs crises d'épilepsie, sa santé se détériore. Lorsque Stejar, est mort, il se joint au petit groupe rassemblé qui parle de lui, de sa mort au Lieu. La discussion est apaisée, il ne revient pas sur la pseudo déclaration d'amour.

> ***Nique ta mère, l'abri PC, moi je dors dans la rue, pour rien au monde je foutrai les pieds dans leur putain d'abri.*** *Mais* **ma vie a changé depuis que le concierge est parti,** *maintenant la dirlo ne comprend pas que c'est* **ma bulle d'oxygène.** *Je m'étais rapproché de cette école il y a dix ans, car je me disais que les* **travailleurs sociaux eux n'avaient pas encore biffé la case des affects,** *ils n'auront pas juste mis les croix dans des petites cases déjà faites, j'y avais trouvé* **un espace hospitalier.** *J'avais l'impression que c'était là que j'allais peut-être* **intéresser des gens,** *je me suis rendu compte que* **les étudiants étaient preneurs, certains m'invitaient aux apéros, me demandaient des entretiens, je fais partie des archives de l'école.** *Je connais tout le monde, les étudiants me disent souvent de rester, ça se passait bien. Parfois j'attends après minuit que les Securitas aient fait leur tournée, maintenant ils passent de plus en plus tard, alors je dois souvent dormir dehors. Et depuis qu'ils ont fermé les grilles de toute manière, niet. Je trouve* **bizarre que dernièrement toute l'attention s'est focalisée sur moi, on m'a comme soudainement considéré comme étranger** *alors que jusqu'alors on m'avait laissé m'installer, je ne comprends pas pourquoi, ce qui les a piqués. Mon* **boulot c'est de rester devant le centre commercial et de gagner du fric,** *parfois même j'en donnais à des étudiants si j'en avais gagné plus l'après-midi.* **On m'a même pas demandé mon avis, on n'est même pas venu discuter, on m'a juste dit raus** *! Ils se sont* **acharnés,** *même le week-end ils venaient me chasser. D'un coup j'ai été écarté alors que je suis là depuis bien avant tout le monde. Les espaces sont de plus en plus sécurisés ils ont mis* **des portails automatiques, des portes fermées sous le tunnel,** *tu sais je suis devant le centre ici depuis dix ans, si tu veux passer un de ces 4* **on pourra refaire un peu d'exercice rhétorique,** *je me souviens du texte que tu m'as écrit. Et si je suis pas là,* **je laisse ma chaise t'as qu'à t'asseoir.**

Sous le passage, assis avec ses écouteurs, ils parlent encore et encore des absences, des vides, des souvenirs qui hantent, surtout après la mort de Stejar, ils se recroisent.

Stejar est mort, qui va le suivre sur la liste, nous sommes l'ombre des disparus, nous les gens de la rue. C'est dur, le fait que Stejar est mort, ça pèse, j'en ai vu disparaître des gens, ça épuise, ça commence à peser tous ces gens qui partent. Mais nous on est l'ombre, pour tous ceux qui passent, on montre ce que personne ne veut voir, l'ombre des disparus.



Nous avons conservé régulièrement des bribes de conversations, les choses se sont apaisées, la direction a changé, le malaise s'est progressivement calmé, il a retrouvé peu à peu une place discrète dans l'école, les étudiant-es le soutiennent mais sa santé s'est dégradée encore, après ses crises d'épilepsie, les séjours à l'hôpital de plus en plus fréquents, il vient de temps en temps, ici, malgré tout, c'est *son refuge*.



Les objets attachés, y signent une présence-absence au fil des jours ; devant le centre commercial où il y laisse sa chaise, est signifié un espace approprié, le cône marquant bien une place réservée.



Nous sommes les ombres des disparus. Nous sommes les ombres des disparus. Nous sommes les ombres des disparus.

L'attente mélancolique. Le protagoniste : Stejar

Il l'avait avertie, la poésie *ça atteint le fond du cœur.*

Venir *au bureau*, c'est-à-dire à l'angle de la rue, c'est un peu une manière paradoxale de *défier la routine*. À la fois y siéger, c'est occuper l'espace, y être attendu, savoir en toute confiance qu'on y retrouvera des personnes connues. Mais c'est aussi voir passer les gens, se laisser surprendre, vivre des événements inattendus, sentir les images qui défilent, se saisir parfois du regard passant, l'éveiller.

Lorsqu'elle lui avait écrit « La jungle des mélancolies », là où la ville de béton pourrait néanmoins laisser émerger des qualités sensibles, elle ne savait encore pas que cet ours-là serait un être qui bouleverserait sa vie. Le jour où revenant à son école, elle avait senti son odeur la poursuivre – ce drôle de mélange de poussière, de transpiration, de fumée, un parfum gras qui rappelle le cambouis – lui remémorant à ce moment précis son grand-père à elle, elle avait compris qu'il était devenu *un* proche. Ils s'attendraient l'un l'autre, se soutiendraient, il la protégerait, se raconteraient leur rêve et leur désillusion. C'est lui qui l'avait intégré au grand groupe, attaché qu'il était à perpétuer une certaine fierté à accomplir ses « devoirs » la considérant comme son entourage, elle devenait alors comme *une petite* qu'il aurait à protéger. Le ressenti d'une « supériorité de 'l'honnête homme' qui donne sens à sa vie » [*], alors que sa vie jusqu'alors lui avait plutôt retiré cette confiance et cet « honneur » (*op.cit.*., p.215) par subordination s'avisait être une ressource non négligeable dans la capacité de rouvrir un devenir. Ils échangeraient toute une série de biens – une « occasion d'échanger des marques de confiance de personne à personne » (*op.cit.*., p. 212). Elle lui amènerait du lard, du vin, du pain, il lui offrirait des présents pour lui dire qu'il l'aimait bien. Et puis un jour il lui écrirait aussi, alors qu'il avait partagé plusieurs fois à quel point c'était douloureux quand *les mots ne venaient pas comme il le souhaitait, que les remords et les regrets prenaient le dessus.* Il lui disait que sa vie avait changé, qu'il avait retrouvé l'espoir car sa faiblesse – c'est comme ça qu'il l'appelait – l'avait regardé, pour une fois, un peu autrement. Et puis la jungle, les feuilles qu'il souhaitait devenir un jour de printemps, s'était étouffée sous le bruit des moteurs. Il était parti, une nuit. Tout le monde disait qu'on pouvait s'y attendre, *un clodo ça meurt jeune*, et pourtant elle ne cessait de se dire que la mort, même guettant, n'est jamais vraiment attendue. Elle avait perdu son poète roumain et son terrain de thèse alors se terminait. Là.

*Thévenot, L. & Boltanski, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur.* Gallimard, p. 220

11 novembre 2021.

Je croise Stejar alors que j'allais faire des courses au centre. Je lui demande comment il va, il n'est pas très en forme, je trouve en effet qu'il a l'air triste. Il est 10h30 il en est à sa troisième bière, je lui demande s'il est bourré, il me dit non, c'est seulement la troisième bière. Il m'offre du chocolat (il en a 10 plaques dans son sac), il me dit si tu ne le manges pas tu peux l'offrir. Je lui dis que je suis passée l'autre jour, qu'il dormait debout, que je l'ai regardé un moment en silence puis que je suis allé lui acheter un café, mais que lorsque je suis arrivée il était parti. Il dit oui dormir dormir, j'attends que le soir pour dormir, j'attends les bières et le soir, toujours attendre, attendre, attendre, mais attendre quoi ? Je lui demande s'il n'attend que le soir et la bière, il me dit oui et de l'argent pour acheter une bière et surtout une jolie fille, c'est ça qui changerait un peu ma vie, c'est ça qui changerait. Et puis j'attends que tout explose, c'est des chercheurs du CERN qui ont dit, une immense explosion. Toujours tout seul, tout seul. J. vient vers nous il est complètement saoul, il commence à crier, il veut taper. Quand il part je lui demande, mais tu n'as jamais peur, il dit non de moi seulement, de devenir fou. Il dit encore toujours seul, je lui dis mais il y a tonton Sam, alors d'accord ce n'est ni une bière, ni une jolie fille mais c'est un ami. Il dit oui en rigolant, c'est déjà ça.

13. Stejar, *Mon* poète roumain

La première fois qu'elle l'avait croisé c'était en sortant de l'hôtel où lui avait donné rendez-vous un aumônier qu'elle côtoyait dans son lieu de bénévolat du samedi. Il voulait lui montrer un peu son travail, comment il s'y prenait pour approcher les « gars de la rue », l'hôtel, les salles de repas, les espaces communs, tout ce qui avait été transformé pour accueillir « des personnes dans le besoin », en dehors des touristes depuis la pandémie. Elle attendait l'aumônier depuis plus d'une heure, en se disant qu'il l'avait probablement oubliée, elle trainait un peu dans les parages et observait depuis l'extérieur ce bâtiment ancien dédié initialement à l'accueil des femmes précarisées dans les années 1930.

Ils s'étaient regardés pendant plusieurs minutes semblant tous deux un peu gênés par cette position presque de face à face, mais entre inconnus, dans un espace public. Lui restant longuement sur l'escalier en face de l'hôtel, elle debout, sans véritable activité si ce n'est celle … d'attendre. Puis, elle avait fini par s'approcher sentant l'inconfort grossir, il buvait son café sur les marches en face de l'entrée, juste dans un petit rayon du soleil au matin. La ruelle montante dans l'ancien périmètre de la ville, était calme, un ou deux passants tout au plus avaient traversé l'espace qui les séparait. Elle avait tout de suite été frappée par ses mains boudineuses qui parvenaient à rouler des clopes avec une petite machine qui faisait le même son que les surfaces sur lesquelles on dessine enfants. Ce rectangle en plastique, sous lequel il y a du sable où il suffit d'actionner une petite poignée qui fait le même son clic, clac, d'avant en arrière pour que le dessin s'efface. Il venait de rouler sa clope et elle lui avait dit *bonjour, vous habitez ici, vous connaissez par hasard Bob ? je l'attends depuis vraiment longtemps*. Il lui avait répondu un truc qu'elle n'avait pas compris et elle s'était dit, ah sûrement qu'il ne parle pas français. Elle avait souri un peu gênée, avait balbutié une minuscule réponse qui marquait bien le fait qu'elle ne savait pas trop quoi ajouter, et puis miraculeusement Bob était arrivé en s'excusant à peine du retard. Ils s'étaient juste encore souris et puis elle avait suivi l'aumônier dans l'hôtel.

Elle l'avait recroisé ensuite dans le quartier, ils s'étaient reconnus, elle s'était sentie vraiment gênée d'avoir pensé qu'il ne pipait pas un mot de français alors qu'avec un peu d'habitude, elle comprenait parfaitement ce qu'il disait et que *contre toute attente,* dans l'idée réductrice qu'elle s'en était faite, elle était de plus en plus impressionnée par les questions que Stejar se posait, lui posait, posait. Il l'avait

interpellée le premier autour de la poésie, ses mots avaient la couleur des traces du roumain, une langue qui ajoute au français des tonalités plus douces, plus lentes, car les r sont roulés. On n'entendra pas à l'écrit ce particulier chant, malheureusement. Progressivement il lui avait confirmé l'importance des mots, du soin des mots, du temps des mots, dans cette affaire complexe dans laquelle elle s'était embarquée.

Les épreuves de chaque jour, c'est la routine pour nous, il faut juste réussir à **rire ensemble parfois***, ça change, ça permet de tenir un peu plus loin, ça nous permet de vivre et pas seulement de survivre. Fais attention car la poésie me permet d'atteindre le* **fond de ton cœur.**

Ils se retrouvent régulièrement au coin du centre commercial, avec Sam ils disent qu'ils sont les douaniers du lieu, ils viennent car ici

> ***On est tranquilles, on a la poubelle à côté pour mettre nos mégots****. J'ai dormi longtemps dehors dans le tunnel vers où tu travailles, j'aimais bien car j'étais* **à côté de la police***, au moins j'étais en sécurité, je pouvais me faire à manger, tu* **sais comment on cuit le cochon***, c'est tellement meilleur que la bouffe du social, maintenant ils veulent même faire des* **menus végan.** *Alors, tu mets le pied dans de l'eau avec de l'ail, du poivre, du sel et* **tu laisses cuire durant des heures** *jusqu'à ce que la viande se détache et à ce moment on le met dans un bol on le laisse refroidir ça crée de la gélatine et ça donne quelque chose comme un délice,* **on n'a plus d'odeurs dans les lieux, c'est pas bon ça n'a pas de goût***. Ici on reçoit parfois un peu d'argent, on partage, on va s'acheter des bières à côté, on regarde les filles passer, les gens du quartier qu'on connaît depuis longtemps. Ici tu vois,* **c'est oublier la routine de la vie***, je viens ici je ne sais pas vraiment ce qui va m'arriver, je ne sais pas si je vais parler à des gens ici, si on va me regarder ou pas,* **mais je vais trouver des potes, et ça c'est rassurant***. Au moins tu vois, on sait qu'ici on va trouver quelqu'un ou au moins que quelqu'un va nous trouver. C'est pas comme l'autre là-bas devant le centre qui ne partage pas son espace avec personne, lui il fait la manche, il reste seul. Ici on rencontre les potes.*

Un jour il me demande le 14 septembre, si j'aime la poésie. Il me parle d'Eminescu, le fameux poète roumain.

> *J'ai le livre avec moi à l'hôtel, je te l'amènerai,* **j'aime surtout le poème de l'horizon et du désir,** *même si* **je ne lis pas la poésie car elle me rend mélancolique***. Tu sais, ici, dans la jungle de béton, il n'y a pas de place pour la mélancolie, il n'a pas de chaleur pour comprendre le cœur de l'humain, tu ne sais pas ce quoi tu vas devoir défendre ou te défendre,* **dans la vraie jungle il y a de place pour la mélancolie car il y a de place pour la vie.** *Il y a un arbre. Être mélancolique, c'est redevenir fragile.*

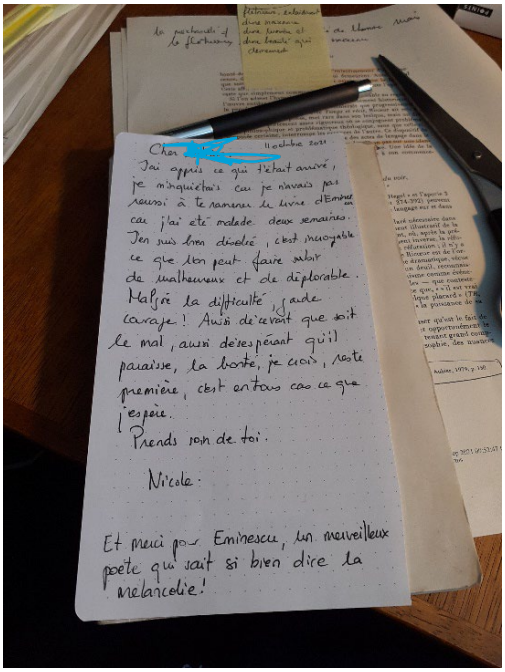
Le 21 septembre je leur amène à Sam et lui de la viande séchée et du jambon, Stejar me reparle de la poésie, il dit

> ***Moi j'écris pas je te donne les idées*** *et c'est toi qui écris,* **tu peux m'écrire quelque chose sur la mélancolie** *si tu veux.*

Le 24 septembre, il n'a pas oublié, il m'amène le livre d'Eminescu.

Souvent ils se rencontrent à l'angle, sa santé est fragile.

Elle prend de ses nouvelles, lui écrit des mots de courage.



Quelques jours plus tard, je lui offre le poème, il est ému. Je suis bouleversée de voir ce visage d'ours avec des larmes aux coins des yeux.

Un visage d'ours qui pleure c'est toujours une épreuve.

Il lit le texte puis plie le papier et le met dans l'intérieur de sa veste. Il reparle du livre d'Eminescu, en me disant que beaucoup de monde connaît les cent strophes, mais personne ne les a vraiment lues. ***La poésie ça doit se lire tranquillement, ça prend du temps.***



Extrait de carnet de terrain

Sous le bitume on avait enroulé quelques feuilles

Et laissé un escargot blessé

Reprendre souffle

On avait aménagé une corolle rouge feu[877]

C'est le 10 janvier 2022, la fille sort un petit moment de l'espace de distribution où elle vient de remplir 150 sacs, elle retrouve Stejar à l'angle du garage où il passe la matinée. Elle va le saluer. – *Belle année frérot, comment as-tu passé les fêtes ? – Comme d'habitude, rien de spécial, donne ta main* il dit en approchant sa main de celle de la fille. La fille a peur, immédiatement les images de Raoul lui revienne quand elle voit la main de Stejar tenir un stylo, d'autant que l'autre jour il lui a bien expliqué que pour lui le stylo est une arme. Elle approche sa main. Stejar lui dépose un collier de coquillages au creux de la paume et lui dit *bonne année*. Elle est si surprise, elle n'arrive rien à dire si ce n'est *Que c'est beau !* Il dit, *je l'ai trouvé, ça vient peut-être d'Amérique du Sud*. La fille lui dit – *Mais tu ne veux pas l'offrir à ton amoureuse plutôt ? – Ah, ça ne marche pas avec moi, je suis amoureux juste de putes, un soir et le lendemain c'est fini, je suis un taureau, je suis né le 10 mai, je suis taureau*. La fille lui dit en riant – *alors tu devrais peut-être trouver une bête à cornes, – non ma femme était bélier, ça ne marche pas*. Alors Stejar sort une photo de sa poche, une photo de sa femme et de son fils qu'il n'a plus revus depuis 2009, ils habitent loin dans un pays d'Europe. Il regarde la photo, il dit *moi je ne les contacte plus, la mère lui a monté le crâne contre moi à mon fils, s'ils veulent de mes nouvelles, ils ont mon numéro*. Stejar reçoit un téléphone de son ami roumain qui souhaite le rejoindre pour l'aider à comprendre des papiers qu'on lui a donnés. Un des gars lui apporte le café qu'il vient de faire couler dans l'espace de service. Stejar dit *merci* en râlant car il a mis du lait et du sucre, alors qu'il boit le café noir. Puis Stejar montre ses jambes aux quatre hommes qui nous ont rejoints progressivement, il a les jambes tuméfiées. Sam lui dit *Va au Camsco, tu demandes M. l'infirmière, elle te fera un bon pour une consultation*. Stejar acquiesce tout en montrant son traitement antibiotique qu'il doit d'abord finir avant d'aller encore consulter pour autre chose. La fille lui dit *Stejar tu iras hein après, tu promets, c'est pas joli joli tes jambes. – Moi je promets rien sinon après je ne fais pas. Je ne fais pas de promesse sinon après je m'en fous, c'est comme ça.* Son ami roumain arrive avec une bouteille de blanc et deux verres, un autre arrive avec un petit paquet de shitt et se roule un joint avec un pote, il vient vers la fille en lui donnant une tape amicale dans le dos. Le geste est un peu fort. Stejar plisse les yeux et lui dit *EEHH, ça va pas, tu touches pas Nicole comme ça*. D lui répond que *tranquille, c'était pour rigoler*. Stejar boit son verre de vin et puis demande à la fille si elle n'aurait pas encore quelques cartes de bus à lui refiler en douce, parce qu'il lui explique qu'il vient tous les matins depuis la campagne à pied et que ses jambes lui font mal ces derniers temps. Il dit *Si tu en as, viens demain au tunnel, le matin à 9h j'y suis, j'ai mon petit café privé*. Ils parlent tous les deux un peu de l'alcool, de ce que ça fait de boire.

Moi la boisson, **ça me remet les idées claires, si je ne bois pas, on ne me voit pas ici, ni vers l'angle**. *J'ai déjà arrêté trois fois, alors dans ces moments je fais dix fois le tour de l'Arve mais* **alors ça commence les idées dans la tête et les cauchemars la nuit c'est le pire**. *Et puis il y a les autres qui viennent te dire de boire un coup avec eux,* **ils disent viens boire une bière et tu bois**. *Si tu arrêtes tu dois partir de tes habitudes, et en plus l'alcool ça enlève le manque que tu ressens, l'angoisse, quand t'arrêtes y'a tout qui revient.*

[877] Extrait de poème adressé, « Dans la jungle des mélancolies »



La fille repart avec son collier dans les mains, elle lui lance – *redonne-moi ton petit pot d'ail si tu veux, je te refais la petite mixture à l'ail et au piment que tu aimes bien.* C'est ce qu'elle lui avait offert pour Noël après avoir reçu tous ses conseils culinaires d'apprêtement du cochon.
C'est important le goût.

Le 27 janvier, alors que la fille sort de l'école elle croise Stejar dans la rue, il ne l'a pas vue, elle l'appelle, il regarde à droite puis à gauche, elle le rappelle. Il la regarde, tend les bras vers le ciel et lui sourit en disant

Ah ***ma faiblesse***

Pourquoi tu m'appelles ma faiblesse ?

Eh bien tu es ma faiblesse, regarde qui s'intéresse un peu à moi à part toi ?

3 mars 2022, Stejar redemande à la fille du lard et de l'ail. Ils se serrent dans les bras, cette fois il l'appelle ***mon espionne russe***. Elle lui dit *ah tu rebois de la bière, je croyais que t'avais arrêté*, il dit *oui, c'est bien la bière, je bois aussi de l'eau, un verre le matin et un le soir* puis il rigole. Ensemble ils parlent des innombrables histoires de jalousie qui arrivent dans les espaces d'hébergement, et puis ils évoquent la question du pardon. Stejar dit *Dieu pardonne, moi pas*. Puis elle fouille dans son sac, elle venait d'acheter un jus de pommes et un paquet de cacahuètes à partager, elle en propose aux gars qui passent l'après-midi sous le hêtre près de l'école. Il la regarde et lui dit

Avec quoi est-ce que tu veux que je mange ça ?

Il pointe sa bouche sans l'ouvrir, dans laquelle la fille comprend un peu tard qu'elle n'héberge plus de dents. Elle remarque sa naïveté encore. Ils se quittent par une question que Stejar lui pose

Qu'est-ce que tu vois dans une pièce noire avec un chat noir ?

Les yeux du chat noir

Non la philosophie (il rit fièrement).

Le 21 avril ils se rencontrent à nouveau devant le centre commercial, ils se serrent dans les bras, joyeux de se revoir, il se rappelle la carte qu'elle lui a fait porter lorsqu'il était à l'hôpital, il lui dit que *ça je n'oublierai pas*. Il lui montre sa cicatrice sur le torse, il dit qu'il a tout de même fumé dès le premier jour, il n'arrive pas à arrêter, malgré l'opération des restes de nécroses du poumon dus à sa tuberculose plus jeune. Il lui raconte son passé en Italie, d'abord dans une cabane construite avec des cartons et des anciennes portes d'armoire. Il avait été le premier arrivé dans cette friche, il a cohabité avec un ami, ça se passait bien, il pouvait laisser des affaires, les sacs de couchage, faire du

feu dehors, se faire à manger. Maintenant c'est dur ici, il dit que *98% des personnes* qu'il côtoie sont alcooliques.

C'est son anniversaire. Avec Sam ils rejoignent Stejar le 10 mai 2022, qui est à sa place, sous l'arbre vers les poubelles. Il écoute de la musique italienne, la fille s'approche et lui dit *Bon anniversaire*. Ils se serrent dans les bras, il lui fait un immense câlin, très respectueux, très tendre. Elle lui offre du pain, du jambon, du fromage. Elle lui dit

Merci pour le poème, mais il faudra que tu me le traduises, car google c'est pas génial.

> *C'est pas important la traduction, ce que je t'ai écrit dans le message, c'est ça : tu vois ma vie est pourrie, bouzillée, mais grâce à tes yeux clairs, grâce à ton sourire sincère, j'ai retrouvé un sens à la vie, tu m'a redonné espoir,* **une manière de voir que ça pouvait être autrement***, que la vie pouvait continuer autrement. Tu vois moi j'ai volé, j'ai mal tourné, j'ai été voleur, criminel, mais je vois que je peux continuer autrement. Tes mots doux m'ont ramené sur terre, maintenant je vois l'avenir autrement.*

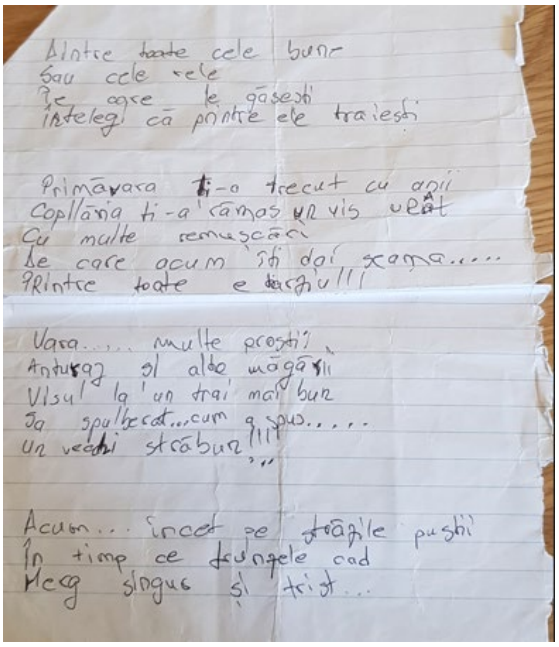
Merci Stejar, mais j'ai rien fait, je t'ai juste écrit un petit mot pour toi

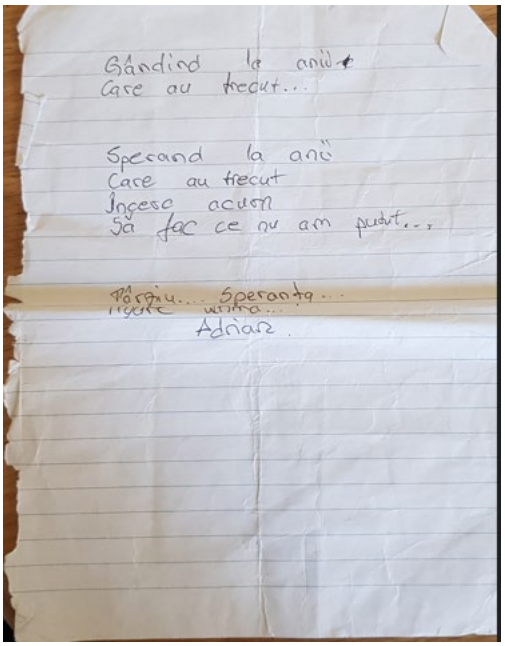
> *Tu n'as rien fait mais ta sincérité a fait que j'ai changé*

Stejar lui dit cela les larmes aux yeux, il a pas mal bu, mais ses yeux sont clairs.

Voir un ours qui pleure une deuxième fois est une épreuve ajoutée.

Le poème :



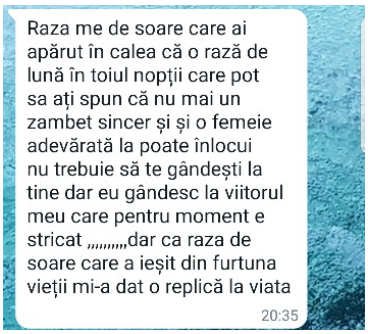


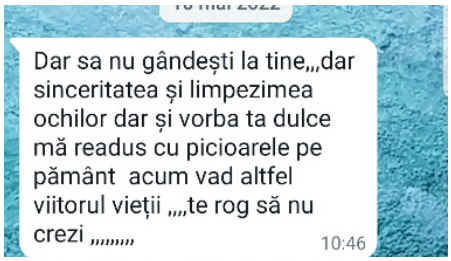
13.1. Parmi les bons et les mauvais

Parmi tous les bons et les mauvais que tu trouves tu comprends qu'ils vivent et que tu vis parmi eux. Le printemps est plein d'années, il t'a dépassé au fil des ans, ton enfance est restée un rêve, avec beaucoup de remords. Dont tu te rends compte maintenant qu'il est trop tard. Beaucoup d'imbéciles ont été ton entourage. Le rêve d'une vie meilleure s'est brisé comme un vieil ancêtre. A présent, lentement sur ses gardes poussé dans les rue, tandis que les feuilles tombent, je vais seul et triste. En pensant en silence aux

anniversaires qui sont passés en espérant pour l'année elle aussi passée, le ciel, les anges pour faire ce que je ne pouvais faire. Mais l'espoir, le parfum, meurt en dernier.

Le 9 et 10 mai il lui envoie ce message





13.2. Mon rayon de soleil

Mon rayon de soleil, tu as croisé ma route comme un rayon de lune au milieu de la nuit que je peux te dire seulement : un sourire sincère et une vraie femme peuvent les replacer, tu ne dois pas penser à toi pour ne pas que tu te sentes harcelée. Mais moi je pense à mon avenir lequel pour le moment est défectueux… mais comme le rayon de soleil issu de l'orage de la vie m'a donné une réplique. La sincérité et la limpidité de tes yeux et ta douce parole m'ont ramené sur terre maintenant je vois différemment l'avenir de la vie. Je te prie de ne pas croire que c'est toi comme un désir ou comme une proie.

(Traduction d'un ami roumain de la fille)

Il dira, c'est toi comme une faiblesse.

Il lui raconte ensuite ce qui s'est passé dans l'endroit où il loge, il avait demandé du pain et on lui a répondu que la cuisine était fermée, alors qu'au même moment il avait vu un éduc sortir avec un café.

> *Putain de merde, c'est fou ils n'ont même pas voulu m'entendre, ils ont juste dit cuisine fermée. Avant quand la cheffe était dans un autre lieu, elle me touchait l'épaule, me disait ah salut Stejar comme si j'étais un ami, après* ***depuis qu'elle est cheffe elle a totalement changé, tu t'imagines, tu comprends vite que si t'es en colère, il faut te calmer sinon tu as des sanctions,*** *tu comprends vite que tu peux pas te mettre en colère.*

Ils partagent tous encore un petit moment, Sam, Alga, Stejar et des gars que la fille ne connaît pas. Sam dit, ***bein dans dix ans, nous les gars on sera tous dix pieds sous terre****, c'est dur la vie dans la rue, c'est pas comme si t'avais un chez toi où revenir et te poser,* ***on doit fermer notre gueule.***

Au moment de partir Stejar dit à la fille *prends soin de toi* et il lui touche l'épaule amicalement en disant *désolée de toucher toi.*

Ils se revoient souvent à l'angle du centre commercial ou sous le passage, le 3 juin, elle le retrouve dans le tunnel, il est avec Sam une bière à la main, devant leur téléphone. Ils se serrent dans les bras, Stejar dit

Je la connais bien cette poubelle où je m'accoude, c'est là que je dormais juste ici, pendant des années, c'est moi le propriétaire, ici, derrière les palettes. Le matin à 4heures, souvent quand ils amenaient la nourriture, ils me demandaient de surveiller.

La lumière ça ne te gênait pas pour dormir ? et tu chipais des trucs ?

Des trucs, non c'était des légumes (rires), et la lumière, on s'habitue, c'était chez moi.

Ils parlent du monde, où aller dans ce monde ?

Il faut aller en Enfer (rires*).*

Non justement moi parfois j'aimerais prendre un grand camion, et rouler des semaines sans savoir où aller.

Moi j'ai fait ça, je suis parti en Sicile avec un camion.

Ah je pourrais partir en Sicile alors, mais il faut parler italien, tu parles italien toi ?

Non je dis quelques mots en sicilien.

Oh dis-moi en un !

Une, en roumain on dit Unde, ça veut dire ***où aller.***

Où aller, alors vraiment en enfer ? –

En enfer ils ne veulent même pas de moi, je me suis présenté à Lucifer, il m'a refusé alors j'ai dû aller vers Saint Pierre. Et toi si tu avais un million de francs tu ferais quoi ?

Moi je ne sais pas, peut-être que j'en donnerai une partie, j'ai pas trop envie d'avoir beaucoup d'argent, ceux qui en ont trop deviennent fous et toi ?

Moi je ferais le tour du monde, j'irais voir plusieurs pays, comment c'est. Mais l'argent je sais que c'est le diable, des fois bien ***sûr j'en aimerais un peu pour oublier que j'en aimerais****. Regarde les gens acceptent d'être humiliés pour de l'argent, ils font la manche alors que t'as qu'à aller frapper à la porte de n'importe quel restau le soir, ils te filent à manger. Et toi tu vas travailler, tous les jours, pour de l'argent, regarde ce que ça donne (rires).*

Alors où aller ?

Sam : *bein tu te tires une balle et tu vas au cimetière. – Je suis pas trop d'accord, la vie est précieuse. – Bein, ouais, ça dépend pour qui, pour certains oui. – Non la vie est précieuse parce que c'est la vie.* Stejar : *– avec toi la vie est précieuse.* La fille est gênée. Sam– *remarque pas dans la tombe avec elle, car même au cimetière elle serait encore capable de te parler. On va où du coup ?* Stejar se lève, il revient avec un paquet de pop corn qu'il partage. En partant la fille dit – *bon je dois y aller, mais je ne vais pas t'embrasser alors si ça fait des jaloux. – mais oui.* Ils se serrent dans les bras chaleureusement.

Sous l'arbre se tient aujourd'hui

L'assemblée des peuples solitaires, des hommes

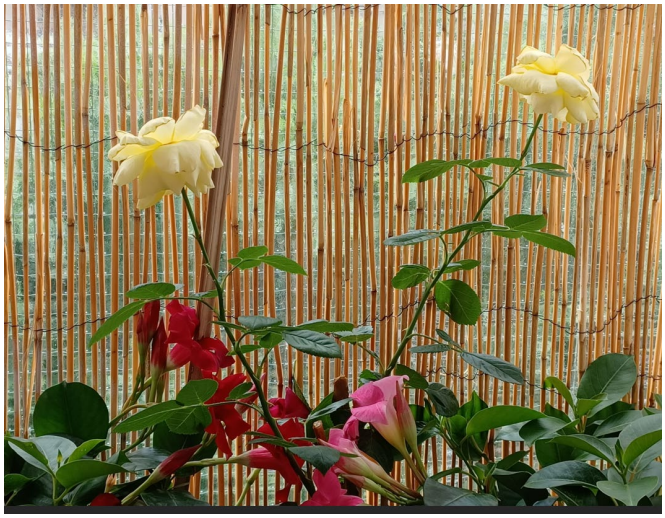
Et des femmes voués à l'oubli

Aux murmures incertains

Fait de silence et de plaintes[878]

[878] Extrait de poème adressé « Undè ? »

Le 5 juin elle reçoit une photo de fleurs.



6 juin.

Salut Stejar, merci pour ces images et cette danse. J'ai vu que tu m'avais appelée ?? J'espère que tout va bien pour toi. Généralement j'éteins mon téléphone le week-end et le soir, je tente peu à peu de me libérer de cette machine… belle fin de journée à toi.

Lorsqu'elle est triste, éprouvée par tout ce qui se passe dans l'école, sa précarité qui s'ajoute à cette quantité de travail qui chevauche ses temps de thèse, elle se promène dans le quartier et tente de retrouver *les gars*. Elle remarque qu'elle trouve auprès du petit groupe un réel réconfort. Ce jour, elle sort du bâtiment les larmes aux yeux, épuisée par une ambiance institutionnelle délétère, qui ne laisse plus vraiment le temps de composer en intelligence accordée avec les étudiant-es, Stejar et Sam sont sur le petit muret sous le platane. Stejar dit à la fille, *tu as semé la merde ce matin, vers le passage, la fille qui me sert généralement mon café a été jalouse car elle m'a vu te serrer dans mes bras*. Ils rigolent. La fille lui répond tendrement que dans l'amitié il n'y a pas de jalousie. Et ses larmes passent vite, sans doute car elle n'est pas un ours et que malgré cela elle ne veut pas imposer le visage d'une femme en pleurs aux deux autres.

Parce que répétition : voir un ours ou une femme pleurer c'est éprouvant.

En juin, elle ressent encore les traces des messages de Raoul, Stejar lui téléphone un samedi et immédiatement son ventre se serre. Que lui veut-il, pourquoi l'appelle-t-il un samedi ? L'angoisse monte, a-t-il mal interprété le serrement des bras ou a-t-il gambergé quant à la jalousie de la serveuse tunnel ? Elle sent l'inconfort qui revient, se rend compte que le terrain lui réserve toujours des incertitudes, comment donc ne pas produire d'illusoires attentes, comment parvenir à transformer l'attirance excessive ? Est-ce que l'attention qu'elle prodigue et la douceur qu'elle sent à leur contact n'est pas une source de souffrance supplémentaire pour qui n'est approché bien souvent que par la police, les travailleurs et travailleuses sociaux ou les mêmes gars qu'eux ? L'attente est ici dans son point de fragilité, elle le sait bien, mais elle sait aussi que tout ce travail de lente transformation du désir inassouvi en rapprochement amical est un nécessaire processus de compréhension de ce proche qui compose avec une multitude de contradictions, ouvrant cette dimension de fragilité entre une « visée infinie du verbe »[879] et la perspective réduite de sa concrétisation, mettant alors en jeu le drame de « la disproportion » (*op.cit.* p. 50), dont il s'agit de manier habilement et

[879] Ricœur, P. (2021). *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle*. Seuil, p. 51.

précautionneusement les débordements qui mettent en tension cet infinitude de l'attente et ses limites réceptives, tenter de contenir sans heurts ce pôle en lui ouvrant une troisième voie, dont l'amitié, elle le croit, reste la possible issue d'une attente soutenue et donc acceptable.

Elle avait promis de leur amener l'apéro, elle les retrouve à l'angle du centre commercial, avec une heure de retard, mais ils sont là sans vraiment l'attendre. Elle leur dit, attendez-moi je vous ai préparé un petit quelque chose. Elle amène deux bières hollandaises, du saucisson et de la pizza faite maison (mais sans jambon oups !). Sam râle, Stejar dit avec plus de politesse – *la prochaine fois tu fais la pizza à la maison et tu mets du fromage et du chorizo*. Sam dit

Eh tu n'en donnes pas à ton pote roumain, **le seul avec qui je partage c'est le gros, c'est le seul**, *si j'ai de l'argent je lui en donne, s'il a de l'argent, il m'en donne, mais pas l'autre, c'est un profiteur. Stejar, ça fait 15 ans que je le connais, on s'est connus au Lieu, on travaillait ensemble.* **La confiance c'est important, ça prend du temps**. *Avec Stejar* **c'est comme ça, on s'est choisi, c'est tout.**

Stejar lui dit que des étudiants sont venus lui poser des questions, il a répondu mais après il ne les a plus revus, il dit

Dorénavant c'est payant, comme dans l'institution, si tu veux faire un entretien c'est trente balles, bein oui le temps c'est de l'argent, tu imagines si tu es entrain de répondre à des questions et que t'es pas dans la rue et que juste à ce moment-là quelqu'un voulait te filer cinquante balles, bein tu les as perdu. Voilà **s'ils veulent poser des questions c'est payant, y'a que pour toi, ici que c'est gratuit.**

Ils restent plusieurs heures à l'angle, une quantité de personnes vient leur amener des bières, leur apporter des trucs à manger, même un monsieur lui donne dix balles pour le tabac. Certains viennent juste boire un coup avec eux et tailler le bout de gras un petit moment. Stejar prend un peu de distance, il dit qu'il est bien fatigué. – *mais tu n'arrives pas à te reposer un peu la journée ? – me reposer où ? – Je sais pas aux parc, sur l'herbe. – Aux PARC, sur l'herbe ? pour me retrouver nu ou bien ?* ils reparlent des messages auxquels la fille n'a pas répondu durant le week-end, Stejar lui dit qu'il a juste envoyé des photos pour rigoler, que *c'était pas pour parler*. La fille sent immédiatement son anxiété s'apaiser. Elle dit haut et fort les deux règles absolues à tous les gars *les mecs entendez bien ce que je vous dis : deux règles absolues : interdit de me faire chier, interdit de tomber amoureux*. Ils rient. Sam dit *t'es cool Nicole, va chier* (il rit) – *Ah bein si tu peux me dire va chier, c'est que la confiance s'installe, t'es cool aussi.*

Ils se croisent par hasard en juin

Les petites choses ce sont les grandes choses, **les grands dispositifs c'est pas pour changer les choses**, *ils nous tiennent juste sous contrôle. J'allais m'acheter du vin, merci pour le tabac.* **A la fin le seul fil qui perdure, c'est l'espérance, l'espérance c'est la seule chose qui demeure à la fin**, *c'est fragile.*

Il prend la fille dans les bras et la soulève comme une enfant. Elle lui dit Undè ?

- *Dans la terre des rêves.*

Il lui dit qu'il faut qu'elle continue sa thèse, droit au but comme dans l'Olympique de Marseille – *tu as commencé alors tu finis.*

Le 29 juin elle reçoit des vidéos qui montrent des paysages lointains, des montagnes, des sources vives, des prairies, des lacs. C'est simplement écrit dans le message – *pour te poezie.* Il lui dira plus tard que c'est de l'inspiration pour son écriture. Elle lui envoie un petit message– *Merci Stejar ! je suis passée hier un peu tard vers le tunnel en fin de matinée, mais y'avait personne. C'était un peu la course car j'avais mon dernier jour de travail avant les vacances. Je serai absente deux semaines, on se boit un petit café à mon retour*

si tu veux bien. Profite de ce vent dans les feuilles, fragile et pourtant puissant petit murmure du vivant comme tu en parles parfois ! belle journée.

Encore quelques vidéos tiktok les jours suivants.

Ils se recroisent régulièrement durant cette fin de mois, un jour il lui dit

Tu sais je vais tomber.

> *Tomber où ?*

Tomber amoureux.

> *Stejar tu as dit que tu n'étais pas jaloux même si je suis mariée, mais c'est bien pour ça que tu n'es pas jaloux, car dans l'amitié il n'y a pas de jalousie.*

Je rigole, je t'aime bien c'est tout.

Elle lui dit *tant mieux, moi aussi et tu sais que sinon ça n'irait pas, je viendrais sans doute plus, ça fouterait le bordel.*

Ah non, mais de toute manière je te retrouverai j'ai qu'à demander à la petite cheffe de l'école, une dame de 60 ans qui me file à chaque fois, 5, 10 francs, elle travaille à l'école, elle nettoie.

Mais non ne t'inquiète pas, tu n'auras pas besoin de me retrouver, ***car je te fais confiance, j'ai confiance.*** Il la regarde en silence, elle sent son étonnement. Elle sent également que c'est un moment crucial de la thèse, elle repense aux Misérables d'Hugo et au geste qui s'inscrit dans une confiance faite, même au voleur, c'est un risque, mais c'est aussi une promesse donnée à l'autre de s'en rendre capable. Elle lui donne quatre francs pour ses filtres et lui dis *tiens, tu vois c'est ça l'amitié, donner juste ce qui manquait juste au moment où ça manquait. Ce sont de petites choses*. Il sourit.

Ils se revoient tous le 22 juillet, ils sont comme d'habitude sous les arbres près de l'école lorsqu'il fait chaud. Alga dit – *Aujourd'hui il est fâché Stejar, il a été exclu du foyer d'hébergement*. Stejar nous raconte spontanément

Hier je n'avais pas mangé, je voulais pas amener ma copine au foyer, elle m'avait donné un demi-poulet grillé à prendre avec moi, j'ai demandé du pain à la personne qui accueille. – y'a pas de pain, et puis l'autre travailleur en rajoute, ***il me remballe, y'a pas de pain. Je me suis fâché, c'est la deuxième fois qu'on me refuse du pain, j'ai crié.*** *Mon ami roumain est sorti de la chambre pour me soutenir. Après avoir crié j'ai dit au travailleur social, laisse-moi, et je vais me calmer dans ma chambre.* ***Je pose mon sac, je me calme et on frappe à la porte : Police****. C'était incroyable, le seul qui a vu la vérité c'est un Securitas, il vient aussi au Lieu. – il n'a pas pu te soutenir ? – ah tu crois qu'il va laisser son boulot pour moi ? s'il met les travailleurs sociaux en accusation, il sera viré. Je vais parler ce soir au directeur, pas pour m'excuser j'ai juste demandé du pain, mais je veux porter plainte contre racisme. Du coup la police est venue et* ***j'ai été exclu et mon ami aussi. On a dormi sur un banc à la place de N, là-bas c'est tranquille****, y'avait juste quatre ou cinq personnes qui dormaient, c'est mieux, si tu vas au bord du lac, ils appellent aussi la police. Du coup j'apprends le lendemain que* ***je suis aussi exclu du Lieu****. Tu* ***imagines tout ça pour un morceau de pain qu'on m'a pas donné. Moi j'en ai rien à foutre des papiers, de l'argent, du boulot, j'ai rien à perdre, ma vie est foutue,*** *ils vont pas aimer les deux là, je vais leur casser la gueule. Alga lui dit non comme ça ça va pas, tu vas être exclu plusieurs mois, il faut être malin, tu dis que tu t'excuses, tu pleurniches un peu et ça va s'arranger.*

Moi m'excuser, pleurnicher ? jamais ! j'ai rien fait, j'ai juste demandé du pain ; ***ils m'ont accusé alors que je sais qu'en plus il y en a du pain. Je n'en ai rien à foutre de leur job, leur putain de merde,***

moi ça fait douze, non onze ans que je suis déconsidéré, *ma vie est foutue, j'ai 47 ans, c'est des racistes, du sado-masochisme, c'est juste pour montrer qu'ils gardent le pouvoir.*

Alga dit *Regarde Nicole c'est l'avocat, ton avocat, non c'est la capitaine,* ***la capitaine des SDF.*** Stejar dit juste que ce qu'il attend de la fille, c'est qu'elle l'approuve dans ce qu'il a fait, il dit ***approuver*** très lentement. Pendant tout ce temps Alga n'arrête pas de lui faire des remarques sur sa jupe, que *c'est pas si joli, qu'on dirait un tablier, qu'il y a un truc qui va pas dans la coupe*, il dit à la fille : *ah tu as une peau de pêche* en lui touchant le bras et *une belle coupe* en lui touchant les cheveux. Elle se laisse faire en disant *eh mec, j'avais dit quoi ? si je suis la capitaine, alors la capitaine te dit oh oh matelot, il est temps de retourner sur le pont*. Il s'incline et rigole. Sur ce arrive un camion de livraison d'un magasin du quartier, un homme descend et leur donne un carton presque entier de glaces ouvertes, ce sont les « tombés du camion ». Ils se partagent les glaces, Stejar en prend deux. Ils disent – *on a besoin de fric pour le tabac,* Alga qui reçoit de l'argent de l'Hospice refuse de distribuer ses clopes à tout le quartier – *non ça suffit, je fume quoi moi après, mes couilles ?* Pimentero refile à Stejar un bout de sa clope qu'il casse en deux. Du coup il manque 1.60 à Alga pour s'acheter des feuilles et 4.40 à Stejar pour s'acheter du tabac. La fille dit – *mais alors va encore falloir que je vous file du fric c'est ça* ? Stejar ne dit rien, il regarde le sol, il dit juste en regardant Alga, *lui il a de l'argent, il reçoit de l'argent de l'Hospice*. La fille demande à Stejar s'il veut un café qu'elle va aller lui faire à l'école, il dit – *ah volontiers*. Elle dit *ok, bon alors je vais aller faire le café et chercher des sous*. Puis elle rajoute à Stejar– *ok, mais toi tu fais quoi pour moi en retour, c'est comme si c'était normal que je te donne du fric pour tes clopes, qu'est-ce que tu fais pour moi ?* Il est pris de court – *un bisou d'amitié*. Stejar lui redemande sur quoi elle travaille pour sa thèse. Il lui dit *ah bein tu pourras mettre dans ta thèse un chapitre sur le racisme*. Elle va chercher le fric et le café. En revenant Stejar la serre dans les bras, elle sent son besoin de tendresse mais là elle perçoit aussi que c'est un petit peu trop, il enlace sa taille, elle lui enlève les bras en le regardant tendrement. Il a compris. Elle ressent à ce moment cette étrange sensation d'un enfant qui s'était blotti dans les bras d'une femme plus âgée, d'une sœur mais aussi le désir de l'homme qui met beaucoup d'énergie pour se retenir. Elle répète un peu en rigolant, les gars je suis mariée. Stejar redit *c'est pas grave, je suis pas jaloux*. Elle dit, *mais moi si, donc vous avez compris, je suis mariée, je n'ai pas d'amant ni aucune autre espèce de truc qui ressemble, c'est bon c'est clair ? sinon ça va pas le faire les gars, la capitaine va devenir dragon, vous savez ce que c'est un dragon.* Puis le temps passe, Stejar s'endort presque. Plusieurs personnes viennent, des amis, des personnes du quartier, un vieux monsieur qui les connaît et leur raconte des histoires de famille. Alga lui dit, *voilà elle c'est Nicole, la capitaine des SDF, c'est nouveau maintenant les SDF sont jolies*. Il rigole, il file s'acheter des clopes et des bières et en revenant il dit à la fille – *viens une fois au terrain de pétanque avec ton mari et tes fils, pour tes cinquante ans par exemple on pourrait fêter*. Il dit ***faudra que je te fasse un cadeau pour tes 50 ans***. Elle rigole et dit – *oui le texte que tu m'as promis et que j'attends depuis un an…tu sais le texte sur l'attente.*

Le 29 juillet Stejar lui envoie une petite vidéo avec des paysages .. *pour ta poezia*. Elle lui répond quelques jours plus tard en lui demandant des nouvelles de son exclusion du foyer. Il dit

Câ va… 6 mois de interdictii. Merci che tu penses a moi

Six mois c'est énorme

Il l'appelle. Il dit – *oui ça va, ils disent que tout le monde a peur de moi là-bas, à l'espace de distribution je ne sais pas, je ne suis pas retourné. Pour l'instant je dors chez une copine.*

La fille se demande bien comment elle va parvenir à le soutenir au mieux.

Il trouvera bientôt une petite planque chez une amie qui l'hébergera dans une chambre

Il y a une douche, un réchaud, on peut se faire à manger, que demander de plus *? tu sais ma vie n'a pas été facile, je devais être entraineur de foot, j'avais volé pour avoir du fric pour partir et puis au moment où j'allais m'en aller, juste la veille, mon frère m'a dénoncé, j'ai fait cinq ans de prison. J'ai fait des choses horribles, j'ai travaillé pour l'armée,* ***je garde près de moi les anges du diable,*** *j'ai suivi les ordres, j'ai fait du mal, je ne m'en remettrais pas. Mais tu vois il ne faut tout de même jamais oublier d'où l'on vient, sinon on commence à mépriser ses anciens amis, à oublier la mémoire, on se retrouve tout seul. Les gens qui te regardent de haut, ils ont oublié qu'ils venaient aussi d'en bas.*

Il salue plusieurs personnes surtout des dames et puis il monte la manche de son pull et elle découvre plusieurs cicatrices comme des scarifications. Elle lui dit, *c'est quoi ?*

C'est le sang des vagabonds, c'est l'entourage qui nous fait mal.

En revenant de vacances, elle lui a rapporté un saucisson de la montagne, car elle sait bien que c'est ce qu'il préfère, il le lui avait dit. Il lui raconte que ça lui rappelle les Carpattes. La fille remarque que ses habits sont sales, ses yeux coulent, elle ressent un peu de dégoût mais qui s'estompera au fur et à mesure de leur discussion. Il se rapproche d'elle en lui montrant les photos de ses montagnes d'enfance, elle sent alors cette odeur particulière qu'elle connait maintenant, une odeur à laquelle elle s'est rendue familière, une odeur de crasse, de transpiration, de poussière et de cigarette, c'est une odeur qui lui rappelle aussi à elle, les journées de marche en montagne ou les semaines de vacances au mayen où on ne pouvait se laver que dans la fontaine glaciale, c'est un peu l'odeur de son grand-père Bien souvent Stejar partage ce qu'il reçoit, les clopes, l'argent, les bières, il partage aussi les petits bouts de cigarettes avec Pimentero quand il ne lui reste que des minuscules miettes qui ressemblent juste à des mégots. Et pareillement Pimentero n'abuse pas, lorsqu'il voit qu'il ne lui reste qu'une cigarette dans son paquet il lui dit – *ah non je ne vais tout de même pas te demander the last one.* Mais par contre le saucisson, le fromage ou les petites courses que la fille lui achète, il les fourre directement dans son sac, vi vu ni connu. Il lui reparle de l'exclusion

C'est une punition sévère pour un petit bout de pain, ils ne m'ont rien expliqué, je n'ai même pas pu discuter *avec le responsable alors que j'avais demandé de me justifier auprès du directeur, ils m'ont répété : tout le monde a peur de toi.* ***Mais je n'ai tapé personne, je me suis juste fâché, on n'a pas le droit de se fâcher ? j'ai compris que je dois me résoudre à obéir,*** *mais je leur ai tout de même fait des menaces, j'ai envie de poser une bombe ou alors surtout de déposer plainte. Tu vois c'est comme une phrase qu'on me disait en italien, ce qui est mon amour on n'y touche pas et le boire et le manger doivent entrer par ma bouche,* ***j'y ai droit, ils ne peuvent pas m'empêcher de manger,*** *je trouve ça injuste, je suis réduit au silence, on a même empêché ma déposition, et on m'a dit je te déconseille de déposer plainte vu ta situation, tu te rends compte ? ce n'est pas de la justice ça. Demain j'ai au moins rendez-vous avec mon médecin, je vais essayer d'obtenir une chambre, la même que chez la copine où je dors, tu vois si j'ai une chambre de 3mx3m, une douche, moi j'ai deux réchauds, je suis mille fois mieux qu'au foyer.*

Il est aussi exclu un mois du lieu de distribution de nourriture.

De temps en temps il lui confie des petites bribes de son histoire, il lui dit qu'il a quatre enfants mais que personne n'est jamais venu le chercher, prendre de ses nouvelles, à part sa fille une fois qui lui a parlé au téléphone, son fils est loin *avec sa mère qui l'a monté contre moi.* Il dit aussi à la fille qu'il est ok qu'elle parle de lui dans sa thèse, mais juste pas son vrai nom. Il est sous les arbres avec la copine qui le loge, il lui demande un café à la fille, un café et un bisou comme toujours. Il lui dit aussi comme *c'est bon un café chaud et puis fumer, comment fumer calme.* Il regarde les mains de la fille et voit une bague qui lui rappelle celle qu'il a à son cou *c'est une bague que j'ai trouvée, c'est comme une alliance, mais ce n'en n'est pas une, une fois je t'amène aussi une bague.* Alors qu'il dit ça il jette son papier de clope par terre. La fille le ramasse. Il dit *mais c'est petit.* Elle dit *mais je l'ai vu, tu vois tout ça tient aussi à*

de détails dont on prend soin. Les pigeons sont à leurs côtés, les voitures ont diminué, les passants aussi. Ils savourent ce petit moment, les trois assis sur le bord du trottoir, le soleil juste levé et la douceur du café partagé. Elle lui verse un peu de sucre et lui prête sa cuillère. La dame boit son café noir et raconte qu'elle est tombée d'un noyer il y a quelques années alors qu'elle faisait de la cueillette « comme au pays », depuis elle ne peut plus bien marcher. – *tu vas manger au Lieu ? – non – tu ne manges pas ? – non, j'ai ma soupe.* (il montre sa canette de bière).

Le 24 août elle prend de ses nouvelles. –

> Salut Stejar, comment te portes-tu ? je cours un peu c'est la rentrée, mais on se voit bientôt !!

Deux jours après il lui envoie une photo de jeux pour garçons qu'il a récupérés

C'est ça tu laccept ? Repondre

> Ah merci !! mais mes enfants sont grands, ils ne jouent plus tu sais. Mais merci quand-même. À tout !

À la fête de l'école, elle lui apporte un café et un verre de rosé, il joue sur son écran juste derrière le portail

C'est pour passer le temps, mais pas à des jeux de guerre, je n'aime pas ça. Je suis toujours illégal, je vis toujours chez mon amie. Je suis fatigué, je tousse beaucoup.

Un homme passe, il lui file 10 francs dans la main. La fille lui dit – *c'est fou le nombre de trucs que vous recevez sans même faire la manche, pourquoi vous recevez autant de trucs ?*

Je sais pas, ils nous connaissent, on est tranquille, on fait pas de bagarre et on demande rien.

Pendant ce temps la fête de fin d'année de l'école se déroule. C'est étrange de faire ripaille avec tant d'opulence et de savoir que juste derrière les gars sont sans rien. Elle leur file en douce des flutes de champagne et une assiette de nourriture. Ils se recroisent quelques jours plus tard au Lieu, elle est venue visiter Aloa et Alga. Il dit

Ah ma faiblesse et la sert dans ses bras.

Alga dit qu'on vit au centre d'un monde de requins, Aloa rappelle le péché d'Abel qui a tué son frère par jalousie. Ils demandent à Stejar, comment faire pour vivre dans ce monde pourri ? – *il faut regarder vers le haut, penser que quelqu'un nous aime. – et toi t'en penses quoi si tu regardes vers le haut ?* il réfléchit, regarde et dit – *oui quelqu'un m'aime.*

La fille va leur acheter des clopes, des Lucky Strike rouges. Alga dit

Oui c'est notre faiblesse à tous cette fille.

Stejar dit

Ah non tu vas pas commencer à t'attacher à elle.

Alga dit *Mais non* en rigolant.

En octobre, Stejar est épuisé, il dort dans la rue depuis plusieurs semaines, il a été viré de la chambre qu'il partageait avec une amie, il est démuni. Le travailleur social qui s'occupait de lui ne l'a pas rencontré depuis plus de six semaines. Elle le retrouve le lendemain pour lui amener des clopes. La fille demande à Sam ce qu'il faudrait faire pour aider Stejar, pour appuyer la demande auprès des travailleurs sociaux. – ***j'en sais rien moi, il se démerde comme moi je me démerde, on***

s'échange les bières, le fric, on se tient les pouces, mais après chacun se démerde avec ses problèmes*, chacun sa route.* Stejar attend d'avoir une réponse de l'AS qui le lui a promis, il est encore tellement en colère depuis son exclusion. Cette nuit il raconte à la fille qu'il a bien dormi, il est allé chez un pote qui était aussi à la rue il y a quelques années. – *tu es bien courageux.*

Non c'est juste qu'il y a pas le choix, c'est la rue qui donne du courage, si tu n'as pas de courage, tu peux pas rester dans la rue, tu peux pas y dormir, ***moi ça fait douze ans, du coup tu vois, j'ai appris à continuer.***

Un pote roumain arrive avec deux bouteilles de vin blanc, il en donne une à Stejar qui semble heureux, il propose à la fille si elle en veut – *j'en ouvre une maintenant si tu en veux, j'ai des verres aussi.* – *t'es dingue je dois aller bosser après, une autre fois* (la fille ne boit jamais avec les gars). Un autre homme lui amène un sac plastique rempli de cigarettes, un autre une moitié de sandwich avec de la moutarde, la fille lui avait amené un pain avec du lard, il met le tout dans son petit cornet de papier. La fille doit partir travailler. Il pleut à verse, le petit coin vers le centre est abrité malgré la pluie

Il manque juste le wifi, sinon il faudrait prendre celui du magasin d'électronique, mais on n'a pas le code. Et devant le tunnel, l'autre nous a pris notre territoire, on veut pas de bagarre. ***Bon week-end et je t'attends la semaine prochaine.*** *Et merci.*

En novembre, il lui envoie une chanson roumaine. – *Merci Stejar, j'espère que tu as enfin pu trouver un lieu où dormir tranquillement. Courage à toi et belle journée. On se chope ?*

Bonjour ! C… H…Geneve cest mon adresse de aujourd'hui. Non po arrive à 9h pourqui je suis chez un control a lhopital te po voir aprs 10h,,,,a 14h30 je voir ma chambre. Bisou ma petit couragousse Nicole et un tres belle journee chaleureuse Bisou

Cool pour l'hôtel et pas de problème pour la pile je te l'amène vers 11h30 vite fait devant le centre.

En novembre, elle sort de la boulangerie et passe vers les poubelles avant d'aller à l'école. Stejar est là, il lui sourit, lui dit qu'il est joyeux de la revoir. Il dort encore dans la rue. – *rien n'avance, le TS a téléphoné là et là, mais ça n'avance pas,*

Il faut attendre, mais t'inquiètes pas, j'ai rendez-vous chez le médecin bientôt on verra. J'ai oublié mon sac de couchage dans le tram tu imagines, je suis malade, je m'endors à moitié tout le temps, je dors comme ça, où je peux.

La fille lui offre un fromage elle lui demande s'il veut qu'elle aille acheter le pain qu'il aime bien, les boules en cercles de l'épicerie. – *oui merci.* – *et autre chose à part le café que je te ramène après* ? – *Oui du vin.* – *Mais du vin si je t'en achète après je vais culpabiliser.* – *Pourquoi culpabiliser, c'est pas toi qui le boit ! tu devrais plutôt le boire avec moi.* – *non c'est pas ça, si je t'en donne je vais me dire mais c'est pas bon pour ta santé.*

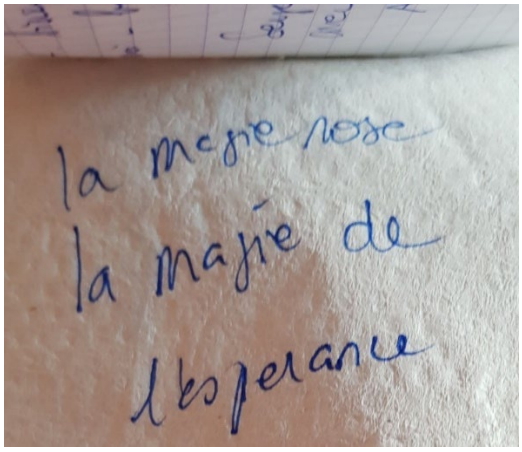
Rappelle-toi le vin c'est le sang de Dieu et avec le saucisson c'est parfait. Avant au Lieu on avait du porc, des lentilles, maintenant on peut rien manger, y'a jamais de porc pour les musulmans, y'aura bientôt même plus de viande pour les végétariens, même on allait à la Galerie et on se faisait à manger ensemble, je venais éplucher les carottes avec une bière, tranquille, ça gênait personne, on préparait et puis on ramenait, on mangeait, on partageait.

Ok mais alors je mets dans un sac pour cacher, j'ai trop honte. Ils rigolent.

Du Montepulciano per favore. Alga arrive – *Salut ma sorcière gentille, j'ai rencontré quelqu'un de super pour ta thèse, un révolutionnaire qui a plein de choses à dire sur les institutions d'urgence. Toi tu es comme l'autre travailleuse sociale, celle que j'aime bien, vous faîtes de la magie blanche.*

Sam: - *de la magie noire.*

Stejar – *moi je préfère la magie rose, c'est la magie de l'espérance*. Ils l'écrivent sur une serviette.



La fille – *ok je file t'acheter tes commandes et après je dois aller travailler*

- *Travailler ? pour payer tes factures, tes assurances ou pour écrire ?*
- *Les deux*
- *Tu peux pas écrire à la maison ?*
- *Non à la maison y'a eux ados qui me disent maman ci maman là, qui mettent de la musique, et moi je bosse dans la cuisine*
- *Quand ils seront partis, tu transformes la pièce en bureau… et moi je viens dormir*
- *Arrête de rêver*
- *Mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ?*
- *Oh rêve alors, moi je vais d'abord te faire un café.*

Ils rigolent tous.

Sam a reçu le matin même 25 balles, 20 francs d'un gars qui le connaissait d'avant, et 5 francs d'un passant qui lui a dit, *tiens pour le tabac.* Il file aussi acheter des courses. Une fois qu'Sam est parti, la fille demande à Stejar pourquoi il ne peut pas dormir quelques temps dans le squat d'Sam. – *un squat ça va pour une personne seule, sinon c'est pas que ça fait de la bagarre, avec Sam je ne me bagarre pas, c'est juste qu'après tu deviens visible.*

Quand la fille est déjà un peu dans la cour.

Nicole ?

Oui ?

Bisous.

Bisous.

En décembre, il dort encore dehors, la fille lui amène un saucisson, car c'est ce qu'il préfère, il est joyeux. Il la rassure, il la prend dans les bras, il est un repère pour elle dans ce chemin tortueux de thèse. Il lui explique

J'ai disposé des sacs de couchage dans plusieurs endroits, avec des couvertures au cas où. J'en ai caché dans la ville mais aussi chez des potes si jamais. Le TS m'a dit d'attendre son téléphone, l'assistante sociale de l'hôpital m'a dit d'attendre qu'elle appelle le TS **tout le monde me dit d'attendre et moi pendant ce temps je vis dans une vie parallèle, je m'accroche à ce qu'ils disent mais souvent ce sont des mots que l'on tient pas alors je me dis la vie continue***, ça fait douze ans qu'on me fait des promesses sans les tenir, ça fait douze ans que je vis comme ça. Tu sais j'ai déjà dormi dehors à moins 25 ° alors, tu vois je résiste.*

Tes cheveux sont longs, ta barbe aussi.

Je ne peux pas me raser, car je n'ai plus de pile dans ma tondeuse.

Mais je vais t'amener des piles encore, je passe demain au Lieu, viens boire le café et ainsi tu pourras te faire tout beau.

Ok. En ce moment j'ai plusieurs couchettes alors c'est pas sûr que j'arrive à venir, tu vois j'ai plusieurs résidences secondaires, une à R et ailleurs aussi. A l'hôpital on m'a dit que je devais soigner mes poumons et dormir car j'ai des apnées du sommeil, tu veux que je branche mon appareil pour les apnées aux pieds du banc où je dors ? c'est ça ? pour me doucher c'est pas un problème, je vais chez une amie qui habite pas loin au quatrième, tu sais la petite femme au chien blanc, mais pour le reste c'est plus dur.

Sam dit – *ouais c'est pas simple, moi dans mon squat je suis tranquille, quand il fait froid, je vais un moment dans la salle de l'entreprise avant qu'ils arrivent et à 7heures je file à la piscine, c'est ouvert, je me mets dans l'entrée et je lis le 20minutes tranquille, il fait chaud et puis je vais boire tranquillement mon café et je viens retrouver Stejar, le gros.* Pendant ce temps Stejar dort debout, le corps appuyé sur le mur du centre commercial, il tremble des lèvres, il relève les paupières et s'assoupit à nouveau. Il a pris beaucoup de poids depuis quelques semaines. La fille leur demande s'ils seront là demain, elle leur amènera des clopes. – *bein ouais comme tous les jours.*

Ils se croisent encore en décembre lorsqu'elle sort de sa conversation avec Olivier, pour l'instant c'est pour trois mois, elle lui amène sa pile. Il met la pile dans la tondeuse mais elle ne fonctionne pas et puis après plusieurs essai, miracle, il sourit. La fille lui dit – *ah tu vas pouvoir enfin te raser !*

Il a dans son sac une bouteille de vodka, un ami est venu lui en apporter une à Sam et une à lui .il verse la moitié du contenu dans sa bouteille de San Pellegrino – *tu vois, je bois de l'eau ! Elle lui dit ah c'est chouette pour ta chambre tu vas pouvoir te reposer tranquille pour quelques temps, récupérer tes affaires à toi. – ah ça non j'ai mes affaires aux quatre coins du canton, chez des gens, j'ai des valises un peu partout. – mais ça doit être dur, si tu ne retrouves pas tes affaires ou si les personnes s'en débarrassent. – ah non celui qui touche à mes affaires, on l'oublie de Genève.*

En revenant à l'école ce 9 décembre, la fille est prise d'une étrange sensation lorsqu'elle ouvre la porte de son bureau. Elle se rend compte qu'elle est imbibée de l'odeur de Stejar, son odeur la poursuit jusque chez elle, dans ses vêtements. C'est une odeur chaude, de transpiration, d'alcool, de crade, elle se surprend à se dire qu'elle aime bien, encore une fois revient cette odeur du grand-père l'été au mayen, l'odeur forte de l'Alpage. C'est vrai qu'aujourd'hui il l'a serrée à plusieurs reprises dans ses bras, mais la fille sent que progressivement l'étreinte n'est plus empreinte du même désir ; elle sent s'installer la proximité d'une amitié, elle est pleinement confiante.

Le 24 décembre elle l'appelle pour lui souhaiter joyeux noël. Il ne répond pas. 11h47

Na pas du credit

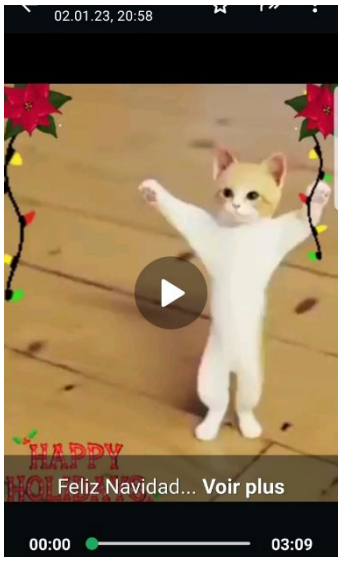
Repondre sur whatsapp

Pas de video

> Coucou j'espère que tu vas bien. Je serai quelques jours en vacances, sans téléphone ! je le laisse loin. Joyeux Noël !. j'espère que tu parviens à trouver un peu de repos.

Le 26, il tente de la joindre à plusieurs reprises en appel video, mais elle n'entend pas. Le 2 janvier, elle écrit

> Que cette année puisse réjouir le cœur et rendre belles et patientes les attentes vers les jours meilleurs. Meilleurs vœux à toi Stejar.



Il lui envoie une video de chat qui danse sur une musique afro-cubaine

FELIZ NAVIDAD

Il fait froid, elle passe à l'angle de la rue.

> *Ah ! je viens de dire à Sam, elle est passée où Nicole ? A l'hôtel, c'est pas terrible, on peut pas faire la cuisine qu'on aimerait, moi j'aime le porc, si ça sent le porc, les autres ils viennent dire que ça les dérange. Je pourrais rester à l'intérieur toute la journée, mais tu fais quoi, tu restes sur ton natel toute la journée. Non c'est mieux si je viens ici.*

Son ami roumain regarde la fille avec suspicion lorsqu'ils se serrent tous deux dans les bras. Elle lui raconte qu'elle est allée se baigner au lac qu'elle a eu très froid. Il lui dit – *bein t'aurais dû m'appeler.* – *rêve !* ils rigolent. Il dit qu'il essaie parfois de lui écrire, mais les mots ne viennent pas et ça l'énerve, il aimerait bien écrire, mais c'est comme si c'était bloqué. Il cherche les bons mots, ça ne veut pas.

Le 21 février, elle le trouve particulièrement fatigué, l'espoir semble plus fragile. Quand elle arrive, il boude, il garde la tête plongée dans ses mots flêchés.

> *T'es fâché ?*

Non (silence), ***en fait tu passes quand tu veux, ou tu viens une fois par semaine*** *(sous le ton de la réprimande)*

> *J'ai eu trop de boulot, j'ai des soucis, j'arrive pas à tout faire*

Ah mais c'est ça qui te fait oublier moi ? (il boude)

> *Je ne t'oublie pas, j'avais juste plein la tête de gamberge, ça t'arrive aussi non ?*

Oui maintenant j'ai des idées qui tournent aussi, j'ai besoin d'une adresse.

> *Ah c'est ça que tu veux me dire, tu veux que je te donne mon adresse c'est ça ? mais si je te donne mon adresse ça va pas le faire avec mon mari!*

Non je rigole, l'assistante est entrain de regarder si je peux avoir un permis humanitaire, maintenant je suis à R, je suis plus à l'hôtel, c'est dur, à cause de mon exclusion du foyer c'est tout.

Ils parlent et puis tout le groupe commence à composer un poème à partir du mot que Stejar a trouvé dans ses mots fléchés : *louvoyer.* On se dit qu'on pourrait s'appeler le groupe des poètes du

coin. F. dit qu'il aimerait bien que je lui écrive une lettre, qu'il aimerait bien apprendre à écrire, qu'il aimerait bien que je sois sa maîtresse, il rigole, il est ivre. Je dis *ouais ouais*.



Le soir.

Elle lui envoie une photo de lumière.

Il ne lira point ce message.

14 mars 2023, le moment de recueillement à la ville pour Stejar est très particulier, l'équipe est là, certains amis de Stejar aussi présents, mais la fille est la seule a avoir préparé un petit texte, alors qu'elle n'est plus bénévole dans l'institution. Redonner mémoire à une personne dans ce contexte institutionnel des flux, ouvre à un registre qui oblige de sentir la douleur, dont les travailleurs sociaux se défendent, notamment pour parvenir à honorer l'accueil et ne pas se laisser emporter. Les disparitions réitérées sont trop éprouvantes. Sam le grand ami de Stejar n'est pas venu, il dit que c'est trop difficile pour lui, Stejar lui manque trop. Une travailleuse sociale remarque que ce genre d'assemblée où on laisse la parole à chacun-e, comme il en a envie, ne se propose jamais dans l'institution, elle dit qu'ils ont toujours l'impression d'être eux-mêmes dans l'urgence, le coup de feu.

Lors du recueillement au Lieu, la fille rencontre Olivier, Madame S, Aloa, Alga, Faiz, Aldo, Eglantine, toute l'équipe est là. Olivier dit à la fille que ça le répugnerait qu'une cérémonie comme celle-ci soit faite pour lui, pour sa mort – *c'est des vivants qu'il faut s'occuper*. Il décide de partir – *c'est trop solennel*. Il part un peu irrité en disant à la fille – ***bon alors à dans deux mois***, dépité. Elle le regarde en souriant un sourire tout aussi dépité, triste, désolé. Mais elle ne sait plus où donner de la tête, elle se sent débordée par les sollicitations qui deviennent comme des urgences.

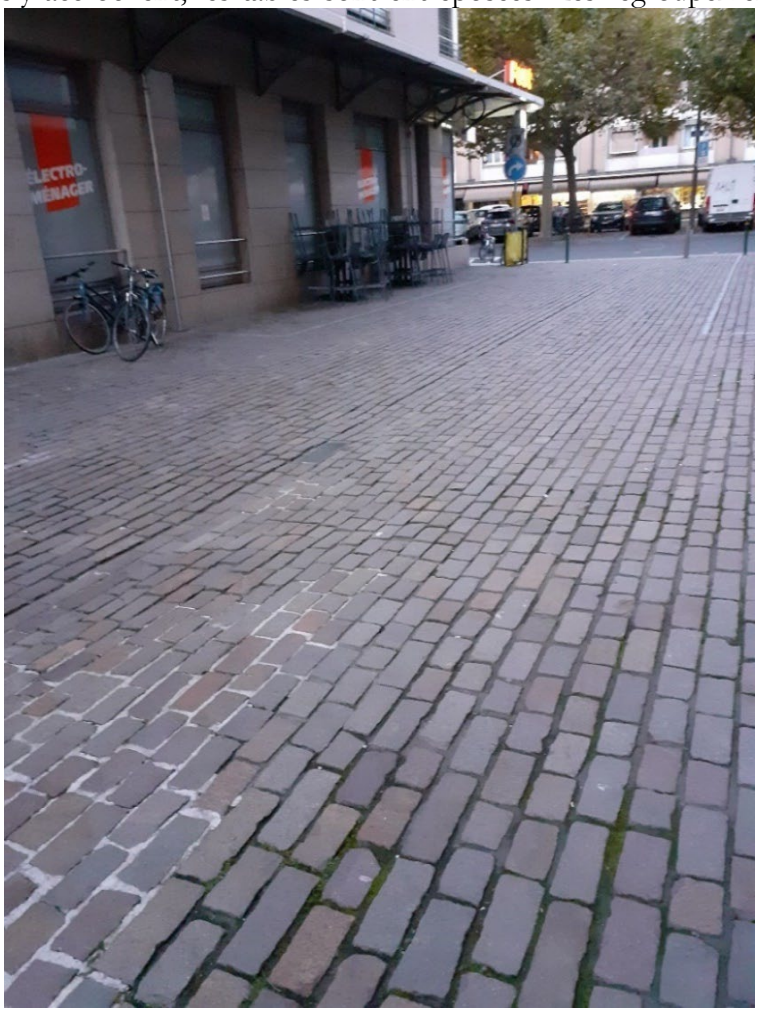
Les chaises sont disposées en rond. L'éduc commence en disant que l'idée est de se réunir, que chacun puisse dire s'il en a envie un petit mot pour Stejar et que Nicole avait préparé un petit texte. La fille lit le texte, certains pleurent, puis d'autres ajoutent des bribes d'histoire commune vécue avec Stejar, la fille se sent bizarre, car elle n'est pas vraiment de l'équipe mais c'est à elle qu'on a donné la parole. Un monsieur vient la saluer à la fin – *ça m'a vraiment ému, ça fait chaud au cœur de savoir qu'il y a des gens qui pensent à nous alors qu'on n'a rien, que personne ne nous regarde*. Une travailleuse sociale amie viendra faire un câlin à la fille, une autre viendra lui dire – *c'est bizarre, j'ai l'impression qu'on a tout raté, c'est si important de laisser la parole aux gens, de juste mettre à disposition un espace et de laisser venir, ce dont les gens ont besoin. On le fait jamais pourtant c'est si important, c'est là que ça prend du sens pour nous aussi.*

24 mars, deux semaines que Stejar est mort. La fille croise Sam et Robin devant Le magasin de fringuies, les deux l'interpellent. Sam dit à la fille qu'il *ressent maintenant vraiment le manque* de son pote, il connaissait son parcours par cœur dans la journée, ce qui lui permettait de le retrouver à n'importe quel moment. Elle lui donne le tabac qu'elle avait acheté pour son poète roumain. Robin est aussi sous le passage, assis avec ses écouteurs –*Stejar est mort, qui va les suivre sur la liste, nous sommes l'ombre des disparus, nous les gens de la rue. C'est dur, le fait que Stejar soit mort, ça pèse, j'en ai vu disparaître des gens, ça épuise, ça commence à peser tous ces gens qui partent.*

La boucle se ferme.

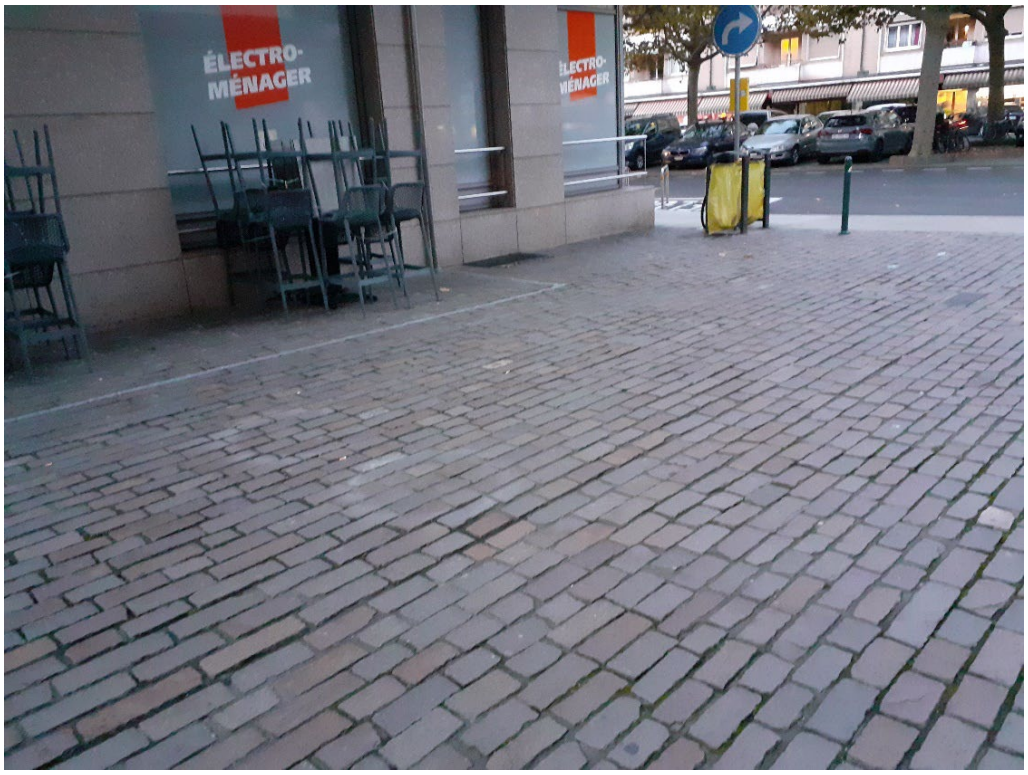
Plus jamais elle ne retournera à l'angle du centre commercial.

D'ailleurs depuis il est vide, déserté. Les chaises du bistrot d'en face ont repris leurs droits, les vélos s'y accrochent, les tables sont entreposées. Les regroupements habituels se sont délités, le petit groupe lui-même s'est dissout.



Le lien particulier construit entre Stejar et la fille, témoigne d'un geste ethnographique initial déterminé par *un travail de thèse*, qui s'est transformé, au fil de la confiance tissée, en une relation mutuellement réconfortante. Si Stejar auprès de la fille a retrouvé une assise dans la capacité recouvrée à offrir protection, affiliation, égard et dons d'une multitude de présents, marquant tous un registre d'échanges portés dans une attention familière qui prend une précaution particulière à *désirer faire plaisir* (le collier, les jeux pour ses garçons, le livre de poésie, les images pour sa thèse, etc.) et donc prenant en compte la singularité irremplaçable – car investie d'un lien exclusif – à laquelle il s'adresse ; la fille a pareillement trouvé auprès de lui, réassurance dans ces abords éprouvants du terrain. Le lien de considération réciproque sur lequel elle prend ancrage, dans une période où elle subit pareillement toute une série de désillusions quant aux conditions de son activité pédagogique au sein de l'école, souvent rattrapée par une logique marchande et fortement

précaire – ce qui la met dans un porte-à-faux déroutant en regard notamment de ce qu'elle tente de défendre comme valeurs dans sa thèse – lui permet d'étendre cette attention à la communauté plus large dans laquelle il l'affilie et lui donne dès lors, par capillarités, confiance dans le chemin qu'elle poursuit dans sa recherche même. Elle trouve auprès de lui, une sorte de position protégée, qui rejoint l'ordre de grandeur du paternel en son autorité (il la nomme d'ailleurs *ma faiblesse*) en termes de subordination, mais alors ici empreinte d'une certaine « dignité »[880], notamment car elle ressent en miroir, une fierté identique à celle portée par le père à l'aune d'un régime domestique, où il fait office d'une « grandeur qui suppose la fidélité personnelle à un grand » (*op.cit.* p. 209) et où les objets échangés « présentent un caractère d'autant plus confidentiel (par exemple une lettre) qu'ils touchent de plus près aux grands » (*op.cit.*). Nous avons bien vu, au cours des divers exemples, que les biens transmis entre eux, se doivent d'être laissés loin des échanges publics (le collier est donné dans un petit seuil de garage à l'abri des regards, les lettres sont directement glissées dans la poche de la veste, les mots et les images pour *la poezia* sont envoyés par messagerie, les pâtes d'ail sont des présents singuliers discrets, le jambon et le vin sont offerts spécifiquement et cachés dans un sac, les cartes de téléphone sont distribuées en coulisses, etc.). Mais la nomination de *la faiblesse* vient également ouvrir un registre beaucoup plus délicat, car si la faiblesse dit une manière amicale de parler *d'une petite* qu'il s'agit de protéger, elle tend aussi à dévoiler le caractère très fragile de la pente toujours en voisinage qui serait *de se laisser tomber*, se laisser dérouter, *prendre* par le caractère faillible de la volonté ; à savoir succomber à l'attrait érotique, se laisser donc emporter par « la merveille »[881] d'un corps qui choit délicieusement dans les bras d'une aimée, porté par l'Eros.



L'histoire de Stejar est donc une longue, lente, patiente, éprouvante mais réjouissante épreuve de *retenue*, qui dès lors oblige à suspendre le désir (le *détendre*), le sublimer par l'écriture, le transformer en contact exempt de caractères sexuels, et ce malgré parfois des résurgences de jalousie (*tu viens*

[880] Thévenot, L. & Boltanski, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*. Gallimard, p.211.
[881] Je fais référence ici directement au texte de Ricoeur (1960) en lien à la sexualité : « La merveille, l'errance, l'énigme », *Esprit. 289*(11).1665-1776.

quand tu veux c'est ça ? c'est ton travail qui te fait oublier moi ?). Il s'est agi au fond de trouver des voies praticables du lien qui ne le mettent pas en péril, de maintenir pour la fille le rappel réitéré d'un désir d'amitié ; à attendre pour lui d'être reconnu dans cette capacité de ne pas céder et dès lors aussi *à tendre* vers l'acceptation de cet interdit explicite, tout en y trouvant justement ce qui, d'habitude pour lui échoue. Il rappelle ses rencontres *avec des putes*, des femmes avec lesquelles il n'est pas parvenu à modérer et maintenir le contact en continuité amicale. Cette confiance construite au fil des mois offre alors de nouvelles perspectives sur ses manières de concevoir ses horizons propres. Il se voit devenir potentiellement différent, sent poindre un horizon d'espérance, il manifeste cette honnêteté témoignée comme une nouvelle identité permise. Pareillement, la fille trouve en cet homme de multiples pans de réassurance, notamment en son identité de chercheuse débutante. Il la motive, lui dit de poursuivre, lui témoigne de la gratitude. Sa mort met, on la vu, fin à son terrain. Stejar la suit pourtant, dans sa vie, mystérieusement, comme une ombre bénéfique, qui la rappelle au *devoir* de terminer, à la promesse donnée d'achever ce travail.



882

En hommage à Stejar.

Stejar ça veut dire le chêne en roumain.

882 Conformément à la loi suisse sur la protection des données : « En droit suisse, la personnalité et donc sa protection s'éteint avec la mort de la personne. La LPD ne s'applique donc pas aux données d'une personne décédée. ». Stejar m'ayant explicitement donné l'autorisation de parler de lui dans ma thèse, mais je n'ai pas pu lui demander l'autorisation d'y mettre sa photo. Elle ne contrevient pas à la LPD en regard de l'article ci-dessus. Cf. site HESSO. Protéger ses données. Les enjeux éthiques et légaux des données de la recherche lien internet.

II. ETHNOGRAPHIER L'ATTENDRE EN PRÉSENCE

1. Le *je* ethnographique

1.1. Une remise en cause de la méthodologie contractuelle, de l'écriture désaffectée et d'un sujet autoréférencé

Si la construction du savoir anthropologique et sociologique a pleinement intégré, en sus des vécus et dires des personnes enquêtées, une prise en considération à la fois des conditions de l'enquête et des énoncés incarnés par l'expérience de l'ethnographe, l'arrivée d'un *je* pose aujourd'hui encore, toute une série de questions controversées et non résolues, et nécessite de bien définir ce que ce pronom désigne, comment il diffère en fonction des ancrages disciplinaires à partir desquels il s'énonce, mais aussi comment celui-ci reste modulé par l'objet spécifique qu'il tente de réfléchir. Déjà à ses débuts, l'ethnographe-aventurier de terrain tendait à retracer son expérience d'approche, souvent alors d'ethnies lointaines (géographiquement ou spécifique à des communautés relativement hermétiques), à partir d'une écriture considérant « la mise en récit de l'expérience subjective »[883]/[884]. L'on connaît bien également la longue tradition de l'enquête de terrain héritière de l'école de Chicago dès les années 1929, qui a donné lieu à une longue série de monographies urbaines[885], invitant et son auteur et son lectorat à « 'être là, tout près' (s'immerger dans les sites de la vie quotidienne) »[886] et en rendre compte de manière détaillée. En France les écritures *affectées* de Favret Saada et son ethnographie de la sorcellerie dans le Bocage témoigne d'une réaffirmation de l'importance de s'inclure en tant que chercheuse dans la démarche de réflexion, notamment compte tenu du fait que « pour contingente que soit la singularité de l'enquêteur … c'est à elle et à elle seule que s'adresse l'ensorcelé : c'est pourquoi on ne peut pas plus la retrancher de la description ethnographique (en tout cas du récit qui fonde cette description) que ne le sont les faits et dires de l'indigène »[887].Venant dès lors contrefaire la tradition d'une certaine rupture épistémologique garante de l'objectivité scientifique « dans le clivage institué entre un sujet de l'énonciation et l'ensemble des énoncés produits sur la culture indigène » (*op.cit.* p. 53), le savoir se devait d'informer du processus même de sa construction, de fait impliquée et impliquante. D'autres comme Eribon (*Retour à Reims*) ou Chauvier (*La petite ville* notamment) mêlent des scènes de la vie quotidienne qui viennent convoquer leur propre mémoire des lieux, les habitudes familiales, des souvenirs d'expériences partagées, construisant un ouvrage qui conjoint éléments biographiques et regards actualisés sur les pratiques sociales situées. Mais bien avant ces manières multipliées de redonner au lecteurice l'expérience singulière de leurs auteurices, il y a lieu de signifier l'ancrage significatif du récit d'expérience, comme restitution du terrain, notamment en regard des controverses alors soulevées, avec l'écriture de *Tristes Tropiques* de Levi-Strauss en 1955, dont la catégorisation reste difficile entre récit viatique, autobiographie intellectuelle, essai, roman, production théorique, qui

[883] Olivier de Sardan, J-P. (2000). Le « je » méthodologique. Implication et explication dans l'enquête de terrain. *Revue française de sociologie. 41-43*. 417-445.

[884] A ce propos, la publication après coup des matériaux de terrain de Malinowski et le scandale qui en a suivi montre également à quel point ce *je* impliqué demande aussi de traduction, de réécriture pour qu'il devienne lisible, appréhendable, compréhensible dans le domaine public.

[885] Voir à ce propos l'ouvrage de E. Ocejo, R. (dir.). 2013. *Ethnography and the City : Reading on Doing Urban Fieldwork*, New York et Londres : Routledge, Taylor & Francis Group, qui retrace les nombreuses ethnographies en milieux urbains du *Hobo* d'Andersen, à l'immersion de Bourgois dans le Harlem de New-York pour observer les vendeurs de crack, parmi de nombreux autres exemples. Même si une grande part de ces écrits à leur début tiennent majoritairement en un exercice de comptabilité et de cartographie, plusieurs auteurs sont tout de même caractéristiques de ce mouvement, dont par exemple « L'étranger » de Simmel, qui au cœur de son propos, traite la question même de la familiarité et de l'étrangeté.

[886] Cefaï, D. (2013). Ethnographie urbaine, un manuel. *Métropolitiques*.

[887] Favret-Saada, J. (1977). *Les mots, la mort, les sorts*. Folio, p. 52.

dès lors a laissé sourdre une considérable série de troubles quant au statut scientifique et, ou littéraire de l'écriture[888]. L'auteur à travers ses souvenirs (plus de vingt ans après son voyage), y « faisant retour sur son parcours en tentant d'y donner du sens »[889], « mélange de sublime et de grotesque, de moments d'élucidation et de moments miséreux » (*op.cit.* p. 116). A partir de cette nouvelle manière d'écrire et de décrire le terrain, les filiations théoriques ou littéraires se voient augurer de profonds remaniements épistémologiques, par l'avènement du *je* assumé en sciences sociales, notamment en ce qu'il réverbère une dimension des vécus des enquêté-es eux-mêmes, met en évidence les environnements dans lesquels ceux-ci évoluent. Par le fait que l'ethnographie est en priorité une expérience de rapprochement, de tissages de liens par sympathie progressivement construite et donc de vécu partiellement en commun, le *je* de l'implication vient alors directement *parler* aussi des personnes enquêtées. Pour Levi-Strauss, il gardera pourtant une certaine réserve s'affiliant à l'affirmation que « si l'ethnologue n'est pas à l'abri du sublime, l'événement esthétique n'aura été qu'un accident » (Maillot, 2008 *op.cit.* p. 5). Bien que l'entrée d'une auto-analyse et du constat de l'irréductible implication de l'ethnographe à la fois dans sa présence auprès des personnes, que sa traduction dans la compréhension et l'écriture qu'il en donne, soient incontestablement une prise en compte nécessaire dans la rigueur d'une recherche *embarquée* et *en train de se faire* en sciences sociales, il convenait bien sûr aussi de questionner « jusqu'où aller dans l'autoréflexivité méthodologiquement parlant, dans le cadre très spécifique d'ouvrages où l'on prétend rendre compte du 'réel des autres' à partir d'une posture sociologique ou anthropologique » (Olivier de Sardan, *op.cit.* p. 419). Cette limite doit être tenue labile en fonction des conditions spécifiques de l'enquête, elle pose pourtant toujours une série de questionnements, notamment la place justifiée que ce *je* doit prendre, vers qui, de qui et de quoi ce *je* se réclame, en regard de la spécificité de l'objet de réflexion, de son ancrage disciplinaire, des conditions de l'enquête et du terrain dans lequel les chercheureuses s'engagent ; une approche méthodologique donc toujours très singulière, peu extensible en généralité ou précepte reproductible. Olivier de Sardan rappelle également que ce *je* qui rend compte de positions plus ou moins reliées aux histoires personnelles de l'enquêteurice, aux considérations des facteurs dissymétriques entre personnes engagées ou aux désirs de coproduire le savoir, se voit toujours imprégné de positions plus entremêlées, et qui relève au final d'une « 'part méthodologique subjective' propre au terrain [qui] n'est que relativement fort peu explicitable » (*op.cit.* p.440), notamment celle qui concerne « l'imprégnation quotidienne, banale et discrète » (*op.cit.* p. 441) de l'abord d'un terrain *étranger*. L'écrit ethnographique qui nous concerne, a justement ici pour enjeu majeur de mettre en réflexion cette apparente banalité, ce que cela porte et pèse de s'approcher, de se lier, de *s'amitier*, ce que cela nécessite de modulations pour parvenir à tenir en continuité cette communauté provoquée par la venue d'une nouvelle personne dont l'identité bigarrée, sera justement l'enjeu même de pouvoir en laisser apparaître un foyer d'attentes (et d'inattendus) divers, à partir d'un apprivoisement mutuel, dont l'examen est à documenter car elle rend compte des épreuves de la participation « dans un genre de commun avec des étrangers »[890], au cœur de toute enquête. Le *je* se fait alors réverbérations, notamment car il vient manifester l'importance des modulations du *prendre part* qui alternent entre familiarité et mise à distance, engagement en personne ou enceint par l'institution sociale ; montrant alors les dissonances et écarts qui subsistent dans l'étrangéité, toujours irréductible en tant qu'altérité. Celle-ci est ici exacerbée encore par l'enjeu d'une approche longue, par corps, de personnes particulièrement mises à l'écart des espaces collectifs usuellement décrits comme intégrés (professionnels notamment) et dont même les institutions du travail social comme vecteurs vers

888 Toute la question avait été posée lors de l'attribution du Goncourt en 1955, où le jury avait finalement renoncé à honorer Levi Strauss, préférant un « ouvrage d'imagination en prose…un vrai roman : *Les racines du ciel* de Romain Gary ». Maillot, A. (2008). L'ethnologue préféré : Le Levi-Strauss de Tristes tropiques. *Fabula, Littérature, histoire, théorie. 4*. 1-17, p. 3.

889 Rouiller, D. (2012). L'apothéose de l'ethnographe : Tristes tropiques ou le voyage vers soi. *Asdiwal. 7*. 99-117, p. 99.

890 Thévenot, L. *Colloque de thèse,* mars 2025.

ces voies inclusives se mêlent aux attendus d'autonomie, de responsabilisation, de participation ; rajoutant aux difficultés d'attachement et de confiance, notamment dans le cadre de l'enquête. Ce prendre part nuancé et pluriel, vient évidemment retracer la modulation, toujours en cours, des attendus explicites et implicites de chacune des instances en présence, pour répondre d'un espace d'accordages afin de maintenir le lien, en familiarité et ce malgré les épreuves, tensions et troubles rencontrés, invitant à considérer *une fois pour toute* à la fois le difficile vécu de la participation si communément évoquée comme invitation heureuse et capacitante, mais aussi bien sûr à la nécessité, pour l'ethnographe, de réfléchir comment la visée éthique *appliquée*, l'oblige de ne jamais perdre de vue en première instance, ce que celui ou celle qui *désire* se faire proche, qui *engage* le lien, qui *maintient* une *présence*, se doit de conduire un rapport très réflexif de bout en bout, quant *i.)* au *soi-même* qui se fait proche, considérant ce que cela exhorte de dispositions, de ressourcements, de blessures pardonnées, de retournements, pour perpétuer un lien à l'autre progressivement familier, tout en l'estimant pleinement, *ii.)* aux compositions complexes qu'appelle l'hospitalité en ses attentes mutuelles, comment l'autre y répond de manière plurielle aussi, par égard, par provocation, par distanciation, par débordement de désirs, par réitération de demandes, etc. *iii.)* aux entours plus ou moins institués, aux conditions spatiales et temporelles dans lesquelles ces ajustements opèrent et leur minimale considération d'un temps et d'un soin comme fondements d'une forme de vie dont la durée ne se limite pas à son déroulement chronologique, ni l'espérance à sa seule nomenclature médicale d'une « espérance de vie » chiffrée. Tous mettant en scène, un registre d'attentes aux « tessitures »[891] multipliées, aux « registres différents qui vont toutefois se rejoindre, s'accorder ou se désaccorder au sein même de la matière-attente » (*op.cit.*) et surtout prendre très au sérieux ce qu'enquêter veut dire, si tant est que l'intention reste de s'approcher d'un *public fait prochain,* et alors comment il convient de considérer la place fondamentale que se doit d'assumer la réflexion d'un *soi*, révélé toujours par la présence d'un *autre,* et dont le *je*, le *elle*, le *nous* ne cessent de réitérer leur positionnement dans le cadre d'une anthropologie philosophique (qui interroge le *moi* et le *soi*). C'est-à-dire qu'il échappe pleinement à une qualité de mesure aux frontières stabilisées (comme pourrait nous l'enjoindre une géographie plus euclidienne ou une sociologie critique) ou de parts d'identités cloisonnées qui viendraient à se manifester (dans le texte notamment) dans une logique de détermination d'échelles *suffisantes*, *insuffisantes*, voire *démesurées* d'une voix contre l'autre, alors mises en concurrence de parts légitimées en leur démarcation. Et ce notamment car le prendre d'ici (le prendre part) reste très éloigné d'une conception d'un *prendre* qui nécessiterait de *donner* en symétrie, mais bien d'un prendre part qui convoque *l'autre comme moi-même* et se révèle à moi tout autant que je me révèle à lui, signifiant donc ici une réalité pleinement expérientielle du lien, par essai, épreuves, habiletés construites, en mutualité, traduction située, distanciation, etc. dont la thèse compte comme elle l'avait annoncé, révéler en priorité son inscription dans le proche. Proche qui se fait dès lors autre *comme* moi-même, le comme élevant autrui, par ressemblance et résistance dans la différence, à la dimension métaphorique (le poétique longuement détaillé) qui vient signer un incessant souci d'ouvrir des manières possibles de se trouver concerné-e, affecté-e, attaché-e, c'est-à-dire non pas s'enorgueillir de parvenir à partager la souffrance ou le vécu d'autrui en symétrie, mais bien par la sollicitude compenser une

> Dissymétrie, autorisant ainsi le partage en le plaçant sur le plan métaphorique du comme. Précisément parce qu'elle interdit l'échange au sens premier d'une confusion des personnes dans la confusion des rôles, confusion qui est fusion, indistinction, identification primaire, l'insubstituabilité autorise un échange de second ordre, un échange où le moi et l'autre persistent en leur différence irréductible, leur étrangeté l'un pour l'autre, un échange où ils entrent dans le partage imaginaire de la **sympathie**, l'être-comme métaphorique s'incarne

[891] Grout, C. *Colloque de thèse*, mars 2025.

> ainsi dans un 'éprouver selon' … [qui] ne signifie précisément pas une illusoire possibilité de 'se mettre à la place d'autrui' …mais signifie la possibilité toujours ouverte à l'imagination de **répéter l'épreuve** que l'autre subit sur le mode de la figuration métaphorique.[892]

L'écriture qui atteste du cheminement conduit, rassemble alors l'inscription d'un regard porté vers et avec l'autre qui demande de différer des premières représentations du sans-abri, et qui vient, en proche, mettre à l'épreuve cette suspension référentielle, tout en l'aménageant au fil du temps, la maintenant *vive*. Le *je* n'est autre que ces modulations multipliées qui appelle, pour lui-même d'abord, une propre suspension d'un *gouvernement par les normes* seules, en ce que le matériau sculpté *sur mesure et hors les murs*, prend le temps et le risque de se moduler en compagnie – matériau donc difficilement contractualisable. Il convoque ensuite l'effort herméneutique, tenant en ses mains les multiples fils d'attentes exposées, exprimées, reçues ; réouverts par une voie longue qui ne cesse de se réinterpréter par une prise en compte des dimensions épistémologiques, méthodologiques, disciplinaires de l'objet et de l'enquête où ce *je* chemine toujours et encore accompagné. S'ouvre ensuite, dans le corps du texte même, car l'herméneutique est aussi tributaire des supports de son exposition, une obligée composition complexe aux instances narratives, poétiques, conceptuelles, démonstratives, dont nous avons déjà largement déployé les argumentaires de son architecture.

1.2. Le *je* ricœurien du *moi* au *soi*, l'enjeu d'un au-delà de la mesure des prises

Loin d'un narcissisme éhonté, le regard porté au *soi* comme enjeu majeur de l'ethnographie du proche ici, ne fait donc jamais l'économie d'une sympathie voire d'une empathie constante, c'est d'ailleurs elle qui porte le temps vécu en le redimensionnant au temps raconté tout en ne perdant jamais non plus ni une « empathie contrôlée », ni une « contemplation inquiète » (Maillot, 2008, *op.cit.* p. 10) laissant advenir un texte doctoral soucieux de rendre compte de chacun des infimes gestes d'accordage, de leurs efforts pratiques et réflexifs nécessités par la visée d'une vie en proche et en commun, dès lors, en ne minimisant pas non plus, en écho, une « certaine angoisse relative aux enjeux de la modernité » (*op.cit.*), face aux hospitalités qui se murent, aux pluralités d'usages de la ville qui s'uniformisent, aux institutions sociales dont la justesse et la justice sont malmenées notamment au regard de leurs attendus et ressources inappropriés face aux nécessités d'attachements, d'ancrages, de compositions multipliées en leurs échelles, de leurs usagers et usagères ; aux circuits de formation dont le temps du savoir *en débat* par *compagnonnage* est majoritairement rabattu aux protocoles standardisés par manque de temps ; toutes avec leurs cruautés intrinsèques et un sentiment d'épuisement des corps, du sens, des âmes, largement exprimés par les professionnel-les, les usagers et usagères, les collègues rencontré-es au fil de l'enquête.

Ainsi ce fil, tenu en priorité par une présence réaffirmée durant plusieurs années, relève d'une attente de participation *très diffuse* de l'ethnographe face aux enquêtés, qui ne se résume pas aux attendus explicites ni aux paroles émises qui auraient comme enjeu de (faire) dire l'attente. Le mouvement ethnographique tend en priorité à maintenir une permanence dans le temps auprès de personnes dont l'ipséité (permanence de soi dans le temps en dépit des changements[893]) est malmenée, notamment par le morcellement et l'injonction au passage, au départ réitéré (des institutions, des espaces de refuges dans la ville), qui ne cessent de briser les fondements d'une identité continuée, à savoir la perspective de *s'*imaginer persister, de *s'*attendre à pouvoir être

[892] Leconte, P. (2018). Parcours pour une éthique de la métaphore. Husserl, Levinas, Ricœur. *Varia. L'enseignement philosophique. 68*. 41-59, p.59.
[893] Voir pp 432 *sqq*. qui reprennent cette notion en lien à la narration de soi notamment.

accueilli, de *s'*entendre approbé, et donc d'une certaine manière, recevoir la promesse de *se savoir* attendu. C'est cette optique fondamentale que les larges explicitations du cheminement ethnographique à la première personne, tentent de minutieusement décrire : les tâtonnements, les accrocs, perplexités, bonheurs, effondrements, que la construction d'un rapport à ce proche interpelle. Bien que des textes aient été adressés, comme le cœur d'un dispositif déroutant d'écriture pour les enquêtés, ce n'est pas tant ici l'attente d'un retour de texte que nourrissait la chercheuse, comme pourrait nous l'inviter à penser le rapatriement vers la logique du don-contre-don (trop réduite à une forme de réciprocité) mais bien une amplification à ce que proche veut dire, dans l'idée d'une « mutualité exercée entre les protagonistes de l'échange contre sa réduction à une figure de réciprocité »[894] et nécessitant une diversité de principes d'accord. Ce geste, alors aussi éloigné de la considération d'un horizon de symétrie, la dissymétrie restant au cœur de la relation, « jusque dans la festivité de l'échange de dons, l'autre reste inaccessible dans son altérité en tant que telle » (*op.cit.* p. 397), dissymétrie fondamentale, irréductible « dans la relation entre moi et l'autre » (*op.cit.*). C'est donc bien en vue de maintenir un fil relationnel consistant, assuré dans **l'attente de quelque retour**[895] (sans arrêt de forme apriori des qualités de ce ou ces retours) que s'est éprouvée là l'épaisseur, les fondements d'une possibilité de *prendre part,* ne minorant pas les écarts et les troubles persistants, notamment en regard de l'étrangéité de la venue d'une autre, dont le travail de l'ethnographe alors n'a eu de cesse d'en éprouver la consistance, la résistance et ce notamment en vue d'en détailler l'ancrage initial de la **thèse**, l'attente première s'inscrit dans une attente d'un-e autre existant, en persévérance, à soi proche et donc d'une *qualité de présence* faite de confiance et d'altérité irréductible, notamment car **c'est par, avec et pour lui que se détermine la possibilité, en première instance, d'un temps offert à la continuité et au maintien identitaire** et donc d'une formulation discrète d'attentes plus ou moins définissables. Cette thèse, rappelons-le, n'est de loin pas posée comme une hypothèse a priori, il faut bien redonner corps à son long cheminement avant l'ouverture du dispositif « d'écriture en tant que telle », l'ethnographe n'a cessé, cela a déjà été formulé, depuis son master ainsi qu'au cours de sa propre pratique professionnelle, de constater l'intervalle entre les attendus formalisés, le **ce** qu'attendent les personnes, plus explicite ou plus matériellement consistant ou discernable, et l'écart laissé par la déception d'un certain niveau de contentement impossible s'ouvrant malgré tout à un avenir envisageable, un *reste* tel un « laboratoire du possible »[896] où les attachements sont le point névralgique. Ceci par le fait que l'ouverture à l'événement qui redéplie le temps, dans une chronologie souvent forclose aux impossibles, aux refus, aux morcellements d'habiter, aux répétitions délétères de détachements imposés ; est **tributaire d'une impression**, d'une thymie qui quitte l'impassible, d'un **lien qui touche, qui émeut** (il faut bien entendre ici la question du mouvoir), une « manière d'être, littéralement, impressionné par ce qui advient … 'ouvert' signifie donc bien ici impressionnable. C'est pourquoi justement la fermeture que l'on observe dans la maladie correspond moins … à une altération du projet qu'à *une modification de la forme même de l'impression* »[897]. L'inattendu du dispositif est aussi en ce sens à *point nommé*, une manière d'impressionner, cependant très discrètement en ce qu'il vient par les bords, proposer *un rond-point* mais très peu similaire à ceux des sorties d'autoroute, puisqu'il est une bride première de la confection du tissage relationnel en devenir. Ce laboratoire-atelier reste pourtant inhabituel, « les matières ne sont pas contrôlées pour que les hypothèses puissent être soumises à un dispositif de vérification ou de réfutation. Bien au contraire, ce laboratoire laisse les matières aussi bien que les hypothèses dans un espace potentiel, espace de jeu instable, où l'on explore, avec plaisir, les positions énigmatiques des labyrinthes et de leurs apories

894 Ricœur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance.* Gallimard, p. 396.
895 Thévenot, L. *Colloque de thèse*, mars 2025.
896 Paulo, J.; Gonçalo, M. & Michel, J. (2016). Conclusion. In P. Jesus ; G. Marcelo & J. Michel (Eds.). *Du moi au soi, variations phénoménologiques et herméneutiques*. Presses Universitaires de Rennes. 233-235, p. 235.
897 Porée, J. (2020). *L'espérance mélancolique. Un dialogue entre philosophie et psychiatrie sur le temps humain*. Hermann, p. 182-183.

qui demeurent ouvertes » (Paulo ; Gonçalo & al. 2016, *op.cit.* p. 235). Un opulent déplacement quant à une conception hylémorphique de la recherche et du temps comme planification servile : une prévoyance dont on serait dès lors en droit d'attendre la réalisation telle quelle. Ici le « laboratoire » est dispensateur d'horizon dans le sens où il ne garantit en rien une prévention de l'imprévisible, il inscrit ses poussées dans d'autres colorations, moins discernables formellement, ouvrant à la fois un mouvement plus haptique et des portées d'avenir soutenues plutôt par la **sémantique de l'espérance, dans la présence maintenue**, en ce que même en souffrance le temps peut alors être discernable car, auprès d'autrui. « Il est essentiel en effet à la souffrance d'être en souffrance **d'un Autre.** Il ne resterait **rien, sans cela, de l'avenir**, ou rien que l'extension d'un présent voué à la répétition de l'identique » (Porée, 2020. *op.cit*, p 275). Le dispositif n'a eu alors pour tâche non pas de vérifier, mais de révéler ces attentes en proche par l'inaugurale apparition d'un *je* qui allait en devenir dépositaire, loin d'une ligne postulée en rationalisation stratégique du temps, mais bien par la modulation d'un *autre s'approchant et éprouvant* le duramen anthropologique de l'attente, cet autre qui tient et à qui l'on tient pour nous permettre de traverser les inéluctables atteintes du temps, les épreuves plus ou moins consenties d'un ordre involontaire et les ripostes parfois possibles. L'ethnographe, dont le *je* n'est qu'une composition permanente de ce rapprochement (d'où les harmoniques) s'inscrit ainsi dans une **phénoménologie de l'attestation et de l'approbation**, se devant de réitérer, en continuité, un « test de sincérité », qui s'éloigne de toute « vérification mais appellent des épreuves qui se terminent finalement dans un acte de confiance dans un dernier témoignage … une confession partagée … [et ce] quels que soient les épisodes intermédiaires de suspicion »[898]. C'est ici toute la dimension du *soi* ricœurienne qui signe une réelle amplification d'un *moi-je*, dont l'identité ne peut être maintenue que par l'approbation de l'autre « les proches sont ceux dont **j'attends**, même s'ils désapprouvent mes paroles ou mes actes, qu'ils **m'approuvent d'exister** »[899]. C'est pourquoi le large déploiement ethnographique à la première personne (ou dérivée en *elle* pour ouvrir par la pronominalisation un écart réflexif supplémentaire) ne cesse par ses multiples réaccordages en présence et en différé, à réinscrire, en patience, une possibilité vers un registre familier avec des personnes particulièrement soumises à une forme « d'acosmie »[900]/[901]. Ce n'est donc plus un *je* qui serait comme l'exercice démonstratif d'une autobiographie, ou d'un autoportrait, ou encore d'une seule affirmation d'un moi autoproclamé, mais un *je* qui énonce les épreuves, les ajustements, le tact nécessaires pour toujours réinscrire l'autre dans un mouvement aux dispositions à la fois durables dans le temps (avec la promesse de revenir et une certaine « constance de l'amitié » Ricoeur, 1990. *op.cit.* p148), et pourtant toujours labiles car particulièrement soumises au morcellement en contexte de grande précarité. Si l'on s'inscrit avec Ricoeur dans la considération que le « maintien de soi c'est pour la personne la manière telle de se comporter qu'autrui peut compter sur elle … qui suis-je, moi si versatile pour que néanmoins tu comptes sur moi ? » (*op.cit.* p. 195-198), toutes les manifestations du *je* dans le texte ethnographique ne cessent alors de manifester, en attestant d'un regarde, *je* suis là en dépit des attaques du temps, avec et pour toi, dans la visée d'une vie bonne, manifestant par là-même à la fois une mutuelle place (faite d'un *ego* vers son *alter* lui aussi *ego*), admettant que « l'autre n'est pas condamné à rester un étranger, mais peut devenir *mon semblable* [en ce que, comme moi], l'autre pense, veut, jouit, souffre » (*op.cit.* p. 386-387). Les manifestations de l'enquêtrice-narratrice, dans l'hospitalité convoquée, n'auront de cesse de rendre compte de cette sorte d'« amitié [qui se] fait le lit de la justice en tant

898 Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil, p. 91-92.

899 Abel, O. (2013). Paul Ricœur et l'amitié. Tiré d'une conférence donnée en « éloge de l'amitié », pour une fête amicale autour de Nathalie Ricœur et Jean-Paul Nicolaï. Olivier Abel.fr., p. 7

900 Arendt, H. (1974). L'humanité en de sombres temps. In *Vies politiques*. Gallimard, p. 25.

901 Relevons à ce propos que l'ami qui attend notre hérisson dans le film de Norstein, l'attend pour boire le thé préparé par ses soins, partager la confiture amenée par le hérisson, et surtout pour compter les étoiles ensemble, inscrivant dès lors l'amitié dans une manière d'appartenir et réguler le cosmos.

que vertu 'pour autrui' » (*op.cit.* p.381). Les remaniements, réadaptations, reprises que ce fondamental mouvement exige *en propre*, confirme l'importance, l'impératif à donner à l'antique « **connais-toi toi-même** » dans toute approche d'un-e autre et spécifiquement en contexte de recherche sociale. Ces accordages doivent alors se déployer dans de multiples registres, ils s'initient comme nous l'avons déjà largement décrit, en une méthode particulière d'adressages de poèmes ou de textes, en ce qu'ils orientent la relation (jamais en geste inaugural) en une proposition d'écriture adressée inattendue. Si les extraits apparus au fil de la présentation des « protagonistes » sont des bribes de ce mouvement, il convient de toujours les resituer dans une constance temporelle qui a amené cette proposition. A leur lecture il pourrait sembler que l'écriture d'un poème vient comme s'imposer de manière artificielle à l'autre, comme une absolue nécessité qu'il souscrive à une sorte de « tyrannie poétique »[902] dans le déploiement de l'enquête. Ce serait trop vite réduire la démarche à sa seule planification. Si écrire des textes *pour les gars*, a en effet été comme un point de mire, toujours labile en fonction des rencontres, il n'a pourtant jamais cessé de se dessiner à la fois dans un long et continu côtoiement – dont les extraits réduits de terrain rendent sans doute insuffisamment *compte* – où le texte venait faire office de point nodal relationnel (ouvert à toute forme de réponse, donc très loin d'une seule attente en symétrie). Le don est ici un geste déclencheur « d'une onde d'irradiation ou d'irrigation »[903] toujours inscrite dans une certaine joie d'offrir rappelant que « le geste festif du don est, au plan de la gestuelle, ce qu'est par ailleurs l'hymne au plan verbal ; il rejoint ainsi l'ensemble des formules que j'aime placer sous le patronage grammatical de l'optatif, ce mode qui n'est ni descriptif ni normatif » (*op.cit.*) considéré d'ailleurs comme « une figure privilégiée des états de paix » (*op.cit.* p. 396). Il est aussi au cœur de l'approche une priorisation d'un mouvement de familiarisation, dont l'ethnographe se fait le centre de réverbération d'une réaffirmation permanente de continuité relationnelle au sens où « **l'engagement ne va pas sans l'attente d'approbation d'autrui** » (*op.cit.*, p. 390), mais qui n'évince pas pour autant les refus, ruptures toujours possibles dans la perspective d'une « fragilité des promesses face à l'imprévisible »[904] ou relatives à une impossibilité de recevoir l'étrangeté radicale ouverte par la venue impertinente de l'artiste-ethnographe. Voici pourquoi aussi est souvent évoquée l'amitié, elle est à considérer au sens antique du terme, dont l'élément prioritaire demeure la conversation. Cette dernière n'est pas à entendre seulement dans une échelle langagière (au même titre d'ailleurs que le poétique) mais bien comme la consistance d'un lien invitant à « partager les pensées, à chercher ensemble, à accepter qu'aucun des amis n'a jamais la solution définitive … amitié vertueuse par laquelle chacun cherche le meilleur de l'autre, pousse l'autre à donner le meilleur de lui-même »[905]. Celle-ci ne va pas sans une certaine douceur, un soin, des temps d'aiguillons vifs également.

1.3. Sursaut, amitiés : le différé ensemble révélateur premier des attentes

Car ce mouvement n'est pas seulement irénique ni neutre, il tient d'un certain « *agôn* amical » (*op.cit.* p.8), écrire un texte est une sorte de provocation assumée, de « confrontation heureuse » (Abel *op.cit.*) qui rappelle de près le sursaut ricoeurien[906], instaurant un désir de lien malgré l'affrontement potentiel « on ne surmonte le soupçon que par un sursaut, un surcum que d'autres hommes peuvent

902 Giuliani, F-E. *Colloque de thèse*, mars 2025.
903 Ricœur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance.* Gallimard, p. 377.
904 Abel, O. (2019). La fragilité des promesses face à l'imprévisible. *Dialogue. 1* (223). 13-28.
905 Abel, O. (2013). Paul Ricœur et l'amitié. Tiré d'une conférence donnée en « éloge de l'amitié », pour une fête amicale autour de Nathalie Ricœur et Jean-Paul Nicolaï. Olivier Abel.fr.
906 Ricœur, P. (1985). *Temps et récit. 3. Le temps raconté.* Seuil, p. 327 « La lecture apparaît tour à tour comme une interruption dans le cours de l'action et comme une relance vers l'action » : stase et envoi.

encourager, accompagner, soutenir, par un faire confiance, un appel à »[907], ils souscrivent en cela à un poème en approche qui toujours interpelle et par là-même nous oblige à quitter le niveau conventionnel, il libère une « polysémie des mots… [et] laisse se renforcer mutuellement toutes les valeurs sémantiques » [908], celles assurément aussi qui ne dépendent pas des mots seuls mais également des actions de retours, des réponses gestuelles, des provocations, etc. « La poésie convoque par le chant à une conversation, elle n'humilie[909] jamais que pour guérir »[910]. Ainsi le vaste répertoire du proche en construction n'a pas évincé les dimensions complexes des épreuves d'hospitalité et des réaccordages en continu, notamment car l'idée était loin d'une *récolte de données*, bien davantage d'une construction et perpétuation d'un lien que le dispositif évidemment avait permis, mais qui ne comptait pas s'éteindre, comme pour l'entretien, une fois la parole *recueillie.* C'était alors convenir au fait que l'interpellation joyeuse tenait d'un mouvement de « dépli » [911], suscitant par l'inattendu une rupture, mais cette fois « une rupture qui crée les conditions d'une continuité de second degré » (*op.cit.*) et dont l'irrévérencieuse proposition tenait en son devenir, non pas l'attendu d'une participation conforme aux injonctions institutionnelles (se raconter, se retenir, se motiver, convenir d'une manifestation de coopération moralement acceptable, etc.), mais bien la tacite présence promise qui ferait que toute l'enquête tendrait à choyer le lien pour le comprendre, éprouver les attentes mutuelles, avec toujours en arrière-plan éthique, la visée d'une vie bonne avec et pour autrui et l'évidence que « l'estime de soi et la sollicitude ne puissent se vivre et se penser l'une sans l'autre » (*op.cit.*). L'autre étant médiateur amical entre les deux premières visées éthiques (la vie bonne avec et pour autrui) et l'institution, l'amitié faisant « transition entre la visée de la 'vie bonne' que nous avons vue se réfléchir dans l'estime de soi, vertu solitaire en apparence, et la justice, vertu d'une pluralité humaine de caractère politique » (*op.cit.* p. 213).[912] Donc au final également de ne point minimiser le versant de l'institution et la règle qui justement l'institue, mais **seulement une fois effectué ce long détour par le proche** pour mettre en évidence les incompressibles impératifs d'une **existence en attente d'approbation**. Et donc d'une prise en considération politique cette fois, des biens escomptés, des espérances maintenues et des espaces potentiels de concrétisation éthique, esthétique de nos existences en commun, dans et par le travail social pour ce qui nous occupe ici et bien au-delà d'une opératoire de production d'un lexique justificatif en plan, des attendus à pourvoir.

De toute évidence, la récolte des données se serait avérée dès lors totalement contradictoire si l'enjeu avait été d'arracher des preuves de participations « adéquates » au dispositif, notamment sous la forme de poèmes adressés en retour à l'ethnographe. Celle-ci ne les a d'ailleurs jamais attendu, sauf dans le cas d'une personne – Alga – qui lui en avait fait l'annonce, jouant avec son retard, comme une dimension constitutive d'affirmation d'un lien progressivement suffisamment solide pour résister aux divers morcellements, latences et aléas de vie, multipliés en contexte si fragilisé. Ce n'est évidemment pas de poésies dont les personnes manifestaient l'ardente nécessité, mais de poétique dans une continuité relationnelle dont la constitution n'était apte à se réaliser qu'à partir justement d'une **certaine poétique du terrain** (déjà largement discutée), ouvrant une multitude de modalités hospitalières poursuivies par un travail en continuité des ajustements ethnographiques et des manières composites du *comme* signifiant encore et encore l'importance

907 Ricœur, P. (2001). *Le juste 2*. Esprit, p.89

908 Ricoeur, P. (1967). La structure, le mot, l'événement. *Esprit. 360*(5). 801-821, p. 819.

909 Ricœur ne parle **pas du tout ici d'une humiliation faite à autrui,** l'humiliation est ici à inscrire spécifiquement dans le registre du volontaire et de l'involontaire, c'est un geste de riposte au refus inscrit dans le mouvement du volontaire « l'incantation aide la volonté, elle la délivre de son propre refus en l'humiliant »

910 Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté. 1. Le Volontaire et l'Involontaire.* Points, p. 596.

911 Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre.* Seuil, p.212.

912 Arendt (1974) rappelait bien à ce titre à quel point l'amitié est éminemment politique. In *« De l'humanité dans de sombres temps ». Vies politiques, Gallimard, p.34.*

pour être soi, malgré les difficultés et épreuves de toute existence, du fait que « **d'assumer la nécessité et la tâche d'être soi ne peut se réaliser qu'à travers un effort soutenu et encouragé par d'autres que soi** »[913] tenus et maintenus au fil du temps, en régularité et en compagnie.

Ainsi, les jeux de mise en attente ou de défi que les personnes font vivre à l'ethnographe ne sont de loin pas un retour de manivelle d'une sorte d'instrumentalisation des personnes, elles deviennent au contraire des manifestations d'un lien qui perdure bien au-delà des dimensions d'attendus spécifiquement énoncés. Le dispositif investi n'impose pas de retour formalisé et bien que le poème provoque un espace relationnel, toujours en devenir, il ne présuppose pas on l'a dit, d'attente en symétrie. Comme nous l'avons parcouru, l'annonce d'Alga d'un texte qu'il promet d'envoyer à l'ethnographe, est par exemple une manière spécifique à la fois de mettre son interlocutrice en attente mais par ailleurs aussi de maintenir la position d'un sujet qui réitère à chaque rencontre[914], la convocation du temps possible, ensemble et ainsi dans cette promesse promulguée par le temps suspendu amené à se réinscrire *demain*, une certaine identité continuée.

Si on l'a compris, l'enjeu principal n'est pas en première instance de révéler les attentes explicites des personnages, notamment car l'attente ouverte aux voies de l'espérance reste difficilement dicible justement par le fait qu'elle demeure comme un possible déployé toujours incertain, et spécifiquement ouverte par la promesse d'un moi « vis-à-vis d'un autre qui compte sur moi, c'est-à-dire qui s'attend à ce que je tienne ma promesse »[915] d'être auprès de lui, de réaffirmer ma parole, qui se maintient[916] malgré l'altération du temps et loin d'une cohérence narrative en plan. Il n'en demeure pas moins que plusieurs attentes sont *dites* tout au long des échanges exposés, alternant entre des temps présents, des planifications opérées chronologiquement et des dimensions extensives où le temps s'opérationnalise moins distinctement. A ce propos Barthélémy (p.195) l'exprime précisément : *Il y a* ***différents niveaux d'attente****, y'avait par exemple dehors,* ***l'attente dans la journée.*** *Mais y'avait aussi des choses qui allaient arriver, par exemple je savais qu'à midi je vais manger dès que j'ai mon ticket,* ***y'a des choses sûres, y'a d'autres choses qu'on espère qui sont une attente qui est liée à une espérance …*** *j'attends encore en vie, car sinon je pourrais me dire je suis mort, donc pour moi* ***c'était aussi l'attente de dire, mon temps de vie n'est pas encore terminé, n'est pas encore terminé, j'ai encore des échéances avant de mourir****».* Parfois aussi, on l'a lu, la qualification des attentes en un « rien » ou un « plus du tout » est emblématique d'un creux descriptif de ce qui reste pourtant d'attendus à d'autres échelles que celle d'un comblement du projet et qui parfois seulement se découvre par la réverbération des formes de vie en commun, en ce qu'elles nécessitent d'articulations en propre *vers* le commun et dès lors ce qu'elles viennent *dire* de l'attente en des tonalités moins facilement ouvertes à l'interprétation directe d'une parole qui la formulerait. Ceci vient notamment démontrer les propos d'Abel (2019, *op.cit.*) dans la possibilité d'une montée vers le commun, s'il « y a un monde commun c'est parce que nous sommes capables de ***différer ensemble*** » et donc de moduler nos attentes, c'est cela que l'ethnographe n'a cessé dans ses remaniements : tenter de soutenir un lien avec et pour autrui, dans l'ancrage robuste et la conviction d'un soi révélé seulement par autrui et par sollicitude. Celle-ci désigne

913 Vallée, M-A. (2016). Être soi : nécessité, tâche et effort. In P. Jesus ; G. Marcelo & J. Michel (Eds.). *Du moi au soi, variations phénoménologiques et herméneutiques*. Presses Universitaires de Rennes, pp. 33-47, p. 41.

914 Et également entre les rencontres, Alga a envoyé des dizaines de chansons, de messages à l'ethnographe qui n'ont pas tous étés reproduits dans le texte doctoral, nécessairement réduit. Ces adressages ont également bien évidemment été des possibilités d'obtenir certains biens matériels (des stylos, des pièces) mais ces derniers font également partie des attentes et donc à ne pas minimiser ni à mettre sur un ordre hiérarchique en termes de moralité face à d'autres biens tenus en plus haute estime.

915 Abel, O. (2019). La fragilité des promesses face à l'imprévisible. *Dialogue. 1* (223). 13-28, p. 23.

916 Nous réitérons ici l'importance à donner à une parole élargie aux gestes et maniements en familiarité, comme déjà largement convoquée tout au long du travail. Donc promesses de la parole humaine à étendre aux animaux, végétaux, espaces, choses, divin, etc. toute chose attachée.

> Le mouvement d'une existence qui ne se satisfait pas de soi, l'impossibilité de 'se suffire à soi-même' pour une existence qui va vers l'autre avec une attention qui est étonnement, inquiétude, et qui par là seulement peut se faire secours…'La sollicitude ne s'ajoute pas du dehors à l'estime de soi mais elle en déplie la dimension dialogale' … La sollicitude comme **attention envers autrui** s'enracine dans un devoir être qui, dans la réciprocité de l'être soi et de l'être avec autrui, ne se comprend que dans l'équivocité de l'être-comme, 'soi-même comme un autre', autrui comme soi-même. Capacité à répondre à la responsabilité qui en 'compense la dissymétrie' sans en annuler la radicalité, sans conduire à l'égalisation : l'injonction issue de l'autre est première, mais l'injonction libère un pouvoir de donner qui seul à son tour permet d'entendre la puissance injonctive de l'appel.[917]

C'est ainsi avant tout ce qu'ont tenté de signifier les personnages présentés, à quel point l'attente prise au sérieux nécessite de « différer ensemble » et comment alors est restée à ce niveau relativement frileuse l'intention de la traiter *à la lettre*, de l'inscrire dans une échelle de « l'épiphore du nom », d'interpréter *stricto sensu* les propres métaphores des personnes. Néanmoins, puisque ce travail est aussi une révérence confiante faite au langage, il ne faut pas minimiser ce que ces personnes en disent *par mots,* dans les côtoiements proches, considérer alors également cette fois les restes de l'attente silencieuse en sa réverbération sémantique dans le langage exprimé par les protagonistes au fil de la relation, tout en gardant fermement à l'esprit que les échelles où les diverses attentes s'inscrivent, ne doivent pas être considérées en seule concurrence. Chacune ayant sa place dans le temps vécu, les attentes de papiers, de nourriture, ouvrant également à une large extension du lexique vers celui de l'espérance qui apparaît à de multiples reprises, venant surtout signifier, dans le cadre de la thèse, l'importance d'un **autrui en présence** pour leur ouvrir leur dimension propre ainsi que les malentendus majeurs à l'échelle des accompagnements institués – que nous traiterons plus avant – qui bien souvent mettent en défaut les possibles ancrages qui pourraient faire advenir l'espérance alors que les attendus projetés sont manifestement bouleversés, voire abattus.

Si le travail minutieux de descente « vers les éléments, vers les inventaires et les nomenclatures et vers les combinatoires sous-jacentes »[918] des mots, phrases, discours produits par les enquêtés, tentant alors en priorité de signifier (donc de redonner force au signe, à sa sémiotique et sa sémantique) les attendus et leur répertoire thématiques ne s'est pas organisé directement en première instance, c'est que la démonstration a désiré initialement porter, dans un au-delà du texte lui-même, montrant qu'à la fois l'adressage de poèmes, que l'expression en situation de diverses formulations de l'attente, trouvaient une première puissance de révélation **avec et par autrui, proche et attaché,** dont le texte inattendu s'était fait l'*organon* commun, mais pour en arborer une diversité d'horizons temporels, en présence. Dès lors, avant de pouvoir traiter la matière même lexicale exprimée, il s'agissait de mettre au jour, très méticuleusement, les nombreuses, complexes, accidentées, exigeantes, joyeuses circonstances et situations d'approches comme pleinement manifestes, puisque directement reliées, des attentes, espoirs, espérances possiblement convoqués, excédant largement les programmations qu'ils légitiment plus communément. Ceci par le fait, on l'aura je crois compris, que l'attente est un peu comme le mot, relativement creuse dans sa structure nominale stabilisée, ceci car elle demeure seulement système, structure, « virtualité sémantique » (Ricoeur, 1967, op.cit. p. 817). C'est lorsqu'elle redevient événement, tributaire alors « d'une actualité de signifiance » (*op.cit.*) en présence (comme le mot dans la phrase), qu'elle déploie ses possibles, car **le temps vécu n'est consistant qu'au travers de l'altérité continuée qui lui**

[917] Leconte, P. (2018). Parcours pour une éthique de la métaphore. Husserl, Levinas, Ricœur. *Varia. L'enseignement philosophique. 68*. 41-59, p.58.
[918] Ricoeur, P. (1967). La structure, le mot, l'événement. *Esprit. 360*(5). 801-821, p. 821.

donne voie de perpétuation et horizon potentiel. Elle reste pourtant, là encore comme le mot, également plus que l'événement (ou plus que la phrase pour le mot), car l'actualité événementielle (pour le mot et pour l'attente) reste « transitoire, passagère, évanouissante » (*op.cit.*), il convient donc *aussi* de maintenir sa structure, son ordre, sa valeur lexicale, son inventaire planifié et publicisé, ce qui fait qu'elle est instituée. Mais alors, et c'est là toute notre œuvre artisanale *du texte* et notre *grand (dé)tour ethnographique* : de l'institution aux amitiés limitées et **de retour** à l'institution, se manifeste l'impératif d'une prise en considération de ces deux dimensions interdépendantes qui ne se juxtaposent pas en lointain, mais s'imbriquent, s'attachent dans la question du travail social. Ce parcours est un peu comme pour la langue « il ne suffit pas de juxtaposer une vague phénoménologie de l'acte de parole à une rigoureuse linguistique du système de la langue, mais [qu']il s'agit de nouer langue et parole dans l'œuvre du discours » (*op.cit.* p. 810)…comme dans l'œuvre de l'accompagnement social. Et ainsi documenter ce que l'imminence du proche exige et révèle à l'instance du système et de ses attendus normalisés, mais aussi ce que la structure institutionnelle stabilisée permet de constance et de membrane protectrice, son histoire, réactualisée pourtant toujours à l'échelle des personnes en attentes *vives*. C'est alors en première intention, à partir du détail fin des mondes en présences conjointes, bien plus vaste qu'une expression langagière d'attendus identifiés, planifiés et stabilisés ; qu'est exposé ce que ces co-traitements expriment en leur centralité d'existence, comment les mondes attachés rendent possibles à la fois le maintien identitaire par investissement durable, comment les manières de se rendre présent-e, d'être attendu-e par et pour l'autre (humain ou non) permettent de poursuivre une vie qualifiée et donc largement excédentaire à sa seule poursuite organique – à laquelle la *zoè* comme organisatrice des besoins pourvus par l'urgence sociale, se limite. Pour ce faire, un glossaire clôture ce second chapitre, sa modélisation rend compte strictement du monde des enquêtés, de leurs entours, des aménagements qu'ils opèrent pour vivre, survire, et parfois exister, espérer avec d'autres. Un florilège d'êtres, de choses attachées, de constructions, d'images, de présences mémorielles ou attendues, d'objets échangés démontre la **consistance d'un temps** qui ne se **révèle qu'en présence d'une altérité** et à partir d'un **corps engagé par les gestes, les mémoires, les rêves, les choses disposées, investies, absorbées, maniées, disparues, espérées.**

Successivement à ces mondes attachés décrits, l'attente est alors réfléchie conceptuellement puis, cette fois, sur la base des verbatims des personnes rencontrées, les attentes plus ou moins explicites énoncées au fil des dialogues – après s'être ouverts en partie par le sursaut poétique et avoir été maintenus dans une longue conversation – sont reprises et redistribuées en étant thématiquement organisées. Enfin elles sont mises en discussion dans leurs ramifications discordantes face aux attendus institutionnels. C'est à cela que sera consacré le chapitre succédant au glossaire.

1.4. Glossaire : Les mondes attachés du « sans-abri » : présences, mémoires, espérances

[919]

Glossaire des attachements non vivants	Dessins	⊃ Carnet de dessins, dessins cachés (Le Jack, p.193, p.551) ⊃ Carnet de dessins, croquis, notes (jeune garçon roumain, p. 302) ⊃ Dessins vendus, carnets (Praven, p.320, p.323)

[919] Par thèmes puis par ordre alphabétique. Certains items peuvent être corrélés p.ex. habitudes bienfaisantes et nourritures de l'âme. Le tableau oblige au partage mais ils sont à lire en complémentarité.

	Espaces	⊃ L'angle du centre commercial (mon bureau, Stejar, Sam, Alga p.ex. p.290) ⊃ Le banc devant le centre (Sam, p. 348 ; Pimentero, habitude quotidienne, non cité.) ⊃ La bibliothèque (Barthélémy, p.194 ; Olivier, p. 221, 304) ⊃ Le bivouac (Le Jack, p. 193) ⊃ Le canapé dans son refuge (Robin, p. 350) ⊃ La cave de sa marraine (Alga, p.334) ⊃ Cour de l'Université, parc des Bastions (chambre avec jardin, Olivier, p. 304) ⊃ Le cinquième étage de l'Université (Aloa, p.221 ; p. 286) ⊃ Le coin de l'Université, ses affaires, sa chaise (Lucien, p.191) ⊃ Devant la Migros, sa chaise, son quartier (Robin, p.350) ⊃ L'épicerie du quartier (Sam, p.344) ⊃ Le Lieu comme espace de travail, de liens (Aloa, p.287,Faiz p.327) ⊃ Mon espace à moi (en parlant du Lieu, Enebro, p.323) ⊃ La mosquée (Aloa, p.221, p.288) ⊃ Le muret sous le platane (Sam, Stejar, Alga, p.230, 366) ⊃ Le parc des Bastions(Enebro, p.221) jeu d'échecs (Bilbo, p.339) ⊃ Le passage vers le magasin de fringues, le tunnel, la poubelle, les palettes (Faiz, p.331, Robin, p. 354, Stejar, p. 364 *sqq.*) ⊃ La pièce occupée dans l'école (son refuge Robin, p.355) ⊃ La planque en zone industrielle, sa piaule, son squat (Sam, p.342, 373) ⊃ Le squat (Bilbo, p.339) ⊃ Le sous-sol de l'Université (Le Jack, p. 190, 299; Enebro, p.221) ⊃ La table du sous-sol (Le Jack, p.217)
	Livres, écriture	⊃ Bible (Barthélémy, p.194) ⊃ Coran (Aloa, p. 284, 289, 292, et autres livres, Aloa, p. 293) ⊃ Livre Apollinaire (Praven, p.320) ⊃ Livre Eminescu (Stejar, p. 359) ⊃ Livre d'Hafez et livre d'Homer (Olivier, p.306) ⊃ Livre Krishnamurti (homme rencontré au Lieu recopiant des passages significatifs pour lui, non cité) ⊃ Livre La Liberté (Robin, p. 352) ⊃ Livre polar (Le Jack, p. 192) ⊃ Sapio Slam (Raoul, p.264) ; écriture sur facebook(Faiz p.324)
	Vêtements	⊃ Bandeau (Saule, p.315) ⊃ Foulard au parfum féminin (Alga, p.333) ⊃ Veste d'un ami, pantalon offert (Faiz, p.328)
	Choses diverses	⊃ Affaires personnelles disséminées aux quatre coins de Genève (Stejar, p.374) ⊃ Bague (Aloa, p.291, Stejar, p.370) ⊃ Boîte de conserve comme réchaud (Stejar, p. 550). ⊃ Casque de vélo porté toute la journée (Abir, p. 208)

		⊃ Chaise (Robin, p.350 *sqq.*) ⊃ Collier avec dizaines de clés de cadenas (Picea, p. 156) ⊃ Fontaine (Olivier, p. 304) ⊃ Guitare (Farrukh, p.222) ⊃ Ordinateur (Olivier, p.221, p.305) ⊃ Petite hache (Robin, p.350) ⊃ Petit sac en tissu blanc (Olivier, non écrit dans la thèse) ⊃ Radio (Robin, p. 350) ⊃ Sac à dos (Le Jack, p.217 ; Aloa, 287 ; Praven, p.319 ; Faiz, p. 329; Enebro, p.324 ; Robin, p.350) ⊃ Sacs remplis d'objets (Lucien, p.191 *sqq.* ; Praven, p. 320) ⊃ Vélo (Le Jack, p.299 ; Abir, p. 197 ; et les sacoches Saule, p.315 *sqq*. vélo-pancarte Picea, p. 190)
Glossaire des êtres attachés vivants présents ou espérés		⊃ Amis (Faiz, p. 330 ; Stejar pour Sam, le « gros », le seul à qui il fait confiance (Sam, p. 345) ⊃ Araignée comme colocatrice (Alga, p. 334) ⊃ Arbre (Saule, p.318) ⊃ Arbre, jardin à l'Université dans sa « Chambre en U » (Olivier, p.304) ⊃ Butte fertile (Le Jack, p.300) ⊃ Cabane (Faiz, p.327) ⊃ Cerf (Enebro, p. 323) ⊃ Chats (Dame aux chats, p. 151) ⊃ Chérie qui lui offre son café privé (Stejar, p. 223) ⊃ Chien de sa copine (Alga, p.169) ⊃ Communauté, petite. (Bilbo, p. 340) ⊃ Copine du foyer (Stejar p.368), copine (Aldo, p.282) ⊃ Concierge de l'école (Robin, p. 352-54) ⊃ Conjointe : Une femme pour redonner espoir, s'attacher (Raoul, p. 265), Une femme espérée, Aloa, p.290) ⊃ Copains (Enebro, p.323) ⊃ Enfants (Enebro, p.324), Enfants espérés (Aloa, p.290), sa fille (Le Jack, p. 192), Enfants laissés au pays (Abir, p.198) ⊃ Femme laissée au pays (Abir, p.198) ⊃ Forêt, oiseaux (Barthélémy, p. 194, Le Jack, p.208 ; Aloa, p.287, 296 ; Enebro, p. 323 ; Saule, p.315 ; Bilbo, p.339) ⊃ Gens du Lieu, comme une famille (Faiz, p. 327) ⊃ Herbes cueillies, de soin et nourriture (Le Jack, p.299, 301, 302) ⊃ La fille (Abir, p. 205 ; Le Jack, p. 230, 301, Eladji, p. 256 ; Raoul, p.262; Aloa, p.289 *sqq.* ; Enebro, p.324 ; Olivier, p.290, 306 *sqq.* ; Alga p.334, 369, Robin p.354, Stejar, p.361 *sqq.*) ⊃ Marraine (Alga, p.332) ⊃ Mer (Enebro, p.324) ⊃ Mère (Aloa, p.285 ; Faiz, p.327, Le Jack, p.190) ⊃ Nettoyeuse de la place des Augustin (Sam, p.344) ⊃ Petits-enfants (Barthélémy, 147) ⊃ Potes (Stejar, p.359) ⊃ Les deux poules apprivoisées puis mangées (Le Jack, p. 299)

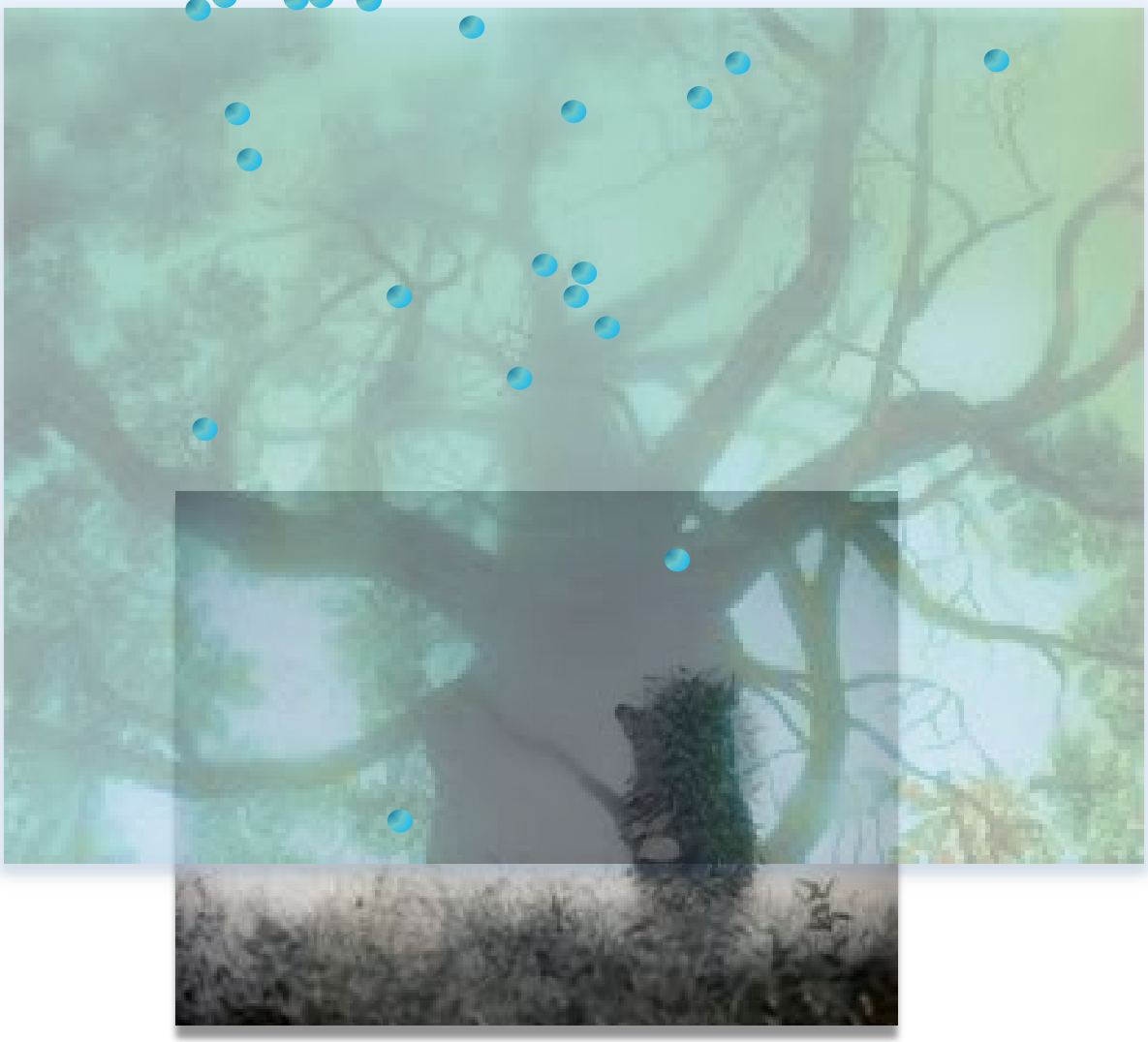
	⊃ Rencontre du samedi avec le monsieur au journal (Olivier, p. 221) ⊃ Stejar et Sam (l'un pour l'autre, p.ex p.345, p.367) ⊃ Visages connus du Lieu, éducs, personnes familières (Olivier, p.308)
Glossaire des présences mémorielles (parfois joyeuses parfois fuies)	⊃ Anges du diable (Stejar, p. 370) ⊃ Arbre lors d'un pèlerinage (Saule, p.318) ⊃ Chant géorgien (Le Jack, p.192) ⊃ Chevaux du pays (Aloa, p.285) ⊃ Sa femme et son fils (Stejar, p.361, p.370), femme et enfants (Abir, p.198) ⊃ Fêtes de mai et réjouissances de cuisine des femmes (Faiz, p.328) ⊃ Mémoire du parc de l'Université où il dormait, mise de côté (Olivier, p.304) ⊃ Mère (Le Jack, p.192, 302 ; Aloa, p.285 ; Faiz, p.327) ⊃ Migration, cueillette de fruits, hôtellerie, bibliothèque (Olivier, p. 304, 307) ⊃ Montagne des Carpattes (Stejar, p. 370) ⊃ L'ombre de nos disparus qui hantent à la mort de Stejar (Robin, p.354) ⊃ Oliveraies de l'enfance (Faiz, non cité) ⊃ Papa qui s'est éteint à petit feu (Alga, p.334) ⊃ Papa au travail Enebro, (p. 323) ⊃ Parents décédés (Barthélémy, p. 195, Jeune mineur, p. 261) ⊃ Le passé en Italie, la cabane de fortune (Stejar, p.362) ⊃ Le passé en Italie, le travail de cuisinier (Faiz, p. 327) ⊃ Proches laissés derrière soi, nostalgie (Aloa, p.284) ⊃ Usines prospères d'Algérie (Faiz, non cité) ⊃ Vie d'avant, dessinateur au bord du lac (Praven, p. 319) ⊃ Vie de pilote, cratère du Mont-Cameroun (Alga, p.333)
Glossaire des rêves, tâches à poursuivre	⊃ Adopter un cochon (Le Jack, p.302) ⊃ Apprendre à nager (Aloa, p.292) ⊃ Liste des livres à terminer (Olivier, p.307) ⊃ Partir vers le nord (Aloa, p.285) ⊃ Pèlerinage (Saule, p. 316) ⊃ Retourner au pays (Abir, p. 198 ; Alga, p.333) ⊃ Revoir sa mère (Aloa, p.285 ; Faiz, p.328) ⊃ Ultime espoir, le Paradis (Aloa, p. 292 ; Faiz, p. 328)
Glossaire des regrets, des pertes	⊃ Avoir échoué son rêve (Aloa, p.292) ⊃ Avoir fait le mauvais choix, d'avoir tout perdu (Faiz, p.329) ⊃ Avoir fait des choses horribles (Stejar, p. 370) ⊃ Avoir perdu sa vie (Faiz, p.327) ⊃ Corps délité, pans d'identité en train d'être perdue, désagrégée (Le Jack, p. 298) ⊃ Espoir du retour perdu (Faiz, p.328) ⊃ Impression qu'il est trop tard, que l'enfance est perdue (Stejar, p. 363) ⊃ N'avoir rien fait de sa vie (Aloa, p.286) ⊃ Regret de ne pas avoir fait le pas de plus (Le Jack, p.192)
Glossaires des habitudes bienfaisantes	⊃ Un café chaud, fumer calme (Stejar, p. 370) ⊃ Le petit café privé devant le magasin de fringues (Stejar, p.361, p.392) ⊃ Converser (Le Jack, p.299, Olivier, p.308, Aloa,p.292) ⊃ Couture, atelier bois (Saule, p.316) ⊃ Lire le journal au chaud le matin devant la piscine (Sam, p.374)

		⊃ Lire, traduire à la bibliothèque de l'Université (Barthélémy, p.194-95 ; Olivier, p. 221, 304) ⊃ Marcher (Aloa, p. 287 ; Enebro, p.221,324) ⊃ Musique Idir (Abir, p.230) ; Musique Mozart (Aloa, p.296), Musique algérienne (Faiz, p. 331), Musique Nina.S (Alga p.336 dizaines d'autres chansons envoyées) ⊃ Raconter des histoires à une amie (Olivier, p.310), à sa fille (Le Jack, p.192) ⊃ Ramadan, prière (Aloa, p.284, p.295) ⊃ Réparer son vélo et se réparer (Saule, p.315) ⊃ Sapio Slam (Raoul, p.264) ⊃ Soins du corps (cheveux, ongles, barbe, épilation, ablutions : Aloa, p. 288) ⊃ Soins de la chevelure, dreads (Raoul, p.169, 265) ⊃ Sport, assouplissement, boxe (Aloa, p. 286-89, p.291)
Glossaire des fantasmes érotiques		⊃ Une fille sur lui au moment de mourir (Stejar, p 358, p.551) ⊃ Jolies filles, regarder, sourire, rêver (Enebro, p. 221) ⊃ Miss aux yeux verts (p.263) ; leuvrette intellectuelle (p.264) ; t'accueillir chez moi, louer une chambre d'hôtel (p.265) ; déshabiller, mordiller tes tétons, nourrir l'esprit, le trou de la chatte en feu (p. 265) (Raoul)
Glossaire des nourritures de bouche	Alcool, cigarettes	⊃ Bière (tous sauf Aloa et Olivier, p.ex. : Faiz, p.171, 328, Sam, p.219, 220 ; Robin, p. 350, Stejar, p.362, etc.) ⊃ Cognac, whisky, cigarette (Raoul, p.263) ⊃ Montepulciano (Stejar, p.372) ⊃ Vin blanc (Praven, p.319; Le Jack, p. 302, Stejar, p.372) ⊃ Vin rosé (Le Jack, p. 301) ⊃ Vin rouge (Le Jack, p. 301 ; Alga, p.335) ⊃ Tabac (tous, sauf Aloa et Olivier) p.ex. Faiz, p.327, Stejar, Sam, p.369, Alga, p.233) ⊃ Vodka (Praven, p.320 ; Stejar, p.374)
	Porc	⊃ Gras de porc, porc (Bilbo, p.339 ; Stejar, p. 372, 550) ⊃ Pied de cochon, saucisson (Stejar, p. 359, 362, 372) ⊃ Porc, saucisses (Lucien, p.190)
	Sucreries	⊃ Chocolat en poudre pour ses enfants (Enebro, p. 153, 197) ⊃ Dattes (Abir, p. 229) ⊃ Jus de fruit (vieille dame p.197) ⊃ KitKat (Elo, p.153, 204) ⊃ Miel (Sami, p. 204) ⊃ Pâtisseries algériennes (Abir et Aloa p.208, p. 230 *sqq.*)
	Autres	⊃ Café (tous et spécialement Stejar, Aloa, Saule p.ex. p. 210, Aloa, p.285, 287 ; Alga, p.333) ⊃ Choucroute (Lucien, p.190) ⊃ Fromage (Malou, p.203) ⊃ Kebab (Raoul, p.265) ⊃ Lentilles (Stejar, p.372) ⊃ Lentilles portugaises (Jesus, p. 197) ⊃ Mixture ail-piment (Stejar, p. 362) ⊃ Pesto d'orties (Le Jack, non cité)

		⊃ Poulpe Gallego (Enebro, p. 550) ⊃ Ragoût catalan de sanglier mijoté aux cornes d'abondance cueillies (Alga, p.335)
Glossaire des nourritures « de l'âme »		⊃ Le bon vrai rock (Robin, p. 350) ⊃ Le Coran, la prière, le Ramadan (Aloa, p. 221, 284, 289, 292, 295) ⊃ L'esprit de la Terre, Dieu, les forces universelles (Enebro, p.324) ⊃ Le feu (Le Jack, p. 298 ; Faiz, p.327 ; Stejar, p.363) ⊃ Inspiration (attente d')(Le Jack, p.297) ⊃ Liberté (Saule, p.315, Alga, p.334, Enebro, p. 323, Faiz, p.329, Robin, p. 352) ⊃ La mer (Enebro, p.324) ⊃ Observation du ciel sur son ordinateur, d'il y a trois mille ans (Olivier, p.305) ⊃ Les poésies d'Hafez, d'Homère et les poèmes chinois, (Olivier, p.306) ⊃ Les textes écrits sur son téléphone (Faiz, p.328)

Objets reçus par la chercheuse	Objets offerts par la chercheuse
⊃ Bonbons (Alga, p.230) ⊃ Cacahuètes (Alga, p. 230) ⊃ Chocolats, (Alga, p. 230) ⊃ Chocolat en plaque (Stejar, p. 358) ⊃ Collier (Stejar, p.361) ⊃ Dattes (Abir, p.229) ⊃ Extraits du Coran lus (Aloa, p.289, p.292, p.296) ⊃ Friandises (Stejar, p.230) ⊃ Jeux pour enfants, (Stejar, p.371) ⊃ Livre poèmes d'Eminescu (Stejar, p. 359) ⊃ Livre des belles pensées, proverbes (Alga, p. 333) ⊃ Livre sur l'écriture algérienne (usager du Lieu, non cité) ⊃ Manuscrit sur le mal (Olivier, p. 304) ⊃ Numéros de téléphone (de tous les personnages) ⊃ Photos de fleurs, d'images pour « ta poezia », vidéos (Stejar, p.369 *sqq*.) ⊃ Poèmes (Alga, p. 337 ; Stejar, p. 363, 364) ⊃ Porte-pipes (Le Jack, p. 302) ⊃ Textes divers (Saule, p. 315 *sqq*.) ⊃ Tisanes, thé (Alga, p. 333 ; Stejar, p. 230) ⊃ Watts app (centaines de messages)	⊃ Bâtons de réglisse (Aloa, non cité) ⊃ Biscuits, thé (Le Jack, p.298) ⊃ Biscuits de Noël (Olivier, p, 309) ⊃ Bonnet de natation (Aloa, p.292) ⊃ Cafés (à tous, p.ex. Aloa, p.285, 287 ; Alga, p.333 ; Stejar, p.371, etc.) ⊃ Carte à l'hôpital (Stejar, p. 197) ⊃ Chocolats (Enebro, p.325) ⊃ Citation de Rumi (Faiz, p. 329)et une multitude de petits textos (non cités) ⊃ Dattes (Aloa, p. 291) ⊃ Fromage (Le Jack, p. 230) ⊃ Lard, saucisson (Stejar, Sam, p.362, p.367, p.370) ⊃ Livre Fottorino (Saule, p. 315) ⊃ Mammouls (Abir, p.230) ⊃ Numéro de téléphone (à tous les personnages) ⊃ Pain, charcuteries, fromage, pièces, piles, cartes de bus, bières, tabac, feuilles de tabacs (p.ex Stejar, Sam p.227, Alga, p.230, Robin, p. 350, Stejar p. 372, 377 etc.) ⊃ Papier, stylos (p.229, Alga), cahiers, stylos, Raoul, Stejar non cités) ⊃ Pâte de piments-ail (Stejar, p.362) ⊃ Pizza (Stejar, Alga, Sam, p.367) ⊃ Poèmes à tous (en annexe) ⊃ Repas, café à son école (Aloa, p.285) ⊃ Téléphone récupéré (Faiz p. 229) ⊃ Thym (Le Jack, p. 299 ; Stejar, non cité) ⊃ Verveine (Aloa, p. 288) ⊃ Watts app (centaines de messages)

III. HARMONIQUES DE L'ATTENTE : ÉLARGIR LES LIGNES DU TEMPS



Là OÙ IL EST raconté l'attente en ses variations,

comment celle-ci est motrice d'existence, comment elle se déploie en de multiples strates et thymies, comment elle réclame d'être réfléchie en toutes ses alternances vibratoires qui ne se cristallisent pas toujours en un objet discernable à l'avance, comment le temps n'est pas seulement chronologique ni limité aux dimensions institutionnelles de l'empêchement, comment alors les attentes diversifiées sont parfois prises dans des registres discordants mais comment elles peuvent aussi être espérance par la venue du hérisson ou d'autres êtres à baluchon *inattendus*.

- Que voulez-vous ? demanda le vieillard.
- Un instrument pour trancher le chagrin, afin de voir si les lettres y sont empreintes ou incrustées.

Si tu me possèdes, tu posséderas tout.

Mais ta vie m'appartiendra.

Ceci, dit-il d'une voix éclatante en montrant la Peau de chagrin, est le *pouvoir* et le *vouloir* réunis.

Eh ! bien, oui, je veux vivre avec excès, dit l'inconnu en saisissant la Peau de chagrin. Oui j'ai besoin d'embrasser les plaisirs du ciel et de la terre dans une dernière étreinte pour en mourir.

Le monde lui appartenait, il pouvait tout et ne voulait plus rien. Comme un voyageur au milieu du désert, il avait un peu d'eau pour la soif et devait mesurer sa vie au nombre de gorgées. Il voyait ce que chaque désir devait lui coûter de jours.

- Désirez-vous des asperges ? lui cria le banquier.
- Je ne désire rien, lui répondit Raphaël d'une voix tonnante …

- Je veux être aimé de Pauline, s'écria-t-il le lendemain en regardant le talisman avec une indéfinissable angoisse. [920]

De toute l'histoire humaine le temps reste incontestablement une matière instable qui ouvre à des abysses d'interrogations sans résolution possible. Qu'est-ce donc que ce temps qui passe, qui dure, qui se rompt, qui débute sans point précis de départ, qui surgit dans l'instant, qui se ravive dans un souvenir parfois envahissant, ou s'étiole dans la mémoire perdue, dont les hommes ont toujours cherché à retenir son insaisissable ? Toute « la phénoménologie du temps est marquée, de Kant à Husserl, et au-delà même de l'ontologie heideggérienne, par l'aporétique » [921]. Bien avant la phénoménologie, les grecs déjà ont tenté de donner voie d'organisation à cette aporétique notamment en le dédoublant entre « un temps originaire immortel, immuable, enveloppant l'univers et un temps humain périssable » [922] ; le monde des dieux promis à l'éternité, et notre monde, fait de « vivants engendrés » (*op.cit.*). Et de fait, l'humain, soumis au temps limité du vivant n'a cessé de tenter maîtriser ce temps, bataillant et « inventant de multiples stratégies plus ou moins élaborées, pour fabriquer ce qu'ils jugeaient être les meilleurs filets en vue de s'assurer une prise sur lui, ou, au moins pour trouver des accommodements avec lui » (*op.cit.* p. 22). Parmi celles-ci une autre dissociation du temps, entre *chronos* et *kairos*, exemplifie ce désir d'appréhension du temps, avec *kairos* entre « en scène un temps qualitativement différent de *chronos* (le temps qui passe et qu'on mesure) : il ouvre sur l'instant et l'inattendu, mais aussi sur l'occasion à saisir, le moment favorable, l'instant décisif » (*op.cit.*), aidé notamment de la *mètis* qui permet, dans l'art de la ruse et car elle sait attendre en patience, que se produise le moment escompté, la saisie de cet instant, dans la mesure où « elle a su prévoir la suite des événements et s'y préparer de plus loin » [923]. Pour autant, malgré les diverses tentatives de retenir, de retarder voire scruter ou même d'accélérer le temps, les êtres humains ont dû se résigner et constater que les apories du temps ne pouvaient s'abolir, maintenu toujours dans ce paradoxe : « le temps n'est finalement que parce qu'il tend à ne pas être. En effet, le passé n'est plus, le futur n'est pas encore et le présent, s'il était toujours présent, serait l'éternité. Le mouvement même qui abolit le temps est donc aussi ce qui le constitue » (Hartog, 2020, *op.cit.* p. 20). Paul Ricœur, (dont le travail sera ici notre principale inspiration) dans sa magistrale œuvre articulant le temps et le récit, revient sur cette dualité, concluant bien à son « inscrutabilité … le temps échappant à notre volonté de maîtrise, surgit du côté de ce qui, d'une

[920] Extraits tirés de Balzac, H. (1971) *La peau de chagrin.* Flammarion, p.85-91, p. 222, p. 242.
[921] Jung, W. (2007). « La peau de chagrin » : une théorie romantique du temps. *L'année balzacienne. 1*(8). 105-115, p. 106.
[922] Hartog, F. (2020). *Chronos. L'Occident aux prises avec le Temps*. Gallimard, p.19.
[923] Detienne, M. & Vernant, J-P. (2018). *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*. Flammarion, p. 29.

manière ou d'une autre, est le véritable maître du sens »[924]. En reprenant les propos d'Aristote, il ajoute bien que « toutes choses qui sont dans le temps sont enveloppées par le temps … [*et*] subissent en quelque sorte l'action du temps » (*op.cit.* p. 467). Il dresse néanmoins une tentative de dépassement de cette aporie, et surtout celle de la mesure du temps, en trouvant un relai du côté du narratif, tenant « *le récit pour le gardien du temps*, dans la mesure où il ne serait de temps pensé que raconté » (*op.cit.* p.435). Cette ambition trouve un dépassement de l'exclusion réciproque du temps cosmologique (prenant Aristote comme maître d'un temps articulé au mouvement dans un espace) et de la perspective phénoménologique (avec un socle premier inscrit dans la pensée augustinienne, notamment autour des *Confessions* et l'introduction de son *distentio animi* comme mouvement de l'âme humaine) et ce, par le truchement de l'intrigue. Celle-ci dont il emprunte à la poétique d'Aristote les deux fondements principaux de la tragédie, s'ouvre à l'ensemble de l'enceinte narrative en le *muthos* et la *mimèsis*. Le muthos d'abord, la mise en intrigue, offre une « concordance comme agencement des faits »[925] dans un tout articulé (concordant) logiquement par un commencement, un milieu, une fin et ce « par une série d'événements enchaînés selon le vraisemblable[926] ou le nécessaire » (*op.cit.* p.81). La mimèsis ensuite, qui n'est pas simple représentation de l'action, mais représentation « dynamique » (*op.cit.* p. 70), « imitation créatrice » (*op.cit.* p.93) (et nous fait en cela penser à son apport d'une imagination productrice *vs* reproductrice que nous reprendrons plus tard) par une structuration[927] de l'action. Si le mot structuration fait bien entendre une qualité processuelle, elle se différencie de la structure et dès lors sous-entend « une activité orientée qui ne s'achève que dans le spectateur ou le lecteur » (*op.cit.* p.98). Celle-ci demeure par ailleurs toujours une « médiation imparfaite » (Ricœur, 1985, *op.cit.* p. 457) en regard de cette pluralité des temps, ce « temps irréversible qui m'échappe toujours par une de ses dimensions, […] donc essentiellement insaisissable et méconnaissable »[928] – qui tente pourtant par la poétique du récit, en ce que le temps y est raconté, de jeter un pont « par-dessus la brèche que la spéculation ne cesse de creuser entre le temps phénoménologique et le temps cosmologique ». (Ricœur, 1985, *op.cit.* p. 439). En rappelant bien qu'une « définition physique du temps est impuissante à rendre compte des condition psychologiques de ce dernier » (*op.cit.* p. 440), Ricœur entame un long processus de compréhension de ce temps relatif à la vie humaine au travers de sa narration. Et ce, en ne sous-estimant pas les deux entités attenantes à l'opération principale de configuration (*mimèsis II*) qui « institue la littéralité de l'œuvre littéraire » (Ricœur, 1983, *op.cit.* p. 106) en une « synthèse de l'hétérogène » (*op.cit.* p.128). La *mimèsis I* assoit le caractère antérieur à la composition, son amont – les aspects du faire – et constitue à ce titre le fondement principal à la configuration en ce qu'elle devra mimer l'action et qu'elle appelle en quelque sorte le récit pour lui donner potentiel de configuration et possible intelligibilité, elle représente ce qui « dans l'action humaine fait déjà figure » (*op.cit.* p. 125). La *mimèsis III* est, elle, l'aval de la configuration. C'est bien elle selon l'auteur, qui vient achever l'œuvre, lorsque celle-ci revient au sol de sa réception, lorsque le récit est « restitué au temps de l'agir et du pâtir » (*op.cit.* p. 136). Ce n'est là seulement, que le texte devient œuvre, lorsqu'il est reçu par le lecteur ou la lectrice, qui y confronte (ce n'est pas une opération toujours irénique) son monde avec celui proposé par le texte. Le récepteur ou la réceptrice reçoit le texte « selon leur propre capacité d'accueil, qui elle aussi, se définit par une

924 Ricœur, P. (1985). *Temps et récit. 3. Le temps raconté*. Seuil, p. 467.

925 Ricœur, P. (1983). *Temps et récit. 1. L'intrigue et le récit historique.* Seuil, p.80

926 Ricœur reprend les propos d'Aristote, *Temps et récit I*, p. 100 « il faut préférer ce qui est impossible mais vraisemblable à ce qui est possible mais non persuasif », le persuasif étant une des qualités du vraisemblable et donc une certaine mesure du possible qui permet au spectateur d'éprouver un plaisir de s'y reconnaître. Le plaisir de cette reconnaissance est « le fruit du plaisir que le spectateur prend à la composition selon le nécessaire et le vraisemblable » (*op.cit.*.)

927 Rappelons à ce titre que Ricœur n'a cessé de ramener le texte vers le monde, contrant en ceci les fondements de la linguistique structuraliste (postulant une clôture du texte sur lui-même), tout autant que l'anthropologie structuraliste au fil de sa réflexion sur une anthropologie philosophique, incluant la voie longue de l'herméneutique dans une tradition phénoménologique.

928 Jankelevitch, V. (1980). *Le je-ne-sais-quoi et le Presque-rien 2. La méconnaissance. Le malentendu*. Seuil, p. 95.

situation à la fois limitée et ouverte sur un horizon de monde » (*op.cit.* p. 146), venant de plein fouet solliciter l'horizon *d'attente* propre à chacun-e. C'est précisément ici que s'insère notre propos principal, dans ce que « l'épopée, le drame, le roman projettent sur le mode de fiction des manières d'habiter le monde[929] qui sont en attente d'une reprise par la lecture, capable à son tour de fournir un « espace de confrontation entre le monde du texte et le monde du lecteur »[930] et que se justifie en priorité l'entrée méthodologique par le texte et le poétique, pour tenter de comprendre *un certain* rapport au temps en regard notamment de conditions de vie et d'accueil tenues majoritairement loin de cette proposition. L'axe plus courant consistant à considérer le temps en ses dimensions projectuelles et les décalages d'appropriation comme des seules barrières ou des pertes et tout autant le langage en ses principaux effets de fonctionnalité en direction dudit plan.

Ce fonctionnement temporel autour du projet tient à une multiplicité de conditions historiques dont nous n'allons rappeler que très succinctement quelques-unes de ses apories et transformations, tant elles seraient à développer en tant que tel pour en dégager plusieurs dimensions archéologiques d'importance. On peut dire déjà, qu'une immense modification du temps est apparue en regard de l'affranchissement de l'ordre divin, où l'avenir aux abords de la Révolution ne tient alors plus aux seules dimensions destinales. Koselleck dans son important travail autour du temps historique a bien montré l'autonomisation progressive de l'ordre social dérivant sur « un avenir ouvert, de sorte à planifier »[931]. Le temps n'est plus tenu par la seule éternité et les « cycles du temps de la création » (*op.cit.*). L'individu « spécifie pour ce faire une série de termes comme *mouvement, révolution, progrès, réaction*, etc. » (*op.cit.*). Le *champ de l'expérience* s'ouvre sur un large *horizon d'attente* dont on pourra légitimement attendre l'accomplissement de multiples événements sous l'égide d'une planification de l'avenir. C'est selon l'auteur une caractéristique de la modernité que celle d'innerver dans le temps une « différence entre l'expérience et l'attente des hommes » (*op.cit.* p. 31) étendue, notamment car les progrès technologiques assurent comme une prérogative à l'attente, en son impératif d'advenir en fonction de l'organisation que l'on aura faite du temps et de ses enchaînements. Le monde traditionnel de l'artisanat et de la paysannerie ne laissait jusqu'alors que peu d'écart face à ces possibles révolutions, les changements opérés sur un long terme demeuraient ainsi toujours reliés à des expériences présentes, se modifiant lentement, au fil des transmissions. Mais l'horizon restant rivé vers l'avenir, malgré tout toujours incertain, et la modernité laissant poindre au fur et à mesure de son avancée, un large, et de plus en plus profond, sentiment d'incertitude, réduisent bientôt cet écart. Le progrès, le mouvement extensif qu'indique la vastitude de l'horizon tend progressivement à se restreindre, notamment aussi en regard d'une accélération généralisée du temps nécessaire à l'effectuation des tâches, des liens, des déplacements, les rythmes de vie, les modifications sociales[932]. Cette réduction de l'amplitude contribue à faire perdre au temps sa substance, dans ce qu'Hartog nomme un *présentisme*[933], constitué de deux opposés, un temps guidé par les flux fréquents et rapides et une capacité à pouvoir s'adapter, au fil de présents réitérés à ces mobilités exacerbées ; un temps présent flottant, sans réel ancrage passé ni destinée possible à venir. Là encore le plan vient comme un relai d'apaisement dans une période où s'affirme une véritable difficulté à ébaucher un avenir durable et à l'aménager de manière vivable.

---

929 En regard du travail précis en lien à l'habiter de Breviglieri, il semble quelque peu décalé de parler d'habitation du monde du texte. Ricœur néanmoins, conserve cette terminologie, affirmant qu'il « faut maintenir le mot 'monde' : il désigne une possibilité d'habiter, ou une habitabilité mise à l'épreuve. Un monde, c'est quelque chose où je me trouve et que je peux habiter sous diverses modalités, selon qu'il est hospitalier, familier, étrange, hostile. […] En refigurant notre monde, l'œuvre d'art se révèle à son tour capable d'être un monde. (2017). *Philosophie, éthique et politique. Entretiens et conversations*. Seuil, p. 225-226.

930 Ricœur, P. (1984). *Temps et récit 2. La configuration dans le récit de fiction*. Seuil, p. 15.

931 Guilhaumou, J. (2020). Reinhart Koselleck et le temps historique. *Le temps de l'Histoire.* 27-36, p.27.

932 Voir l'ouvrage de Rosa, H. (2013). *Accélération. Une critique sociale du temps*. La Découverte.

933 Voir l'ouvrage de Hartog, F. (2012). *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*. Points.

Au cœur d'un trouble tenu entre la valorisation publique d'un monde « connexionniste »[934], une « condition humaine dans un monde flexible où les être se modifient au gré des situations qu'ils rencontrent » (*op.cit.*), et la valeur sauvegardée « d'un engagement et l'enthousiasme qu'il peut susciter [*qui*] continuent d'être associés, explicitement ou de façon tacite, à sa durabilité » (*op.cit.*). C'est alors bien « la cité par projets » (*op.cit.*) qui vient amoindrir cette inquiétude et cette tension entre les deux mouvements (expansif et centripète), en « conférant une légitimité à ce qui se présente comme transitoire et aussi en organisant les épreuves qui accompagnent la transition » (*op.cit.*), tout en ravivant par ailleurs en abord de ces promesses libératrices, les dimensions d'autonomie et de responsabilisation, fortement oppressives, pour parvenir à tenir le plan. C'est là que se perpétue toute la contradiction d'une profession qui s'évertue à conserver une dynamique de planification auprès de personnes qui *n'en peuvent plus.*

Pour revenir aux dimensions narratives, nous avions rappelé qu'elles étaient spécifiquement au cœur d'une articulation elle aussi, planifiée de l'histoire à conduire, séquençant les diverses modalités d'une intrigue qui poursuit un tracé temporel cohérent. Dans le propos qui nous occupe, il faut quelque peu ouvrir cette architecture. Bien qu'on retienne surtout la dimension narrative de son apport, et dès lors la configuration du récit selon un plan bien ordonné, Ricœur n'a eu de cesse de rappeler au moins deux choses.

D'une part il n'a jamais négligé les questions pré-narratives de l'expérience en leur qualité de préfiguration (la *mimèsis I*) et notamment mises en lien avec « l'acte d'habiter »[935] (qui nous intéresse particulièrement), lui accordant une « narrativité inchoative qui ne procède pas de la projection, [comme on dit], de la littérature sur la vie, mais qui constitue une authentique demande de récit » (Ricœur, 1983, *op.cit.* p.141). En correspondance avec une critique d'une maintenue du plan dans des vies hors temporalité connexionniste marchande, toute la question que nous traiterons sera de comprendre quelle teneur ce récit peut-il prendre en regard des publics des structures d'urgence (notamment lorsqu'il est adressé) et surtout à partir de quelles conditions de stabilité il serait susceptible d'émerger de la part des usager-ères.

D'autre part, au terme des trois volumes de *Temps et Récit,* il revient sur les limites même du récit, vers « l'épuisement de l'art de raconter au voisinage de l'inscrutable » (Ricœur, 1985, *op.cit.* p. 482). Ces limites « attesteront que le récit, lui non plus, n'épuise pas la puissance du dire qui refigure le temps » (*op.cit.* p. 467) et qu'alors, malgré la capacité du mode narratif « d'élever le temps au langage » (*op.cit.* p. 485), celui-ci rappelle toujours qu'il demeure de l'inscrutable et que le « temps se dit encore autrement » (*op.cit.* p. 486), notamment car le temps échappe à la représentation. Ainsi, si la dimension temporelle étudiée par Ricœur est souvent surtout retenue en regard du récit et de sa configuration narrative, on ne saurait trop rappeler qu'il n'a cessé de faire fructifier un discours allant des « poèmes aux récits et des récits aux poèmes »[936] « de la mise en intrigue de l'action humaine à la nouvelle pertinence sémantique créée par la parole vive, Ricœur cherche à replacer tant les récits que les poèmes dans une pensée de l'agir, suivant l'idée que l'humain est capable de se transformer au contact des œuvres » (*op.cit.* p. 67). On discerne tout au long de son travail, un retour obligé au poème devant la restriction du narratif, notamment lorsqu'il s'agit de revenir aux limites de la riposte à l'aporétique du temps par la configuration de l'intrigue, aux confins de sa pertinence « au-delà de laquelle la temporalité échappant au quadrillage de la narrativité, retourne le problème au mystère » (Ricœur, 1985, *op.cit.* p. 438). Mystère qui atteint le fondamental de la

[934] Boltanski, L. & Chapiello, E. (2011). *Le nouvel esprit du capitalisme.* Tel Gallimard, p. 559.
[935] Ricœur, P. (2016). Architecture et narrativité. *Etudes Ricœuriennes. 2*(16). 20-30, p.21. L'habiter est cette fois nommé en ses qualités concrètes et non relatives au texte comme espace habitable car reconfigurant le réel.
[936] Watteyne, N. (2011). Paul Ricœur : des poèmes aux récits et des récits aux poèmes. *Etudes littéraires. Philosophie et narration : « Ne pas se raconter d'histoire ». 42*(2). 59-68.

souffrance, de l'amour, de la mort et auquel seule « la poésie lyrique donne une voix qui est aussi un chant. Il n'appartient plus à l'art narratif de déplorer la brièveté de la vie, le conflit de l'amour et de la mort, la vastitude d'un univers qui ignore même notre plainte » (*op.cit.* p.487)[937]. C'est à la poésie, entendue dans ses multiples apparitions, de la plus populaire à la plus perfectionnée, qu'il donne l'émergence d'une mise en mots de ce mystère. « Avoir tout misé sur le narratif faisait finalement tort à d'autres manières de parler du temps, de le chanter, de le déplorer, de le louer »[938]. Limiter le registre narratif ne cède en revanche pas à la tentation facile de déplorer les entraves du langage. Pour Ricœur ces mystères fondamentaux, dont le temps est le premier socle, « n'équivaut pas à un interdit pesant sur le langage ; il suscite plutôt l'exigence de penser plus et de dire autrement » (Ricœur, 1985, *op.cit.* p. 489). C'est dans ses traces que nos manières de s'approcher, mettant le poétique au service de l'attente, *dans* le monde, *auprès* de personnes tiraillées entre des temps incompatibles, que s'est initié, évidemment, notre travail. En gardant également bien sûr toujours en compagnie la perspective de la *mimèsis III*, qui constitue l'issue finalisée du texte, en attente lui-même d'être reconfiguré par sa lecture. Le texte est alors de toute évidence porteur de promesses en ce qu'il est adressé et donc d'une certaine façon, en attente d'une réponse, n'importe laquelle (de la plus discrète à la plus expressive), et qu'il suspend dès lors la relation initiée l'ouvrant à la perspective de sa poursuite, non achevée comme elle le serait par un rendez-vous unique qu'il s'agirait de clore par la fin du minutage grossièrement convenu avant l'entrevue. Ici s'accomplit « 'le plus important des critères d'achèvement de l'énoncé, c'est la *possibilité de répondre* – plus exactement d'adopter, par rapport à lui, une attitude responsive' … il ne se conclut en quelque sorte, qu'en laissant la parole à l'autre »[939]. Le texte est ainsi porteur d'un temps qui *donne parole*, en ce que déjà, il promet de revenir et qu'ensuite il remet à l'autre la potentialité d'y répondre dans un avenir indéfini. Ainsi il faut considérer que la parole, ici dont la trace s'inscrit plus durablement par l'écriture, est

> Toujours responsive, cela veut dire aussi qu'elle est toujours un appel, et un appel, qu'elle en appelle elle-même à d'autres voix et d'autres réponses possibles : elle tient d'une manière ou de l'autre les promesses des énoncés antérieurs, et elle promet elle-même l'avenir d'un surcroît du sens, qui lui viendra des réponses qu'elle suscitera (Chrétien, 2004. *op.cit.*, p.55).

Arrivée au terme de ces prémices qui ont permis de contextualiser brièvement les dimensions temporelles en lien à l'écriture, mais qui par ailleurs, constitueront pleinement une contribution à la question d'un temps ouvert par le texte, lui-même initiant relation et parcourant alors les méandres d'un temps vécu en cohabitation qui redistribue des attentes réciproques (des plus proches et en comparaison, aux plus publiques) il convient maintenant d'ouvrir plus spécifiquement notre discussion aux dimensions de l'attente (avant de relier à nouveau texte – relation – attente), et de ses multiples impasses – et issues – concrètes.

Le propos de ce deuxième chapitre du troisième livre, loin de souscrire au désir de clarifier cette aporétique du temps en sa multitude d'approches conceptuelles – ce qui demeure l'œuvre des philosophes et ferait l'objet d'une pleine thèse en cette discipline – se concentrera particulièrement sur ce que les personnes soumises à la tyrannie de l'urgence viennent interroger du temps et notamment en regard d'une conception institutionnelle orientée prioritairement vers l'efficacité et dès lors la rentabilité du temps passé auprès d'autrui, tenue en primauté par la convocation de récits comme prémices de reprises nécessaires à l'orientation et l'action, et ce, malgré l'atteinte

[937] Voir aussi Ricœur, P. (2017). *Philosophie, éthique et politique. Entretiens et dialogues.* Seuil, p. 228-229 : l'ordre du lyrique est le discours du pathique. « C'est le temps du fardeau, de l'usure, de la tristesse, du vieillissement, de la nostalgie qui ne reviendra jamais, de l'inquiétude de ce qui menace ou de ce qui ne viendra pas ».

[938] Ricœur, P. (1995*). La critique et la conviction. Entretien avec François Azouvi et Marc de Launay*. Calmann-Lévy, p. 143,

[939] Bakhtine, M. cité dans Chrétien, J-L. (2004). *Promesses furtives*. Les Editions de minuit, p. 54.

permanente de ce qui pourrait en constituer ses aspirations de déploiement (une identité narrative maintenue par la constance de ses attaches). Le propos se limitera donc à tenter de comprendre ce que le temps et notamment les attendus formulés à l'échelle institutionnelle, viennent ébranler au niveau de l'identité (et de l'identité professionnelle aussi), spécifiquement lorsqu'ils prennent ancrage dans une dimension temporelle tournée vers la finalité d'objectifs déployés selon une morale de l'autonomie sans considérer toutes les harmoniques de l'attente, ses thymies, orientations et engagements variables qui malgré leur inscription temporelle première, ne se limitent pas au plan dressé dans une ligne architecturale chronologique et plane ; et surtout les fondements qui lui assurent une perspective non pas seulement reproductrice d'une image déjà connue, mais bien un temps orienté vers le devenir. Devenir incertain qui jamais ne se fait sans interdépendances proches.

Nous débuterons notre propos en revenant brièvement sur notre approche méthodologique par le poétique et comment celle-ci vient directement susciter les bordures d'une attente confinée à ses objets identifiés et requis dans le futur. Ceci, notamment car elle s'autorise à devenir un *foyer d'espérance* pour la personne approchée, en première instance par le texte (qui répond à une certaine attente), en seconde par le lien initié (et maintenu) sans prérogative de planification calibrée.

Cette incise ouvrira à une large analytique de l'attente regardée en première instance à partir d'un répertoire étendu représenté sous forme de tableaux ordonnés *i.)* thématiquement puis *ii.)* par personnages, qui distribuent systématiquement les attentes exprimées par les personnes côtoyées.[940] On y discerne un généreux déploiement de présences, planifications mais aussi espérances et freins qui élargissent le niveau d'attendus formalisés, dont nous avons déjà dit que les sociologies de la grande précarité travaillent souvent comme seul objet de discussion et donc d'empêchement mais aussi qui figurent les prioritaires orientations institutionnelles de réponses en termes d'accompagnement. Cette riche amplification des attentes répertoriées, est alors en seconde instance un support à venir directement mettre en correspondance les asynchronies et malentendus entre les prescriptions institutionnelles de l'urgence et le faisceau des désirs de leurs usager-ères, tout en considérant également le désajustement et les distensions dans lesquelles sont plongé-es les professionnel-les déchiré-es entre ces deux invectives. L'alternative au rejet ou à l'enfermement dans la lignée normative de l'institution donnera la main, en dernière instance, à notre quatrième livre – le retour au jardin (sous forme d'une composition d'images et de poèmes) où l'espérance par l'ouverture à une possibilité d'un faire commun, se conjoint au soin collectif du monde proximal, s'acheminant en patience à sa préservation, sans pour autant en exiger ses desseins. Ce *faire ensemble* soutient l'importance des attachements et des ressorts créatifs dans la possibilité d'une identité inscrite en une dimension temporelle dense – ce que nous pourrions appeler une poétique du proche, autorisant les perspectives *inattendues* d'un avenir mosaïque, des compositions issues d'intensités d'engagement bigarrées, d'où se constitue alors par correspondance, une instance de figurations variées et variables tout en étant *tenues* par le dispositif d'accueil. Ramenant alors ce poétique du proche à une considération du prochain, qui pour autant ne lui ôte pas complètement ses expectances, qu'il convient d'élargir au-delà de leurs dimensions de prévisibilité et d'attendus clos.

[940] Ces deux tableaux peuvent être lus soit synthétiquement dans le répertoire fourni pour thématiser les attentes, soit de manière plus approfondie, à partir des verbatims exemplifiés.

1. L'approche par le poétique : ouverture aux poussières de l'attente : résidus et excès.

Si l'attente a été déjà passablement travaillée en sociologie, elle a souvent pris comme première assise la dimension d'un temps empêché, arrêté soumis aux dictats institutionnels et notamment dans tout le champ de la précarité et de la migration – une « épreuve économico-morale » dans le sens qu'elle teste l'endurance des demandeurs d'asile leur demandant sans cesse des preuves de leur engagement, les menaçant voire même les punissant en « accroissant la durée et l'incertitude qui les accompagne »[941], une « domination attentiste »[942], une « domination par la promesse » (*op.cit.*, p. 64), un « châtiment assistanciel »[943] ou encore des formes de « discriminations sociales par le rythme »[944]– , qui mettent les personnes en zone d'attente[945] , infligeant un rapport au temps fait d'ennui, ou amenant à la « perception d'un temps vide »[946]et provoquant une annihilation du pouvoir agir et une atteinte à leur capacité à répondre aux événements qui leur arrivent[947]. Cela est vrai et il ne faut pas négliger le changement de parcours lorsque l'accès à certains droits advient, la vie en effet se restructure entièrement avec des papiers reconnus ou un logement et, a contrario, se dilue en l'absence de légitimité statutaire. Ainsi, il ne s'agit pas bien sûr de minimiser les discordances temporelles entre institutions et usager-ères qui plongent les personnes en attente dans des *hors-temps* et *hors-monde* où même l'appréciation du temps qui passe devient flou (ou vague en reprenant les mots de Faiz) tout autant que la nécessité de maintenir une attente partiellement remplie par le projet, nous détaillerons plus après ces malentendus. Néanmoins, il nous faut quelque peu élargir ce rapport au temps qui bien qu'il demeure particulièrement éprouvé par les multiples refus, indifférences, indécisions, promesses non honorées, etc. et dès lors assoit une attente inquiète et parfois désespérée; reste pourtant toujours susceptible d'ouvertures, si l'on y regarde bien, en dehors des dimensions procentuelles d'acquisition de statut ou d'accomplissement des droits et ce notamment car persiste une « ouverture de l'attente … différente par essence de celle du projet »[948]. Cette aptitude semble perdurer même chez les personnes les plus en souffrance, plongée dans la mélancolie. Comme l'a étudié Porée en s'intéressant aux maladies de la désespérance, demeure chez le malade, « à la plus grande profondeur, une certaine réceptivité à l'événement compris comme l'œuvre d'un autre … nous restons passibles, dans la mélancolie, d'un possible dont l'apparition et la réalisation ne dépendent pas de nous » (*op.cit.*). On pourrait ainsi dire que l'attente doit intrinsèquement être tenue comme habitée d'inattendus et que l'on ne peut alors se résoudre à la considérer trop vite comme un temps châtré de ses potentialités fertiles et ce, même si à l'échelle institutionnelle ou politique – celle des droits notamment – sa longueur restreint bien, en effet, les capacités de considération et de confiance en un devenir meilleur.

---

941 Ces éléments sont repris de citations de l'ouvrage dense sur les Territoires de l'attente ». Vidal. L & Musset, A. (2015). *Les territoires de l'attente. Migrations et mobilités dans les Amériques (XIXe – XXIe siècle)*. Presses Universitaires de Rennes, pp. 55-56.

942 Chauvin, S. (2009). En attendant les papiers. L'affiliation bridée des migrants aux Etats-Unis. *Politix. 3*(87). 47-69, p. 68.

943 Rullac, S. (2010). Le misérabilisme dans l'action sociale : un racisme d'État contemporain ? L'exemple de la prise en charge des SDF depuis 1992. *Nouvelles pratiques sociales*, *22* (2), 176–185, p.183.

944 Vidal, L. (2020). *Les Hommes lents. Résister à la modernité. XVe-XXe siècle*. Paris : Flammarion.

945 Kobelinsky, C. (2012). Des corps en attente. Le quotidien des demandeurs d'asile. *Corps. 1*(10). 183-192.

946 Kobelinsky, C. (2010). *L'accueil des demandeurs d'asile. Une ethnographie de l'attente*. Editions du Cygne, p.147.
L'enquête auprès des personnes demandeuses d'asiles de l'autrice révèle une ethnographie de l'attente surtout regardée par le prisme d'une attente en lien à l'exercice d'un pouvoir (p.22) rendant compte d'une attente imposée, inquiète, dans un temps guidé par l'anxiété ou l'espoir d'une légitimité politique dans le pays d'accueil. Si l'autrice explore en deçà du seul assujettissement d'une attente commandée, les quelques parcelles attenantes à la considération de ce temps comme « recomposition de soi » (ibid.p.142) ou comme moteur d'espoir ou de résistance à la mise à l'écart, un regard plus approfondi quant à ses amplitudes phénoménologiques reste peu exploré.

947 Aulagnier, A. (2021). Un temps « difficile à encaisser ». Temps de la procédure et temporalité quotidienne des demandeurs d'asile. *Temporalités*. 33. §3.

948 Porée, J. (2020). *L'espérance mélancolique. Un dialogue entre philosophie et psychiatrie sur le temps humain*. Hermann, p. 258.

Bien souvent relative à un temps objectivé compté (combien de temps ai-je attendu devant le guichet ou pour obtenir une réponse), l'attente s'inscrit également dans la durée d'un temps vécu hétérogène et labile, « une multiplicité indistincte et qualitative sans aucune ressemblance avec le nombre »[949]. Elle reste donc aux croisements du « temps de l'âme et temps du monde »[950] et pareillement ancrée dans l'expérience, tout autant qu'ouverte comme une ligne d'horizon « derrière laquelle va s'ouvrir un nouveau champ d'expérience dont on ne peut encore avoir connaissance. […] l'horizon comme métaphore décrit l'attente en référence à une dimension, comme quelque chose qu'on ne peut jamais attraper »[951]. L'attente en tant qu'aller vers, (que son étymologie même traduit), met en perspective un double mouvement, statique et dynamique. Sa première dimension est souvent convoquée dans le sens commun ou au cœur des premières sociologies évoquées, d'un temps suspendu, arrêté, vécu « au présent dans une sorte d'immobilisation »[952]. Une attente qui se fait obstacle, fermeture, impatience laissant sourdre la détresse. (Rappelons-nous à ce titre l'attente bientôt désespérée du lieutenant Drogo dans le *Désert des Tartares*[953] qui passe sa vie entière à scruter l'horizon en attente de voir venir enfin l'ennemi à combattre, bataillon qui surgira au moment de son agonie et dont il ne pourra dès lors même pas jouir, ne voyant sans doute pas que le véritable ennemi demeurait dans cette attente cristallisée que seule la mort obligeait au renoncement). Elle y est alors rapportée dans les lignes d'un régime du plan[954], c'est-à-dire qui contrevient au projet d'accomplissement d'un événement anticipé par un individu qui l'a escompté.

Contre une patience renvoyant au lexique de la résignation et de la docilité ou engageant « une appréciation positive de la passivité, non comme pure et simple renoncement à agir mais comme consentement à laisser être et disponibilité envers ce qui advient »[955], l'attente dont nous parlons reste bien sûr passablement dissonante dans le répertoire d'activation promu par nos politiques sociales néo-libérales[956]/[957]. Elle est rapidement rendue à l'abattement d'une « attente sans objet»[958]. L'attente ici prise au sérieux, excédent à l'arrêté d'une image aboutie, se différencie dès lors de la seule perspective d'un temps définissable à priori (un peu comme on a rabattu l'espérance à l'espérance de vie pronostiquée) dont on pourrait dessiner à l'avance et en formulant toute une série de prédictions et de risques anticipables, ses probabilités de réussite et sur lesquels, ensuite, se dérouleront le grand répertoire des attendus institutionnels de mise en conformité (et leurs réprimandes relatives aux attendus déçus). Ce positionnement laisse sourdre un caractère moral aux engagements, qui, même dans le proche, doivent alors prendre la direction de leurs possibles

---

949 Bergson, H. (2019). (4e ed.). *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris : PUF, p.18.

950 Ricœur, P. (1985). *Temps et récit.3. Le temps raconté.* Paris : Seuil, p. 21.

951 Koselleck cité dans : Schirrmeister, A. (2017) Agir au futur l'attente en mouvement. *Les dossiers du GRIHL.1*, p.3.

952 Dreuil, D. (2014). Le vécu d'attente en institution gérontologique. In. P. Ancet. (Ed.). *Le corps vécu chez la personne âgée et la personne handicapée.* (pp. 63-80). Paris : Dunod, p.68.

953 Buzatti, D. (1949). *Le désert des Tartares*. Robert Laffont.

954 Thévenot, L. (2006). *L'action au pluriel, sociologie des régimes d'engagement*. Paris : La Découverte.

955 Chalier, C. (1994). Préface. In. Collectif. *La patience. Passion et durée consentie.* (pp. 10-15). Autrement, p. 13.

956 Un élan critique s'est certes diffusé depuis plusieurs années face l'accélération de nos modes de vie (Virilio, 2010 ; Rosa, 2013 ; Rosa, 2014), appelant parallèlement des écrits faisant du « Bon usage de la lenteur » (Sansot, 2000) ou de « L'art de la sieste » (Paquot, 2008) une nouvelle éloge d'un *temps pour rien,* mais celle-ci s'est vite vue rattrapée par une spectacularisation de ses vertus, diffusés par des slogans marketing appelant aux renouveaux d'un marché arrivé aux extrêmes de sa dynamique de *destruction créatrice* (Schumpeter). Ceux-ci, qualifiés par Bouton (2013) comme une « vaste supercherie » (p. 263) destinée à donner « un visage humain au capitalisme » (ibid.) n'en font pas moins l'apologie du slow : Slow food, Slow city, Slow tourisme, Slow loisirs, Slow Parenting, Slow sex, etc. (ibid. p. 261 et §§). Ces « formes accélératoires de décélération » (Rosa, 2014, p. 48) se sont plutôt offertes comme des soupapes temporairement régénératrices, mettant davantage en évidence l'apologie d'un bien-être sous-tendu par « une logique solipsiste » (Heilbrunn, 2019, p. 111) amenée à redonner vigueur à l'individu, mieux à même de retrouver, une fois sorti de sa capsule suspensive, les épreuves de sélection, « la promotion, la mise en concurrence, l'adaptabilité, le contrôle, l'accroissement des tâches à salaire égal (Boltanski & Chapiello, 2011, p. 361) que le monde , « conçu sous le mode du réseau » (ibid. p. 471) appelle.

957 Rappelons aussi l'importance de l'intérêt que l'économie donne au temps, le considérant en rapport à une dimension de rentabilité. Il faut sans cesse gagner du temps pour gagner de l'argent (ou ne pas en perdre). Benjamin Franklin déjà en en 1748, proclamait « Time is money », nous n'avons pas quitté cet adage toujours au cœur de nos politiques publiques.

958 Grimaldi, N. (2014). *Les idées en place. Mon abécédaire philosophique*. Puf, p. 182.

accords à ce temps dimensionné à l'aune de son efficacité, voire de sa productivité (révélant toutes les stratégies de *placement* vorace dont nos institutions montrent trop bien les aliénations notamment par la mise en concurrence même entre collègues proches). Or cette *autre* attente « le plus souvent s'ignore elle-même – et l'on pourrait opposer ici, au jour du projet, la nuit de l'attente » (Porée, 2020, *op.cit.*, p. 270), elle demeure diffuse, flottante, peu ciblée. On peut relier l'usage de cette formule au travail de Fœssel, la nuit en effet ouvre à d'autres dimensions que celle de l'instrumentalisation du temps, durant la nuit « innombrables, les astres rendent incompréhensibles les efforts pour soumettre toutes les actions humaines au calcul d'un bénéfice »[959] ; s'ouvrent dans la nuit des formes sans représentation achevée. L'obscurité au sens d'Agamben, n'est pas un concept privatif, « ce que nous percevons comme l'obscurité du ciel, c'est cette lumière qui voyage vers nous à toute allure, mais qui malgré cela ne peut nous parvenir, parce que les galaxies dont elle provient s'éloignent à une vitesse supérieure à celle de la lumière »[960]. Demeure dans la nuit l'indiscernable des qualités dont nous attendons qu'elles soient mêmes que les contours d'un objet identifié le jour ; mais persiste pourtant une luminosité discernable car « l'espéré attendu »[961] conserve une ouverture vers le devenir sans pourtant le clore. Notamment en ce qu'il est « ouverture incessante, à tel point que rien ne le remplit … l'espéré attendu est ce qui n'a pas de remplissement possible, pure ouverture vers quelque chose d'imprévisible, soustrait à tout projet » (*op.cit.*).

Ainsi, l'attente ne se restreint pas à cet espace d'empêchement face aux objets convoités, et c'est là son deuxième mouvement, comme le rappelle Blanchot, « dans l'attente, il y a toujours plus à attendre qu'il n'y a de choses attendues »[962]. Puisqu'elle demeure justement dans un possible indéterminé « dont-on-ne-sait quelle forme à venir »[963], elle est imprégnée du réel dont le propre est « d'être en proie au possible, comme le propre du présent est d'être ouvert à l'avenir » (*op.cit.*) sans pour autant le définir comme une figure reproductible à l'identique. L'attente est ouverte sur un avenir indéterminé, dont on ne peut présumer à l'avance de sa destinée, et « c'est ainsi justement que nous attendons l'imprévisible et l'inanticipable … l'attente ainsi comprise est *l'a priori* de l'événement. C'est la forme temporelle qui permet à celui-ci d'advenir en dépit de la fermeture du projet. Réceptivité accueillante à sa venue, elle est préservée dans la maladie alors même qu'il ne s'y passe rien » [964]. C'est à ce titre l'essence de l'attente que d'affirmer « notre engagement dans le devenir »[965] comme une « *puissance* de figuration de l'imagination qui opère au plan antéprédicatif et qui rend possible *l'expérience de notre désir* »[966], car bien sûr dans l'attente (et ce même lors d'objets définis) demeure aussi l'espoir de pouvoir perpétuer le temps vécu pour voir ce qu'il adviendra de cette ouverture promise vers demain.

Dans son long travail de réflexion sur le temps, Lain-Entralgo rappelle également les multiples de l'attente, qui, spécifique chez l'humain, reste toujours empreinte d'ambivalence « l'homme doit attendre dans une certaine mesure, ce que le cosmos lui permet, ou ce à quoi le cosmos l'oblige. Si j'attends ce que demain peut m'apporter, c'est parce que je m'attends à ce que l'univers dont je fais partie continue d'exister et de se mouvoir avec son habituelle régularité cyclique »[967] et ce tout en

---

959 Foessel, M. (2017). *La nuit, vivre sans témoin*. Editions Autrement, p.82.
960 Agamben, G. (2019). *Nudités*. Rivages Poche, p.25.
961 Canullo, C. (2015). Du "que m'est-il permis d'espérer ? » de Kant au « *comment* puis-je espérer ? » : un parcours phénoménologique. In J. Leclercq & J-Fr. Lavigne (dir.*). Espérer. Etudes de phénoménologie.* Presses universitaires du Louvain, pp. p.15-29, p. 26.
962 Blanchot, M. (1962). *L'attente, l'oubli*. Gallimard, p. 86.
963 Grimaldi, N. (1993). *Ontologie du temps. L'attente et la rupture*. PUF, p. 46.
964 Porée, J. (2020). *L'espérance mélancolique. Un dialogue entre philosophie et psychiatrie sur le temps humain*. Hermann, p. 267.
965 Popa, D. (2015). Attendre, prévoir, espérer : modalités de la présomption intentionnelle. In. J. Leclercq & J-Fr. Lavigne (Dir.). *Espérer. Etudes de phénoménologie.* (pp. 75-87). Presses Universitaires de Louvain, p.83.
966 Amalric, J-L. (2012). L'imagination poético-pratique dans l'identité narrative. *Etudes Ricœuriennes. 3(*2). 110-127, p.114.
967 Lain-Entralgo, P. (1966). *L'attente et l'espérance*. Desclée de Brouwer. Textes et études philosophiques, p. 442.

craignant à toute heure l'arrêt de ma propre vie. L'attente est ainsi influencée par nos différentes manières de percevoir le temps futur. Ces variations, alternant entre plusieurs images au fil des siècles entre un « futur indéterminé » (*op.cit.* p. 445) à la merci des puissances divines, un futur répondant à la répétition de cycles – notamment « naissance, croissance, reproduction, déclin et mort » (*op.cit.* p.447) – de l'anéantissement définitif que prévoit l'athéisme moderne ou la vie par-delà la mort que promettent les différentes religions eschatologiques » (*op.cit.* p.445) ; le temps prend consistances diverses et l'attente des paysages multipliés en fonction des échelles de perception, de la substance vitale infime, du temps vécu personnellement, des influences historiques et sociales jusqu'aux grands mouvements cosmiques.

L'attente spécifiquement humaine tient notamment dans sa capacité à différer ses instincts ainsi qu'à déterminer sa conduite dans le futur (à promettre notamment). Ce temps retenu ou anticipé laisse naître alors une large amplitude de modulations sensibles ; de l'agitation inquiète à l'exaltation réjouie, de l'attention accrue sur un premier plan à l'orientation spécifique d'actions réalisées directement en prévision d'un futur projeté plus ou moins lointain, de la stase de l'élan au fil d'attentes non réalisées à l'engouement retrouvé après l'impression de contentement ou en regard de souvenirs heureux remobilisés, du corps tremblant par joie ou hantise au corps apathique, ennuyé, ou au repos ; de l'agacement envers un temps *qui ne passe pas,* à une patience, parfois tourmentée, mais néanmoins consentie, etc. Quelles que soient l'allure, l'image, la thymie, la matérialisation de l'attente en l'être qui la vit, l'attente humaine tient pourtant toujours à un certain « maintien de l'appétit vital de futurition » (*op.cit.* p. 463) et ses freins, notamment l'angoisse, charriés par la crainte d'une « activité vitale désordonnée » ou suspendue (*op.cit.*) amenant à toutes les pathologies de l'espérance (acédie, diselpédie [968], asthénie, etc.) ne clôturent pas pourtant pleinement le nécessaire écart qui permet à la perspective parfois infime, d'une vie perpétuée… de se perpétuer. Ainsi l'attente est toujours d'une certaine manière projet, sauf qu'elle diffère significativement du projet tel qu'il est entendu par un seul plan dont on présume qu'il tient à un temps maîtrisable. Le projet reste en effet immergé dans une réalité à la totalité « inépuisable » (*op.cit.* p. 473). L'erreur principale portée par notre époque est « une titanesque aventure que régit la conviction selon laquelle connaître c'est posséder, aventure à laquelle nous entraîne, en fin de compte, un leurre tout-puissant, la conviction que la réalité est possédable » (*op.cit.* p. 474) et le temps futur, une seule perspective volitive. Or, l'auteur rappelle bien à quel point le projet demeure à la fois « une volition et une question » (*op.cit.* p.475), une aspiration faite de désir, de croyances, de volonté et d'incertitude qui fait des questions de l'homme un éternel jeu avec les réponses qu'il peut imaginer recevoir et dès lors irrémédiablement empreint de doute face à une réalité future qui toujours lui échappe : « ma possibilité d'être se trouve circonscrite, menacée par ma variable et permanente possibilité de 'ne pas être' » (*op.cit.* p. 479). Ainsi l'humain n'est pas en mesure et ce en dépit de notre post-modernité qui tente toujours d'infléchir le cours du vivant, de créer de nouvelles réalités du vivant (qu'il ne maîtrise jamais totalement ou qui court immanquablement à son désordre et sa propre destruction), il n'est qu'à même d'imaginer des possibilités, des « nouveaux modes d'être en elle et avec elle » (*op.cit.* p. 491), et notamment par ses compétences créatives, toujours maintenues par des impératifs de coexistence, car les humains « s'adressent à la réalité qu'ils ne sont pas et dans laquelle ils sont situés ; ils interrogent 'l'autre' » (*op.cit.* p. 500). Ces compétences comprennent aussi des pentes prométhéennes désastreuses amenant à des compositions *monstrueuses* en ceci que la créature en vient toujours à défier son créateur propre [969], à le menacer

[968] D'Elpis, personnification de l'espoir qui seul reste une fois la boîte de Pandore ouverte.

[969] Voir à ce propos : Marret, S. (2016). De Prométhée à Frankenstein, ou d'un mythe à l'autre. In *Lectures et écritures du mythe*. Presses universitaires de Rennes, pp.27-44.

de sa puissance acquise pourtant par lui-même, lorsqu'en leur démesure, la réalisation des attendus défie l'équilibre même du vivant et peut donc également dépasser ses propres intentions initiales de satisfaction, voire les inverser. Là est la pente funeste de l'avidité et de sa destinée de néantisation (rappelons-nous la peau de chagrin en préambule ou le fameux conte du Pêcheur et de sa femme, des frères Grimm) face à des attentes, de fait toujours inassouvies, mais dont les protagonistes ne peuvent faire le travail d'acceptation (rappelons-nous aussi la puissance ressentie par la chercheuse qui ne parvient dès lors plus à retenir le cheval fou engagé qui l'a prise dans ses filets, car lui-même s'est fait emmener dans l'ardeur première de son désir, dans la capacité de réception à elle dont il vient tirailler, tyranniser la limite. Puis, clôturer l'attente, en la modération obligée qu'elle doit commettre pour ne pas, elle aussi, plonger dans la démesure d'une riposte malsaine … à la mesure de l'illimité des attentes projetées sur elle).

Dès lors même si le projet est « la forme propre et première de l'attente humaine » (*op.cit.* p.501), il ne cesse de composer avec toute une série d'impondérables qui constituent l'attente, à savoir que celle-ci ne peut advenir que pour un être « fini et intelligent » (*op.cit.* p. 502), en capacité de questionner l'avenir et de différer le temps de ses projections. Tout en maintenant une tension par le surgissement toujours possible du « néant » (*op.cit.*), le projet peut toujours échouer, notamment car il demeure dépendant des conditions de réalité faites d'expériences et de croyances, de « l'infinitude » (*op.cit.* p. 503) et de l'immensité. Car attendre est toujours conjointement acte de confiance, « créatrice et satisfaisante » (*op.cit.*), par la sensation « qu'on est en quelque sorte, infini » (*op.cit.*), et tout autant acceptation que cet infini demeure incontestablement non finalisé.

En outre, cette réalité est inéluctablement reliée à une « communauté. Qui questionne coexiste ; qui attend co-attend. L'attente n'est pas une entreprise individuelle mais communautaire » (*op.cit.*). Il convient donc bien de réitérer ces dimensions à l'aune d'un projet entendu comme une seule conduite d'un plan tracé dont les variations sont lues comme des atteintes alors que la texture constitutive de l'attente est bien « faite de promesse et de menace » (*op.cit.*) qui tiennent toutes deux toujours ensemble ; et dès lors composée d'actions elles-aussi en tension, vouloir, agir vigoureusement, entreprendre, affirmer sa puissance et maintenir sa continuité ; consentir, patienter, constater ses limites, s'en remettre « avec plus ou moins de confiance à l'efficacité d'une *virtus aliena* » (*op.cit.* p. 509, une puissance étrangère). Ces deux dispositions sont elles-mêmes déclinées en toute une série de variations qui façonnent à chaque fois l'attente diversement, dont il faut prendre en compte

i. La « **profondeur de l'engagement** » (*op.cit.* p. 512), allant de « l'inanité » : un engagement superficiel sans grandes intentions transformatrices du temps à la « circonspection » dont la motivation princeps est « la satisfaction d'un désir qui vise l'obtention d'un bien » (*op.cit.*) (spécifiquement ce que nous concevons communément tenant l'inattendu comme un trouble majeur, ouvrant à deux compositions principales : l'échec si l'événement inattendu contrevient au projet, le sentiment de réussite si l'action réalisée se coordonne à sa planification antérieure) ou portée par un « *engagement authentique* » (*op.cit.* p.515), guidé par une certaine vocation et qui intègre une variation des possibles, dont l'échec et les risques font partie intégrante.

ii. **Les divers modes de l'attente**, où chacun des engagements peut se réverbérer. Ils sont partagés entre deux mouvements : « la confiance et la défiance » (*op.cit.* p. 520) et qui en font varier ses orientations articulées principalement vers l'espérance ou la désespérance (*op.cit.* p. 530).

Mais, quel que soit le sens que prennent ces modalités plurielles (engagement, modes, orientations), l'attente est

> Par essence **fiance** (se fier), dont la vertu d'espérance est spécifiquement l'élévation de cette dimension à l'aune de la confiance. Or, la crise du monde moderne a rendu particulièrement difficile ce passage de la 'fiance' à la 'confiance', a force de douloureuses déceptions de fait, l'histoire a brisé le 'système elpidique' qui, depuis le XVIIIe siècle, régissait l'existence de l'homme d'Occident – le progressisme … la fiance de l'attente s'est faite 'défiance' (*op.cit.* p. 534).

Pour autant, malgré la diffusion d'une fiance avilisée par le soupçon, Lain-Entralgo appuie sur le fait que l'humain demeure constitutivement guidé vers l'espérance, notamment car la vie-même est désir de sa continuité, en dépit de toutes les épreuves qui en malmènent sa pleine réalisation et qui en marque ses obligées variations inattendues. Bien que dans le langage commun l'attente marque comme une espérance plus conditionnée par un temps déterminé, c'est un « **espoir attentif** » (*op.cit.* p. 539) et l'espérance une forme plus ouverte, il n'empêche que toute manière d'espérer (attente et espérance) comporte toujours intrinsèquement une « **référence constitutive à l'espérance universelle** ». Celle-ci est sous-tendue par la notion de confiance, la confiance cet « assentiment personnel donné au jugement qui porte sur la possibilité de ce que l'on espère – est le moment qui promeut l'attente au plan de l'espérance » (*op.cit.* p. 541), tout en sachant qu'il ne s'agit pas de mélanger confiance et assurance, l'espérance ne garantit rien, elle maintient ses qualités d'incertitude. Cette espérance par ailleurs ne peut s'affirmer pourtant sans l'attente, l'espoir, en ce que c'est eux qui la redirigent vers son actualisation.

Il faut donc à chaque fois appuyer ces deux constitutifs interreliés, la disponibilité à l'espérance se doit de devenir effective concrètement, mais l'attente ne saurait être sauvegardée dynamiquement sans l'espérance ouverte vers le devenir *possible* donc toujours également incertain. Ainsi « dans la réalité concrète de sa vie individuelle, l'homme *se sent* à la fois porté par l'espérance et atteint par la désespérance, parce qu'il *est* un être qui attend ; il *vit* en confiance ou en défiance, parce qu'il *est* un être fiant » (*op.cit.* p. 545). C'est parce que l'être qui espère, espère présentement un événement à venir qu'il conjoint la projection d'un désir, « modalisé comme *possible*, affectivement qualifié de désiré/désirable, et praxiquement anticipé comme incertain-menacé : *risqué* »[970]. Il compose donc à la fois un espéré éprouvé dans le présent, mais qui cohabite toujours avec une « visée projective qui ne peut exister » qu'au seul moment où l'événement adviendra et dès lors susceptible d'être mis à mal. Ainsi l'espérer est toujours inscrit dans un monde où il reste envisageable que ce qui est censé venir puisse advenir « on espère ce qui est 'à venir', ce dont on estime que cela 'peut venir' » (*op.cit.* p. 137), mais perpétuellement menacé par des ruptures telles que la « suppression des possibles », la « mise en suspens des motifs (on n'y croit plus), « l'épochè du désir … c'est le désir lui-même qui se trouve supprimé, car on s'est *lassé* d'espérer » (*op.cit.* p. 138-139). Mais ces caractères perturbateurs ne sauraient pourtant anéantir la vertu d'espérance, car, nous le verrons encore ultérieurement, même dans le plus profond désespoir, lorsque tout projet s'est retiré, l'amour de la vie comme *désir d'être*, de se continuer et l'espérance qui y est charriée, « est au cœur du processus même du vivre [et] est plus puissant que toute résignation à la mort et à la fin : se *sachant* condamné, il *attend* encore … quoi ? – *autre chose* ! »[971] (*op.cit.* p. 141).

Il y a donc toujours à considérer les résidus d'une attente déçue à partir de ses différentes échelles et d'alors regarder de plus près, comment par exemple une attente désabusée au niveau de « l'hospitalité institutionnelle donnée par une vaste communauté (commune, municipalité,

[970] Lavigne, J-F. (2015). L'espérance nue : espérer contre toute espérance. In In. J. Leclercq & J-Fr. Lavigne (Dir.). *Espérer. Etudes de phénoménologie.* (pp. 75-87). Presses Universitaires de Louvain, p. 135.

[971] Cet autre chose « que l'expérience et ses possibles, n'*est pas situé dans un horizon temporel*. Car l'autre régime d'être que l'espérance persiste à attendre est aussi un *autre-que-le-temps* » (*op.cit.*.)

nation) »[972], peut néanmoins retrouver ancrage dans un registre plus familier, à des niveaux d'investissement divers relatifs à des êtres ou des objets, ou encore à des échelles autrement plus vastes que celle de la finitude humaine.

Ainsi, la puissance de l'« espérance » comme « forme originaire du temps humain »[973], est nourrie par l'espoir « qui concentre la persévérance de l'attente […] en lui ajoutant une dimension de foi en l'avenir du possible qui s'y esquisse » (Popa, 2015, *op.cit.* p. 83) [974]. Lorsque l'attente renonce à la prévision seule, lorsqu'en « ce point de basculement [elle] s'aventure vers le côté imprévisible de ce qui advient, misant sur sa possible détermination » (*op.cit.* p. 82), elle revêt le manteau de l'espoir. C'est dans l'espoir que l'attente se restaure « afin d'apprendre à attendre encore avec patience » (*op.cit.* p.77). Blanchot dirait que « depuis longtemps ce qu'il y a à attendre ne sert qu'à maintenir l'attente » (1962, *op.cit.*, p. 13). Comme le nomme Gabriel Marcel (cité dans Lain-Entralgo, *op.cit.* p. 558), la patience est une manière de « donner du temps au réel ; par suite à attendre le futur en faisant confiance à la réalité … rappelons-nous la sentence d'Héraclite : celui qui n'attend pas – celui qui ne sait pas être patient – ne connaîtra pas l'inattendu ».

Et c'est bien par l'imagination qui a pour « tâche de rapporter l'effectivité de l'expérience à ses possibilités » (Husserl, cité Popa, *op.cit.* p. 83) que s'inscrit la capacité même d'attendre, puisqu'elle convoque en quelque sorte les modulations imaginatives pour « expérimenter un objet en son absence » (*op.cit.* p. 78). Là est tout l'enjeu subtil du travail de Ricœur sur l'imagination [975], l'absence de l'objet ne doit pas être lue comme une attente de sa revenue stricte, (l'attente objectivée), travail qui revient à sa longue critique de Sartre où l'image (re)produite y a un référent qui existe déjà, « l'imagination reproductrice comble ici sa propre absence par le *comme si* de la présence et on a donc affaire à une phénoménologie très puissante de la fascination » (*op.cit.* p. 312). Pour Ricœur, c'est bien dans les potentialités que l'imagination achemine, qu'est permise la créativité. L'absence lue telle une attente d'un retour, ou d'une venue d'un *quelque chose* déjà caractérisé, « apparaît ainsi comme ce qui vient parasiter la vie imaginaire car la magie est à l'opposé de l'œuvre, la magie de la quasi-présence fait de la vie imaginaire le contraire de l'œuvre fictionnelle » (*op.cit.*). Mais pour autant l'œuvre fictionnelle n'a pas du tout les attributs d'un *monde retiré du monde*, il ne s'agit pas « tant d'édifier un anti-monde que d'opérer une métamorphose des apparences du monde […] parce que le langage est créateur, il se répercute dans toutes les couches profondes de mon existence par une sorte d'infiltration progressive de toutes les couches de la vie psychique. À ces différentes couches correspondent de nouveaux types de relation au monde » (*op.cit.* p.327). L'attente reste dès lors vive et profondément reliée au monde malgré une part d'inconnu. Elle demeure alors une composition dynamique, aussi longtemps qu'elle offre les perspectives d'un monde non encore advenu, non saisissable en sa plénitude, elle est donc précisément non une « procédure de reconnaissance » mais de « découverte » (*op.cit.* p.314), « une aurore de parole »[976]. L'attente est en ce sens une « approche de l'irréalisable » qui n'est pas « destinée à obtenir la réalisation de ce qu'(il)on attend, mais à laisser s'écarter par la seule attente, toutes les choses réalisables » (Blanchot, 1962, *op.cit.* p.36).

---

[972] Berger, M. (2018). S'inviter dans l'espace public. La participation comme épreuve de venue et de réception. *SociologieS*. *Hospitalités. L'urgence politique et l'appauvrissement des concepts.*

[973] Porée, J. (2018). Le temps raconté au prisme de l'anthropologie philosophique de Paul Ricœur. *Philosophis* . 1-15, p.14.

[974] Popa montre bien aussi à quel point si l'ordre des protentions se voit aspiré par celui des rétentions (souvent traumatiques), s'engage une impossibilité de projections vers ce qui reste à venir, et plonge la vie dans les affres de la mélancolie. Mélancolie pourtant, comme discuté par Porée qui semble préserver une dimension tendue vers les possibles venues de l'événement, sans que celui-ci ne soit néanmoins discernable et anticipable.

[975] Ricœur, P. (2024). *L'imagination. Cours à l'université de Chicago* (1975). Bibliothèque Ricœur Seuil.

[976] Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive.* Seuil, p. 272.

C'est dans ses dimensions de possibles non déterminés, que nous relions l'attente à la question du poétique, qui selon la philosophie ricœurienne augure la proposition d'un « quasi-monde »[977] par une « référence productrice » (Ricœur, 2024, *op.cit.* p. 307 et 329) susceptible de modulations et de créations imaginatives. Au même titre que l'attente, « la poétique désigne ainsi dans la réalité elle-même quelque chose qui est et quelque chose qui n'est pas, la réalité est en travail, en tension, elle est dans l'enfantement »[978]. Donnant aux œuvres de fiction la force de déploiement d'un horizon de possibles, l'attente pareillement ouvre à l'arrachement « au réel contingent » et permet de « s'élever au possible vraisemblable »[979], c'est-à-dire d'ouvrir à une configuration du temps plurielle[980] le donnant à voir comme une « instance de la futurition qui fait que tout peut toujours encore venir et qu'il nous faut donc toujours attendre » (Grimaldi, 1993, *op.cit.* p.41). Ces deux articulations, temps contraint, temps des possibles constituent le cœur de notre démarche d'enquête. Et en la mettant en lien au temps comptable, cette fonction heuristique du *mood* – que Ricœur définit comme un « état d'âme …, l'hypothétique que le poème crée …, une sorte de modèle pour 'voir comme' et 'sentir comme' »[981] – accède si difficilement à la reconnaissance « sans doute parce que la 'représentation' est devenue l'unique canal de la connaissance et le modèle de tout rapport entre le sujet et l'objet » (*op.cit.* p.309), elle demandait nécessairement des manières obliques d'approche.

Ainsi au cœur de l'institution, tout autant l'attente dans sa dimension hors projet que le poétique dans ses potentiels épistémologiques ou support d'accompagnement, restent fortement mis au ban. Or, « le sentiment est ontologique d'une autre manière que le rapport à la distance, il fait participer à la chose » (*op.cit.* p. 309). C'est dès lors bien car le langage poétique, parce qu'il est un « véhicule pour exprimer quelque chose de la vie intime » (*op.cit.*) de l'être, loin d'être un seul jeu d'imitation reproductrice ou qui marque une fermeture du texte sur lui-même (dans son jeu propre de rimes, de rythmes, d'architecture), qu'il parle , qu'il « joue avec les possibilités »[982] dans les propositions qu'il formule, et notamment surtout car « du fait de la suspension de l'attention et de la préoccupation à l'égard des objets ordinaires, [que] nous devenons plus attentifs aux aspects de la réalité qui ne sont pas objectifs – non pas au sens où ils seraient subjectifs mais au sens où ils n'ont pas une forme d'objet » (*op.cit.* p.395). Ricœur marque alors ici une rupture de taille si on le met en rapport aux visées de nos institutions tant de formation – articulées aux référentiels de compétences, aux crédits et aux projets d'innovation déployés sur la base d'indicateurs et d'objectifs parcellisés dans des tableaux calendaires – jusqu'aux modalités d'accompagnement social, elles-aussi assignées à des qualités objectivables et estimables des biens pourvus et attendus reconnaissables. Ce qui est ici mis en déroute, c'est bien une relation profonde au monde

> Dans laquelle des objets existent pour nous à partir du moment où ils sont structurés selon un réseau conceptuel de nos catégories. Nous habitons le monde d'une manière plus primitive que cette relation sujet/objet car celle-ci est elle-même construite sur la base d'une participation fondamentale à la réalité. Il est tout à fait possible que ce soit le langage poétique qui dise

[977] Abel, O. (2015). Regains d'herméneutique. *Critique. 6*(817-818). 531-544, p.536.
[978] Abel, O. (2008). Du retournement poétique au paradoxe éthique. Autour de Paul Ricœur. Colloque « Théorie littéraire et herméneutique Ricœurienne ». Université de Campinas, Brésil, p.8.
[979] Ricœur, P. (1983). *Temps et récit. 1. L'intrigue et le récit historique.* Paris : Seuil, p.289.
[980] En ce sens, si l'attente est cet esprit lancé vers, elle ne demeure pas dans une opposition passé-futur, comme Ricœur le mentionne, « seul celui qui peut s'élancer vers le futur par le souci – lequel enveloppe le désir, la crainte, l'attente et la fuite, peut aussi se retourner vers le passé par la mémoire, le regret, le remords, la commémoration ou l'exécration – et ainsi revenir sur le présent, comme l'aspect du temps où s'échangent l'attente et la mémoire » in Ricœur, P. (1986). L'initiative. In E. Leonardy et al. (Eds.). *Labyrinthe : Parcours éthiques.* (pp. 85-102). Facultés Universitaires Saint-Louis, p.86. Mais l'attente dont nous parlons, dans ses ouvertures possibles est spécifiquement création pleine, même si elle peut s'appuyer sur des ressemblances. Elle n'est donc pas l'attente d'une chose qui viendrait en équivalence, combler son absence.
[981] Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive.* Seuil, p. 308.
[982] Ricœur, P. (2024). *L'imagination, cours à l'Université de Chicago (1975). Troisième partie : L'imagination comme fiction*. Bibliothèque Ricœur Seuil, p. 393.

quelque chose de cette relation fondamentale au monde, parce que la relation sujet/objet y a été suspendue. En ce sens c'est le pré-objectif qui est poétiquement dit, et l'on peut parler de redescription pour exprimer cette abolition de l'objectif au profit de l'ontologique » (*op.cit.* p.395).

Notre abord tient de ce constat : l'apparition de signes invisibles sur la scène publique des conduites (et échecs) de biens escomptés répondant aux normes institutionnelles, ne pouvait advenir que par une co-attention et une approbation réciproques, elles-mêmes initiées par une invitation poétique inattendue, dès lors une proposition évocatrice de monde ne convenant pas aux prescriptions normatives car déployant des images et des imaginaires en *attente de germination*. Ces discrètes manifestations ne sont pas directement descriptives ni discursives, elles appellent ce que Ricœur nomme des « textures du monde[983] … qui deviennent les véritables portraits de la vie intérieure »[984] et restent toujours des « possibilités ouvertes »[985], c'est-à-dire non pleinement conditionnées par l'expérience vécue jusqu'alors, sans toutefois non plus revendiquer à l'inverse une totale indétermination, elles sont en ce sens des « potentialités » (*op.cit.*) (le futur envisageable nous l'avons vu, est en effet à la fois toujours indéfinissable mais néanmoins circonscrit à une vie qui dépend d'une certaine histoire propre contextualisée). Nous ne reviendrons pas sur les détails de la pratique d'enquête et ses dérives possibles, largement décrites au Livre 2, mais signalerons tout de même que ces propositions aux personnes usagères des espaces d'urgence, dans le contexte particulièrement blessé où leur quotidien se déploie et le manque cruel de marges où exercer des voies créatives, n'ont eu de cesse d'être réfléchies, sans que celles-ci ne soient résolues par des stratégies de calcul. Il a fallu en continu réaccorder les appuis, tenter d'apaiser les malentendus, les dysfonctionnements, réguler les élans sans blesser et dès lors tenter de composer des attentes conciliables entre elles. C'est sans doute également à ce titre que ces dimensions difficilement pondérables en amont, restent craintes par la professionnalité qui dès les bases de sa formation, s'appuie aujourd'hui sur des cadres de garantie, où l'exploration, le tâtonnement, la reconfiguration du plan au fil de ses épreuves restent particulièrement redoutés et dès lors vite congédiés. La tenue du proche et du poétique au cours de l'enquête – je relie souvent les deux pour trois raisons *: i.)* le poétique ici ne se déploie pas dans une scène de théâtre épique ou tragique, jouée sur une estrade ouverte au public, mais bien murmuré ***près de l'oreille*** ; *ii.)* le poétique en sa suspension de référence vers l'ouverture à de nouvelles possibilités s'augure toujours par ressemblance « une opération de **rapprochement** dynamique entre des choses non apparentées jusqu'alors »[986] ; *iii.)* comme le rappelle encore Ricœur la « poésie est condamnée à se replier sur l'intériorité parce que l'extériorité a été complètement colonisée par le langage ordinaire … et c'est la vie ordinaire qui a été suspendue dans le langage poétique » (*op.cit.* pp. 396-397), elle demeure alors nécessairement **peu publicisable** – ont à contrario nécessité un travail continu de contenance par modulations perpétuées, comme présupposé à la confiance maintenue. Et ce geste d'attention proche requiert toute une série de précautions et d'élégance, notamment car il vient directement atteindre le faisceau d'attentes spécifique en lien au féminin (qui ne se détaille pas qu'au niveau sexuel, rappelons que plusieurs m'ont parlé d'amie, de mère, de sœur, mais bien sûr aussi de femmes en leurs qualités érotiques). Ces effusions ont nécessité une traduction patiente (qui passait aussi par l'usage de coups de gueule), consistant à accueillir, en modulant le corps en sa réceptivité[987] et

983 Le monde est ici utilisé par Ricœur tel que « l'horizon des objets », leur « arrière-plan » *in L'imagination*, 2024, *op.cit.*. p. 396)
984 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive.* Seuil, p. 310.
985 Porée, J. (2020). *L'espérance mélancolique. Un dialogue entre philosophie et psychiatrie sur le temps humain.* Hermann, p. 181.
986 Ricœur, P. (2024). *L'imagination, cours à l'Université de Chicago (1975). Troisième partie : L'imagination comme fiction.* Bibliothèque Ricœur Seuil, p.337.
987 Par exemple un enlacement amical est tout autre qu'un enlacement amoureux, ou une caresse sur l'épaule dans un moment douloureux est bien différente d'une caresse érotique. Mais la frontière est ténue, le corps s'ajuste au fil de sa rencontre et les mots viennent aussi asseoir la reformulation déjà engagée corporellement.

reformuler, afin de rétablir un registre amical sans pour autant briser le lien. Ce soin attentif a alors permis une ouverture réciproque à d'autres modalités attentionnelles, perceptives que celles proposées par la conclusion d'un contrat ou l'injonction à prendre la ligne d'une réponse à des attentes formulées institutionnellement sans concertation. Ambitions dans ce cas, qui mènent dès lors immanquablement aux attentes blessées, à la discorde, aux déceptions, au chagrin (les larmes et la peau balzacienne).

Cette position a également pris au sérieux, et surtout par suite de ses premiers débordements et épreuves traversées, la nécessaire articulation du *socius* et du prochain[988]. Le prochain s'inscrit en priorité dans une pratique effective de rapprochement, il n'y a « pas de sociologie du prochain, … l'événement de la rencontre rend présente une personne à une personne » (*op.cit.*, p. 114) dont l'institution modère voire oblitère l'intensité, elle « obture l'accès à l'événement » (*op.cit.*). La fille s'est justement faite vagabonde, sortant des prescriptions sociales, des directives institutionnelles ; sa propre identité a à maintes reprises été ébranlée, allant « au-delà du rôle, du personnage, de la fonction » (*op.cit.*p. 115) pour s'ouvrir au lien personnalisé. Néanmoins, elle a dû tenir en contrepoids, le monde du socius, « celui que j'atteins à travers sa fonction sociale » (*op.cit.* p. 117), notamment car elle s'inscrit dans une recherche en *travail social,* qui se doit de prendre en considération la dimension de l'institution dans l'intégration des relations dans une « voie longue » (*op.cit.* p. 121), sa médiation obligée dans le processus d'accompagnement professionnel. Elle a alors tenu, dans la perspective d'une non-exclusivité de l'un ou de l'autre, à articuler en correspondance *le socius et le prochain* et, à partir de sa première intention par le proche, à mettre en évidence les dérives d'une trop massive et sèche planification ou d'une trop importante « technicité sociale qui, souvent rappelle l'organisation anonyme d'une armée en campagne » (*op.cit.*) tout en montrant bien que le prochain, non enveloppé par des protections publiques (notamment de justice) peut dériver aussi vers des attentes tyranniques, de l'intime cette fois. Mettant alors en perspective les blessures, les oublis (qui parfois humilient), les violences du social qui se répercutent dans le proche. Par la médiation du texte intimement adressé, une technique du langage qui a tenté de rapprocher les êtres en présence, en en faisant un premier nœud d'attentes en côtoiement (un rond-point), elle a progressivement opéré une conversion vers le socius, réintégrant les murs de l'institution (ateliers Galiffe), mais nourrie de ces liens qui, justement parce qu'ils ont contrevenu à une prétention à l'objectivité et à une distance sans nuance, ont permis de faire entendre toute une gamme d'attentes, qui peuvent être prises en considération alors, dans l'institution même. Affirmant dès lors, de retour dans l'institution, une certaine « unité d'intention » (*op.cit.* p.119) qui sauvegarde et la pleine considération du proche, mais tenu par la professionnalité, tout autant qu'une considération de l'ordre institutionnel, mais chapeauté par le désir de soin donné à chacun-e. Cette unité d'intention est apparue dans la thèse elle-même, se déployant dès les premières manifestations du désir d'aller vers jusqu'à ses reformulations langagières, tout l'arc étant alors sous-tendu par cette *poétique de l'amour,* que nous avons déjà développée longuement, qui d'une certaine manière lutte (sans relâche) contre le « maléfice de l'objectivation » (*op.cit.* p. 123) démesurée et ce sans jamais disparaître dans un irénisme flegmatique (nous avons vu que la riposte à l'anonymisation, à la violence du pouvoir mais aussi à l'emprise du proche, nécessitent de manier en pleine conviction des armes, pourtant toujours empreintes de droiture, il faut relire à ce titre Diotime et les lions[989]). C'est alors, par une multiplicité de brèches offertes comme des supports potentiels d'expression qu'est pris en compte le besoin que les mots accompagnent, un besoin qui opère une traduction de l'espoir par une main

988 Ricœur, P. (1967). *Histoire et vérité. Le socius et le prochain*. 113-127. Seuil.

989 Ce livre d'Henri Bauchau, m'avait été offert par Marc Breviglieri, il m'a à plusieurs reprises maintenue dans cet esprit d'un *art du combat* (mais pas au sens bourdieusien). Diotime se doit de combattre, elle apprend à manier les armes, toujours dans une tradition d'un art de la chasse, soumis à des règles précises, dont l'une principale est un profond respect du lion, même pourtant engagé dans une lutte qui parfois mène à la mort. Le geste précis guerrier intervient de manière circonstanciée et sans un esprit de vengeance.

qui œuvre avec autrui dans un geste de sollicitude – c'est là sans doute que philosophe, poète et sociologue se rejoignent, dans « le rêve ou l'espoir d'une 'recréation du langage' qui s'exprime dans le langage du vouloir : 'par-delà le désert de la critique, nous voulons à nouveau être interpellés' ! » [990]. Également, par une écoute qui ne minimise pas les élans d'espérance sans immédiatement les convertir en une planification de réalisation chronologiquement agencée – car rappelons-le avec Ricœur il faut bien dimensionner l'attente considérée dans un autre registre que celui des attendus planifiés, notamment car le temps, toujours inscrit dans une finitude est traversé à la fois par « un désir de dépassement toujours contrarié et toujours renaissant » [991], donc immanquablement insatisfait, mais aussi car les dimensions d'espérance même si elle sont reprises par Kant en une question de permission ou d'avoir le droit de, ni l'agir ni l'espérance ne se déclinent « sous l'égide du seul verbe pouvoir » (*op.cit.* p. 9), ce qui marque précisément leur caractère intrinsèquement limité, que sans doute notre modernité extractiviste a transformé en exigence assurée. Mais encore, par une communauté dans laquelle on peut prendre part en de variables intensités, qui donne sérieux à la joie procurée par la conversation ou le sentiment nourricier d'une participation parfois diffuse, même silencieuse, nous rappelant sans cesse que « le vice de l'existence sociale de l'homme moderne n'est pas d'être contre-nature ; ce n'est pas de naturel qu'elle manque, mais de charité » (Ricœur, 1967, *op.cit.* p. 124). Charité, il faut s'en souvenir, qui a été le point d'écart premier de la professionnalisation du travail social, notamment car cette charité initialement construite dans un élan de bienveillance, a été pervertie par le pouvoir et la censure exercés à l'égard de ceux qui nécessitaient de l'aide. Le socius était alors venu comme garant d'une certaine juste distance, jusqu'à lui-même se pervertir dans les affres de la bureaucratie, l'indifférenciation et la rentabilité du temps des relations, la standardisation des attendus et la malencontreuse confusion entre promesse et garantie. Comme le rappelle Ricœur, « le sens final demeure caché ; nul ne peut évaluer les bienfaits personnels prodigués par les institutions ; la charité n'est pas forcément là où elle s'exhibe » (*op.cit.* p. 126) et l'attente en son espérance maintenue, pas forcément rétribution et accomplissement des attendus requis. Ceux-ci sont d'ailleurs eux-mêmes largement débordés par une richesse lexicale qui ne se limite pas à l'énonciation d'un complément de verbe direct à celui d'attendre et qui demandent alors en termes de réponses professionnelles, un véritable « art de la composition » entre *charité bien ordonnée*, sollicitude en proche et réponses à « la formalité publique du tiers justifiant »[992]. Les tableaux ci-dessous démontrent à quel point le temps exige de complexes lectures. De nombreuses planifications apparaissent, dont certaines correspondant bien au répertoire connu des attentes jusqu'ici travaillées en sociologie (papiers, logement, argent, etc.), mais la diversité du temps vécu vient très manifestement élargir de beaucoup le temps chronologique et ses objets identifiés comme seuls biens admissibles. Des plus proches présences amies, familières, habituelles, aux plus ultimes espérances portées, l'attente toujours nous l'avons déjà dit, inscrite dans un temps qui alterne passé, présent, avenir ; change alors drastiquement de teneur. Tissages multipliés, entremêlements, rapports au corps respirant, mangeant, se remémorant, rêvant, touchant ; ossature et parfum, thymies joyeuse, inquiète, confiante, nostalgique voire mélancolique, elle en devient elle-même une présence aux propriétés changeantes, plurielles, dont les différents niveaux et rapports au temps s'assemblent, se répondent, se conjoignent, se débattent parfois s'empêchent. Ce vaste nuancier est de toute évidence d'une importance non négligeable dans le contexte institutionnel du travail social actuel, encore trop souvent guidé par une seule dynamique du projet ou du contrat, à ne pas mésestimer bien au contraire, mais dont il faut avoir, au préalable bien identifié le paysage dans lequel il peut s'inscrire *en pleine sagesse pratique.*

990 Greisch, J. Préface in P. Ricœur, (2009*). Philosophie de la volonté. 2. Finitude et culpabilité.* Points, p. 17.
991 Jean Narbert cité dans Greisch, J. Préface in P. Ricœur. (2009). *Philosophie de la volonté. 2. Finitude et culpabilité.* Points, p. 17.
992 Thévenot, L (2012). Des institutions en personne. Une sociologie pragmatique en dialogue avec Paul Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 11-33. p.23.

2. Répertoire des attentes

2.1. Ordonnées par thématiques

Attentes quotidiennes (aussi manifestées par les habitudes), attentes à court-terme	
Amis	« Stejar je l'attends depuis un petit moment, il m'avait dit cinq minutes, qu'il partait cinq minutes au square avec Al. Ça fait 30 minutes que je poirote. Regarde fait chier, qu'il aille se faire foutre. C'est comme ça qu'il faut parler avec lui, mais je l'aime bien » (Sam, p.344), « Avec Stejar que j'attends encore, je crois qu'on joue au chat et à la souris les deux, on est toujours en train de s'attendre quelque part, en train de se chercher, c'est notre journée, on la passe à s'attendre, à se trouver, à se rechercher, à se retrouver, à attendre que la journée passe pour recommencer » (Sam, p.345), « L'autre jour je suis passé vers le centre commercial, je me suis dit il est pas là, après je suis allé voir vers le tunnel, il était pas là, c'est après que je me suis dit, mais t'es con, il est pas là Stejar et j'ai réalisé, on se voyait chaque jour, on partageait la thune, la bouffe, on regardait des trucs ensemble, des conneries, tiktok, on se connaissait bien » (Sam, p.346) « Je vais trouver des potes, et ça c'est rassurant. Au moins tu vois, on sait qu'ici on va trouver quelqu'un ou au moins que quelqu'un va nous trouver » (Stejar, p. 359)
Argent	« Besoin de thunes » (Aldo, p.281) ; « J'attends d'avoir de l'argent » (Praven, p. 320) « J'attends des sous mais pour recevoir ces sous, je dois aller au chômage, mais je ne retrouve pas tous les papiers pour m'inscrire correctement » (Alga, p. 333) « Je lui demande s'il n'attend que le soir et la bière, il me dit oui et de l'argent pour acheter une bière » (Stejar, p.358), « Mais l'argent je sais que c'est le diable, des fois bien sûr j'en aimerais un peu pour oublier que j'en aimerais » (Stejar, p. 365), « on a besoin de fric pour le tabac, » (Stejar et le groupe, p.369)
Bières	« J'attends les bières et le soir, toujours attendre, attendre, attendre, mais attendre quoi ? » (Stejar, p.358)
Bouffe, clopes, médicaments	En attendant devant le centre commercial : « On me donne de la bouffe, des clopes et j'ai besoin de médicaments pour les jambes surtout » (Robin, p.350)
« Calcul rationnel » : psy	« Alors j'ai fait un calcul rationnel, dès que l'hospice était là, j'ai pu trouver une psychiatre, j'ai dit au moins j'ai une assise, elle m'a donné des médicaments pour dormir. » (Barthélémy, p.194)
Copains	« Au bout de 3 mois, forcément, ça crée des petits liens, j'ai mes copains, mon espace à moi » (Enebro, p.323)
Devant le Lieu	« Remarque je pourrai écrire un texte : En attendant l'APO (accueil première orientation) vu le temps qu'il faut attendre devant le bureau, j'aurai bien le temps d'écrire » (Barthélémy, p. 191)
Dormir, attendre le soir	« Il dit oui dormir dormir, j'attends que le soir pour dormir », (Stejar, p.358)
Enfants	« Ensuite je prends les barquettes et je montre jusque vers mes enfants, je leur amène les barquettes. Parfois c'est dégueulasse, mais sinon ça va… Ensuite soit j'attends qu'ils reviennent de l'école mais j'aime pas trop, sinon je redescends au parc » (Enebro, p. 324), « J'ai tenu un an et demi en tout, j'aurais continué mais j'ai aussi mes deux garçons … Mon petit moteur de la centrale nucléaire c'est les enfants, c'est ce qui me pousse vers l'avant, je les vois tous les jours … Quand j'étais dans la rue, je me suis toujours dit qu'il n'y avait rien de précieux comme affaires, ce qui est précieux c'est un fils, c'est la vie, c'est ça qui est précieux » (Enebro, p.324)
Explosion	Et puis j'attends que tout explose, c'est des chercheurs du CERN qui ont dit, une immense explosion » (Stejar, p.358)
Fin tournée Securitas	« Parfois j'attends après minuit que les Securitas aient fait leur tournée, maintenant ils passent de plus en plus tard, alors je dois souvent dormir dehors » (Robin, p. 354)
Lectures	« Il y a une quantité de livres dont je n'ai pas achevé la lecture, je tiens une liste sur laquelle je note chacun des livres que je n'ai pas terminés, c'est une manière de les garder vivants, de les reprendre ultérieurement, de me projeter dans le futur » (Olivier, p.307)
Marcher, petit tour, passer le temps, habitudes et	« C'est devenu un peu ma routine, je me levais le matin, j'allais prendre mon ticket, j'allais à la bibliothèque pour lire, j'ai beaucoup lu, j'ai repris la lecture que j'avais laissée des années avec les enfants, ça nourrit l'esprit et ça fait passer le temps. Il y avait le temps où on était à l'abri mais après dehors jusqu'à ce qu'on puisse revenir à l'abri. Donc le temps était rythmé par l'aller au chaud, à l'intérieur, puis on va manger, puis après dehors » (Barthélémy, p.194)

rituels et routines	« Donc y'avait plusieurs attentes, les attentes de la journée, la nourriture, la douche qu'on faisait là-bas, parfois y'a les points d'eau, donc j'ai découvert, parfois j'y allais » (Barthélémy, p.195) « Le temps cousu » entre les divers lieux « Dans la journée, bein chacun coud son temps à sa manière, on rafistole » (Barthélémy, p. 195) « Moi je marchais beaucoup, j'ai fait mes kilomètres, mais j'avais ma liberté. Je me lève le matin, je sors déjà juste après le petit déjeûner, ensuite je vais au Lieu je reprends un café je discute » (Enebro, p. 323) « C'est un rituel qui commence par s'arrêter un peu aux Bastions, regarder passer les jolies filles, dire bonjour, avoir un sourire parfois, et continuer son parcours » (Enebro, p. 221) « Aloa, pareillement passe un petit moment au cinquième étage de l'université, mais il n'y reste pas longtemps, il sort ensuite marcher, passe d'un espace de distribution à l'autre, va saluer les personnes qu'il y connaît, revient parfois le soir pour recharger encore le téléphone avant la nuit » (Aloa, p.221) ; « Bon je vais aller faire mon tour, mon tour ne change pas, je vais d'abord au Lieu, normalement le matin ». (Aloa, p.287), « Et puis chaque jour je vais aussi dans la forêt, deux, trois heures, tu peux pas rester toute la journée à l'uni, tu deviens fou, je vais marcher, faire du sport, je parle avec les pigeons (rires) » (Aloa, p.287) « Je ne m'inquiétais pas pour l'avenir, je vivais le présent, jour après jour, j'avais mes habitudes, les livres » (Olivier, p.307) « Je me lève le matin, je sors déjà juste après le petit déjeûner, ensuite je vais au Lieu je reprends un café je discute, ensuite je prends les barquettes et je montre jusque vers mes enfants … C'est bien de rester là-bas un moment, de regarder les arbres ça sert à quelque chose, et puis on regarde les gens passer en haut, en bas… Après je reste un peu au parc, et puis comme je peux pas rester trop longtemps assis, alors je marche, je me fixe pas la limite combien de temps je veux marcher, et puis quand c'est l'heure je retourne au lieu d'accueil pour dormir. J'aime beaucoup aller au bord de l'Arve et du Rhône, je vais jusqu'au bout, très loin. J'ai souvent regardé tout au bout aussi de la Jonction à regarder les nuages dans l'eau » (Enebro, p. 323) « Les journées répétitives à attendre que le temps passe » (Sam, p. 342), « Le soir dans le lieu d'accueil, ils viennent vérifier à minuit si on est dans nos chambres, si on dort ça nous réveille, après on n'arrive plus à dormir. Je préfère retourner où je connais, dans la zone industrielle. » (Sam, p. 343) « Mes journées se passent ici devant le centre commercial où je connais pratiquement tout le quartier, je dors dans les cages d'escaliers alentours … le temps est très subjectif … je mets de la musique et je salue les gens, moi je ne demande rien, je connais tout le monde ici, ça fait vingt ans que les gens me croisent. Pour dormir je me débrouille, alors c'est vrai dans les cages d'escaliers, on ne dort pas profondément, on reste sur le qui-vive, je récupère ensuite la journée dans une salle publique où je vais chaque jour. Il y avait un canapé tout moelleux où je pouvais pioncer, mais ils l'ont enlevé, ils ont viré mon canapé, » (Robin, p.350)
Mer	« La nostalgie de la mer, la mer c'est comme une drogue dure, tu te mets devant et tu respires à fond et tu es rechargé… pour revenir ici. Ici, ça me manque tous les jours. » (Enebro, p.324)
Prière	Grande prière du vendredi (Aloa, p.221, 288)
Repas, ticket, file	« Il y a différents niveaux d'attente, y'avait par exemple dehors, l'attente dans la journée. Mais y'avait aussi des choses qui allaient arriver, par exemple je savais qu'à midi je vais manger dès que j'ai mon ticket » (Barthélémy, p.195) Attente d'un repas végétarien mis de côté (Aloa, p.286) « Il faut apprendre à prendre son ticket à l'heure, à faire la file tranquillement, parfois se soumettre à la fouille, à prendre sa barquette et puis à manger à des tables alignées, sans même plus avoir le goût de la cuisine préparée, à attendre l'ouverture de chaque lieu les uns après les autres. » (Le Jack, p. 299) Demande et attente de pain, refusée (Stejar, p.290)
Rencontre avec la fille	« Passe un de ces 4 à l'uni, je t'y attends. Elle lui explique qu'elle avait hésité, craignant de le déranger. Je me fais déranger volontiers, il faut continuer nos histoires » (Le Jack, p. 230), « Tu passes à la campagne où je suis quand tu rentres ou on vise un café à mi-chemin ? » (Le Jack, p.301), « Reviens une fois à la campagne, aujourd'hui c'était un peu bizarre, j'étais au soleil, avec le vin, ma fille » (Le Jack, p.302) « Cool vous êtes un ange, y'a longtemps que je cherche quelqu'un comme vous avec qui discuter, trop cool, il faudrait rester en contact » (Raoul, p. 262) « J'allais au Lieu voir les amis, bon en fait ce ne sont pas vraiment des amis, juste des connaissances, j'ai pas vraiment d'amis, je suis tout seul. Je t'ai attendue la semaine dernière à

	l'accueil» (Aloa, p.288), « Nicole, ça va bien, est-ce que tu es au bureau, car moi je suis à côté de l'école » (Aloa, p.288) « Alors je t'attends le mardi et le vendredi » (Aloa, p.289) ; « C'est vrai tu m'as manqué franchement … c'est ta le temps en vas prendre un café sois au Lieu ou ailleurs… Merci de venir me voir ça me fait plaisir» (Aloa, p.293), « demain c'est ta le temps passe au Lieu… Nicole Nicole n'oublie pas que nous rencontrons la semaine prochaine oui non » (Aloa, p.294), « Désolé j'ai mal écrit, c'est seulement pour régoler je t'attends à 13h ok » (Aloa, p. 295) « Je vais chez moi, propriété privée, on se voit à mon bureau, j'y vais » (Stejar, p.290) « C'est ce qu'on appelle une véritable surprise. Je me réjouis d'avoir de vos nouvelles et de poursuivre nos conversations philosophiques » (Olivier, p.290) ; « Oh j'ai cru que vous aviez disparu, que je ne vous reverrai jamais » (Olivier, p. 306), « J'aimerais bien vous revoir, j'aime bien discuter avec vous, on s'échange volontiers nos numéros de téléphone, moi j'ai juste un peu de peine à écrire des messages par contre si vous m'en envoyez c'est bien, oui aménageons un petit temps pour que nous nous parlions, ce serait bien en effet » (Olivier, p.306), « Ah oui n'oubliez pas » (Olivier, p.309), « J'espère ne pas avoir à attendre deux mois avant de vous revoir ! » (Olivier, p.310), « la semaine prochaine alors vous viendrez bien n'est-ce pas ? … Je n'aime pas trop écrire de message, mais j'attendrai votre venue, je vous ferai visiter » (Olivier, p.310), « Après cet accident quand est-ce qu'on se verra ? » (Olivier, p.312) « C'est quand qu'on reprend le blabla ? j'ai bien aimé, j'ai jamais parlé comme ça, c'est bien de parler comme ça. » (Enebro, p. 324) « Et dis, je peux encore t'écrire des messages gentils ? » (Alga, p.334), « viens une fois au terrain de pétanque avec ton mari et tes fils, pour tes cinquante ans par exemple on pourrait fêter. » (Alga, p.369) « Tu sais je suis devant le centre ici depuis dix ans, si tu veux passer un de ces 4 on pourra refaire un peu d'exercice rhétorique, je me souviens du texte que tu m'as écrit. Et si je suis pas là, je laisse ma chaise t'as qu'à t'asseoir. » (Robin, p.354) « Si tu en as, viens demain au tunnel, le matin à 9h j'y suis, j'ai mon petit café privé » (Stejar, p.361), « Bon week-end et je t'attends la semaine prochaine. Et merci » (Stejar, p.372), « Non (silence), en fait tu passes quand tu veux, ou tu viens une fois par semaine (sous le ton de la réprimande) » (Stejar, p. 375)
Suite de l'histoire en partage	« Quand j'étais dans la rue par exemple je me souviens que je racontais des histoires régulièrement à une de mes amies, je lui ai lu Madame Bovary et ça redonnait au temps une autre saveur, on le passait à attendre la suite de l'histoire. » (Olivier, p.310)
Travail bénévole, rythme régulé	« Je suis allé leur dire que je venais retravailler quelques jours, parce qu'au fond il y a beaucoup de vide durant la journée, c'est pour ça que j'y retourne, ça me redonne un rythme, un cadre » (Aloa, p. 287), « C'est un peu comme je te l'ai dit, c'est pour passer le temps » (Aloa, p.289)
Thunes	« Tu veux pas nous filer une thune, j'ai un peu soif » (Sam, p. 219) ; « Besoin de thunes » (Aldo, p.281)
Attentes spécifiques	
Adopter un cochon	« Je ne retourne plus en ville, c'est trop dense, ça étouffe, j'aimerais adopter un cochon, pas loin il y a une ferme que je connais, ce serait chouette » (Le Jack, p. 302)
Autrui	« Dans le Coran, il est dit que deux choses sont mauvaises le vide et la santé. Le vide c'est pas bon, tu vois tu t'isoles, tu deviens fou, on a besoin des autres, les autres c'est de l'énergie, c'est ça qui t'aide, c'est comme dans une équipe de foot, s'il y a un qui faiblit, tu passes le relai, tu passes la balle à un autre de l'équipe, et l'autre » (Aloa, p. 292) « Au final, on est toujours dans l'attente du regard de l'autre, mais l'attente peut aussi être la peur, la peur d'être déçu. » (Olivier, p.306)
Chômage	« J'attends des réponses du chômage car j'ai travaillé treize ans, et j'ai été licencié abusivement et puis j'ai plus rien eu. » (Enebro, p.323)
Déménagement	« Je m'inquiète un peu du déménagement, il va falloir sortir, tout sortir, me sortir. J'aurai une cuisine ainsi je pourrai me faire des pâtes, je suis un peu anxieux d'aménager et je ne sais pas non plus si mon permis B va être renouvelé, je suis sous curatelle. J'attends » (Olivier, p. 310) « Par contre ces prochains jours c'est chaud, car le squat où on est risque d'être refait, on va se faire virer et l'important est de partir avant qu'ils viennent nous expulser sinon le risque c'est encore qu'ils nous demandent de payer l'électricité. Mais j'ai pas d'angoisse, si ça se trouve dans deux semaines on est mis dehors, moi je prends ma tente et hop je vais en forêt, j'y ai déjà vécu plusieurs fois » (Bilbo, p.339)

Ecrire	« Qu'est-ce que je vais faire, maintenant que j'ai du temps libre, eh bien je vais redéfinir mon rôle, peut-être mon rôle de grand-père » et aussi peut-être que je vais écrire pour moi-même, si j'ai encore la force. Le fait d'écrire déjà pour mes petits-enfants c'est déjà être en face à face avec moi-même, même si je dis ce qu'ils aimeraient que je sois, je ne dis pas tout, j'oriente ma récolte de souvenirs. » (Barthélémy, p.196) Olivier : poursuite de son manuscrit : « il y explore la question du mal, de la guerre entre les peuples. Qu'est-ce qui fait que notre mémoire se tourne particulièrement autour des crimes ? je cherche à comprendre le mal » (Olivier, p.304) « Il y a une quantité de livres dont je n'ai pas achevé la lecture, je tiens une liste sur laquelle je note chacun des livres que je n'ai pas terminés, c'est une manière de les garder vivants, de les reprendre ultérieurement, de me projeter dans le futur » (Olivier, p.307)
Eté	« Moi j'attends l'été » (Praven, p.320)
Formation	« La formation que j'aimerais c'est pilote, mais ça on va pas me la donner » (Alga, p.334), « Tu sais j'ai acheté un super ordinateur, je vais prendre des cours. » (Alga, p.335)
Enfants, famille	« Je veux avoir des enfants, pouvoir leur apprendre la boxe. » (Aloa, p. 290) « Ce que j'attends ce sont des papiers, un travail, une famille … J'aimerais juste fonder une famille pour transmettre mes compétences alors que je suis considéré comme un moins que rien. » (Faiz, p. 328)
Justice	« Et aussi j'attends la justice, ce sont les attentes de ma vie. » (Barthélémy, p.195) ; « J'ai encore des affaires judiciaires où je suis en train d'attendre que cela se régule, donc manger ici me permet déjà de dégager un peu d'épargne » (Barthélémy, p.196)
Logement, maison, chambre	« C'était sortir quand même de cette précarité, de cette routine hors d'un chez soi dont le logement » (Barthélémy, p.195) « L'histoire qu'on aimerait raconter ce n'est pas d'avoir à manger et où dormir, c'est d'avoir des papiers pour travailler, une maison » (Abir, p.198) « Demain j'ai au moins rendez-vous avec mon médecin, je vais essayer d'obtenir une chambre, la même que chez la copine où je dors » (Stejar, p.370)
Mère	« Ce que j'attends ce sont des papiers, un travail, une famille mais surtout de pouvoir retourner chez moi, visiter ma mère malade à cause de moi, car elle se fait du souci … j'ai perdu l'espoir d'un retour, de pouvoir vraiment imaginer un endroit où me poser… La seule chose qui me tient ici c'est d'avoir encore l'espoir de revoir ma mère au pays » (Faiz, p.328)
Métaverse	« Tu as vu ils parlent beaucoup aux nouvelles du métaverse, moi j'en attends beaucoup, ça me permettra d'accéder à tout, à tous ces événements qui me sont pour l'instant interdits parce que je n'ai pas l'argent, comme tu vois, visiter le Japon, boxer contre Mike Tison, ça m'ouvrira tous les possibles » (Aloa, p. 286)
Nager	« J'aimerais courir, puis faire du vélo et une fois que je suis bien chaud, aller nager au lac, ça ce serait bien. » (Aloa, p.284) ; apprendre à nager (Aloa, p.292)
Partir, bouger	« Quand je suis parti la première fois, je ne savais pas comment était l'Europe, j'avais encore toute une série de rêves, aujourd'hui c'est partir pour partir. Par contre je sais que ce qui est important c'est de toujours bouger, c'est ça qui permet de ne pas perdre espoir, même si les illusions je n'en n'ai plus » (Aloa, p.285) « Chaque année pour plusieurs mois, je repars, tout ça c'est un peu ma vie, partir, de revenir, de repartir, c'est comme ça que je tiens bon » (Saule, p. 316)
Retourner au pays, revoir sa mère	« J'aimerais retourner au pays » (Alga, p. 333) « Ce que j'attends ce sont des papiers, un travail, une famille mais surtout de pouvoir retourner chez moi, visiter ma mère malade à cause de moi, car elle se fait du souci … j'ai perdu l'espoir d'un retour, de pouvoir vraiment imaginer un endroit où me poser… La seule chose qui me tient ici c'est d'avoir encore l'espoir de revoir ma mère au pays. Mais sinon je n'espère plus rien, toutes mes attentes ont été déçues. Si ma mère meurt, toutes les chaînes se brisent, tout sera permis, je peux tout briser, je n'aurais plus rien qui me retient, tous ces mots dans le vent sont totalement insupportables, si les dés sont déjà joués, alors à quoi bon attendre, j'en peux plus, je me sens humilié » » (Faiz, p.328)
Retraite	« Mon désir d'arriver jusqu'à la retraite ici, ça reste toujours mon but puisque j'ai tout de même cotisé, et aussi le fait d'avoir toujours été entouré. En ce qui concerne l'attente, déjà j'attends la retraite » ; « je devais arriver à ma retraite ici où j'ai cotisé, c'était un élément important pour moi » ; « j'ai encore des échéances avant de mourir, l'échéance d'arriver à la retraite » (Barthélémy, p.195) ; « Je ne suis pas encore arrivé- arriver jusqu'à la retraite, en tous cas une des attentes c'est arriver jusqu'à la retraite. L'attente de la retraite c'est à la fois une attente

	financière, à la fois décider où vivre, est-ce que je resterai là est-ce que je gagnerai une nouvelle liberté, est-ce que je vais conserver la santé, donc j'attends » ; (Barthélémy, p. 196)
Santé	« Est-ce que je vais conserver la santé, donc j'attends, j'espère garder une santé suffisante pour pouvoir encore voyager » (Barthélémy, p. 196)
Sortir de la précarité	« C'était sortir quand même de cette précarité, de cette routine hors d'un chez soi dont le logement. » (Barthélémy, p.195)
Travail, papiers	« C'était une attente et après pour moi éventuellement un petit travail pour continuer à cotiser car j'avais déjà des années sans cotisation, c'est pour cette raison que j'ai saisi un travail même à très peu de temps (Barthélémy, p.195) « Le temps passe lentement quand on n'a rien à faire. L'histoire qu'on aimerait raconter ce n'est pas d'avoir à manger et où dormir, c'est d'avoir des papiers pour travailler, une maison. Quand on n'a pas de travail, on ne sert à rien, on n'a rien à faire » (Abir, p.198) « Ça devrait pas être trop compliqué de me trouver un petit truc, que j'arrive à gagner un peu d'argent, même comme aide boulanger » (Saule, p. 316) « Ce que j'attends ce sont des papiers, un travail … Mais franchement tu penses qu'une fois que j'aurais mes papiers, tout ça va changer ? j'attends les papiers mais une fois que j'aurai les papiers qu'est-ce que je vais attendre qu'est-ce qu'au fond j'attends vraiment » (Faiz, p. 328) « L'assistante est entrain de regarder si je peux avoir un permis humanitaire » (Stejar, p.375)
Vacances	« Un peu comme tout le monde, J'attends de partir en vacances » (Praven, p. 320)
Voir grandir ses enfants, petits-enfants	« J'ai encore des échéances avant de mourir, l'échéance d'arriver à la retraite, l'échéance de voir mes petits-enfants grandir, je joue déjà le rôle de grand-père, mais est-ce que je pourrais les voir grandir. Mes petits-enfants m'ont d'ailleurs suggéré d'écrire mon histoire, je leur ai raconté et ils m'ont dit mais grand-père tu peux écrire comme ça on aura des traces » (Barthélémy, p.195) ; « Mais cette attente d'un revenu régulier, elle risque bien d'arriver, si j'ai un revenu qu'est-ce que je vais faire, maintenant que j'ai du temps libre, eh bien je vais redéfinir mon rôle, peut-être mon rôle de grand-père » et aussi peut-être que je vais écrire pour moi-même, si j'ai encore la force » (Barthélémy, p.196)
Voyager	« J'attends, j'espère garder une santé suffisante pour pouvoir encore voyager » (Barthélémy, p. 196)
Attentes exprimées comme espoir, espérance, rêves, poétique, plaisir différé. Attentes ultimes, inquiétudes pour le monde	
Approbation	« Stejar dit juste que ce qu'il attend de la fille, c'est qu'elle l'approuve dans ce qu'il a fait, il dit approuver très lentement » (Stejar, p.369)
Attente différée comme plaisir	« J'ai retrouvé des cassettes d'un film que j'avais cherché longtemps, je l'ai retrouvé mais j'attends pour le regarder, je me garde un trésor que je ne veux pas tout de suite goûter » (Olivier, p.310)
Changement de vie	« J'espère surtout un changement dans ma vie » (Aloa, p.288).
Amour, attente d'une femme	« Il ne faut pas attendre que les choses t'arrivent dessus, il faut agir, sinon tu vas le payer cher. À part l'amour, l'amour c'est un état d'esprit, c'est la lumière de la vie, c'est pas quelque chose qu'on peut posséder » (Bilbo, p.339) « J'attends… je veux être amoureux » (Aloa, p. 290) « Le seul moyen c'est de trouver une femme, c'est la seule chose que tu ne peux pas prévoir, tu peux juste l'attendre, mais tu sais jamais quand ça va arriver, on verra elle va peut-être tomber du ciel » (Aloa, p. 290) « Et surtout une jolie fille, c'est ça qui changerait un peu ma vie, c'est ça qui changerait. (Stejar, p.358) « Y'a qu'une femme qui pourrait me redonner espoir, m'attacher c'est ce qui me permettrait de résister, » (Raoul, p.265)
Consentement	« Moi par exemple, je n'ai jamais pris de décision de ma vie, les choses se sont présentées à moi, et j'ai consenti, naturellement. » (Olivier, p.307)
Coran, Bible, Ramadan	« La bible m'a aussi beaucoup habitué à la poésie, l'Ancien Testament. Ici cela m'a aidé d'avoir toujours été dans une communauté. » (Barthélémy, p.194) ; « Le Ramadan fortifie le cœur, le corps. L'espoir est quelque chose d'important, c'est la vie qui fait l'espoir et l'espoir qui fait la vie » (Aloa, p.284) ; « Il faut relire le Coran, dans le Coran, on rappelle toujours l'espoir, c'est lui qui est au cœur de la vie. L'espoir c'est le guide » (Aloa, p.284),

	« c'est fou à quel point ça ressource, si tu pratiques bien, cela te redonne de l'élan pour toute l'année, il faut le faire sérieusement, pas juste pour bien manger ou prier, c'est un temps que tu vis avec Dieu et ensuite tu le sens, cela reste malgré toutes les épreuves, la religion est la pratique du cœur. Tu vois tu ne peux que garder espoir, car Allah dit celui qui cherche trouvera mais c'est d'abord toi qui dois changer et le monde changera pour toi » (Aloa, p.287)
Destin	« Attendre si c'est le destin, ça n'est pas un problème, je l'accepte, mais les choses auxquelles j'ai droit, c'est inacceptable, attendre dans l'hypocrisie est insupportable. C'est des salauds » (Aloa, p.286), « Je me répète trois choses, trois phrases : Al-ḥamdu li-l-lāh, au nom de Dieu, que Dieu soit loué, Assalamu alaykum, que la paix de Dieu soit sur vous, Bismillāh, Merci Dieu. C'est pas seulement pour moi, c'est pour tout le monde, pout tout et tous, que la paix soit sur tout et tous » (Aloa, p.293)
Dieu, Allah	« Donc j'espère que Dieu me prête vie et que j'arrive » (Barthélémy, p. 196) « J'arrive à garder le courage, il faut continuer à vivre. La vie c'est quoi ? Allah a mis ensemble les humains et les djins, ils ont les deux faces, la bonne et la mauvaise, c'est parce que tu as la liberté que tu peux choisir le bien ou le mal, ainsi il faut continuer à choisir le bien, tu n'as pas le choix » (Aloa, p.289)
Espoir, espérance vitalité	« On doit pourtant toujours essayer de trouver l'espérance, tant que la vie reste, l'espoir est là » (Alga, p. 335) « Y'a des choses sûres, y'a d'autres choses qu'on espère qui sont une attente qui est liée à une espérance » ; « C'est ce qui me permet de survivre, j'attends encore en vie, car sinon je pourrais me dire je suis mort, donc pour moi c'était aussi l'attente de dire, mon temps de vie n'est pas encore terminé, n'est pas encore terminé » (Barthélémy, p.195), « Attendre il dit, c'est le possible de l'impossible » (Barthélémy, p. 207) « Hymen, l'espoir, il faut garder espoir » (Abir, p.198) « L'espoir c'est l'oxygène mais la nostalgie dans le cœur restera toujours là. Il faut relire le Coran, dans le Coran, on rappelle toujours l'espoir, c'est lui qui est au cœur de la vie. L'espoir c'est le guide » (Aloa, p.284) ; « L'espoir est à la fois ce qui nous permet d'aller vers autre chose mais aussi toujours la liberté donnée de plonger dans la tentation du mal. Dieu a fabriqué Adam justement pour mettre cela à l'épreuve. Adam est traversé par l'âme mais à moitié, ainsi il a toujours en balance avec l'espoir porté par le désir, l'inquiétude qui ouvre la peur de perdre et change le rapport au temps » (Aloa, p.284) ; « L'homme de la terre est, lui, rappelé au devoir mais tout en étant porté par l'espoir, mais en sachant qu'il peut aussi se tromper, céder … Dans la ligne droite il y a toujours l'image d'une vie limitée mais qui porte vers l'infini, c'est cela l'espoir. L'autre élément important je te le dis est que celui qui nourrit le bon aura toujours raison, même s'il est trahi, trompé, volé. Il faut toujours garder la nourriture du cœur » (Aloa, p.284), « Il faut rester optimiste, sinon si tu te laisses aller, c'est mauvais aussi pour ton corps, il faut travailler la concentration, les habitudes quotidiennes nous font perdre la concentration » (Aloa, p. 284) « J'ai pensé à vous en regardant les peinture d'Alma Tadema, c'est un peintre qui peint des femmes dans une posture d'attente. L'attente c'est quoi au fond, c'est la vie non, la vie n'est qu'attente, on est toujours dirigé vers le futur. » (Olivier, p.306), « Dans la Divine comédie, à la porte de l'Enfer il est écrit, ici vous qui entrez laissez tout espoir derrière vous, il n'y a plus rien à y attendre. On peut dire que l'espoir c'est alors la vie toujours incertaine. » (Olivier, p.310) « Finalement moi je suis dans cette vie pour faire je sais pas quoi, je crois pas que c'est un Dieu ou plusieurs » (Enebro, p.323), « Mais bien sûr il y a l'espoir et la mémoire, ce qui aide c'est de croire en quelque chose, c'est bien de croire en quelque chose, car le moment où tu es seul, dans la rue ou autre et que personne ne t'aide, que tu perds espoir, alors c'est bien de croire » (Enebro, p.324) « Mais moi j'ai pas perdu l'espoir, mais j'ai perdu ma vie, c'est comme dans les commandos, tu sais que tu vas signer pour mourir, ici c'est pareil, on a signé pour mourir » (Faiz, p. 327), « L'espoir c'est simple, ce qui lui permet de vivre c'est juste l'amitié, les amis vers lesquels on peut revenir. L'espoir c'est comme les fleurs de jasmin qui viennent même en hiver » (Faiz, p.330) « Tout ça mais c'est un peu comme un enfer à vie, c'est pas le purgatoire, c'est pire que ça même. On doit pourtant toujours essayer de trouver l'espérance, tant que la vie reste, l'espoir est là » (Alga, p. 335) « J'ai retrouvé un sens à la vie, tu m'a redonné espoir, une manière de voir que ça pouvait être autrement, que la vie pouvait continuer autrement. Tu vois moi j'ai volé, j'ai mal tourné, j'ai été

	voleur, criminel, mais je vois que je peux continuer autrement. Tes mots doux m'ont ramené sur terre, maintenant je vois l'avenir autrement » (Stejar, p.363), « Le ciel, les anges pour faire ce que je ne pouvais faire. Mais l'espoir, le parfum, meurt en dernier. » (Stejar, p.364), « Mais moi je pense à mon avenir lequel pour le moment est défectueux… mais comme le rayon de soleil issu de l'orage de la vie m'a donné une réplique. La sincérité et la limpidité de tes yeux et ta douce parole m'ont ramené sur terre maintenant je vois différemment l'avenir de la vie » (Stejar, p.364), « A la fin le seul fil qui perdure, c'est l'espérance, l'espérance c'est la seule chose qui demeure à la fin, c'est fragile. » (Stejar, p. 367), « moi je préfère la magie rose, c'est la magie de l'espérance » (Stejar, p. 373)
Espoir puis anxiété	« Lorsque j'étais dans la rue, je vivais au jour le jour, je me disais je ne peux pas tomber plus bas, donc la perspective d'avenir ne peut qu'être meilleure, maintenant que j'ai une chambre, je suis plus anxieux pour l'avenir, je me dis mais comment je ferais si on m'expulse, il y a l'ordi, avant je n'avais pas d'ordi, mais là maintenant, j'ai plus d'anxiété » (Olivier, p. 307)
Inspiration	« J'attends un peu d'inspiration ». Le Jack (p.299)
Inquiétude pour le monde	« J'attends mais d'un autre côté, je ne me soucie pas non plus trop de ma condition propre, je suis plutôt inquiet qu'il n'y ait plus d'oiseaux, que des gens meurent de faim, que d'autres meurent à la guerre ou se suicident. Moi j'ai toujours vécu au jour le jour, je suis heureux aussi de cette matérialité. Le Nirvana est dans le Samsara » (Olivier, p.310)
Moment présent	« Il faut vivre le moment comme il faut, comme vous pouvez, le mieux possible, il ne faut pas le laisser partir, car si vous le laissez partir il ne revient plus jamais. Il faut pas vivre pour demain, il faut accepter que demain si vous ne vivez pas le moment présent, comment vous pouvez être sûr qu'il y aura un demain. À la fin on apprend que c'est le moment là que tu es en train de vivre, ce qui est à venir tu ne sais pas ce qui va venir. Le seul moment qui est à toi, c'est le moment présent, le futur il ne t'appartient pas et le passé non plus, le passé est loin. Il y a la mémoire bien sûr, mais il ne faut pas qu'elle soit coincée» (Enebro, p. 324) « Le jour à jour. Le matin on espère que le réveil ne sonne pas, parce qu'on sait que sa douce mélodie représente sûrement une journée d'horrible « bruits » … pleine d'stress » (Alga, p.336).
Paradis	« De toute manière cette vie ici, c'est juste un passage, même si c'est pas une vie celle qu'on mène, c'est juste un passage » (Aloa, p.290) « Il faut continuer toujours, ensuite on ira au Paradis, là ce sera la récolte de tout ce qu'on aura semé, c'est ça l'espoir, ça c'est dit dans le Coran, l'espoir « (Aloa, p.292), « cette vie n'est que passage, mais il faut soigner le passage, c'est lui qui déterminera la suite, la vraie vie après, il ne faut pas renoncer » (Aloa, p.293) « Le seul paradis sera après notre mort, c'est là seulement que seront tenues les promesses qui nous ont été faites. » (Faiz, p.328)
Patience	« On patiente en attendant au milieu du trafic … peut-être à l'arrêt du bus. On espère qu'on n'arrive pas en retard au boulot… On regarde la montre … le temps passant lentement en rêvant ? Des arbres … des montagnes … la mer et la rivière…La naturelle liberté qu'on a perdue on sait pas quand. A la fin de ces petites et ennuyeuses attentes d'une simple journée » (Alga, p.336)
Poésie	« Vous savez j'ai réfléchi à plusieurs idées sur l'attente, au vers de Madame de Staël qui parle de l'attente, à la rime qui se suspend en bout de ligne et attend la suite » (Olivier, p.310)
Providence	« J'avais également la notion de Providence, c'est quelque chose qui me dépasse, qui s'impose à moi, alors qu'est-ce que je peux faire moi, avec ce qui m'arrive. » (Barthélémy, p. 194) « Moi j'attends rien de tout ça, c'est juste Allah qui décide quand ce sera le moment, le changement » (Aloa, p.289)
Réjouissance du cœur	« C'est comme le petit Prince vous voyez, cette importance des rituels, le petit Prince dit « si je sais que tu viens, mon cœur pourra se réjouir », c'est aussi ça l'attente vous voyez, se réjouir de ce que l'on va retrouver, une histoire, une personne, un lieu. » (Olivier, p.310)
Rêves, imaginaire	« J'ai de beaux projets, parfois ils se réalisent différemment, parfois ils ne se réalisent pas, c'est le propre de l'attente, il y a aussi une sorte de rêve, de l'imagination. C'est ce qu'on dit c'est l'avenir, il y a l'avenir imaginé, et il y aura l'avenir réel qui sera le présent de ce moment-là, et aussi il y a une sorte d'avenir symbolique … donc il y a quand-même cette projection qui me pousse un peu vers demain, car tout de même je suis arrivé à l'âge qui nous amène vers la pente descendante » (Barthélémy, p. 196). « J'aimerais qu'un seul jour je puisse fermer mes yeux et emporter mes rêves, voler avec avec eux » (Faiz, p.331) « On regarde la montre…le temps passant lentement en rêvant ? Des arbres…des montagnes …la mer et la rivière…La naturelle liberté qu'on a perdue on sait pas quand » (Alga, p. 336)« Tu

	vois pour moi, rêver c'est ce qui fait l'espoir, sans rêve on s'éteint, et attendre, jamais personne n'a vraiment pu dire ce qu'est le temps, peut-être qu'attendre c'est observer le mouvement circulaire des gens qui bougent, il faut se poser la question d'abord pour soi-même, qu'est-ce que j'attends de la vie, du destin, de soi-même, il faut commencer par ça » (Bilbo, p. 339)
Sépulture	« Le corps même en attente de sépulture, dont aucun proche ne pouvait en narrer le deuil » (pour Stejar, p. 123)
Le Rien, l'Impossible attente	
Temps clôt, désespoir, anxiété Projets non réalisés Ennui	« Pour l'accueil, c'est impossible d'attendre si on n'est pas accueilli. Pouvoir se faire à manger, se servir dans le frigo, se faire à manger quand on en a envie, rentrer quand on en a envie ça marche pas, l'obligation de rentrer à 22h, l'interdiction de se servir dans le frigo, la privation du petit déjeuner si on arrive en retard, on n'existe pas, on existe que contrôlés. Si on était bien accueilli, évidemment qu'on pourrait attendre. Comment tu veux attendre si tu n'es pas reçu quelque part » (Raoul, p. 265) « Je n'attends rien du social » (Aloa, p.288), « Moi le problème c'est que je reste encore toujours dans le même cercle du temps, il faut que j'arrive à sortir, à sortir du nid. Tu vois ce n'est pas le travail le problème, c'est les gens, au bout d'un moment je n'accepte plus d'être traité comme ça » (Aloa, p.287), « Tout ça c'est fait pour que les gens continuent de tourner, moi j'aime pas aller dans tous ces endroits et pourtant j'y vais, c'est par habitude » (Aloa, p.289), « j'ai pas le moral, j'ai échoué mon rêve … J'arrive pas à trouver l'énergie de me bouger, de sortir du cercle, tu vois je me laisse aller, j'ai arrêté le sport encore une fois » (Aloa, p. 292) ; « C'est un mélange, à la fois je m'adapte de plus en plus, sans trop attendre de changements mais à la fois je me bouge de moins en moins pour que ça change. » (Aloa, p.293) « Mais là mon vélo se déglingue, j'ai plus le courage de partir voyager. Le covid a donné un coup, encore moins de sociabilité c'est vraiment une souffrance (Le Jack , p.193)« C'est super violent ces espaces d'accueil où il n'y a plus de feu vital. Souvent quand je me présente à l'accueil, on ne cesse de me rappeler à l'ordre, je sens qu'il y a de moins en moins de place pour échanger, ça se limite à des mots utilitaires, des règles, des trucs obligés, interdits. Progressivement on s'épuise … Il y a plein d'événements qui disparaissent, sans avertir, comme si parce qu'on était dans l'urgence on n'avait pas besoin de se préparer un peu. On fait plus confiance à force. On nous rappelle sans arrêt les règles, mais comme y'a pas grand-chose d'autre, progressivement on ne fait plus l'effort pour s'y rendre, tant on est habitué que les choses s'étiolent » (Le Jack, p.398) « Maintenant que j'ai une chambre, c'est là que je commence à m'angoisser, je me dis sans cesse, et si on me vire ? C'est maintenant que je suis chez moi que j'ai des sensations désagréables de solitude, de perdre le moral, l'envie » (Olivier, p.307) « J'ai des projets, plein de projets et pis après ça part un peu à l'ouest » (Saule, p. 316) « Mais peu à peu on perd patience, on perd espoir quand tu te rends compte que personne ne t'aide. » (Enebro, p.323) « Tu vois moi j'attends rien, je veux rester libre, continuer à manifester l'espoir, peut-être la seule chose qui est dure c'est de ne pas avoir de papiers, ce qui est dur c'est que j'ai perdu dix ans, je ne sais pas où sont allés mes rêves, j'écris pour essayer de me donner espoir … Je pense 24 heures après 24 heures. J'ai pas la tête à penser tranquillement à des projets, je ne peux jamais rester seul, il y a toujours des gens qui rôdent » (Faiz, p.327),« Mais sinon je n'espère plus rien, toutes mes attentes ont été déçues. Si ma mère meurt, toutes les chaînes se brisent, tout sera permis, je peux tout briser, je n'aurais plus rien qui me retient, tous ces mots dans le vent sont totalement insupportables, si les dés sont déjà joués, alors à quoi bon attendre, j'en peux plus, je me sens humilié » » (Faiz, p.328), « je ne m'en remettrai jamais d'avoir fait le mauvais choix et d'avoir tout perdu. Je vis vraiment une vie de vague, coincé dans le temps sans pouvoir aller ni de l'avant ni en arrière » (Faiz, p.329), « Dans l'attente il y a le mot temps et parfois on le remplit pas, il peut être lourd, il peut être ennui, donner l'angoisse, alors on bouge, on boit » (Faiz, p.331), « j'ai beaucoup maigri, j'ai des douleurs à l'estomac, j'ai pas le moral » (Faiz, p.327) « Attendre toujours … Tout le monde attend quelque chose … Esclaves de l'attente…Parfois l'attente du bonheur. On attend quoi de notre vie moderne ? Est-ce que c'est une attente inutile ? est-elle naturelle ou destructive ? Technologie qui nous aide et qui nous pourrit la vie, capable de nous involutionner l'entière planète » (Alga, p.336) « Moi je me dis que j'attends plus rien depuis longtemps, c'est une manière de gérer sa vie, tu ne vis pas le moment si tu attends quelque chose, tu ne vis pas bien le présent, il ne faut pas entrer dans le brouillard de l'attente. Et par exemple y'a plein d'endroits où de toute manière tu

	ne peux pas attendre, à la gare tu vois, il y a les caméras, les bleus viennent dire aux gens de partir » (Bilbo, p.339) « Parfois j'attends après minuit que les Securitas aient fait leur tournée, maintenant ils passent de plus en plus tard, alors je dois souvent dormir dehors. Et depuis qu'ils ont fermé les grilles de toute manière, niet » (Robin, p. 354) « Le printemps est plein d'années, il t'a dépassé au fil des ans, ton enfance est restée un rêve, avec beaucoup de remords. Dont tu te rends compte maintenant qu'il est trop tard. Beaucoup d'imbéciles ont été ton entourage. Le rêve d'une vie meilleure s'est brisé comme un vieil ancêtre. A présent, lentement sur ses gardes poussé dans les rue, tandis que les feuilles tombent, je vais seul et triste. En pensant en silence aux anniversaires qui sont passés en espérant pour l'année elle aussi passée » (Stejar, p.363), « bein dans dix ans, nous les gars on sera tous dix pieds sous terre, c'est dur la vie dans la rue, c'est pas comme si t'avais un chez toi où revenir et te poser, on doit fermer notre gueule » (Stejar, p.364), « Moi j'en ai rien à foutre des papiers, de l'argent, du boulot, j'ai rien à perdre, ma vie est foutue … ils m'ont accusé alors que je sais qu'en plus il y en a du pain. Je n'en ai rien à foutre de leur job, leur putain de merde, moi ça fait douze, non onze ans que je suis déconsidéré, ma vie est foutue, j'ai 47 ans, c'est des racistes, du sado-masochisme, c'est juste pour montrer qu'ils gardent le pouvoir (Stejar, p.368), « rien n'avance, le TS a téléphoné là et là, mais ça n'avance pas » (Stejar, p.372), « Le TS m'a dit d'attendre son téléphone, l'assistante sociale de l'hôpital m'a dit d'attendre qu'elle appelle le TS tout le monde me dit d'attendre et moi pendant ce temps je vis dans une vie parallèle, je m'accroche à ce qu'ils disent mais souvent ce sont des mots que l'on tient pas alors je me dis la vie continue, ça fait douze ans qu'on me fait des promesses sans les tenir, ça fait douze ans que je vis comme ça. » (Stejar, p.373) « Les journées répétitives à attendre que le temps passe » (Sam, p. 342),
Soutènements à l'attente [993]	
Aide fournie à ou par d'autres	« Après j'ai aidé d'autres gens, je suis devenu comme un auxiliaire auto-proclamé du service social » (Barthélémy, p.194) ; « Je donnais aussi des coups de main à de jeunes étudiants pour faire leur bachelor, et je gagnais ma vie comme ça. Ça m'a aidé, je me suis retrouvé comme dans ma jeunesse », (Barthélémy, p.194) « Et puis j'ai rencontré cette assistante sociale, elle était jeune mais elle bougeait, elle a préparé tous les documents. Elle m'a accompagné pour les démarches, c'était génial. » (Enebro, p.323) « Il dit qu'il s'occupe quotidiennement des autres, il veille à ce qu'un tel aille chez le médecin, qu'un autre ne vende pas de la drogue, qu'un autre ne boive pas de l'alcool, il dit c'est important, je veille à ce qu'ils n'aillent pas vers l'argent sale (pas l'argent facile), qu'il ne fasse pas de faute », lui procure un sentiment premier de reconnaissance par les proches (Faiz, p.327)
Cloche église	« La cloche sonne. Il dit elle s'est déjà arrêtée plein de fois, c'était une catastrophe, je savais plus où j'étais » (Lucien, p. 198)
Conversation	« C'est dommage que je ne t'aie pas rencontrée avant dans l'uni, c'est cool de boire des cafés avec quelqu'un d'à peu près normal. » (Aloa, p. 287) « Tu vois parler ensemble c'est un peu comme ton deuxième texte sur le thym, ça me rend le désir oublié, alors que j'avais même oublié de me poser la question de savoir si je pense, en parlant je me rends compte que je peux encore parler, penser, et me remémorer que cette question est encore là » (Le Jack, p. 299)
Culture propre	« Comment moi-même qui ai fait même une initiation dans la forêt je n'arrive pas à tenir plus de 48 heures, j'ai commencé à créer des liens, à discuter, à trouver des tactiques. Je n'ai jamais été seul, certains demandent des espaces individuels, oh non pas moi, j'ai toujours créé des liens, c'est ce qui m'a sauvé » (Barthélémy, p.194), « Tout mon background culturel m'a aidé, tout ce que j'avais expérimenté en Afrique a forgé ma personnalité, m'a aidé j'ai comme réinterprété mon rôle dans cette situation de déchéance, donc je me trouvais en prison, puis dans la rue, puis dans les structures d'urgence, il fallait que je fasse front avec ce que j'étais et avec ce que j'avais comme attente » (Barthélémy, p.195), « C'est peut-être moi qui ai pris, comme j'avais cet élément-là dans ma vie, je me suis dit il y aurait aussi un parcours, comme quand j'étais jeune, point a dans la forêt jusqu'à tel autre point, et je devrais être encore vivant. Je me suis dit de

[993] Une majorité des personnes et choses attendues, espérées sont évidemment aussi des soutènements à l'attente, (cf. p. 415 : Blanchot dirait que « depuis longtemps ce qu'il y a à attendre ne sert qu'à maintenir l'attente ») ici en sont thématisés seulement certains, à réfléchir en complémentarité.

	tous ces obstacles je vais m'en sortir et être encore vivant et peut-être arriver » (Barthélémy, p. 196) « Il avait préféré parler depuis sa table, des légendes celtes, de leur Dieu et de la force que les mythes transportaient au fil des générations, des histoires qu'il avait entendues enfant avec leur lot de héros qui avaient aussi forgé son identité d'intrépide *bagarreur* » (Enebro, p.325)
Exploration limitée, remplissement du temps comme anxiolytique	« J'étais comme une sorte d'explorateur des lieux sociaux, j'étais pour la première fois dans ma vie oisif, donc j'ai commencé à remplir le temps parce que l'attente dans le temps, dans attente il y a le mot temps et ce temps parfois si on le remplit pas, il peut être lourd, il peut générer de l'ennui, il peut générer de l'angoisse, on se dit qu'est-ce que le temps qui vient nous réserve, donc il y a ça aussi, peut-être que le fait d'aller à gauche et à droite nous permettait de vaincre cette angoisse, c'était un peu anxiolytique » (Barthélémy, p.195)
Fumer, boire, café	Fumer, boire, café (presque tous) p.ex : « c'est bon un café chaud et puis fumer, comment fumer calme » (Stejar, p.370)
Jeux (en ligne, aux échecs)	Jeux d'échecs (Bilbo, p.339 *sqq*.) « C'est pour passer le temps, mais pas à des jeux de guerre, je n'aime pas ça. » (Stejar, p. 371)
Liens	« C'est bien grâce aux liens qu'on peut poursuivre, qu'on continue à avancer » (Bilbo, p.338)
Militance	« Ce qui m'a permis de garder espoir, et aussi j'avais un procès à défendre, la militance m'a donné de l'énergie, de l'espoir » (Barthélémy, p. 194)
Murets, interstices protégés	Muret devant le centre, (Stejar, Sam, Alga, p.218, 219) ; Muret vers le platane, (Stejar, Alga, Sam p. 366) ; Muret devant le centre (Robin, p.349) Le Passage vers le Lieu pour le wifi, pour se reposer (Faiz, p.329-31, Robin, p.353), pour boire le café avec sa petite chérie (Stejar, p.221) Université (cinquième étage, Aloa, p.221) Le sous-sol de l'Université (Le Jack, p. 190, 299 ; Enebro, p.221) Le parc des Bastions(Enebro, p.221)
Parents	« J'ai dit mais non, tu continues, mes parents aussi quand ils étaient vivants ont été mon remède, j'étais comme dans une situation de résistance face à ce qui avait démantelé ma vie. Après la mort de mon père c'est moi en plus qui devenait l'aîné de ma famille. » (Barthélémy, p.194)
Poésie, écriture, livres	« La poésie j'en écrivais depuis longtemps, j'aimais beaucoup la poésie déjà à l'école primaire » (Barthélémy, p.194), « Mes petits-enfants m'ont d'ailleurs suggéré d'écrire mon histoire, je leur ai raconté et ils m'ont dit mais grand-père tu peux écrire comme ça on aura des traces. Je suis en train d'écrire, l'endroit où je suis né, l'école où je suis allé, l'université à Genève » (Barthélémy, p.195) « Je tiens une liste sur laquelle je note chacun des livres que je n'ai pas terminés, c'est une manière de les garder vivants, de les reprendre ultérieurement, de me projeter dans le futur » (Olivier, p.307) « Je ne sais pas où sont allés mes rêves, j'écris pour essayer de me donner espoir … Je pense 24 heures après 24 heures. » (Faiz, p.327), « Ecrire ça me permet de me motiver, » (Faiz, p. 328)
Inattendus exprimés	
Rupture amoureuse, vols, rencontre	« Et même avec ma femme, on ne connaît pas l'autre, je ne m'attendais pas à ce qu'elle se retourne comme ça contre moi, ça m'a pris de cours, je ne pouvais pas imaginer ça, on était plutôt contents. Avant. » (Barthélémy, p.196) « C'est étrange vous savez, tout a changé brutalement, tout le personnel a changé du jour au lendemain, maintenant je ne connais plus personne, c'est comme un désert. » (Olivier, p. 308)**,** « Des vols que j'ai subis lorsque j'étais dehors, ça ce sont des choses auxquelles on n'arrive pas vraiment à s'y attendre » (Olivier, p. 309), « Olivier l'interpelle malgré sa mauvaise vue il l'a reconnue. C'est si inattendu de vous voir ici, comme c'est une chance » (Olivier, p.309) « Ce matin au Lieu, t'as vu c'est l'enfer, ça change tout le temps, c'est mal organisé, tout a changé en un mois, le personnel d'accueil, le café, les tickets, les Securitas, énorme. Comment tu veux faire comme ça, t'arrive y'a plus rien de ce à quoi tu t'attendais, même dans un lieu qui est censé nous accueillir » (Sam, p.345) « Ici tu vois, c'est oublier la routine de la vie, je viens ici je ne sais pas vraiment ce qui va m'arriver, je ne sais pas si je vais parler à des gens ici, si on va me regarder ou pas » (Stejar, p. 359)

2.2. Ordonnées par personnages
(Ordre alphabétique)

Aldo

Attente première d'obtenir rémunération, force affirmée par détournement des règles, humour et habitudes façonnées par des liens continus avec le Lieu. Refus d'exposer avec l'ethnographe

- « Pas envie, pas l'énergie, besoin de thunes. » (p.281)

Alga

Fort attachement à sa profession initiale de pilote, désir de retourner au pays, sentiment de perte irrémédiable compensée par le petit lieu aménagé – une cave – repère initial de son atterrissage à Genève. Espérance poursuivie.

- « Moi j'aimerais retourner au pays mais j'attends des sous, mais pour recevoir ces sous, je dois aller au chômage, mais je ne retrouve pas tous les papiers pour m'inscrire correctement. » (p.333)
- « On doit pourtant toujours essayer de trouver l'espérance, tant que la vie reste, l'espoir est là. » (p.335)
- Texte sur l'attente écrit par lui (p.336), repris dans le tableau thématique

Aloa

Attente : de changements par : Métaverse, une femme, des enfants. Espoir d'une vie après la vie au Paradis, temps fermé, cycles de reprises et d'abattement. Déception : sentiment d'abus institutionnel. Ancrage fort par rituels religieux

- Sentiment d'être abusé par l'institution face à ses attentes légitimes, déception, indignation, on ne lui a même pas réservé un repas végétarien, alors qu'il vient travailler bénévolement quotidiennement depuis des années, sentiment d'être comme des « esclaves, des animaux » (p. 291)
- Attente de l'accès à une multitude de biens par le Métaverse (p.286)
- « J'espère surtout un changement dans ma vie, je n'attends rien du social » (p.288).
- « Le seul moyen c'est de trouver une femme, c'est la seule chose que tu ne peux pas prévoir, tu peux juste l'attendre, mais tu sais jamais quand ça va arriver. J'attends … tu ne peux pas savoir quand ça va arriver et moi je veux pas juste que ça arrive via un site organisé, je veux être amoureux, je veux avoir des enfants, pouvoir leur apprendre la boxe. » (p.290)
- « Il faut continuer toujours, ensuite on ira au Paradis, là ce sera la récolte de tout ce qu'on aura semé, c'est ça l'espoir, ça c'est dit dans le Coran, l'espoir » (p.292)

Barthélémy

Tournant de vie inattendu après séparation : reconfiguration des habitudes, militance et soutien par et pour les proches. Solide confiance puisée dans la mémoire de son initiation en forêt et parallèle avec la géographie des lieux d'urgence. Espoir formulé par ses attachements familiaux, la rétribution d'une retraite et l'espoir de bénéficier de temps pour en profiter. Inscription religieuse forte comme rapport au temps providentiel.

- « En ce qui concerne l'attente, déjà j'attends la retraite et aussi j'attends la justice, ce sont les attentes de ma vie. Il y a différents niveaux d'attente, y'avait par exemple dehors, l'attente dans la journée. Mais y'avait aussi des choses qui allaient arriver, par exemple je savais qu'à midi je vais manger dès que j'ai mon ticket, y'a des choses sûres, y'a d'autres choses qu'on espère qui sont une attente qui est liée à une espérance, c'était sortir quand même de cette précarité, de cette routine hors d'un chez soi dont le logement. C'était une attente et après pour moi éventuellement un petit travail pour continuer à cotiser … C'est ce qui me permet de survivre, j'attends encore en vie, car sinon je pourrais me dire je suis mort, donc pour moi c'était aussi l'attente de dire, mon temps de vie n'est pas encore terminé, n'est pas encore terminé, j'ai encore des échéances avant de mourir, l'échéance d'arriver à la retraite, l'échéance de voir mes petits-enfants grandir, je joue déjà le rôle de grand-père, mais est-ce que je pourrais les voir grandir … Dans la journée, bein chacun coud son temps à sa manière, on rafistole, moi j'allais à la bibliothèque … Donc y'avait plusieurs attentes, les attentes de la journée, la nourriture, la douche qu'on faisait là-bas, parfois y'a les points d'eau, donc j'ai découvert, parfois j'y allais. À un moment donné j'étais comme une sorte d'explorateur des lieux sociaux, j'étais pour la première fois dans ma vie oisif, donc j'ai commencé à remplir le temps parce que l'attente dans le temps, dans attente il y a le mot temps et ce temps parfois si on le remplit pas, il peut être lourd, il peut générer de l'ennui, il peut générer de l'angoisse, on se dit qu'est-ce que le temps qui vient nous réserve, donc il y a ça aussi, peut-être que le fait d'aller à gauche et à droite nous permettait de vaincre cette angoisse, c'était un peu anxiolytique » (p.195)
- « Je me suis dit de tous ces obstacles je vais m'en sortir et être encore vivant et peut-être arriver – je ne suis pas encore arrivé- arriver jusqu'à la retraite, en tous cas une des attentes c'est arriver jusqu'à la retraite. L'attente de la retraite c'est à la fois une attente financière, à la fois décider où vivre, est-ce que je resterai là est-ce que je gagnerai une nouvelle liberté, est-ce que je vais conserver la santé, donc j'attends, j'espère garder une santé suffisante pour pouvoir encore voyager » (p.196)

- Donc j'espère que Dieu me prête vie et que j'arrive. Mais cette attente d'un revenu régulier, elle risque bien d'arriver, si j'ai un revenu qu'est-ce que je vais faire, maintenant que j'ai du temps libre, eh bien je vais redéfinir mon rôle, peut-être mon rôle de grand-père et aussi peut-être que je vais écrire pour moi-même, si j'ai encore la force. Le fait d'écrire déjà pour mes petits-enfants c'est déjà être en face à face avec moi-même, même si je dis ce qu'ils aimeraient que je sois, je ne dis pas tout, j'oriente ma récolte de souvenirs. J'ai de beaux projets, parfois ils se réalisent différemment, parfois ils ne se réalisent pas, c'est le propre de l'attente, il y a aussi une sorte de rêve, de l'imagination. C'est ce qu'on dit c'est l'avenir, il y a l'avenir imaginé, et il y aura l'avenir réel qui sera le présent de ce moment-là, et aussi il y a une sorte d'avenir symbolique, j'ai peut-être une image du retraité heureux, qui mène sa petite vie, qui ralentit les choses, donc il y a quand-même cette projection qui me pousse un peu vers demain, car tout de même je suis arrivé à l'âge qui nous amène vers la pente descendante. J'ai encore des affaires judiciaires où je suis en train d'attendre que cela se régule, donc manger ici me permet déjà de dégager un peu d'épargne. » (p.196)
- « Et même avec ma femme, on ne connaît pas l'autre, je ne m'attendais pas à ce qu'elle se retourne comme ça contre moi, ça m'a pris de cours, je ne pouvais pas imaginer ça, » (p.196)

Bilbo

Puissant investissement de l'espace du jeu d'échecs, soin des lieux, des pourtours, garant des règles. Supervise toutes les parties. Rapport au temps investi dans le présent et les rituels de jeu. Douleur d'un manque de lien affectif.

- « Rêver c'est ce qui fait l'espoir, sans rêve on s'éteint, et attendre, jamais personne n'a vraiment pu dire ce qu'est le temps, peut-être qu'attendre c'est observer le mouvement circulaire des gens qui bougent, il faut se poser la question d'abord pour soi-même, qu'est-ce que j'attends de la vie, du destin, de soi-même, il faut commencer par ça. Moi je me dis que j'attends plus rien depuis longtemps, c'est une manière de gérer sa vie, tu ne vis pas le moment si tu attends quelque chose, tu ne vis pas bien le présent, il ne faut pas entrer dans le brouillard de l'attente » (p.339)

Enebro

Attente de stabilisation, maintien de soi grâce aux enfants, mémoires vives des espaces ressourçants – la mer, les bons repas – de son pays natal. Importance de la croyance et gratitude envers la vie.

- « J'attends des réponses du chômage car j'ai travaillé treize ans, et j'ai été licencié abusivement et puis j'ai plus rien eu … il y a eu le covid, je me suis inscrit au chômage, j'attendais et puis personne ne m'a répondu. Mais peu à peu on perd patience, on perd espoir quand tu te rends compte que personne ne t'aide » (p.329)
- « Ensuite soit j'attends qu'ils reviennent de l'école mais j'aime pas trop, sinon je redescends au parc, c'est bien de rester là-bas un moment, de regarder les arbres ça sert à quelque chose, et puis on regarde les gens passer en haut, en bas … Mon petit moteur de la centrale nucléaire c'est les enfants, c'est ce qui me pousse vers l'avant, je les vois tous les jours (p.323)
- « Mais bien sûr il y a l'espoir et la mémoire, ce qui aide c'est de croire en quelque chose, c'est bien de croire en quelque chose, car le moment où tu es seul, dans la rue ou autre et que personne ne t'aide, que tu perds espoir, alors c'est bien de croire » (p.324)

Faiz

Déception et regrets, pente dépressive devant les pertes conscientisées et les proches laissés loin, culpabilisation forte, santé dégradée. Maintien d'espoir par le désir de revoir sa mère. Courage suscité par l'écriture propre, l'amitié.

- « Le seul paradis sera après notre mort, c'est là seulement que seront tenues les promesses qui nous ont été faites. » (p.328)
- « Tu vois moi j'attends rien, je veux rester libre, continuer à manifester l'espoir, peut-être la seule chose qui est dure c'est de ne pas avoir de papiers, ce qui est dur c'est que j'ai perdu dix ans, je ne sais pas où sont allés mes rêves, j'écris pour essayer de me donner espoir … Je pense 24 heures après 24 heures. J'ai pas la tête à penser tranquillement à des projets, je ne peux jamais rester seul, il y a toujours des gens qui rôdent » (p.327)
- « Ce que j'attends ce sont des papiers, un travail, une famille mais surtout de pouvoir retourner chez moi, visiter ma mère malade à cause de moi, car elle se fait du souci. J'aimerais juste fonder une famille pour transmettre mes compétences alors que je suis considéré comme un moins que rien. Mais franchement tu penses qu'une fois que j'aurais mes papiers, tout ça va changer ? j'attends les papiers mais une fois que j'aurai les papiers qu'est-ce que je vais attendre qu'est-ce qu'au fond j'attends vraiment, j'ai perdu l'espoir d'un retour, de pouvoir vraiment imaginer un endroit où me poser… La seule chose qui me tient ici c'est d'avoir encore l'espoir de revoir ma mère au pays. Mais sinon je n'espère plus rien, toutes mes attentes ont été déçues. Si ma mère meurt, toutes les chaînes se brisent, tout sera permis, je peux tout briser, je n'aurais plus rien qui me retient, tous ces mots dans le vent sont totalement insupportables, si les dés sont déjà joués, alors à quoi bon attendre, j'en peux plus, je me sens humilié » (p.328)
- « L'espoir c'est simple, ce qui lui permet de vivre c'est juste l'amitié, les amis vers lesquels on peut revenir. L'espoir c'est comme les fleurs de jasmin qui viennent même en hiver. Tu vois le monde continue sa course,

les gars continuent leur petit bonhomme de chemin, c'est pas mieux, pas pire que nous tous, sauf que nous on a du temps, beaucoup trop de temps et que malgré ça on n'arrive pas à trouver d'attaches » (p.330)
- « Dans l'attente il y a le mot temps et parfois on le remplit pas, il peut être lourd, il peut être ennui, donner l'angoisse, alors on bouge, on boit. » (p.331)

Le Jack

Épuisement, délitement identitaire, attentes d'inspiration, regrets. Traumatisme après Covid et accueil dégradé des lieux d'urgence, sentiment de dépersonnalisation. Rapport au temps réinvesti dans les plantations du jardin en butte, cueillette et soin propre qui réouvrent un désir de lien (cochon). Attente d'inspiration. Lien sauvegardé avec sa fille

- « Mais là mon vélo se déglingue, j'ai plus le courage de partir voyager. Le covid a donné un coup, encore moins de sociabilité c'est vraiment une souffrance. » (p.193), « Ce que je regrette dans ma vie ? Ne pas avoir fait le pas de plus. Je me gratte, je me griffe à l'intérieur. » (p.192),
- « J'aimais raconter des histoires à ma fille, ma mère elle a fait anthropologie, elle me parlait de loin en m'écrivant » (p.192); « aujourd'hui c'était un peu bizarre, j'étais au soleil, avec le vin, ma fille » (p.302)
- « Je suis en train de perdre des pans de mon identité en même temps que je perds des morceaux de mes habits. J'ai l'impression d'entrer même dans une sorte de passivité face à la vie, au maintien de cette flamme qui fait avance. Tu vois c'est super violent ces espaces d'accueil où il n'y a plus de feu vital. Progressivement on s'épuise, on fait plus confiance à force… on est habitué à ce que les choses s'étiolent » (p. 298)
- Butte et cueillette « De mon côté, le covid omicron truc, c'était lundi il y a une semaine, et mer-jeu grippe nasale et toussante. J'ai répondu avec des orties et l'allium vineale et ça va. La butte avance toute seule, sinon je l'aide un peu (p.301); Attente d'inspiration (p. 297)
- Je ne retourne plus en ville, c'est trop dense, ça étouffe, j'aimerais adopter un cohxon, pas loin il y a une ferme que je connais, ce serait chouette (p. 302)

Olivier

Attente, mouvement intrinsèque de la vie. Attendre de se revoir, se réjouir le cœur. Attente inspirée de personnages de roman, attente volontaire et involontaire. Confiance en l'avenir incertain *vs* anxiété depuis stabilisation, inquiétude face au déménagement. Déception : ne plus être reconnu par les personnes de l'institution qui ont totalement changé. Inquiétude pour le monde. Rapport au temps très personnel investi par son travail intellectuel, de traduction.

- « L'attente c'est quoi au fond, c'est la vie non, la vie n'est qu'attente, on est toujours dirigé vers le futur. J'aimerais bien vous revoir, j'aime bien discuter avec vous … content dans l'attente de parler avec vous » (p.306)
- « Au final, on est toujours dans l'attente du regard de l'autre, mais l'attente peut aussi être la peur, la peur d'être déçu » (p.306)
- « Il y a l'attente dans guerre et paix et puis dans Jacques le fataliste de Diderot. Certaines personnes ont des programmations et des stratégies pour tenir leur programme, ils sont conquérants, ils ont l'impression que l'avenir dépend d'eux, mais il y a aussi ce qui ne dépend pas de nous, ce qui n'est pas de notre volonté » (p.307)
- « Lorsque j'étais dans la rue, je vivais au jour le jour, je me disais je ne peux pas tomber plus bas, donc la perspective d'avenir ne peut qu'être meilleure, maintenant que j'ai une chambre, je suis plus anxieux pour l'avenir, je me dis mais comment je ferais si on m'expulse, il y a l'ordi, avant je n'avais pas d'ordi, mais là maintenant, j'ai plus d'anxiété … Je ne m'inquiétais pas pour l'avenir, je vivais le présent, jour après jour, j'avais mes habitudes, les livres. » (p.307)
- « Je tiens une liste sur laquelle je note chacun des livres que je n'ai pas terminés, c'est une manière de les garder vivants, de les reprendre ultérieurement, de me projeter dans le futur » (p.307)
- « C'est étrange vous savez, tout a changé brutalement, tout le personnel a changé du jour au lendemain, maintenant je ne connais plus personne, c'est comme un désert. » (p. 308)
- « Je me souviens que je racontais des histoires régulièrement à une de mes amies, je lui ai lu Madame Bovary et ça redonnait au temps une autre saveur, on le passait à attendre la suite de l'histoire » (p.310)
- « Mais l'attente c'est aussi l'impossible amour, Dante, vous savez l'écriture de la Divine comédie, c'est l'histoire d'un amour impossible avec Béatrice, dont il fut fou amoureux. Dans la Divine comédie, à la porte de l'Enfer il est écrit, ici vous qui entrez laissez tout espoir derrière vous, il n'y a plus rien à y attendre. On peut dire que l'espoir c'est alors la vie toujours incertaine. » (p.310)
- Vols auxquels on ne s'attend pas (p. 309)
- « Je m'inquiète un peu du déménagement, il va falloir sortir, tout sortir, me sortir. J'aurai une cuisine ainsi je pourrai me faire des pâtes, je suis un peu anxieux d'aménager et je ne sais pas non plus si mon permis B va être renouvelé, je suis sous curatelle. J'attends » (p. 310)
- « J'attends mais d'un autre côté, je ne me soucie pas non plus trop de ma condition propre, je suis plutôt inquiet qu'il n'y ait plus d'oiseaux, que des gens meurent de faim, que d'autres meurent à la guerre ou se

suicident. Moi j'ai toujours vécu au jour le jour, je suis heureux aussi de cette matérialité. Le Nirvana est dans le Samsara » (p.310)

Praven

Attente de l'été, de vacances, d'argent

- « Moi j'attends l'été, pis après dans la vie, bein un peu comme tout le monde, j'attends de partir en vacances, d'avoir de l'argent » (p.320)

Raoul

Attente d'accueil pérenne, de liens stables, d'une relation amoureuse. Attente démesurée face à l'ethnographe, pente du mal par impossibilité de réponse et de contentement, colère.

- « Cool vous êtes un ange, y'a longtemps que je cherche quelqu'un comme vous avec qui discuter, trop cool, il faudrait rester en contact » (p. 262)
- Ma prise en charge finit début mai, j'ai toujours pas trouvé, il faudrait qu'on parle aussi de ça … d'ici là je prépare mon impro sapio pour lundi . On pourrait se voir à l'université, en face du parc, pour ta thèse il faut pas que tu perdes le contact avec les gens. (p.264)
- Y'a qu'une femme qui pourrait me redonner espoir, m'attacher c'est ce qui me permettrait de résister, je me sens écrasé par les épreuves administratives, à chaque fois qu'il y a une possibilité qui s'esquisse, tout devient compliqué, il n'y a que des murs, des murs (p.265)
- « Pour l'accueil, c'est impossible d'attendre si on n'est pas accueilli. Pouvoir se faire à manger, se servir dans le frigo, se faire à manger quand on en a envie, rentrer quand on en a envie ça ne marche pas, l'obligation de rentrer à 22h, l'interdiction de se servir dans le frigo, la privation du petit déjeuner si on arrive en retard, on n'existe pas, on existe que contrôlés. Si on était bien accueilli, évidemment qu'on pourrait attendre. Comment tu veux attendre si tu n'es pas reçu quelque part. » (p. 265)

Robin

Investissement principal d'un espace au sein d'une école comme premier maintien de soi (sa bulle d'oxygène), puis dégradation importante après son interdiction d'y rester, toute sa vie se délite. Conservation du lieu investi à l'extérieur depuis plus de dix ans.

- « Le temps est très subjectif. Il dit qu'il attend longtemps » (p.350)
- « Mais ma vie a changé depuis que le concierge est parti, maintenant la dirlo ne comprend pas que c'est ma bulle d'oxygène. Je m'étais rapproché de cette école il y a dix ans, car je me disais que les travailleurs sociaux eux n'avaient pas encore biffé la case des affects, ils n'auront pas juste mis les croix dans des petites cases déjà faites, j'y avais trouvé un espace hospitalier. J'avais l'impression que c'était là que j'allais peut-être intéresser des gens, je me suis rendu compte que les étudiants étaient preneurs, certains m'invitaient aux apéros, me demandaient des entretiens, je fais partie des archives de l'école. Je connais tout le monde, les étudiants me disent souvent de rester, ça se passait bien. Parfois j'attends après minuit que les Securitas aient fait leur tournée, maintenant ils passent de plus en plus tard, alors je dois souvent dormir dehors. Et depuis qu'ils ont fermé les grilles de toute manière, niet » (p.354)

Sam

Maintien d'un lien privilégié à son ami, principal partenaire du quotidien, malgré l'ennui. Forte douleur à sa mort et perte massive des repères. Regrets face aux accueils du passé dans les dispositifs d'urgence, comparaison décevante.

- « Tiens, eh bien ce sera pour l'anniversaire de Stejar je l'attends depuis un petit moment, il m'avait dit cinq minutes, qu'il partait cinq minutes au square avec Al. Ça fait 30 minutes que je poirote … Tu vois c'est nul, mince, tu veux donner quelque chose, tu attends et il ne vient pas … je crois qu'on joue au chat et à la souris les deux, on est toujours en train de s'attendre quelque part, en train de se chercher, c'est notre journée, on la passe à s'attendre, à se trouver, à se rechercher, à se retrouver, à attendre que la journée passe pour recommencer » (p.344-45)
- « Ce matin au Lieu, t'as vu c'est l'enfer, ça change tout le temps, c'est mal organisé, tout a changé en un mois, le personnel d'accueil, le café, les tickets, les Securitas, énorme. Comment tu veux faire comme ça, t'arrive y'a plus rien de ce à quoi tu t'attendais » (p.345)
- « Les journées répétitives à attendre que le temps passe » (p. 342),

Saule

Projets difficilement réalisables, attente d'un petit boulot, attente de mettre les voiles, repartir à vélo. Cycles de disparitions-retours.

- « J'ai des projets, plein de projets et pis après ça part un peu à l'ouest » (p. 316)
- « Ça devrait pas être trop compliqué de me trouver un petit truc, que j'arrive à gagner un peu d'argent, même comme aide boulanger ». (p.316)

- « Chaque année pour plusieurs mois, je repars, tout ça c'est un peu ma vie, partir, de revenir, de repartir, c'est comme ça que je tiens bon » (p. 316)

Stejar

Regrets de sa vie détruite, des choix et rencontres au fil du temps, mélancolie, solitude, attentes sans perspective. Réjouissance de se savoir attendu, reconnu et perspectives vers l'avenir ouvertes par la possibilité de se voir autrement.

- « J'attends que le soir pour dormir, j'attends les bières et le soir, toujours attendre, attendre, attendre, mais attendre quoi ? Je lui demande s'il n'attend que le soir et la bière, il me dit oui et de l'argent pour acheter une bière et surtout une jolie fille, c'est ça qui changerait un peu ma vie, c'est ça qui changerait. Et puis j'attends que tout explose » (p.358)
- « J'aime surtout le poème de l'horizon et du désir, même si je ne lis pas la poésie car elle me rend mélancolique. Tu sais, ici, dans la jungle de béton, il n'y a pas de place pour la mélancolie, il n'a pas de chaleur pour comprendre le cœur de l'humain, tu ne sais pas ce quoi tu vas devoir défendre ou te défendre, dans la vraie jungle il y a de place pour la mélancolie car il y a de place pour la vie. Il y a un arbre. » (p.359)
  « Tu vois ma vie est pourrie, bouzillée, mais grâce à tes yeux clairs, grâce à ton sourire sincère, j'ai retrouvé un sens à la vie, tu m'a redonné espoir, une manière de voir que ça pouvait être autrement, que la vie pouvait continuer autrement. Tu vois moi j'ai volé, j'ai mal tourné, j'ai été voleur, criminel, mais je vois que je peux continuer autrement. Tes mots doux m'ont ramené sur terre, maintenant je vois l'avenir autrement. » (p.363)
- « Le printemps est plein d'années, il t'a dépassé au fil des ans, ton enfance est restée un rêve, avec beaucoup de remords. Dont tu te rends compte maintenant qu'il est trop tard … Le rêve d'une vie meilleure s'est brisé comme un vieil ancêtre. A présent, lentement sur ses gardes poussé dans les rue, tandis que les feuilles tombent, je vais seul et triste. En pensant en silence aux anniversaires qui sont passés en espérant pour l'année elle aussi passée, le ciel, les anges pour faire ce que je ne pouvais faire. Mais l'espoir, le parfum, meurt en dernier. » (poème de Stejar, p.363)
- « Mais moi je pense à mon avenir lequel pour le moment est défectueux… mais comme le rayon de soleil issu de l'orage de la vie m'a donné une réplique. La sincérité et la limpidité de tes yeux et ta douce parole m'ont ramené sur terre maintenant je vois différemment l'avenir de la vie » (p.364)
- « Les petites choses ce sont les grandes choses, les grands dispositifs c'est pas pour changer les choses, ils nous tiennent juste sous contrôle. J'allais m'acheter du vin, merci pour le tabac. A la fin le seul fil qui perdure, c'est l'espérance, l'espérance c'est la seule chose qui demeure à la fin, c'est fragile. » (p.367)
- « Tu imagines tout ça pour un morceau de pain qu'on m'a pas donné. Moi j'en ai rien à foutre des papiers, de l'argent, du boulot, j'ai rien à perdre, ma vie est foutue » (p.368)
- « C'est la rue qui donne du courage, si tu n'as pas de courage, tu peux pas rester dans la rue, tu peux pas y dormir, moi ça fait douze ans, du coup tu vois, j'ai appris à continuer. … Bon week-end, je t'attends la semaine prochaine. … rien n'avance, le TS a téléphoné là et là, mais ça n'avance pas, Il faut attendre, mais t'inquiètes pas, j'ai rendez-vous chez le médecin bientôt on verra. J'ai oublié mon sac de couchage dans le tram tu imagines, je suis malade, je m'endors à moitié tout le temps, je dors comme ça, où je peux. … « Le TS m'a dit d'attendre son téléphone, l'assistante sociale de l'hôpital m'a dit d'attendre qu'elle appelle le TS tout le monde me dit d'attendre et moi pendant ce temps je vis dans une vie parallèle, je m'accroche à ce qu'ils disent mais souvent ce sont des mots que l'on tient pas alors je me dis la vie continue, ça fait douze ans qu'on me fait des promesses sans les tenir, ça fait douze ans que je vis comme ça. » » (p.372-3)

3. Analytique de l'attente, un malentendu asynchronique majeur.

3.1. Une intervention régulée par un temps planifié

Dans cette perspective d'une intervention aux prises avec un temps qu'on pense saisissable et dont *on attend* qu'il se réalise selon des images aux référents stabilisés, l'accompagnement social qui s'initie une fois le mouvement du flux seul dépassé (lors de l'accueil de première orientation par exemple) s'ordonne selon plusieurs objets à atteindre dans un temps restreint au fil d'un séquençage des activités. Pour les autres, le rapide courant des passages et l'absence de temps vécu autour de repas ensemble par exemple ou d'un faire commun (voir livre 4) ne permet pas réellement de trouver assise, il produit davantage, on l'a vu, un mouvement de retrait ou de refus désabusé, car dès lors,

il faut circuler, et vite. Si l'accueil est une indication possible au « chemin d'espérance »[994] il reste donc bien de multiples écueils, est-ce en effet « raisonnable d'y croire quand la durée de cet accueil est de trois mois seulement » (*op.cit.*) pour la plupart des *invités* ?

En termes d'accompagnement pour ceux qui sont *éligibles*, il s'agit notamment de mobiliser l'attention et ce par un premier geste orienté vers la sollicitude, qui cherche à suspendre « l'horizon du jugement, à éviter les opérations de qualification, à se laisser aller un temps hors de tout cadre conventionnel, au bénéfice d'un bienfait recherché dans une relation proche et étroitement interpersonnelle » [995]. Cette première affection est pour autant orientée, elle tend à ramener progressivement l'usager-ère vers les fondements de l'institution en ses visées de recapacitation, et donc le diriger vers le plan « d'exigences capacitaires » (*op.cit.* p.130) – là se situe dans les dispositifs un tout premier pallier de tri, l'APO, (Barthélémy parlait de manière ironique qu'il faudrait écrire un livre au titre évocateur : « en attendant l'APO), l'accueil de première orientation – tout en parvenant à soutenir l'attente (en ses résistances), car l'aboutissement du plan ne dépend pas que des possibilités à l'échelle de l'institution d'accueil. Ces capacités attendues, comme le développent les auteurs, s'établissent spécifiquement sous l'égide « du contrat » et du « projet individuel » (*op.cit.* p. 4) et ce toujours « à travers l'objectif d'une propédeutique de l'autonomie » (*op.cit.*). Il s'agira d'une part pour l'usager-ère, de s'engager dans une coopération durable avec les professionnel-les (sans garantie toutefois que ses propres attentes soient honorées), tout en acquérant progressivement des compétences pour convenir aux attendus publics, exercés notamment par la capacité de se tenir (en public), d'argumenter ses choix et manifester sa volonté (mais par un positionnement qui réponde aux conventions de l'accord premier résolu) [996], d'affirmer sa flexibilité par l'adéquation aux diverses instances de légitimation, dont il faudra dès lors apprendre à savoir moduler en fonction des régimes d'engagement diversifiés, du plus proche au plus public, les tonalités. Ces enjeux se voient particulièrement mis à mal dans les dispositifs d'accueil d'urgence bas seuil qui nous intéressent, en regard notamment des limites concrètes auxquelles sont soumis-es les professionnel-les et les usager-ères dont les perspectives d'insertion et de restauration capacitaire débordent massivement les seules composantes individuelles ou même interactionnelles. Bien souvent des contraintes d'ordre légal viennent directement mettre à mal le projet, alors dès le départ sans véritable perspective d'aboutissement et d'insertion, notamment en regard de procédures d'autorisation de séjour déboutées ou de vie dans les mailles de l'illégalité tenue depuis plusieurs années qui ont fréquemment dégradé la santé psychique des concerné-es.

[994] Brugère, F. & Le Blanc, G. (2017). *La fin de l'hospitalité. L'Europe, terre d'asile* ? Flammarion, p. 161.

[995] Breviglieri, M. Stavo-Debauge, J (2006), Sous les conventions. Accompagnement social à l'insertion : entre sollicitude et sollicitation. In Eymard-Duvernay (Dir.), *L'économie des conventions. Méthodes et résultats. Tome II*. La Découverte. 129-144, p. 129.

[996] Rappelons-nous la « Leçon d'humanité de Gino » (1999) de Callon, M. & Rabeharisoa,V. *Réseaux*. (95), qui mentionne bien toute la violence à devoir justifier ses choix personnels dans une arène publique, notamment lorsque ceux-ci contreviennent aux attendus de cette même instance et dont l'acteur, refusant de s'y manifester, reçoit alors toute une série de torts moraux, dont la culpabilité est un ressort particulièrement pervers.

3.2. Le bas-seuil et ses visées propres[997]

Ces dispositifs, bas seuil , axent alors principalement l'action sociale sur les dimensions de l'accueil et de l'écoute (très changeante en fonction des moments), [998] et mettent quelque peu en arrière-plan le projet ou le contrat, mais tout en maintenant des visées de recapacitation minimales.

En ce sens l'accueil proposé poursuit en priorité l'offre d'« un espace de réconfort et de première protection afin de permettre l'énonciation de la souffrance »[999]. La désignation d'un seuil bas est en ce sens explicite, elle approuve les qualités d'une porte ouverte, dont la démarcation entre intérieur et extérieur reste architecturalement faiblement imposante et dès lors, dont le franchissement est pensé comme aisé. Ces espaces d'accueil sont par ailleurs emblématiques de toute une progression des postures en travail social, des dispositifs qui progressivement sortent des murs de l'institution (le travail hors mur) et dans le cadre d'un passage du paysage « réactif » caractéristique de l'Etat providence à celui de « préventif et proactif »[1000] de l'Etat social actif, les pratiques de « l'outreach »[1001] également se diffusent. Il s'agit dès lors de ne plus seulement attendre que le passant franchisse la porte du dispositif, il convient « d'aller à la rencontre de la souffrance exposée »[1002] , de « débusquer le démuni, de traquer la pauvreté »[1003] … et de progressivement l'orienter vers les lignes cartographiées des espaces plus formalisés. Car c'est notamment à leur fréquentation que sont rendues possibles les premières incises d'insertion.

Si les interventions sociales demeurent soutenues par des visées de remobilisation de l'individu, elles s'orientent davantage vers une « focalisation sur le relationnel et la personnalisation de l'intervention »[1004] et l'écoute[1005] comme levier, qui obligent à promouvoir un « indispensable *rapprochement* »[1006] pour permettre on l'a vu, la composition d'un chemin qui mène de « l'alignement de la subjectivité sur un ordre commun »[1007] et l'instauration d'une confiance « portée à un

---

997 Ces espaces aux seuils d'accessibilité bas, se sont développés dès les débuts des années 1980 pour les personnes considérées comme « mis-hors-de » au sens de Châtel (2007), (hors du monde commun, de l'humanité, de l'éthique et du droit). Initialement conçus dans un programme spécifique au domaine des addictions, dans un souci de « réduction des risques » (Mémorial Grand Conseil Genève, 1995), particulièrement ravivé tant par les images médiatisées de la scène ouverte de la drogue mais aussi par l'apparition du VIH dans le milieu des années 1980, qui dès lors montrent les limites d'une politique basée uniquement sur un versant répressif, le lexique du bas-seuil s'est progressivement diffusé à tout un ensemble de dispositifs spécifiquement adressés aux populations les plus marginalisées et ce, dans l'élan d'une transformation du travail social qui décloisonnait parallèlement ses agencements, investissant les espaces hors-murs, les interventions à domicile, et les lieux *ouverts*, susceptibles de rejoindre les publics les plus réfractaires aux enceintes institutionnelles et solliciter un principe de libre adhésion. En lien spécifiquement au bas-seuil : trois « seuils » définissent initialement trois niveaux de tolérance quant à la consommation de drogues et les critères d'admission institutionnelle (abstinence, cure de sevrage pour le haut seuil, prise en charge thérapeutique et traitements de substitution pour le moyen seuil, absence de visée d'abstinence, de dossier médical ou de suivi individuel formel pour le bas-seuil, à Genève, Le Quai 9, ouvert en 2001, espace d'accueil et d'injection est un lieu emblématique de ce programme « bas-seuil »). L'accueil offert s'y inscrit dans le cadre de *procédures basses*, limitant ainsi les épreuves d'accès à l'espace rendu disponible.

998 Au service par exemple : pas le temps de palabrer, il faut passer !, dans le bureau de l'assistant-e social-e se déploie davantage le registre d'une parole orientée qui va signer les premiers pas de l'accompagnement. Dans le quotidien, l'échange de conversations reste rare. Les personnes demeurent la plupart du temps seules à table, et partent une fois le repas terminé.

999 Soulet, M-H. (2005). La vulnérabilité comme catégorie de l'action publique. *Pensée plurielle. 2*(10). 49-59, p.57.

1000 Franssen, A. (2003*). Le sujet au coeur de la nouvelle question sociale. La Revue Nouvelle. 12*. 2-42, p.18.

1001 Baillergeau, E. (2015). Aller vers les populations en rupture. Les enjeux théoriques et pratiques de la notion d'outreach appliquée à la lutte contre l'exclusion et la précarité. In M-H. Soulet. (Ed.), *Les nouveaux visages du travail social.* (pp. 145-164). Academic Press Fribourg, p.146.

1002 Ravon, B. ; Pichon, P. ; Franguiadakis, S. & Laval, C. (2000). « Aller à la rencontre » : L'engagement des professionnels et bénévoles de l'aide auprès des « personnes en souffrance ». In. A. Micoud & M. Peroni. (Eds.), *Ce qui nous relie.* (pp. 71-87). Editions de l'Aube, p.72.

1003 Ion, J. (2006). *Le travail social au singulier. La fin du travail social ?* Dunod, p.77.

1004 Autès, M. (2005). Travail social et principes de justice. In. J. Ion. (Ed.) *Le travail social en débats.* (pp.50-70). La Découverte, p. 62.

1005 Fassin, D. (2004). *Des maux pour se dire. Sociologie des lieux d'écoute.* La Découverte.

1006 Breviglieri, M.; Pattaroni, L.; & Stavo-Debauge, J. (2003). Quelques effets de l'idée de proximité sur la conduite et le devenir du travail social. *Revue suisse de sociologie. 29*(1). 141-157, p.141.

1007 Pattaroni, L. (2007). Le sujet en l'individu. La promesse d'autonomie du travail social au risque d'une colonisation par le proche. In F. Cantelli ; J-L. Genard. (Eds.) *Action publique et sujectivité.* LGDJ. 203-218, p. 208.

environnement rendu familier »[1008] vers des registres qui préparent à l'épreuve publique. Les politiques sociales libéralisées dans lesquelles s'insèrent ces injonctions de reprise (mêmes limitées pour les lieux d'urgence) augurent toujours des dynamiques incitatives, d'autonomisation, d'activation, de reprise en main de soi auprès de personnes considérées encore comme partiellement « responsables de leur sort »[1009] la solidarité reste ainsi le fait d'une « solidarité de responsabilisation »[1010] où les contreparties données aux aides conditionnelles consistent à « apporter les preuves que l'on veut s'en sortir par soi-même et à partir de soi-même »[1011]. Dès lors une réelle « tension pragmatique accompagne toute relation institutionnelle nécessitant une dynamique de rapprochement pour pouvoir conduire une politique de l'autonomie ». (Breviglieri, 2008, *op.cit.* p. 97). En somme une composition relationnelle d'apparence plus symétrique, mais restant fort délicate car tenant à une « double consigne : la nécessité d'établir une relation de qualité tout en s'inscrivant dans une culture du résultat » (Giuliani, 2013, *op.cit.* p. 49).

3.3. … dans des perspectives d'insertion obturées qui demandent d'autres attentions

Si l'on perçoit bien une ambition capacitante, entendue dans le spectre des politiques d'activation, qui rejoint partiellement les vertus de *l'homme capable* développées par Ricœur en ce qu'il lui est permis d'agir, de raconter, de promettre (et se tenir responsable de ses actes), elle reste ici forclose dans une visée prioritairement conduite par le projet de l'autonomie et du bon vouloir exprimés par la motivation, ce, toujours maintenu par le souci d'en restreindre ses qualités aux seuls domaines de l'estimable[1012]. Les considérations de réhabilitation proactive, écartent « la question de l'épuisement capacitaire »[1013/ 1014] des personnes usagères, éprouvées par des « brisures de l'estime de soi » (Breviglieri, 2008, *op.cit.* p. 95). Les lignes de vie parfois fracturées ou affaiblies, mettent dès lors à mal la linéarité dans laquelle sont conçues les modalités du projet, tant d'un point de vue temporel (un temps court visant à l'efficacité) que dans son ordonnancement, respectant des segments successifs et des objectifs attenants et imposant d'organiser en cohérence un récit de soi justifié en conformité. En outre, dans la prise en compte spécifiquement axée sur des capacités qui « émettent un agir significatif »[1015] (Breviglieri, 2008, *op.cit.* p. 14) porté par l'appétit du réarmement d'autonomisation, s'affadit le soin donné à d'autres registres de l'expérience : sa « composante passive » (*op.cit.* p. 4), des capacités en acte déployées dans une « entreprenante quotidienneté »

1008 Breviglieri, M. (2008). L'individu, le proche et l'institution. Travail social et politique de l'autonomie. *Informations sociales. 1*(145). 92-101, p.99.

1009 Dubet, F. (2014). *La préférence pour l'inégalité. Comprendre la crise des solidarités*. Seuil, p.34.

1010 Soulet, M-H. (2005). Vers une solidarité de responsabilisation ? In J. Ion. (Ed.). *Le travail social en débat(s),* pp. 86-103. La Découverte, p.86.

1011 Astier, I. (2007). *Les nouvelles règles du social.* PUF, p. 21.

1012 Cette notion vient directement en écho aux propos de Breviglieri en lien à *l'inestimable bienfait de l'habiter.* A ce propos voir : Penser l'habiter, estimer l'habitabilité. (2006). *Tracés.*

1013 Breviglieri, M. (2009). L'« épuisement capacitaire » du sans-abri comme *urgence* ? Approche phénoménologique du soin engagé dans l'aide sociale (gestes, rythmes et tonalités d'humeur). In *Actes éducatifs et de soin, entre éthique et gouvernance, colloque international (Felix, C., Tardif, J. ed.). Nice, 4-5 juin 2009).*

1014 A ce titre Breviglieri a mené une vaste réflexion en lien aux capacités significatives et à celles plus discrètes relevant d'un geste usuel. L'exploration autour de l'habiter en lien au sans-abrisme notamment, reste éloquente en matière de recherches ouvrant à des lectures plus phénoménologiques de l'engagement dans le monde, y accordant une prise en compte des « impulsions ou sollicitations corporelles plus élémentaires » (Thévenot, L. (2012), p.20 Des institutions en personne. Une sociologie pragmatique en dialogue avec Paul Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 11-33) que Breviglieri (2008[2] *op.cit.*) développe autour de la notion d'habiter.

1015 Breviglieri, M. (2008). Penser la dignité sans parler le langage de la capacité à agir. In. J-P. Payet & A. Battegay. (Eds.). *La reconnaissance à l'épreuve. Explorations socio-anthropologiques.* (pp. 83-92). Presses Universitaires du Septentrion. *(texte publié dans une version remaniée et raccourcie, le texte ici cité a été repéré)* p.14 sur internet.

(*op.cit.* p. 9) mais aussi la prise en considération de « capacités négatives »[1016] qui s'expriment par des mouvements ténus, balbutiant des gestes d'interpellation onduleuse, et demandant l'attention nécessaire à leur sérieux pour les considérer telles de délicates « greffes d'ouvert »[1017]. La plainte reste à ce titre, alors qu'elle est bien souvent un axe de réprimande, un précieux effort *d'aller vers,* elle manifeste encore une attente non négligeable, d'un autre à même de la recevoir. Ainsi l'attente, qui n'est plus reléguée à la seule file qui la rend visible, ou comme entrave à l'ambition, s'inscrit ici dans le berceau de capacités muettes, souvent plus pathiques qu'étendues à l'exercice attendu, dont la figuration reste aveugle sur le fond d'une dynamique temporelle aux objets discernables. Ce sont bien ces adresses détournées qui demandent secrètement à être entendues, notamment car c'est par elles que s'insinuent en priorité des dynamiques de reconnaissance qui permettent de reprendre pied, avant même de (se) reprendre (en) main. L'attention aux vêtements laissés et la précaution donnée à ne pas les jeter, aux cafés servis, aux objets transportés avec soi, aux environnements qui accueillent, aux conversations réitérées au fil de pratiques ordinaires, les places et occupations de l'espace ouvertes à la diversité (prenant notamment en compte la perspective du repos et de la créativité, celle de s'isoler tout en étant proche, celle de se restaurer et d'aider, etc.), et à toutes les manifestations de réception ou de déception de la part de leurs usager-ères est une composante essentielle de l'approcher inscrit dans une dynamique de soin. Les attentes de lien, d'affection diffusée non pas seulement par la caresse mais aussi qui s'est vue énoncée dans le plaisir des mets partagés cuisinés (*qui ont du goût*) qui rappellent *au bon soin d'avant*, des temps de retrouvailles joyeuses autour d'un élément qui nous *inspire* (un texte, un film, un apéro, une musique dans la langue maternelle), les attentes de calme *et* de fête ; redéplient l'institution non pas seulement face à des priorisations organiques – une « hospitalité minimale et – disons – négative, visant à prévenir des *maux* radicaux (le froid, la faim, la persécution) »[1018] , mais bien à ce qui considère l'humain en sa pleine humanité, c'est-à-dire intrinsèquement appelé vers son devenir (donc en attente), son présent (donc sa présence), dont la mémoire reste aussi le ferment primordial (qu'il faut dès lors honorer en l'accueillant sans pour autant lui substituer les seuls canevas du récit arraché) et pleinement dépendant des espaces investis. Barrère et Grout nous rappellent à quel point la spatialisation – « l'ensemble des usages de l'espace »[1019] par les entités concernées et la spatialité – « la manière dont un sujet vivant s'éprouve, éprouve, fait l'épreuve du monde qui l'entoure » sont constitutives d'un prendre soin et ce d'autant plus auprès de vies « marquée(s) par la vulnérabilité » (op.cit. p. 28). De fines exigences qui donnent aux êtres la possibilité de se voir autrement que dégradés, de se percevoir en leur pleine identité, dont reste sauvegardée (jusqu'à la mort..) l'espérance de se maintenir *et* de se transformer. En somme une réelle hospitalité qui prenne en compte des attentes « qui ne se limitent aucunement au gîte, au couvert et à la protection physique des individus ou groupes concernés » (*op.cit.*) mais qui en l'humain ne cessent d'appeler maintien de soi en s'attachant, s'ancrant, s'arrimant : premières conditions à une continuation de soi, perpétuée alors dynamiquement, en son ipséité, par l'admission (ainsi praticable) de nouveaux apparaîtres, d'inattendus, de réalisations créatives, d'inventions.

[1016] Phillips, A. (2009). *Trois capacités négatives*. Editions de l'Olivier.
[1017] Oury, J. & Faugeras, P. (2012). *Préalables à toute clinique des psychoses*. Erès, p.122.
[1018] Berger, M. (2018). S'inviter dans l'espace public. La participation comme épreuve de venue et de réception. *SociologieS. Hospitalités. L'urgence politique et l'appauvrissement des concepts*, §4.
[1019] Barrère, C. & Grout, C. (2024). *L'épreuve de l'hospitalité. De l'hôpital à la ville.* Presses Universitaires Septentrion, p. 27.

3.4. Une morphologie plurielle des investissements professionnels, une professionnalité en souffrance

Si une variation de vécus temporels et de registres relationnels transparaît au travers des mille et un feuillets d'enquête, qui ont tenté de mettre en évidence des coordinations variables en deçà des conventions institutionnelles, et notamment les dysmétries temporelles de disponibilité que ces attachements et cette familiarité nouée laissent apparaître mais aussi les accordages subtils malgré de grandes décalages de conditions de vie ; il ne faut pas minimiser de l'autre côté, la pluralité des regards professionnels, qui restent toujours tenus entre de multiples invectives et valeurs personnelles, souvent dissonantes. Ceux-ci ont également été observés durant le travail bénévole de terrain qui a permis de dégager en correspondance aux feuillets, des variations quant aux investissements plus institutionnalisés. Ici seront mis en évidence les éléments spécifiques aux inventions des travailleurs et travailleuses pour tout de même tenter de donner sens à leur action souvent entachée d'impuissance, ce qu'ils permettent d'espoir même décalé quant aux attentes plus normatives mais aussi ce qu'ils laissent néanmoins apparaître de déceptions lorsque ces engagements du proche, ne sont pas légitimés ni par les usagers et usagères, ni par les instances hiérarchiques. L'institution comme entité publique, peine en effet à reconnaître les investissements périphériques aux éléments prescrits (dont la sollicitude est une des dimensions mais seulement tournée vers sa visée de recapacitation), alors que ce sont souvent eux qui permettent en premier lieu à la relation d'advenir et à la confiance de s'instaurer. Leur travail composé de toute une série de débordements institutionnels par des initiatives personnelles, est souvent minimisé, voire décrié de la part des bénéficiaires, il est également faussement relativisé par les directions ou tout au moins les tenants des politiques publiques. La pesée des attentes que les usagers et usagères revendiquent est de toute évidence démesurée en rapport aux ressources (matérielles, juridiques, temporelles) dont les travailleurs et travailleuses disposent pour y répondre ou minimalement leur offrir considération, ce qui produit désillusion, amertume et reproches.

De l'autre côté, bien que le désir de sollicitude de la part des éducateurices soit manifeste et tente de construire une relation particulière avec les personnes usagères, celui-ci ne cesse de composer avec une injonction à monter « vers la sollicitation »[1020] pour convenir aux obsessions capacitaires alignées aux attendus liés à « l'exigence de l'insertion » (*op.cit.* p. 129) (dans les espaces bas-seuils l'attendu de l'insertion a néanmoins été fortement révisé en regard de l'impuissance pour parvenir à réellement transformer les situations dont les ressorts n'appartiennent pas aux services d'accueil mais bien aux politiques) et signe dès lors un désordre manifeste entre les échelles d'attentes réciproques tournées vers la singularisation des demandes et l'obligation de convenir à un gouvernement normé.

> *Physiquement si tu me regardes,* ***tu pourrais avoir l'impression que je ne fais rien, mais en fait il se passe tellement de choses, j'observe intensément, je suis à l'affût, dans une vigilance permanente****, de tous petits signaux qui pourraient devenir débordement, ça, ça épuise. On est partout en même temps, on a un regard sur l'espace en général. Fumer ça permet de sortir prendre l'air, c'est ressourçant aussi. Ce qui m'affecte vraiment, c'est quand les gens ne comprennent pas qu'on n'y est pour rien dans leur situation, qu'on n'a pas les moyens de changer les clauses à Berne, ce qui me tend c'est quand les gens ne comprennent pas qu'ils ne sont pas seuls, qu'il y en a pleins d'autres qui vivent des situations similaires. Je me demande des fois, mais à quoi je sers alors. Je me dis, eh bien je sers à l'accueil,* ***je suis une oreille, un lien, un déversoir, un repère relationnel****. Je suis là aussi pour être le*

[1020] Breviglieri, M. & Stavo-Debauge, J. (2006). « Sous les conventions. Accompagnement social à l'insertion : entre sollicitude et sollicitation », in Eymard-Duvernay (Dir.), *L'économie des conventions. Méthodes et résultats. Tome II*, Éditions La Découverte. pp. 129-144.

réceptacle de leur colère, de leur frustration, *et j'essaie de ne pas le prendre personnellement, je ne suis pas responsable de ce qui leur arrive. Mais ça mine de se rendre compte qu'on met autant d'énergie et qu'au final, on n'a de toute manière aucun ressort pour changer les politiques d'accueil, les permis, les places pour les nuits.*

Extrait d'entretien, éducatrice espace d'accueil d'urgence. Juin 2022.

Agissant avec finesse et considération rapprochée, les travailleurs et travailleuses passent en première instance « sous les conventions » (*op.cit.* p.129) qui régulent une activité professionnelle réussie au regard du projet institutionnel. Notamment car celles-ci dans leur important niveau d'exigence « réclament des capacités morales, cognitives et volitives significatives » (*op.cit.*) qui sont dissonantes en raison des parcours souvent très heurtés et des capacités amoindries des personnes usagères des espaces d'urgence. Le dilemme reste entier et laisse sourdre parfois un sentiment d'absurde voire de colère ou de désappointement lorsque ce travail de proximité, qui nécessite une attention soutenue, une précaution continuée et surtout un écart quant à la scission public/privé, demeure à la fois « un point obscur des sciences sociales » (*op.cit.* p. 130) tout autant qu'un oublié par les instances hiérarchiques dont la lecture des pratiques légitimes se limitent souvent aux critères d'appréciation utilitariste estimables coordonnés aux échelles de validité libérale. C'est néanmoins spécifiquement au fil de ce travail de proximité « qu'une part essentielle du soin apporté au-devant des vulnérabilités révélées au seuil des épreuves, s'effectue » (*op.cit.*) et que s'instaure un socle de confiance par l'attachement progressivement édifié.

Souvent j'ai donné mon numéro ou acheté un billet de train par exemple pour un des auxiliaires qui avait un entretien pour un boulot. C'est bizarre ici les règles, par exemple l'autre jour quelqu'un a dit à K. qu'elle ne pouvait plus venir que trois jours alors qu'elle souhaitait venir quotidiennement, je ne comprends pas comment on ne peut pas un peu adapter la règle en fonction des personnes. On lui a juste répondu : ouais c'est la règle, mais ***réfléchir c'est aussi un peu modifier les règles****. Elle est arrivée le dimanche matin et un accueillant lui a dit, non tu peux pas venir travailler tu n'es pas sur la liste, pas sur le tableau, elle m'a dit « alors je suis repartie comme une petite fille, j'ai pris mon manteau, mon sac sous le bras et j'ai dû partir, c'est bizarre alors que tu vois, je suis à l'heure chaque matin, même quand il pleut et il se permet de me dire ça, sur ce ton-là, ça m'a tellement affectée ». Tu vois ce genre de truc, ça va pas. J'ai aussi accepté qu'une usagère vienne dans les toilettes des professionnel-les car leurs toilettes étaient bouchées. Ce que je me dis souvent c'est que* ***j'essaie de traiter les gens comme j'aurais envie d'être traitée****, tu imagines tu vis dehors, t'as super besoin d'aller aux toilettes et tu fais quoi, tu entres chez un coiffeur pour supplier d'aller aux toilettes. Mais parfois je perds espoir, je craque alors je chiale, mais de rage, face aux injustices et aux rigidités. Tu t'inquiètes, tu te demandes comment la situation, le corps va évoluer. Et à la fois ce ne sont pas des enfants, tu te rends compte que tu ne peux pas trop mettre de pression non plus, comme Alga ça fait longtemps qu'il devait amener tous les papiers pour toucher quelque chose de l'Hospice, mais ça ne vient pas, donc je lui laisse le temp, je lui dis tu sais je suis là quand tu auras besoin. Quand t'es dans l'errance, t'as plus vraiment le temps de penser à l'organisation, t'es à la fois un peu aux aguets et un peu sans sécurité, sans prise.* ***Je donne souvent mon numéro de téléphone,*** *un soir j'ai reçu un appel d'H, à deux heures du matin, complètement bourré, il me dit regarde je suis avec une pute, mon mari était un peu surpris, je lui ai juste dit écoute, c'est deux heures du matin, tu arrêtes de déconner et il ne m'a plus jamais rappelée. Tu vois* ***c'est aussi comme ça qu'on peut mettre certaines limites parce qu'on se connaît bien.***

Extrait d'entretien, assistante sociale, accueil d'urgence, février 2022.

Quelles promesses ont leur fait, qu'est-ce qu'on apporte pendant qu'ils attendent. Moi **j'espère que ce soit plus qu'un sandwich, car si c'est que ça alors il y a plein de boulangerie qui peuvent le faire**. *Oui je pense qu'on est dans une* **situation d'intermédiaire**, *car nous on a notre vie totalement différente de la leur, c'est pas que nous sommes dans la même situation, peut-être que certains de nous il l'ont été, mais nous on finit le travail on rentre chez nous, on ferme la porte, il y a notre famille, il y a ma femme, il fait chaud, on a le lit, on a des projets. Parfois il y a certaines personnes qui te font un peu plus de peine et dont tu te rappelles pendant la journée, et tu fais de recherches le soir pour eux, tu envoies des messages, mais en même temps* **on a le devoir que pendant qu'on y est ils ont toute notre attention, toute notre affection,** *en tout cas moi je suis payé pour faire ça, il y a aussi les bénévoles, j'espère que ceux qui font la file, voient aussi ça, qu'on est là pour eux, qu'on va pas se plaindre de les voir, notre but c'est justement de les voir, on est content quand ils arrivent, on est content.*
Extrait d'entretien enregistré, travailleur d'une structure d'urgence caritative, mars 2021.

L'injonction à, si ce n'est parvenir à une insertion établie, mais pour le moins tenter de faire advenir un engagement de la part des usagers à se ressaisir partiellement de volontés propres pour retrouver « une capacité de se mettre soi-même en projet »[1021] – prérogative pour *attendre* de s'en sortir et donc orienter le temps vers ses dimensions fonctionnelles – manifester une motivation à s'impliquer, attester d'une remontée sur « les rails du désir »[1022] inscrit l'accompagnement dans des discordances difficilement tenables. L'impuissance à laquelle les équipes se confrontent, la répétition de situations sans réelles perspectives d'amélioration (notamment car les procédures de légalisation sont pour la plupart des personnes déjà depuis longtemps rendues impossibles), la dégradation progressive des corps et des humeurs à laquelle ils assistent au fil de leur engagement, les débordements de violence par dégoût ou détresse face à une réitération d'attentes déçues, le manque de reconnaissance de toutes les initiatives hors de leur mandat qu'ils s'évertuent à initier, l'amoindrissement continu des ressources temporelles et humaines pour maintenir un travail hors mécanicité et donc laisser des espaces créatifs qui exigent une certaine liberté, les minent, les épuisent, les obligent à dresser certaines précautions et mises à distances, dont la vision moralisatrice ou le retranchement derrière l'emprise du projet (qui régule le temps du point de vue de l'institution et dès lors représente un semblant de maîtrise) sont des ressorts premiers pour parvenir simplement à tenir.

Ce qui n'est pas simple, c'est la multitude des attentes, *l'attente de la hiérarchie par exemple, c'est des injonctions du style : tu ne seras pas là pour faire du suivi, tu sers les repas un peu comme une carotte, la prestation c'est juste que ça se passe bien, c'est frustrant. Ce qui est dur aussi c'est* **le sentiment de ne pas être reconnu, tu réponds à un besoin primaire mais on ne te laisse pas le temps de mieux les accueillir, d'aller discuter simplement à la table**. *Et puis il y a tous les auxiliaires qui travaillent là, ils ne peuvent même pas recevoir une attestation de travail c'est un comble. T'as* **l'impression que t'as prise sur rien, ça change tout le temps, c'est un bricolage permanent. Tu attends pour tout, les usagers attendent pour tout, c'est un vagabondage entre les structures sociales.** *Parfois j'ai débordé de mon temps bien sûr, j'ai par exemple invité un usager à un match de foot, car je savais qu'il aimait ça, j'ai filé un de mes téléphones, je suis allé chercher la trot à la fourrière d'un bénéficiaire qui était en béquille un samedi. Mais du côté de la hiérarchie on te dit « il ne faut pas trop s'impliquer, c'est un rappel à l'ordre tout le temps, mais* **certaines personnes touchent mon cœur, c'est comme ça, même si apparemment c'est pas très professionnel.** *Mais à chaque fois je me dis que si j'avais à le refaire, je le referai, car c'est comme*

[1021] Périlleux, T. (2005). *Se rendre désirable.* L'employabilité dans l'Etat social actif et l'idéologie managériale. In P. Vielle ; P. Pochet & I. Cassiers. (Eds.). *L'Etat social actif : vers un changement de paradigme ?* P.I.E.-Peter Lang, pp.1-19, p.2.
[1022] Bruneteaux, P. & Lanzarini, C. (1996). Susciter le désir par la tendresse. Les cadres de l'accueil caritatif sur une péniche lyonnaise. *Politix. 9* (34). 134-163, p.145.

ça et uniquement comme ça qu'on peut nouer des liens. Mais à la fois, **quand tu es trop touché tu es obligé de relativiser sinon t'es embarqué.**

Extrait d'entretien, travailleur social, structure d'accueil d'urgence. Avril 2022.

Depuis que je travaille ici, **j'ai appris à mettre mon cerveau sur off***, tu dois des fois faire tout un protocole pour changer une table de place, demander au responsable, alors qu'il est même pas sur le terrain. C'est rude alors que changer la table c'est pas pour que tu puisses te poser et boire ton café, c'est juste que tu observes les situations et que* **tu essaies au mieux de rendre le lieu un peu plus convivial***. Mais même ça on le prend pas en considération. Comme si une table ce n'était pas important dans l'accueil.*

Extrait de conversation, animatrice remplaçante, espace d'accueil d'urgence. Janvier 2022.

Certain-es et notamment lorsqu'iels sont guidé-es par la foi, lorsqu'iels sont alors à même de trouver un pôle de régénération dans la communauté religieuse, tiennent la justification de la vocation comme source première de l'investissement et ressort pour accuser les chocs de l'accueil de la souffrance ; et parviennent ainsi davantage à maintenir un sens à leur activité et surtout soutiennent leur engagement par un engagement plus grand que celui de l'interaction humaine, mais bien comme une preuve et un effort donné en vertu d'un témoignage fidèle à Dieu. Leur temps de pratique accompagnante est d'ailleurs composé dans une coordination constante entre service et don auprès des personnes accueillies et rassemblement autour de la prière, écoute et indulgence envers les frères et sœurs qui se présentent et désir de prêcher la bonne parole en vertu du bien présumé qu'elle peut procurer aux êtres souffrants. Le travail auprès des *amis de la rue* est alors mis pleinement en continuité avec la profondeur du lien au divin et retrouve par ailleurs les valeurs écartées du travail social dans ses visées d'autonomisation, à savoir par exemple la charité. Les espaces d'abord de l'institution, qui doivent nécessairement réguler les files d'attentes compte tenues des restrictions en lien à l'épidémie, sont également plus souples, des cônes sont disposés le long du parcours d'accès, mais la majeure partie de la régulation se fait en présence (par les gestes, la voix, le recours à des formules de familiarité et la nomination en personne des arrivant-es) alors que dans les espaces du travail social, la majeure partie (mais pas tous en justifiant par exemple une modération de la part d'ancien-nes usagers ou usagères devenu-es pairs-aidant, et accueillant à leur tour) des dispositifs recourent aux barrières et aux tickets, ou aux Securitas.

Déjà ces gens sont quasiment à genoux, ils n'attendent que de nous rien que la compassion, même si c'est fracturé, regarde un peu, je suis souvent là dehors, et, je prends du temps avec les gens, je bavarde, c'est une main tendue, les gens se rendent compte, ils sont venus ici, ils font la queue et savent qu'ils sont là rien que pour un temps, mais **lorsque tu les rencontres, ils se rendent compte que tu t'intéresses à eux.** *Ils n'ont pas seulement besoin de venir prendre la nourriture et les gens ne veulent que voir ce regard, horizontal au même niveau qu'eux et non ce regard vertical qui dit toi tu es là dans le besoin tu fais la queue […] quand le social il n'y a pas de cœur, ce n'est que du social.* **Les pratiques du social qui ne sont pas faites avec du cœur, ce n'est qu'une musique sans accord, mais le social quand c'est fait avec du cœur et de la chaleur, ça se ressent.** *Si tu n'as pas compris la souffrance des gens, eh bien, tu peux avoir des fonctionnaires, un fonctionnaire c'est celui qui a compris sa fonction, rien de plus, c'est différent de celui qui est appelé par la vocation, vocare ça vient du latin, un don de soi pour les autres.* **Ce qui me fait tenir, c'est ce que le social n'accepte pas, l'aspect du religieux, cette reliance, c'est celui qui est là-haut et c'est pour ça que je suis toujours passionné.** *Pour la file d'attente, primo je vais te dire une chose, faire ce boulot, si tu n'as pas* **la capacité d'avoir une carapace***, tu es foutu, c'est-à-dire de te protéger, tu es foutu, si tu prends tout sur toi, tu es foutu, méfie-toi de l'être humain, il pourra toujours te décevoir et de la pièrre manière. On*

a commencé depuis le début du covid, depuis mars, si tu savais combien de fois je me suis fait insulter, là : je nique ta mère, je nique ta femme, c'est-à-dire ce qui pouvait me faire le plus mal, il n'y a pas trois jours je me suis fait insulté par un compatriote, juste parce que j'avais dit distencia, il me dit tu es qui toi pour me parler comme ça, toi un planton, un manoillon, toi un moins que rien, **j'ai dit oui, je suis le manoillon parce que je sers le Seigneur, je te sers mais si tu étais bien plus grand que moi, je ne crois pas que tu viendrais faire la queue**. *Alors il a été agressif parce que je lui ai dit la vérité.*

Extrait d'entretien enregistré, février 2021. Aumônier travaillant dans une structure d'accueil d'urgence.

Quand on parle de l'attente, parfois on n'a pas un objectif fixe dans l'avenir, parfois on vit au jour le jour, surtout quand t'es dans la rue, quand pas mal de portes se sont fermées, parfois tu attends rien de la vie, mais parfois c'est vrai que quand on parle avec des gens, **il y a beaucoup de personnes qui ont des espoirs, qui ont des attentes, elles disent cette situation c'est seulement temporaire,** *et après tu te rends compte que ça fait déjà 20 ans qu'ils sont dans la même situation, mais pour eux c'est toujours temporaire, parfois il faut que quelque chose se débloque dans ses papiers, ou ils attendent leur permis,* **mais après quand le temps passe, tu vis au jour le jour, cet espoir ça reste assez loin, et de plus en plus tu avances dans la vie, tu deviens plus vieux et après tu te demandes si cet espoir va vraiment arriver**. *Tu peux pas rester dans cet objectif-là, mais il faut aussi penser dans tout ça qu'est-ce que je fais, et parfois c'est dans cette attente-là que tu dois faire des décisions de joie, pour justement débloquer ce que tu attends.* **C'est un peu le propre de l'attente, à la fois ça crée un espoir et à la fois ce ne sera jamais vraiment comme ça, quelles que soient les choses qu'on attend, c'est un peu notre culture de planifier nos journées, on fait ça, ensuite on fait ça, ensuite on fait ça, c'est comme si on était persuadé que nos attentes allaient se réaliser. Comment garder espoir ?** *on parlait aujourd'hui avec un bénéficiaire de cela, en se disant il n'y a pas un temps fixe de cette situation, on ne sait pas, mais il était convaincu dans sa foi, en disant mais si Dieu m'a dit, que ce sera comme ça, je vais lui faire confiance et tu mets tout ton espoir dans ce que Dieu t'a dit, c'est ça qui apparaît dans la foi, tu ne vois rien pour le moment, tu ne vois même rien dans un futur proche ou loin, mais tu sais que Dieu est là et qu'il va agir, du coup, là* **tu places ton espoir en Dieu plutôt que dans l'exactitude de la vie et là pendant la marche que tu fais avec Dieu, tu apprends des choses,** *il y a des choses qui arrivent et tu fais confiance que ce que tu attendais va arriver.*

Extrait d'entretien enregistré, travailleur dans un espace caritatif, mars 2021.

C'est comme si la seule réponse à l'urgence sociale était autour des biens de première nécessité, et les éléments administratifs pour résoudre la question des papiers, mais **l'aspect d'espoir, de rêves, de se raconter, de se rassembler, c'est tout aussi important, les gens ont des rêves, depuis qu'on est enfants, c'est ce qui nous fait nous mettre debout chaque jour, de dire j'ai des rêves, même si parfois tu n'arrives pas à les décrire**. *C'est pas parce que tu cherches la nourriture, le refuge, que tu n'es pas sûr dans ta vie, que tu n'as pas de rêves, parfois même eux sont traités comme des numéros, ou des personnes à qui il faut donner des papiers, de la nourriture, et ça suffit pour la journée.* **Beaucoup viennent surtout pour discuter, même s'il n'y avait pas la nourriture, ils viendraient pour être avec nous, voir ce qu'on fait**. *Un monsieur me disait à quel point ça l'avait affecté de dormir en abri PC, il était accueilli par un Securitas à l'entrée qui ne disait même pas son prénom, il dit bonjour en prononçant son nom de famille, il lui surveille le sac à dos pour*

vérifier qu'il n'a pas une arme, de la drogue ou de l'alcool, et puis voilà, on rentre dans le PC. Dans sa manière de se voir lui-même, il a été tellement affecté. Pendant le culte nous on a ce moment de réflexion, on a l'espoir, il y a Dieu, même la vie éternelle est l'attente la plus importante, c'est l'attente ultime, tu peux vivre ici sur la terre de la pire manière mais tu as l'attente de la vie éternelle et ça ça te rassure, mais bien sûr qu'il ne s'agit pas de ne pas s'occuper de la vie d'ici, et de juste faire croire que ce sera mieux et de laisser les plus démunis supporter ce qui leur arrive, pour vivre tous ensemble de la même manière possible. On a tous besoin de l'espoir dans nos vies, pour nous tous. Mais dans l'institution ce n'est pas le but de convertir tout le monde, on a des gens musulmans, des gens qui ne croient pas, mais on peut avoir un bon moment avec eux, mais parfois il faut leur dire, il y a certaines choses de ta vie qu'il faut changer, par exemple les habitudes. Si t'as pas cette relation avec la communauté je pense que Dieu peut aussi te montrer, c'est le moment de s'arrêter, quel chemin je dois prendre, parfois seulement il faut pardonner. Il faut revenir, tenter de parvenir à pardonner. **C'est la réconciliation qu'il faut viser. Le pardon influe sur l'attente, pardonner permet de rouvrir des possibles.** *Comment pardonner, déjà nous avons l'exemple suprême du pardon c'est Jésus, il a pardonné ceux qui lui ont fait du mal, je pense que c'est le pardon qui va rouvrir les ponts qui ont été détruits à cause de la rancune. Parfois il faut même demander pardon dans mon cœur, pour ce qu'il m'a fait alors commence tout un chemin de guérison intérieure, pour ce que cette personne m'a fait.* **Pour pardonner, ça doit te donner de la peine, ce n'est pas superficiel, c'est là que l'image de Dieu nous aide, on a la capacité d'aimer, de pardonner, de faire justice même si les autres ne le méritent pas,** *on pourrait dire ils sont comme ça, on va les laisser, mais non on a ce sentiment d'amour qui a été mis en nous, il y a aussi l'idée de pardonner même si ça te fait du mal, même si c'est difficile.* **C'est pas pareil de faire la file, parqué derrière des barrières comme du bétail avec quelqu'un qui vient vérifier son sac et suspecte déjà la personne à venir qu'elle est menaçante ou de se préparer à ouvrir un temps d'accueil dans la paix.** *Même chez nous dans les institutions qui ne sont pas religieuses, dans la partie sociale, c'est inimaginable de prier avant d'accueillir. Tu vois la différence. Ici, on invite à la prière, on invite même les personnes non croyantes, c'est juste un message de paix, on avait même des bénévoles musulmans qui restaient avec nous, simplement pour se positionner ensemble, on va ouvrir la porte et on est là pour servir, dans notre confession on va servir Dieu en servant le prochain et pour les autres, ils vont servir le prochain. Ce moment de rassemblement autour de la prière est un moyen de nous préparer.* **On a tous besoin de se sentir appartenir, de sentir que quelqu'un t'attend pour faire quelque chose.** *La prière pour nous c'est donner un message d'espoir, de tolérance, d'amour.*

Extrait d'entretien enregistré, responsable d'une structure d'urgence caritative, mars 2021.

Pour les autres professionnel-les du social, tenu-es par des gestes soumis à « un espace d'évaluation qui est celui de la grammaire des relations individuelles où priment le détachement, la contractualisation du rapport à l'autre, le respect et l'affirmation de l'autonomie »[1023], manifester par la considération d'abords qui ne mettent pas à distance la possibilité d'un attachement ou consentir au report d'une sollicitude pour justifier une « action qui convient »[1024], coordonnée au collectif (dès lors organisées institutionnellement autour de « capacités prescriptives » (*op.cit.* §46) visant à une transformation des personnes) ; les plongent dans d'importants conflits de valeurs, ils peinent à coordonner les différentes grandeurs en jeu et tout autant les attentes qui y sont relatives. Ils alternent ainsi entre plusieurs niveaux d'investissements, sans pour autant toujours suivre la voie linéaire dressée par Pattaroni, Breviglieri et Stavo-Debauge (*op.cit.*) à savoir une initiation par le

[1023] Pattaroni, L. (2005). Le *care* est-il institutionnalisable. *Quand la « politique du care » émousse l'éthique.* In P. Paperman & S. Laugier (Dir.). *Le souci des autres. Éthique du care.* EHESS, pp. 177-197, p.194.
[1024] Thévenot, L. (1990). L'action qui convient. In P. Pharo & L. Quéré. *Les formes de l'action : Sémantique et sociologie.* EHESS, pp. 39-69.

proche dispensant un prendre soin singularisé dans le but de tendre vers les dimensions normatives du « bon care ; un care qui *n'attache pas* » (*op.cit.* p. 183 & 181) sensé réarmer l'individu de capacités lui permettant de trouver progressivement indépendance. Souvent les relations, face aux multiples freins, rechutes, complications se situent davantage dans des cercles d'alternances répétitives, faits d'essais, de poussées et d'effacements. Pour autant, la dynamique du *passage* qui chapeaute l'urgence sociale, de l'aide temporaire, des flux tenus par la possibilité limitée de loger dans les structures d'urgences tout autant que celle de les fermer majoritairement la journée, pour susciter un déplacement vers la ville et son activité, est bien intégrée à ce labyrinthe, sous-tendue par cette visée de mise en route, de mobilisation vers un possible cheminement autonome.

> *Le maître mot est* **de redonner du pouvoir d'agir, de rencontrer les gens dans une sorte de symétrie, c'est ça la force du travailleur social, montrer à la personne qu'on met juste des compétences à disposition si besoin. Avec le souci de progressivement ramener les personnes vers l'institution.** *Dans la rue, on se balade, on se présente comme des travailleurs sociaux, on connaît les lieux, les habitudes, on essaie de ne pas être intrusif, on tente de lancer des perches, on essaie de provoquer la rencontre avec en fait toujours la préoccupation derrière que la situation ne se dégrade pas trop. C'est ce qu'on appelle un* **processus de décongélation,** *on va au contact en se baladant avec un thermos de café, on prend le temps, on repère les habitudes de chacun-e. Ce sont des leviers pour débloquer des situations, pour des personnes qui n'ont pas arrêté de se prendre des baffes et n'ont plus confiance en l'institution. Le* **travailleur social a des attentes mais aussi des moyens : je peux te donner ceci mais tu dois faire cela.** *Mais il faut faire attention de* **ne pas créer des attentes irréalisables, il faut surtout décristalliser, faire avancer doucement**. *Dans la rue ce qui est bien c'est qu'on peut prendre du temps avec les personnes, les lieux d'urgence sont des lieux carrefour, des lieux de rencontres. L'important c'est d'être assez clair, de tester le lien voir comment il tient. Dans la rue on évalue aussi, il y a par exemple les grands précaires qui ont une carte spéciale pour entrer sans faire la queue. Selon moi* **les bénéficiaires ont aussi des attentes, la principale est de retrouver une place dans la société, une reconnaissance d'exister.**
>
> Extrait d'entretien, travailleur social, institution d'urgence sociale. Janvier 2022.

> *Ce qui est important c'est de créer des* **sas pour essayer d'amener la personne vers ailleurs**. **C'est l'attachement qui crée la décompression, qui instaure une certaine sécurité. Mais il ne faut pas non plus trop s'attacher, ce qui empêcherait la personne d'avancer.** *L'attente, ça dépend des gens, certains ont des attentes particulières, d'autres non. La chose à laquelle il faut faire attention est de* **ne pas créer de faux espoirs.** *Ils sont déjà éparpillés dans un temps sans la sécurité. Moi je travaille très intuitivement, je compose avec les règles de l'institution et un certain bon sens.*
>
> Extrait d'entretien, assistante sociale, accueil d'urgence, février 2022.

> *Au début le fait de pouvoir rester toute la journée a d'abord une incidence positive, ça a de nombreuses vertus qu'ils puissent rester H24 mais ensuite on voit se péjorer les situations,* **ça ne les aide pas de rester toute la journée dans leur chambre, de consommer, ils consomment plus alors que s'ils devaient sortir, ils auraient moins tendance à s'enfermer sans doute.**
> - **Non, c'est pas si sûr, les personnes consomment surtout en lien à ce qu'elles ont dans la tête** *et pas seulement parce qu'elles ne sont pas obligées de sortir, c'est plutôt de ça dont il faut tenir compte, plutôt que de croire que l'obligation de sortir les aide. La consommation n'est pas toujours*

quelque chose de péjoratif, ça les aide à tenir justement, il faut plutôt **voir comment on peut revenir à une consommation de plaisir et pas seulement d'urgence vitale.**
Extrait de conversation entre responsables d'institutions, mai 2022.

L'intention de *reprise,* justifiant également la réponse à une attente transformative susceptible d'attester des bien-fondés du travail social, manifeste rapidement ses limites au regard des situations cristallisées par l'imaginaire absent d'un devenir meilleur et oblige les professionnel-les à maintenir cette alternance de soin et d'enclanchement de projets, tout en faisant face à des cercles clos d'allers et venues identiques, car la visée bien souvent n'est pas honorée par la réalité saturée des vies vulnérabilisées.

> *Il n'y a plus vraiment de suivi,* **on manque d'accordage entre les structures, il y a un éclatement entre elles,** *par exemple ici les gens viennent tous les jours, dans les hébergements, au mieux elles peuvent rester trois mois et après le suivi s'effondre. Les personnes* **passent d'un hébergement à l'autre, elles errent entre les institutions, elles attendent ensuite pour le ticket devant le Lieu, pour le ticket devant le lavage, pour le ticket devant les points de douche**, *etc. oui il y a un morcellement qui est toléré parce qu'on est soi-disant dans l'urgence sociale, du coup* **ça n'offre aucune stabilité et ça semble normal, aucune manière de se projeter dans le temps**, *d'ailleurs comment se projeter si c'est perdu d'avance.*
>
> Extrait d'entretien, assistante sociale, accueil d'urgence, février 2022.

Leurs actions alors privilégient non pas des attendus conformes aux montées vers le commun censées *advenir*, mais un rapport au temps présent qui donne importance première à la qualité de la relation vécue in situ mais qui dès lors contreviennent aux intentions premières d'actions sociales adaptatives que justifient un accompagnement professionnel et qui pareillement déçoivent aussi les usagers et usagères qui attendent de l'institution la condition première d'affiliation qualifiante car normée

> *En fait* **j'attends les bénéficiaires que je connais, s'ils ne viennent pas, je m'inquiète, je prends des nouvelles, on s'attache,** *comme S., elle est un peu comme une grand-mère pour moi. On s'investit progressivement,* **les liens sont d'abord de petites attentions, des sourires, des regards et puis on se reconnaît réciproquement**, *« j'ai vu que tu m'avais vu », c'est une attention qu'on partage, dans l'instant même.*
>
> Extrait d'entretien, éducatrice, accueil d'urgence, juin 2022.

Leur difficulté première tient alors davantage dans le manque de soutien des instances hiérarchiques pour leur permettre de recevoir ce qu'il faut d'assurance et de soin propres pour soutenir le malheur d'autrui, tenter de faire face aux innombrables échecs relatifs aux projets initiés non aboutis. Ainsi, si la relation éducative ne peut se « clore sur une 'reconnaissance par l'amour' à laquelle tend la sollicitude » (Pattaroni, 2005 *op.cit.*), cela ne s'explique pas seulement vis-à-vis de l'injonction de changement des usager-ères que les travailleurs et travailleuses doivent viser ni seulement au fait que « les conventions collectives, les plus exigeantes quant à la communauté des attentes, ne peuvent s'appuyer sur une longue familiarité ou une large marge de tolérance »[1025] mais aussi en ce qu'une réflexion sur une dignitié de « l'expérience de la dépendance » (Pattaroni, 2005 ; *op.cit.* p.195) mérite de réfléchir les ressources affectives dont doit bénéficier la personne qui soigne dans une *durée indéfinie* afin de ne pas s'épuiser ni se braquer par le retrait devant ce qui potentiellement met en danger ses capacités de maintenue identitaire propre, et notamment lorsque les ressorts d'actions

[1025] Thévenot, L. (1990). L'action qui convient. In P. Pharo & L. Quéré. *Les formes de l'action : Sémantique et sociologie*. EHESS, pp. 39-69, §61.

sont particulièrement inopérants à l'échelle politique et qu'iels doivent alors compenser par un engagement fort au niveau personnel. Donc, comme le propose encore l'auteur, il reste nécessaire si l'on souhaite conserver ces soupapes attentionnelles, de penser un réagencement d'une politique à même de répondre à ce qui crée les « conditions de possibilité » (*op.cit.* p- 197) de ce déploiement qui requiert patience et singulière implication et qui nécessite aussi bien évidemment, de penser les conditions de sa fermeture (car l'attente a toujours aussi ses abysses sinistres en leur infini). Celles-ci, si elles sont gardiennes de la maintenue d'une relation dans le temps, ne sont peut-être pas spécifiquement seulement garanties par un accordage au projet d'autonomisation ou articulées à une logique des passages brefs et rapides (durée et rythme). Si l'autonomie est tenue en partie par les ficelles de l'institution, en ce que c'est elle notamment qui inscrit l'usager-ère dans un parcours d'accès aux droits, elle devrait concevoir une pluralité des apports relationnels, précisément par la prise en compte d'une certaine souplesse d'action, d'une diversité de modalités participatives et de réponses aux attentes, elles aussi plurielles, qui ne négligent pas les composantes de l'attachement (aux choses, aux êtres, aux histoires propres et progressivement communes) et qui sont parties intégrantes de la continuité identitaire des personnes. C'est bien dans cette *autonomie relationnelle*, qui implique *un certain temps*, que se diffusent les bases d'une réponse en adéquation aux demandes articulées ou non (car parfois faites à mi-voix), une certaine prise en compte de la fragilité et de l'interdépendance comme constitutives de l'autonomie, notamment en ce que cette dernière en appelle à un accordage fin qui ne peut qu'être expérimenté en présence. « Sur ce fond de chiasme de l'autonomie et de la vulnérabilité, la capacité de réponse ouvre à la dimension de la réciprocité. Celui qui perçoit le besoin est appelé à y répondre. Celui qui reçoit le soin est amené à l'évaluer. La capacité à entendre la réception du soin exige de partir de l'autre, et non de l'idée que je me fais de ses besoins ou attentes. Le *care* s'acquiert et s'affine au contact de ceux dont la situation le réclame. »[1026] Et l'accompagnement des travailleur-euses sociales doit alors inventer d'agiles manières pour à la fois satisfaire aux besoins et attentes des usager-ères, sans pour autant glisser vers l'idéal décevant d'un contentement de ceux-ci, toujours hors réalité (et notamment car le dispositif d'urgence ne régule pas toute l'échelle très hiérarchisée qui serait censée réaliser les diverses attentes du niveau le plus administratif au plus intime, par exemple des papiers régularisés à la demande de proximité) tout en parvenant à travailler en résonance avec les architectures, les biens, les temporalités dissonantes, les êtres en côtoiement afin de composer des écosystèmes qui à la fois maintiennent la vie par porosités (et donc des confections souples du rapprochement) tout en aménageant des enveloppes consistantes qui protègent de l'invasion (à la manière des espèces invasives) ou des débordements. On verra en dernière partie, que ces cohabitations apparemment contradictoires, bien souvent sont rendues possibles par la conversation ou le faire en commun, tout en sauvegardant l'accueil d'investissements modulables, inconstants, aux propositions faites. Ces deux dispositions font office de première précaution face à l'indignation ou la violence et dès lors prémunissent déjà contre un empiètement irrespectueux, dont le rappel à l'ordre sécuritaire à distance ou l'emprise et la contention sont souvent, spécifiquement avec ce public, des leviers d'aggravation et qui pourtant sont une des modalités premières du cadre énoncé pour sauvegarder une civilité. Or, il convient de rappeler cet équilibre et cette conjonction entre « proximité et civilité »[1027] qui se doit d'étayer à la fois un certain rapprochement qui permet prise et attachement et une certaine distance qui assure « courtoisie » (*op.cit.*) et attention réciproque.

Les objectifs formulés par les instances politiques demeurent en conséquent fortement désajustés en regard des possibilités concrètes, les outils du travail social (tant le projet que la sollicitation du récit par l'écoute) sont largement mis en déroute et le plan requis comme justification de la

[1026] Zielinski, A. (2010). L'éthique du care, une nouvelle façon de prendre soin. *Etvdes. 413.* 631-641, p.639.
[1027] Abel, O. (2002). Le problème éthique de la proximité. *Annales*. 242-244.

professionnalité, laissé à sa faillite. Les professionnel-les subissent ainsi une perte de sens de leur activité, un épuisement, notamment car le temps nécessaire à l'écoute tant attendue leur manque, que les équipes supportent difficilement les appuis et ressources défaillantes, que le récit attendu on le verra est obturé. Elles et ils sont aussi victimes doublement de cette invisibilité d'investissement hors mandat, tant de la part des usagers et usagères qui manifestent souvent une critique sur le fait qu'ils en font trop ou pas assez, (ou *pas avec le cœur*) et des hiérarchies qui considèrent mal ces activités hors prescrit. Il semble bien être question d'une « non-reconnaissance, ou plutôt d'une *reconnaissance partielle et défigurante des compétences pratiques de proximité* que ces professionnels ont sues développer » où reste en suspens, « la constitution d'un inventaire de conventions permettant l'évaluation de ces compétences, et plus largement, la refonte d'une professionnalité et d'un cadre déontologique tenant compte de cet aspect particulier du travail social » [1028] . Ces dysfonctionnements mènent les professionnel-les vers des sentiments d'impuissance, de découragement, d'épuisement et ouvre immanquablement le risque d'un retranchement derrière la morale institutionnelle seule et une distance maintenue, mais alors parfois même chargée de rejet ou distendue vers l'anonyme et la technicité. Ces dérives sont pourtant souvent justifiées par un principe de justice tenu comme principe exclusif à d'autres valeurs en cohabitation et censé évincer la possibilité de régimes singuliers suspectés de débordements. Les professionnel-les trouvent dans ce principe une manière (éphémère) de sauvegarder du sens à leur action, mais minimisant alors les intentions premières d'une institution sociale, censée offrir soutien et enveloppement aux personnes et qui, par excès de distance arrivent alors à cette perversion de la tyrannie du pouvoir, une « administration étendue des choses aux hommes » [1029] qui finit par malmener usager-ères et profesionnel-les. Les nombreux extraits d'entretien ont bien énoncé cette impression sourde d'être sans cesse en décalage, tiraillés par des injonctions paradoxales, de devoir alors composer, souvent en dehors des attendus hiérarchiques, des manières de faire plus souples, plus proches, plus sensibles et dès lors plus sensées dans le cours de ces vies qui résistent (et c'est bien pour cela que les personnes sont également *là*) à se fondre dans le dictat du plan (rappelons-nous les nombreuses évocations par les usagers de la liberté, les petits espaces vétustes mais organisés en familiarité et qui *laissent tranquilles pour un petit moment* , les indignations quand ils ont l'impression d'être traités comme des *moins que rien, des chiens, des déchets* ou d'être juste tenus en *liberté conditionnelle,* les renoncements à côtoyer dès lors ces espaces). Les travailleurs et travailleuses tentent alors des écarts, l'un propose d'aller voir un match de foot ensemble un soir, l'autre revient le samedi pour chercher la trott d'un usager en prison qui a été mise à la fourrière, l'une offre de sa propre poche un billet de train à un gars qui doit se rendre à un entretien d'embauche à Lausanne, l'autre file son téléphone ou des clopes, l'autre encore va le voir un soir après le boulot *dans sa planque*, car elle s'inquiète de ne pas l'avoir vu cette semaine, etc. etc. Ces initiatives toujours personnelles, même si elles donnent également sens à l'activité en ce qu'elles permettent un accordage situé, restent aussi tributaires d'un sentiment d'injustice et de *ras le bol*, notamment en regard d'une non-considération des instances hiérarchiques, censées elles aussi (!) prendre soin (!) du personnel engagé. Alternent alors, dans un mouvement circulaire des investissements partagés entre des élans qui déjouent la standardisation et la procédurisation des liens et qui se rattachent à la vertu liante du social, mais tôt rattrapés par un retrait de l'élasticité qui elle aussi éprouve car elle procède d'un temps grignoté en dehors des heures reconnues. Ce retour de manivelle amène alors un mouvement souvent défensif, et excessif, qui se rattache soit aux apparentes sécurités de la prescription et de l'avancée régulée sur la base d'un avenir qui paraît dessiné et dès lors sur lequel on a l'impression d'avoir prise, soit sur une simple dynamique des passages auxquels on donne

[1028] Breviglieri, M. Stavo-Debauge, J. & Pattaroni, L. (2003). Quelques effets de l'idée de *proximité* sur la conduite et le devenir du travail social. *Revue suisse de sociologie*, *29* (1). 141-157, p. 153.
[1029] Ricœur, P. (1967). *Histoire et vérité. Le socius et le prochain*. 113-127. Seuil, p. 123.

l'importance moindre des qualités (relationnelles, spatiales, temporelles) dans lesquels ils s'effectuent. Le flux poursuit alors son déroulé, comme ce long serpent-dédalle dans les souterrains des métros, occupé seulement à saisir le wagon le plus rapidement possible, sans même tenir compte des variations d'atmosphère et des conditions de viabilité portées à leur limite, mais qui en agencent pourtant sa destinée en des étapes furtives réitérées.

3.5. Une confiance lésée

Or, ces investissements non mesurables sont partiellement ce que demandent et attendent les personnes, auxquelles tentent d'ailleurs de répondre on l'a vu, sur la base souvent d'initiatives personnelles, les travailleurs et travailleuses. Mais là où ils contreviennent à la possibilité d'instaurer une réelle confiance, c'est qu'ils restent majoritairement sous-tendus par une visée planifiée. Car la confiance est cette

> Grâce […] d'une existence naturellement confiante. La confiance n'est pas ici un sentiment particulier. C'est le mode habituel de notre présence au monde. Aussi avons-nous la croyance que notre expérience continuera de se dérouler comme une expérience concordante. Cette croyance précède toutes nos interrogations. Elle explique l'espèce de familiarité que nous avons immédiatement avec les choses et avec nous-mêmes [1030].

Cette confiance construite dans la possibilité de créer des attachements qui précisément maintiennent un sentiment de temps possible en continuité (et une identité pareillement perceptible en ses possibilités à venir) est particulièrement affaiblie dans l'urgence sociale régulée par une logique des flux, des passages, des occupations éphémères où demeure inaccessible la construction de repères stables aux personnes, aux espaces et aux choses qui les occupent. Raoul nous rappelle spécifiquement combien il est impossible d'attendre sans repos ni ancrage et comment se délite aussi progressivement la perspective du temps à venir à mesure des attaches qui se rompent (*le temps vague, le temps perdu, le temps qui rend fou, le temps du béton à l'impossible mélancolie, le temps condamné, le temps des promesses déçues, le temps du vagabondage, etc.* évoqués par plusieurs des personnes rencontrées). Il y a bien à considérer une double faillite, à la fois l'attente d'objectifs formulés vers une morale de l'autonomie est mise en déroute, à la fois les premiers gestes de sollicitude demeurent déjà dénués de potentialités en ce qu'ils restent morcelés dans des espaces d'accueil seulement *visités* [1031] faisant première rupture. Dès leur élan, ils rappellent leur nécessaire initiale redirection dans un temps qualifié d'urgent, et sapent par là-même les fondements de la confiance. Face à ces réelles dyschronies, impossible de façonner des ancrages, de trouver l'émergence de nouvelles racines pourtant vitales à d'une part, apaiser l'atteinte des déplacements migratoires âcres ou des pertes réitérées au fil d'un quotidien à la régularité offensée, et d'autre part, à stabiliser l'horizon. Aloa nous redit à quel point il *n'attend rien du social, le social c'est pour ceux qui ont des papiers*, comment alors il a appris à organiser ses journées autour d'occupations routinière ou rituelles (l'aide au service, le sport, la mosquée, etc.), à ne *compter que sur soi*. Mais aussi en réalité combien reste difficile de suivre cette promesse faite à soi-même dans un environnement hostile – qui marque par ailleurs également la défaite institutionnelle lorsqu'elle se trouve hors projet de réinsertion. On assiste au

[1030] Porée, J. (2020). L'espérance mélancolique, un dialogue entre philosophie et psychiatrie sur le temps humain. Hermann, p. 185.
[1031] Le terme *visité* emprunte au concept de visitation, signe d'une forme d'hospitalité inconditionnelle au sens de Derrida, reprise de manière critique (notamment en mettant en exergue les limites d'une hospitalité conçue comme un événement non inscrit dans une durée plus ample) par Joan Stavo Debauge (2017). Le concept « d'encaissement » (Stavo-Debauge, 2017, *op.cit.*. p.169) de l'espace d'accueil traduit bien le choc provoqué par l'épreuve de l'altérité et le test de la plasticité de la communauté d'accueil (Stavo Debauge, J (2014). L'idéal participatif ébranlé par l'accueil de l'étranger. L'hospitalité et l'appartenance en tension dans une communauté militante. *Participations. 2*(9). 37-70, p.39).

fur et à mesure de son côtoiement, à la pénible tenue de ce régime, le cercle du temps se clôt, se répète, il perd courage malgré des sursauts inattendus, il peine à entamer ce qui lui tenait à cœur (nager, se présenter pour du boulot, etc.) et dit lui-même qu'il *tourne en rond.* Même le rêve de *partir au nord,* comme substitut utopique au *rester ici* se délite progressivement. Ceci également, car s'instaure aussi la considération des attaches tout de même construites au fil du temps. Dans le cours de ses journées et de leurs habitudes instaurées, s'est déployée toute une série de repères qui lui font dire *j'aime bien Genève quand-même, j'ai mes habitudes.* L'attachement que nous avons construit a par ailleurs marqué encore cette attente de lien, en dehors des seules invectives de leurs départs et ruptures annoncés. Sa remarque lorsque je le rappelle (malgré mon progressif et cruel manque de temps car moi aussi, ravalée par l'urgence institutionnelle), lui fait dire *ah, t'es pas comme eux, j'avais pensé que tu m'oublierais, tu me manques franchement.* Signifier le manque est sans doute pareillement une marque importante de confiance, que la professionnalité peine à formuler *et* à entendre, notamment car elle vient directement titiller une certaine promesse d'y palier. L'interpellation d'ouvrir alors d'inattendues compositions afin de ne pas le résoudre trop hâtivement, de ne pas substituer le manque, l'absence vers un objet pleinement anticipable, mais bien de traduire le manque à partir d'une dynamique « d'imagination productrive »[1032], demeure un risque bien vite empêché du point de vue institutionnel.

3.6. L'urgence désynchronisée

De nombreux auteurs et autrices ont déjà mis en évidence cette « désynchronisation »[1033] entre l'aide promulguée et la réception par les personnes qui la nécessitent, ils révèlent aussi le cadre d'action des « chronopolitiques ponctualistes »[1034] et la poursuite d'effectifs discontinus. Les dispositifs d'action publique, proposent en effet surtout des offres de secours matériel (repas gratuits, lit en abri, vêtements chauds, etc.) et répondent en cela à une urgence-frénésie[1035] qui s'ancre dans une temporalité brève ce, crescendo en période hivernale ou particulièrement les mois de pandémie, tout en cessant partiellement leur activité une fois la tempête assagie. A ces coups-de-feu saisonniers, se développe en parallèle un rythme plus linéaire autour d'une « urgence vigilance » (*ibid.*), présente tout au long de l'année, résultant parfois d'une pérennisation des initiatives pensées initialement à durée provisoire. Ces lieux à l'enseigne desquels est pourtant souvent promu un accès « sans mandat, sans dossier » offrant un « accueil inconditionnel et bienveillant, un espace de rupture et d'écoute, … une inconditionnalité d'accès aux prestations de la structure »[1036] sont fractionnés dans l'espace urbain et obligent leurs usager-ères à de nombreuses

[1032] Ricoeur, P. (2024). *L'imagination. Cours à l'Université de Chicago (1975*). Seuil, p. 415.
[1033] Gardella, E. (2018). Le temps comme pratiques de synchronisation. Pour une sociologie constructiviste du temps. *Divinatio. n°45-46.* 47-65, p.61.
[1034] Gardella, E. (2014). L'urgence comme chronopolitique. Le cas de l'hébergement des sans-abris. *Temporalités.*
[1035] On pourrait également la nommer une « urgence au quotidien » (Rapport Final, Action sociale d'urgence Genève, 2002, p. 28 : Evaluanda. (2002, 28 octobre). *Rapport final Action sociale d'urgence.* Genève. lien internet) répondant à la satisfaction de besoins primaires d'ordre physiologique: manger, dormir, se laver, se réchauffer, mais aussi répondant à des nécessités interactionnelles « être écouté, rompre avec la solitude, rencontrer d'autres personnes » (*ibid.*) et permettant de « rendre vivable la vie des personnes dans l'urgence » (Breviglieri, Pattaroni, Stavo-Debauge, 2002, p.87). Cette urgence au quotidien diffère de ce qu'on pourrait appeler une « urgence événementielle » (rapport Evaluanda, *op.cit.*), mettant en cause le pronostic vital et appelant une action sans délai. Ce type d'urgence est porté usuellement par les services ambulanciers, hospitaliers, la police, les pompiers, ou directement relayées par les Unités mobiles d'urgence sociale. L'urgence prend ici le sens de ce que Bouton (2013). (*Le temps de l'urgence.* Le Bord De L'eau), nomme un « temps de l'immédiateté » en ce sens qu'elle « fait brusquement irruption dans la vie de l'individu et exige une réaction immédiate … parce qu'il y a danger » (p.104) celui-ci s'accompagne d'un compte à rebours qui rend la menace particulièrement imminente et appelle une réaction instantanée.
[1036] Masciulli, V. (2020). L'accueil à bas-seuil au temps du Covid. *Reiso.* 1-3, p.1.

réitérations adaptatives[1037] qui font figures d'épreuves de leurs « capacités d'en supporter les coûts cachés importants, comme la perte d'intimité, l'association forcée avec les autres, les horaires règlementaires »[1038]. Ces restrictions sont, on l'a vu, régulièrement raison de refus d'user de ces espaces d'accueil, beaucoup préfèrent des espaces non partagés qui sauvegardent une certaine liberté (*non conditionnelle ou non de semi-liberté*) et ce même s'ils sont davantage précaires. L'hospitalité promue dans les espaces d'accueil reste en fait limitée à ses seules teneurs de l'événement furtif. Le traitement des situations sociales fragilisées, envahie par une « rhétorique de l'urgence »[1039], laisse à penser que règne ici un noyau de paradoxes peu exploré, mettant en tension d'un côté un crédo politique qui, s'étant ressaisi de la figure héroïque de l'urgentiste, promeut la « prétention de 'coller à la demande' en répondant sans écart et sans délai à l'exigence de comblement et d'annulation de la frustration ou de l'attente » (*op.cit.* p.17), de l'autre, des situations qui s'étirent dans le temps, sans réelle possibilité de « composer avec une ascension vers l'appartenance »[1040] à une communauté[1041]. Le lexique même de l'urgence laisse alors perplexe, qu'y-a-t-il de si urgent dans les dispositifs tels qu'ils se présentent aujourd'hui ?

Ce lexique s'est construit autour de la figure emblématique de la « question SDF »[1042] comme nouvelle « catégorie de l'action publique d'assistance sous l'angle de l'urgence »[1043]. Bien que ce profil, rattaché aux stigmates du *clochard* [1044]ou du *naufragé* [1045], s'apparente à une sorte de « figure archétypale »[1046], elle reste aujourd'hui débordée par l'hétérogénéité des publics qui fréquentent les structures d'urgence et fortement en décalage quant aux atteintes des histoires de vie singulières (alternant vieillesse précaire, jeunes en déroute, personnes fragilisées psychiquement, parfois en décompensation, personnes souffrant d'addiction, chômage de longue durée, invalidité, hommes et femmes issues d'un parcours migratoire souvent traumatique, etc.). Cette hétérogénéité est caractéristique de cette vaste « nouvelle question sociale » apparue dès le début des années 1980, explorée par Castel[1047], et le déploiement progressif d'une « relance de la vulnérabilité »[1048] qui

---

[1037] Même si ces dernières offrent progressivement des ressources au fil des saisons, et que se met en place, dès les années 1990 une institutionnalisation de l'urgence sociale, celle-ci s'effectue tant au niveau de l'accueil au sein des dispositifs qu'autour de l'élan d'un « aller vers » les personnes concernées dans l'espace public, caractéristique des équipes du Samu social français (créé en 1993) ou pour Genève par exemple la création de l'UMUS (Unité mobile d'urgence sociale créée en 2004). Voir à ce propos le rapport d'évaluation de la phase 1 de l'UMUS, en mai 2005
https://www.google.com/url?sa=t&source=web&rct=j&opi=89978449&url=https://syneval.ch/database/pdf/Evaluanda_2005_UMUS.pdf&ved=2ahUKEwjgntb9nKyJAxUn_rsIHYV-DBwQFnoECBIQAQ&usg=AOvVaw1mxACcIuBAIOj5qJ75tgzO .
Elles restent toujours fragiles, et morcelées dans le temps et dans l'espace urbain, ne permettant pas ni d'y trouver des repères pérennes, ni d'y laisser des traces personnelles durables permettant en quelque sorte de « rendre présente l'absence qui a été » (Ricœur, 1998, p.44), voire d'y augurer un espace suffisamment serein pour rencontrer un « noyau d'habitation et de confiance pour la personne » (Breviglieri, 2006, *op.cit.*. p.9). N'existe pas à Genève de loi équivalente à celle française de 2007, stipulant « que les personnes peuvent séjourner dans les habitats d'urgence aussi longtemps qu'elles en ont besoin » (Gardella, 2018, *op.cit.*. p. 62)

[1038] Tourette-Turgis, C. & Tocqueville, M. (2012). Le care est-il un outil pour repenser l'urgence sociale?. *Empan. 1*(85). 160-166, p.163.

[1039] Benevent, R. (2009). La rhétorique de l'urgence. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence. 2*(76). 13-20.

[1040] Stavo-Debauge. (2017). *Qu'est-ce que l'hospitalité. Recevoir l'étranger à la communauté.* Liber, p.283.

[1041] Ajoutons ici les propos de Genard (2013) : Genard, J-L. (2013). Glissements anthropologiques, déplacements institutionnels et nouvelles formes de rationalisation : le contexte renouvelé du travail social. In. F. Tschopp ; J. Libois &C. Bolzman (Eds.), *Le travail social à la recherche de nouveaux paradigmes. Inégalités sociales et environnementales.* (pp. 63-82) Editions IES qui nous montre bien que malgré la formulation « d'un principe de l'inconditionnalité de l'accès au repas, on voit dans le même temps que s'y mettent en place des activités de travail social dont la finalité est d'amener les usagers vers les services sociaux classiques » (p, 75).

[1042] Damon, J. (2012). (2e ed.). *La question SDF*. Puf.

[1043] Gardella, E. & Le Mener, E. (2005). Les SDF victimes du « nettoyage » des espaces publics?. In. N. Hossard & M. Jarvin. (Eds), *"C'est ma ville !" De l'appropriation et du détournement des espaces publics.* (pp. 71-81). L'Harmattan, p.71.

[1044] Vexliard, A. (1998). *Le Clochard.* Desclée de Brouwer.

[1045] Declerck, P. (2001). *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*. Plon.

[1046] Blanchard, C. (2019). Sans-abrisme. In. C. Delory-Momberger, *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique.* (pp. 444-446). Erès.

[1047] Castel, R. (1995). *Les métamorphoses de la question sociale.* Fayard.

[1048] Castel, R. (1994). La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation. *Cahiers de recherche sociologique. 22*. 11-27

brouille progressivement les repères de la « frontière entre les régimes d'assurance et d'assistance»[1049], mais aussi car la vulnérabilité dans la montée en force de sa thématique, engage un ébranlement du regard anthropologique. Celle-ci met en effet à la fois en évidence le risque, l'insécurité, la fragilité[1050] et en accolade, les manières de les évaluer, prévenir, contenir, mobiliser. La notion de vulnérabilité marque selon Genard (2013, *op.cit.*) le passage d'une « anthropologie disjonctive à une anthropologie conjonctive », appelant la vulnérabilité tout autant comme « faiblesse » et comme « ressource »[1051] à entretenir ou revivifier. Si d'ordinaire, la logique des services sociaux procède « à partir du découpage de populations cibles auxquelles on s'efforce d'affecter des moyens sur mesure pour les prendre en charge » (Castel, 1994, *op.cit.* p. 12), il reste difficile, voire impossible de circonscrire dans notre cas, les frontières claires des contours d'une *cible*, inscrite dans la large cambrure ouverte par le lexique de la précarité, de l'exclusion, de la vulnérabilité, notions elles-mêmes polymorphes et fluctuantes dans le temps[1052]. Ainsi le panorama dévolu aux questions de l'urgence sociale est emblématique de cette polymorphie des situations. Il s'étend dans un spectre allant d'un traitement de la question en termes de domination (Lanzarini & Bruneteaux, 2000[1053] ; Bruneteaux, 2016[1054] ; 2017[1055] ; Gaboriau & Terrole, 2003[1056]), d'un développement des modes de vie des sans-abris, par la mise en évidence d'une carrière de survie et des formes de préservation de soi en lien à la vie dans la rue (Pichon, 1996[1057] ; 2007[1058]), des processus de désocialisation et des pertes progressives des liens de proximité [1059]. S'y ajoute la prise en compte de l'engagement des chercheureuses auprès des personnes concernées[1060/ 1061] ou met en évidence la question de la prééminence d'une « biographie négative » des personnes sans-abri et problématise ainsi la possibilité d'une subjectivité « malgré tout » (Girola, 2015[1062] ; 2014[1063] ; 2011[1064] ; Pichon & Torche, 2011[1065]). Ce regard demeure en lien avec le point de vue de la personne touchée par une « vulnérabilité de l'habiter »[1066]. D'autres recherches s'attachent à porter d'avantage leur attention vers les dimensions institutionnelles. Notamment, la question de l'hébergement[1067] ou

[1049] Astier, I. (2014)2. *Sociologie du social et de l'intervention sociale*. Paris : Armand Colin, p.37.
[1050] Thomas, H. (2008). Vulnérabilité, fragilité, précarité, résilience, etc. De l'usage et de la traduction de notions éponges en sciences de l'homme et de la vie. *Terra-Hn. Recueil Alexandries 13*. [En ligne]. lien internet.
[1051] Genard, J-L. (2015). L'humain sous l'horizon de l'incapacité. *Recherches sociologiques et anthropologiques*. (129-146), p. 137.
[1052] La précarité par exemple, dans son caractère polysémique tend à relier des situations très hétérogènes, qui cumulent « instabilité du travail », « isolement social », « appauvrissement des supports relationnels » (Vrancken, 2002, p.15). Là où la pauvreté s'inspirait d'une « situation de manque » (Bresson, 2007, p14) la précarité désigne surtout un « phénomène d'incertitude généralisée » (ibid.), d'instabilité propres à une société *liquide,* mais aussi instille l'idée d'un « risque de voir sa situation sociale se dégrader » (Bresson, 2020, p. 16). Il s'agit donc d'excéder les considérations rapportées au traitement trop unanime de ces notions, (sans par ailleurs avoir l'espace de les développer généreusement ici), qu'elles soient par exemple décrites dans un regard processuel (Castel), relatives et situées dans un lien d'interdépendance avec une communauté plus large (l'assistance développée par Simmel, 2017), arrimées à des considérations comparatives en termes de stigmatisation et de disqualification relativement à une population globale (Paugam, 2005 ; 2009).
[1053] Lanzarini, C. & Bruneteaux, P. (2000). *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*. L'Harmattan.
[1054] Bruneteaux, P. (2016). *Les mondes rêvés de Georges*. Rennes : PU Rennes.
[1055] Bruneteaux, P. (2017). La prise en charge des sous-prolétaires à la rue. Du hors-droit à la profilisation de l'urgence sociale (1980-2015). *Cultures et Conflits*.
[1056] Gaboriau, P. & Terrolle, D. (2003). *Ethnologie des sans-logis. Etude d'une forme de domination sociale*. Paris : L'Harmattan.
[1057] Pichon, P. (1996). Survivre la nuit et le jour. La préservation de soi face au circuit d'assistance. *Politix. 34*. 164-179.
[1058] Pichon, P. (2007). *Vivre dans la rue. Sociologie des sans-domicile fixe*. Editions Aux lieux d'être.
[1059] Moreau de Bellaing, L. & Guillou, J. (1995). *Les sans-domicile fixe. Un phénomène d'errance*. Paris : L'Harmattan.
[1060] Pichon, P. Girola, C. & Jouve, E. (2016). *Au temps du sans-abrisme. Enquêtes de terrain et problème public*. Publications de l'Université
[1061] Girola, C. (1996). Rencontrer des personnes sans-abri. Une anthropologie réflexive. *Politix*. 9(34). 87-98.
[1062] Girola, C. (2015). La lutte contre les désolations : des révélations et des rêves des personnes sans abri. *Empan. 2(*98). 16-25.
[1063] Girola, C. (2014). Tenir malgré tout dans une vie à la rue. *Tumultes. 2*(43). 55-66.
[1064] Girola, C. (2011). *Vivre sans abri. De la mémoire des lieux à l'affirmation de soi*. Editions Rue d'Ulm.
[1065] Pichon, P. & Torche, T. (2011). *S'en sortir. Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe*. (2e éd.). PU St-Etienne.
[1066] Aranda, M.; Maurin, M. & Uribelarrea, G. (2018). Débattre du sans-abrisme ; retour sur un colloque international. Observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale. *La Lettre. 1*. 1-6, p. 2.
[1067] Grand, D. (2016). *L'hébergement des sdf. Ethnographie de l'expérience vécue des hébergés*. L'Harmattan.

des dispositifs d'urgence sociale et leurs ancrages aux politiques publiques [1068] ; Damon, 2012 (*op.cit.*) ; Rullac, 2015 [1069]). Breviglieri, par exemple, à partir d'une lecture plus phénoménologique, a détaillé les épreuves de la maintenue publique du corps en souffrance, à l'habiter particulièrement précarisé ainsi que le déploiement du tact des professionnel-les pour parvenir à entrer en contact avec les personnes sans domicile fixe, éprouvées par des conditions de vie extrêmes et souvent dans l'incapacité même de répondre aux sollicitations de leur environnement proche, toujours altéré (*op.cit.* 2009 ; 2013).

Si on le voit, le thème large du sans-abrisme et de l'urgence sociale est étudié de manière très diverse en France, il est également exploré dans le contexte romand qui nous occupe, mais reste bien souvent dévolu à des mandats spécifiques d'évaluation (p. ex. Evaluanda, 2005 [1070], Unité mobile d'Urgences sociales, plus récemment le rapport de Bertho & Martin [1071]) [1072] ou des rapports de recherche découlant d'Observatoire [1073] ou même délégué par le tissu associatif aux professionnel-les de la recherche [1074]. Elle reste hormis ces quelques références, relativement rare dans ses perspectives ethnographiques et phénoménologiques et s'attache plus particulièrement à traiter la question à partir d'entrées plus globales comme celle de la pauvreté (Schuwey & Knöpfel, 2014 [1075], Tabin, & Knüsel, 2016 ; Bonvin et al., 2021 [1076]) [1077].

Dès lors les asynchronies sont particulièrement négligées dans le contexte des études sur les dispositifs d'urgence, parfois elles se limitent aux files d'attente à leur entrée ou en tous les cas obturent l'attente à son seul déploiement ordonnancé empêché. Les files d'attente restent empreintes de l'image d'une « foule en station […] régie par un pouvoir qui lui est extérieur » [1078], l'attente y est communément perçue comme temps perdu dans une dimension statique du corps. Certains montrent qu'elle tend progressivement à être individualisée « en donnant au nouvel arrivant un numéro qui lui indique *son tour* » [1079/ 1080]. Peu de recherches s'attachent à en décrire par exemple les modes de « coopérations spontanées » [1081] oblitérant ainsi l'enjeu d'hospitalité qu'il

[1068] Cefaï, D. & Gardella**,** E. (2011). *L'urgence sociale en action. Ethnographie du Samusocial de Paris*. La Découverte.
[1069] Rullac, S. (2015). *SDF, une trilogie*. L'Harmattan.
[1070] Evaluanda. (2005, 5 mai). Rapport évaluation phase 1. Unité Mobile d'Urgences Sociales. Genève.
[1071] Bertho, B. & Martin, H. (2020). Crimes et châtiments dans la modernité tardive. Politiques urbaines du sans-abrisme. *Revue sciences et actions sociales*. 13. 1-29.
[1072] L'étude menée par les autrices s'est initiée sur la base d'un mandat d'évaluation d'un dispositif d'accueil d'urgence de nuit. Mais elle s'est poursuivie grâce à l'obtention de financement supplémentaire. La présente recherche menée par les deux chercheures s'attache à éclairer les processus producteurs de vulnérabilités, et ce notamment à travers le suivi de plusieurs trajectoires afin de mettre en évidence des besoins spécifiques aux personnes sans abri.
[1073] Da Cunha, A. & Schmid, O. (2007). Sans domicile fixe. Figures, trajectoires et politiques. Rapport de recherche. Institut de Géographie. Université de Lausanne
[1074] Par exemple La Tuile à Fribourg ou la Pastorale des milieux ouverts à Genève
[1075] Schuwey, C. & Knöpfel, C. (2014). *Nouveau manuel sur la pauvreté en Suisse*. Editions Caritas.
[1076] Tabin, J-P. & Knüsel, R. (2016). *Lutter contre les pauvres. Les politiques face à la mendicité à travers l'exemple du canton de Vaud*. Editions d'En Bas.
[1077] L'étude nationale destinée à recenser les publics cibles et leurs besoins sur la base de questionnaires prévue actuellement en reste un exemple paradigmatique (Dittmann & al.). La question s'est vue également particulièrement ressurgir à Genève, dans les négociations politiques suite aux débuts de la pandémie, qui ont exacerbé la visibilité des personnes précarisées et ont dès lors permis une brèche dans le débat public et la proposition de dispositifs ad hoc. De très nombreux articles ont été publiés durant cette période à Genève notamment, mettant en évidence, au-delà des préoccupations de santé relatives aux personnes dans des contextes d'urgence sociale et sanitaire, les tensions inhérentes aux compositions entre partenaires multiples (Ville, Communes, Associations). Voir à ce sujet les différents articles et actions du collectif genevois Le Cause. Pour l'étude déployée à Genève : Bonvin, J-M. & Waltz, O. (2021). *Etude des besoins en matière d'hébergement d'urgence*, mandaté par Département de la cohésion sociale et de la solidarité, Ville de Genève. Université de Genève, citée en introduction de ce travail.
[1078] Maunier, R. (2014). Groupes et durée. La queue comme groupe social. In. C. Bromberger. *Attendre*. (pp.12-21). Editions des sciences de l'homme, p.15.
[1079] Paquot, T. (2001). *Le quotidien urbain*. La Découverte. p.22.
[1080] Voir également à ce propos le développement d'une gestion de la file d'attente en ligne. Par exemple : lien internet
[1081] Breviglieri, M. (1997). La coopération spontanée : Entraides techniques autour d'un automate public. Cognition et information en société. *Raisons pratiques. 8*. 123-148.

pourrait y avoir dans ce premier moment d'abord (le tri pourrait faire l'objet d'un accordage situé, nous nous rappelons ici les propositions d'écrire des petits mots ou encore les dires de la travailleuse sociale rappelant cette régulation avant l'arrivée des Securitas, par les travailleurs et travailleuses sociales qui apprenaient aussi *là* à faire connaissance avec les usager-ères, à discuter, à négocier). Également, même si « la file d'attente tend à l'auto-organisation »[1082], les tensions toujours susceptibles d'apparaître dans cette épreuve de persévérance en station debout devant les dispositifs d'urgence a peu fait l'objet de véritables études quant aux troubles provoqués dans l'espace public si ce n'est ses dimensions spectaculaires (nous nous rappelons les photos médiatisées des files devant les dispositifs alimentaires à Genève durant la pandémie). Les files restent aussi un relatif impensé dans la conditionnalité d'accès aux dispositifs d'accueil et notamment la gestion des listes d'attentes ou la mise en place d'antennes visant à mutualiser les demandes en regard des lieux de transit – voire non-lieux en référence à Augé[1083] tout en rappelant qu'un lieu est un « espace éprouvé où se forgent les attachements »[1084] – dont les modalités d'accès demeurent soumises à toute une série de limitations et de refus (voire d'exclusion) parfois infondés du point de vue des usagers concernés. Nous avons révélé quelques-unes de ces apories, notamment en termes d'hospitalité lacunaire, sans pourtant en faire l'objet central de notre réflexion qui se concentrera plus particulièrement sur la consistance du temps même, en revenant aux abords annoncés d'une attente limitée à son empêchement.

3.7. La défaite du plan sans pouvoir(s)

Le temps en ceci devient un indicateur analytique performant des failles (et potentielles forces) du travail social et notamment car le plan ne tient pas ici compte de ce qui généralement parvient à le conduire aux attendus présumés, un pouvoir dont on se sait et sent capable. Ricœur rappelle bien à quel point il « faut résister à la séduction d'attentes purement *utopiques* ; elles ne peuvent que désespérer l'action, car, faute d'ancrage dans l'expérience en cours, elles sont incapables de formuler un chemin praticable … des attentes doivent être déterminées, donc finies et relativement modestes, si elles doivent pouvoir susciter un engagement responsable »[1085]. En cette phrase se tient toute l'aporie de l'accompagnement dans les dispositifs d'urgence (et son impensé fondamental) qui d'un côté formule un attendu formaté par une politique de l'autonomie, (et qui dès lors devrait tenir un projet à l'échelle des capacités effectives dans lequel la personne *se reconnaît* et témoigne de qui elle est, s'attestant et se tenant responsable, par la possibilité de s'imputer ses actes propres) irréaliste ; de l'autre les dimensions créatives, imaginatives, poétiques qui justement contreviennent à ces *dimensions capacitaires là*, en ce qu'elles se dirigent vers d'autres faisceaux moins relatifs à des objets et des sujets référencés, sont totalement oubliées. Celles-ci ouvriraient pourtant à d'autres modalités d'investissement et reformuleraient des attentes à l'aune des dimensions de possibilités non clôturées par des attendus déjà modelés selon des prescriptions néolibérales (notre quatrième livre en sera une exemplification). En ce sens, si pour reprendre les propos d'Aristote dans sa poétique, « bien faire les métaphores c'est bien percevoir les ressemblances »[1086], c'est à partir des ressemblances comme innovation sémantique et polysémie prédicative qu'il faut augurer des perspectives sociales plurielles. Or « ce qui fait la grande difficulté de la ressemblance, c'est que

[1082] Coenen-Huther, J. (1992). Productions informelles de normes : les files d'attente en Russie soviétique. Revue française de sociologie. 33*(2).* 213-232, p.217.
[1083] Augé, M. (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Seuil.
[1084] Pattaroni, L. (2016). La trame sociologique de l'espace. Éléments pour une pragmatique de l'espace et du commun. *SociologieS*. §58.
[1085] Ricœur, P. (1985). *Temps et récit. 3. Le temps raconté*. Seuil, p. 389.
[1086] Aristote (1990). *Poétique*. Gallimard, p. 125.

nous sommes toujours tentés d'en revenir à un concept de ressemblance renvoyant à une ressemblance fournie par un original »[1087] ce qui dès lors restreint les voies praticables de l'attente, elle aussi dans ses multiples. Le projet reste ici un même réitéré dès qu'il prend les rails de l'accompagnement – toujours guidé par le créneau du *pouvoir d'agir* et de la *participation* – sans composer par ressemblance et déplacement, inattendus mais en voisinage, de nouvelles approches.

C'est à partir de deux profonds axes critiques quant au libéralisme politique que nous poursuivrons le creusement de l'attente et notamment ce qui met particulièrement à mal ses possibilités d'être considérée en ses lisières opportunistes, soulevant les profonds malentendus quant à ses qualités et les désastreuses confusions que ces restrictions peuvent amener dans les pratiques et les fréquentations. Projet libéral qui sous-tend l'accompagnement moralisant (c'est-à-dire souvent orienté vers une seule morale, sous péril sinon d'être sommé-e de faute ou suspecté-e de résistance que l'on sanctionnera) en ce que la personne doit convenir aux attendus :

i.) *Justifier le bien-fondé de sa place, notamment par une mise en récit de soi qui seront les prises principales pour repositionner ses dires vers les visées de mobilisation et l'orientation vers un* ***suivi****. Ici nous aborderons le déficit du récit de vie en regard d'un temps vide dont le récit extorqué est une blessure supplémentaire à l'identité en souffrance et dont l'absence ou la non-conformité, signe le retour au simple passage, actant ainsi l'impossible attendu de part et d'autre (du récit cohérent de la part des professionnel-les, des attentes honorées par les usagers et usagères qui ne parviennent pas à le formuler) et le sourd désespoir qui s'y immisce*

ii.) *Ne pas trop s'attacher, en somme devenir un passant accordé au rythme du flux, dont le temps perd alors progressivement sa consistance, ici nous aborderons la question des soutènements à l'attente.*

3.8. L'attente d'un récit comme reprise identitaire, la difficile intrigue d'une vie morcelée[1088]

Les politiques d'activation tendent à ouvrir à « un nouveau mode de production des subjectivités»[1089], il s'agit d'apprendre à mettre en mot sa souffrance, la rendre dicible mais surtout audible. En ce sens, l'impératif du dire, « l'acte productif d'énonciation »[1090] reste en tension avec ces histoires « non (encore) racontées »[1091] celles qui demandent à l'être, dans l'apparition frissonnante d'une « narrativité inchoative » (*op.cit.*). Celles-ci ne peuvent éclore dans un genre narratif entendu comme « un moyen de prendre part à la planification »[1092]. L'attente dans son rapport au temps humain vécu, reste dépositaire d'une narration en devenir, narration invitant à la possibilité d'une « refiguration de l'expérience du temps »[1093] par « l'expérience fictive du temps »[1094] et son écart à un temps chronologique qui fait voir les actions comme les unes à la suite des autres.

[1087] Ricœur, P. (2024). *L'imagination. Cours à l'université de Chicago* (1975). Bibliothèque Ricœur Seuil, p. 333.

[1088] Ce paragraphe reprend en partie un chapitre écrit dans l'ouvrage coordonné par L. Matthey & Gaberell, S. (à paraître). Narre de (se) raconter mise en échec du récit auprès des usager-ères des espaces bas seuil. In : *De la recherche sur le récit à recherche par le récit : matériaux pour une recherche narrative.* Mètis Press.

[1089] Franssen, A. (2003*). Le sujet au cœur de la nouvelle question sociale. La Revue Nouvelle. 12.* 2-42, p.12.

[1090] Ion, J. (2006). *Le travail social au singulier. La fin du travail social ?* Dunod, p.99.

[1091] Ricœur, P. (1983). *Temps et récit. 1. L'intrigue et le récit historique.* Seuil, p. 141.

[1092] Matthey, L. (2014). *Building up stories. Sur l'action urbanistique à l'heure de la société du spectacle intégré.* A.type Editions, p. 92. Ici décrit par l'auteur dans le cadre du tellling stories des projets urbanistiques.

[1093] Desmeules, M-H. (2014). Les refigurations de notre expérience du temps. *Philosophiques. 41*(2). 275-293, p. 282. Les refigurations découlent selon l'autrice de « nos médiations objectives. Ces médiations objectives ne se limitent pas à la narration, mais couvrent également l'amnistie, la prescription, la promesse, le pardon et les objets de notre monde familier.

[1094] Ricœur, P. (1984). *Temps et récit. 2. La configuration dans le récit de fiction.* Seuil, p. 16.

Dans notre cas, au même titre qu'apparaissent les limites d'un appel à une « potentialité positive »[1095] propre à un individu entrepreneur de lui-même se tarit pareillement l'ambition de quérir les récits articulés de la souffrance et les fondements d'une intrigue. Les lieux d'écoute et d'accompagnement bas-seuil, promoteurs d'une « disposition généralisée à écouter le malheur »[1096]– et dès lors à inciter la confidence – se voient être mis en déroute. Les conditions de vie des usager-ères alternant entre un quotidien dans la rue et l'occasion limitée de bénéficier d'un hébergement d'urgence, toujours temporaire, ébranlent l'identité de la personne et sa possible cohérence narrative. Les remaniements constants et soudains exigés par une hospitalité partielle, consument les assises spatiales et relationnelles ; le tissage cohérent est alors brisé. Le temps apparaît ainsi au fil des événements qui le constituent, mais dont la condition insécure empêche la plasticité nécessaire à les recevoir. Les attentes clôturées, sont sans cesse déçues par l'imprévisibilité des déplacements ; la rupture brutale des ébauches relationnelles affaiblit la patience, « l'endurance comme capacité à résister aux souffrances »[1097] se détériore.

L'éclatement imposé rappelle que la constitution d'une narration de soi, proprement humaine, se nourrit d'une « amplitude de l'humain [*qui*] fait intervenir des exigences étrangères au souci vital »[1098] et requiert une continuité, gageant le maintien de l'être. Celle-ci se diffuse spécifiquement dans « l'espace familier habité, où le corps propre s'attache à un monde en commençant à le rendre sensible à la qualité même d'humanité » (*op.cit.*) La multiplication des déchirements sidère les ressources narratives, impossibles se font les enchaînements cohérents – constitutives du raconter – et les variations imaginatives, dont l'espoir est allié en ce qu'il oriente le « possible vers la réalité de l'expérience »[1099] et ce notamment car l'avenir reste rivé à sa dimension de ressemblance reproductive. L'événement, qui dans le récit « fait avancer l'histoire » par le déséquilibre qu'il provoque[1100] se maintient néanmoins par la configuration générale du récit, dont le *muthos* articule discordance et concordance. Ce modèle particulier de « connexion entre événements que constitue la mise en intrigue » (*op.cit.* p. 167), qui permet d'allier instabilité et permanence est ici dispersé. Cette « synthèse de l'hétérogène » (*op.cit.* p. 169) dans le fil de ces vies soumises à un effet de contingence sans rassemblement, dont les jours s'écoulent sans possibilité de nouer des attaches pérennes, reste mutilée. L'histoire, constituée dans l'alternance entre stabilité et ipséité, est défaite, notamment car la question de sa « consistance »[1101] est mise à mal. C'est bien dans l'impossible persistance du *main-tient* que s'égare la perspective d'un raconter cohérent. La fiabilité du monde comme appui se dérobe par la blessure réitérée des ruptures d'attaches et des promesses non tenues[1102]. La personne sans cesse soumise à ces morcellements spatiaux et sociaux perd alors espoir dans la capacité de *compter sur* un environnement affectif et matériel qui porte ; mais tout autant d'être *comptable de* (Ricœur. 1990, *op.cit.* p.195) pour autrui (dont les vertus d'un habiter rendu hospitalier attestent). Et c'est bien par cette double fonction que s'élabore une identité *qui se raconte*, « l'identité narrative fait tenir ensemble les deux bouts de la chaîne » (*op.cit.* p.196), mêmeté et ipséité.

Si dans le récit, l'histoire est bien « plus qu'une énumération d'événements dans un ordre sériel, qu'elle doit les organiser dans une totalité intelligible »[1103], de la même manière, l'identité de la

---

1095 Soulet, M-H. (2008). De l'habilitation au maintien. Les deux figures contemporaines du travail social. *Savoirs 3*(18), 33-44, p.41.
1096 Fassin, D. (2004). *Des maux pour se dire. Sociologie des lieux d'écoute ».* La Découverte, p. 11.
1097 Alexandre, S. (2023). *L'attente, ou l'art de perdre patience.* L'Harmattan, p.24.
1098 Breviglieri, M. (2012). L'espace habité que réclame l'assurance intime de pouvoir : Un essai d'approfondissement sociologique de l'anthropologie capacitaire de Paul Ricœur. Études Ricœuriennes. 3 (1). 34-52, p. 37.
1099 Popa, D. (2015). Attendre, prévoir, espérer : modalités de la présomption intentionnelle. In Leclercq, J & Lavigne, J-Fr. (éds.). *Espérer. Etudes phénoménologiques*. Presses Universitaires de Louvain, pp. 75-87, p. 77.
1100 Ricœur, P. (1990) : *Soi-même comme un autre.* Seuil, p. 169.
1101 En ce que la « distribution sur ses entours » des êtres familiers et des choses ne « sont pas détachées de la personne qui se les est appropriées » Thévenot, 1994, *op.cit.* p. 95)
1102 Promesses qui « garantissent une permanence dans le temps » (Ricœur, 1990, *op.cit.* p. 140) et qui s'élargissent au-delà du langage.
1103 Ricœur, P. (1985). *Temps et récit. 3, le temps raconté.* Seuil, p.127.

personne est tributaire d'une composition cohérente pour conduire l'« unité narrative d'une vie » (Ricœur. 1990, *op.cit.* p.187). Or cette unité ne résulte pas uniquement de « la sommation des pratiques dans une forme englobante mais est régie à titre égal par un projet de vie » (*op.cit.*). Le projet n'est ici pas à réduire aux seuls objectifs et compétences planifiés, il correspond davantage à une orchestration de soi, qui permet son affirmation. L'être qui peut affirmer je suis là, me voici, ne dispose d'aucun moyen de s'affirmer « en marge de [*s*]es actes »[1104], et cette affirmation ne dépend pas seulement de la responsabilité tenue face aux actes déjà accomplis. Ce sentiment de responsabilité peut être « déjà surpris directement dans son élan vers l'acte » (*op.cit.* p.85), dans le moi qui se projette, qui s'élance vers le devenir, au fil d'infimes manières d'appeler l'autre, parfois murmurées ou seulement gestuelles. Et c'est ici même que le bât blesse. L'humain précarisé, dont les soubassements d'existence – le sol, les entours, les proches – ne cessent de se craqueler, peine à se projeter, peine à ne « pas faire cercle avec lui-même » (*op.cit.*), dans le sens où se projeter c'est déjà s'insérer dans le « dessein de l'action à faire », se lier. L'être, « au sens propre [il] s'engage et en s'engageant, il se lie car il arrête sa figure à venir » (*op.cit.*). Or, se projeter, c'est-à-dire imaginer une histoire à venir pour soi-même, l'espérer, la nourrir par l'attente qui intensifie l'attention sur ce devenir souhaité, nécessite une double articulation du possible. D'une part que le possible ne s'enchâsse pas dans une seule image arrêtée par une attention unifocale, l'attention requiert sa part d'étonnement et de surprise ; d'autre part « ce que je projette n'est possible que si le sentiment de pouvoir donne son élan et sa force … le possible complet qu'ouvre le vouloir, c'est le projet plus le pouvoir », (Ricœur, 2009, *op.cit.* p. 80) et c'est cela même qui est continument menacé par les impasses d'un habiter rompu. L'élan et la force demeurent vifs par cet « écart toujours maintenu de soi à soi, qui voue l'homme au désir »[1105], désir orienté vers l'horizon, lui-même dessiné par la perspective d'un futur auquel il manque encore une réalisation *potentielle,* dont l'autre (stable) reste la semence nécessaire. Ainsi le projet vide d'attachement dérive, « la relation à l'autre n'est pas quelque chose d'ajouté au désir … la médiation de l'autre est constitutive du désir humain en tant qu'adressé à »[1106]. C'est bien au(x) fil(s) des projets réalisés que « d'autres possibles se profilent dans les lointains de l'avenir » (*op.cit.* p. 69) or, l'être dont l'habiter s'étiole, dont les proches demeurent hors d'atteinte, dont l'expérience met à mal l'horizon des possibles, ne jouit pas de cette intrigue qui mène l'histoire dynamiquement vers une cohérence et qui fait de l'événement perturbateur un élément pétillant parce qu'il s'insinue dans une terre *qui tient* et qui promet d'être féconde.

Ainsi, si le récit œuvre particulièrement bien dans le paysage d'un temps s'étirant à partir d'une intrigue qui lui donne *forme*, composant la trame d'une action organisée de manière intelligible, il rend donc également compte de « l'engagement en plan ». « Le langage ordinaire de la narration est tout à fait adéquat, avec ses verbes d'action, son sujet volontaire et son complément d'objet »[1107]. Cette logique du plan, nous l'avons vu est particulièrement mise à mal dans le cadre d'une vie sans enveloppements et notamment lorsque le plan est désajusté en regard des pouvoirs effectifs. L'écrin où s'harmonise le temps vécu, notamment car il permet assise lui offrant consistance d'établit par « l'aise », ce « bien être éprouvé dans la commodité d'un entourage »[1108] personnalisé et proche, qui fonde les étais d'une *dispo-sition, nibilité* à l'attente. Parce que l'être humain « n'en finit pas d'attendre, il n'en finit pas de s'éprouver comme l'inachèvement ou l'incomplétude d'une perfection qu'il ne peut pas plus cesser de manquer que de viser »[1109] or, la personne dont les attentes sont constamment déçues par la promesse non tenue d'un environnement qui se dérobe mais qui en

[1104] Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté. Le volontaire et l'involontaire*. Point, p.84.
[1105] Collot, M. (2005). *La poésie moderne et la structure d'horizon*. PUF, p. 69.
[1106] Ricœur, P. (2008). *Ecrits et conférences 1, Autour de la psychanalyse.* Seuil, p.80.
[1107] Thévenot, L. (2007). Reconnaissances avec Paul Ricœur et Axel Honneth. In. C. Delacroix ; F. Dosse et al. (éds.), *Paul Ricœur et les sciences humaines*. La Découverte, p.130.
[1108] Thévenot, L. (2006) : *L'action au pluriel, sociologie des régimes d'engagement.* La Découverte, p.245.
[1109] Grimaldi, N. (2013) : *Traité des solitudes.* PUF, p.63.

parallèle la somme d'atteindre certains requis, qui ne lui offre jamais de berges substantielles pour justement *viser* ce qui pourrait faire office de contentement, n'est plus en mesure de laisser « apparaître le caractère créateur de la vie »[1110] propre à l'espoir confié au temps à venir, à ce qu'il augure de germinations, de variations a*bord*ables.

Cet élan ne saurait émerger du néant, identique à celui qui guide le récit vers son accomplissement (par les sursauts nourriciers qui perturbent la situation initiale), il naît à partir de la vie passée, car la création « n'a pas le pouvoir de faire quelque chose à partir de rien » (*op.cit.* p.43), et ce, on l'a vu tout en ouvrant à des créativités neuves. Or lorsque l'être s'affaiblit par empêchement de maintenir une attention heureuse, dynamisée par la substantielle assurance des assises qui permettent aussi l'exploration menée aux abords de ce qui se présente à lui, le devenir s'assombrit. L'attention s'aliène[1111], effritée par les contours d'une attente dont on présume qu'elle est irréalisable, et par un environnement dès lors très peu stimulant, qui « dégénère en monotonie » (*op.cit.* p. 58). Se dessine le déclin progressif d'une mise en récit de soi qui laisserait épargnée une « "marge de disponibilité" pour que ce qui viendra "après" puisse précisément advenir »[1112] – rappelons que pour Ricœur « apprendre à se raconter c'est aussi apprendre à se raconter autrement »[1113]. Tend alors à se cristalliser le passé dont on rend la mémoire trop ardente, comme si le *laissé derrière soi* aurait incontestablement constitué une vie meilleure si on ne l'avait pas perdu, ouvrant l'abysse de la fatalité dont on cherche indéfiniment la cause du mal (remémorons-nous les propos d'Faiz qui ne cesse de regretter son départ, là où tout semblait pourtant promettre une réussite, perte qu'il fait sans cesse revenir à la mémoire, la chargeant de culpabilité, d'échec, de colère envers le pays d'accueil). Ou alors il se clôt autour de blessures, d'actions délétères sans cesse rappelées faisant du temps un cercle de ressassement – « un temps immobile d'une quête sans élan »[1114] empêchant de « préserver l'inédit de l'avenir, et de soutenir qu'il est précisément possible que l'avenir apporte bien quelque chose de nouveau par rapport au présent et au passé »[1115]. Ainsi, qu'elle soit propagée à partir des attachements rompus, de leur perte qui relie à leur origine par l'absence qu'ils laissent vive — et dont la nostalgie opère comme une « suture affective »[1116] – ou qu'elle s'écoule à la mémoire répétée du mal commis ou subi ; la souffrance s'immisçant dans les replis profonds de l'être, diffusant une « altération du rapport à soi et du rapport à autrui »[1117] et invoquant lourdement une « diminution de la puissance d'agir » (*op.cit.*) apparaît alors également comme « rupture du fil narratif » (*op.cit.* p. 22) en ce qu'elle annihile les dimensions du temps comme durée et restreint « l'effort vers des possibles de la libération »[1118]. L'être, esseulé, précisément ne parvient plus à en*durer*, la souffrance s'impose comme l'instance et « l'insistance de l'inénarrable »[1119] ; de l'inde*scriptible*, en ce qu'elle dissout par la focalisation sur l'irrécupérable – la misère de l'irréversible[1120] –, la préservation du temps-à-venir. « L'ordre des protentions se trouve ici absorbé dans l'ordre des rétentions, qui restent elles-mêmes attachées à certaines expériences passées

---

1110 Porée, J. (2020) : *L'espérance mélancolique. Un dialogue entre philosophie et psychiatrie sur le temps humain*. Hermann, p.42.

1111 Moinat, F. (2010). Phénoménologie de l'attention aliénée : Edmund Husserl, Bernard Waldenfelds, Simone Weil. *Alter* 18. 45-58.

1112 Monseu, N. (2015) : « Le possible et l'espérer ». In Leclercq, J. & Lavigne, H-Fr. (éds.). *Espérer. Etudes phénoménologiques*. Presses Universitaires de Louvain, p.34.

1113 Ricœur, P. (2004) : *Parcours de la reconnaissance*. Stock, p. 165.

1114 Pirone, I. (2017). Fragilisation de la fonction narrative et impasse du sujet. *Le Télémaque, 1*(51). 37-46, p.42.

1115 Monseu, N. (2015). Le possible et l'espérer. In Leclercq, J. & Lavigne, H-Fr. (éds.). *Espérer. Etudes phénoménologiques*. Presses Universitaires de Louvain, p.35.

1116 Breviglieri, M. (2010). De la cohésion de vie du migrant : déplacement migratoire et orientation existentielle. *Revue européenne des migrations internationales. 26*(2). 57-76, p.61.

1117 Ricœur, P. (2013). La souffrance n'est pas la douleur. In C. Marin. & N. Zaccaï-Reyners. *Souffrance et douleur autour de Paul Ricœur*. Puf, p.15.

1118 Petitdemange, G. (1988). Détresse et récit. *Esprit 140/141* (7/8). 64-75, p.75.

1119 Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil, p.370.

1120 Jankélévitch, V. (1974). *L'irréversible et la nostalgie*. Flammarion, p. 357.

indépassables »[1121], l'indétermination de l'être tout autant que sa permanence sont alors obturées, affectant ce que Romagnoli[1122] nomme « l'unité personnelle transductive » (*op.cit.* p. 11), celle d'un être possédant une unité étendue temporellement tout autant que conservant les caractéristiques d'une identité « en progrès » (*op.cit.*), ce qui rejoint au fond la question de l'intrigue ricœurienne en ce qu'elle couple concordance et discordance et fait de « l'opération narrative » une « identité dynamique » (Ricœur, 1990, *op.cit.* p. 170).

En dépit de l'intraductible souffrance, des limites de sa *narratibilité*, émerge pourtant encore souvent une voix – parfois insuffisamment articulée logiquement pour qu'elle demeure entendue dans les lignes du projet institutionnel. Des vagues d'expression, « gémissements de l'âme dilacérée »[1123], plaintes, ne sont offertes que dans l'intime d'une écoute patiente détournée de l'attente d'un récit, car il demeure essentiel à la souffrance d'être adressée, « la grâce de l'autre … fonde seule l'ouverture ménagée dans le présent même du souffrir et la promesse, donnée en lui, de ce qui ne serait pas lui »[1124]. La « vie est humaine avant d'être médiatisée par le récit, [elle] s'affirme dès ce moment comme une vie partagée »[1125], une vie *tendue* vers le prochain. C'est bien cet autre attendu qui permet continuité de soi, car si l'avenir est toujours de l'ordre de l'imprévisible, il est irréductiblement relié à l'autre, « la relation avec l'avenir, c'est la relation même avec l'autre … l'empiètement du présent sur l'avenir n'est pas le fait d'un sujet seul, mais la relation intersubjective »[1126]. En ce sens, l'attente qui nous reprendrons plus précisément ultérieurement en ses qualités propres, est bien ce temps qui prend consistance *soutenable* auprès de l'autre, Blanchot ne cesse de nous rappeler à cette dimension d'altérité, en effet, « tout changerait si nous attendions ensemble »[1127].

Ainsi, même si l'activité narrative n'est pas « la seule modalité d'organisation de la praxis »[1128], elle n'en demeure pas moins « une structure universelle de la compréhension de soi » (*op.cit.*). Apparaissent ici de nombreuses lisières d'une parole *intriguée* dont il faut tenir compte pour considérer les mots et les gestes comme soutien identitaire substantiel. En premier lieu, « notre expérience du monde et de nous-mêmes a toujours une racine antéprédicative »[1129], nous avons déjà vu à quel point le poétique propose des invitations quelque peu périphériques, comment également il perdure malgré des conditions de vie épuisantes, notamment car il met en perspective d'autres paysages que l'articulation d'un récit. Récit qui demande déjà de parvenir à coordonner des dires intimes à l'échelle d'une présentation de soi (souvent devant une personne inconnue) conforme aux attendus de l'institution. Ensuite, le corps exprime déjà un certain raconter[1130], dont il faut réestimer la force en deçà de sa cohésion – nous avons évoqué la plainte, ou les *bruissements* (d'une langue autre) d'abattement, ses recherches d'appuis dans la ville – les marches et les arrêts – et ses possibles appropriations comme repères temporels fondateurs.

Enfin, si *se raconter* échoue à l'aune d'un narratif cohérent, que les « limites de ces technologies narratives de soi » pointent[1131], l'autre qui se fait proche sans l'arrière-plan intentionnel du projet,

---

1121 Popa, D. (2015). Attendre, prévoir, espérer : modalités de la présomption intentionnelle. In Leclercq, J & Lavigne, J-Fr. (éds.). *Espérer. Etudes phénoménologiques*. Presses Universitaires de Louvain, pp. 75-87, p. 76.

1122 Romagnoli, S. (2010). *Les discordances du moi. Essai sur l'identité personnelle au regard de la transplantation d'organes*. PUN.

1123 Ricœur, P. (1985). *Temps et récit. 3, le temps raconté*. Seuil, p.473.

1124 Porée, J. (2002). L'épreuve du temps, souffrance et maintien de la personne. *Sociétés, 76*. 17-32, p. 32.

1125 Porée, J. (2013). Les limites du récit. *Etudes Ricœuriennes. 4*(2). 38-49, p.45.

1126 Levinas, E. (1983) : *Le temps et l'autre*. PUF, p.64. & 69.

1127 Blanchot, M. (1962). *L'attente, l'oubli*. Gallimard, p. 33.

1128 Michel, J. (2003). Narrativité, narration, narratologie : du concept ricœurien d'identité narrative aux sciences sociales. *Revue européenne des sciences sociales. 125*. 125-142, p.135.

1129 Gonçalo, M. (2016). Narration et subjectivation : le soi à l'épreuve du capitalisme contemporain. In. P. Jesus. ; M. Gonçalo. & J. Michel. (éds.). *Du moi au soi, variations phénoménologiques et herméneutiques*. Presses Universitaires de Rennes. p.222.

1130 Ricœur nous en avons déjà parlé, a bien montré la structure pré-narrative de l'expérience *en attente d'être racontée*, in Ricœur, P. (2008) *Ecrits et conférences 1 autour de la psychanalyse*. Seuil, La vie un récit en quête de narrateur, p. 257-276.

1131 Michel, J. (2016). Le vulnérable et le tiers narrant. *Jusqu'à la mort accompagner la vie. 3*(126), 13-24, p.13.

participe aussi à des dynamiques d'un raconter formulé en un commun qui se fait tiers – tiers-narrant (*op.cit.*) – à même de rouvrir un passage vers une figuration de *l'absence*. Ce vide « en attente de sens, propre à tenir toute l'existence en suspens »[1132]. Et c'est bien l'attente de *sens* que l'absence convoque et non seulement l'attendu de son remplacement. Ces « narrations empêchées … dont la charge affective et traumatique refuse au sujet jusqu'à la capacité de *dire* l'événement » (Michel. 2016, *op.cit.* p.19), appellent silencieusement une voix tierce à même de redonner en priorité souffle avant même d'en exiger cadence et résolution.

3.9. Une attente *en attente* de soutien. La nécessité d'un soutènement au temps[1133]

Ce souffle, orchestrateur premier de vie se doit d'être amplifié à l'existence, il demeure ce qui des élans de la naissance jusqu'au dernier soupir met en mouvement la pleine capacité (et nous utilisons sciemment cette formulation), certes partiellement involontaire, de se sentir vivre tout autant que de se rendre disposé-e à autrui(s). Nous inspirons de l'air, en nous-mêmes et le redistribuons alentours, (de l'inspire-expire, aux murmures, aux baisers, aux mots) redéployé indéfiniment par cette ample respiration du monde qui ne cesse de se reconfigurer, se régénérer (et arriver aujourd'hui à une saturation par mégarde de ce qui constitue justement ce soulèvement perpétué en (large) commun) et qui déborde de beaucoup l'exigence capacitaire déjà citée.

A travers l'image du souffle, il faut comprendre à la fois la question de la respiration à partir de la sphère du langage, en regard de son amplitude, la faisant résonner à l'impensé institutionnel en considération de ses ensemencements poétiques, et comment la langue positionnée à la seule échelle de sa fonctionnalité dont on a en vue l'exclusivité du récit comme mise en conformité éprouvante de soi, ou la confidence comme support de ressaisie pour la réaccrocher au entités planifiées, empêche l'avenir entendu comme espérance, de se déployer. Car il est bien évident que penser l'avenir passe immanquablement par sa formulation ; nos langues de plus en plus algorithmiques, amoindries par des fonctionnalités prémâchées dont un seul clic suffit à nous rediriger vers ce qui semble évidence, obture évidemment nos manières de le percevoir. Et ce notamment en regard du fait que c'est « grâce au *Logos*, [*que*] l'homme émerge non seulement comme une volonté de puissance, mais comme un être qui interroge sur l'être … et ce bonheur survient d'abord dans le poétiser fondamental ».[1134]

La respiration est également à entendre – c'est cela que nous allons maintenant réfléchir – comparablement par l'amplitude acquise dans la possibilité d'investir les espaces institutionnels mais aussi la ville dans ce qu'elle permet une « multimodalité » d'usages, de coprésences, d'alternances de places « qui cohabitent dans l'espace ou se succèdent dans le temps »[1135], offrant des « ambiances ressourçantes »[1136] et qui diffusent un « univers sensible contraire à l'idéal normatif d'un espace public lisse et policé, propre et sécure »[1137]. L'espace d'accueil pareillement nécessite

---

1132 Fedida, P. (1978). *L'absence*. Gallimard, p.198.

1133 Le paragraphe reprend des éléments d'un article co-écrit avec Paul Bai en lien à une ethnographie commune à Paris, au sein du quartier de la Goutte d'Or. « Entrer dans la jachère à travers la Goutte d'Or. Du geste de soulèvement à celui de soutènement ». (à paraître). Les éléments éparses repris ne font pas toujours l'objet d'une citation explicitée.

1134 Abel, O. (2010). Le chemin du consentement ou l'adolescence du consentement. *La revue durable.*

1135 Cefaï, D. & Saturno, C. (2007). *Itinéraire d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph.* Economica, p.35.

1136 Millot, V. (2022). Ambiances de ressourcement. Fabrique du sensible & mutations des espaces habités. *Ambiances Architectures Urbanités* [En ligne], mis en ligne le 30 janvier 2024

1137 Millot, V. (2013). Ambiance pluraliste et socialisation urbaine : ethnographie de l'espace public du quartier de la Goutte d'Or à Paris. *Ambiances. (1)*1. 1-11, p.2.

de pouvoir y faire advenir des repères stables, d'y laisser des traces comme constitutifs même d'une identité qui perdure, tout autant que de permettre une variation en ses usages et ses aménagements. Il doit donc revêtir cet équilibre entre malléabilité et assise, l'attente est en corrélation, une belle allégorie spatiale, en ce qu'elle suspend, pour un temps le corps actif, elle est une pause dans le geste élancé qui permet au danseur à la fois une mise en avant du pas tout autant qu'une reprise d'équilibre pour l'initier, stabilité et mouvement, référence et suspension… malléabilité et assise. Cette alternance se joue à l'échelle de l'être, des dispositifs, de l'urbain.

La ville tout d'abord. Nous avons parcouru tout au long du terrain, l'importance de ces espaces habituels occupés quotidiennement en dehors de l'institution, qui permettent de constituer de précieux ancrages et supports de réassurance dans le flux continu des passages et des morcellements des lieux d'accueil. Les personnes y attendent longuement, y séjournent, s'y rencontrent. Ce hors-institution ne se limite donc pas à la file à son orée, mais parle plus largement de la ville et de ses potentialités hospitalières. Or on voit se développer une ville de moins en moins disponible à des usages non planifiés et on assiste pareillement à un rétrécissement des interstices où les personnes sans habitat tentaient fragilement de se frayer abri (la disparition des squats, la sécurisation des entrées, la diffusion de portails automatiques et de caméras de surveillance, la fermeture la nuit de certains passages publics que dénonce Robin. Toute une série de dispositifs technologiques qui « rendent la transgression impossible »[1138] – transgression comme le rappelle l'auteur, qui demeure à la base du politique). Le « mobilier urbain, … les bancs publics sont la marque du confort de la ville et, ne l'oublions pas, le mot 'confort' vient de 'réconfort', de 'porter secours à' »[1139]. Pourtant, l'évolution des aménagements urbains et des politiques urbaines « notamment de gestion des espaces publics, et la multiplication des 'dispositifs anti-SDF' contribuent à défavoriser l'ancrage de personnes exclues du logement »[1140] . Déployer les expressions spatiales de l'attente, revient à élargir la gamme des espaces ouverts à sa venue malgré les régulations progressives s'alignant à « la normativité des standards de qualité internationaux »[1141]. De manière à rester performante en matière d'attrait (touristique, d'investissement), il s'agit, dans ce que Matthey[1142] nomme un «urbanisme flexible » par une mise en récit spectaculaire « d'enchanter la ville pour la rendre attractive, c'est-à-dire désirable, à un capital transnational ou indigène qui cherche des lieux où accroître sa rentabilité » (*op.cit.* p.16). On perçoit la primauté donnée à préserver des qualités «d'ordre 'paysager' »[1143], ce notamment par des politiques de « mise en circulation »[1144] consistant à déplacer les personnes suspectées de déranger la tranquillité des lieux[1145], ou de déroger à la mise en valeur patrimoniale convoquant « un respect qui appelle mise à distance et instauration d'une préoccupation maniaque pour l'environnement »[1146] . Dans ce contexte d'aplanissement

1138 Abel, O. (2022). *De l'humiliation. Les liens qui libèrent*, p. 159.
1139 Paquot, T. (2001). *Le quotidien urbain*. La Découverte, p.27.
1140 Gardella, E. & Arnaud, A. (2018). *Le sans-abrisme comme épreuves d'habiter. Caractériser statistiquement et expliquer qualitativement le non-recours aux hébergements sociaux*. Observatoire du Samu social de Paris. p.13.
1141 Breviglieri, M. (2019). Lisbonne, 21e siècle. Vers un nouvel espace référentiel du centre urbain : emprise marchande, aménagement certifié, libéralisme multiculturel**.** *Espace-temps.net*, p.2.
1142 Matthey, L. (2016). #7 La ville bling bling. *Urbanités*. 1-16.
1143 Gardella, E. (2009). Au rythme de l'accompagnement. L'expérience éthique du travail de rue dans l'urgence sociale. *Actes éducatifs et de soins, entre éthique et gouvernance*, p.3.
1144 Gardella, E. & Le Mener, E. (2005). Les SDF victimes du « nettoyage » des espaces publics ? In. N. Hossard & M. Jarvin. (Eds), *"C'est ma ville !" De l'appropriation et du détournement des espaces publics*. (pp. 71-81). L'Harmattan, p.75.
1145 Tranquillité perturbée notamment par la gêne occasionnée lors d'installation longue de personnes sans-abri le long de zones de passage et plus particulièrement si celle-ci sont traversées par des familles, des touristes ; par des actes de mendicité réitérés quotidiennement, etc. Ce sont bien des considérations « interactionnelles » (Gardella & Le Mener, *op.cit.* p. 74) qui semblent appeler des déplacements contraints, notamment par ce qu'elles impliquent de potentiels « signe(s) d'une dégradation possible de l'espace public » (ibid.).
1146 Stavo-Debauge, J. (2003). L'indifférence du passant qui se meut, les ancrages du résidant qui s'émeut. CURAP : les sens du public. [En ligne]. lien internet, p. 366.

international, se voient relégués aux scories les interstices potentiellement porteurs de déploiements plus vagues ou plus féconds … et peut-être perturbateurs de l'ordre[1147]. Ces espaces propices à l'attente et à ses potentiels aménagements d'abris temporaires perpétuent une « zone indécise »[1148] et dès lors conservent « un principe d'incertitude qui confine au principe d'espérance » (*op.cit.* p. 84). Ils demeurent donc, au même titre que la friche végétale, ou la jachère dans le repos du champ, des écarts nécessaires aux hospitalités imprévues, une sorte d'échappée au centre même du «processus de dévoration par l'intérieur » (Matthey, 2018, *op.cit.* p. 49) que subissent les villes-centre, tout en portant par ailleurs les germes de dissensus. A ce titre, l'attente, limitée bien souvent à ses seuls inconfort, inutilité voire claustration, reste à penser dans son inscription spatiale moins «raisonnable de l'environnement »[1149], et les potentielles puissances créatives qu'elle appelle en soubresaut des logiques projectives lucratives. Ces espaces ouverts à plusieurs créativités non organisées par de grandes planifications qui placent les divers usages en les clôturant, quand-bien même la clôture est dédiée aux événements festifs labellisés. C'est justement car ces lieux demeurent non totalement définis, incertains, qu'ils sont un terreau fertile pour y déployer des émotions complexes et collectives qui invitent leurs hôtes à y nouer un fort attachement et à étendre leurs modalités créatives. Il y a alors à observer comment leur planification conjointe, clôture les dimensions temporelles susceptibles de prendre en compte une attente hors de son champ d'opérationnalité – et donc permettre de se reposer, de se retirer, de se restaurer – et un corps hors de sa seule action au diapason de la mobilisation volontaire, voire planifiée, coutumière des logiques politiques promouvant la mobilité et la flexibilité individuelles. Si l'expérience du repos que l'attente procure également, suspend le mouvement volontaire, elle n'en colore pas moins la ville par toute une gamme de postures et d'allures qui assurent au corps une empreinte au sol, adaptant et détournant des prises offertes par elle et révélant ainsi des espaces refuges qui tirent leur qualité des appuis que les personnes y trouvent. Ces manières d'occuper l'espace urbain demandent ainsi une réinterprétation de la seule dimension capacitaire qui semble dans nos sociologies être l'unique pan de reconnaissance de la dignité d'existence[1150]. Notre regard sociologique s'inscrit en effet de manière coutumière à partir d'une suspicion face au retrait dénotant toujours une dimension trop passive au regard de « l'expansion accélérée de l'expérience » (Breviglieri, 2008, *op.cit.* p. 6) qui puise sa vitalité dans la continuation de son mouvement croissant. Pareillement aux institutions sociales, l'hospitalité urbaine privilégie elle aussi toujours le flux sur l'arrêt[1151]. Mais il convient de repenser quelque peu le retrait qui en somme n'est jamais véritablement retrait, car, on l'a à de multiples reprises énoncé dans la partie terrain, ces temps du *siéger*, de l'attente, du repos devant les centres commerciaux, sous un arbre du quartier, ouvrent aussi à une multitude de « prétextes à l'échange de paroles »[1152], auxquels les voisin-es du quartier ne cessent de recourir, et notamment les plus esseulés. Cette variété, cette coexistence, cette porosité des pratiques et usages de l'espace en équilibre toujours fragile porte à réfléchir la question de « l'accès et de l'usage des biens publics »[1153], celle de la capacité de cet espace à héberger durablement une diversité et de maintenir une plasticité

[1147] Rappelons à ce titre la mention des WC particulièrement propres aux abords de la rade, par Aloa, ou alors le soin porté par Bilbo à nettoyer la place de jeux mais aussi à faire porter à la communauté Rom, la responsabilité à dégrader l'image de Genève pour la venue des touristes.

[1148] Matthey, L. (2018). *Paragéographie. Voir le monde en géographe, sans que le monde y prenne garde*. A.Type Editions, p. 85.

[1149] Breviglieri, M. (2013) Une brèche critique dans la ville garantie ? Espaces intercalaires et architectures d'usage. In E. Cogato Lanza ; L. Pattaroni ; M. Piraud & B. Tirone. (EDS.). *Le quartier des Grottes Genève. De la différence urbaine*. Métis Presse, p. 222.

[1150] Breviglieri, M. (2008). Penser la dignité sans parler le langage de la capacité à agir. In. J-P. Payet ; A. Battegay (dir.). *La reconnaissance à l'épreuve. Explorations socio-anthropologiques*. Presses Universitaires du Septentrion, p. 1-19.

[1151] Voir Stavo-Debauge, J. (2017). Qu'est-ce que l'hospitalité. Recevoir l'étranger à la communauté. Liber, chapitre 6.

[1152] Millot, V. (2013). Ambiance pluraliste et socialisation urbaine : ethnographie de l'espace public du quartier de la Goutte d'Or à Paris. *Ambiances. 1*. 1-11, p.6.

[1153] Trom, D. & Breviglieri, M (2003). Troubles et tensions en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville. In. D. Cefaï & D. Pasquier. *Les sens du public : publics politiques et médiatiques*. PUF (pp. 399-416, p.404.

face aux multiples modes de faire qui s'y découvrent. Tout l'enjeu revient à comprendre comment l'on en vient à prendre place, et de ce fait, comment l'examen des gestes des personnes à l'arrêt ne se voit pas chargé d'un regard immédiatement suspicieux. Car les personnes à l'arrêt, aux commissures des rues conservent une continuité relationnelle avec le domaine public, toujours disposées à de potentielles invites ou sollicitations, plus ou moins directes, des passant-es habitué-es. Cet arrêt, en tant qu'il s'écarte du mouvement sans s'en extraire complètement, est de l'ordre du confort que s'accorde celui qui se dégage du vacarme et regarde simplement, avec un peu de distance, cette ville circulante tout en offrant un point d'ancrage pour le voisinage familier qui peut aussi venir s'y arrêter, discuter, échanger des objets, solliciter ou donner de petits services. Ces permissions de repos, en se tenant là, entretenant tout en (se) nourrissant (de) ce qui se trouve à leur portée ont pour fondement commun la *résistance atmosphérique* du monde (celui des métropoles est rugueux, rude et éreintant) depuis laquelle des états de corps font jour et s'ouvrent vers des manières de vivre-ensemble plus ou moins ajustées et incrustées à ce monde. Ces gestes de soutènement constitués par les repères familiers et hospitaliers de la ville, alimentent la constitution d'appuis corporels et sociaux, qui émergent d'une dynamique d'incrustation, c'est-à-dire qui, en s'enfonçant et en pénétrant des espace-temps de l'aire publique permettent une stabilité familière durable et sont en cela propices au déploiement d'usages divers, participant à l'ensemencement d'une vie collective complexe et intense, mais paradoxalement, dont l'une des qualités premières est d'être potentiellement reposante. Ce geste de soutènement et ses dynamiques d'incrustation ont un alors double bénéfice ; *i)* d'amener certaines personnes à prendre place dans une aire publique qui leur est de prime abord inhospitalière ; *ii.)* que cette aire contribue à faire fleurir différentes façons de s'entraider et ainsi de supporter collectivement certains chocs existentiels et politiques. Le geste de soutènement contribue donc à l'attachement à un bassin de vie, participant d'un processus d'habitation plus large reliant et brouillant les domaines de la sphère publique et privée, *soutenant* que « l'usage dans l'habiter part du sommeil, du repos permis par le geste routinier et couvre un très large panorama d'attitudes, de comportements et d'actions éveillées »[1154]. Ces soutiens dont on a vu la nécessité pour envisager une vie durable, permettent ainsi prioritairement de s'appuyer, trouver assise solide pour un accès à ce que Saint Aubert réfléchit en termes de « surrection », « cet accès à la verticalité dans la libération d'une immanence potentiellement mortifère »[1155]. Et c'est bien par la confiance dans la solidité des fondations que le geste d'élévation peut advenir, que la portance, cette dynamique de la verticalité qui suppose une résistance, peut surgir. L'épaisseur de la pesanteur reste l'indéfectible appui sur lequel le corps s'allège en s'étendant ou s'élançant, il y puise son devenir ascensionnel temporaire et construit ainsi sa portée, plus horizontale, dans la durée. C'est de l'appui que la poussée surgit, que le corps « se libère d'une entrave et libère en nous telle ou telle potentialité » (montante *et* lointaine). La portance comme le dit Saint Aubert est « libératrice » (2016, *op.cit.* p. 336). Un geste donc sousterr(i)ain qui, profitant d'une dynamique d'incrustation, fait d'assise, d'enfoncement, de dé-pression, propose une manière agréable et sensiblement reposante donc de faire l'expérience de la pesanteur qui implique le maniement de cet environnement urbain pesant, pour y fonder des espaces de refuge où la pesanteur donc n'écrase pas, n'affaiblit pas, où le temps passe sans effondrement. Elle donne bien davantage du relief à la vie ordinaire. Le corps soutenu par des fondements tangibles stables sur lesquels il se repose en attendant, jouit tout autant de soutien par la consistance des autres corps, ces petits groupes qui se retrouvent quotidiennement à l'angle du centre commercial par exemple, dont s'éprouve la cohésion dans un temps partagé. La présence du corps d'autrui et le partage collectif de son élan nous étreint en « ce que nous sentons nos corps dans une enveloppe plus

1154 Breviglieri, M. (2006). Penser l'habiter, estimer l'habitabilité. *Tracé*, n°23, p. 9-14, p.9.
1155 De Saint Aubert, E. (2016). Introduction à la notion de portance. *Archives de philosophie »,* n°*2 (79)*, p. 317-343, p. 326.

pleine et plus ample »[1156]. C'est par l'altérité, par le corps commun et la chair du monde en leur réversibilité que nous parvenons à nous voir dans une durée, car nous avons besoin « de nous appuyer sur un autre corps, d'être limités par, mais aussi rattachés à [*un autre corps*] et intégrés dans un corps plus large que le nôtre » (Saint Aubert, 2016. *op.cit.* p. 334*)* dont on sent qu'il y a en lui « quelque chose qui tient bon et qu'il nous le prête » *(op.cit.* p. 335*)*. L'attache tenue et tenante éloigne la chute ou la perte du maintien de soi, son mouvement contraire. *Prêter* dit bien la réserve d'échappement maintenue – et donc un dépassement de la notion de *prise* ou *d'affordance*[1157] – car si, tant la stabilité trouvée dans les entours, tout autant que les autres corps sur lesquels prendre appui, constituent une limite soutenante, celle-ci ne se concrétise que si sont laissés « le temps et l'espace de participer à forger nos propres limites »[1158] à trouver nos propres appuis et donc à préserver un « reste de distance » (*op.cit.*), un jeu dans lequel est conservée la résistance *contre* laquelle l'être s'élève tout en s'y appuyant. « L'activité d'opposition »[1159] est alors solidaire de celle hospitalière d'appui qui marque une cohabitation des apparents antagonistes distribuant les qualités profondes du délestage, toujours tenues en tension par un *contre* « immédiat, immobile, froid à un contre intime, à un *contre* protégé par plusieurs retranchements, à un *contre* qui n'en finit pas de résister » (*op.cit.*). En cette conjonction « l'être trouve alternativement l'expansion et la sécurité » (Bachelard, 1948, *op.cit.* p. 131), maintenu par des « écarts imprévisibles … tels qu'ils puissent garantir la liberté aussi bien à la matière qu'aux êtres humains »[1160], éviter ainsi « que la matière nous écrase » (*op.cit.*) mais également que nous-mêmes sauvegardions le battement de « l'expérience passive-active de la résistance et de la pression des choses » (Saint Aubert. 2015, *op.cit.* p. 178), dessinant alors des percées en lesquelles se blottir ou desquelles possiblement s'élancer et ouvrant pareillement le faisceau des multiples « images du redressement »[1161]. On retrouve d'ailleurs ici les deux mouvements en tension de l'attente : en son élan décidé et sa retraite consentie. Pour ce faire les milieux urbains nécessitent de sauvegarder des espaces potentiels qui dans leur configuration architecturale laisse libres des manifestations singulières de reconfiguration, en somme une « confiance basique que l'architecte doit pouvoir accorder à l'habitant dans la partition de son œuvre »[1162].

Ainsi, il reste à penser le soutènement à la fois dans l'exigence de maintenir des abords facilités aux diverses modalités du repos, du délassement, par les invites matérielles qui donnent appui au corps fatigué, qui le décharge, mais pareillement une ville qui autorise des manières de faire la ville multipliées et puissent admettre cette nécessaire présence de l'autre qui procure contenance, « co-tenance » (Saint-Aubert. 2015, *op.cit.* p. 176) soutien, « portance commune » (*op.cit.* p. 184), cette invariable assise de pouvoir s'y sentir contenu-e, soutenu-e, soulevé-e vers le devenir possible. C'est tout le drame des personnes dans la rue, celui d'être dépossédées d'assises ou celui d'un retrait comme clôture aliénante. Car c'est bien dans nos interdépendances (matérielles et vivantes) perçues comme des écosystèmes en équilibre, que s'invite une possible émancipation.

Si la ville en ses qualités de porosité permet ces usages variés, il convient d'apporter une ligne critique quant aux visées d'uniformisation d'une ville garante de protections – inscrites dans le

1156 De Toledo, C. (2023). *Une histoire du vertige*. Verdier, p.137.
1157 De Saint Aubert dit également que « la présence échappe en partie à la prise, elle n'est accessible que dans une certaine inaccessibilité » (2015, *op.cit.* p.176)

1158 De Saint Aubert, E. (2015). La chair ouverte à la portance de l'être. *Alter. Revue de phénoménologie.* 23. 168-185, p.176
1159 Bachelard, G. (1948). *La terre et les rêveries du repos*. Corti, p.8.
1160 Calvino, I. (2017). *Leçons américaines*. Gallimard, p. 19.
1161 Bachelard, G. (2016). La terre et les rêveries de la volonté. Corti, p.333
1162 Breviglieri, M. (2013) Une brèche critique dans la ville garantie ? Espaces intercalaires et architectures d'usage. In E. Cogato Lanza ; L. Pattaroni ; M. Piraud & B. Tirone. (EDS.). *Le quartier des Grottes Genève. De la différence urbaine*. Métis Presse, p. 216.

lexique de la réduction des risques, et de la fluidité de ses passages – notamment à l'adresse du touriste ou du travailleur pressé.

Pour jouir de répit, il ne s'agit pas tant de créer des sanctuaires aux ambiances prédites uniformisées, aseptisées, programmées à telle ou telle manière de se rendre attentif et attentive ou spectateurice, mais bien au sens de Thibaud[1163] de réinventer, sur ce "fond pathique" de l'expérience ondoyante et mosaïque, une "nouvelle écologie ambiante de l'urbain" qui déjoue les « capsularisations des espaces collectifs » soumis comme Breviglieri (2013, *op.cit.*) l'a travaillé, à certaines garanties inscrites dans des territoires labellisés, patrimonialisés voire privatisés et commercialisés. C'est par le prisme d'un « urbanisme de l'incertitude » défendu par Amphoux[1164] dans son petit article, qui repose sur un usage indiscernable de l'espace, d'un point de vue écologique, politique et social que s'autorisent des pratiques habitantes, faisant place également à des occupations partielles par des passants chassés des institutions censées leur offrir répit. N'étant pas « inscrit à l'avance » (op. cit. p. 50), ni programmé dans une linéarité temporelle, il est laissé à « l'incertitude du devenir » (*op.cit.*). Ce déplient des possibles sauvegardé par des espaces où s'autorise l'imprévisible – le propre de la jachère – rend fertile la ville notamment car elle adopte sa dynamique contingente fragile tout autant qu'elle en accepte ses potentiels troubles, qui demanderont alors des solutions d'accordages innovantes.

Par l'allégorie de l'être charnel, comme « être quelque part entre le pur resserrement et la pure amplitude qui jamais ne se départit complètement ni du resserrement [le tout programmé] ni de l'amplitude [la seule incertitude] … resserrement et amplitude ne s'opposant pas extérieurement l'un à l'autre mais dans une intrication à chaque instant polarisée », l'on peut tendre pareillement vers cette même inflexion pour la ville en ses abords respirants et incertains (et retrouvons par ailleurs encore la cadence du poétique, référence et suspension)[1165]. Affirmant que c'est dans cette polarité que s'insinue notre capacité à nous imprégner de l'espace, de sorte, la ville aussi, comme entité respirante, partiellement indéterminée parce qu'elle sauvegarde un laisser vivre à l'œuvre, maintient la possibilité d'un monde en jachère : l'état d'une chose ou d'une personne dont on ne tire pas prioritairement parti, à qui l'on ne demande pas ce qu'elle pourrait donner et qui dès lors reste disponible à subir et accuser certaines métamorphoses solidaires des usages variés (le propre d'une certaine attente…). C'est ainsi bien parce que l'espace est habitable et habité, assuré par un échappement tenu et étendu par le soutènement, qu'il peut pareillement nous imprégner, et que l'on parvient, à partir de la possibilité d'y siéger, à trouver le repos et l'attache ; premiers en termes d'identité continuée. Ebauche d'un geste critique de l'oppression comme capacité à asseoir notre présence au monde commun sans pour autant ni révéler notre seul registre capacitaire actif, ni notre seul mouvement dans sa recherche de légèreté, de circulation, de précipitation, en réplique au poids de vivre. Le corps qui « est la pesanteur »[1166], peut s'élever dans le repos, déclinant ainsi toutes les «dynamiques de la retraite » La détente en son « bien-être nous rend à la primitivité du refuge » (*op.cit.*), le corps alors descendu « en lui-même, sous la loi de cette gravité propre qui l'a poussé jusqu'en ce point où il se confond avec sa charge » (Nancy, *op.cit.*) souffle, s'étend, se retire en familiarité : *s'apèse,* pouvant espérer alors perdurer, tout en attendant quelque chose, sans réellement le définir précisément.

La vie des institutions d'accueil d'urgence maintenant, qui, s'égrenant à la manière d'une mécanique, certes relativement complexe, répète de façon récurrente cette double tendance : entretenir le corps

1163 Thibaud, J-P. (2018). Vers une écologie ambiante de l'urbain. In *Environnement Urbain*. 13, 1-18, p. 6.
1164 Amphoux, P. (2022). Vers un urbanisme de l'incertitude. *Raison Présente*. 49-57.
1165 Schmitz, H. (2019). L'atmosphère d'une ville. *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*. 46. 147-167, p.148.
1166 Nancy, J-L. (2006). *Corpus*. Métaillé, p. 10.
1167 Bachelard, G. (2018). *La poétique de l'espace*. PUF, p.93.

à partir d'une perspective instrumentale ; circuler. Mentionnons avec Abel que « les humains ne se nourrissent pas de pain et de cirque seulement, mais de paroles vives … [*ils*] sont des êtres en chair et en os, mais aussi des êtres de désir, de rêves, de représentations symboliques. Des êtres de paroles »[1168]. Ce duo évince dès lors à la fois la question des attachements qui constituent le pôle primordial de l'être inscrit dans un devenir – comment en effet faire confiance en l'avenir sans altérité *dis-posée* – tout autant que des ressorts poétiques qui excèdent un entretien rapporté à l'utilitaire et aux coûts. Le temps à venir constitue déjà une altérité en l'altération que son déroulement impose en dehors même des vies ici particulièrement accidentées ; ces modifications continues obligeraient alors un balancier, à la potence stabilisée, qui permette d'assurer à l'être contenance et continuité. C'est aussi notamment parce qu'espérer, on l'a vu, est étroitement imbriqué à la confiance, que les attaches durables permettent d'ouvrir à la promesse d'une maintenue de soi « espérer consiste à faire crédit à la possibilité qui elle-même possibilise. L'être humain se laisse orienter et inspirer par ce qu'il espère, et qui rend possible son action. Espérer est donc intimement lié à la confiance », tout en « assumant l'indéterminé de l'avenir »[1169]. Espérer n'est en effet pas totalement maîtriser l'attendu et se distingue d'une conduite tenue par la seule expectative de *s'attendre à* la venue de quelque chose, notons également que l'espérance concerne une dynamique active, espérer « relève d'un effort » (*op.cit.* p. 36). Ainsi l'acte d'espérance tient en tension les dynamiques de volontaire et d'involontaire et ouvre à la question du consentement[1170], car en dépit de toutes nos intentions et actions dirigées vers l'accomplissement de nos attendus, le temps reste tristement toujours dépassé – la durée est irréversible[1171] – cette irréversibilité est « l'envers de son élan et de son joyeux bourgeonnement : le futur par exemple, qui est la dimension du projet, le futur domestiqué par nos anticipations rationnelles et volitives est aussi ce que je ne peux ni hâter, ni retarder » (*op.cit.*).

C'est ici qu'intervient la nécessité d'une altérité (chose et humain) à laquelle nous demeurons attaché-es, car c'est sur elle que repose la dynamique de consentement : je tiens aux éléments projetés attendus tout autant que je parviens à tolérer, à m'accorder à « sa forme négative »[1172] en tant qu' « incomblable » et qui dès lors se doit de reposer sur ce qui en procure des étais, la possibilité d'un ancrage durable sur lequel l'être peut prendre appui pour supporter et l'irréversible et la dépossession intrinsèque inhérente au temps qui passe.

Or comment trouver voie de l'espérance en ce qu'elle se fonde sur la confiance, dans un temps qui ici consume les attaches qui ne cessent de se déliter. L'attente puisqu'elle est éminemment transitive, l'endurance qui lui permet de maintenir sa dynamique aspiration, reste alors définitivement *reliée.* Réitérons avec Porée « qu'espérer est toujours, en quelque manière, espérer d'un autre … la grâce de l'autre ne fait qu'un, alors, avec la grâce du temps. Elle fonde seule l'ouverture ménagée dans le présent même du souffrir et la carrière laissée en lui à ce qui n'est pas lui »[1173]. Et cet autre (étais matériels et vivants) se doit alors de procurer des repères persistants à l'être qui vit, donc avance dans le temps incertain. C'est par eux qu'est soutenue cette imprévisible avancée, toujours à même

---

1168 Abel, O. (2022). *De l'humiliation. Les liens qui libèrent*, p. 60.

1169 Monseu, N. (2015). Le possible et l'espérer. In J. Leclercq & J-Fr. Lavigne (dir.*). Espérer. Etudes de phénoménologie.* Presses universitaires du Louvain, pp. p.31-40, p. 37.

1170 Nous ne parlons pas ici du consentement éclairé vulgarisé dans les protocoles éthiques, mais bien d'un consentement au sens Ricœurien, comme acquiescement à la vie, malgré sa finitude et le mal qui peut s'y infiltrer. Ricœur parle d'un consentement selon l'espérance, un consentement non aveuglé (par les hameçons iréniques) mais non retiré non plus du monde dans lequel il doit perdurer et riposter, dans la joie.

1171 Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté. 1. Le volontaire et l'involontaire.* Points, p. 565.

1172 Canullo, C. (2015). Du "que m'est-il permis d'espérer ? » de Kant au « *comment* puis-je espérer ? » : un parcours phénoménologique. In J. Leclercq & J-Fr. Lavigne (dir.*). Espérer. Etudes de phénoménologie.* Presses universitaires du Louvain, pp. p.15-29, p. 24.

1173 Porée, J. (2020). *L'espérance mélancolique. Un dialogue entre philosophie et psychiatrie sur le temps humain.* Hermann, p.272.

de clore l'attente en sa réalisation (et la renourrir perpétuellement) ou sa défaite ; tout en l'ouvrant au chemin du devenir imprévu auquel il s'agirait de consentir afin de s'accorder au temps lui-même, telle une « attitude persistante … seule réponse adaptée aux 'coups de butoir' incessamment réitérés du flux temporel, et à son invincible puissance de néantisation »[1174]. C'est ici également que se manifeste notre possible humanité, dans ce souci, non pas dirigé vers la mort, mais édifié dans l'assurance d'une présence, dont la tâche première reste orientée vers cette possible aspiration qui tente de concilier l'amphibologie du temps : en présence et en fuite ; en maintenant vif cet élan vers l'avenir tout en lui accordant de multiples harmoniques. En ceci l'humanité porte le labeur de parvenir à supporter le temps.

> La vie édifie la vie ; la volonté ne construit que des choses. Le spectacle de la vie humilie toujours la volonté. Et alors je me prends à rêver d'une existence – qui serait peut-être l'existence animale – et 'où il n'y aurait plus de problèmes', plus de tâches, plus de responsabilité, plus de liberté. C'est ce que nous appelons communément l'instinct ; mais je ne suis plus un être d'instinct ; je peux bien rêver d'un paradis animal qui me dispenserait du poids de mon humanité ; je ne puis plus redevenir animal, je reste une tâche pour moi-même[1175].

Cette tâche se doit d'être pleinement considérée par les dispositifs sociaux, qui émettent des signaux d'accueil ; accueillir ne se limite pas à l'ouverture d'une porte, à la distribution de denrées alimentaires ou l'invective à s'orienter selon des lignes strictement standardisées, auprès de personnes déjà mises en périphérie par ce même système normalisé. Tenir cette tâche, c'est alors respecter cette alternance du volontaire et de l'involontaire, leur ambiguïté fondamentale qui constitue le souffle *plein* et pareillement l'abondance de l'attente en ce qu'elle appelle désir *et* consentement (par l'espérance), souffle *et* voix, voix puis mots qui innervent la vie *avec autrui* et dont l'équilibre (dont on vise le bien) se réajuste sans cesse par des déplacements imaginatifs – soutènement à l'éthique – affiliant l'image à un « nouvel être du langage »[1176] susceptible d'en varier les échos. Rappelons que « l'imagination n'est productrice que lorsqu'elle est en conjonction avec un certain usage du langage … c'est seulement lorsque le langage est créateur que l'imagination est créatrice » (*op.cit.* p. 318) et pourrions-nous ajouter que la vie prend sens (au pluriel). Ainsi se complètent en soi cette incessante articulation du volontaire et de l'involontaire, quémandant à la fois de consentir à « la merveille de l'organisation de la vie » (Ricœur, 2009, *op.cit.* p. 525) ambigüe ; entendre l'« appel pressant à l'impérium de la décision ; je n'ai rien à faire pour que mon cœur batte, et tout à faire pour nourrir, soigner, conduire ce corps » (*op.cit.*).

Apparaît ici encore un désajustement majeur des dispositifs d'urgence qui inversent les priorités ou du moins confondent les axes : rendant au battement du cœur l'ordre premier d'*humanité* et au soin, à la conduite du corps humanisé la seule proportion d'un volontaire rabattu à une mécanicité creuse. L'espace y est traversé, l'ordre du temps y est planifié sans pour autant fournir les étais premiers d'une continuité de soi trouvés dans « l'attachement et l'ancrage stabilisé à travers les choses qui vont de soi »[1177] qui constituent une « assise existentielle et vitale » (*op.cit.* p.39) depuis laquelle « un fondement corporel vient pourtant entretenir la subjectivité et, en un sens, beaucoup plus loin, porter l'humanité » (*op.cit.*). En l'absence d'arrimage, se fête la possibilité du plan, tout autant qu'est tarie la multitude devant laquelle je *suis* et avec laquelle je *peux*

[1174] Lavinge, J-F. (2015). Introduction. Vers une phénoménologie de l'espérance. In. J. Leclercq & J-Fr. Lavigne (Dir.). *Espérer. Etudes de phénoménologie.* (pp. 5-14). Presses Universitaires de Louvain, p.11.
[1175] Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté.1. Le volontaire et l'involontaire.* Points Essais, p. 523-24.
[1176] Ricœur, P. (2024). *L'imagination. Cours à l'université de Chicago* (1975). Bibliothèque Ricœur Seuil, p. 321.
[1177] Breviglieri, M. (2012). L'espace habité que réclame l'assurance intime de pouvoir. Un essai d'approfondissement sociologique de l'anthropologie capacitaire de Paul Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 34-52, p. 41.

reformuler, imaginer des horizons *émergeants*, formuler des attentes aux harmoniques variables, devenir humain.
Restent toujours en interdépendance « l'involontaire absolu d'une vie qui **me donne d'exister** comme conscience – et ainsi ***préface*** **mon humanité**, - et l'involontaire relatif d'une vie qui **sollicite ma décision et mon effort** – et ainsi ***attend*** **mon humanité** » (Ricœur, 2009, *op.cit.*). Mais cet effort, ne peut se faire sans relation stabilisée (aux choses, aux êtres), car c'est bien « la composante relationnelle qui déclenche l'engagement »[1178].Alors qu'en ces dispositifs est sollicité un engagement en plan sans sous-jacence consistante, qu'on requiert des usagers-ères l'affiliation à un projet alors même que le temps à venir a perdu ses variations multiples d'horizons temporels notamment car l'horizon reste rivé aux exigences publiques (qui ne s'effectuent que sur la base d'un lestage dans le familier) et aux garanties d'une bonne conduite que le ou la professionnel-le cherchera à certifier, alors même que leur espace de ressourcement est glissant. Il convient ici de rappeler la notion de gage, de confiance, présupposés à l'action volontaire tant suscitée par les dispositifs. Les conditions de stabilité sont les garants qui permettent les possibilités d'expériences et d'ouverture au monde *engageant*, c'est bien le contact en familiarité « avec les choses par le canal de divers sens qui permettent d'épouser l'environnement sans en passer par le format de l'objet – contacts notamment tactiles dans un engagement corporel – et qui implique un ajustement non par référence à des objets – a fortiori des objets qualifiés – mais par référence à des repères infra-objectaux »[1179]. Ces repères commandent une certaine constance, ce qui par après, peut ouvrir à de multiples variations imaginatives qui en tapissent leur a(d)venir.
La souffrance, l'épuisement, la vieillesse, la maladie, la *tristesse du fini* sont des épreuves infligées irrémédiablement par le temps, auxquelles nous ne pouvons que consentir car elles ne dépendent en rien de notre volonté. Elles sont ici fortement amplifiées par un environnement qui se désagrège, qui obture l'élan du projet et l'élan vital même par l'imposition d'un perpétuel départ, qui pourtant en plein paradoxe, en appelle sans cesse à une mise en intrigue cohérente, censée configurer le déroulement d'une histoire à poursuivre conformément aux répliques du redressement. La souffrance du vide, par l'absence de ce qui donne au temps son fondement-même – les relations aux choses et aux êtres – fait en priorité perdre le sens de l'attente qui n'est plus accrochée à rien, ou la fait se retrancher dans une perception de zones d'abattement, d'échec en ce que le projet escompté en exclusivité, s'atrophie. Le temps dans son inscrutabilité en appelle à des enveloppes qui le contiennent (l'assise), des mains qui font le geste de l'accueil (l'hospitalité par mutualité), des mots qui donnent le ton d'un être proche et ouvert (le poétique). Non pas l'accueillir du temps lui-même, toujours insaisissable, mais tel l'artisan, « de la main à la main »[1180] dans le processus d'un « art intime » (*op.cit.*). Et bien que l'attente suscite aussi des élans volontaires de poursuite vitale pour tenter d'inverser le cours du temps, ces derniers ne peuvent émerger que sur un fond stabilisé sur lequel nous tentons de **ressembler à nous-mêmes**. Nous nous efforçons de maintenir notre identité en dépit des métamorphoses joyeuses et pénibles qui révèlent notre ipséité, par la « quête primitive d'enracinement solide qui offre à l'homme l'assurance intime de pouvoir se laisser aller dans l'évidence du vivable, dans la banalité du bien portant »[1181]. L'énigme du temps, la lutte contre notre propre dispersion, la poursuite d'un avenir dont on présume qu'il perpétuera *le qui* que nous sommes, marquent notre besoin de créer « nos fidélités » (Ricœur, 2009, *op.cit.* p. 566). C'est « contre le temps et au rebours de sa pente naturelle » que nous nécessitons des appuis qui conservent leur propriété de stabilité concourant à rééquilibrer les distensions temporelles pour « reconquérir les intentions capables » (*op.cit.*) d'unification.

[1178] Monteil, P-O. (2021). Promesse et engagement chez Paul Ricœur. *Inflexions. 1*(46). 69-73, p. 70.
[1179] Thévenot, L. (1994). Le régime de familiarité. Des choses en personne. *Genèses. Les objets et les choses.17*. 72-101, p.80.
[1180] De Montmollin, D, Frère de Taizé (2004). *La face cachée de la terre.* Fata Morgana, p. 35.
[1181] Breviglieri, M. (2012). L'espace habité que réclame l'assurance intime de pouvoir. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 34-52, p. 40.

Sur la base de ce confort, de l'aisance de l'espace habité, de la consolidation des attachements, il reste que cette contenance rassurante offerte au corps, trouvée dans la continuité des étais, ne saurait manquer de rappeler aussi sa fragilité. Le proche, l'aisance au cœur d'espaces familiers restent toujours potentiellement rompus, car ils demeurent dans *la promesse* de leur perpétuation, dès lors dans cette parole ou ce geste orienté vers l'avenir, insaisissable encore. À l'assurance de la constance des choses doit s'adjoindre l'impératif de les penser dans le temps de leur faillibilité, c'est le temps pensé qui ouvre la conscience de leur pérennité, la peur de leur perte, l'espoir de leur persistance et c'est par le langage que s'instaure le « lieu même où peut être reconnu l'acte vécu de la conscience » (Ricœur, 2024, *op.cit.* p. 321). Il faut bien tout le poids du langage alors, pour soutenir *dans le temps* la pesée de ses premiers et majeurs soutènements matériels, dont la permanence est toujours mise à mal par le temps lui-même.

C'est là encore que les dispositifs d'urgence trahissent leur proposition d'accueil. **Là où la nécessaire durabilité vient déjà à manquer, le langage réduit déleste encore la gravité dont l'être à besoin pour *s'appuyer,*** les mots que l'être quémande discrètement pour lire le monde et parvenir à s'y localiser, s'y installer et donc aussi pour s'y voir se déplacer, devenir, changer. Car si nous convenons avec Breviglieri que l'habiter convoque en priorité un engagement dans le monde et non pas une façon de s'y situer[1182], le sens, lui, n'est possible qu'avec les mots, dont la vivacité serait sensée autoriser des variations. Celles-ci ne se cantonnent pas à leurs perspectives directement traductibles dans un plan, ni appauvries par une langue qui ne donne plus prestance, creux, poussée, élévation, qui se limite à une lecture chronométrée, aujourd'hui banalisée ou une composition seulement fonctionnelle. C'est « en ouvrant le sens du côté de l'imaginaire »[1183] qu'est autorisée également une ouverture « du côté d'une dimension de la réalité qui ne coïncide pas avec ce que le langage ordinaire vise sous le nom de réalité naturelle » (*op.cit.*). **C'est alors « l'image poétique qui nous met à l'origine de l'être parlant et nous exprime en nous faisant ce qu'elle exprime »**[1184]. En ce sens confiner la langue dans sa seule fonctionnalité, la mobiliser par l'argumentation ou la narration face à face (la justification et le plan), mais tout autant favoriser le passage dans le flux, impose une double blessure à l'identité continuée.

Les visées émergentes sont le premier ressort du poétique et composent intrinsèquement l'attente, elles la nourrissent, accompagnent ses thymies. Elles restent foncièrement négligées dans ces espaces, notamment en raison du fait qu'elles sont évidemment particulièrement délicates à identifier, à entendre mais aussi à dire, dans une attention forclose aux attendus linéaires et aux objectifs formulables, et vivement mises sous pression de l'accélération – remémorons-nous avec Jaccottet à quel point l'état de poésie nécessite d'attention et de patience car elle « parle de petits détails, mais à travers chaque détail, elle voit l'immensité dissimulée derrière, menaçante ou exaltante »[1185], évoquons aussi à quel point Stejar rappelait que la poésie nécessitait du temps pour la lire, ou Alga pour l'écrire. Le langage du poétique fait pourtant *place* aux mots, là « pour répondre à l'évènement du non-être », il mobilise « les ressources de la langue pour faire venir l'indicible que maintiennent étouffé la souffrance et sa sidération »[1186] (« les souffrances sont métaphorisées pour ne pas être abandonnées à l'état d'affects intraduisibles »[1187])

Ainsi, ce qui tient les êtres dans le temps, ce n'est pas la seule planification de leurs attendus, mais bien l'espérance consentie envers leur impossible permanence garantie, que l'imaginaire alors nourrit, « le consentement aurait sa racine 'poétique' dans l'espérance, comme la décision dans

---

1182 Breviglieri, M. (2008). Penser la dignité sans parler le langage de la capacité à agir. In J-P. Payet & A. Battegay (Eds.). *La reconnaissance à l'épreuve. Exploration socio-anthropologique.* Presses Universitaires du Septentrion. 83-92, .

1183 Ricœur, P. (1985). *La métaphore vive.* Seuil, p. 267.

1184 Ricœur, P, cité dans Abel, O. (2024). Les aventures de l'imagination. *Esprit. 509,* p. 65.

1185 Jaccottet, P. (2015). *Tout n'est pas dit. Billets pour Béroche. 1956-1964*. Éditions le Temps qu'il fait, p. 35.

1186 Breviglieri, M. (2022). Échange de conversations personnelles.

1187 Foessel, M. (2015). *Le temps de la consolation.* Seuil, p. 102.

l'amour et l'effort dans le don et la force » [1188] et dont les êtres proches en assurent le sens. En ce que la vie « résume tout ce que je n'ai pas choisi et tout ce que je ne peux changer », « c'est le sentiment qui la révèle. Seule la poésie – l'élégie – peut par la magie du verbe purifier le lamento du corps et guider la réflexion sur la contingence du vivant. C'est ici que la tristesse du négatif atteint son point culminant » (*op.cit.* p. 562) et c'est ici que son examen, par le langage, en redonne la possibilité de changement. « Une vie examinée est une vie changée, une vie autre » [1189] et **son examen ne tient pas, en seule première instance, à son examen *chirurgical*. C'est bien par l'autre, attachant, que s'ébauche la disposition à dire et écouter une histoire encore balbutiante de l'être affaibli.** Cet autre *en compagnie* « peut contribuer par là même à lui restituer une parcelle de soi sur le mode d'une identité à la troisième personne » [1190] qui progressivement pourra se faire sienne. Car c'est bien par l'autre, par sa proximité, par les attaches mutuelles comme amarrages, qu'est redonnée cette capacité de réceptivité, une capacité qui subsiste au-delà de la fermeture du projet [1191], en ce que cette *présence* donne de consistance au *présent* et amplifie alors le temps à l'échelle de l'espérance. Et c'est par l'imagination qu'est donné « corps à l'espérance, sans elle, l'avenir ouvert à l'homme qui espère resterait totalement indéterminé » [1192] et cette imagination s'incarne par la présence de l'autre, « l'espérance, toute espérance est implicitement l'attente d'une intervention de caractère personnel » [1193].

Ces présences qui dès lors doivent impérativement tenir en contiguïté, aise des supports matériels et ouvertures imaginantes, supposeraient des professionnel-les une considération particulière, hors le champ de préoccupation prioritaire vers toute manifestation rappelant soit la reprise, soit le dépassement des règles et leurs sanctions attenantes et dès lors maintenant vive, *en priorité*, la capacité de « prêter attention au blocage devant l'expérience, à l'appauvrissement de l'espace de contact, à la pétrification de tout élan vital ou la régression des capacités engagées dans l'interaction » [1194], en se mettant notamment au diapason des harmoniques, parfois à peine perceptibles de *ce que l'autre exprime en ses divers niveaux d'attentes*. Mais les travailleurs et travailleuses manquent de disponibilité et d'élan face à une légitimation professionnelle qui valorise premièrement les interactions publiques (où est réclamée le respect des conventions de maintenue de soi), le chiffrage du nombre de passages ou les justifications narratives en attente de l'émergence d'une échelle de discours apte à confirmer une certaine *bonne* coopération et dès lors rendre possible la comptabilité d'un *suivi*.

Or les usagers et usagères, s'ils revendiquent bien sûr un accès aux droits (de résidence, de travail, de logement) restent en priorité nécessiteux d'ancrage. Bien souvent d'ailleurs les perspectives concrètes échouent ou les personnes deviennent de plus en plus frileuses à faire confiance en ces espaces (Robin a quitté le Lieu suite à des règles qu'il ne parvenait pas à tenir, Faiz est parti à plusieurs reprises des foyers d'urgence, et n'y retourne plus suite au débarras de vêtements précieux pour lui car ils étaient *ses derniers souvenirs* du pays, Raoul finit par préférer sa cave aux exclusions de l'hôtel où on lui avait enfin trouvé une place mais dont on avait annulé l'inscription un matin, car il n'était pas rentré une nuit simplement car il *faisait la fête*, Olivier alors qu'il acquiert pour la première fois un logement stabilisé, sent poindre cette affreuse déprime qui le mine, significative d'une maladie de la solitude car jamais personne n'y vient, Olivier dit aussi à quel point il *est choqué un matin de ne plus reconnaître personne, c'est comme si on était des machines*, Saule n'ira jamais dans ces endroits, il préfère dormir dans la forêt car il sent que ces espaces sont à même de *faire mourir,* Jack

[1188] Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté.1. Le volontaire et l'involontaire*. Points Essais, p. 583.
[1189] Ricœur, P. (1985). *Temps et récit. 3, le temps raconté*. Seuil, p. 285.
[1190] Michel, J. (2016). Le vulnérable et le tiers narrant. *Jusqu'à la mort accompagner la vie. 3*(126), 13-24, p.22.
[1191] Porée, J. (2002). L'épreuve du temps, souffrance et maintien de la personne. *Sociétés, 76*. 17-32.
[1192] Porée, J. (2024) Homo imaginans. In *Esprit. Paul Ricœur les pouvoirs de l'imagination*, *509*, 47-53, p.52.
[1193] Ladrière, J. (2003). *L'espérance de la raison*. Peeters Louvain, p.280.
[1194] Breviglieri, M. (2012). L'espace habité que réclame l'assurance intime de pouvoir. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 34-52, p. 45.

après son séjour en abri durant le covid, se sent *se désintégrer de l'intérieur, les lieux sont froids, on nous prend pour des choses,* Aloa évite d'*attendre quoi que ce soit du social, le social ça va pour les personnes handicapées qui ont des droits,* etc.). Ainsi, non les personnes sans-abri ne sont pas dans des dynamiques d'*auto*-exclusion, non ils ne sont pas seulement des bouches à nourrir qui devraient déjà être *contents qu'on leur offre tout gratuitement*, mais bien en mal d'une attente incomprise de gratitude réciproque et durable, d'une *attente qui demeure éminemment poétique* car elle revêt la secrète espérance que ses balbutiements puissent être convertis en un temps qui s'ouvre encore vers de nouveaux imaginaires, vers d'inattendues rencontres, vers des variations possibles et que l'institution alors, parvienne à ce travail fin de traduction et ce en dépit de perspectives condamnées quant à une reconnaissance légiférée.

Au cœur de dispositifs qui dépossèdent progressivement leurs usager-ères de leurs potentialités créatives, et notamment car l'attente institutionnelle s'inscrit dans le cadre d'une économie de la reprise et de l'effectivité – les attendus de la grammaire libérale – elles et ils sont aussi « défaits dans leur estime de soi » [1195] car le plancher sur lequel se déploie leur existence est déjà particulièrement blessé par des déplacements migratoires et des rêves de vie meilleure déçus, des oublis impossibles [1196] du passé (*ceux* qu'on a abandonnés, la culpabilité et la honte associées, *ce* qui était bon et qu'on a laissé, le regret ; dès lors des séparations qui rendent l'absence comme une présence et une attente obsédantes), une consistance morcelée et une identité narrative brisée, tout ce que nous a par exemple conté Faiz dans son ressassement quant à ce qu'il avait, un jour, abandonné et dont il ne cessait de regretter l'irrémédiable.

Toutes ces entailles identitaires sont amplifiées par des espaces inhospitaliers discontinus de passages, des propositions inexistantes d'expression de leur créativité, des rappels à l'ordre comme garantie première d'un possible lien. C'est alors bien, en parallèle des droits bafoués et des refus encaissés à l'échelle politique, parce que les appuis du proche glissent (un peu comme nos slides au fond qui disent beaucoup de nos pédagogies qui préparent les travailleurs et travailleuses de demain), que l'imagination créatrice est elle aussi humiliée ; qu'une pluralité de cercles de reconnaissance se réduit. La valorisation de rôles capacitaires univoques inscrits dans l'économie libérale et la seule autorisation de suivre l'injonction de la traversée sans accroc(he) intensifient le retrait à force d'une absence d'altérité sensible, le monde porteur s'effrite, les possibles alors eux aussi se désagrègent. Les relais amicaux sont aussi fragiles car, même s'ils génèrent toute une économie du plan et structurent le temps autour d'habitudes, *tirent vers le bas n'aidant pas à se remonter* car ils s'organisent souvent autour de la picole et des galères qui diffusent leur désespoir dans le cercle. La désespérance prend place devant les impossibles accordages face aux injonctions de reprise et la pauvreté de sources *vives* permettant l'invention. Comme le rappelait Abel (2022, *op.cit.*) en citant partiellement Ricœur « l'imagination a une fonction de prospection, d'exploration à l'égard des possibles de l'homme. Elle est par excellence l'institution et la constitution du possible humain. C'est dans l'imagination de ses possibles que l'homme exerce la prophétie de sa propre existence … seule une poétique inédite peut bouleverser et libérer l'imaginaire » (p. 79). Une poétique au fond, à même de redresser car elle élève, mais sans bâton rigide, le corps, le cœur et l'âme des errants par un espace encore possible de devenir, errance qui de tout temps n'a eu de cesse de nous rappeler que dans nos villes aux architectures denses, le vide que ces êtres parcourent et aménagent par de menues habitations et habitudes, convoquent à la fois le vide de la défaillance, certes, mais aussi un vide que nous ne sommes plus capables de considérer sans le mesurer à l'empêchement. Le creux saurait cependant indiquer le probable devenir plein espéré, qui pourtant jamais ne peut garder en continuité la mesure, rien n'est ici labellisé, mais qui néanmoins, réclame intensément sa

[1195] Abel, O. (2022). *De l'humiliation. Les liens qui libèrent*, p. 61.

[1196] Abel, O. (2022, *op.cit.*.) rappelle à ce titre combien il est nécessaire d'oublier pour espérer. La douleur du passé et son impossible oubli peut devenir sinon ressentiment, haine, insensibilité et clôture du temps dans le désespoir, par aliénation de la puissance du désir, enkysté alors dans un passé irréversible, et ouvrant à de multiples formes de retrait et de résignation morbide. p. 204-205.

charge d'ample, que vienne en ses abords le vif, ses abords qui eux demeurent, que le cœur s'y appuie, qu'il assouvisse partiellement la soif, à plus ou moins forte montée, à plus ou moins intense remplissement. Il est aussi donc à nous remémorer que le « vide c'est l'absence mais aussi l'espérance, l'espace du possible »[1197] et qu'il convient alors d'approcher ces chambres de souhaits, sans pour autant les confondre en leurs diverses échelles, mais sans non plus évincer l'espoir incertain et rabattre l'attente à une seule prérogative exigée. Comme le rappelait Alga, *l'espoir demeure tant que la vie reste*, et comme le disait encore Faiz, *ce qui permet à l'espoir de vivre c'est l'amitié.*
Il y a donc urgence, non pas à accélérer le passage des corps-moteurs, mais à permettre l'ouverture d'espaces créatifs durables. Car c'est bien par la confiance dans la constance et la résistance du monde, dans l'assurance des liens qui perdurent malgré le temps qui nous fait toujours sentir l'abysse de l'inaccessible, la tristesse de l'inexorable, les confins de l'inépuisable, dans le sentiment intime de se sentir porté, soutenu, reconnu, que le cheminement de chacun, humain debout, à l'horizontal du temps, est permis. C'est aussi car le désir et l'attente ne peuvent se limiter à des objets identifiés dont l'unique mouvement de tension se figurerait dans le dessein de leur capture – le « désir ne peut être réduit au désir de ceci ou de cela, à l'envie … au cœur même de l'animation de notre être, de notre manière, d'être corps vivant ouvert à l'indétermination, il est d'abord désir d'être, désir de vivre parmi les vivants, d'être corps parmi et avec d'autres corps, d'être avec les choses qui sont »[1198] . En ce rapport aux autres choses et êtres, qui permettent un certain jeu au-delà d'identités cristallisées figées dans des cibles (trop) réductrices, il y a lieu de dégourdir les imaginaires, de redonner aux visages, aux mots, aux gestes, la puissance de leur convocation à appeler la rencontre. Cela n'est certes pas toujours possible dans un contexte ou la sollicitude et l'abord par le proche ne sauraient seuls faire institution. En redonnant vigueur au commun, mais à partir d'une pluralité de dispositifs complémentaires qui ne méprennent pas la teneur poétique, sont permis des engagements nuancés au sein d'un même espace. Celle-ci n'est bien sûr pas restrictive au langage, c'est au travers de médiums variés que l'artisan tente de former, à partir de sa main, une pièce dont il discerne peu à peu les éléments en miroir de sa constitution tout autant que des déclinaisons possibles qui ouvrent son rapport au temps, dans ce qu'elles autorisent de métamorphoses imaginées. Des dispositifs tel un

> Atelier (de l'artisan ou de l'artiste) axés sur l'ouverture à la portance commune de l'être … favorisent un rapport à autrui qui n'est pas le face à face … mais un côte à côte passant par une confrontation commune à la matière ou à la nature, dans une adversité partagée, dans une forme d'intercorporéité articulée sur un tiers inclus qui n'est pas une personne humaine – mais la matière à façonner, le bâtiment à construire, le terrain à cultiver, la montagne à gravir, le désert à traverser, etc.[1199]

Des poèmes à composer.

Ainsi des lieux habités, qui abritent des participations diffuses et des modalités de présences alternées, et où le corps trouve à la fois matière à combler son besoin vital organique tout autant que son nécessaire et *vital* appétit poétique, ainsi que son essentielle exigence de stabilité pour *se permettre de se voir devenir* et en moduler ses propres déclinaisons. Les secrets (qui nous racontent, nous élaborent, nous permettent d'oublier et d'attendre) ne se disent pas dans des narratifs formatés ni non plus sur la scène publique de la justification, ils ne se manifestent d'ailleurs que difficilement de manière intelligible dans le déroulé du discours et résistent à la planification. Ils ne sont souvent que murmures car ils n'appellent pas de pleine saisie mais seulement une tenue solide aux abords,

[1197] Da Sola Morales, I. cité dans Careri, F. (2013). *Walkscapes. La marche comme pratique esthétique.* Actes Sud, p. 47.
[1198] De Saint-Aubert, E. (2015). La chair ouverte à la portance de l'être. *Alter. 23*. 168-185 p. 174.
[1199] De Saint-Aubert, E. (2015). La chair ouverte à la portance de l'être. *Alter. 23*. 168-185 p. 185.

une sympathie qui peut « 'assumer le lointain de l'autre' tout en étant au plus proche, 'au pied du mur de son opacité' »[1200] et ainsi s'articuler *entre le plan et le proche*. Et le poétique, où l'art aux médiums pluriels puise, articule spécifiquement deux entités dont nous sommes anthropologiquement constitués, l'indispensable retrait ; le goût substantiel du commun, tout en permettant que les deux soient maintenus en correspondance. La vie visible et partagée est nourrie par

> Cette intériorité plus ou moins sauvage ou plus ou moins ouvragée dont les racines plongent … jusqu'à cette nappe phréatique où, d'un homme l'autre, nous baignons tous, et qui est l'eau de notre communication originelle. C'est là, dans ce partage de la terre, de l'épaisseur, de la nuit et de l'eau – tout ce monde inférieur et intime qui est univers de la taupe – que se situent les fondements de la poésie, fécondée par la nature de l'expérience vécue et illuminée par les apports intermittents, en pleine invisibilité, du visible ; et c'est là également que s'élaborent, nuitamment, les éléments primitifs de la langue, son désir de se transmuer en parole, à travers des bredouillements primitifs et ses balbutiements : esquisses ébauches, évocations vibratoires, échos, mirages…[1201]

L'urgence a manifestement condamné absolument la considération d'un élan vital, d'un besoin vital de créer. Elle a aussi, en même temps qu'elle a peut-être abaissé les seuils de la venue, brisé l'attention vers un temps ample, dont elle a condensé le sens en son unique portée chronologique, tout en prohibant son devenir incertain et sa nécessaire assise permettant de l'endurer. Restreignant alors dans ce même périmètre, l'attente à sa seule perspective opérationnelle du projet ou du plan dont on pourrait organiser complètement le déroulé à l'avance en spécifiant ses critères de réussites, sans plus même en respecter ses harmoniques, faites de seuils entre apparition et disparition (ou retrait), entrain et retenue, volonté et consentement, parole et silence, agitation joyeuse et angoisse, assurance et instabilité, rimes et dissonances ; toutes toujours articulées à la confiance possible en le devenir, en l'espérance, qui jamais ne peut se tisser ni sans la constitution du *soi,* ni sans autrui. Le terrain nous a rappelé à tant d'occasions, à quel point l'espérance restait toujours en amont de la poursuite envisagée du temps, et sauvegardée en dépit des considérables freins et coups du sort que les attendus en leur prévision, subissaient. Le mot a été prononcé tant de fois, chair même d'une perspective de soi-même encore imaginable qui pourtant, bien souvent et malgré des efforts singuliers des professionnel-les, ne trouve institutionnellement aucun écho légitimé. Elle requiert une part d'imagination « car l'espoir est complémentaire de l'imagination »[1202] tout autant qu'une part de stabilité, car on ne peut imaginer sans lieu suffisamment rassurant pour en varier ses occurrences.

Si toutes ces manières et allures qui colorent l'attente sont bien souvent bornées à un tableau monochrome qui dirait comme une évidence que la vie c'est savoir ce que l'on veut et s'y astreindre pour l'atteindre, une vie en somme réduite aux slogans (des coachs), dont les escales, arrêts, retards ne pourraient alors prendre que *valeur* d'échec, il y a à s'inspirer en dernière partie de ce travail, du jardin pour retrouver la quintessence du flair (parfois détournée), le suave des parfums (parfois chargé), l'habileté des gestes (parfois pourtant hésitante), l'épaisseur du sol (parfois caillouteux), les pépins et les récoltes (parfois avec limaces), l'harmonie des souffles accordés en conversation (parfois désordonnée) ; une poétique vivante.

[1200] Maurice Blanchot, cité dans Oury, J. (2009). Séminaire de la Borde du 25 octobre 2008. *La clinique lacanienne. 1*(15). 11-21, p. 19.
[1201] Stétié, S. (2002). Désespoirs de notre poésie. *Esprit. La colère, la justice, le bonheur : des Anciens aux Modernes*. 60- 69, p. 63.
[1202] Popa, D. (2015). Attendre, prévoir, espérer : modalités de la présomption intentionnelle. In. J. Leclercq & J-Fr. Lavigne (Dir.). *Espérer. Etudes de phénoménologie.* (pp. 75-87). Presses Universitaires de Louvain, p.77.

C'est sur notre dernier terrain, au cœur d'ateliers créatifs, que se clôturera cette recherche. Car c'est en ce dispositif que nous sommes revenue au cœur du *socius*, tout en considérant la singularité du *prochain*, qu'ont été vécues de précieuses alternatives à l'urgence, disposant au centre de la ville, un espace qui dimensionne le soin à son échelle institutionnelle en œuvrant à offrir des brèches dans le temps souvent circulaire, dilué ou même clos des personnes dont le plan s'est gribouillé, tels des élans à la parole conversée autour de matériaux malléables, (des couleurs, des mots, des plantes, des fils) prêts à se configurer, par la main ; tout en reconfigurant l'être qui les écrit, tisse, plante, tricote, car *en présence.*

Il convient de se remémorer ici avec Ricœur à quel point l'imagination proclame un « pouvoir quasi végétal … de même que la plante plonge dans la lumière et dans la terre pour en tirer sa croissance, … de même le verbe poétique nous fait participer, par la voie d'une 'communion ouverte' à la totalité des choses »[1203]. Les quelques fleurs découpées et posées sur les tables, au cœur d'architectures non investies par la force et l'élan lumineux qui ensemencent la terre – par des possibles mouvements créatifs – ne donne pas le poids au désert dans lequel le passage réitéré s'étire sans horizon et dont les attaches sont mirages.

Il faut retrouver la pleine terre, celle où encore

parfois,

[1203] Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive.* Seuil, p.314.

Se construisent derrière des tas de branches, de feuilles ou sous les haies de noisetiers,

De discrets abris pour les hérissons.



Photo personnelle jardin de Galiffe, août 2024



Photo personnelle jardin de Galiffe, août 2024

Saviez-vous que j'ai attendu des jours, à l'abri d'une souche
J'ai observé d'un peu loin la manifestation étrange d'un arbre aux embranchements et aux feuille(t)s changeant de saison en saison. J'ai marché un peu alentours avec des sandales et quelques graines que j'avais emportées pour les soirs de bise. J'y ai dormi, aménageant un tapis de mousse près des chanterelles. J'ai rêvé.

J'ai entendu les mouettes celles qui venaient du lac et de plus loin et aussi les sifflements des mâts en accord avec le tournoiement des girouettes aux becs de cuivre, et j'ai aimé particulièrement les pluies d'août lorsque la terre appelle, desséchée, puis attend de recevoir à travers les craquelures de soif pour se joindre aux écorces-humus de l'été dernier.

Puis, de mes pattes griffues, j'ai escaladé le tronc jusqu'à sa cime, ne sachant pas encore que depuis le faîte des arbres, on peut voir un peu plus largement l'horizon. J'ai posé mon balluchon vers un nid et j'ai chanté un long sifflement qui faisait penser aux vibrations accélérées d'une flûte taillée dans le roseau, j'ai appelé. Car au pied des pousses vertes, j'ai enfin retrouvé le jardin. Son apaisement. Et sa beauté. Il dit.

Alors qu'elle monte

Sur les crêtes dégarnies S'opère et s'étend

Le long filament de l'attente mêlé au suc des prairies grasses

Ce soir de décembre encore sous chape

Le temps se déverse vers Les cendres Se délasse

Puis file au loin là

Où l'immédiateté de la voix Opposée dans la nuit

À l'obstination des seules

Elucide soudain la force mystérieuse de l'absence

En regardant les flammes Elle a pensé brièvement à sa main

Qui comme le feu



Ravive la vie

Et la consume. [1204]

[1204] Poème personnel, décembre 2023. Photographie du Jardin de GALIFFE personnelle. Juin 2024



1205

[1205] Dessin du jardin personnel et hérisson toujours tiré de Norstein.

LIVRE 4 Le RETOURNER

I. L'ATTENTE OUVERTE EN SES EFFLORESCENCES

Photographies, dessins et paroles au jardin de GALIFFE et avec leurs usagers et usagères.

Là où il est raconté comment parfois il faut retourner la terre, le regard, le geste pour préparer le sol, le pays, le dispositif à recevoir les grains, leur donner un peu d'air.

Le tourner appelle le mouvement afin de se diriger, on se tourne pour mieux voir le paysage, on se tourne autour pour s'apprivoiser, on tourne sur une musique quand jambes et pieds dansent, mais

Se retourner ou *retourner,*

Implique toujours un mouvement réitéré, et convoque alors immanquablement l'absence du premier.

Le retour actionne le balancier du temps, la répétition mais d'une manière un petit peu déplacée, un petit peu différemment.

Se retourner, le hérisson le sait bien, invite aussi à se poser sur une courbe de piquants où se présentent toute une série de vides, qu'il faudra garder en équilibre, alors qu'au-dessus les pattes gigottent comme quatre.

Sauf que comme le hérisson en a justement ce nombre, il ne s'étonne qu'à moitié des nuages qui font la même chose tout là-haut.



Nathanaël je te parlerai des attentes.
J'ai vu la plaine, pendant l'été attendre, attendre ; attendre un peu de pluie.
La poussière des routes était devenue trop légère et chaque souffle la soulevait.
Ce n'était même plus un désir ; c'était une appréhension.

La terre se gerçait de sécheresse.
Comme pour plus d'accueil de l'eau.

Les parfums des fleurs de la lande devenaient presque intolérables. Sous le soleil tout se pâmait. Nous allions chaque après-midi nous reposer sous la terrasse, abrités un peu de l'extraordinaire éclat du jour. C'était le temps où les arbres à cônes, chargés de pollen, agitent aisément leurs branches pour répandre au loin leur fécondation. Le ciel était chargé d'orage et toute la nature attendait [1206].



[1206] Gide, A. (1917-1936). *Les nourritures terrestres suivi de Les nouvelles nourritures.* Gallimard, p. 28. Merci à Marc de me l'avoir partagé…

1.1. Une alternative à l'avalement ou l'exclusion : le prendre soin commun

Au mois de septembre 2023, l'espace d'accueil bas-seuil « Galiffe » (mon dernier terrain encore actuel où je poursuis seulement les ateliers d'écriture) pour les personnes souffrant de fragilités psychiques, a quitté ses locaux, abandonnant le jardin attenant, minutieusement entretenu et choyé depuis plusieurs dizaines d'années. Le parterre et les végétaux luxuriants qui abritaient des barraques de bois donnant hospitalité chaque jour aux bénéficiaires, allaient en effet être prochainement détruits, pour laisser place à un vaste agrandissement de la gare ferroviaire visant à garantir une circulation fluide à ses abords pour le *passant pressé* qui y afflue. Point d'autre dernier choix que celui de *mettre les voiles* à temps, la petite rue n'étant habitée que par quelques associations et les locaux ne répondant plus depuis longtemps aux normes de sécurité, peu de recours pouvaient dès lors se justifier avec force collectivement.

Il y a à partir de cette destruction annoncée, à réfléchir aux ambiances moroses de la ville et aux poches d'hospitalité qui disparaissent en s'appuyant sur la mise en évidence de cet espace institutionnel et de ses attaches au sol progressivement désertés, et particulièrement son jardin.

Le jardin, ce microcosme à la fois « la plus petite parcelle du monde et puis c'est la totalité du monde. Le jardin c'est, depuis le fond de l'antiquité, une sorte d'hétérotopie heureuse et universalisante »[1207]. Ici, il dispensait de chers joyaux aux personnes usagères, alliant les bienfaits de ses ombrages, l'abondance de ses senteurs, la joie de participer collectivement à son soin et le bonheur d'y récolter ses fruits tout en obligeant à composer avec toute une série d'imprévus au fil des saisons et des visiteurs inattendus (les limaces par exemple, ont été à la source de bien des histoires cocasses). Cette négociation et cet accordage, fragiles, dynamiques, aléatoires malgré les saisons et les rituels, n'entamait en rien l'attente joyeuse des graines et des poussées qui ne tarderaient pas de se rendre visibles notamment car il offrait une protection considérable contre les tumultes citadins, sans pour autant créer une entité fermée sur elle-même. Le nommant *ma forêt*, *petite jungle*, mon *paradis*, ou *ma bulle d'oxygène*, tous et toutes y trouvaient des voies d'apaisement substantielles, des étais pour se régénérer, rassembler des bribes de soi souvent morcelées par la souffrance psychique et les conditions de vie précaires. Une peau végétale, souple et vive, se rendait disponible et disposée aux corps éprouvés, affaiblis. S'était ainsi aménagée au fil du temps une véritable « écosophie »[1208] (articulation entre trois registres écologiques : environnement, rapports sociaux, subjectivité humaine), faisant des qualités ambiantales du lieu, le cœur des compositions de l'accueillir. L'injonction d'un déplacement, empruntant au lexique libéral de la flexibilité, de l'heureux confort d'espaces dimensionnés aux standards de qualités d'hygiène et de sécurité, semblait néanmoins promettre les enchanteresses perspectives de l'attrait du neuf.

Le travail artistique pictural mené ci-après s'attèle à rendre perceptible la brûlure de la perte qui telle une litanie, dessine en boucle le vide laissé mais aussi l'amère découverte de son impossible remplacement au regard de cette densité vivante et la répétition, comme une anaphore, de la privation de cet îlot organique qui se rappelle aux usager-ères à chaque empêchement que le gravier stérile du nouveau dispositif convoque. Comment également se reconstituent néanmoins à partir des liens tissés *là-bas*, de nouveaux élans pour tenter d'habiter *ici,* malgré sa vastitude, ses murs lisses et son mobilier high tech ; le nouveau lieu, de le faire *nôtre,* de s'y sentir bien(heureux) en dépit des renoncements qu'il impose. C'est à partir de cette composition d'images qui se fait proche du jardin délaissé, que seront entendues les voix de l'irrésistible nostalgie devant l'irrémédiable – ce « mal

[1207] Foucault, M. (2004). Des espaces autres. *Empan. 2*(54). 12-19, p. 17.
[1208] Guattari, F. (1989). *Les trois écologies.* Galilée, p.12.

d'exil »[1209] qui rappelle « l'amertume du fait d'avoir été » (*op.cit.*) – celles des potentiels appels et invitations des travailleureuses sociales et des usagers et usagères pour tenter de redonner à l'irrévocable, un certain goût retrouvé de l'espérance, notamment car celle-ci parvient à puiser dans une mémoire heureuse dont les fruits manifestent les traces, mais aussi, offrant un appareil de phonation à ces entités murmurantes – le frémissement du jardin luxuriant lui-même – qui, avant qu'il ne soit totalement détruit par le chantier imminent, ne cesse d'attendre, en une attente patiente – là où « s'accomplit un dégagement »[1210] en dépit de l'impassible – que le vent se lève et dissémine en les portant, loin, très loin, ses graines abondantes et fécondes. Le jardin a en effet repris, depuis le déplacement de l'institution et avant son total effacement, certaines libertés et réorganisé un équilibre vital où les centaines de fruits à terre pourrissant, nourrissent des milliers d'insectes, où les lianes des lierres et des mûriers rendent progressivement son entrée difficile et où les traces des passages humains se recouvrent aussi de végétaux et de terre. Il poursuit donc ses renaissances « en cette multiplicité de formes en termes de métamorphoses, et non d'évolution, de progrès ou de leurs opposés »[1211], et ce en dépit de son abandon progressif par les usagers et usagères, qui l'ont au fil des jours, délaissé, notamment en ce qu'iels en disent, y revenir est aussi convoquer douloureusement *toute la mémoire qu'on y a laissée* et qui bientôt, ne sera plus.

Cet espace soigné et soignant dont l'humain parvenait, malgré son empreinte, à conserver un équilibre écologique, vient ainsi ouvrir à une réflexion quant aux modalités plurielles de vivre ensemble, qui sortent de cette seule perspective tenaillée entre une *emprise* institutionnelle (dont les lignes directrices et les attentes déjà saturées empêchent créativité et tâtonnements) et une *exclusion* de celle-ci (si les attendus normalisés ne sont pas remplis). Notamment car il s'agit de permettre un faire commun distribué dans une spatialité familière dont chacun-e est partie prenante à des échelles variables, et dont le ou la professionnel-le fait office de cheville attentive, de concernement subtil sans pour autant en priorité et dans une posture hors-sol, planifier des vies, en susciter le récit par des mots déjà stratifiés en leur fonctionnalité administrative ou, par défaut, les laisser en déshérence. L'approbation mutuelle est alors conjointement offerte par la communauté humaine (les pairs et les professionnel-les) dont les gestes doivent s'accorder autour d'un matériau commun, tout autant que du matériau vivant même, qui offre ses poussées vives telles des perspectives présentées dans le temps et manifestant ainsi de sa durée ; l'effort est alors consenti car il trouve une réverbération directe (même si quelque peu différée dans le temps) de déploiement. L'attente devient ici espérance car elle figure un corps commun, qui permet une participation diffuse, et qui en sa matérialité même, offre d'éprouver le temps des semaisons, des moissons, des inattendus aussi mais dans un sol généreux. Ce soin partagé d'un espace approprié mais non privatisé qui a permis de laisser fructifier ce jardin durant de nombreuses années est à élargir à tout le processus créatif mené au sein des ateliers Galiffe. Autour notamment de multiples médiations qui permettent de faire, laisser, modifier la trace de nos manières d'habiter l'espace (tant matériel que social et d'un point de vue temporel) tout en l'aménageant. Elles peuvent prendre la formule du tricot, de la couture, de l'atelier d'écriture (que j'anime depuis bientôt deux ans), du jardin, du tressage de paniers, de peinture, etc. Autour de ces multiples matériaux que les usagers et usagères investissent au gré de leur besoin, s'accomplit cette « joie courageuse », cette « audace », cette « gratuité », cette « contingence », cette « ouverture à l'infini » que Lain-Entralgo[1212] attribue à l'activité créatrice, tout en offrant la résistance *et* l'appui même de la matière à modeler, tresser, filer, coudre, écrire. Pour

[1209] Breviglieri, M. (2010). De la cohésion de vie du migrant : déplacement migratoire et orientation existentielle. *Revue européenne des migrations internationales. 26*(2). 57-76, p. 58.
[1210] Housset, E. (2014). Patience et énigme selon Emmanuel Levinas. *Discipline Filosofiche. Emmanuel Levinas: fenomenologia, etica, socialità. XXIV* (1). 49-73. p.58.
[1211] Coccia, E. (2020). *Métamorphoses.* Rivages, p. 19.
[1212] Lain-Entralgo, P. (1966). *L'attente et l'espérance.* Desclée de Brouwer. Textes et études philosophiques, p. 492.

l'auteur, « l'ouverture à ce qui fonde » (*op.cit.* p. 503) à partir d'une capacité créative – en ce qu'elle « manifeste à l'homme 'ce qu'il y a' est … 'ce qui fait qu'il y a', que le fondement dernier de la réalité n'est pas seulement 'fondamental' mais aussi 'fondamentant' » (*op.cit.*) – est un des moments distincts de la structure de l'attente, tenu en correspondance avec notamment l'infinitude, la finitude, le néant, la réalité, la communauté. C'est également en cette dernière nomination que se perpétue la dimension spécifiquement créative de l'attente que nous avons tout au long de ce travail réfléchie, toujours tenue et réouverte par le commun « qui questionne, coexiste ; qui attend, co-attend » (*op.cit.*). Ces usages multipliés ne requièrent pas une participation active en collectif (certaines peuvent venir parfois quotidiennement tricoter quelques rangs dans leur coin et repartir sans obligatoirement prendre part à des activités proposées ou peindre toute la journée sans impérativement parler ou alors en participant d'un peu plus loin, et souvent oralement, au moment d'écriture, etc.), ni ne nécessitent de parvenir à une productivité type ou une forme stabilisée. Elles le permettent pourtant tout autant pour celles et ceux qui le désirent. Certains des tricots, des objets de couture servent directement à la vente, organisée deux fois par an. Celle-ci procure davantage la possibilité d'une montée à l'échelle publique de reconnaissance et une certaine fierté à voir ses œuvres portées, achetées, complimentées, que d'un bien à produire en vue d'un rendement spécifique. Toutes ces habiletés s'organisent dans l'aménagement partagé de l'espace à disposition que l'on décore ensemble, dont chacun choisit ses familiarités et refuges tout en devant s'accorder aux autres, pouvant y laisser les œuvres inachevées, proposer des goûters ou des recettes, faire la vaisselle, exprimer certaines envies ou simplement bénéficier du matériel (de récupération majoritairement) mis à disposition de toutes et tous. Ces nombreuses manifestations en cohabitation, inventives et fertiles, sont spécifiquement en écho à la dimension du poétique, qui ouvre par ressemblances et variations infimes. Elles viennent en cela aussi directement réverbérer l'écologie du « vrai jardin » où « le bonheur est justement fait de la conjonction unique de milliers de grains irremplaçables, tenus dans une main unique, telle que l'on ne sait qui épouse, de la main ou du sable »[1213]. C'est là également le mystère de la semence (végétale, des mots, des couleurs) dont les germinations, puis les plantes (les paniers, les fichus, les poèmes, les tableaux) sont le propre d'une alchimie vivante augurant « une modification globale du milieu cosmique, c'est-à-dire du monde qu'elles pénètrent et par lequel elles sont pénétrées »[1214]. En ceci il nous faut reconsidérer aussi l'action sociale telle une véritable écologie, en ce que « l'existence de tout être vivant est nécessairement un acte cosmogonique, et qu'un monde est toujours simultanément une condition de possibilité et un produit de la vie qu'il héberge » (*op.cit.* p. 55). Toute institution porte en elle alors pareillement les possibilités de sa perpétuation qui ne cessent pourtant de l'altérer, la reconfigurer, la réensemencer par le fait que son occupation même est *vive*. Amenuir cette composante en vient, au même titre que la métaphore qui s'institue trop, à devenir morte. L'institution ne peut perdre alors de vue, si elle tient à offrir un lieu de considération, de soin et d'accompagnement éloigné des espaces dépersonnifiés, ses deux dimensions intrinsèques en tension, l'ordre de la tradition qui la constitue comme entité historique, l'obligée modulation par l'accueil qu'elle offre qui l'ouvre, la heurte et qui déploie l'avenir. C'est la même dynamique qui vibre à ces deux compositions en lien aux usagers et usagères, notre identité propre ne peut qu'être maintenue par un nécessaire ancrage qui en fonde ses assises consistantes *et* vivifiées par l'autre, par les images et imaginaires qui la perpétuent, l'enveloppent, la bousculent. Cette combinaison vient spécifiquement trouver retentissement dans le matériau souple même que la personne manipule, choie, transforme, et dont elle discerne les morphèmes du temps en sous-jacence (en ce qu'elle le modifie et qu'il la modifie, l'altère, la fertilise, la fait devenir, lui offre trace mémorielle). Car la « formation de soi se prolonge dans la formation d'un autre. Et cette formation est aussi

[1213] Cixous, H. (1998). *Un vrai jardin*. Editions des Femmes, p. 34.
[1214] Coccia, E. (2016). *La vie des plantes*. Bibliothèque Rivages, p. 54.

celle d'une intelligence essentiellement tactile … intériorité et prise sur les choses progressent de pair »[1215] Elle appelle répétition, reformulation, recommencement, accomplissement ou « chaos fertile »[1216] et en cela elle n'est que le miroir d'un soi qui s'ancre et se *suspend* (comme la référence), revient et perdure. C'est ainsi que l'atelier d'écriture s'est également intégré aux ateliers Galiffe appelant surtout un espace aux participations diverses, parfois quelque peu en distance de la table où l'on écrit, alternant des compositions, des lectures, des débats, des murmures, des retraits, des poèmes, des chants, des dessins ; une langue s'accordant toujours chemin faisant aux vécus en présence tout en gardant l'ancrage de la langue comme *rond* (cercle) et comme *point* de rencontre.

Les photographies, les dessins ou les extraits de texte de l'atelier qui suivent, sont issus de ces temps de côtoiements. Ils s'articulent avec des photos personnelles de ville, en apparence très ordinaires en termes de visibilité du sans-abrisme, bien qu'elles tentent surtout de rentre attentifs et attentives aux postures, aux soutiens, aux nécessaires supports que le repos ou la croissance demandent, dès lors en faisant se résonner les gestes des humains et des plantes-fruits-arbres-résidus qui se courbent, se faufilent, s'étendent, se chevauchent et toujours *s'orientent vers* (dont il s'agit de percevoir le vers quoi ?), montrant ici à quel point le sol stérile et les espaces furtifs réduits par la *jungle de béton* sont des empêchements considérables aux charpentes vers un commun vivable. Les images sont mises également en écho lointain à un texte de Heinich qui raconte le jardin, ce que l'autrice apprécie d'y voir et d'y voir venir, comment il s'aménage tout en étant aussi investi. Ces microcosmes (photographies du jardin, de la ville, poèmes) viennent rappeler la fragilité de la vie, de ce et ceux qui sont les plus vulnérabilisés, que nous laissons disparaître sans doute par manque d'attention, car ce n'est de loin pas toujours un manque de moyens – Maisondieu parle à ce titre d'un déni de fraternité, d'un autruicide[1217] – et peut-être surtout par omission de ce qui pourtant demeure le centre d'une *vie accomplie*, une certaine poétique. Cette poétique on l'a bien compris ne se limite pas seulement au langage, elle s'inscrit dans l'espace, le temps, dans nos modes d'approches et nos cohabitations, dans l'aiguisage du regard porté sur les êtres et les choses. Sans minimiser pourtant, l'importance de la langue lorsqu'elle décrit, analyse, rêve nos vécus et leurs milieux et comment lorsqu'elle s'appauvrit, se décharne, se stérilise par un caractère trop standardisé (voir seulement *reproduit* par l'IA notamment) en vient à dépouiller aussi le monde auquel elle serait sensée donner, en partage, des figurations à plusieurs voix.

Pour revenir à ce travail sur l'image, il s'inscrit bien ici en une intention artistique, puissance de remise en perspective réflexive par un processus, en première instance silencieux, engagé par imprégnation visuelle *qui happe*. Bien qu'il s'agisse dans le cas d'une démarche artistique, de laisser libre cours aux retentissements propres du visiteur ou visiteuse, qui se prête au voyage et recompose l'œuvre par un processus immersif, l'enjeu académique se doit d'être justifié sous peine d'être interprété comme supplément fantaisiste (une sorte de superflu, d'*art pour l'art*). L'idée en arrière-plan peut être explicitée ainsi. Elle tient en première instance en une prise en considération des épisodes de repos brefs aménagés temporairement, par les personnes sans domicile – qui justement suspendent l'urgence tout en en manifestant ses épreuves intrinsèques par manque d'espace approprié – et saisis de loin par l'ethnographe en cheminant la ville. Geste qui ne permet pas d'atteindre l'intime de leurs agencements et de leur vécu mais qui pourtant signe une lecture commune de leurs figures publicisées, qu'il s'agira alors de mettre en examen en ouvrant plusieurs graduations attentionnelles, car « si nous sommes souvent indifférents aux situations de vulnérabilité et de précarité, c'est parce que nous n'écoutons pas assez, ne regardons pas assez ou

[1215] Ricœur, P. (2004) Le potier ou l'intelligence des mains. In D. De Montmollin. Frère de Taizé. *La face cachée de la terre*. Fata Morgana, pp. 7-20, p. 19.
[1216] De Montmollin, D, Frère de Taizé (2004). *La face cachée de la terre*. Fata Morgana, p. 27.
[1217] In Courtecuisse, A. (2019). *Histoire d'un sans-abri. Pour une clinique de la rue*. Erès, p. 13.

plutôt avons tendance à toujours écouter et regarder de la même manière »[1218]. Cette manière est alors ici dérivée, décalée vers le jardin, déployant, par l'image, une « attitude de réceptivité et de disponibilité extrême aux événements et aux situations » (*op.cit.* p.17) dans laquelle en correspondance, l'ethnographe s'immerge avec une *portée* préférentielle « au détail minuscule au détriment de la totalité » (*op.cit.* p. 22), mais qui apparaît ici par le biais d'une lecture du jardin dans lequel la chercheuse vient puiser des sédiments totémiques qui lui offrent de mettre en regard sans cette fois le nommer, l'oubli des détails dans la pratique sociale de l'urgence.

En seconde instance est redonnée la consistance de l'attente en proche, déjà à l'évidence engagée comme un positionnement argumentatif fort durant tout le travail du *texte,* comme entité à la fois attachante et toujours en devenir, dont la formulation langagière, trop rapidement prisonnière de l'arbitraire du signe, reste pourtant toujours tributaire d'un écart*,* mais qui ici oblige à considérer, notamment par la beauté des détails, une prise en compte pleine de la variation d'échelles, *par l'image*. Considérant ces creux langagiers, comme des voisinages oscillatoires, ils permettent de mettre en mouvement « la réalité observée, la réalité cachée et la réalité réinventée » (*op.cit.* p.8) pour composer un tableau dont le retard, le discret, le dérobé, sont des premières instances de *discours sans parole*, car le texte poétique joint n'est qu'une basse continue composant obligatoirement la dimension d'harmonie en musique, mais qui n'a cette fois pas la première voix, on le récite de loin et *pianissimo*.

Cette dernière partition tente alors de revenir au souffle premier qui a constitué l'élan de cette thèse même, celui de s'approcher, d'humer, de varier les langues et leurs intensités, car

> Le monde est la matière, la forme, l'espace et la réalité du souffle. Les plantes sont le souffle de tous les êtres vivants, le monde en tant que souffle. Inversement, tout souffle est l'évidence du fait qu'être-au-monde est une expérience d'immersion[1219]

C'est car cet espace *demeure* vif, vivant et vivifiant qu'il procure attachement, contenance, apaisement, soin et expression possibles, qu'ainsi, il donne à l'attente la plénitude des harmoniques vibrantes qui la constituent et formule pareillement une perspective (plus) heureuse pour les dispositifs d'accueil (d'urgence ?), pleinement alors habités. C'est parce que le poétique est « une invitation au voyage » que nous « recevons, en notre être intime, une douce poussée, la poussée, qui nous ébranle, nous met en marche la rêverie salutaire »[1220] qu'il est aussi un jardin, où s'élèvent des scintillements, où croit ce qui reste de vie, ce qui, au final, conditionne la levée possible de l'engourdissement des grains et des pensées sidérées (par tant de malheur mais aussi par tant d'aliénations institutionnelles, sociales et académiques, dont la composante temporelle s'altère).

La poétique du jardin vient alors clore la poétique de l'attente, notamment car ce terrain composé de friches, de broussailles, de potagers, de fruitiers, de graminées, d'arbustes, de cabanons, de résidus, de coquilles d'escargot (qu'il faut tenir) demande de pouvoir prendre le temps, de retrouver une attention et un soin distribués *alentours* sans que ceux-ci ne soient directement guidés par une logique instrumentale elle-même conduite par le modèle de l'immédiateté ou les référentiels standards dédiés aux dynamiques d'expansion par seul accroissement de biens personnels.

[1218] Laplantine, F. (2013). *L'énergie discrète des lucioles. Anthropologie et images*. L'Harmattan, p. 9
[1219] Coccia, E. (2016). *La vie des plantes*. Bibliothèque Rivages, p. 73.
[1220]Bachelard, G. (1943). *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement.* José Corti, p. 8.

Il y aurait ici à rappeler encore à quel point le temps n'est, et ce malgré nos avides tentations de le croire saisissable, à jamais en mouvement. Mais il n'est pas seulement mouvement tel un déplacement géographique d'un point *a* à un point *x*, il ouvre d'autres dimensions, bien loin des chronologies qui le réduisent à ses seules fonctionnalités résolutives. La question du poétique serait alors ce fil, ténu, qui tente, par des voies obliques, de relier, de composer des fils médiationnels. *Entre* les différents rythmes de vie, les diverses capacités à l'œuvre, les manières variables d'exprimer les vécus propres, demandant à trouver des voies qui favorisent une mise en correspondance par soulèvement référentiel, traductions et réamarrage. Cette recherche a montré que les accordages ne s'opèrent pas seulement par le biais d'une parole justificative ni par les narratifs attendus, ni par le proche sans parole qui nous assure de pouvoir compter sur lui, *les yeux fermés*. Même si ce dernier dans son quotidien le plus fréquent, promet, par son contact direct et réitéré, de supporter l'épreuve du temps, que nous puissions nous y livrer en pleine confiance, nous avons vu, dans le cas précis qui nous occupe, à quel point un espace défaillant, aux supports stables et aux familiarités acquises retirés, nécessite alors le corps et le verbe qu'il distribue pour initier de nouvelles expériences de rapprochement, redonner à l'espace insécure une dimension continuée par contact, poésie et accordage habile.

Il s'agit d'oser rassembler ces bribes éparses par un choix des mots, une pesée des phrases, une profondeur textuelle, enfin un montage photographique ; une montée en décalage avec la référence première, (qui sur le terrain, a pour évident réflexe de nous mettre à distance parce que le pauvre reste empreint du caractère de salaud[1221] qui en toute logique, se fera notre peau) en assumant une certaine complexité non résolue en ce qu'elle demande toujours plusieurs interprétations et qu'elle ouvre également à d'autres temporalités que celle de la mesure au service de la production (notamment car le poétique déploie les mots en une rythmique et musicalité propres). Ce fil est aussi une tentative, ambitieuse, de sauvegarder une réserve de sens, toujours encore à initier, toujours à remettre à l'ouvrage et qui aurait comme revers (heureux) de manifester ce qui nous échappe, non pas en promettant de l'y reprendre mais bien en lui donnant une considération d'importance, en attestant sa présence, sans pourtant immédiatement la clore et donc à toujours envisager, chez l'autre et malgré les catégories qui l'enferment, des manières nouvelles d'être. Le métier des professionnel-les du social, aurait à s'en inspirer davantage. Venir proche des blessures, des souffrances, des appels n'est pas résolutif par la clôture du contrat ou la seule ambition du projet. Il s'agit d'élaborer (peut-être par des voies artistiques car elles sont justement ordonnatrices d'une équivocité et suggèrent dès lors une multiplicité d'interprétations possibles), et sans dénier les ratés, ce qui toujours nous résiste, nous échappe et en continuité alors nous invite chez autrui. C'est aussi cela l'attente, l'incertitude de son abolition, tout en maintenant fermement les brides de l'espérance, *tendre vers elle*. Brides comme les chevelures d'une Mélusine, qu'il ne faut jamais voir complètement (dont même le contrat de mariage dans ce cas, autorise toujours une échappée, un secret) sous peine de perdre éternellement la porte qui ouvre aux variations, promenades entre mondes, sans pour autant jamais les confondre ni complètement lâcher le cordage du chemin qui mène à elles. Il y a des hybridités – temporelles et spatiales – qui ne se laissent discerner qu'en coulisses, dont il ne faut pas suspecter non plus qu'elles puissent, sans transformation, perdurer entre les mondes. Il faut ruser. Le Jack disait il faut *trouver les antidotes.*

La poétique du jardin figurée par les photographies est alors également une porosité créée tout d'abord entre les temps, peut-être un antidote à l'urgence qui les considère peu. Elle permet de « penser l'intervalle comme événement concret et *souffle d'air* plutôt que comme structure abstraite et *place vide* »[1222], qui serait alors rabattue sans doute trop vite à une non-consistance scientifique.

[1221] Mots prononcés par Jean Gabin dans « la Traversée de Paris », 1956 de Claude Autant-Lara.
[1222] Didi-Huberman, G. (2005). *Gestes d'air et de pierre. Corps, parole, souffle, image*. Les Editions de minuit, p. 22.

L'enjeu est bien de faire apparaître un certain manque, attentionnel notamment, mais sans lui donner immédiatement un caractère de remplissement quant aux problématiques interactionnelles et aux attentes déçues ; il faut plutôt chercher la trace du temps vécu, « son *rythme*, son 'bondissement', sa 'poussée', son 'jet' … une forme chorégraphique » (*op.cit.* p. 23) qui laisse émerger sa subtile «*émanation*, son air, son odeur, son haleine : bref, sa proximité matérielle et sa distance à la fois » (*op.cit.* p. 78). En termes de battement temporel, le jardin abandonné photographié ici, reste, avant sa destruction, la mémoire des lieux initiaux de l'accueil, ses graines perdurent également dans leur possible implantation lointaine, portée par les vents. De nombreux éléments et plantes ont par ailleurs été déplacés dans le nouveau dispositif, devenant comme des compagnies greffées aux débutantes initiatives d'installation pour les professionnel-les et personnes usagères, malgré les regrets convoqués face aux souvenirs heureux des temps vécus alors. La patience requise pour saisir ces minuscules foisonnements de vie est également bien évidemment une allégorie à l'ethnographie menée, aux passages qui se maintiennent par l'imaginaire ouvert à d'autres figurations ainsi qu'aux alternances de positionnement réclamées pour voir le monde en ses différentes échelles de présence, considérer ses changements, sans en minimiser ni les mémoires, ni les devenirs.

L'interstice créé par les images est aussi pensé entre l'espace du texte et son silence momentané. Ici est offerte place première à une visée esthétique, donnant aux couleurs, aux textures, aux intensités de lumières, aux formes juxtaposées par les traits du dessin ajoutés, également par une mise en regard entre vie dans la rue et vie au jardin, une dimension critique mais aussi porteuse de potentielles réflexions quant aux ambiances des espaces qui promeuvent une hospitalité inconditionnelle mais dont l'architecture reste encore bien souvent exempte de ses *conditions* d'habitabilité. Les lignes ajoutées en discrétion sont des invitations à porter les regards vers des ensemencements joyeux, sans pour autant en faire, et ce malgré leur caractère ludique, des utopies indécentes face aux drames des vies oubliées. Les fils colorés font davantage office de nouvelles voies, fragiles, entre divers paysages, un peu à la manière des lignes d'erre de Deligny (mais ici très simplifiées) tracées pour ouvrir à des marches à construire, des passerelles entre mondes en apparence hermétiques, des traits enfantins qui s'essayent devant la carence langagière pour les dire.

La poétique du jardin enfin, ouvre à un *entracte* entre diverses échelles de regard. On serait telle une spectatrice, qui, une fois sortie pour un temps de l'intrigue d'un film dont le scénario ne semblait pas comporter de pauses narratives, revisiterait après-coup, entre deux séquences, les marges d'une image d'apparence établie. Comme s'il s'agissait à partir du premier niveau de regard qui balaie, de *monter d'une octave* pour en saisir d'autres harmoniques (et parallèlement d'inviter à un mouvement du corps inversé, de descendre alors d'une échelle), de s'abaisser aux plus intangibles finesses visuelles, une fois l'action dépassée, là où de prime abord les parties du film défilent sans à-coup. Se superposent ainsi aux fréquences fondamentales, des notes périodiques plus subtiles qui donnent la qualité du timbre de l'instrument convoqué et s'approchent très près de la terre, des végétaux, de leur murmure face aux brouhahas stériles de la ville passante où le corps peine à se délester. La photographie s'attache ainsi à redonner force aux détails et aux approches de l'œil vers la texture du terrain la plus fine. Se révèlent au fil du jardin photographié, ses fruits, ses lianes, ses sols, ses tiges, ses résidus et processus de décomposition, ses déchets, ses ombres, ses transparences, son épaisseur, toutes inscrites dans des échelles temporelles variables, toutes pourtant conjointement à l'œuvre dans un processus vital et toutes constitutives des questions d'attachements, de déplacements, de pertes qui dès lors établissent une vacance, cette fois délétère, face aux scènes communes de ville, de ces corps aux repères morcelés et aux histoires sans consistance narrative, au cœur des flux urbains accélérés ou des ambiances institutionnelles desséchées.

Ce tranquille travail de proximité (du regard et ethnographique), qui accepte de se mettre au diapason des poussées et des retraits, des variations de lumière, du murmure des petites choses, révèle alors une abondance complexe, qui ne minimise pas pour autant ses interdépendances quant aux échelles davantage publiques et politiques. Il tente de mettre en correspondance des mondes lointains et pourtant nécessairement solidaires pour peu qu'on s'arrête à leur manifestation sensible, à leurs vibrations mutuellement influentes. Ce jeu de pendule en devient bien au contraire une justification de prise en compte nécessaire à l'élaboration des politiques publiques et des accompagnements institués, de manière que ces variations et harmoniques subtiles ne soient pas seulement réduites aux bulldozers bientôt au travail.

La portée que le poétique offre ainsi par le geste de sa souple maintenue avec la référence première qu'il ne quitte jamais complètement mais qu'il élève pourtant (même en image), a permis, ainsi, de retrouver le chemin dans le labyrinthe des ressemblances, de guider le promeneur, la promeneuse, même loupiote à la main et peut-être alors de la et le voir se voir soi-même dans l'envergure d'un devenir meilleur possible tout en sachant aussi que, bien souvent, ces percées sont cristaux de neige. A nous maintenant de poursuivre leur scintillation, à notre minuscule échelle, la main alerte, ouverte aux possibles *antidotes* face à la gravité d'un monde tabassé.

Mon rayon de soleil, tu as croisé ma route comme un rayon de lune au milieu de la nuit que je peux te dire seulement : un sourire sincère et une vraie femme peuvent les replacer, tu ne dois pas penser à toi pour ne pas que tu te sentes harcelée. Mais moi je pense à mon avenir lequel pour le moment est défectueux… mais comme le rayon de soleil issu de l'orage de la vie m'a donné une réplique. La sincérité et la limpidité de tes yeux et ta douce parole m'ont ramené sur terre maintenant je vois différemment l'avenir de la vie. Je te prie de ne pas croire que c'est toi comme un désir ou comme une proie.

Stejar.

Le tronc ridé, taché

Qu'étouffe, à force, le lierre du Temps,

Si l'effleure une rose, reverdit

[1223]

[1223] Jaccottet, P. (1990). *Cahier de verdure.* Gallimard, p. 67.





Aux êtres en danger, aux

êtres

qui disparaissent

1224

Êtres de chair

De peau

De plantes

D'écorces

De plumes

Êtres de terre

Mots

1224 Abram, D, tiré du film *Becoming animal.* In *Comment la terre s'est tue* (2013). La Découverte, p. 13.

1.2. Attendre que le vent se lève.

Poétique narrative d'un jardin. [1225]





[1225] Toutes les images qui suivent sont des photographies personnelles, elles ont pour visée particulière de faire apparaître les postures que le repos nécessite et qui en fonction des sols, si variables en leurs richesses – que les propos de Heinich mettent bien en perspective, procurent plus ou moins de régénérescence, plus ou moins de durée, de promesses et de réconfort. Les contrastes sont édifiants, les lectures proposées à plusieurs niveaux, les appels surtout donnés à garder notre attention à l'infime détail, vive, condition de maintien de (toutes) nos existences.

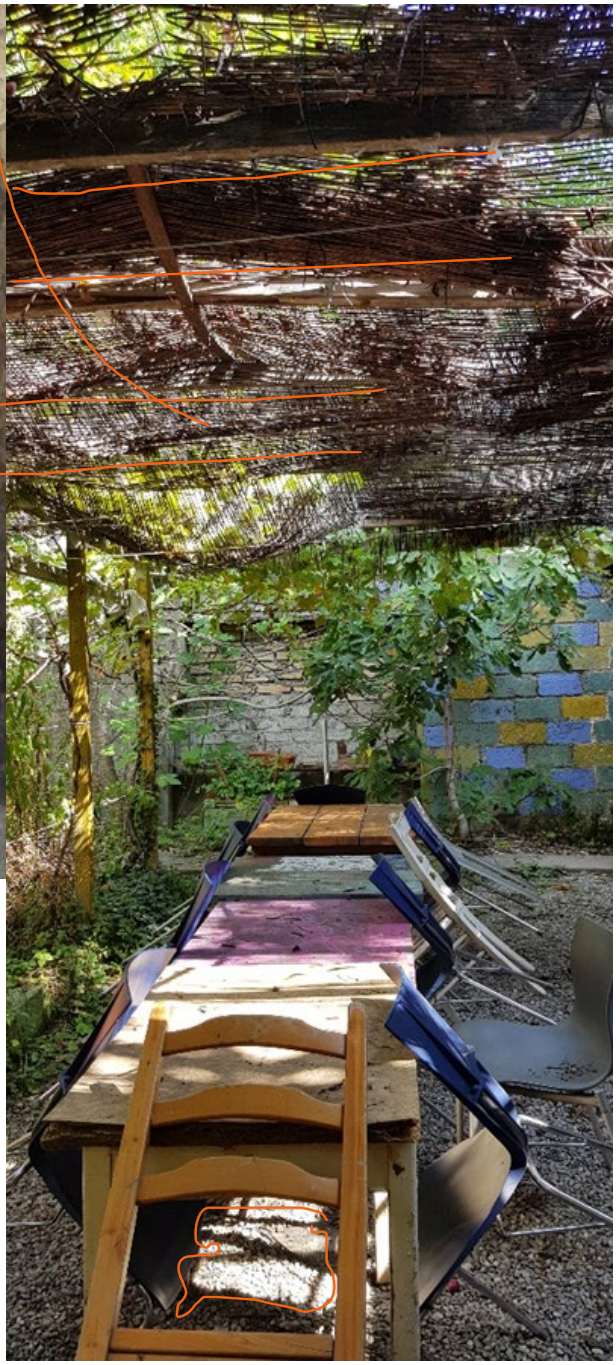
Le gros œuvre d'abord : supprimer le bitume autour de la maison]…[.
Ne pas oublier le carré d'aromates (persil et cerfeuil, estragon et ciboulette, origan et romarin) dans l'angle en bas de l'escalier, à côté des lavandes, au pied du sorbier des oiseleurs que j'imaginais là dès le premier jour. Et surtout, surtout – ne pas oublier les bancs…

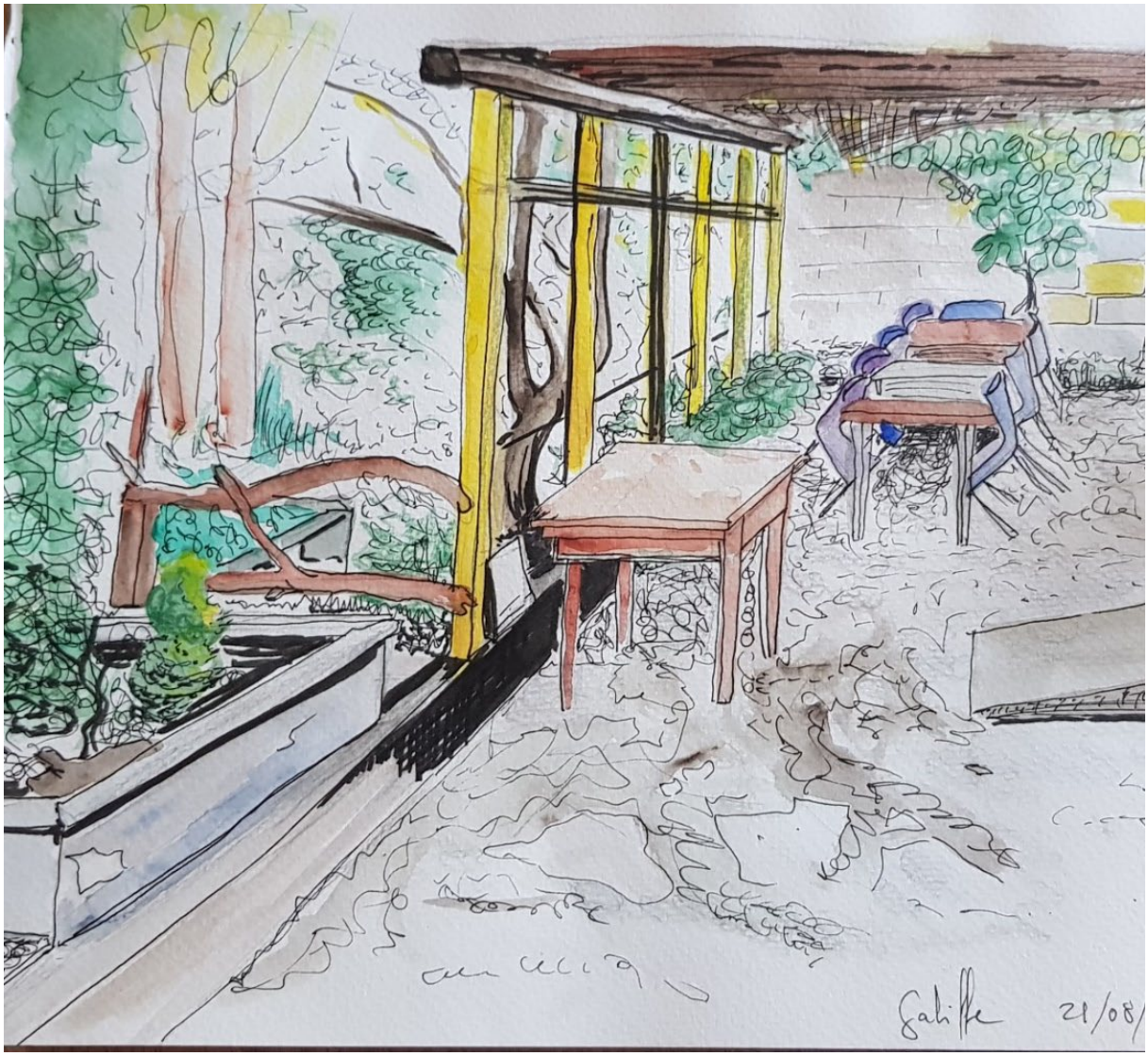
Rien de plus triste qu'un beau jardin où personne ne va, pour la simple

Raison qu'il n'y a pas

De banc où se tenir, regarder, rêvasser…







Dessin de S. Romagnoli. Jardin de GALIFFE, 21 août 2024

Il y a sept bancs dans mon jardin]…]

Un jardin, ce sont des bancs entourés de végétation.]…]



Il y a sept

jardins dans

mon

jardin :

un parc, un verger, un potager, un jardin de fleurs, un bosquet, un jardin de pots

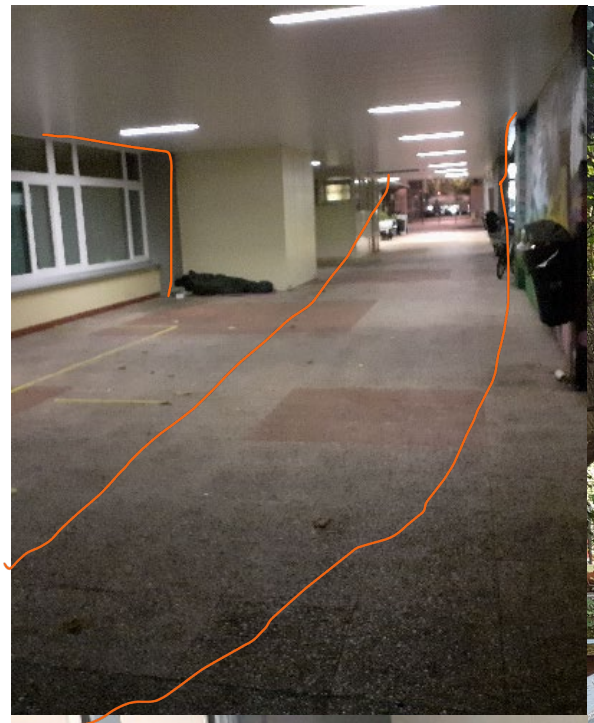
sur les

marches de l'escalier,

Un jardin de plantes dans la véranda













Tous les jardins, le jardin… […[

Toujours est-il, de plus en plus souvent, je me suis surprise à guetter comme une grâce – ô les oiseaux ! – le trille du pinson au matin, le pépiement de quelques menu moineau, l'appel du merle juché tel un roi du monde au faîte du pignon, et même les rauques railleries des pies s'abattant sur la pelouse ou s'ébattant entre les branches d'épicéa. …][





Un jardin, c’est aussi le cimetière de toutes les tentatives avortées, échouées,

et bientôt

oubliées,

la fosse commune de toutes

les plantes qui n’ont pas pu

ou

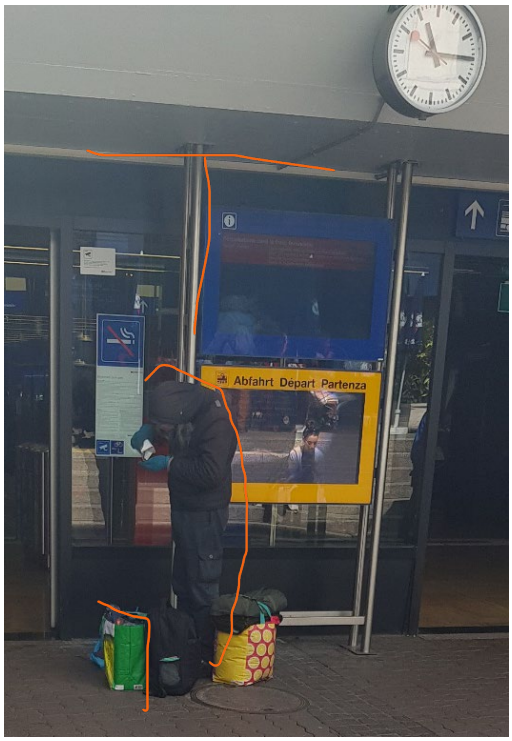
pas

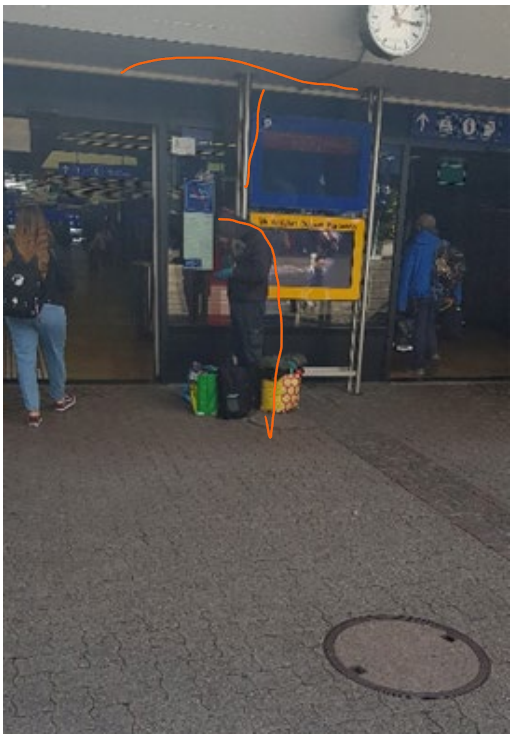
voulu

y vivre.



500


Abfahrt Départ Partenza





C’est le vague souvenir

du

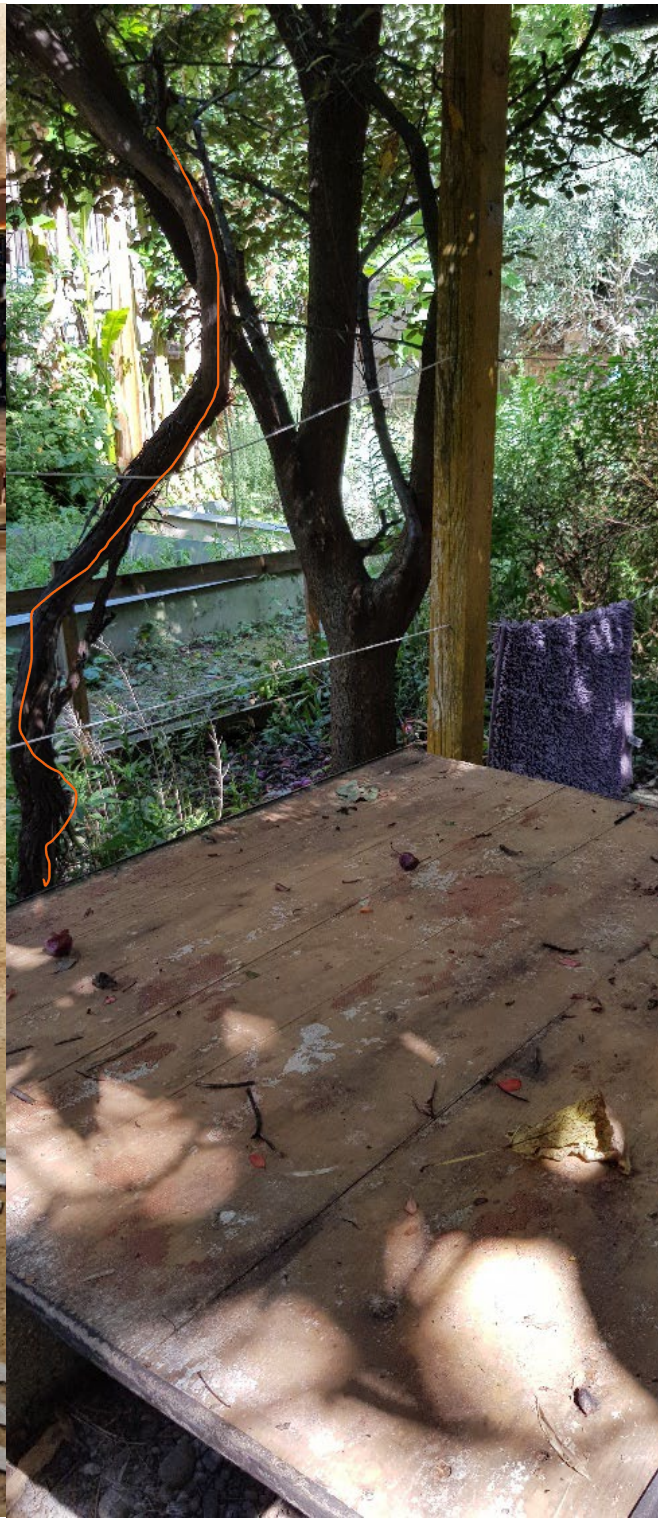
Saule tortueux qui a longtemps végété

au

bord du canal,

dans une terre trop pauvre


DUNKIN'









Avant

Qu'on ne se décide à le remplacer ;



506

Du bouleau

pleureur

mécontent

d'avoir

été

transplanté,

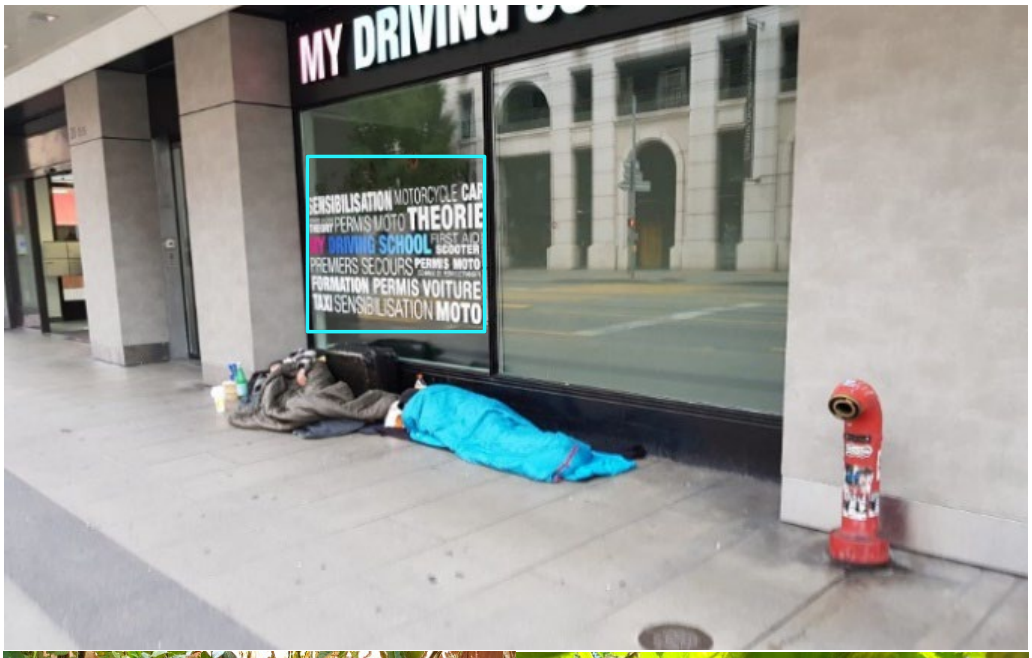






Et dont la carcasse

Tourmentée


MY DRIVING
SENSIBILISATION MOTORCYCLE
PERMIS MOTO THEORIE
MY DRIVING SCHOOL
PREMIERS SECOURS PERMIS MOTO
FORMATION PERMIS VOITURE
TAXI SENSIBILISATION MOTO


ISABELLA


ANTONIO



Sert à présent

De tuteur aux tortillons de Lierre ; du rosier sous la terrasse

Qui aurait dû faire grimper jusqu'à

La rambarde des grappes rutilantes,

Mais n’a donné que quelques

Grappes avant de s’étioler ;

Des





Dessin personnel

Pieds de

Roses trémières qui [. . . [

Et de la vigne vierge pour cacher le crépi,

créer une haie le long de la barrière, la doubler par quelques feuillus

(tilleul, noyer, frêne, noisetier, érable rouge) [. . . [







Prévoir une ligne de bambou pour se protéger]…].

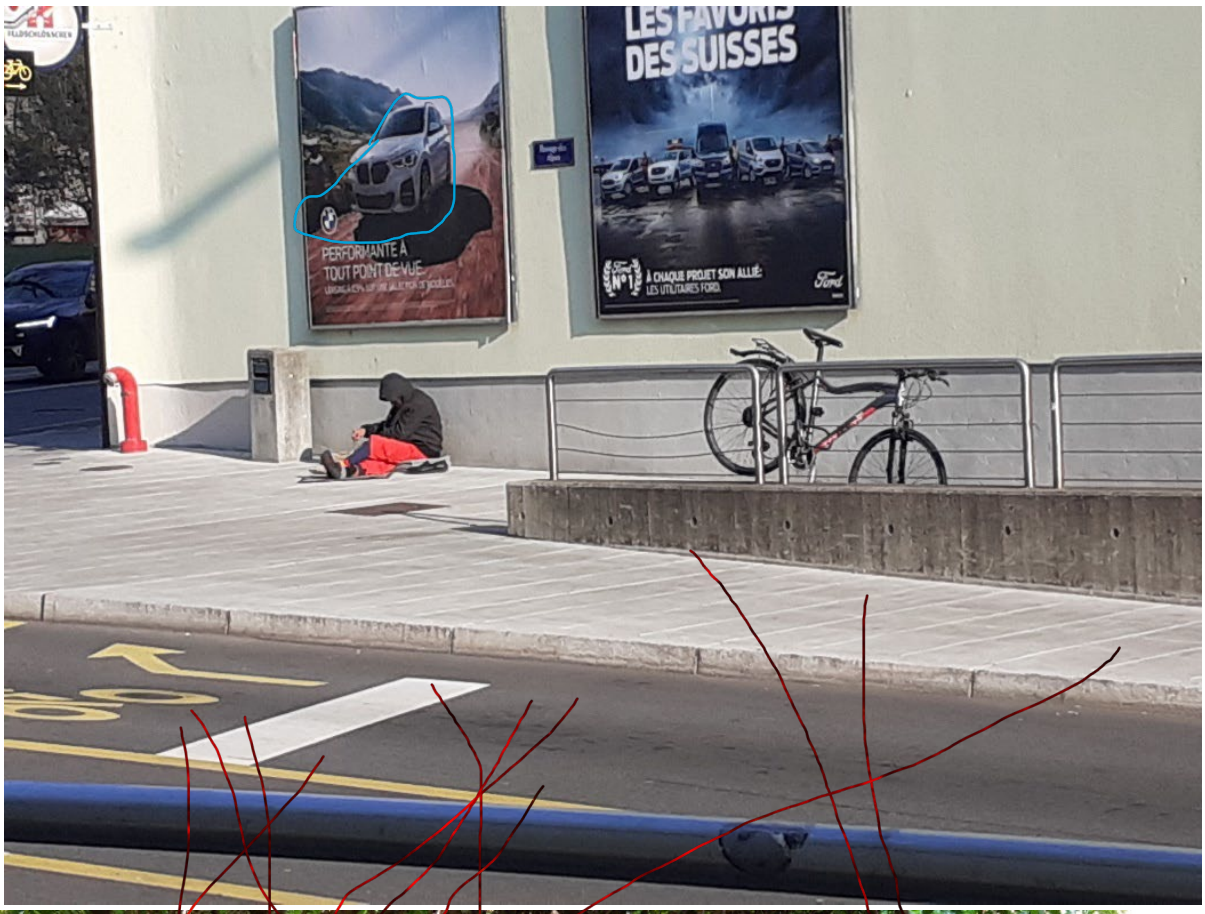
Planter autour du potager des framboisiers

Des groseilliers, des cassissiers et,

bien sûr,

des fruitiers (pommier, prunier, griottier, cognassier pour le charme de sa silhouette

Et dans le petit bois, à la place des épicéas tombés, une douzaine de bouleaux, deux mélèzes, un chêne d'Amérique et un pin tordu… …][


PERFORMANTE À
TOUT POINT DE VUE
LES FAVORIS
DES SUISSES
À CHAQUE PROJET SON ALLIÉ:
LES UTILITAIRES FORD



.

L'écureuil est revenu, poursuivant tranquillement son pique-nique de babets
Un oiseau inconnu lance des appels rauques, tropicaux,

Et la tiède moiteur de l'air m'enveloppe

Dans un cocon comme jadis, en Inde, les Fins de journée à vélo sur les chemins
Terreux.











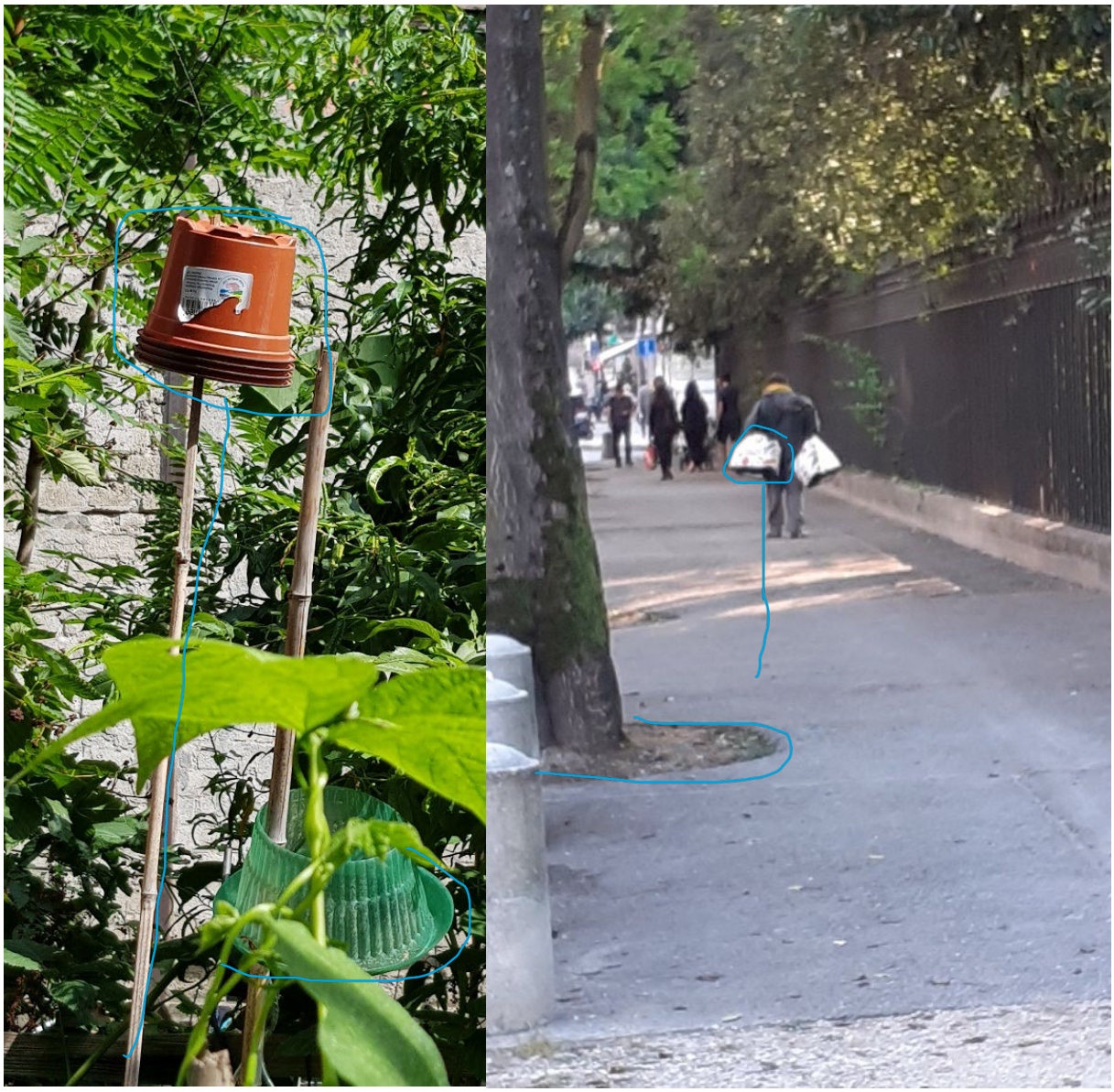
522

Cette beauté, cette paix m'emplissent et me débordent au-delà des mots qui pourraient l'exprimer : Il me faut me lever,





Pour aller



Lire

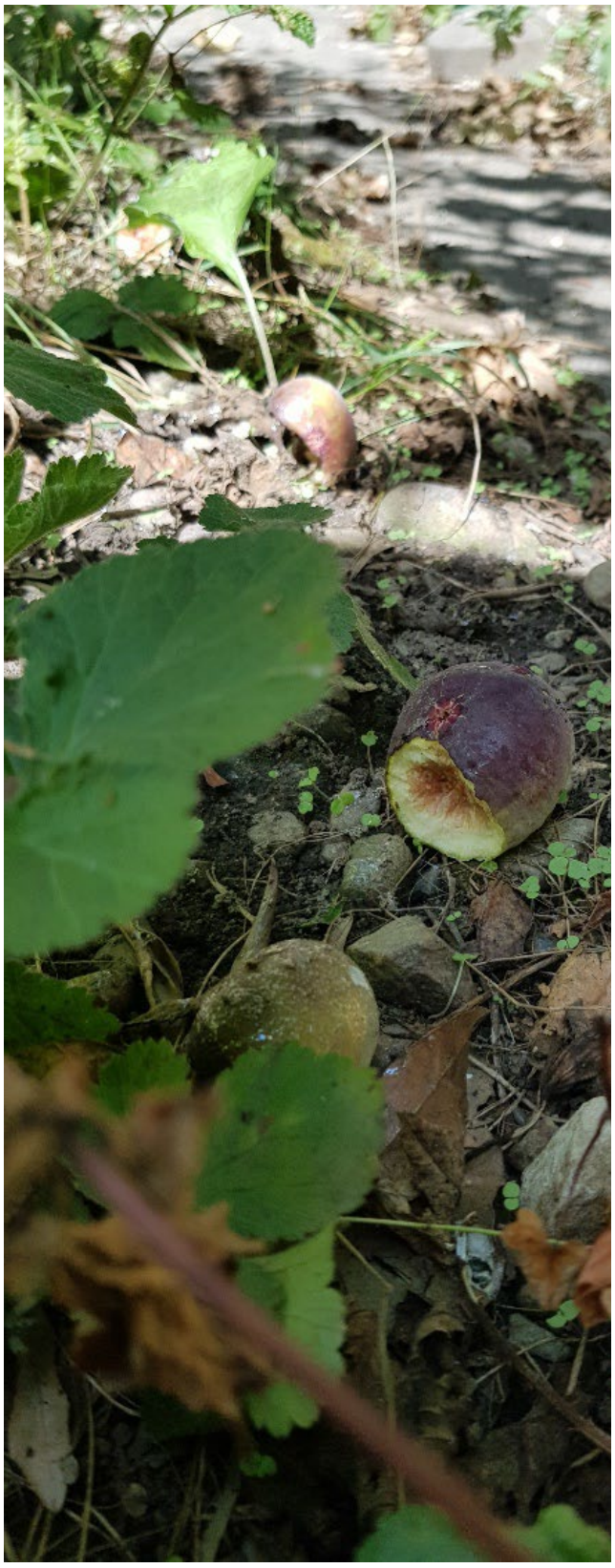


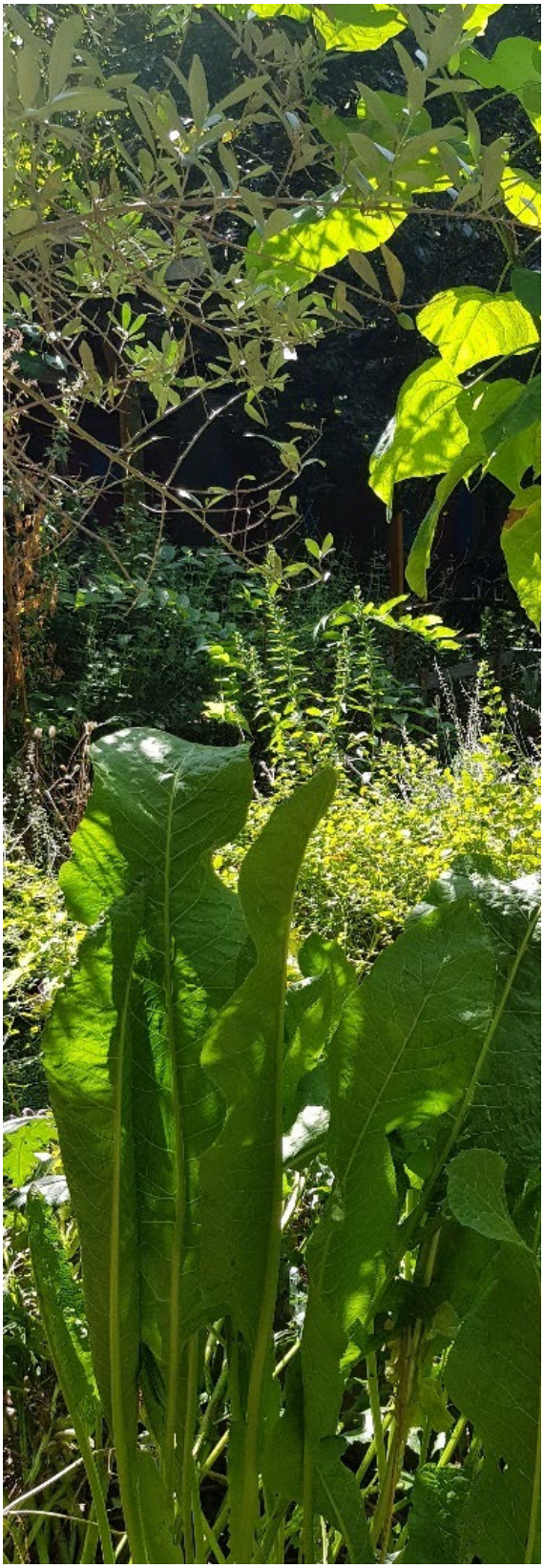















HAUFFÉE
SERVICE DU FEU
MANOR



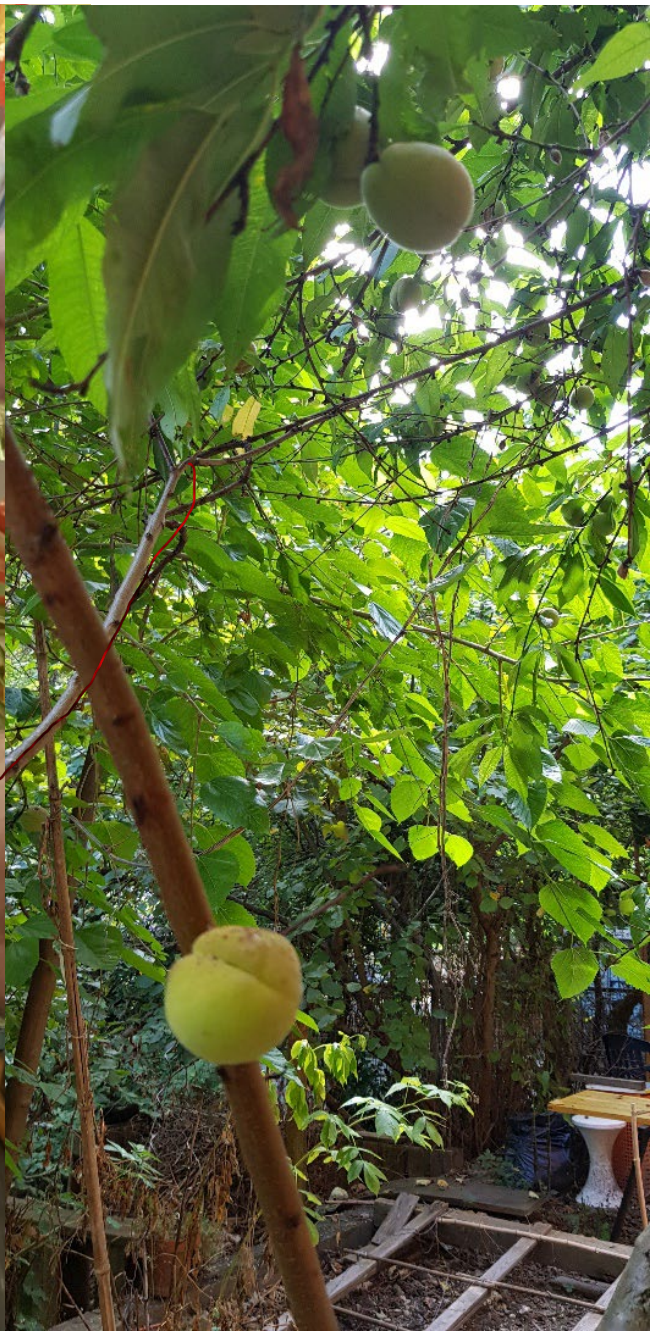

La
Comédie
Genève
de






L'esprit du jardin de Gall
· L'utilisation de ce lieu est prioritaire aux gens de Gallife,
· Faire et de pratiques multiples
· La nature offre à la fois ce qui nourrit le corps et le gaprit,
· Jardiner pour ne faire du bien, rencontrer du monde et cultiv
· Encourager l'échange, le partage de savoirs, de graines et
· Utiliser les ressources avec modération





Ailleurs[1226]



Nouveau GALIFFE

[1226] Heinich, N. (2020). *La maison qui soigne. Prendre soin : Le jardin*. Éditions Thierry Marchaisse, pp. 47-65



Nouveau GALIFFE

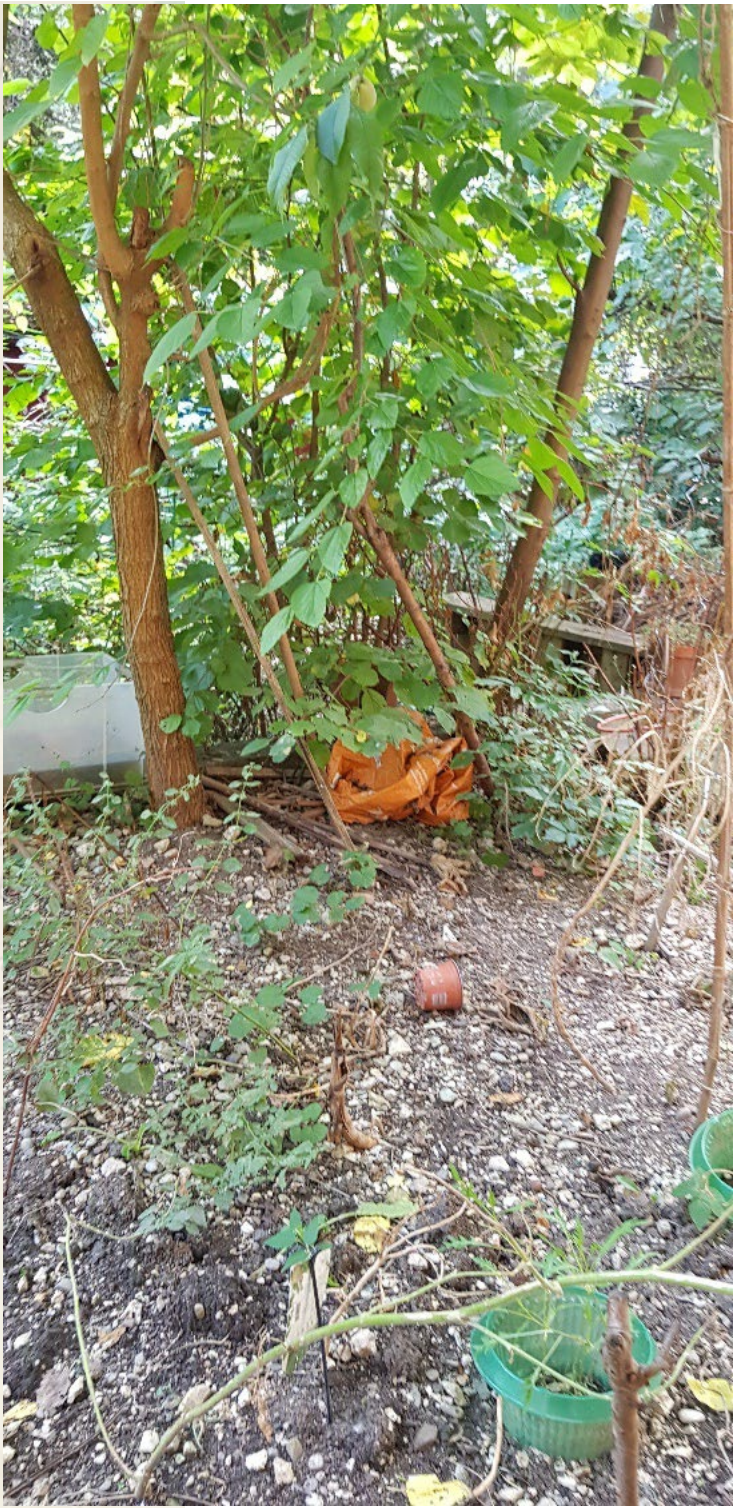
Quand même la
Concentration fout
l'camp.

De mémoire il n'y a plus
de cendres.

Tous ces regards
Via la gare
Vers plus d'égards
Oui mais peut-être
L'air hagard
Que l'on s'égare.

L'automne arrive je boite
un peu

Où vais-je pouvoir dormir
ce soir.
Cet inconnu a sûrement
Lui aussi ses problèmes.
Au final on est bien peu
de choses
Bonne volonté ne suffit-
elle donc pas ?
Marie



CONCLUSION

Le personnage et les attentes du proche

> Toutes nos douleurs viennent d'une mauvaise occupation que nous faisons de l'espace et du temps … la souffrance vient de ces plissements de la durée, de ces pincements de l'espace et l'angoisse n'est qu'une étroitesse de l'âme … il n'y a pas d'urgence à combler une distance qui de toute façon nous survivra. Arpenter l'espace, c'est le faire passer par le temps, le voir divisé par le temps (division qui donne la vitesse ou la lenteur du passage) … c'est faire l'expérience de ces seuils par où le corps s'aimante vers là où il n'est pas, point de vertige où l'être, glissant dans ce pli où se produit l'espace-temps, est renvoyé au différé de sa présence [1227]

On pourrait dire que Le personnage peut jouer plusieurs rôles, vivre différents temps et éprouver une variété d'attentes. On l'appellerait *le personnage* car il serait comme une identité qui peut faire se relayer les masques, revêtir ainsi une multitude d'attitudes et nous permettre de révéler ce qu'il attendrait dans ses complexités, résumant ainsi les *mille et un feuillets*, rencontres, allitérations des attendus côtoyés tout au long de la thèse et dont la composition reste éminemment enchevetrée.

Si le personnage alterne entre divers niveaux d'attentes, reliées à des entités et des échelles d'implication nuancées, nous avions précisé en première instance, que ce travail s'attarderait surtout à mettre en évidence les attentes plus particulièrement énoncées à partir d'un engagement du proche. Nous avons pourtant tout au long de la réflexion tenu en voisinage ce que l'attente de reconnaissance publique, notamment par la régularisation de papiers ou la réception institutionnelle des doléances, attendus, sollicitations nécessite d'endurance et accuse de retard. Cette attente met bien évidemment en déroute les lignes chronométrées du projet d'insertion et procure sidération, accablement, perte d'entrain, et rancœur. La réouverture des attentes par le proche n'a ainsi pas eu pour but de mettre au réduit cette dimension mais bien davantage de montrer que, en dépit de la perte de cet élan, de la déshérence des perspectives qui souvent, dans le cas des déplacements migratoires, ont précisément en leur émergence, occasionné le départ, ou d'un avenir à cette échelle fortement compromis ; ne s'annihile pourtant pas complètement ce qui perdure de vif, de vie, de ses potentiels de continuité, pour autant que soient aménagées des conditions de réception et des propositions *institutionnelles* diversifiées du prendre part, qui dès lors, ouvrent à une cohérence de soi-même et des manières de se (re)considérer toujours à la fois permanent-e et changeant-e donc perpétué-e.

De cette façon d'envisager *ce qui reste* en dépit de l'assommoir des rêves, ce travail, en empruntant plusieurs chemins – ceux de la poétique, de l'anthropologie philosophique, de l'ethnographie – a permis d'ouvrir une voie d'accès à des publics envers lesquels la société a souvent rompu toute communication et pour lesquels l'accompagnement social reste encore souvent cantonné à des standards contractuels qui se heurtent à leur impossible avènement faute d'un pouvoir faire au seuil de son abattement. Ce qui existe dans le travail social comme accès standardisé ne permet en effet pas de réelle voie d'espérance une fois que ces premiers niveaux d'attendus légitimés publiquement sont effractés. Cette manière de s'approcher a trouvé *une nouvelle voix narrative*, un tressage entre ces

[1227] Ravindranathan, T. (2012). *Là où je ne suis pas. Récits de dévoyage*. L'imaginaire du texte. PUV, p.18.

trois entités qui a mis à jour une expression peu envisagée dans la littérature très catégorisante et hermétique du sans-abrisme qui *s'auto-exclurait*. Un nouvel objet d'espérance, de lien, s'est confectionné par la dimension du poétique et s'est ouverte alors une considération à part entière du temps comme basculement, comme bien nécessitant de s'y accrocher, sans pour autant miser sur son saisissement, se déployant alors dans des espaces singuliers, auprès de choses et de personnages qui eux-mêmes s'approchent en délicatesse, car ils perçoivent toujours ce qui, en deçà du visible, est maintenu de variations et de pluralité *en présence,* empreinte primordiale d'*un différé* possible. C'est sans doute là que l'attente vient signer une qualité qui ne s'inscrit pas dans le plan seul, dont les relations marchandes, « naturellement attemporelles »[1228] qui *visent* (non pas ici dans une *visée* éthique) des objectifs de rentabilité et à laquelle se sont affiliées en partie les institutions sociales, souscrit. Selon Thévenot, « l'intégration temporelle » de la personne se fait « à partir d'un *pouvoir de coordination avec soi-même et l'environnement,* d'une situation à l'autre » dans laquelle elle s'engage, ce qui l'inscrit dans un « horizon temporel » qui « diffère d'un régime à l'autre, de l'habituation dans le passé du *familier* au projet dans le futur du *plan* ou à l'*exploration* tournée vers le présent »[1229]. Retenons la notion de personne.

Nous avons vu au cours de notre enquête, tout en nous appuyant sur le propos de Ricoeur, que le présent est triple (présent du présent, présent du passé, présent du futur) et que ce rapport « distendu » entre « attente, mémoire et attention »[1230], cette « discordance temporelle » se rejoue identitairement dans une mise en intrigue cohérente, qui se poursuit à la fois de manière identique tout en évoluant, se transformant (ipséité) et qui cherche en ceci à se perpétuer dynamiquement (c'est la notion d'unité transductive déjà citée, de Romagnoli). Ne résolvant pas totalement cette discordance, car le temps reste toujours fuyant et énigmatique, la mise en concordance « la fait travailler poétiquement en produisant une figure inversée de la discordance sur la concordance » (*op.cit.*, p. 49), l'esprit toujours « attend et il est attentif et il se rappelle » (*op.cit.* p.45) et il se raconte, se reconfigure à mesure qu'il construit (perpétuellement) un rapport de coordination dans le temps qui passe, entre ce qu'il a été, ce qu'il perçoit de lui, ce qu'il imagine de lui et donc attend en prenant appui sur une série de biens matériels et humains. Toute narration implique mémoire et attente, « l'attente est ainsi l'analogue de la mémoire. Elle consiste en une image qui existe déjà en ce qu'elle précède l'événement qui n'est pas encore » (*op.cit.* p.31). Mais nous l'avons vu également, la narration dans sa configuration (la mise en intrigue) se doit d'être réfléchie à partir de ses deux entités voisines le pré-narratif, et sa reconfiguration par la saisie de celui ou celle qui la lira, l'interprétera. En fin de travail, nous avons rappelé à quel point Ricoeur requestionnait le pouvoir seul donné au narratif organisé selon le plan de l'intrigue, en appelant l'importance du poétique en ses qualités de possibles réouverts, qui ne se dimensionnent pas seulement dans une percée du temps acheminée par la convention stricte d'un récit articulé en cohérence et s'affiliant notamment aux prérequis pour légitimement faire valoir la demande d'un suivi basé en priorité sur les qualités d'une « grammaire libérale qui régit un public d'individus autonomes faisant valoir leurs choix (opinions, préférences, intérêts) différents »[1231] . Nous avons également mentionné à quel point, au cœur de vies morcelées, l'extorcation de récit suscite de nouvelles souffrances, et qu'il est dès lors préférable d'à la fois ouvrir à des mouvements de coordination à partir des élan inchoatifs (gestuels ou de voix), d'interpréter ces manières de dire un peu en périphérie des attendus à partir d'une possible levée des références accréditées et de se proposer possiblement comme *tiers-narrant* pour

[1228] Thévenot, L. & Boltanski, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur.* Gallimard, p.242.
[1229] Thévenot, L. (2017). En commun en différend. Politiques comparées dans l'apprentissage de la vie ensemble en foyer étudiant. *Revue d'études comparatives est-ouest. 48*(3-4). 45-93, p. 81.
[1230] Ricoeur, P. (1983). *Temps et récit, 1. L'intrigue et le récit historique.* Seuil, p. 28
[1231] Thévenot, L (2012). Des institutions en personne. Une sociologie pragmatique en dialogue avec Paul Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 11-33, p 19

recomposer, ensemble, une cohérence en devenir par une voix qui *se prête*. Si le narratif s'est trouvé comme objet de critique, pourtant tellement convoqué comme voie habilitante en travail social, mais aussi dans nos méthodes d'enquête qui privilégient souvent l'entretien – une parole délivrée en adéquation au plan de la discussion partiellement prévue en amont – comme voie première d'analyse des vécus, c'est justement car pareillement au projet d'insertion il suit une ligne temporelle chronologique, qui, dans le cas des parcours en grand précarité, aux ruptures biographiques réitérées, ni l'un, ni l'autre n'est *tenable.* Nous verrons ci-après quelques ouvertures possibles.

Mais revenons à notre notion de personne, de plan, d'attente. Thévenot & Boltanski (1991) différencient bien nos trois entités temporelles : exploration dans le présent, habituation dans le passé familier, futur dans le plan. Or là est notre désaccord, le plan proportionné au futur seul ne l'est pas si l'on tient compte de la notion de *personne.* Le plan considéré comme cela est attaché au monde marchand, où les biens sont en priorité dédiés à être vendus, mis en concurrence, achetés dans l'idée de « satisfaire des désirs » (*op.cit.,* p. 247), exigeant de s'agrandir (*op.cit.* p. 249) en un temps compté orienté vers l'avant qui évacue le triple présent, immanquablement attaché à la notion de *personne.* Le langage en ce monde, doit en effet justifier, en sa pleine fonctionnalité standardisée, ce qui est susceptible de manœuvrer le projet qui le conduit, s'articulant à un temps en cohérence, sans suspension (ni temporelle, ni méthaphorique). Or la personne, même dans le plan qui ne demande pas nécessairement justification publique, a une *identité personnelle*, qui, nous l'avons évoqué, ne se limite pas à son identité numérique qui serait reconnaissable par autrui à partir d'une entité immuable (cf. le chap. en lien à la reconnaissance) – réidentifiée à partir du même seulement donc. Tout être, en sa *personne propre*, a une subjectivité dynamique, il est *en* le monde, historiquement ancré, ouvert et transformé par ce que le monde lui fait et ce qu'il se fait à lui-même par le biais de ses expériences. Tout « esprit attend et il est attentif et il se rappelle » [1232], toute attention, mémoire, attente sont toujours en interaction, toujours distendus l'un vers l'autre et remis en concordance partielle. Il s'agit de voir « la discordance naître et renaître de la concordance même des visées de l'attente, de l'attention et de la mémoire » (*op.cit.* p. 49) Or le travail social, inscrit dans une attention et un soin à la *personne,* trouve alors ses limites lorsqu'il en vient à, d'une part, s'inscrire seulement dans un temps marchand ou les personnes sont sensiblement désincarnées et où les nécessités ne semblent pas appeler ni rêverie, ni espoir, ni mémoire … ni poésie, tout autant que de convenir à un plan qui ne serait qu'articulé à ce même monde où les biens circulent, se vendent, se monnaient. Le plan est toujours, si tant est qu'on le relie à la notion de *personne*, une entité traversée de ces multiples temporalités. L'attente qui le porte est donc toujours elle aussi en périphérie de la mémoire et de l'attention, le plan toujours donc, à la fois imbriqué dans des échelles temporelles variées. Dont il faut par ailleurs directement inclure la question de son énigmatique. Le plan redimensionné à l'aune de la personne ne peut seulement affirmer son geste de saisie assurée de l'objet qu'il pourrait discerner complètement. Le plan ici ne peut se résumer à un « monde objectif »,

> Ce n'est pas parce que le monde dit 'objectif' a telles ou telles propriétés que nous serons autorisé à les tenir pour acquises dans le monde vécu … et inversement, ce n'est pas parce que dans le monde 'objectif' tel ou tel phénomène est sans indice visible, que nous devons renoncer à le faire figurer dans le monde vécu. [1233]

« L'horizon intérieur » (*op.cit.* p. 193) est bien fait de toute une qualité de *présences* qui même si elles ne « se laissent pas détacher des apparences sensibles et ériger en seconde positivité » (p.194) elles

[1232] Ricoeur, P. (1983). *Temps et récit, 1. L'intrigue et le récit historique.* Seuil, p. 45.
[1233] Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible.* Gallimard, p. 206.

demeurent pleinement *là*, en leur qualités invisibles, dont l'attente préfigure bien leurs possibles. Ainsi l'espérance qu'elle charrie, en l'idéalité qu'elle invoque

> N'est pas elle-même sans chair ni délivrées des structures d'horizon : elle en vit, quoiqu'il s'agisse d'une autre chair et d'autres horizons. C'est comme si la visibilité qui anime le monde sensible émigrait, non pas hors de tout corps, mais dans un autre corps moins lourd, plus transparent, comme si elle changeait de chair, abandonnant celle du corps pour celle du langage, et affranchie par là, mais non délivrée de toute condition » (*op.cit.* p. 198).

L'attente alors n'est non seulement pas à relier au seul plan marchand, le plan qu'elle convoque *en personne,* n'est ainsi plus uniquement la chronologie d'une ligne future, mais encore habité de toute une série de présences proches et lointaines *temporalisées*, qui façonnent la personne, identitairement, dans son expérience concrète intérieure et avec les choses et les êtres, qui ne sont d'ailleurs pas à dissocier, en le chiasme qu'ils appellent immanquablement. L'attente est donc à la fois plan (idéalité et horizon), expérience (sensible, imagination) et proche (car on n'attend jamais qu'une chose, on attend toujours avec, de et pour autrui auquel on est attaché, cela sera discuté plus avant).

Pourtant le proche et l'engagement en familiarité ne sembleraient pas susciter le lexique de l'attente, notamment car ils permettent à partir de l'expérience, de sentir, de saisir, par le contact, la promesse de continuité. Lorsque, pragmatiquement le monde proximal justement s'instaure par habitude, aise, usage, coordination avec le milieu, et en cette stabilité de pouvoir le retrouver à portée de main, il ne nécessite en rien des « attentes d'arrière-plan »[1234]. Celles-ci tel « un ensemble de présuppositions interprétatives ou d'idéalisations (*op.cit.* p.245) sont superflues, notamment en ce que ces liens s'établissent par une « relation au monde [*qui*] est une relation directe, qualitative et pratique » (*op.cit.* p. 253). L'attente, elle, si l'on considère bien qu'elle n'est pas saisie et perception matérialisées par la tenue ou le contact direct des *choses*, qu'elle « implique l'existence d'une quête et a normalement une orientation et un contenu » (*op.cit.* p. 247), comment dès lors la relier et qui plus est par le biais du langage, à cette question du proche ? Selon Quéré, compte tenu du fait que notre relation première au monde s'appuie sur une continuité et une régularité anticipée, sans que celle-ci ne fasse l'objet d'une conscientisation de son à-venir, rien n'appelle le lexique de l'attente, en effet « la stabilité d'un grand nombre de phénomènes » (*op.cit.* p. 251) procure une « sentiment de confiance qui s'exprime dans un comportement spontané dont la caractéristique est d'être complètement dépourvu de crainte, d'inquiétude ou de tension » (*op.cit.*). Pas lieu donc de se *tendre* vers quoi que ce soit, d'enclencher cette médiation vers un objet indéfini car distancé dans le temps de sa venue. Le monde proche ne se délite pas, il se concrétise dans le contact habituel aux choses, par une « relation directe et pratique … sans nous le représenter et sans nourrir à proprement parler d'attente à leur égard » (*op.cit.* p. 253-254).

Là est le nœud de vache (sans mauvais jeu de mots) qui nous permet de relier la charpente de notre enquête. Si le proche ne nécessite pas de discours ni même de travail de représentation pour avoir lieu, en ce qu'il constitue une assise stabilisée, c'est lorsque l'événement inattendu vient briser cet état pérenne, que s'insinue potentiellement l'attente, cette fois invoquée plus consciemment. C'est lorsqu'est perturbée l'action routinière, que s'ébranle le monde et ses repères, que se rompt « le bien maintenu … localisé et personnalisé »[1235] qu'alors *se met en place un autre rapport*. Pour autant, selon notre propos, ce n'est pas seulement dans le registre du plan que s'annonce la perte de l'aise et sa récupération amenant à un « format d'appréciation fonctionnel que communique commodément le langage ordinaire de l'action » (Thévenot, 2006. *op.cit.* p. 171). Le régime du plan selon l'auteur convoque une organisation « élémentaire de plans [*qui*] peut impliquer des

[1234] Quéré, L. (2024). *Avoir confiance*. PUF, p. 238.
[1235] Thévenot, L. (2006). *L'action qui convient. Sociologie des régimes d'engagement.* Editions la Découverte. p. 245

déclarations orales, des promesses plus expresses, des formulations écrites de projets, ou enfin la formulation juridique dans un contrat » (*op.cit.* p.172). En ceci que d'un point de vue phénoménologique, bien que l'entrave de l'aise appelle immanquablement à la venue d'une restauration de stabilité par le *mal*aise ou l'inquiétude qu'elle a suscitée, il s'effectue toute une série de compositions sensibles, non pas seulement dans un temps ordonné chronologiquement vers un but, mais *par l'imagination* en ce qu'elle tente alors de redéployer, à partir de la référence première une « référence productrice » [1236]. Celle-ci concerne « la capacité qu'a la fiction d'ouvrir de nouvelles perspectives sur la réalité » (*op.cit.*) qui n'est pas la « perception possible du même », mais la création de « nouvelles façons de voir les choses … elle peut même changer notre façon d'être dans le monde » (*op.cit.* p. 309). Ces variations *ne sont pas à intégrer à une logique planificatrice*, car comme nous l'avons parcouru tout au long du travail, l'attente ne se limite pas à la chronologie planifiée de sa réalisation, elle participe à un *renouveau de l'expérience* qui, pour autant, n'est point seulement régulée par l'objectif (c'est dans le monde marchand que cela est envisagé). Mais l'imagination seule au sens de Ricœur « n'est rien » (*op.cit.* p. 317), elle est reliée au langage, « il y a une promotion mutuelle de la créativité du langage et de la créativité de l'imagination … c'est lorsque le langage est poétique que l'imagination est créatrice » (*op.cit.* p.319). Ainsi pour le cas qui nous occupe, lorsque la fille vient rompre les routines, même les plus éprouvantes qui constituent pourtant tout de même pour les personnes en grande précarité une organisation par défaut de leur quotidien, agençant le temps en des habitudes rigides notamment par manque d'habiter, elle réouvre, par ébranlement de ces cristallisations, le temps à ses possibles survenues, surprises, événements et ce notamment car elle maintient la relation et l'engage par un texte qui reste proche, lie, fait trace dans le temps… la « trace est la présence d'une absence »[1237]. Elle produit du nouveau et « en nous advenant, le nouveau réalise une possibilité inattendue, insoupçonnée, oubliée ou inaperçue de l'expérience »[1238]. Le texte s'il vient par surprise dans cette routine désabusée, il procède également à une suspension de la référence du langage ordinaire auquel les personnes sont coutumières : le rappel à l'ordre, l'injonction à se raconter, l'annonce de la sanction. Ici les mots s'avisent de répondre à leur *désir* (rappelons que ce sont *les gars* qui ont donné le titre ou le thème de l'écrit), ils viennent susciter et proposer d'en *faire quelque chose*, de les *prendre au sérieux*, sans pour autant en limiter les perspectives dans les lignes fonctionnelles du langage, ni donc les intégrer à une logique instrumentale orientée vers un but. Le temps reprend consistance de possibles, il se laisse imaginer en sa créativité *spontanée* qui redonne espoir car il anticipe sa probable continuité, sans pourtant l'organiser dans un tableau d'étapes à franchir. L'espoir est alors *incarné*, par l'être qui s'approche, par les mots-chair par ce style d'abord qui propose une expérience en verticalité et en continuité. L'espoir revêt « le mouvement descendant de l'imagination, lorsqu'elle cherche à s'ancrer dans le réel, à transformer les modes d'existences et à modifier les attentes » (Popa, 2015, *op.cit.* p.77), l'être devient alors à nouveau « impressionnable » (Porée, 2020, *op.cit.* p. 183) en ce qu'il s'imagine accompagné dans l'attente qu'il nourrit et dès lors peut se laisser ressentir ce que le temps, incertain, lui fait donc vivre. Incertitude et attente non invoquées, on l'a dit, dans l'aise qui conforte l'être en ses attentes non conscientisées, le mouvement répété, « le fonctionnement tranquille » (Quéré, 2024, *op.cit.* p. 256) ne laissant pas place au manque. Ainsi comme dans la pièce de Godot, c'est parce que Vladimir et Estragon attendent *ensemble*, qu'ils supportent l'inquiétude, le vide, le creux du temps, « cette attente partagée est à elle-même sa fin » (Porée, 2020, *op.cit.* p. 281) et qu'ils questionnent ce, *qui*, qu'ils attendent au fond. Si la fille est venue, non pas avec un discours qui suggère une planification de l'action convenable, qu'elle a suscité nouveauté, surprise, perturbation mais par ailleurs a laissé d'elle un

[1236] Ricœur, P. (2024). *L'imagination. Cours à l'université de Chicago (1975).* Bibliothèque Ricœur Seuil, p. 307.
[1237] Porée, J. (2020) *L'espérance mélancolique. Un dialogue entre philosophie et psychiatrie sur le temps humain*. Hermann, p.288.
[1238] Popa, D. (2015). Attendre, prévoir, espérer : modalités de la présomption intentionnelle. In. J. Leclercq & J-Fr. Lavigne (Dir.). *Espérer. Etudes de phénoménologie.* (pp. 75-87). Presses Universitaires de Louvain, p. 85.

objet fabriqué singulièrement à partir du désir de cet autre, elle est devenue alors un *moteur d'espérance*. Et l'espérance est non seulement une

> Forme distincte du projet mais encore plus profondément ancrée en nous. C'est l'hypothèse qu'il faut faire, du moins, si l'on veut comprendre ce qui reste ouvert, quand ce dernier s'est refermé… il suffit pour cela que l'Autre ne reste pas retranché dans son anonymat, bref qu'il ait un visage » (Porée, 2020, *op.cit.* p. 293).

Ce visage, c'est pareillement la fille que le poème, qui a amplifié, par son caractère inattendu, les potentialités du temps. À la fois l'absence s'est faite (alors) entendre (*tu me manques, c'est bon mais je remarque aussi que c'est dur car ça me rappelle que j'en ai besoin, je croyais que vous m'aviez oublié, je me réjouis de vous revoir, n'attendons pas deux mois avant de nous retrouver*) mais tout autant, l'attente reprenant corps, reprenant consistance, s'est redonnée comme un attrait envisageable (*Enfin, je vais vous voir après une année. Je suis déjà heureux, dans l'attente – tout dernier message d'Olivier le 12 décembre 2024)* et a dessiné un horizon plus vaste et ce notamment car l'espoir « n'est pas entièrement dépourvu d'assises : il repose sur un rapport au possible qui attire le possible auprès de la concrétude du réel. C'est pourquoi l'espoir peut fonder un certain exercice pratique de l'imagination, par lequel elle investit la réalité de l'expérience » (Popa, 2015, *op.cit.* p. 83). L'espoir est alors *expérience entre le proche et le plan*, en ce qu'il manifeste une nécessité d'ancrage pour s'imaginer devenir, que *l'imaginé devient une expérience réelle* car il modifie le présent de la perception directe, notamment quand elle est mise à mal. On ne saurait pourtant parler véritablement *d'engagement d'espérance*, en ce que les gages offerts ne s'affirment réellement, que soutenus par le retour d'une entité stabilisée, même s'ils sont aussi adossés aux assises imaginatives. Pour autant, la suspension du familier donne à l'imagination tout son caractère d'action, elle est « acte sensible qui se rapporte à un objet sensible »[1239], elle consiste en un « caractère indirect de la saisie » (*op.cit.*). Ainsi le devenir du proche ne peut s'envisager sans susciter l'attente, et ce même si l'aise on l'a dit, ne la porte pas en priorité. C'est bien parce que le proche est à dimensionner dans le temps qui parfois rompt la promesse de tranquillité, qu'il doit se raviver par la source du langage, qui imagine, perpétue, recompose les assises perturbées, sans pourtant les imbriquer à une temporalité architecturée en plan ni les cloisonner par la logique d'une intrigue. *Le poétique porte en verticalité plus qu'en linéarité*, il occasionne rêverie, flottement, variations, véhicules, *véhémence,* mais il doit absolument alors revenir, retrouver l'assise *référente* d'un lien suffisamment stable, pour se concrétiser, s'envisager, et par le proche, raviver la confiance en son devenir toujours incertain.

Le poétique est en somme le devenir du proche, et le proche le devenir du poétique, en ce que l'être toujours est immanquablement porté *et* abattu par le temps qui le nourrit *et* l'affaiblit, l'emmène au-devant de lui l'obligeant à regarder en arrière de lui-même, dont même l'aise est ponctuellement humiliée. Il faut bien alors toute la force de la langue, consolation et peau, pour suspendre momentanément la blessure de la perte, l'ébranlement de l'inattendu et redonner ensuite, confiance, par le proche, en de nouvelles attentes, sensées seulement quand elles se vivent en proximité.

Revenons au personnage

On peut déjà dire que dans le premier pan de notre histoire, les attentes se sont manifestées par un personnage qui est homme vis-à-vis d'une femme, et nous conservons ici sciemment une perspective dualiste du genre, montrant bien qu'il s'est agi durant toute l'enquête d'une interaction pleinement dépendante des caractéristiques du masculin et du féminin, faisant dès lors émerger toute une série d'attentes tout à fait orientées en fonction d'attraits mutuellement dirigés. Cette

[1239] Popa, D. (2017). La relation entre imagination et perception : différence ou répétition. *Bulletin d'analyse phénoménologique XIII 2. Actes 10*. 18-33, p. 23.

orientation a pris la direction bien souvent d'une attirance vers le féminin, qui a fait s'alterner les demandes érotiques et leur débordement, mais surtout a laissé émerger une formulation de désirs affectifs plus amples rappelant l'amitié, la fratrie, le maternel. Il serait faux de trop rapidement exclure ces dimensions, qui, bien qu'elles restent toujours fragiles dans le frôlement qu'elles opèrent avec le caractère sexuel, notamment lorsque le corps s'éveille au contact (de la fille, de ses mots venus tout proches) et ce, malgré les intentions premières de celle-ci qui avait pensé justement s'en prémunir par un micro-dispositif régulé par une matière-texte, puis tenté de les contenir. En réalité, le texte s'est trouvé aussi embrasement. Se faisant un foyer d'espérance pour les gars, la fille a vite ressenti la hantise de ne pas décevoir les attentes pour lesquelles elle se tenait responsable et a, en ses réponses successives, provoqué des excitations libidinales notamment on l'a vu, par ce dispositif d'écriture-là, en dehors de l'institution, chargé alors d'une symbolique courtoise ou plus vulgairement de drague. Puis, lorsqu'elle s'est laissée emportée de plus belle, naïvement, par à la fois sa propre fougue et attente de découverte et par le gouffre du manque alors manifesté comme attente impérieuse à son égard et impératif de le combler, elle s'est vue submergée, elle-même sans bord, épuisée. Pour autant ces intempérances sont loin d'avoir été une généralité, bien davantage le rapprochement a laissé s'énoncer un appel plus large de soin, de contact, de douceur, de présence et de réassurance. Ces effervescences, même si elles ont parfois amené les protagonistes à des embarras, voire à des manifestations de violence au regard des frustrations ressenties, ont dans la majeure partie des cas, été plus heureuses. Elles ont d'ailleurs composé le cœur de l'enquête en ce que les attentes premières devaient être transformées, dans le fil des côtoiements et par accordage fin, permettant de se distancer de ce type d'attraits et redimensionner le lien en un caractère amical. En rejouant ainsi un apprentissage du social, rompu par les épreuves successives, *le personnage* alors bien souvent œuvrait à une grande maîtrise de lui-même pour ne pas céder à ces tentations, et ce notamment car il savait que c'était à ce prix-là, que la relation pouvait s'établir, se perpétuer, devenir consistante en la confiance aménagée réciproquement au fil du temps – toute relation amicale qui *passe à l'acte* on le sait touste, est sans appel de retour. Cela nous dit déjà que les attentes déçues, notamment lorsqu'elles sont vives, débordantes, bouillonnantes comme un retour du refoulé trop brutal, se doivent alors d'être estimées dans le temps long. Elles ne peuvent pas subir trop frontalement leur désillusion, si ce n'est lorsque le mal commis, par impossibilité de les transformer, s'immisce et vient clôturer le lien établi en ses premières assises délicates et ce car la souffrance, toujours, désubjectivise, que « le désir déçu peut tourner à la haine, au conflit, à l'envie ou à la vanité »[1240], il faut d'une certaine manière aussi et jusqu'à une certaine limite, accepter « que l'autre, ne pouvant vous communiquer son malheur, vous fasse mal » (*op.cit.*). L'enquête en ce qu'elle provoque toujours en partie malgré elle, demande alors un positionnement prudentiel, qui ne minimisera pas le recours potentiel à la morale si l'ancrage initial d'une visée du bon est pourfendu, mais qui pour autant n'efface en rien la dimension première d'une confiance donnée, non instrumentale, et ce notamment car

> En accordant notre confiance à une autre personne, nous lui reconnaissons la capacité d'agir pour des raisons qui lui sont propres ; cette reconnaissance fait même partie de ce qui rend son action autonome possible … accorder sa confiance à d'autres personnes – au lieu d'essayer de les manipuler ou de les contraindre à coopérer – est l'expression d'un respect fondamental envers autrui[1241].

[1240] Abel, O. (2008). *Ethique, passion, sagesse.* Editions de l'atelier.
[1241] Deonna, J & Tieffenbach, E. (2018). *Petit traité des valeurs. La confiance.* Les Editions d'Ithaque, p. 84-85.

Attendre en confiance, en patience, demande du temps…et ne prémunit pas des surprises, il semble de toute manière que « les bonheurs et les chagrins viennent à leur heure, et qu'à cette heure-là n'importe quoi fait l'affaire » (Abel, 2008, *op.cit.*).

Les *feuillets* du personnage sont ensuite comme un voyage qu'on commence à l'orée d'une ville encore sous le poids du sommeil, dont l'initiative peut sans doute à bien des égards et de manière probablement fluctuante, étonner, rapprocher, se faire détester, consentir, s'égarer devant cette fille venue de manière très inattendue et qui a dérangé le paysage ordinaire. Elle a littéralement brisé les habitudes, détournant les réponses usuelles qui seraient attendues du protagoniste, déjouant les interactions coutumières. Par la surprise, elle a laissé s'immiscer un trouble, un embarras, elle a dérangé et attiré. C'est ici toujours le risque de l'appel intraduisible,

> De la corne comme la muse qui chantonnent sur les longs rideaux de brume. L'appel mutuel a toujours le poids de l'ineffable qui pèse sur son chant et charrie en même temps que l'attente d'être entendu-e, la crainte de la révérence refusée envers l'imprévisible – du marin aguerri, qui ne reconnaît pas sa voix et croit voir un écueil alors qu'il est écume simplement car il y a du brouillard.

Le différend peine vers la voie d'accordage, là encore il nécessite du temps. Toutes ces tonalités ont dû alors tant du point de vue du personnage que de la fille, tenter de trouver une clé, dans laquelle ils pourraient faire un bout de route, ensemble, avec plus ou moins de turbulence. Qu'est-ce que c'est que cette *sorcière-poète,* cette *détective bizarre, cette espionne russe,* cette *sdf pas comme nous, cette fille, la fille* dont on n'arrive pas très bien à formuler une identité, si ce n'est qu'elle est *plutôt sympa, assez cool, mariée, bénévole comme nous, bosseuse, un peu chiante, qu'elle fait un truc qui s'appelle une thèse* mais *qu'il faut pas l'emmerder,* notamment car elle a toujours été *gentille, accueillante, à l'écoute* et qu'elle est venue – *chez nous au bureau* – tellement de fois passer le temps à converser, écrire, écouter, amener des clopes ou du lard, à progressivement donc s'affilier aux règles qui président à celles de la communauté surtout régie par un quotidien d'abord gouverné « par des relations qui mutualisent et grandissent en commun des engagements *familiers* avec l'entourage, selon des relations hiérarchiques accordant autorité aux anciens et recherchant éventuellement la légitimité de la grandeur *domestique* par la reconnaissance de leur contribution au bien commun ».[1242]

Les turbulences devant toute proposition étonnante sont ordinaires, il ne s'agissait justement pas de s'en prémunir totalement, ce sont elles qui ont donné le ton des attentes, leur formulation par détours, leur frottement, grippage, et *in fine* le plus souvent, un mouvement vers leur équilibrage, trouvant accordage et durabilité des liens, notamment dans le registre familier. L'étrangeté de l'événement provoque plusieurs réactions, elle peut être « émotion jubilatoire suscitée par l'inattendu d'un environnement surprenant »[1243], un rejet par impossibilité d'y trouver des indices dont on reconnaitrait, dans le répertoire familier, des correspondances, une montée de suspicion par ébranlement des habitudes ou encore interpellation étrange qui simplement *attend de voir*. Et c'est spécifiquement en suivant un chemin bigarré, œuvrant à des implications différenciées (allant de la pratique bénévole en institutions jusqu'au côtoiement régulier dans la rue) qu'a émergé, au fil de ces registres d'engagements quelque peu perturbés dans leur délimitation propre, une formulation d'attentes hors de la conformité des circuits convenus et en présence. Ceci ne fut de loin pas simple, il a fallu tenir. Tenir la coquille d'escargot. Tenir ce que *demandaient* la thèse et son terrain se construisant avec elle (ses affections, ses attaches, ses priorités, ses tyrannies, ses désillusions et désespoirs, ses joies), en-deçà de ce qui y serait, là-aussi,

[1242] Thévenot, L. (2017). En commun en différend. Politiques comparées dans l'apprentissage de la vie ensemble en foyer étudiant. *Revue d'études comparatives est-ouest*. *48*(3-4). 45-93, p. 52.

[1243] Thévenot, L. (2014). Autorités à l'épreuve de la critique. Jusqu'aux oppressions du « gouvernement par l'objectif ». in Frère Bruno. *Le tournant de la théorie critique.* Desclée de Brouwer, pp. 262-292, p. 18

communément attendu : une régulation de l'enquête par sa planification et ses étapes dessinées *ex ante*, l'anticipation des risques, les rendez-vous agendés pour recueillir la parole chronométrée des enquêtés, etc. Il y avait donc à travailler pareillement d'un côté et des autres (gars, professionnelles, institutions du travail social et académiques, etc.), et dans le mouvement d'écriture ouvrer à la confection du langage qui se rende attentive, et ce dès les prémices de l'enquête « à ce qui des mouvements pragmatiques, est déposé dans la langue »[1244] tout autant à ce qui des mouvements pragmatiques a fomenté la consistance de l'enquête même se poursuivant. Cette audace méthodologique consistant à entrer en relation non pas par le projet ou le discours publicisé, mais par un *abord poétique original* et une certaine mise à disposition de soi comme posture fondamentale, a alors permis une ouverture vers des problématiques déjà thématisées (comme l'attente, la reconnaissance ou les méthodes compréhensives) mais d'une manière créative, que les méthodes trop standardisées *a priori* souvent empêchent, notamment car, faisant « l'économie d'une considération de ce que l'expérience d'une étroite proximité et même intimité à un monde personnalisé soulève comme difficultés pour une mise en commun réclamée par la vie en communauté »[1245], elles calquent des outils canoniques sans prendre en compte les spécificités des terrains et particulièrement des objets de réflexion travaillés dans leur émergence quotidienne et surtout rabattent l'attente à un temps sagittal ou qui se diffuse à l'échelle publique seule. Or, l'attente ouverte en ses résidus par le poétique, a affirmé sa réserve d'aspiration, d'inspiration, sa puissance de déplacement. En sa suspension référentielle, le poétique a redimensionné la perception du temps, lui restituant des variations, des modulations, des échappées possiblement distributrices d'espérance.

Ceci dit, quelles attentes ont été dès lors signifiées par ce pas de côté, en quoi se justifie donc une telle approche, que dit-elle de l'objet qu'elle appréhende ?

> *Le personnage* vient d'Algérie, de Roumanie, du Maroc, il n'aura pas de papiers, ou alors il est portugais, espagnol, suisse, français il a subi des épreuves successives, des défaites (d'amour, de travail, de logement) et a progressivement perdu l'énergie de rassembler tous les papiers nécessaires à bénéficier des aides sociales, il a commencé à picoler et puis tout s'est dégradé, parfois il vient depuis plusieurs années au Lieu soit pour y manger et rencontrer son assistante sociale qui se démène depuis longtemps pour tenter d'activer le dégel de la situation précaire ; soit il vient comme auxiliaire, *pour passer le temps,* ce qui lui permet d'avoir une activité régulée malgré la colère que cela lui fait venir souvent. Il y travaille depuis parfois près de dix ans sans parvenir à n'avoir aucun certificat ou droit accordé relativement à son engagement bénévole, il se fâche, rompt l'engagement, puis revient, ne revient plus, réapparaît. Le Lieu, c'est l'espace où il peut toujours atterrir, sauf s'il en est provisoirement exclu parce qu'il a manifesté un peu fort son mécontentement, mais cela est rare. Ici, il connaît l'équipe, il connaît le fonctionnement du service, il peut s'asseoir sans être importuné, se servir son café, saluer Marie qu'il aime bien car elle lui sourit toujours et lui donne trois sucres et un peu de beurre en rab, ou trouver un tuyau pour contacter l'infirmière juste l'allée d'à côté. Les autres qui viennent il ne les salue pas toujours, mais ceux en qui il a confiance, ils sont devenus peu à peu son groupe de proches, ils se côtoient à l'extérieur, sans véritablement s'épauler pour tout, par exemple une planque trouvée n'est pas partagée car la priorité est de rester discret pour conserver le secret, mais ils se filent des coups de mains : des clopes, des petits boulots de bouche à oreille qu'il faut saisir sur l'instant,

[1244] Thévenot, L. (2014). Une vie éprouvée. Entre migration postcoloniale, discrimination à l'embauche, maternité affectée et adoption salvatrice : quelle « identité forgée ». In D. Vrancken (dir.). *Penser l'incertain*. Laval, pp.139-160, p. 143.
[1245] Thévenot, L (2012). Des institutions en personne. Une sociologie pragmatique en dialogue avec Paul Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 11-33, p- 20.

des bières achetées pour tous quand on a suffisamment de thunes, des vestes trouvées dans une renfile. Il passe les après-midis en compagnie d'autres, à regarder son natel, blaguer, boire surtout, fumer. Et puis le personnage parfois évite les groupes, il préfère ne pas se laisser *tirer vers* le bas, il organise sa semaine en solitaire, s'attachant à des habitudes qui le tiennent fermement : le vendredi et la grande prière surtout. Le relai principal aux institutions sociales, chancelantes en leur promesse a trouvé refuge parfois dans la foi religieuse[1246], à même d'organiser le temps de la communauté croyante autour de la prière et des rituels cycliques. La vie éternelle, (*ici ce n'est que passage, après ce sera la vraie vie* dit-il parfois), toujours susceptible de reconfigurer le vécu incarné, le porte vers un devenir meilleur dont on ne pourra par ailleurs jamais vérifier, de son vivant, la portée accomplie ou non. Bien que l'espérance ne se limite en rien à une croyance spécifique, elle demeure bien « la traduction, éventuellement inconsciente, d'une 'forme de la vie' dans son ensemble »[1247] qui l'étire et la porte, elle n'en constitue pas moins, à travers la dimension religieuse, un lien indéfectible car porté par une longue tradition textuelle oralisée qu'il a côtoyée dès l'enfance et qui la fait dès lors s'entretenir avec une large et fiable « communauté de présence » ou une « communauté de destin » (Porée, *op.cit.* p. 277). Il aime la lecture des textes canoniques dans sa langue maternelle (ici encore l'importance de l'écriture et de son interprétation très forte notamment dans la communauté musulmane). Ce qu'il attend surtout pour se purifier le corps et l'esprit est la grande fête du Ramadan qui souvent lui redonne de l'élan pour une bonne partie de l'année. Et puis il y a aussi les *marques-pages* : le petit tour du matin, entre les Lieux, le moment des jeux d'échecs, la bibliothèque, le temps passé sur le banc à saluer les connaissances du quartier ou attendre le joli sourire des filles, l'après-midi devant le centre commercial où il ne fait pas vraiment la manche mais demande çà et là quelques pièces, des médocs, des clopes. Parfois il vend des dessins ou propose de garder un vélo le temps que les dames aillent faire leurs courses, en revenant elles lui offrent souvent *quelque chose*. Et puis il y a tous ceux qu'il connaît, les habitués du centre, les gens du quartier les plus isolés qui viennent se décharger de leurs soucis, la dame de l'épicerie, *sa chérie*, qui lui sert le café chaque matin, car ça fait quinze ans qu'il traîne dans les parages, le concierge qui le couvre, la nettoyeuse qui lui file systématiquement dix balles et qu'il appelle *la boss* ou encore les étudiant-es qui parfois le défendent quand il rejoint son petit espace perso, le soir quand l'école est fermée. Ce qu'il n'aime pas, ce sont les hébergements d'urgence de nuit, il appréhende de devoir partager sa chambre, là *c'est toujours le bordel*, toujours susceptible de déclencher des bagarres, y'a des règlements de compte, des problèmes entre communautés et puis *juste quand t'es habitué au chaud, tu dois laisser la place c'est presque pire*. L'ambiance y est morose, on a l'impression de passer sans pouvoir nouer des liens de confiance, et depuis qu'on lui a jeté ses habits, il a perdu l'envie d'y retourner. Parfois il loge dans une cave, il aime bien les araignées qu'il photographie, parfois il alterne chez des copines, la rue, les allées, même avec des codes, car il est devenu un subtil observateur des locataires qui entrent chez eux en tapant les chiffres qu'il sait reproduire et mémoriser, parfois il a sa planque en périphérie et parfois il préfère encore le parc ou la forêt, même en hiver, à ces *espèces de mouroirs,* il lui arrive aussi d'occuper des cabanes, des fonds de jardin, des anciens squats, qu'il s'attend un jour ou l'autre à devoir déserter depuis qu'à Genève s'étend une politique anti-squatters, des bancs ou des passages *jamais très loin des flics*, au moins, ils le connaissent, il s'y sent un peu protégé. Ses papiers il ne les attend plus, il sait qu'il ne les aura pas, il a déjà reçu une réponse négative, a fait recours, mais sans succès, c'est un homme, il aura plus de peine à se caser

[1246] Nous avons rappelé au chaptire II, à quel point l'espérance n'est pas que religieuse, elle est constitutive de l'expérience humaine, toujours teintée d'une attente ouverte et d'une attente reliée au projet, les deux étant parties intégrantes de l'espérance. Lain-Entralgo en citant Marcel mentionne que l'espérance est « l'arme des désarmés » mais aussi toujours le but de celui qui projette, dimensionné dans un socle de confiance qui autorise l'engagement (*op.cit.*. p. 541). Porée (2020, *op.cit.*, p. 270) cite Minkowsi pour qui l'espérance est une « amplification de l'attente », elle la tire en quelque sorte sur le long terme, « en longueur ».

[1247] Porée, J. (2020*). L'espérance mélancolique. Un dialogue entre philosophie et psychiatrie sur le temps humain.* Hermann, p.272.

ou œuvrer dans l'économie domestique, il s'est résigné en partie. Pourtant il ne perd pas espoir de trouver tout de même une fois une amoureuse, mais l'amour c'est *le seul truc que tu ne peux pas prévoir, ça vient sans s'annoncer*. Souvent *il n'attend plus rien du social,* il compose sa vie, en dehors des circuits qui ont trop souvent rompus ses attentes, pendant un temps il a fait confiance, a accumulé les rendez-vous, mais bien vite il a compris que ça ne marcherait pas, il ne se sent bienvenu nulle part, il doit toujours tout ramener avec lui, même les livres précieux qu'il y avait laissés dans un des Lieux, des traductions anciennes de poésie arabes, on les a perdus. Il est souvent mécontent, pourtant, les travailleurs sociaux sont sympas, ils tentent beaucoup de petites combines pour essayer de donner du sens à leur travail et prodiguer un soin, une aide. C'est difficile de le contenter, des fois c'est comme si tout ça lui était dû, il râle pour un rien, mais c'est surtout car se plaindre c'est encore pouvoir dire quelque chose. Parfois quand il a trop resquillé, il fait quelques jours de tôle-amende, et là il dit que *c'est pénard, on mange bien, il fait chaud*, même si ce n'est jamais très honorable d'aller en prison pour n'avoir juste pas payé le tram, c'est *quand-même pas une vie tout ça*. Souvent il a des problèmes de santé, des poumons en mauvais état qui accusent des restes de tuberculose, des jambes qui gonflent, des dents qui partent, un foie ou un estomac qui déconne, des pieds blessés, une tension à 18, des idées en boucles, il se fait opérer, de la main, des poumons, mais tout ça ne l'empêche pas de fumer, c'est le *bon qui lui reste*. Il garde tout de même, mais par intermittence, une certaine discipline : sortir, marcher, faire de l'exercice, prier, il dit que rester trop longtemps assis à l'uni à regarder le téléphone le *rend fou*. Et puis il tient à ses petites habitudes, il ne les attend pas vraiment, mais elles sont là, à ses côtés, aller boire le café le matin à l'épicerie, rester sur la chaise vers le couloir pour bénéficier du wifi après quatorze heures, l'après-midi vers le terrain de boules ou d'échecs à jouer des parties, se reposer sous le hêtre l'été vers les poubelles, marcher et aller d'un Lieu à l'autre, faire sa lessive le samedi, chercher le chocolat pour ses fils le samedi, passer le matin à la bibliothèque et lire au chaud, aller le jeudi au repas spécial du Lieu, venir peindre à l'atelier et puis toujours l'attendent les traductions en sanscrit d'un texte qui parle du détachement et du Samsâra... Parfois il est d'accord d'attendre sans trop savoir quoi, si c'est le destin, il s'y résigne en se disant que la vie accomplie ce sera après la vie sur terre, sa vie ici c'est un peu un manque de chance. Il attend un regard pas trop méprisant, car c'est déjà assez dur de passer la porte du Lieu, il se dit que puisqu'il ne peut pas tomber plus bas, il ne peut qu'attendre de l'avenir qu'il soit meilleur, il s'accroche aux petites choses lumineuses, évite à force de se demander *mais pourquoi moi* ? Les procédures lentes et les attentes déçues, lui font perdre un peu de sa sensibilité, il se sent oppressé, il n'a plus le courage d'aller réparer son vélo, d'aller chercher des fringues, il a l'impression que tout se délite, que le temps est un cercle fermé, que l'*âtre a perdu l'étincelle*. Pour se donner du courage il écrit des petits textes d'auto-persuasion, ça dit qu'il faut garder la *joie du cœur,* que les *hommes honnêtes finiront toujours par recevoir l'amour de Dieu,* qu'il faut *conserver la force de se battre*, le soir très tard il les poste sur facebook. Avec une *boîte de conserve*, il fabrique un réchaud et peut cuire une soupe, il ajoute *du gras de porc, pour avoir chaud*. Parfois il perd espoir quand il ne se sent pas bien accueilli surtout, il se sent fatigué, sa tête lui fait mal, il attend le Paradis. Il attend de pouvoir revoir sa mère au pays, ça ça le tient, il pense à elle, à ses soucis, à ce qu'il est devenu, il regrette, il se culpabilise, ça l'obsède il la voit des fois par internet, il lui dit ça va, ça va bien. Pourtant il garde tout de même espoir dans les moments où c'est moins dur, il est content de trouver un peu de chaleur, il aime aller promener le chien de la voisine, il joue à attendre son pote, ils se cherchent, se téléphonent dès qu'il y a un peu de réseau, il nourrit l'espérance car il n'y a qu'elle qui perdure toujours, il dit que la couleur qu'il préfère à toutes c'est la *couleur rose de l'espérance*. Il dit souvent à la fille, je t'attends demain, mardi, j'attends qu'on se revoie, je me réjouis, j'ai attendu mais tu n'es pas venue, tu me manques, ils se parlent souvent par WhatsApp, là il arrive à lui écrire, il lui envoie le soir des chansons dans sa langue maternelle, des images pour *sa thèse*, des *sketches*, il demande de ses nouvelles, la relance car elle n'arrête pas de courir. Parfois il ose lui demander de la pizza avec du

jambon, ou un bon vin, genre Montepulciano, ou la pâte de piment-ail qu'il aime manger avec une boule de pain, ça lui rappelle *le bon vieux temps* ou encore un peu de monnaie pour acheter des stylos, pour enfin finir le texte qu'elle attend depuis deux ans. Il sait que c'est chouette de la faire patienter, il sait qu'elle sait que la monnaie il l'utilisera plutôt pour des clopes ou de la vodka, mais il ne se sent pas jugé. Un jour il lui montrera le texte. Maintenant il attend surtout de reprendre la route, son vélo est réparé et comme chaque année il va repartir en pèlerinage, faire son grand tour, ce qui le ramène à *méditer sur sa vie.* Et puis il attend aussi légitimement d'enfin recevoir sa retraite, après avoir cotisé si longtemps, son divorce a tout brisé, il s'est fait expulser de chez lui, ça fait cinq ans qu'il est en procès. Il aime la neige malgré le froid, il dit que *les flocons le calment*. Alors il regarde des vidéos du pays où il est né, il attend toujours le moment où il pourra raconter à la fille l'histoire de Dracula et des forêts de Transylvanie, car c'est une longue histoire qu'il connaît bien. Depuis qu'il a son petit appartement après avoir dormi plusieurs années en abri, il attend enfin de manger du poulpe et d'un jour revoir peut-être la mer, il peut à nouveau accueillir ses enfants, il dit qu'il aimerait bien y inviter la fille avec sa famille. Pour autant c'est depuis qu'il peut enfin avoir et pour la première fois, un lieu à lui qu'il commence à ressentir le poids de la solitude, l'ennui. Alors il tente de les faire passer en regardant des émissions sur son écran informatique. Les habitudes de son quotidien ne lui offrent pas tant de surprises, tout se déroule pareil depuis longtemps, apprendre à survivre en ce mode instable de vie est devenu une routine dans laquelle le corps pourtant s'épuise. Il fait souvent froid, dehors on ne peut pas bien se reposer, se retirer en tranquillité, il faut toujours être aux aguets, et négocier les territoires d'appropriation où pouvoir séjourner, depuis peu on lui a piqué sa place dans le passage, il ne fait pas d'histoire. On passe d'un endroit à un autre, il faut des tickets pour tout, les vêtements, les shampoings, les repas. On doit faire la queue devant, et attendre. Il croise que des mecs comme lui, des gens qui ne le motivent pas, qui déprime, il aimerait bien des fois parler de choses *un peu sérieuses*, de se questionner sur la vie, il se sent entouré de *crétins* et avec les travailleurs sociaux, il est toujours *attendu au contour,* tout ce qu'il dit il a l'impression que c'est toujours dans le cadre bureaucratique. Un jour, avec Marie, il a pu pleurer, lui dire comment c'était sans fin la répétition des galères, combien sa fille lui manquait, puis il s'est assis à la table de l'Atelier pour peindre durant quatre semaines le jet d'eau, il aimerait offrir cette toile à sa psychiatre pour la remercier de toute son aide. De temps à autres, il attend juste qu'on veuille bien lui donner une tranche de pain, même quand la cuisine est fermée ou qu'on regarde un peu mieux le petit truc qu'il y a dans sa poche ou les clés qu'il porte autour du cou et dont chacune a un cadenas quelque part. Il attend de mourir avec une jolie fille sur lui. Parfois il se souvient de ses longues marches dans la forêt africaine, comment il a été initié aux esprits et a dû apprendre les légendes par cœur pour les réciter devant les sages, le jour de son passage à l'âge adulte. Il dit qu'ici, la ville, c'est un peu la même chose, il faut naviguer dans une jungle, faire confiance à son intuition. Quand il sent qu'il va mal, la jungle il dit qu'elle est de béton, et là il n'y a plus de place pour laisser affleurer l'émotion, il dit alors qu'il préfère picoler car sinon il sait que les idées noires vont l'attendre au moindre virage. Le béton ça n'offre pas de grande rondeur, on trouve parfois une paroi pour s'y installer la journée, mais c'est froid, et le corps ne s'y appuie jamais confortablement. Il dort debout. Il parle aux pigeons. Il frappe avec des gants de boxe dans un coussin rempli de sable, il fait des feux au bord de l'Arve, il les photographie en attendant de les montrer au Lieu, il cache ses dessins sous terre pour une fois on ne sait jamais, peut-être les retrouver après avoir attendu longtemps un peu d'inspiration. Il attend de pouvoir adopter un cochon, car depuis qu'il a planté des potirons en bute, il a fait connaissance avec un paysan et ça lui rappelle son long périple à vélo avec ses deux poules dans un carton. Ça faisait un an qu'il attendait de trouver ce bleu cobalt, il négocie pour l'échanger avec un beau carnet. Il attend que tous soient à table pour servir le vin et faire *santé à la poésie.* Un jour il a écrit à la fille, *ma faiblesse* il dit, il lui a écrit que d'avoir croisé ses yeux honnêtes – un visage – ça lui avait redonné d'autres images de lui-même, il s'était

vu un peu autrement que comme une loque, ça l'avait fait espérer. Elle l'avait attendu ce soir-là mais il n'était jamais revenu, tout le monde lui avait dit qu'il fallait bien s'y attendre.

Vers quelles institutions attendues ?

Nous avons vu que l'attente est bien sûr à resituer dans les contextes et les échelles qui la font émerger. Attendre des papiers de l'administration, être aux aguets devant une accréditation et pétri d'angoisses face aux possibles refus viennent de toute évidence ébranler les certitudes d'une continuation identitaire. Il ne s'agit surtout pas, on l'a répété, d'en minimiser les conséquences délétères. Mais il serait trop simplificateur de n'y voir qu'un seul registre qui recouvrirait tous les autres, se maintient toujours une pluralité. Si cette dimension projectuelle est bien sûr remise en question lorsque les modalités de sa réalisation sont manifestement obturées, il y a alors à réfléchir à deux abords, relativement aux pratiques d'accompagnement social qui œuvrent dans des rapports du proche tout en gardant les dimensions du projet pour convenir aux attendus publics, où il est escompté qu'on puisse *se débrouiller tout seul* tout en *gérant son temps*. Ces deux compositions tendent également à légitimer, politiquement, la vertu d'espérance.

Premièrement, le projet doit convenir, non pas seulement aux ambitions capacitaires d'insertion et de poussées vers les modalités admises d'un être considéré comme normativement accepté, mais bien pouvoir être *approprié* par des personnes que des épreuves excessives ont épuisées. Les grands précaires finissent par osciller entre deux incompréhensions : à la fois trouver pleinement illusoire de disposer les termes de l'attente autour de planifications ou d'attendus qui semblent absolument irréalistes compte tenu bien souvent de l'impossibilité d'avoir accès à des papiers ou un espace pérenne pour y vivre ; à la fois sentir, une fois que cette perspective de régularisation est perdue, la déception alors, devant des biens distribués qui répondent exclusivement aux besoins organiques sans tenir compte de tout ce qui donne du *goût* à la vie (Françoise Héritier dirait du sel) : le décor, le temps permis à la familiarisation, l'attention, les mots informels échangés, la possibilité de créer, de prendre part modestement, de regarder, d'être regardé, entendu, etc. l'ensemble de ce qui permet au corps de renouer avec l'espace et le temps, de le rouvrir aux sensations qui excèdent celles des besoins d'un corps à l'organicité réglée, en somme, tout ce « qu'un rapport personnalisé au monde apporte d'aise et de confiance »[1248]. Car c'est en ce sens qu'est à nouveau dessiné l'horizon, « tonus, verticalité, interrelations et perception sont liées … quand je suis en distance, dans une position extra-mondaine, ma perception n'aura pas basculé dans l'ouverture du sentir, elle correspondra plutôt à une objectivation qui ne correspond pas à un échange »[1249]. L'espace, les matériaux, les manières d'offrir, de servir, les rythmes, tout ce qui *porte* est une condition *sine qua non* au déploiement de l'attente. Ce sont les « espaces-temps de vie » (*op.cit.*) qui donnent au vécu leur composition pleine et leur horizon de perpétuation. Dénué de ces qualité l'espace-temps aboutit à une

> Séparation du temps et de l'espace … cette séparation a pour conséquence que 'cet espace est indifférent à nos allées et venues et ce temps est étranger à notre naissance et à notre mort'. Corrélativement à la séparation du temps et de l'espace, le sujet se sépare ou se met en distance vis-à-vis du temps et de l'espace, il s'en extrait, ne se pense plus les pieds sur

[1248] Thévenot, L (2012). Des institutions en personne. Une sociologie pragmatique en dialogue avec Paul Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 11-33, p.20.
[1249] Grout, C. (2012). *L'horizon du sujet. De l'expérience au partage de l'espace*. Collection Essais la Lettre volée, p. 73.

terre. Ne faisant plus partie du monde, n'étant plus au milieu et englobé, il perd l'horizon. (*op.cit.* p. 115)

Et l'attente alors ne peut en effet qu'être *confondue avec un échec du projet*, en ce qu'elle ne tient plus compte de tout ce qui constitue son fondement même, un temps dans lequel on peut, à partir de ses perceptions, voir venir d'autres modalités de soi-même, à la fois idem et ipséité. En permettant alors la maintenue de quelques « derniers refuges au déploiement du familier »[1250] tout en composant des modalités d'investissements pluriels qui ouvrent au commun, sans le réduire à une participation publique et argumentée.

Pareillement de leur côté, les professionnel-les s'essoufflent à tenter de convenir aux attendus énoncés politiquement – des changements quantifiables – qui fournissent aussi des indicateurs statistiques légitimant leur travail et les rétributions et forces allouées, sans par ailleurs bénéficier de temps suffisant, de compréhension et de soutien de la part des instances hiérarchiques pour nourrir l'importance (politique aussi) de ces gestes mimines de ménagement et d'aménagement temporels et spatiaux qui donnent pourtant sens à leur travail quotidien en ce qu'ils permettent lien et ainsi apaisement. Ces efforts souvent néanmoins consentis, mais en personne, pèsent « lourdement sur les dispositions de la personne qui porte toute la charge de la composition, en proie à des tiraillement qui menacent sa consistance »[1251] et conduisent à l'épuisement ou comme on l'a vu, au retranchement derrière une standardisation des règles et de leur application, souvent excessive et violente en ce qu'elle ne permet plus maniabilité.

En regard de ces modulations incessantes révélées au fil de l'enquête, mettant bien en évidence les enjeux des discordances, tiraillements, retraits, oppositions et les marques d'un désir pour tenter de trouver voie d'accordages malgré les manifestes résistances – ce tant au niveau des rapports au sein de l'institution qu'à ceux construits entre chercheuse et enquêtés – il y a des raisons de repenser la complexité de la participation souvent abordée dans le champ du travail social et de la recherche, comme un agencement premier à diffuser au sein des institutions, susceptible d'encourager l'émancipation par la promotion du pouvoir d'action des individus et de la prise en compte de leur parole exprimée collectivement. Le travail présenté redonne débat quant à cet allant-de-soi libérateur. Il y a lieu de revoir, à la manière dont cela a été fait dans la thèse au niveau des récits attendus en travail social, comme promoteurs d'une reprise en main biographique en montrant les détails de leurs empêchements ou les délétères ressassements de pans de vie traumatiques ; à quel point participer exige de déplacements, d'exposition de soi, de coordinations problématiques et ce même à partir d'une modalité artistique (ici d'écriture). Au fil de la thèse a été confirmée une certaine réticence à prendre part au cercle du collectif, réitérant en première instance la nécessité de s'attacher en singularité. Pour autant l'extension vers le public est à réfléchir, mais il faut penser en priorité les conditions pour qu'elle puisse advenir, les modalités et modulations de sa force ou efficacité, enfin les replis, adhésion débordante, accrocs ; toutes révélatrices de « revers de choc devant l'étrangeté radicale de l'artiste »[1252] et donc fondamentales dans la prise en compte des conditionnalités de l'accueil et des épreuves de l'hospitalité. Celles-ci étant une première instance déterminante à la fois comme lecture sociologique et méthodologique – et donc comme prise en compte prioritaire des modalités de l'approcher dans la recherche – mais aussi en tant que processus réflexif des pratiques en travail social, dont la tenue du projet et ses accomplissements chronologiques ne peuvent écorner les **écueils à y prendre part**, éloquents dans ce qu'ils

[1250] Thévenot, L. (2017). En commun en différend. Politiques comparées dans l'apprentissage de la vie ensemble en foyer étudiant. *Revue d'études comparatives est-ouest. 48*(3-4). 45-93, p.60.
[1251] Thévenot, L (2012). Des institutions en personne. Une sociologie pragmatique en dialogue avec Paul Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 11-33, p.25.
[1252] Thévenot, L. *Colloque de thèse*, mars 2025.

manifestent de violence et de désillusions subies par ailleurs, d'attentes en creux, de réverbérations complexes nous amenant à resignifier la densité du temps vécu et des architectures souvent limitées qui en proposent restrictivement une linéarité à combler sur la base d'une conduite volontaire.

Secondement, il reste donc à concevoir l'attente non pas seulement comme un substantif au complément d'objet direct : j'attends une chose ou une autre. On attend bien sûr une chose pour soi-même mais on attend toujours de, d'un autre, avec lui qu'il soit humanisé ou non. Cet autre n'est pas seulement réduit aux échelles politiques (dominantes, sanctionnantes, réprimandantes, etc. ce lexique a été largement énoncé par de nombreux sociologues déjà convoqués) faisant du temps un temps vide, un temps d'ennui, un temps perdu, un temps contraint. *Le personnage* nous a montré qu'il attend toute une série de choses, d'événements, qu'il se restaure dans et par un temps qu'il peut investir même en d'infimes gestes et que ceux-ci se reconfigurent à diverses échelles, qu'il se lie, qu'il espère, qu'il manifeste des signes sur le rivage, qu'il demeure attaché à une kyrielle de biens matériels et immatériels. Ainsi, si l'on n'attend jamais que quelque chose, mais qu'il y a à attendre de, il est primordial de concevoir le devenir de l'être comme foncièrement en interdépendance avec les qualités sensibles des milieux dans lesquels il chemine : « voici donc l'horizon du sujet. D'une part, le sujet est un être vivant couplé avec un milieu et d'autre part, l'horizon est en même temps interne et externe, mise en tension réciproque et interrelations, émergence d'un potentiel » (Grout, 2012. *op.cit.* p. 15). Ce sont dans et par les espaces investis qu'est offert soutien à d'autres formulations d'attentes à d'autres échelles, c'est eux qui en priorité charpentent la diffusion plus large des attentes, notamment car c'est par eux que s'instillent les mouvements de permanence et de régénération de soi, en un sol qui donne assise, qui nourrit, qui restaure, qui *soulève* par *soutènement*. C'est là qu'ils peuvent trouver référence, stabilité pour, ensuite, donner permission à des variations, des modulations, de s'envisager devenir, de s'imaginer autrement, *en lointain* … et en différend. Il nous faut donc considérer l'espace et le temps *qualifiés* comme des constituants de l'accompagnement social, c'est eux qui permettent véhicule et inscription, qui orientent, qui étayent, car l'orientation

> Correspond au croisement des axes vertical et horizontal tout en étant mouvement : je me dirige vers. Même au repos, je suis orientée vers, que ce soit avec une intention que je verbalise plus ou moins, ou que je sois attirée vers quelque chose qui n'est peut-être pas encore dicible ou visible ou par la présence d'autrui. L'orientation est ainsi une dynamique me reliant à un horizon plus vaste et ouvert (Grout. 2012, *op.cit.* p. 28).

L'orientation, on l'a vu notamment au fil des images, en ce qu'elle ondoie (souvent vers la lumière pour croître, vers l'ombre pour trouver répit) est toujours battement, rythme, retour car rotation, elle *est* lorsqu'il y a vie, encore faut-il ne pas négliger alors *l'orient de l'être* et les qualités de cette vie-même. Les dynamiques de passage rapide, de flux, d'impossibilité d'attaches désorientent leurs usagers et usagères, elles miment les conditions d'accès aux espaces publics, tentant de gommer les résurgences du familier qui immanquablement pourtant « fait irrésistiblement irruption »[1253]. Le temps perd de sa consistance, il devient *vague*, l'espace se neutralise. Les « trois niveaux d'intervention »[1254] du sensible sont mis à mal. À la fois « l'objet du sensible … producteur ou générateur de sensations » se désubstantialise, sa médiation, sa « part communicable, c'est-à-dire le sensible dont on peut faire l'expérience commune » (*op.cit.*) se délite par manque de jeu (le propre d'un espace de médiation), enfin le sujet percevant alors lui aussi, se décorporalise, il perd contact, se délie, se décontenance, sa peau s'entaille, il perd pied, se blesse. Il faut donc bien son pendant de verticalité à l'horizon, on le sait le réseau souvent proposé comme comblement apparent, en

[1253] Thévenot, L. (2017). En commun en différend. Politiques comparées dans l'apprentissage de la vie ensemble en foyer étudiant. *Revue d'études comparatives est-ouest. 48*(3-4). 45-93, p. 60.
[1254] J. Bonnet, F. (2015). *L'infra-monde.* Editions MF. Collection Interventions, p.17-20.

son horizontalité infinie, n'est jamais attache, (le projet seul non plus). L'être en son inscription temporelle et spatiale, a besoin de pitons pour stabiliser la poulie du temps. Ces pitons sont parfois minuscules, mais ils arriment. Alors cet « infiniment petit … [*permet*] de découvrir dans chaque intensité, envisagée comme extensive, sa plénitude nouvelle auparavant comprimée »[1255].

Mais le personnage avance malgré la flamme du non, et s'il avance c'est qu'il espère encore, en deçà du projet dont on pourrait croire qu'il est sa seule issue. Il avance parfois immobile, les forces lui manquent souvent, il regrette, il tangue, il s'évade dans les lampées qui brûlent la gorge, il s'adosse contre le mur dont il connaît chaque fissure, il observe et attend. Ce qu'il attend est une limite qui est à jamais inatteignable, mais qui pourtant se doit de pouvoir être touchée, en sa résistance, pour être imaginée, pour lui donner, en ses mains, des perspectives de modération, en modelant par lui-même, ce qui constitue son dessein. La limite doit alors bien être **résistance *et* résistante**, comme *enveloppement et soutènement*, elle doit aussi convenir à une certaine malléabilité pour fournir l'impression de vie, car la vie toujours est transformation, la limite est « à la fois inhérente au singulier et extérieure à lui : elle l'ex-pose. Elle est immédiatement et conjointement le strict contour de son 'dedans' et le dessein de son dehors … la limite est donc l'intervalle, à la fois écarté et sans épaisseur, qui espace la pluralité des singuliers, elle est leur extériorité mutuelle et la circulation entre eux » (Nancy, 2020, *op.cit.* p. 162). C'est alors pourquoi elle doit être foncièrement coexistence, accordage, mise en correspondances, chemin commun, que les institutions d'accueil doivent être pensées comme cela. Il est erroné de croire encore le chemin tel un plan qu'on mènerait pour soi, à partir d'objectifs qu'il suffirait de saisir, d'arracher, de ravir, censé composer une entité séparée dans un temps hors monde. Le chemin ne peut qu'être « circulation entre tous, le contact et la distance entre les finitudes » (*op.cit.* p. 163) et dont alors, le travail de lien qu'opèrent les métiers du social, ne peut se faire sans considération de cette absence toujours à (tenter d') approcher. Alors il y a la langue, la parole, cette langue qui touche, ce langage qui n'est pas que mise à distance de l'expérience, mais langage qui est une « expérience susceptible d'apporter 'de nouveaux organes' » (Grout, *op.cit.* p. 55). Ce langage-*ci* nous métamorphose « quand il nous engage ou quand il ouvre notre imaginaire et desserre notre diaphragme » (*op.cit.*). Ce langage est « le passage de la parole, le sens sonore qui déborde vers l'autre »[1256], il murmure, il résonne, il harmonise, il permet de demeurer malgré l'horizon incertain, fait de souci, d'entrain, de crainte, d'impatience, d'angoisse, de volonté, de plans, de désirs, de curiosité, car il considère le corps, l'espace, le temps comme des biens à soigner dont la formulation est déjà partie prenante. C'est par cette *parole parlante*, que s'insinue « cette joie du oui dans la tristesse du non » pour reprendre les mots de Ricœur, car elle est maintenue par la grâce d'un autrui se faisant proche, d'un autrui qui vient ouvrir le quotidien morose par l'inattendu, qui le déploie, le crée, rappelant comme le signifie encore l'auteur que « l'expérience esthétique tient ce pouvoir du contraste qu'elle établit d'emblée avec l'expérience quotidienne »[1257]. Cet autre qu'on attend ou qu'on n'attend plus justement, en son apparition, redimensionne le corps, sa posture, et le paysage dans lequel il existe. Il fonde un nouvel horizon, en présence, jamais perdu quel que soit l'écart où il s'est oublié, l'isolement par lequel il a perdu stabilité. L'autre est en première instance un autre *comme* soi-même mais il peut s'étendre à tout être avec lequel peut être tenue une conversation, qu'elle soit langagière ou gestuelle, par le soin du jardin, par le tissage des fils, car le narratif est d'abord pré-narratif (*mimèsis* I), c'est bien par l'engagement *familier* « qui accommode les choses de l'entourage avec lesquelles sont tissées des

[1255] Benjamin, W. (2013). *Sens unique*. Payot & Rivages, p.132.
[1256] Nancy, J-L. (2020). *La peau fragile du monde.* Galilée, p.169.
[1257] Ricœur, P. (1985). *Temps et récit 3. Le temps raconté*. Seuil, p. 322

dépendances idiosyncrasiques qui en font des effets personnels prolongeant la personne »[1258] que les mots-mains affleurent et nous lient.

Si le langage – étendu aux choses – tel que nous l'avons défendu, en son appel et sa puissance de jeu, (soulèvement de la référence), vient susciter écho dans le corps car il *touche*, aborde, rapproche ; le langage des mains (Marc Bréviglieri dirait *le chant des mains*) parcourt de manière similaire, cette verticalisation et cette expansion spatiale et temporelle. Tous deux, à partir d'une assise, d'une référence stable peuvent ouvrir à l'envol métaphorique qui « consiste précisément à restituer, à l'encontre de l'usage qui les fige, le jeu des possibilités interprétatives »[1259], créatives, et ainsi figurer le temps en ses transformations. L'écart produit, qui peut être lu comme une « violation systématique du code du langage n'est que l'envers d'un autre processus. 'La poésie ne détruit le langage ordinaire que pour le reconstruire sur un plan supérieur. A la déstructuration opérée par la figure succède une restructuration d'un autre ordre » (*op.cit.*). C'est ceci le pari d'une attente dépassant le plan marchand, produire un écart, révéler un autre espace, redonner vigueur aux absences dans un devenir fécond, *ici*, (la fécondité on le croit n'est pas toujours encore clonable), qui à la fois résiste et expand, imagine, reconfigure, en proche et en distance temporelle. En *précipitation,* la montée imaginative qui étend la référence, en son devenir possible, sous la main qui écrit, qui tisse, modèle présentement, et parce que la matière résiste, configure son avenir sans le cloisonner pourtant.

De sorte parole-poésie, gestes, sol, milieux, rythmes, disposent l'attente, l'envisagent, l'architecturent parce qu'ils en constituent l'horizon même dans lequel elle peut s'étendre, ils en incarnent son intermédiarité, en lui offrant des *propositions de concrétisation* sans pour autant malmener son apparaître, en ce qu'il toujours fluctue à peine et pareillement irrémédiablement échappe en partie (au visible, au dicible, au perceptible). C'est à partir de ces minuscules composantes en coordination, infimes et parfois silencieuses, qu'elle se construit, s'achemine, se figure, se rend disponible, *se met en commun*, dans un commun qui accepte de considérer le familier de l'autre. Le temps d'un soin dirigé vers le commun (comme le jardin) ouvre alors l'écosystème de l'attente, car il converse, coverse avec d'autres biens de proximité, qui ne se concrétisent pas ni chronologiquement, ni que pour soi, mais qui pourtant *répondent* et ce même dans *un temps différé* et dans une langue qui accepte des modalités non pleinement finalisées C'est bien là qu'il faut se mettre à penser en singularité plurielle « l'existence : le fait qu'elle se porte au jour, avec l'espace-temps de son ex-ister, *par, dans* et *comme* la singularité plurielle. Et que cela n'a pas lieu de manière distincte entre 'homme' d'un côté et 'nature' de l'autre, mais que ce partage est déjà lui-même existential, et que cet existential emporte avec lui l'instance d'un travail et d'un échange eux-mêmes *à priori* »[1260].

L'attente n'est ainsi ni pour, ni par soi, l'attente cherche en singularité ce qui échappe à son appropriation, mais qui néanmoins ne cesse de perpétuer l'élan de sa propre destinée, à savoir se poursuivre *en commun,* exigeant alors un prendre soin qui s'étend au-delà de la seule parcelle privée de son investissement, mais qui requiert bien des espaces dont on gage qu'ils prospèreront, dans l'espérance donnée à leur continuité, qui ne s'opère que dans une « mutualité [*qui*] peut s'étendre, non sans un soin exigeant porté aux multiples familiers des autres »[1261].

1258 Thévenot, L. (2017). En commun en différend. Politiques comparées dans l'apprentissage de la vie ensemble en foyer étudiant. *Revue d'études comparatives est-ouest. 48*(3-4). 45-93, p.64.

1259 Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive.* Seuil, p. 103 ; p. 193.

1260 Nancy, J-L. (2020). *La peau fragile du monde.* Galilée, p.157.

1261 Thévenot, L. (2017). En commun en différend. Politiques comparées dans l'apprentissage de la vie ensemble en foyer étudiant. *Revue d'études comparatives est-ouest. 48*(3-4). 45-93, p.65.

Point de persévérance en autonomie, « nous ne vivons pas 'dans' un certain environnement : nous sommes un ensemble de relations, qui nous constituent en même temps qu'elles constituent notre environnement »[1262] et qui perpétuent nos existences, et nos temps, pleinement interdépendants. Point de persévérance, sans exaltation d'une suspension de l'assise matérielle, par ressemblances, en ce qu'elle *figure* son devenir. Il y a donc tout lieu d'appréhender les difficultés du prend part en envisageant l'espace et le temps dans lesquels les protagonistes évoluent, espace au sens de compostions relationnelles dépendantes d'un ajustement sans cesse rejoué entre les partenaires et dont il est nécessaire d'en décrire, démontrer les alternances plutôt que d'en signifier les parts estimables que chacun-e serait fâcheusement tenu de prendre pour elle et lui-même (comme cela se fait dans certaines sociologies critiques). C'est bien des épreuves de participation dont il s'agit, et ce excédant les seuls déterminismes à faire valoir en dimensionnant les voix de chacun-e à l'aune de situations catégorisées, stabilisées, en donnant à voir ce qui serait donc censé les départager en termes de quotes-parts en concurrence. C'est au fil des compositions en présences conjointes qu'a été montrée une toute autre coloration relationnelle dont la variabilité des agencements atteste ainsi des manières de *différer ensemble* et don des attentes en jeu pour composer un bien commun, lui-même transposable, mais à partir d'un effort de redimensionnement, à l'échelle institutionnelle. Affirmant que les bienfaits du proche viennent possiblement irriguer les standards et normes de l'institution et mettant par là-même en évidence des attendus qui débordent de loin les seules dimensions planifiables et justifiables en collectif et en suivi projectuel, l'on peut tendre, sans pour autant sortir des ancrages institutionnels ou « s'abandonner à l'infinie singularité des mondes personnalisés »[1263] vers une « institution en personne » (*op.cit.* p. 27) en ce qu'elle ne minimise pas, et ce malgré la règle qui l'institue, des variations créatives, dynamiques prenant au sérieux les gestes de sollicitude et d'égard.

Enfin, au terme de ce long exercice d'enquête, tout porte alors à affirmer que le poétique est éminemment politique en ce qu'il demande de suspendre pour un temps, ses propres cadres référentiels et admettre, dans sa sphère paradigmatique propre, un élargissement, un déplacement menant à étendre de manière productive et non reproductrice ses imaginaires, une poétique au service de l'éthique. Cela pour appeler à des voies plurielles d'hospitalité à l'étranger qui se présente et en un sens, nourrir des sentiers praticables vers le commun. Si toute la manifestation du *je* des premières sidérations aux doutes, embarras, malhabiletés, visent à tenir compte de la propre faillibilité en tant que chercheuse et des impératifs de la réfléchir pour soi-même, elles sont également une façon de faire valoir, en première instance, le désir d'approcher en sa visée éthique comme présupposé nécessaire à ouvrir une recherche en sciences humaines et sociales et à considérer la pratique professionnelle au sein des institutions sociales. Le maintien d'un lien par un *je-soi* impliqué, attaché, s'ajustant, resignifiant, se transformant au contact, mais aussi se réfugiant nécessairement dans les entours institutionnels, saura apporter, nous l'espérons, un impact quant aux manières de **faire** de la recherche, de ***récolter*** des données mais aussi de considérer nos institutions dans leur capacité à prendre en compte des niveaux subtils d'existence des personnes accueillies. Ceci ne se construit pas tant en calquant des schémas d'application du proche vers l'institution, mais bien en travaillant à faire fructifier des espaces et des temporalités nécessairement pluriels que ce registre d'engagement peut soutenir, à d'autres échelles. Ainsi, à l'issue de ce dense travail, s'il s'avérait encore que l'on puisse malencontreusement parler de domination ou de périphérisation des paroles des interlocuteurs concernés, nous ne pourrions que répondre que le concernement appelle en priorité la prise en considération sérieuse, patiente et appliquée au niveau politique, académique, social, du fait que pour qu'une parole puisse être interprétée, analysée voire

[1262] Citton, Y. & Walentowitz. (2012). S. Pour une écologie des lignes et des tissages. *Revue des Livres*. 28-39, p.30.
[1263] Thévenot, L (2012). Des institutions en personne. Une sociologie pragmatique en dialogue avec Paul Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 11-33, p.20.

typifiée, faut-il encore que nous soyons parvenu-es à répertorier minutieusement, sans jamais faire l'économie d'un propre regard sur *soi,* de comment l'on s'y prend pour initier et maintenir un lien. Condition primordiale et incontestable de notre humanité. Combien cela aura nécessité d'effort, de générosité, de déceptions, de blessures, de réflexions, de reprises, d'expressions, de petits riens, en présence, pour permettre à cette parole d'advenir de part et d'autre, plus ou moins commodément. S'ouvrant au final, pour la plupart des expériences, en des formes d'amitié, qui, nous le croyons si l'on se réfère à Aristote, c'est à elle que nous puisons des espaces de recherche collégiale, des instances professionnelles du travail social investies, des cercles d'approbation mutuelle dont l'identité est tributaire, maintenue aussi par la félicité des conversations informelles. Une poétique sauvegardée où l'approche de l'étrangeté est alors non pas dénuée de chocs ou de malentendus, mais où le mouvement de surrection invitant à faire un pas de côté, et en ce geste, déplacer quelque peu les références initiales dans lesquelles la communauté s'ancre parfois en se refermant sur elle-même, les vivifie. Si la recherche d'une vie bonne, tout comme la recherche, tout comme les métiers du social, ne peuvent s'accomplir sans désir, sans amour, sans reconnaissance mutuelle en ce qu'ils sont tributaires de l'autre et évidemment aussi par le fait que la « norme du respect dû aux personnes demeure rattachée à la structure dialogale de la visée éthique, c'est-à-dire précisément de la sollicitude »[1264] ; les piliers premiers de l'approche, des liens choyés, des êtres considérés, ne peuvent faire l'économie d'un retour exigeant à soi-même, notamment car la recherche (surtout en bas de chez soi) et l'accompagnement social ébranlent, transforment nos vies durablement. C'est peut-être là la grâce de savourer les rencontres, malgré les heurs et déconvenues, dans l'espoir toujours maintenu d'un monde guidé par l'affirmation d'un désir de construction du soi par la longue voie de l'herméneutique d'un autrui, toujours *attendu pour nous révéler*, en pleine espérance.

C'est aussi peut-être pour ouvrir un bref agrandissement à la notion de vie souvent employée dans ce travail, qu'il a convenu de mettre en image les soutènements humanisés car attachés et choyés, qu'elle requiert pour perdurer en ses qualités esthétiques, sensibles, existentielles et donc identitaires, éminemment inscrites dans des écosystèmes fragiles. Arendt rappelait à quel point la *bios* « par opposition à la simple *zoè* »[1265] ne suit pas un « mouvement strictement linéaire… la caractéristique de cette vie spécifiquement humaine dont l'apparition et la disparition constituent des événements de-ce-monde, c'est d'être elle-même toujours emplie d'événements qui à la fin peuvent être racontés » (*op.cit.* p. 143). Le long travail du poétique, réouvrant la cohérence narrative à ses déploiements poétiques, a montré que ces vies où le temps est davantage considéré comme passage que comme durée, les contraint au morcellement, abîmant leur consistance narrative et qu'il faut alors de multiples qualités d'approches, de liens pérennisés, de soutiens institués par déplacements et soulèvements transitoires – poétiques, pour leur offrir des étais substantiels à se maintenir en personnes, car la vie naturelle ne connait point de naissance ou de mort, « la naissance et la mort des êtres humains ne sont pas de simples événements naturels ; elles sont liées à un monde dans lequel apparaissent et d'où s'en vont des individus, des entités uniques, irremplaçables qui ne se répéteront pas » (*op.cit.* p.142). La poétique mise au service des liens est alors une manière de les inscrire dans une forme de vie verticale, qui ne se réitère pas linéairement ou cycliquement, mais qui nécessite, toujours pour qu'elle devienne vie humanisée, une dimension de « croissance et de déclin » (*op.cit.*, p.144) placé dans le monde « fait de main d'homme » (*op.cit.*) et pourtant toujours menacé et menaçant les cycles organiques dont elle dépend. Ce mouvement suspensif qui enrichit *les* sens des vies organiques, se doit pourtant de toujours rester provisoire, il fait lui-même partie d'un cycle de reviviscence éphémère, conduit entre le sol stable (de l'institution, du langage, du concept) vers sa véhémence (métaphorique) pour revenir, mais enrichi, au premier ancrage de sa

[1264] Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre.* Seuil, p. 254.
[1265] Arendt, H. (1983). *Condition de l'homme moderne.* Calmann-Lévy, p. 143.

référence (institutionnelle, langagière, conceptuelle) d'où il a puisé des forces d'élévation. C'est en ce sens que la dynamique suspensive et expansive s'inscrit dans un processus modérateur, gardé toujours par une vertu antique de réserve, et donc tenu en proximité par l'éthique du bon et la morale du juste.

Si les plantes se dirigent infiniment vers la lumière pour croître, il y aurait à poursuivre l'espoir que l'approbation mutuelle et le respect comparable « à la *philia politike* d'Aristote, une sorte d'amitié sans intimité » (*op.cit.* p. 309) soient une possible traduction poétique de ce mouvement à l'échelle humaine (du plus proche au plus institué), sans jamais pourtant négliger que le croître est aussi à tenir, en proximité et en équilibre, en soin avec autrui, qu'il soit *comme* plantes, animal, humain ou choses.

Le texte [1266]

Ruser sans cesse avec ce qui dans son choix même n'est pas choisi et l'engage hors de sa voie, [*convenir que*] ce qui menace le texte empêche aussi sa dérive. [1267]

L'attente c'est ce différé, qui sonne toute une série de variations rythmiques, thymiques, de perceptions du temps et de ce qu'on y met comme images d'accomplissement possible, ce *vers quoi on tend*. Elle se manifeste alors par des retenues, des débordements, des impatiences, des désorientations, des promesses, des attentions et intentions très variables, non statiques, donc instables. L'attente toujours tremble. L'attente jamais n'atteint sa cible. C'est ainsi bien pourquoi l'écriture est au cœur de la démarche même de son objet de réflexion car « ce tremblement est le mode même de l'écriture. Il est ce qui la nourrit et sans quoi jamais elle ne se déploie »[1268]. Mais la fille le sait très bien, en façonnant « une écriture épousant cette saisie au plus près »[1269] elle créera un **tourbillon de ricochets** et elle « affrontera alors les critiques pour obscurité, maniérisme, préciosité, au risque du rejet par les revues dites académiques » (*op.cit.*) ou les instances évaluatrices plus larges. Cela est à la fois sa force en ce que cette méthodologie particulière et ce format d'écriture ont été sans doute la condition des possibilités d'exercice même de l'enquête ; et sa fragilité en ce sens qu'elle peut aussi dériver vers son inconsistance par dilution, malentendu ou confusion, voire fuite de ses récepteurices. Cette « ample architecture d'engagements » (*op.cit.*) réverbérée par cette ample architecture d'écriture aux styles pluriels, elle le sait, est un risque majeur. C'est pourtant bien ce qu'elle a dû manier au fil de son immersion, une identité caméléon, un perpétuel déplacement requis par ce désir d'être « ensemble avec ce, celles et ceux auparavant minorés [ce] qui requiert des déplacements dans la mise en commun appelée à se soucier davantage d'attachements dans le proche … au prix de remaniements qui ne laissent pas indemne la normativité sous-jacente aux sciences sociales »[1270] ni inchangée l'identité parfois ébranlée de la chercheuse … ni celle sans doute de ses partenaires sur le terrain (mais « l'hospitalité ne se réalise

[1266] Faire tenir ensemble un régime public tenant à une figuration justificative et un registre poétique, dont la teneur n'est pas l'argument comme ancrage principal de la thèse est une gageure pour le moins osée. Certains sociologues, à la fois poète et chercheur, comme Luc Boltanski par exemple, se sont tenus à ne pas mêler les deux genres, les déployant dans des sphères autonomes. Le travail ici, notamment au regard de sa méthodologie propre, ne peut faire l'économie de faire converser directement, et ce dans le texte, les différentes disciplines.

[1267] Duchet, C. (1971). Pour une socio-critique ou variations sur un incipit. *Littérature*. 1-14, p.8-9.

[1268] Grosos, P. (2004). *L'inquiète patience*. Editions de la Transparence, p. 151.

[1269] Thévenot, L. (2014). Une vie éprouvée. Entre migration postcoloniale, discrimination à l'embauche, maternité affectée et adoption salvatrice : quelle « identité forgée ». In D. Vrancken (dir.). *Penser l'incertain*. Laval, pp.139-160, p. 143.

[1270] Thévenot, L. (2020). La grande décentration. *Revue du Mauss. 2*(56). 77-91, p. 80.

[ainsi] pleinement que si elle donne lieu à la transformation réciproque »[1271]). Ces identités trouvaient néanmoins toujours un certain appui dans l'objet des mots modelés là, comme cette moitié d'argile offerte à l'hôte pour matérialiser le lien, qui permettait ici pareillement de donner matière, par *cette permanence textuelle habitée*, à une certaine alliance ouverte au devenir et qui de toute évidence liait d'emblée les protagonistes. Ecrire était alors s'aborder, une chair-mots, une peau qui s'éprouve, « la peau forme le bord. Par le bord on s'aborde – on peut aussi se saborder ou saborder l'autre … qu'est-ce que s'aborder ? qu'est-ce que le bord, la limite, la rive, le littoral, la côte ou la grève à quoi l'on aborde ? »[1272]. L'écriture adressée devient alors comme un pari, ce pari tiendrait dans le fait que les bousculades ne fassent pas s'effondrer l'assurance du lien, que celui-ci *s'attache à perdurer*, c'est par lui que l'attente prend consistance car valeur de potentialités admissibles. C'est un abord singulier, toujours fragile, sur le fil « tu me serres la main, je te caresse, nous nous bousculons, nous étreignons, nous dévisageons. Cela est singulier chaque fois, tout comme ça l'est des régions de peau, de l'intensité de la touche. La singularité cesse lorsque la peau frappée est blessée, écorchée, meurtrie – niée en tant que peau » (*op.cit.* p. 155), que l'attente alors n'est plus personnifiée, que soit

Elle file dans le marasme indifférencié des désirs sans fin du *trop proche,*

Ou des désaffections, indifférences du *trop lointain*,

Qu'elle *cède* car elle ne *tient plus à rien* de *remarquable.*

Ce n'est pas simple, il a fallu donc tenir, tenir la coquille de l'escargot.

[1271] Fonseca, C ; Carreto, C. (2009). Le don en anamorphose ou la réécriture du monde. Configurations et enjeux de l'hospitalité dans le récit médiéval (XII[e]-XIII[e] siècles). *ConTextes. Don et littérature. 5.*

[1272] Nancy, J-L. (2020). *La peau fragile du monde.* Galilée, p. 154.

L'inattendu.

Je ne fais pas grand-chose contre le démon Je travaille, et levant les yeux parfois de mon

Travail, je vois la lune avant qu'il fasse clair.

Que reste-t-il ainsi qui brille d'un hiver ?

A la plus petite heure du matin je sors, la neige emplit l'espace jusqu'aux plus fins bords,

L'herbe s'incline devant ce muet salut, là se révèle ce que nul n'espérait plus [1273].





Photo personnelle, jardin de Galiffe, diffusée avec l'accord de la personne

[1273] Jaccottet, P. (1954). *L'effraie.* Gallimard, p. 70.

Le verger ombreux, aux arbres chargés de fruits, supporte mal les éclats de voix [1274].

Coquilles

En ce moment il m'arrive d'écrire dans le carnet dédié aux vents, son rythme m'obsède, sa force d'attraction me surprend. Il m'attire ailleurs, là où l'air, toujours choisira le point. Pendant ce temps les feuilles de la jungle sont presque déjà souvenir. La semaine prochaine nous avons rendez-vous avec Olivier nous irons prendre le café au Lieu et puis sans doute nous promènerons-nous dans les allées des marronniers, pas loin d'où il dormait jadis. J'ai pour l'occasion trouvé le petit livre de Ricœur sur Le mal qu'Olivier tente depuis quarante ans de comprendre et puis les biscuits aux épices qu'il aime tant seront aussi de la partie parce qu'ici c'est bientôt Noël. Nous marcherons côte à côte et peut-être irons-nous saluer la fontaine, elle prodigue toujours un son doux. Il aura sans doute réfléchi à l'attente, me partagera ses lectures, et aussi me parlera du ciel d'il y a 3000 ans qu'il regarde depuis son ordinateur, dont il constate les modifications, légères. Il me nommera les constellations. Je lui raconterai mes attentes, ce que j'aimerais voir advenir, ce qui pourrait encore être accompli dans ce petit périmètre, d'oreille à bouche, de lèvres à cœur. Et puis ce sera comme une large bête avec un pelage beige qui parcourrait le bois urbain, elle s'affalerait contre le tronc d'un tilleul, d'épuisement mais ce serait juste un repos, en ayant chaud. On verrait de sa tête sortir de drôles d'osselets-carillons zébrés, qui seraient comme toutes les parures sans nom ou des bijoux qui auraient perdus leur mot-mélodie, qu'il faudrait aligner pour donner les contours du chemin aux passants qui les confondraient sans doute avec des animations pour les chiots. Peut-être même qu'ils prendraient tous ces vestiges et les lanceraient loin en disant cherche, cherche blanc, cherche noir. Chercher, la bête-plante-fille n'arrêtera pas, elle cherchera le printemps, les verbes qui diraient manger pour les hérissons qui tiendraient eux aussi dans leurs pattes les coquilles d'escargot, qu'ils aiment particulièrement, mais qu'ils n'ingurgitent pas complètement car ils les regardent d'abord se hisser vers les pédoncules des bruyères ou des myrtilliers. Ils les *mangent du regard* comme on *croque un portrait*. Elle inventerait des mots, des mots fébriles. Depuis peu la bête aura retrouvé ces fruits bleus des sous-bois où elle lanternera parfois avec le petit être fragile, qui aura lui aussi déserté la *jungle de béton*. Elle s'arrêtera un instant, en cueillant des champignons, car ce sera l'automne, se disant que ses piquants sont tout de même bien abîmés et elle lui posera la question qu'elle attendait de pouvoir lui partager depuis le début en mangeant de la confiture de framboises

Ça brille combien de temps un être ? [1275]

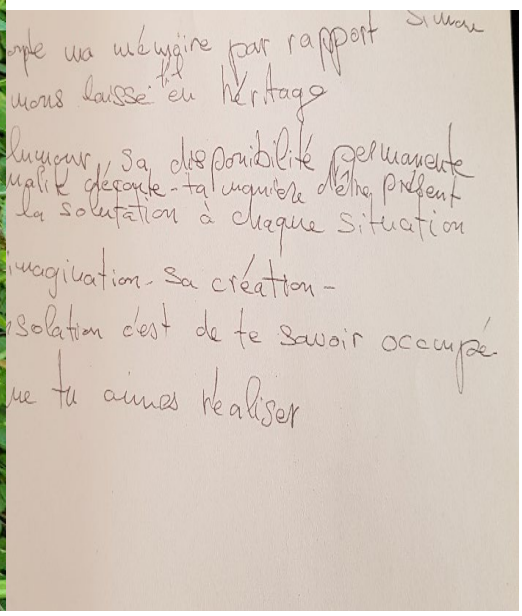


[1274] Munier, R. (1983). *Le Visiteur qui jamais ne vient*. Editions Lettres vives, p. 29.
[1275] Gauthier, L. (2020). *Les corps caverneux*. LansKine, p. 125.



Que compte ma mémoire par rapport au monde.

Que nous laisse-t-il en héritage ?



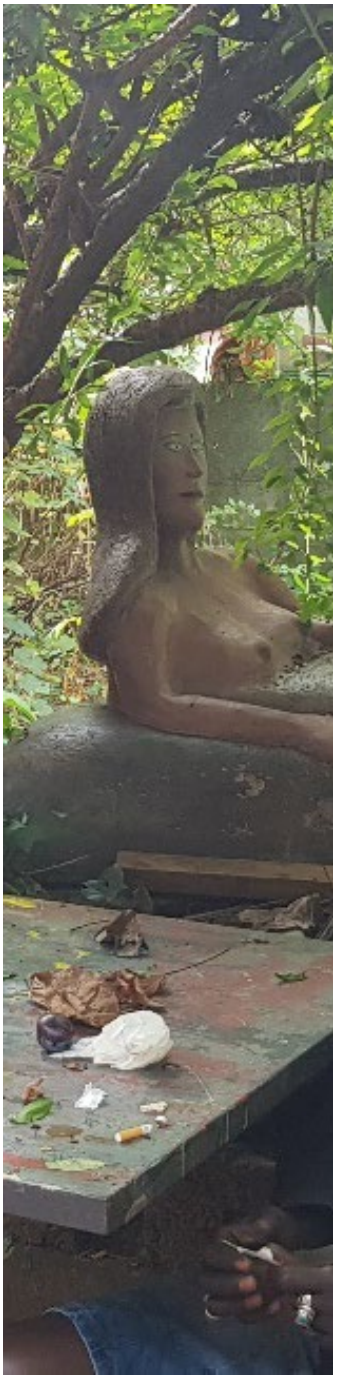




Tout au jardin est voué à se transformer rien n'y est jamais acquis.[1276]

[1276] Heinich, N. *op.cit.*, p.52.

BIBLIOGRAPHIE



Sculpture d'Aldo, Jardin GALIFFE, 2023.Photo personnelle

Abdennebi Oularbi, H. (2005). La transhumance dans le Djurdjura : un rituel autrefois collectif. Revue Algérienne d'anthropologie et de sciences sociales. 28. 53-60.

Abel, O. (2024). Les aventures de l'imagination. *Esprit. 509.*

Abel, O. (2022). *De l'humiliation. Le nouveau poison de notre société. Les* liens qui libèrent.

Abel, O. (2017). Le politique et le philosophe. *La société d'édition de Revues, Etudes. 9*. 47-58.

Abel, O. (2015). Regains d'herméneutique. *Critique. 6*(817-818). 531-544, p.536.

Abel, O. (2013, 5-6 septembre). Paul Ricœur et le langage de la communauté ecclésiale. Colloque « *Paul Ricœur in Dialogue with Theology and Religious Studies »,* Lund, Suède.

Abel, O. (2013). Paul Ricœur et l'amitié. Tiré d'une conférence donnée en « éloge de l'amitié », pour une fête amicale autour de Nathalie Ricœur et Jean-Paul Nicolaï. lien

Abel, O. (2010). Le chemin du consentement ou l'adolescence du consentement. *La revue durable.* lien

Abel, O. (2010). Une éthique pour de nouveaux horizons. Vivre heureux dans les limites écologiques. *La Revue Durable.*

Abel, O. (2010). Modestie de la sagesse. *Nuit de l'éthique. Oratoire du Louvre.* lien

Abel, O. (2009). *Le paradoxe éthique de l'habitude.* Sens public. lien

Abel, O. (2019). La fragilité des promesses face à l'imprévisible. *Dialogue. 1* (223). 13-28. lien

Abel, O. (2008). *Ethique, passion, sagesse*. Editions de l'Atelier. lien

Abel, O. (2008, 5 septembre). *Du retournement poétique au paradoxe éthique.* Colloque « Théorie littéraire et herméneutique ricœurienne », Université de Campinas, Brésil. lien

Abel, O. (2008). La philosophie du proche. *Cité 1*(33). 109-118.

Abel, O. (2006). *La conversation.* Gallimard Jeunesse.

Abel, O. (2006). Une poétique de l'action. *Rue Descartes. L'homme capable autour de Paul Ricœur. Hors-série. 53*. 13-26.

Abel, O. (2003). De la poétique à l'éthique. *Revue internationale de philosophie. 225*. 369-385.

Abel, O. (2002). De l'amour des ennemis et autres méditations sur la guerre et la politique, cité dans Nicolaï, J-P. (2023). *Vivre pour vivre ensemble. Etudes Ricœuriennes. 14*(2). 134-152.

Abel, O. (1997). Mal, responsabilité, pardon. *Revue d'histoire et de philosophie religieuse. 77*(3). 309-329.

Abel, O. (1996). *Paul Ricœur, la promesse et la règle.* Michalon.

Abel, O. (1996). La problématisation du monde et la mimèsis de Paul Ricœur in. In. C. Hoogaert. *Argumentation et questionnement.* PUF, pp.79-98.

Abel, O. (1993). Ricœur et la question du tragique. *Etudes théologiques et religieuses. 68*(3). 365-374. https://doi.org/10.3406/ether.1993.3276

Abel, O. (s.d.). Eléments pour comprendre l'herméneutique de Paul Ricœur. Protestantisme image lien.

Abel, O. & Porée, J. (2009) *Le vocabulaire de Paul Ricœur.* Ellipses.

Abram, D. (2013). *Comment la terre s'est tue.* La Découverte

Agamben, G. (2019). *Nudités.* Rivages Poche.

Agamben, G. (2015). *Le feu et le récit.* Rivages.

Albera, D. (2001). Terrains minés. *Ethnologie française.1*(31). 5-13.

Alexandre, S. (2023). *L'attente, ou l'art de perdre patience.* L'Harmattan

Allaire, S. (2005). *La parole de poésie. Lorand Gaspar, Jean Grosjean, Eugène Guillevic, Philippe Jaccottet.* Presses universitaires de Rennes.

Alloa, E. (2010). Par-delà la reconnaissance. L'attention comme paradigme pour une éthique asymétrique. *Alter revue de phénoménologie. 18*. 125-141. https://doi.org/10.4000/alter.1618

Amalric, J-L. (2018). La médiation vulnérable. Puissance, acte et passivité chez Ricœur. *Etudes ricœuriennes. 9*(2). 44-59.

Amalric, J-L. (2015). L'épreuve de la métaphore : éléments pour une critique du discours philosophique. *Campinas-SP 35*(2). 419-443.

Amalric, J-L. (2012). L'Imagination poético-pratique dans l'identité narrative. *Etudes Ricœuriennes. 3(*2). 110-127.

Amalric, J-L. (2011). Affirmation originaire, attestation, reconnaissance. Le cheminement de l'anthropologie philosophique ricœurienne. *Etudes Ricœuriennes. 2*(1). 12-34.

Amphoux, P. (2022). Pour un urbanisme de l'incertitude. *Raisons présentes. 2*(222). 49-57.

Ancet, J. (1998). *L'imperceptible.* Lettres vives.

Apollinaire, G. (1929). *Alcools.* Gallimard.

Aranda, M.; Maurin, M. & Uribelarrea, G. (2018). Débattre du sans-abrisme ; retour sur un colloque international. Observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale. *La Lettre. 1*. 1-6.

Arendt, H. (1983). *Conditions de l'homme moderne.* Calmann-Lévy.

Arendt, H. (1974). L'humanité en de sombres temps. In *Vies politiques.* Gallimard.

Aristote (1990). *Poétique.* Gallimard.

Astier, I. (2014). *Sociologie du social et de l'intervention sociale.* Armand Colin

Astier, I. (2007). *Les nouvelles règles du social.* PUF.

Astier, I. & Duvoux, N. (2006). *La société biographique : une injonction à vivre dignement.* L'Harmattan.

Augé, M. (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité.* Seuil.

Aulagnier, A. (2021). Un temps « difficile à encaisser ». Temps de la procédure et temporalité quotidienne des demandeurs d'asile. *Temporalités.* 33. https://doi.org/10.4000/temporalites.8278

Autès, M. (2005). Travail social et principes de justice. In. J. Ion. (Ed.) *Le travail social en débats* (pp.50-70). La Découverte.

Avez, P. (2014). Une espérance post-critique ? Enjeux critiques de la conception ricœurienne de l'imaginaire social. *Etudes Ricœuriennes. 5*(2). 23-34.

Bachelard, G. (2018). *La poétique de l'espace*. PUF.

Bachelard, G. (2016). *La terre et les rêveries de la volonté*. Corti.

Bachelard, G. (1948). *La terre et les rêveries du repos*. Corti.

Bachelard, G. (1943). *L'air et les songes*. José Corti.

Bachelard, G. (1942). *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. José Corti.

Badiou, A. (2016). *Que pense le poème ?* NOUS.

Baillergeau, E. (2015). Aller vers les populations en rupture. Les enjeux théoriques et pratiques de la notion d'outreach appliquée à la lutte contre l'exclusion et la précarité. In M-H. Soulet. (Ed.), *Les nouveaux visages du travail social.* (pp. 145-164). Academic Press Fribourg.

Bailly, J-C. (2015). *L'élargissement du poème.* Christian Bourgeois Editeurs.

Balzac, H. (1971) *La peau de chagrin.* Flammarion.

Barbaras, R. (2009). *La perception. Essai sur le sensible.* Vrin.

Barbaras, R. (2008). Phénoménologie de la vie. *Noesis.* (14). https://doi.org/10.4000/noesis.1649

Barrera, C-F. La matérialité de l'imagination chez Gaston Bachelard. *Cahiers critiques de philosophie, 1*(5). 147-164.

Barrère, C. & Grout, C. (2024). *L'épreuve de l'hospitalité. De l'hôpital à la ville*. Presses Universitaires Septentrion.

Barthe, Y. ; De Blic, D et al. (2013). Sociologie pragmatique : mode d'emploi. *Politix. 3*(103). 175-204.

Bashò, M. (2000). J*ournaux de Voyage*. POF.

Bauchau, H. (1997). *Diotime et les lions*. Babel.

Becker, S. Howard (2013). Ecrire une thèse, enjeu collectif et malaise personnel. In M. Hunsmann & S. Kapp (Éds.), *Devenir chercheur : écrire une thèse en sciences sociales.* (pp. 9-16). EHESS.

Becker, H.S. (2004). *Ecrire les sciences sociales.* Economica.

Bégout, B. (2018). *Zeropolis. Welcome to fabulous nevada*. Allia.

Belin, C. (2005). L'imaginaire contourné des pensées. *Dix-septième siècle. 3*(228). 443-452.

Bénévent, R. (2009). La rhétorique de l'urgence. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence. 2*(76). 13-20.

Benjamin, W. (2013). *Sens unique*. Payot & Rivages.

Benjamin, W. (2000). *Le conteur. Œuvres, III*. Gallimard.

Berger, M. (2018). S'inviter dans l'espace public. La participation comme épreuve de venue et de réception. *SociologieS. Hospitalités. L'urgence politique et l'appauvrissement des concepts.* https://doi.org/10.4000/sociologies.6865

Berger, M. (2008). Répondre en citoyen ordinaire. Pour une étude ethnopragmatique des engagements profanes. *Pragmatismes. 15*. 191-208.

Bergson, H. (2019). (4e ed.). *Essai sur les données immédiates de la conscience*. PUF.

Berthelot, J- M. (2012). *Epistémologie des sciences sociales*. Puf Quadrige.

Bertho, B. & Martin, H. (2020). Crimes et châtiments dans la modernité tardive. Politiques urbaines du sans-abrisme. *Revue sciences et actions sociales*. 13. 1-29.

Blanchard, C. (2019). Sans-abrisme. In. C. Delory-Momberger, *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique.* (pp. 444-446). Erès.

Blanchot, M. (1962). *L'attente, l'oubli.* Gallimard.

Blanchot, M. (1955). *L'espace littéraire.* Gallimard.

Boltanski, L. & Chapiello, E. (2011). *Le nouvel esprit du capitalisme.* Tel Gallimard.

Boltanski, L. (2009). De la critique. *Précis de sociologie de l'émancipation*. Gallimard.

Bonnefoy, Y. (2010). *Genève, 1993*. Carnets de l'Herne.

Bonnet, J. F. (2015). *L'infra-monde.* MF.

Brahy, R. (2014). L'engagement en présence : l'atelier de théâtre-action comme support à une participation sociale et politique ? *Lien social et Politiques*, (71), 31–49.

Bresson, M. (2020). *Sociologie de la précarité.* (3e ed.). Armand Colin.

Bresson, M. (2007). La pauvreté est-elle encore une question sociologique d'actualité ? Un enjeu de définition, de méthode et de théorie. *Pensée plurielle. 3*(16). 9-17.

Breviglieri, M. (2021). « Un soulèvement. Occupation critique de l'espace et architecture de champs sensoriels ». 2021, in Tallagrand, D., Thibaud, J.-P. et N. Tixier, *L'usage des ambiances.* Hermann

Breviglieri, M. (2020). Le portrait gênant. Amina Sboui sous le poids des regards. *SociologieS*. https://hal.science/hal-03156500v2.

Breviglieri, M. (2019). Lisbonne, 21e siècle. Vers un nouvel espace référentiel du centre urbain : emprise marchande, aménagement certifié, libéralisme multiculturel**.** *Espace-temps.net.*

Breviglieri, M. (2013). D'un monde condamné à l'utopie. In. Collectif d'auteurices. *Des Utopies réalisables*. A-type éditions, p.11-27.

Breviglieri, M. (2013). Peut-on faire l'histoire d'un attachement. L'invention d'une vie dans les Aurès (Algérie). *SociologieS*. https://doi.org/10.4000/sociologies.4403

Breviglieri, M. (2013). Une brèche critique dans la ville garantie. Espaces intercalaires et architecture d'usage. In. L. Cogato Lanza ; L. Pattaroni ; M. Piraud & B. Tirone. *Le quartier des Grottes Genève. De la différence urbaine*. Métis Press, pp.213-236.

Breviglieri, M. (2013). De la difficulté à entre en contact. L'enjeu phénoménal d'instituer des espaces sensoriels pour le travail social hors-mur. *Ambiances, Varia.*
https://doi.org/10.4000/ambiances.345

Breviglieri, M. (2012). L'espace habité que réclame l'assurance intime de pouvoir. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 34-52.

Breviglieri, M. (2012), « La juste distance et l'enjeu du « bien habiter » dans le soin et l'aide à domicile », *Contact. La revue de l'aide et des soins à domicile*, *131*, 15-18.

Breviglieri, M. (2010). De la cohésion de vie du migrant : déplacement migratoire et orientation existentielle. *Revue européenne des migrations internationales. 26*(2). 57-76.

Breviglieri, M. (2009, 4-5 juin) L'« épuisement capacitaire » du sans-abri comme urgence ? : approche phénoménologique du soin engagé dans l'aide sociale (gestes, rythmes et tonalités d'humeur). In C. Felix & J. Tardif. (Ed.) *Actes éducatifs et de soins, entre éthique et gouvernance : actes du colloque international Des frontières ténues. Séquence 3 : Comment le terrain informe la théorie* ? *Nice.* http://revel.unice.fr/symposia/actedusoin/index.html?id=795.

Breviglieri, M. (2008). Penser la dignité sans parler le langage de la capacité à agir. In J-P. Payet & A. Battegay (Eds.). *La reconnaissance à l'épreuve. Exploration socio-anthropologique.* Presses Universitaires du Septentrion. 83-92.

Breviglieri, M. (2008). L'individu, le proche et l'institution. Travail social et politique de l'autonomie. *Informations sociales. 1*(145). 92-101.

Breviglieri, M. (2007). L'intranquillité du voisin. Essai sur la potentialisation de la dispute en régime libéral. *Rhizome. Le voisinage et ses troubles. 29*. 15-20.

Breviglieri, M. (2006) Penser l'habiter, estimer l'habitabilité. *Tracés. Bulletin Technique de la Suisse Romande. 23*. 9-14.lien

Breviglieri, M. (1997). La coopération spontanée : Entraides techniques autour d'un automate public. Cognition et information en société. *Raisons pratiques. 8*. 123-148.

Breviglieri, M. & Thévenot, L. (2023). Le vivant en forme humaine et ses débordements. Retour sur les notions d'autonomie et de capacité. *SociologieS*. https://doi.org/10.4000/sociologies.22031

Breviglieri, M.; Gamal Said, N.; Goeury, D. (2021). *Résonances oasiennes. Approches sensibles de l'urbain au Sahara*. Métis Presses.

Breviglieri, M., Attia Landoulsi, I. (2016). Gestes publics d'appropriation et phénoménalisation progressive d'une ambiance. Autour d'une source sacrée intégrée à la réhabilitation d'une médina (Tiznit, Maroc). Ambiances, tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances. *Volos*. 105 – 110. lien

Breviglieri, M. et Stavo-Debauge, J. (2006). « Sous les conventions. Accompagnement social à l'insertion : entre sollicitude et sollicitation », in Eymard-Duvernay (Dir.), *L'économie des conventions. Méthodes et résultats. Tome II*, Éditions La Découverte. pp. 129-144.

Breviglieri, M. & Trom, D, (2003). Troubles et tension en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville. In. D. Cefaï & D. Pasquier. *Les sens du public*. PUF, pp. 399-416.

Breviglieri, M.; Pattaroni, L.; & Stavo-Debauge, J. (2003). Quelques effets de l'idée de proximité sur la conduite et le devenir du travail social. *Revue suisse de sociologie. 29*(1). 141-157.

Breviglieri, M. (2002). L'horizon du *ne plus habiter* et l'absence du maintien de soi en public. In. D. Cefaï & I. Joseph (Eds.) *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*. Paris : Éditions de l'Aube. 319-336.

Breviglieri, M.; Pattaroni, L.; Stavo-Debauge, J. (2002). Cadre conceptuel. In Rapport final Evaluanda : Action Sociale d'Urgence Genève. (pp.79-103). Evaluanda.

Brugère, F. (2009). La sollicitude et ses usages. *Cités. 4*(40). 139-158.

Brugère, F. & Le Blanc, G. (2017). *La fin de l'hospitalité. L'Europe, terre d'asile* ? Flammarion

Brun, A. (2010). Perspectives générales et/ou groupales sur la médiation. *Le carnet psy 1*(141). 24-27.

Brun, A. (2008). Groupe thérapeutique d'écriture et prison et élaboration de l'agir. *Bulletin de psychologie. 1*(493). 31-39

Bruneteaux, P. & Lanzarini, C. (1996). Susciter le désir par la tendresse. Les cadres de l'accueil caritatif sur une péniche lyonnaise. *Politix. 9* (34). 134-163.

Buzatti, D. (1949). *Le désert des Tartares*. Robert Laffont.

Caillet, A. (2019). *L'art de l'enquête. Savoirs pratiques et sciences sociales*. Mimèsis, arts, esthétique, philosophie.

Callon, M. & Rabeharisoa V. (1999). La leçon d'humanité de Gino. *Réseaux. 17*(95), 1999. Sciences, malades et espace public. 197-233.

Callon, M. (1986). Eléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc. *L'année sociologique.* 36. 169-208.

Calvino, I. (2017). *Leçons américaines.* Gallimard.

Campigotto, M ; Dobbels, R. & Mescoli, E. (2017). La pratique du terrain "chez soi". Entre familiarité, altérité et engagement. *Emulations. Ethnographies du proche. Perspectives réflexives et enjeux de terrain. 22.* 8-15.

Cantelli, F. & Genard, J-L. (2024*). Pouvoir et ne pas pouvoir, discussions politiques et anthropologiques.* Editions IES.

Canullo, C. (2015). Du "que m'est-il permis d'espérer ? » de Kant au « *comment* puis-je espérer ? » : un parcours phénoménologique. In J. Leclercq & J-Fr. Lavigne (dir.*). Espérer. Etudes de phénoménologie.* Presses universitaires du Louvain, pp. p.15-29.

Careri, F. (2013). *Walkscapes. La marche comme pratique esthétique.* Actes Sud.

Castel, R. (1995). *Les métamorphoses de la question sociale.* Fayard.

Castel, R. (1994). La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation. *Cahiers de recherche sociologique. 22.* 11-27.

Cefaï, D. (2013). Ethnographie urbaine, un manuel. *Métropolitiques.* http://www.metropolitiques.eu/Ethnographie-urbaine-un-manuel.html

Cefaï, D. (2012). Ethnographies de la participation. *Participations 3*(4). De Boeck Supérieur. 7-49.

Cefaï, D. (2010). *L'engagement ethnographique.* EHESS.

Cefaï, D. (Ed.), (2003). *L'enquête de terrain.* La Découverte.

Cefaï, D. & Gardella**,** E. (2011). *L'urgence sociale en action. Ethnographie du Samusocial de Paris.* La Découverte.

Cefaï, D. & Saturno, C. (2007) *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph.* Economica.

Chalier, C. (1994). Préface. In. Collectif. *La patience. Passion et durée consentie.* (pp. 10-15). Autrement.

Char, R. (1995). *En trente-trois morceaux et autres poèmes.* Gallimard.

Char, R. (1978). Tous partis ! *La nouvelle Revue Française. 309.* 1-6.

Char, R. (1971). *Recherche de la base et du sommet.* Gallimard.

Char, R. (1962). *Feuillets d'Hypnos.* Folio.

Chauvier, E. (2018). *Anthropologie.* Allia.

Chauvier, E. (2017). *Anthropologie de l'ordinaire, une conversion des regards.* Anacharsis.

Chauvier, E. (2003). *Fictions familiales. Approche anthropolinguistique de l'ordinaire d'une famille.* Presses Universitaires de Bordeaux.

Chauvin, S. (2009). En attendant les papiers. L'affiliation bridée des migrants aux Etats-Unis. *Politix. 3*(87). 47-69.

Chevalier, J-C. (2009). Formes de langage, forme de vie. *Modèles linguistiques.3*(989). https://doi.org/10.4000/ml.449.

Chrétien, J-L. (2004). *Promesses furtives.* Les Editions de Minuit.

Chrétien, J-L. (1998). *L'arche de la parole.* PUF.

Chrétien, J-L. (1990). *La voix nue. Phénoménologie de la promesse.* Les Editions de minuit.

Citton, Y. (2018). Post-scriptum sur les sociétés de recherche-création. Pensée en acte : vingt propositions pour la recherche-création. [En ligne] : lien

Citton, Y. (2013). *Pour une interprétation littéraire des controverses scientifiques*. Quae.

Citton, Y. (2013). Pourquoi la narration, Entretien avec Charlotte Krauss et Urs Urban. *Dossiers,* 1-18.

Citton, Y. (2012). Contre-fictions en médiocratie. *Revue critique de fixxion française contemporaine.*

Citton, Y. & Walentowitz. (2012). S. Pour une écologie des lignes et des tissages. *Revue des Livres*. 28-39.

Cixous, H. (1998). *Un vrai jardin*. Editions des Femmes.

Clément, G. (2004). *Manifeste du tiers paysage*. Editions du commun.

Cliche, H. (1986). Clarice Lispector : Débusquer l'intangible. *Voix et images. 1*(34). 27-41.

Clot-Goudard, R. ; Tillous, R. (2008). L'espace du réseau : du flux au territoire. Le tournant pragmatiste engagé par Isaac Joseph. *Tracés, revue de Sciences Humaines*, *Pragmatismes*.107-126. URL : http://traces.revues.org/683 DOI : 10.4000/traces.683.

Coccia, E. (2020). *Métamorphoses*. Rivages.

Coccia, E. (2018). *La vie sensible*. Rivages Poche.

Coccia, E. (2016). *La vie des plantes*. Rivages.

Coelho, M. (2003). Kuhn et le problème de l'objectivité. *Archives de philosophie. 3*(66). 449-461.

Coenen-Huther, J. (1992). Productions informelles de normes : les files d'attente en Russie soviétique. Revue française de sociologie. 33*(2)*. 213-232.

Colonna, F. (2010), *Le Meunier, les moines et le bandit. Des vies quotidiennes dans l'Aurès du XXe siècle*. Éditions Actes Sud.

Collot, M. (2008). *Le corps cosmos*. La lettre volée.

Collot, M. (1989). *La poésie moderne et la structure d'horizon*. PUF.

Cossée, C. (2002). Familles tsiganes et protection de l'intimité. *Ethnologie Française, 32*(1). 49-59.

Coste, F. Mondémé, T. (2008). L'ordinaire de la littérature. Des bénéfices pragmatistes dans les études littéraires. *Tracés, revue de Sciences Humaines*, *Pragmatismes*.47-65.

Courtecuisse, A. (2019). *Histoire d'un sans-abri. Pour une clinique de la rue*. Erès.

Damon, J. (2012). (2e ed.). *La question SDF*. Puf.

Dardel, E. (1990). *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*. CTHS.

Darwich, M. (2007). *Comme des fleurs d'amandier ou plus loin*. France : Actes sud.

Debord, G. (1992). *La société du spectacle*. Gallimard.

De Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien*. 1. Arts de faire. Gallimard.

Declerck, P. (2001). *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*. Plon.

Delacroix, C.; Dosse, F. & Garcia, P. (Eds.). (2007). *Paul Ricœur et les sciences humaines*. La Découverte.

Delorme, D. (2019). Poétiser la transition écologique. *Les cahiers de la justice. 3*(3). 537-551.

De Luca, E. (2018). *Le Tour de l'oie* (trad. par D. Valin). Gallimard.

De Luca, E. (2009). *Le poids du papillon. Visite à un arbre*. Gallimard.

De Montmollin, D, Frère de Taizé (2004). *La face cachée de la terre*. Fata Morgana.

Deonna, J & Tieffenbach, E. (2018). *Petit traité des valeurs. La confiance*. Les Editions d'Ithaque.

Depraz, N. (2015). *Attention et surprise*. Paul Ricœur en débat et au-delà. *Alter Revue de phénoménologie*.23. 261-277.

Depraz, N. (2012). *Comprendre la phénoménologie, une pratique concrète*. Armand Colin.

Depraz, N. (2001). *Ecrire, résister*. Encre Marine.

Depraz, N. (1999). *Ecrire en phénoménologie, « une autre époque de l'écriture »*. Encre Marine.

De Saint Aubert, E. (2016). Introduction à la notion de portance. *Archives de philosophie »,* n°*2 (79)*, p. 317-343.

De Saint Aubert, E. (2015). La chair ouverte à la portance de l'être. *Alter. Revue de phénoménologie.* 23. 168-185.

Desmeules, M-H. (2014). Les refigurations de notre expérience du temps. *Philosophiques. 41*(2). 275-293.

Détienne, M. & Vernant, J.P. (2018). *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*. Flammarion.

De Toledo, C. (2023). *Une histoire du vertige*. Verdier.

Devereux, G. (2012). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Champs.

Didi-Huberman, G. (2009). *La survivance des lucioles*. Editions de minuit.

Didi-Huberman, G. (2005). *Gestes d'air et de pierre. Corps, parole, souffle, image*. Editions de minuit.

Diez Fischer, F. (2014). L'hospitalité langagière : Paul Ricœur et la question de la traduction. *Esprit. 402* (2). 87-98.

Djigo, S. (2019). *Aux frontières de la démocratie. De Calais à Londres. Sur les traces des migrants*. Le Bord de l'eau.

Dosse, F. (2008). *Paul Ricœur les sens d'une vie. 1913-2005*. La Découverte.

Dosse, F. (2007). La capabilité à l'épreuve des sciences humaines. In C. Delacroix ; F. Dosse & P. Garcia. *Paul Ricœur et les sciences humaines*. La Découverte, pp. 13-35.

Dreuil, D. (2014). Le vécu d'attente en institution gérontologique. In. P. Ancet. (Ed.). *Le corps vécu chez la personne âgée et la personne handicapée*. (pp. 63-80). Paris : Dunod.

Dubet, F. (2014). *La préférence pour l'inégalité. Comprendre la crise des solidarités*. Seuil.

Du Bouchet, A. (2011). *Ici en deux*. Gallimard.

Duchet, C. (1971). Pour une socio-critique ou variations sur un incipit. *Littérature*. 1-14. lien

Dufrenne, M. (1963). *Le poétique*. PUF

Duperrex, M. (2022). Élucider le trouble de la situation. L'enquête et son écologie selon John Dewey. *In Analysis. 1*.(1). 46-53.

Dupeyron, J-F. (2013). Phénoménologie de l'expérience vive. *Recherches qualitatives. Hors Serie. Du singulier à l'universel. 15*. 36-54.

Duyck, C. (2018). Le faire poétique chez Michel de Certeau. *Les dossiers du Grihl, Michel de Certeau et la littérature. 12*(2). https://doi.org/10.4000/dossiersgrihl.6799.

Emaz, A. (2022). *Erre*. Tarabuste.

Emerson, R. (2003). Le travail comme activité d'observation. Perspectives ethnométhodologistes et interactionnistes. In. D. Cefaï (Ed.), *L'enquête de terrain* (pp. 398-424). La Découverte.

Enard, M. (2021). *Désir pour désir*. Actes sud.

Enriquez, E. (2012). *Les tumultes de l'amour*. Parangon.

Fabian, J. (2017). *Le temps et les Autres. Comment l'anthropologue construit son objet*. Anacharsis.

Fassin, D. (2004). *Des maux pour se dire. Sociologie des lieux d'écoute*. La Découverte.

Favret Saada, F. (1990). Être affecté. *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie. 8*. 3-9. https://doi.org/10.3406/gradh.1990.1340

Favret Saada, F. (1985). *Les mots, la mort, les sorts*. Gallimard.

Favret-Saada, J. (1977). *Les mots, la mort, les sorts*. Folio.

Fedida, P. (1978). *L'absence*. Gallimard.

Fiasse, G. (2008). *Paul Ricœur. De l'homme faillible à l'homme capable*. PUF, Débats philosophiques.

Findeli, A. & Coste, A. (2007). De la recherche-création à la recherche-projet : un cadre théorique et méthodologique pour la recherche architecturale. *Lieux communs. 10*. 139-161.

Fiori, S. & Thomas, R. (2016). L'immersion par corps des chercheurs, expérimentations méthodologiques à Salvador de Bahia et Caracas. *Revue interdisciplinaire Dilecta*. 229- 237.

Florival, G. (1978). Structure, origine et affectivité. Quelques réflexions à partir de la corporéité. *Société philosophique de Louvain*. 196-118. https://www.persee.fr/doc/phlou_00353841_1979_num_77_34_6045

Foessel, M. (2024). Les aventures de l'imagination. *Revue Esprit. 509*, pp. 63-73.

Foessel, M. (2017). *La nuit, vivre sans témoin*. Editions Autrement.

Foessel, M. (2015). *Le temps de la consolation*. Seuil.

Fœssel, M. (2009). Les mots pour se dire. *Etudes. 9*(411). 201-210.

Fonseca, C ; Carreto, C. (2009). Le don en anamorphose ou la réécriture du monde. Configurations et enjeux de l'hospitalité dans le récit médiéval (XII^{e}-XIII^{e} siècles). *ConTextes. Don et littérature. 5*. https://doi.org/10.4000/contextes.4250

Foucault, M. (2004). Des espaces autres. *Empan. 2*(54). 12-19.

Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Gallimard.

Franssen, A. (2003*). Le sujet au coeur de la nouvelle question sociale. La Revue Nouvelle. 12*. 2-42.

Furtos, J. (2009). *De la précarité à l'auto-exclusion*. Editions Rue d'Ulm.

Gadamer, (1992). *L'actualité du beau*. Alinea.

Gardella, E. (2018). Le temps comme pratiques de synchronisation. Pour une sociologie constructiviste du temps. *Divinatio. n°45-46*. 47-65.

Gardella, E. (2014). L'urgence comme chronopolitique. Le cas de l'hébergement des sans-abris. *Temporalités*. https://doi.org/10.4000/temporalites.2764

Gardella, E. (2009). Au rythme de l'accompagnement. L'expérience éthique du travail de rue dans l'urgence sociale. *Actes éducatifs et de soins, entre éthique et gouvernance*.

Gardella, E. (2006). Le jugement sur l'action. Note critique de *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement* de L. Thévenot. *Tracé, Revue de Sciences humaines*. 11.

Gardella, E. & Arnaud, A. (2018). *Le sans-abrisme comme épreuves d'habiter. Caractériser statistiquement et expliquer qualitativement le non-recours aux hébergements sociaux*. Observatoire du Samu social de Paris.

Gardella, E. & Le Mener, E. (2005). Les SDF victimes du « nettoyage » des espaces publics?. In. N. Hossard & M. Jarvin. (Eds), *"C'est ma ville !" De l'appropriation et du détournement des espaces publics*. (pp. 71-81). L'Harmattan, p.71.

Gaspard, L. (1978) *Approche de la parole*. Gallimard.

Gaudin, O. & Le Calvé, M. (2018). La traversée des ambiances. Regards sur les atmosphères en sciences sociales. *Communications. 1*(102). 5-23.

Gauthier, L. (2024). melusine reloaded. Editions Corti.

Gauthier, L. (2020). *Les corps caverneux*. LansKine.

Gazagne, S. (2003). La quête du sacré dans cinq grandes odes de P. Claudel, les noces de P-J. Jouve, poèmes d'Y. Bonnevoy. De la consécration intégrale du monde à la captation de l'éphémère. *Les belles lettres. 133. 2*(55). 34-42.

Genard, J-L. (2015). L'humain sous l'horizon de l'incapacité. *Recherches sociologiques et anthropologiques*. (129-146). http://rsa.revues.org/1424

Genard, J-L. (2013). Glissements anthropologiques, déplacements institutionnels et nouvelles formes de rationalisation : le contexte renouvelé du travail social. In. F. Tschopp ; J. Libois &C. Bolzman (Eds.), *Le travail social à la recherche de nouveaux paradigmes. Inégalités sociales et environnementales*. (pp. 63-82) Editions IES.

Genard, J-L. (2011). Expliquer, comprendre, critiquer. Une tentative d'éclaircissement du statut de la sociologie critique à partir des acquis de la pragmatique. *SociologieS*. https://doi.org/10.4000/sociologies.3555.

Genard, J-L. & Roca i Escoda, M. (2019*). Ethique de la recherche en sociologie*. De Boeck.

Genard, J-L. & Roca I Escoda, M. (2010). La rupture épistémologique du chercheur au prix de la trahison des acteurs ? Les tensions entre postures « objectivante » et « participante » dans l'enquête sociologique. *Responsabilité sociale et éthique de la recherche. 12*(1), p.2.

Gérard, V. (2016) in S. Weil. *Amitié. L'art de bien aimer*. Rivages Poche. Préface.

Gervais, B. (2002). L'effacement radical. Maurice Blanchot et les labyrinthes de l'oubli. *Protée 30*(3). 63-72.

Giannini, H. (1987). *La « Réflexion » quotidienne. Vers une archéologie de l'expérience*. Alinéa.

Gide, A. (1917-1936). *Les nourritures terrestres suivi de Les nouvelles nourritures*. Gallimard.

Ginzburg, C. (1980). Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice. *Le Débat. 6*(6). 3-44.

Girola, C. (2015). La lutte contre les désolations : des révélations et des rêves des personnes sans abri. *Empan. 2(*98). 16-25.

Girola, C. (2014). Tenir malgré tout dans une vie à la rue. *Tumultes. 2*(43). 55-66.

Girola, C. (2011). *Vivre sans abri. De la mémoire des lieux à l'affirmation de soi*. Editions Rue d'Ulm.

Girola, C. (2011). Scènes ordinaires d'une vie sans abri. In F. Bouillon ; C. Girola et al. (dir.). *Paris refuge. Habiter les interstices*. Editions du Croquant, Carnets d'exil, pp. 71-118.

Girola, C. (1996). Rencontrer des personnes sans-abri. Une anthropologie réflexive. *Politix*. 9(34). 87-98.

Giuliani, F. (2013). *Accompagner, le travail social face à la précarité durable*. Presses Universitaires de Rennes.

Giust-Desprairies, F. (2004). *Le désir de penser : construction d'un savoir clinique*. Téraèdre.

Gonçalo, M. (2016). Narration et subjectivation : le soi à l'épreuve du capitalisme contemporain. In. P. Jesus. ; M. Gonçalo. & J. Michel. (éds.). *Du moi au soi, variations phénoménologiques et herméneutiques*. Presses Universitaires de Rennes.

Greisch, J. (1999). *Philosophie, poésie, mystique*. Beauchesne.

Grésillon, B. (2020). *Pour une hybridation entre arts et sciences sociales*. CNRS Editions.

Grimaldi, N. (2014). *Les idées en place. Mon abécédaire philosophique*. PUF.

Grimaldi, N. (2013) : *Traité des solitudes*. PUF.

Grimaldi, N. (1998). *Bref traité du désenchantement*. PUF.

Grimaldi, N. (1993). *Ontologie du temps. L'attente et la rupture*. PUF.

Grout, C. (2012). *L'horizon du sujet. De l'expérience au partage de l'espace*. Collection Essais la Lettre volée.

Guattari, F. (1989). *Les trois écologies*. Galilée.

Guibet Lafaye, C. (2006). Phénoménologie de l'apparaître esthétique. *Laval théologique et philosophique. 62*(3). 511-527.

Guilhaumou, J. (2020). Reinhart Koselleck et le temps historique. *Le temps de l'Histoire*. 27-36.

Guérin, M. (2011). *Philosophie du geste. Essai philosophique*. Actes Sud.

Gurvitch, G. (1957). *Cahiers Internationaux de Sociologie, Janvier-Juin, nouvelle série. 22*. 3-14.

Hadot, P. (2004). *Le voile d'Isis*. Gallimard.

Hadot, P. (2002). *Exercices spirituels et philosophie antique*. Albin Michel.

Hadot, P. (1983). Physique et poésie dans le 'Timée' de Platon. *Revue de théologie et de philosophie. 115*(2). 113-133.

Haenel, Y. (2020). *Diane et Actéon. Le désir d'écrire*. Hermann.

Haenel, Y. (2014). *Cercle*. Gallimard.

Haenel, Y. (2003). *Évoluer parmi les avalanches*. Gallimard.

Haldas, G. (2009). *Les poètes malades de la peste suivi de Les sept piliers de l'état de poésie*. Editions l'âge d'homme.

Hall, E-T. (1971). *La dimension cachée*. Points.

Handfield, S. (2022). Liberté décisionnelle et risque. Le « consentement relationnel » dans l'accompagnement psychosocial en déficience intellectuel et en itinérance. In. A. Gonin et al. (dir.). *Ethique et travail social. Nouvelles voies pour la pensée et pour l'action*. Presses de l'Université du Québec, pp. 77- 95.

Hartog, F. (2020). *Chronos. L'Occident aux prises avec le Temps*. Gallimard.

Heidegger, M. (1959). *Acheminement vers la parole*. Gallimard.

Heilbrun, B. (2014). *L'obsession du bien-être*. Robert Laffont.

Hennion, A. & Monnin, A. (2020). Du pragmatisme au méliorisme radical : enquêter dans un monde ouvert, prendre acte de ses fragilités, considérer la possibilité des catastrophes. *SociologieS*.

Hirschmann, A.O. (2021). 5e Ed. *Les passions et les intérêts. Justifications politiques du capitalisme avant son apogée*. Quadrige.

Honneth, A. (2005). Invisibilité : sur l'épistémologie de la reconnaissance. *Réseaux. 1*. (129-130). 39-57.

Housset, E. (2014). Patience et énigme selon Emmanuel Levinas. *Discipline Filosofiche. Emmanuel Levinas: fenomenologia, etica, socialità. XXIV* (1). 49-73.

Ingold, T. (2020). Textures de la surface : le sol et la page. *Communications et langages. 2*(204). 11-29.

Ingold, T. (2019). Art et anthropologie pour un monde vivant. *Techniques et culture*. lien

Ingold, T. (2018). *L'anthropologie comme éducation*. Presses Universitaires de Rennes.

Ingold, T. (2017). *Faire Anthropologie, archéologie, art et architecture*. Dehors.

Ingold, T. (2017). (8e éd.). *Une brève histoire des lignes*. Zones sensibles.

Ingold, T. (2017). Les matériaux de la vie. *Socio-anthropologie. 35*. 23-43. https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.2519.

Ingold, T. (2013). *Marcher avec les dragons*. Points.

Inizan, Y. (2018). *Ce que le poète dit au philosophe. Yves Bonnefoy, la pensée du poème*. Apogée.

Inizan, Y. (2013*). La demande et le don. L'attestation poétique chez Yves Bonnefoy et Paul Ricœur*. Presses Universitaires de Rennes.

Ion, J. (2006). *Le travail social au singulier. La fin du travail social ?* Dunod.

Jaccottet, P. (2015). *L'entretien des muses*. Gallimard.

Jaccottet, P. (2015). *Tout n'est pas dit. Billets pour Béroche. 1956-1964*. Éditions le Temps qu'il fait.

Jaccottet, P. (2007). *De la poésie*. Arléa.

Jaccottet, P. (1998). *Observations et autres notes anciennes. 1947-1962*. Gallimard.

Jaccottet, P. (1990). *Cahier de verdure*. Gallimard.

Jaccottet, P. (1983). *A la lumière d'hiver autres chants*. Poésie Gallimard.

Jaccottet, P. (1961). *L'obscurité*. Gallimard.

Jaccottet, P. (1954). *L'effraie*. Gallimard.

Jacquet, F. (2018). Une métaphysique selon le poétique. Lecture de Dufrenne. *Alter.26*. 103-121.
Jankelevitch, V. (1980). *Le je-ne-sais-quoi et le Presque-rien 2. La méconnaissance. Le malentendu*. Seuil.

Jervolino, D. (2002). Paul Ricœur, une herméneutique de la condition humaine. *Ellipses*.

Joseph, I. (1997). Prises, réserves, épreuves. *Communications. 65*. 131-142.

Juarroz, R. (2021). *Poésies verticales*. Gallimard.

Jung, W. (2007). « La peau de chagrin » : une théorie romantique du temps. *L'année balzacienne. 1*(8). 105-115.

Kobelinsky, C. (2012). Des corps en attente. Le quotidien des demandeurs d'asile. *Corps. 1*(10). 183-192.

Kobelinsky, C. (2010). *L'accueil des demandeurs d'asile. Une ethnographie de l'attente*. Editions du Cygne.

Kreplak, Y. ; Boutonnier, T. et al. Des artistes, des enquêtes, des pratiques ingénieuses. Conversations entre Yaël Kreplak, Thierry Boutonnier, Gwenola Wagon et Alexis Guillier. *SociologieS*. https://doi.org/10.4000/sociologies.14124

Kessler-Bilthauer, D. (2017). Ce que proche veut dire. *Emulations. Ethnographie du proche, perspectives réflexives et enjeux de terrain. 22*. 51-65.

Kilani, M. (1994) Du terrain au texte. *Communications. 58*. 45-60.

Labussière, O. (2023). Aimer les spectres. Présences subtiles de la nature à partir de l'œuvre de Lucrèce. In. *L'enchantement qui revient*. R. Brahy ; Thibault J.P &al. (Eds), pp. 187-201.

Ladrière, J. (2003). *L'espérance de la raison*. Peeters Louvain.

Laforgue, D. (2009). Pour une sociologie des institutions publiques contemporaines. Pluralité, hybridation et fragmentation du travail institutionnel. *Revue de l'association française de sociologie. 4* (1-17). https://journals.openedition.org/socio-logos/2317.

Lain-Entralgo, P. (1966). *L'attente et l'espérance*. Desclée de Brouwer.

Lapierre, N. (2018). *Les risques de la fiction*. In F. Saillant ; N. Lapierre et al. Les mises en scènes du divers. Rencontre des écritures ethnographiques et artistiques. *Cahier ReMix*, pp. 12-21.

Laplantine, F. (2020). *Penser l'intime*. CNRS Editions.

Laplantine, F. (2017). *Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale*. Téraèdre.

Laplantine, F. (2015). *La description ethnographique*. Armand Colin.

Laplantine, F. (2015). *Légitimité du récit dans les sciences sociales. Vie sociale. 1*(9). 15-21.

Laplantine, F. (2013). *L'énergie discrète des lucioles. Anthropologie et images*. L'Harmattan.

Laplantine, F. (2007). Penser en images. *Ethnologie française. 1*(37). 47-56. lien

Laplantine, F. (2003). *De tous petits liens*. Mille et une nuits.

Lapoujade, D. (2017). *Les existences moindres*. Editions de minuit.

Latour, B. & Stengers, I. in E. Souriau (2009). *Les différents modes d'existences*. Puf.

Latour, B. (2021). Agir avec Bruno Latour, réapprendre à faire territoire. *Autrement*. 1-7.

Latour, B. (2017). *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*. La Découverte.

Latour, B. (2009). Sur un livre d'Etienne Souriau : Les différents modes d'existence. *Groupe de philosophie constructiviste. ULB Bruxelles*. 1-36.

Latour, B. (1997). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. La Découverte poche.

Latour, B. (1995). Note sur certains objets chevelus. *Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie. 5*(27). 21-36.

Laugier, S. (2003). Signification et incommensurabilité : Kuh, Carnap, Quine. *Archives de philosophie. 3*(66). 481-503.

Lavelle, P. (2012). Ressemblance et réflexion dans "La métaphore vive" Considérations à partir du différend Ricœur-Derrida. *Revue philosophique de Louvain, 110*(1). 103-116.

Lavergne, C. ; Mondémé, T. (2008). Editorial. *Tracés, revue de Sciences Humaines*, *Pragmatismes*. 5-22.

Lavigne, J-F. (2015). Introduction. Vers une phénoménologie de l'espérance. In. J. Leclercq & J-Fr. Lavigne (Dir.). *Espérer. Etudes de phénoménologie.* (pp. 5-14). Presses Universitaires de Louvain.

Lavigne, J-F. (2015). L'espérance nue : espérer contre toute espérance. In In. J. Leclercq & J-Fr. Lavigne (Dir.). *Espérer. Etudes de phénoménologie.* (pp. 75-87). Presses Universitaires de Louvain, pp. 133-149.

Lebrun, J. (1988). Pour une phénoménologie de l'imagination poétique. *Archives de philosophie. 51*(2). 195-211.

Leconte, P. (2018). Parcours pour une éthique de la métaphore. Husserl, Levinas, Ricœur. *Varia. L'enseignement philosophique. 68*. 41-59.

Lemieux, C. (2012). Philosophie, sociologie : le prix du passage. *Sociologie. 2*(3). 199-209.

Levinas, E. (1983) : *Le temps et l'autre.* PUF.

Levy-Vroelant, C. (2015). Les premières lignes face à leurs « publics vulnérables ». Les contradictions de l'intervention sociale de proximité. In M-H. Soulet. (Ed), *Les nouveaux visages du travail social.* (pp.123-143). Press Fribourg.

Lipovetsky, G. (2015). *De La légèreté.* Grasset.

Macé, M. (2021). *Parole et pollution.* AOC.

Macé, M. (2019). *Nos cabanes.* Verdier.

Macé, M. (2019). Entretien avec Fabien Rivery. Suivre la piste des noues, réinventer nos vies. lien

Macé, M. (2016). *Styles. Critique de nos formes de vie.* Gallimard.

Macherey, P. (2005). Le quotidien, objet philosophique. *Approches plurielles du quotidien. 1*. § 26. lien

Magris, C. (2000). Préface à *Lettre de Lord Chandos.* Von Hofmannsthal, H. Rivage Poche.

Maillard, C. (2000). Poétique de la perception. *Horizons philosophiques. 10*(2). 83-96.

Maillot, A. (2008). L'ethnologue préféré : Le Levi-Strauss de Tristes tropiques. *Fabula, Littérature, histoire, théorie. 4*. 1-17, p. 3.

Mandelstam, O, 1935 cité dans D. Bosc (2020). *Il faut un frère cruel au langage.* Héros-limite.

Marin, C. (2023). *Les débuts. Par où commencer.* Le livre de poche.

Marin, C. (2014). *La maladie catastrophe intime*. PUF.

Marret, S. (2016). De Prométhée à Frankenstein, ou d'un mythe à l'autre. In *Lectures et écritures du mythe*. Presses universitaires de Rennes, pp.27-44.

Masciulli, V. (2020). L'accueil à bas-seuil au temps du Covid. *Reiso.* 1-3.

Matthey, L. (2018). *Paragéographie. Voir le monde en géographe sans que le monde y prenne garde.* A. type.

Matthey, L. (2016). Narration de narrations. Tentative d'épuisement des techniques de narration scientifique des pratiques ordinaires de la ville. *Forum d'architectures de Lausanne.*

Matthey, L. (2016). #7 La ville bling bling. *Urbanités.* 1-16.

Matthey, L. (2014). *Building up stories. Sur l'action urbanistique à l'heure de la société du spectacle intégrée.* A-type éditions.

Matthey. L. (2005). Ethique, politique et esthétique du terrain : cinq figures de l'entretien compréhensif. *Cybergeo.* §61. https://doi.org/10.4000/cybergeo.3426

Maunier, R. (2014). Groupes et durée. La queue comme groupe social. In. C. Bromberger. *Attendre.* (pp.12-21). Editions des sciences de l'homme.

Melliti, I. (2021). Manière de faire enquête dans les oasis. Chebika et ce qu'il en reste. In M. Breviglieri, N. Gamal Said ; D. Goeury. *Résonances oasiennes. Approches sensibles de l'urbain au Sahara.* Métis Presses, pp. 46-54.

Merleau-Ponty, M. (1969). *La prose du monde.* Gallimard.

Merleau-Ponty, M. (1964). *L'œil et l'esprit.* Folio essais.

Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible.* Gallimard.

Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes.* Gallimard.

Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception.* Gallimard.

Meschonnic, H. (2017). *Infiniment à venir. Pour le poème et par le poème.* Arfuyen.

Meschonnic, H. (2011). *L'obscur travaille.* Arfuyen.

Meschonnic, H. (1999). Le poème doit transformer la pensée. In J. Greisch. *Philosophie, poésie, mystique.* Beauchesne, pp. 155-195.

Meschonnic, H. (1973). *Pour la poétique II. Epistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction.* Gallimard.

Meschonnic, H. (1970). *Pour la poétique I.* Gallimard.

Mettler, T. & Thévenot, L. (2013- *) Banchigny.* Cahier non publié en français, gracieusement transmis par Monsieur Laurent Thévenot, Paris, avril 2022.

Michel, J. & Porée, J. (2013). Présentation. In P. Ricœur. *Anthropologie philosophique. Ecrits et conférences 3.* (pp.7-18). Seuil.

Michel, J. (2009). L'ontologie fragmentée. *Laval Théologique et philosophique. 65*(3). 479-487.

Michel. J. (2016). *Homo Interpretans.* Hermann.

Michel, J. (2016). Le vulnérable et le tiers narrant. *Jusqu'à la mort accompagner la vie. 3*(126), 13-24.

Michel, J. (2013). Crise de soi et substitution narrative. *Archivo di Filosofia. 81*(1). 281-290.

Michel, J. (2003). Narrativité, narration, narratologie : du concept ricœurien d'identité narrative aux sciences sociales. *Revue européenne des sciences sociales. 125.* 125-142.

Millot, V. (2022). Ambiances de ressourcement. Fabrique du sensible & mutations des espaces habités. *Ambiances Architectures Urbanités* hal-04410339

Millot, V. (2013). Ambiance pluraliste et socialisation urbaine : ethnographie de l'espace public du quartier de la Goutte d'Or à Paris. *Ambiances. (1)*1. 1-11.

Moinat, F. (2010). Phénoménologie de l'attention aliénée : Edmund Husserl, Bernhard Waldenfels, Simone Weil. *Alter.* 18. 45-58. https://doi.org/10.4000/alter.1551

Molinier, P. (2020). Virilité défensive, masculinité créatrice. *Travail, Genre et Sociétés. 3.* 25-44.

Molinier, P. (2018). Le plaisir de soigner, hommage à Jean Oury. In *Le Care du monde.* ENS Editions. lien

Monjaret, A. ; Pugeault, C. (2014). *Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*. ENS Editions.

Monseu, N. (2015) : « Le possible et l'espérer ». In Leclercq, J. & Lavigne, J-Fr. (éds.). *Espérer. Etudes phénoménologiques*. Presses Universitaires de Louvain.

Monteil, P-O. (2021). Promesse et engagement chez Paul Ricœur. *Inflexions. 1*(46). 69-73.

Montin, S. (2017). La peine noire et ses figures : le Romancero Gitano de Lorca, in. M. Froidefond & D. Rumeau. *Formes de l'action poétique*. Cahier Textuel, pp. 145-166.

Morais, S. (2016). Expérience du corps et création artistique. In C. Delory-Momberger. *Eprouver le corps*. 227-238.

Moreau de Bellaing, L. & Guillou, J. (1995). *Les sans-domicile fixe. Un phénomène d'errance*. L'Harmattan.

Muller, R. (2020). Platon et les poètes dans la République. *Philosophie antique. 20*. 216-236.

Munier, R. (2005). *Le su et l'insu*. Gallimard.

Munier, R. (2003). *L'extase nue*. Gallimard.

Munier, R. (2000). *Le visiteur qui jamais ne vient*. Lettres vives.

Munier, R. (1999). *Sauf-conduit. L'enjeu poétique*. Lettres vives.

Munier, R. (1994*). Si j'habite*. Fata Morgana.

Munier, R. (1982). *Le moins du monde*. Gallimard.

Murith, D. (2024). *La voix du violoncelle*. Editions d'en bas.

Nal, E. (2018). Ce que l'action doit à l'affection. Eléments d'une phénoménologie de l'initiative chez Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 9*(2). 29-43. lien

Nancy, J-L. (2020). *La peau fragile du monde*. Galilée.

Nancy, J-L. (2006). *Corpus*. Métaillé.

Née, P. (2004). *Rhétorique profonde d'Yves Bonnefoy*. Hermann.

Nicolaï, J.P. (2022, 13 juin). Les deux temps de *La métaphore vive* et de *Temps et Récit*. Ateliers d'été, Fonds Ricœur – EHESS.

Olivier, A-P. et al. (2019). *Nouvelles perspectives pour la reconnaissance*. ENS Editions. http://books.openedition.org/enseditions/13476

Olivier de Sardan, J-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Academia Bruylant.

Olivier de Sardan, O. (2000). Le « je » méthodologique. Implication et explication dans l'enquête de terrain. *Revue française de sociologie. 41-43*. 417-445.

Oury, J. (2009). Séminaire de la Borde du 25 octobre 2008. *La clinique lacanienne. 1*(15). 11-21.

Oury, J. & Faugeras, P. (2012). *Préalables à toute clinique des psychoses*. Erès.

Paquin, L-C. & Noury, C. (2020). Petit récit de l'émergence de la recherche-création médiatique à l'UQAM et quelques propositions pour guider la pratique. *La communication à l'UQAM*. 103-136.

Paquot, T. (2001). *Le quotidien urbain*. La Découverte.

Pattaroni, L. (2016). La trame sociologique de l'espace. Éléments pour une pragmatique de l'espace et du commun. *SociologieS*. https://doi.org/10.4000/sociologies.5435

Pattaroni, L. (2007). La ville plurielle. Quand les squatter ébranlent l'ordre urbain. In M. Bassand ; V. Kaufmann & D. Joye. (Eds.) *Enjeux de la sociologie urbaine*. PPUR, pp. 283-314. lien

Pattaroni, L. (2007). Le sujet en l'individu. La promesse d'autonomie du travail social au risque d'une colonisation par le proche. In F. Cantelli ; J-L. Genard. (Eds.) *Action publique et sujectivité*. LGDJ. 203-218. lien

Pattaroni, L. (2005). Le *care* est-il institutionnalisable. *Quand la « politique du care » émousse l'éthique*. In P. Paperman & S. Laugier (Dir.). *Le souci des autres. Éthique du care*. EHESS, pp. 177-197.

Paz, O. (1965). *L'arc et la lyre*. Gallimard.

Peccoud, N. (à paraître). Narre de (se) raconter mise en échec du récit auprès des usager-ères des espaces bas seuil. In. L. Matthey & Gaberell, S. (Eds.). *De la recherche sur le récit à recherche par le récit : matériaux pour une recherche narrative*. Mètis Press.

Peccoud, N. & Bai, P. (à paraître). « Entrer dans la jachère à travers la Goutte d'Or. Du geste de soulèvement à celui de soutènement ». Grenoble.

Peccoud, N. (2023). Acheminement vers l'appel. In F. Loser & S. Michaud. (Eds.). *Ecrire pour penser*. pp. 105-116. IES Editions.

Peccoud, N. (2019). *Accueillir en institutions bas-seuil. Une hospitalité nomade*. Mater, UNIGE.

Perceau, S. (2017). Muses, inspiration, création dans la poésie homérique ? *Cahiers de littérature orale. Le poète et l'inspiration. 81*. 89-111.

Percheron,D. (1991). Notes du soir sur l'écriture de Barthes. Chimères. *Revue des schizoanalyses, 13*. 91-107.

Perec, G. (2000). *Espèces d'espaces*. Galilée.

Périlleux, T. (2005). *Se rendre désirable*. L'employabilité dans l'Etat social actif et l'idéologie managériale. In P. Vielle ; P. Pochet & I. Cassiers. (Eds.). *L'Etat social actif : vers un changement de paradigme ?* P.I.E.-Peter Lang, pp.1-19.

Petitdemange, G. (1988). Détresse et récit. *Esprit 140/141* (7/8). 64-75.

Phillips, A. (2009). *Trois capacités négatives*. Editions de l'Olivier.

Pichon, P. Girola, C. & Jouve, E. (2016). *Au temps du sans-abrisme. Enquêtes de terrain et problème public*. Publications de l'Université.

Pichon, P. & Torche, T. (2011). *S'en sortir. Accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe*. (2e éd.). PU St-Etienne.

Pierron, J-P. (2023). De la sagesse poétique à la sagesse pratique. Quelle place pour les poètes et le poétique dans l'anthropologie de l'homme capable Ricœurienne ? *Etudes Ricœuriennes. 14*(1). 113-131.

Pierron, J-P. (2003). De la fondation à l'attestation morale : Paul Ricœur et l'éthique du témoignage. *Recherches de science religieuse3*(91). 435-459.

Pinson, J-C. (1995). *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine*. Champ Vallon.

Pirone, I. (2017). Fragilisation de la fonction narrative et impasse du sujet. *Le Télémaque, 1*(51). 37-46.

Platon. (2016). *Le Banquet*. Flammarion.

Popa, D. (2017). La relation entre imagination et perception : différence ou répétition. *Bulletin d'analyse phénoménologique XIII 2. Actes 10*. 18-33.

Popa, D. (2015). Attendre, prévoir, espérer : modalités de la présomption intentionnelle. In. J. Leclercq & J-Fr. Lavigne (Dir.). *Espérer. Etudes de phénoménologie.* (pp. 75-87). Presses Universitaires de Louvain.

Pierron, J-P. (2024). Imaginer pour vouloir. Ethique de l'imagination. *Esprit,* 509. 55-66.

Porée, J. (2024) Homo imaginans. In *Esprit. Paul Ricœur les pouvoirs de l'imagination*, *509*, 47-53, p.52.

Porée, J. (2024) Homo imaginans. In *Esprit. Paul Ricœur les pouvoirs de l'imagination*, *509*, 47-53.

Porée, J. (2020). *L'espérance mélancolique. Un dialogue entre philosophie et psychiatrie sur le temps humain*. Hermann.

Porée, J. (2018). Le temps raconté au prisme de l'anthropologie philosophique de Paul Ricœur. *Philosophis* . 1-15, p.14.

Porée, J. (2013). Les limites du récit. *Etudes Ricœuriennes. 4*(2). 38-49.

Porée, J. (2002). L'épreuve du temps, souffrance et maintien de la personne. *Sociétés, 76*. 17-32.
Queneau, R. (1961). *Cent-mille milliards de poèmes*. Gallimard

Queneau, R. (1947). *Exercices de style*. Gallimard.

Quéré, L. (2024). *Avoir confiance*. Chapitre 5. PUF.

Quignard, P. (2017). Sur le seuil. *Tangence. 115*. 11-12.

Rajkumar, J. (2019). Pouvoirs de la transgression : limites du langage et création poétique. *Classiques Garnier.*

Rancière, J. (2021). *Les mots et les torts*. La Fabrique.

Ravindranathan, T. (2012). *Là où je ne suis pas. Récits de dévoyage*. L'imaginaire du texte. PUV.

Ravon, B. ; Pichon, P. ; Franguiadakis, S. & Laval, C. (2000). « Aller à la rencontre » : L'engagement des professionnels et bénévoles de l'aide auprès des « personnes en souffrance ». In. A. Micoud & M. Peroni. (Eds.), *Ce qui nous relie.* (pp. 71-87). Editions de l'Aube.

Recaneti, F. (2019). Langage, discours, pensée. Leçon inaugurale prononcées au Collège de France. *Collège de France.* https://doi.org/10.4000/books.cdf.10057

Revault D'Allones, M. (2015). La métaphore "réserve de sens » *Revue philosophique du Louvain. 113*(2). 247-261.

Revault d'Allones, M. (2011). Paul Ricœur et l'approbation d'exister. *Le Portique. 26*. 1-1. https://doi.org/10.4000/leportique.2507

Reyvault-D'allones, M. (2011). La vie refigurée : les implications éthiques du récit. *Archives de philosophie. 4*(74). 599-610.

Ricard, M-A. (2017). Regard sur la sollicitude chez Paul Ricœur. *Centre interdisciplinaire de recherche sur la citoyenneté et les minorités.* Université d'Ottawa. lien

Ricœur, P. (2024). *L'imagination, cours à l'Université de Chicago (1975). Troisième partie : L'imagination comme fiction*. Bibliothèque Ricœur Seuil

Ricœur, P. (2021). *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle*. Seuil.

Ricœur, P. (2017). *Philosophie, éthique et politique*. Seuil.

Ricœur, P. (2016). Architecture et narrativité. *Etudes Ricœuriennes. 7*(2). 20-30.

Ricœur, P. (2013) *Anthropologie philosophique. Ecrits et conférences 3*. Seuil.

Ricœur, P. (2013). La souffrance n'est pas la douleur. In C. Marin. & N. Zaccaï-Reyners. *Souffrance et douleur autour de Paul Ricœur*. Puf.

Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté.1. Le volontaire et l'involontaire*. Points Essais.

Ricœur, P. (2009*). Philosophie de la volonté. 2. Finitude et culpabilité*. Points Essais.

Ricœur, P. (2008). *Ecrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*. Seuil.

Ricœur, P. (2008). *Amour et justice*. Points.

Ricœur, P. (2007). *Vivant jusqu'à la mort*. Seuil.

Ricœur, P. (2006), Equivalence et surabondance, les deux logiques. La pensée Ricœur, *Esprit*. 167-173.

Ricœur, P. (2004). *Parcours de la reconnaissance*. Gallimard.

Ricœur, P. (2004). *Le mal, un défi à la philosophie et à la théologie*. Labor et Fidès.

Ricœur, P. (2004) Le potier ou l'intelligence des mains. In D. De Montmollin. Frère de Taizé. *La face cachée de la terre*. Préface. Fata Morgana.

Ricœur, P. (2003). Responsabilité et fragilité. *Cahiers d'éthique sociale et politique. 76-77*. 127-141.

Ricœur, P. (1999). *Lectures 2. La contrée des philosophes*. Seuil.

Ricœur, P. (1998). Architecture et narrativité. *Urbanisme*. 303. 44-51.

Ricœur, P. (1995*). La critique et la conviction. Entretien avec François Azouvi et Marc de Launay*. Calmann-Lévy.

Ricœur, P. (1995). *Le Juste1*. Esprit.

Ricœur, P. (1991). « Mon premier maître en philosophie », in. M. Léna (dir). *Honneur aux maîtres*. Critérion, pp. 221-225.

Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil

Ricœur, P. (1990). Approches de la personne. *Esprit*. 115-130.

Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action*. Seuil.

Ricœur, P. (1986). L'initiative. In E. Leonardy et al. (Eds.). *Labyrinthe : Parcours éthiques*. (pp. 85-102). Facultés Universitaires Saint-Louis.

Ricœur, P. (1985). *Temps et récit. 3. Le temps raconté*. Seuil.

Ricœur, P. (1984). *Temps et récit 2. La configuration dans le récit de fiction*. Seuil.

Ricœur, P. (1983). *Temps et Récit 1. L'intrigue et le récit historique*. Seuil.

Ricœur, P. (1978). Philosophie et langage. *Revue philosophique de la France et de l'Etranger. 168*(4). 449-463.

Ricœur, P. (1977). Expliquer et comprendre. Sur quelques connexions remarquables entre la théorie du texte, la théorie de l'action et la théorie de l'histoire. *Revue Philosophique de Louvain. 75*(25), 126-147.

Ricœur, P. (1975). *La métaphore vive*. Seuil.

Ricœur, P. (1975). Parole et symbole. *Revue des Sciences religieuses. 49*(1-2). 142-161.

Ricœur, P. (1975). Phénoménologie et herméneutique. 1. *Phänomenologische Forschungen.1*. 31-77.

Ricœur, P. (1969). *Le conflit des interprétations*. Seuil.

Ricœur, P. (1967). *Histoire et vérité*. Chapitre *: Le socius et le prochain*. 113-127. Seuil.

Ricœur, P. (1967). La structure, le mot, l'événement. *Esprit. 360*(5). 801-821.

Ricœur, P. (1963). Structure et herméneutique. *Esprit*. 596-627.

Ricœur, P. (1951). Philosophie de la volonté. T.1 : Le volontaire et l'involontaire. *Annales de l'Université de Paris, Compte rendu de thèse, 21*. 633-635.

Ricœur, P. & Changeux, J-P. (2022). (3ème éd.). *La nature et la règle. Ce qui nous fait penser*. Odile Jacob.

Rilke, R.M. (2022). *Élégies de Duino*. Allia.

Rilke, R.M. (2006). *Sonnets à Orphées*. Seuil.

Rilke, R M. (1994). *Poèmes à la nuit*. Verdier.

Robert-Demontrond, P ; Basso, F. (2014). Merleau-Ponty et la chair du monde. In E. Rémy et al. *Regards croisés sur la consommation*, pp.161-186. Versus.

Rodrigues, J. (2020). Ecopoèmes, le parti pris de voir l'urgence. Une approche du recueil *Con los ojos abiertos* de Jorge Riechmann. Penser et écrire l'urgence aux XX et XXIe siècle en Espagne et en Amérique latine. *L'âge d'or. 13*. lien

Roesler, L. (2020). La "reconstruction » de la présence : Yves Bonnefoy et l'outil linguistique. *Fabula-Littérature Histoire Théorie*. 24.

Romagnoli, S. (2010). *Les discordances du moi. Essai sur l'identité personnelle au regard de la transplantation d'organes*. Presses Universitaires de Nancy.

Romagnoli, S. (2008). De la simple vie à l'homme double : le moi hyperorganique chez Maine de Biran. *Etudes de lettres. 3-4*. 191-207.

Roose, M-C. (1996). Le sens du poétique : Approche phénoménologique. *Revue philosophique de Louvain. 94*(4). 646-676.

Rouiller, D. (2012). L'apothéose de l'ethnographe : Tristes tropiques ou le voyage vers soi. *Asdiwal. 7*. 99-117.

Roulleau-Berger, L. (2004). Voir, « savoir-être avec », rendre public : pour une ethnographie de la reconnaissance. *Cahiers internationaux de sociologie. 2(*117). 261-283.

Rueff, M. (2023). Nos poèmes ne savent pas ce qui les attend. *En attendant Nadeau, journal de la littérature, des idées et des arts.* lien

Rueff, M. (2019). Traduire ce que le poème fait à la langue. Entretien entre Martin Rueff par Mathilde Vischer. *Recherches & Travaux. 95*. https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.1853

Rueff, M. (2009). *Différence et identité. Michel Deguy, situation d'un poète lyrique à l'apogée du capitalisme culturel*. Hermann.

Rueff, M. (2007). Entretien avec Martin Rueff. *Poésie. 2*(120). 292-296.

Rueff, M. (2007). *Icare crie dans un ciel de craie*. Belin.

Rullac, S. (2015). *SDF, une trilogie*. L'Harmattan.

Rullac, S. (2010). Le misérabilisme dans l'action sociale : un racisme d'État contemporain ? L'exemple de la prise en charge des SDF depuis 1992. *Nouvelles pratiques sociales*, *22* (2), 176–185.

Saillant, F. ; Lapierre, N. ; Muller, B. & Laplantine, F. (2018). *Les mises en scène du divers. Rencontre des écritures ethnographiques et artistiques*. Cahier ReMix

Salgues, C. (2024). *Une après-midi à Shanghai. L'enfance et la question anthropologique de l'âge*. Le geste social, 13. IES Editions.

Sarcinelli, A-S. (2017). De l'autorité ethnographique à l'autorité du corps et des émotions *Réflexions à partir d'un terrain « chez soi » auprès d'une minorité, les « roms » en Italie.* In M. Campigotto, R.Dobbels & E. Mescoli (dir.). Ethnographies du proche. Perspectives réflexives et enjeux de terrain. Presses Universitaires du Louvain. 17-35.

Schirrmeister, A. (2017) Agir au futur l'attente en mouvement. *Les dossiers du GRIHL.1*, p.3. https://doi.org/10.4000/dossiersgrihl.6755

Schlegel, J-L. (2017). Les institutions, entre le juste et le bon. *Esprit. 439*. 43-51.

Schmitz, H. (2019). L'atmosphère d'une ville. *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*. 46. 147-167.

Soulet, M-H. (2008). De l'habilitation au maintien. Les deux figures contemporaines du travail social. *Savoirs 3*(18), 33-44.

Soulet, M-H. (2005). La vulnérabilité comme catégorie de l'action publique. *Pensée plurielle. 2*(10). 49-59.

Soulet, M-H. (2005). Vers une solidarité de responsabilisation ? In J. Ion. (Ed.). *Le travail social en débat(s),* pp. 86-103. La Découverte.

Souriau, E. (2009). *Les différents modes d'existence*. Presses Universitaires de France.

Spinoza (1964) (trad. A. Koyré). *Traité de la réforme de l'entendement et de la meilleure voie à suivre pour parvenir à la vraie connaissance des choses*. Vrin.

Stavo Debauge, J. (2017). *Qu'est-ce que l'hospitalité. Recevoir l'étranger à la communauté*. Liber.

Stavo Debauge, J. (2014). L'idéal participatif ébranlé par l'accueil de l'étranger. L'hospitalité et l'appartenance en tension dans une communauté militante. *Participations. 2*(9). 37-70.

Stavo-Debauge, J. (2003). L'indifférence du passant qui se meut, les ancrages du résident qui s'émeut. In D. Cefaï & D. Pasquier (dir.) *Les sens du public*. PUF, pp.347-371.

Stavo-Debauge, J. ; Roca i Escoda, M. & Hummel, C. (2017). Enquêter. Rater. Enquêter encore. Rater encore. Rater mieux. *SociologieS. Penser les ratés de terrain.* http://sociologies.revues.org/6084.

Steinbock, A.J. Phénoménologie de l'humilité. In P. Jesus ; G. Marcelo & J. Michel (Eds.). *Du moi au soi, variations phénoménologiques et herméneutiques*. Presses Universitaires de Rennes.49-64.

Steiner, G (1998). *Après Babel*, Paris, Albin Michel, cité dans Diez Fischer, F. (2014). L'hospitalité langagière. Paul Ricœur et la question de la traduction. Esprit. (2). 87-98.

Stétié, S. (2002). Désespoirs de notre poésie. *Esprit. La colère, la justice, le bonheur : des Anciens aux Modernes*. 60-69.

Thelot. J. (2013). *Le travail vivant de la poésie*. Encre Marine.

Thévenot, L. (2020). Faire entendre des voix muettes. Un engagement corporel en présence et sa mise en commun politique et critique. *SociologieS*.

Thévenot, L. (2020). La grande décentration. *Revue du Mauss. 2*(56). 77-91.

Thévenot, L. (2017). Des liens du proche aux lieux du public ». Retour sur un Programme Franco-Russe pionnier. *NecPlus, Revue d'études comparatives Est-Ouest. 3*(48). 7-43.

Thévenot, L. (2017). En commun, en différend. Politiques comparées dans l'apprentissage de la vie ensemble en foyer étudiant. *Revue d'études comparatives est-ouest. 48*(3-4). 45-93.

Thévenot, L. (2015). Maille à partir avec la participation : prendre une part critique à la politique, chemin faisant. In C. Julien. *Une participation sans condition ? Entreprise, ville, association.* Desclée de Brouwer, pp. 7-21.

Thévenot, L. (2014). Une vie éprouvée. Entre migration postcoloniale, discrimination à l'embauche, maternité affectée et adoption salvatrice : quelle « identité forgée ». In D. Vrancken (dir.). *Penser l'incertain*. Laval, pp.139-160.

Thévenot, L. (2014). Autorités à l'épreuve de la critique. Jusqu'aux oppression du « gouvernement par l'objectif » in Frère Bruno (dir). *Le tournant de la théorie critique*. Paris. Desclée de Brouwer, pp. 269-292.

Thévenot, L (2012). Des institutions en personne. Une sociologie pragmatique en dialogue avec Paul Ricœur. *Etudes Ricœuriennes. 3*(1). 11-33.

Thévenot, L. (2011). Grand résumé de *L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, Éditions La Découverte, 2006. *SociologieS*. https://doi.org/10.4000/sociologies.3572

Thévenot, L. (2007). Reconnaissance avec Paul Ricœur et Axel Honneth. In C. Delecroix; F. Dosse et al. (Eds.). *Paul Ricœur et les sciences humaines*. La Découverte. 127-143.

Thévenot, L. (2006). *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*. La Découverte.

Thévenot, L (2006). Configurations créatives dans les humanités et figurations de l'humanité, p.2. lien

Thévenot, L. (1995). L'action en plan. *Sociologie du travail. 37*(3). 411-434.

Thévenot, L. (1994). Le régime de familiarité. Des choses en personne. *Genèses. Les objets et les choses.17*. 72-101.

Thévenot, L. (1990). L'action qui convient. In P. Pharo & L. Quéré. *Les formes de l'action : Sémantique et sociologie*. EHESS, pp. 39-69.

Thévenot et Mettler : Mettler, Y. & Thévenot, L. (2021). Bancbigny, 2013-. Atlas Europe Square, Urbanomic, MIT Press, pp.120-145.

Thévenot, L. & Boltanski, L. (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*. Gallimard.

Thibaud, J-P. (2018). Vers une écologie ambiante de l'urbain. *Environnement urbain. 13*. 1-18. https://journals.openedition.org/eue/pdf/2135

Thibaud, J-P. (2006). La fabrique de la rue en marche. Essai sur l'altération des ambiances urbaines. *Flux, 4*(66-67). 111-119.

Thibaud, J-P. (2004). De la qualité diffuse aux ambiances situées. In. B. Karsenti & L. Quéré. *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*. EHESS. 227-253.

Thierry, Y. (1987). *Du corps parlant. Le langage chez Merleau-Ponty*. OYΣIA OUSIA.

Thievenaz, J. (2019). La théorie de l'enquête de John Dewey : réexplorations pour la recherche en sciences de l'éducation et de la formation. *Recherche & Formation*. 19-38.

Thomas, H. (2008). Vulnérabilité, fragilité, précarité, résilience, etc. De l'usage et de la traduction de notions éponges en sciences de l'homme et de la vie. *Terra-Hn. Recueil Alexandries 13*.

Thomasset, A, (2018). Paul Ricœur au fondement d'une éthique herméneutique et narrative, enracinée dans une ontologie de l'action. *Etudes Ricœuriennes, 9*(2). 149-159.

Thoreau, H D. (2022). *Myrtilles. La beauté des petites choses*. Rivages poche.

Tillard, B. (2011). Temps d'observation ethnographique, temps d'écriture. *Les sciences de l'éducation, pour l'ère nouvelle. 4*(44). 35-50.

Tixier, N. (2023). *L'enchantement qui revient*. Hermann.

Tourette-Turgis, C. & Tocqueville, M. (2012). Le care est-il un outil pour repenser l'urgence sociale ? *Empan. 1*(85). 160-166.

Valéry, P. (2021). *L'homme et la coquille et autres textes*. Folio Sagesse.

Valéry, P. (1941). *Tel quel*. Gallimard.

Vallée, M-A. (2016). Être soi : nécessité, tâche et effort. In P. Jesus ; G. Marcelo & J. Michel (Eds.). *Du moi au soi, variations phénoménologiques et herméneutiques*. Presses Universitaires de Rennes. 33-47.

Vander Gucht, D. (2023) De la recherche-action à la recherche-création. Ne pas opposer ni confondre mais conjuguer. *Revue Française des méthodes visuelles. 7*. lien

Vedrine, H. (2022). Alchimie, hermétisme et philosophie chez Giordano Bruno. In J-C Margolin & Matton, S. *Alchimie et philosophie à la Renaissance*. Vrin, pp. 355-363.

Vexliard, A. (1998). *Le Clochard*. Desclée de Brouwer.

Vidal, L. (2020). *Les Hommes lents. Résister à la modernité. XVe-XXe siècle*. Flammarion.

Vidal. L & Musset, A. (2015). *Les territoires de l'attente. Migrations et mobilités dans les Amériques (XIXe – XXIe siècle)*. Presses Universitaires de Rennes.

Villela-Petit, M. (1999). Le poème est poésie et autre chose encore. (Ocatvio Paz). In J. Greisch. *Philosophie, poésie, mystique*. Bauschesne, pp. 15-45.

Vincent, G. (2001). L'herméneutique à partir du souffrir dans la philosophie de l'action de P. Ricœur. *Revista Filosofica de Coimbra. 19*. 163-209.

Virilio, P. (2019). *Vitesse*. Le Pommier.

Voisard, A. (2020). *L'ordinaire et l'aubaine des mots*. Empreintes.

Vrancken, D. (2002). De la mise à l'épreuve des individus au gouvernement de soi. *Mouvements. 1*(65). 11-25.

Wacquant, L. (2015). Pour une sociologie de chair et de sang. *Terrains & travaux, 26*(1), 239–256.

Waters, L. (2008). *L'éclipse du savoir*. Allia.

Watteyne, N. (2011). Paul Ricœur : des poèmes aux récits et des récits aux poèmes.Etudes littéraires. Philosophie et narration : « Ne pas se raconter d'histoire ». 42(2). 59-68.

Weil, S. (2016). *Amitié. L'art de bien aimer*. Rivages Poche.

Winkin, Y. (2023). L'enchantement dispositif et disposition. Rétrospective et prospective. In. R. Brahi ; J-P. Thibaud et al. *L'enchantement qui revient*. Hermann, pp.15-35.

Wolff, E. (2013). Compétences et moyens de l'homme capable à la lumière de l'incapacité. *Etudes Ricœuriennes. 4*(2). 50-63.

Wunenburger, J-J. (2021). Une poétique alchimique et cosmique : vigne, vin, alcool chez Gaston Bachelard », *Carnets*. https://doi.org/10.4000/carnets.12809

Xypas, C. & Robin, J-Y. (2010). La dimension existentielle dans la construction du problème en recherche doctorale. *Education et formation interculturelles : regards critiques. 9*. 114-122.

Zaki, L. (2006). L'écriture d'une thèse en sciences sociales : entre contingences et nécessités. *Genèses. 4* (65), 112-125.

EMISSIONS RADIOPHONIQUES et COMMUNICATIONS

Chenin, M. (2022, 9 décembre). *Les motifs de l'utopie. Cohabiter en artiste au XXIe siècle*. HEAD-EPFL. Soutenance de thèse, Genève.

Ricœur, P. 1913-2005. Toute une vie. France Culture. 2013

Rueff, M. (2017, 21 octobre*). L'impératif présent*. Conférence dans le cadre du banquet d'été « Penser, rêver, agir ». Lagrasse. lien

Teisserenc, F. (2012). *Le bannissement de la poésie et le mythe d'Er*. France Culture, les chemins de la philosophie. 39min.50sec.

Les pieds sur terre, France Culture. « A votre bon cœur », 5 août 2024, première diffusion, 19 février 2013 https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-pieds-sur-terre/a-votre-bon-coeur-1966870

LITTÉRATURE SECONDAIRE (citation dans les notes de bas de page).

Baroni, R. ; Meizoz, J. & Merrone, G. *Littérature et sciences sociales dans l'espace romand. A Contrario.4*(2).

Bouton, C. (2013). *Le temps de l'urgence*. Le Bord De L'eau.

Breviglieri, M. (2006). Le fond ténébreux de la routine. À propos des morales du geste technique au travail. In S. Laugier ; C. Gautier. *L'ordinaire et la politique*. PUF. pp.189-217.

Bruneteaux, P. (2017). La prise en charge des sous-prolétaires à la rue. Du hors-droit à la profilisation de l'urgence sociale (1980-2015). *Cultures et Conflits*.

Bruneteaux, P. (2016). *Les mondes rêvés de Georges*. Rennes : PU Rennes.

Châtel, V. (2007). Penser l'inexistence sociale, essai de théorisation. In V. Châtel (Ed.), *L'inexistence sociale. Essai sur le déni de l'Autre*. (pp. 23-72). Saint- Paul : Académic Press Fribourg.

Dauphin, F. (2019) Habiter clandestinement les carrières souterraines de Paris : normalisation et conflits au sein d'un patrimoine. *Communications. 2*(105). 131-148.

Duperrrex, M. (2019). *Voyages en sol incertain*. Wild Project.

Gaboriau, P. & Terrolle, D. (2003). *Ethnologie des sans-logis. Etude d'une forme de domination sociale*. L'Harmattan.

Genard, J-L. (2011). Expliquer, comprendre, critiquer. Une tentative d'éclaircissement du statut de la sociologie critique à partir des acquis de la pragmatique. *SociologieS*. https://doi.org/10.4000/sociologies.3555.

Hartog, F. (2012). *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*. Points.

Heilbrunn, B. (2019). *L'obsession du bien-être*. Robert Laffont.

Jablonka, I. (2017). *L'histoire est une littérature contemporaine*. Seuil.

Laforgue, D. (2009). Pour une sociologie des institutions publiques contemporaines. Pluralité, hybridation et fragmentation du travail institutionnel. *Varia.4*. lien

Lanzarini, C. & Bruneteaux, P. (2000). *Les nouvelles figures du sous-prolétariat*. L'Harmattan.

Lepenies, W. (2017). *Les trois cultures, entre sciences et littérature, l'avènement de la sociologie*. Maison des sciences de l'Homme.

Macé, M. (2011). *Styles. Façons de lire, manières d'être*. Gallimard.

Marton, S. (2012). Le problème du langage chez Nietzsche. La critique en tant que création. *Revue de métaphysique et de morale. 2*(74). 225-245.

Michon, P. (1984). *Vies minuscules.* Gallimard.

Paillé, P. & Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales.* Armand Colin.

Paquot, T. (2008). *L'art de la sieste.* Zulma.

Paugam, S. (2009). *La disqualification sociale.* Quadrige.

Paugam, S. (2005). *Les formes élémentaires de la pauvreté.* PUF.

Pichon, P. (2007). *Vivre dans la rue. Sociologie des sans-domicile fixe.* Editions Aux lieux d'être.

Pichon, P. (1996). Survivre la nuit et le jour. La préservation de soi face au circuit d'assistance. *Politix. 34*. 164-179.

Rosa, H. (2013). (2e ed.). *Accélération. Une critique sociale du temps*. La Découverte.

Rosa, H. (2014). *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive.* La Découverte.

Sansot, P. (2000). *Du bon usage de la lenteur.* Payot Rivages.

Veyne, P. (2015). *Comment on écrit l'histoire.* Seuil

Virilio, P. (2010). *Le grand accélérateur.* Galilée

RECHERCHES CRÉATIONS CITÉES.

Marc Breviglieri collaborant avec Laurent Valdès et Olga Kokcharova, notamment autour d'un film issu d'un travail de terrain marocain : *Fertilité ou le chant des mains.* https://www.mshmondes.cnrs.fr/

Foucault, H. Photographies. *« La chute des corps »* repris par Olivier Abel lien internet

Le collectif français « antiAtlas des frontières » qui articule recherche et création artistique pour « interroger les mutations des frontières et des espaces des sociétés contemporaines » lien internet

Le *collectif Ethno.graphic* qui allie production artistique et réflexion ethnographique https://www.ethno-graphic.org/

Adina Secretan qui repense l'habiter par la danse. *Mais, poétiquement habite l'homme sur cette terre* : site internet

OUVRAGES CONSULTÉS

Abensour, M. (2012). *Emmanuel Levinas, l'intrigue de l'humain. Entre métapolitique et politique. Entretiens avec Danielle Cohen-Levinas.* Hermann.

Bachelard, G. Causeries sur l'imagination poétique. Le lyrisme de la Forge. Paris-Inter. 1954. https://youtu.be/99BlfRFM4Ys.

Barthes, R. (1963). *Sur Racine.* Seuil.

Barrera, C-F. (2009). *Puissances de la séduction. La présence poétique au monde.* L'Harmattan.

Bedrane, S. ; Revaz, F. & Viegnes, M. (dir). (2012) *Le récit minimal. Du minime au minimalisme. Littérature, arts, média.* Presses Sorbonne Nouvelle.

Boyer, A. (2014). *Chose promise.* Chapitre. VII, Le sacrifice et la violence. PUF.

Champeau, S. *Ontologie et poésie. Trois études sur les limites du langage.* Vrin.

Da Cunha, A. & Schmid, O. (2007). Sans domicile fixe. Figures, trajectoires et politiques. Rapport de recherche. Institut de Géographie. Université de Lausanne

Dante (2010). *La divine comédie. Chant du Paradis, XIII. 77-78,* Gallimard.

De Staehl, Mme. (1968). *De l'Allemagne I.* Garnier Flammarion.

Dewey, J. (2023). *L'art comme expérience.* Gallimard.

Dittmann, J. ; Dietrich, S. et al. (2022). Sans-abrisme en Suisse – Ampleur profil et explications dans huit des plus grandes villes. Résumé de l'étude du FNS. lien

Dufrenne, M. & Ricœur, P. (1947). *Karl Jaspers et la philosophie de l'existence.* Seuil.

Garelli, J. (1978). *Le recel et la dispersion. Essai sur le champ de lecture poétique.* Gallimard.

Grand, D. (2016). *L'hébergement des sdf. Ethnographie de l'expérience vécue des hébergés.* L'Harmattan.

Grosos, P. (2004). *L'inquiète patience.* Editions de la Transparence.

Hache, E. (2014). *De l'univers clos au monde infini.* Editions du Dehors.

Heidegger, M. (2006). *La dévastation et l'attente. Entretien sur le chemin de campagne.* Gallimard.

Henry, M. (2000). *Incarnation. Une philosophie de la chair.* Seuil.

Huet, R. (2019). *Le vertige de l'émeute*, PUF.

Jankelevitch, V. (1980). *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien. 2. La méconnaissance et le malentendu.* Points.

Jankélévitch, V. (1974). *L'irréversible et la nostalgie.* Flammarion.

Javeau, C. (2003). *Sociologie de la vie quotidienne.* PUF.

Lahire, B. (2010). *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire.* La Découverte.

Matthey, L. (2008). *Le quotidien des systèmes territoriaux : lecture d'une pratique habitante.* Peter Lang.

Martin-Scherrer, T. (2003). *Le monde est demandeur d'asile.* Lettres vives.

Marty, E. (1985). *L'écriture du jour. Le Journal d'André Gide.* Seuil.

Morizot, B. (2020). *Manières d'être vivant.* Actes Sud.

Picard, M. (2022) *Des cités détruites au monde inaltérable. Journal d'Italie.* La Baconnière.

Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli.* Points.

Rueff, M. (2009). *Différence et identité Michel Deguy, situation d'un poète lyrique à l'apogée du capitalisme culturel.* Hermann

Saada. J-F. (1977*). Les mots, la mort, les sorts.* Gallimard.

Schuwey, C. & Knöpfel, C. (2014). *Nouveau manuel sur la pauvreté en Suisse.* Editions Caritas.

Spinoza (1964) (trad. A. Koyré). *Traité de la réforme de l'entendement et de la meilleure voie à suivre pour parvenir à la vraie connaissance des choses.* Vrin.

Tabin, J-P. & Knüsel, R. (2016). *Lutter contre les pauvres. Les politiques face à la mendicité à travers l'exemple du canton de Vaud.* Editions d'En Bas.

Tenhoor, M. (2022). Des architectures du soin : Philippe Paumelle et Nicole Sonolet. *Terrain. 76.* 146-163.

Thouard, D. (2007). *L'interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg.* Septentrion.

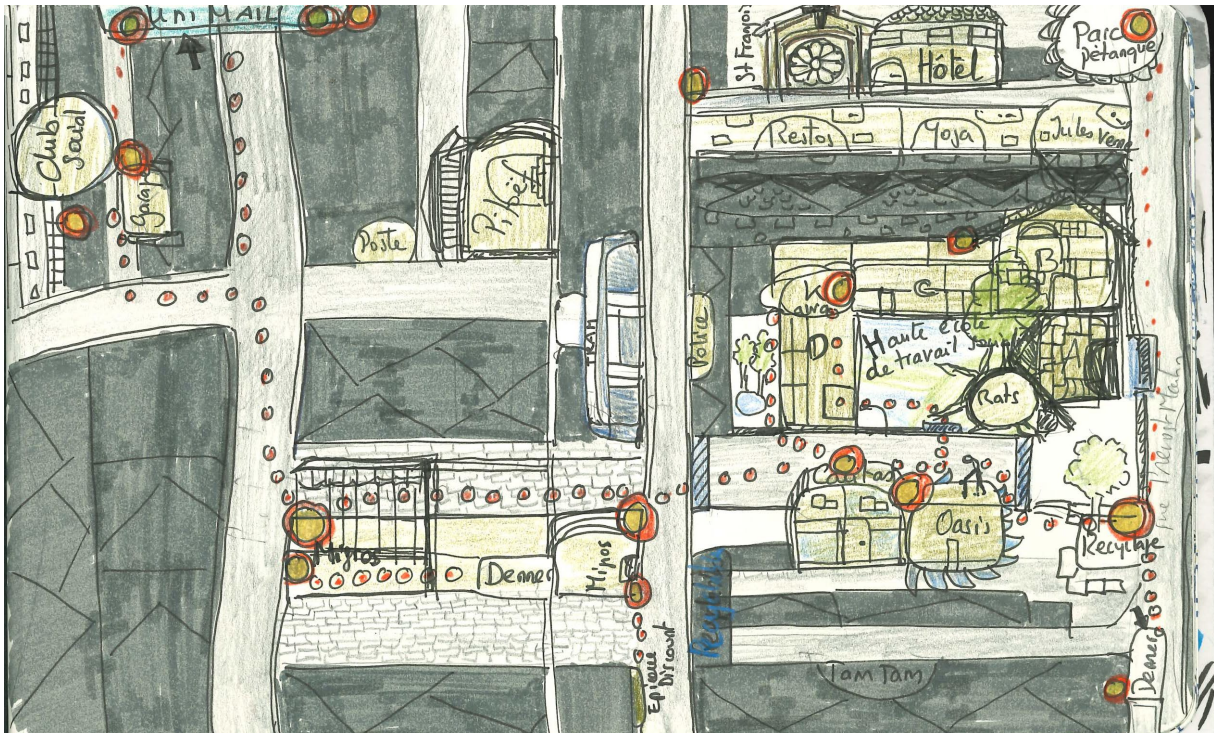
Van Gennep, A. (2016). *Les rites de passage.* Picard

Annexe 1. Terrains : LE LIEU

Espace d'accueil bas-seuil Genève	Terrain master 2018	
Début terrain thèse :	Début	Fin
Espace d'accueil, pôle caritatif Genève, distribution repas. Bénévolat.	Juin 2020 Tous les samedis	Juillet 2021
Espace d'accueil de nuit, Genève, atelier écriture.	Mai 2021 Un soir par semaine	Octobre 2021 (déménagement)
Espace d'accueil de nuit, pôle associatif. Genève bénévolat.	Octobre 2021 Un soir par semaine	Mars 22
Espace d'accueil d'urgence, distribution de repas, pôle social. Genève. Bénévolat.	Mars 2021 Tous les vendredis	Avril 2022
Espace d'accueil d'urgence, pôle associatif. Genève. Atelier écriture.	Atelier écriture	Été 2022
Espace d'accueil bas-seuil. Atelier écriture. Galiffe, Genève. (Autorisation des partenaires de l'enquête à nommer le lieu)	MAP nov. 2020 puis écoute podcast 2022 Janvier 2023 début atelier écriture Tous les mercredis après-midi.	Aujourd'hui (juin 2025) se poursuit

Annexe 2 : Quartier.

Les points rouges sont les points multiples de rencontres dans le petit périmètre autour de l'école.



Annexe 3 : **Totalité des textes adressés**

Ils sont ici mis à la suite sous forme d'une longue lettre commune. Ils n'ont pas tous été énoncés dans la thèse.

1. **Texte pour Jack. Œil. Mars 2021**

Œil

Œil d'avoine aux premières lueurs. Cils dorés sur tiges

Feuille verte, tilleul Racine. Frêle terreau fertile.

Œil d'avance sur le printemps

Graines endormies presque en éveil

Mars ouvrant des brèches d'incertitude

Aile déployée vers l'île dépeuplée d'une iris mauve

La terre des métamorphoses

Campanules en bouquets

Quelques étoiles de givre en partagent le nid

Œil pour œil

Dent pour dent

Saurons-nous traverser le risque à même d'étinceler à travers champ

Faut-il encore user de batailles

Le loup a parlé à la chouette

Sur branche d'hêtre

N'a pas cligné

N'a pas de dent

L'animal d'une clarté à l'autre

Œil au seuil, dans pour avec sur certain

Poursuit en rigueur la contemplation des lucioles

Le loup la guette, gueule éclose vue perçante

Rusé niche près. S'impatiente.

La hulotte rapide s'échappe au sommet d'une chevelure de branches épineuses

Peut-être serait-il bon de boire à la source

Aux roses trémières, à leur calice pourpre

Faut-il encore user du feu des affrontements

Un bout de terre ici près des arrêtes

Là quelques tubercules en germination

Sous couvert encore, les mimosas bientôt en gerbe

Les pupilles alertées, les ancêtres et les futures naissances

Paupières lisses repos souffle

Et vers les collines d'abondance le regard toujours décalé

2. Texte pour Barthélémy, Le nègre errant 6 mars 2021

Et vers les collines d'abondance, le regard toujours décalé, l'homme au cardigan velours parcourt d'un seul coup d'œil la plaine aux confins de laquelle s'étend la mer, sinueuse et belle. Il marche vers elle, les yeux comme aspirés par ses ondulations brillantes.

Il avait parcouru les berges de nombreux lacs, le Mweru où la rivière Luvua vient abreuver ses bords terreux et où seule une piste cabossée y amène nos pas. Il avait voyagé aux abords du Tanganyika, dont les rivages, plus verts à certains endroits, laissent à l'homme des souvenirs de joies partagées, de musiques et de danses, de poissons grillés, de fufu, d'odeurs de résine et de sable. Il était entré dans le touffu des forêts tropicales aux mille vertus et aux mille peurs, pleurant l'errance au cœur d'arbres millénaires, dont il avait fallu

apprendre les noms et les esprits habitant en leur sein. La terre rouge des sols, les latérites, se mêlaient aux soleils couchants, que tant de fois il avait suivi de ses prunelles d'enfant, interrogeant leur devenir et les parties de la terre éclairées une fois le ciel africain quitté. Où donc partait cette boule de feu ? Il avait observé les éléphants et les milliers de colonies de fourmis, apprenant alors la solidarité des pairs, l'art d'habiter en commun, le surplus de grâce que l'on recueille à la participation au vivant. Il s'était endormi, dans l'errance douce d'une escapade sous la canopée luxuriante de sa forêt natale. Il avait aussi traversé des terres, des continents, des pays et des mers, rendant à ces traversées le hasard des rencontres et des possibles retrouvailles, il avait parcouru le temps, l'attente, l'espoir des recommencements. La mer devant lui ordonnançait les chapitres de sa vie déjà bien remplie, le roucoulement des vagues, comme des paragraphes avec chacun, un relief précis, une ombre particulière, un son, un souvenir tendre.

Sur le bord de l'escalier menant à son appartement, l'homme, avant d'ouvrir le verrou, gribouille quelques notes sur un petit carnet, juste pour ne pas oublier la précieuse parole qu'il souhaite conserver, livrer à ceux ou celles à qui il offrirait ses mots, ses petits-enfants qui un jour peut-être ouvriraient le *grand livre*. En couverture du cahier on y lit un titre initial *Parcours* avec une petite note en bas de page : *Le nègre errant*. Sous les plis des feuilles, se dessinent des mémoires, des arômes qui seuls parviennent au lecteur attentif, des rythmes et des couleurs qu'il tente de faire revivre, des sons, des textures, des noms comme des ribambelles scintillantes retraçant le fil d'une histoire humaine. Alors qu'ici le soleil est à son zénith, que sous le bitume ou sous les racines de platanes on voit se réfugier de minuscules insectes attaqués par une chaleur mordante, quelle couleur revêt maintenant le ciel à l'autre bout du monde ? Là-bas, l'Océan atlantique est-il baigné dans ces ocres de feu d'un soleil, bientôt endormi, qui lui aussi poursuit son errance d'un pôle à l'autre, distribuant par intermittence des foyers de lumière ? L'homme se rappelle le petit enfant qui adressait alors au cosmos, un panier de questions, l'énigme de ses métamorphoses, le mystère de ses modulations, le miracle d'une clarté après l'obscurité. Alors d'un pas joyeux, laissant le soleil poursuivre sa ronde tout autour, il ouvre la porte.

3. Texte Pour Alga, Cratère. 19 avril 2021

Alors d'un pas joyeux, laissant le soleil poursuivre sa ronde tout autour, il ouvre la porte.

Porte aux mille reflets, porte aux mille attentes, porte qui porte vers le monde. Monde maintenant à portée de main. Ouverture. Apporte-nous vers là où, ici-bas vers les routes belles, là-haut quand le vent souffle sans interruption.

Derrière la porte l'homme glisse son visage tout près de la lumière, là où le seuil laisse le visiteur franchir la maison, découvrir les odeurs de feu, de cendre, sentir la soupe qui bouillonne sur la cuisinière de fonte. La grand-mère porte une robe ample couleur de figue, elle a préparé des galettes au beurre frais avec une petite compotée de poivrons. Le thé attend dans une grande cruche, les verres sont disposés en cercle, une boîte de sucre en fer blanc au centre. Le fumet des viandes mijotées l'emporte loin, vers la route qu'il a parcourue alors, encore enfant.

Il avait traversé les montagnes vert émeraude avec les pins parasols qui diffusent des parfums de résine, avait franchi les collines de terre ocre, marché le long des rivages balayés par l'écume de mer, mais surtout il était allé en bordure du volcan, celui dont sa mère lui avait rappelé mille fois les dangers. Ne pas s'approcher des cheminées, ne pas toucher les plis noirs des laves devenues dures, ne surtout pas respirer les fumeroles toxiques que crachait la montagne enflammée. Alors qu'elle l'avait si longtemps mis en garde, l'enfant s'était pourtant senti le désir ardent de se rapprocher du feu sacré, celui qui recouvre les environs d'un tapis brûlant, transformant l'atmosphère en or et en rubis pour quelques heures, le temps de son éruption vive. Un soir de lune claire, il avait glissé des draps humides pour retrouver la chaleur des arrêtes rouges, sentir la brûlure des cimes en effervescence. Il avait marché quelques heures, s'éloignant de la maison, sous le ciel éclairé des seules étoiles qui le rendaient à ce moment précis joyeux, inquiet mobilisé par une force immense, celle d'à la fois braver un interdit, de ne pas obéir et celle de bientôt toucher, caresser la peau du cratère, la peau rugueuse des rêves.

A cet instant, l'homme regarde la vieille femme dont le visage porte toutes les mémoires du monde. Il est au seuil de la porte, emporté dans ses souvenirs. En croisant son regard, soudain lui revient comme par l'élan d'une comète, la puissance du volcan. En fixant ses yeux noirs et brillants, il sent sur sa peau le frisson, le même qui avait alors parcouru son corps au bord du cratère. Sur l'arrête de pierre bouillante, alors qu'il n'était qu'un jeune enfant il avait senti cette même douceur mêlée de sombre, ce même sentiment de joie, de sérieux, de drame, de calme, de liberté. Un cratère aux mille promesses avec toujours en bordure la fragilité du temps à venir. Dans son regard, le cratère, ouvert au ciel, réapparaît devant lui comme une espérance sans limite.

4. Texte pour Tilleul. L'inachèvement. juin 2021 (non cité)

. Dans son regard, le cratère, ouvert au ciel, réapparaît devant lui comme une espérance sans limite

il y aura des promesses aux parfums de sureau que nous dégusterons en limonade le temps de voir venir les nuages et leurs tracés de funambules

sous le tilleul le temps semblait reprendre une densité

oui dis-moi les anicroches de l'histoire, tu te souviens nous nous étions reposés sur ces chaises de paille au bord de ce grand lac je revois ces sapins aux aiguilles vives qui perçaient l'eau sans aucun bruit

après cela ils recommençaient encore leur carnaval, remettaient les masques d'arole et c'est autour de bombance sans pareil, de pain farci de saucisses de châtaignes de tommes grasses et de vin madérisé que les ventres trouvaient sommeil et que les esprits des ancêtres revenaient au refuge

Qu'il ne fut pas misérable le calendrier, misérable en ses cases alignées aux carrés sans barbe, les feuilles elles se balançaient en leur cime, là où elles formaient un plafond translucide, on semblait deviner le battement du cœur des alouettes les branches, comme des amoncellements légers et sous la coupole le temps achevait une première respiration, quelques volutes étaient parvenues jusqu'aux sièges plastifiés, des ailes de rapaces avaient dans un geste spontané soulevé la chaleur d'un soleil devenu presque visqueux sur les peaux luisantes suantes et offertes à ses rayons sans retenue, l'air avait amené ses frêles pépites de tendresse légère aux joues écarlates et aux regards aveuglés, les rais des paroles menées par la joie de l'échange s'étaient regroupés en une minuscule colonie intime où seules quelques voix prenaient des plis comme des poussières dans une pièce de tissu velours, en leur inachèvement les sinuosités du temps vécu à jamais débordées par leur propre mélodie avaient remplacé le chronomètre des captures et la droiture des alignements, le faisceau des traces laissées d'un balancement de pendule au cœur d'un boîtier d'horloge jurassienne dessinait encore des effluves de merisier presque d'amande, dans la moiteur de l'après-midi les aiguilles avaient repris leur costume propre à revêtir un corps d'abeille et le mellifère de leur cueillette avait remplacé les traits du temps par de simples alvéoles aux contours fragiles mais aux profondeurs habitées par mille particules vivaces invisibles, comme celles qui peuplent le fond des abysses océaniques, l'horizon ici s'était plissé, un accordéon que les mains du musicien pressait, détendait comme une respiration pour laisser advenir les enchantements et les rythmes du feu, les frottements des lignes bientôt confondues elles aussi avec les pointillés des fleurs prêtes à éclore du tilleul au-dessus des têtes s'étaient soudainement rassemblés comme s'ils étaient prêts à tisser un petit panier d'osier ajouré pour en accueillir un peu prématurément la douceur de ses fleurs, quelques salutations rappelant des instants passés s'étaient mêlées aux tasses menant pareillement une danse et répondant à l'appel des bouches assoiffées par ces premiers soleils mordants, comment vas-tu, ça fait longtemps, tu es toujours par ici, par là un brin de causerie amicale et par-delà les chenilles filant leur cocons toujours à même de se métamorphoser en leur inachèvement perpétuel, le thé noir avait rappelé à lui le tanin des breuvages garnis d'arômes d'agrumes, là il y a quelques années s'étaient tenues de virtuoses assemblées et les promesses qu'étaient-elles devenues, comment s'étaient peut-être éparpillés les attachements ou alors avait bouillonné l'éloquence des amitiés, les jours et les jours et les jours encerclés d'impossibles, les jours et les jours et les jours invités aux cercles des camaraderies harmonieuses les jours et les jours atténués par

des seuils de possibles trajectoires obliques, les jours attendus et les nuits rêveuses les jours en fin et les aurores incessantes en leurs recommencements s'étaient donnés rendez-vous dans la cahutte fragile d'une lettre, d'une mélodie peut-être seulement murmurée à l'aube ou même d'un chuchotement porté par la vigueur d'un envol indicible à voix haute, dans le paysage d'un charme, les collines aux abris d'ombellifères, sous le froissé des vaguelettes frisson d'un ru émoustillé par le printemps revenu

. Te souviens-tu de cet étang paisible où les premiers têtards redressaient leur petit corps si haut, ils regagnaient le rivage avec une sorte de fierté qui laissaient même les libellules les plus voraces intimidées

ce jour viendra, nous prendrons dans nos bouches la douceur des ondées, la délicatesse de leur imperfection, nos jambes nous porterons et nos paumes sentiront l'apaisement de l'après des averses

le mystère de l'inachevé avait juste laissé quelques fragments de poudré, ressemblant de près à des scintillements de pollen sous le tilleul, de loin, le temps semblait perdre en sa prise, éteint celle qui ne saurait voir le vent

5. **Texte pour Jack A Thym, au temps,**

Après avoir partagé un thé à la bergamote où il évoquait le plaisir des « herbes cueillies », l'ortie par exemple, je lui ai alors fait la proposition de partager le thym-temps et nous avons commencé à composer des mots par amusement d'inventer des sonorités partagées.

Eteint celle qui ne saurait voir le vent.

Le thym recèle une propriété particulière qui ne tient qu'à la fraîcheur de ses petits bouquets. Et tient laquelle ?

Etreint celle qui sera dans le souffle de son parfum, dans la légèreté de son teint vert tendre, dans le drapé de ses enchantements.

La pluie a scellé l'étreinte des odeurs, le gris à reteint le ciel en sente sans accords, la lumière froide a terni le tintamarre des étincelles. Donc à quoi alors s'en tenir, comment retenir l'éclat d'une braise, ou comment observer encore l'envol d'une célébration teintée du sel de vie ?

Ils demeurent certes de manière atténuée, le train des verdures méticuleusement dorées de bleu et les volutes d'une forêt au réveil.

Qu'à cela ne tienne, je m'en irai sur les sentiers de cellulose, dans les buissons de timut, cueillir à l'aube le cerné des orages, recueillir le thym clair des fêtes et des sauges, à goûter aux frêles baies qui tombent depuis les essaims du ciel.

Je partirai dans la chaleur d'une porte vive, porté par l'appel des chevelures tendues sous la voûte des arbres auxquelles l'ensorcellement des brises donnent sa splendeur. Et dans la paume du ruisseau, je retrouverai le goût du serpolet aux feuilles modestes.

6. **Texte Ribel - 21 juin 2021 (non cité)**

« Un voyage dans la nature avec un chameau » ou l'apprentissage de l'amitié et du vent

Et dans la paume du ruisseau, je retrouverai le goût du serpolet aux feuilles modestes.

L'homme s'était souvenu de cette poésie ancienne, il devenait impatient de rejoindre la beauté des paysages en amont du désert. Le vent de sable s'était levé, il semblait déjà contenir une force qui le mettrait bientôt à terre. Mais le chameau ne voulait pas de cet effort.

- Si tu renonces à avancer, j'irai chercher un rameau bien dur et te frapperai la croupe si fort que tu ramperas à terre pour me suivre

Le chameau ne regarde pas le vieil homme

- Ton refus m'indigne, il trahit les promesses que j'avais imaginées, tu me déshonores, me déçoit, me désole, comment peux-tu défier mon ordre d'avancer ?

Le chameau regarde au loin

- Vas-tu avancer non de non, je commence à perdre patience. Regarde le ciel et ses nuages dorés qui annoncent la tempête.

Le vieil homme élève le bras vers ce ciel en colère, et initie un geste en direction du dos de la bête

Le chameau machouille lentement un reste d'ail sauvage.

- Si tu restes sur place, ton obsession te perdra, je finirai par t'abandonner.

Le chameau machouille encore un petit brin de feuille trouvée en fond de bouche.

- Tu me désespères, ne sens-tu pas que ma colère grandit, qu'elle enjoint mon cœur à se fendre, à t'oublier, à te punir de ne pas obéir, chameau avance donc ! Le temps presse, je n'ai plus le temps d'attendre.

L'homme balaie du regard les collines de sable qui forment un horizon fermé. Les alentours sont troubles, la poésie du ruisseau ressurgit et attise son impatience.

Le chameau machouille encore et recrache en une boue herbacée et mousseuse quelques filaments fibreux.

- Viens s'il te plait, à moins d'une heure se trouve une oasis, tu pourras y boire, rafraîchir tes jambes lourdes d'un si long voyage, goûter aux arbustes gorgés de sève. Je pourrai y trouver des fruits mûrs, de belles tiges au vert des premiers printemps.

L'homme exaspéré tire la corde avec force.

Rih (c'est le nom du chameau) grimace un peu de la douleur d'une attache qui lui blesse le cou, mais il conserve son immobilité, ses pattes recouvertes d'un sable jaune or.

N'en pouvant plus, l'homme se baisse, accroupi il regarde les dunes qui dessinent comme des nuages, les uns accrochés aux autres, puis épuisé, il se laisse tomber au creux des grains chauds et sa tête dessine un cercle comme une petite vallée autour d'une masse douloureuse. Une pluie fine mêlée de poussière commence à illuminer le ciel de variations multicolores. L'homme ferme ses yeux, il pleure, l'entêtement de son chameau le rend triste, et à la fois l'enseigne sur l'impatience des hommes et le désir toujours trop ardent de parvenir à un but. Puis dans la fraîcheur revenue, il s'endort baigné de rêves de marche et de nature bienfaisante, autour de lui le sable chaud prend soin de son corps fatigué.

Aux premières lueurs, il se lève joyeux d'un si profond sommeil, il sent le souffle de sa bête près de lui, déjà presque engagée au départ. Sans un mot alors, il sort sa gourde de peau, termine ses ablutions du matin, trouve quelques dattes au fond d'un petit sac de toile et en regardant avec tendresse Rih, il défait doucement le nœud de la corde qui lui enserre le cou et débute sa marche avec bonheur. Derrière lui, à quelques mètres de ses pas, on voit les pattes du chameau suivre presque trace à après trace les empreintes de l'homme et de loin, l'horizon se dessine, avec pour marque centrale celle de l'homme et de l'animal comme unis par une fidélité qui ne nécessite plus de chaîne. Celle-ci, laissée au sol, s'efface à mesure que les deux poursuivent leur route. Ils débutent ainsi dans ce paysage si vaste, une balade qui semble sceller leur amitié et déjà les premiers buissons annoncent l'oasis proche.

7. Refuge

Texte pour Robin 4 juin 2021

Et déjà les premiers buissons annoncent l'oasis proche.

Je traîne, je rêve, je m'assoupis, je m'éloigne, je m'adresse à toi le refuge, toi aux étroites parois qui donnent au corps un possible appui. Ne pas sentir glisser, ne pas se sentir glisser, retenir les galets humides du bord du lac qui emportent les images auxquelles je tiens à mesure de l'hiver qui s'agrandit.

Je m'adresse à ton sol, doux et cotonneux qui m'invite à délasser mes jambes enflées et mes pieds devenus presque sourds aux chatouillement d'une herbe verte, le bitume ici a rendu leur peau rêche et désensibilisé à la douleur d'un gris aux lignes trop parfaites.

Je m'adresse à tes coutures qui forment une toile presque tendre et dissimule mes rêves, ceux qu'on ne peut dire, sous un drapé laissé aux souffles chaud du vent. Ta lumière y est douce, une bougie peut-être juste placée au bord du petit mur avant l'entrée et son ombre comme une présence sincère.

Je m'adresse à tes parois, sur lesquelles j'aurais dessiné des personnages imaginés, aux yeux fixes mais aux rires presque enfantins. Leurs costumes multicolores ressembleraient à ceux des clowns qui donnent de la joie aux innocences et de la mélancolie aux âmes plus assoiffées. Ils danseraient tous les uns accrochés aux autres, avec des mains timides, le long d'un fin fil de lin qui les porteraient presque comme les toiles d'une araignée occupée à tisser sa maison fragile. Sans l'angoisse de se faire dévorer. Il y aurait aussi sur le mur des jets de peinture, des tâches de colère et d'absence qui auraient pour seule vertu de rappeler à l'étranger venu en visite que l'espoir n'est bon que partagé.

Et puis j'aurais esquissé aussi quelques arbres, des fruitiers : pommiers, figuiers, néfliers, et des ronces aux mûres prêtes à l'automne arrivant, où je pourrais à loisir en cueillir les premières fleurs de mai, les offrir aux passants les moins pressés et peut-être cueillir aussi un de leur sourire, un de ceux qui réchauffe les nuits jusqu'au petit matin.

Je m'adresse à ton toit, de chaume, d'ardoise, de tuiles, de feuillages peu m'importe, pourvu seulement qu'il laisse passer une lumière dorée, celle des couchants et des aurores, pour que le temps puisse parvenir jusqu'en ton centre et guider ses ombres, ses éclaircies, la cadence de son intimité. Un toit sur lequel bien sûr on peut percevoir une cheminée, de laquelle cracheraient les résidus d'un âtre que j'aurais eu soin de nourrir avec tendresse comme un bébé assoiffé de lait. Un âtre aussi devant lequel je pourrai laisser ma peau nue me gorger du vif d'une chaleur habitée. Et lancer des paroles aux flammes.

Je m'adresse à ta porte, toujours à demi-fermée pour inviter le hasard à venir y frapper quand bon lui semble.

Je m'adresse à ton odeur, qui déborderait les seuils d'une maison, invitant la forêt à entrer, à y sortir ses graines explosives de fraîcheur et leur laisser le droit de trouver en ce lieu, la force de croître, invitant les brumes sombres aux senteurs d'embruns et les sables les plus asséchés venus de déserts aux géographies intraçables.

Invitant aussi les parfums des basse-cours, des cuisines bourgeoises, des petites brasseries où l'on cuisine le cochon, des ruelles après l'orage, des bouis-bouis aux huiles rances. Oui toutes les senteurs entremêlées, celles des bourgeons, de l'alcool, des sueurs acides, des savons lavande, celles de la mousse, des lichens, des levures, des meilleurs cafés, du tabac, de la crasse, celles aussi des plus délicates mamelles, des mémoires lourdes et enfouies, le goût même des goûts lointains, si lointains que leur saveur fade aurait pour devoir seulement d'advenir, et là serait l'enchantement d'avoir enfin trouvé, senti, respiré.

Je m'adresse à ton image : refuge, oasis, buisson, cabane, château, parcelle, friche, balcon, chambre, bateau, blablabla. Les mots, je m'impatiente de leur promesse restée de papier derrière les guichets, des feuilles froissées sur le dessus des poubelles ou encore des poubelles retournées le soir dans le fond des bureaux.

Comment te crier ou faire silence, te rejoindre, me rejoindre, comment pardonner tes oublis, mes oublis, où se blottir, où revenir encore pour apaiser encore, les temps agités, le vide, les âmes pleines de nostalgie.

Je m'adresse alors à ton absence qui se fait présence vive. Refuge, retiens-moi, refigure-moi, adresse-moi, et surtout, peut-être regarde-moi. Regarde comme je regarde tes plis, tes murs, tes espaces creux, tes voûtes, ta charpente, tes fenêtres, tes murmures. Un petit habitat.

Tiens, dans une armoire, juste là sous la fenêtre, j'y mettrai quelques objets, des fringues de couleur, des chips, de la mousse ambrée, des petits papiers, quelques bons bouquins pour la nuit et dans le coin regarde, j'y déposerai un peu d'eau pour le chat qui vient de temps en temps me donner présence. Regarde ce monde, regarde le monde qui passe, prends refuge en ce temps fugace et vole hirondelle chanter le printemps. Je m'adresse refuge, à ton printemps.

Ici, les premiers buissons annoncent l'oasis proche, je ressens les bruissements des lentes transformations, je reprends ma route incertaine, je ressens l'incertain comme une fontaine ou comme un puits, et le certain parfois comme un mot creux.

Je ressens le temps qui file et file et file, et je pose mes pas devant ton portail de lierre où j'enfile moi aussi, après ma clope, un peu de fumée comme un mirage qui me porte. Le refuge en devenir, me murmure : Si tu longeais la bordure de ce petit cours d'eau tu pourrais même remonter jusqu'à la mer.

8. Texte pour Frêne Sirène 7 juin 2021 (non cité)

- Si tu longeais la bordure de ce petit cours d'eau tu pourrais même remonter jusqu'à la mer
- Je ne crois plus à ces balivernes et quoi encore ? je pourrais remonter jusqu'à la mer, et voir les sirènes tant que tu y es, non mais franchement tu penses ce que tu dis ?
- Pas vraiment j'étais juste en train de rêver un peu, mais en toute honnêteté, quand j'étais petit je suis sûr d'avoir aperçu l'argenté d'une traine de sirène, tu te souviens au village près de la corniche aux goélands, je venais jouer souvent avec les petits monticules de sable que laissent les scarabées qui creusent des tunnels pour se protéger des bourrasques. Je devais avoir onze douze ans, j'adorais y plonger mes doigts sentir le frais d'une eau saumâtre et me faire peur à imaginer le bout du doigt mordu par un pince-oreille dérangé.
- Oui je me souviens, tu manquais souvent l'école et Madame Geneviève piquait des colères de jalousie à te savoir préférer l'air du large plutôt que les lignes des cahiers et la droiture des chaises de fer.
- Oui c'est vrai j'ai reçu de nombreuses punitions, elle avait une misérable façon de ne pas me comprendre, et me demandait alors que mon corps réclamait de sentir les vagues fraîches et vives de la mer, de me tenir droit sur la chaise en fer et de réciter cent fois : je m'excuse Madame Geneviève, je promets de cesser de mentir, les sirènes n'existent pas, je n'en n'ai jamais vues, je viendrai dorénavant à l'école. Je m'excuse Madame Geneviève, je promets de cesser de mentir, les sirènes n'existent pas. Elle ne savait pas tu penses bien, que derrière mon dos je croisais les doigts et qu'en même temps que je récitais ma liste avec le sérieux nécessaire pour paraître crédible, je voyais la beauté de ce corps mi animal-mi humain traverser les petites vallées creusées par le mistral sur le fil de l'eau.
- Parle-moi des sirènes, raconte
- C'est le brillant de leurs écailles qui a d'abord saisi mon regard alors même que je divaguais à ce moment-là plutôt à l'horizon en attente du paquebot de 18heures. J'ai senti comme un appel à l'est du phare de Ronzieux, comme une convocation à tourner de quelques centimètres ma tête, mon corps tremblait, en moi-même comme une peur de découvrir quelque chose d'inespéré, comme si mon attente de merveilleux, en se réalisant, serait un débordement dont je ne saurais pas trop quoi faire, que mon petit corps de mioche ne pourrait pas avaler. Mais l'appel était si intense, parce que je sentais aussi cette nécessité du rêve tu comprends, de l'exploration, de la densité du voyage lorsque les pas atteignent la cime après un immense effort, la nécessité de la découverte étonnante,

ou d'un imprévu qui viendrait remplir ou envelopper ce corps en malaise. Alors j'ai tourné la tête là où le vent me le demandait. Au même moment j'ai saisi à ma droite un cordage qui trainait sur la dune, et m'y accrochai avec force, car j'avais l'impression aussi d'être englouti par le vaste du bleu, de me liquéfier et de perdre avec la rencontre que je sentais proche, ma peau, mes organes, ma voix, mon souffle. J'ai tenu le cordage si fort que ma main est restée comme paralysée plusieurs heures après. Je sentais aussi une excitation immense, j'avais envie de me glisser dans les vagues, de m'abreuver de cette chaleur du ventre, d'accepter cette enveloppe qui se craquelait et qui à la fois me paniquait tout autant qu'elle était délicieuse, car je savais bien qu'elle serait fugace, envolée au moindre grain et peut-être même que ce ne serait qu'un rêve. A ce moment j'ai eu envie de sauter dans un train vers une destination inconnue et de tout laisser là, de devenir inconnu moi aussi, de me fondre seulement dans le roulis des rails qui emporterait tout avec lui, mon passé, mon identité, mes attaches, mes attentes ; de vivre pour un temps au seul rythme de la fuite.

- Alors ??
- Alors, j'ai d'abord fermé les yeux, tu sais j'avais peur d'être aveuglé, par une lumière trop puissante ou même d'être pétrifié par une malédiction quelconque, j'ai fermé les yeux très fort, mes paupières étaient comme cadenassées, lourdes d'un pétrole visqueux au noir qui me rendait presque aveugle et j'ai d'abord entendu son souffle, le bruit des ondulations dans l'écume. J'ai senti une explosion à l'intérieur de ma boîte crânienne, j'ai même cru que j'étais mort, que ce son avait glacé mes veines et que le temps était devenu un immense trou noir, une flottaison sans bord, dans un espace qui n'était plus même perceptible. La marée montait et une petite vague plus intense est venu me chatouiller les pieds, mes yeux se sont ouverts subitement malgré moi, j'ai lâché le cordage car mes mains se sont enfoncées dans le sable comme si je cherchais à creuser un tunnel pour sortir de ce rêve qui me débordait, sortir par tous les moyens. Et je l'ai vu. Au fil de l'eau, la rondeur, la douceur, la grâce venaient de prendre corps. Ici j'ai repensé brièvement à Madame Geneviève, sa cruauté, sa jalousie, son avarice et j'ai perçu le poids de ses lèvres minces et sèches avec derrière ses dents grises qui me sont apparues comme celles d'une ogresse aux mille bras qui venaient m'étouffer sur le banc rêche de cette misérable salle de classe. J'ai encore eu envie de me fondre dans le bruit du train et j'ai senti aussi tout de suite l'ampleur du sacrifice que j'aurais à donner en retour, regarder une sirène c'est comme contempler une déesse nue à son bain, on risque sa vie. Mais mes yeux étaient comme aimantés, mes larmes ne parvenaient pas à m'en détacher, j'avais à ce moment découvert la grâce et j'étais prêt à mourir pour ce joyau. Puis j'ai eu peur, si peur, je me suis senti seul, comme si j'avais atterri là après un naufrage, seul à jamais abandonné au creux d'une île hostile, avec la peau desséchée et l'abandon amer qui forment comme des croutes de sel sur les membres, je crois alors que je suis tombé, la tête juste mouillée par les vagues qui parvenaient à remonter la petite dune. Et puis, à demi assommé, j'ai juste eu le temps de croiser ses yeux, ses grands yeux d'une tristesse infinie, je n'ai pas tout de suite compris ce que cela disait. En vrai, je crois qu'ils ne disaient pas grand-chose, juste un silence lourd, peut-être un silence qui tentait de me faire comprendre l'impossibilité ni pour elle, ni pour moi, de changer de monde, de changer de corps, de faire la traversée, de modifier le destin. Mais à la fois cette tristesse que mes yeux avaient croisée, m'ont donné la force d'espérer, puisque quand la solitude rencontre un regard, elle semble déjà apaisée, j'ai compris que jamais je ne reviendrai, et j'ai seulement alors eu la force d'une promesse, garder toujours la lumière de ce cœur pur ici.

9. Texte pour Aloa - septembre 2021. La braise et l'or.

J'ai seulement alors eu la force d'une promesse, garder la lumière de ce cœur pur ici, pour toujours.

Le cheval marquait le sol de ses pas sûrs, il pointait vers le nord là où parait-il l'or naît des braises les matins après les foudres d'un ciel en colère.

Sur la terre on voyait l'ondulation de ses sabots et on avait l'impression d'une danse partagée ici il y a des siècles qui aurait laissé une empreinte sur la pierre.

Le vent soufflait.

On sentait la fraîcheur des terres humides en même temps que la chaleur du repos des cultures déjà trop fatiguées pour donner encore du blé tendre aux paysans avides.

Il y avait bien des tracteurs au loin, mais on percevait la tristesse des ouvriers d'avoir déjà et depuis longtemps usé la terre et trop demandé de profit.

Le temps était balancé du rythme de la marche, régulière avec parfois de petits arrêts pour brouter l'herbe acidulée et boire à la source.

Te souviens-tu de la source, ami, fraîche et limpide où nous aimions nous baigner enfants malgré le rappel du danger de nos mères ?

On remontait une petite vallée, et le chemin caché sous les hêtres et les arbres lourds de châtaignes bientôt mûres. A droite une rivière au son lumineux où nous trouvions repos après nos bêtises de petits hommes agiles.

Maintenant, après quelques heures de marche, on s'apaise, je regarde le cheval, son œil d'un noir profond m'ouvre le secret de l'amitié, une amitié vive comme les braises du soir sous le thé. Alors je lui dis quelques mots simples : comme tu es beau ou tu es courageux ou tu verras la route n'est plus très longue, et je perçois sous sa peau un certain bonheur. En même temps je me penche vers son cou, il frissonne, bientôt la nuit sera noire et presque froide, il faudra trouver un abri qui nous protège des rafales venues de l'ouest. Sous la selle, je sauvegarde depuis le départ une couverture de laine bleue avec en son centre une rose des vents qui indique le nord avec un point rouge, et le sud avec une petite fleur de jasmin.

Il y a bien longtemps je montais déjà à cheval, et je m'imaginais guerrier fougueux à sauver nos villages de la foudre ou des lions, je rêvais de galoper si fort à presque m'envoler ou peut-être à disparaître loin si loin d'ici, derrière la dernière montagne, derrière les grands pins où l'on venait récolter les dattes. Un chant me revient en mémoire, il parle des figues fraîches et des noix que l'on fourre au centre des biscuits, il parle de l'innocence des yeux d'enfants et de l'impossible mort de l'amour d'une mère, il parle de l'espoir des plus désespérés et des longues bandes de tissus colorés qu'ils laissent flotter au vent pour que les âmes restent fortes et surtout qu'elles puissent attraper des petits bouts de rêves ou les paroles d'un Dieu bon.

Les nuages sont devenus lourds, au loin on entend la colère du tonnerre avec ce bruit sourd qui rend les nuits inquiètes.

J'avais connu il y longtemps un vieux sage qui priait pour que le ciel reste clair, pour que les hommes n'assèchent pas trop leur cœur, pour que les femmes chérissent leurs enfants, pour que les enfants chérissent leur terre, pour que la terre leur donne tout de même le droit de partir vers un ailleurs. Il priait tout le jour, assis sur une vieille souche, jusqu'à ce que ses yeux se ferment et que des larmes viennent lui rappeler la fatigue d'un corps déjà malade. Le lendemain on le retrouvait là, toujours identique et on venait lui apporter parfois des sucreries qu'il acceptait avec un immense sourire sans dent. Je crois que l'on venait surtout pour cela, voir cette bouche d'où ne sortait que de l'or.

Depuis j'ai tant marché, cheval à tes côtés, j'ai traversé des plaines et des plaines, j'ai bu au bord des lacs les plus purs, je suis tombé parfois, épuisé aux abords des villes qui font peur, car elles n'offrent plus le pain de l'hospitalité lorsqu'on y entre avec un cheval ou alors seulement le pain sec et des bancs sans dossier pour le manger. J'ai trouvé refuge dans les maisons d'amis et de passage, je suis reparti en silence le jour levé, avec une sensation de perte qui n'aurait pas assez d'or pour la recouvrir de lumière. J'ai croisé des vallées avec leurs arbres verts et leur bourgeons prêts à éclore et je leur ai demandé quelques fruits pour la route, j'ai senti la mer avec son sel qui rend la peau granuleuse et le bruit de ses vagues qui rend le cœur apaisé. Je caresse ton poil lustré ami cheval, je regarde ta robe d'un brun presque rouge qui me rappelle les soleils couchants du village, je croise tes yeux, j'y discerne la pluie des jours sous les tentes communes de la province de Zahr (Melkit), là où l'on ramassait les fruits mûrs et les coques de pistaches où nos langues retrouvaient encore tout au fond, quelques miettes de noix douces. Ensuite nous en faisions des colliers ou des boucles que l'on apportait timidement aux jeunes filles ou même parfois on en garnissait des calebasses pour imiter le son des insectes avant l'orage. Je soigne ta crinière ami cheval, un

peu rêche, lorsque je la coiffe, tu sembles me remercier par un simple mouvement de la croupe qui s'abaisse presque à ma hauteur, le geste de la brosse qui repasse sur ta peau toujours de gauche à droite, du cou aux pattes arrières, me laisse voir ma main, un peu endurcie après cette longue route mais toujours délicate quand elle prend soin.

Puis nous traversons ensemble le petit bois dans lequel j'ai mis pour quatre jours un abri, le temps de cueillir les quelques braises que les piétons ont laissées derrière eux. Je les rassemble, et forme un petit tas, très rond, très régulier et le dernier soir, lorsque nous repartirons, je mettrai dessus, après les avoir ravivées, un peu de sève séchée d'un arbre d'où je suis né, un encens qui révèle le goût des retrouvailles, des oublis, des enlacements et des pertes, et je contemplerai à tes côtés, alors que sans doute tu brouteras non loin du foyer, je contemplerai à la fois ses nuages parfumés et surtout je fixerai le rouge de la résine au-dessus des braises, devenues or.

Nicole.

Poème pour Stejar- Dans la jungle des mélancolies, octobre 2021

Le rouge de la résine au-dessus des braises, devenues or.

Dans la jungle de béton il n'y a pas de place,

Il n'y a pas de creux pour la mélancolie

Sous les grands tilleuls aux fleurs

Blanches les

Apparitions lentes

Les premiers balbutiements

D'un printemps revêche

Laissent germer à nouveau le goût

Des sens,

on perçoit alors le sel et l'acide

Des plats partagés, des espoirs conquis, presque

Des collines aux herbes drues

Sur le bitume, les saveurs s'y perdent

S'y roulent et s'y effacent après, après

S'être doucement évanouies, et laissées là

Sans main, sans regard, sans mouvement

Lentement elles flétrissent

Sous le bitume on avait enroulé quelques feuilles

Et laissé un escargot blessé

Reprendre souffle

On avait aménagé une corolle rouge feu

Et regardée

Reprendre vie

Avec les premiers bourgeons on sent la mélancolie

Envahir le ciel, on sent

Le vaste des regrets remplir les habitudes

Et on attend

Qu'elle se taise

Qu'elle se submerge de plomb

Faudra-t-il revenir là où je t'ai laissée

Ma première chanson, mon premier geste de pardon

Faudra-t-il encore traverser les rues devenues froides

Dans l'oubli des ans

Faudra-t-il donc vraiment trouver refuge dans la minuscule

Parabole d'un silence

Y écouter la parole du cœur

Ici, sous les parvis, devenue pierre, cœur de pierre ?

Et sans doute, avec quelques brindilles,

Je referai les feux d'alors lorsque nous chantions les louanges

En cercles,

Il suffisait de porter la voix aux nuages

Pour que les flammes dansent avec des costumes de fête

Pour que les femmes ensemble fassent tourner les enfants

Et que nos têtes alors trouvent repos dans la chaleur d'un foyer vif

La mélancolie ici réclame les fleurs, les arbres, les limons,

La mélancolie ici réclame

le silence

Avec ses tempêtes qui surgissent sans prévenir et la joie des amitiés

Elle appelle, elle crie, elle supplie presque

Le merle.

Alors, posé sur le fil, l'oiseau lui consacre le temps

Qu'il faut

Pour que la jungle redevienne une plaine vouée au vent

10. Texte pour Sam. Le dernier désir du dernier jour d'un condamné – octobre 2021

L'oiseau lui consacre le temps

Qu'il faut

Pour que la jungle redevienne une plaine vouée au vent

Je suis ici, il y a une porte à moitié bouffée par l'humidité, une porte de fer brun rouge qui le vingt de chaque mois, le soir, suinte comme de l'acide, qui se déverse à mes pieds. Parfois dans mes délires je vois la porte se fendre, se consumer, devenir tas de poussière et derrière des milliers de papillons venus d'Amazonie me prendre dans leurs ailes.

Je vois mes pieds se fondre dans une masse gluante et c'est souvent à ce moment précis que je me lève et marche en rond, car je me sens perdre pied justement, devenir complètement cinglé. Je marche, je marche en composant un cercle parfaitement dessiné sur le sol et ce cercle je l'imagine comme les tunneliers, creuser, perforer la montagne et détruire le béton qui m'empêche d'aller plus loin, fracasser les murs avec la force d'une hache, qui fend le silence des tombes ici, qui ouvre, ouvre là où il reste permis d'aller. Le *la* d'un accord fragile. Là où l'on peut voir les cimes des montagnes avec leur première neige. Les pieds me brûlent, je crois que quelquefois quand l'espoir se diffuse trop loin, ils accueillent tout le poids du monde, j'ai l'impression alors que mes veines, les veines de mes pieds, de mes jambes, se dilatent, et je sens alors le mal devenir souffrance. Je gueule parfois, avec l'espoir encore que les papillons, eux seuls, soient sensibles à mes cris.

Je suis ici, avec ces murs, six murs comme compagnons des matins creux, surtout le mur au-dessous de moi où j'ai fait les cent pas plus de cent jours, plus de cent ans, où j'ai écrit les premières plaintes, où mes larmes, maintenant asséchées, ont versé leur première douleur. Au crépuscule, quand le salaud a fait sa ronde de 18heures, je les écrase encore et encore pour tenter de les oublier.

Mais les larmes sont comme les oiseaux, elles chantent avant que personne ne soit encore debout.

Et le mur au-dessus de ma tête - je crois que je ne l'aime pas beaucoup mieux - où parfois avant de dormir, je me surprends à rêver encore avec l'image du souffle d'un vent frais et d'une petite caresse du soleil de mars. Je suis vite rappelé dans cet enfer, j'entends le vieux d'à côté qui crache ses poumons, j'entends le salaud qui martèle le sol de ses godasses avec des morceaux de fer au bout, et le noir alors reprend le tout dans un petit paquet ficelé, un paquet bien lourd avec lequel je viendrai bientôt me noyer et dans le flux du courant, rejoindre peut-être la source. C'est le dernier jour m'a-t-on dit. Je leur ai hurlé que je n'étais pas con, mais seulement damné, ils n'ont je crois pas compris.

Je ne sais même plus si j'ai encore de la colère pour ce juge, j'ai déjà tout perdu, peut-être faut-il que j'en arrive à ne même plus m'accrocher à elle, la haine que j'ai pu éprouver pour son regard méprisant et ses costumes trop lisses, trop droits, trop manifestement parfaits qui trahissent la finitude des soirs sur le côté d'une route invisible, avec des pauvres femmes là, pour récolter sa solitude de petit homme triste qui ne trouve plus le sens des peines qu'il inflige. J'ai eu du dégoût, j'ai ressenti l'envie de l'égorger avec une arme aussi blanche que les fleurs de jasmin que ma mère cultivait dans le petit jardin lorsque j'avais dix ans, j'ai senti au fond du ventre, l'élan qui m'aurait permis de tout détruire, sans même penser. De simplement ravager ce qui me restait à ce moment-là d'humanité pour avoir, l'éclair d'un instant, l'impression de ne plus reconnaître ce condamné que j'étais devenu, par sa simple parole. Je croyais alors que la vengeance ramènerait sans doute le temps d'avant sans savoir qu'elle étendrait la tâche de sang qui ne cesse de prendre

de l'espace en ce monde. Mais j'ai résisté, pas pour l'abattement que j'avais senti dans son corps, mais seulement quand au moment de frapper, le souvenir du lac, ce petit lac de montagne caché derrière une forêt de pins, m'était revenu. C'était là, qu'avec des copains, on s'était promis de fêter notre centième anniversaire.

Aujourd'hui, cette humanité, elle me semble comme revêtue d'un autre rythme, elle semble comme dissoute par tout ce temps privé de liberté, elle conserve un goût un peu amer que je n'arrive pas à faire passer, un goût de gouffre, malgré le vin que je trouve parfois les jours de bonne fortune, ramené du dehors par Mika. Il arrive qu'après avoir bu jusqu'au titubement, avant de s'écrouler, on s'asperge la combinaison bleue, et on rit des taches qui ressemblent alors à des myriades de coups dont on ne sentirait même plus l'impact. On se prend dans les bras, et on rit si fort, on se bidonne, on s'esclaffe et ça éclate comme un bon feu d'artifices bricolé avec un peu de charbon et de souffre.

Et même l'espace de ces quatre murs, sur lesquels j'ai dessiné des traits, pas pour compter les jours, mais pour laisser trace de mes rides, même ce tout petit espace sans confort, me semble trop vaste pour contenir ce qu'il me reste de désir, de désir d'un dernier jour. Pourtant j'aimerais pouvoir, même là, barricader cet immense trou sombre qui emporte avec lui les souvenirs, et leur apaisement pâle. J'ai passé ici combien d'aurores, combien de nuits ai-je senti mon corps enchaîné avec l'envie d'écarteler mes propres membres pour juste regoûter un peu d'immensité vitale, surtout les soirs, où même le repos se faisait rare, où même mes rêves n'avaient plus d'abri et où l'ombre des silhouettes ne laissait que des formes transparentes trop claires, beaucoup trop claires. Avec le sérail qui s'approche j'aimerais raviver un feu, vif, comme celui qui brille au cœur des ententes, seulement pour l'éloignement avant de partir, des braises qui jamais ne seront braises.

Je le jure, je suis pourtant innocent.

Devant ce visage par lequel la cigarette redonne la chaleur première et sur lequel des serpentins de fumées amoindrissent les plis du temps, je tente au moins de me reconnaître, de me regarder avec des yeux d'enfant, et je songe que c'est dans cette attente que je pourrai y déposer peut-être, un souhait définitif, qu'on ne peut refuser à celui soumis à la peine. Mon dernier désir, sans que je ne puisse le nommer - comment trouver des mots qui préparent à la mort - je peux ici, avec la douceur du tabac, tenter dans ma tête d'initier ce creusement, qui aurait à la fois la puissance de la frappe, la délicatesse du calme et l'humilité des sages. Même sous la cagoule du bourreau, même près des murs dont on ne tire que des soupirs, même dans le temps arrêté de la prison, je travaille, je cherche, et je formule le désir d'un regard ami, le regard de l'enfance qui ne laisse transparaître que les demains à venir.

Je le jure, je suis pourtant innocent.

Je fixerai le rouge des braises et l'or du temps devenu résine.

Là où seul chante le vent.

11. Les amonymes texte pour Olivier, juin 2022

Là où seul chante le vent

Derrière le pré d'où émergent depuis quelques jours

Les ombelles frêles des coquelicots

Les femmes étirent les étoffes

Bleues

Celles que porteront les âmes

Demeurées sans prestige

Elles dessinent avec une craie
A la forme de flèche
Des cercles d'une blancheur
Presque diaphane
Et vers les cercles quelques étincelles turquoises
Et loin des cercles de minuscules
Firmaments rassemblant des dômes
De graines prêtes à céder.
Tout ceci sous le regard des fleurs devenues la nuit
Carmin

Les femmes ensuite déposent des herbes
Aux parfums poivrés
D'origan, de thym, de sarriette dont
Elles
Envelopperont les feuilles frêles dans un petit cocon chaud
De là se diffusera l'essence
Des substances
Vers le ciel

Il aura suffi de quelques mains
Habiles, malaxant le grain
Dans le tissu de flanelle pour laisser s'échapper
À la fois les feuilles vertes et les petites étoiles
De leur racine ventrue
Dans l'aspiration des brises libérées.
Alors emportées loin,
Vers les chants encore brûlants
Des naissances à venir

Les femmes décorent les tissus

Qui rassemblent les plissures d'un ciel
D'orage avec
Silence

Comment laisser la trace d'un envol de pollen ou
D'une toile d'araignées perlée
De rosée
Comment encore manifester l'azur suintant
A travers les aspérités d'un ciel
Abasourdi de foudre
Donner place au murmure
D'un enfant juste apparu
Trace d'un émoi devant
L'horizon infini.

Les tissus passent de mains en mains
De caresses en caresses
Quelques fois ils sont gonflés
Par un ralliement d'air chaud
Venu sous leur ventre vide
Une promesse éthérée
Semblant alors déposséder les puissances telluriques

Avec un peu de temps et le
Miroitement
Des pétales orangés
On peut voir les pommettes des femmes
Vieilles et joueuses
Et leurs yeux clairs
Emplissant l'attente
Alerte, en sa puissance d'incertitude

Les âmes anonymes dans la lueur
Frêle qu'elles nourrissent prendront alors
Bientôt
Le mouvement des étoffes
Et le courbé des bleus puisés
Aux rivières de lin
En fleurs

Elles progresseront dans la seule liberté du vent
Avec
Pour reconnaissance ultime celle
Des premières radicelles invisibles
Sous le tilleul
Bientôt centenaire.

Et ensuite les tissus
S'embraseront
Nicole

12. Unde ? (où aller ?) texte pour Stejar, février, mars 2023

Unde ?
Elles progresseront dans la
Seule liberté du vent avec
Pour reconnaissance ultime celle
Des premières radicelles invisibles
Sous le tilleul
Bientôt centenaire.

Et ensuite les tissus
S'embraseront

Qu'est-ce donc que l'espoir porté
Par une graine
Que contient-elle en son cœur

D'attente, de possibles, de devenirs

Sous l'arbre se tient aujourd'hui

L'assemblée des peuples solitaires, des hommes

Et des femmes voués à l'oubli

Aux murmures incertains

Fait de silence et de plaintes

Où donc encore aller

Il y a les pluies diluviennes, à leur trace ultime le pivert se faufile

Chemin de cailloux, formes de cailloux,

Substances et moissons jeunes vers des destinations sans portails

Seconde où le blé en la section de sa tige

S'engouffre dans la main à l'entière pointe

Sous la herse la plante fatigue et malgré la griffe parsème ses germes

La mollesse de la terre accueille aussi les corbeaux sombres

Leurs ailes lourdes, leur bec avides

Les solitudes sans parole, sans désir, au cœur presque écœuré

Qui cherche encore l'enveloppement du puit et cherche encore les pierres polies des reflets et des cercles d'eaux qui apaisent. Sans lumière ni feu

Les absences dressent leur propre obscurité

Undé ?

De fraîches gorgées donnent le germe aux becs coassant qui picorent les graines du champ et les labours encore racontent l'aller vers l'ami, en son chemin toujours là.

Où donc encore aller ?

13. Quelques vers pour les fleurs de jasmin qui jamais ne meurent. Poème pour Faiz.

Où donc encore aller ?

Premières radicelles invisibles

Sous le tilleul Centenaire et ensuite

Les tissus, au vent léger

S'embraseront dans le feu des dernières fleurs laissant

Traîner dans l'air

Leur parfum comme l'inspiration offerte par un ange

Suis-je donc ce creux de cire
Ces milles langues de papier s'étirant et se déployant aux abords des abimes
Est-ce les plissures des palmeraies qui viennent
Échouer aux seuils des sables ou le doré des prières
Résonner encore malgré
Malgré ces résidus de triste Que je ne parviens pas à sculpter

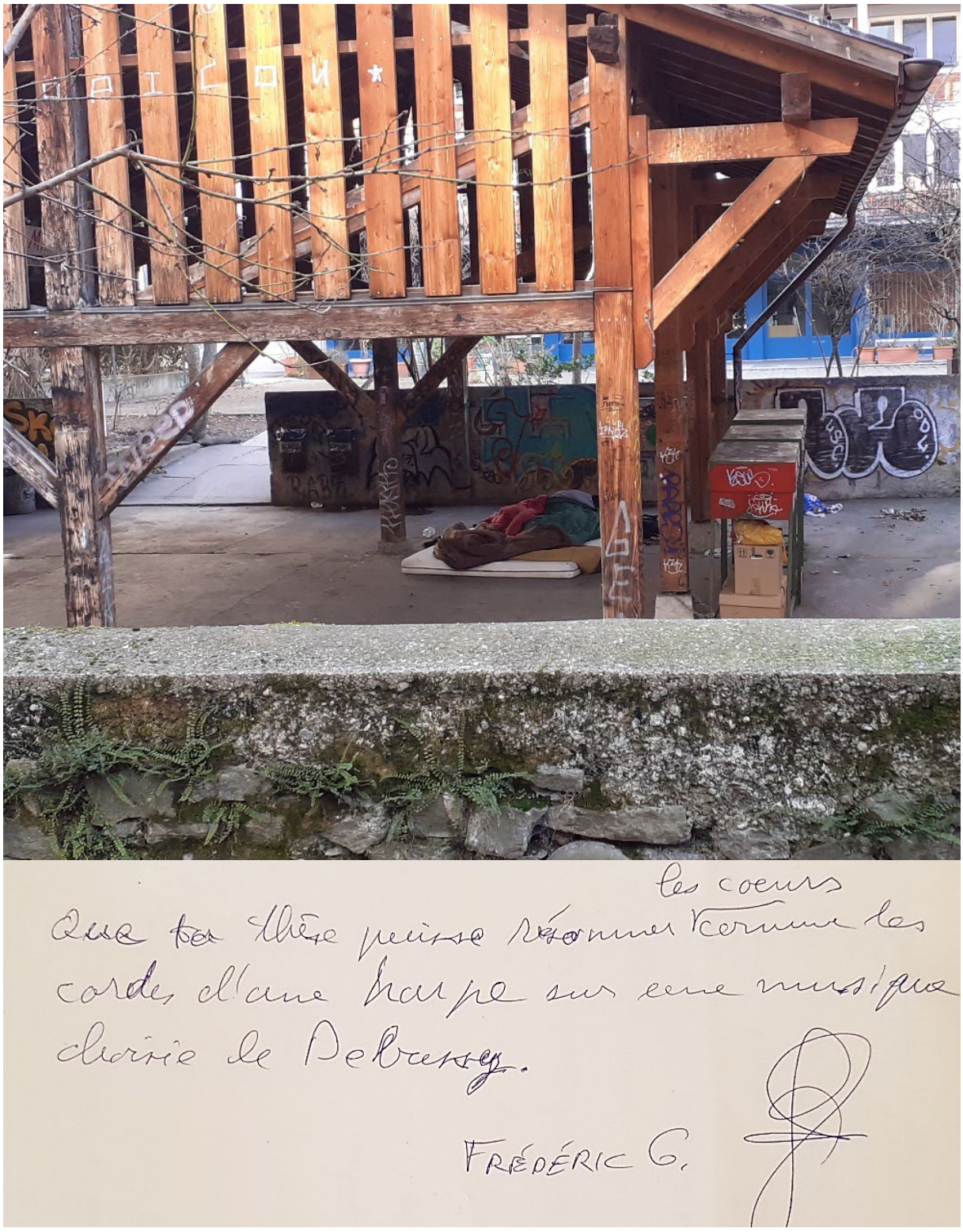
J'ai trouvé sur la commode un souvenir
Comme flétri derrière les barreaux d'une cage
Il s'était blotti sous la couverture d'un roman de gare
Je ne l'ai pas tout de suite reconnu
Il avait comme emprisonné dans ses ailes, quelques pétales blancs
Il faudrait, ici, tout de suite, dès maintenant des courants d'air pour alléger le poids des vies
Pour retrouver les marques d'un visage oublié
Ou celles d'un rivage secoué sous les tonnelles des fleurs

Les loups s'accordent aux loups assoiffés et assoiffés de chair
Louvoyer sonne alors comme doucement
Suis-je donc ces épis collés par la sève aux grains cramoisis de soleil
Les berceuses aux rythmes ternaire ont l'apparence des méduses
Avec de longs filaments éparpillés dans le noir des eaux noires
Même ici, encore, sommeillent, les fleurs de jasmin
Même ici dans la gueule des loups qui patientent devant leur proie

Les abysses de sable émoussés par une mémoire vague
Un soir d'octobre l'une d'elle s'est défaite comme déguisée,
Comme une longue tresse, longue et épaisse
Venant signer la joie De l'enfance
Juste au bord des collines où les figuiers reposent
Et ses rubans multicolores qui volaient près des quelques
Cheveux laissés libres

Sous le tissu turquoise.
Dans le calice à la blancheur pacifiée, se sont unies graines de rose et d'oranger
Vers la coupole des étoiles claires
J'ai attendu le parfum
Pas celui des poussières lumineuses Étalées dans les toiles de l'obscurité
Ni celles des paroles fausses dites trop fort aux comptoirs des espaces d'urgence
J'ai attendu l'attente, en son abord un peu difficile, silencieux, presque trop
Le dos calé dans le coin d'une rue calme
J'ai pensé aux fleurs, à elles seules.

J'ai soutenu le temps des odeurs de miel, de sucre, de prière
Celles des forêts de feuilles au vert tendre
Et des battements des grains dans les paniers de palme
Que j'avais laissé partir, c'était un jour d'orage
J'ai espéré
D'une force vive et toujours plus vive les jours s'amenuisant, plus ardente
J'ai espéré dans le creux de mes bras demeurés amples
Demeurés comme un nid, tendre
La danse des fleurs de jasmin
Qui jamais ne s'éteint
La danse de celles qui malgré l'hiver
Malgré les sables rassemblés en tempête
Resplendissent dans leur costume de neige
Et qui ne cessent
Jamais ne cessent de fleurir
Leur dos toujours tenu vers l'orient, vers la promesse d'un devenir
La promesse parfumée d'éternité. Nicole, mai 2023



Que ta thèse puisse résonner les cœurs comme les cordes d'une harpe sur une musique choisie de Debussy.

Frederic G.

Il faut une faim inapaisée, un grand abîme d'où l'on ne remonte pas, de grandes plages d'angoisse et de de désespérance pour écrire un vers, une ligne, une phrase.[1277]

[1277] Vincent de la Soudière. *Batelier de l'inutile*, 2024.

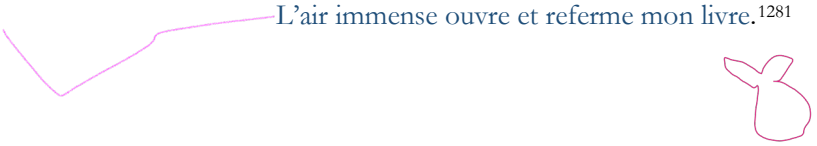
Proême

Architecture d'une page blanche. De la recherche et de la fuite du rectangle. Devant soi un « espace 'propre' » un « lieu désensorcelé des ambiguïtés du monde » [1278] qui invite l'étudiante à inscrire le fil d'une histoire, à « construire un texte qui a pouvoir sur l'extériorité dont il a d'abord été isolé » (*op.cit.*). Commencer par relier des éléments disparates, générant des troubles internes, un mélange synesthétique flou. Composer, faire advenir « le saut dans une sorte de consentement : il faut */consentir à se laisser couler »*[1279] dans la matière d'écriture, à tolérer une corporéité lancée dans le mouvement de sculpture par les mots, traduire l'expérience reportée sur une surface plane. Le premier pas graphique sur le blanc lisse (un rectangulaire déjà-là) porte l'idée au sein d'un espace, encore ici intime, manipulé seulement dans l'abri confortable de son bureau. Peut-être pourrions-nous parier sur un simple coup de dés à la manière de Mallarmé et prendre la page comme un plateau de jeu du, avec, pour le langage ? Des perceptions multiples inaugurent déjà certaines lignes, sinueuses et encombrées encore de mille déflexions, qui, dans le geste répété bien qu'irrégulier, prennent pourtant progressivement les marques d'un voyage, où s'associent encore « locomotion et perception »[1280]. Le tempo discontinu d'une écriture, les divagations et ressaisissements d'un esprit et d'un corps plongés dans un faisceau de possibles, les prémisses d'une exploration spéléologique d'un sujet déployant ses niveaux enchevêtrés progressivement, le son d'un geste remontant en surface, poursuivi et redessiné presque en boucle. Celui des mains pianotant, frappant ou hésitant au-dessus du clavier ou d'un bec qui escroque quelques miettes de blancheur et en trace des ailes d'encre.
Engramme, taille douce et eau forte, laisseront sans doute à l'estampe le goût du temps, en sa morsure donnée par le creusement d'une matière exigeante. Par intermittence, s'ouvrir au rythme d'un texte qui met à l'épreuve l'instantané de la perception et (se) *fait attendre.*

Gigi Scène I. Ça commence ?

Ainsi quémande le vent, importune entrée sur les moustaches du chat.

On recommence ? voir que pour le hérisson le vent sonne mâtine. Il ne faut pas oublier de vivre.
L'air immense ouvre et referme mon livre.[1281]



[1278] De Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien.* 1. Arts de faire. Gallimard, p.199.
[1279] Morais, S. (2016). Expérience du corps et création artistique. In C. Delory-Momberger. *Eprouver le corps*. 227-238, p.231.
[1280] Ingold, T. (2017). (8e éd.). *Une brève histoire des lignes*. Zones sensibles, p.105.
[1281] En référence à Valéry, P. in *Le cimetière marin.*